ARKANE

PIERRE BORDAGE

·L'INTÉGRALE·

ARKANE

I – LA DÉSOLATION

1

LA MAISON DU DRAC

Il advint que l'Odivir sortit de son lit et submergea le pays d'Arkane, jadis appelé Tagre, du massif septentrional de l'Ostian aux sombres marécages du Sud lointain. Émues par les cris désespérés des mères, les sept déesses du fleuve commandèrent à leurs serviteurs d'épargner sept familles humaines…
La première fut secourue par le drac aux écailles rouges, la deuxième par l'aigle aux plumes orangées, la troisième par le dauphin à la peau jaune, la quatrième par le loup à fourrure verte, la cinquième par le corridan bleu tacheté, la sixième par l'ours nocturne des étangs, la septième par l'orbal, le serpent violet vivant dans les fonds de vase…
Les sept familles tirées des eaux se réfugièrent sur la plus haute colline du Tagre. Les serviteurs des déesses leur apportèrent des poissons qui leur permirent d'attendre la décrue du fleuve sans souffrir de la faim…
L'Odivir se retira dans son lit après avoir fécondé la terre. Les familles décidèrent de fonder, au sommet de la colline, une cité qu'elles baptisèrent Arkane, ce qui, dans le langage de nos pères, signifie l'Insubmersible…
Les familles prirent les noms des serviteurs qui les avaient sauvées. Il y eut la maison du Drac, la maison de l'Aigle, la maison du Dauphin, la maison du Loup, la maison du Corridan, la maison de l'Ours et la maison de l'Orbal…

La Geste arkanienne,

Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Le souffle coupé, Oziel s’immobilisa dans la ruelle qui longeait une interminable muraille grise. La lumière de l’aube n’avait pas encore déchiré le voile terne et froid tendu sur les Hauts d’Arkane. De la cité assoupie montait une rumeur sourde égayée par les trilles mélodieux des aubins. Dans moins d’un quart de sixte, les charrettes et les porteurs de la Guilde des Fournisseurs peineraient à se frayer un passage au milieu de la foule bruyante et colorée qui se déverserait dans les rues et sur les places.

Oziel prit une profonde inspiration et vérifia qu’aucun œil-de-pierre ne déambulait dans les environs. Elle n’en avait jamais rencontré, et n’avait pratiquement aucune chance d’en croiser un au beau milieu de cette ruelle, mais tant d’histoires circulaient au sujet des pétrocles qu’elle les reconnaîtrait sans l’ombre d’une hésitation. Ulio prétendait qu’il suffisait de croiser leur regard pour être changé en pierre. Elle n’avait jamais décelé la moindre lueur de moquerie dans les yeux de son frère lorsqu’il prononçait ces mots d’une voix empreinte de terreur.

L’absence de légionnaires frappa tout à coup Oziel : elle n’avait pas entrevu un seul uniforme noir au cours de sa promenade. Fidèle à sa devise, *« les sept survivants du fleuve sans distinction servirons, à chaque instant et contre tout ennemi les protégerons »,* la Légion des Hauts arpentait pourtant la cité jour et nuit afin de prévenir d’improbables attaques extérieures – une révolte des populations des niveaux inférieurs tous les deux ou trois siècles – et les agressions des familles régnantes entre elles, plus fréquentes.

Inquiète, elle se rencogna dans un renfoncement de la muraille. Comme chaque matin, elle avait emprunté une issue dérobée qu’elle était la seule à connaître, puis, s’aventurant dans les ruelles encore baignées de pénombre, elle s’était peu à peu éloignée du domaine du Drac pour se livrer à son exploration quotidienne des Hauts. Un an plus tôt, après son dix-huitième anniversaire, elle avait éprouvé le besoin pressant de sortir des limites du domaine familial pour battre avec le cœur d’une cité qu’elle ne connaissait pas. Neuvième héritière dans l’ordre de succession de la famille du Drac,

elle n’avait jusqu’alors eu d’Arkane qu’un vague aperçu entre les rideaux empesés de la voiture qui la conduisait à une quelconque cérémonie officielle. Bien qu’immenses et boisés, les quartiers du Drac étaient devenus trop étroits pour elle.

Elle se souvint du visage émacié de son père, croisé la veille dans un couloir après le dîner, et du regard douloureux dont il l’avait enveloppée. Il avait perdu le sourire depuis que le Conseil des Sept avait condamné Matteo, son fils aîné, au bannissement perpétuel dans les Fonds, mais jamais elle n’avait lu une telle désolation dans les yeux clairs du patriarche Nunzio. La rumeur s’était propagée les semaines précédentes d’une alliance entre les maisons de l’Aigle, de l’Ours et du Dauphin. Il ne s’agissait pas, elle en prit conscience avec une brutalité suffocante, de l’une de ces querelles absconses et futiles qui agitaient régulièrement les familles régnantes comme les risées l’eau des bassins : l’exil de Matteo n’avait été que la première étape d’un projet mûrement réfléchi et proche de son aboutissement.

On avait décidé d’abattre le Drac.

Jamais l’une des familles régnantes n’avait été menacée de disparition au long des siècles ayant suivi la fondation d’Arkane. Elles avaient subi à tour de rôle d’importants revers de fortune, affronté les scandales, les complots, les tourmentes, mais elles étaient toujours parvenues à se redresser, avec ou sans l’aide des autres.

Oziel en voulut à son père et à ses aînés de l’avoir tenue à l’écart des intrigues des Hauts. Ils la traitaient en quantité négligeable, ils la considéraient toujours comme la petite fille ou la petite sœur qu’on étouffe de tendresse pour mieux l’écarter des jeux d’adultes. Ils refusaient de voir qu’elle allait sur ses dix-neuf ans, qu’elle avait une poitrine et des hanches de femme, qu’une toison sombre et bouclée dissimulait désormais le sceau familial gravé sur son pubis. Seul Ulio, placé un rang devant elle dans l’ordre de succession, semblait s’être rendu compte qu’elle avait grandi. Ils éprouvaient l’un pour l’autre un amour proche de l’adoration. Il s’introduisait parfois dans sa chambre au milieu de la nuit pour se glisser dans son lit et s’allonger contre elle. Elle ne bougeait pas, baignée de plaisir, de honte et de frayeur, lorsque les mains agiles de son frère s’insinuaient sous sa chemise de nuit et se promenaient sur sa peau frissonnante. Il n’avait jamais outrepassé le stade des caresses, comme si un

reste de raison ou de mauvaise conscience lui interdisait de franchir l'ultime étape malgré la tyrannie de son désir. Elle ignorait comment elle aurait réagi s'il avait tenté de la posséder, de profaner un sanctuaire qui avait valeur de placement pour la maison du Drac. Elle le désirait autant qu'elle le redoutait, se frottant langoureusement contre lui tout en feignant de dormir. Malgré leurs quinze mois d'écart, ils avaient déployé une complicité de tous les instants depuis leur tendre enfance, partageant un goût immodéré pour la désobéissance, les escapades, les rires, la moquerie, les récits épiques, l'équitation et le maniement des armes.

Une rumeur sourde enfla dans la quiétude de l'aube, diffusée par la brise tiède. Oziel ressentit avec une violence suffocante, dans son ventre, dans sa gorge, que l'offensive se déclenchait contre sa famille. Un gémissement s'échappa de ses lèvres. Son regard accrocha un motif sculpté dans la muraille lisse, un serpent enroulé en cercle se mordant la queue, le symbole de la Résurrection, l'ordre mystique dont les membres prononçaient les vœux de silence, d'obéissance et d'abstinence. Sa promenade l'avait entraînée jusqu'à la pointe orientale des Hauts, le quartier qui s'étendait entre le domaine du Loup et l'antre de la Résurrection.

Elle plongea la main sous sa cape pour saisir la poignée de sa caniste, son épée à la lame fine et droite. Une exaltation soudaine balaya ses inquiétudes et ses hésitations. Elle ressentait la même ivresse chaque fois qu'elle refermait les doigts sur le métal lisse de son arme. Mazin, le maître d'escrime, disait d'elle qu'il n'avait jamais eu d'élève aussi brillante et déterminée – la jalousie d'Ulio froissé par le compliment offrait à sa sœur une magnifique occasion de le narguer. Elle compensait sa stature moyenne par une vivacité de loutre argentée, une résistance peu commune et une volonté de tous les instants.

Elle s'élança en direction de l'ouest, se débarrassa de sa lourde cape et de ses bottes incommodes au sortir de la ruelle, traversa, pieds nus, une première place peuplée d'indolents aux feuilles vert et jaune. Ses bracelets de bronze tintaient à ses poignets et à ses chevilles ; la gaine de cuir et d'acier de la caniste lui battait les mollets ; l'haleine des Conquérants, le vent chaud venu du lointain massif de l'Ostian, lui léchait le visage et le cou.

Elle déboucha sur une petite place pavée et peuplée d'une volée d'ombres titubantes, une bande de godelureaux aux visages masqués. Des effluves d'alcool et de sueur s'exhalaient de leurs capes entrebâillées.

— La jolie drôlesse que voilà !

— Et qui nous tombe toute rôtie dans le bec !

— Où cours-tu, ma belle ? Tu as le feu au cul ?

— Je t'ai déjà vue quelque part…

Ils tentèrent de lui bloquer le passage, mais, comme ils tenaient à peine sur leurs jambes, elle ne rencontra aucune difficulté à fendre leurs rangs, abandonnant derrière elle leurs saillies égrillardes et leurs rires gras. Des fils de familles régnantes qui avaient sans doute prolongé à leur manière la cérémonie du sceau organisée la veille par la maison du Loup. Bien qu'officiellement invitée, Oziel avait refusé de s'y rendre. Pas envie de voir un sigillaire, un vieillard demi-gâteux et ployant sous une lourde robe de brocart, apposer le sceau chauffé à blanc sur le pubis d'une fillette ou d'un garçonnet de moins de trois ans. Elle se souvenait encore de la morsure grésillante du fer sur sa peau, de la douleur atroce qui s'était prolongée des semaines, de l'odeur entêtante de viande grillée. Son hurlement résonnait toujours dans sa tête et dans son corps. Les sigillaires prétendaient que la cérémonie du sceau rendait hommage aux sept animaux qui, selon les mythes primitifs, avaient sauvé le peuple d'Arkane de la disparition ; Oziel doutait de la nécessité de perpétuer un rituel aussi barbare.

Taraudée par le sentiment d'urgence, elle se retint de tirer sa caniste, de dégrafer son ceinturon, d'arracher sa robe et de continuer vêtue de sa seule confidente, la tunique courte et légère qui servait de sous-vêtement aux femmes du Drac. Elle parcourut un interminable labyrinthe de venelles, d'escaliers, d'esplanades, de terrasses et de cours, se fiant toujours à la rumeur qui continuait d'enfler dans la paix de l'aube, bouscula une silhouette surgie devant elle au croisement de deux ruelles, louvoya entre des charrettes à bras tirées par des muets de la Guilde des Transporteurs. Son pied heurta durement une excroissance de fer entre deux pavés. Ignorant la douleur qui s'enroulait comme une liane autour de sa cheville et de sa jambe, elle déboucha sur la place des Fondateurs, entrevit dans le lointain l'ombre du gigantesque rempart crénelé qui ceinturait les Hauts, poursuivit sa course sans prêter attention à l'arc monumental du Laz, l'entrée du labyrinthe qui donnait sur le niveau inférieur des Dits. Des

groupes de charrettes et de porteurs en surgissaient, comme jaillis de terre, guidés par des torcherons reconnaissables à leurs flambeaux et à leur uniforme blanc et doré.

Elle traversa sans ralentir l'allure la partie la plus ancienne, la plus tortueuse des Hauts. La cité se réveillait peu à peu, les cris stridents des colporteurs se répondaient de loin en loin, la lumière chassait les vestiges de la nuit, les volets et les fenêtres s'entrouvraient, des hommes et des femmes s'apostrophaient d'une façade à l'autre.

Elle arriva enfin en vue de la porte majestueuse du domaine familial, surmontée d'un drac de granit écarlate aux ailes déployées. L'absence de gardes et l'entrebâillement des énormes vantaux de bronze accentuèrent jusqu'au vertige son inquiétude. Étouffant la petite voix qui l'implorait de rebrousser chemin, elle décida d'emprunter l'issue dérobée qu'elle avait découverte à l'âge de douze ans au cours d'une partie de cache-cache avec Ulio. Curieusement, elle n'en avait jamais parlé à son frère, voulant se prouver, sans doute, qu'elle était capable de cultiver ses jardins secrets. Elle longea le mur d'enceinte sur plusieurs centaines de pas, s'engagea dans le passage sombre qui séparait les domaines du Drac et de l'Ours, se glissa, une cinquantaine de pas plus loin, entre les buissons et les ronciers proliférant dans l'ombre. Des épines transpercèrent ses vêtements et sa peau. Elle se mordit les lèvres pour contenir un gémissement, s'efforça de recouvrer son calme, repéra à tâtons l'orifice abandonné par un éboulement au pied du mur, se faufila entre les pierres éparses à demi enfoncées dans la terre, repoussa comme chaque fois une brève attaque de panique lorsqu'elle rampa sous l'ouvrage, se retrouva de l'autre côté dans une végétation inextricable. La gorge irritée par l'âpre odeur d'humus, elle se fraya un passage jusqu'aux grands bassins de pierre qui bordaient les potagers. L'eau disparaissait sous les nénuphars aux feuilles pourpres et aux fleurs blanches.

Des cliquetis, des grognements, des cris, des gémissements transperçaient le murmure des frondaisons et le brouhaha naissant et diffus de la cité. Une silhouette surgit d'un bosquet de l'autre côté des bassins : une jeune femme en chemise de nuit, dont la chevelure dorée dansait comme une flamme au-dessus de sa tête. Oziel n'eut pas le temps de la héler. Une ombre s'abattit sur les épaules de la fuyarde à l'issue d'un bond prodigieux et la renversa. Un foueur, l'une de ces bêtes au pelage noir et ras qu'utilisaient depuis quelques années les sbires des maisons du Loup et du

Corridan. Le hurlement de la jeune femme se brisa. Le sang d'Oziel se glaça lorsque le fauve, les babines marbrées d'écarlate, releva la tête et tourna ses yeux rubis dans sa direction. Elle tira la caniste et plia légèrement les jambes, en position de garde. Poussant un grondement sourd, le foueur gratta le sol des griffes de l'une de ses pattes antérieures. Il ne lui faudrait que quelques bonds pour contourner le bassin d'une largeur de vingt pas. Son arme parut dérisoire à Oziel face à une telle machine à tuer. Au moment où l'animal se mettait en mouvement, un sifflement retentit et l'arrêta net dans son élan. Ses babines se retroussèrent et dévoilèrent ses crocs recourbés. Il hésita un instant, puis, après un grognement de dépit, finit par s'évanouir dans la lumière incertaine de l'aube.

Elle attendit un long moment avant de déployer avec précaution ses jambes engourdies et de se risquer hors du buisson dans lequel elle s'était tapie. Un silence funèbre avait enseveli le domaine, troublé de loin en loin par des gémissements.

Prête à se jeter dans la haie à la moindre alerte, elle coupa par le petit bois de bouleaux et de cèdres incandescents avant de s'engager dans l'allée de sable rouge bordée de chênes carmin qui donnait sur les granges, les écuries et les autres bâtiments d'où montaient les hennissements des chevaux, les meuglements et les caquètements des bêtes promises à la boucherie. Elle aperçut des corps étendus sur les pelouses, entre les colonnes, sur les escaliers, sur les dalles grises des terrasses. Des soldats de la maison du Drac, reconnaissables à leur uniforme pourpre et leur casque conique, des intendants, des jardiniers, des palefreniers, des serviteurs, hommes, femmes, enfants, égorgés, éventrés. Certains d'entre eux n'avaient pas eu le temps de s'habiller et avaient tenté de s'enfuir partiellement ou entièrement nus. Des nuées de cracasses se disputaient déjà les cadavres.

Oziel reconnut parmi eux des visages familiers : Brat, le garçon d'écurie qui prenait soin de sa jument favorite, Elvon, le vieux maître d'équitation à l'exigence et aux colères légendaires, Polzine, l'écuyère chargée de débourrer les jeunes chevaux… Ses yeux se brouillèrent de larmes. Elle demeura un long moment prostrée, désespérée, incapable de bouger, puis, aiguillonnée par le besoin oppressant de savoir ce qu'était devenue sa famille, elle se dirigea vers la bâtisse principale. Elle savait qu'il ne restait

plus rien de l'orgueilleuse maison du Drac, mais elle voulait contempler une dernière fois les traits de ceux qu'elle avait chéris.

Ulio… Pourvu que…

Des bruits de voix et de pas l'incitèrent à se réfugier dans l'un des pigeonniers disséminés dans le domaine. Elle grimpa en haut de la construction par l'échelle de bois vermoulue et couverte de fientes. Les pigeons nichés dans les boulins et dérangés par son intrusion s'envolèrent dans une gerbe de poussière, de paille et de plumes. Elle s'accroupit près d'une lucarne d'où elle avait une vue dégagée des environs. Une troupe imposante apparut dans l'allée principale: une centaine d'hommes et une dizaine de foueurs tenus en laisse. Ils ne portaient pas les uniformes ni les couleurs habituels des familles régnantes. Rien d'étonnant : il arrivait parfois que les maisons, pour régler des questions d'honneur, recourent aux services d'assassins recrutés dans les niveaux inférieurs d'Arkane. Ceux-là dissimulaient de lourds espadons, des haches à double tranchant, des arbalètes ou des dagues sous leurs capes brunes ou noires maculées de sang. De leurs visages occultés par des chapeaux aux larges bords et des masques d'oiseaux, on ne distinguait que les mentons ombrés de barbe et les yeux enfiévrés par la griserie du meurtre.

Elle craignit, lorsque les foueurs passèrent près du pigeonnier, d'être trahie par son odeur, mais la troupe s'éloigna et le silence retomba peu à peu sur les lieux.

Cachée derrière le tronc d'un pommier, elle observa un long moment la façade arrière de la bâtisse principale flanquée de six tourelles aux flèches effilées. Aucun mouvement sur les perrons ni sur les multiples balcons jonchés de corps. Les agresseurs avaient visiblement déserté les lieux. Il lui parut impossible qu'une poignée de sicaires aient suffi à terrasser l'armée du Drac, forte de plusieurs centaines d'hommes parfaitement entraînés et, en principe du moins, protégée comme les six autres familles par la puissante Légion des Hauts.

Oziel s'aventura avec prudence sur les allées pavées de galets blancs entre les massifs de fleurs et de buis. Elle atteignit sans encombre la rampe qui descendait en pente douce vers l'entrée des fournisseurs. Les serviteurs n'avaient pas eu le temps de laver à grande eau les dalles souillées la veille par les déjections des attelages. Chaque jour, une noria de chariots et de

tombereaux livrait les farines, les fruits secs, les épices, les graisses, les huiles, les vins, les bois précieux, les savons végétaux en provenance des plaines orientales fertilisées par les crues de l'Odivir ; chaque jour, ou presque, de violentes disputes opposaient les fournisseurs et les intendants du Drac, exaspérés par l'augmentation continuelle des prix et les exigences de l'arrogante Guilde des Transporteurs.

Oziel s'introduisit dans la grande salle voûtée où les intendants recevaient et contrôlaient les marchandises. L'odeur entêtante du sang masquait en partie les relents habituels de graisse, d'épices et de cendres froides. Elle buta contre un premier corps recroquevillé dans la pénombre. Éclata en sanglots lorsqu'elle reconnut Laudine, la matrone des cuisines, sa chère et tendre Laudine, qui s'était toujours débrouillée pour lui apporter des sucreries lorsque l'une de ses facéties lui valait d'être privée de dîner. Tuée d'un coup en plein cœur. La tête posée sur la poitrine inerte de la vieille femme, elle versa des larmes brûlantes et silencieuses.

Des craquements retentirent. On marchait à l'étage supérieur. Un assassin sans doute resté en arrière pour achever les blessés. Ou un rescapé. Oziel se releva et se concentra sur les bruits. Au chagrin succédait la colère. Une source noire, vireuse, se déversait dans ses veines. Elle ne tenta pas de résister, elle se laissa couler, avec un abandon presque voluptueux, dans les abysses ténébreux où rôdaient ses ombres, l'Oziel ensorcelée par l'acier des lames, l'Oziel s'emportant à la moindre contrariété, l'Oziel en proie à des crises d'hystérie qualifiées de démentielles ou démoniaques… L'Oziel fascinée et effrayée par la violence de son désir pour son frère…

Les craquements, à nouveau.

Dans un état second, elle traversa à vive allure les celliers, les souillardes et la cuisine, sans prêter attention aux corps affalés sur le sol, enfilés sur les broches de la cheminée monumentale, éventrés ou décapités sur les tables. Enjambant les cadavres, pataugeant dans les flaques de sang, elle gagna l'étage supérieur par l'escalier de pierre aux marches usées. De nombreux soldats en uniforme pourpre parmi les victimes, mais aucun agresseur, comme si la garde du Drac n'avait pas eu le temps ou la force de se défendre.

Elle s'engouffra dans la petite salle à manger habillée de boiseries peintes où les membres de la famille prenaient leurs repas en dehors des réceptions officielles. Elle y trouva trois de ses cinq frères, deux de ses

belles-sœurs, quelques-uns de ses neveux et nièces, sa sœur aînée Jaëlle ainsi que des serviteurs en livrée pourpre. Les assassins avaient frappé avec une précision implacable, visant la gorge, le cœur, les yeux. Elle ne pleura pas cette fois, déjà consumée par le feu de la haine.

Un autre corps plus loin, figé dans une étrange position près de l'ouverture arrondie qui donnait sur le grand conversoir.

Son cœur s'arrêta de battre lorsqu'elle croisa le regard fixe et exorbité d'Ulio, dont la tête formait un angle insolite avec son cou. Il n'avait pas lâché la caniste qui reposait le long de sa jambe. Elle se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang, maudissant l'impulsion qui l'avait entraînée loin du domaine en ces heures tragiques, qui l'avait empêchée de se battre aux côtés de son frère adoré, de rendre en même temps que lui le dernier souffle. Tant de choses qu'elle n'avait pas pris le temps de lui dire. Il portait la tunique de soie sauvage brodée de fils d'or qu'elle lui avait offerte lors de son vingt et unième anniversaire. Il avait sans doute pensé à elle à l'ultime moment ; elle n'aurait pas d'autre consolation.

Un mouvement dans son dos. Elle se retourna, tendue comme un arc, la caniste levée.

— Ô Déesses, je désespérais trouver quelqu'un de vivant dans cette funeste demeure…

Une silhouette longiligne s'engouffra dans la salle à manger et, les bras écartés, s'avança entre les chaises renversées.

— Baissez votre arme, dame Oziel. Vous ne reconnaissez donc pas votre vieux maître ?

Comment, en effet, ne pas reconnaître cette face décharnée de cracasse, ce foisonnement de rides, ces cheveux blancs et clairsemés, cette peau tavelée, ces yeux vitreux, ces doigts longs et noueux, cette cape aux couleurs enfuies, cette voix éraillée, cette allure chancelante, synonymes pour elle d'interminables heures d'enfermement dans la pièce humide et froide du premier étage d'une tour d'angle ?

— J'avais prévenu le patriarche Nunzio, votre père, que les autres maisons se liguaient contre le Drac. Il n'a pas voulu m'écouter. Il me traitait de vieux fou.

L'odeur familière de Xaron, un mélange de poussière, de parchemin et de renfermé, raviva chez Oziel la répugnance qu'elle avait toujours éprouvée pour le vieux précepteur. Elle baissa enfin le bras et, vidée de ses

forces, tremblante, s’assit sur un coin de la table jonchée des restes épars du petit déjeuner. Un rai de soleil, tombant de l’une des deux fenêtres, enflammait les éclaboussures de sang sur la nappe blanche, sur les fresques des boiseries, sur le manteau sculpté de la cheminée.

— Pourquoi ? balbutia-t-elle. Pourquoi ?

— De grâce, ne restons pas ici, dame Oziel. Ils peuvent revenir d’un moment à l’autre.

Xaron lui posa la main sur l’avant-bras. Une vague de colère et de dégoût empêcha la jeune femme de sombrer tout entière dans l’eau amère et glacée du chagrin. Elle repoussa une envie brutale de lui planter sa lame dans le ventre et se recula afin de se tenir hors de portée de son haleine fétide.

— Ce ne sont pas des tueurs ordinaires, poursuivit le précepteur. Ils viennent de loin.

— Des Bas d’Arkane ?

Les yeux délavés de Xaron se posèrent sur la jeune femme ; elle se sentit souillée par son regard insistant.

— De plus loin encore. Partons, je vous en conjure.

— Pourquoi vous ont-ils épargné ?

— Je me suis assoupi dans la tour d’angle après avoir observé le ciel une partie de la nuit. Ils n’ont pas eu l’idée de monter dans le grenier. Ce n’est que lorsque je suis descendu que j’ai constaté…

Xaron secoua la tête. Il servait le Drac depuis très longtemps. Laudine affirmait qu’il avait dépassé les cent cinquante ans. La plupart des enfants de la famille lui prodiguaient la tendresse qu’on éprouve pour un vieil oncle excentrique. À la fois rassurant et répugnant, il leur enseignait la lecture, l’écriture, la conversation, le calcul, l’histoire, la mythologie, la diplomatie et des rudiments d’astronomie dont il était un adepte fervent. Le patriarche Nunzio avait décrété que chacun de ses enfants, garçon ou fille, devait être prêt à lui succéder à chaque instant et, en conséquence, acquérir les bases de la culture nécessaire au gouvernement d’une maison des Hauts.

Les deux derniers, Ulio et Oziel, avaient rejoint leurs frères et sœurs à l’âge de sept ans. Dès lors, ils avaient passé le plus clair de leurs journées dans la salle austère et glaciale de la tour d’angle. L’ennui les y guettait la plupart du temps. Leurs regards s’évadaient par les fenêtres donnant sur le parc ou, de l’autre côté, sur les collines lointaines du domaine de l’Orbal.

Ils ne se concentraient qu'au moment où Xaron abordait la poétique, la matière qu'ils préféraient. Exaltés par la déclamation des récits épiques de la Fondation, ils composaient eux-mêmes des poèmes utilisant la métrique ancienne, qu'ils se murmuraient l'un à l'autre avec une crainte imprégnée de fierté. Le regard d'Oziel tomba de nouveau sur le visage figé d'Ulio ; la vie enfuie de son corps plein de sève, le feu de son regard à jamais éteint… Elle baissa la tête pour dissimuler ses larmes.

— Jamais je n'aurais cru voir le jour où l'une des sept familles régnantes serait éliminée par les autres, reprit Xaron d'une voix lasse. L'équilibre est rompu. Vous êtes sans doute la seule survivante du Drac et…

— Vous savez ce que sont devenus mes parents ?

— Je crois qu'on les a pris vivants et emmenés dans un autre quartier des Hauts.

— Comment pouvez-vous le savoir, puisque vous étiez endormi dans la tour d'angle ?

— J'ai perçu les cris de votre mère.

— On n'entend rien quand on dort…

Xaron se rencogna dans sa dignité et fixa Oziel d'un air à la fois surpris et réprobateur, comme offusqué par l'agressivité et les sous-entendus de son élève. Il lui en coûtait, visiblement, de se justifier devant celle qu'il regardait toujours comme une enfant.

— Ce sont précisément les cris de votre mère qui m'ont réveillé. (Le vieillard désigna les cadavres d'un geste du bras.) J'ai exploré les pièces principales de la bâtisse et je n'y ai pas découvert les corps de vos parents. J'en ai déduit qu'on les avait enlevés, qu'on les voulait vivants si les agresseurs s'étaient donné cette peine.

Oziel se reprocha d'avoir froissé le précepteur, mais sa détresse la rendait amère et injuste. En outre, elle avait toujours gardé envers Xaron un fond de défiance qui ne reposait probablement sur aucun fondement. « Tu juges mauvais tout ce qui te répugne, comme la plupart des filles », avait un jour persiflé Ulio. « Tu te méfies de Xaron parce qu'il pue la charogne. Ne viens jamais après ça me parler d'intuition féminine ! »

Oziel contint de son mieux une nouvelle montée de larmes. L'odeur, insoutenable, lui emplit la bouche d'un goût de fiel.

Un tumulte s'éleva dans le parc.

— Ils reviennent, souffla Xaron. Allons nous cacher.

— Où ?

— Je connais un endroit où personne ne nous trouvera. Suivez-moi.

Le précepteur se dirigea vers le conversoir sans attendre la réponse de son interlocutrice. Elle hésita un instant, puis, comme le brouhaha se rapprochait, elle lui emboîta le pas. Ils traversèrent deux salons, un boudoir et l'immense salle des réceptions officielles avant de s'engager dans l'un des multiples escaliers qui desservaient les six étages de la construction. Leurs pas et leurs souffles prenaient une résonance insolite dans le silence sépulcral. Un matin ordinaire, la vie aurait déjà commencé à couler dans les couloirs, les premiers cris, les premiers rires, les premières querelles auraient transpercé les murs, les cloisons et les planchers.

Oziel espéra un temps se réveiller en sueur dans sa chambre et se rendre compte, avec un soupir de soulagement, que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, mais la douleur persistante fichée dans sa gorge et dans son ventre la contraignait à regarder la réalité en face : on avait anéanti l'orgueilleuse maison du Drac, l'une des sept familles fondatrices d'Arkane. Le patriarche Nunzio et Albae, la mère vénérée, étaient peut-être encore vivants, mais pour combien de temps ? Les conspirateurs n'avaient pas l'intention de les épargner. C'étaient les mêmes, sans doute, qui avaient obtenu du Conseil des Sept le bannissement perpétuel de Matteo, le fils aîné, l'héritier du Drac, accusé de s'être livré à d'abominables sacrifices en compagnie des servants et des fidèles de la Désolation.

Elle distinguait à présent les grondements des foueurs, les glapissements de leurs maîtres, le fracas des sabots et des bottes, les crissements des roues cerclées de fer sur les gravillons des allées. Une troupe imposante s'apprêtait à occuper le domaine. Sans doute brûlerait-on les enseignes, les bannières pourpres, et hisserait-on de nouvelles couleurs ? Elle avait entendu dire que de riches commerçants des niveaux inférieurs d'Arkane intriguaient auprès des membres du Conseil des Sept afin de remplacer dans le Conseil l'une des familles régnantes jugées décadentes et indignes de gouverner. Longtemps, on avait cru que les maisons de l'Orbal et du Dauphin étaient visées, puis on avait cessé d'accorder de l'importance à ces rumeurs, ces « billevesées, ces enfantillages » selon les mots du patriarche Nunzio.

La chevelure clairsemée de Xaron voletait comme un oiseau grisâtre et silencieux dans la pénombre du couloir – ou était-ce une galerie ? Oziel, qui

croyait avoir exploré la maison dans ses moindres recoins, ne reconnaissait pas les lieux. Entraînée dans un dédale de passages et d'escaliers à vis, hantée par le visage affreusement pâle et figé d'Ulio, elle avait fini par perdre tout repère. Ses pieds nus foulaient une terre humide et jonchée de cailloux. Ils évoluaient dans les sous-sols à en croire l'âcre odeur de moisissure. Elle eut la sensation de se précipiter tête baissée dans une nasse, mais elle ne pouvait pas revenir sur ses pas : elle risquait, si elle retrouvait son chemin, de tomber sur les assassins qui investissaient les bâtiments.

— Nous arrivons, murmura Xaron.

Ils parcouraient une galerie étroite hérissée de pierres aux arêtes coupantes et baignée d'une profonde obscurité.

— Où sommes-nous ?

— Ne vous inquiétez pas, vous serez bientôt à l'abri.

Le ton du vieillard, tranchant comme une lame sous sa douceur apparente, déclencha une alarme dans l'esprit de la jeune femme, puis, se remémorant les paroles d'Ulio, elle se dit qu'il était en train de lui sauver la vie et qu'elle devait, à défaut de lui en être reconnaissante, cesser de s'en méfier.

Une lueur dansante brilla dans le lointain et révéla la voûte et les parois tourmentées d'une cavité. Oziel agrippa machinalement la poignée de sa caniste.

— Du monde, là-bas, chuchota-t-elle.

— Ce sont des amis. Ils nous attendent.

— Comment ces gens auraient-ils pu deviner que la maison du Drac serait attaquée ce matin et que nous nous échapperions par ces souterrains ?

Xaron marqua un temps de silence avant de répondre, d'une voix légèrement essoufflée :

— Il n'est pas qu'une façon de communiquer, jeune dame. Vous aurez les réponses en temps voulu.

Elle garda la main posée sur la poignée de son arme. Au sortir de la galerie elle faillit tourner les talons et s'enfuir à toutes jambes lorsqu'elle remarqua, regroupés devant une énorme concrétion calcaire, une dizaine d'hommes munis de torches et vêtus de l'uniforme jaune orangé de la maison de l'Aigle. Elle n'avait jamais éprouvé la moindre once de sympathie pour les cinq fils de la famille de l'Aigle, dont deux, Sylver et

Jiun, l’avaient courtisée avec une vulgarité indigne de gentilshommes des Hauts.

— Qui va là ?

La voix grave vibra un long moment dans le silence.

— Damoiselle Oziel et Xaron, précepteur du Drac, répondit le vieillard.

Il se dirigea d’un pas assuré vers la petite troupe. Incommodée par les relents d’humus et de pourriture, Oziel le suivit après une brève hésitation.

Xaron s’arrêta pour observer les soldats de l’Aigle avec attention.

— Votre maître n’est pas avec vous ?

— Je suis là.

Une silhouette émergea d’un recoin de ténèbres et s’avança dans la lumière des torches. Oziel reconnut Sylver, le troisième fils de l’Aigle, avant même qu’il ne retire son large chapeau emplumé et ne dévoile sa face rougeaude taillée à la hache. Il portait, par-dessus son pourpoint et son pantalon bouffant, une ample cape au col droit et relevé commune à la plupart des fils de famille des Hauts. Elle gardait un souvenir cuisant de son haleine avinée, de ses mains rêches et puissantes, de ses doigts courtauds, de ses ongles crasseux, de ses dents bombées et grises, de ses cheveux bruns plus sales et puants que la paille d’une litière, de son sourire et de ses paroles obscènes. Ses yeux globuleux se posèrent sur la jeune femme sans accorder la moindre attention au précepteur.

— Je me dois de reconnaître que tu sais tenir tes promesses, vieux hibou, marmonna-t-il sans quitter Oziel du regard.

— J’espère que vous tiendrez également les vôtres, répliqua Xaron.

— Mettrais-tu en doute la parole d’un héritier des Hauts ? Tes mots sonnent comme une offense.

— Seul un homme qui a subi plus d’un demi-siècle d’humiliations quotidiennes connaît la saveur amère de l’offense.

Oziel lança un coup d’œil par-dessus son épaule. Une dizaine d’hommes avaient à leur tour émergé de la pénombre et s’étaient approchés silencieusement dans son dos, lui coupant toute retraite. Le piège s’était refermé sur elle. Elle faillit tirer sa caniste et l’enfoncer dans le flanc offert de Xaron, puis elle décida d’attendre, d’endormir leur méfiance, de jeter toutes ses forces dans un ultime effort et de rejoindre Ulio dans la mort en emmenant le plus grand nombre possible d’adversaires.

— Je sens frémir la colère dans ce corps désirable, déclara Sylver avec un sourire cruel.

— Il n'est pas seulement désirable, mais rebelle, intervint Xaron. Vous devrez apprendre à le dompter si vous voulez le chevaucher.

Sylver saisit le menton d'Oziel entre le pouce et l'index. Elle frémit d'horreur, voulut se reculer d'un pas, se heurta à l'un des soldats déployés derrière elle. À la lumière des torches, ils semblaient tout droit surgis des Fonds d'Arkane où, selon les mythes primitifs arkaniens, les hommes se changeaient en akchas, en démons.

Là où le Conseil des Sept avait expédié Matteo.

— J'ai dompté des montures plus rétives qu'elle, grogna Sylver. Elle finira par m'accepter, comme les autres.

— J'ai, comme convenu, versé des poudres anesthésiantes dans la nourriture des soldats du Drac, lança Xaron d'un ton sec. Je vous ai livré vivante celle que vous vouliez. À votre tour de vous acquitter de votre part du marché.

Le fils de l'Aigle fixa le précepteur d'un œil torve.

— Ne me manque pas de respect, vieillard !

— Vous n'avez aucune leçon à me donner en matière de respect.

Un éclat meurtrier scintilla dans les yeux de Sylver ; il finit par éclater de rire.

— C'est vrai : on ne peut qu'avoir la plus grande estime pour les félons ! (Il tira de son pourpoint une bourse de cuir qu'il jeta au sol d'un geste méprisant.) Le prix convenu pour tes basses œuvres.

Xaron se pencha pour ramasser la bourse. Une lame courbe et luisante jaillit dans la main de Sylver, la serre de la maison de l'Aigle, qu'il abattit à une vitesse foudroyante sur la nuque du précepteur. Le fer s'enfonça dans les cheveux gris de Xaron et crissa sur les vertèbres avant de ressortir sous son menton. Le vieillard hoqueta, tenta de retirer la lame qui lui obstruait le cou, mais ses doigts décharnés n'eurent pas le temps d'atteindre l'arrière de son crâne ; il s'affaissa et cessa de bouger après un ultime spasme. Oziel ne ressentit pas la moindre compassion pour le précepteur.

Le fils de l'Aigle dégagea la serre d'un coup sec et l'essuya sur sa cape.

— Le seul prix que méritent les traîtres.

Maintenant.

Divertis par la mort du vieillard, les soldats avaient relâché leur attention. Oziel tira la caniste de sa gaine de cuir.

— Je ne commettrais pas une stupidité pareille si j'étais toi, murmura Sylver d'un ton froid.

Il remisa sa serre dans un repli de sa cape sans lever les yeux sur la jeune femme.

— Les vies du patriarche Nunzio et de dame Albae, ta vénérée mère, dépendent désormais de ta bonne volonté.

Il écarta la caniste d'un geste négligent, saisit le bas de la robe d'Oziel et, retroussant en même temps la confidente, la dénuda jusqu'à la taille.

— De ta docilité.

2

ENCHANTEUR DE PIERRE

Déesses du fleuve, que l’eau se déverse
En abondance de vos mamelles, de votre ventre,
Et féconde les terres réchauffées par notre père Soleil.

Ode aux sept divinités du fleuve,
Rives de l’Odivir,
Pays d’Arkane

— Une fleur, avait ordonné maître Hauhorn avant de s’éclipser.

Comment tirer une forme ressemblant à une fleur de ce bloc de pierre gris aux veines noires, brunes et rouges plus dur que le crâne d’un paysan des plaines du Centre ?

— Sans outil, sans rien d’autre que ton esprit, avait ajouté maître Hauhorn. Tu ne sortiras pas de là avant d’avoir réussi, compris ?

Deux ans d’apprentissage, et Renn en était toujours au stade des balbutiements. Chaque fois il avait utilisé des outils pour réaliser une esquisse grossière à partir de l’un des blocs alignés dans la carrière ou dans l’atelier de maître Hauhorn. Ses parents, paysans des rives de l’Odivir, l’avaient confié à l’enchanteur de pierre dans l’espoir d’en faire quelque chose à défaut de quelqu’un. Renn n’avait montré aucun goût, aucune ardeur pour le travail de la ferme ni pour les métiers traditionnels des plaines : journalier, batelier, charretier, charpentier, tonnelier… Son père l’avait traîné à l’âge de seize ans dans l’antre de l’enchanteur de pierre, au pied du massif de l’Ostian, en implorant les sept déesses du fleuve que maître Hauhorn, dont la réputation s’étendait jusqu’aux confins du pays

d’Arkane, accepte de prendre son bon à rien de troisième fils comme apprenti.

C’était Anaïth, sa grand-mère, qui en avait eu l’idée après avoir vu, de ses yeux vu, une pierre changer de forme sur le passage de son petit-fils. Elle en avait déduit qu’il avait le don de charmer la matière et qu’on fâcherait les déesses du fleuve si on ne lui permettait pas d’exercer son talent. Peut-être aussi que sa vue baissait ou qu’elle prenait ses désirs pour des réalités, mais on s’était rendu volontiers aux arguments de l’aïeule, sautant sur l’occasion de se débarrasser d’un rejeton paresseux en même temps que d’une bouche inutile. Les déesses du fleuve avaient exaucé les prières de la famille : à l’issue d’un voyage de vingt jours sur d’épouvantables chemins boueux ou verglacés, l’enchanteur de pierre avait consenti à recevoir les visiteurs et à enseigner son art à Renn après l’avoir observé sans dire un mot du lever au coucher du soleil.

La vie au pied du massif de l’Ostian déplaisait à l’apprenti : l’hiver s’y installait les deux tiers de l’année, le vent soufflant des hauteurs mordait profondément la chair sous les vêtements de laine, la neige atteignait parfois sept pieds de haut, au point qu’il fallait creuser des tunnels pour aller chercher des bûches ou se rendre dans l’atelier situé à cinquante pas de l’habitation. Une fois sur place, les doigts gourds ne parvenaient pas à maîtriser les manches des aiguilles, des bouchardes, des ciseaux, des gradines, les pieds se changeaient en glaçons dans les bottes fourrées. Renn retardait jusqu’à l’insupportable le moment de vider sa vessie, de peur que son urine ne gèle avant de toucher le sol et que le froid n’en profite pour s’engouffrer à l’intérieur de son corps. En outre, maître Hauhorn pouvait passer plusieurs jours, voire plusieurs semaines sans proférer un seul mot, si bien que l’apprenti en venait à se parler à lui-même pour vérifier au moins qu’il ne perdait pas l’usage de sa voix.

Il lui était impossible de savoir s’il progressait dans le métier : son maître le plaçait devant un bloc, lui demandait d’en tirer une courbe, un angle, un globe, un cube, un cœur, puis se retirait sans donner une seule explication ni le moindre conseil. Renn se débrouillait avec les outils posés dans un coin de l’atelier pour donner la forme requise à la pierre. Il y parvenait la plupart du temps, au prix d’un travail acharné, douloureux pour les mains, les bras, les épaules, la nuque et le dos. Il en ressortait gris de poussière, desséché, découragé. Maître Hauhorn ne se fendait d’aucun

commentaire sur le résultat. On pouvait seulement déceler un peu de tristesse, un peu de dépit, dans ses yeux presque entièrement blancs. Renn ne voyait jamais travailler l'enchanteur dans la pièce voisine, ni n'entendait les coups de maillet ou les crissements des poinçons sur le grain dur, et, pourtant, chaque soir, l'apprenti découvrait des sculptures nouvelles d'une beauté à couper le souffle, des déesses du fleuve aux proportions parfaites, des animaux emblématiques des sept familles régnantes, des créatures aux faces grimaçantes, des bas-reliefs foisonnants… Détail étonnant : les veines des pierres épousaient à la perfection les mouvements des statues ou des fresques, comme si elles s'étaient pliées à la volonté de l'homme.

Renn restait un long moment à observer les œuvres de maître Hauhorn, se demandant par quel miracle ce dernier parvenait à leur insuffler une telle force, une telle grâce, une telle vie. Lui réussissait seulement, lorsqu'un coup malencontreux ne brisait pas son bloc en deux ou en trois morceaux, à façonner une ébauche disgracieuse. Parfois, n'y tenant plus, il demandait à l'enchanteur de lui montrer comment il devait s'y prendre ; maître Hauhorn répondait, avec un sourire énigmatique, que ce n'était pas à lui de révéler ses secrets à son apprenti.

— Si tu cesses de la considérer comme de la matière inerte, si tu apprends à entendre son chant, la pierre te donnera accès à sa mémoire, à l'histoire du monde. Elle vient des antres profonds de la montagne, elle est aussi vieille que le temps. Elle peut être plus dure et blessante que l'acier le plus solide fabriqué dans les forges d'Arkane, et plus tendre et caressante que le ventre d'une femme. Tu dois la courtiser, la séduire, pour qu'elle ne te blesse pas et t'ouvre son ventre. Exactement comme une femme.

Renn ne comprenait pas grand-chose aux propos d'un homme que la solitude et le froid avaient probablement rendu fou. Quel rapport entre une femme et une pierre ? Quelle idée de parler de ventre féminin à quelqu'un qui n'avait jamais approché d'autre femme que sa mère, ses sœurs et sa grand-mère ! N'était-ce pas le signe d'un sérieux déséquilibre mental ? Renn croyait parfois discerner des intentions inquiétantes dans le regard de givre de l'enchanteur. Ils vivaient dans un tel isolement que personne ne s'inquiéterait de sa disparition, pas même sa famille pour qui il avait déjà cessé d'exister. En outre, les apprentis auraient dû pulluler dans l'atelier d'un artisan aussi prestigieux que maître Hauhorn. Pourquoi Renn était-il seul ? Il se demandait parfois si l'enchanteur n'était pas adepte de ce rite

barbare et cruel qu'on appelait la Désolation. Il avait entendu ses parents évoquer à mi-voix les sacrifices de jeunes gens dont les bourreaux buvaient le sang et dévoraient le cœur afin de se repaître de leur force vitale.

De son enfance dans les plaines, Renn regrettait surtout la cuisine épicée et généreuse de sa mère. Les plats servis par maître Hauhorn n'avaient aucune saveur, aucune consistance. Il ne sortait de table ni satisfait ni rassasié. Il commençait à flotter dans ses vêtements, et l'unique miroir de la maison, un fragment minuscule suspendu au-dessus de l'évier de pierre, lui renvoyait un visage aux pommettes saillantes, aux yeux fiévreux et aux joues creuses. Il lui prenait parfois l'envie de fuir, mais pour aller où ? Il n'aurait sans doute pas la force de faire plus de cent pas dans un tel froid. Pas question, en outre, de remettre les pieds dans son village des bords de l'Odivir : son père l'aurait étranglé sans lui laisser le temps d'entrouvrir la bouche.

Renn contempla le bloc sombre dressé devant lui. La pierre des antres profonds de la montagne. Rugueuse, informe, peu engageante, presque hostile. Le vent se glissait sous la porte pour répandre un froid blessant dans l'atelier. Les derniers jours, pourtant, des signes avaient annoncé la fin prochaine de l'hiver, des odeurs sucrées s'étaient éparpillées dans l'air immobile, des oiseaux migrateurs avaient tracé leurs lignes géométriques et bruissantes sur le fond pâle du ciel. L'apprenti lança un regard vers les outils rangés sur l'établi. Maître Hauhorn le saurait s'il utilisait la masse, le grand poinçon et les ciseaux pour dégrossir le bloc, lui donner au moins une apparence un peu plus engageante.

Le chant de la pierre ?

Seuls les grondements des bourrasques et les craquements des poutres de l'atelier s'élevaient pour l'instant dans le silence glacé. La pierre fredonnait-elle comme les lavandières des rives de l'Odivir ? Sifflait-elle comme les oiseaux ? Les arbres, les roseaux, les épis frissonnaient sous les caresses de la brise ; les dunes de sable du désert occidental du Tchezz émettaient un son étrange, envoûtant, que le vent transportait les soirs d'été jusqu'aux rives de l'Odivir ; le fleuve, le père de la fortune, murmurait au long de ses méandres nonchalants et grondait dans les gorges encaissées, mais jamais personne n'avait entendu une roche chanter. Personne de sensé, en tout cas. Aucun doute : maître Hauhorn avait perdu la raison. Comment

expliquer, alors, ces sculptures incroyablement vivantes qui apparaissaient chaque soir ou presque dans son atelier ?

Avec un soupir de découragement, Renn s'assit sur le petit banc de pierre qu'il avait lui-même façonné et se laissa dériver sur le fil indolent de sa mémoire. Un visage se détacha des silhouettes familières qu'il croisa au gré de ses souvenirs : un sourire édenté au milieu d'un foisonnement de rides, des cheveux d'une blancheur immaculée, des yeux pétillants de malice sous leur voile vitreux.

Anaïth, sa grand-mère.

Son unique complice dans un monde où les rêveurs de son espèce n'avaient pas leur place, où les seules règles étaient le labeur, la peine, la rentabilité. Elle avait vu une pierre changer de forme sur le passage de son petit-fils. Elle l'avait affirmé sans rire, sans le sourire narquois qu'elle promenait en permanence sur les événements et les gens. Sa voix de cracasse avait résonné avec une véhémence inhabituelle dans la cuisine sombre et fraîche où les onze membres de la famille prenaient le repas du soir, comme si elle ne voulait laisser aucune faille, aucune place aux doutes et aux sarcasmes. Personne n'avait osé ricaner devant l'énormité de sa déclaration. Renn avait vu en revanche des idées germer dans les yeux de ses parents. Non qu'ils eussent accordé le moindre crédit aux propos de l'aïeule, mais ils tenaient enfin leur prétexte pour se débarrasser de ce rejeton encombrant. Sur le moment, Renn avait lui-même pensé que sa grand-mère souffrait de l'une de ces maladies séniles qui touchaient la plupart des anciens des bords de l'Odivir.

Et si elle avait eu raison ? Et si une pierre s'était vraiment modifiée sur son passage ? Anaïth affirmait qu'il était différent des autres avec ces yeux qui changeaient de couleur selon les saisons, ce visage tout en arêtes et en angles, cette peau bistre, ces cheveux plus noirs et drus que le blé charbon. Il accomplirait, ajoutait-elle, les merveilles qu'elle, pauvre paysanne des plaines de l'Odivir, n'avait pas su accomplir. Les crues du fleuve étaient de moins en moins généreuses, comme si les déesses se désintéressaient d'un monde qui avait perdu toute notion de justice et d'harmonie. Les familles régnantes d'Arkane vivaient dans les Hauts d'une cité protégée, interdite aux pauvres bougres qui trimaient du matin au soir sous les rayons accablants du soleil. Le peuple des plaines de l'Odivir n'avait qu'un seul droit : arracher à la terre les céréales, les fruits, les légumes, les fibres et les

plantes destinés à la population d'Arkane. Des norias de bateaux effectuaient la navette entre les quais des plaines et le port de l'arrogante cité. Les questeurs du Conseil des Sept, assistés de troupes imposantes, et les transporteurs regroupés en Guilde ne laissaient aux paysans que le strict nécessaire. Oh, bien sûr, de petits malins essayaient bien de soustraire une partie de leurs récoltes aux charognards officiels. Malheur à ces derniers si leur forfait était découvert : crucifiés sur une palissade, harcelés par les cracasses et les mouches, ils agonisaient pendant deux ou trois jours, et leurs hurlements dissuadaient, au moins pour un temps, les autres de les imiter. Anaïth pestait contre les rapaces à deux jambes qui prenaient aux paysans la plus grande partie de leurs récoltes en leur lançant, comme on jette des épluchures aux animaux de basse-cour, une poignée d'arks en fer-blanc.

— J'ai vu dans un rêve qu'à cause de toi, non, grâce à toi, la cité d'Arkane tomberait de toute sa hauteur et que les Sept retourneraient là où ils auraient dû finir : noyés dans l'eau du fleuve. Et cette fois, les déesses n'enverront pas d'animaux pour les sauver, elles les laisseront crever comme ils laissent crever les nôtres sur les planches.

Terrifié par le ton blasphématoire de sa grand-mère, Renn n'avait pas osé demander pourquoi *à cause de lui* ou *grâce à lui*. Et puis quel rapport entre les prophéties de l'aïeule et le métier d'enchanteur de pierre ?

Il fixa de nouveau son attention sur le bloc. L'air glacial lui engourdissait les mains, les pieds, et lui gelait le bout du nez. Le vent hurlait toujours dans la charpente et le toit de lauze. La lumière avait baissé d'intensité. Maître Hauhorn lui avait dit qu'il ne sortirait pas avant d'avoir réussi. Il mourrait de froid s'il passait la nuit dans l'atelier. Saisi de panique, il se leva et courut vers la porte. Elle refusa de s'ouvrir. Il eut beau tambouriner, s'acharner sur la poignée, frapper le panneau massif de bois à coups de pied et de poing, elle ne bougea pas d'un pouce. L'enchanteur l'avait enfermé sans couverture, sans bois pour faire du feu, sans rien pour le réchauffer. Renn expulsa sa rage d'un hurlement strident. Dire que là-bas, dans les plaines de l'Odivir, on cherchait l'ombre pour se soustraire quelques secondes aux rayons accablants du soleil.

Au bord des larmes, il revint s'asseoir et posa machinalement les yeux sur la pierre. À cause de cette fichue roche, il se passerait de dîner et se transformerait lui-même en bloc de glace. Il l'injuria en son for intérieur,

puis il remarqua qu'elle n'était pas d'un gris uniforme ; ses flancs grenus présentaient une infinité de nuances et de taches qui composaient une subtile harmonie avec le réseau complexe de ses veines noires, brunes et rouges. Il s'absorba dans la contemplation de la pierre, s'intéressa aux mouvements amorcés par ses formes, fut étonné de constater, au bout d'un moment, que ses yeux suivaient toujours le même trajet et s'échouaient au même endroit, comme happés par un invisible courant. Il pensa que sa fatigue lui jouait des tours, se redressa, se secoua, se frotta les paupières, ressentit à nouveau le froid et le découragement, puis, voulant en avoir le cœur net, il reprit son observation, découvrit de nouveaux détails qui lui avaient jusqu'alors échappé, les éclats brillants, les failles minuscules, les parties lisses, les paysages étranges esquissés par les inégalités, les protubérances… La pierre cessait tout à coup d'être une ombre menaçante, se dévoilait comme un monde à la complexité fascinante. Issue, comme l'affirmait maître Hauhorn, d'un passé très lointain, elle racontait à sa manière une multitude d'histoires.

Renn n'avait jamais pris le temps de regarder les blocs apparus chaque semaine dans l'atelier. Il ne s'était jamais demandé, il en prenait conscience à l'instant, par quel miracle ils arrivaient dans les dépendances de maître Hauhorn ; il ne voyait jamais ni chariot, ni traîneau, ni aucun autre engin de transport, il ne percevait aucun bruit, aucun signe d'activité ; or il aurait fallu plusieurs hommes et un matériel imposant pour décharger les lourdes roches, et l'on aurait dû entendre des ahanements, des grincements, des vociférations.

Son regard plongea dans une veine rouge qui serpentait entre les rugosités de la pierre et qui, tel un ruisseau empourpré, se déversait dans une minuscule cavité. Il eut l'impression, tout à coup, de perdre l'équilibre, d'être aspiré par un souffle puissant et précipité la tête la première dans un puits sans fond. Un réflexe l'entraîna à se raidir sur ses jambes, à écarter les bras pour se retenir à d'invisibles parois. Il perdit aussitôt la sensation de mouvement et revint à la réalité de l'atelier, à la terre gelée du sol, aux rayons obliques tombant des hautes lucarnes, aux murs de granit, aux poutres noueuses et par endroits vermoulues. Son cœur battait la chamade ; il transpirait, il haletait, comme s'il venait de fournir un effort violent ou de croiser un monstre des abîmes infernaux.

Il lui sembla discerner, entre les sifflements du vent et les craquements du bois, un murmure à l'ineffable beauté. Il se calma et remit un peu d'ordre dans ses pensées avant de se concentrer sur le son et de prendre conscience qu'il émanait de la pierre. Renn n'avait jamais rien entendu de pareil. Entendre n'était d'ailleurs pas le mot exact : le son ne s'adressait pas à ses oreilles, il chuchotait en lui, il vibrait du sommet de son crâne aux extrémités de ses membres, un appel à la fois ensorcelant et angoissant, une invitation à passer dans un autre monde, au risque de ne jamais en revenir. Il n'aimait pas le labeur pénible et ingrat de la ferme, mais, ayant pris racine dans les terres fertilisées par les crues de l'Odivir, il avait besoin de repères, de certitudes. Il craignait, s'il se laissait aller au sortilège de la pierre, de devenir l'un de ces esprits errants qui, les nuits de pleine lune, se glissaient dans les maisons afin de tourmenter leurs occupants. Puis, son conditionnement de paysan reprenant le dessus, il se traita d'idiot : les pierres ne fredonnaient pas, il n'y avait pas de place dans leur ventre pour des puits ou des gouffres insondables, elles ne racontaient pas d'autres histoires que leur interminable érosion. Il faillit courir chercher la grande masse de fer pour fendre le bloc en deux. Il tremblait de colère, colère contre la pierre, colère, surtout, contre sa fichue imagination qui s'emballait au moindre frémissement. Combien de fois s'était-il envolé sur les froissements de la nuit ? Combien de fois son esprit avait-il dérivé sur les courants paresseux de l'Odivir ?

La nuit tombait sur l'atelier et, avec elle, un froid de plus en plus dense. Il n'y aurait pas cette fois de feu de cheminée ni de soupe brûlante pour le réchauffer, il ne pourrait pas s'allonger sur sa couche à l'inconfort de laquelle il avait fini par s'habituer, ni s'enrouler dans les épaisses couvertures de laine. Des larmes lui vinrent aux yeux. Jamais il ne s'était senti aussi seul. Ses parents, avares de leurs sentiments comme tous les paysans des plaines, ne lui avaient jamais prodigué la moindre tendresse, et pourtant, ils lui manquaient cruellement en cet instant, de même que ses frères et sœurs, l'odeur de vase des rives de l'Odivir, la chaleur qui écrasait hommes, animaux et plantes, les visages rieurs et déjà tannés de ses amis, l'ambiance tantôt bourdonnante, tantôt paisible, du village. Ce monde qu'il avait quitté avec une indifférence teintée de soulagement reprenait possession de lui. Il regrettait, oh, comme il regrettait ! d'être parti, de s'être laissé mener à l'atelier de maître Hauhorn comme une bête résignée sous le

couteau du boucher. Il aurait pu trouver sa place sur les rives de l'Odivir, il se serait engagé sur une barge qui faisait la navette entre les villages des plaines et la cité d'Arkane, il aurait fabriqué des briques de paille et de boue, il serait devenu forgeron ou même pâtre, il aurait… il aurait…

Il fixa la pierre d'un regard haineux. Elle continuait de murmurer, indifférente à ses tourments. Ses yeux se posèrent sur la veine pourpre, l'accompagnèrent dans ses méandres, se retrouvèrent devant le minuscule orifice. Un courant le happa de nouveau et balaya ses pensées. Cette fois, il ne chercha pas à résister lorsqu'il fut emporté en direction de la bouche noire. Elle se dilatait au fur et à mesure qu'il s'en approchait, comme si elle s'apprêtait à l'engloutir. Il fut projeté dans un passage obscur à la voûte et aux parois arrondies. Le courant l'entraînait à une vitesse telle qu'il n'éprouvait plus qu'une ombre de frayeur, comme si ses émotions, ses sensations s'éparpillaient derrière lui. Il ne ressentait aucun signe annonciateur d'une crise de claustrophobie. Pourtant, il n'avait jamais supporté l'enterré-vif, ce jeu cruel des rives de l'Odivir qui contraignait un garçon à rester le plus longtemps possible immobile sous les pelletées de boue déversées par les autres enfants répartis autour de la fosse. Les meilleurs ne bougeaient pas jusqu'à ce qu'une épaisse couche de terre les recouvre ; lui suffoquait sitôt qu'un peu de terre lui effleurait le visage. Il y avait gagné le sobriquet peu enviable de vervaz, du nom d'un petit ver gris grouillant à la surface des alluvions après les crues du fleuve.

Le courant l'emportait toujours plus loin dans le tunnel obscur. De vagues lueurs apparaissaient de temps à autre, étoiles éphémères dans un ciel ténébreux. Le fredonnement se changeait peu à peu en un chant à la puissance phénoménale sans rien perdre de son harmonie. Une lumière éblouissante brillait à l'extrémité du passage. Toute peur déserta Renn lorsqu'il pénétra dans un espace dont il ne cernait pas les limites. Il se demanda si c'était son corps qui volait ainsi dans ce ciel baigné d'une clarté intense, ou seulement son esprit. Il se percevait comme une entité à la légèreté et la fluidité infinies, enveloppée de sons à l'ineffable splendeur et d'une mosaïque de lumières fascinantes.

Le cœur secret de la pierre. Le chant millénaire de la pierre.

Il flotta dans l'enchantement un temps qu'il aurait été incapable de mesurer – un souffle, une éternité ? Jamais il n'aurait pu imaginer qu'il existât dans ce monde des antres aussi rassurants, aussi fabuleux ; il se

sentait protégé, absous de ses souffrances, de ses doutes, de ce sentiment d'abattement qui, depuis sa naissance, lui pesait sur les épaules comme un joug.

Un souffle retentit en lui comme une note échappée du chœur.

« Une fleur. »

Il eut l'impression que maître Hauhorn se tenait à ses côtés.

Il fut une nouvelle fois ramené sur les rives de l'Odivir. Il avait toujours aimé la cruette, cette fleur modeste aux pétales mauves tachetés de blanc, qui transperçait le limon à la décrue du fleuve. Symbolisant la joie, l'abondance, la fertilité, elle donnait aux paysans le signal du début des semailles. Il se revit cueillir des cruettes pour sa mère, les pieds pataugeant dans la boue, l'haleine incendiaire du soleil lui léchant la nuque et le dos. Leur parfum sucré, capiteux, enivrait l'air brûlant.

Les lumières du cœur de la pierre dansaient autour de lui, tissant de nouvelles tapisseries éclatantes. Son chant se modifiait, proposait des harmoniques tout aussi ravissantes les unes que les autres.

Un fracas assourdissant résonna tout à coup et brisa l'enchantement. Les lumières s'éteignirent, un silence oppressant ensevelit les lieux. Renn suffoqua, trembla, se débattit, aux prises avec l'horrible sensation que la matière se refermait sur lui et cherchait à l'emprisonner. Il voulut crier, appeler à l'aide, ne parvint pas à expulser le moindre son de sa gorge obstruée. L'air ne passait plus par ses narines ni par sa bouche, il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, s'enfonçait peu à peu dans la densité de la pierre.

Se transformait lui-même en pierre.

Eut encore le temps de penser que maître Hauhorn l'avait piégé, qu'on ne retrouverait jamais son corps, que son agonie durerait sans doute plusieurs millénaires.

On l'observait.

Un homme, assis sur un bloc.

Face tourmentée, traits taillés à la hache, teint hâlé, crâne et tempes en partie rasés, longs cheveux bruns rassemblés en une épaisse natte. Son menton hérissé d'une barbe poivre et sel reposait au creux de ses mains croisées sur la poignée d'une lourde épée. Une cotte de mailles rouillée se dévoilait sous sa cape grise parsemée d'accrocs, de taches de sang et de

terre. Il ne portait pas de brague à la mode des paysans des rives de l'Odivir, mais une sorte de jupe noire aux plis savamment agencés d'où saillaient ses genoux et ses jambes aussi épaisses et crevassées que des troncs d'arbre. Les lanières de ses sandales d'un cuir épais s'entrelaçaient autour de ses mollets. Ses yeux, d'une couleur indécise, entre l'eau boueuse du fleuve et l'ocre du désert du Tchezz, s'enfonçaient profondément sous ses arcades saillantes ; un regard indéchiffrable, minéral.

La porte battait contre le chambranle, le vent s'engouffrait avec voracité dans l'atelier.

— Pourquoi est-ce qu'on t'a enfermé là-dedans ?

La voix éraillée de l'homme froissa les oreilles de Renn, qui ne répondit pas, interdit, étonné de reprendre conscience, rencontrant des difficultés à s'imprégner de la réalité de cette scène.

— Je t'ai cru mort de faim ou de froid, poursuivit l'homme.

Du sang séché souillait la lame de son épée droite ébréchée des deux côtés. Renn avait aperçu des cohortes de légionnaires ou des spadassins dans les rues de son village, de jeunes paysans reconvertis en tueurs qui proposaient leurs services aux citadins d'Arkane ou aux riches bateliers du fleuve projetant d'éliminer un rival, mais jamais de guerrier aussi imposant que celui-ci.

— Tu es muet, mon garçon ?

— Non, c'est juste que…

— Que quoi ?

Renn jugea préférable de taire l'expérience qu'il venait de vivre. L'homme ne le croirait pas et prendrait sans doute sa réponse comme une moquerie, voire une provocation.

— Je… je m'étais assoupi.

— Qui t'a enfermé là-dedans ?

— Maître Hauhorn, l'enchanteur de pierre.

— Pourquoi ?

— Il m'a dit que je ne sortirais pas de l'atelier avant d'avoir sculpté une fleur.

— Comme celle-ci ?

Le bras de l'homme se détendit en direction du bloc de pierre près duquel Renn avait perdu connaissance. L'apprenti se retourna et fut stupéfait de constater que la pierre s'était transformée en une gigantesque

cruette aux pétales d'une finesse irréelle. Jamais il ne serait parvenu à obtenir une telle précision, une telle délicatesse, en utilisant les outils traditionnels des tailleurs. Les rosaces et les entrelacs tissaient par endroits une véritable dentelle emplie de la lumière déclinante de l'atelier.

— De la belle ouvrage, en tout cas, reprit l'homme.

— Qui êtes-vous et que faites-vous là ? demanda Renn.

L'autre hocha la tête avec solennité, un mouvement qui entraîna sa natte dans un balancement presque aérien.

— Mon nom est Orik et je suis, ou plutôt, j'étais soldat dans l'armée de Mandrill, le pays de l'autre côté du massif de l'Ostian. (Il se tut quelques instants, les yeux rivés sur le sol pavé d'épaisses dalles.) Je marche depuis des jours et je meurs de faim : il n'y a rien à manger, ici ?

— J'ai faim aussi, répondit Renn. Mais mon maître ne m'a laissé aucune nourriture.

— Un homme dur. Et un bon maître à en croire ton œuvre.

L'impressionnante carcasse d'Orik se déplia dans une succession de craquements et de cliquetis. Mesurant plus d'une toise, il leva son épée. Renn crut un instant qu'il allait l'abattre sur lui, mais, d'un geste vif et précis, le guerrier la glissa dans le fourreau qui dépassait de son épaule droite.

— J'ai fui, reprit-il entre ses lèvres serrées. En tant que déserteur, je devrais subir la lente agonie de l'éventration, le châtiment réservé aux lâches, mais, je le jure sur ce que j'ai de plus sacré, ce n'est pas la peur qui a motivé ma fuite.

Il s'avança d'un pas pesant en direction de l'apprenti, précédé d'une odeur indéfinissable, entre charogne, sueur, sang et humus.

— Je suis porteur de terribles nouvelles, mon garçon, et, comme nous avons perdu toutes nos chances de sauver le royaume de Mandrill, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de prévenir les populations de ce côté-ci du massif de l'Ostian.

Orik s'enveloppa dans sa cape grise et se frotta vigoureusement le menton.

— Je ne connais pas la région et j'ai besoin d'un guide, poursuivit-il. On pourrait aller se réchauffer dans la maison…

Renn n'osait pas sortir de l'atelier bien que le guerrier en eût défoncé la porte. Il n'était pas censé bouger avant le retour de son maître, encore

moins introduire un inconnu dans une demeure qui ne recevait jamais de visite – son père et lui-même étaient les derniers visiteurs reçus par maître Hauhorn.

— Ou tu préfères qu'on se transforme en glace ? reprit Orik.

— Je dois attendre le retour de mon maître, murmura Renn.

— Tu seras peut-être mort quand il reviendra.

Renn frissonna. Son regard tomba pour la dixième fois sur le bloc transformé en cruette géante. Il doutait d'avoir exercé une quelconque influence sur le prodige. Il se souvenait seulement, comme les réminiscences d'un cauchemar, du fracas ayant brisé l'enchantement, de l'horrible sensation d'être piégé dans le cœur de la pierre. Il brûlait d'impatience de revoir maître Hauhorn, de lui poser les questions qui se pressaient dans sa gorge.

— Nous serons peut-être tous morts quand il reviendra, insista Orik. Le temps presse.

— Pourquoi ne vous mettez-vous pas tout de suite en chemin ?

Le guerrier secoua la tête en se fendant d'un soupir bruyant.

— D'abord, je crèverai rapidement dans ce froid si je ne mange pas quelque chose, si je ne réchauffe pas mes vieux os ; ensuite, je gagnerai du temps si je suis accompagné d'un guide qui connaît la région.

— Où comptez-vous trouver un guide ? Il n'y a personne des lieues à la ronde.

Le regard d'Orik s'enfonça comme une lame dans celui de Renn.

— J'en ai trouvé un, il me semble.

L'apprenti eut besoin d'un long moment avant que les paroles de son interlocuteur se fraient un chemin dans son esprit.

— Moi ?

— Je ne vois personne d'autre.

— Mais… je suis l'apprenti de maître Hauhorn, je ne peux pas partir d'ici.

Les pensées de Renn s'affolèrent. Le visiteur lui offrait une magnifique occasion de mettre fin à son interminable exil, de redescendre dans les plaines brûlantes et familières de l'Odivir, un retour dont il avait maintes fois rêvé durant les nuits désespérantes sur les pentes de l'Ostian.

— Je ne connais pas grand-chose de la région, objecta-t-il.

— Tu saurais me conduire jusqu'à la cité d'Arkane ?

— Facile : il suffit de remonter le fleuve Odivir.

— Combien de jours pour gagner l'Odivir ?

— Une dizaine.

— Eh bien, conduis-moi au fleuve, tu pourras ensuite rebrousser chemin et reprendre ton apprentissage.

Renn se leva et marcha de long en large à la fois pour se dégourdir les jambes et remettre un minimum d'ordre dans ses pensées.

— Je dois demander à maître Hauhorn.

— Quand est-il censé rentrer ?

L'apprenti haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Tu m'as dit tout à l'heure qu'il t'ouvrirait la porte lorsque tu aurais réussi à sculpter une fleur. Tu as accompli ton œuvre, et il n'est pas là.

Orik ponctua sa déclaration d'un claquement de langue agacé. Son impatience grandissait, en témoignaient les mouvements incessants de ses mains, la crispation de ses mâchoires et la noirceur de ses yeux. Le vent gémissait dans la toiture et claquait régulièrement la porte contre le mur de pierre.

— Il ne me prévient jamais de la durée de ses absences.

— Tu vas devoir prendre l'initiative, mon garçon. (La voix d'Orik avait maintenant le tranchant d'un fer affûté.) Les Conquérants venus des grands espaces du Nord saccageront Arkane comme ils ont rasé le royaume de Mandrill. Ce ne sont pas des adversaires ordinaires. Notre armée, pourtant puissante et disciplinée, a été balayée comme fétu de paille. J'ai dû fouler un épais tapis de cadavres pour me sortir vivant du champ de bataille.

— Ils ne viendront peut-être pas jusqu'ici…

— Crois-moi, ils traverseront bientôt le massif et s'abattront sans pitié sur les populations vivant de ce côté-ci. (Orik appuya sa déclaration d'un geste rageur.) Aucune frontière, fût-elle aussi imposante que l'Ostian, ne les arrêtera. Je dois prévenir d'urgence les autorités d'Arkane pour qu'elles organisent la riposte ou l'exode. Nous n'avons pas un seul jour à perdre.

— Comment… (Renn se mordilla l'intérieur des joues.) Comment puis-je être sûr que vous me dites la vérité ?

Orik se rapprocha de l'apprenti, se pencha sur lui jusqu'à ce que son visage rude se suspende à un pouce du sien.

— Regarde-moi dans les yeux, mon garçon, et dis-moi si tu y vois la couleur du mensonge.

L'odeur âpre du guerrier enveloppa Renn comme une ombre. Il plongea tout entier dans le regard de son vis-à-vis, flotta quelques secondes entre les éclats de désespoir, ressentit une violence et une énergie qui l'interloquèrent, à mille lieues de l'atmosphère paisible, enchanteresse, du cœur de la pierre. S'il percevait le chaos et la fureur dans le monde intérieur d'Orik, il n'y décela pas la moindre tromperie. Il fixa jusqu'au vertige l'ouverture béante de l'atelier où s'engouffrait un vent de plus en plus virulent. Pourquoi maître Hauhorn ne se montrait-il pas ?

— Eh bien ?

— Si je vous explique la direction, vous pourrez peut-être vous débrouiller…

Renn crut que des flammes allaient jaillir de la bouche entrouverte de son interlocuteur qui évacua son exaspération d'un soupir prolongé et bruyant.

— Je ne connais pas cette région et je risque de perdre du temps. Conduis-moi à l'Odivir, ensuite je te ficherai la paix, d'accord ?

L'apprenti tenta de se soustraire à la pression du guerrier, mais les yeux de ce dernier continuèrent de le traquer comme des oiseaux de proie. Il finit par acquiescer d'un hochement de tête avec le sentiment confus de trahir à la fois son maître et sa grand-mère.

— À la bonne heure ! s'exclama Orik en se redressant. Mais avant, donne-moi quelque chose à manger : le gibier se fait rare dans les montagnes, et ça fait six jours que je n'ai rien avalé.

3

LA SERRE DE L’AIGLE

Qu’une seule famille soit éliminée par les autres, et se réveilleront les géants de pierre pour rétablir l’ordre. Malheur aux inconscients qui briseraient l’équilibre instauré par nos pères fondateurs.

Mythes primitifs arkaniens,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Par l’étroite fenêtre, Oziel avait une vue partielle de la place des Statues, les géants de pierre d’une perche de hauteur qui représentaient les patriarches fondateurs d’Arkane accompagnés de leurs animaux symboliques. Le destin, par l’un de ces détours ironiques dont il avait le secret, voulait que le drac, gigantesque pourtant, restât hors du champ de vision de la captive. Elle pouvait contempler l’aigle, le dauphin, le loup, le corridan, l’ours et l’orbal, plus ou moins imposants, plus ou moins prestigieux, mais, comme si les comploteurs l’avaient déjà abattu, l’emblème de sa famille semblait avoir disparu des Hauts.

La porte massive de la pièce et les barreaux épais de la fenêtre interdisaient à Oziel toute possibilité de fuite. Sylver et ses sbires lui avaient retiré sa caniste avant de la conduire dans un immeuble de la vieille ville par un dédale de souterrains qui donnait sur les fondations et les caves de la construction. Ils avaient ensuite gravi un escalier de pierre en colimaçon baignant dans d’âcres relents de pourriture et d’urine. Au deuxième niveau, Sylver avait poussé la jeune femme dans une pièce sombre meublée d’un lit à baldaquin, de tapis élimés, d’une table et de deux bancs.

— Bienvenue dans mon nid d’amour, avait grogné le fils de l’Aigle avec un sourire hideux.

L’odeur du prétendu nid d’amour évoquait plutôt une étable. Il avait ordonné à ses hommes de l’attendre sur le palier, avait refermé la porte, et s’était approché d’Oziel avec un regard lubrique. Présumant qu’il s’apprêtait à se jeter sur elle, elle s’était tenue prête à se défendre, à griffer, à mordre, mais il s’était contenté d’écarter sa propre cape, de dégrafer ses chausses, de les abaisser sur ses cuisses et d’exhiber son membre viril d’une blancheur morbide sillonné de grosses veines sombres.

— Contemple ton nouveau maître, Oziel du Drac. Tu recevras bientôt sa visite. J’ai des affaires urgentes à régler, et je veux prendre mon temps avec toi. Tout mon temps. En attendant, tu resteras enfermée ici. Une servante te livrera tes repas. N’essaie pas de fuir : d’abord, trois gardes resteront en poste jour et nuit devant ta porte, n’oublie pas ensuite que tu tiens le sort de tes parents entre tes mains. (Il avait frappé de la pointe de l’index le pubis de la jeune femme au travers du tissu de sa robe ; son haleine chaude et chargée lui avait léché le front.) Entre tes cuisses, devrais-je dire.

Elle n’avait pas pu se retenir de lui cracher au visage. Les traits rudes du fils de l’Aigle s’étaient crispés de surprise et de fureur. Il n’avait pas essuyé la salive qui sinuait sur le bas de sa joue et dégouttait de son menton, il s’était contenté d’enfoncer les doigts dans les replis de la robe et de les resserrer comme une pince sur le bas-ventre de sa prisonnière jusqu’à ce qu’une douleur vive la perfore jusqu’à la nuque.

— Ce vieux hibou de Xaron avait raison : il va falloir te dompter. Tant mieux, j’aurai un plaisir infini à t’apprendre la docilité. À te voir ramper à mes pieds.

Il l’avait relâchée, avait remonté ses chausses et était sorti sans ajouter un mot.

Le crissement d’un verrou retentit, la porte s’ouvrit dans un grincement et livra passage à une jeune et ronde soubrette de la maison de l’Aigle. Elle s’inclina avant de traverser la pièce et de poser sur la table un plateau de bois contenant une assiette creuse fumante, une coupe garnie de fruits et de morceaux de viande séchée, une cruche de terre cuite et un gobelet métallique. Elle remit de l’ordre dans sa chevelure d’un blond tirant sur le roux, puis dans sa tenue de couleur orangée, avant de se redresser et de lever enfin les yeux sur Oziel.

— Votre repas, dame…

— Merci. Vous pouvez vous retirer.

La soubrette resta plantée au milieu de la chambre, ses yeux voletant d'un point à l'autre de la pièce comme des oiseaux effarouchés.

— Je n'ai plus besoin de vos services, reprit Oziel avec un geste péremptoire du bras. Allez, j'ai besoin d'être seule.

La soubrette hésita encore un peu avant de lâcher les mots qui affleuraient sur ses lèvres.

— Vous êtes une dame du Drac, pas vrai ?

— Comment le savez-vous ?

— Je vous ai vue lors d'une réception au domaine de l'Aigle. Je me souviens que messires Sylver et Jiun ont failli s'entre-tuer pour vous. Il se raconte de drôles de choses au sujet de votre famille…

Oziel balança quelques instants entre colère et chagrin ; la rumeur de la disgrâce du Drac s'était déjà répandue dans les Hauts.

— Il se raconte qu'il n'y a plus aucun survivant de votre maison, insista la soubrette. Je sais maintenant que c'est faux puisque je vous vois et que vous êtes bel et bien vivante.

— Mes parents… (Le murmure d'Oziel s'était échappé de sa bouche comme une pensée égarée.) Eux aussi sont encore vivants.

Elle voulait du moins s'en persuader. Tant qu'il lui resterait un souffle de vie, le patriarche Nunzio garderait une chance infime d'infléchir le destin, il trouverait les mots justes pour convaincre les patriarches des autres familles que l'élimination du Drac se retournerait tôt ou tard contre les comploteurs.

— Il se raconte plutôt que leurs corps sont exposés à la Porte des Supplices.

Les mots de la soubrette se fichèrent comme des traits empoisonnés dans la poitrine et le ventre d'Oziel.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit.

Les doutes fêlaient déjà sa voix.

— Ce « on », ça ne serait pas messire Sylver, par hasard ?

Oziel acquiesça d'un hochement de tête. La servante s'avança vers elle et, par-dessus son épaule, lança un regard en direction de la porte entrebâillée avant de chuchoter :

— Il ment comme il respire. Il vous fait croire qu'il tient vos parents juste pour vous obliger à lui ouvrir vos cuisses.

— Vous n'avez pas beaucoup d'estime pour votre maître.

Une grimace de mépris tordit la bouche de la soubrette.

— Il prend quand et où bon lui semble les bonnes qui ont le malheur de lui plaire. N'importe où. Il fait ça sans ménagement, vite, comme une bête. Il en a engrossé plus d'une trentaine, qui ont été chassées du domaine et expulsées vers les niveaux inférieurs. Moi, j'ai ingéré des herbes qui provoquent les fausses couches. Entre nous, on l'appelle Dard-Dard. Et je ne parle pas des courtisanes qu'il reçoit dans cette pièce : j'en ai vu quelques-unes quitter cette chambre dans un sale état, à peine capables de marcher. J'ai peur pour vous, dame.

— Pourquoi restez-vous à son service ?

La servante dévisagea Oziel d'un air à la fois peiné et outré, avec un soupçon d'impertinence également.

— Vous ne connaissez donc pas la loi pour les gens qui vous servent ? Nous ne pouvons rester dans les Hauts qu'à la condition de travailler pour une maison. Si nous sommes chassés, on nous reconduit aussitôt dans les niveaux inférieurs. Et si on est une femme sans protection, on n'a pas d'autre choix que de devenir putain. Alors, oui, je préfère subir de temps en temps les assauts de messire Dard-Dard plutôt que d'échouer dans un bordel miteux des Labeurs ou des Bas, pardonnez mon langage, dame.

Oziel avait partagé de bons moments avec certains serviteurs du Drac, Laudine, Brat, Elvon, Polzine… mais elle ne s'était jamais vraiment intéressée à leurs conditions de vie, aux lois implacables qui régentaient leur soumission, leur efficacité, leur prévenance.

— Ce serait pitié que ce malotru profane une jolie fleur telle que vous, dame.

— Comment…

Un garde s'engouffra tout à coup dans la pièce et apostropha la servante :

— Qu'est-ce que tu fiches ?

— J'essaie de persuader cette dame de manger ce que je lui ai apporté, répondit-elle sans se retourner. Messire Sylver m'a recommandé de veiller sur elle.

Le garde se retira après avoir marmonné quelques mots et remisé la serre à demi tirée de la gaine de cuir courbe pendant à son ceinturon.

— Comment pourrais-je lui échapper ? reprit Oziel.

— Un fils de l'Aigle ne relâche jamais sa proie.

— Plutôt mourir que d'être possédée par ce monstre.

— Tant qu'il y a de la vie… Les jours meilleurs reviendront. Dites-vous seulement que c'est juste un mauvais moment à passer. Serrez les dents et pensez à autre chose en attendant qu'il en ait fini avec sa petite affaire : en général, et c'est le seul avantage, ça ne dure pas longtemps.

Oziel saisit l'avant-bras de la servante.

— Comment vous appelez-vous ?

— Haldre.

— Me rendriez-vous un service ?

Une fierté mêlée de frayeur se déposa sur le visage lunaire de Haldre.

— Si c'est faisable et pas trop dangereux, dame…

— Pouvez-vous vous renseigner sur ce qu'il est réellement advenu de mes parents, le patriarche Nunzio et dame Albae ?

— Je vais au marché demain matin, j'en profiterai pour aller jeter un coup d'œil à la Porte des Supplices avant de vous livrer votre premier repas du jour. Mais qu'est-ce que ça changera pour vous ?

Les doigts d'Oziel se resserrèrent sur l'avant-bras de la soubrette. La décision s'était imposée à elle comme une évidence. Il existait un autre survivant de la maison du Drac, Matteo, l'aîné condamné à l'exil perpétuel dans les Fonds d'Arkane. Elle devait trouver le moyen de le prévenir. S'il avait survécu, lui aurait la volonté de venger le Drac, de lui redonner sa place et son honneur dans les Hauts, de rétablir l'équilibre des origines.

— Si on les a tués, j'essaierai de m'évader ; si je n'y parviens pas, je me donnerai la mort.

Haldre hocha la tête d'un air grave.

— Je ferai mon possible. En attendant, promettez-moi de manger tout ce qu'il y a dans le plateau.

Oziel tournait et se retournait dans le lit sans parvenir à trouver le sommeil. Le visage blême et figé d'Ulio hantait chacune de ses pensées. Elle se remémorait la chaleur de ses mains sur sa peau, la caresse de son souffle sur sa nuque, la gravité de sa voix déclamant un passage des récits

de la Fondation, son air boudeur lorsqu'elle passait sous sa garde pour lui poser la pointe de sa caniste sur le plastron, leurs folles chevauchées sur les chemins de terre du domaine, leurs confidences et leurs fous rires nocturnes, leurs yeux qui se cherchaient sans cesse par-dessus la grande table de la salle à manger ou dans la salle austère de la tour d'angle. Ses autres frères et ses sœurs, leurs époux, ses neveux, n'étaient plus que de vagues silhouettes éclipsées par la lumière d'Ulio. Elle voulait encore croire qu'il était vivant, que la vue de son corps inerte n'était qu'un mirage, un mauvais rêve, qu'elle avait sans doute confondu avec un autre frère, ou un serviteur, mais la réalité, implacable, la rattrapait, lui nouait le ventre, lui serrait la gorge, la laissait suffocante entre les draps rêches. Elle rêvait de se couler dans une eau brûlante pour se laver de la boue de son âme, de l'odeur du sang qui l'imprégnait jusqu'aux os, du souvenir du domaine dévasté, des corps éparpillés dans les jardins, sur les allées, dans les couloirs, dans les pièces… Elle s'était forcée à ingurgiter le repas déposé par Haldre, mais la nourriture, insipide, lui pesait sur l'estomac comme une pierre.

Des bruits de pas et de voix froissèrent la paix de la nuit. Elle se redressa, inquiète, luttant contre une soudaine et violente envie de vomir. La porte s'ouvrit dans un fracas. Torche en main, Sylver s'engouffra dans la pièce et s'approcha du lit, titubant, répandant une écœurante odeur d'alcool mêlée de sueur et de sang. Des taches pourpres maculaient sa cape, ses bottes et son pourpoint. Il eut toutes les peines du monde à planter la torche dans le socle mural, puis à retirer ses vêtements. Des grommellements entrecoupaient chacun de ses gestes.

— Fermez la porte, bordel ! hurla-t-il aux hommes restés sur le palier.

Après que le claquement eut retenti, il se battit un long moment avec son pourpoint, ses bottes et ses chausses. Oziel se tenait blottie sous les draps, le souffle suspendu, battue par de puissantes vagues de panique.

— Déshabille-toi.

L'ordre de Sylver eut sur elle l'effet d'un coup de fouet. Elle se recroquevilla dans les draps et s'enfonça les ongles dans les paumes à s'en faire éclater la peau. Ô Déesses, pourquoi ne s'était-elle pas donnée à Ulio ? Son frère aurait fait preuve d'amour, de respect, là où le fils de l'Aigle s'apprêtait à la saillir comme une bête, à la souiller, à l'humilier. Elle ne bougea pas, glacée d'effroi. Dans l'ignorance du sort du patriarche Nunzio

et de dame Albae, sa vénérée mère, elle restait incapable de remettre de l'ordre dans ses pensées. Signerait-elle leur arrêt de mort si elle résistait ? Fallait-il donc se comporter ainsi que l'avait suggéré Haldre, serrer les dents et penser à autre chose en attendant qu'il en eût fini avec son affaire ?

Sylver rabattit le drap, la découvrit et la cingla sans ménagement entre les omoplates.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Il lui empoigna l'épaule pour la contraindre à se retourner. La peau livide du fils de l'Aigle tranchait sur le fond de pénombre que peinait à repousser la flamme mourante de la torche. Elle referma les bras sur sa poitrine avec un gémissement.

— D'accord, je vais m'en charger, grogna Sylver, dont les doigts épais rampèrent sous une bretelle de la confidente et tirèrent dessus pour la déchirer.

Le tissu résista. Il soupira, se pencha sur le côté, puis se redressa, armé de sa serre. La lame courbe accrocha un reflet de la lumière agonisante de la torche. Il la glissa sans délicatesse sous l'étoffe. Oziel tressaillit lorsque le fer lui effleura la peau. Ahanant, soufflant comme un cheval de trait, il tailla méthodiquement la confidente en pièces. Elle se laissa dénuder sans réagir, craignant qu'il ne perde le contrôle de ses gestes au moindre mouvement, au moindre frémissement. Des larmes brûlantes roulaient sur ses tempes.

Il lâcha la serre après avoir achevé son œuvre et contemplé un long moment le corps de sa proie.

— Tu es belle, Oziel du Drac, la plus belle femme que j'aurai jamais eue, une déesse !

Il voulut l'embrasser ; elle se tourna sur le côté. Il éclata de rire.

— On a toute la nuit…

Chacune de ses paroles s'accompagnait d'une exhalaison imprégnée de fiel et d'alcool. Il revint à la charge à plusieurs reprises, et chaque fois elle se débattit pour lui interdire de capturer sa bouche. Sa résistance attisa le désir du fils de l'Aigle, qui se coucha de tout son long sur elle, lui saisit les poignets, lui plaqua les bras sur le matelas, et, du genou, lui écarta les jambes. Elle se cabra sans réussir à le désarçonner. Quelque chose de dur, de menaçant s'insinua dans les tendres replis de sa faille. Il tenta de la pénétrer d'un brusque coup de bassin, mais, mue par l'énergie du désespoir,

elle parvint à le renverser avec une telle vigueur qu'il perdit l'équilibre, roula sur le lit et tomba lourdement sur le plancher.

— Sale petite pute ! cracha-t-il, empêtré dans ses vêtements jonchant le tapis. Tes parents crèveront dès demain si tu me refais un coup comme ça ! Et, crois-moi sur parole, ils souffriront un long moment avant de mourir.

La main d'Oziel toucha un objet sur le drap. La serre de l'Aigle. Il l'avait oubliée sur le lit. Elle s'en empara et la plaqua contre sa hanche. Le contact avec l'acier froid la rassura, la galvanisa. Sylver s'étendit de nouveau contre elle et entreprit de lui malaxer un sein comme il aurait palpé la viande d'une bête vendue au marché du Phage.

— Sage, ma belle, sage…

Elle ne se défendit pas lorsqu'il l'enfourcha et pesa sur elle de tout son poids.

— C'est mieux comme ça.

Le fils de l'Aigle tremblait de désir, des grognements parsemaient chacune de ses expirations.

— Laisse-moi cueillir ta fleur, Oziel du Drac.

Il se positionna pour la posséder. Elle referma la main sur le manche de la serre. Elle eut une pensée pour ses parents avant de lever l'arme, puis, d'un geste aussi rapide que précis, elle ficha la pointe de la lame dans le cou de son agresseur. Elle exploita le saisissement de Sylver pour enfoncer le fer dans la plaie aussi profondément que possible. Il se redressa et demeura quelques instants stupéfait avant de se rendre compte que l'objet encombrant sa gorge était sa propre serre. Ébranlé par des spasmes de terreur, il s'affaissa lourdement sur le côté en crachant un flot de sang. Ses yeux agrandis par l'incrédulité se posèrent furtivement sur Oziel avant de se révulser.

Elle suspendit sa respiration pour vérifier que les bruits de leur lutte n'avaient pas donné l'alerte aux gardes. Le sang s'écoulait en abondance du cou de Sylver et grossissait la flaque sur le drap. Elle retira la lame d'un coup sec. Le crissement du fer sur les vertèbres l'émerisa. L'envie furieuse la traversa de trancher le pénis désormais flasque et inoffensif du fils de l'Aigle et de le lui fourrer dans la bouche. Elle y renonça, elle avait mieux à faire : d'abord réfléchir au moyen de s'échapper de cette pièce, savoir ce qu'étaient devenus ses parents, descendre enfin dans les Fonds pour informer son frère aîné Matteo de l'infortune du Drac.

Elle attendit que la torche s’éteigne définitivement pour se relever et passer sa robe. La fraîcheur nocturne couvrit sa peau de frissons. Les lattes du plancher craquaient sous ses pieds. Elle se rendit avec la plus grande discrétion possible près de la porte, la seule issue de la pièce, et posa son oreille sur le bois lisse. Elle avait espéré mettre à profit un éventuel assoupissement des gardes pour leur fausser compagnie, mais leurs chuchotements indiquaient qu’ils restaient parfaitement éveillés. Des braillements d’ivrognes montaient de la place des Statues.

Elle retourna s’asseoir sur le bord du lit. L’odeur doucereuse du sang masquait désormais celles de l’alcool mêlé de bile et de sueur froide. Elle tira le drap par-dessus le cadavre de Sylver. Des différentes hypothèses qu’elle échafauda, elle retint la seule qui lui offrait une vraie chance. Elle comportait un certain nombre d’incertitudes, dont la complicité et la loyauté de Haldre, mais elle n’avait pas d’autre alternative. Il fallait également que la servante fût la première à s’introduire dans la pièce. Si, pour une raison ou une autre, un garde demandait à parler au fils de l’Aigle au cours de la nuit, on découvrirait son crime et elle subirait le châtiment réservé à ceux qui assassinaient un héritier d’une famille régnante.

Elle ajusta le drap et le traversin de manière à dissimuler la tache de sang et à donner l’illusion que Sylver dormait. Puis elle guetta le retour de l’aube, tantôt assise au pied du lit, tantôt debout contre la fenêtre, tantôt esquissant des mouvements pour réchauffer ses jambes et ses bras engourdis. Jamais nuit ne lui parut aussi longue. Perdue dans ses souvenirs et ses pensées, craignant à chaque instant une irruption inopinée des gardes, résistant à l’appel envoûtant du sommeil, elle ressentit un indicible soulagement lorsque la lumière du petit jour estompa l’éclat des étoiles.

Le soleil n’avait pas encore fait son apparition à l’horizon lorsqu’on frappa à la porte. Oziel alla ouvrir en espérant que les gardes ne s’alarmeraient pas du silence de leur maître. Haldre se tenait sur le palier avec un plateau contenant une boule de pain, des morceaux de viande et une cruche de vin. Les soldats déployés dans la pénombre ne prêtèrent aucune attention aux deux femmes. La servante s’introduisit dans la chambre, referma soigneusement la porte derrière elle, dévisagea quelques instants Oziel avant de poser le plateau sur la table et de lancer un regard sur le lit.

— Il dort ?

Interloquée par le mutisme prolongé de la captive, Haldre fronça les sourcils.

— Il vous a…

La servante aperçut la serre souillée de sang séché abandonnée sur le tapis et leva de nouveau sur Oziel des yeux emplis d'une incrédulité teintée de frayeur.

— Cette odeur… Que s'est-il passé ?

— Je l'ai tué avec sa propre serre.

L'aveu d'Oziel, pourtant prononcé à voix basse, éclata comme un coup de tonnerre. Stupéfaite, Haldre se rendit près du lit, releva le drap et contempla le corps figé du fils de l'Aigle.

— Ce monstre ne fera plus de mal à personne, murmura-t-elle. Vous avez vengé toutes les femmes qu'il a maltraitées. Je ne croyais pas avoir un jour le bonheur de le voir saigné comme un animal de boucherie. (Elle rabaissa le drap avant de se retourner.) Vous avez pourtant l'air toute frêle par rapport à cette brute. Va falloir que vous vous sortiez de là. Si vous tombez entre les mains de ses frères, ils prolongeront votre supplice pendant des jours. Ils ne valent pas mieux que lui.

— J'ai réfléchi : je n'ai qu'une façon de m'échapper. (Oziel se rapprocha de la servante et marqua un temps avant de poursuivre.) C'est de passer vos vêtements et de profiter de la pénombre du palier pour tromper les gardes.

Haldre, tendue tout à coup, tritura avec nervosité l'une des mèches qui tombaient de sa coiffe.

— On m'accusera de complicité…

— Pas si je vous attache et vous bâillonne. Vous pourrez expliquer que je vous ai menacée avec la serre et que vous n'avez pas eu le choix. Il faut prendre votre décision tout de suite, ou les gardes risquent d'être intrigués par votre absence prolongée.

Les yeux de la servante se dérobèrent et s'évadèrent par la fenêtre.

— D'accord, finit-elle par consentir d'une voix sourde. Un grand nombre de femmes vous sont redevables. Ce sera ma façon à moi de m'acquitter de cette dette. Mais je suis un peu plus corpulente que vous.

— Vous avez des nouvelles de mes parents ?

— Aucune : on m'a remplacée pour le marché et j'ai été trop occupée pour me rendre à la Porte des Supplices. Je… je dois vous avouer, dame,

que je suis presque morte de peur.

— Je trouve, au contraire, que vous faites preuve d'un très grand…

Haldre interrompit Oziel d'un geste du bras.

— Allez-y, vite, avant que je change d'avis.

— Donnez-moi vos vêtements et vos chaussures. Je vais vous faire une marque au cou comme si je vous avais contrainte par la menace.

La servante se dévêtit. Elle portait, sous sa tenue protocolaire, une courte confidente confectionnée dans un tissu grossier qui ne cachait pas grand-chose de ses jambes épaisses et blanches. Ses cheveux blond-roux, libérés de la coiffe, s'écoulèrent en cascades flamboyantes sur ses épaules. Oziel lui appuya la lame de la serre sur un côté de la gorge jusqu'à obtenir une marque rouge bien visible. La soubrette poussa un gémissement étouffé. Puis l'héritière du Drac retira sa robe et passa la tenue et les bottines de Haldre, qui, comme les vêtements étaient un peu trop grands, l'aida à resserrer la ceinture de cuir souple de la jupe, à rajuster les manches et le col du chemisier, à lacer les lanières de la coiffe.

Oziel découpa ensuite des bandes de tissu dans sa robe, ligota les pieds et les mains de la servante et l'attacha au pied du lit avant de lui enfoncer un bâillon dans la bouche. Puis elle glissa la serre dans l'échancrure du chemisier et la coinça contre la ceinture de la jupe. Le fer s'enfonça dans sa peau et lui endolorit les côtes.

— Merci, et bonne chance.

Haldre lui répondit d'un sourire, qui, en raison de la présence encombrante du bâillon et de ses yeux exorbités, lui donna furtivement l'air d'une gargouille. Oziel lança un dernier coup d'œil à la servante recroquevillée contre le lit, se rendit devant la porte et prit une longue inspiration avant de poser la main sur la poignée.

Elle s'avança la tête baissée sur le palier, se dirigea vers l'escalier, ignorant les silhouettes des soldats de l'Aigle tapies dans les recoins de pénombre, s'appliquant à garder le contrôle de ses mouvements.

— T'en as mis du temps, grogna une voix ensommeillée. Il n'en avait pas assez avec la pucelle du Drac ? T'as dû y passer aussi ?

Elle attendit d'être au niveau de l'escalier pour répondre.

— Il dort. J'ai seulement discuté avec la dame…

— Tu veux pas discuter le coup avec moi ?

Elle descendit les premières marches.

— Pas le temps.

— Attends… Hé, mais… Reviens ici !

Elle retroussa sa jupe pour accélérer l’allure. Des cris, des grincements et des cliquetis retentirent au-dessus d’elle.

— Déesses ! La fille du Drac, elle a ligoté la servante !

— Elle a tué maître Sylver !

— Rattrapez-la !

Tandis que le tumulte s’amplifiait au deuxième niveau, elle traversa en trois bonds le palier du premier et se jeta dans la bouche ténébreuse de l’escalier. Les soldats s’étaient lancés à sa poursuite. Le vacarme de leurs bottes claquant sur les marches de pierre enflait rapidement. Parvenue au rez-de-chaussée, éclairé par les rais de lumière tombant de lucarnes étroites, elle s’engouffra dans le couloir qui donnait sur l’extérieur en espérant que la porte cochère ne serait pas verrouillée.

Elle peina à tirer le lourd ventail de bois consolidé par des traverses métalliques. Les soldats n’avaient pas encore atteint l’entrée du couloir lorsqu’elle parvint à se glisser dans l’entrebâillement. Un géant de pierre se dressait une vingtaine de pas devant elle, le patriarche du Corridan, reconnaissable à son énorme masse d’armes et au petit animal tacheté roulé en boule entre ses pieds. De l’autre côté de la place des Statues, derrière les géants du Drac et du Dauphin, s’étendait le quartier des financiers et des joailliers, un lacis de ruelles où il lui serait plus facile de semer ses poursuivants.

Personne dans les environs. Les Hauts n’étaient pas encore sortis de leur torpeur nocturne. Elle dégagea la serre qui la gênait dans ses mouvements. La lame lui avait entaillé le flanc, des filets d’un sang chaud et duveteux sinuaient le long de sa hanche. Elle courut entre les gigantesques socles distants les uns des autres d’une quarantaine de pas. Elle n’eut pas besoin de jeter un regard en arrière pour se rendre compte que les soldats avaient à leur tour débouché sur la place. Épuisée par sa nuit de veille, elle s’efforça d’oublier la douleur qui montait dans ses jambes et dans sa poitrine et traversa la place sans ralentir l’allure. Il lui sembla entrevoir sur sa gauche le géant de pierre de sa famille, avec, perché sur son épaule, le drac pourpre aux ailes déployées. Ses poursuivants avaient compris qu’elle les entraînait vers le quartier tortueux des joailliers. Leurs vociférations éclataient derrière elle comme des roulements d’orage. La serre en main, elle

s’engagea dans une ruelle encore emplie d’encre nocturne et bordée de chaque côté de boutiques pour la plupart closes. Elle louvoya entre les portefaix de la Guilde des Transporteurs marchant en file de chaque côté de l’étroit passage. Leurs charges volumineuses frôlaient les façades et les contraignaient par instants à s’arrêter pour laisser passer l’un de leurs confrères venant dans l’autre sens.

Les glapissements des soldats lancés à ses trousses aiguillonnèrent la détermination d’Oziel. Un croisement se présenta devant elle. La ruelle de droite lui parut un peu moins encombrée. Elle la parcourut sur une distance d’une centaine de pas avant d’enfiler au hasard des passages ténébreux et déserts. Les cris et les claquements de bottes n’étaient plus maintenant que des bruissements lointains absorbés par la rumeur des Hauts. Elle put enfin ralentir sa course et reprendre sa respiration. Les chaussures de Haldre lui irritaient les chevilles et les pieds. Elle gravit un premier escalier et traversa plusieurs terrasses en enfilade. Elle ne reconnaissait pas les lieux. Elle distingua, au-dessus des toits, une ombre noire et figée. Le rempart se dressait un peu plus loin. À en croire la position du soleil, dont le disque pâle émergeait au-dessus de la ligne crénelée, elle se trouvait dans la partie nord des Hauts, quelque part entre les maisons du Dauphin et du Loup. Elle décida de se rendre au pied de la muraille et de la longer jusqu’à la Porte des Supplices, située un peu plus à l’ouest entre les domaines de l’Aigle et de l’Ours. Elle franchit encore une succession de venelles d’escaliers et de terrasses avant d’atteindre la large avenue circulaire bordée d’indolents qui longeait le rempart. Les roues cerclées de fer des chariots de la Guilde des Transporteurs crissaient sur les pavés. Les livraisons s’effectuaient pour la plupart à l’aube, avant que les habitants et les voitures des familles régnantes ne prennent possession des rues et des places.

Après s’être assurée qu’aucun soldat de l’Aigle ne déambulait dans les environs, Oziel remisa de nouveau la serre dans ses vêtements et remonta l’avenue en direction de l’ouest. Elle marcha plus d’une lieue avant d’apercevoir l’arc arrondi des Supplices, là où l’on exécutait les criminels des Hauts. Les palissades se dressaient au centre de l’esplanade qui séparait le monument du rempart. Le cœur battant, elle se mêla au flot des curieux, serviteurs de différentes maisons reconnaissables à leurs livrées, badauds des deux sexes aux traits encore bouffis de sommeil. Les condamnés, une vingtaine, gisaient sur des planches maintenues à la verticale par un

système complexe de cordages, de poulies et d'étais, nus, les bras et les jambes en croix rivés au bois par des clous à tête ronde et large. Certains d'entre eux poussaient des râles déchirants. Les plus résistants mettraient trois jours à mourir.

Le sang d'Oziel se figea lorsque son regard tomba sur le visage penché et creusé par la souffrance de dame Albae crucifiée à une planche. La fixité des yeux grands ouverts de sa mère souffla en elle tout espoir. Elle serra les poings pour ne pas éclater en sanglots devant le corps maigre et déformé de dame Albae dont les cheveux gris, rideau dérisoire ajouré par la brise matinale, occultaient en partie ses épaules et sa poitrine. Sur la planche voisine, gisait le patriarche Nunzio, également dénudé. Du sang séché souillait le haut de ses cuisses. On l'avait émasculé afin de lui retirer sa dignité d'homme et d'affirmer l'irréversible déchéance du Drac aux habitants des Hauts. Des braises de vie luisaient encore dans ses yeux clairs, qui s'agrandirent démesurément lorsque Oziel s'immobilisa devant lui. Le père et la fille se regardèrent en silence, puis Nunzio tenta de parler, mais seul un geignement s'échappa de ses lèvres entrouvertes. Elle ne put cette fois retenir ses larmes. Il puisa dans ses dernières forces pour lui adresser un sourire. Elle s'approcha de lui et murmura :

— Je retrouverai Matteo, père. Il vous vengera.

Il acquiesça d'un abaissement des paupières et poussa un long soupir avant que sa tête, comme un pantin aux fils coupés, ne s'affaisse sur sa poitrine. Oziel n'eut pas le temps de se recueillir devant sa dépouille, des badauds la bousculèrent sans ménagement pour se repaître du spectacle d'un patriarche mutilé et exécuté comme un vulgaire voleur.

— Tu es sûr que c'est lui ? demanda une femme.

Un homme s'avança vers Nunzio et pointa l'index sur son pubis.

— Regarde : il porte le sceau du Drac.

— Elle aussi ! s'exclama une servante en désignant dame Albae.

— Pourquoi les ont-ils tués ? Je croyais que les sept familles ne pouvaient pas s'attaquer entre elles…

Oziel s'éloigna pour soustraire à leur curiosité sa détresse et ses larmes.

De l'autre côté de l'arc de pierre, des soldats de l'Aigle, accompagnés de sicaires et de foueurs, s'étaient déployés en un filet aux mailles serrées.

— La voilà ! glapit une voix.

Elle voulut rebrousser chemin, regagner l’esplanade des potences ; une deuxième escouade, surgie de l’arrière, lui coupait toute retraite. Elle chercha désespérément une issue du regard.

En vain.

Le cercle jaune orangé se resserrait inexorablement sur elle.

Elle empoigna la serre sous ses vêtements : elle se la planterait dans le cœur plutôt que de se laisser capturer par les soldats de l’Aigle.

4

LE GLACIER

Qu’est-ce qu’un enchanteur de pierre ? À cette question, il n’existe pas de réponse, car la marque des enchanteurs est de ne transmettre leurs secrets qu’à certains de leurs disciples.

Vérités connues, vérités cachées,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Le sentier se perdait dans un immense glacier aux reflets bleutés.

— On est vraiment obligés de le traverser ? demanda Orik.

— Je ne connais pas d’autre chemin, répondit Renn.

Le guerrier désigna ses sandales.

— Mes chaussures ne sont pas adaptées.

Partis la veille à l’aube, ils avaient marché tout le jour et une partie de la nuit, dormant quelques heures à même le sol au milieu de rochers qui leur offraient un abri sommaire contre les rafales de vent. Ils portaient à l’épaule deux sacs de jute emplis de provisions, fruits secs et viande fumée principalement.

Renn avait eu l’impression de piller sans vergogne les réserves de maître Hauhorn. Il avait espéré que ce dernier ferait sa réapparition avant leur départ, il avait besoin de son approbation pour sa décision de guider Orik jusqu’aux rives de l’Odivir ; il espérait également un commentaire, des explications, voire des félicitations, pour sa première sculpture réalisée sans outil, mais l’enchanteur de pierre ne s’était pas montré, une disparition intrigante même s’il n’avait pas pour habitude de prévenir son apprenti de la durée de ses absences. Le guerrier avait suggéré à Renn de laisser un mot

à l’intention de son maître, et l’apprenti, se souvenant de ses rudiments d’écriture, avait tracé quelques phrases maladroites à la craie sur l’une des ardoises bleutées utilisées par l’enchanteur de pierre pour dessiner les ébauches de ses sculptures. Il avait ensuite chaussé ses bottes fourrées, coiffé son bonnet de poil à l’odeur musquée, s’était enveloppé dans sa grande cape de laine et, enfin, s’était équipé de son bâton de marche, un présent d’Anaïth avant son départ, une branche noueuse munie en son extrémité d’une pointe de fer.

« Avec lui, personne ne t’embêtera », avait affirmé l’aïeule comme si ce bout de bois rudimentaire avait quelque vertu extraordinaire.

Lorsqu’ils s’étaient éloignés de la maison, un pressentiment avait assombri l’apprenti : il ne reverrait pas l’enchanteur. Il avait fini par s’attacher à cet homme taciturne au visage émacié, au regard limpide et bienveillant, sa seule famille pendant deux ans, et son cœur s’était serré. Et puis il s’en allait alors qu’il venait tout juste d’entrevoir le mystère de la pierre ; elle ne lui ouvrirait peut-être plus jamais son ventre, selon les mots de maître Hauhorn.

Malgré ses couches de vêtements, et malgré la marche harassante, il ne pouvait empêcher le froid de lui mordre profondément la peau. Son corps lui donnait la sensation d’être à jamais gelé. Les rayons torrides du soleil des plaines de l’Odivir ne pourraient sans doute plus jamais le réchauffer. Il se demandait comment maître Hauhorn avait réussi à s’habituer au climat du massif de l’Ostian. Un enchanteur n’avait certes pas d’autre choix que de s’installer dans une région rocheuse, mais il existait sans doute d’autres massifs dans le pays d’Arkane où il ne régnait pas un froid hiémal les trois quarts de l’année.

Ils s’aventurèrent sur la glace en prenant toutes les précautions pour ne pas glisser et se retrouver les quatre fers en l’air au bas d’une pente qu’ils auraient ensuite toutes les peines du monde à remonter. Les bourrasques soulevaient des tourbillons de givre qui se pulvérisaient sur les congères. Pour franchir les passages les plus délicats, Orik plantait son espadon avec un ahanement dans la glace et s’en servait comme d’un point d’appui. Renn craignait que la surface ne s’éventre sous la puissance de ses coups et qu’ils ne soient happés par une crevasse. Le guerrier, pieds nus dans ses sandales, ne paraissait pas souffrir du froid, du moins il ne s’en plaignait pas. Des voiles obscurcissaient par instants son regard, comme si la nuit tombait sur

son âme. On devinait en lui une colère et une violence effrayantes, capables de le déborder à tout moment. L'apprenti regrettait alors d'avoir accepté de traverser ces terres désolées en compagnie d'un homme aussi imprévisible, aussi dangereux. Le bâton de sa grand-mère était une arme ridicule à opposer à un colosse maniant sa lourde épée avec une aisance dérisoire. Au fond de lui cependant, il se réjouissait de revoir bientôt les rives limoneuses et odorantes de l'Odivir, de replonger quelques heures dans une enfance quittée deux ans plus tôt.

Une forme claire surgit alors qu'ils venaient de contourner une congère aux dimensions d'une colline.

Un rogre, pelage blanc, yeux jaune d'or, crocs effilés, griffes puissantes, sans doute plus de sept cents livres.

Le fauve se jeta de tout son poids sur Renn, mais n'eut pas le temps de refermer sa gueule sur la gorge de l'apprenti. Propulsé par la violence du choc, ce dernier perdit l'équilibre et glissa sur une dizaine de pas, semant derrière lui son sac de vivres et son bâton. Orik poussa un hurlement de défi, tira son épée et la tint levée face au grand carnassier. Le rogre se retourna et gratta la surface du glacier avec un feulement sourd. La soudaineté de son attaque faillit surprendre le guerrier, qui ne dut qu'à un réflexe désespéré de ne pas être fauché par ses griffes. La lame de l'épée siffla à son tour dans le vide. Renn ramassa son bâton, son sac, se redressa et observa l'homme et l'animal qui se défiaient du regard. La tension métamorphosait le visage d'Orik en masque dur ; ses yeux n'étaient plus que des puits débordant de toute la noirceur du monde. Ce fut l'animal qui s'élança le premier, en un nouveau bond prodigieux qui ne surprit pas cette fois son adversaire. L'épée frappa avec une rapidité et une précision implacables, entaillant profondément le flanc du fauve qui retomba un peu plus loin avec un grondement de surprise, de colère et de douleur, la fourrure imbibée de sang. Il repartit à l'assaut sans déployer la même énergie ni la même puissance, et Orik, l'esquivant avec une étonnante économie de gestes, et une lenteur empreinte de volupté, plongea dans le mouvement sa lame jusqu'à la garde dans le poitrail du fauve et l'y maintint enfoncée jusqu'à ce que l'énorme masse s'affaisse avec la délicatesse d'une feuille morte.

Renn se rapprocha avec une prudence accentuée par sa frayeur rétrospective et l'impressionnante démonstration du guerrier. La lumière du

soleil se réfléchissait sur les taches de sang déjà gelées et transformées en miroirs.

— Sacrée bestiole, marmonna Orik, dont le visage et les yeux avaient recouvré leur aspect ordinaire. Il y en a beaucoup dans le coin ?

— C'est la première fois que je vois un rogre, répondit Renn.

— Comment sais-tu que c'en est un puisque tu dis n'en avoir jamais vu ?

— Il correspond à ce que m'en a dit maître Hauhorn.

— Qu'as-tu appris d'autre à leur sujet ?

L'apprenti contempla la dépouille du fauve. Il admira son pelage soyeux, le parfait équilibre de ses formes, l'élégance et la puissance de ses membres ; un modèle parfait pour une sculpture.

— Qu'ils sont tellement forts qu'il faut normalement plus de dix hommes pour en tuer un seul. (Après avoir prononcé ces mots, Renn prit vraiment conscience de l'exploit accompli par son compagnon.) Ils vivent en solitaires dans le massif. On les chasse pour leur fourrure, mais ils sont très difficiles à approcher.

Orik essuya furtivement la lame dans un repli de sa cape avant de remiser l'épée dans son fourreau dorsal.

— Dommage qu'on n'ait pas le temps de le dépiauter, on aurait pu en tirer un bon prix : j'aurai sans doute besoin d'argent à un moment ou à un autre. (Il scruta le ciel, la main posée sur le front.) Encore combien de lieues avant de sortir du glacier ?

Renn se remémora sa première traversée de ce désert de glace. Son père avait pesté sans cesse contre ce fils indigne qui le contraignait à affronter les rigueurs de l'Ostian au lieu de se consacrer aux semailles après les premières crues de l'Odivir. Ils avaient dû abandonner le chariot et les deux bœufs de l'attelage, trop lourds, dans un abri de pierre, avec du fourrage en quantité suffisante pour permettre aux bêtes d'attendre le retour de leur maître. Renn avait marché comme un automate avec l'impression désespérante d'errer jusqu'à la fin des temps dans un enfer glacial et lugubre. Il avait cru mourir chaque fois qu'ils avaient fait une halte pour manger ou se reposer. Il songea qu'il lui faudrait encore affronter ce cauchemar blanc après avoir conduit le guerrier près du grand fleuve, seul cette fois, seul avec ses frayeurs.

Seul dans le territoire des rogres.

— À peu près deux jours de marche…

— Le ciel m’inquiète. Une tempête arrive.

Renn observa à son tour la voûte céleste : des nuages sombres la traversaient à vive allure, poussés par un vent de plus en plus violent.

— Elle sera bientôt sur nous, reprit Orik. Il nous faut d’urgence trouver un abri.

Ils progressèrent aussi vite que possible sur le glacier dans l’espoir de découvrir des rochers qui pourraient leur servir de refuge, mais aucun relief n’était visible à des lieues à la ronde. Les bourrasques s’engouffraient dans leurs capes et rendaient leur progression difficile. Renn perçut sur le front et les joues les baisers glacés des premiers flocons. Orik tira son épée et la brandit au-dessus de sa tête. Ses yeux s’étaient de nouveau assombris, comme si le moindre contact avec le manche de son arme levait en lui une nuée de tourments. Il entreprit de tailler dans la glace à grands coups de lame.

— Qu’est-ce que tu attends pour m’aider ? Tu es tailleur de pierre, oui ou non ? Il n’y a pas d’abri dans le coin, et on n’a plus beaucoup de temps pour en fabriquer un.

Renn essaya avec son bâton, mais la pointe de fer ne réussit qu’à rayer la surface dure sur une profondeur d’à peine un pouce. Les flocons, qui dégringolaient maintenant en rangs serrés, réduisaient considérablement le champ de vision des deux hommes. Orik dégagea le bloc grossier qu’il venait de découper et le posa deux pas plus loin avant de planter de nouveau sa lame dans la glace.

— Qu’est-ce que tu fous ?

Les éclats de fureur dans la voix du guerrier incitèrent Renn à chercher une solution. Les flocons de plus en plus gros et denses le frappaient sans interruption et l’empêchaient de reprendre ses esprits. La course de vitesse engagée par les deux humains contre la tempête tournait à l’avantage des éléments. Ils seraient ensevelis sous une épaisse couche de neige avant d’avoir pu se mettre à l’abri. Découragé, Renn fut traversé par l’envie de s’allonger et d’attendre la fin. Trop tard, maintenant, pour regretter d’avoir quitté le refuge de maître Hauhorn. Des tempêtes, ils en avaient vécu des dizaines là-haut, qui soufflaient parfois pendant plusieurs jours, et elles n’avaient jamais ébranlé les toits de lauze et les murs épais. Il s’y était senti en sécurité malgré les sifflements rageurs du vent et l’épaisseur de la neige.

— Bouge-toi, mille diables !

Le guerrier levait et abattait son épée avec l'énergie du désespoir. Il souleva un deuxième bloc qu'il posa sur le premier, érigeant une esquisse de muret. Renn ne voyait pas en quoi il pouvait se rendre utile. Il ne disposait d'aucun outil capable de perforer la glace. Ses pieds s'enfonçaient déjà dans une couche molle et collante d'une hauteur de dix pouces. Il eut l'idée de tasser la neige encore fraîche pour façonner des boules plus ou moins volumineuses qu'il aligna maladroitement sur les deux blocs découpés par le guerrier. Les flocons le cinglaient avec une violence redoublée et l'empêchaient de voir plus d'un pied devant lui. Orik n'était plus qu'un fantôme gesticulant et ahanant. Ni les bourrasques ni leurs mouvements ne parvenaient à épousseter leurs capes alourdies.

Renn se pencha une nouvelle fois pour ramasser de la neige. Il entrevit, sur la portion du glacier qu'il venait de déblayer, une fissure rapidement estompée par les flocons. Les coups répétés et puissants d'Orik ébranlaient la glace. Une crevasse était-elle en train de s'ouvrir sous leurs pieds ? Il continua de façonner des boules sans conviction, conscient qu'ils n'avaient pratiquement aucune chance d'échapper à l'ensevelissement. Il surveilla un temps la progression de la fissure, puis il dut y renoncer : l'amoncellement de la neige lui interdisait désormais d'entrevoir le sol. Le vent transperçait son bonnet de poil et sifflait à ses oreilles. Son murmure, qui se prolongeait dans son corps, n'avait rien de désagréable ; une fois passé la barrière de ses vêtements, il devenait au contraire doux, caressant.

— Saleté ! vociféra le guerrier.

Ses coups se faisaient maintenant frénétiques. Il avait taillé et assemblé quatre blocs avec une débauche d'énergie considérable.

Découragé, Renn lâcha la boule qu'il était en train de modeler et se laissa choir dans le tapis poudreux. Le souffle glacé qui l'enveloppait évoquait celui de la mort. Il allait sortir de la vie comme il avait vécu les dix-sept années qui lui avaient été accordées, de manière anonyme, aussi insignifiant qu'un éphémère ou une feuille ballottée par les vents. Il n'avait plus la force de se révolter contre le sort, ni même celle de s'en désoler, sombrant dans la résignation propre aux populations des rives de l'Odivir. Il était taillé dans la même étoffe que ses ancêtres, des êtres veules, geignards et soumis depuis des générations et des générations. Son corps lui-même

l’abandonnait, comme pressé de retourner dans le sein de cette terre qui ne l’avait jamais vraiment porté.

— Pas le moment de dormir ! tonna Orik.

Sa voix pourtant puissante parvint aux oreilles de Renn comme un écho lointain, irréel. Peut-être était-il déjà passé dans un autre monde ? Aucune importance : il s’était toujours demandé quelle était sa place parmi les hommes, il pouvait enfin cesser de se tourmenter. Jamais il n’avait connu une telle paix. C’était un silence reposant, un vide merveilleux, où les pensées se désagrégeaient, se changeaient en spirales, en rosaces, en songes. Le linceul de neige le recouvrait peu à peu, qui, curieusement, le préservait du froid. Il ne pensait pas aux siens, il n’avait jamais fait partie d’eux. Seule Anaïth lui avait accordé de l’intérêt, à défaut d’amour. On ne s’embarrassait pas de sentiments ni d’émotions dans les plaines de l’Odivir, et sa nature rêveuse, sa sensibilité de fillette, selon son père, l’avaient condamné au mieux à l’existence marginale des errants, des damnés du fleuve partout chassés à coups de bâton. La mort venait le chercher, il percevait son chant, un chant ravissant, envoûtant.

Un soulagement.

Le son l’emporta dans un ciel entièrement blanc. Il discerna, autour de lui, de minuscules lumières scintillantes qui semblaient tisser une trame. Elles changeaient de place par instants, abandonnant derrière elles des sillages éphémères et rectilignes, formaient une structure instable, volatile, comme si elles réagissaient à des *stimuli* incessants. Il chercha l’élément perturbateur qui les excitait. Comme il ne percevait ni le froid, ni le vent, ni aucun bruit, il finit par comprendre qu’il était le seul intrus dans cet endroit. Que c’était sa propre activité mentale qui engendrait ces déplacements perpétuels. Il commençait à s’engourdir, le souffle lui manquait, un voile gris tombait sur ses yeux, occultant la blancheur environnante. Il eut la vision fugitive d’une construction, une cabane de bois qu’il avait construite dans le jardin familial et qui lui avait valu les foudres paternelles. Il avait eu tout juste le temps d’en goûter l’ombre rafraîchissante : son père avait ordonné à ses frères de la détruire et de récupérer les planches, les rondins, les bottes de roseaux dont il s’était servi.

Les lumières se déplacèrent à grande vitesse au-dessus de lui, comme un ciel étoilé pris de démence. Une soudaine envie de dormir lui alourdit les paupières. Son instinct de survie l’incita à résister quelque temps. Il se

souvenait qu'un homme cédant à l'appel du sommeil dans un tel froid n'avait plus aucune chance de se relever. Puis, il renonça à lutter et s'abandonna avec volupté à l'engourdissement de son corps.

Une silhouette à ses côtés dans la pénombre.

Il reconnut l'odeur caractéristique d'Orik. Il se rendit compte qu'il se trouvait à l'intérieur d'une structure dont le plafond bas les contraignait à rester allongés. Il ne sentait plus le froid, ni le vent, ni les piqûres glacées des flocons. Les bourrasques hurlantes assiégeaient les murs et le toit de glace sans parvenir à les ébranler.

— J'ai bien cru que tu étais mort, murmura le guerrier.

Renn se demanda comment ce dernier avait réussi à réaliser cette construction en un temps aussi bref et dans des conditions aussi défavorables.

— On ne peut pas dire que tu m'aies été d'un grand secours, poursuivit Orik. (Il marqua un temps de silence avant de préciser :) J'ai bien failli être enseveli avant d'achever ce foutu abri !

Renn distinguait à présent les traits rudes de son interlocuteur. Une clarté diffuse se glissait par des jours à peine perceptibles entre les blocs de glace.

L'apprenti se revit soudain à l'intérieur de sa cabane de bois dans le jardin familial, respira de nouveau l'odeur persistante de vase abandonnée par les crues de l'Odivir, se souvint des rais de lumière qui tombaient par les interstices et criblaient le sol d'auréoles étincelantes.

Il avait pensé que… Il se rendit à l'évidence : l'abri de glace n'était pas la réplique de la cahute de bois à laquelle il avait pensé avant de perdre connaissance. La glace ne s'était pas pliée à sa volonté comme la pierre dans l'atelier de maître Hauhorn – plutôt que de volonté d'ailleurs, il fallait parler de perception, d'accompagnement des mouvements de la matière ; on ne pouvait pas lui donner d'ordres, on devait attendre, comme le disait maître Hauhorn, qu'elle ouvre son ventre. Renn comprenait maintenant comment l'enchanteur de pierre réalisait chaque nuit des sculptures splendides sans que résonne le moindre coup de poinçon ou de boucharde. Mais lui n'était pas un maître de la matière et ne le serait sans doute jamais.

— J'avais cru que…, bredouilla-t-il, mortifié.

Le regard d'Orik se fit soupçonneux.

— Qu’il te suffirait d’utiliser ta foutue sorcellerie pour nous sortir de ce mauvais pas ?

— Un enchanteur de pierre n’est pas un sorcier, protesta Renn.

— C’est la même engeance. (Orik toucha furtivement la poignée de son épée par-dessus son épaule.) Conduis-moi au bord de l’Odivir, puis va te faire pendre où bon te semble.

La tempête s’apaisa au cours de la nuit. Ils mangèrent de la viande et des fruits séchés avant de s’aventurer hors de leur refuge. Le vent, qui soufflait avec une rare violence, avait balayé la neige et redonné au glacier son aspect initial, abandonnant pour seuls vestiges les formes imposantes et torturées de congères aux dimensions de collines. Les blocs grossièrement découpés dans la glace par Orik évoquaient déjà une bâtisse en ruine.

Ils se remirent en chemin au moment où le disque encore pâle du soleil apparaissait au-dessus de la ligne d’horizon et décochait ses premières flèches argentées dans un ciel vierge de nuages. Ils marchèrent sans s’arrêter jusqu’au zénith, les yeux blessés par la luminosité et la blancheur aveuglantes.

Une congère ressemblant à une colonne ventrue attira leur attention en contrebas.

— On dirait qu’il y a quelque chose à l’intérieur, souffla Orik.

On distinguait en effet une forme sombre au milieu de la glace saupoudrée de givre.

— Allons voir. On en profitera pour se reposer.

Une voix hurla à Renn qu’ils feraient mieux de passer leur chemin, mais le guerrier se dirigea vers le monticule sans lui demander son avis et il n’eut pas d’autre choix que de lui emboîter le pas.

Au fur et à mesure qu’ils se rapprochaient du relief, il devenait évident que la forme sombre était une silhouette humaine prisonnière de la glace.

— Un pauvre bougre qui n’aura pas eu le temps de s’abriter, commenta Orik.

Le cœur de Renn faillit s’arrêter lorsque, parvenu tout près du monticule, le guerrier essuya le givre d’un revers de manche et dévoila le malheureux piégé dans la glace translucide. Ce visage, ces yeux clairs exorbités, ces cheveux gris rassemblés en toupet au sommet du crâne, cette

cape tellement portée qu'elle avait perdu ses couleurs originelles, ces bottes au cuir usé, craquelé…

— Il n'est pas mort de froid en tout cas, poursuivit Orik.

Il désignait l'entaille fine visible au bas du cou de l'homme pétrifié et le sang qui formait un nuage pourpre en suspension devant sa poitrine.

— La marque des Conquérants du Nord. (Le guerrier demeura pensif quelques instants.) Ils égorgent leurs adversaires avec un poignard à la lame sinueuse qu'ils appellent krazz.

La forme ondulante de la blessure corroborait ses propos.

— Leurs éclaireurs ont de l'avance sur nous. Nous devons accélérer l'allure. (Il se tourna vers Renn.) Tu fais une drôle de tête, tu es tout pâle.

Un goût de fiel submergea la gorge de l'apprenti, qui se retint à grand-peine de vomir.

— La vue du sang ? insista Orik.

Renn secoua la tête, un mouvement qui décocha une larme presque gelée perlant à ses cils.

— Maître Hauhorn, parvint-il à bredouiller.

— Comment ça ?

L'apprenti tendit un doigt tremblant vers la silhouette captive de la glace.

— Ton maître ? Tu es sûr ?

Renn acquiesça d'un hochement de tête. Des lueurs de compassion s'allumèrent dans les yeux du guerrier, puis, après qu'il eut machinalement touché le manche de son arme par-dessus son épaule, ils recouvrèrent leur dureté initiale.

— Il a eu la mauvaise fortune de tomber sur un groupe d'éclaireurs, murmura-t-il. Qu'est-ce qu'il fichait sur ce glacier ? J'en suis désolé pour toi, mais on ne peut plus rien pour lui. Nous avons bien fait de ne pas attendre son retour en tout cas. En route : si on n'arrête pas les hordes du Nord d'une façon ou d'une autre, elles raseront le pays d'Arkane, comme elles ont rasé le royaume de Mandrill.

La gorge serrée, incapable de prononcer le moindre mot, Renn jeta un dernier coup d'œil à son maître assassiné avant de se lancer sur les traces d'Orik, déjà haut dans la pente glissante. Il leur fallait maintenant sortir le plus rapidement possible de ce cauchemar blanc.

5

L’ORBAL

Sigillaire,
En tant que gardien du fleuve, fils des déesses,
Garant des équilibres, recours des familles,
Juge des hommes,
Tu es le prêtre des sceaux.

Serment du sigillaire,
Hauts d’Arkane

Sigillaire,
Tu es un bourreau d’enfants.

Variante populaire,
Niveaux inférieurs d’Arkane

La beauté de dame Elvare de l’Orbal n’était pas une légende. L’âge n’avait sur elle aucune prise. Noy se demandait comment cette femme admirable avait pu devenir l’épouse d’un homme aussi terne, aussi vieux, aussi affreux qu’Amiol. La famille du serpent violet trônait sur une estrade au fond de la salle, le patriarche, son épouse, leurs quatre filles, dont aucune n’était mariée, et leurs trois fils, tous sanglés dans leurs vêtements d’apparat mauves.

Noy soupira et chercha du regard son garde du corps immobile dans la pénombre quelques pas derrière lui. Le patriarche Augoy lui avait ordonné de représenter la famille du Corridan à la cérémonie du sceau donnée par

l’Orbal. Il avait protesté, arguant que, comme il n’était que cinquième dans l’ordre de succession, il valait mieux confier cet honneur à l’un de ses frères, mais son père était resté inflexible, et Noy avait dû se plier à sa volonté. Il s’était donc habillé sous le regard goguenard d’Enevoy, plus âgé que lui de deux ans, s’était séparé à regret de sa masse d’armes, comme pour chaque visite officielle, et avait sauté dans le carrosse qui l’avait conduit au domaine voisin de l’Orbal.

Il détestait les cérémonies du sceau, probablement parce qu’il gardait des souvenirs très vifs de sa propre souffrance lorsque le sigillaire avait apposé le fer chauffé à blanc sur son bas-ventre, autant qu’il exécrait l’Orbal, la famille la moins prestigieuse et la plus méprisée des Hauts.

Ses murs écaillés, ses jardins mal entretenus, ses allées boueuses et ses bassins aux eaux croupies donnaient au domaine du serpent violet un aspect délabré, lugubre. Le vent des Conquérants ne parvenait pas à dissiper l’odeur de purin posée sur les lieux comme une chape de plomb. L’obscurité et l’humidité régnaient en maîtresses à l’intérieur de la bâtisse principale, particulièrement dans la salle des réceptions officielles pourvue de fenêtres aussi étroites que des meurtrières. De vagues senteurs d’encens s’échappaient des malles à parfum disposées à intervalles réguliers sur les rebords des socles des colonnes.

Noy se demanda ce qu’attendaient leurs hôtes pour donner le coup d’envoi de la cérémonie. Autour de lui, se pressaient les autres invités : des fils et filles de famille reconnaissables à leurs tenues aux couleurs de leurs maisons, de riches bourgeois des Hauts aux habits surchargés de dorures, des usuriers aux mines austères, quelques comédiens à l’extravagance proportionnelle à leur suffisance.

Aucun représentant du Drac parmi eux. Noy avait entendu dire qu’une conjuration ourdie par l’Aigle avait entrepris d’éliminer la maison du Drac, mais il n’avait prêté qu’une attention distraite à la rumeur, persuadé au fond de lui que personne ne prendrait la responsabilité de s’attaquer à une famille illustre, la plus illustre des Hauts sans doute, et de briser l’équilibre séculaire voulu par les Fondateurs. L’absence totale de cape ou de robe pourpre dans l’assistance l’intrigua cependant, et le déçut : il avait vaguement espéré la présence d’Oziel du Drac, dont le visage empreint de fierté hantait chacune de ses nuits. Il se mordilla les lèvres : si les conjurés avaient vraiment entrepris d’éliminer le Drac, quel sort réserveraient-ils à la

belle Oziel ? La crucifieraient-ils à la Porte des Supplices, ou bien serait-elle livrée aux désirs de ces prédateurs puants qu'étaient les fils de l'Aigle ? La perspective l'emplit d'une colère sourde. Des hommes capables de profaner une telle beauté ne méritaient pas de vivre. Ils avaient beau passer pour de redoutables combattants, sa masse d'armes, qu'il maniait avec une rare dextérité aux dires de son instructeur personnel, valait bien leurs serres. Il lui tardait maintenant de sortir de cette pièce, de regagner le domaine familial, d'interroger son père pour en avoir le cœur net. Si ce dernier refusait de lui répondre – bien que Noy eût passé ses seize ans, le patriarche l'estimait encore trop tendre pour l'initier aux arcanes du Conseil des Sept –, il se renseignerait auprès de Jelioy, son vieil oncle dont la prétendue folie et l'apparence répugnante dissimulaient une connaissance étendue des intrigues des Hauts et des comportements humains.

Le sigillaire se présenta enfin sur l'estrade, un vieillard vêtu d'une lourde robe de brocart et coiffé du chapeau noir conique emblème de sa fonction. Presque aussi décati que lui, son assistant portait, posé sur un plateau d'argent, le sceau qui jetait des éclats rougeoyants à l'extrémité de son étui doré. Deux femmes se dirigèrent vers le dernier de la fratrie de l'Orbal, Eyrol, qui, du haut de ses trois ans, ne semblait pas comprendre qu'il était le héros de la cérémonie. Elles le dévêtirent et le couchèrent sur l'épaisse table qui avait vu se succéder des dizaines de générations d'enfants en âge d'être scellés. Le garçon commença à regimber et à hurler, mais les matrones le maintinrent solidement allongé sur le bois usé. Le sigillaire s'empara du sceau et, après qu'Amiol de l'Orbal eut donné son assentiment d'un mouvement de tête, approcha le fer chauffé à blanc du ventre d'Eyrol, qui poussa un hurlement à fendre l'âme lorsque le sceau entra en contact avec son bas-ventre. Une odeur de chair grillée se diffusa dans la salle et estompa les effluves d'encens. Noy sentit de nouveau le fer lui mordre la peau, la douleur se répandre dans son corps comme une nuée d'insectes aux mandibules acérées, les spasmes le secouer de la tête aux pieds, le goût de fiel emplir sa gorge, et une bouffée de colère l'embrasa : les patriarches et les sigillaires prenaient-ils un plaisir pervers à faire souffrir les enfants des sept maisons des Hauts ? Fallait-il vraiment cette cérémonie barbare pour renforcer les liens, pour accentuer le sentiment d'appartenance ? Les cris perçants d'Eyrol résonnèrent un long moment dans le silence retombé sur la salle, puis dame Elvare se leva,

écarta d’un mouvement brutal les deux matrones, prit son fils dans ses bras et le berça sur son sein jusqu’à ce que ses glapissements se changent en geignements sourds. Alors les clameurs usuelles montèrent de l’assistance pour célébrer l’enfant ainsi élevé au rang d’héritier légitime de l’Orbal, septième dans l’ordre de succession, bénéficiant des privilèges accordés aux fils et filles des familles gouvernantes.

Noy attendit encore un peu avant de se tourner vers son garde du corps et, d’un geste discret, de lui donner le signal de la retraite. Après avoir accompli son devoir – être présent et visible le temps de la cérémonie –, il pouvait couper court aux réjouissances offertes par l’Orbal, un banquet probablement médiocre, des présentations et des conversations assommantes, des danses ridicules, des prestations de diseurs ou de comédiens de seconde zone. Son brusque sentiment d’urgence ne laissait place à aucun contretemps. Fendant la foule, il se dirigea vers la sortie de la salle. Les petits groupes agglutinés çà et là le contraignirent à plusieurs reprises à s’immobiliser et à échanger quelques banalités avec des interlocuteurs qu’il ne connaissait – ou ne reconnaissait – pas.

Lorsqu’il parvint enfin au couloir sombre qui donnait sur la cour pavée où stationnaient les voitures des invités, une voix le héla.

Dame Elvare, flanquée de l’une de ses filles, émergea de la pénombre et s’approcha de lui.

— Eh bien, jeune homme, vous ne comptez pas rester pour le banquet ?

Noy ordonna à son garde du corps de se tenir à l’écart, avant de s’incliner.

— N’y voyez aucune offense, dame Elvare, des affaires urgentes m’appellent, répondit-il d’une voix aussi ferme que possible.

Dame Elvare poussa sa fille devant elle, une adolescente assez gracieuse en dépit de l’acné qui lui mangeait les joues.

— Je vous présente ma fille, Adamanta.

L’adolescente, rougissante, esquissa un sourire embarrassé et tira comme une damnée sur les manches de sa robe mauve comme pour rentrer tout entière à l’intérieur du tissu.

— Je pensais que…, reprit dame Elvare.

— Que quoi, dame ? releva Noy, qui savait pertinemment où voulait en venir son interlocutrice.

— Vous auriez pu profiter du banquet pour faire plus ample connaissance…

Il comprit tout à coup pourquoi son père lui avait ordonné de représenter la maison du Corridan à la cérémonie du sceau : les deux familles avaient sans doute conçu un projet de mariage pour renforcer leurs liens. Que ses parents lui destinent une union aussi peu glorieuse le mortifia ! Un mariage avec une fille du serpent mauve s'apparentait à une déchéance pour un héritier du Corridan. Lui accordait-on donc si peu d'importance pour qu'on le sacrifiât de la sorte ? Dans quel but le patriarche Augoy cherchait-il à s'allier avec une maison aussi médiocre que l'Orbal ?

Noy examina la jeune fille. Tenant davantage de sa mère que de son père, Adamanta serait acceptable, voire jolie, une fois effacées les ingratitudes de l'adolescence, mais l'idée d'être apparenté à sa famille – d'être peut-être obligé de vivre dans ce domaine crasseux – le révulsa. Il en appela aux notions de patience et de diplomatie péniblement inculquées par le précepteur Ockart pour éviter de se montrer désobligeant envers dame Elvare.

— À la prochaine occasion, dame, assura-t-il avec son plus beau sourire.

— Les fils des Hauts ne manquent jamais une opportunité de se distraire, insista-t-elle. Quelles affaires peuvent donc vous requérir qui vous empêchent de jouir de votre jeunesse ?

— Ainsi que je vous l'ai dit, dame, une urgence.

Il se mordit la lèvre inférieure, conscient qu'il n'était pas parvenu à dissimuler l'agacement dans sa voix. Elle sourit à son tour, et il fut frappé par la finesse de ses traits, par la blancheur de sa peau. La fille ne semblait être pour l'instant qu'une ébauche de la mère.

— À votre aise, jeune Noy. Puis-je au moins vous prier de revenir nous voir très bientôt ?

Il esquissa une deuxième courbette et marmonna, avant de se retourner et de se diriger vers la cour intérieure :

— J'accepte votre invitation avec grand plaisir, dame.

Comme il l'avait pressenti, le patriarche Augoy refusa de répondre à ses questions, marmonnant, sans lever les yeux, qu'il aurait mieux fait de rester

à la fête donnée par l'Orbal au lieu de se soucier d'intrigues qui ne le concernaient en rien.

— Que penses-tu d'Adamanta ?

— Pourquoi voulez-vous renforcer vos liens avec l'Orbal père ? C'est une famille que personne n'apprécie dans les Hauts !

— Elle dispose d'une voix au Conseil, elle est aussi honorable que les autres…

Le menton déjà lourd d'Augoy s'affaissait, signe chez lui d'embarras. Ses cheveux gris, que Noy jugeait invariablement sales, retombaient en lourdes mèches sur ses larges épaules.

— Vous n'avez pas toujours pensé cela, père…

Le poing du patriarche s'abattit sur le bois de son bureau.

— Comment peux-tu juger de mes pensées ?

— Lorsqu'elles se traduisent par des paroles, elles…

— Il suffit ! (Deuxième coup de poing sur le bureau, plus violent que le premier.) L'entretien est clos. Retourne immédiatement au domaine de l'Orbal et présente tes excuses à dame Elvare. Il ne s'agit pas d'un conseil, mais d'un ordre.

Ravalant sa colère, Noy récupéra sa masse d'armes dans sa chambre, sortit du bâtiment et prit la direction des écuries. Pas question de remettre les pieds dans l'antre fétide du serpent violet. C'était la première fois qu'il désobéissait à son père. Il ne se préoccupait pas des conséquences de sa décision, qui, pourtant, pouvaient se révéler pénibles : il avait assisté aux châtiments administrés par Augoy lui-même à ses fils récalcitrants, et il avait vu ses frères se tordre de douleur sous les coups assenés par leur géniteur avec une férocité de foueur enragé.

Les serviteurs vêtus de bleu qui déambulaient dans les allées bordées d'indolents le saluèrent avec déférence ; ces inclinaisons protocolaires – dénuées de sincérité – confortaient son sentiment d'importance inhérent à la position d'un fils de famille des Hauts. Il entrevoyait de la crainte dans les yeux des soubrettes qui le croisaient. Son initiatrice aux choses du sexe était issue de leurs rangs, une belle jeune femme appelée Omblane qui, pour toute récompense, avait été bannie des Hauts. Depuis, il puisait à loisir dans la multitude des servantes pour assouvir des besoins qui, chez lui, se révélaient à la fois fréquents et impérieux. Aucune n'osait se refuser à lui de peur d'être, comme Omblane, chassée des Hauts et condamnée à finir dans

une maison close des niveaux inférieurs. Il les possédait avec une fougue qui frôlait la sauvagerie, indifférent à leurs réactions. Avec Oziel, sans doute, il aurait su faire preuve de douceur et de respect : sa beauté et son rang méritaient une tout autre attention que ces filles mal dégrossies qui, au moindre frémissement de l'un de ses sourcils, relevaient leurs robes et leurs jupons avec une résignation de bêtes de somme.

Noy trouva son oncle Jelioy à l'endroit où il se tenait la plupart du temps, non loin du tas de fumier qui se dressait derrière l'une des écuries. Comme chaque fois, l'odeur lui souleva le cœur et un réflexe lui commanda de respirer par la bouche. Il se demanda pourquoi Jelioy se complaisait ainsi dans la puanteur de purin et de lisier. L'excentricité généralement associée à son oncle – elle lui avait valu de perdre le titre de patriarche au profit d'Augoy, son frère cadet – ne suffisait pas à expliquer son comportement. « Comment un homme de haute lignée peut-il se réjouir de se vautrer dans la merde », selon l'expression d'Augoy ?

— Mon neveu ! s'exclama le vieil homme, assis sur la souche habituelle, affairé à tailler en pointe une branche élaguée et droite.

Noy contempla avec une répulsion mâtinée de sidération les cheveux emmêlés, les vêtements sales et troués de son oncle. Il entrevit ses organes génitaux par la large déchirure de sa brague au niveau de l'entrejambe. Les garçons d'écurie lui accordaient pourtant la même considération qu'aux autres membres de la famille, avec un peu moins d'application peut-être, mais avec davantage de bonhomie.

— Que me vaut l'honneur de ta visite ?

Noy fut effaré de constater à quelle vitesse se dégradait Jelioy, comme s'il se décomposait de son vivant.

— Des questions à vous poser, mon oncle.

Le vieil homme releva la tête. Ses yeux clairs, profondément renfoncés dans leurs orbites, volèrent vers son vis-à-vis comme des rapaces fondant sur leurs proies. Le silence étouffait la rumeur proche des écuries et celle, plus lointaine, des logis.

— Je vois là un jeune homme pressé de connaître des réponses.

— Mon père refuse de me les donner.

Jelioy écarta les bras. La branche qu'il taillait heurta le fumier et souleva une petite gerbe de paille et d'excréments mêlés.

— Ce cher Augoy, toujours égal à lui-même ! Si je peux t'aider, mon neveu…

Noy hésita, puis se lança.

— J'avais entendu dire qu'un complot visait à éliminer le Drac. Je n'y ai d'abord pas cru, mais aujourd'hui, il n'y avait personne de la maison pourpre à la cérémonie du sceau donnée par l'Orbal. Êtes-vous informé de quelque chose ?

Les ombres s'allongeaient entre les reliefs, la lumière crépusculaire se teintait d'une encre pour l'instant diluée.

— Ils l'ont fait, affirma Jelioy. (Il hocha la tête et se remit à tailler sa branche.) En détruisant le Drac, ils ont brisé le pacte millénaire qui unissait les familles régnantes. Ils ont trahi les déesses du fleuve, ils ont rompu l'équilibre et ouvert la porte au malheur.

Le timbre du vieil homme, d'habitude chevrotant, était devenu clair, tranchant.

— Que sont devenus les membres du Drac ?

Jelioy haussa les épaules.

— Probablement massacrés.

— Et dame… Oziel ?

Un vague sourire affleura aux lèvres sèches et rainurées du patriarche déchu.

— Tu as du goût, mon garçon : je l'ai aperçue lors d'une visite protocolaire et elle surpasse toutes les autres en beauté. Enfin, elle surpassait…

Le cœur de Noy s'arrêta de battre.

— Elle est… morte ?

— Ou réduite à l'état d'esclave sexuelle, comme ces pauvres filles que tu prends sans vergogne dans les couloirs ou les écuries…

— Elles… elles ne protestent pas, bredouilla Noy.

— Oh si, elles protestent ! Ton dard, mon ami, est un poignard, et sa lame est blessante. Elles se mordent les lèvres pour ne pas hurler, mais leurs corps protestent, leurs yeux protestent, leurs peaux protestent, leurs silences protestent, et tu ne les entends pas. Il n'est pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

— Vous n'avez jamais…

— Avec des servantes ? (Jelioy ficha sa branche taillée dans la terre.) Jamais ! Non que je les méprise, bien au contraire, je les respecte infiniment.

Noy se demanda quelle femme aurait accepté de se frotter à un homme aussi repoussant que son oncle.

— J'ai connu l'amour, reprit Jelioy comme s'il avait deviné les pensées de son neveu. Pas ce que tu crois être de l'amour quand tu te soulages avec les soubrettes, mais un amour sincère, pur… (Il se tut, les yeux dans le vague, immergé dans ses souvenirs.) Puis un soupirant jaloux l'a sauvagement assassinée et m'a éclaboussé de son sang. Une grande partie de mon âme a été emportée avec elle. Alors je me suis désintéressé des affaires de ce monde et j'ai choisi de cultiver sa mémoire. Elle me donne davantage de bonheur que les vivants.

Sous ses sourcils gris et broussailleux, les yeux embués de Jelioy exprimaient autant de joie que de tristesse. Noy vint s'asseoir à ses côtés sur la large souche.

— C'est pour cette raison que vous avez abandonné le titre de patriarche au profit de mon père ?

— Entre autres. Je n'avais plus suffisamment d'énergie pour m'opposer aux manœuvres de certaines maisons.

— L'Aigle ? Le Loup ?

— Je pensais que ton père serait plus solide que moi, mais ils ont réussi à le corrompre. Le coup fatal porté au Drac n'est que le fruit d'un projet longuement mûri.

— Dans quel but ?

Jelioy haussa les épaules.

— Je n'ai aucune certitude, seulement des hypothèses qui, je l'espère, ne se vérifieront pas. Il faudrait aller fouiner du côté des pétrocles et de la Désolation. L'élimination du Drac n'est sans doute qu'un prélude à l'anéantissement d'Arkane.

— Personne ne peut anéantir Arkane !

L'exclamation de Noy arracha un sourire à son oncle, qui désigna les environs d'un ample geste du bras.

— Tu crois donc que ces murs et ces labyrinthes suffisent à nous protéger ? Les bannis des Fonds n'empêcheront pas toujours la cité de s'enliser. Encore moins les gouvernants des Hauts de s'enfoncer dans la

corruption et la décadence. (Il arracha la branche de terre et la pointa sur le tas de fumier.) Voici ce qu'ils ont fait du grand rêve des Fondateurs : un gigantesque tas d'immondices, et même si cette vérité est pénible à entendre pour les autres familles, le patriarche Nunzio du Drac était le dernier rempart contre l'effondrement d'Arkane.

Les paroles de son interlocuteur soulevèrent une tempête de pensées dans l'esprit de Noy. Étaient-elles les simples divagations d'un esprit dérangé ou les éclats d'une terrible vérité ?

— Pourquoi n'en parlez-vous pas à mon père ?

Jelioy se leva et s'étira dans un concert de craquements. Noy ne l'avait jamais vu habillé d'une autre tenue que les loques qui lui servaient de vêtements.

— Il ne m'écoutera pas. Il ne m'a jamais écouté. Sa seule obsession est de renforcer la puissance du Corridan.

— Il veut me marier à une fille de l'Orbal. Je ne vois pas en quoi ce genre d'union renforcerait la puissance de notre famille.

Jelioy fixa son neveu avec une soudaine intensité qui le fit frissonner.

— Défie-toi du serpent ! Il est silencieux, sournois, et sa morsure est parfois fatale. Peut-être…

D'un geste, Noy invita son interlocuteur à poursuivre.

— … devrais-tu essayer d'en apprendre davantage du côté de l'Orbal ? Tu as un prétexte tout trouvé.

— L'Orbal n'est d'aucun poids dans le Conseil des Sept…

— Tu cherches des réponses, je t'indique seulement les endroits où tu peux les trouver.

Noy se releva à son tour ; la main de Jelioy se posa sur son avant-bras. Il résista de justesse au réflexe qui lui commandait de rétablir une distance salvatrice avec les doigts aux ongles noirs de son oncle.

— Nous vivrons bientôt des heures très graves, mon garçon, reprit ce dernier.

Un hennissement et un roulement de galop attirèrent l'attention de Noy. Sa respiration se suspendit lorsqu'il reconnut la silhouette du cavalier. Vêtu d'une cape et d'une cotte de mailles, le patriarche Augoy traitait son cheval de la même manière qu'il se comportait avec les êtres humains, avec une rudesse révélatrice de son tempérament brutal. Il immobilisa sa monture

trois pas devant Noy et Jelioy et les fixa à tour de rôle avec une froideur inquiétante.

— Tu m'as désobéi.

— Père, je…

Le bras d'Augoy se détendit. Noy n'eut pas le temps d'esquiver la lanière du fouet qui lui cingla la pommette et lui arracha une large bande de peau. La douleur le fit chanceler, des larmes perlèrent à ses cils. Il essuya, de la manche de sa tunique, le sang qui dégouttait sur sa joue.

Jelioy vint se placer devant le cheval, qu'il apaisa d'une caresse sur le chanfrein.

— Ton fils n'est plus un enfant, mon frère…

— Ça ne te concerne pas, vieux fou !

— Je fais toujours partie de la famille, que tu le veuilles ou non.

— Toi ?

Augoy ricana. Sa fureur, encore rentrée, enflammait ses yeux sombres. Il brandit le fouet de nouveau enroulé.

— Je ne m'abaisserai pas à discuter avec toi. Écarte-toi.

Jelioy ne bougea pas.

— Éloignez-vous, mon oncle, intervint Noy. Il n'y a aucune raison que vous…

Augoy donna un brusque coup de fouet. Jelioy leva le bras devant son visage. La lanière de cuir s'enroula autour de son poignet. Il se recula aussitôt d'un pas. Déséquilibré par son mouvement, le patriarche n'eut pas le réflexe de lâcher le manche. Il bascula sur le côté et chuta lourdement sur le sol. Son pied resta coincé dans l'étrier et un craquement sinistre retentit. Le juron qu'il lâcha s'acheva en un gémissement déchirant. Des serviteurs et des garçons d'écurie qui vaquaient non loin se figèrent. Noy ne réagit pas, abasourdi par la réaction fulgurante de son oncle, les yeux rivés sur l'angle insolite formé par la jambe de son père.

— Fiche le camp, lui murmura Jelioy.

— Mais…

— Fonce à la Porte des Supplices. Tu y trouveras une première réponse, tu chercheras ensuite les autres.

Comme Noy ne bougeait pas, il lui secoua sans ménagement l'épaule.

— File, je te dis.

— La colère de mon père risque de se retourner contre…

— Ce n’est pas maintenant que je vais commencer à avoir peur de mon crétin de frère ! (Jelioy se saisit des rênes pour empêcher le cheval de partir au grand galop en traînant son cavalier désarçonné.) Fais bien attention à toi, ajouta-t-il. La ville est devenue dangereuse.

Noy désigna la masse d’armes passée à sa ceinture.

— Je ne crains rien avec elle…

Jelioy encouragea d’un sourire son neveu, qui s’éloigna en direction de la sortie du domaine du Corridan, accompagné des râles de son père sifflant à ses oreilles comme autant d’imprécations.

6

LA RÉSURRECTION

Ainsi sont les serviteurs des déesses du fleuve,
À la fois semblables dans leur nature,
Et dissemblables dans leur caractère,
Et différents dans leurs pouvoirs…
Des serviteurs du fleuve,
Le Drac est le plus proche de l'humain,
Car son pouvoir est de glisser dans ses pensées,
Pour lui montrer la juste voie…

Mythes primitifs arkaniens,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

L'homme qui guidait Oziel dans les galeries souterraines n'avait pas prononcé le moindre mot. Son crâne rasé luisait par intermittences aux éclats vacillants de la torche qu'il maintenait levée devant son visage. Vêtu d'une robe de bure serrée à la taille par une cordelette, pieds nus, il s'orientait dans le labyrinthe sans marquer la moindre hésitation.

Son intervention relevait du miracle : alors que le cercle des soldats de l'Aigle s'apprêtait à se refermer sur elle, une trappe s'était ouverte à même le sol à quelques pas de la fuyarde. Elle s'y était ruée sans perdre un instant. Ses poursuivants avaient lâché deux foueurs, qui, malgré leur vélocité, n'avaient pas pu l'empêcher de se jeter dans l'ouverture. La trappe s'était refermée avant que les fauves ne soient parvenus à s'y glisser à leur tour. Leurs grondements et les crissements de leurs griffes avaient retenti au-dessus de sa tête.

Elle était tombée, deux bonnes toises plus bas, sur un sol de terre battue. La serre de l'Aigle, qu'elle n'avait pas lâchée dans le choc, lui avait meurtri le flanc. Un homme était apparu près d'elle, torche en main. Il avait attendu qu'elle se relève pour lui faire signe de le suivre. Là-haut, à grand renfort de cris et d'ahanements, ses poursuivants tentaient d'entrouvrir la dalle métallique coiffant le conduit. La lumière de la torche révélait sur une paroi les roues dentelées et les chaînes du mécanisme qui permettait d'actionner le lourd couvercle.

Oziel avait emboîté le pas à l'homme au crâne nu. Sur leur passage, plusieurs portes avaient coulissé dans un gémissement sourd et condamné l'accès aux galeries. Si ses poursuivants parvenaient à soulever la trappe, il leur faudrait ensuite trouver le moyen de forcer les panneaux épais qui s'enfonçaient profondément de chaque côté dans les parois.

— Qui êtes-vous ? avait demandé la jeune femme à plusieurs reprises. Pourquoi m'avez-vous aidée ?

Elle n'avait obtenu aucune réponse. L'homme se contentait de marcher d'un pas égal, presque mécanique, sans jamais se retourner. Elle s'était rassurée en présumant qu'il était animé de bonnes intentions, ou il ne serait pas venu à son secours. Les images des corps suppliciés de ses parents se superposaient dans son esprit au visage livide et figé d'Ulio. Elle ne pleurait pas, elle ruminait sa haine, haine contre la maison de l'Aigle, haine contre tous ceux qui, de près ou de loin, avaient trempé dans la machination ; elle s'agrippait au souvenir de Matteo, dont le visage s'estompait de sa mémoire, pour nourrir le ferment d'une revanche éclatante. Les monstres qui avaient assassiné sa famille paieraient d'une manière ou d'une autre, si possible à l'issue d'une longue agonie. Elle regrettait de ne pas avoir cédé à son impulsion de trancher le sexe répugnant de Sylver et de lui fourrer dans la bouche. Le sinistre tableau aurait servi d'avertissement à ses semblables, le signe que la revanche était en marche, que les comploteurs recevraient bientôt leur juste châtiment. L'envie la taraudait de retirer les chaussures montantes de Haldre qui lui blessaient les pieds ; son guide ne lui en laissait pas le temps.

Une lumière vacillante éclairait l'extrémité du dernier tunnel, plus étroit et long que les autres. Ils passèrent dans une salle aux murs de pierre révélés par les torches plantées tous les cinq pas dans des socles métalliques. Un homme surgit d'une zone de pénombre et vint à leur

rencontre. Réplique parfaite du guide d'Oziel : crâne lisse, robe de bure, cordelette serrée autour de la taille, pieds nus, joues hâves, air lugubre. Ils ne prononcèrent pas un mot. Le nouvel arrivant intima à la jeune femme de le suivre d'un geste de la main ; l'autre, toujours impassible, disparut par l'une des nombreuses ouvertures disposées autour de la salle.

Tandis qu'ils traversaient une série de pièces en enfilade, Oziel aperçut, sculpté dans l'un des murs, un serpent roulé en cercle se mordant la queue.

L'emblème de la Résurrection.

Elle comprit pourquoi ces hommes restaient muets. Leurs vœux les condamnaient au silence, ainsi qu'à la chasteté et à l'obéissance. Elle n'en avait jamais rencontré. Les adeptes de la Résurrection ne se montraient pas dans les cérémonies officielles ni dans les fêtes somptueuses données par les familles régnantes. D'eux on ne savait pratiquement rien, sinon qu'ils passaient la majeure partie de leur temps en prières, méditations, jeûnes et mortifications. On ignorait comment ils recrutaient leurs membres, puisqu'ils ne se livraient à aucun prosélytisme dans les rues ou sur les places des Hauts. Les rumeurs prétendaient qu'ils provenaient pour la plupart des niveaux inférieurs d'Arkane, voire des plaines de l'Odivir, mais, tant que la Résurrection n'intervenait pas dans leurs affaires, les familles régnantes ne tentaient pas de mettre fin à cette violation pourtant flagrante de la loi fondamentale de la Séparation.

Ils longèrent une succession de portes de bois massives. Le nouvel accompagnateur d'Oziel marchait sans bruit devant elle, aussi léger et discret qu'une ombre. Elle entrevit, par les judas grillagés, des silhouettes assises ou agenouillées à même le sol. Un silence profond ensevelissait les lieux, comme s'ils déambulaient à l'intérieur d'une gigantesque tombe. Seuls les claquements des chaussures de Haldre résonnaient de façon dérangeante sous les voûtes. Ils arrivèrent devant une porte de bronze trois fois plus grande que les autres et ornée en son centre d'un bas-relief de serpent enroulé. Elle s'ouvrit d'elle-même lorsqu'ils en furent à deux pas. L'homme s'effaça pour inviter la jeune femme à entrer, puis se recula et rebroussa chemin sans avoir affiché la moindre expression.

La salle, immense, n'était meublée que d'un fauteuil rudimentaire posé sur une estrade. Des rais de lumière tombaient en colonnes obliques de hautes lucarnes et s'écrasaient en flaques dorées sur les dalles de pierre rugueuses.

Oziel discerna une silhouette sur le siège de bois inondé de lumière. Les détails se précisèrent lorsqu'elle s'en rapprocha. Un vieillard au crâne tavelé et aux joues hachées de rides profondes, entrelacées, donnant l'impression que son visage se couvrait d'écailles. Ses yeux brillaient tout au fond d'orbites encaissées, semblables à deux puits miraculeux au milieu d'un désert craquelé. Sa robe de bure, tellement usée qu'on en distinguait la trame, était d'une couleur indéfinissable, entre gris et brun. Ses pieds également nus évoquaient les ceps de vigne noueux et desséchés qui gisaient en tas dans un recoin du domaine du Drac.

— Bienvenue dans le cœur de la Résurrection, Oziel du Drac.

Il s'exprimait d'une voix hésitante, chevrotante, entrecoupée de sifflements.

— Je croyais que vous n'aviez pas le droit de parler.

Les mots s'étaient échappés des lèvres d'Oziel comme des pensées égarées.

— Le silence est la règle absolue entre nos murs, mais, en tant que gardien de la parole, notre ordre me permet de me délier de mes vœux en cas de circonstances exceptionnelles.

— Ces chaussures m'ont blessé les pieds. Puis-je les retirer ?

Elle n'avait pas attendu la réponse de son interlocuteur pour se pencher et commencer à dénouer les lacets.

— Nul ne vous en fera le reproche. Nous avons oublié depuis longtemps à quoi servent les chaussures.

Elle les retira avec un soulagement indicible. Le cuir rigide avait semé des ampoules, dont certaines avaient éclaté, sur ses gros orteils et ses talons.

— Ces égratignures ne sont rien en comparaison des blessures qu'on vous a infligées, Oziel du Drac.

— Comment le savez-vous ? riposta-t-elle en se redressant. Comment me connaissez-vous ?

— Comment aurions-nous pu vous tirer de ce mauvais pas si nous ignorions tout des affaires des Hauts ? Ce n'est pas parce que nous vivons dans le secret que nous ne nous tenons pas informés.

— Pourquoi êtes-vous venus à mon aide ?

Le vieillard remua sur le siège ; il donnait l'impression de se disloquer à chacun de ses mouvements, à chacune de ses respirations.

— Le silence n’est pas le retrait du monde, jeune dame, répondit-il après s’être raclé la gorge. Il permet au contraire de mieux battre avec le cœur du monde. Nous nous tenons à l’écoute dans l’ombre et le recueillement. Le drame qui se joue dans les Hauts ne concerne pas seulement les populations d’Arkane, il regarde l’ensemble des êtres vivant sur les Terres du Méridian. L’élimination du Drac et la prise de pouvoir de l’Aigle et de ses alliés annoncent l’avènement des Ténèbres. (La tête penchée sur le côté, comme s’il rencontrait des difficultés à la maintenir droite, le gardien de la parole observa un long temps de silence.) Je ne parle pas seulement de lendemains difficiles comme il s’en produit dans chaque civilisation, je parle de l’extinction définitive de notre espèce. Des forces sont à l’œuvre, qui tentent de nous ensevelir dans l’oubli.

Interloquée par les révélations et le ton grave du vieillard, Oziel oublia un instant ses tourments moraux et physiques.

— Quelles forces ?

— Celles qui ont déjà failli nous détruire il y a de cela de nombreux siècles. Celles qui ont entraîné l’intervention des serviteurs des déesses du fleuve et qui ont été rejetées dans les profondeurs du temps. Elles se sont réveillées après un long sommeil et vont bientôt déferler sur nous.

— Quel rapport avec le Drac ? Avec Arkane ?

— Le patriarche Nunzio était un dirigeant avisé. Il risquait de contrarier les manœuvres de ces êtres appelés pétrocles.

Oziel exprima son agacement d’un claquement de langue.

— Que viennent faire les pétrocles là-dedans ?

— Ce sont des éclaireurs. Une avant-garde. Ils ont été envoyés pour diviser et affaiblir les défenses d’Arkane. Leur regard ne change pas en pierre, contrairement à ce qu’affirme la rumeur, ils recourent à une forme de connaissance qui engourdit l’esprit et altère la discrimination, la clairvoyance.

Le vieillard ne laissa pas le temps à Oziel de poser les questions qui se bousculaient dans sa tête.

— Ne cherche pas à tout comprendre, Oziel du Drac. Je n’ai ni le temps, ni la force, ni même les compétences de tout t’expliquer. Ma vie touche à sa fin, et mon successeur n’est pas encore prêt. Nous allons t’aider à descendre dans les Fonds pour informer ton frère Matteo. Lui seul a la possibilité d’orchestrer la résistance.

— Qu’est-ce qui vous permet d’affirmer cela ?

Le gardien de la parole changea à nouveau de position sur son siège dans un concert de craquements et de froissements.

— Je te l’ai déjà dit : nous n’ignorons rien des événements des Hauts. Les pétrocles ont perçu Matteo comme un danger et se sont arrangés pour le neutraliser.

— Il n’a pas commis les crimes dont on l’accuse, n’est-ce pas ? s’écria Oziel.

Elle n’avait jamais admis la culpabilité de son frère aîné qui, dans ses souvenirs, respirait la franchise, la droiture et la gaieté.

— Il ne nous appartient pas de répondre à cette question. Pour nous, il est le seul rempart contre les forces qui s’apprêtent à déferler sur le pays d’Arkane. Mais il doit en être informé : c’est la tâche qui t’incombe, jeune dame.

Elle acquiesça d’un vigoureux mouvement de tête.

— Telle était mon intention…

— Ton esprit est obscurci par le désir de vengeance, Oziel. Le rôle de Matteo ne sera pas de laver l’honneur du Drac, mais d’organiser la défense de la cité, d’en protéger les populations.

— J’ai vu les corps crucifiés de mes parents, j’ai vu le cadavre presque décapité de mon cher frère Ulio, riposta froidement Oziel sans desserrer les lèvres. Les survivants du Drac ne peuvent laisser ces crimes impunis.

— Les intérêts personnels doivent parfois s’effacer devant l’intérêt commun. C’est ainsi que se mesure la grandeur d’une famille régnante. Nous te confierons un message pour Matteo : s’il est vraiment celui que nous croyons, il prendra les décisions justes.

Oziel fit quelques pas devant l’estrade pour détendre ses jambes lasses. Le contact de ses pieds sur les dalles rugueuses et froides la tira en partie de l’engourdissement qui la gagnait.

— Vous avez parlé de m’aider à descendre dans les Fonds ? Comment ?

— Ta beauté serait une faiblesse dans les niveaux inférieurs : elle attirerait la concupiscence des hommes et augmenterait les difficultés de ton périple.

— Que pouvons-nous y changer ? objecta-t-elle.

Le regard de son interlocuteur gagna encore en intensité et lui brûla le front et les joues.

— Nous pouvons l’altérer. Notre frère herboriste te fera boire une potion qui t’inoculera la mécrose.

Des frissons glacés parcoururent la peau d’Oziel. Elle se rappela avoir un jour croisé une femme atteinte de mécrose dans une ruelle des Hauts, conduite par deux soldats du Dauphin à l’entrée du Laz. La maladie déformait les visages et les corps de ceux qui en étaient infectés au point de les rendre monstrueux. Indésirables dans les Hauts, revêtus de la tenue blanche d’infamie, expulsés vers les niveaux inférieurs, ils échouaient la plupart du temps à l’extérieur de la cité et devenaient des ombres errantes en butte aux persécutions des populations des plaines jusqu’à ce que la maladie les emporte.

Le vieillard contempla la jeune femme avec une attention teintée de compassion.

— Je comprends ta frayeur, Oziel. La robe d’infamie suffira à tenir à l’écart les hommes des niveaux inférieurs. La mécrose n’est pas contagieuse, mais comme elle frappe par vagues et qu’elle apparaît comme une malédiction, les gens se tiennent soigneusement à l’écart des malades. En outre, le frère herboriste te fournira une fiole d’antidote qui restituera en quelques heures ton apparence initiale lorsque tu seras parvenue dans les Fonds.

— En êtes-vous certain ?

— Il l’a déjà utilisé sur des frères atteints de mécrose. Avec succès : les tumeurs ont disparu en moins d’une journée.

L’horreur et la terreur submergeaient Oziel à l’idée de s’inoculer la maladie, de devenir l’un de ces monstres couverts de bandelettes, vêtus de la robe d’infamie, accablés de mépris, parfois repoussés par les membres de leur propre famille à coups de bâtons ou de fourches. Même si le vieillard lui promettait la guérison, elle ne se résolvait pas à profaner volontairement sa beauté.

— Le sacrifice que je te propose exige une grande abnégation, jeune dame, reprit le gardien de la parole. Aucun être n’accepte d’un cœur léger de s’enlaidir. Il te faut prendre une décision rapide : nous n’avons plus beaucoup de temps. Nous te fournirons la robe d’infamie et la clochette qui prévient et éloigne les passants. Mais tu ne seras peut-être pas seule…

Oziel leva un regard interrogateur sur le vieil homme.

— Notre ordre entretient également des relations privilégiées avec les serviteurs des déesses du fleuve, poursuivit ce dernier.

— Que voulez-vous dire ?

Le vieillard déplia ses jambes maigres et descendit en chancelant de son fauteuil de bois. La jeune femme crut un instant qu'il allait s'effondrer, mais, après être parvenu à s'équilibrer, il se rendit sur un côté de l'estrade et dévala avec une étonnante facilité les quelques marches d'un escalier latéral.

— Suis-moi. Le moment est venu de savoir si tu es la messagère dont Arkane a besoin. Tu peux te débarrasser de l'arme que tu caches sous tes vêtements. Là où je te conduis, elle ne te sera d'aucune utilité.

Une odeur indéfinissable s'échappait de la margelle circulaire. Le gardien de la parole avait disparu après avoir introduit Oziel dans une pièce minuscule qu'éclairait une vague lueur à la provenance incertaine. Il n'avait répondu à aucune de ses questions, lui recommandant seulement de chasser les pensées superflues, d'établir le calme en elle, de bannir toute colère, toute idée de vengeance, toute impatience. Il lui avait également ordonné de lui remettre la serre de l'Aigle ; elle s'était exécutée en dépit de l'impression angoissante d'être désormais sans défense.

Cela faisait un bon moment qu'il s'était retiré, et Oziel se demandait ce qu'elle fabriquait dans cet endroit lugubre enveloppé d'un silence épais, troublé de temps à autre par des ululements ou des sifflements qui semblaient surgir des profondeurs infernales. Elle grelottait sous ses vêtements imprégnés d'humidité. Elle se maudit de ne pas avoir eu le réflexe de récupérer les bottines de Haldre. Battue par l'envie de plus en plus pressante de s'enfuir, de respirer l'air pur des Hauts, elle s'appliquait à suivre les conseils du gardien de la parole : ne pas se laisser emporter par le flot d'images et de pensées qui déferlait en elle, ne pas frémir de colère au souvenir des corps de ses parents et d'Ulio, ne pas laisser la moindre étincelle de violence l'embraser.

La fatigue lui pesant sur les épaules comme un joug, elle finit par s'asseoir sur la margelle de pierre. Un souffle tiède lui lécha aussitôt le visage. Elle fixa jusqu'au vertige l'œil ténébreux d'où montaient les relents nauséabonds. Elle se demanda une nouvelle fois ce qu'elle fichait là. Le vieillard lui avait pourtant affirmé qu'il n'y avait plus de temps à perdre.

Les paupières de plus en plus lourdes, elle oscilla un temps entre veille et sommeil.

Tout cela n'était qu'un mauvais rêve. Elle allait bientôt reprendre conscience dans sa chambre, entrevoir le visage encore chiffonné d'Ulio s'immisçant dans l'entrebâillement de la porte… la vie reprendrait son cours ordinaire dans la maison du Drac… la voix monotone de Xaron dans la tour d'angle, la déclamation grisante des mythes primitifs, les leçons d'escrime de maître Mazin, les folles chevauchées dans les allées du domaine…

Un bruit la tira de sa somnolence. Elle sursauta.

Deux éclats dans la pénombre flottaient à moins d'un pied de son visage, comme deux étoiles menaçantes. Un froissement continu évoquait un bruissement d'ailes.

Elle se releva avec une telle précipitation qu'elle s'empêtra dans les plis de sa robe, trébucha et s'étala de tout son long sur les dalles de pierre. Un courant chaud et douloureux s'insinua sous son crâne, comme si une force inconnue tentait de prendre possession de son esprit. Elle se redressa en poussant un cri de peur et de rage. Les éclats lumineux se tenaient toujours devant elle, de plus en plus près. Elle se rendit compte que des yeux incandescents la scrutaient avec une intensité menaçante. Regrettant de s'être séparée de la serre de l'Aigle, elle se recula en direction de la porte ; les yeux accompagnaient chacun de ses mouvements. Elle crut que les os de son crâne éclataient sous la pression de plus en plus forte du courant. Son hurlement de terreur et de douleur resta un long moment en suspension dans le silence. Le froissement d'ailes continuait de résonner en sourdine. Elle entrevit, autour des éclats lumineux, une forme sombre de la taille d'une cracasse.

Un oiseau.

Elle n'en connaissait pas qui eussent un regard aussi puissant. Les yeux se rapprochèrent encore d'elle et se stabilisèrent à moins de deux pouces de son front. Une chaleur soudaine l'enveloppa, une odeur de feu, de soufre, estompa les relents nauséabonds.

La créature qui voletait devant elle n'était pas un oiseau ; elle évoquait plutôt un démon des légendes d'Arkane. Les mots du gardien de la parole se frayèrent un chemin dans l'esprit d'Oziel : *« Notre ordre entretient*

également des relations privilégiées avec les serviteurs des déesses du fleuve… »

Se pouvait-il que… ?

Elle rejeta cette pensée. Le drac était un être majestueux à l'envergure imposante, un géant ailé qui crachait un feu destructeur sur ses ennemis, aucune commune mesure avec ce petit volatile aux yeux incendiaires. Elle s'immobilisa, s'efforça de soutenir le regard fixé sur elle. La douleur s'accentua instantanément sous son crâne. Elle plaqua les mains sur ses tempes sans réussir à parer les lames chauffées à blanc qui lui cisaillaient le cerveau, comme si elle inhalait les vapeurs d'un métal en fusion.

Elle résista quelques instants, puis, à bout de forces, tomba à genoux, persuadée qu'elle allait mourir dans les entrailles fétides de la Résurrection. Des bribes d'un cours de Xaron remontèrent à la surface de son esprit. Il évoquait la toute-puissance du Drac dont les légendes prétendaient que son feu avait également le pouvoir de régénération. Elle se recroquevilla sur elle-même, la tête posée sur les genoux, les mains en protection sur la nuque, mais la brûlure, ne perdant rien de son intensité, s'étendit jusqu'aux extrémités de ses membres et conquit chaque parcelle de son corps. Elle rêva de se plonger dans un bassin d'eau glacée. Il lui sembla, avant de sombrer dans une inconscience apaisante, que quelque chose se posait sur son épaule, que des lames effilées traversaient ses vêtements pour lui lacérer la peau.

La douleur et la fatigue avaient disparu. Allongée sur les dalles, irradiée d'une énergie nouvelle, Oziel ne ressentait plus cette impression d'être calcinée de l'intérieur. Elle se rendit compte que quelque chose pesait et remuait sur son épaule. Elle n'eut pas le temps de s'en inquiéter. La créature s'envola et se maintint à quelques pouces de son visage. Habituée à la pénombre, elle la distinguait avec netteté désormais : écailles couleur rubis, ailes membraneuses et translucides, langue bifide jaillissant par intermittences du museau allongé et entrouvert, griffes recourbées aux extrémités de pattes en partie noires, yeux jaune d'or fendus par une pupille de l'épaisseur d'une aiguille…

Un drac ou, plus exactement, une réplique miniature du drac tel que l'avaient représenté les sculpteurs des premiers temps. Ulio avait toujours affirmé que l'emblème de leur famille revêtait un caractère purement

symbolique ; elle comprenait en cet instant qu'il n'était pas une simple création de l'esprit. L'odeur de soufre qui se répandait dans l'air humide lui confirmait qu'elle n'était pas l'objet d'une illusion. Tout sentiment de peur l'ayant désertée, elle tendit machinalement la main vers le drac, qui se posa sur son poignet avec une délicatesse étonnante. Son regard toujours aussi puissant ne la dérangeait plus. Elle prit le temps de contempler la créature légendaire venue des profondeurs d'Arkane. Elle se demanda quel âge pouvait avoir le drac. Il était plus ancien que la fondation d'Arkane, sans doute. Elle ne résistait plus aux courants chauds qui s'insinuaient à l'intérieur de sa tête ; ils ne déclenchaient plus aucun malaise, ils diffusaient en elle de la douceur, de l'euphorie presque.

Elle se souvint d'Ulio déclamant une strophe des récits de la Fondation avec la solennité teintée de dérision qui le caractérisait.

Des serviteurs du fleuve,
Le Drac est le plus proche de l'humain,
Car son pouvoir est de glisser dans ses pensées,
Pour lui montrer la juste voie…

La créature ailée était en train d'établir le contact avec elle. Oziel s'immergea dans son regard et se sentit immédiatement enveloppée d'une gangue de chaleur bienfaisante. En elle s'imposa l'image d'une silhouette vêtue d'une robe blanche d'infamie et de bandelettes suintantes.

Une femme atteinte de mécrose.

— C'est ça que tu veux me dire ? murmura-t-elle. Que je dois accepter la proposition du gardien de la parole ? Que je dois accepter de me déformer ?

Le drac battit doucement des ailes et sa langue dansa quelques instants entre ses crocs dégagés.

— C'est vraiment le seul moyen de gagner sans encombre les Fonds ?

Une flamme minuscule s'échappa de la gueule du drac et frappa le front d'Oziel, chassant sa frayeur et ses pensées parasites comme elle aurait dispersé une volée d'oiseaux bruyants.

— M'accompagneras-tu dans mon expédition ?

La réponse s'était formulée dans son esprit avant même la fin de sa question : il veillerait sur elle comme il avait tiré ses ancêtres des eaux

montantes de l’Odivir et les avait protégés à l’ère héroïque de la Fondation.

— Si ceux qui me veulent du mal me voient avec toi, ils me reconnaîtront et me tueront…

Le drac décolla de son poignet et, à l’issue d’un vol silencieux, vint se glisser sous sa robe. Elle craignit qu’il ne lui laboure les jambes de ses griffes, mais il se faufila avec souplesse et douceur sous l’étoffe jusqu’à se pelotonner dans le creux de sa hanche. Ainsi roulé en boule, il ne laissait paraître aucune déformation du tissu. N’était-ce la chaleur intense qu’il dégageait, elle aurait pu croire qu’il s’était purement et simplement escamoté.

Elle attendit encore un moment avant de se diriger vers la porte de la petite pièce. Ses pensées de haine revinrent la hanter lorsqu’elle passa dans le couloir étroit et obscur qui desservait la grande salle du gardien de la parole. Si Matteo ne s’en acquittait pas, elle se chargerait elle-même de laver dans le sang l’honneur de sa famille. Une pointe de chaleur vive lui transperça le ventre, au point qu’elle dut s’arrêter, les dents et les poings serrés, pour ne pas défaillir. Elle prit alors conscience que ses embrasements coléreux réveillaient le feu du petit drac camouflé sous ses vêtements et que, de protecteur, il pouvait à tout moment se transformer en destructeur.

7

LES TRACES DE LA HORDE

Respecte le ralaine, il est notre présent et notre avenir,
Piste sans trêve le ralaine, il est le garant de notre survie,
Tue le ralaine sans trembler, il est la joie de notre peuple,
Dépèce le ralaine avec entrain, il est la promesse d'un banquet,
Et si tu tombes entre les griffes ou les dents du ralaine,
Alors tu mourras en héros et nous célébrerons ton nom.

Chant des chasseurs,
Communauté mécros des Anglones,
Pays d'Arkane

Au glacier succédait un paysage de collines noires dénuées de toute végétation.

— Sinistre, le coin, marmonna Orik.

Il avait retiré sa cape et l'avait posée, soigneusement pliée, sur son épaule, laissant paraître des bras couturés de cicatrices. Renn, lui, avait l'impression que le froid était à jamais logé dans sa chair, dans ses os. Le soleil qui brillait de tous ses feux dans un ciel pur ne l'incitait pas à se dévêtir de sa propre cape ni de son bonnet de poil. L'air vif semait toujours autant de frissons sur sa peau. Peut-être ses tremblements étaient-ils également dus au souvenir obsédant de maître Hauhorn figé dans son tombeau de glace ? Pourquoi avait-on égorgé un homme aussi inoffensif, aussi paisible, aussi talentueux que l'enchanteur de pierre ?

— Son seul tort est d'avoir croisé la route des éclaireurs de l'armée des Conquérants du Nord, avait déclaré Orik. Ils ignorent totalement la notion de pitié. Je ne comprends pas ce qu'il fichait sur ce glacier.

Renn se le demandait aussi. Maître Hauhorn avait-il eu vent de l'arrivée imminente des envahisseurs et pris la route de l'Odivir pour prévenir les populations du bord du fleuve ?

Ils découvrirent les premières traces de la horde au milieu des collines : des empreintes de bottes sur une terre meuble, des restes de repas, des excréments animaux et humains.

Le guerrier s'accroupit pour les examiner.

— Une cinquantaine, à mon avis. Ils sont probablement chargés de préparer le terrain jusqu'au fleuve. Ils doivent communiquer par oiseaux verbeurs. (Orik désignait des fientes blanches et sèches disséminées dans l'herbe ; il précisa, croisant le regard interrogateur de Renn :) Des oiseaux au plumage bleu et au bec rouge dressés pour répéter les messages qu'on leur dicte. Mot pour mot. Ils retrouvent immanquablement leur destinataire et leur mémoire est infaillible. Vous n'avez donc pas ça, par chez vous ?

L'apprenti répondit qu'il n'avait jamais entendu parler d'oiseaux de la sorte.

— Notre armée utilisait aussi les verbeurs, poursuivit le guerrier. Mais les rapaces dressés de l'armée des Conquérants du Nord les interceptaient sans leur laisser le temps de délivrer leurs messages. Et nous avons été désorganisés.

Il se releva, rajusta les plis de son skand et effectua quelques mouvements pour détendre ses jambes nues.

— Ils ont deux ou trois jours d'avance. Nous allons devoir accélérer l'allure. (Il marqua un temps de silence, la tête légèrement penchée.) Il y a une autre chose que je ne comprends pas : comment ton maître se débrouillait-il pour livrer ses sculptures ? Il faut de solides chariots et des attelages importants pour transporter de gros blocs de pierre, et il leur est impossible de franchir des routes aussi mauvaises.

Renn haussa les épaules.

— Je n'ai jamais vu personne se présenter à l'atelier…

Les sculptures réalisées au cours de la nuit avaient pourtant disparu sans un bruit les unes après les autres. Il avait tenté d'en apprendre davantage auprès de maître Hauhorn, mais ce dernier avait éludé la question d'un geste évasif de la main, comme s'il jugeait son élève indigne d'en recevoir la réponse. Renn n'avait pas insisté, considérant finalement que cela n'avait

pas vraiment d'importance, que cela ne changerait rien à sa vie, à l'ennui qui le rongeait à petit feu dans le massif de l'Ostian.

— Tu continues de prétendre qu'il n'était pas un sorcier ?

Une flambée de colère embrasa Renn. Il se découvrait, un peu tard, une affection réelle, profonde, pour son maître et détestait qu'on salisse son souvenir.

— Garde ta rage pour d'autres combats. (Orik le dévisageait d'un air sarcastique.) Tu en auras bientôt besoin, crois-moi.

L'apprenti songea que son maître ne saurait jamais qu'il avait réalisé une sculpture sans recourir aux outils traditionnels des tailleurs de pierre, par la seule force de son esprit, et il en ressentit une profonde tristesse.

Ils aperçurent une masure au crépuscule après avoir marché toute la journée. Renn se demanda à plusieurs reprises s'il ne s'était pas trompé de route. Il ne se rappelait pas avoir parcouru ces étendues désolées en compagnie de son père, puis il s'était souvenu qu'il avait passé la plus grande partie du trajet à l'intérieur du chariot, allongé sur un banc qu'une couverture ne suffisait pas à rendre confortable, et que, perdu dans ses pensées, il n'avait pas prêté attention aux différents paysages traversés. Cette masure de pierre au toit de lauze éveillait en lui de vagues réminiscences, mais il ne parvenait pas à lui associer un souvenir précis.

Orik désigna la cheminée trapue d'où ne s'échappait aucun panache de fumée.

— L'endroit semble désert…

Il tira son épée d'un geste si fulgurant que Renn en vint à douter de ses perceptions. L'apprenti remarqua que les yeux du guerrier s'étaient instantanément assombris, que son allure s'apparentait maintenant à celle du rogre croisé la veille sur le glacier : il humait l'air comme un prédateur aux aguets tout en progressant avec une souplesse fascinante en direction de la construction. Aucun bruit ne résonnait dans le soir immobile, un silence qui accentuait l'impression de menace planant sur les environs.

De la porte de la masure, ne subsistaient plus que des esquilles de planches brisées encore fixées aux charnières. Des relents fétides estompaient l'odeur de bois brûlé qui s'en échappait. Renn marchait quelques pas derrière le guerrier, son bâton levé devant lui. Parvenu près de l'ouverture, Orik s'immobilisa contre le mur, se tint quelques instants à

l’écoute du silence, puis, après avoir fait signe à l’apprenti de ne pas bouger, se rua à l’intérieur de la maison. Il poussa une série de jurons avant de ressortir précipitamment quelques instants plus tard. La pâleur soudaine de son visage atténuait en partie la rudesse de ses traits. Il prit une profonde inspiration avant de souffler, d’une voix moins assurée que d’habitude :

— Ne va surtout pas là-dedans…

— Qu’est-ce que vous avez vu ?

— Des choses que même un vieux soldat comme moi ne devrait jamais avoir vues. (Le guerrier resta un moment penché, les mains sur les genoux, la tête rentrée dans les épaules.) Je savais que les Conquérants du Nord étaient sans pitié ; je ne les croyais pas cruels à ce point. Ils n’ont pas grand-chose d’humain. Ce qu’ils ont fait à ces gens défie l’imagination. Malheur à ses habitants s’ils parviennent à conquérir le pays d’Arkane.

Renn lança un coup d’œil aux vestiges de la porte. L’envie pressante le traversa de s’introduire dans la maison et de contempler de ses yeux le spectacle qui avait à ce point ébranlé un homme de la solidité d’Orik. Sa raison l’en dissuada. Déjà qu’il rencontrait les pires difficultés à surmonter le traumatisme provoqué par la découverte de maître Hauhorn égorgé, il n’allait pas s’encombrer l’esprit d’une scène encore plus atroce.

— Je n’ai pas le temps ni le courage de donner à ces malheureux une sépulture décente. (Le guerrier secoua la tête avant de se redresser et d’ajouter :) Il y a des enfants dans le lot. Fichons le camp d’ici.

Ils s’éloignèrent de la masure dans le soir tombant. Les étoiles s’allumaient par grappes dans le ciel qui virait rapidement au bleu nuit. Ils marchèrent jusqu’à l’épuisement et décidèrent de se reposer au sommet d’une colline hérissée de rochers pâles et hautains. Ils mangèrent de la viande séchée, burent quelques gorgées d’eau au goulot de leurs gourdes, puis ils s’allongèrent sur l’herbe humide, enroulés dans leurs capes.

Ils mirent du temps à trouver le sommeil.

— Je me demande de quoi vivaient ces gens sur une terre aussi ingrate, murmura Orik d’une voix embrumée.

Renn n’en avait aucune idée. Il n’avait pas aperçu un seul champ cultivé dans les environs. Ils n’avaient pas non plus croisé d’animaux, grands ou petits, qui auraient pu servir de nourriture aux habitants des collines. Se contentaient-ils de manger des herbes et des racines ? Avaient-ils trouvé une façon de s’alimenter connue d’eux seuls ? Les questions et les pensées

avaient tourné en des spirales envoûtantes dans sa tête avant de le déposer tout doucement sur le rivage des songes.

Un bruit métallique le réveilla.

Entrouvrant les paupières, il aperçut des ombres autour de lui. À l'obscurité de la nuit succédait la grisaille du jour naissant emmitouflé dans une brume épaisse et froide. Il voulut se relever, un objet pointu se piqua dans sa gorge et l'en empêcha.

Il eut un hoquet de terreur lorsqu'il se rendit compte qu'il s'agissait d'une pointe d'épée. Au-dessus de lui, se dressait un homme d'une maigreur effrayante, vêtu de hardes rapiécées. Son visage disparaissait en partie sous des bandelettes parsemées de taches. L'apprenti chercha Orik du regard, mais le guerrier, toujours allongé, n'était pas en meilleure posture. Deux hommes, également dépenaillés, également couverts de bandelettes, lui maintenaient la pointe de leurs lames sur la gorge et le bas-ventre. Il ressentit l'extrême tension d'Orik pour l'instant immobile, mais prêt à exploiter la moindre faille pour bondir et se saisir de sa lourde épée qui gisait dans les herbes à trois pas de lui.

Tournant légèrement la tête, Renn découvrit d'autres silhouettes alentour, une vingtaine d'hommes en haillons. Des excroissances déformaient les mains et les visages découverts de certains d'entre eux. Dans leurs yeux renfoncés brillaient des lueurs de colère, de souffrance et de désespoir. L'apprenti fit le rapprochement avec les groupes d'hommes et femmes expulsés de la cité qui traversaient les plaines comme des spectres blanchâtres. Une odeur remonta à la surface de son esprit, celle de la chair grillée de deux de ces maudits d'Arkane que des paysans avaient capturés et jetés sur un bûcher improvisé. Leurs cris et leurs râles avaient diverti les villageois qui, ivres de cette piquette tiède qu'ils lampaient à longueur de journée, les avaient agonis d'injures et d'imprécations.

— Vous deux, vous allez payer pour les autres ! gronda l'un des deux hommes qui tenaient Orik en respect.

— Quels autres ? s'enquit le guerrier d'une voix calme.

L'homme se pencha au-dessus de son prisonnier en lui enfonçant la pointe de son épée dans la gorge. Renn crut que le fer rouillé, ébréché, allait perforer le cou de son compagnon.

— Tu n’es pas en position de te foutre de nous. Vous avez eu tort de vous séparer de votre bande.

D’un geste de la main, Orik demanda à son interlocuteur de relâcher la pression de sa lame. L’autre s’exécuta après avoir consulté son acolyte du regard.

— Nous ne sommes d’aucune bande, déclara le guerrier avec fermeté. Je suis un soldat de l’armée du royaume de Mandrill et je viens prévenir les populations du pays d’Arkane de l’imminence d’une invasion. Ce garçon me sert de guide : il est apprenti enchanteur de pierre dans le massif de l’Ostian. Nous sommes devancés par une avant-garde des Conquérants du Nord qui ont dévasté le royaume de Mandrill. Sans doute est-ce la bande dont vous parlez. Il nous faut la rattraper et la mettre hors d’état de nuire avant qu’elle ne sème la terreur sur les bords de l’Odivir.

L’homme releva encore sa lame et la tint suspendue quelques pouces au-dessus du visage du guerrier.

— M’est avis qu’il cherche à nous embrouiller, grogna quelqu’un derrière Renn.

— Ils n’ont pas les mêmes tenues que ceux de la bande, intervint un autre.

— Et alors, ça ne veut rien dire !

Celui qui semblait être le chef hésita un petit moment avant d’enfoncer de nouveau le fer dans la chair d’Orik.

— Qu’est-ce qui nous prouve que tu dis la vérité ?

— Il ne me faudrait qu’un bref instant pour vous tuer tous. (Renn ne perçut aucune forfanterie dans la voix de son compagnon, seulement un léger agacement.) Si je ne le fais pas, c’est que je crois que nous aurions tout intérêt à unir nos forces.

Sa déclaration déclencha des ricanements et des rugissements au sein de la petite troupe ; elle accentua également la tension des deux hommes qui se tenaient de chaque côté du guerrier.

— Tu me parais bien présomptueux…

— Nous perdons du temps.

Orik roula soudain sur lui-même à une vitesse telle que ses deux gardiens, figés, n’esquissèrent pas un geste, s’empara de son épée, se releva d’un bond et se tint face à ses adversaires, les jambes fléchies, la lame dressée devant lui. Renn craignit un instant que l’homme qui le contraignait

à rester allongé, nerveux tout à coup, ne perde la maîtrise de ses gestes et ne lui tranche la gorge par mégarde. Des tremblements inquiétants agitaient la lourde pointe posée sur son cou.

Les membres de la petite troupe se réorganisèrent avec une promptitude qui révélait leur cohérence et leur discipline. Leur chef se plaça devant eux et brandit à son tour son arme en direction d'Orik.

— Et maintenant ? aboya-t-il. Tu es seul contre plus de vingt !

— Je vous conseille de renoncer, siffla le guerrier.

Renn entrevoyait ses yeux noyés de ténèbres entre les haillons des silhouettes déployées devant lui. Il aurait voulu lui prêter main-forte, mais le fer fiché dans sa gorge le dissuadait de bouger, et puis le bâton magique d'Anaïth n'aurait sans doute pas été d'une grande utilité face aux épées.

La première attaque vint du côté droit. Orik l'esquiva d'un déplacement en arrière et, dans le mouvement, para d'un coup sec le fer de l'assaillant, qui, déséquilibré, s'affaissa de tout son long dans l'herbe. Il n'attendit pas que les autres prennent l'initiative, il fondit sur le groupe en frappant de taille et d'estoc. Chacun de ses coups arrachait leurs armes des mains de ses adversaires. Il se déplaçait au milieu d'eux avec une vivacité qui leur interdisait de l'ajuster, d'autant moins qu'ils se gênaient les uns les autres et que leurs loques et leurs bandelettes entravaient leurs mouvements. Évitant de plonger sa lame dans les chairs, le guerrier se contenta de les désarmer les uns après les autres, puis il reprit de la distance et les fixa lentement à tour de rôle. Abasourdis, ils n'essayèrent même pas de reprendre le combat.

— Vous devriez tous être morts.

Sa voix demeura un temps en suspension dans le silence stupéfait. Renn entrevit des mouvements dans la brume épaisse et crut que d'autres hommes allaient en surgir, mais, à la faveur d'un brusque coup de vent, il se rendit compte qu'il avait été le jouet d'une illusion.

— Toi, laisse tranquille mon jeune ami.

L'ordre, qui n'admettait aucune réplique, entraîna un éloignement immédiat de la lame pointée sur l'apprenti. Renn put enfin se relever après s'être machinalement frotté le cou. Il serra les poings pour contenir le tremblement de ses jambes dû au relâchement de sa tension et à sa frayeur rétrospective. Il vint se placer d'une démarche vacillante près du guerrier et contempla à son tour les hommes figés devant lui. Même à plus de vingt, ils n'étaient pas de taille à affronter un adversaire aussi redoutable qu'Orik, ils

n’étaient que de pauvres hères rongés par la maladie qui tentaient de survivre dans une région hostile.

— Nous pouvons maintenant passer aux présentations officielles, reprit le guerrier. Je suis Orik, soldat de l’armée de Mandrill, et voici Renn, l’apprenti enchanteur de pierre. Nous cherchons à gagner le fleuve Odivir, puis, de là, la grande cité d’Arkane. L’armée des Conquérants du Nord va bientôt traverser le massif de l’Ostian. Nous devons d’urgence prévenir les souverains d’Arkane afin qu’ils puissent organiser la résistance. Le temps nous est compté. Vous pouvez nous aider. Leur avant-garde est sans doute chargée de préparer le terrain, et nous devons l’arrêter.

L’homme qui se tenait devant les autres s’avança d’un pas. Ses bandelettes dénouées laissaient entrevoir sur son front et ses joues des excroissances plus ou moins volumineuses et des cloques noirâtres.

— Je suis Garaï, l’officier responsable de ce détachement. On nous appelle les mécros. Nous sommes atteints d’une maladie qui nous déforme peu à peu. Elle nous a valu notre bannissement définitif de la cité et nous a condamnés à vivre sur ces terres désolées. Pourquoi viendrions-nous en aide à des gens qui nous ont rejetés ?

— Parce que, sinon, vous serez détruits en même temps qu’eux, rétorqua Orik.

— Quelle importance ? Notre vie ne vaut pas grand-chose.

— Vous n’avez pas de descendants ?

Garaï hocha la tête, un mouvement qui acheva de dénouer ses bandelettes. Renn se révélait incapable de soutenir son regard d’une rare intensité.

— Nous avons fondé des familles. Les enfants naissent sains, puis la maladie finit par les rattraper vers l’âge de sept ans. Ils n’ont pas beaucoup d’avenir.

— Ils ont un avenir tant qu’ils respirent, objecta Orik. Vous avez eu, je suppose, un petit aperçu de quoi sont capables les démons du Nord.

Garaï marqua un temps de silence, les sourcils froncés.

— Ils ont massacré une centaine d’hommes, de femmes et d’enfants de notre communauté. Ils les ont écorchés vifs et leur ont crevé les yeux avant de les couper en petits morceaux. (D’un coup de menton, il désigna la masure enveloppée de brume.) Comme les habitants de cette maison : ils n’étaient pas de notre communauté, mais nous les connaissions.

— Si nous n’arrêtons pas ces démons, chaque être qui vit dans ce pays subira un sort identique.

Les yeux perçants de Garaï se fichèrent comme des flèches dans ceux d’Orik.

— Nous pensions que vous étiez des membres de la horde, mais je sais maintenant que tes mots sont taillés dans la vérité. Nous nous sommes trompés, moi le premier, nous t’en demandons pardon.

Le guerrier accepta les excuses de son interlocuteur d’une brève inclinaison du torse.

— À partir de cet instant, nous mettons nos bras à ton service, ajouta Garaï. Nous ne sommes pas des soldats de métier, mais le courage ne nous manque pas.

Orik ramassa son harnais, enfila les bretelles de cuir et les ajusta avant de rengainer son espadon dans son fourreau. Impressionnés par la précision et la rapidité de ses gestes, les mécros le contemplaient avec une fascination qui dispersait les ultimes lambeaux de leur frayeur.

— Assez perdu de temps, mettons-nous en chemin.

— Notre communauté se trouve à environ cinq lieues d’ici dans la bonne direction, proposa Garaï. Nous nous y arrêterons pour nous restaurer et prévenir les nôtres de notre absence prolongée.

La communauté des mécros s’était installée dans des galeries souterraines qui tissaient un réseau complexe à une vingtaine de mètres de profondeur. Renn avait effectué le trajet en compagnie de Xug, un garçon de dix-huit ans qui avait intégré la troupe de Garaï depuis peu. Moins déformé par la maladie que ses semblables, il exhibait fièrement son visage qui avait conservé une bonne partie de sa beauté originelle. Son exubérante chevelure bouclée dans laquelle jouaient les rafales formait une auréole sombre et dansante autour de sa tête. Son épée passée dans la large ceinture de tissu qui fermait sa veste mille fois ravaudée lui battait régulièrement les mollets sans qu’il accorde la moindre attention aux égratignures semées par la lame ébréchée. Xug parlait avec une affectation et, parfois, une solennité qui déroutaient par instants l’apprenti. Il racontait des bribes de cette enfance qui lui collait toujours aux joues et au menton, la mort de sa mère terrassée par la maladie alors qu’il venait d’atteindre ses onze ans, le désespoir de son père, les chasses aux ralaines, d’énormes rongeurs

souterrains qui, même s'ils se montraient très rarement, constituaient l'essentiel de la nourriture de la communauté. Des animaux pratiquement aveugles et dotés d'un redoutable odorat qu'on ne pouvait tromper qu'en s'enduisant de la tête aux pieds de terre mouillée. Puissants et féroces également : malheur au chasseur qui, balayé par un coup de queue ou de museau, tombait entre les griffes ou les énormes dents d'un ralaine. Il ne fallait qu'un bref instant au rongeur géant pour l'éventrer et lui dévorer les viscères, son mets préféré.

Renn soupçonna Xug d'en rajouter. Son côté hâbleur participait de la sympathie immédiate qu'il inspirait. L'apprenti lui raconta à son tour ses interminables journées dans le froid glacial de l'atelier de maître Hauhorn, le travail pénible de la taille de pierre, la dureté inflexible de son maître, les conditions éprouvantes de son séjour dans le massif de l'Ostian. Il grossit lui-même le trait à plusieurs reprises, surtout lorsqu'il aborda le sujet du rogre, le fauve féroce qui hantait les hauteurs enneigées et dont il valait mieux ne pas croiser le chemin. Il n'évoqua pas, en revanche, sa première sculpture réalisée par la seule force de l'esprit. Il ne s'agissait peut-être que d'un accident et, s'il s'en vantait, il risquait de briser le fil ténu de l'enchantement.

— À quoi cela servait-il à ton maître de sculpter des pierres en haut d'une montagne où personne ne va jamais ? s'étonna Xug.

Renn lui répondit que l'enchanteur n'avait pas eu le temps de lui transmettre toutes ses connaissances, tous ses pouvoirs. En prononçant ces mots, il prit de nouveau conscience de la mort de maître Hauhorn, et la tristesse, de nouveau, l'imprégna jusqu'à la moelle.

— Mère, originaire d'Arkane, me disait que la cité était ornée sur toutes les places et sur bon nombre de façades de splendides statues. Tu crois que ton maître en a fourni quelques-unes ?

— Je ne sais pas. Je sais seulement que les œuvres qu'il réalisait disparaissaient régulièrement de son atelier. Ne me demande pas comment, je n'en ai pas la moindre idée.

Une odeur singulière régnait dans les galeries et les grottes où vivait la communauté des mécros. Provenait-elle des torches plantées dans les parois tous les cinq pas ? Des peaux grises de ralaine en train de sécher tendues sur des châssis d'os et de cordes ? Du liquide épais et ambré emplissant des bassins creusés à même le sol et ceints de bordures en pierre ? De la

maladie qui ravageait la plupart des hommes et des femmes couverts de cloques qui éclataient de temps à autre en répandant leur contenu séreux ?

Xug s'était rembruni depuis qu'ils étaient descendus par la trappe donnant sur la première galerie et indétectable pour le voyageur qui n'en connaissait pas l'emplacement, comme si, dans l'antre des siens, il reprenait conscience du malheur qui, tôt ou tard, le rattraperait.

— Comment les démons de la horde vous ont-ils trouvés ? demanda Orik.

— Ils ne nous ont pas trouvés, expliqua Garaï. Une centaine des nôtres étaient sortis pour déterrer des racines qui améliorent le goût de la viande de ralaine, et la horde leur est tombée dessus.

Les membres de la petite troupe se dispersèrent pour passer un moment avec leurs familles. Garaï leur ordonna de se rassembler à l'entrée de la grotte à palabres dans un quart de sixte.

— Je te laisse. (Xug s'adressait à l'apprenti avec un sourire espiègle.) Ma jeune sœur m'en voudrait beaucoup si je n'allais pas lui rendre une petite visite de courtoisie…

— Sa sœur, tu parles ! s'exclama un homme au visage couvert de bandes de tissu après que le jeune chasseur se fut éloigné. J'dirais plutôt une maîtresse. Il n'est pas encore trop abîmé, le bougre, ça en fait le chéri de ces dames.

8

MÉCROSE

Au jour s’oppose la nuit,
À la population des Hauts s’oppose la population des Bas,
À la joie s’oppose la tristesse,
À la santé s’oppose la mécrose,
À la vie s’oppose la mort,
À la Résurrection s’oppose la Désolation.

Proverbes et chansons des Dits,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Les flammes vacillantes des deux torches peinaient à disperser la pénombre qui baignait la salle nue.

Le frère herboriste tendit le bol à Oziel. Elle hésita et frissonna avant de s’en saisir, puis, lorsqu’elle serra le bois rugueux entre ses doigts, elle fut agitée de tremblements tellement violents qu’elle faillit en renverser le contenu. Le gardien de la parole se tenait derrière elle. La chaleur douce du drac pelotonné dans le creux de son aine lui irradiait le bassin. La jeunesse du frère herboriste, qui paraissait tout juste sorti de l’adolescence, l’avait surprise, et tracassée : elle doutait qu’il eût les connaissances nécessaires pour lui garantir de recouvrer son apparence initiale après lui avoir inoculé la mécrose. La tête penchée, il lui adressait des regards fuyants, à la fois embarrassés et admiratifs. Le gardien de la parole ne lui avait posé aucune question lorsqu’elle était sortie de la petite pièce sombre, comme s’il n’avait pas conçu le moindre doute sur la rencontre entre la survivante de la maison du Drac et le serviteur ailé de la déesse du fleuve.

D’un geste de la main, le frère herboriste invita Oziel à boire le contenu du bol. Elle jeta, par-dessus son épaule, un coup d’œil furtif au vieillard qui l’encouragea d’un sourire, puis elle porta le récipient à ses lèvres. Le breuvage épais et tiède avait un goût prononcé d’herbe et de minéral. La première lampée ne put forcer le passage de sa gorge nouée. Elle eut l’affreuse impression de trahir son corps, de le livrer sans défense à la maladie, lorsqu’elle parvint enfin à déglutir. Les larmes roulèrent sur ses joues après qu’elle eut vidé la moitié du bol. Prise de nausée, elle voulut le rendre au frère herboriste, mais il l’obligea à ingurgiter la potion jusqu’à la dernière goutte. Elle s’en acquitta malgré la saveur amère abandonnée dans sa gorge par les spasmes. Son orgueil lui interdit de défaillir : Matteo et elle étaient les derniers héritiers du Drac, et elle devait se montrer digne de son rang, digne de la responsabilité qui lui était échue.

— Les premiers effets se feront sentir dans une demi-sixte, précisa le gardien de la parole. En attendant, viens te reposer et te restaurer dans la cellule qui t’est réservée. Nous t’y apporterons la robe d’infamie, les bandelettes, la clochette et la fiole d’antidote.

Le frère herboriste s’inclina et s’évanouit dans la pénombre de la grande salle.

Elle finit par s’assoupir sur la couche de paille de la cellule exiguë aux murs et au plafond suintants d’humidité.

Bien qu’elle eût perdu l’appétit, elle s’était forcée à manger le plat insipide qu’on lui avait servi, un bouillon gras où surnageaient des morceaux de pain, des légumes coupés en dés, des morceaux de lard et des lentilles noires. Attentive aux réactions de son corps, elle avait inspecté régulièrement son visage de la pulpe de ses doigts et n’avait pour l’instant rien remarqué d’anormal. Elle avait espéré, au fond d’elle-même, que la potion du frère herboriste ne produirait aucun effet, qu’elle échapperait à la malédiction, une perspective qui l’avait soulagée d’un poids. Le drac n’avait pas manifesté sa présence, aussi immobile qu’un accrode, un petit insecte doté d’une coquille indestructible, accroché à son rocher.

Le sommeil d’Oziel fut agité, peuplé de cauchemars. Lorsqu’elle se réveilla, elle eut l’impression d’émerger d’une bataille obscure qui avait abandonné en elle des blessures sourdes. Un tiraillement sur sa joue l’alerta. Elle la parcourut de l’index et palpa une boursouflure sous sa peau, une

tumeur dont la fermeté ne laissait planer aucun doute sur sa nature. Elle en découvrit d'autres disséminées sur son corps, son ventre, ses seins, ses jambes. Son examen et ses gémissements dérangèrent le drac qui se glissa hors de ses vêtements, déploya ses ailes et voleta au-dessus de sa tête. Le regard incandescent de la créature ailée apaisa en partie la panique et la détresse qui s'emparaient d'elle. Elle observa un moment ses évolutions dans la cellule éclairée par une petite torche murale, émerveillée par la grâce et la légèreté de son vol, par la lenteur hypnotique de son battement d'ailes. De temps à autre, des lueurs fugaces s'échappaient de ses naseaux ou de sa gueule entrouverte. Des fulgurances étincelantes parcouraient ses écailles rubis, comme si de l'or fondu coulait à l'intérieur de son corps. À chacune de ses arabesques se dégageait une odeur de minéral chauffé à blanc. Elle oublia la mécrose qui la conquérait en silence et recouvra peu à peu son calme, sa détermination. Après tout, si l'herboriste savait préparer et inoculer la maladie, pourquoi n'aurait-il pas connu le secret des simples qui la guérissaient ?

Le gardien de la parole flanqué de deux frères se présenta à la porte de la cellule peu de temps après que le drac eut réintégré sa cachette sous les vêtements d'Oziel. Elle se leva pour l'accueillir. Il la dévisagea un instant avant de murmurer :

— La maladie commence à produire ses effets. Tu pourras partir dans moins d'un quart. Le plus tôt sera le mieux.

Les deux accompagnateurs du vieillard posèrent sur la couchette une robe écrue, des bandelettes, les chaussures de Haldre, une chaîne équipée d'une clochette, une fiole en verre fermée par un bouchon de liège et emplie d'un liquide jaunâtre, puis se retirèrent avec la discrétion caractéristique des adeptes de la Résurrection.

— Tu es très recherchée dans les Hauts, jeune dame. On raconte que tu as assassiné un héritier de la maison de l'Aigle. Les troupes de l'Aigle et de ses partisans sont lancées sur tes traces. Leurs sicaires fouillent toutes les maisons. La mécrose était vraiment la meilleure solution. Elle changera ton odeur, et même ta structure : ni les foueurs ni les furtifs ne pourront te reconnaître.

Le gardien de la parole tira la serre de l'Aigle des replis de sa bure et la tendit à la jeune femme.

— Je te la rends. Fais-en bon usage, jeune dame. Le drac peut devenir impitoyable si tu t'en sers à mauvais escient. Il ne t'accompagne pas seulement pour te protéger, mais pour te montrer la voie. C'est un maître exigeant aux colères dévastatrices.

— Vous ne m'avez jamais demandé s'il avait daigné se montrer à moi…

Un sourire fleurit dans le foisonnement de rides du vieil homme.

— Pas besoin de te le demander : son feu éclaire tes yeux.

— Les symboles des autres familles sont aussi réels que le drac ?

— Nous sommes en contact permanent avec eux, même si nous ne les voyons pas.

— Comment ?

Le sourire du gardien de la parole s'élargit, dévoilant ses dents irrégulières et grisâtres.

— Seuls les membres de notre ordre peuvent accéder à ce genre de connaissances. Le silence parle. Il suffit de l'écouter. Tous les événements qui se produisent dans les mondes de matière se trament d'abord dans le silence. (Il posa un regard presque douloureux sur son interlocutrice.) J'ai hâte d'ailleurs de m'y replonger. Les mots m'obscurcissent l'esprit. Le temps est venu pour moi de retrouver la paix avant de quitter ce monde.

— Je ne vous ai pas encore remercié…

— Pas besoin de remerciements. Nous avons seulement accompli notre devoir. Notre rôle s'arrête là. Tu es le maillon suivant, et unique, de la chaîne, Oziel.

La voix du vieillard se changeait peu à peu en murmure, comme s'il se retirait déjà dans le silence.

— On viendra te chercher et te conduire hors de nos bâtiments. Ce sera ensuite à toi de jouer. Le sort d'Arkane repose sur tes épaules. Bonne chance.

Ses derniers mots s'étaient achevés en expirations sifflantes à peine audibles. Il s'inclina, pivota sur lui-même et s'éloigna d'un pas brinqueballant dans le couloir.

Elle retarda le moment d'enfiler la robe d'infamie, une grossière pièce d'étoffe aux manches longues et à l'ample capuche. Après qu'elle eut retiré les vêtements de Haldre, elle se rendit nue dans le halo lumineux de la torche pour examiner son corps. Les bubons s'étaient multipliés ; certains atteignaient une taille respectable, presque aussi volumineux que la

protubérance rouge formée par le drac roulé en boule sur un côté de son pubis – tout près du symbole gravé dans sa chair. Elle se demanda comment il prenait aussi peu de place et adhérait avec une telle solidité à sa peau. Elle chercha une surface miroitante pour se contempler, avisa, près de la torche, une pierre polie sur laquelle se réfléchit son visage ; les contours n'en étaient pas nets, mais suffisants pour discerner les excroissances qui se développaient sur ses joues, son front, son nez et son menton. Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle poussa une plainte déchirante avant de se reculer et de se laisser choir sur la couche. Elle tenta de se remémorer les reflets de son corps intact dans la psyché de sa chambre de la maison du Drac. En vain. Sa beauté, son arrogance de femme, n'étaient déjà plus que des souvenirs vacillants.

Des pas résonnèrent dans le couloir. Elle enfila à la hâte la robe d'infamie, glissa la serre de l'Aigle, les rouleaux de bandelettes et la fiole d'antidote dans l'unique et profonde poche cousue sur le devant du vêtement, passa la chaîne métallique de la clochette autour de son cou, remonta la capuche sur sa tête, chaussa enfin les bottines de Haldre avec la sensation de soumettre à nouveau ses pieds à la torture.

La rondeur bonhomme du frère chargé de la conduire hors des bâtiments la rassura un peu. Ils parcoururent d'interminables couloirs humides et sombres, des pièces vides où déambulaient des silhouettes aussi discrètes que des ombres. La clochette égrenait à chaque pas ses notes aigrelettes. Ils s'immobilisèrent devant une porte de bois transpercée de rais de lumière et patientèrent jusqu'à ce qu'elle s'entrouvre. Son guide s'effaça pour inviter Oziel à sortir. Éblouie, elle attendit d'être habituée à la luminosité du jour naissant pour s'engager dans la ruelle qui s'enfonçait en ligne droite entre les façades.

Le lourd battant se referma derrière elle dans un interminable grincement.

Elle parcourut une distance d'environ trois arpents avant d'arriver sur une petite place plantée d'indolents qu'elle reconnut pour l'avoir déjà explorée lors de ses escapades matinales. Deux femmes alertées par les tintements de sa clochette l'évitèrent au prix d'un large détour. Elle garda la tête baissée, prenant conscience que si elle croisait une personne qui la connaissait, elle n'était pas encore assez déformée pour la tromper à coup sûr. Elle regretta la coquetterie qui l'avait dissuadée de dissimuler son

visage sous les bandelettes. Afin de rectifier son erreur, elle chercha un endroit tranquille, découvrit, à l'extrémité d'une venelle, une petite cour pavée entourée de bâtiments visiblement abandonnés et hérissée d'herbes folles. Elle abaissa la capuche sur ses épaules, enroula une bandelette autour de sa tête, veillant à laisser dégagés les yeux, les narines et la bouche, et la noua sur sa nuque. Les bubons se déployant aux creux de ses aisselles et de ses aines l'élançaient à chacun de ses mouvements. Elle se demanda si la maladie, qui progressait à une vitesse alarmante, lui laisserait le temps d'atteindre son but. Quatre niveaux à franchir avant de gagner les Fonds : les Dits, les Marches, les Labeurs et les Bas, séparés les uns des autres par des labyrinthes inextricables dont seuls les torcherons, les passeurs, connaissaient les arcanes. Ulio disait que lorsqu'on voulait la mort de quelqu'un sans qu'elle apparaisse comme un crime, il suffisait de l'entraîner dans le Laz et de l'y abandonner sans guide. Il ajoutait que les allées du labyrinthe étaient jonchées de squelettes. Comment le savait-il ? Il jurait, la main sur le cœur, l'avoir exploré de long en large en compagnie de quelques amis et d'un torcheron grassement rétribué. L'évocation de son frère adoré réveilla le chagrin toujours tapi dans un recoin de son âme, prêt à sauter sur la moindre occasion pour la mordre.

Un craquement retentit derrière elle. Deux enfants de sept ou huit ans dans les herbes folles. Un objet dur, blessant, lui percuta le front. La bandelette amortit le choc sans empêcher la douleur de se déployer sous son crâne. Des rires étouffés retentirent, précédant de peu un nouvel impact près de sa clavicule. Elle perçut des sifflements prolongés et comprit qu'ils utilisaient des frondes. Un autre projectile fusa en direction de son visage. Elle l'esquiva de justesse, un réflexe désespéré qui provoqua les ricanements des deux garnements. Ils pouvaient la tuer sans que quiconque intervienne, sans risquer les rigueurs de la loi d'Arkane. Elle n'était plus qu'une mécrosée, une maudite, et cette cour en friche était un terrain de jeu idéal pour des apprentis mâles enfiévrés par la griserie de la chasse.

Elle plongea la main dans la poche de sa robe et la referma sur le manche de la serre. Les chuchotements des garçons lui donnèrent des indications précises sur leur position. Elle se mordit les lèvres. La colère se leva en elle comme un vent ardent. La chaleur augmenta brutalement dans son bas-ventre. Elle avait réveillé le feu du drac. Un projectile percuta une façade derrière elle et souleva un nuage de pierre pulvérisée rapidement

dispersé par la brise. Elle s'appliqua à rétablir le calme en elle. Il existait sans doute une solution pour se sortir de ce mauvais pas sans être obligée de prendre la vie de ces enfants.

— Fichez le camp, cria-t-elle. Laissez-moi partir.

Ils ne réagirent pas. Elle suivit des yeux leurs déplacements en observant les frissonnements des herbes. La chaleur du jour et sa propre tension se conjuguaient pour accentuer sa transpiration, les gouttes de sueur devenaient acides, brûlantes, lorsqu'elles touchaient un bubon, le manche de la serre lui irritait la paume de la main gauche.

Un sifflement, à nouveau.

Elle leva son bras en bouclier devant son visage. Le projectile lui frappa le poignet et ouvrit une plaie d'où s'écoulèrent des gouttes de sang. À son hurlement répondirent en écho les éclats de rire des garçons. La chaleur dans son bas-ventre montait en même temps que son courroux. Ils ne lui laissaient donc pas d'autre choix que les tuer. Mais comment réagirait le drac ? Une conviction s'éleva au-dessus des pensées qui tourbillonnaient sous son crâne : les tuer, oui, mais sans colère, sans haine, simplement parce que leur inconscience compromettait la tâche qu'on lui avait confiée. Elle resserra les doigts sur le manche de la serre, déterminée à passer du rôle de proie à celui de chasseresse, et prit une profonde inspiration avant de ramper en direction de l'agresseur le plus proche. Un projectile s'écrasa plus loin sur un mur dans un bruit mat. Elle se faufila entre les tiges en veillant à ne pas donner d'indications sur sa progression et parvint à moins de deux pas du garçon accroupi, affairé à garnir la poche de cuir de sa fronde d'un caillou aux arêtes tranchantes. Brun, bouclé, il lançait des coups d'œil inquiets sur les herbes, mais il n'avait pas repéré la jeune femme tapie tout près de lui. Elle décida de le frapper dans le bras en estimant que la blessure suffirait à le neutraliser et guetta le moment propice ; il se présenta quelques instants plus tard quand, distrait par un aubin doré posé sur l'épi d'une herbe, il perdit de sa vigilance. Elle fondit sur lui et le frappa de la pointe de la serre. Elle avait visé le haut du bras, mais un réflexe désespéré du garçon dévia la course de la lame courbe qui se ficha profondément dans ses côtes. Fou de douleur et de terreur, il redevint instantanément un enfant, lâcha sa fronde et s'affaissa sur le sol en poussant des hurlements stridents. Elle retira la lame et se tint prête à affronter son camarade de jeu. Comprenant que la chasse *a priori*

divertissante virait au cauchemar, ce dernier battit en retraite sans demander son reste. Les claquements précipités de ses chaussures sur les dalles de pierre décrurent peu à peu.

Oziel se pencha sur le blessé qui continuait de gémir. Il s'en sortirait, même si le sang coulait en abondance en imbibant sa tunique écrue. Elle remit de l'ordre dans sa tenue, rajusta les bandelettes avant de se relever, s'éloigna de la place en espérant que les cris du garçon n'avaient pas attiré l'attention des passants ou des voisins. Personne ne se mit en travers de son chemin lorsqu'elle regagna la venelle et prit la direction de la place des Fondateurs.

Une foule nombreuse et bruyante se pressait sur la grande esplanade. Une nuée de serviteurs des différentes maisons, reconnaissables aux couleurs et aux formes de leurs livrées, bourdonnaient autour des étals dressés par les marchands ambulants venus des Marches ou des Labeurs. Ceux-là devraient rebrousser chemin à la fin de la journée et, comme il leur fallait traverser les Dits avant d'atteindre leur niveau, ils passeraient une partie de la nuit à l'intérieur du labyrinthe sous la responsabilité des torcherons. Les légionnaires des Hauts, reconnaissables à leurs uniformes noirs, leurs casques gris arrondis et leurs lances aux pointes effilées, patrouillaient par groupes de six, intervenant sitôt qu'un début de dispute opposait marchands et acheteurs. Pourquoi n'avaient-ils pas montré la même vigilance, la même intransigeance, lorsque l'Aigle et ses alliés avaient lancé l'offensive contre la maison du Drac ? Le haut commandement de la Légion avait-il trempé dans le complot ?

Oziel entreprit de se rapprocher de l'entrée du Laz dont elle était séparée de cinq ou six arpents. Elle crut que les tintements de la clochette pousseraient la multitude à s'écarter, mais le petit groupe de serviteurs aux livrées vertes et indigo vers lequel elle s'avança refusa de lui céder le passage. Leurs réactions d'hostilité l'obligèrent à battre en retraite. L'un d'eux lui jeta même un trognon de pomme qui la manqua et s'écrasa sur les dalles.

— Déguerpis !

— La malédiction est de retour, grogna un gros homme.

— On devrait brûler tous les mécrosés, siffla un autre.

Oziel attendit qu'ils se dispersent pour effectuer une nouvelle tentative. Elle décida cette fois de longer les façades bordant la place, mais, où que la portent ses pas, elle se heurtait à l'animosité des badauds. Les femmes se montraient encore plus agressives que les hommes, l'injuriant, la menaçant du poing, la frappant à coups de canne ou d'ombrelle. Sans doute rejetaient-elles l'insupportable miroir qu'elle leur tendait ? Sans doute exprimaient-elles leur peur immense d'être à leur tour touchées par la maladie et de voir leur beauté profanée ? Elle-même avait toujours refusé d'aborder le sujet de la mécrose avec sa mère et ses sœurs, craignant que le simple fait d'en parler n'attire sur elles la malédiction.

Elle entreprit de se couler dans le sillage creusé par les charrettes et les portefaix de la Guilde des Transporteurs, mais ces derniers la repoussèrent avec le même mépris, avec la même violence que les autres. Les conducteurs n'hésitaient pas à se servir de leurs fouets pour l'éloigner. Une lanière de cuir lui cingla un bubon entre le cou et l'épaule, provoquant une douleur si vive qu'elle faillit s'évanouir. Le drac ne se manifestait pas, mais, sans sa présence, sans son contact, elle aurait sans doute perdu connaissance. Les jambes tremblantes, elle dut s'asseoir contre une façade et fermer les yeux en attendant que les élancements s'apaisent.

Une odeur fétide l'entraîna à les rouvrir. Elle eut un hoquet de terreur lorsqu'elle découvrit, à quelques pouces de son visage, le museau d'un foueur tenu en laisse par un soldat de l'Aigle.

— Tout doux, Laro, on n'est pas dans une battue aux mécrosés, grommela l'homme.

Le museau du fauve la frôla. Elle sentit le drac s'agiter sous sa robe. Elle resta parfaitement immobile, respiration suspendue, tandis que le foueur la reniflait bruyamment en poussant des grondements sourds et en résistant aux tensions brutales de la laisse. Ses yeux rubis flamboyaient au milieu de son pelage noir.

— On n'a pas que ça à foutre, Laro !

Le museau du foueur tenta de se glisser sous la robe d'Oziel, mais le soldat, arc-bouté sur ses jambes, le tira violemment en arrière.

— Touche pas à cette mécrosée, stupide animal, ça va nous attirer la malédiction !

L'homme et le fauve s'éloignèrent et se fondirent dans la foule.

Gagner les Fonds ne serait pas une tâche aisée. Les réactions des habitants des Hauts, les plus paisibles en principe, auguraient une violence incontrôlable dans les niveaux inférieurs. Oziel évacua son découragement d'un long soupir. Faire preuve de patience malgré l'urgence de la situation.

Ignorant les gestes et les injures des passants, elle resta assise contre la façade jusqu'à ce que la place se vide peu à peu. Elle s'efforça d'oublier la soif et la faim qui la tenaillaient. Les marchands remballaient leurs marchandises, rangeaient leurs étals, attelaient leurs bœufs ou leurs mules aux brancards des charrettes, s'ébranlaient en direction du Laz, abandonnant derrière eux des emplacements jonchés de déchets et de déjections. La place serait nettoyée au début de la nuit par la corporation des proprets chargés de l'entretien des Hauts.

— Tu n'as rien à foutre là, maudite !

La voix, dure, blessante, la tira de son assoupissement. Un officier des légionnaires des Hauts la dominait de toute sa stature et la fixait sans aménité. Son glaive court, le cimier de son casque, la chaîne brillante ornant son plastron révélaient un grade élevé. Deux pas derrière lui, se tenaient une dizaine d'hommes armés de lances et de boucliers.

— Il n'y a pas de place pour les mécrosés dans les Hauts, reprit l'officier.

— Je cherche justement à…

Il la frappa violemment du pied sur le tibia. La chaleur du drac se déploya dans son corps.

— Ne m'adresse pas la parole, maudite ! Lève-toi et suis-nous.

— Où…

Elle ravala sa question, comprenant qu'elle ne récolterait qu'une nouvelle volée de coups. Elle se releva. Affaiblie par la maladie et la faim, saisie de vertige, elle dut prendre appui sur le mur pour ne pas défaillir. Le détachement se scinda en deux, cinq hommes se positionnant derrière elle et les cinq autres devant. Ils se mirent en marche d'un pas soutenu qui la contraignit, pour suivre leur allure, à puiser dans ses dernières réserves d'énergie. Ils traversèrent la place des Fondateurs désormais pratiquement vide. Les dernières charrettes et des portefaix escortés par les torcherons en uniforme blanc et doré se dirigeaient vers la porte monumentale du Laz ; l'arc au cintre arrondi reposait sur deux larges piliers ornés de fresques sculptées. Elle avait cru que l'escouade la conduirait à l'entrée du

labyrinthe, mais elle s’enfonça dans les ruelles sinueuses et populeuses de la vieille ville. Les tintements de sa clochette attiraient sur elle les regards craintifs ou haineux des badauds. Les légionnaires écartaient les plus menaçants des hampes de leurs lances. Cela faisait bien longtemps qu’on n’avait pas déploré de cas de mécrose dans les Hauts. La robe d’infamie et la clochette rappelaient aux Arkaniens que la malédiction rôdait toujours au-dessus de leurs têtes. L’idée des frères de la Résurrection n’était peut-être pas aussi judicieuse qu’ils ne l’avaient envisagé : la mécrose n’éloignait pas d’Oziel les hommes et les femmes qu’elle croisait, elle attisait seulement leur colère et faisait planer sur elle un danger constant.

Ils abandonnèrent derrière eux la rumeur de la vieille ville pour pénétrer dans un quartier plus calme et plus aéré. Le soleil s’abîmait derrière la ligne sombre du rempart dans un déploiement fastueux de pourpre et de mauve. Une journée entière s’était écoulée depuis qu’Oziel avait quitté les bâtiments de la Résurrection. Le temps s’égrenait à une vitesse effarante. Les Fonds lui apparaissaient comme une destination lointaine, improbable. Ses pensées se diluaient dans la fièvre qui lui embrumait l’esprit. Elle ne maîtrisait pas ses mouvements, elle avait la démarche heurtée de l’un de ces automates que le patriarche Nunzio gardait comme les plus précieux des trésors dans une tour du domaine du Drac. À peine se rendit-elle compte qu’elle franchissait une porte cochère, qu’elle traversait une cour pavée au milieu des voitures et des attelages, qu’elle parcourait un premier couloir où se pressaient d’autres légionnaires en noir, qu’elle était poussée dans une salle humide et sombre, qu’une voix lui ordonnait d’attendre et l’autorisait à s’asseoir. Elle put enfin se laisser choir sur un banc de pierre et détendre ses jambes douloureuses.

Elle ne percevait plus la présence du drac. S’était-il envolé sans qu’elle s’en aperçoive ? L’avait-il abandonnée ? Les bubons lui tiraillaient la peau. Aucune partie de son corps ne semblait épargnée. Elle ne put empêcher les larmes de déborder à nouveau de ses yeux et de couler sur ses joues, absorbées par la gaze des bandelettes. La belle Oziel, la fière Oziel, la neuvième héritière de la famille du Drac, n’existait plus. N’avait jamais existé.

La nuit tombait sur les Hauts lorsqu’on vint la chercher. On l’entraîna dans une nouvelle enfilade de couloirs. Les torches disposées tous les dix pas répandaient une odeur piquante de résine. On l’introduisit dans une

petite pièce éclairée par deux lampes à huile suspendues. Un officier de la Légion, assis derrière une table massive, l'examina un long moment avec une attention qui plissait ses yeux clairs.

— Depuis combien de temps, la maladie ?

Prise au dépourvu, Oziel bredouilla la réponse qui lui parut la plus plausible.

— Six… ou sept jours.

Il hocha la tête.

— Quel est ton nom ? Quelle était ta fonction dans les Hauts ?

Les pensées s'entrechoquèrent de nouveau dans l'esprit de la jeune femme.

— Haldre, servante au domaine de l'Aigle, furent les seuls mots qu'elle parvint à expulser.

— Que comptes-tu faire maintenant ?

— Descendre dans les niveaux inférieurs.

— Tu sais ce qui t'attend plus bas ? Ils ne sont pas tendres avec les mécrosés. Tu auras beaucoup de chance si tu réussis à sortir d'Arkane.

— La loi m'interdit de rester dans les Hauts.

L'officier se renversa sur sa chaise en écartant les bras.

— La loi, on peut s'en accommoder. Je te propose, moi, de rester parmi nous.

Le sourire cruel de son interlocuteur inquiéta Oziel, une impression confirmée par le réveil du drac dont elle ressentit la brûlure soudaine sur son bas-ventre.

— Je veux seulement partir des Hauts, objecta-t-elle avec toute la force de conviction dont elle était encore capable.

L'officier, un colosse de plus d'une toise, au cou puissant, aux épaules larges, aux bras épais, se leva et, les mains posées sur la table, se pencha vers Oziel. Des bracelets métalliques sertis de pierres bleues enserraient ses poignets.

— J'ai d'autres projets pour toi.

Elle se retint de plonger la main dans la poche de sa robe, de se saisir de la serre et de la lui planter dans la gorge. Elle n'aurait aucune chance, dans son état, d'échapper aux hommes regroupés dans le couloir.

— Quels projets ?

— Tu le sauras le moment venu.

— Mais…

Il l’interrompit d’un geste de la main, héla les légionnaires répartis de chaque côté de la porte, se rassit, déroula un parchemin posé sur un coin de la table et s’absorba dans sa lecture sans plus lui accorder la moindre attention. Il ne lui servirait à rien d’argumenter, elle devait seulement guetter et saisir la première occasion qui se présenterait. Si elle se présentait. Elle n’opposa aucune résistance lorsqu’on la conduisit dans un cachot obscur et malodorant peuplé de silhouettes recroquevillées sur des couches de paille ou à même les dalles du sol. Les tintements de sa clochette et les crissements de la clef dans la serrure de la lourde porte métallique soulevèrent de vagues grognements de protestation rapidement éteints par le silence.

Elle s’installa dans un recoin libre, s’allongea sur les dalles rugueuses et s’évertua à oublier la puanteur des lieux, son inconfort et son désespoir. Elle glissa machinalement la main dans la poche de sa robe pour s’assurer de la présence de la serre. Ses doigts frôlèrent la fiole du remède. La tentation la tarauda d’en boire immédiatement le contenu, avant qu’elle ne sombre dans un sommeil agité.

9

LES ZISSES

Si tu as besoin d’un renseignement, va voir le scripteur,
Si tu veux déchiffrer un langage disparu, va voir le scripteur,
Si tu veux savoir à quoi ressemble le monde, va voir le scripteur,
Si tu veux connaître le cœur des hommes, va voir le scripteur,
Si tu veux comprendre le cœur de ta belle,
Le scripteur ne peut rien pour toi.

Chanson du scripteur,
Rives de l’Odivir,
Pays d’Arkane

— Un verbeur.

Orik désignait l’oiseau bleu qui traversait le ciel gris sombre d’où tombait depuis l’aube un crachin tenace et glacial. Un mécros banda promptement son arc et décocha une flèche qui manqua largement sa cible. L’oiseau disparut derrière les ombres lointaines et pétrifiées des collines noires et nues.

Ils parcouraient désormais une lande habillée d’une herbe ployée par la pluie. À Orik qui lui avait demandé pourquoi sa communauté ne s’était pas installée sur ces terres *a priori* plus fertiles, Garaï avait répondu que cette végétation verdoyante et d’apparence inoffensive abritait des zisses, des insectes rampants au poison mortel. Renn comprenait maintenant pourquoi son père avait refusé de faire halte au milieu de ces étendues ondulantes, pourquoi il avait aiguillonné les bœufs, pourtant épuisés, toute la nuit jusqu’à ce que se dressent sous leurs sabots les premières pentes rocheuses. Comment un paysan borné des plaines de l’Odivir avait-il eu vent du

danger guettant les voyageurs dans une région aussi éloignée, aussi mystérieuse ? Était-il allé rendre visite, avant d'entreprendre le voyage, au scripteur du village voisin, un vieil homme considéré comme un puits de science ?

Les mécros inspectaient sans cesse leurs vêtements et leurs chaussures pour vérifier qu'aucun zisse ne s'était faufilé sous les étoffes ou le cuir. On en découvrit deux, de couleur brun foncé, d'une longueur d'environ deux pouces, munis d'une multitude de crochets et d'un dard recourbé à l'extrémité de la queue. L'un s'était insinué dans la tige de la botte d'un jeune mécros qui réussit à s'en débarrasser avant d'être piqué ; le deuxième, en revanche, parvint à inoculer son venin à son hôte humain sans que ce dernier, Esfog, l'un des hommes les plus expérimentés de la troupe, ait détecté sa présence. L'insecte avait trouvé un passage sous le tissu épais de son pantalon et grimpé jusqu'en haut de sa cuisse. Esfog poussa un cri rageur, baissa son pantalon, repéra le zisse et le frappa d'un geste précis avec son coutelas. Trop tard : une cloque rougeâtre s'était formée sur sa peau. Il incisa la plaie de la pointe de la lame, en pressa les bords de manière à en extraire le maximum de poison, puis, sans une plainte ni un commentaire, il se remit en chemin après s'être rhabillé.

Saisi par l'impression soudaine que des dizaines d'insectes grouillaient sur sa peau, Renn se retint d'arracher ses vêtements et d'inspecter chaque pouce carré de son corps. Il fixait jusqu'au vertige l'épais fouillis végétal qu'il foulait sans distinguer le moindre mouvement suspect.

— Ça ne sert à rien, lança Xug, qui marchait à ses côtés. La seule façon de les voir, c'est de vérifier régulièrement tes chaussures et tes vêtements.

Le poids de l'épée qu'on lui avait remise dans le refuge des mécros commençait à fatiguer l'apprenti. On lui avait également offert un ceinturon et un fourreau taillés dans du cuir brut de ralaine, qui lui battait et irritait les mollets. Il s'était senti important lorsqu'il s'était emparé du fer pourtant émoussé et rouillé. Il avait cherché Orik du regard, comme si le simple fait de porter une arme suffisait à l'introniser dans la caste prestigieuse des guerriers. Son compagnon l'avait adoubé d'un demi-sourire empreint de dérision. Renn déchantait à présent : non seulement l'épée l'encombrait, mais il éprouvait à son contact des émotions et des sensations qui ne l'avaient jusqu'alors jamais effleuré, des colères subites, des crises de désespoir, de violentes réactions de rejet. L'épée semblait exercer sur lui

une influence maléfique qu'il tentait en vain de contrer en serrant dans sa main le bâton magique d'Anaïth. Sans doute était-ce le prix à payer pour devenir un guerrier ? Sans doute fallait-il sacrifier une partie de sa personnalité pour faire corps avec son arme ?

Esfog s'écroula dans les herbes une demi-lieue plus loin. À en croire ses yeux révulsés et l'écume qui s'échappait des commissures de ses lèvres, il ne résisterait plus très longtemps au venin. Garaï s'accroupit près de lui, dénoua les bandelettes qui lui recouvraient une partie du visage, dévoilant des excroissances noirâtres qui le transformaient en une masse informe.

— Respire lentement. (L'émotion fêlait la voix du chef de la troupe.) Nous attendrons que tu récupères.

La tête d'Esfog se balança lentement d'un côté sur l'autre.

— Je suis foutu. (Ses mots n'étaient plus que des souffles.) Laissez-moi, je vous fais perdre du temps.

— Nous n'abandonnons jamais un des nôtres, c'est notre règle.

— Mon esprit est mort depuis bien longtemps. Mon corps ne fait que le rejoindre. Partez : le coin n'est pas amical, et il y a bien plus important que mon sort.

Esfog se redressa et saisit le poignet de Garaï. La salive qui lui coulait sur le menton était maintenant de couleur noire. Secoué de spasmes violents, il lutta avec l'énergie du désespoir contre la mort dont l'ombre s'étendait sur lui.

— Tu diras à Geldinn que ma dernière pensée… est… pour…

Il retomba dans les herbes comme un pantin aux fils coupés en exhalant un long râle. Garaï, toujours accroupi, et les mécros se recueillirent quelques instants sur la dépouille d'Esfog, puis, sans un mot, rejoignirent Orik et Renn qui les attendaient une vingtaine de pas plus loin. Alarmé par une démangeaison sur le mollet, l'apprenti remonta avec fébrilité le bas détrempé de son pantalon, mais, à son grand soulagement, ne distingua pas de forme allongée et brune sur sa peau.

— Un vrai guerrier fait confiance au destin, déclara Orik. On ne sait pas à quel moment la mort va frapper sur le champ de bataille. La peur n'y a pas sa place.

— Nous ne sommes pas sur un champ de bataille, protesta Renn.

— La vie n'est qu'un champ de bataille. (Le guerrier désigna la lande qui s'étalait à perte de vue comme un gigantesque lac vert et figé, en partie

estompée par la pluie persistante et la faible luminosité.) Qui peut prédire si nous sortirons vivants de ces foutues herbes ?

Renn rabattit le bas de son pantalon. Malgré l'épaisseur de sa cape, l'humidité froide le pénétrait jusqu'aux os.

— Si Esfog avait été plus attentif, il ne serait pas mort, répliqua l'apprenti sans desserrer les lèvres.

— Ça n'aurait rien changé : il était condamné.

Renn leva un regard outré sur Orik.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

Le guerrier entrouvrit sa cape pour arranger les plis désordonnés de son skand. De nombreuses traces brunes parsemaient sa cotte de mailles, de la rouille, du sang séché peut-être.

— J'ai vu tellement d'hommes mourir autour de moi que j'ai appris à reconnaître ceux qui vont bientôt être fauchés. D'eux émane une énergie particulière. Et tu peux être tranquille : la mort n'est pas sur toi, pas encore.

— Vous saurez quand elle sera sur vous ?

Orik essora la natte brune qui dégoulinait sur l'une de ses épaules.

— Je le vois pour les autres, mais pas pour moi. Peut-être aujourd'hui, peut-être demain… Il suffirait que je marche sur la queue de l'un de ces satanés insectes.

Il lâcha un petit rire avant de refermer d'un geste sec le mécanisme de la fibule de sa cape.

Ils découvrirent un cadavre deux lieues plus loin. Orik dégagea les herbes qui le recouvraient à l'aide de la pointe de son épée. Un être à la taille impressionnante, sans doute pas loin de deux toises, que l'on ne pouvait qualifier ni d'animal ni d'humain. Faciès menaçant, arcades sourcilières proéminentes, nez effilé dont la longueur l'apparentait à un museau, lèvres épaisses, rainurées, retroussées sur des dents larges et puissantes. Il ne portait aucune autre protection, aucun autre vêtement qu'une peau sombre, épaisse, dure, parsemée de touffes de poils et de crevasses où grouillaient des larves brunâtres. Des bosses hérissaient son crâne, son cou et ses épaules comme des embryons de cornes.

— Déesses, c'est quoi, cette créature ? s'exclama Garaï.

— Un soldat de l'armée des Conquérants du Nord, répondit Orik. Un serkar. Capable de soulever et de lancer des rochers de plusieurs centaines

de livres. Il se sert de son crâne comme d'un bélier. Sa peau est aussi dure que la terre sèche. Il n'y a qu'un seul défaut à sa cuirasse. (Il posa la pointe de son épée en bas du cou du cadavre.) Juste sous la gorge : la peau y est un peu moins épaisse. Vous pouvez aussi viser l'une des crevasses sur son corps ; ça ne le tue pas, mais ça le ralentit. (Il se retourna et fixa un à un les mécros.) Il faut en tout cas frapper vite, fort et juste, sinon, il ne vous laisse pas l'ombre d'une chance. Il n'a pas résisté au venin du zisse : l'un de ces satanés insectes a dû se glisser par une crevasse pour le piquer à l'intérieur.

— Ils sont nombreux ?

— L'armée des Conquérants du Nord compte deux légions de plusieurs centaines de serkars. Elles ont fait de terribles ravages dans le royaume de Mandrill.

— D'où viennent-ils ?

Orik remisa son épée dans sa gaine.

— Certains disent qu'ils ont été chassés d'une contrée du septentrion envahie par les glaces. Je crois quant à moi qu'ils sont les abominables descendants de démons ayant copulé avec des bêtes, ou bien des créatures issues de magie noire. (Il cracha par terre.) Que maudits soient la magie et ses servants.

Renn esquiva le regard en coin que lui jeta le guerrier.

Un deuxième cadavre deux arpents plus loin : un animal au pelage ras, blanc, tacheté de gris où sinuaient plusieurs zisses, moins volumineux qu'un foueur, une apparence inoffensive confirmée par la modestie de ses crocs et de ses griffes.

— Un flaireur, un animal à l'odorat infaillible, précisa Orik. Capable de détecter la présence de l'adversaire à plus de deux lieues. (Il marqua un temps de silence, les yeux fixés sur l'horizon.) Nous sommes peut-être déjà repérés. Ils peuvent à tout moment nous tendre une embuscade.

— Il n'y a aucun moyen de déjouer leur odorat ? demanda Garaï.

Renn observait avec attention les mouvements des zisses dans le poil de l'animal. Les rodomontades du guerrier au sujet de la mort ne l'avaient guère convaincu : il s'obstinait à penser que son destin dépendait en grande partie de sa détermination, et la proximité des insectes tueurs l'invitait à la vigilance. La pluie assombrissait son humeur, alourdissait son bonnet et sa cape, accentuait la fatigue qui l'accompagnait depuis leur départ du refuge des mécros. Il en arrivait à ressentir de la nostalgie pour son existence

austère et solitaire dans le massif de l'Ostian. Au moins, dans la maison de maître Hauhorn, on ne s'inquiétait pas d'une invasion prochaine, on n'était pas obligé de marcher du matin au soir avec une lourde épée pendue à la ceinture, on ne traversait pas des landes peuplées d'insectes au poison mortel, on ne poursuivait pas une horde constituée de monstres à la puissance terrifiante et d'animaux qui pouvaient vous repérer des lieues à la ronde.

— S'enduire d'essences végétales suffisamment fortes pour masquer notre odeur, finit par répondre Orik.

— On ne trouvera pas ça dans les parages, objecta Garaï.

— Qu'y a-t-il plus loin ?

— La forêt.

Renn se souvenait d'arbres gigantesques aux branches noueuses et entrelacées formant une voûte épaisse au-dessus du chariot, du chemin qui disparaissait par endroits sous les fougères argentées, de passages où une végétation inextricable interdisait à la lumière du jour de descendre jusqu'au sol tapissé de mousse, de l'impression d'être épié à chaque instant par des êtres invisibles. Il avait retiré de la traversée autant d'enchantement que d'effroi.

— Un endroit idéal pour préparer une embuscade, marmonna Orik. Nous ne pouvons pas la contourner ?

— Ça nous coûterait trois jours, répondit Garaï.

— Trop long. Nous n'avons pas d'autre choix que de prendre le risque. Ils ont entre un et deux jours d'avance sur nous, soit entre trois et six lieues. Les flaireurs ne nous ont peut-être pas encore repérés. Et si nous atteignons la forêt sans encombre, nous trouverons sans doute des essences qui nous permettront de masquer nos odeurs.

Peu de temps après que le ciel se fut éclairci, ils perdirent un autre homme, qui ne s'était pas aperçu qu'un zisse s'était logé dans sa chaussure et qui expira à l'issue d'une brève agonie. Des rayons de soleil se glissèrent entre les nues déchirées, se réfléchirent sur les panaches des herbes encore mouillées, saupoudrèrent la lande de scintillements ondoyants. Ils marchèrent sans trêve jusqu'à ce qu'ils aient franchi l'étendue verdoyante et le danger constant qu'elle représentait. Ils mangèrent sans s'arrêter des tranches de viande séchée de ralaine et burent, au goulot de gourdes de peau, des gorgées d'une eau imprégnée d'un goût de graisse rance. Renn

s’efforça d’ingurgiter quelques morceaux de viande malgré la répulsion qu’elle lui inspirait. Il ne parvenait pas à s’habituer à la saveur âpre, musquée, du ralaine. Xug ne se fit pas prier pour dévorer les restes dédaignés par l’apprenti qui, recru de fatigue, avançait de façon purement mécanique, trébuchant tous les dix pas sur les pierres disséminées dans la végétation.

— Tu as toujours tes parents ? lui demanda Xug après s’être essuyé les lèvres d’un revers de manche.

— Je suppose : ça fait deux ans que je n’ai pas eu de nouvelles. Ils sont des plaines de l’Odivir.

— J’espère qu’on aura la possibilité de contempler le grand fleuve. Je n’ai rien vu d’autre pour l’instant que les collines noires et ces stupides herbes. Pourquoi es-tu parti de chez toi ?

La réponse tarda à se formuler dans l’esprit de Renn. Il lança un regard machinal à la petite colonne qui, devant lui, progressait bon train au milieu de la lande. Fermant la marche en compagnie du jeune mécros, il rencontrait des difficultés grandissantes à suivre le rythme imposé par Orik.

— Ma grand-mère prétendait que les pierres changeaient de forme sur mon passage. Comme mon père me considérait comme une bouche inutile, il a sauté sur l’occasion de se débarrasser de moi, et il m’a conduit chez maître Hauhorn, l’enchanteur de pierre, qui m’a accepté comme apprenti.

— Et c’est vrai ?

— Quoi ?

— Qu’il suffit que tu passes devant une pierre pour qu’elle change de forme ?

Renn prit conscience qu’il n’avait jamais songé à s’en assurer. Il n’avait jamais cru dans le fond aux allégations de sa grand-mère, il avait eu tellement peur d’être déçu, tellement peur de réintégrer sa condition de simple cul-terreux des rives de l’Odivir qu’il avait préféré entretenir le doute. La cruette réalisée dans l’atelier ne suffisait pas à le convaincre de son don. Il lui manquait probablement l’approbation de son maître. Il n’était pas certain, en tout cas, de pouvoir reproduire à volonté le phénomène, d’autant moins que l’épée pendue à son ceinturon, non contente de lui alourdir le corps, lui obscurcissait l’âme.

— Je ne sais toujours pas, avoua-t-il avec un haussement d’épaule.

— L’avenir est écrit pour moi, murmura Xug d’une voix mélancolique. La maladie me déformera de plus en plus, et j’aurai encore une espérance de vie de vingt à trente ans si j’ai de la chance. Il est rare que nous dépassions les cinquante ans dans la communauté. Parfois… (Il hésita à poursuivre, les yeux rivés sur ses chaussures. Les herbes recouvraient leur forme initiale instantanément après avoir été foulées.) J’en veux à mes parents de m’avoir conçu, je hais les mécros et leur obstination à se reproduire, à perpétuer leur malheur par leurs descendants.

Les propos de Xug résonnèrent fortement dans l’esprit de Renn : il avait lui-même nourri des pensées de colère, voire d’exécration, à l’encontre de ses propres parents, leur reprochant de transmettre à leurs enfants une ignorance, une brutalité et une résignation indignes d’êtres humains.

— Enfin, il y a de grandes chances que les monstres que nous pistons mettent fin à tout ça plus tôt que prévu, reprit le jeune mécros avec un sourire triste.

L’apprenti partageait le point de vue de Xug : il lui paraissait inconcevable qu’un rescapé de l’armée de Mandrill et une poignée de mécros puissent arrêter une horde aussi implacable que celle qu’ils poursuivaient. La mort les guettait un peu plus loin, peut-être devant la barrière noire qui, à l’horizon, séparait le ciel et la terre. La nuit se déployait sur la lande transformée en territoire incertain. Renn se rendit compte qu’il avait oublié depuis un bon moment la menace des zisses, et l’envie le tracassa d’examiner son corps tant qu’il restait un semblant de lumière. Mais il résista, d’abord pour ne pas perdre davantage de terrain sur le reste de la troupe, ensuite parce que son orgueil le dissuadait de le faire sous le regard de Xug. Et puis, Orik avait raison, à quoi bon s’inquiéter ? Si un zisse s’insinuait sous ses vêtements, il serait de toute façon trop tard quand il s’en apercevrait.

La horde n’avait plus abandonné aucune trace, aucun reste, sur son passage, comme si elle avait, elle aussi, résolu de s’extraire au plus vite de la lande.

Ils atteignirent enfin l’orée de la forêt, guidés par la seule lueur des étoiles et du croissant de lune. Aux herbes épaisses de la plaine succédait une mousse rase jonchée de rochers plus ou moins volumineux. Harassés, ils s’installèrent sur une éminence rocailleuse isolée qui faciliterait leur

défense en cas d'offensive de la horde et organisèrent des tours de garde. Jamais Renn n'avait autant apprécié de retirer ses bottes et de détendre ses jambes après s'être allégé du ceinturon et de l'épée. Une démangeaison prolongée au niveau du bassin l'entraîna à glisser la main à l'intérieur de son pantalon. Un hoquet de surprise et de terreur le secoua lorsqu'il sentit une forme bouger sous ses doigts. Pris de panique, il ouvrit précipitamment sa cape, dégrafa et baissa son pantalon, découvrit un zisse de belle taille étiré le long de son aine, saisit l'insecte entre le pouce et l'index et le jeta le plus loin possible en poussant un hurlement de frayeur. Il inspecta ensuite fébrilement son bassin et ses jambes, mais il n'y remarqua aucune pustule, aucune plaie.

— Il a bien failli te piquer dans ce qui fait de toi un homme, commenta Xug avec un sourire.

Renn se demanda depuis combien de temps il transportait le tueur silencieux, pourquoi il n'avait pas décelé sa présence, pourquoi l'insecte ne l'avait pas frappé.

Assis non loin sur une pierre, Orik le fixait avec le mélange d'intérêt et d'ironie qui le caractérisait.

— Je te l'avais dit : la mort ne s'était pas déplacée pour toi.

Le guerrier dévorait un morceau de viande de ralaine après avoir étalé sa cape et posé son épée sur le sol. Les mécros se restauraient également en silence. Renn, lui, ne put rien avaler d'autre qu'une gorgée d'eau. Brisé de fatigue, il s'enroula dans sa cape, s'allongea sur la mousse et s'endormit aussitôt en dépit des cailloux qui, malgré l'épaisseur des étoffes, lui irritaient les côtes.

Une pression continue sur l'épaule le réveilla. Il eut la sensation de remonter d'un puits profond où s'agitaient des monstres à tête de serkar et à corps de zisse.

Le visage de Xug au-dessus du sien.

— C'est notre tour de garde.

L'apprenti eut besoin d'un peu de temps pour recouvrer la coordination entre son esprit et son corps, pour remuer ses jambes aussi dures et inertes que du bois. Il s'étira avant de se lever, de récupérer son ceinturon, son épée et son bâton, puis, d'une allure mal assurée, de suivre le jeune mécros jusqu'au poste de guet.

Xug pointa de l'index la voûte céleste où brillaient des étoiles éparses. Une lueur incertaine soulevait les ténèbres à l'horizon.

— Bientôt l'aube…

Les ronflements et les sifflements dominaient les bruissements en provenance de la forêt proche.

— Le fleuve est encore loin ?

— Cinq à six jours de marche, répondit Renn.

Un voile de tristesse assombrit le visage de Xug.

— La vie me donnera-t-elle la chance de le voir ?

Le sommeil engourdissait encore le corps de Renn assis à même le sol. Il ne réussissait à garder les yeux ouverts et à se concentrer sur ses pensées qu'au prix d'un effort surhumain. Il ne voyait pas ce que la contemplation de l'Odivir pouvait avoir de merveilleux. Le fleuve évoquait pour lui les crues qui dégénéraient en inondations, l'odeur omniprésente de vase, les hommes et les femmes pataugeant dans le limon pour repiquer les céréales, les flottes de bateaux qui acheminaient leurs cargaisons jusqu'à Arkane, les cris stridents des équipages et des débardeurs, les irruptions brutales des questeurs de la cité et de leurs soldats, les hurlements des paysans condamnés et cloués sur des planches, l'insupportable canicule, les odeurs fétides, les piqûres des insectes rouges et virulents qui s'abattaient en nuées sur les humains et le bétail…

— L'Odivir n'est pas aussi…

Un grondement prolongé l'interrompit, qui provenait de la forêt.

Xug se releva et scruta les environs. Renn l'imita, mais il ne distingua rien dans l'obscurité diffuse. La terre tremblait pourtant comme si un gigantesque troupeau était lancé au grand galop une lieue plus loin.

— On réveille les autres ? proposa l'apprenti.

— Attendons un peu. Ça ne vient peut-être pas vers nous.

À peine avait-il prononcé ces mots que des formes émergèrent de la forêt et avancèrent rapidement dans leur direction, comme une immense vague sombre encore trop éloignée pour qu'ils puissent en distinguer les détails. Ils n'eurent pas besoin de réveiller les autres, les vibrations de plus en plus amples s'en chargèrent.

Orik, l'épée en main, et Garaï les rejoignirent au poste de guet.

— La horde ? souffla le chef du détachement mécros.

— Elle n'est pas aussi importante, objecta le guerrier.

— Alors quoi ?

Orik leva son espadon et le pointa sur la déferlante qui fondait sur eux à grande vitesse.

— Quoi que ce soit en tout cas, je doute que nos armes soient suffisantes pour l’arrêter.

10

ADAMANTA

On ne doit pas se fier à l'immobilité de l'orbal commun. Son venin tue presque instantanément l'imprudent qui marche pieds nus près de lui. Après la crue du fleuve, lorsque mâles et femelles sortent de terre pour frayer, c'est alors qu'ils sont les plus dangereux. Les éclats violets qui chatoient dans ses alluvions sont autant d'invitations à se tenir à l'écart du fleuve et de ses dangers.

La Faune fabuleuse de l'Odivir,
Bibliothèque des Hauts,
Arkane

Le doute n'était plus permis : les corps cloués aux planches de la Porte des Supplices que se disputaient les cracasses étaient bien ceux de dame Albae et du patriarche Nunzio du Drac. Si l'on peinait à reconnaître leurs visages énucléés, déchiquetés par les becs des charognards, les sceaux gravés sur leurs pubis ne laissaient planer aucun doute sur leur identité.

L'indifférence des serviteurs en livrée et des badauds étonna Noy, l'indigna même. La vitesse à laquelle les citadins s'habituaient à la déchéance d'une famille gouvernante légitime, respectée, avait quelque chose de révoltant, comme s'il suffisait d'une simple brise pour bouleverser un équilibre millénaire, comme si l'ordre d'Arkane ne reposait sur aucune fondation solide. De nouveau, le visage d'Oziel du Drac se détacha de son tumulte intérieur. Il lui fallait absolument savoir ce qu'elle était devenue, la tirer des griffes de ses geôliers si elle était encore en vie. Jelioy ne lui avait pas glissé le nom de l'Orbal par hasard. Il doutait qu'une famille aussi

insignifiante que le serpent violet eût trempé dans la conjuration contre le Drac, mais, à défaut, il y dénicherait peut-être des indices qui le mettraient sur une piste. Un ultime regard aux corps suppliciés de dame Albae et du patriarche Nunzio emplit ses yeux de larmes. Combien de fois avait-il rêvé d'entrer dans leur splendide domaine au bras de leur fille ? Il empoigna machinalement le manche rugueux de sa masse d'armes : tant qu'il n'aurait pas vu le cadavre d'Oziel, il remuerait tous les niveaux d'Arkane pour la retrouver et l'aider à reconquérir la place qui revenait au Drac dans le Conseil des Sept ; il restaurerait l'équilibre établi par les Fondateurs et les déesses du fleuve, n'en déplaise à son père et aux autres familles.

Dédaignant la voiture qui l'attendait un peu plus loin, il regagna le domaine du Corridan à pied. L'encombrement des ruelles où les attelages peinaient à se frayer un passage dans la multitude lui aurait fait perdre un temps précieux. Les hommes qu'il écarta de son chemin à coups d'épaule et de coude ravalèrent leurs protestations lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un fils du Corridan.

Le domaine ressemblait à une ruche affolée. Les servantes surexcitées qui papotaient par petits groupes dans les escaliers lui jetèrent des regards furtifs. Son frère Enevoy l'accueillit avec un visage fermé dans le couloir qui desservait les chambres du premier étage. Il saisit Noy par le bras pour le contraindre à s'immobiliser et le fixa avec colère.

— Que s'est-il passé avec père ?

— Il est tombé de cheval.

Noy se dégagea de l'étreinte de son frère et se dirigea vers la porte de sa chambre.

— Pas si vite ! Des palefreniers prétendent que c'est toi et Jelioy qui l'avez désarçonné.

— Ils disent n'importe quoi.

— Ils affirment que père était en colère contre toi. (L'index d'Enevoy se pointa sur le visage de son vis-à-vis.) Il ne t'aurait pas arraché la moitié de la joue sinon…

— Il m'a seulement reproché d'être parti trop tôt de la cérémonie du sceau donnée par l'Orbal. (Noy entrouvrit la porte de sa chambre.) D'ailleurs, je m'apprête à y retourner.

Des lueurs soupçonneuses traversèrent les yeux sombres d'Enevoy.

— Qu'est-ce que tu fichais avec ce vieux fou de Jelioy ?

— J’avais envie de prendre de ses nouvelles. C’est notre oncle, non ?

— Je ne me considère pas comme le neveu d’un débris humain vautré sur son tas de fumier.

— Dommage pour toi : il a beaucoup de choses à nous apprendre.

— Quel genre de choses ? aboya Enevoy, soudain tendu.

Noy se souvint que ses aînés fréquentaient volontiers les fils de l’Aigle et du Loup et se demanda s’ils n’avaient pas trempé dans la conjuration.

— Va donc le lui demander.

Il entra dans la chambre où s’activaient deux servantes de chaque côté du lit. Il avait troussé l’une d’elles, une grande brune aux épaules et aux hanches larges, à plusieurs reprises dans différents recoins du domaine. Il ne lui avait jamais demandé son avis ni son nom. *« Leurs corps protestent, leurs yeux protestent, leurs peaux protestent, leurs silences protestent… »* Il adressa un sourire aux deux femmes. Elles lui répondirent d’une brève courbette sans se départir de leur crispation. Il discerna une profonde tristesse dans les yeux de la servante brune, mais sa condition lui interdit de lui exprimer ses regrets. Après avoir posé sa masse d’armes sur les crochets rivés au mur, il se dévêtit sans attendre que les deux femmes eussent fini de changer les draps, se rendit ensuite dans le cabinet de toilette qu’un ingénieux système de conduits fournissait en eau et s’examina dans le miroir placé au-dessus du bac receveur : le fouet de son père avait creusé une large plaie sur sa pommette et sa joue.

— Tu ne devrais pas te montrer nu devant les servantes.

Enevoy s’était engouffré à son tour dans le cabinet de toilette.

— Je ne t’ai pas autorisé à entrer, répliqua Noy.

— J’avais oublié de te dire : père ne pourra plus jamais marcher normalement.

Noy pensa que le patriarche et lui garderaient chacun un souvenir marquant de leur dernière confrontation : Augoy une jambe hors d’usage, et lui, une cicatrice sur la joue.

— Certaines des servantes m’ont déjà vu nu, finit-il par répondre. Comme elles t’ont vu nu. Certaines nous ont même connus, nos frères et nous, très intimement…

Enevoy lâcha un soupir bruyant.

— C’est tout l’effet que te fait l’infortune de père ?

Noy contempla le reflet de son frère dans le miroir, un visage hâve, disgracieux, auréolé d'une chevelure ébouriffée. Ils ne s'étaient jamais appréciés tous les deux, sans doute parce que Enevoy n'avait pas admis l'arrivée de cet avorton qui lui avait volé la place confortable de petit dernier.

— L'infortune n'épargne personne. Ce n'est pas moi qui le dis, mais maître Ockart.

Enevoy se mordit les lèvres avant de sortir d'un pas rageur du cabinet de toilette.

— Nous en reparlerons au prochain conseil de famille.

Sa voix sèche resta un long moment suspendue dans le silence.

La fête du sceau battait son plein. Les farandoles se formaient et se déformaient sans cesse dans la grande salle des réceptions qui servait de piste de danse. Les musiciens regroupés sur une étroite estrade se démenaient comme de beaux diables pour donner aux invités vieux et jeunes l'envie de gigoter, associant les notes aigrelettes des instruments à cordes et des flûtes aux sons sourds et cadencés des tambourins.

Noy n'avait jamais aimé danser. Il fixait sans les voir les corps entremêlés qui se trémoussaient devant lui. Il trouvait grotesques les poses des filles tentant d'attirer l'attention des garçons, et stupides les postures des garçons cherchant à impressionner les filles. Personne ne semblait remarquer qu'il était revenu. Il apercevait par instants, au milieu de la mer de têtes environnantes, le visage rieur de dame Elvare cernée d'hommes, des bourgeois principalement, fascinés par sa beauté. Il lui parut tout à coup aberrant d'espérer recueillir des indices sur le traitement échu à Oziel du Drac. Il résolut de tenter le tout pour le tout en interrogeant directement un représentant de l'Aigle, mais il ne repéra aucune tenue orangée dans l'assistance.

— Vous avez changé d'avis ?

La voix, bien que fluette, avait dominé le brouhaha. Il se retourna. Adamanta de l'Orbal le salua d'une révérence maladroite et lui tendit une coupe emplie de vin rouge.

— Votre mère avait raison : nous devons profiter de notre jeunesse…

Une moue étira les lèvres pulpeuses de l'adolescente. Elle avait une poitrine opulente malgré son jeune âge.

— Vous n’avez pourtant pas l’air de vous amuser beaucoup…

— Quelque chose me tracasse. Mais vous n’avez probablement pas les réponses à mes questions.

— Essayez toujours.

Noy scruta les yeux clairs de son interlocutrice avant de boire une gorgée de vin : ils révélaient une intelligence vive et une gravité inattendue en dépit de son air poupin.

— Je ne vois dans cette assemblée aucun envoyé de l’Aigle ni du Drac. Votre famille est-elle fâchée avec ces deux familles ?

Elle le dévisagea de l’air navré dont elle aurait gratifié un enfant de quatre ans. Le débordement d’une farandole la contraignit à reculer et à marquer une pause avant de répondre :

— Allons dans une autre pièce, nous y serons plus à l’aise pour parler.

Elle le prit d’autorité par la main et l’entraîna vers la sortie de la salle. Ils traversèrent un premier couloir et s’installèrent dans un boudoir désert meublé de fauteuils profonds et d’épais tapis aux motifs complexes. Trois sculptures de serpent de vase ornaient les murs aux pierres épaisses. La gueule froide et noircie d’une cheminée encadrée d’un manteau de bois ouvragé béait sur le mur du fond.

Adamanta referma soigneusement la porte derrière eux et tira le verrou.

— Ainsi, personne ne nous dérangera, précisa-t-elle.

Ils s’installèrent dans un canapé deux places habillé d’un tissu de la même couleur que la robe de l’adolescente. Noy eut l’impression, qu’il chassa d’une expiration énergique, de s’être précipité tête baissée dans un piège. Il but une deuxième gorgée de vin dont l’amertume, qui ne l’avait pas frappé la première fois, lui tira une grimace.

— Vous ne saviez donc pas que le Drac a été exterminé et que l’Aigle est en deuil ? reprit l’adolescente.

— Je savais vaguement pour le Drac, pas pour l’Aigle.

— Messire Sylver est mort, égorgé par une héritière du Drac qu’il avait capturée.

La respiration de Noy se suspendit.

— Quelle héritière ?

La moue d’Adamanta exprimait cette fois le mépris.

— La catin qui faisait baver comme des foueurs tous les fils des Hauts : Oziel.

Il en appela à l'art de l'impassibilité inculqué par maître Ockart pour masquer son trouble.

— Sait-on ce qu'elle est devenue ?

L'adolescente haussa les épaules.

— Le sort de cette putain n'a aucune importance. Occupons-nous plutôt de nous. (Elle lui caressa le visage d'un revers de main aussi léger qu'une plume d'oiseau.) Qu'est-il arrivé à votre joue ?

— Un désaccord avec mon père…

— C'est ce désaccord qui nous a valu votre retour, n'est-ce pas ?

Ce brouillon de femme à peine sortie de l'enfance était décidément très futé.

— Pas seulement.

Elle accentua sa caresse et se rapprocha de lui. Son souffle chaud lui enveloppa le cou.

— Le principal est que tu sois revenu, Noy du Corridan…

Elle lui captura la bouche avec une telle rapidité, une telle adresse, qu'il n'eut pas le temps de réagir. Elle lui mordit violemment la lèvre inférieure, qu'elle garda un long moment entre ses dents tranchantes. Au gémissement étouffé du fils du Corridan répondit le rire à la fois moqueur et cristallin de la fille de l'Orbal. La saveur doucereuse du sang emplit le palais de Noy. Adamanta se recula, les yeux brillants, les lèvres barbouillées d'écarlate.

— Ton sang, Noy, est un véritable nectar.

Interdit, il but un peu de vin à la fois pour se donner une contenance et se rincer la bouche. Il se rendit compte à sa grande confusion qu'il avait une irrésistible envie d'elle. Sans doute pratiquait-elle les jeux de l'amour depuis quelques années, ou encore avait-elle versé des poudres aphrodisiaques dans le vin qu'elle lui avait servi. Elle continuait de rire aux éclats, évoquant l'une de ces harpies légendaires du fleuve qui se moquaient des hommes qu'elles séduisaient et vidaient de leur sang avant de les précipiter dans les eaux boueuses. Il ne tenta pas de se dérober lorsqu'elle revint à la charge. Les mains de l'adolescente se glissèrent comme des reptiles sous ses vêtements et l'affolèrent de ses caresses. Il eut beau se dire qu'elle le manipulait, que le piège se refermait sur lui, il n'eut pas la force de la repousser. Il la laissa lui retirer ses vêtements, puis la regarda se déshabiller à son tour, comme hypnotisé, étourdi par le feu dévorant qui se diffusait dans ses veines, interloqué par la violence de son propre désir.

L’étroitesse des hanches d’Adamanta offrait un contraste affriolant avec l’opulence de sa poitrine. Une fois débarrassée de sa confidente, elle se percha sur lui et, avec une adresse qui démontrait une grande habitude dans le domaine, elle agrippa son membre et le guida jusqu’à ce qu’il soit enveloppé de sa chair chaude, palpitante, brûlante. Il eut l’impression d’être tout entier plongé en elle, comme si leurs deux corps n’en formaient plus qu’un. Jamais il n’avait éprouvé de telles sensations, si intenses qu’elles en devenaient douloureuses, avec les servantes du Corridan. Le bassin d’Adamanta montait et descendait avec une lenteur exaspérante le long de son ventre, le relâchant et l’aspirant comme une bouche insatiable. Chacune des morsures et des griffures qu’elle semait sur son cou, ses joues, son torse, son dos accentuait son plaisir jusqu’au vertige.

Des coups sourds retentirent. Il n’y prêta pas attention jusqu’à ce qu’il se rende compte qu’on frappait à la porte. Adamanta se détacha de lui avec une soudaineté qui l’abandonna hébété sur le canapé, puis elle se recroquevilla sur un coin du tapis en poussant des hurlements stridents.

De sombres pensées roulèrent sous le crâne de Noy, qui demeura pétrifié, transpercé par les cris de l’adolescente, incapable de rétablir la coordination entre son esprit et son corps. La porte s’ouvrit dans un fracas assourdissant. Les gonds et la serrure arrachés roulèrent sur les dalles de pierre. Une dizaine de serviteurs et de soldats s’engouffrèrent dans la pièce, précédant un deuxième groupe composé du patriarche Amiol, de dame Elvare, de dignitaires du Conseil et d’officiers de l’armée de l’Orbal.

Noy eut le réflexe de ramasser sa tunique et d’en couvrir son bassin. Dame Elvare se précipita sur Adamanta toujours prostrée, l’enlaça et lui caressa les cheveux en lui chuchotant des mots d’apaisement. Amiol s’avança vers le fils du Corridan, toujours allongé sur le canapé. La colère creusait les rides du patriarche et soulignait l’austérité de son visage. De près, il paraissait plus âgé qu’un tronc desséché par le temps, ses yeux avaient la noirceur d’un puits au fond de leurs orbites, ses cheveux longs s’écoulaient en ruisseaux gris et minces sur ses épaules affaissées.

— Est-ce ainsi que vous remerciez une famille qui vous fait l’honneur et l’amitié de vous accueillir à la fête du sceau, Noy du Corridan ?

Bien que posée, la voix du patriarche évoquait un roulement d’orage lointain. Le manche ouvragé du fouet traditionnel de l’Orbal saillait de la large ceinture de cuir serrant son habit violet orné de broderies. Une

question saugrenue domina les pensées confuses de Noy : pourquoi son propre père utilisait-il l'arme symbolique d'une autre famille ? La marque du fouet sur sa joue lui apparaissait maintenant comme un sinistre présage des tourments qui l'attendaient. Il ne parvint pas à remettre un semblant d'ordre dans son esprit, il continuait de baigner dans une chaleur étouffante, son sang roulait dans ses veines comme de l'acier fondu.

— Vous rendez-vous compte de l'offense faite à notre famille ? reprit le patriarche. De l'offense faite à ma fille ? Le Conseil des Sept a condamné à mort des fils des Hauts pour des forfaits moins graves que le vôtre.

— C'est votre fille qui…, bredouilla-t-il.

— Menteur !

Adamanta s'était arrachée des bras de sa mère pour se redresser et protester, se voilant la poitrine de ses mains. Des larmes roulaient sur ses joues, des filets de sang tissaient une mantille écarlate sur sa peau blanche. Noy ne se souvenait pas de l'avoir griffée ni mordue pourtant. Une parfaite illusion de victime.

— Accusez-vous ma fille de vous avoir… forcé ? rugit Amiol.

Noy se leva à son tour, maintenant sa tunique serrée contre son bas-ventre, espérant recouvrer un peu de dignité et donner davantage de force à ses paroles. Il parvint à conserver son équilibre en dépit du tremblement de ses jambes.

— Seulement d'avoir pris l'initiative. C'est elle qui m'a invité dans cette pièce, elle qui a tiré le verrou…

— Il a dit qu'il voulait me parler d'une chose importante, l'interrompit Adamanta. Il m'a demandé de le conduire dans un endroit tranquille et de fermer la porte afin que nous ne soyons pas dérangés. Une fois dans cette pièce, il s'est jeté sur moi, m'a arraché mes vêtements et m'a… m'a…

L'adolescente éclata en sanglots.

— C'est lui qui t'a infligé ces blessures ? demanda le patriarche.

Elle renifla bruyamment à plusieurs reprises avant de répondre :

— Je me suis débattue, il m'a frappée et griffée pour m'empêcher de crier.

Noy comprit qu'il ne lui servirait à rien de se défendre. Le prix à payer pour son imprévoyance se montrerait sans doute exorbitant. Il maudit son oncle de l'avoir poussé à fouiner du côté de l'Orbal.

Amiol s’avança près de lui et le toisa à la façon d’un boucher examinant une bête.

— Nous vous traduirons devant le Conseil, Noy du Corridan. Votre crime est grand, et nul ne prendra votre défense, pas même ceux de votre famille.

Un reliquat de raison interdit à Noy de lancer sa tunique au visage de son interlocuteur. Maître Ockart lui avait recommandé la patience et le silence en cas de conflit avec un membre d’une autre famille gouvernante, plus encore s’il était considéré comme le responsable de l’offense. Il lui restait à savoir pourquoi le serpent violet s’était ainsi joué de lui. Si l’Orbal s’était donné cette peine, c’était sans doute qu’il avait une proposition inacceptable à lui soumettre. Il crut entrevoir des remords dans le regard furtif que dame Elvare lui lança.

— À moins que vous n’acceptiez de réparer votre faute, ajouta le patriarche.

— Comment ?

Amiol se dirigea vers sa fille, la prit par le bras et la poussa vers le fils du Corridan. Elle garda la tête baissée, comme mortifiée d’être offerte nue et souillée aux regards.

— En l’épousant. C’est la seule façon de lui rendre son honneur. La cérémonie aura lieu dans trois jours. Ma dame Elvare en fixera les modalités avec dame Velde, votre mère.

— Et si je refuse ?

Noy avait posé la question pour la forme ; il en connaissait déjà la réponse.

— Ce sera la crucifixion à la Porte des Supplices. (Un sourire vénéneux étira les lèvres fendillées du patriarche.) Quel est votre choix ?

Noy contempla l’adolescente, le rideau de ses cheveux bruns tiré sur son visage, son corps mi-féminin mi-enfantin. S’il ne parvenait pas à échapper à ce mariage, il consacrerait une grande partie de ses nuits à se venger de l’affront que cette petite putain venait de lui infliger.

— Votre choix, insista Amiol.

Le fils du Corridan s’entendit dire, comme dans un cauchemar :

— J’accepte de l’épouser… à condition que mes parents agréent ce mariage.

11

LA DÉSOLATION

Pire que la guerre,
Pire que la pauvreté,
Pire que la vieillesse,
Pire que la faiblesse,
Pire que la faim,
Pire que la soif,
Pire que le déshonneur,
Pire que la mort,
Il y a la folie.

Proverbes et chansons,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Un rayon de lumière tombant d’une lucarne irritait les paupières d’Oziel. De l’autre côté de la grille s’élevait une rumeur qui lui rappelait les réveils matinaux de la maison du Drac. Les dalles de pierre lui avaient endolori les hanches et le dos. Elle palpa machinalement les bubons sous la gaze dissimulant son visage, et les souvenirs lui revinrent en rafales : les frères de la Résurrection, le drac blotti sous sa robe, la mécrose, les garçons et leurs frondes, les réactions des badauds et des conducteurs de la Guilde des Transporteurs, l’intervention des légionnaires, l’entrevue avec l’officier aux propos inquiétants… Elle s’aperçut que quelqu’un, probablement agacé par les tintements, lui avait retiré sa clochette pendant son sommeil. Un légionnaire ? L’un de ses codétenus ? Pourquoi ne s’était-elle pas réveillée ?

Une dizaine d'hommes et de femmes peuplaient le cachot, certains encore allongés, d'autres assis ou prostrés contre les murs. Des gobats, des rongeurs au pelage rayé et à la longue queue nue, se promenaient sans crainte entre les captifs. Oziel n'en avait jamais vu d'aussi gros dans les bâtiments ou les jardins du domaine familial. La puanteur lui parut encore plus suffocante que la veille. Certains prisonniers se soulageaient à même le sol sans utiliser l'orifice d'un pied de diamètre béant dans un coin de la pièce. Pourquoi la Légion avait-elle jeté ceux-là dans ce cachot ? Avaient-ils commis un crime ? Avaient-ils insulté les déesses du fleuve ou un membre d'une famille régnante ?

Elle chercha du regard un interlocuteur, arrêta son choix sur un homme entre deux âges assis non loin d'elle et dont les yeux, globuleux sous des arcades sourcilières saillantes, la fixaient avec insistance.

— Pour quel motif êtes-vous enfermé ici ?

L'homme parut surpris, voire effrayé, par sa question. Il se rencogna contre le mur en secouant la tête, tira dans tous les sens sur ses haillons, proféra des sons qui n'étaient ni des mots ni des plaintes. Il avait perdu la raison. Affinant son observation, Oziel s'aperçut que ses codétenus étaient tous atteints de démence. Leurs regards et leurs comportements trahissaient un déséquilibre mental qui leur interdisait de contrôler leurs mouvements et leur langage. Elle ne s'était jamais demandé ce que devenaient les aliénés des Hauts. Elle n'en avait jamais croisé dans les rues, encore moins dans l'enceinte du Drac. Elle avait entendu dire que les parents qui avaient eu l'infortune de concevoir un enfant anormal s'en débarrassaient discrètement sans encourir les foudres de la justice arkanienne. On ne considérait pas ces disparitions comme des meurtres : les résidents des Hauts ne souhaitaient croiser que des êtres sains de corps et d'esprit. Les compagnons d'infortune d'Oziel avaient sans doute été frappés de folie à l'âge adulte, soit parce qu'ils avaient connu un important revers de fortune, soit parce qu'ils recélaient en eux le germe de l'aberration depuis leur naissance. Certains d'entre eux avaient-ils un lien de parenté avec une famille régnante ? Pourquoi ne pas simplement les bannir hors de la cité ? Quel sort réservait-on à ces malheureux ?

Un cliquetis puis un crissement précédèrent l'irruption de deux hommes dans le cachot : un geôlier hirsute et bedonnant muni d'un énorme trousseau de clefs et le colosse en tenue noire d'officier de la Légion, qui avait reçu

Oziel la veille. Ils examinèrent un à un les détenus avant d'en désigner trois, deux hommes et une femme, et de les forcer à se lever à coups de pied.

Le colosse tendit le bras en direction d'Oziel.

— La mécrosée, tu viens aussi.

La chaleur du drac s'amplifia sur le bas-ventre de la jeune femme jusqu'à se muer en brûlure. Elle se leva avec docilité, pas fâchée dans le fond de quitter cette pièce à l'odeur insoutenable. En elle s'imposait l'image d'une silhouette sombre et hiératique d'où émanait un froid pénétrant, intolérable. Le drac la prévenait qu'on la conduisait devant cet énigmatique personnage dont elle ne discernait pas les traits, et qu'il n'y avait rien de bon à attendre de leur rencontre.

Quatre légionnaires armés de lances encadrèrent les captifs à l'extrémité d'un couloir plongé dans une pénombre diffuse. L'officier les accompagna jusqu'à l'étroit escalier taillé directement dans la paroi, qui s'enfonçait presque à pic dans les entrailles du sol, puis se retira. Le poids de la serre tendait le tissu de la robe d'Oziel. Personne n'avait songé à la fouiller, comme si le port d'une arme était incompatible avec la condition de mécrosée. L'un des soldats alluma une torche dont la flamme dansante révéla des marches inégales, usées. De chaque côté de l'escalier, béaient des gouffres insondables. Des cailloux roulaient sous leurs pieds et dégringolaient dans le vide sans qu'un bruit en dévoile la profondeur. La fatigue, déjà, alourdissait et engourdissait le corps d'Oziel. Même si les bubons n'avaient pas grossi, du moins ceux qu'elle avait examinés à son réveil, la mécrose poursuivait son implacable travail de sape. Elle regrettait amèrement d'avoir suivi les conseils des frères de la Résurrection, d'avoir accepté d'être ainsi profanée. Aucune cause ne valait que l'on se dégrade de la sorte. La présence de la fiole dans la poche de sa robe ne suffisait pas à l'alléger de ses doutes. La proximité du drac ne changeait pas grand-chose non plus à son sort. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule, aussi désemparée, aussi sale. Les déesses et les hommes l'avaient abandonnée. Son instinct de survie la poussait encore à choisir les bons passages en dévalant les marches, même si le légionnaire qui portait la torche prenait par endroits trop d'avance pour que la lumière fût d'une réelle utilité.

Ils atteignirent enfin le fond du gouffre et marchèrent encore un quart de lieue sur une surface rugueuse et nue avant d'entrevoir une paroi verticale et de s'avancer vers une ouverture au cintre arrondi surmontée d'un relief

sculpté à même le rocher. Oziel ne parvint pas à en distinguer les détails : il lui sembla entrevoir des formes allongées semblables à des serpents, ou à des tentacules.

Quelqu'un les attendait de l'autre côté de l'ouverture, un homme à la blancheur et à la maigreur insolites. On aurait dit, sans les lueurs sourdes qui léchaient ses yeux étroits, un squelette enveloppé d'un suaire. Sa tunique noire tombait sur ses pieds chaussés de sandales. Ses cheveux clairsemés sinuaient sur son crâne comme des veines insolites. Elle reconnut la silhouette que lui avait montrée le drac avant sa sortie du cachot.

— Votre nouvelle livraison, comme convenu, déclara le légionnaire équipé de la torche.

Le regard de l'homme en noir vola d'un captif à l'autre avec la rapidité et la férocité d'un oiseau de proie. Lorsqu'il se posa sur Oziel, il fit signe au légionnaire d'approcher la flamme.

— Il se dégage de cette femme quelque chose qui ne me plaît pas, marmonna-t-il après l'avoir examinée avec une attention qui lui plissait le front et l'arête du nez.

— La mécrose peut-être, avança le légionnaire.

— Je croyais que la mécrose avait disparu.

— Elle est apparemment de retour, servant.

— Tant mieux : Hilyaon apprécie les mécrosés.

— Comment le savez-vous ?

L'homme en noir exprima son agacement d'une moue crispée.

— Rejoignez nos rangs, et vous en serez informé.

— Vos croyances ne sont miennes, servant. Je me borne à vous livrer les prisonniers que me confie mon supérieur.

Sans quitter Oziel des yeux, l'homme en noir hocha la tête d'assez mauvaise grâce.

— Inutile de prolonger davantage cet entretien.

Les légionnaires s'éloignèrent ; le bruit de leurs pas décrut peu à peu. Malgré sa faiblesse, Oziel jugea le moment venu de passer à l'action. L'homme en noir, seul face à elle, ne semblait pas de taille à lui opposer une véritable résistance. Elle glissa la main dans la poche de la robe, referma les doigts sur le manche de la serre et raffermit sa détermination. Elle n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution : d'autres hommes vêtus de noir

surgirent de l’obscurité et se déployèrent autour des quatre captifs. Ils s’étaient tenus dans l’ombre, prêts à intervenir à tout moment, le temps de la conversation entre le servant et le légionnaire. Elle relâcha la serre et retira sa main de la poche de la robe.

— Puissent leur sang et leur souffrance combler Hilyaon, déclara le servant.

Les autres saluèrent ses paroles d’une lamentation grave et monocorde qui se prolongea en échos décroissants sous les voûtes.

— Amenez-les dans la salle des sacrifices et préparez-les. Nous aurons du monde ce soir.

Escortés par une dizaine d’hommes, les captifs furent conduits, par une succession de salles et de couloirs qu’éclairaient des lampes à huile disposées tous les trente ou quarante pas, dans une pièce qui ressemblait à une scène fermée par un panneau métallique probablement escamotable. Les roues dentelées et les chaînes rappelèrent à Oziel les mécanismes dissimulés dans les galeries souterraines de l’antre de la Résurrection. Çà et là, se dressaient des appareils aux formes complexes dont elle ne parvint pas à deviner l’usage. Les regards mornes de ses trois compagnons d’infortune n’affichaient aucun étonnement, aucune crainte. L’odeur sourde qui imprégnait les lieux évoquait à la fois la rouille, la moisissure, l’urine et une office de cuisine. D’imperceptibles souffles d’air taquinaient les flammes des lampes. Des grondements indistincts montaient des profondeurs de la terre.

On leur apporta des plateaux garnis d’un repas dont Oziel se força à ingurgiter chaque bouchée, malgré sa nausée latente et le goût fade de la nourriture. Incapable de réfléchir, elle devait au moins fournir de l’énergie à son corps. Même si elle n’avait aucune idée de l’endroit où elle se trouvait, ni de ce que voulaient ces gens, elle savait que le piège s’était refermé sur elle. Assise contre une paroi, elle releva la tête et croisa le regard d’un jeune homme vêtu de noir accroupi quelques pas plus loin qui l’observait avec un intérêt non dissimulé. Ses longs cheveux blonds, ses traits délicats et son teint pâle lui donnaient l’air d’une divinité déchue. Ses yeux clairs exprimaient une compassion, une humanité indécelables chez les autres, comme s’il avait intégré leurs rangs par mégarde.

Elle lui adressa un sourire auquel il répondit d’un signe de tête complice. Une fois son repas achevé, elle s’approcha de lui et se plaça de

manière à pouvoir lui parler sans être entendue des autres.

— Où sommes-nous ? chuchota-t-elle.

Il haussa les sourcils, surpris par la question, et vérifia que personne ne leur prêtait attention avant de répondre, à voix basse :

— Vous n'avez jamais entendu parler de la Désolation ?

Elle fut projetée quelques années en arrière, au temps des premières heures sombres du Drac, lorsque Matteo avait été condamné au bannissement perpétuel dans les Fonds pour avoir participé à d'abominables cérémonies orchestrées par la Désolation.

— Que vont-ils faire de nous ?

L'air affligé de son interlocuteur glaça Oziel.

— Vous sacrifier à Hilyaon, murmura-t-il à contrecœur.

— Qui est Hilyaon ?

Le jeune homme suivit quelques instants des yeux ses congénères qui s'affairaient autour des appareils en échangeant des banalités. Les trois autres captifs, prostrés dans un coin, paraissaient indifférents à ce qui se passait autour d'eux.

— Le Dieu des profondeurs. Celui que nous, les servants, devons nourrir du sang et de la souffrance des sacrifiés pour qu'il daigne nous apparaître un jour.

Il pointa l'index au-dessus de sa tête. Oziel aperçut, sculpté dans le plafond, un motif dont elle discerna cette fois les détails : sept tentacules, terminés chacun par une tête balançant entre serpent et murène des bassins, saillaient d'un corps allongé, écailleux, pourvu à l'une de ses extrémités d'une gueule ouverte sur d'énormes crocs.

— Ce n'est qu'un monstre !

Oziel regretta d'avoir prononcé ces mots lorsqu'elle vit se rembrunir son interlocuteur ; il était son seul allié dans cet endroit de cauchemar, sa seule lumière dans les ténèbres.

— Qui est monstrueux ? protesta-t-il d'une voix vibrante de colère contenue. Lui ou vous ?

Elle apaisa son courroux d'un nouveau sourire assorti d'un geste de la main.

— Pourquoi avez-vous rejoint les rangs de la Désolation ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais l'intervention de l'un de ses congénères l'en empêcha.

— Arjo, qu’est-ce que tu fous ? Ça ne va pas se faire tout seul !

— J’arrive…

Il se releva après avoir lancé un regard désolé à la jeune femme et rejoignit les autres devant les appareils.

Elle espéra revoir Arjo lorsque la porte de la minuscule cellule s’entrouvrit dans un grincement. On l’y avait enfermée une bonne sixte plus tôt. Elle s’était allongée sur la planche épaisse fixée au mur et qui servait de couchette, et avait essayé de se détendre. On lui avait laissé une cruche contenant une eau au goût atroce de vase. Les bubons, qui la tiraillaient de plus en plus, semblaient à tout moment sur le point de se crever et de libérer leur contenu nauséabond. Elle avait cessé de ressentir la chaleur du drac. Une rapide vérification sous sa robe lui avait confirmé qu’il avait disparu. Il l’avait abandonnée lui aussi, profitant de son assoupissement pour s’éclipser. Peut-être avait-il compris que tout espoir était perdu et qu’il valait mieux pour lui regagner son repaire des profondeurs ? Il restait à Oziel la serre de l’Aigle pour se donner la mort si aucune autre issue ne se présentait. Par l’un de ces détours ironiques dont se délectait le destin, elle se servirait de l’arme d’un ennemi de sa maison pour mettre fin à la lignée du Drac.

Arjo ne faisait pas partie des trois servants chargés de l’emmener dans une nouvelle pièce meublée d’un bassin de pierre empli d’eau et d’une table où reposait une tenue noire repliée.

— Déshabille-toi, ordonna l’un des servants.

Se séparer de sa robe équivaudrait pour Oziel à se départir de la serre, donc, de la possibilité de mettre fin à ses jours. Les mots d’Arjo ne cessaient de retentir en elle : la Désolation ne nourrissait pas seulement son Dieu du sang des sacrifiés, mais également de leur souffrance, ce qui signifiait une interminable agonie, une mort odieuse. Se pouvait-il que Matteo, le premier héritier du Drac, eût réellement participé à ces abominables cérémonies ?

— Déshabille-toi, répéta le servant d’une voix plus dure. Retire les bandelettes aussi. Puis tu entreras dans le bain.

Elle examina les lieux d’un regard circulaire. Aucun bruit ne résonnait dans le couloir qui desservait la pièce. Elle n’aurait personne d’autre à affronter que ces trois hommes de corpulence moyenne. Elle devrait

simplement les tuer avant que leurs cris ne donnent l'alerte. Elle feignit de remonter sa robe pour la faire passer par-dessus sa tête, saisit la serre au passage, puis continua de se dévêtir. L'un des servants vérifiait la température de l'eau tandis que les deux autres conversaient à voix basse. Une fois déshabillée, elle dissimula le plus longtemps possible la lame sous son vêtement tire-bouchonné tout en se rapprochant des deux hommes qui discutaient non loin de la porte. Lâchant sa robe, vêtue de ses seules bandelettes et chaussures, elle frappa le premier à la gorge d'un coup précis, fulgurant, retira le fer sans perdre un instant, et le plongea aussitôt jusqu'à la garde dans le cou de l'autre. Leur sang, jaillissant par saccades, l'éclaboussa. Leurs râles donnèrent l'alerte au troisième servant, qui se retourna juste à temps pour voir la jeune femme fondre sur lui et lui planter la lame courbe sous le menton. Elle l'y laissa enfoncée jusqu'à ce qu'il bascule en arrière et s'affaisse dans le bassin de pierre.

Bien que très bref, l'affrontement l'avait épuisée. Elle dut s'asseoir sur le bord du bassin pour récupérer quelques forces. Les trois hommes achevaient de se vider de leur sang. Elle ne décela aucun bruit alarmant dans la rumeur environnante, se demanda comment se repérer dans les entrailles fétides de la Désolation.

Un froissement la tira de ses réflexions. Le drac battait des ailes à hauteur de son visage, crachant des lueurs éphémères par sa gueule entrebâillée. Ses yeux phosphorescents la sondaient jusqu'aux tréfonds de son être. Une vague de chaleur et de joie la recouvrit avant que des images de couloirs, d'escaliers, de passages ne se succèdent dans son esprit. Elle comprit qu'il se proposait de lui servir de guide dans le dédale et, prise d'un regain d'énergie, elle enfila sa robe, remonta la capuche, rinça rapidement la serre avant de la glisser dans la poche, s'assura de la présence de la fiole d'antidote, puis se lança sur les traces de la créature ailée qui, volant deux pas devant elle, l'entraînait dans le couloir.

De l'éperon rocheux sur lequel elle était allongée, Oziel avait une vue d'ensemble d'une grande pièce équipée de gradins et de balcons qui l'apparentaient à une salle de spectacle. Elle se demandait toujours pourquoi le drac l'avait menée dans ce cul-de-sac. Deux choix s'offraient désormais à elle : rebrousser chemin, autrement dit progresser à coups de reptations pénibles dans une succession de boyaux étranglés, ou sauter dans

le vide, tomber d'une hauteur de deux perches avec toutes les chances de se rompre les os. Épuisée, incapable de prendre une décision, elle avait fini par s'endormir.

Les adeptes de la Désolation ne s'étaient pas lancés à sa poursuite, du moins elle n'avait observé aucun remue-ménage, aucun tapage révélateur d'une traque.

Un brouhaha l'avait réveillée. Des hommes se rassemblaient dans la pièce en contrebas ; les uns vêtus d'amples capes au col relevé qui dissimulaient en partie leur visage, les autres portant les tenues traditionnelles des familles régnantes – elle reconnut, malgré la distance, le visage carré et rougeaud de Jiun, le frère de Sylver –, d'autres encore les habits des financiers ou des questeurs. Leur nombre se montait à une trentaine lorsque se présenta un personnage qui l'intrigua. Tous s'écartèrent pour lui ménager un passage jusqu'au premier rang des gradins. Seule sa tête émergeait de son ample pèlerine brune. Aux lueurs mouvantes des torches, elle distingua les détails de son visage. Il correspondait trait pour trait à la description que lui en avait faite Ulio : peau rugueuse, grise et craquelée comme une terre aride, yeux brillant d'un éclat singulier au fond de leurs profondes cavités, cheveux rares d'une couleur brun-jaune de paille sèche. Un œil-de-pierre, un pétrocle, l'un de ceux qui, selon la légende, avaient le pouvoir de pétrifier les malheureux qu'ils fixaient. Sa conversation avec le gardien de la parole de la Résurrection revint à la mémoire de la jeune femme : *« Ce sont des éclaireurs. Une avant-garde. Ils ont été envoyés pour diviser et affaiblir les défenses d'Arkane… ils recourent à une forme de connaissance qui engourdit l'esprit et altère la discrimination, la clairvoyance. »* Elle craignit qu'il ne puisse, grâce à sa magie, détecter sa présence deux perches au-dessus de lui. Plusieurs fils de famille, reconnaissables aux couleurs de leurs uniformes, vinrent saluer l'œil-de-pierre avec une déférence obséquieuse. L'Aigle, le Loup, le Dauphin, le Corridan, l'Orbal, l'Ours, toutes les maisons étaient représentées. Elle prit alors conscience que les six autres familles avaient participé au complot. Le patriarche Nunzio avait-il contrecarré d'une manière ou d'une autre les manœuvres des pétrocles comme l'avait suggéré le gardien de la parole ?

Jiun ne paraissait guère abattu par la mort de son frère Sylver, bien au contraire : il avait grimpé d'un rang dans l'ordre de succession de l'Aigle,

et son naturel ambitieux, envieux, s'en accommodait fort bien. Au regard pétri de morgue qu'il promenait sur les hommes réunis dans cette salle, il semblait même occuper un rang supérieur au sein de l'assemblée, sans doute parce que l'Aigle incarnait le noyau, le cœur, de la conjuration.

Le magma noir, brûlant et douloureux de la haine se répandit dans les veines d'Oziel. Elle faillit hurler, se l'interdit en s'enfonçant les ongles dans les paumes. Le drac avait de nouveau disparu. Son comportement demeurait une énigme. Quel dessein poursuivait-il ? L'avait-il conduite sur cet éperon rocheux afin qu'elle puisse contempler et compter ses ennemis, les ennemis du Drac, les ennemis d'Arkane ? Elle se raisonna : l'heure de la revanche sonnerait tôt ou tard, elle s'offrirait elle-même le plaisir de rentrer son arrogance dans la gorge de Jiun.

Un crissement domina le brouhaha et le silence descendit sur la salle, à peine troublé par une respiration précipitée. L'œil-de-pierre et les autres s'installèrent sur les premières rangées des gradins. Oziel devina qu'ils contemplaient une scène, sans doute la scène où l'avaient conduite les servants deux sixtes plus tôt. Elle n'avait pas la possibilité de l'entrevoir de l'éperon où elle était allongée.

Une voix vibrante s'éleva et gagna peu à peu en puissance.

— Daigne recevoir notre offrande, ô Hilyaon. Que ce sang, que cette souffrance te nourrissent, puisses-tu revenir des profondeurs où tu fus banni, puisses-tu recouvrer la gloire et la puissance qui étaient tiennes voilà de cela des millénaires, puisses-tu triompher de tes ennemis, que ton règne vienne et se prolonge jusqu'à la fin des temps.

Un gémissement étouffé et une succession de cliquetis ponctuèrent sa psalmodie. Une tension soudaine figea l'assistance. Les premiers hurlements retentirent, effroyables. Oziel eut beau plaquer de toutes ses forces les paumes de ses mains sur ses oreilles, ils continuèrent de lui perforer les tympans. Elle ne sut pas combien de temps les cris se prolongèrent, mais lorsque le silence retomba, elle se rendit compte qu'elle pleurait tandis que, deux perches plus bas, les fils de famille et les autres comploteurs, surexcités, commentaient le spectacle à grand renfort d'exclamations et de rires.

12

SIXORNES

Que ton cœur soit pur lorsque tu croises une sixorne,
Ou elle, l’envoyée des déesses, te punira de tes fautes,
Que tes pensées soient douces devant une sixorne,
Ou elle, la déesse incarnée, se montrera sans pitié,
Que les hommes fassent de leur monde un paradis,
Ou elles, les messagères des déesses, déserteront le pays d’Arkane,
Que les hommes rétablissent rapidement l’harmonie,
Ou elles, les servantes des déesses, s’en iront pour toujours,
Que jamais un homme ne tue une sixorne,
Ou viendront les heures sombres, les temps du malheur,
Où les vivants envieront les morts.

La légende des sixornes,
La Geste arkanienne,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Les formes encore indistinctes avançaient en rangs tellement serrés qu’elles ne formaient qu’un seul et gigantesque corps occupant pratiquement toute la largeur de l’espace dégagé entre la forêt et le tertre rocheux où Orik, Renn et les mécros avaient passé la nuit.

— Des animaux…

Le grondement de plus en plus puissant avait contraint le guerrier à hurler.

— On dirait des… (La pointe de la langue de Garaï humecta furtivement ses lèvres sèches.)… sixornes !

Il avait prononcé ce mot d'une voix empreinte d'incrédulité et de terreur.

— Les sixornes ne sont que des légendes, objecta Xug.

— Il faut croire que non. Il y en a même des centaines devant nous.

Les détails se précisaient à la lumière du jour naissant. Les pattes puissantes des animaux frappaient le sol avec une régularité de métronome, soulevant dans leur sillage un nuage de poussière et de mousse pulvérisée. Plusieurs cornes effilées, noires, légèrement recourbées ornaient leurs museaux allongés, dont l'une, la plus grande, la plus claire également, se dressait au milieu de leur front. Leurs yeux brillaient avec une extraordinaire intensité, jetant des éclairs étincelants qui tissaient au-dessus d'eux une trame lumineuse instable. Chacun d'eux pesait sans doute une dizaine de quintaux. Robe brune rayée de noir, cous massifs, poitrails musculeux, ils fonçaient droit devant eux, tête baissée, cornes en avant, comme poussés par un vent de panique.

— Nous devons dévier leur course, cria Orik. Ou ils nous réduiront en bouillie.

— Ils éviteront peut-être la butte sur laquelle nous…

Orik interrompit Garaï d'un geste du bras.

— Pas question de prendre le risque. Placez vos meilleurs archers devant. Qu'ils visent les animaux du milieu. Ils doivent en tuer quelques-uns pour séparer le troupeau en deux.

Aucun mécros ne bougea. La multitude approchait à vive allure, et leur refuge paraissait précaire à Renn tout à coup, incapable en tout cas de contenir l'immense déferlante qui s'apprêtait à les engloutir.

— Qu'est-ce que vous attendez ? glapit Orik.

— La légende dit : malheur à l'humanité si un homme tue une sixorne, répondit Garaï.

— Une foutue légende ! gronda le guerrier. Ces bêtes, elles, sont bien réelles.

Garaï baissa la tête, incapable de soutenir le regard de son interlocuteur. Le front du troupeau galopait désormais à moins de deux arpents de la butte. Le sol tremblait de plus en plus, des fissures apparaissaient çà et là, des rochers s'arrachaient de la terre et basculaient dans la pente.

— Donnez-moi un arc ! ordonna Orik.

Un mécros s’avança de deux pas et lui remit son arc et ses flèches.

— M’aideras-tu, Renn ?

L’apprenti se remémora ses jeux d’enfant sur les rives de l’Odivir, ses chasses aux ibis mauves avec un arc rudimentaire fabriqué par ses soins, sa nervosité et sa maladresse au moment de décocher ses flèches. Embusqué dans les roseaux, il n’avait jamais réussi à toucher l’un des grands volatiles dont la chair savoureuse en faisait un mets recherché.

— Alors ? aboya Orik.

Renn se rendit compte qu’un arc et un carquois empli de flèches flottaient devant ses yeux, tendus par un mécros au visage découvert et criblé d’excroissances de deux pouces de longueur. Il s’en saisit machinalement et, oubliant la lourdeur de ses membres et le poids de son épée qui le déséquilibrait, se positionna près du guerrier au bord du tertre.

— Attends qu’elles soient à moins d’un arpent pour tirer. Vise celles du milieu. Il ne faudra pas perdre de temps pour encocher les flèches suivantes. Prêt ?

Surpris par la dureté du bois, Renn peina à bander l’arc, à maintenir la flèche droite, à maîtriser ses tremblements. À ses côtés, Orik avait effectué les mêmes gestes sans effort apparent, avec un calme et une détermination qui chassèrent les appréhensions de l’apprenti. Il plissa les paupières pour mieux distinguer les sixornes, de plus en plus impressionnantes au fur et à mesure qu’elles se rapprochaient. Une pensée incongrue le visita : comme le rogre rencontré sur le glacier, leur puissance et leur grâce en auraient fait de parfaits modèles pour l’enchantement. Ces masses en mouvement étaient des cibles autrement plus difficiles que les paisibles ibis mauves perchés sur une patte dans le limon du fleuve. Fallait-il vraiment les tuer ? Il avait entendu des histoires au sujet des sixornes, ces divinités bienveillantes qui, vivant aux confins orientaux du pays d’Arkane, n’apparaissaient aux êtres humains que pour les avertir d’un danger ou exécuter les sentences divines. Les mécros demeuraient toujours immobiles derrière lui. Que craignaient-ils ? La malédiction les avait déjà frappés, et transgresser l’interdit n’aurait pas changé grand-chose à leur sort. Renn s’arc-bouta sur ses jambes pour résister aux vibrations du sol. Le troupeau grossissait à une vitesse effarante dans son champ de vision ; les éclairs crachés par les naseaux des sixornes devenaient par instants aveuglants.

— Maintenant, souffla Orik.

Renn tira sa première flèche. Une bête fauchée roula sur le sol dans un éclaboussement de lumière et provoqua la chute des congénères qui la suivaient. L'apprenti encocha immédiatement un deuxième projectile et tira sans marquer la moindre hésitation. Ses frayeurs envolées, il accomplissait chacun de ses gestes avec une sérénité et une fluidité qui ne l'étonnaient même pas. Deux autres animaux, frappés au poitrail, s'effondrèrent et désorganisèrent un peu plus le troupeau.

— Encore ! hurla Orik.

Les premières lignes n'avaient pas ralenti, mais la brèche s'agrandissait et commençait à les scinder en deux. Ils décochèrent encore chacun deux flèches et touchèrent deux sixornes supplémentaires avant que leurs congénères lancées à toute allure n'arrivent à leur hauteur. Elles poursuivirent leur course déviée par les tirs d'Orik et de Renn et filèrent de chaque côté de la butte. L'écoulement du flot parut durer une éternité. Le troupeau comptait plusieurs milliers de têtes et soulevait un sillage de poussière et de chaleur qui submergeait le sommet du tertre.

— On ne voit plus rien, maugréa Renn.

— On ne peut rien faire d'autre qu'attendre, fit Orik. Espérons que les cinq bêtes que nous avons tuées suffiront.

— Je ne sais même pas combien j'en ai touché…

— Une, précisa le guerrier.

Sa réponse ne souffrait aucune contestation.

— Je n'ai pas été d'une grande utilité, marmonna l'apprenti.

— Quatre n'auraient peut-être pas suffi.

— J'ai attiré sur moi le malheur…

Orik lui lança un regard sarcastique.

— Ne me dis pas que tu ajoutes foi à ces enfantillages !

Renn ne jugea pas nécessaire de répondre : il ressentait, dans sa chair, la même ombre, le même froid que celui diffusé par l'épée, mais en plus intense, comme si chaque parcelle de son corps en était désormais imprégnée, comme si la malédiction s'enracinait en lui.

Le troupeau s'éloigna enfin, le silence retomba sur les environs et le vent dispersa la poussière. Les milliers de sabots avaient creusé un sillon sombre d'une demi-lieue de largeur. Des insectes noir et rouge surgis de

nulle part grouillaient déjà autour des cinq cadavres qui jonchaient la terre dénudée.

Orik se tourna vers Garaï.

— D'où viennent ces animaux ?

Le mécros resserra les bandelettes sur son visage avant de répondre :

— Lorsque les sixornes déserteront le pays d'Arkane, alors viendront les heures sombres, les temps du malheur où les vivants envieront les morts.

— Ça veut dire quoi, ce charabia ?

— La légende…

— Une légende n'est pas une réalité.

— Jusqu'à ce jour, les sixornes n'étaient pas une réalité non plus.

— Qu'est-ce qui a pu provoquer leur panique ?

Garaï haussa les épaules.

— Qui peut le savoir ? Elles sont les messagères des déesses.

— Je dirais plutôt qu'elles ont été affolées par la horde. Possible qu'on se soit servi d'elles pour se débarrasser de nous. Ce qui confirmerait que nous sommes repérés.

Ils descendirent de la butte et contemplèrent les bêtes tuées par les flèches d'Orik et de Renn. De près, elles paraissaient encore plus imposantes, à la fois gracieuses et puissantes. Les pointes de leurs cornes, au nombre de six pour trois d'entre elles, de sept pour une autre, de neuf pour la dernière, étaient aussi effilées que des aiguilles. Les mécros n'osant pas retirer les flèches de leur chair, Orik s'en chargea avec son efficacité coutumière et nettoya les têtes métalliques en les frottant sur le poil brun et noir des cadavres.

— On pourrait en dépecer une pour reconstituer nos réserves de viande, proposa-t-il. Ça nous changerait du ralaine.

— Pas question ! s'insurgea Garaï.

Orik n'insista pas, évitant d'accentuer le ressentiment des mécros. Xug, en tout cas, garda ses distances avec Renn lorsqu'ils se remirent en chemin, comme s'il refusait de prendre sur lui une part de la malédiction. Le jeune mécros aurait sans doute préféré être écrasé par les sabots des sixornes ou éventré par leurs cornes plutôt que d'en abattre une.

L'apprenti marchait en silence derrière Orik, les mollets de nouveau battus par la pointe de son épée, rattrapé déjà par la fatigue, assailli de sombres pensées. L'impression grandissait en son for intérieur qu'il avait

trahi maître Hauhorn en abattant une sixorne, que la lumière s'enfuyait de lui, qu'il était à jamais renié par l'enchantement. Depuis qu'il avait accepté de guider le guerrier jusqu'à l'Odivir, les choses allaient de mal en pis. La mort moissonnait dans les pas d'Orik : l'enchanteur de pierre, la famille dans la masure, les mécros, le serkar, le flaireur, les sixornes… Même s'il n'était pas responsable de leur fin, même si certains appartenaient à l'armée ennemie, le guerrier semblait être l'envoyé des ténèbres, une porte par laquelle s'engouffrait le malheur provenant de l'autre versant du massif de l'Ostian. Renn riva son regard sur les talons d'Orik qui, devant lui, soulevaient régulièrement le bas de sa cape. L'envie soudaine, violente, le traversa de tirer l'épée de la gaine que son compagnon portait dans le dos et de la lui enfoncer entre les omoplates. Sa mort suffirait peut-être à rétablir l'équilibre et à ramener l'harmonie. Il y renonça, d'une part parce qu'il n'avait aucune chance face à un combattant de sa trempe, d'autre part parce qu'il savait, au fond de lui, que la désolation rongeait depuis bien longtemps le pays d'Arkane.

Le guerrier lui lança un regard furtif par-dessus son épaule : Renn y lut de la provocation, de l'ironie, comme si Orik avait deviné ses sombres pensées.

Hors de la bulle protectrice du chariot de son père, la forêt parut à Renn nettement plus hostile que lors du voyage aller. Obscure, dense, irrespirable. Des cris étranges, glaçants, brisaient de temps à autre le silence sépulcral. Les branches basses des arbres géants barraient par endroits le passage et les contraignaient à ramper sur un sol humide et pestilentiel. Des bulles grises éclataient sur leur passage et libéraient des nuages de spores qui s'infiltraient dans les narines et les gorges, provoquant des démangeaisons intolérables.

Ils trouvèrent les restes d'un campement au milieu de fougères argentées hautes de plus d'une toise.

— La horde, murmura Garaï.

Orik désigna les os, les sabots et les têtes hérissées de cornes disséminés sur le sol.

— Ça n'explique pas la migration massive des sixornes, mais ils ont bien quelque chose à voir avec la panique du troupeau.

— La fuite des sixornes est un mauvais présage, déclara Garaï. La malédiction s’est déjà abattue sur les mécros, elle va maintenant s’étendre à toute la population d’Arkane.

— Il y a encore une possibilité d’intervenir, affirma Orik.

— Si l’armée du Nord est aussi puissante que tu le dis, qui pourra l’arrêter ? La Légion des Hauts d’Arkane ? Les troupes des familles régnantes ? Elles sont tout juste bonnes à réprimer les rares révoltes qui secouent la cité et à rançonner les paysans des plaines.

— Tu es en train de me suggérer de renoncer ?

D’un regard pénétrant, Garaï tenta de sonder les intentions de ses hommes.

— Nous n’avons plus beaucoup de temps à vivre de toute façon, répondit-il. Peut-être serait-il préférable que nous le passions avec nos femmes et nos enfants ?

— Moi, je veux continuer et voir le fleuve, affirma Xug.

— Facile pour toi, tu n’es pas chargé de famille, lança un homme sur sa droite.

— L’occasion nous est offerte de changer le cours des événements. (Les yeux du jeune mécros flamboyaient ; un coup de vent fit frissonner les fougères au-dessus de sa tête.) Nous sommes des parias, condamnés à croupir dans une vie misérable. Qu’est-ce que nous risquons ? La mort ? Elle me paraît mille fois préférable à cette vie. Faites ce que vous voulez, je continue.

— Avec ces tueurs de sixornes ? cracha quelqu’un.

— Nous ne serions pas là pour en discuter s’ils ne les avaient pas tuées.

Renn fixa Xug d’un air étonné.

— Nous refusons de prendre nos responsabilités en nous réfugiant derrière les légendes, poursuivit le jeune mécros. Il est temps pour nous de relever la tête. Vos femmes et vos enfants ne vous en voudront pas. Mieux : ils vous respecteront, ils vous admireront, ils ne vous en aimeront que davantage. (Il s’avança vers Renn et lui posa la main sur l’avant-bras.) Je ne me suis pas tenu à l’écart parce que j’étais fâché contre toi, ou que j’avais peur de la malédiction, mais parce que j’avais honte de moi, honte de nous. Désormais, je me battrai à vos côtés quoi qu’il arrive, quels que soient nos ennemis. Et je verrai enfin le fleuve.

Renn n’eut pas d’autre réaction qu’une moue embarrassée. La détermination de Xug contrastait avec ses propres interrogations, ses propres doutes. Entraîné malgré lui dans une aventure qui le dépassait, il n’était pas et ne serait jamais un guerrier, seulement un apprenti enchanteur de pierre qui venait tout juste de lever un coin du voile sur le secret de maître Hauhorn et qui, déjà, voyait la grâce se détourner de lui. Sitôt qu’il aurait conduit Orik sur les rives de l’Odivir, il regagnerait la maison et l’atelier du massif de l’Ostian, s’assiérait devant les blocs jusqu’à ce que la pierre lui révèle ses mystères ou qu’il meure d’inanition. Puisque son maître avait disparu – il rencontrait encore des difficultés à se convaincre de sa mort –, il devrait parcourir lui-même le chemin jusqu’au cœur lumineux de la matière. S’il n’y parvenait pas, sa vie ne serait qu’un immense gâchis, et la confirmation de ce que son père pensait de lui. Il faillit jeter son épée, plus venimeuse qu’un zisse ; il s’en abstint pour ne pas offenser les mécros qui la lui avaient offerte.

Orik dévisagea les hommes l’un après l’autre.

— Que décidez-vous ?

— Chacun prendra sa décision, répondit Garaï.

Une douzaine de mécros exprimèrent leur volonté de rebrousser chemin et de rejoindre leurs familles dans la cité souterraine des collines noires. Cinq d’entre eux, Xug, Garaï, deux archers et un solide gaillard du nom de Tanch, résolurent de suivre Orik et Renn sur la piste de la horde jusqu’aux rives de l’Odivir.

Orik se mit en chemin sans un mot ni un coup d’œil en arrière. Renn, accélérant le pas, le rattrapa trois arpents plus loin.

— Pourquoi n’avez-vous pas cherché à les convaincre de rester avec nous ? Nous ne sommes plus assez nombreux pour affronter la horde.

Le guerrier tira son épée pour élaguer des branches qui obstruaient le passage.

— Une poignée d’hommes déterminés est préférable à une troupe nombreuse affaiblie par l’indécision.

Les sept hommes s’enfoncèrent peu à peu dans le ventre de la forêt. Renn n’avait aucun souvenir des paysages qu’ils traversaient. Sans doute avait-il dormi davantage qu’il ne le pensait dans le chariot de son père, ou avait-il dissipé son ennui dans d’interminables rêveries. Il ne se rappelait pas ces arbres aux formes torturées, ces buissons aux branches rampantes

couvertes de feuilles luisantes et noires, ces fleurs géantes aux pétales rouges qui se refermaient dans un claquement sec pour dévorer les insectes butineurs, ces rochers gris et recouverts de mousse d'où dévalaient des cascades d'une eau pure et fraîche, ces lianes entrecroisées tissant des filets serrés qu'il fallait tailler à coups d'épée ou de coutelas. L'apprenti se demandait, même si son père était descendu à plusieurs reprises avec une hache en grommelant, comment un attelage de deux bœufs traînant un grand chariot avait pu se frayer un passage dans une végétation aussi dense. Des lambeaux de tissu ou des touffes de poils accrochés aux épines, des déjections animales ou humaines jalonnaient le passage de la horde. Ils progressaient en silence, poussant des ahanements lorsqu'il fallait trancher des lianes aussi épaisses que des troncs tombées des frondaisons ou traverser des buissons hérissés d'épines noires, probablement vénéneuses, plus longues et larges qu'un doigt.

— Si la horde est passée avant nous, le chemin devrait être ouvert, pesta Renn.

Xug, qui marchait à ses côtés, désigna les branches desséchées jonchant le sol.

— La végétation repousse instantanément. Sinon, on verrait le sillage laissé par le troupeau de sixornes…

L'apprenti escalada un rocher pour jeter un regard en arrière : le passage qu'ils venaient tout juste d'ouvrir se refermait déjà derrière eux. La forêt se hâtait d'effacer les traces de ceux qui la traversaient.

Ils trouvèrent les essences odorantes qu'ils cherchaient au bord d'un petit étang bordé de roseaux, des arbustes dont les feuilles grisâtres diffusaient des effluves âcres, presque insupportables.

— Des lupats, précisa Garaï. Avec ça, les flaireurs ne pourront plus percevoir nos odeurs.

Ils cueillirent les feuilles qu'ils frottèrent sur leurs cheveux, sur leurs visages, sur leurs vêtements. Renn se sentit imprégné d'une odeur immonde dont aucun bain ne pourrait un jour le purifier. Ils emplirent un sac de jute de feuilles pour renouveler l'opération au besoin et repartirent après s'être reposés sur des rochers lisses surplombant l'étang figé et nourris de viande séchée de ralaine.

Ils marchèrent jusqu’à la tombée de la nuit. La forêt s’éclaircissait, les intervalles augmentaient entre les arbres, l’espacement des buissons facilitait leur progression. La fatigue s’abattait de nouveau sur Renn, régulièrement distancé par les autres. L’envie le tenaillait de se débarrasser du fardeau de l’épée, de retrouver une légèreté physique et morale perdue depuis que le guerrier avait fracturé la porte de l’atelier de maître Hauhorn.

— Là-bas !

Xug désignait une lueur tremblotante entre les troncs d’arbres dans le lointain.

— Un feu de camp, murmura Orik.

— La horde ? demanda Garaï.

— Je vais m’en assurer…

Le guerrier puisa dans le sac une poignée de feuilles qu’il frotta avec minutie sur tout son corps.

— Vous ne bougez pas jusqu’à ce que je revienne, compris ?

— Et si tu ne reviens pas ? objecta Garaï.

— Ce sera à vous de prendre l’initiative. (Orik jeta les feuilles devant lui avant d’ajouter, avec un sourire de défi.) Je reviendrai.

13

ŒIL-DE-PIERRE

Il ne fait pas bon croiser l'œil-de-pierre,
Que le pétrocle te fixe,
Et tu te transformes en roche millénaire,
Ton agonie durera des siècles et des siècles,
Nul ne pourra te délivrer de ta prison,
Ton âme piégée épousera l'interminable temps,
Elle ne connaîtra ni repos ni oubli,
Consciente dans la matière dense qui la retient,
À jamais tournée sur son malheur,
Ne dit-on pas : malheureux comme les pierres ?

Chanson populaire des Labeurs,
Arkane

Combien de temps les cris avaient-ils duré ? Oziel aurait été incapable de le dire. Toute la nuit sans doute. Les bourreaux s'y entendaient pour prolonger l'agonie des suppliciés, dont la souffrance avait déclenché les transes des spectateurs répartis sur les gradins. Les incantations et les psalmodies obsédantes des servants de la Désolation n'étaient sans doute pas étrangères à l'hystérie qui s'était emparée de la petite assemblée. Seul l'œil-de-pierre n'avait pas bougé ni mangé l'un des morceaux de chair offerts par de jeunes servants dans des assiettes métalliques. Les autres les avaient dévorés à belles dents en vidant des hanaps emplis d'un liquide rouge qui ne pouvait être que du sang.

Oziel avait balancé durant la cérémonie entre frayeur, révolte et dégoût. À la peur persistante d'être découverte, s'étaient associés l'inconfort de sa

position et les tremblements nerveux provoqués par les hurlements des suppliciés. Les tiraillements des bubons s'étaient également accentués. Le découragement se diffusait en elle comme un lent venin. Les chances étaient minimes que Matteo eût survécu dans les Fonds, décrits par la rumeur comme un véritable enfer. Que pouvait-elle faire, seule, affaiblie, face à l'alliance de six maisons régnantes, de la Légion des Hauts, des pétrocles et des fanatiques de la Désolation ? La nouvelle disparition de l'animal symbole de sa famille semblait indiquer que lui-même ne plaçait que peu d'espoirs dans la dernière descendante de la maison du Drac. Comment pourrait-elle traverser, sans assistance, les niveaux intermédiaires encore plus incertains, plus dangereux, que les Hauts ?

Après avoir salué le pétrocle toujours assis, les membres de l'assemblée refluèrent vers la porte dans un brouhaha de voix et de pas. Quand tous furent sortis, le servant qui avait accueilli la veille les quatre captifs escortés par la Légion apparut dans le champ de vision d'Oziel, s'avança vers les gradins et s'immobilisa face à l'œil-de-pierre.

— Nos alliés vont bientôt arriver, servant suprême, déclara ce dernier.

La voix grave du pétrocle avait quelque chose d'hypnotique ; ses mots paraissaient emberlificoter son interlocuteur dans les mailles d'un invisible filet.

— Nous devons être prêts à les accueillir, poursuivit l'œil-de-pierre.

— Nous avons éliminé notre principal adversaire, affirma le servant. Les autres patriarches n'ont ni sa clairvoyance, ni son envergure. Ils n'opposeront qu'une résistance de principe.

— A-t-on repris la survivante du Drac qui s'est enfuie ?

Le servant s'assit à son tour sur un siège de la première rangée des gradins en gardant une distance de plusieurs pas entre lui et l'œil-de-pierre.

— On ne l'a pas encore capturée, répondit-il après avoir époussеté du bout des doigts sa tenue noire et mis un peu d'ordre dans ses cheveux clairsemés. La Légion, les armées des familles et des bandes de sicaires sont mobilisées pour la retrouver. Ce crétin de Sylver de l'Aigle n'a pas pu résister à ses pulsions sordides. Il n'avait jamais été question d'épargner cette fille. Mais ce n'est qu'une question de temps. Quelle importance de toute façon ? Qu'avons-nous à craindre d'une femme seule ?

— Nous devons éliminer tout facteur d'incertitude, servant suprême.

L’impact de la voix du pétrocle, dont le volume avait subitement augmenté, laissa quelques instants son interlocuteur sans réaction. Oziel elle-même en ressentit toute la puissance, une crispation du ventre, une oppression, un engourdissement, un ralentissement de l’activité cérébrale.

— Une certitude, en tout cas… (Le servant rencontrait de sérieuses difficultés à transformer en mots ses pensées.) Elle… elle n’est toujours pas sortie des Hauts. Nous avons posté des gardes en permanence à la Porte du Laz.

— Ne la sous-estimez pas. Elle projette sans doute de rejoindre son frère aîné dans les Fonds.

— Matteo ? (Le servant ricana.) Il doit être mort depuis longtemps ! Les conditions d’existence dans les Fonds autorisent aux bannis une espérance de vie maximale de deux ans.

— Ne sous-estimez pas non plus les ressources d’un homme comme lui.

— Ne vous inquiétez pas : le Drac est bel et bien anéanti. Bientôt, grâce à vos alliés, Hilyaon moissonnera en abondance et remontera des profondeurs pour instaurer son règne.

L’œil-de-pierre se leva et marcha vers la porte d’un pas lent, pesant.

— Qu’il en soit ainsi, ajouta-t-il avant de sortir.

Le silence redescendit sur la salle. Oziel ne s’autorisa à détendre ses membres douloureux que longtemps après le départ du servant. La conversation entre les deux hommes – l’œil-de-pierre appartenait-il à l’espèce des hommes ? – lui avait rendu sa détermination. Les mots du gardien de la parole de la Résurrection prenaient une résonance singulière à la lueur de ce qu’elle venait d’apprendre : *« Le drame qui se joue dans les Hauts ne concerne pas seulement les populations d’Arkane, il regarde l’ensemble des êtres vivant sur les Terres du Méridian… L’avènement des ténèbres… L’extinction définitive de notre espèce… L’oubli… Matteo seul a la possibilité d’orchestrer la résistance… Il est le seul rempart… »* Les frères de la Résurrection se tenaient informés de tout ce qui se tramait dans la cité d’Arkane et, s’ils lui avaient conseillé de rejoindre son frère aîné, c’était qu’ils pensaient, qu’ils savaient, que Matteo avait survécu dans les Fonds. Ragaillardie, elle réfléchit au moyen de s’échapper des entrailles de la Désolation. La faim et la soif estompaient désormais sa nausée latente.

Elle hésita entre rebrousser chemin par les conduits étranglés et sinueux, ou sauter de son promontoire et couper par la grande salle.

Une odeur et un froissement familiers l'avertirent quelques instants avant son apparition que le drac était de retour. Elle n'eut pas le temps de s'en réjouir : la créature ailée traça une série d'arabesques enflammées au-dessus de sa tête avant de piquer tout droit vers les gradins, lui montrant la voie à suivre. La hauteur de deux perches parut soudain vertigineuse à Oziel. Elle décida de la réduire d'un peu moins d'une toise en se suspendant par les mains au bord de l'éperon. Se laissa glisser sur un côté de l'avancée rocheuse. N'y resta pas accrochée très longtemps : ses doigts ripèrent et, happée par le vide, elle tomba lourdement sur le sol en contrebas, tenta d'amortir sa chute en fléchissant les jambes, roula sur elle-même, se releva, un peu étourdie, s'assura qu'elle n'avait rien de cassé, rajusta les bandelettes autour de son visage, vérifia que la serre et la fiole d'antidote se trouvaient toujours dans la poche de sa robe, et, d'une allure encore chancelante, rejoignit le drac dans l'allée entre les gradins.

Elle parcourut un premier couloir éclairé par des lampes suspendues. Aucun servant n'étant en vue, elle suivit la créature ailée qui, sans hésitation, s'était orientée vers la droite. Elle enfouit la main dans la poche de sa robe et garda les doigts serrés sur le manche de la serre. Le contact du fer la rassura. Le couloir s'achevait par un étroit escalier taillé dans la roche. Le drac survola les premières marches et s'évanouit dans la pénombre. Ne percevant dans le silence que le froissement des ailes de son petit guide et des bruits lointains d'écoulement, elle s'efforçait de gravir sans bruit les marches usées. Les chaussures de Haldre lui blessaient de nouveau les pieds. La fatigue accumulée des derniers jours, la faim et la soif minaient son organisme déjà rongé par la maladie. Les flammes fugaces émises par le drac étaient les seules sources d'éclairage.

Une autre lueur, plus haut.

Des pas.

Elle s'immobilisa. Quelqu'un dévalait l'escalier. Elle tira la serre de la poche de sa robe, se plaqua contre la paroi rocheuse et appliqua le conseil de maître Mazin avant un assaut : contrôler sa respiration, interdire au souffle de s'emballer, de perturber la coordination entre l'esprit et le bras. La lumière instable d'une torche écarta les ténèbres et révéla la silhouette d'un servant. Il ne poussa pas un cri ni ne tourna les talons lorsqu'il aperçut

la fuyarde quelques marches plus bas, il se contenta de la dévisager. Elle le reconnut en dépit de la faible luminosité de la torche : Arjo, le servant aux cheveux blonds et au teint pâle avec lequel elle avait échangé quelques mots la veille. Le regard du jeune homme passait tour à tour de son visage à la serre qu'elle tenait levée devant elle.

— Je vous cherchais, chuchota-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour vous aider.

— Pourquoi voulez-vous m'aider ?

Il lança un coup d'œil vers le haut de l'escalier avant de répondre, toujours à voix basse :

— Je sais qui vous êtes.

Elle l'invita à poursuivre d'un mouvement de tête.

— Dame Oziel du Drac.

— Comment le savez-vous ?

— Je suis en contact permanent avec quelqu'un de la Résurrection : mon frère jumeau.

— Je croyais que Résurrection et Désolation n'avaient aucun lien.

— En principe, non. Mais Jifar et moi, nous communiquons à distance. Il serait plus exact de dire que nous ne pouvons rien nous cacher l'un l'autre. Comme si nous étions le même esprit en deux personnes. J'ai lu en lui que vous aviez l'intention de descendre vers les Fonds et que, pour passer inaperçue, on vous avait inoculé la mécrose. Vous aviez la réputation d'être très belle avant d'être déformée par la maladie.

Elle chassa d'un soupir la mélancolie qui se déployait en elle.

— Comment se fait-il que deux frères se retrouvent dans des confréries ennemies ?

— L'attrait du lucre de nos parents : ils m'ont vendu aux envoyés de la Désolation et vendu Jifar à ceux de la Résurrection. Mon père est ferronnier au niveau des Marches. Il estimait sans doute qu'il ne gagnait pas assez d'argent. Vous pouvez ranger votre lame. Vous n'aurez pas besoin de me tuer comme vous l'avez fait des trois servants chargés de vous préparer pour le sacrifice.

La pensée effleura Oziel qu'Arjo essayait de l'attirer dans un traquenard. Elle chercha le drac des yeux, ne le repéra nulle part, comprit

qu’il ne se montrerait pas tant qu’elle serait en compagnie d’une tierce personne, amicale ou hostile, remisa la serre dans la poche de sa robe.

— Jifar est heureux à la Résurrection, reprit Arjo. Moi, je veux m’en aller. Retourner dans les Marches. Me venger de mes parents. Découvrir le monde en dehors de la cité. Je descendrai avec vous.

— Dangereux, objecta-t-elle. Les populations des niveaux inférieurs sont impitoyables avec les mécrosés.

— Justement : à deux, nous augmenterons nos chances.

— Vous ne croyez donc plus en votre dieu ?

Le regard du jeune servant resta un moment rivé sur la flamme moribonde de la torche.

— Vous l’avez dit hier : Hilyaon n’est qu’un monstre enfanté par la perversité des hommes. Les servants de la Désolation veulent lui sacrifier la population entière d’Arkane en pensant qu’ils lui redonneront chair. On les a manipulés : ils ne se rendent pas compte que c’est la fin des temps, l’anéantissement total qu’ils préparent.

— Qui les manipule ?

— Les pétrocles.

— Que savez-vous des pétrocles ?

Arjo haussa les épaules.

— Pas grand-chose. Seulement qu’ils viennent d’une contrée très lointaine et qu’ils exercent leur pouvoir sur les esprits.

— Savez-vous si mon frère Matteo a trempé dans les sacrifices ?

— Je ne suis servant que depuis deux ans. J’ai appris par Jifar qu’un complot a été ourdi contre la maison du Drac, dirigé en sous-main par la Désolation et les pétrocles, mais je n’en connais pas les détails. (Il se tut et, comme un animal aux aguets, se tint un petit moment à l’écoute du silence.) Suivez-moi, reprit-il.

— Une dernière question : comment m’avez-vous retrouvée ?

Il se lança immédiatement à l’assaut de l’escalier, de plus en plus raide et étroit au fur et à mesure qu’il s’élevait.

— L’intuition, répondit-il sans se retourner. La chance. Le destin, si vous préférez.

Ils durent s’arrêter et reprendre leur souffle à plusieurs reprises avant d’atteindre un palier qui, selon Arjo, donnait sur les réserves et les cuisines.

— Il nous faut les traverser, précisa le jeune servant. Il n'existe qu'une seule issue.

— Les légionnaires nous ont amenés ici par un autre chemin…

— Je ne le connais pas. Et puis, nous n'allons pas prendre le risque de nous jeter dans la gueule de la Légion. (La voix d'Arjo était devenue tranchante, presque blessante.) Il est préférable de franchir les salles d'accueil, probablement le passage le plus délicat, puis de sortir par la porte principale gardée en permanence par deux hommes.

— Vous avez une idée de la façon de…

— On s'en occupera le moment venu, l'interrompit le servant.

La torche s'éteignit, comme vaincue par les ténèbres. Oziel se demanda où était passé le drac : pourquoi ne s'était-il pas caché sous sa robe ? Avait-il le pouvoir de se rendre invisible ? Se tenait-il à ses côtés en cet instant ? Lui transmettait-il l'énergie qui lui permettait de continuer malgré son épuisement ? Elle bouillait d'impatience de quitter cet endroit de malheur, de revoir la lumière du jour, de sentir la caresse du vent et la brûlure du soleil sur sa peau. Sa peau… qu'en restait-il ? Un amas d'excroissances qui la métamorphosaient en aberration, en abomination. Elle voulut battre le rappel des souvenirs des jours heureux, en vain, comme s'ils avaient à jamais déserté sa mémoire. Elle se mordit l'intérieur des joues pour ne pas verser les larmes qui lui embuaient les yeux. La tentation la visita encore de boire le contenu de la fiole d'antidote, de recouvrer son apparence originelle, d'effleurer du bout des doigts la soie de sa peau. Puis les mots du gardien de la parole s'élevèrent du fracas de ses pensées : *« Ta beauté serait une faiblesse dans les niveaux inférieurs… »*, et elle se ressaisit : elle avait mieux à faire que s'apitoyer sur son sort.

Ils s'engagèrent avec prudence dans une salle où étaient entreposées les réserves de nourriture, dérangeant quelques gobats en maraude. Leurs yeux s'accoutumant à l'obscurité, ils entrevoyaient les formes grises et anguleuses des étagères de bois, les arrondis des voûtes, ainsi que les amas pyramidaux de sacs de grains. Des relents de légumes avariés, de viande séchée, de céréales fermentées et de graisse supplantaient l'odeur de moisissure des profondeurs de la Désolation.

Un bruit grandissant de pas et de voix les incita à se recroqueviller derrière l'un des grands tonneaux alignés contre un mur. Oziel se saisit de la serre. La lumière ambrée d'une lampe emplit la pièce. Deux hommes se

dirigèrent vers l’une des étagères, entassèrent des vivres dans des paniers d’osier, puis rebroussèrent chemin sans cesser de bavarder.

— Allons-y, chuchota Arjo.

— Comment se fait-il qu’il n’y ait pas davantage de remue-ménage pour me reprendre ? J’ai pourtant tué trois des vôtres…

Il marqua un temps de réflexion avant de répondre.

— On vous cherche. Mais discrètement, pour ne pas jeter le trouble dans l’esprit des servants.

— Discrètement ?

— Avec des furtifs…

Elle avait entendu parler des furtifs, de minuscules reptiles aux écailles grises et noires utilisés pour retrouver la trace de fuyards ou de rivaux. Ils ne recouraient pas à leur flair, quasiment inexistant chez eux, mais à d’autres facultés qui restaient inexpliquées. Il suffisait de leur présenter un cheveu ou un ongle ou un bout de peau de la personne recherchée pour qu’ils se mettent en chasse. Il fallait seulement les empêcher d’enfoncer leur dard venimeux dans le corps de leur proie lorsqu’ils l’avaient identifiée. Leur venin provoquait une paralysie partielle ou totale d’une durée de plusieurs mois. Le patriarche Nunzio avait suggéré au Conseil des Sept d’interdire l’usage des furtifs dans les Hauts, mais les six autres maisons s’y étaient opposées. Des cheveux ou des bouts de peau, Oziel en avait certainement perdu dans la cellule où elle avait dormi, ou encore lors de son affrontement avec les trois servants.

— S’ils ont lancé des furtifs sur mes traces, ils finiront par me rattraper, tôt ou tard, murmura-t-elle. On dit qu’ils sont infaillibles.

— La maladie vous protège en vous métamorphosant.

— Je n’en suis pas aussi sûre que vous.

— Elle agit sur votre structure profonde, votre construction intime.

— De quoi parlez-vous ? s’impatienta Oziel.

— Votre maître d’éducation ne vous a donc pas appris que nous sommes constitués de minuscules briques qui déterminent à la fois nos ressemblances et nos différences ? Les vôtres sont en train de se modifier, j’en déduis que vous serez de moins en moins repérable par les furtifs.

— On ignore sur quel critère ils se basent pour remonter les pistes…

— Nous aurons bientôt les réponses.

Ils se risquèrent dans une deuxième salle où, comme dans les arrière-cuisines de la maison du Drac, étaient conservés les produits frais dans d'immenses jarres en terre cuite. D'imperceptibles courants d'air propageaient des bouffées de beurre rance. Ils entendaient à présent les éclats de voix en provenance des cuisines. La tension nouait les nerfs d'Oziel qui, la serre en main, marchait derrière Arjo.

— Je prends un peu d'avance pour vérifier que la voie est libre, proposa le jeune servant.

Elle acquiesça d'un clignement de cils.

Il ouvrit une porte de bois, disparut, revint au bout de quelques instants pour faire signe à Oziel de le suivre. Elle s'introduisit à son tour dans une pièce étroite où régnait une forte odeur de détergent. Des monceaux de récipients en métal et en terre emplissaient de grands éviers de pierre surmontés de becs ou de bouches d'écoulement. Des rayons de jour tombaient d'invisibles lucarnes sur les dalles de pierre tellement piétinées qu'elles en étaient devenues creuses et lisses.

— Une chance, souffla Arjo. Ils sont presque tous rassemblés dans le grand temple pour les invocations matinales à Hilyaon.

Le bourdonnement grave et lointain qui sous-tendait le silence corroborait les propos du jeune servant.

— Ils ne vont pas remarquer votre absence ?

— Ils présumeront que je suis souffrant ou de corvée.

La vapeur émanant de grands chaudrons suspendus à leurs crémaillères dans l'immense cheminée embrumait la cuisine principale. Plus loin, deux hommes, vêtus de tabliers sales par-dessus leurs tuniques noires, les mêmes sans doute qui s'étaient présentés dans l'entrepôt quelques instants plus tôt. L'un d'eux, corpulent, s'affairait à découper un quartier de viande sur une table massive ; le deuxième, plutôt maigre, ajoutait des condiments dans l'un des chaudrons dont il goûtait le contenu à l'aide d'une louche. Arjo choisit d'effectuer un large détour par le mur opposé pour se tenir hors de leur vue. Oziel lui emboîta le pas, courbée sur elle-même, le regard rivé sur les deux hommes. Ils parcoururent sans encombre la moitié du trajet avant qu'un cri retentisse. Le servant qui découpait la viande les avait repérés.

— Qu'est-ce que… Hé, mais ça ne serait pas la mécrosée qui a échappé au sacrifice ?

— Je lui ai remis la main dessus, affirma aussitôt Arjo avec un sang-froid et un naturel qui impressionnèrent Oziel. Je la conduis au servant suprême.

L'homme corpulent tendit son hachoir en direction de la jeune femme.

— Elle était cachée où ?

— En bas, juste au-dessus de la bouche d'Hilyaon.

— Elle n'a pas essayé de t'égorger ? Elle en a tué trois, hier.

Les deux cuisiniers délaissèrent leurs activités pour converger vers le jeune servant. La sueur ruisselait sur leurs fronts et criblait leurs tuniques noires d'auréoles grisâtres.

— La maladie l'affaiblit, répondit Arjo. Elle ne m'a opposé aucune résistance.

La serre dissimulée dans un repli de sa robe, Oziel feignit la prostration, le dos voûté, le regard perdu dans le vide.

— Elle peut encore être dangereuse, insista le gros homme en se défaisant de son tablier. Je t'accompagne chez le servant suprême.

— Inutile de t'interrompre dans ta tâche. (Le sourire d'Arjo se voulait rassurant.) Elle est parfaitement docile.

— Pas question de prendre le moindre risque, je viens avec toi. (Le cuisinier frappa sa paume du plat de la lame de son hachoir.) J'ai de quoi la calmer si elle se rebiffe.

Les doigts d'Oziel se crispèrent sur le manche de la serre. Le gros homme s'approcha d'elle et, les lèvres déformées par un rictus, l'inspecta de la tête aux pieds.

— Je me demande comment elle a pu tuer ces trois idiots, grommela-t-il. Ce sang sur sa robe, c'est sûrement le leur.

— Elle a dû les avoir par surprise, avança Arjo.

— Raison de plus pour se méfier d'elle. Allons-y : le servant suprême sera content de nous.

— Je vous accompagne, intervint le deuxième cuisinier.

— Toi, tu ne bouges pas d'ici et tu surveilles la cuisson, ordonna le gros homme.

L'autre, son subordonné sans doute, se le tint pour dit et retourna d'une allure traînante près de la cheminée. Oziel décela un début de panique dans le regard d'Arjo. Elle le rassura d'un geste furtif. Il lui signifia qu'il avait compris d'un hochement de tête, puis il se dirigea vers la sortie de la

cuisine, suivi de la jeune femme et du cuisinier corpulent dont les expirations bruyantes retentissaient derrière elle comme des craillements de cracasses.

14

LE VERBEUR

Qu’y a-t-il de plus stupide qu’une poule ?
Qu’y a-t-il de plus plaintif qu’une mécrosée ?
Qu’y a-t-il de plus sinistre qu’une pluie sans fin ?
Qu’y a-t-il de plus sale qu’un porc dans sa soue ?
Un paysan des rives de l’Odivir.

Proverbes et chansons,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Les fougères s’écartèrent pour livrer le passage à Orik.

Précédée de lueurs pâles, l’aube commençait à poindre. Enroulé dans sa cape, Renn dormait à poings fermés sur son tapis de mousse. Il avait effectué son tour de garde au début de la nuit, luttant sans cesse pour ne pas s’endormir. Lorsque Xug l’avait enfin remplacé, il s’était traîné dans un recoin sous un arbre et avait aussitôt plongé dans un sommeil profond. Réveillé par l’irruption du guerrier et les mouvements autour de lui, il s’étira de tout son long pour chasser les lambeaux de rêves accrochés à ses épaules, à son cou, à son crâne. Les premiers trilles enchantaient le silence à peine effleuré par les frissonnements des frondaisons.

— Il s’agit bien de la horde. (Orik dévorait à pleines dents un morceau de ralaine.) Une cinquantaine d’hommes, une dizaine de serkars, quatre flaireurs, deux volières à verbeurs.

— Nous ne sommes que sept, soupira Garaï. Et pas un d’entre nous n’a la force d’un serkar.

Orik but une lampée au goulot d'une gourde et s'essuya les lèvres d'un revers de main.

— Les serkars sont forts, mais peu endurants, ce qui les oblige à observer de nombreuses pauses. Sans ça, nous ne serions pas parvenus à les rattraper.

— De là à les affronter…

— Nous n'allons pas les combattre, mais trouver le moyen de les attirer dans un piège avant qu'ils n'atteignent les rives de l'Odivir.

— Difficile de les piéger s'ils nous ont repérés…

— Je n'en suis pas certain. Les feuilles de lupat ont sans doute suffi à tromper l'odorat des flaireurs. En tout cas, ils ne m'ont pas découvert alors que j'étais tout près d'eux.

— Que proposes-tu ?

Renn prit la gourde de peau que lui tendait Xug. Même s'il n'était pas parvenu à s'habituer au goût de l'eau, il s'efforça d'en ingurgiter plusieurs gorgées en contenant tant bien que mal ses haut-le-cœur. De la pointe de son épée, Orik traça des lignes sur la terre sèche.

— Nous allons progresser à marche forcée pour les dépasser. Il nous faut compter au minimum un jour d'avance pour nous laisser le temps de leur préparer un traquenard.

— Ils n'ont peut-être pas l'intention de semer la terreur, argumenta Garaï. Simplement de préparer le terrain pour…

— La terreur fait partie intégrante de leur stratégie, l'interrompit Orik d'un ton sans réplique. Ils feront autant de dégâts que possible, histoire de marquer les esprits. Ils ont employé les mêmes méthodes pour conquérir le royaume de Mandril. Nous devons les arrêter avant qu'ils ne sapent le moral de la population d'Arkane. Assez parlé. Nous allons effectuer un détour pour réduire les risques d'être repérés.

Joignant le geste à la parole, le guerrier remisa son épée dans sa gaine et se mit en chemin. Renn, qui aurait bien voulu bénéficier d'un répit supplémentaire, se leva et, en grognant, accéléra le pas pour rejoindre le petit groupe.

Ils suivirent un temps la direction du soleil levant, puis, alors que la forêt se transformait peu à peu en un foisonnement de buissons aux feuilles gluantes, ils s'estimèrent suffisamment loin de la horde et infléchirent leur

trajectoire en piquant droit sur le zénith. La chaleur douce qui supplantait la fraîcheur matinale invita Renn à retirer sa cape et son bonnet de poil. Son corps semblait revivre à mesure qu'il se rapprochait des plaines de l'Odivir. La fatigue s'estompait, une vigueur nouvelle l'irriguait, l'épée cessait d'être un poids, il retrouvait sa légèreté d'enfant.

Korg, l'un des deux archers, abattit d'une flèche dans le cou un grand oiseau blanc qu'ils déplumèrent, embrochèrent sur une branche taillée et rôtirent sur les braises lors de la pause. Bien qu'elle eût un goût fort et qu'elle fût un peu dure, Renn trouva sa chair délicieuse en regard de la saveur doucereuse du ralaine.

— Le fumet ne va pas alerter les flaireurs de la horde ? s'inquiéta Garaï.

— Aucun risque : nous avons mis entre elle et nous une distance d'au moins cinq lieues, répondit Orik.

Xug vint s'asseoir à côté de Renn, légèrement à l'écart, en veillant à ne pas frotter ses vêtements aux feuilles des buissons environnants. Une fois qu'elles adhéraient au tissu, il devenait presque impossible de les arracher et leur contact provoquait des démangeaisons insupportables.

— J'ai observé les pierres sur ton passage, déclara le jeune mécros. Je n'en ai vu aucune changer de forme.

L'apprenti ne décela pas de reproche ni de moquerie dans les propos de Xug, simplement une curiosité bienveillante. Son regard tomba sur le bâton d'Anaïth posé dans l'herbe à ses pieds.

— C'était sans doute une lubie de ma grand-mère. Elle était… (Il s'interrompit, s'apercevant brusquement qu'il parlait d'elle au passé ; il chassa les pensées morbides qui éclataient comme des bulles à la surface de son esprit.) Elle est un peu… différente, originale. La seule qui m'ait donné de l'affection. Peut-être qu'elle a raconté ça pour me soustraire aux plaines de l'Odivir, à la condition de paysan.

— Tu veux dire que tu n'es pas un véritable enchanteur de pierre ?

Renn mangea sa dernière bouchée de viande, froide et sèche maintenant, et la fit passer avec une gorgée d'eau.

— Je n'en sais rien : ce n'est pas toi qui choisis le pouvoir, c'est le pouvoir qui te choisit.

En prononçant ces mots, il s'aperçut qu'il avançait dans la vie comme un brin d'herbe arraché et ballotté par les bourrasques ; il ne maîtrisait rien, il n'avait aucune prise sur les événements, il subissait son destin comme il

avait subi sa naissance, sa famille, son apprentissage, la volonté d'autrui. À jamais marqué du sceau de la soumission. Comme les siens.

— Je comprends, je n'ai pas non plus choisi de naître dans une famille mécros, acquiesça Xug.

Ses propres pensées et les mots de son interlocuteur ne sonnaient pas juste dans l'esprit de Renn. Au-delà des apparences, au-delà des conditionnements, existait une autre réalité, cette réalité qu'il avait effleurée dans le cœur de la roche et de la neige, cette trame lumineuse instable, splendide, que l'esprit pouvait modeler à volonté. À nouveau, il pensa que l'épée qu'il portait, la mort qu'il semait, l'éloignaient de l'enchantement transmis par maître Hauhorn. Choisir ne signifiait pas obéir à sa propre volonté, mais découvrir, au plus profond de soi, la porte secrète qui ouvrait sur d'autres mondes, sur d'autres relations à la matière et au temps.

— Nous verrons bientôt le fleuve, reprit l'apprenti avec un sourire.

— Je pourrai mourir après ça ! s'exclama Xug.

La vie, toute vie, Renn en prit conscience à l'instant, revêtait une importance capitale de la même façon que chaque éclat lumineux se révélait indispensable dans le cœur de la matière. Prendre celle de la sixorne l'avait souillé. Avait-on le droit de tuer pour défendre sa propre vie ? Pourrait-il un jour se laver de sa faute ? Ou deviendrait-il, comme Orik, un serviteur des ténèbres ? Il releva la tête et croisa le regard du guerrier assis un peu plus loin qui, tout en rongeant l'os de la cuisse du grand volatile, le fixait d'un air mi-interrogateur mi-courroucé.

Au crépuscule, un verbeur traversa le ciel empourpré une vingtaine de pas au-dessus d'eux. Korg ne le rata pas cette fois : sa flèche transperça une aile de l'oiseau, qui tomba comme une masse un arpent plus loin. Ils le retrouvèrent en train d'agoniser dans le cœur d'un buisson d'où ils l'extirpèrent avec précaution. Émerveillé par le bleu somptueux de ses plumes et l'orangé vif de son long bec légèrement recourbé, Renn se demanda s'il avait vraiment la faculté, comme le prétendait Orik, de transmettre des messages parlés à ses destinataires. Hormis ses couleurs étonnantes, rien ne le distinguait des autres volatiles. Son envergure moyenne, ses yeux ronds et noirs, ses pattes parsemées de taches grises rappelaient la faulinette des plaines, un migrateur dont le plumage brun doré se confondait avec les roseaux des bords du fleuve. Le sang maculait

les plumes du verbeur, dont la gorge palpitait encore. Il émit tout à coup une suite de sons précipités, qui, lorsqu'on y prêtait attention, évoquaient un langage. L'effet était d'autant plus saisissant qu'il reproduisait à la perfection la voix humaine. Un genou en terre, Orik se pencha sur l'oiseau pour mieux l'écouter. Lorsqu'il se releva, le messager ailé avait cessé de vivre.

— Je pense avoir compris l'essentiel.

— Je croyais qu'ils ne délivraient le message qu'à leur destinataire, objecta Garaï.

— Quand ils agonisent, l'instinct leur commande de le transmettre au premier venu.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

Orik essuya d'un revers de main son front perlé de sueur.

— C'est seulement un rapport de routine : l'avant-garde compte atteindre l'Odivir dans quatre ou cinq jours et progresse sans aucune difficulté.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi cet oiseau est passé au-dessus de nous, s'étonna Garaï. Ce n'est pourtant pas le chemin le plus court.

— Le ciel a ses propres lois. Sans doute a-t-il détecté des rapaces qui l'ont obligé à se détourner ?

Ils ne s'arrêtèrent que longtemps après la tombée de la nuit, au milieu d'un plateau jonché de rochers arrondis et polis par les éléments. Renn se vit attribuer le deuxième tour de garde, Tanch se chargeant du premier. L'apprenti ne parvint pas à trouver le sommeil, les yeux rivés sur les étoiles, dérivant sur le flot tumultueux de ses pensées. Il n'avait pas rêvé la cruette réalisée dans l'atelier de maître Hauhorn. Il fut tenté de réveiller Orik, témoin du phénomène, pour lui demander de confirmer ses souvenirs. Il s'en abstint : le guerrier les avait traités, maître Hauhorn et lui, de sorciers avec un mépris et une agressivité qu'il valait mieux ne pas ranimer.

Tanch lui secoua l'épaule alors qu'il venait tout juste de s'égarer dans le labyrinthe des songes. Il crut un instant qu'une créature démoniaque flottait au-dessus de son visage, puis il reconnut les bandelettes, les yeux globuleux et la chevelure emmêlée du mécros.

— Ton tour, murmura Tanch d'une voix déjà embrumée.

L’apprenti hocha la tête, se leva comme un automate et grimpa sur la roche qui servait de poste de guet. La clarté diffuse des étoiles et du quartier de lune habillait les reliefs de voiles argentés. Aucun souffle n’agitait la nuit. Seules les respirations plus ou moins sifflantes des dormeurs profanaient le silence. Assis en haut de la roche, l’épée et le bâton d’Anaïth posés devant lui, Renn résista tant bien que mal à l’envoûtement du sommeil en observant le ciel et les environs.

Son regard accrocha, à cinq pas de lui, une pierre qui lui rappela les blocs de l’atelier de maître Hauhorn. Comme il était seul et qu’il disposait d’un peu de temps, l’idée germa en lui de vérifier qu’il avait encore la capacité de modeler la matière par la seule entremise de son esprit. Il examina le flanc arrondi de la pierre, chercha des yeux les veines, en découvrit une, noire, incurvée, qui sillonnait entre les reliefs et les cavités, la suivit jusqu’à l’orifice où elle se jetait, s’attendit à percevoir le murmure enchanteur, à perdre l’équilibre, à être happé par l’irrésistible courant, à plonger la tête la première dans la bouche minuscule ; il demeura immobile, les yeux douloureux à force de fixer la surface grenue, les muscles alourdis par la longue marche du jour, la nuque et le dos raides. La pierre lui refusait son enchantement. Il était de nouveau confronté à la matière dure et blessante, exclu du ventre de la création. Il se ressaisit, entreprit de recommencer depuis le début, se concentra sur l’orifice qui avalait la veine noire, supplia les déesses du fleuve de l’aider à retrouver les sensations fabuleuses expérimentées dans l’atelier, crut un temps que le courant l’emportait, se rendit compte qu’il tremblait seulement de colère et d’impatience.

Des larmes lui vinrent aux yeux. Il ramassa l’épée et fixa son attention sur le contact du métal rugueux et froid sur sa paume et ses doigts. C’était elle qui lui interdisait de pénétrer dans le cœur secret et ravissant de la matière, elle qui l’imprégnait de l’ombre grise et froide, elle qui éteignait peu à peu toute lumière en lui. Il se demanda si la lame avait déjà plongé dans un corps, si elle avait déjà pris une ou plusieurs vies. Les mécros ne lui avaient pas précisé, lorsqu’ils la lui avaient remise, si elle avait appartenu à quelqu’un avant lui. Il devait à présent admettre qu’il n’y avait pas de place pour les enchanteurs dans les temps de guerre. Peut-être était-ce la véritable raison pour laquelle maître Hauhorn avait quitté ce monde ?

Des pas retentirent derrière lui. La tête d'Orik émergea de la pénombre en contrebas du poste de guet.

— Tu as largement dépassé ton tour. Tu as oublié de me réveiller.

— Je n'ai pas sommeil, répondit Renn.

— On a une grosse journée demain. (Le guerrier grimpa sur la roche, s'assit à côté de l'apprenti et rabattit son skand sur ses jambes croisées.) Pourquoi ne réussis-tu pas à dormir ?

Renn jeta un regard attristé à la pierre qui lui avait refusé son ventre.

— Je me demande quelle est ma place.

— La place de chacun dépend des événements.

— Je ne suis pas un guerrier…

— C'est la guerre qui fait les guerriers.

Renn désigna son épée.

— J'ai l'impression de… perdre mon âme avec elle.

— Je dirais plutôt qu'elle t'évite de devenir un sorcier, un maudit.

La colère frémit dans les veines de l'apprenti.

— C'est plutôt dans vos yeux que je vois la malédiction !

Orik eut une réaction inattendue puisqu'il éclata de rire.

— Mon âme a vu tant de morts, tant de mutilations, entendu tant de cris, qu'elle a renoncé depuis longtemps au bonheur, à la paix. J'ai perdu une compagne et un enfant, et mon épée est devenue ma seule confidente, ma seule amie. Qu'elle me conduise à la damnation éternelle n'a aucune importance. Elle et moi ne sommes à notre place que sur les champs de bataille. Et j'espère mourir en combattant.

— Vous pensez que nous avons une chance contre l'armée des Conquérants du Nord ?

Les doigts d'Orik triturèrent un petit moment sa natte.

— Tu veux une belle histoire ou la vérité ?

— La vérité.

— Il nous faudrait un miracle. Un miracle qu'aucun dieu, aucune déesse n'est capable de nous accorder.

— Qu'en savez-vous ?

L'index du guerrier tapota le front de Renn.

— Les dieux et les déesses n'existent que dans l'esprit des idiots.

— Vous ne croyez en rien ?

Orik dégaina son épée, la planta devant lui et la contempla avec une expression d'adoration.

— Seulement en elle. Elle, elle a accompli des miracles. Va dormir maintenant.

Au loin scintillait la surface miroitante d'un lac. Le soleil qui régnait sans partage dans un ciel presque blanc arrosait le plateau d'une chaleur douce, agréable. La brise dispersait des odeurs enivrantes. Ils marchaient sans interruption depuis l'aube, toujours dans la direction du zénith. Renn se souvenait que son père et lui avaient passé une nuit près du lac deux ans plus tôt. Il avait eu la surprise en goûtant l'eau de s'apercevoir qu'elle était salée. Des oiseaux-pêcheurs blanc et noir en perçaient régulièrement la surface et ressortaient quelques instants plus tard avec des poissons ruisselants dans leurs becs. L'Odivir n'était plus très loin, maintenant, trois jours de marche, peut-être un peu moins.

— Du monde, là-bas ! s'écria Tanch, qui, l'épée sur l'épaule, marchait une trentaine de pas devant le groupe.

Orik et les autres pressèrent l'allure pour se porter à sa hauteur. L'index de Tanch désignait les ombres regroupées au bord du lac.

— La horde ? souffla Garaï.

Renn essuya les gouttes de sueur qui empoissaient ses cils pour mieux discerner les silhouettes qui, de loin, ressemblaient à de grands échassiers.

— Je ne crois pas, répondit Orik. Nous sommes en avance sur elle.

— Alors qui ?

— On n'a pas d'autre choix que d'aller voir, suggéra Tanch.

Orik acquiesça d'un hochement de tête.

— Restons quand même sur nos gardes.

Ils s'avancèrent vers le lac, la main sur la poignée de leur épée, les flèches des deux archers encochées. Arrivés à moins d'un arpent, une femme âgée vint à leur rencontre, vêtue, à la mode des paysans des rives, d'une ample robe grise qui la couvrait du cou aux pieds tout en lui laissant une entière liberté de mouvement. Renn eut l'impression de revoir sa grand-mère, et une envie folle le tourmenta de courir vers elle et de se jeter dans ses bras. La déception fut à la hauteur de sa stupide espérance lorsqu'il se rendit compte qu'il s'agissait d'une inconnue au visage ridé, aux yeux ternis par un voile vitreux, à la peau tannée par le soleil. Elle posa un regard empli

de défiance sur le petit groupe, s'attardant un moment sur Orik et Garaï. En arrière-plan, des hommes et des femmes s'étaient immobilisés pour observer les nouveaux arrivants.

— D'où venez-vous ?

La voix de crécelle de la vieille femme froissa les tympans de Renn, et ceux de Xug à en juger par la grimace du jeune mécros.

— Je viens du royaume de Mandril et eux… (Orik présenta les mécros d'un geste du bras)… de la région des Anglones. Et vous, qui êtes-vous ?

Elle hésita, ignorant toujours si elle avait affaire à des brigands ou à de simples voyageurs.

— Des paysans des rives de l'Odivir…

— Que faites-vous dans le coin ?

La vieille femme dressa un index noueux et tremblant vers le ciel.

— Nous sommes venus chercher de l'eau. Il n'a pas plu et le fleuve n'a pas fait de crues depuis plus de deux ans. La famine menace les rives. Les questeurs de la cité, ces cracasses, ne nous laissent pratiquement rien.

Renn aperçut une dizaine de citernes alignées, les roues en partie dans l'eau, derrière un rideau d'arbres aux frondaisons tombantes. Les bœufs des attelages broutaient l'herbe jaune et haute qui poussait sur les berges sablonneuses.

— Les déesses nous ont abandonnés, ajouta la vieille femme avec un soupir bruyant. Cette eau est salée. Les charognards planent déjà au-dessus de nos têtes.

Renn songea à sa famille. Avait-elle aussi été touchée par la sécheresse, par la famine ? Les récoltes dépendaient entièrement des crues de l'Odivir, et les rares années où le fleuve se montrait avare de ses eaux, il fallait puiser dans les réserves de l'année précédente. Deux années de suite sans débordement, sans alluvions, débouchaient à coup sûr sur la disette, les maladies, l'hécatombe des plus faibles, enfants, vieillards, femmes enceintes.

Garaï se tourna vers Orik.

— Tu persistes à penser que la population peut arrêter l'armée des Conquérants du Nord ?

— L'important, c'est de sauver le cœur, Arkane, répondit le guerrier avec une pointe d'agacement. Nous devons convaincre les familles régnantes d'organiser la résistance.

Les yeux plissés de la vieille femme s’arrondirent de surprise et de colère.

— Sauver la cité ? Ces usurpateurs ne méritent pas d’être sauvés ! Si une armée vient d’un autre pays pour les renverser, qu’elle soit la bienvenue !

— Votre sort sera encore pire, affirma Orik.

— Pire ? (Elle cracha à ses pieds.) Qu’y a-t-il de pire que de trimer toute la journée du matin au soir pour donner la plus grande partie de nos récoltes aux questeurs ? Qu’y a-t-il de pire que de s’entasser dans des maisons insalubres, d’être harcelé par les insectes, de voir mourir ses enfants touchés par les épidémies ? Peut-on appeler ça une vie ?

Ses lamentations ressuscitèrent dans l’esprit de Renn les complaintes permanentes de ses parents. Le gémissement était le mode d’expression usuel sur les rives de l’Odivir. Il se reprocha aussitôt son jugement : les conditions d’existence des paysans n’autorisaient aucun répit, aucun plaisir, aucune compensation.

— L’armée qui vient n’a pas l’intention de laisser un seul survivant derrière elle.

— Qu’en savez-vous ?

— Elle a anéanti mon pays, le royaume de Mandril. Nous précédons de peu son avant-garde.

La vieille femme prit à témoin les hommes en retrait, tous vêtus des tenues traditionnelles des paysans des rives, pans de tissu noués autour de la tête appelés sabaches, tuniques et pantalons amples, sandales de cuir. La poussière teintait de gris leur peau noircie par le soleil, leurs yeux brillaient de fièvre et de fatigue.

— Personne ne se mettra en travers du chemin de ceux qui, ennemis ou pas, pourraient nous débarrasser des charognards de la cité. Personne. Et ce n’est pas cinq mécros, un géant et un gamin qui vont y changer quoi que ce soit.

15

DAME ELVARE

Il y a deux façons de réunir deux familles : la mort ou le mariage.

Proverbe des Hauts,
Arkane

Ornée du serpent violet, tirée par quatre chevaux blancs, escortée par une dizaine de soldats en uniforme mauve, la voiture de dame Elvare s'avança dans l'allée centrale bordée de chênes bleus. Dame Velde et Aroy, le premier héritier du Corridan, attendaient la visiteuse sur le large perron du bâtiment central, une construction tarabiscotée que Noy jugeait grotesque en regard des formes pures et élégantes de la maison du Drac. De la fenêtre de sa chambre située dans une aile, il distinguait entre les frondaisons les toits rouille des annexes et des écuries. Le domaine résonnait des bruits familiers, cris des palefreniers, éclats de voix des jardiniers, tintements du marteau du maréchal-ferrant, grincements des charrettes des fournisseurs, rires des servantes…

La maison de l'Orbal ne perdait pas de temps : la cérémonie du sceau à peine achevée, elle dépêchait l'épouse du patriarche pour fixer les modalités du mariage entre Adamanta et Noy, qui présuma que les oiseaux messagers avaient déjà informé sa famille des événements de la veille. Le philtre aphrodisiaque qu'on avait versé dans son vin continuait de perturber ses pensées. Ses souvenirs restaient confus, des bribes de cauchemar ; il ne se rappelait plus comment il était rentré. Sans les égratignures semées sur ses lèvres et sa peau par les dents et les ongles d'Adamanta, sans la visite matinale de dame Elvare, il aurait douté de son équilibre mental. En outre,

le désir, un désir mécanique, tyrannique, continuait de le tourmenter, au point qu'à son lever, il était sorti dans le couloir en quête d'une servante disponible. Aucune d'elles ne s'était présentée dans les parages. Il s'en félicitait à présent : ces étreintes brutales et brèves ne lui procuraient qu'un plaisir superficiel aussitôt oublié, amer et décevant dans le fond.

Parée d'une somptueuse robe violette, dame Elvare gravit avec élégance les marches de l'escalier du perron. Noy s'éloigna de la fenêtre et s'allongea sur son lit, aux prises avec une nausée latente. On viendrait le chercher bientôt pour officialiser son mariage avec cette petite traînée d'Adamanta. Pourquoi l'Orbal avait-il préparé une telle mise en scène pour le contraindre à épouser l'une de ses filles ? Les questions tournaient et retournaient dans sa tête sans trouver le moindre embryon de réponse. Sans doute les familles cherchaient-elles à nouer des alliances après la chute du Drac, mais fallait-il à l'Orbal cette mascarade pour tenter de se ménager une place dans le Conseil des Sept ? Son projet de partir à la recherche d'Oziel resterait en tout cas un rêve, un regret. Avait-elle échappé aux sbires de l'Aigle après avoir tué cette brute de Sylver ? En voilà un, en tout cas, dont il ne pleurerait pas la mort.

On frappa à la porte quelques instants plus tard. Une jeune soubrette s'introduisit dans la pièce avec, posé sur ses deux avant-bras, un habit de cérémonie soigneusement plié ; elle se tint devant le pied du lit, inclinée, les yeux baissés.

— Votre mère vous attend dans la salle des réceptions, messire.

Noy résista à la tentation de lui ordonner de le rejoindre dans le lit. Le désir était la seule énergie dont il disposait, et il aurait besoin de toutes ses forces au cours d'une journée qui s'annonçait pénible, interminable.

La famille l'attendait dans la salle des réceptions, le patriarche y compris, assis dans un fauteuil, la jambe enserrée dans une attelle de bois et le pied posé sur une table basse munie d'un coussin. Son père, ses frères, leurs épouses lui jetèrent des regards sévères ; sa mère l'accueillit d'un visage empreint de froideur. Dame Elvare s'abstint de le fixer. Elle ne rayonnait pas comme d'habitude, comme si un voile assombrissait sa beauté. Le patriarche déclara sans préambule que le mariage serait célébré dans trois jours, le temps pour les deux maisons d'effectuer des préparatifs convenables, puis il salua la visiteuse d'un mouvement de tête et frappa

dans ses mains. Deux serviteurs qui se tenaient dans une pièce adjacente vinrent soulever son fauteuil et le porter hors de la salle.

Suivi à distance de son épouse, une fille de l'Ours nocturne aussi sèche que revêche, Aroy l'aîné se dirigea vers son jeune frère et lui glissa, à voix basse :

— Tu as déshonoré le Corridan. Ta place n'est plus ici. Tu iras vivre dans ta nouvelle famille après le mariage.

Noy n'essaya pas de se défendre. Pour tous, il était le scélérat qui avait abusé de la fille de son hôte lors d'une cérémonie officielle. Il s'appliqua seulement à garder la tête haute et à contenir ses larmes. Ses autres frères et leurs épouses s'égaillèrent également, le laissant seul face à sa mère et à dame Elvare.

— Toutes mes félicitations, mon fils, déclara dame Velde d'une voix aride. Vous vous chargerez de raccompagner votre future mère à sa voiture. Il nous faut sans tarder préparer une cérémonie qui soit digne de notre rang.

Elle hésita un instant, balançant comme toujours entre ses sentiments maternels et la préservation de l'honneur de sa maison d'adoption. Sa réputation de maîtresse femme lui venait sans doute des temps où, fille morganatique du patriarche du Dauphin et d'une lavandière, elle avait réussi à s'imposer comme héritière légitime et à contracter une union prestigieuse avec le futur patriarche du Corridan. Noy la soupçonnait d'avoir poussé Augoy à remplacer son frère aîné Jelioy. Elle menait le domaine d'une main de fer, et son autorité s'exerçait sans relâche sur ses quatre brus à peine mieux traitées que des domestiques. Elle ne se détendait qu'en compagnie de ses petits-enfants, au nombre de cinq, dont elle encourageait les moindres caprices, au grand dam de leurs mères. Après avoir enveloppé Noy d'un dernier regard douloureux, elle sortit à son tour de la salle des réceptions, l'abandonnant seul avec la visiteuse.

Un long temps s'écoula avant que dame Elvare ne rompe un silence qui devenait pesant.

— Votre famille ne semble pas tenir l'Orbal en très haute estime… L'accueil a été frais, pour ne pas dire glacial. Dame Velde semblait pourtant favorable au rapprochement de nos deux maisons.

Comme il ne répondait pas, elle poursuivit :

— Eh bien, jeune Noy, me raccompagnerez-vous à ma voiture comme vous l'a ordonné votre mère ?

— Avez-vous vraiment besoin de mon assistance, dame Elvare ? répliqua-t-il sans relever la tête.

Elle se rapprocha de lui et lui posa la main sur l'avant-bras. Il l'écarta sans ménagement et se recula d'un pas.

— Ne faites pas l'enfant, dit-elle avec un sourire. Allons marcher dans le parc. Nous y serons plus tranquilles.

— La dernière fois qu'une femme de votre famille m'a proposé de converser dans un endroit tranquille, je l'ai amèrement regretté…

— Venez, vous dis-je.

Elle se dirigea vers le perron sans attendre la réponse de son interlocuteur. Il la rattrapa en haut de l'escalier. Ils marchèrent d'abord sur l'allée centrale puis, parvenus à hauteur de la voiture de l'Orbal, ils bifurquèrent vers le labyrinthe des roses, fierté de dame Velde. Ils s'engagèrent dans une allée bordée de fleurs d'un bleu éclatant qui répandaient à profusion leur parfum capiteux.

— Adamanta est un petit monstre, déclara dame Elvare après s'être machinalement assurée que personne ne rôdait dans les parages.

— Merci en ce cas de l'avoir poussée dans mes bras !

La brise dispersa les éclats amers du rire de Noy.

— Elle m'a bien poussée hors du lit de mon époux ! repartit dame Elvare.

— Vous voulez dire…

— Qu'elle est la maîtresse de son père, et ce, depuis plus de trois ans. Il n'a jamais su lui résister. Je suis désolée de vous apprendre que votre future épouse n'est pas vierge, ajouta-t-elle avec une moue provocante.

— Qui serait assez fou pour croire qu'il existe encore des filles de famille vierges dans les Hauts ? (La voix de Noy se teintait de colère.) Et comment votre époux peut-il vous préférer Adamanta ? Elle n'a pas votre beauté…

— Un père ne trouve à sa fille que des beautés. Elle a une telle influence sur lui que, depuis trois ans, c'est elle qui régit la maison de l'Orbal.

— Elle est aussi votre fille…

Elle éclata à son tour d'un rire dont Noy ne perçut que la blessure.

— De cela au moins je suis sûre…

— Du père, moins, je suppose…

Elle s’arrêta et plongea ses magnifiques yeux clairs dans ceux de son interlocuteur.

— Je vous ai choisi pour cela, mon jeune ami : la vivacité de votre esprit n’a d’égale que votre aptitude au combat, du moins à ce que l’on m’en a rapporté.

— Si j’avais l’esprit aussi vif que vous le prétendez, je n’aurais pas laissé votre fille me piéger comme le dernier des garçons d’écurie.

Elle lui posa de nouveau la main sur le poignet ; cette fois, il ne la rejeta pas.

— Pardon pour ce grossier subterfuge, Noy du Corridan, mais j’ai réellement besoin de vous à mes côtés dans le domaine de l’Orbal.

— Qui vous dit que je ne vais pas rester vivre ici avec mes frères ?

— Je serais étonnée qu’une famille digne de ce nom permette à l’un de ses membres accusé de viol sur une héritière de haute naissance de continuer de vivre sous son toit.

Noy évacua son courroux d’une expiration sifflante.

— Vous avez tout prévu, n’est-ce pas ? Vous savez bien qu’il n’y a pas eu de viol.

— Tout le monde soutiendra le contraire.

— Que voulez-vous de moi ?

Elle se pencha pour humer le parfum d’une rose. Noy contempla son cou, sa nuque, sa chevelure brune nouée en un chignon lâche, et son désir, ce désir qui le taraudait depuis la veille, revint lui rendre visite avec une telle violence qu’il en eut le souffle coupé.

Elvare se retourna, la bouche entrouverte, le regard trouble.

— Que vous teniez ma fille éloignée de son père. C’est une porte du mal. Si on la laisse contrôler le patriarche de l’Orbal, alors Arkane finira par s’effondrer.

Noy faillit rétorquer que l’Orbal n’était qu’une famille mineure à l’influence dérisoire, que la cité n’avait pas besoin d’elle pour s’écrouler.

— Pourquoi une porte du mal ?

— Son père, son vrai père je veux dire, a commis des actes abominables…

— Quel genre d’actes ?

— De ceux qui entraînent l’homme à contacter des forces incontrôlables.

— Qui est-ce ?

Elle éluda la question d'un revers de main.

— Quand Adamanta a jeté son dévolu sur vous, j'ai consulté les cartes : elles m'ont confirmé que vous étiez l'homme de la situation. Je l'ai donc aidée à vous piéger. Vous devrez l'occuper, la divertir, l'empêcher de se livrer à ses penchants démoniaques.

— Mon agrément n'avait donc pour vous aucune importance ?

— Vous nous l'auriez refusé. (Elle se percha sur la pointe des pieds pour hisser son visage à hauteur de celui de Noy.) Il s'agit d'une urgence. De sombres manœuvres agitent les familles régnantes, et…

Il l'interrompit d'un geste de la main.

— Si vous parlez de la chute du Drac, je ne vois pas le rapport avec Adamanta.

— Il y en a un, j'en suis certaine. À vous de le découvrir lorsque vous serez dans son intimité. La tâche ne sera pas facile, mais j'ai une entière confiance en vous.

— D'où vous vient cette confiance ?

— J'ai appris à me fier à mes intuitions… Les cartes me les ont confirmées.

Noy suivit des yeux le vol silencieux d'un aubin dans le ciel d'un bleu sans tache.

— Vous me proposez… vous m'imposez un bien curieux mariage, dame Elvare.

Elle le dévisagea avant d'effleurer sa joue de l'index.

— La cicatrice vous ira bien, elle vous donnera un air viril.

Il lui saisit la main et embrassa le creux de sa paume.

— J'accepte votre marché. À une condition…

Aucune surprise dans les yeux clairs de dame Elvare.

— Quelle condition, jeune messire ?

Il marqua un temps de silence, fasciné par la lumière retrouvée de sa beauté.

— Vos poudres continuent de me rendre fou de désir, ma dame. Il me paraît juste que l'élan qu'elles m'ont inspiré vous soit destiné. Je veux sceller notre accord. Ici. Maintenant.

Elle approcha son visage de celui de Noy.

— Je le désire également, mon ami. Ce sera notre unique fois. Notre secret. Ensuite, vous vous occuperez de ma fille.

Il songea, lorsque les lèvres de la visiteuse se posèrent sur les siennes, qu'une porte venait de s'entrouvrir sur un paradis d'où il serait trop tôt expulsé.

Des cris réveillèrent Noy, que la fatigue d'une nuit agitée et la joute enflammée avec dame Elvare avaient fini par terrasser. Il se leva et se rendit près de la fenêtre restée entrouverte. Des domestiques couraient dans l'allée centrale baignée de lumière crépusculaire.

Il avait dormi une bonne partie de la journée. Les effets du philtre aphrodisiaque s'étaient enfin estompés. Les pensées se déployaient dans son esprit de nouveau clair. Les révélations d'Elvare au sujet d'Adamanta provoquaient en lui une excitation à peine voilée par l'inquiétude. Elle était une porte selon sa mère, une porte qui semblait s'ouvrir sur des mystères qu'il brûlait d'explorer. Jelioy avait eu raison, dans le fond, de l'encourager à commencer ses investigations par l'Orbal. Elles se soldaient certes par un mariage contraint, mais, au moins, il pourrait avancer sur une piste qui le conduirait peut-être dans les entrailles d'Arkane, et qui, pourquoi pas, le mènerait à Oziel du Drac. Si Adamanta se révélait trop pénible, il l'écraserait comme un insecte malfaisant : il existait mille façons de se débarrasser de quelqu'un en se débrouillant pour que sa mort paraisse naturelle. Il suivit du regard les domestiques qui continuaient de courir dans l'allée centrale, puis, frissonnant, il ferma les yeux pour se replonger dans le souvenir de ses ébats avec dame Elvare entre deux massifs de roses bleues. La crainte d'être surpris s'était mêlée à l'extraordinaire sensualité de sa future belle-mère pour porter son plaisir au paroxysme.

Enevoy s'introduisit dans sa chambre sans s'être au préalable annoncé.

— Encore une fois, je te demande de frapper avant de…

— Pas le moment ! l'interrompit son frère. Habille-toi et viens avec moi.

— Pour aller où ?

— Viens avec moi, te dis-je !

Noy n'insista pas, pressentant qu'un événement grave bouleversait le domaine. Il suivit Enevoy dans les couloirs, puis dans les allées du parc en direction des écuries. Ils se frayèrent un passage au milieu des domestiques

rassemblés près du tas de fumier où avait l'habitude de s'installer Jelioy. Aroy et Lenoy, les deux aînés, se tenaient de chaque côté d'un corps dénudé qui gisait dans une flaque pourpre diluée par le purin. Noy se pétrifia lorsqu'il reconnut le visage livide et figé de son oncle : il s'était vidé de son sang par la large entaille béant sous son menton. On lui avait tranché la gorge comme à une bête livrée au couteau du boucher. On lui avait également retiré ses vêtements comme pour le dépouiller des derniers vestiges de sa dignité. La maigreur de son corps frappa Noy, un squelette enveloppé d'une peau fripée, crevassée. Il crut entrevoir, dans les yeux de ses frères, une forme de soulagement qui le révolta.

— Père a été prévenu ? demanda Enevoy.

— Il le sait, répondit Aroy. Mais dans son état, il ne lui sert à rien de se déplacer jusqu'ici.

Noy s'accroupit près de la dépouille de son oncle. Jelioy n'avait pas eu le temps de lui confier tous ses secrets. Il refoula son chagrin et sa colère. Pourquoi avait-on assassiné ce vieil homme inoffensif ? Ce n'était pas un meurtre occasionnel en tout cas : la précision de la plaie révélait l'action d'un tueur professionnel, et la nudité de la victime avait quelque chose d'une signature, d'un avertissement.

— Ça tombe mal, grommela Lenoy. Le mariage de Noy est prévu dans…

— Il aura lieu le jour prévu, l'interrompit sèchement Aroy. (Il désigna le cadavre d'un mouvement de menton.) Il sera enterré demain dans la plus grande discrétion.

Noy ne parvint pas cette fois à se contenir.

— Vous oubliez qu'il a été le patriarche du Corridan !

Aroy enjamba le corps pour venir toiser son jeune frère, qui soutint sans ciller le regard étincelant de son aîné. Ce dernier, quand il deviendrait le patriarche de la famille, se montrerait sans doute aussi sévère, aussi brutal, qu'Augoy, même si, tenant plutôt de sa mère, il n'avait pas le physique imposant de son père.

— Et toi, tu oublies que tu ne fais déjà plus partie de la famille.

— Une vraie famille ne traite pas le corps de l'un de ses membres avec la même désinvolture qu'on jette un os aux foueurs, répliqua Noy.

Un sourire venimeux aux lèvres, Aroy tira un poignard du fouillis de ses vêtements à une vitesse qui prit son vis-à-vis au dépourvu, et en pointa la

lame sur sa joue.

— Il te faut une deuxième cicatrice, murmura Aroy. Pour la symétrie. Tu seras plus présentable à ton mariage.

La lame s’enfonça dangereusement dans la chair de Noy. L’orgueil lui interdit de reculer.

— Arrête ! intervint Enevoy.

Aroy maintint un petit moment la pointe de sa lame piquée dans la joue de Noy, puis, avec un ricanement, il la retira et la remisa dans une poche de ses vêtements.

— Nous serons débarrassés de deux parasites en même temps, ajouta-t-il sans desserrer les dents.

Noy faillit se jeter sur lui, puis, ravalant sa rage, il se détourna et fendit le groupe des serviteurs pour se diriger vers le bâtiment principal.

16

LE CAVEAU

Il arrive aux âmes pures de recourir à la supercherie,
De même que les âmes sombres sont capables d'honnêteté.
C'est seulement une question de circonstances.

Proverbes et chansons,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Trois couloirs partaient de la petite pièce dans laquelle ils venaient d'entrer ; Arjo se dirigea vers celui de gauche.

— Pas par là ! glapit le cuisinier.

Le jeune servant feignit de ne pas avoir entendu et continua son chemin. Oziel voulut lui emboîter le pas, mais leur accompagnateur, plus vif que ne le laissait supposer sa corpulence, la saisit par le bras, la maintint fermement près de lui et lui colla la lame de son hachoir sur le cou. Arjo rebroussa chemin.

— Tu connais pourtant les lieux ! gronda le cuisinier.

— Où avais-je la tête ? s'excusa le jeune servant avec un sourire contrit.

Oziel n'opposa aucune résistance lorsque le gros homme l'entraîna avec brutalité dans le couloir de droite, éclairé par des lampes suspendues, puis dans un escalier dont la bouche obscure béait sur la paroi. Le cuisinier relâcha son étreinte et la pression du hachoir sur son cou. Elle empoigna aussitôt le manche de la serre, et comme elle dévalait les premières marches juste devant lui, elle se retourna brusquement et lui planta de toutes ses forces la lame courbe dans le ventre.

— Maudite…

Il vacilla mais ne tomba pas, ni ne lâcha le hachoir. Après avoir retiré le fer, elle voulut rejoindre Arjo qui l'attendait un peu plus haut, mais le cuisinier lui barra le chemin de son bras tendu.

— Viens m'aider, toi ! cria le gros homme à l'adresse de son confrère. Elle m'a troué le ventre !

Elle se débattit pour lui échapper, mais, maintenant le hachoir levé au-dessus de sa tête, il résista bien que son sang coulât en abondance et imbibât sa tunique et son tablier. Ils luttèrent pendant quelques instants jusqu'à ce qu'un bruit mat retentisse, qu'il bascule tout à coup vers l'avant et dévale l'escalier en roulé-boulé. Son hachoir lui échappa et rebondit sur les marches dans une cascade de tintements métalliques.

— Fichons le camp, souffla Arjo.

La roulade du cuisinier, déséquilibré par le coup de pied du jeune servant, s'arrêta une vingtaine de marches plus bas. À la lueur d'une lampe, ils constatèrent qu'il ne bougeait plus et qu'une flaque de sang s'élargissait autour de lui.

— Vite, dit Arjo. C'est bientôt la fin des invocations matinales. Le coin va grouiller de monde dans peu de temps.

Ils regagnèrent la petite pièce, puis s'engouffrèrent dans le couloir de gauche.

— La sortie est proche.

Oziel peinait à soutenir l'allure imposée par son compagnon. Le sang du cuisinier collait le tissu de sa robe à sa peau. Des rayons de jour tombant de meurtrières réparties tous les quinze pas éclairaient le couloir de plus en plus large.

— Deux gardiens surveillent la porte en permanence, précisa Arjo à voix basse sans ralentir. Eux seuls peuvent l'ouvrir.

Ils approchaient d'un espace dégagé et inondé de lumière, une immense salle dont la voûte, haute de plus de trois perches, s'ornait de rosaces en verre et, en son centre, d'une clef représentant Hilyaon. La porte monumentale, parée elle aussi d'une fresque sculptée où dominait la figure sinistre du dieu de la Désolation, se dressait une trentaine de pas plus loin. Sur un côté du chambranle, se découpait l'espace sombre du renfoncement où veillaient les deux gardiens.

— Ont-ils des armes ? demanda Oziel.

— Aucune idée.

L’un d’eux, un homme dont les larges épaules et le torse massif tendaient le vêtement noir, s’avança à leur rencontre. Il leur restait quinze pas à parcourir. Quinze pas pour regagner les Hauts. Quinze pas pour recouvrer la liberté. Le cœur d’Oziel battait à tout rompre.

— Que faites-vous ici ? demanda le gardien.

— Le servant suprême m’a demandé de conduire cette mécrosée dehors, répondit Arjo d’un ton aussi neutre que possible.

Des éclats de méfiance scintillèrent dans les yeux de leur interlocuteur, dont les mâchoires carrées, les traits anguleux signalaient qu’il n’était pas du genre facile à manœuvrer.

— Pouvez-vous m’ouvrir la porte ? insista le jeune servant.

Le gardien réfléchit un moment avant de hocher la tête.

— Attendez là.

Il retourna dans le renfoncement d’une allure traînante qui démentait sa vigueur apparente.

Ils patientèrent une éternité. Une boule gonflait dans la gorge d’Oziel et rendait sa respiration difficile. La fatigue, de nouveau, la rattrapait ; elle ressentait le besoin urgent de manger, de dormir.

Le gardien réapparut enfin, suivi de son confrère, gardant tous les deux l’un de leurs bras caché dans leurs dos. Oziel agrippa la serre sans sortir la main de la poche de sa robe, puis elle fléchit légèrement les jambes, craignant de ne pas avoir suffisamment de force pour affronter deux hommes robustes autrement plus dangereux que le cuisinier.

Le gardien aux traits anguleux se planta à moins de trois pas d’eux et les fixa sans aménité.

— Vous avez le choix, déclara-t-il. Ou vous vous rendez sans résistance, ou nous serons contraints d’utiliser ça !

Il ramena son bras caché devant lui et exhiba une masse d’armes dont la boule hérissée de pics faisait pratiquement le double de sa tête.

— Vous vous opposez à un ordre du servant suprême ? protesta Arjo.

— Te fatigue pas. Nous savons qui elle est. Plusieurs furtifs la cherchent en ce moment dans les bâtiments. Elle a une grande valeur : elle a tué trois des nôtres. Son sang réjouira Hilyaon. Il faudra aussi que tu nous dises pourquoi toi, un des nôtres, tu l’aides à s’évader.

Croisant le regard désespéré d’Arjo, Oziel refoula impitoyablement toute manifestation de panique, se remémora le visage exsangue d’Ulio, les

corps suppliciés de ses parents, sombra aussitôt dans ses abîmes ténébreux, redevint l'Oziel galvanisée par la perspective du combat, l'Oziel grisée par sa propre violence.

— Que décidez-vous ? aboya le gardien.

Elle ne sentait plus la fatigue ni la douleur, elle n'était plus qu'un bloc d'énergie haineuse. Ses deux adversaires lui apparaissaient désormais comme des ombres figées, distantes l'une de l'autre de trois ou quatre pas. Elle perçut encore la voix du gardien le plus proche, une succession de sons dont elle ne retint que la tonalité menaçante. Il leva sa masse d'armes. Comme elle était lourde, même pour un gaillard de sa trempe, il marqua un temps d'arrêt, pas long, mais suffisant pour offrir une occasion à Oziel. Elle fondit sur lui à la vitesse d'un oiseau de proie et le frappa dans la poitrine. Il eut un hoquet de surprise, tenta de riposter, mais elle maintint la lame enfoncée entre ses côtes. Les pointes de la masse d'armes crissèrent sur les dalles du sol. Elle arracha la serre un bref instant avant qu'il ne tombe à genoux et le repoussa du pied pour faire face à son deuxième adversaire. Celui-ci n'avait pas encore réagi, ébahi par la vitesse et la précision de la mécrosée, effaré par la facilité avec laquelle elle s'était débarrassée de son confrère. Il se ressaisit, brandit une francisque au manche noueux et à la double lame luisante, se rua sur elle et abattit sa hache avec un rugissement. Habituée aux canistes, les épées du Drac aux lames fines et souples difficiles à parer, elle n'eut aucun mal à l'esquiver. La francisque siffla dans le vide. Le servant perdit l'équilibre, se rattrapa de justesse et prépara une nouvelle offensive.

Un liquide s'écoulait entre les seins d'Oziel, un fluide plus épais, plus visqueux que du sang, provenant peut-être d'un bubon crevé. Elle eut un moment d'inattention qui faillit lui être fatal. Elle entrevit la large lame au dernier moment tout près de sa tête et, en un réflexe désespéré, se jeta sur le côté. Le hurlement de dépit du gardien précéda de peu le raclement de la hache sur le sol. Elle se retourna, se fendit sous son bras avant qu'il n'ait pu relever son arme, lui planta la serre dans le flanc, puis elle le contourna et lui assena un deuxième coup entre les omoplates. Le fer sinueux se fraya un passage entre les os et le transperça presque de part en part. Il s'effondra après une série de mouvements spasmodiques ; ses membres tremblants claquèrent un petit moment sur les dalles.

Un brouhaha grandissant tira Arjo de son hébétude.

— La cérémonie est finie, bredouilla-t-il. Je vais ouvrir la porte.

Tandis qu'il se dirigeait vers le renfoncement qui servait de guérite, Oziel essuya la lame sur le vêtement du gardien agonisant avant de la remiser dans sa cachette. Elle se retint de passer sa main sur sa poitrine pour vérifier la nature du liquide qui continuait de se répandre et d'imprégner sa robe. Il lui fallait d'abord s'enfuir, creuser la plus grande distance possible entre elle et la Désolation, trouver un endroit sûr pour se reposer et se restaurer, puis entreprendre la descente vers les Fonds. Elle ressentit un premier vertige en se redressant. Les formes se mirent à tournoyer autour d'elle. Elle avait dépensé une telle énergie dans le combat que son corps n'était plus qu'une coquille vide.

La porte s'entrebâilla dans un grincement. Elle marcha comme dans un rêve en direction de la lumière du jour qui entrait à flots dans la grande salle. Elle ne l'atteignit pas : ses jambes refusèrent de la porter, et elle s'affaissa sur les dalles comme un pantin aux fils coupés.

Oziel entrouvrit les yeux.

Elle reposait sur un lit de paille dans une pièce obscure. Elle pensa d'abord que la Malédiction l'avait reprise et bouclée dans un cachot, et un étau de glace lui comprima la poitrine. Cette fois, elle n'aurait pas la force de se sortir des griffes des servants. À moins d'éliminer rapidement la maladie. Elle fouilla dans la poche de sa robe. La serre était toujours là, mais quand elle voulut récupérer la fiole, elle se rendit compte avec horreur qu'il ne restait du petit récipient que des morceaux de verre brisé. Elle se souvint du liquide visqueux se répandant sur sa poitrine. La fiole s'était vidée de son contenu au cours de son affrontement avec les gardiens. Elle glissa la main sous sa robe : du remède, ne subsistaient plus que quelques taches durcies sur sa poitrine, son ventre et le tissu. Elle ne recouvrerait jamais son apparence d'avant, elle était condamnée à vivre avec la mécrose jusqu'à la fin de son existence. Condamnée à rester un monstre. Quelle importance de toute façon ? Cette fois, la Désolation ne la laisserait pas filer et, comme elle avait tué six de ses adeptes, elle souffrirait de longues heures sur la scène de la salle des sacrifices. Luttant contre le désespoir, elle se demanda si Arjo avait, lui, pu s'échapper. Elle se concentra sur le silence, ne discerna qu'une rumeur étouffée qui ne lui offrait aucune indication. S'accoutumant aux ténèbres, elle constata que la pièce était minuscule. Son

plafond bas lui interdisait de s'y tenir debout. L'endroit ressemblait étrangement à un caveau mortuaire. Il y régnait une vague odeur de décomposition qui, également, évoquait la mort. L'avaient-ils cloîtrée dans ce réduit jusqu'à ce qu'elle meure de soif à l'issue d'une interminable agonie ? Était-ce leur façon de se venger d'elle ? Un réflexe la poussa à explorer à tâtons la paille alentour pour vérifier qu'on ne lui avait pas laissé de l'eau et de la nourriture ; ses doigts ne palpèrent que des brins secs et cassants. Une araignée, dérangée, lui courut sur l'avant-bras. Elle aurait bien voulu pleurer pour se laver un peu de sa détresse, mais les larmes ne vinrent pas, comme si son corps était devenu aussi sec qu'un vieux tronc d'arbre. Elle n'avait pas encore atteint ses vingt ans, et sa vie s'achevait dans ce réduit sombre avant même d'avoir réellement commencé. Le complot orchestré par les six autres familles régnantes avait piétiné ses rêves. Elle ne comprenait pas leur dessein : rompre l'équilibre, c'était prendre le risque insensé de créer des fissures qui s'élargiraient tôt ou tard en failles et aboutiraient à l'écroulement du fragile édifice d'Arkane. Rien d'étonnant à ce que la Désolation, qui œuvrait pour l'anéantissement, se soit alliée aux maisons impliquées dans la conjuration, mais quel but poursuivaient les pétrocles ?

Un crissement la tira de ses réflexions. La porte, une trappe plus exactement, s'ouvrit et libéra un flot de clarté éblouissante dans lequel apparut une tête.

— Comment vous sentez-vous ?

Elle reconnut la voix d'Arjo avant de distinguer son visage. Il se glissa dans l'étroit espace et déposa à côté d'elle une cruche et un panier empli de provisions. Il ne portait plus la tenue noire des servants, mais un ensemble veste, pantalon et bottes usuel dans les rues des Hauts. Elle voulut se redresser ; n'y parvint pas.

— Restez tranquille, il faut que vous repreniez des forces. (Il versa de l'eau dans un gobelet en fer-blanc, préleva des morceaux de pain et de fromage dans le panier, et lui tendit le tout.) Buvez et mangez d'abord.

Elle vida le gobelet d'une traite, fourra pain et fromage dans sa bouche au mépris de toute règle protocolaire en usage dans le domaine du Drac.

— À propos de forces, reprit-il, incapable d'attendre plus longtemps pour poser la question qui, visiblement, le démangeait. Où avez-vous puisé

les vôtres pour combattre deux hommes aussi costauds que les gardiens de la porte ?

Elle engloutit plusieurs morceaux de pain et de fromage qu'elle aida à passer avec une rasade d'eau.

— Où avez-vous appris à vous battre de la sorte ? insista-t-il.

— Mon père tenait à ce que tous ses enfants, garçons et filles, sachent se défendre, répondit-elle la bouche de nouveau pleine.

— Je pensais que vous étiez exténuée…

— Dans certaines circonstances, on se découvre des ressources inattendues. Où sommes-nous ?

— Quelque part dans les catacombes des Hauts. J'ai pensé que nous y serions en sécurité.

— Vous m'avez portée jusque-là ?

Il éclata de rire.

— Vous êtes plus lourde qu'on pourrait le supposer. Heureusement, je connaissais une entrée assez proche de la Désolation. Et je vous ai installée dans ce caveau vide.

— Où avez-vous trouvé cette nourriture et ces vêtements ?

— Volés. Avant d'être vendus, mon frère et moi étions de vrais larrons. Nous ne volions pas pour nous, mais pour le compte de nos parents, qui écoulaient ensuite les produits de nos larcins.

Oziel vida le panier sans pour autant se sentir rassasiée. La nourriture, cependant, lui avait donné un regain d'énergie et une nouvelle lucidité. Une résolution émergea du déferlement de ses pensées : il lui fallait récupérer une fiole d'antidote avant d'entamer la descente vers les Fonds.

— J'ai perdu mon antidote. Je dois absolument revoir le frère herboriste de la Résurrection avant de franchir la Porte du Laz.

Arjo examina le panier.

— Vous aviez vraiment faim. Je contacte mon frère pour lui faire part de votre demande.

— Comment allez-vous le contacter ?

— Je vous l'ai dit : nous n'avons qu'un esprit pour nos deux corps. La distance ne nous empêche pas de communiquer.

Il ferma les yeux, les jambes croisées, le dos appuyé contre le mur du fond du caveau. Oziel se rallongea sur la paille. La vie bouillonnait de nouveau en elle, chassant ses peurs et ses doutes. Si le drac l'avait

abandonnée, elle se passerait de lui, elle se débrouillerait seule pour atteindre les Fonds, retrouver Matteo, entreprendre en sa compagnie la reconquête.

— Évitons de nous rendre dans les bâtiments de la Résurrection, dit soudain Arjo. Ça grouille de soldats, de foueurs et de furtifs par là-bas. Jifar va nous rejoindre ici.

— Avec l'antidote ?

— Il n'a rien précisé à ce sujet.

Arjo referma la trappe et s'allongea à côté d'Oziel. Malgré son impatience, elle finit par s'assoupir. Une succession de coups la réveillèrent en sursaut.

— Jifar ? demanda Arjo en se redressant.

— Qui veux-tu que ce soit ?

Le jeune servant ouvrit la trappe. Une silhouette se glissa dans la pièce minuscule avant de refermer le panneau métallique derrière elle. En dépit de la faible luminosité, la ressemblance entre les deux frères stupéfia Oziel. Leurs traits, leurs yeux, leurs sourires, leur allure et leur voix étaient strictement identiques. Seules les différenciaient la chevelure blonde de l'un et la tête rasée de l'autre. Jifar leur tendit les fruits entassés dans les poches de sa bure.

— Vous n'avez pas beaucoup progressé depuis votre dernière visite, dame Oziel, déclara-t-il avec un sourire.

— Vous étiez au courant de mon passage dans vos bâtiments ? s'étonna-t-elle.

— Nous partageons tout à la Résurrection. Il n'existe aucun secret entre frères. De la même façon qu'il n'y a aucun secret entre Arjo et moi. Je l'ai encouragé à déserter la Désolation. En revanche, je désapprouve son intention de se venger de nos parents. Leur mort ne lui rendra pas le bonheur, ni ne lui procurera la moindre satisfaction. Le bonheur, on le porte en soi.

— En deux ans, les servants ont tué en moi toute joie, plaida Arjo.

Jifar lui posa la main sur l'épaule.

— J'ai atténué au mieux tes souffrances, mon frère, mais chacun doit parcourir son propre chemin.

— Vous n'êtes donc pas astreint au silence ? demanda Oziel.

Jifar passa la paume de sa main sur son crâne lisse.

— Il m’arrive de rompre mes vœux, dame. Lorsque l’urgence le commande, par exemple. Ou qu’un supérieur de notre ordre m’y autorise pour une raison bien précise.

— Avez-vous apporté l’antidote ?

L’air navré de son interlocuteur eut l’effet d’une gifle glacée sur le visage de la jeune femme.

— Le gardien de la parole m’a chargé d’un message pour vous.

— Avez-vous l’antidote, oui ou non ? répéta-t-elle d’une voix dure.

— L’antidote n’a jamais existé, finit par répondre Jifar.

— Comment ça ?

— Vous n’auriez pas accepté la mécrose si on n’avait pas entretenu en vous l’espoir d’en guérir. Le remède qu’on vous a remis n’aurait eu aucun effet sur la maladie.

Elle se tourna vers Arjo, ulcérée.

— Vous le saviez ?

Il tenta de dissimuler son embarras en se balançant d’un côté sur l’autre.

— Je… l’avais lu dans l’esprit de mon frère.

— Pourquoi ne m’en avez-vous rien dit ?

— Pour les mêmes raisons que Jifar : sans espoir, vous auriez perdu toute envie de vous battre.

— Alors pourquoi ne pas m’avoir simplement remis une autre fiole en me faisant croire qu’elle pourrait me guérir ?

— Nous avons commis une faute : seule la liberté de choix donne du prix aux actes, répondit Jifar.

— Il fallait y penser avant de m’inoculer une maladie incurable ! rugit Oziel, hors d’elle.

— Nous en sommes désolés, mais nous ne pouvons plus revenir en arrière.

La colère roulait en Oziel comme un orage et vibrait jusqu’aux extrémités de ses doigts. En la mystifiant, les frères de la Résurrection l’avaient condamnée de façon irrémédiable à la difformité, à l’abomination. L’envie la brûla de planter la serre dans la gorge de Jifar.

— Ce que je vais vous dire ne va sans doute pas vous consoler, mais continuez de croire en vous, reprit celui-ci. Une solution vous apparaîtra peut-être…

— Personne n’a jamais guéri de la mécrose, rétorqua-t-elle d’un ton tranchant.

— Qu’en savons-nous ? Puisque les mécrosés sont expulsés hors de la cité, nous n’avons pas la moindre idée sur l’évolution de la maladie.

— Vous qui n’avez que les mots de justice et de fraternité à la bouche, vous vous êtes conduits comme les servants de la Désolation, intervint Arjo.

Ployant sous le poids de l’accusation, Jifar garda le courage de regarder Oziel dans les yeux.

— Le gardien de la parole a pensé… nous avons tous pensé que l’injustice faite à l’une permettrait de sauver tous les autres. Nous avons réfléchi en termes de stratégie, et celle-ci nous semblait être la meilleure. Une erreur, encore une fois : on ne peut commettre une injustice, même minime, pour empêcher une catastrophe. L’injustice nourrit au contraire la catastrophe, comme les ruisseaux, les rivières. Accepterez-vous de nous pardonner, dame Oziel ?

À la colère succédait en elle une amertume brûlante qui dissolvait tout ce en quoi elle avait cru, tout ce qui la constituait. Les larmes aux yeux, incapable de penser, elle s’allongea sur la paille et gémit :

— Laissez-moi seule.

D’un mouvement de tête, Jifar invita son frère à sortir.

17

YSEH

Et si la plus belle des magies se terrait,
finalement, dans le fond des cœurs ?

Proverbe du niveau des Marches,
Arkane

Orik et Ospheh, l'ancienne qui exerçait une certaine autorité sur les autres paysans, s'accordèrent pour parcourir le chemin ensemble jusqu'à l'Odivir.

Le guerrier leur exposa rapidement son dessein : entraîner l'avant-garde de l'armée des Conquérants du Nord dans une nasse pour éviter qu'elle ne sème la terreur dans les populations des rives du fleuve. Il comptait ainsi se ménager un répit qui lui permettrait de prévenir les autorités et de préparer la défense du pays d'Arkane. Malgré leur réticence à soutenir d'une manière ou d'une autre les familles régnantes de la cité, malgré leur répugnance pour les mécrosés, les paysans finirent par se ranger à ses arguments, comprenant que, de deux maux, ils devaient choisir le moindre, présumant que l'épreuve, s'ils la surmontaient, redistribuerait les cartes et améliorerait leurs conditions d'existence. Ils acceptèrent d'aiguillonner sans trêve les attelages pour essayer de gagner encore un peu de temps sur la horde. Ils disposaient de suffisamment d'eau, conservée dans des tonneaux, et de vivres pour regagner d'une traite leur village situé une vingtaine de lieues en aval de la source du fleuve.

Une excitation inhabituelle, surprenante, supplantait chez Ospheh et ses semblables l'apathie coutumière des habitants des rives, comme si les paroles d'Orik leur ouvraient de nouvelles perspectives, comme si une occasion se présentait enfin d'infléchir le cours de leur vie. La conséquence

de l’accord passé avec les paysans ravissait Renn en tout cas : ils finiraient le trajet sans se fatiguer à marcher.

Les bêtes attelées, les chariots tirés hors du lac, ils prirent aussitôt la direction du zénith. Les bœufs avançaient d’un pas régulier, éperonnés par les piques des conducteurs. Ils longèrent la grande étendue d’eau salée sur plusieurs lieues. Le tintamarre des roues cerclées de fer sur les cailloux sertis dans la terre sèche délogeait des nuées d’oiseaux qui s’envolaient par-dessus les arbustes et s’évanouissaient en piaillant dans le bleu étincelant de la voûte céleste.

Renn avait pris place en compagnie de Xug dans le chariot placé en deuxième position dans la colonne. Assis à même le plancher, brinqueballés par les secousses, ils peinaient à garder les yeux ouverts, rattrapés par la fatigue des jours précédents. Deux paysans se tenaient sur le banc, un homme d’une cinquantaine d’années et un adolescent, tous les deux coiffés de sabaches, l’un maniant les guides et l’autre, la pique.

Une jeune femme à la peau mate, adossée à l’un des tonneaux alignés sur un côté du chariot, ne cessait de dévisager les deux passagers. Ses yeux rieurs passaient de l’un à l’autre avec la vivacité d’un passereau des blés, s’arrêtant plus longtemps sur Xug, empreints subitement de fascination et de répulsion. Elle portait la tenue traditionnelle des femmes des rives, l’ample robe munie d’attaches latérales qui permettaient de la maintenir remontée sur les cuisses. Un vêtement identique à ceux de la mère et des sœurs de Renn : il se souvint d’elles dans les champs irrigués, enfoncées dans l’eau jusqu’aux genoux, comme posées dans leurs robes retroussées, en train de repiquer le ghoo.

— Je t’inspire du dégoût ? lança Xug.

Interdite, la jeune femme lissa du plat de la main ses cheveux bruns et ondulés.

— Je… je ne savais pas qu’il y avait des mécrosés par là, finit-elle par répondre en tendant le bras vers l’arrière du chariot.

— Ceux que vous n’avez pas pu massacrer se sont réfugiés dans la région des Anglones. Ils y ont fondé une communauté.

Renn perçut de l’amertume dans la voix de Xug.

— Tu n’es pas comme les autres, reprit-elle.

L’apprenti la trouva attirante dans la pénombre sous la bâche. Il n’avait jamais prêté attention aux filles jusqu’alors. L’occasion ne s’était pas

présentée d’en rencontrer pendant les deux ans de son apprentissage dans le massif de l’Ostian. Des désirs lui étaient venus, bien sûr, tyranniques parfois, mais, sans objet, il les avait purement et simplement ignorés. Ils se réveillaient en force face à cette jeune paysanne, à l’intérieur de ce chariot baigné d’une moiteur troublante.

— Qu’est-ce que tu connais des mécros ? demanda Xug d’un ton rogue.

— Les mécrosés ? On en voit parfois dans les plaines. (Elle se redressa et, avec une lenteur calculée, décolla le tissu de sa robe plaqué sur sa poitrine.) Les garçons s’amusent à les pourchasser à coups de bâton. On a beau leur dire qu’ils sont idiots, ils ne peuvent pas s’en empêcher.

— En quoi ne suis-je pas comme les autres ?

Elle le fixa avec une certaine effronterie.

— Tu… es moins…

— Repoussant ?

Elle acquiesça d’un timide mouvement de tête.

— Comment t’appelles-tu ? reprit Xug.

— Yseh.

Il se passa la main sur le visage comme pour vérifier que ses excroissances, à peine visibles pour le moment, n’avaient pas subitement enflé au cours des derniers quarts.

— Eh bien, Yseh, je suis né de parents mécros, déclara-t-il d’une voix imprégnée de colère et de tristesse. La maladie met peut-être un peu plus de temps à se développer chez les enfants de mécros, mais elle finira par me rendre aussi affreux que les autres. Je poserai des bandelettes sur mon visage, davantage pour cacher ma vilaine bobine que pour empêcher les bubons de suppurer. Et je ferai partie de ceux qu’on chasse des villages à coups de bâton.

Le regard d’Yseh vola vers Renn comme un oiseau effrayé cherchant une branche sur laquelle se poser.

— Je vais marcher un peu.

Xug se releva, remit un semblant d’ordre dans ses vêtements, s’assura que son ceinturon était correctement bouclé et se dirigea vers l’arrière du chariot.

— Besoin de me dégourdir les jambes, ajouta-t-il avant de sauter.

Tenté un temps de le rejoindre, Renn choisit de prolonger l’émoi délicieux que lui procurait la présence de la jeune paysanne. À la fois

embarrassé et charmé, il se donna une contenance en repliant sa cape, devenue plus encombrante qu'utile, et en extirpant les feuilles et les débris de branches incrustés dans son bonnet de poil.

Ce fut elle qui prit l'initiative de rompre le silence :

— Tu es aussi né de parents mécrosés ?

Il releva la tête et plongea dans les yeux noirs d'Yseh.

— Je suis… j'étais apprenti enchanteur de pierre dans le massif de l'Ostian.

— Je croyais que les enchanteurs n'étaient que des légendes.

— Ils ne paraissent pas dans le monde, mais ils existent.

— Tu peux vraiment changer la forme des pierres ?

Il éluda la question d'un geste de la main.

— Je… je n'étais qu'un apprenti.

— Que fais-tu avec ce guerrier étranger et ces mécrosés ?

— Orik, le guerrier, précisa-t-il devant l'air interrogateur de son interlocutrice, m'a demandé de le guider jusqu'à l'Odivir.

— Il n'a plus besoin de toi maintenant.

— Mon maître a été tué par la horde. Je suis, comme toi, des rives. Ma famille habite à mi-chemin environ entre la source du fleuve et la cité d'Arkane.

— Tu vas la retrouver ?

Renn masqua de son mieux l'amertume de son sourire.

— Ils n'ont sans doute pas très envie de me revoir.

— Pourquoi ?

Il suspendit ses gestes et dévisagea Yseh dont la face ronde, la chevelure ondulée, les yeux noirs et les lèvres pleines ravivèrent son désir au point de le rendre douloureux.

— Ils étaient contents de me voir partir. Je n'étais pas doué pour les travaux des champs.

L'adolescent chargé d'aiguillonner les bœufs avec la pique se retourna pour leur jeter un regard noir.

— Kayer devient fou quand il me voit parler avec un autre garçon, précisa Yseh à voix basse.

— C'est ton frère ?

Elle éclata de rire.

— Mon promis. Nous nous marierons dans deux ans.

Renn observa la nuque du garçon dont les coups de pique étaient devenus plus secs, plus cinglants, au point de lui valoir les remontrances de l'homme qui tenait les guides.

— Ne les frappe pas comme ça, Déesses ! Tu vas finir par les blesser.

Une nuque large, tannée, solide d'un paysan des rives, une nuque taillée pour supporter le soleil et le labeur des champs, une nuque dure au mal, capable d'encaisser les coups du sort et l'arrogance des questeurs de la cité.

— Nos familles se sont mises d'accord depuis l'âge de nos cinq ans, reprit Yseh.

— Tu n'as pas eu ton mot à dire ?

— Les enfants n'ont rien à dire chez nous.

Dans la famille de Renn non plus : ses deux sœurs aînées avaient épousé sans joie les deux garçons qu'on leur avait imposés. Il se remémora leurs mariages, leurs yeux noyés de détresse, leurs rires forcés, leurs danses mécaniques, la satisfaction de son père, la tristesse de sa mère.

— Il est tellement jaloux qu'il peut devenir violent, ajouta Yseh. Il m'a giflée une fois parce que j'avais souri à un ami d'enfance.

— Vous n'êtes pas encore mariés, objecta l'apprenti.

— Il me considère déjà comme son champ, il pense que lui seul a le droit de me labourer.

— Il n'y a aucun moyen d'empêcher ce mariage ?

Elle lança un coup d'œil vers l'avant du chariot.

— Aucun. J'ai imploré ma mère, mais elle refuse de s'opposer aux décisions de mon père. Elle dit que les enjeux sont importants, que c'est une façon pour nous d'agrandir nos terres.

Les parents de Renn parlaient eux aussi de leurs terres comme du bien suprême, plus précieuses que leurs propres enfants. La terre était leur véritable divinité, réduisant les déesses du fleuve à des entités secondaires dont le rôle était de veiller aux crues fécondatrices de l'Odivir.

— Tu ferais mieux d'aller t'asseoir près de lui si tu ne veux pas avoir d'ennuis…

Elle lui sourit avant de se relever et d'ajouter :

— Je ne connais même pas ton nom.

— Renn.

— Tu me plais, Renn. Je reviendrai te voir.

Elle se rendit à l’avant du chariot et se ménagea une place entre les deux conducteurs sur le banc.

Une pression insistante sur l’épaule réveilla Renn, qui s’était installé dans un bosquet à l’écart pour ne pas être dérangé par les ronflements et les sifflements des autres dormeurs. Il reconnut le visage souriant d’Yseh penché sur le sien. Tout autour d’elle, les étoiles fourmillaient dans le velours sombre du ciel. La caravane s’était arrêtée au milieu de la nuit pour faire souffler les bêtes.

— Qu’est-ce que…

Elle lui posa l’index sur les lèvres, se glissa sous sa cape et s’allongea contre lui. Sa chaleur l’embrasa au travers de leurs vêtements. Il jeta un regard inquiet sur les environs, n’y discerna aucune silhouette, aucun mouvement suspect. Seules frissonnaient les frondaisons des arbres aux feuilles saupoudrées de l’argent des étoiles.

— Ils dorment comme des souches, on n’a rien à craindre, lui murmura-t-elle dans le creux de l’oreille.

Son souffle tiède enveloppa le visage de l’apprenti et attisa son ardeur naissante avec la force d’un ouragan. Il balança un moment entre crainte et désir. C’était la première fois qu’il se retrouvait seul avec une femme autre que sa mère et ses sœurs, et il ne savait pas par quels gestes commencer. Alors il réagit comme tous les garçons dans la même situation, il lui abandonna l’initiative, il la laissa capturer sa bouche et lui enseigner l’art du baiser. Effarouché et gauche au début, il comprit rapidement qu’il lui fallait épouser le mouvement, que ses lèvres et sa langue devaient danser avec celles d’Yseh, et il plongea dans un tourbillon de délices, un feu dévorant se propagea dans ses veines, il perdit toute notion d’espace et de temps, enroulé dans cette bouche qui palpitait, qui se dilatait comme une fleur carnivore pour l’avaler tout entier. Les mains d’Yseh se glissèrent sous ses vêtements et rampèrent sur son ventre. Il eut envie à son tour d’explorer le corps brûlant de la jeune femme, de caresser cette peau qu’il devinait soyeuse sous la rudesse de l’étoffe. Elle dénoua le lacet qui fermait l’encolure de sa robe pour lui faciliter la tâche. Il eut l’impression de cueillir des fruits fabuleux lorsqu’il effleura ses seins ronds et tendres, cette partie du corps féminin qui l’avait toujours fasciné. Le gémissement d’Yseh résonna en lui comme la plus exquise, la plus vibrante, des musiques.

— Yseh !

Elle se redressa, pâle, tendue, les yeux agrandis par la frayeur.

— Kayer, chuchota-t-elle. Ne bouge pas.

Elle repoussa la cape, resserra l'encolure de sa robe, renoua le lacet, prit le temps de caresser la joue de Renn du bout des doigts avant de se lever et s'éloigner. Dégrisé, pantelant, il se retint à grand-peine de pousser un hurlement de dépit. Les cieux à peine entrevus venaient de refermer brutalement leur porte, comme la pierre deux jours plus tôt.

La voix masculine, empreinte de colère, fracassa de nouveau le silence de la nuit.

— Je te cherche partout. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Kayer ? Je ne vais quand même pas te prévenir chaque fois que je dois me soulager.

— Tu n'étais pas obligée de t'éloigner autant !

— Je ne voulais pas vous déranger, toi et père.

Renn agrippa la poignée de l'épée, craignant à tout moment que Kayer, dont il entrevoyait la silhouette quelques pas plus loin, ne le découvre au milieu du bosquet et ne comprenne ce qui s'était passé, mais, faisant preuve de sang-froid, Yseh parvint à entraîner son promis dans la direction opposée.

— Retournons dormir, nous n'avons pas beaucoup de temps.

Des lueurs soupçonneuses léchaient les yeux de Xug.

— Il s'est passé quelque chose entre toi et elle cette nuit ?

L'embarras de Renn était le plus probant des aveux. Assise sur le banc à côté de Kayer, Yseh feignait de l'ignorer depuis le départ de la caravane, une attitude qui, même s'il la comprenait, le blessait. Elle aurait pu s'arranger pour lui adresser un signe discret, pour célébrer d'une manière ou d'une autre leur complicité de la nuit.

— Je la trouve attirante moi aussi, poursuivit Xug. Mais je n'ai pas la moindre chance avec une femme saine. Aucune d'elles n'accepterait de se frotter à un mécros. L'apparence les empêche de découvrir les âmes. Je ne me plains pas, j'en profite même. Comme je suis pour l'instant moins difforme que les autres, j'ai connu pas mal de femmes dans la communauté des Anglones, dont quelques-unes étaient mariées mais rêvaient d'un

homme un peu moins laid à regarder. Cette fille, Yseh, est pour moi un implacable miroir. C'était bien, au moins ?

Renn désigna Kayer d'un mouvement de menton.

— Nous avons été interrompus par son promis.

— Il vous a surpris ?

L'apprenti fut de nouveau envahi par la sensation de froid et de désolation qui avait suivi le départ d'Yseh et l'avait empêché de retrouver le sommeil. La tension de son corps était devenue irritante, presque nauséeuse.

— Il s'en est fallu de très peu.

— Il vous a dérangés à quel moment ? insista Xug.

— Au début…

Le jeune mécros hocha la tête d'un air compatissant.

— Pas de chance. Ne t'inquiète pas : elle reviendra.

Renn chercha des traces de moquerie dans les yeux de Xug.

— Elle m'ignore depuis ce matin…

Le rire de son interlocuteur domina le crissement des roues sur la terre sèche. La chaleur augmentait peu à peu sous la bâche. Des odeurs nouvelles, fleuries ou âpres, flânaient dans la douceur émolliente.

— Elle feint de t'ignorer pour ne pas attirer les soupçons. Mais tu es tellement mortifié que tu ne vois même pas les coups d'œil dérobés qu'elle te jette. Tu as encore beaucoup de progrès à faire en matière de femmes, mon ami. Sois patient, elle se chargera de tout. Ne te berce pas d'illusions : elle ne quittera pas les siens pour toi, elle a seulement besoin d'ouvrir une fenêtre de liberté dans sa prison.

Renn masqua son agacement d'un sourire, puis, comme pour illustrer les leçons de Xug, le regard fugace et brillant d'Yseh croisa le sien, et le feu, de nouveau, courut dans ses veines. Il leur restait un jour et une nuit avant d'atteindre le fleuve. Auraient-ils assez de temps pour récolter les promesses à peines esquissées ? En aurait-elle encore l'envie, le courage ?

Au zénith, alors que la chaleur se transformait peu à peu en fournaise et que la caravane observait une halte d'un quart de sixte, Orik ordonna à l'apprenti et au jeune mécros de rassembler les autres devant le chariot de tête. Les sept membres du petit groupe se retrouvèrent en compagnie d'Ospheh et d'un paysan robuste du nom de Grak. On leur servit des

galettes de céréales et des morceaux de viande confite ; deux gourdes d'un vin au goût aigre circulèrent de main en main.

— Nous arrivons demain dans les plaines de l'Odivir, déclara Orik. Selon mes estimations, nous avons un jour et demi d'avance sur la horde.

Xug donna un coup de coude dans les côtes de Renn.

— Le fleuve, bientôt !

La joie communicative de son compagnon réjouit l'apprenti. Les excroissances saillaient davantage que la veille sur son front et ses joues, estompant la finesse de ses traits. La maladie gagnait du terrain par à-coups. Si Orik avait retiré sa cotte de mailles et sa tunique pour exhiber un torse musculeux et couturé de cicatrices, les mécros n'osaient pas se dévêtir et restaient condamnés à supporter la chaleur accablante. Bien qu'il transpirât en abondance, Renn garda ses vêtements autant par solidarité que par pudeur. Ayant aperçu à plusieurs reprises la silhouette d'Yseh dans les parages, il refusait de prendre le risque que sa maigreur, qu'il jugeait affligeante, ne la dissuade de le rejoindre dans le cœur palpitant de la prochaine nuit.

À nouveau, Orik traçait des lignes sur la terre sèche de la pointe de son espadon.

— D'après Ospheh, nous allons, avant d'arriver, traverser le marais profond qui borde le fleuve. Nous prévoyons d'attirer la horde sur une terre mouvante.

— Je connais ce marais, réfuta Garaï. Il n'y a qu'un chemin. Si la horde s'enlise dans une terre mouvante, nous nous enliserons avec elle.

— Nous pouvons, selon Grak, créer un faux passage, un leurre. Nous nous tiendrons sur la terre ferme pour lui servir d'appât, comme si nous l'attendions pour un affrontement.

— Un faux passage ? s'étonna Tanch.

Renn se remémorait vaguement le marais qu'il avait traversé dans le chariot de son père. Un chemin plat, interminable, bordé de plantes noires, d'arbustes tortueux, de flaques verdâtres, croupies, crevées de temps à autre par des bulles. L'humeur massacrante de son père l'avait poussé à se réfugier à l'intérieur du chariot et à se désintéresser du paysage. Il se pencha pour mieux contempler l'ébauche tracée par le guerrier : deux lignes horizontales figuraient sans doute les limites nord et sud du marais ; le trait central, le chemin ferme ; le trait courbe qui en partait comme un

embranchement, le faux passage, à moins que ce ne fût l'inverse ; le large cercle, la terre mouvante ; le deuxième cercle, plus petit, la terre ferme où ils se tiendraient pour exciter la horde et l'attirer dans le piège.

— Nous aurons une journée pour camoufler le véritable chemin et fabriquer un passage factice.

La proposition d'Orik ne souleva qu'un enthousiasme modéré parmi les mécros.

— On dit qu'il y a des bêtes féroces dans le marais, lança Korg.

— On ne les a jamais vues, répondit Grak.

— Les sixornes non plus, on ne les avait jamais vues ! grommela Garaï.

— Comment comptes-tu fabriquer un faux chemin sur de la terre mouvante ? intervint Tanch.

— J'ai mon idée. Je vous expliquerai sur place. (Orik planta d'un coup sec son espadon dans le sol.) Si tout se passe bien, nous nous débarrasserons de la horde sans perdre un seul d'entre nous.

La main de Xug se posa sur l'avant-bras de Renn.

— S'il m'arrive quelque chose avant l'Odivir, promets-moi de confier mon corps à l'eau du fleuve.

— Mais pourquoi tu…, bredouilla l'apprenti, interloqué par le ton grave et l'intensité du regard de son vis-à-vis.

— Promets.

Renn finit par lâcher, du bout des lèvres, les mots qui le liaient au jeune mécros jusqu'à la fin de leur existence.

— Je te le promets.

18

LA PORTE DU LAZ

Je suis un passeur, un homme qui guide ses frères humains d'un niveau à l'autre de la cité d'Arkane. J'ai appris à m'orienter dans le Laz avant même de savoir marcher. Le flambeau que je porte est l'étoile qui brille dans la nuit. Je suis responsable de la vie de ceux que j'entraîne dans les méandres du labyrinthe. Je suis un père accompagnant ses enfants : ils dépendent entièrement de ma mémoire, de ma compétence. Jamais je n'exploiterai mon pouvoir pour nuire à qui que ce soit. Je n'ai pas d'ennemi parmi les hommes, de même que je ne suis pas leur ennemi. Je suis un torcheron, tel est mon honneur, telle est ma fierté.

Extrait du serment du Torcheron,
Guilde des Torcherons,
Arkane

La place des Fondateurs commençait à se vider lorsque Arjo et Oziel se dirigèrent vers la porte monumentale du Laz. Était-ce la présence à ses côtés du jeune servant muni d'un bâton ? Personne n'était venu importuner la mécrosée lorsqu'elle s'était présentée sur la grande esplanade au sortir d'une ruelle. Les passants s'étaient contentés de l'accabler de regards méprisants ou haineux. Le ciel s'assombrissait, les marchands ambulants repliaient leurs étals et attelaient leurs bêtes aux brancards des chariots, des voitures ou des tombereaux sous la surveillance distraite des légionnaires.

Oziel espéra qu'elle ne tomberait pas sur la même patrouille que lors de sa première tentative. Elle avait pris le temps de se baigner, de laver sa robe

et ses bandages dans une citerne de pierre des catacombes alimentée par les eaux de pluie, puis elle avait mis le linge à sécher dans la colonne de lumière tombant d'une lucarne placée trois perches plus haut. Arjo et Jifar s'étaient éclipsés pour respecter son intimité et son besoin de solitude. Elle était restée un long moment allongée nue sur le sol de terre. La chaleur douce, bienfaisante, du soleil avait peu à peu dissipé sa colère et son désespoir. Elle avait admis que, sans la supercherie de la Résurrection, elle n'aurait eu aucune chance d'atteindre les Fonds. Les conjurés avaient déployé de tels moyens pour la capturer qu'elle n'aurait même pas tenu une journée et qu'elle pourrirait déjà sur une planche de crucifixion de la Porte des Supplices.

Une sensation de mouvement l'avait incitée à ouvrir les yeux. Elle n'avait pu retenir un cri de joie en apercevant, au-dessus d'elle, le drac qui virevoltait à l'intérieur de la colonne de lumière. Ses écailles rubis et ses ailes translucides semaient autour de lui des éclats étincelants. Émerveillée, Oziel l'avait admiré un long moment, incapable de détacher son regard de ses insaisissables spirales, le cœur débordant de reconnaissance : il ne l'avait pas abandonnée, il se tenait près d'elle quelles que soient les circonstances, dans le monde visible et dans le non-manifesté. Il ne l'accompagnait pas pour rendre son honneur à sa famille, mais parce que Arkane avait besoin d'elle, que le monde était sur le point de basculer dans les ténèbres. Elle comprenait maintenant pourquoi il l'avait conduite dans la salle des sacrifices de la Désolation : il lui avait permis de prendre connaissance des ramifications du complot et d'appréhender l'urgence de la situation. Des forces inconnues déferleraient bientôt sur le pays d'Arkane, et l'orgueilleuse cité, bâtie pour défier les millénaires, réputée inexpugnable avec ses multiples niveaux, ses labyrinthes, ses gigantesques remparts, capitulerait sans résistance, minée de l'intérieur par les manœuvres des pétrocles et des servants. Matteo avait sans doute fréquenté certains des conjurés dans les entrailles fétides de la Désolation. Avait-il refusé de s'associer au complot ? L'avait-on piégé au cours d'une cérémonie sacrificielle pour obtenir son bannissement perpétuel ?

La chaleur du soleil avait rendu à Oziel énergie et détermination. Le drac avait de nouveau disparu sans qu'elle s'en rende compte. Elle ne s'en était pas inquiétée : il se montrerait lorsqu'il le jugerait nécessaire. Elle s'était rhabillée, avait disposé soigneusement les bandelettes sur son visage,

puis elle avait rejoint les jumeaux qui patientaient dans une galerie adjacente baignée de pénombre.

— Je vous ai pardonné, avait-elle déclaré à Jifar.

Un large sourire avait illuminé le visage du frère de la Résurrection.

— J'en informerai le gardien de la parole, avait-il répondu, visiblement ému. J'espère que votre exemple inspirera Arjo, que la haine et la colère feront place dans son cœur au pardon. (Il avait désigné le bâton noueux que son frère maintenait plaqué contre sa jambe.) Il a trouvé ce bâton et pense qu'il lui sera utile. Mais il n'existe pas de meilleure arme que la bonté. Je resterai en contact avec toi, Arjo. Bonne chance à vous deux. Je vous garde dans mon cœur.

Jifar avait salué Oziel d'une inclination de la tête, puis il avait donné à son jumeau une brève accolade avant de s'éloigner dans la galerie.

Oziel, la tête enfouie dans la capuche de sa robe, et Arjo se mêlèrent au flot des derniers marchands qui convergeaient vers l'entrée du Laz. Le soleil couchant teintait de pourpre la porte monumentale dont les deux piliers surchargés de fresques sculptées enjambaient la bouche, elle-même précédée d'une rampe en pente douce. Des torcherons en uniforme blanc et doré accueillaient les équipages et les piétons désireux de descendre vers les niveaux inférieurs, tandis que d'autres accompagnaient les hommes et les femmes qui investissaient les Hauts pour la nuit, proprets et lavandières principalement.

— Vous vous souvenez de votre passage lorsque vous êtes monté dans les Hauts ? demanda Oziel.

Arjo réfléchit un instant, les yeux rivés sur l'arrière du chariot qui avançait devant eux au rythme pesant des bœufs. Une voiture extravagante tirée par quatre chevaux blancs somptueusement harnachés s'éloigna dans un insupportable vacarme, transportant probablement l'un de ces diseurs invité – et grassement rétribué – des Dits par une famille régnante, un traiteur prestigieux ou un grand financier. Ulio et Oziel s'étaient souvent gaussés de ces phraseurs emplumés et ridicules qui déclamaient d'une voix de stentor les récits épiques de la Fondation : « On devrait les crucifier pour insulte à la métrique et à l'art en général », pestait Ulio. Le souvenir de son frère raviva la nostalgie d'Oziel, estompée par les événements des jours

précédents. Une vie entière s'était écoulée depuis l'attaque de la maison du Drac.

— Vaguement, répondit Arjo. Et je n'en garde pas une bonne impression.

— Pourquoi ?

— Ça ressemble à un cauchemar. Vous n'êtes jamais allée dans le Laz ?

— Je n'ai jamais eu besoin de me rendre dans les niveaux inférieurs.

La pente s'accentuait légèrement à mesure qu'ils se rapprochaient de la porte. Le conducteur du chariot devant eux calmait ses bœufs de la voix pour les empêcher de s'emballer. Oziel croisa le regard d'un torcheron immobile sur un côté de la rampe ; ses yeux presque entièrement blancs, son absence d'expression, son hiératisme l'intriguèrent.

— C'est vrai que vous, les habitants des Hauts, vous descendez rarement dans les niveaux inférieurs, reprit Arjo. Vous savez comment on vous appelle chez moi ? Culs propres. Vous n'avez pas envie de vous les salir en les frottant aux autres populations.

Il ponctua sa déclaration d'un rire. Oziel resta de marbre en vraie fille de famille régnante hermétique à l'humour des niveaux inférieurs.

Le chariot s'arrêta devant l'immense gueule sombre du Laz, attendant qu'un torcheron vienne le prendre en charge.

— Des foueurs, là-bas, murmura Arjo.

Le ventre noué, Oziel compta six hommes et trois animaux au pelage foncé un peu en retrait dans la pénombre de la bouche. Capes sombres, couvre-chefs emplumés, masques faciaux, épées aux pommeaux ronds, dagues aux manches ouvragés ; des sicaires à la solde des familles régnantes.

— Ils sont là pour moi. On leur a probablement donné mes vêtements à flairer. Espérons que la mécrose a aussi modifié mon odeur.

— Quelque chose m'étonne, dit Arjo. Je ne croyais pas que les torcherons toléreraient la présence d'assassins à l'entrée du Laz. Ils se veulent les seuls maîtres dans leur espace.

Le chariot se remit en branle et s'immobilisa de nouveau devant le groupe de sicaires. Un foueur sauta sur la plate-forme arrière, s'engouffra sous la bâche, en ressortit quelques instants plus tard et se coucha sans un grognement aux pieds de son maître. Puis, alors que le marchand croyait en avoir fini avec les formalités, deux autres hommes s'avancèrent vers lui.

Des formes grises, qui, de loin, ressemblaient à des lézards, jaillirent de leurs mains ouvertes.

— Des furtifs, souffla Oziel. Ils ont vraiment tout prévu.

Les reptiles se déplaçaient à une vitesse étonnante sur leurs courtes pattes. Un dard luisant se dressait à l'extrémité de leur queue. Les crêtes dentelées et noires au-dessus de leurs crânes, les langues bifides saillant régulièrement de leurs gueules pourtant closes leur donnaient un aspect menaçant.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? grogna le marchand, prenant le torcheron à témoin.

— On cherche une fugitive qui a tué un fils de famille, répondit ce dernier. Nous avons reçu l'ordre de laisser ces hommes contrôler les véhicules et les piétons.

— Vous acceptez les ordres d'assassins, vous, maintenant ?

— Notre Guilde n'a parfois pas d'autre choix que d'obéir au Conseil des Sept.

Les furtifs se faufilèrent à l'intérieur du chariot. Oziel frissonna : les reptiles lui inspiraient une répulsion mêlée de frayeur. Elle les vit filer comme des flammes grises sur la bâche, courir sur les vêtements et le visage du marchand plus mort que vif, sillonner l'échine des bœufs, grimper le long des jambes de leurs dresseurs et se replacer entre leurs mains.

Le chariot s'ébranla et s'enfonça dans l'obscurité du Laz. Le torcheron fit signe à Oziel et Arjo d'avancer. Il les scruta un petit moment avant de s'adresser à la jeune femme :

— Je ne vous demande pas où vous allez. Les mécrosés n'ont guère le choix. (Des nuances de compassion et de regrets dans sa voix.) Je vous souhaite le meilleur des voyages jusqu'à la Porte des Bas.

Son visage rond exprimait la bonté. Son uniforme blanc s'ornait, outre les traditionnels galons dorés, de barrettes sur ses manches, révélant un grade élevé. Il se tourna vers Arjo, qui triturait son bâton avec nervosité.

— Et vous, jeune homme ? Où allez-vous ?

— Rejoindre mes parents au niveau des Marches.

— Que faisiez-vous dans les Hauts ?

— Servant de la Désolation.

La surprise fronça les sourcils du torcheron.

— On vous a laissé partir ?

— J’ai pris la décision de m’en aller.

D’un geste du bras, le torcheron les invita à passer et reporta son attention sur le groupe suivant.

— Vous devrez subir le contrôle de ces hommes avant d’entrer dans le Laz, ajouta-t-il sans se retourner, des nuances de dédain, cette fois, dans sa voix.

Les énormes gueules de deux foueurs tenus en laisse se suspendirent à moins d’un pouce des bassins d’Oziel et d’Arjo. L’animal au pelage noir et feu qui flairait la jeune femme poussa un grondement sourd. Craignant d’avoir été trahie par son odeur, elle s’abstint de glisser la main dans la poche de sa veste : elle ne devait à aucun prix attirer l’attention des sicaires. S’il leur prenait l’idée de la fouiller, ils découvriraient la serre de l’Aigle et établiraient aussitôt la relation avec la mort de Sylver. Elle s’appliqua à garder son calme, à ignorer le foueur aux babines rosâtres dégoulinantes de bave. Lorsqu’il s’écarta enfin, elle rejoignit Arjo quelques pas plus loin sans jeter un regard en arrière, soulagée mais consciente qu’une épreuve encore plus redoutable l’attendait.

Les dresseurs de furtifs avaient les faces rudes et tannées de ceux qui travaillent dehors du lever au coucher du soleil. Oziel n’avait jamais vu de vêtements aussi informes et crasseux que les leurs.

— Nomades du désert du Tchezz, chuchota Arjo. C’est là-bas qu’on capture les meilleurs furtifs.

Il tenta de la rassurer d’un sourire. Elle fixa jusqu’au vertige leurs mains levées à hauteur de leur poitrine. Les reptiles agitaient leurs queues au travers des doigts de leurs maîtres, comme impatients d’accomplir la tâche pour laquelle ils étaient dressés.

L’un des deux hommes émit un rire étouffé avant d’entrouvrir les mains. Le furtif sauta au sol et piqua droit sur Oziel. Elle eut un mouvement de recul lorsqu’il se glissa sous sa robe et entreprit d’escalader l’une de ses jambes. Le contact de ses pattes griffues sur sa peau faillit lui arracher un hurlement. Il traversa son bassin, puis sa poitrine avant de resurgir par l’encolure de sa robe et de se percher sur son épaule. Elle évita de bouger, craignant que le dard du reptile ne s’enfonce dans sa chair au moindre mouvement. Il se glissa dans sa capuche et tourna à plusieurs reprises autour de son cou. Des lueurs soupçonneuses s’allumèrent dans les yeux du dresseur. Il entrouvrit la bouche, dévoilant une dentition incomplète, et

modula un son grave et prolongé. Le furtif s'insinua dans la chevelure d'Oriel et s'immobilisa sur sa nuque.

— Djaïko ? cria le dresseur.

Elle frémit lorsque les griffes labourèrent son crâne. Des gouttes de sueur froide coulèrent dans le creux de son échine.

— Djaïko ? insista le dresseur.

Le furtif bougea enfin, sortit de la capuche, se faufila de nouveau sous sa robe, dévala son corps et reprit sa place dans les mains de son maître. Le dresseur s'approcha d'Oziel et la dévisagea avec une telle crudité qu'elle se sentit profanée. Le manche ouvragé d'un coutelas dépassait de la large ceinture de tissu ceignant la tunique brune et maculée de taches du nomade du Tchezz. Ses yeux flamboyaient dans l'entrelacs de ses rides profondes.

— Qu'est-ce qu'il y a, Joodi ? s'enquit le deuxième dresseur, intrigué par le comportement de son confrère.

— Djaïko a eu une réaction inhabituelle.

— Parce qu'elle est mécrosée, sans doute…

— On aurait dit qu'il avait perdu ses moyens. Qu'il ne savait plus quoi faire.

Le deuxième dresseur se pencha pour examiner le reptile enroulé dans les mains de son confrère.

— Il est fatigué, comme nous. Et il nous en reste pas mal à contrôler.

Le dénommé Joodi observa d'un air perplexe son animal avant de s'écarter pour céder le passage à Oziel. Elle ne se détendit qu'après qu'Arjo et elle eurent parcouru une distance de plusieurs arpents sur la rampe qui plongeait en lacets serrés vers le labyrinthe.

Deux voitures tirées par des chevaux nerveux les contraignirent à s'immobiliser sur le côté. La rampe donnait plus bas sur un large espace où des torcherons équipés de flambeaux répartissaient les véhicules et les piétons en groupes. Trois énormes lustres métalliques pourvus de dizaines de bougies tombaient de la voûte en pierre et dispensaient un éclairage diffus. Au fond, sur une paroi verticale, se découpaient trois ouvertures d'environ deux perches de hauteur. Des hommes vêtus de gris équipés de pelles et de seaux nettoyaient en permanence les déjections des animaux des attelages sur les dalles de pierre. L'âcre odeur imprégnant les lieux rappelait à Oziel les effluves des écuries de la maison du Drac. Elle se demanda comment les comploteurs s'étaient réparti les chevaux du domaine, une

cavalerie parmi les plus belles des Hauts et grande fierté du patriarche Nunzio, comment ils s'étaient partagé les biens, les bâtiments et les terres. Qui occupait maintenant sa chambre ? Qui s'était attribué ses somptueuses toilettes confectionnées par les meilleurs tailleurs des Hauts ? Ses chaussures ? Ses bijoux ? Ses canistes finement ouvragées alignées dans une vitrine ? Elle ne chercha pas à combattre les pensées de haine qui assombrissaient son esprit.

— Par ici.

Un torcheron désignait le groupe de journaliers alignés devant la porte de droite. Des charpentiers parmi eux, reconnaissables à leurs couvre-chefs à bords relevés et aux outils glissés dans des étuis de cuir passés dans leurs ceintures ; des maçons aux vêtements et aux cheveux couverts de poussière grise ; des portefaix aux muscles saillants et aux hottes d'osier vides… Ils rentraient chez eux après une longue journée de travail. Chaque matin, des centaines d'ouvriers, d'artisans, de porteurs, de marchands investissaient les Hauts pour effectuer les travaux privés ou publics, restaurer les voies malmenées par les roues et les sabots, réparer les façades, les toitures, les chéneaux, les gouttières exposées aux intempéries, entretenir les places, les jardins, les arbres et les bassins, livrer les produits de première nécessité, transporter les ballots en provenance des Bas… À en croire leurs mines fermées, la présence d'une mécrosée dans leur groupe ne les enchantait guère. Rien à voir avec les regards dérobés que, trois jours avant le déclenchement des hostilités contre le Drac, les journaliers travaillant au domaine familial avaient jetés à Oziel : elle y avait lu une admiration et un désir rentré qu'elle avait sur le moment jugés offensants, comme si ces hommes issus des niveaux inférieurs n'étaient pas dignes de lever les yeux sur elle.

Les travailleurs se demandaient visiblement ce que le garçon blond au bâton fabriquait avec cette maudite. Était-il chargé de l'escorter jusque dans les Bas et de s'assurer qu'elle quittait bien l'enceinte de la cité ? Condamnée à passer un certain temps avec eux, elle se tint légèrement à l'écart, la tête baissée, pour ne pas aiguillonner leur courroux. Un peu plus loin, une dizaine de voitures s'étaient réparties en file devant la porte du milieu. La lenteur et la solennité des dispositions à l'entrée du Laz étonnaient Oziel : avec leurs flambeaux et leurs tenues blanches, les torcherons évoquaient des religieux célébrant un office.

— Hé, la mécrosée, tu ne devrais pas porter une cloche ? gronda soudain un charpentier. Qu'on ait le temps de s'écarter pour ne pas prendre sur nous ta malédiction !

Arjo se tendit et serra son bâton avec nervosité.

— On me l'a prise, répondit Oziel.

— Garde pour toi tes mots et ta salive ! glapit le charpentier. Sois heureuse déjà qu'on te laisse en vie.

Quelques membres du groupe poussèrent des grognements d'approbation. Un torcheron d'une trentaine d'années, un homme aux cheveux bruns dont l'uniforme blanc et doré soulignait la sveltesse, se présenta et leva son flambeau au-dessus de sa tête avant de déclarer :

— Ne perdez jamais la flamme des yeux. En principe, elle ne s'éteint pas, mais si par hasard cela arrivait, la consigne formelle est que vous restiez sur place jusqu'à ce que je revienne vous chercher, quelle que soit la durée de mon absence…

— On sait déjà tout ça, soupira un maçon. C'est le même baratin à chaque passage.

Le torcheron ignora l'intervention.

— Ne vous écartez jamais du groupe et ne prenez jamais l'initiative de vous diriger par vous-même dans le labyrinthe, poursuivit-il. Vous vous perdriez à coup sûr et vous n'en sortiriez jamais. Faites attention, certains passages sont très raides.

— Assez perdu de temps, maugréa le maçon. Je suis pressé de rentrer, moi.

Le torcheron le dévisagea sans aménité.

— Les consignes doivent être répétées à chaque passage, affirma-t-il d'une voix calme mais ferme. Certains ne les ont jamais entendues.

— Ce serait plus simple si on suivait toujours le même chemin, insista le maçon.

— Les règles établies par notre Guilde n'ont pas changé depuis la Fondation.

— On sait pourquoi ! Elles protègent les Hauts des révoltes des populations des niveaux inférieurs.

— Elles sont le garant de l'équilibre.

Lors d'un cours consacré à la Fondation, Xaron avait expliqué que le Laz avait été conçu pour garantir l'application de la loi fondamentale de la

Séparation, basée sur les différences sociales et culturelles. Oziel en avait retenu que les familles régnantes devaient être mises à l'écart des turpitudes des autres populations afin qu'elles puissent prendre les décisions concernant l'ensemble de la cité sans que rien ne vienne troubler leur quiétude, ni leur discernement. Si l'on pouvait changer de niveau, s'élever au-dessus de sa condition, le Laz était un rappel permanent de la difficulté de la tâche. À trois reprises dans l'histoire, selon Xaron, des émeutiers venus des Bas étaient parvenus à franchir les labyrinthes, probablement guidés par des torcherons acquis à leur cause. Ils avaient semé la terreur dans les Hauts, pillant, violant, massacrant, avant d'être défaits par la Légion et crucifiés sur le rempart. La corporation des torcherons cultivait le secret, il n'existait aucun plan du Laz. On disait qu'elle recrutait les enfants très jeunes pour les exercer à mémoriser les différents itinéraires en même temps qu'ils apprenaient à marcher. Consacrant leur existence à leur fonction, discrets, réservés, les torcherons ne s'immisçaient jamais dans les affaires de la cité et détestaient qu'on vienne se mêler des leurs.

Les éclats de voix des arrivants et les hennissements des chevaux affolés vomis par les bouches s'entrelaçaient et se suspendaient sous la voûte. Ils patientèrent encore un bon moment, au grand dam des ouvriers fatigués et affamés. Longtemps après que la bouche du milieu eut avalé la colonne des véhicules située à leur gauche, le torcheron donna enfin le signal du départ.

19

LE GOB

Les habitants de la cité ne connaissent pas toutes les créatures du pays d'Arkane. Des expéditions sont parfois lancées pour répertorier de nouvelles espèces, mais le pays d'Arkane est tellement vaste qu'il nous faudrait des siècles pour l'explorer dans ses moindres recoins. Nous sommes dès lors condamnés à ignorer certaines parties et formes de vie de notre monde. Les voyageurs sont donc avertis qu'ils peuvent à tout moment croiser un animal inconnu qui peut se révéler dangereux, voire mortel.

Académie des sciences et des découvertes,
Niveau des Hauts,
Cité d'Arkane

Une chaleur étouffante accablait le marais. Renn n'avait pas résisté cette fois à l'envie de retirer sa tunique et d'exposer son torse aux caresses de la brise qui, de temps à autre, effleuraient l'air immobile ; il n'avait pas perçu de déception dans le regard d'Yseh qui déambulait de temps à autre dans les parages.

Les chariots avaient été alignés sur une petite bande de sol ferme qui bordait la terre mouvante, là où le groupe avait décidé d'attendre la horde. On y accédait après une large boucle décrite par le chemin, qui, ensuite, repartait en ligne droite. La surface de la terre mouvante ne se distinguait pas vraiment des autres parties du marais, mais, si l'on y jetait une grosse pierre, elle l'aspirait au bout de quelques instants avec un bruit inquiétant de succion. Si Renn avait bien compris le dessein d'Orik, il leur fallait d'une

part camoufler la boucle du chemin ferme, d'autre part créer une illusion de chemin droit au beau milieu de cette surface grise qui risquait de les engloutir à tout moment. Il ne voyait pas, ni Xug non plus, comment on pouvait réaliser un prodige pareil en moins d'une journée. Le jeune mécros transpirait à grosses gouttes sous ses vêtements maculés d'auréoles sombres. Les frôlements incessants et les bourdonnements des insectes noirs réveillés par le soudain remue-ménage devenaient vite horripilants.

Après un rapide repas arrosé de vin aigre, Grak, chargé des opérations, répartit les tâches. Les femmes s'occuperaient de masquer le chemin ferme sous des plaques de mousse brune, des branches et des feuilles de buissons, en essayant de reproduire le mieux possible le paysage environnant ; les hommes se chargeraient de réaliser le leurre en installant deux bordures d'herbes assez légères pour ne pas être avalées par la terre mouvante et en saupoudrant l'intervalle d'une épaisse couche de poussière ocre. Chaque homme œuvrant au faux chemin serait relié par une corde à un équipier qui se tiendrait sur le bord de la nappe ; on utiliserait les bœufs en cas de difficulté.

La distance à couvrir étant de deux arpents, ils s'attelèrent immédiatement à la tâche. Les femmes s'égaillèrent dans les environs pour remplir des sacs de jute de mousse, d'herbes, de feuilles, de branches ; trois adolescents, dont Kayer, ainsi que Renn se virent confier la besogne de récupérer la terre ocre qu'on étalerait sur le faux passage ; Orik et quelques paysans retirèrent leurs tuniques – ainsi que son skand pour le guerrier, désormais vêtu d'un seul pagne court – et ceignirent des cordes autour de leur poitrine ; les mécros, dont Xug, nouèrent les autres extrémités des cordes autour de leur taille et se répartirent sur le bord de la nappe.

Renn recueillait de la terre sèche dans le creux de ses mains et la versait, poignée par poignée, dans un grand panier d'osier garni d'un tissu. L'entreprise lui paraissait insensée, davantage que lorsqu'il s'était retrouvé la première fois devant un bloc de pierre dont il devait tirer une forme précise. La tranquillité du marais écrasé de lumière et de chaleur semblait recéler une foule d'invisibles dangers. La gaine de l'épée l'entravant dans ses mouvements, il se défit de son ceinturon, puis resserra la taille de son pantalon avec une ficelle. La pointe ferrée du bâton d'Anaïth lui servait à gratter le sol et à pulvériser la terre. Kayer, qui besognait quelques pas plus loin, utilisait quant à lui un coutelas et lui lançait des regards chargés

d’hostilité. Yseh lui avait-elle avoué ce qui s’était passé entre elle et l’apprenti la nuit précédente ?

Renn porta son panier plein au groupe d’Orik, qui avait commencé à délimiter le leurre avec des touffes d’herbes sèches alignées sur les bordures du chemin ferme avant qu’il ne décrive sa boucle. Le guerrier et le paysan s’enfonçaient inexorablement dans la terre mouvante, contraignant leurs équipiers à s’arc-bouter sur leurs jambes à l’autre bout des cordes pour les maintenir à la surface.

Le résultat obtenu par les femmes étonna l’apprenti : la distance d’une dizaine de pas qu’elles avaient recouverte donnait l’impression que le chemin disparaissait brusquement avant de resurgir un peu plus loin. Il se prit à croire à l’idée d’Orik et se remit au travail avec un regain d’ardeur. Yseh entrait de temps à autre dans son champ de vision et lui adressait un sourire ; il s’assurait que Kayer n’était pas dans les parages pour lui répondre d’un clin d’œil.

Le chemin illusoire s’annonçait plus compliqué à réaliser, mais lorsque Orik et ses compagnons eurent étalé les premiers paniers de terre ocre entre les fausses bordures d’herbe, l’illusion se révéla satisfaisante. Vu de loin, le chemin semblait continuer tout droit pour aller s’aligner, deux arpents plus loin, sur son autre segment qui se confondait dans le lointain avec la platitude infinie du marais. Encouragés par les premiers résultats, ils travaillèrent d’arrache-pied sous la houlette de Grak qui coordonnait les différents groupes. Les deux chantiers avançaient de pair, la boucle s’effaçant du paysage et le faux tronçon droit gagnant peu à peu du terrain. La besogne devint plus ardue lorsque le groupe d’Orik atteignit le centre de la nappe mouvante. La longueur de la corde augmentait sans cesse et les mécros peinaient à empêcher leurs équipiers de s’enfoncer. On frôla l’accident à plusieurs reprises : Garaï perdit l’équilibre en essayant de sortir le paysan auquel il était encordé, enfoncé dans la terre jusqu’au cou, et il fallut l’assistance de deux autres mécros pour parvenir à extraire le malheureux du piège qui se refermait sur lui. Orik lui-même fut englouti et, les cheveux et le visage enduits de boue noire, réapparut un petit moment plus tard grâce aux efforts de Korg, son partenaire.

Ils s’accordèrent une pause au zénith, au grand soulagement de Renn, qui ressentait le besoin urgent de détendre son dos martyrisé et ses membres douloureux. Ils avaient accompli un peu moins de la moitié du chantier.

— Pourvu que la horde ne déboule pas avant qu'on ait fini, marmonna Garaï une fois qu'ils furent rassemblés sur la bande de terre ferme près des chariots.

— Elle sera là demain, affirma Orik.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Je ne suis sûr de rien, c'est une estimation.

Xug grimaça en s'asseyant à côté de Renn.

— La pression de la corde sur les bubons, expliqua-t-il. En phase d'apparition, ils sont très sensibles. Après, ils deviennent durs et on ne les sent plus, c'est ce que disent les plus vieux en tout cas.

— Demande à changer de groupe, suggéra Renn.

Xug se rencogna dans sa fierté.

— Hors de question !

Ils mangèrent de bon appétit la viande confite et les galettes de céréales séchées qui constituaient la base de la nourriture des paysans des rives. Yseh se tenait à côté de Kayer à l'ombre d'un chariot. Sa robe, qu'elle maintenait relevée pour supporter la chaleur, dévoilait ses jambes brunes repliées. Sa beauté, sa sensualité ensorcelaient Renn.

— C'est à toi qu'elle montre ses jambes, affirma Xug.

— Pourquoi tu dis ça ? protesta l'apprenti sans conviction – les paroles du jeune mécros ne faisaient que confirmer sa propre impression.

— Elle s'est placée de façon que tu puisses la voir. Elle t'envoie des signaux. Cette nuit, elle se débrouillera pour venir te rejoindre.

Le sourire de Xug le rendit un bref instant à sa beauté originelle. Le cœur de Renn battit à tout rompre. La perspective de passer une partie de la nuit avec Yseh l'exaltait autant qu'elle l'effrayait. Leur baiser de la veille augurait de fabuleuses célébrations, mais il craignait, par son ignorance, par sa maladresse, de tout gâcher, de se retrouver par sa faute banni du bonheur entrevu. Ce n'était pas avec maître Hauhorn qu'il aurait pu apprendre quoi que ce soit sur les relations avec le sexe opposé. Il lui fallait se débrouiller seul, une épreuve qui équivalait à sauter dans le vide en espérant que des ailes lui pousseraient miraculeusement pour éviter l'écrasement fatal.

— Tu sais, je…, commença-t-il.

Xug lui posa la main sur l'avant-bras.

— Ne t'inquiète pas, aie confiance et tout se passera bien.

Le ciel d’un gris uniforme et étincelant s’assombrit en fin d’après-midi. Les paysans s’arrêtèrent de travailler pour relever la tête et scruter les nues, le regard brillant d’espoir. L’air soudain saturé d’humidité et les nuages noirs qui s’amoncelaient au-dessus d’eux annonçaient peut-être les pluies qu’ils guettaient depuis deux ans. Orik, lui, fixait la voûte céleste d’un air soucieux : une averse torrentielle risquait d’anéantir leur ouvrage, d’éventer le piège. Un vent violent diffusa une forte odeur de vase et souleva des tourbillons de poussière ocre sans disperser toutefois celle qu’ils avaient étalée sur le faux chemin. Il ne leur restait plus qu’une vingtaine de pas à couvrir pour rejoindre la bande de terre ferme et, par-delà, le chemin qui se perdait à l’horizon. Aiguillonnés par les cris de Grak, ils s’efforçaient d’achever leur ouvrage avant la tombée de la nuit. Quelques gouttes tombèrent, éparses, provoquant des cris de joie parmi les paysans, puis les nuages s’éloignèrent sans s’éventrer, au grand soulagement d’Orik.

Le guerrier venait tout juste de regagner la terre ferme quand un énorme tentacule jaillit à la surface et s’enroula autour d’un paysan plongé dans la terre mouvante jusqu’à la taille. Le malheureux lâcha le panier de terre qu’il avait presque entièrement vidé et, poussant un hurlement, se débattit avec l’énergie du désespoir. Tanch, le mécros qui se tenait à l’autre bout de la corde, eut beau s’arc-bouter sur ses jambes, résister de toutes ses forces, il ne parvint pas à lutter contre la traction exercée par le tentacule surgi des profondeurs.

— Un gob ! glapit Ospheh.

Orik se précipita sur son espadon posé contre la roue d’un chariot. Les autres ne réagirent pas, pétrifiés. La vague pensée effleura Renn de se saisir de sa propre épée et de prêter main-forte au guerrier, mais, épouvanté, il demeura incapable d’esquisser le moindre geste. Tanch parvint à se séparer de la corde avant d’être lui-même entraîné dans la terre mouvante. Le tentacule, d’une largeur d’une dizaine de pouces, évoquait un tronc d’arbre crevassé. Des protubérances grises et palpitantes, semblables à des ventouses, en parsemaient les replis intérieurs. Orik s’avança avec détermination vers le tourbillon qui aspirait le paysan, leva son espadon, l’abattit sur la partie visible du tentacule, puis commença à s’enfoncer à son tour. Korg se recula de quelques pas pour tendre la corde et permettre à son partenaire de donner un deuxième coup avant que la surface de la terre ne se referme. Un liquide noir jaillit de l’entaille du tentacule, qui se déroula,

relâcha sa proie et s’affaissa dans la nappe mouvante. Orik saisit le paysan par les cheveux avant qu’il ne soit aspiré par le tourbillon. Garaï et Tanch, recouvrant leurs esprits, aidèrent Korg à extraire les deux hommes de leur inconfortable situation.

À peine le guerrier et le paysan furent-ils halés sur le sol ferme que d’autres tentacules crevèrent la surface de la terre mouvante et se trémoussèrent à une hauteur de plus de deux toises.

— Reculez ! hurla Ospheh.

Ils refluèrent vers les chariots, mais deux des tentacules, se détendant à une vitesse extraordinaire, se saisirent d’une jeune paysanne et de Korg qui, exténué par l’effort qu’il venait de fournir, n’avait pas eu le temps de se replier. Ils traînèrent aussitôt leurs deux proies vers le centre de la nappe mouvante. La corde qui reliait Orik à l’archer mécros se tendit et l’entraîna dans le mouvement. Le guerrier la trancha d’un coup de son espadon, puis, aiguillonné par les cris perçants de la jeune paysanne, il demanda à l’équipier de Garaï de lui remettre sa corde, la glissa autour de sa poitrine et ordonna au mécros de se tenir prêt. Garaï fléchit les jambes tandis que le guerrier s’avançait dans la nappe mouvante. Enfoncé dans la matière souple jusqu’à mi-cuisse, il s’approcha du tentacule qui emprisonnait Korg et lui assena un coup puissant du tranchant de la lame. Un panache de liquide noir gicla à nouveau de la profonde coupure. Le tentacule se détendit et libéra Korg. Xug eut le réflexe de lui lancer l’extrémité de la corde enroulée autour de sa poitrine.

— Attrape, Korg !

L’archer parvint à s’en saisir dans un sursaut désespéré, et Xug, aidé de Renn, entreprit aussitôt de le ramener sur le sol ferme.

Enfoncé dans la terre meuble jusqu’à la taille, Orik se dirigea aussi vite que possible vers la paysanne, dont on ne distinguait plus que la chevelure dorée, et s’étendit de tout son long pour abattre son espadon à côté de la tête de la jeune femme en espérant ne pas la blesser. Le fer heurta une matière à la fois souple et dure quelques pouces sous la surface. Orik ne perdit pas de temps à vérifier qu’il avait touché sa cible, il referma son bras autour du cou de la paysanne, l’arracha à la nappe mouvante, la plaqua contre lui et cria à Garaï de les tracter vers la terre ferme.

Les tentacules disparurent l’un après l’autre, et le calme redescendit sur les lieux.

La jeune femme, allongée au pied d'un chariot, respirait avec difficulté en refoulant de la boue par les narines et la bouche. Les protubérances grises et palpitantes avaient semé des cloques rougeâtres sur sa peau. On découvrit des boursouflures identiques sur le corps du paysan qui avait subi la première attaque du prédateur du marais. Korg, lui, refusa catégoriquement de se dévêtir pour être examiné.

Un homme d'une cinquantaine d'années s'inclina devant Orik et lui pressa la main avec ferveur.

— Que les déesses vous bénissent, vous avez sauvé la vie de ma fille. Ma maison vous sera toujours ouverte.

Le guerrier, assis sur le moyeu de la roue d'un chariot, continua de nettoyer son épée à l'aide d'un chiffon.

— Cette saloperie est encore plus difficile à éliminer que le sang séché, grogna-t-il. Un combat intéressant, en tout cas. Vous savez ce que c'était, cette créature ?

— Un gob, répondit l'homme. Un monstre qui vit dans les eaux putrides du marais. Mais je ne pensais pas qu'il s'aventurait dans les terres mouvantes.

— À en juger par la taille des tentacules, ça doit être un sacré morceau !

— On ne le voit jamais en entier. On dit qu'il vit dans les profondeurs et qu'il se sert de ses tentacules pour chasser à la surface.

Grak s'approcha d'eux, la mine soucieuse.

— La nuit ne va pas tarder, dit-il. Et on n'a pas encore terminé le faux chemin.

— On peut retourner dans la nappe sans craindre une nouvelle attaque ?

Grak secoua sa grosse tête ébouriffée.

— Je n'en sais rien. Les hommes ne sont pas très chauds. Certains veulent qu'on reparte tout de suite.

— Le monstre, le gob, n'a pas foutu notre travail en l'air ?

— Une partie. L'équivalent d'une quarantaine de pas.

— Qu'en penses-tu, toi, Grak ?

Le paysan réfléchit quelques instants, les sourcils froncés, le front plissé.

— Je pense qu'on doit terminer l'ouvrage, déclara-t-il. Je pense qu'on doit t'aider à arrêter cette horde. Je pense que mes semblables sont des ingrats et des lâches.

— Et Ospheh ? Qu’en pense-t-elle ?

Cette fois, Grak ne marqua aucune hésitation.

— La même chose que moi.

Orik glissa son épée dans le fourreau de cuir gisant dans l’herbe sèche.

— Au travail.

Ils achevèrent le chemin leurre et escamotèrent la boucle du chemin réel avant la tombée de la nuit malgré la réticence d’une partie des hommes, mécros et paysans mêlés. Ils n’essuyèrent pas d’autre attaque du gob ; les blessures infligées à ses tentacules l’avaient sans doute dissuadé de récidiver. L’illusion était presque parfaite dans la pénombre du crépuscule. Suffirait-elle à tromper la horde à la lumière du jour ?

Renn aurait donné n’importe quoi pour se plonger dans un bassin d’eau fraîche. Les rayons du soleil lui avaient rougi la peau et son corps n’était plus que fatigue et douleur. Le regard qu’il portait sur Orik avait changé : non seulement le guerrier était parvenu à concrétiser une idée qui paraissait irréalisable, mais il n’avait pas hésité à sauter dans la nappe mouvante pour sauver des paysans des rives, des gens qui ne revêtaient aucune importance aux yeux des puissants. L’ombre qui le suivait en permanence depuis le massif de l’Ostian, qui assombrissait ses yeux dès qu’il empoignait son espadon, semblait l’avoir désertée. Il se montrait également capable de mettre son énergie au service de la vie, une constatation qui modifiait quelque peu l’avis de Renn sur les serviteurs des armes. L’apprenti aurait désormais moins de scrupules à se servir de son épée ; il garderait à l’esprit que prendre des vies n’empêchait pas d’en préserver d’autres.

Un coup de coude de Xug le tira de ses réflexions.

— C’est le grand soir, murmura le jeune mécros avec un sourire entendu.

Ils avaient fini de manger. Korg, placé à sa droite, tendit la gourde de vin à l’apprenti, qui en but une bonne lampée malgré son goût aigre, espérant sans doute que l’ivresse l’aiderait à surmonter son appréhension.

— Tout doux ! s’interposa Xug. Un peu de vin donne vigueur et assurance, mais en trop grande quantité, il peut devenir ton pire ennemi.

Le jeune mécros prit d’autorité la gourde des mains de Renn et souda à son tour ses lèvres au goulot.

— Tu as de la chance, reprit-il après avoir passé la gourde à son voisin de gauche et observé un moment la voûte céleste. Le ciel s’est dégagé : on

peut dormir à la belle étoile. Il faudra que tu choisisses le coin le plus reculé possible.

— Et si elle ne me trouve pas ?

— Elle te trouvera.

Renn chercha des yeux Yseh dans la petite assemblée. Il ne la vit pas, pas davantage que Kayer. S'étaient-ils isolés ? Son promis la tenait-il à l'écart pour s'assurer qu'elle resterait toute la nuit près de lui ?

— Sauf si Kayer l'en empêche, soupira-t-il.

Xug écarta les bras comme pour prendre le ciel à témoin.

— La vie comporte un certain nombre d'incertitudes. (Il se leva et tapota l'épaule de Renn.) Je suis éreinté, je vais me coucher. Finalement, j'ai de la chance, moi aussi : je n'ai rien d'autre à faire que dormir !

Il s'évanouit dans la nuit naissante en semant derrière lui les éclats de son rire.

Le sommeil ne voulait pas de Renn malgré son épuisement. Allongé sur sa cape à l'écart des chariots, isolé des autres dormeurs par une haie de buissons aux feuilles frissonnantes, il avait attendu une partie de la nuit, fébrile, inquiet, pensant à chaque froissement qu'Yseh venait enfin le retrouver. Il baignait dans une chaleur moite, humide, qui accentuait sa nervosité. Il avait eu beau se raisonner, se dire que Kayer la surveillait de près, se répéter qu'elle voulait le rejoindre mais ne le pouvait pas, la présomption qu'elle n'avait plus envie de lui finissait par prendre le pas sur ses autres pensées. Son corps pourtant réclamait le contact avec Yseh, ses mains rêvaient de toucher sa peau, ses lèvres se languissaient des siennes. Le monstre du marais et l'épouvante qu'il avait suscitée, la horde et la menace qu'elle représentait n'étaient plus que des souvenirs lointains, abstraits, un peu comme ces contes effrayants qui avaient bercé son enfance. Il fixait les étoiles, redoutant de les voir pâlir devant la lumière du jour. Des nuages effilochés les occultaient par moments, poussés par un vent tiède. Des bruits étranges retentissaient au loin, cris, sifflements, ululements, bourdonnements…

Un craquement l'alerta alors qu'il flottait dans un état incertain entre veille et rêve. Il se rendit vaguement compte que quelqu'un s'allongeait à ses côtés. Il eut besoin d'un moment pour reconnaître l'odeur d'Yseh. D'un moment supplémentaire pour constater qu'elle l'embrassait à pleine bouche.

D’un autre pour s’apercevoir que les doigts agiles de la jeune femme s’affairaient à dénouer la ficelle de son pantalon, puis à le lui retirer. Elle caressa et contempla son membre dressé avec un sourire malicieux avant de faire passer sa robe par-dessus sa tête et de s’installer à califourchon sur lui. La vue de ses seins, de son ventre, de ses hanches, le bouleversa. Une sensation exquise et chaude l’informa qu’il était en elle, un enveloppement de douceur, de moiteur, pareil à mille caresses. Il gémit, elle lui posa l’index sur les lèvres pour l’implorer de garder le silence. Elle-même s’efforçait de contrôler sa respiration de plus en plus rauque. Elle basculait régulièrement, lentement, son bassin d’avant en arrière. À chacun de ses mouvements, un plaisir ineffable se déployait dans le bas-ventre de Renn, accompagné d’un vague sentiment de perte irrémédiable, comme une ombre tapie dans la jouissance. Les ongles d’Yseh se plantèrent dans sa peau. Il se contint pour ne pas hurler. La douleur et le ravissement dansaient enlacés en lui. La jouissance se déroulait comme une pelote entre ses cuisses, montait peu à peu le long de sa colonne vertébrale. Bien que n’ayant aucune expérience dans le domaine, il sut que rien ne pourrait l’arrêter, que ce serait à la fois l’éblouissement et la fin, et Yseh semblait elle-même précipiter le dénouement par des mouvements de plus en plus amples, une respiration saccadée, des griffures frénétiques, des baisers mordants.

Le corps de Renn se tendit et fut agité de tremblements violents lorsque le plaisir le déborda et jaillit hors de lui. Il maîtrisa de son mieux ses gémissements tandis qu’il jouissait en elle et qu’elle-même s’abattait sur lui, hors d’haleine, secouée de spasmes.

— Je suis ta première ? chuchota-t-elle après un long silence.

— Pourquoi as-tu tant tardé ?

— Kayer ne me lâchait pas. J’ai dû attendre qu’il s’endorme.

— Tu n’as pas peur qu’il se réveille ?

— Il ronflait comme une souche. Mais je ne peux pas rester plus longtemps.

Elle se décolla de lui avec un soupir de regrets, se releva et le laissa admirer quelques instants son corps à la lueur des étoiles.

— Ne te mets pas torse nu demain : les autres se demanderaient d’où viennent les marques sur ta peau.

Elle étouffa un rire, enfila sa robe, s’accroupit pour lui donner un baiser et disparut dans la nuit. Il se raccrocha aux brûlures des égratignures semées

par les ongles d’Yseh et à l’ombre du plaisir qui rôdait sur sa peau pour se persuader qu’il n’avait pas rêvé.

Il fut réveillé peu avant l’aube par une pluie battante. Il se rhabilla rapidement, récupéra son bâton, son épée, se couvrit de sa cape et courut se réfugier sous un chariot. Il y retrouva Orik qui, lui, n’avait pas pris le temps de remettre ses vêtements, en tas près de la roue.

Il comprit à l’air sombre du guerrier que cette averse le contrariait.

— La horde arrive, et cette satanée pluie risque de foutre en l’air notre travail, maugréa-t-il.

20

NOCES

Femme, quand tu prends mari,
Commence le temps de l'ennui,
Homme, quand tu prends femme,
Commence le temps des soucis.

Proverbe populaire des Bas,
Arkane

Le jour du mariage approchait, et Noy ne parvenait toujours pas à prendre conscience qu'il était sur le point d'épouser Adamanta, une fille de l'Orbal, la petite peste qui couchait avec son père – pas vraiment de manière incestueuse puisque, aux dires de dame Elvare, il n'était pas son père biologique.

Malgré les délais très courts, dame Velde s'était démenée pour préparer une cérémonie digne du Corridan. On avait au préalable enterré Jelioy à la sauvette dans le cimetière du domaine, sans discours, ni chant, ni aucun autre hommage posthume. Seuls Aroy, représentant le patriarche toujours incapable de marcher, Noy et une poignée de vieux serviteurs s'étaient déplacés dans le petit matin blême pour assister à l'inhumation de Jelioy dans une fosse creusée à l'écart des orgueilleux monuments funéraires de la famille. Le corridan ne cachait pas son soulagement d'être débarrassé d'un homme qui salissait sa réputation, au point que Noy se demandait si les assassins de son oncle n'avaient pas été commandités par sa propre famille.

Le chagrin profond suscité par la disparition de Jelioy, son seul allié dans le domaine, le maintenait dans un état d'inertie dont il ne cherchait pas à s'extraire. Il avait repoussé à plusieurs reprises la tentation de partir à la

recherche d’Oziel du Drac, renonçant par crainte d’être déshérité, de devenir jusqu’à la fin de sa vie un errant, une ombre entre les murs d’Arkane. Les siens ne lui auraient pas pardonné de disparaître à la veille son mariage et de laisser les deux familles dans l’embarras. Difficile pour un héritier des Hauts de se retrouver anonyme parmi les anonymes, de se frotter à la vulgarité des populations des niveaux inférieurs, de devoir se battre ou mendier pour un simple repas. Il n’était pas encore taillé pour le rôle de paria. Jelioy avait misé sur lui pour déjouer les manœuvres des conspirateurs qui, en éliminant le Drac, avaient rompu l’équilibre millénaire, mais, malgré sa clairvoyance, le vieil homme s’était trompé sur son compte. Noy s’était fait piéger comme le dernier des idiots par Adamanta et sa mère, et, au lieu de fuir un mariage qui lui inspirait horreur et dégoût, il regardait le temps s’écouler, se persuadant, pour se donner bonne conscience, qu’il commencerait son enquête une fois installé dans le domaine de l’Orbal. En attendant, il demeurait dans sa chambre où une servante lui apportait ses repas – pour peu qu’elle lui plaise un minimum, elle finissait par le partager avec lui dans son lit –, pas fâché d’échapper aux regards acerbes de ses parents et de ses frères dans la salle à manger.

Il ne sortait que pour son cours de masse d’armes, délaissant les enseignements du précepteur Ockart, au grand dam de ce dernier, puisque Noy était le dernier de la fratrie et que ses belles-sœurs avaient décidé de confier leurs enfants à un autre pédagogue.

— On frappe, messire.

La servante brune allongée près de Noy lui pressa légèrement le bras. Brusquement tiré de sa somnolence, il grogna à la jeune femme de se rhabiller. Lui-même sauta du lit, enfila une tunique, puis attendit qu’elle eût fini de passer ses vêtements pour entrouvrir la porte.

Une silhouette massive se tenait dans la pénombre du couloir.

— Je suis venu vous saluer avant mon départ.

Maître Ockart semblait avoir vieilli d’une vingtaine d’années en quelques jours. Teint cireux, crâne lisse maculé de taches brunes, poches gonflées sous les yeux, yeux aux couleurs enfuies, comme délavés par les pluies, mains légèrement tremblantes. Il avait troqué la toge bleue du précepteur pour une tenue usuelle de couleur grise. Noy s’effaça pour laisser passer la servante qui, la tête baissée, s’éloigna dans le couloir.

— Vous partez ?

— Comme je n’ai plus d’élève, Aroy m’a signifié mon congé. Je m’apprête à quitter le domaine après avoir servi le Corridan pendant plus de quarante ans.

La tristesse fêlait la voix d’habitude puissante et claire du précepteur.

— Où comptez-vous aller ?

Une moue mélancolique étira la face ronde de maître Ockart.

— Je n’ai plus rien à faire dans la cité. Je compte m’installer quelque part sur les rives du fleuve. (Il fixa son élève avec une intensité oppressante.) Ce mariage…

— Eh bien quoi, ce mariage ? s’impatienta Noy.

— Vous convient-il ?

Le fils du Corridan haussa les épaules.

— Ai-je vraiment le choix ?

— Vous avez toujours le choix.

— C’est ce que vous m’avez toujours enseigné, mais la vie, elle, apprend que c’est faux.

Noy avait craché ces mots avec colère. Le précepteur resta un instant silencieux, les yeux toujours vrillés dans ceux de son interlocuteur.

— J’avais de grands espoirs en vous, Noy du Corridan.

— Décidément, c’est une manie !

— Il ne s’agit pas d’une manie, rétorqua Ockart, se méprenant sur le sens des paroles de Noy. Il me semblait que vous étiez taillé pour occuper une place prépondérante dans le Conseil des Sept.

— Comment cela se pourrait-il ? Je ne suis que cinquième dans l’ordre de succession…

— L’ordre de succession n’est pas nécessairement un problème. Voyez ce qui est arrivé dans votre famille. J’ai tendance à croire que le mérite finit par être reconnu à sa juste valeur. (Il rapprocha son visage de celui de Noy et ajouta, à voix basse.) Ni votre frère aîné Aroy ni vos autres frères n’ont vos qualités…

— Parlant de mérite, mon oncle Jelioy ne méritait donc pas le siège de patriarche du Corridan ?

— Disons qu’il était dévasté par le chagrin et qu’il n’était plus apte à gouverner…

L’adorable visage d’Oziel du Drac se détacha du tumulte intérieur de Noy.

— Est-ce pour reconnaître ses mérites qu’on a abattu la maison du Drac ?

— Son orgueil rendait le Drac aveugle, vulnérable. Le patriarche Nunzio a manqué de discernement. Le Conseil a besoin d’hommes comme vous pour rétablir l’équilibre.

— La seule manière de le rétablir serait de rendre son rang au Drac.

— Impossible : il a été décimé.

Noy hésita un instant, se demandant s’il pouvait accorder sa confiance au précepteur.

— J’ai entendu dire qu’il restait une survivante…

— Vous parlez d’Oziel ? Elle a tout ce que la cité compte de sicaires et d’assassins aux trousses. Elle n’ira pas très loin.

Une moue de contrariété étira les lèvres de Noy.

— Que savez-vous exactement ?

— Votre oncle Jelioy et moi-même pensions la même chose : il vous faut chercher du côté des pétrocles.

— À quoi cela servirait-il ?

— À empêcher la destruction d’Arkane, peut-être.

— Qui peut vouloir la ruine de la cité ?

Maître Ockart boutonna sa veste avant d’en remonter le col.

— Si vous découvrez l’origine des pétrocles, vous aurez sans doute la réponse à cette question. Adieu et bonne chance, mon garçon.

Le précepteur n’attendit pas la réponse de Noy pour se diriger vers l’extrémité du couloir.

Le mariage ne fut pas le plus prestigieux des Hauts, ni même le plus fastueux de la maison du Corridan, mais il fut célébré avec un éclat digne d’une famille fondatrice. Trois sigillaires en robe de brocart présidaient à la cérémonie. Le cortège de l’Orbal, tout de violet vêtu, se présenta à l’entrée du domaine à la première sixte du jour, puis on conduisit la promise, le visage recouvert d’un tissu orné de broderies, au pied de l’escalier du perron d’honneur où attendait le promis entouré de ses frères et de sa mère – le patriarche Augoy avait fait savoir que son état l’empêcherait d’honorer le mariage de sa présence. Adamanta de l’Orbal gravit les marches au bras

du patriarche Amiol, toujours aussi disgracieux en dépit de sa tenue d'apparat.

Le regard de Noy croisa celui de dame Elvare restée en contrebas, dont le sourire exprimait à la fois complicité et tristesse. Il frémit au souvenir de leur étreinte dans le labyrinthe des roses, et la certitude le traversa qu'ils se livreraient à d'autres joutes, qu'ils connaîtraient d'autres fièvres.

Un sigillaire s'approcha des deux époux d'une démarche branlante et les plaça face à face avant de prononcer les paroles rituelles :

— Que louées soient les déesses du fleuve. Qu'elles bénissent cette union entre le fils du Corridan et la fille de l'Orbal, deux des sept familles fondatrices que les serviteurs du fleuve sauvèrent de la crue et de la faim. Puisse régner entre elles l'entente qui fera d'Arkane une cité glorieuse. Puisse le père Odivir fertiliser les terres de ses crues. Que de l'union de cet homme et de cette femme naissent de nombreux enfants, qu'ils servent les intérêts de la cité comme leurs parents et leurs aïeux avant eux, qu'ils vénèrent les déesses qui épargnèrent la vie des sept premiers.

Le sigillaire reprit son souffle et s'éclaircit la voix. Noy tenta d'apercevoir le visage d'Adamanta au travers du voile, mais il ne distingua que les légères ondulations du tissu dues à la respiration de la promise. Il ne connaissait d'elle rien d'autre que sa perversité rapportée par dame Elvare et son expertise troublante dans les jeux de l'amour.

— Noy du Corridan, acceptes-tu pour épouse Adamanta de l'Orbal ici présente, jures-tu de subvenir à ses besoins, de la protéger et de la chérir ainsi qu'il convient à un bon époux ?

Noy s'entendit prononcer le oui fatidique alors que son corps tout entier hurlait non.

— Adamanta de l'Orbal, acceptes-tu pour époux Noy du Corridan ici présent, jures-tu de lui obéir, de lui être fidèle et de le chérir en toutes circonstances ainsi qu'il convient à une bonne épouse ?

Comme elle ne répondait pas, Noy fut traversé par un espoir fou : elle ne désirait peut-être pas ce mariage, elle aurait peut-être le courage – ce courage qui lui avait manqué – de le refuser.

— Oui.

La voix acidulée de l'adolescente se prolongea dans le silence comme une note funèbre.

— Vous pouvez maintenant dévoiler la mariée.

Noy retira le voile d'Adamanta avec la lenteur d'usage. Elle l'accueillit d'un sourire et le fixa avec une cruauté qui le fit frissonner. Deux fleurs blanches étaient piquées dans ses cheveux tirés en arrière et rassemblés en chignon. Elle se haussa sur la pointe des pieds et ferma les yeux. Il se pencha sur elle et posa ses lèvres sur les siennes, pour le baiser rituel qui souleva une salve d'applaudissements et de vivats.

Le banquet eut lieu dans la grande salle des réceptions dans laquelle on avait dressé quatre immenses tables capables d'accueillir chacune une centaine d'invités. Hormis le Drac, toutes les familles gouvernantes étaient représentées, y compris l'Aigle en la personne de Jiun. On servit les mets réservés aux grandes occasions, poissons du fleuve farcis, viandes marinées, fromages de toutes sortes, gâteaux au miel fourrés aux fruits confits, le tout accompagné de vin à profusion. Des diseurs déclamèrent des extraits de la Geste arkanienne avec une emphase qui horripilait Noy autant qu'elle ravissait les anciens. Le regard d'Adamanta, qui ne prêtait aucune attention à son époux, s'échouait régulièrement sur son père, assis à sa droite. Le banquet fini, on retira les tables et l'on dressa une estrade où prirent place les musiciens. Après que le patriarche Amiol et dame Velde eurent donné le coup d'envoi du bal selon l'usage, les farandoles se multiplièrent rapidement dans la salle.

Noy demeura en retrait, appuyé contre un pilier, légèrement étourdi par le vin.

— Eh bien, mon gendre, vous ne dansez pas ? Vous êtes le héros de la fête, pourtant.

Dame Elvare s'était approchée dans son dos. Elle avait elle-même abusé du vin à en croire ses yeux brillants, son sourire trouble et ses pommettes embrasées.

— Je ne suis pas un héros et je n'ai jamais aimé danser.

— Prenez exemple sur ma fille. (Elle tendit le bras en direction de la salle.) Voyez comme elle s'amuse !

Noy repéra les fleurs piquées dans la chevelure d'Adamanta, qui tenait la main d'Amiol au centre d'une farandole.

— Nous sommes tous les deux délaissés, ma dame.

— Délaissé le jour de votre mariage… Cette enfant n'a vraiment aucun savoir-vivre.

— N'est-ce pas vous qui l'avez élevée ?

Un ombre glissa sur le visage de dame Elvare.

— Vous vous apercevrez très vite qu'elle est difficilement contrôlable. Elle a épuisé quatre précepteurs.

— J'en ai déjà eu un petit aperçu.

— Il fait beau dehors. Allons prendre l'air, voulez-vous ?

Ils se frayèrent un chemin jusqu'au perron où papotaient de petits groupes épars. Des hommes et des femmes habillés aux couleurs de leurs familles levèrent leurs coupes au passage de Noy, qui leur répondit d'un sourire. La nuit était tombée sur les Hauts. La lune ronde et basse et les étoiles plaquaient sur les reliefs un vernis argenté. Ils s'engagèrent sur l'allée centrale entre les rangs de soldats du Corridan en uniforme bleu.

— Vous ne disposez pas de gardes du corps, ma dame ?

— Pour quoi faire, Déesses ? Je déteste m'encombrer de ces lourdauds. Et puis, qui pourrait en vouloir à une femme de l'Orbal ? (Elle marcha un instant en silence avant d'ajouter :) Sacrifier la liberté au nom de la sécurité revient à s'enfermer soi-même en prison.

Ils longèrent les voitures frappées des animaux symboles et leurs attelages qui attendaient le retour de leurs passagers, et gagnèrent la sortie du domaine gardée par une imposante escouade. Un officier vint à leur rencontre et les salua avant de se reculer avec une courbette quand il eut reconnu le cinquième fils du Corridan. Une fois hors de l'enceinte, ils suivirent une première ruelle baignée de pénombre, puis, arrivés sur une petite place déserte, dame Elvare s'immobilisa et dévisagea Noy.

— Je vous emmène visiter votre futur domaine. Personne ne nous y dérangera.

Ses yeux jetaient des éclats dans la pénombre qui attisèrent le désir du fils du Corridan. Ils traversèrent un quartier endormi où rôdaient quelques ombres dans les replis d'obscurité. Il regretta de ne pas s'être muni de sa masse d'armes : les égorgeurs et autres détrousseurs pullulaient dans les Hauts, masqués, insaisissables pour les patrouilles de légionnaires chargées du maintien de l'ordre, souvent d'anciens sicaires congédiés par les familles pour lesquelles ils avaient accompli de basses besognes, des hommes qui savaient se battre et maintenaient une partie d'Arkane dans une terreur nocturne de plus en plus palpable.

— Je n'aime pas me promener sans arme et sans escorte en pleine nuit dans les rues, murmura-t-il. Surtout avec une femme.

— Ne vous inquiétez pas, je sais me défendre.

Ils parvinrent sans encombre à l'entrée du domaine de l'Orbal. L'odeur qui avait saisi Noy lors de sa visite précédente le suffoqua de nouveau. Il eut une violente réaction de rejet à l'idée qu'il pénétrait dans sa future demeure, qu'il était condamné à vivre jusqu'à la fin de ses jours dans cette puanteur, dans cette crasse.

— Comment une femme comme vous a-t-elle pu atterrir dans ce domaine ?

— On n'a pas toujours le choix.

Au moment où ils franchissaient la porte monumentale, des silhouettes surgirent de l'obscurité et leur barrèrent le passage.

— Qui va là ?

— Tu ne reconnais donc pas ta maîtresse ?

Le soldat baissa son fouet aux lanières incrustées de pointes métalliques et s'inclina.

— Faites excuse, dame Elvare, avec cette obscurité, je ne vous avais pas reconnue.

— Je vous présente mon nouveau gendre, Noy du Corridan. Il fait désormais partie de la famille.

— Bonsoir, messire.

Les fenêtres du bâtiment principal se découpaient aux lueurs tremblotantes des lampes à huile. La clarté lunaire et les braises mourantes des braseros révélaient les groupes de soldats épars.

— Nous serons bien dans la chambre qui vous est destinée, chuchota dame Elvare, qui ajouta, avec un petit rire : Votre chambre nuptiale.

Elle l'entraîna dans un dédale de couloirs éclairés par des bougies ou des lampes où ils croisèrent plusieurs valets et servantes. Un escalier à vis aux marches étroites et usées donnait sur un couloir qui débouchait sur une grande pièce où trônait un lit à baldaquin. Deux femmes s'affairaient à disposer des malles à parfum dans différents coins de la chambre et des pétales de fleurs sur le lit. Des bougies se consumaient en grésillant dans un candélabre posé sur une cheminée. D'un claquement de mains, Elvare pria les servantes de déguerpir. Elles se retirèrent sans un mot ni un regard.

— Nous allons célébrer vos noces à notre manière, déclara-t-elle en commençant à déboutonner le haut de sa robe.

— On ne risque pas de nous surprendre ?

— Non, et quand bien même ! Tu le désires ?

— Plus que tout !

— Alors viens.

Elle laissa glisser sa robe sur son corps et, vêtue de sa seule confidente, aida Noy à se déshabiller. Sa beauté l'envoûta. Âgée sans doute de plus de cinquante ans, elle n'avait rien perdu de son éclat. Elle faisait partie de ces femmes que le temps ne dévorait pas, qu'au contraire il embellissait.

— Viens, Noy.

Elle l'entraîna vers le lit. Il s'allongea sur elle avec une telle fougue que des pétales blancs s'envolèrent autour d'eux et que le sommier poussa un grincement de protestation.

Un sentiment d'inquiétude assombrit soudain son désir. Il se redressa et demeura immobile, tendu, comme un animal aux abois. La nuit pourtant paisible semblait dissimuler une multitude de dangers.

— Noy ? haleta dame Elvare.

Un craquement dans le fond de la chambre. Il se retourna et discerna des ombres dans le recoin obscur que ne parvenait pas à éclairer la lumière des bougies. Il pensa d'abord qu'il s'agissait de détrousseurs, mais ils ne portaient pas les capes ni les masques généralement associés aux brigands des Hauts.

Ils ne portaient d'ailleurs aucun vêtement.

Sans doute parce qu'ils n'étaient pas des hommes.

21

LABYRINTHES

Que sait-on de ceux qui conçurent les labyrinthes d'Arkane ? De ces hommes méconnus qui mirent leur immense science au service des patriarches fondateurs, au service de la sécurité de la cité ? Certains prétendent qu'aucun labyrinthe n'est totalement hermétique, qu'il existe toujours une façon d'en trouver l'issue, mais le Laz s'est immanquablement transformé en tombeau pour tous ceux qui ont essayé de le franchir par eux-mêmes. Ses créateurs n'ont laissé aucune trace, écrite ou orale, de leur génie. La Guilde des Torcherons, si elle connaît par l'habitude les innombrables passages des labyrinthes de différents niveaux, n'a jamais percé les secrets de leur conception. Laquelle repose selon les uns sur une magie oubliée – et l'enseignement de la Guilde des Torcherons, qui inclut des connaissances rudimentaires en magie des éléments, semble leur donner raison –, et selon les autres sur une logique rigoureuse propre aux architectes – mais toute logique n'est-elle pas susceptible d'être surpassée par une logique supérieure ? Il n'est pas question ici d'émettre un jugement, nous n'en avons pas les compétences ; il ne nous reste donc qu'à constater que le Laz a parfaitement rempli son rôle de garant de la loi fondamentale de la Séparation.

La Geste arkanienne,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Les yeux rivés sur la lueur mouvante du flambeau, Oziel et Arjo marchaient en gardant une distance d'une dizaine de pas avec le reste du groupe. Les galeries se succédaient, étroites, déclives, identiques les unes aux autres. Des embranchements circulaires proposaient régulièrement quatre, cinq ou six entrées différentes. Le torcheron s'engageait dans l'une d'elles sans marquer la moindre hésitation.

Les ouvriers lançaient de temps à autre des regards par-dessus leurs épaules en direction de la mécrosée, espérant sans doute qu'elle ne pourrait pas suivre l'allure soutenue imposée par leur guide. La maladie contraignait Oziel à puiser dans ses réserves. Elle n'était pas certaine que le torcheron l'attendrait si elle se laissait distancer, et elle se perdrait au premier embranchement. Le Laz n'offrait aucun point de repère. Çà et là, sur les parois lisses, taillées dans la roche avec une perfection étonnante, des voyageurs égarés avaient gravé des signes à l'aide d'une pointe métallique.

— Pas trop fatiguée ? lui demanda Arjo à voix basse.

— Combien de temps dure la traversée ?

— Entre un et deux quarts de sixte, ça dépend des niveaux.

— Les passages sont trop étroits pour les voitures, non ?

— Elles empruntent d'autres itinéraires.

— Si je comprends bien, les journaliers qui viennent travailler dans les Hauts perdent chaque matin et chaque soir un temps précieux dans le Laz ?

Arjo accéléra le pas pour combler la distance qui s'était allongée entre le groupe et eux.

— L'équivalent de la moitié de la nuit pour ceux qui viennent des Labeurs. Tout ça à cause de la loi de Séparation. (Il se retourna pour l'encourager d'un geste.) Encore un effort, dame : vous vous reposerez au niveau inférieur.

Les tiraillements de plus en plus douloureux informaient Oziel que les bubons poussaient un peu partout sur son corps, comme des bourgeons se déployant aux rayons d'un soleil printanier. Les frottements du tissu rêche de sa robe lui donnaient par instants la sensation de progresser à l'intérieur d'un buisson d'épines. La pente descendante, qui s'accentuait brusquement par endroits, lui réclamait des efforts supplémentaires pour garder

l’équilibre. Elle avait hâte de respirer l’air frais du dehors. Elle comprenait maintenant pourquoi Arjo avait parlé de cauchemar : elle avait la sensation de déambuler dans un enfer minéral d’où était bannie toute forme de vie.

Les ouvriers et les portefaix eux-mêmes, guère rassurés, se serraient à la façon d’un troupeau frileux derrière leur guide sans prononcer un mot, comme s’ils craignaient de le voir disparaître au premier embranchement. Selon Xaron, les concepteurs du Laz l’avaient élaboré de manière à le rendre totalement indéchiffrable pour les non-initiés. Bien que liés par leur serment de conduire à bon port les candidats à la traversée sans distinction de classe, de sexe ou d’âge, les torcherons n’étaient après tout que des hommes, sujets comme les autres aux changements d’humeur, aux émotions, aux erreurs, aux coups de folie.

Oziel entrevit une forme indistincte dans la pénombre d’une galerie. Elle se rendit compte, en s’en rapprochant, qu’il s’agissait d’un cadavre. Il pourrissait sans doute là depuis plusieurs jours. Les torcherons n’avaient pas eu le temps ou la volonté de l’enlever. L’homme avait-il tenté de traverser le labyrinthe par lui-même ? Avait-on corrompu un passeur pour le perdre ?

Oziel se remémora les paroles d’Ulio : *« Si on veut assassiner quelqu’un sans laisser de traces, il suffit de le conduire dans le Laz. »*

Ils atteignirent une place circulaire d’un rayon d’environ quarante pas d’où partaient une douzaine de galeries. Le torcheron s’arrêta pour permettre à Oziel et Arjo de combler leur retard.

— On n’a pas que ça à faire, l’attendre ! grogna le charpentier qui l’avait prise à partie à l’entrée du Laz.

— Mon serment me commande de mener au niveau suivant chacun de ceux dont je suis responsable, répliqua calmement le torcheron.

— Et le cadavre à moitié décomposé, là-bas ?

Les traits du guide se crispèrent légèrement.

— J’ignore ce qui a pu se passer.

La lueur de son flambeau fléchissant, il observa la flamme d’un air préoccupé.

— Allons-y. Il nous reste la moitié du trajet à franchir.

Ils s’engagèrent dans une nouvelle succession de galeries aux parois et aux voûtes lisses. Leur halte, bien que brève, avait permis à Oziel de souffler un peu. Elle se redonnait du courage en repensant à la machination

qui se tramait dans l’antre de la Désolation, aux déclarations du gardien de la parole de la Résurrection, à l’image fuyante qu’elle conservait de Matteo.

Les pentes s’accentuaient encore. Des ébauches de marches creusées dans certains passages facilitaient la descente. Le flambeau du torcheron s’éteignit alors qu’ils dévalaient une galerie particulièrement abrupte. L’obscurité ensevelit les lieux, dense, impénétrable. Les jurons des ouvriers résonnèrent comme des aveux de peur.

— Je reviens dans un moment, déclara le torcheron. Que personne ne bouge jusqu’à mon retour.

— On va passer toute la nuit dans ce foutu Laz ! protesta une voix éraillée.

— Ne prenez aucune initiative. Ce serait votre dernière. Je n’en ai pas pour longtemps.

Le silence oppressant absorba peu à peu le bruit des pas du torcheron. Quelqu’un s’assit près d’Oziel. Elle se détendit lorsqu’elle vit émerger de la pénombre le visage d’Arjo.

— Restez près de moi, dame, souffla-t-il. Ce contretemps risque de les rendre enragés.

Elle plongea la main dans la poche de sa robe, referma les doigts sur le manche de la serre, puis s’évertua à respirer calmement, à reprendre des forces. Une hostilité sourde imprégnait les ténèbres. Les membres du petit groupe étaient presque tous équipés d’outils qui pouvaient se transformer en armes mortelles.

Un homme en contrebas lança une première pique :

— La maudite nous porte malheur ! (Des grognements l’approuvèrent.) Je dis qu’on restera bloqués dans le Laz tant qu’elle sera avec nous. Si on veut rentrer chez nous, on doit s’en débarrasser.

Oziel tira la serre de sa poche et se releva, aussitôt imitée par Arjo, qui, brandissant son bâton, se tint prêt à combattre. Divers bruits montèrent des marches plus basses et se rapprochèrent d’eux. Impossible de discerner quoi que ce soit dans cette obscurité. Oziel rejeta la solution de la fuite : ils la rattraperaient rapidement et, même si elle leur échappait, elle finirait par s’égarer dans le labyrinthe. Elle décida de les affronter, espérant que si elle en neutralisait un, les autres reculeraient peut-être. Elle devait seulement choisir le bon adversaire, celui qui exerçait la plus forte influence sur le

groupe. Elle percevait à ses côtés la tension d'Arjo dont le bâton était une arme ridicule face aux marteaux, hachettes, pioches et autres poinçons.

Les ouvriers montaient avec prudence désormais ; les froissements, les glissements, les respirations ne donnaient que peu d'indications sur leur progression.

Un crissement prolongé se fit entendre. Une lumière vive déchira l'obscurité. Oziel crut un temps que le torcheron était de retour. La face grimaçante qui apparut à moins de trois pas d'elle la détrompa. L'homme brandissait l'une de ces mèches enduites de résine et plantées dans un éclat de bois qu'utilisaient les serviteurs pour se rendre dans les caves ou dans les greniers. Elle entrevit le marteau à double pointe plaqué le long de sa jambe.

Arjo le menaça de son bâton.

— Reculez ! Elle ne vous a fait aucun mal !

— Ferme-la, gamin, et tiens-toi à l'écart, ça ne te concerne pas.

Le jeune servant ne vit pas arriver le manche de pioche ou de fourche qui le frappa une première fois dans le creux de l'épaule, une deuxième fois au milieu du front. Il voulut riposter, mais il lâcha son bâton, perdit l'équilibre et tomba lourdement sur le dos. L'arrière de son crâne heurta l'arête d'une marche dans un bruit sourd.

— Attention, elle a une lame, cria une ombre sur la gauche d'Oziel.

Elle évita de justesse une masse qui surgit de sa droite et acheva sa course à ses pieds, soulevant une gerbe d'étincelles et de roche pulvérisée. Elle tenta de frapper l'homme entraîné par le poids de son outil, mais il se recula avec une vivacité surprenante, et la serre siffla dans le vide. Elle para encore du bras un marteau qui lui visait le crâne. Une douleur fulgurante lui irradia le coude, puis la moitié du corps. Elle perçut un mouvement de l'autre côté, se retourna pour faire face au nouvel agresseur, pas assez vite pour esquiver le manche qui avait frappé Arjo quelques instants plus tôt et dont l'extrémité lui percuta violemment la tempe. Elle crut que sa tête explosait, puis elle chuta en tournoyant dans un gouffre sans fond. Elle entendit encore des vociférations, des rires, se révolta au plus profond d'elle, avec le sentiment désespérant qu'elle avait échoué, que les siens étaient morts pour rien, puis ses pensées lui échappèrent, se dispersèrent dans une nuit silencieuse et froide.

Vivante.

Elle était vivante.

Une douleur lancinante lui labourait le crâne. Après avoir ouvert les yeux, elle avait pris conscience au bout d'un long moment qu'elle était allongée sur un sol rugueux et que la serre de l'Aigle n'avait pas quitté sa main. Bien qu'inconsciente, elle y était restée cramponnée de toutes ses forces. L'obscurité était toujours aussi dense. Elle avait peu à peu réintégré les limites de son corps et les douleurs qui s'y associaient. La surface sous son dos était plane. Ses agresseurs ne l'avaient pas frappée ailleurs qu'à la tempe. Peut-être l'avaient-ils crue morte, ou bien pensaient-ils qu'elle n'avait de toute façon aucune chance de sortir par elle-même du Laz, toujours est-il qu'ils n'avaient pas pris le temps de l'achever, se contentant de la transporter dans un autre endroit.

La douleur l'empêchait de remettre un minimum d'ordre dans ses pensées. Elle tendit le bras pour vérifier qu'ils n'avaient pas déposé le corps d'Arjo à côté du sien. Sa main ne rencontra que le vide. Le jeune servant avait-il succombé aux coups ? Elle entreprit de se relever, y renonça en constatant que le moindre de ses efforts générait un regain de souffrance insupportable. Elle demeura longtemps allongée, immobile, désespérée, agrippée à la seule pensée qu'elle était en vie. La douleur à sa tempe s'atténuant peu à peu, elle put s'asseoir et, à nouveau, s'assurer que tous ses os étaient en place. Bien qu'une bosse de la taille d'un œuf eût poussé tout près du coude qui avait paré le coup de marteau, elle pouvait plier l'articulation. Elle discerna peu à peu les parois et la voûte grisâtres d'une galerie. Ses agresseurs avaient tellement peur de se perdre qu'ils n'avaient sans doute pas parcouru une longue distance pour se débarrasser d'elle.

Elle parvint à se relever, prit appui sur une paroi pour garder l'équilibre, attendit que le vertige s'estompe pour esquisser ses premiers pas. Lorsqu'elle s'estima suffisamment stable, elle suivit une direction au hasard dans la galerie au sol plane. Elle parcourut une longue distance avant d'atteindre un premier embranchement circulaire. Des bruits lointains, étouffés, résonnaient dans le silence. Les itinéraires étant sans doute nombreux et complexes, les chances étaient infimes, pour ne pas dire nulles, de croiser un autre groupe guidé par un torcheron. Elle dénombra quatre bouches noires. Elle hésita entre s'engager dans l'une de ces entrées ou rebrousser chemin. Elle opta pour la deuxième solution. La galerie lui

sembla nettement plus longue qu'à l'aller. S'était-elle déjà trompée ? Elle dut prendre un temps de repos, assise contre une paroi, battue par des vagues de panique. Elle regretta de ne pas s'être informée sur l'évolution de la maladie auprès du gardien de la parole. De combien de temps disposait-elle ? La mécrose la dépouillerait-elle de toutes ses forces pour l'entraîner vers une interminable agonie ? Ou lui offrirait-elle des temps de répit ? Lui revenaient en mémoire les bribes d'une conversation lors d'un repas familial où quelqu'un – son père ? l'un de ses frères ? – prétendait que des maudits bannis de la cité avaient fondé une communauté dans les confins septentrionaux du pays d'Arkane, une rumeur qui, si elle était confirmée, augurait une espérance de vie non négligeable pour les mécrosés.

Elle se remit en marche et atteignit enfin l'extrémité de la galerie : même embranchement que celui qu'elle venait de laisser derrière elle, mêmes bouches sombres au nombre de quatre. Elle s'engagea dans la première entrée située sur sa droite. La pente descendante qui allait en s'accentuant et se transformait en embryon d'escalier un peu plus bas lui donna l'impression d'être sur la bonne voie. Galvanisée, elle dévala les marches de plus en plus rapidement, au point qu'elle faillit se prendre les pieds dans les plis de sa robe. Elle crut qu'elle ne verrait jamais la fin du passage, qui paraissait se perdre plus loin dans d'insondables abîmes, et fut soulagée de sentir sous ses pieds un sol de nouveau plat. La galerie débouchait, environ deux arpents plus loin, sur un nouveau carrefour d'où partaient cette fois huit portes. Elle obéit à l'intuition qui lui suggérait d'emprunter l'un des passages du milieu, plus étroit que les autres. Elle le suivit jusqu'au bout, une marche harassante qui lui coûta sans doute plus d'un quart de sixte. Il aboutissait à une pièce carrée et basse qui ne présentait aucune ouverture.

Un cul-de-sac.

Son pied heurta un objet dur. Elle poussa un hurlement de terreur quand elle s'aperçut qu'il s'agissait d'un os détaché du squelette qui gisait un peu plus loin dans des vêtements tombant en poussière. Elle résista à la tentation de se reposer, même si parcourir le chemin dans l'autre sens lui semblait au-dessus de ses forces. Si elle s'asseyait ou s'allongeait maintenant, elle capitulerait, elle n'aurait plus le courage de repartir, elle mourrait dans cette pièce abandonnée des hommes et des déesses, comme ce voyageur égaré dont personne n'avait jamais retrouvé les restes.

Oziel avait perdu toute notion d'espace et de temps. Fourvoyée à plusieurs reprises dans des impasses, elle était revenue sur ses pas, avait essayé d'autres passages, tous ressemblants, commencé à graver des signes de la pointe de la serre sur les parois pour s'assurer qu'elle n'explorait pas des galeries déjà visitées, découvert plusieurs squelettes, mobilisé sa volonté pourtant défaillante pour continuer, puis, minée par le découragement, ivre de fatigue, elle avait fini par abdiquer. Assise au milieu d'un embranchement, elle avait prêté attention au silence, qui ne lui avait renvoyé aucun autre écho que les bruits d'écoulement et les couinements des gobats.

Résignée, elle s'allongea sur le dos. Malgré l'inconfort et les tiraillements des bubons disséminés sur son corps, elle ressentit un soulagement immédiat. Enfin, elle renonçait. Sa condition de fille de famille régnante ne lui avait jamais permis de s'abandonner. La formation à la fois intellectuelle et physique des héritiers du Drac leur imposait de se maîtriser sans cesse, de donner d'eux une image proche de la perfection. Ulio et elle avaient essayé de se ménager des espaces de liberté, de secouer la rigidité des protocoles, de franchir les lignes de la morale et de la bienséance, mais jamais ils n'avaient échappé à la pression de leur milieu, raison pour laquelle, sans doute, ils n'avaient pas consommé leur amour.

Elle ferma les yeux. Une sérénité bienfaisante supplantait sa tristesse, une chaleur douce se diffusait en elle et chassait ses douleurs. Jamais elle n'avait éprouvé un tel calme. Ses regrets, ses remords, ses déceptions volaient au-dessus d'elle comme des oiseaux improbables et silencieux. Elle allait rejoindre Ulio de l'autre côté, une perspective qui la ravissait. Elle n'avait plus qu'une perception confuse de son corps, elle flottait dans une énergie infiniment puissante et fluide, infiniment aimante, elle se sentait enfin acceptée, elle pouvait maintenant être la véritable Oziel, affranchie de sa colère, de sa violence, de son orgueil.

22

LE PIÈGE

Déesses du fleuve, veillez sur le corps que je vous confie,
Reprenez-le dans votre ventre où la mort n'entre pas,
Redonnez-lui le souffle afin qu'il puisse de nouveau marcher sous le soleil,
Déesses du fleuve, que louées soient votre générosité, votre grandeur.

Ode funéraire aux sept divinités du fleuve,
Rives de l'Odivir,
Pays d'Arkane

La horde s'était déployée à une quarantaine de pas de la terre mouvante. Les soldats bardés d'acier et de cuir, armés d'arcs, de francisques, d'épées, de piques, s'étaient répartis en cinq ou six lignes sur la largeur du chemin. Derrière eux se découpaient les hautes et massives silhouettes des serkars. Les quatre flaireurs tournaient en rond en poussant des cris aigus qui s'achevaient en interminables plaintes. Les verbeurs s'agitaient à l'intérieur des grandes volières portées sur leurs épaules par deux serkars. Les plumes bleues qui s'échappaient par les mailles des grillages volaient au gré des rafales d'un vent toujours chargé d'humidité.

Orik scruta une nouvelle fois le ciel. Les pluies de l'aube n'avaient pas effacé le faux chemin ni découvert le vrai, et l'illusion persistait, mais de nouvelles averses risqueraient fort d'éventer le dispositif. Renn et Xug s'étaient placés d'un côté du guerrier tandis que Garaï et Ospheh se tenaient de l'autre. Bien qu'encore trop éloignés pour qu'on puisse en distinguer les détails, les soldats de l'armée des Conquérants du Nord glaçaient d'effroi

l’apprenti. De redoutables machines à tuer auxquelles aucun adversaire n’était en mesure de résister. Que dire des serkars, ces créatures monstrueuses de deux toises de hauteur dont la puissance et la férocité semblaient sans limites ? Les autres membres du petit groupe des paysans et des mécros étaient aussi terrifiés que lui. Xug lui-même, d’habitude épargné par la peur, contemplait la horde avec des lueurs d’inquiétude dans les yeux.

— Pourvu que le piège fonctionne, murmura ce dernier à l’oreille de Renn. Sinon, ce sera notre dernier jour, et je mourrai avant d’avoir vu le fleuve.

L’apprenti désigna les nuages noirs poussés par un vent irascible.

— Ça dépend du ciel…

— Et toi, mourras-tu avant d’avoir goûté la chair d’une femme ?

Malgré sa tension, Renn ne put s’empêcher de sourire en repensant à l’expérience merveilleuse qu’il avait vécue peu avant l’aube.

— Oh, oh, je crois comprendre qu’il s’est passé quelque chose cette nuit. (Le jeune mécros émit un petit rire dont une rafale dispersa les allègres éclats.) Personne ne vous a interrompus ?

Renn secoua la tête, incapable de prononcer un mot.

— Le plus difficile, reprit Xug, c’est de retrouver la magie de la première fois. J’espère que ta vie sera suffisamment longue pour que tu puisses connaître plein d’autres fois.

L’apprenti se retourna et chercha Yseh des yeux. Il s’en était abstenu jusqu’alors, craignant d’éveiller les soupçons de Kayer, mais il ressentait le besoin urgent de vérifier que le lien n’était pas coupé entre la jeune femme et lui. Il l’entrevit une dizaine de pas en arrière, entre son père et son promis. Il croisa furtivement son regard et, même si elle n’osa pas lui sourire, il lut dans ses yeux une complicité intense, scellée par le secret.

— Quand vont-ils attaquer ? demanda Garaï.

— Ils peuvent attendre plusieurs sixtes avant de lancer leur offensive, répondit Orik. Ça fait partie de leur stratégie d’intimidation. Leur immobilité finit par saper le moral, et donc la résistance de leurs adversaires. Le temps joue contre nous : la pluie menace. À moins que… (Orik se tourna vers Korg.) Tu crois que tu peux les atteindre d’ici ?

L’archer s’avança de deux pas pour évaluer la distance.

— Je pense que oui…

— Essayons de les provoquer.

Korg banda son arc. Sa flèche siffla dans les airs et, à l'issue d'une trajectoire courbe, se planta dans la terre du chemin à trois pas du premier rang de la horde. La deuxième rebondit sur un bouclier métallique, la troisième se ficha dans la gorge d'un soldat de la deuxième ligne, qui s'affaissa sans un cri. Ses compagnons ne réagirent pas dans un premier temps, puis ils frappèrent du poing leurs boucliers en cadence jusqu'à ce que le vacarme devienne assourdissant.

— Encore, ordonna Orik.

Le deuxième archer mécros vint prêter main-forte à Korg. L'une de leurs flèches fit une deuxième victime, un soldat dont elle transperça la cuirasse. Une autre toucha un serkar sans le blesser, mais provoqua chez lui une colère qui se manifesta par des hurlements stridents et de grands gestes de défi.

— Je ne suis pas certain que les provoquer soit une bonne solution, intervint Garaï.

— Il faut les attirer dans la terre mouvante avant que la pluie ne se mette à tomber, répliqua le guerrier.

Le rythme des coups sur les boucliers s'accéléra progressivement et résonna bientôt comme un son continu et sourd. Korg et son compère continuèrent de décocher leurs flèches, Orik brandit son épée en poussant un rugissement, Grak contraignit la vieille Ospheh à rejoindre les autres femmes légèrement en retrait, Xug, imitant le guerrier, glapit des insanités à l'adresse de la horde, Renn tritura avec une nervosité grandissante la poignée de son arme. Quelques gouttes de pluie malmenées par le vent se déposèrent avec délicatesse sur leurs cheveux et leurs épaules. L'apprenti scruta le ciel d'un regard anxieux. Leur sort, en cet instant, dépendait entièrement des nues. Si elles libéraient brusquement leur contenu, elles ne leur laisseraient aucune chance face à des adversaires aussi terrifiants. Un guerrier d'exception comme Orik ne suffirait pas à les contenir. Renn n'avait pas le cœur à mourir. Pas maintenant. Les instants précieux partagés avec Yseh au cœur de la nuit avaient soulevé en lui une formidable envie de vivre.

Les vociférations se substituèrent au tintamarre des boucliers. La horde s'élança avec une soudaineté et une cohérence saisissantes. Les serkars s'ébranlèrent également, abandonnant les volières sur le chemin. Les ululements des flaireurs restés en arrière se mêlèrent au vacarme. Quelques

paysans battirent en retraite, épouvantés par l'impression de puissance dégagée par la troupe qui fondait sur eux. Renn constata avec soulagement que leurs adversaires fonçaient tout droit, galvanisés par la perspective de répandre le sang. Il se demanda s'ils tomberaient tous dans le panneau ou bien si ceux des derniers rangs, s'apercevant que leurs comparses s'enlisaient, réussiraient à s'arrêter à temps. Les soldats des premières lignes se jetèrent dans la terre mouvante. Emportés par leur élan, ils ne s'enfoncèrent pas tout de suite. Le temps de se rendre compte qu'ils s'étaient précipités dans un piège, ils avaient déjà parcouru un bon tiers de la nappe dont ils foulaient désormais la partie la plus molle. Hommes et serkars commençaient à sombrer, et leurs gestes désordonnés ne parvenaient qu'à les embourber davantage. Les uns tentaient de s'en sortir en prenant appui sur les autres, mais ils avaient beau se débattre avec l'énergie du désespoir, la nappe n'offrait aucun point d'appui et se dérobait sans cesse. Les plus proches du bord tentaient de regagner le sol ferme. Les flèches des deux archers mécros qui continuaient de s'abattre sur eux accrurent leur panique.

Les voyant disparaître l'un après l'autre, Renn ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de compassion. Le piège d'Orik avait fonctionné. Par l'un de ces détours ironiques dont le destin avait le secret, la pluie choisit ce moment pour dégringoler, crépitante, rageuse, délayant la fine couche de terre du faux chemin et hachant les touffes d'herbe et de mousse qui masquaient le vrai. Les rires et clameurs des paysans saluèrent l'eau qui se déversait du ciel et qui, pour eux, symbolisait la fécondité, la vie. Renn profita de leur liesse pour chercher Yseh des yeux. Les bras écartés, la tête renversée, dans une posture quasi extatique, elle offrait son corps aux gouttes cinglantes qui plaquaient ses cheveux et sa robe sur son corps.

La voix puissante d'Orik domina le crépitement de la pluie et les manifestations de joie des paysans.

— Attention ! Quelques-uns ont réussi à en réchapper.

Renn déplaça aussitôt son attention vers l'autre côté de la terre mouvante où quatre hommes et un serkar, maculés de boue noire, assis ou recroquevillés sur le sol ferme, reprenaient leur souffle et leurs esprits. Les soldats du Nord n'avaient pas lâché leurs armes malgré l'énergie déployée pour échapper à l'enlisement. Deux d'entre eux avaient gardé leur épée, un autre sa francisque et le dernier, sa pique d'une toise de longueur à la pointe

effilée. Étendu sur le dos, immobile, le serkar paraissait mal en point, mais Renn ne pouvait pas voir s'il continuait de respirer.

— C'était trop beau, marmonna Xug. Va quand même falloir ferrailler.

Une excitation mal contenue imprégnait sa voix, comme s'il brûlait de montrer sa valeur au combat.

— Le serkar n'est peut-être pas mort, souffla l'apprenti.

— En tout cas, la terre mouvante nous a donné un bon coup de main. C'était une idée brillante, et… Oh !

Le serkar, redressé, entouré des flaireurs surexcités, se secouait comme un animal pour débarrasser sa peau rugueuse et noire des plaques de boue qui la souillaient. L'un des quatre hommes, également relevés, plongea la main dans une volière pour se saisir d'un verbeur, murmura quelques mots tout près de la tête de l'oiseau au plumage bleu, puis le lâcha. Fendant la pluie, le verbeur prit rapidement de la hauteur et disparut à l'horizon.

— Ceux qui veulent combattre, tenez-vous prêts, cria Orik. Je m'occupe du serkar. S'il m'arrive quelque chose, n'oubliez pas : visez son point faible, juste sous la gorge.

Renn n'avait jamais combattu, et ne s'estimait pas prêt à combattre, mais il bâillonna la petite voix intérieure qui l'implorait de fuir : il refusait de décevoir Orik et de passer pour un couard aux yeux de Xug et d'Yseh. Son cœur battait à tout rompre. Les rescapés de la horde, le serkar à leur tête, marchaient d'un pas résolu sur le chemin réel dont la boucle contournait la terre mouvante. Son épée parut soudain dérisoire à l'apprenti, un bout de fer insignifiant face aux lourdes armes des soldats du Nord. Il repoussa une nouvelle et pressante tentation de rejoindre les paysans qui se dispersaient dans le lointain, hormis Grak et deux autres qui, munis de bâtons et de fourches, avaient choisi de prêter main-forte à Orik et au groupe des mécros.

Le serkar allongea la foulée et distança peu à peu les quatre soldats. Chacun de ses pas ébranlait le sol avec la puissance d'un cheval ou d'un taureau au galop. Orik s'avança à sa rencontre, l'espadon levé à hauteur de sa poitrine. Lorsque le serkar l'aperçut, il marqua un temps d'arrêt, puis il se rua sur le guerrier, crâne bosselé en avant, soulevant derrière lui des gerbes de boue. Orik esquiva sa charge au dernier moment d'un saut sur le côté et, dans le même mouvement, abattit sa lame. Le fer frappa le dos de la créature avec un son mat sans provoquer la moindre égratignure, comme

s’il avait heurté une surface métallique. Le serkar s’immobilisa et promena son regard sur le petit groupe en retrait. Le sang de Renn se figea lorsque les yeux noirs et luisants du monstre se posèrent sur lui. Impossible d’y déchiffrer la moindre expression, la moindre intention. Des crevasses plus ou moins larges et profondes parsemaient son corps massif. Il ne portait pas d’autres vêtements que quelques touffes de poils rêches qui évoquaient des buissons disséminés dans les creux d’un rocher.

— Enfer, murmura Xug, les mâchoires serrées.

Chacun des membres du groupe, craignant d’attirer sur lui l’attention du serkar, évitait d’esquisser le moindre mouvement. Une peur glacée inondait Renn, gelant toute relation entre son esprit et son corps. Les silhouettes sombres des soldats du Nord s’étaient immobilisées une vingtaine de pas derrière le monstre.

— Par ici, fils du démon ! hurla Orik.

Le serkar se retourna avec un grondement sourd et frappa le sol du pied à deux reprises avant de fondre sur le guerrier. Renn n’eut pas la possibilité de regarder la suite de l’affrontement.

— Bouge-toi ! cria Xug.

Un soldat courait vers eux, la pique tendue à l’horizontale, vêtu d’une cotte de mailles, d’un pantalon de cuir épais et d’une seule botte, ayant probablement abandonné l’autre dans la nappe mouvante. Renn distingua son crâne rasé, son visage scarifié, ses dents taillées en pointe, ses épaules larges, ses bras couverts de tatouages, ses yeux renfoncés et brillants, le poignard sinueux passé dans sa ceinture. Un violent coup de coude de Xug le tira de sa léthargie. Un réflexe lui permit d’éviter de justesse la pointe de la pique. Il faillit lâcher la poignée glissante de son épée, la rattrapa au dernier moment et tenta de localiser son adversaire. Celui-ci s’affairait à parer les assauts de Xug qui frappait sans répit de taille et d’estoc. Renn se demanda comment venir en aide au jeune mécros. Les événements se succédaient à une vitesse telle qu’ils ne lui laissaient pas le temps de réfléchir. On se battait entre les chariots ; les cris, les ahanements, les chocs sourds des lames, les crissements des fers dominaient le crépitement de la pluie, les mugissements des bœufs des attelages affolés par le tapage et les couinements plaintifs des flaireurs restés en arrière. L’apprenti leva son arme, qui lui parut étrangement lourde, et guetta le moment propice pour intervenir. Il se présenta lorsque Xug, déséquilibré par la pression

incessante du soldat, se retrouva en mauvaise posture. L'homme, tournant le dos à Renn, s'apprêtait à enfoncer la pointe de sa pique dans la poitrine du jeune mécros à terre. L'apprenti lui abattit aussi fort que possible sa lame entre les épaules. Le choc lui endolorit le bras. Le fer crissa sur les mailles de la cotte du soldat qui, délaissant Xug, se tourna vers son nouvel adversaire.

— Tu cognes comme une fille ! cracha-t-il d'une voix gutturale.

La pointe acérée de sa pique se promena à quelques pouces du visage de Renn. Il prolongeait le plaisir avant de donner le coup fatal. Voyant Xug se relever en arrière-plan, l'apprenti maintint son épée à la verticale. Il lui fallait gagner du temps pour permettre au jeune mécros de prendre à revers le soldat, qui porta une première attaque. D'une parade réflexe, Renn dévia la pique qui manqua sa joue de quelques pouces.

— Pas trop mal pour une fille !

La deuxième attaque, le visant au ventre, faillit réussir : la pointe effilée se ficha dans sa tunique détrempée et lui effleura la peau. Il tenta de se dégager, mais le soldat, riant de plus belle, se plaqua contre lui, le contraignit à lâcher son épée en lui tordant le bras, le souleva, le maintint quelques instants en l'air, puis le projeta violemment au sol. La pointe métallique incisa la peau de Renn et déchira sa tunique. Le souffle coupé par le choc, il se rendit vaguement compte que son adversaire brandissait sa pique au-dessus de lui, n'eut pas la force de se révolter, puis il crut voir une forme pointue et rougeâtre se glisser entre les mailles de la cotte du soldat et jaillir de sa poitrine comme une langue monstrueuse. Il entendit également le rugissement de Xug. Les yeux arrondis de surprise, le soldat hoqueta, vacilla, fléchit avant de pivoter brusquement sur lui-même, mouvement qui extirpa la lame de sa chair, de prendre un pas de recul et de donner un puissant coup de pique devant lui. Un cri étouffé retentit, suivi d'un bruit de chute.

Renn put enfin se redresser.

Deux corps enchevêtrés à quelques pas de lui. Le soldat du Nord et Xug.

Ils ne bougeaient plus. Il ramassa son épée et s'approcha d'eux avec circonspection. Le sang dilué par la pluie coulait en abondance entre les mailles de la cotte du soldat. Il piqua timidement celui-ci à la nuque pour s'assurer qu'il ne réagissait plus, puis il se pencha vers la tête de Xug

enfouie sous le bras replié de son adversaire. Il tressaillit de joie en constatant que la vie brillait toujours dans les yeux noirs du jeune mécros.

— Dégage-moi.

La voix de Xug s'écoulait de sa bouche comme un maigre filet d'eau sur le point de se tarir. Du pied, Renn poussa le corps inerte du soldat qui roula sur lui-même et buta contre une grosse pierre deux pas plus loin. Sa joie se changea en glace lorsqu'il avisa la tache pourpre sur la tunique et le pantalon de son compagnon. La pique gisant dans une flaque l'avait transpercé de part en part.

— Renn… Renn…

L'apprenti s'accroupit près du jeune mécros, les larmes aux yeux.

— Je… ne verrai pas le fleuve, murmura Xug d'une voix de plus en plus faible. Tu… tu tiendras ta promesse, mon ami ?

Renn lui prit la main et la pressa avec ferveur.

— Tu as donné ta vie pour sauver la mienne.

En même temps qu'il prononçait ces mots, il prit conscience de l'immensité du sacrifice de Xug et en fut bouleversé.

— Alors… alors, c'est que ta vie… est plus importante que la mienne… La… meilleure façon de… me remercier est d'en faire bon usage… Tiendras-tu ta promesse ?

Renn essuya d'un revers de main les larmes mêlées aux gouttes qui ruisselaient sur ses joues. Le silence qui régnait sur le marais, égratigné par le martellement de la pluie, le frappa tout à coup. Le combat avait cessé. Il crut apercevoir la silhouette massive d'Orik entre les rideaux de pluie, puis celles de Garaï et de Korg l'archer.

— Je confierai ton corps à l'eau du fleuve.

Des sanglots hachaient la voix de l'apprenti.

— Ainsi tout… est… bien…

Les mots de Xug s'achevèrent en une longue exhalaison à l'issue de laquelle sa tête se renversa. Renn la reposa délicatement sur le sol détrempé et resta agenouillé près de la dépouille du jeune mécros un temps qu'il aurait été incapable d'évaluer, en proie à un immense chagrin.

Quelqu'un lui agrippa l'épaule et le tira de sa prostration.

— C'est fini.

Il reconnut la voix d'Orik.

— Il n’est pas mort pour rien, ajouta ce dernier. Nous avons anéanti la horde.

Le guerrier contraignit Renn à se relever et l’examina. L’apprenti garda la tête baissée pour dissimuler ses larmes.

— Tu es blessé ?

Orik désignait la déchirure de sa tunique et la tache de sang qui imbibait le tissu.

— Une simple éraflure…

— Laisse-moi vérifier.

Le guerrier décolla avec une délicatesse surprenante la tunique collée à la peau de Renn.

— Ça devrait aller, elle n’est pas profonde, conclut-il après avoir examiné la plaie.

— Tu as vaincu le serkar ?

— Un adversaire fort, mais pas très malin. Je n’ai eu aucun mérite. (Orik se recula et considéra son interlocuteur avec un sourire ; l’ombre qui voilait ses yeux s’éclaircissait peu à peu.) Te voilà devenu un vrai guerrier ! Première bataille, première blessure, premières larmes pour le compagnon d’armes qui a eu moins de chance que toi.

— Il m’a sauvé la vie.

— La mort était sur lui. Et puis tu en sauveras à ton tour. Des centaines peut-être, voire des milliers.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Orik haussa les épaules.

— Qui sait ce que nous réserve l’avenir ? Nous sommes presque arrivés au fleuve. Que comptes-tu faire ?

L’apprenti n’avait pas encore réfléchi à la question. L’envie lui était passée, en tout cas, de retourner seul dans le massif de l’Ostian. Pas question non plus de reprendre sa place dans sa famille.

— J’ai promis à Xug de confier son corps à l’eau du fleuve s’il ne vivait pas assez longtemps pour le voir.

— Et ensuite ?

Renn n’eut pas besoin de réfléchir pour formuler sa réponse.

— Acceptez-vous que je vous suive jusqu’à la cité d’Arkane ?

Le nouveau sourire d’Orik, franc, chaleureux, chassa les dernières zones d’ombre dans ses yeux.

— Excellente décision. Tu connais le pays. À deux, nos chances augmenteront. Il est temps de repartir.

Il leur fallut un quart de sixte pour rassembler les paysans et les bœufs dispersés dans les environs, atteler les chariots, jeter les corps dans la terre mouvante, hormis le serkar – trop lourd à transporter – qu'on abandonna sur place, et Xug qu'on enroula dans un tissu et installa dans un chariot. Ils ouvrirent les volières des verbeurs, qui s'envolèrent l'un après l'autre et se fondirent rapidement dans la grisaille du ciel. Les flaireurs rendus à la liberté s'égaillèrent dans le marais. Du petit groupe qui avait affronté les rescapés de la horde, il ne restait que quatre survivants : Orik, Renn, Garaï et Korg.

Les deux mécros décidèrent de rentrer chez eux et, après de brefs adieux, prirent la direction des collines noires des Anglones.

— Inutile. (Garaï avait interrompu d'un mouvement péremptoire du bras les premiers mots de remerciement du guerrier.) Nous avons vengé les nôtres et, même si j'ai perdu beaucoup de mes hommes, nous n'avons fait que notre devoir.

Personne ne pleura les trois paysans qui avaient succombé pendant la bataille et qui ne comptaient aucun membre de leur famille parmi les survivants. Ospheh et les siens se montraient pressés de rentrer pour, affirmaient-ils, profiter au plus vite de l'eau enfin tombée du ciel.

— Ils fuient le théâtre de leur lâcheté, gronda Orik.

— Tout le monde n'est pas taillé pour le combat, objecta Renn.

— C'est vrai, mais tout le monde peut faire face, tout le monde dispose d'une inépuisable source de courage.

L'apprenti en doutait : il était de la même espèce que les paysans, un homme de la terre qui n'avait jamais appris à manier les armes ; il aurait pu abandonner lui aussi, parce qu'ils se fichaient comme de leur première sabache des questions d'honneur et de courage, parce que seules leur importaient la fécondité des rives, la couleur du ciel et les crues du fleuve.

Yseh vint le rejoindre entre deux chariots qui les dissimulaient aux regards des autres. Indifférente aux cataractes d'eau tiède qui se déversaient sur eux, elle lui posa l'index sur les lèvres, puis se haussa sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser dans le cou.

— J’ai eu peur pour toi, chuchota-t-elle. Kayer a refusé de vous aider. Je n’ai pas envie d’être mariée à un homme comme lui.

— Ne le juge pas, répondit Renn à voix basse. Il fait ce qu’il estime nécessaire.

Elle rejeta l’argument d’une moue agacée.

— Je ne l’aime pas. J’en discuterai à la maison avec mes parents. Et toi ? Que comptes-tu faire ?

— Je n’ai nulle part où aller. J’accompagnerai Orik jusqu’à la cité d’Arkane.

Elle hésita à lâcher les mots qu’elle brûlait visiblement de prononcer.

— Pourquoi… ne viendrais-tu pas avec nous ?

Il marqua un temps de silence avant de répondre, conscient qu’il allait la décevoir.

— Je suis né dans une famille paysanne, mais je ne suis pas fait pour être paysan.

— Pour quoi es-tu fait, alors ?

La voix d’Yseh vibrait de tristesse, de colère rentrée.

— Je ne sais pas, je dois le découvrir.

Les yeux flamboyants de la jeune femme transpercèrent les rideaux de pluie.

— Je ne te plais donc pas ?

— Il ne s’agit pas de ça.

Yseh entrouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, puis elle se ravisa et, après avoir adressé à Renn un dernier regard lourd de regrets, elle se détourna et disparut à l’angle d’un chariot.

Le convoi atteignit le bord du fleuve au crépuscule sous une pluie battante. Renn avait pris place dans le chariot de tête qui transportait le corps de Xug. Les femmes avaient enveloppé le mécros de manière à laisser son visage découvert et lorsque les roues s’enfonçaient dans une ornière, sa tête se soulevait légèrement, donnant à l’apprenti l’impression fugace et déstabilisante qu’il était toujours en vie. Imprégné d’une tristesse profonde, Renn dérivait sur un courant paresseux qui le ramenait toujours à son point de départ, la maison et l’atelier de maître Hauhorn où s’étaient égrenées des journées solitaires, interminables, désespérantes. Bien qu’il eût vécu mille vies depuis qu’il avait quitté le massif de l’Ostian, Xug était le seul

véritable ami qu'il eût jamais connu. Assis sur le banc aux côtés de la vieille Ospheh, Orik le regardait régulièrement par-dessus son épaule.

— On arrive, annonça le guerrier.

Renn se leva et vint s'asseoir à son tour sur le banc. L'Odivir se dévoilait dans toute sa majesté en contrebas. Bordé d'épaisses forêts de roseaux aux panaches bruns et rouges, d'une largeur d'une dizaine d'arpents, il décrivait un ample méandre entre les collines jaunes et pelées dont le moutonnement se perdait dans le lointain. L'émotion serra la gorge de Renn : il revenait chez lui après deux ans d'absence, et il avait l'impression de réintégrer un ventre nourricier, d'être reconnu et bercé par l'air et par l'eau, de redevenir l'enfant joyeux et insouciant de l'Odivir. La splendeur du panorama aurait émerveillé Xug. Aucun bateau sur le miroir de l'eau haché par la pluie. On était près de la source, et l'activité fluviale et agricole commençait une dizaine de lieues en aval.

Ils descendirent tout droit vers le fleuve, puis, tandis qu'ils longeaient une grève de terre dénudée, Orik suggéra à Renn de s'acquitter de sa promesse. L'apprenti l'approuva d'un hochement de tête. Ospheh immobilisa le chariot. Le guerrier descendit le corps de Xug et le déposa sur la grève. Ils lestèrent le linge mortuaire de pierres, le ceignirent avec soin d'une corde, puis Orik se retira, laissant l'apprenti seul.

Renn se recueillit et, vieux réflexe hérité de son enfance, adressa une prière aux déesses du fleuve. Puis il souleva le corps, pénétra dans l'eau jusqu'à la taille et le confia au faible courant qui charriait des feuilles et des brindilles de roseaux. Des larmes se mêlèrent à nouveau aux gouttes de pluie sur ses joues. Il se consola en pensant que l'Odivir était la plus belle des dernières demeures pour son ami Xug.

23

LA PROPHÉTIE DE MOLPOOR

Seule, sans visage, Elle franchira le Laz,
Annonçant des heures sombres pour le pays d'Arkane,
Les temps viendront de la chute,
Des milliers mourront et l'affliction régnera,
L'orgueilleuse cité de nos pères s'effondrera dans un terrible fracas,
La souffrance régnera jusque dans les confins,
Et nul ne pourra prédire quand reviendra la vie.

La prophétie de Molpoor,
Archives de la Guilde des Torcherons,
Arkane

Les lueurs vives qui zébraient les écailles du drac et les flammes s'échappant de sa gueule éclairaient fugitivement les parois, les voûtes et le sol des galeries. Oziel avait eu un regain de vitalité lorsqu'il s'était présenté au-dessus d'elle et l'avait tirée de son engourdissement : s'il l'avait retrouvée au beau milieu du Laz, c'était qu'il avait la capacité de la guider vers l'extérieur. Puis, la fatigue, la faim et la soif se rappelant à son bon souvenir, elle avait eu de nouveau l'impression de marcher depuis une éternité, d'être à jamais prisonnière du labyrinthe.

Le drac prenait parfois un peu d'avance sur elle, stabilisait alors son vol jusqu'à ce qu'elle parvienne à sa hauteur, puis repartait de l'avant, passant sans trêve d'une galerie à l'autre. Les passages, pour la plupart en descente, présentaient parfois des pentes très raides qu'Oziel franchissait avec une extrême prudence. Elle crut percevoir des voix proches, hurla pour signaler

sa présence, mais seul lui répondit le froissement délicat des ailes de son guide. Elle ignorait d'où lui venait l'énergie de continuer, pas d'elle en tout cas, peut-être de la boule de chaleur tapie en bas de son ventre dont elle ignorait l'origine.

Le drac s'engouffra dans une galerie perpendiculaire. Elle accéléra le pas pour le rattraper, mais lorsqu'elle s'engagea à son tour dans l'étroit boyau, il avait disparu. Après une brève hésitation, elle résolut de poursuivre son chemin. Le sol se transformait un peu plus loin en escalier. Elle perçut une vague rumeur en contrebas, puis, au fur et à mesure qu'elle descendait, les bruits se précisèrent, éclats de voix, claquements, crissements, hennissements, autant de manifestations d'une activité intense. Elle entrevit également une lueur dans le lointain, oublia tout à coup la fatigue et dévala les marches avec une légèreté retrouvée.

Des courants d'air répandaient des odeurs d'urine et de crottin. L'escalier donnait sur une petite place éclairée par des rais obliques tombant de meurtrières. Son intrusion dérangea quelques gobats affairés à grignoter des fruits et des légumes perdus ou jetés par les marchands ambulants. Elle traversa la place et franchit une ouverture ogivale qui donnait sur un large espace où se pressaient des chariots et des groupes de piétons débouchant des multiples sorties, guidés par des torcherons.

La lumière du jour, qui entrait à flots par une gigantesque ouverture, éblouit Oziel. Son arrivée passa inaperçue, mais lorsqu'elle voulut se mêler à la multitude, les réactions agressives des hommes et des femmes, qui revenaient des Hauts où ils avaient sans doute travaillé toute la nuit, l'en dissuadèrent. Elle reprit brutalement conscience de sa maladie, de sa robe d'infamie, de ses bandelettes, de la répulsion que son apparence inspirait à ceux qu'elle croisait.

Des pas précipités retentirent dans son dos. Une silhouette la dépassa et se planta devant elle. Elle reconnut le torcheron qui les avait guidés, le groupe de journaliers, Arjo et elle, à la tombée de la nuit. Son regard exprimait, davantage que de la surprise, de la sidération. Des taches sombres maculaient son uniforme blanc et doré.

— Comment avez-vous réussi à sortir du Laz ?

Une seule réponse vint à l'esprit d'Oziel.

— J'ai eu de la chance…

Il rejeta l'argument d'un geste agacé.

— La chance n’a rien à faire là-dedans ! Il est impossible, impossible vous m’entendez, de franchir les labyrinthes sans guide.

— Ça s’est produit dans le passé.

— Si vous voulez parler des révoltes des niveaux inférieurs, les émeutiers étaient accompagnés de passeurs corrompus.

Le torcheron secoua la tête à plusieurs reprises, comme pour chasser des pensées perturbantes.

— Les autres m’ont dit que vous en aviez assez d’attendre et que vous étiez partie, reprit-il. Je ne les ai pas crus. J’ai présumé qu’ils vous avaient molestée et chassée. Après les avoir conduits au niveau des Dits, je suis retourné sur mes pas pour vous retrouver. Comment…

Il s’interrompit, pâle tout à coup, les yeux écarquillés.

— La femme sans visage. Se pourrait-il que vous soyez…

Il lança des coups d’œil affolés autour de lui, comme s’il cherchait une issue de secours. Les bouches du Laz continuaient de vomir des groupes de piétons et de véhicules. Ces déplacements massifs et quotidiens des populations des niveaux inférieurs étaient l’une des conséquences, la plus importante probablement, de la loi originelle de Séparation. Combien étaient-ils à effectuer le trajet chaque jour, chaque nuit ?

— Suivez-moi, reprit le torcheron.

— Je dois gagner les Bas au plus vite, objecta Oziel.

— Vous êtes donc pressée de quitter la cité ?

Elle ne répondit pas. Elle ignorait les intentions de son interlocuteur et risquait de divulguer involontairement ses véritables motifs.

— Si vous avez vraiment trouvé seule la sortie du Laz, je dois vous présenter à l’un de mes supérieurs. C’est la règle. Je peux me tromper, mais il me faut m’en assurer.

Elle baissa la tête pour échapper à la pression soudaine des yeux noirs du torcheron.

— Suis-je vraiment obligée de vous suivre ?

— La Guilde n’impose jamais rien à personne. Notre organisation repose entièrement sur le consentement. Je comprends que vous hésitiez après la nuit que vous venez de passer. Venez avec moi, vous aurez un endroit pour vous reposer et de quoi vous restaurer. Soyez sans crainte : tant que vous serez sous notre protection, vous ne courrez aucun risque.

La proposition la tenta : il lui offrait la nourriture et le repos que son corps réclamait avec insistance depuis plusieurs sixtes. En outre, le patriarche Nunzio avait toujours parlé avec respect de la Guilde des Torcherons, une organisation qui, hormis les deux révoltes des populations des niveaux inférieurs guidées par une poignée de félons, n'avait jamais trahi la confiance des familles régnantes. Elle signifia son accord d'un mouvement de tête qui accrocha un sourire aux lèvres de son vis-à-vis.

— Allons-y.

Il se dirigea vers une petite porte dissimulée par un pilier et gardée par deux hommes dont les uniformes, bien que blancs et dorés, présentaient des différences avec ceux de leurs confrères, à la fois plus épais et rugueux, comme taillés dans des tissus bruts et rembourrés. Contrairement aux autres membres de la Guilde, ils portaient des dagues aux manches dorés et lisses qui saillaient d'étuis de cuir noir. Lorsque Oziel et son accompagnateur s'approchèrent de la porte, l'un d'eux les arrêta d'un geste du bras.

— Que veux-tu, Sabain ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Je sollicite une entrevue avec le maître du niveau, répondit le torcheron.

— Il est occupé.

— Je ne le dérangerais pas si ce n'était pas important.

Le garde lui décocha un regard mi-courroucé mi-condescendant.

— Désolé, Sabain, ça ne suffira pas.

Le torcheron s'avança jusqu'à ce que sa poitrine touche la main de son interlocuteur.

— Si tu ne nous laisses pas passer, cette mécrosée et moi, tu commettras la plus grosse bévue de ta vie, Loskol.

Le garde ricana, même si la force de persuasion du torcheron avait déjà instillé le doute en lui.

— Si je te laisse passer et que tu déranges maître Carr pour rien, j'en prendrai pour mon grade, moi !

— Aucun risque, je t'en fais le serment.

Les yeux du garde se posèrent un bref instant sur Oziel. Son confrère feignait de se désintéresser de la conversation, évitant de se mêler de ce qui avait toutes les apparences d'une embrouille.

— Tu ne veux pas m'en dire un peu plus ?

— Je ne parlerai qu'à maître Carr.

Le garde finit par capituler devant la détermination de Sabain. Il replia le bras et les invita à entrer en ajoutant :

— Il y aura d'autres barrages plus haut…

— Je m'en charge, répondit le torcheron sans se retourner.

Des barrages, ils durent en franchir trois pour arriver à maître Carr. La roche abritait un enchevêtrement inattendu de couloirs et d'escaliers éclairés par des lampes à huile ou des torches murales. Oziel entrevit, par les fenêtres ouvrant sur de minuscules cellules, des hommes vêtus d'uniformes blancs et dorés penchés sur des parchemins étalés sur des tables. Aucune femme parmi eux : comme la Résurrection et la Désolation, la Guilde des Torcherons était entièrement constituée d'hommes. Une évidence frappa tout à coup Oziel : la structure d'Arkane, qui reposait entièrement sur le patriarcat, n'avait jamais permis aux femmes de prendre leur véritable place. Elle se souvint du regard éternellement soumis de sa vénérée mère, de ses silences résignés, de ses souffrances muettes. Même si, contrairement aux autres familles régnantes, ses sœurs et elle n'étaient pas confinées aux corvées domestiques habituellement dévolues aux femmes, le mariage finissait par les ramener dans le rang, les assujettir à l'autorité de l'homme. Elle-même n'aurait pas supporté de ployer sous le joug d'un époux dont le seul mérite résidait dans le fragile appendice pendant entre ses cuisses. Les moments exaltants partagés avec Ulio lui avaient donné une tout autre vision du rapport avec les hommes. Elle mourrait sans connaître le vertige effleuré avec son frère, une prise de conscience brutale qui la baigna d'amertume.

À chaque interrogatoire, Sabain fournissait les mêmes réponses, quasiment mot pour mot : il avait quelque chose de très important à dire à maître Carr, cela avait un rapport avec la mécrosée, il ne parlerait qu'au maître du niveau, on serait bien avisé de ne pas le refouler. Ébranlés par sa conviction, ses interlocuteurs se rendaient à ses arguments et s'écartaient pour lui céder le passage, non sans le prévenir que s'il dérangeait maître Carr pour des motifs futiles, il en subirait les conséquences.

— Les conséquences, murmura Sabain une fois admis dans un vestibule meublé de quelques fauteuils et éclairé par deux lustres surchargés de bougies, ce serait de m'affecter à des tâches jugées dégradantes comme explorer les labyrinthes à la recherche des corps de ceux qui s'y sont perdus, ramasser les excréments des chevaux, des bœufs et des humains,

entretenir les galeries et les escaliers pendant une ou deux années, voire davantage selon l'humeur de mon supérieur.

— Pourquoi prenez-vous ce risque ?

Les yeux noirs du torcheron s'enfoncèrent dans les siens.

— Si vous êtes celle que je crois, je ne prends aucun risque.

— Je ne suis qu'une mécrosée épuisée et affamée qui n'a plus sa place dans la cité.

— Patience : on vous apportera bientôt votre repas et vous pourrez vous reposer. Comment vous appelez-vous ?

Elle pensa de nouveau à la servante vêtue de sa seule confidente, attachée et bâillonnée dans le nid d'amour de Sylver de l'Aigle.

— Haldre.

— Eh bien, Haldre, vous avez réussi à sortir du Laz sans guide, et cela fait de vous plus qu'une simple mécrosée.

Elle faillit le détromper, lui avouer qu'elle avait bénéficié de l'aide d'un guide, qu'elle n'était qu'une mystificatrice, puis, liée par son secret, elle raffermit sa détermination. Quelle importance après tout ? Elle devait seulement prendre ce que lui offraient les torcherons, une pause bienvenue avant de poursuivre sa descente vers les Fonds.

— Au fait, savez-vous ce qu'est devenu le jeune homme qui m'accompagnait ? demanda-t-elle.

— Il avait une bosse au front et était mal en point quand je suis revenu, mais il a pu suivre le rythme du groupe.

Une porte s'ouvrit, livrant passage à un adolescent vêtu d'un uniforme entièrement blanc.

— Maître Carr vous attend.

Sabain et Oziel passèrent dans une deuxième pièce ; l'adolescent, resté dans le vestibule, referma la porte derrière eux. Deux bougies posées sur des pierres plates répandaient une odeur parfumée et dispensaient un éclairage diffus, révélant des murs et un plafond habillés de faïences aux couleurs vives. Assis à une table de bois précieux, un homme les invita, d'un geste de la main, à prendre place sur les deux chaises disposées en face de lui.

Difficile de donner un âge à maître Carr. Autant la blancheur de ses cheveux et l'aspect vitreux de ses yeux trahissaient une certaine ancienneté, autant son visage lisse et sa vigueur apparente semblaient frappés du sceau

de la jeunesse. Le doré de son uniforme l'emportait sur le blanc, et Oziel devina que cette répartition des couleurs indiquait un rang supérieur dans la hiérarchie de la Guilde.

— Mon temps est précieux, Sabain, déclara maître Carr. J'espère que vous avez une bonne raison de me déranger. (Il examina Oziel avec une attention qui réveillait les ridules aux coins de ses yeux.) Qui est cette femme ?

— Précisément l'objet de ma visite, Vénérable, répondit le torcheron en esquissant une brève courbette.

— En quoi une mécrosée pourrait-elle nous intéresser ?

— Il ne s'agit pas de son état, Vénérable. (Sabain marqua un temps de silence pour conférer de la solennité à ses propos ; son interlocuteur le pria de poursuivre d'une moue agacée.) Cette femme était sous ma responsabilité hier soir. Mon flambeau s'étant éteint, j'ai appliqué la procédure appropriée : j'ai demandé au groupe de m'attendre et suis allé chercher un nouveau flambeau. Pendant mon absence, des membres du groupe ont chassé cette femme, cette maudite comme ils disent. Je suis retourné sur mes pas à sa recherche, mais ne l'ai pas vue. Je la croyais perdue. Or, elle s'est présentée à la porte ce matin. Cette femme… (Sabain observa une nouvelle pause.)… est la première dans la longue histoire du Laz à retrouver la sortie sans recourir à la compétence d'un guide. Et on peut dire qu'elle est sans visage.

Il se tut pour mesurer l'impact de ses paroles sur son vis-à-vis. Incapable de masquer son trouble, maître Carr demeura un long moment immobile, sans proférer un son, puis il se frotta les lèvres du dos de la main et bredouilla :

— En êtes-vous… certain ?

— Certain, Vénérable.

Maître Carr se pencha par-dessus la table et ficha son regard dans celui d'Oziel.

— Est-ce vrai ?

À nouveau tracassée par la sensation dérangeante d'être une usurpatrice, elle s'accorda un temps de réflexion avant de répondre :

— Il dit la vérité : je n'ai pas eu besoin de torcheron pour sortir du labyrinthe.

Le visage livide de maître Carr s'apparentait désormais à un masque mortuaire.

— Comment avez-vous… procédé ?

Sa voix avait peiné à se frayer un passage dans sa gorge.

— Je ne sais pas, j'ai enfilé les galeries au hasard, sans savoir où elles menaient. Je pense que j'ai eu de la chance.

Un souffle agita les bougies, les ombres dansèrent sur le sol et les murs.

— Si la chance avait quelque chose à voir avec cette histoire, cela se saurait. En plusieurs millénaires, personne, je dis bien personne, n'a pu se sortir du Laz sans l'assistance d'un torcheron.

— Je le lui ai déjà dit, Vénérable, intervint Sabain. Mais elle n'a pas l'air de comprendre. Vous pensez qu'il s'agit… d'Elle ?

Les rides apparues tout à coup sur le front et les tempes de maître Carr le vieillissaient d'une bonne vingtaine d'années.

— Le texte est formel, répondit-il d'un air grave. Lorsqu'Elle, sans visage, sera parvenue à déchiffrer l'énigme du Laz, alors la cité rongée par les querelles intestines s'effondrera dans l'Odivir.

— Quel rapport avec moi ? s'étonna Oziel.

— C'est l'une des trois prophéties majeures de Molpoor, le fondateur de la Guilde. (Maître Carr recouvrait peu à peu la maîtrise de sa voix et de ses gestes.) Si vous êtes la femme de la prédiction de Molpoor, votre présence ici annonce l'effondrement imminent d'Arkane.

Des frissons glacés coururent sur la nuque et l'échine d'Oziel : le responsable du niveau ignorait à quel point ses propos résonnaient avec les événements récents. Il réagissait en homme pris de court et, pourtant, une organisation aussi importante, aussi puissante, que la Guilde des Torcherons disposait probablement d'un réseau d'informateurs avertis des intrigues qui secouaient les Hauts. À nouveau, il plongea son regard dans celui de la jeune femme.

— Qui êtes-vous ?

— Une simple servante des Hauts qui ne comprend pas grand-chose à ce que vous dites.

— Vous ne vous exprimez pas comme une servante…

— J'ai appris à parler en écoutant ceux que je servais.

Maître Carr ne parut guère convaincu par l'argument.

— Depuis combien de temps êtes-vous mécrosée ?

— Cinq jours.

— La maladie se développe de façon foudroyante chez vous. (Il poussa un soupir bruyant, révélateur de son désarroi.) Quelque chose sonne faux dans votre histoire…

— Je ne demande qu'à descendre au plus vite dans les Bas et m'éloigner de la cité. Je ne suis pas responsable de vos croyances.

— Rassurez-vous, nous n'allons pas vous livrer à la justice des Hauts. Vous n'avez commis aucun crime. Mais comprenez notre surprise, à Sabain et à moi-même.

— Elle a faim et elle est fatiguée, Vénérable, précisa ce dernier.

Maître Carr hocha la tête à plusieurs reprises.

— Je dispose d'une salle de repos à côté de mon bureau. Qu'elle s'y installe. Je vais lui faire livrer un repas.

— Je pourrai partir ensuite ? demanda Oziel.

Le responsable du niveau réfléchit quelques instants, le menton posé sur ses mains jointes.

— Je trouve également étrange votre hâte à rejoindre le monde du dehors : il est encore plus impitoyable que les bas niveaux de la cité. Mais nous n'avons aucune raison de vous retenir.

Oziel s'endormit rapidement sur la confortable banquette de la salle de repos. Elle avait au préalable dévoré le plat qu'on lui avait servi dans une assiette conique, une cuisse de volaille accompagnée de légumes et de lentilles noires au goût délicieux. Elle avait également vidé le hanap de vin capiteux qui lui avait tourné la tête. La pensée l'avait effleurée que les torcherons avaient ajouté dans sa boisson l'une de ces poudres anesthésiantes en vogue dans les Hauts, puis, recrue de fatigue, elle avait cédé aux implorations envoûtantes du sommeil.

Elle était toujours seule dans la salle de repos lorsqu'elle se réveilla. Elle ne sut combien de temps elle avait dormi. Elle se sentait régénérée en tout cas, prête à entreprendre la descente vers les Fonds. La serre n'avait pas quitté la poche de sa robe. La pièce disposant d'un petit miroir – elle soupçonnait maître Carr de soigner son apparence, voire de faire preuve de coquetterie –, elle retira les bandages pour observer son visage. Les bubons avaient tellement grossi sur ses joues, sur son front, sur son cou, qu'elle se reconnaissait à peine. La métamorphose s'était accélérée, le monstre

émergeait de ses traits déformés, occultant définitivement sa beauté. Elle refusa de se laisser emporter par le désespoir. Pas le moment de s'apitoyer sur elle-même : sa mission concernait les populations entières de la cité et du pays d'Arkane. Elle renoua les bandages sur son visage en dissimulant les excroissances de son mieux, laissant dégagés ses yeux, ses narines, sa bouche, puis elle inspecta sa robe que son séjour prolongé dans le Laz avait tachée en plusieurs endroits. Porter des vêtements sales l'aurait révulsée au domaine familial, où, à la moindre auréole, elle houspillait les servantes pour qu'elles lui apportent immédiatement une nouvelle tenue.

Maître Carr s'engouffra dans la pièce, accompagné de Sabain.

— Comment vous sentez-vous ?

— Mieux.

L'air préoccupé, le responsable du niveau s'assit sur un coin de la banquette.

— Nous avons établi le lien entre votre traversée miraculeuse du Laz et les troubles qui agitent les Hauts.

Elle se tendit, persuadée qu'ils avaient percé à jour sa véritable identité.

— L'une des sept familles régnantes a été éliminée, poursuivit maître Carr. L'équilibre a été rompu. Votre venue nous confirme que la cité court un grave danger, le plus grand qu'elle ait jamais connu au long de son histoire.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Par le responsable du niveau des Hauts. Il n'a pas souhaité répandre l'information pour ne pas provoquer un effet de panique au sein de la Guilde. Nous devons assumer nos responsabilités jusqu'au bout et les torcherons ont besoin de sérénité. Quant à vous, dame… (Il se releva et se dirigea vers la porte de son bureau.)… vous pouvez poursuivre votre chemin vers les Bas. Sabain va vous accompagner jusqu'à la sortie. Il vous suffira de vous rendre à la Porte des Marches, à environ deux lieues d'ici.

— Dans les Hauts, l'entrée et la sortie du Laz se confondent…

— Pas dans les niveaux inférieurs. Plus vous descendrez, plus les sorties et les entrées seront éloignées l'une de l'autre. C'est peut-être vous, finalement, qui avez raison de fuir la cité.

— Merci pour le repas et…

— Bonne chance, l'interrompit maître Carr.

Sabain la conduisit à l’immense ouverture par laquelle s’écoulait le flot des chariots et des piétons, beaucoup moins nombreux qu’au matin. Le soleil s’abîmait déjà derrière le rempart qui ceinturait les Dits. Une gigantesque muraille rocheuse cylindrique se dressait au-dessus des toits des habitations.

— Le socle porteur des Hauts, expliqua Sabain ayant remarqué l’étonnement d’Oziel. D’une largeur d’une quinzaine de lieues. Le niveau des Dits s’étend tout autour. Et chaque niveau inférieur relève du même principe. Plus on descend et plus les socles porteurs sont larges. Dans les Bas, il atteint un rayon de plusieurs dizaines de lieues. Vous avez passé toute votre vie dans les Hauts ?

— J’y suis née.

Le torcheron s’arrêta au pied de la rampe qui montait en pente douce vers les Dits.

— C’est ici que je prends congé de vous. (Il ajouta, après une brève hésitation.) Je ne crois pas que vous soyez une servante, ni que vous vous appeliez Haldre. Je ne sais pas ce que vous allez faire dans les Bas, mais je devine que votre quête revêt une importance capitale dans la période que nous sommes amenés à traverser. J’ai suggéré à mon supérieur de vous adjoindre une escorte, mais il a refusé de m’écouter. Il n’est pas convaincu, je pense, que vous soyez vraiment la femme de la prophétie. Il penche plutôt pour un concours de circonstances, une coïncidence. Je le regrette. Suivez cette rue, puis longez le rempart sur votre droite. Vous finirez par tomber sur l’entrée du niveau inférieur. Elle est facilement reconnaissable. (Il s’inclina.) Tous mes vœux vous accompagnent, dame.

Le sourire d’Oziel exprima autant sa reconnaissance à Sabain qu’il rendait hommage à sa perspicacité.

Elle gravit la rampe sans prêter attention aux regards outragés des passants, puis elle s’engagea dans la rue qui s’enfonçait entre les façades d’habitations plus modestes que dans les Hauts. L’ombre étirée du socle porteur plongeait dans l’ombre une grande partie du quartier. Une étrange sensation l’envahit en songeant qu’elle avait passé les dix-neuf années de son existence au sommet de ce support rocheux qui, vu d’en bas, paraissait crever les cieux, à la fois d’une solidité à toute épreuve et d’une fragilité dérisoire. Elle n’aurait pas aimé vivre en permanence à proximité de cette

énorme protubérance qui aimantait le regard et occultait une grande partie de l’horizon.

Une voix retentit dans son dos.

— Enfin, je vous retrouve !

24

LES RIVES DE L’ODIVIR

Il y a pire que le vautour géant,
Il y a pire que le démon Harana,
Il y a pire que la furie de l’Odivir,
Il y a pire que la colère d’une déesse,
Il y a pire que le courroux de la terre,
Il y a le questeur d’Arkane.

Chanson populaire des rives de l’Odivir,
Pays d’Arkane

— Nous sommes arrivés.

La voix rauque d’Ospheh tira Renn de son engourdissement. Bercé par le roulis du chariot, il avait passé la majeure partie du trajet dans un état léthargique, éprouvant l’irrésistible besoin de récupérer de la fatigue et des émotions des jours précédents. Le convoi avait suivi un chemin de terre surplombant le fleuve dont la largeur, par endroits d’une demi-lieue, avait suscité l’étonnement d’Orik.

« Oh, par chez nous, il est encore bien plus large », avait affirmé Ospheh avec une pointe de fierté.

Le voyage s’était déroulé sans autre encombre que le bris d’une roue dans une ornière et l’effondrement d’un bœuf foudroyé par une mystérieuse maladie appelée la « soudaine ». Les effluves de vase ne laissaient de place à aucune autre odeur. Des nuées piaillantes d’oiseaux blancs aux becs jaune orangé plongeaient sans relâche dans les eaux gonflées par les abondantes pluies de la veille. Bien qu’encore confiné dans son lit, l’Odivir avait déjà recouvert les bandes latérales de terres dénudées et craquelées par la

sécheresse. Les roseaux soudain gorgés de vie redressaient la tête et déployaient leurs panaches mouchetés. Les embarcations légères de pêcheurs dérivaient sur le courant de plus en plus fort, ralenties par les filets déployés à leur poupe. Le soleil ne parvenait pas à transpercer les nuages gris sombre roulant dans le ciel. L'air saturé d'humidité annonçait de nouvelles précipitations.

— Nous allons bientôt pouvoir semer, puis repiquer ! s'exclama Ospheh.

Le village s'étendait en haut d'une falaise d'une hauteur d'un arpent. Les habitations aux toits pentus habillés de chaume rappelaient à Renn la maison familiale, également en bois et recouverte de tiges de roseaux liées en bottes. Le convoi s'engagea dans l'artère principale boueuse avant de se disperser dans les rues perpendiculaires, toutes assez larges pour autoriser le passage des chariots et de leurs attelages. Par les espaces entre les maisons, le fleuve se dévoilait dans toute sa splendeur en contrebas. Des jetées consolidées par de grosses pierres s'avançaient tels des éperons sur une longueur de trois ou quatre arpents dans l'eau d'une couleur dominante jaune.

— Je vous accueillerais bien chez moi, dit Ospheh tandis que son véhicule longeait une grande bâtisse qui servait probablement de silo, mais, depuis la mort de mon mari, mon gendre a pris le commandement, et le bougre n'est pas très commode.

— Je croyais que vous exerciez la fonction de chef, dans ce village, releva Orik.

Une moue déforma les lèvres rainurées de la vieille femme.

— Mon mari était respecté. Moi, je n'ai aucun pouvoir. Les gens qui ont pris part à cette expédition ont fini par s'en remettre à moi parce que aucun d'eux n'était capable de prendre de décision.

Elle arrêta son chariot à l'entrée d'une rue perpendiculaire.

— J'habite ici.

— Où sont vos terres ? demanda le guerrier.

Elle tendit le bras en direction du fleuve.

— Nous en possédons dix acres en bas, à environ un quart de lieue d'ici. De bonnes parcelles, idéalement placées pour les crues. Beaucoup nous les envient. Mon gendre a compris que, comme nous n'avons pas eu de fils, le meilleur moyen de se les accaparer, c'était de se marier avec notre

fille aînée. Pour l'instant, il me tolère dans ma propre maison, mais pour combien de temps ? Je suis désolée : je ne suis plus maîtresse chez moi. Et je ne peux pas vous accueillir comme je le souhaiterais.

Orik rajusta les plis de son skand.

— Il va falloir que vous organisiez l'évacuation de votre village. Vous êtes les premiers sur le chemin de l'armée des Conquérants du Nord. À mon avis, ils seront là dans moins de trois mois.

Ospheh secoua la tête d'un air navré.

— Personne, fût-ce le démon Harana en personne, ne forcera les gens d'ici à abandonner leurs terres.

— Alors ils mourront sur leurs terres.

La vieille femme resta pensive un moment.

— Je leur dirai ce que nous avons vu, reprit-elle. J'essaierai de les convaincre d'abandonner momentanément le village, de se cacher dans les collines, puis de revenir dans leurs maisons après le passage de l'armée du Nord, mais j'ai bien peu de chances d'y parvenir.

Un homme se présenta sur un côté du chariot. Renn reconnut le père de la jeune paysanne qu'Orik avait délivrée du gob et de la terre mouvante.

— Je serais honoré de vous recevoir chez moi tout le temps dont vous aurez besoin, déclara-t-il avec un brin de solennité.

— Nous acceptons volontiers votre invitation, répondit Orik. Nous partirons demain à la première heure.

Les doigts noueux d'Ospheh se posèrent sur l'avant-bras d'Orik.

— Merci pour tout.

— Faites tout votre possible pour sauver les habitants de votre village.

Le guerrier sauta du chariot, imité par Renn. Une pluie fine se mit à tomber.

— Je m'y emploierai, d'autant qu'il y a mes petits-enfants parmi eux, ajouta Ospheh avant de stimuler ses bœufs d'un coup de guide et d'un claquement de langue. Bonne chance.

Renn lança un coup d'œil en arrière pour essayer d'entrevoir Yseh, mais il ne la distingua pas parmi les silhouettes qu'il apercevait par les ouvertures des bâches des trois derniers chariots du convoi. Ses pensées le dirigeaient souvent vers elle, vers leur étreinte brûlante dans le cœur de la nuit humide, et il entendait de nouveau la voix de Xug : *« Le plus difficile, c'est de retrouver la magie de la première fois. J'espère que ta vie sera*

suffisamment longue pour que tu puisses connaître plein d'autres fois. » Le jeune mécros vivait avec intensité à l'intérieur de lui, au point qu'il refusait d'admettre sa mort et doutait d'avoir confié son corps à l'eau du fleuve.

Ils se dirigèrent vers la maison de leur hôte qui s'appelait Edel et dont la fille, Laneh, conduisait le chariot derrière eux. Âgée d'une vingtaine d'années, elle n'avait pas retrouvé ses couleurs depuis que le guerrier l'avait tirée de la terre mouvante. Son teint diaphane et ses yeux couleur de sable exprimaient encore l'horreur de son court séjour dans le tentacule du gob.

Son père avait fait partie de ceux qui avaient fui l'affrontement avec la horde.

— J'aurais dû vous épauler, mais je n'ai jamais eu de goût pour le combat, plaida-t-il. Je n'aurais été d'aucune utilité.

— Inutile de vous justifier, coupa sèchement le guerrier. Réfléchissez plutôt au moyen de mettre votre famille à l'abri de l'armée du Nord. La prochaine fois, ils ne seront pas cinquante, mais plusieurs dizaines de milliers.

— Que pourrons-nous faire ? soupira Edel.

— Comme vous n'avez aucune chance de leur résister, il ne vous reste qu'à vous réfugier dans un lieu sûr. Soit dans les environs, soit en demandant asile dans la cité d'Arkane.

— Les familles régnantes n'ouvriront jamais les portes de la cité aux paysans des plaines.

— Alors elles ne sont pas dignes de régner.

La maison d'Edel, identique aux autres avec ses cloisons en planches et son toit de chaume, se dressait tout près du bord de la falaise. De la terrasse orientée au sud, on avait une vue imprenable sur l'Odivir, sur les arabesques des oiseaux-pêcheurs, le glissement silencieux des barques, les vagues frissonnantes des roseaux, le miroir de l'eau piqueté par les gouttes de pluie, la grève de terre où des enfants à moitié nus jouaient dans les flaques. On ne discernait, de l'autre rive, qu'une vague forme sombre qui se confondait avec la grisaille du ciel. Quand Edel lui eut raconté l'attaque du gob et l'affrontement avec la horde dans le marais, son épouse, une femme ronde et joviale du nom d'Imoh, étreignit de bon cœur Orik qui, embarrassé, n'esquissa pas le moindre geste. La fascination arrondissait les yeux de leurs deux fils, l'un plus âgé que Laneh, l'autre un peu plus jeune,

lorsqu'ils se posaient sur le guerrier. Edel alloua aux visiteurs la plus spacieuse des chambres, dont le balcon, battu par une pluie de plus en plus drue, donnait sur le fleuve. Imoh et Laneh leur préparèrent de confortables lits, et les deux fils se chargèrent d'apporter deux baignoires de bois, puis de les remplir d'eau chaude parfumée à l'essence de cruette. La fragrance de la fleur des crues raviva des souvenirs dans l'esprit de Renn.

Le guerrier n'attendit pas que les femmes soient sorties pour se dévêtir, et l'apprenti surprit les regards furtifs et admiratifs de la mère et de la fille devant son imposante musculature. Renn, quant à lui, refusa de leur montrer son corps malingre et ne retira ses vêtements qu'après qu'elles eurent quitté la pièce. L'eau chaude lui procura un bien-être ineffable. Il n'en avait jamais pris dans la maison de maître Hauhorn, se contentant d'aspersions d'eau glacée l'hiver et d'eau froide l'été. Imoh vint ramasser leurs vêtements pour les laver et leur remit en attendant de longues tuniques de laine grossière et un peu rêche. Ils paressèrent dans le bain jusqu'à ce que le soir enveloppe les formes dans les replis de son ombre.

Le dîner se révéla à la hauteur de la gratitude de leurs hôtes. Un véritable banquet : poisson du fleuve, viande grillée de lopp, un petit animal vivant dans les environs, difficile à capturer et donc réservé aux repas de fête, le tout accompagné de céréales, de légumes, de fruits que Renn ne connaissait pas, et arrosé d'un vin âpre provenant de la vigne familiale plantée sur les coteaux.

À la fin du dîner, Renn, se sentant un peu lourd, décida de se promener au bord du fleuve. Orik lui recommanda de ne pas tarder : ils se lèveraient tôt le lendemain, une très grosse journée de marche les attendait. Plus tôt ils atteindraient Arkane, et plus on donnerait du temps à la cité pour se préparer à l'assaut des Conquérants du Nord. Toujours vêtu de la tunique prêtée par Imoh, pieds nus, muni de son bâton, l'apprenti dévala l'escalier taillé directement dans la falaise et foula la terre souple de la grève jonchée de barques et de filets étalés. L'odeur de vase se mêlait à celle du poisson. La pluie avait cessé, des nuages convoyés par le vent occultaient par intermittences les étoiles et le croissant de lune.

Écartant les branches souples avec son bâton, Renn traversa une première forêt de roseaux et contempla un long moment le lent mouvement de l'eau où se réfléchissaient les luminaires célestes. Le fleuve avait le pouvoir de l'imprégner de sérénité. Il songea à Xug, à maître Hauhorn,

deux êtres qui, chacun à leur manière, avaient forcé les portes de son amitié, de son affection, une expérience qu'il n'avait jamais connue sur les rives de l'Odivir. L'amour d'Anaïth n'était pas de même nature, il coulait dans son sang comme une évidence. S'il revoyait sa grand-mère, il devrait lui avouer qu'il n'avait pas été digne de l'enchantement, pas digne des espoirs qu'elle avait placés en lui. Il versa des larmes silencieuses, sur son maître et son ami disparus, sur son rêve à peine entrevu et sitôt brisé, avant de rebrousser chemin.

Au sortir de la forêt de roseaux, une silhouette surgit de la nuit et s'avança dans sa direction. Il s'arrêta, aux aguets, son bâton levé et prêt à frapper, puis se détendit en se rendant compte que la silhouette était celle d'une femme.

— Renn ?

Cette voix le ramena instantanément deux nuits en arrière. Un rayon de la lune découverte éclaira un visage rond, une chevelure brune, des jambes nues dépassant d'une chemise échancrée et courte.

— Yseh ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je te suis depuis que tu es sorti de la maison d'Edel.

— Tu savais que nous étions hébergés chez lui ?

— Tout se sait dans le village. J'espérais que tu sortirais après le dîner, mais je n'ai pas osé t'aborder.

— C'est ce que tu viens de faire, il me semble.

Elle l'enveloppa d'un regard brûlant.

— Il fallait que je te voie avant ton départ.

— Pourquoi ?

— Pour ça !

Elle se haussa sur la pointe des pieds et captura ses lèvres. Son baiser plein de fougue l'étourdit, l'enivra. Elle retira fébrilement sa chemise, lui, sa tunique, et ils se retrouvèrent entrelacés sur la terre humide. Il lui sembla entendre de nouveau les mots de Xug au moment où, allongé sur Yseh, il s'abîmait en elle.

« J'espère que ta vie sera suffisamment longue pour que tu puisses connaître plein d'autres fois. »

La nuit était bien avancée lorsqu'il regagna la chambre de la maison d'Edel.

Yseh et lui s’étaient aimés avec une ardeur enrobée de tendresse, puis ils s’étaient baignés dans l’eau du fleuve, et, nus, frissonnants, s’étaient étendus sur la grève pour contempler les étoiles entre les déchirures des nuages. Ils y auraient probablement passé le reste de la nuit s’ils n’en avaient pas été chassés par une pluie battante. Yseh avait accompagné Renn jusqu’à la maison d’Edel, l’avait attiré sous un auvent pour l’embrasser une dernière fois, puis s’était reculée et l’avait fixé d’un air grave.

— Je vais me marier avec Kayer.

— Je croyais que tu n’en voulais plus…

— Lui ou un autre, quelle importance ?

— Tu en as parlé à tes parents ?

Elle écarta d’un geste gracieux les mèches collées à son visage. La pluie plaquait sa chemise sur sa peau, soulignant les courbes de son corps. Il la trouva particulièrement désirable dans la pénombre battue par les trombes.

— J’ai pris ma décision seule.

Son sourire fugace ne parvint pas à estomper sa tristesse. Des larmes dévalaient ses joues au milieu des gouttes d’eau.

— Fais attention à toi, Renn.

Elle leva la main vers le visage de l’apprenti, suspendit son geste, se détourna brusquement, puis s’évanouit dans la nuit.

Il regagna la chambre en veillant à se faire le plus discret possible. Il crut avoir réveillé Orik lorsqu’il entendit craquer son lit, retira sa tunique humide et se glissa dans les draps dont il eut le temps, avant de s’endormir, d’apprécier l’ensorcelante douceur.

Il eut l’impression de remonter d’un puits profond lorsque le guerrier lui secoua sans ménagement l’épaule. La lumière du jour naissant lui blessa les yeux.

— Debout. On a perdu trop de temps.

Orik avait déjà passé son skand et sa tunique lavée par Imoh. Renn s’étira avant de s’asseoir au bord du lit.

— Un fantôme est venu te voir cette nuit, on dirait…

L’apprenti se demanda ce que voulait dire le guerrier, puis il comprit qu’il parlait des griffures abandonnées sur sa peau par les ongles et les dents d’Yseh. L’ironie d’Orik ne lui inspira aucune réponse. Il ramassa le bâton d’Anaïth, le contempla un petit moment, récupéra ses vêtements pliés sur

une petite table et s’habilla en silence, n’oubliant pas cette fois de serrer autour de sa taille le ceinturon dans lequel était glissé le fourreau de son épée. Ses chaussures, réparées et nettoyées, lui semblèrent plus confortables qu’avant. De même, plus aucune tache ne souillait la cotte d’Orik dont les mailles métalliques brillaient comme neuves. Les cheveux du guerrier avaient poussé sur ses tempes et sa nuque, et une barbe fournie lui envahissait les joues, donnant à son visage une douceur inattendue. Seuls ses yeux, d’une dureté par instants minérale, trahissaient la férocité qui l’habitait.

À l’issue d’un petit déjeuner presque aussi copieux que le dîner de la veille, Imoh leur remit une besace qui contenait du pain, de la viande séchée, des galettes de céréales et des fruits, ainsi que deux gourdes de cuir, l’une emplie d’eau et l’autre de vin.

Edel leur conseilla de prendre un bateau à destination d’Arkane au port de Kollan.

— Vous devrez marcher sur une cinquantaine de lieues avant d’arriver à Kollan. Vous gagnerez du temps : certains passages sont difficiles par la terre, surtout avec les crues qui s’annoncent. À pied, vous en auriez pour deux bons mois minimum.

— Nous n’avons pas de quoi payer un embarquement.

Edel lui tendit une bourse de cuir.

— C’est pas grand-chose, mais…

— Toutes nos économies, l’interrompit Imoh avec un soupir excédé.

Orik la refusa.

— Vous en aurez sans doute besoin dans les temps qui viennent. Nous nous débrouillerons. Merci encore pour votre hospitalité.

Edel pressa la main du guerrier avec une ferveur proche de la dévotion.

— Nous vous devons bien plus. Que les sept déesses du fleuve vous accompagnent.

Ils s’engagèrent sur le chemin à flanc de coteau qui longeait l’Odivir en direction de l’est. Avant de sortir du village, Renn crut entrevoir la silhouette d’Yseh entre deux habitations, mais, comme elle ne se manifesta plus, il en conclut qu’il avait été victime d’une illusion d’optique. La fatigue le rattrapa au bout seulement d’une demi-lieue de marche. De nouveau déséquilibré par le poids de son épée, il devait déjà puiser dans ses

réserves pour suivre le train imposé par Orik. La pluie incessante ne facilitait pas leur progression. La voie se couvrait par endroits de flaques larges et profondes qui les contraignaient à d'importants détours. Ils perdaient parfois le fleuve de vue, masqué par des roseaux aussi hauts que des arbres, ou des collines emmitouflées dans une végétation inextricable. Les cris stridents des oiseaux-pêcheurs les accompagnaient sans relâche, estompant en partie le crépitement de la pluie et le grondement sourd du courant de plus en plus violent.

Ils surent qu'ils approchaient d'un autre village lorsqu'ils aperçurent en contrebas des barques de pêche et des parcelles délimitées par des murets de pierre pas encore recouverts par les eaux. Au sortir d'une large boucle qui contournait une butte, ils tombèrent sur une troupe d'une trentaine d'hommes équipés de casques coniques, d'uniformes, de bottes, de plastrons noirs, de lances à large pointe incurvée, escortant une luxueuse berline fermée tirée par deux chevaux somptueusement harnachés.

— Tu sais qui ils sont ? demanda Orik.

— Des légionnaires d'Arkane, répondit Renn.

— Qu'est-ce qu'ils font dans le coin ?

— La tournée d'un questeur, sans doute.

— Un questeur ?

— Ceux qui sont chargés de prélever les parts des récoltes qui reviennent à la cité.

— Ils prennent beaucoup ?

— Plus de la moitié.

— Et quand il y a des sécheresses comme ces deux dernières années ?

— Ils puisent dans les réserves.

— Que se passe-t-il si quelqu'un refuse d'obtempérer ?

— Il est crucifié sur la place du village.

— Il n'y a jamais eu de révolte ?

Une terreur très ancienne, enfouie au plus profond de Renn, se réveillait face à cette voiture qui s'avançait vers eux au rythme du pas des chevaux. La peur s'emparait du village le jour du passage du questeur. Enfant, il avait assisté à des scènes qui avaient laissé dans son esprit des traces durables et douloureuses. Les malheureux qui ne pouvaient pas fournir la part de la cité étaient battus, humiliés en public, parfois condamnés à mort. Il avait vu la colère dans les yeux de son père, ses traits crispés, ses poings fermés, sa tête

baissée comme tous les villageois, il avait entendu les hurlements d'agonie des suppliciés, les pleurs des femmes, les sanglots des enfants.

— Si. Anaïth, ma grand-mère, m'a parlé de la dernière révolte : elle s'est achevée en bain de sang. Une grande armée est venue de la cité, et plus d'un millier d'hommes ont été crucifiés.

Ils s'immobilisèrent sur le côté du chemin pour céder le passage à la troupe. Les premiers soldats défilèrent devant eux sans leur prêter attention. Le cœur de Renn battit à tout rompre lorsque la voiture parvint à leur hauteur. Il entrevit une tête dans l'écartement du rideau qui occultait en partie la fenêtre. Le cocher vêtu d'un uniforme moiré et coiffé d'un chapeau au panache ployé par la pluie se tenait debout à l'arrière sur un banc surélevé et tenait les guides par-dessus le toit du véhicule.

— Arrêtez ! cria une voix.

Le cocher tira sur les guides et l'escorte s'immobilisa. Le passager descendit de la voiture.

— Pourquoi s'arrête-t-on ici ? protesta une voix féminine.

— Je n'en ai pas pour longtemps, ma chère…

L'homme portait la tenue traditionnelle des questeurs, une longue tunique écrue arborant l'emblème brodé de sa fonction, un glaive pourpre entre les deux plateaux d'une balance noire. Il s'avança vers le guerrier et l'apprenti, essuyant du plat de la main les gouttes de pluie qui sillonnaient son crâne chauve. La malveillance de son regard, lorsqu'il croisa le sien, déclencha une alarme dans l'esprit de Renn.

25

AKCHAS

Le conflit entre Harana, le terrible roi des akchas, et les déesses du fleuve dura des siècles […] Harana faillit parvenir à ses fins à plusieurs reprises, mais chaque fois, les déesses et leurs serviteurs déjouèrent ses complots et lui infligèrent de cinglantes défaites. Les akchas enfin vaincus furent condamnés à demeurer dans les profondeurs de la terre […] Il est dit à leur propos que s'ils reviennent un jour à la surface, le temps des souffrances reviendra pour toutes les créatures vivantes peuplant le pays d'Arkane. Toi qui vois un akcha, sa peau brune, ses yeux rouges, ses longues griffes, ses redoutables crocs, sache que la mort est sur le point de t'emporter et que la ruine va bientôt s'abattre sur ton monde.

La Geste arkanienne,
Tradition des diseurs du Chœur, niveau des Dits,
Arkane

Les yeux des créatures dans la pénombre lançaient des éclats rougeoyants. Leur forme générale était celle des êtres humains, une tête, deux bras, deux jambes, mais leurs faces bestiales, les canines recourbées qui saillaient de leurs gueules, leur épiderme brun parsemé d'excroissances noires, les longues griffes acérées qui dépassaient de leurs mains et de leurs pieds, les apparentaient plutôt à des animaux ou à des monstres.

Le cri de dame Elvare s'enraya dans sa gorge.

— Il y a une arme dans cette chambre ? demanda Noy sans lâcher du regard les créatures pour l'instant immobiles.

— Sur le mur, un croc offert à mon époux par le Loup, répondit-elle d'une voix blanche.

Il repéra l'arme sur le mur situé à sa gauche, une lame en forme de croc emboutée à un long manche de bois ouvragé. Il s'en approcha en essayant de maîtriser chacun de ses gestes, craignant une attaque des créatures au moindre faux mouvement. Elles poussaient maintenant des gémissements sourds qu'elles entrecoupaient de claquements de mâchoires. Une fois près du mur, il leva lentement le bras, referma la main sur le manche et le souleva avec délicatesse pour l'extraire des crochets métalliques sur lesquels il était posé.

Les créatures se ruèrent sur dame Elvare avec une soudaineté qui ne lui laissa pas le temps d'intervenir. La gueule de l'une d'elles se referma sur la gorge de l'épouse du patriarche de l'Orbal dont le hurlement se brisa net ; les griffes de l'autre lui lacérèrent la poitrine et le ventre. Noy se rua sur elles, mais elles se retournèrent et esquivèrent chacun de ses coups avec une étonnante facilité, comme si elles évoluaient dans un autre temps que lui. Son croc se planta dans le lit et souleva les derniers pétales alourdis du sang de dame Elvare. Les yeux des créatures flamboyaient désormais, tandis qu'une substance brillante s'écoulait de leurs gueules grandes ouvertes.

Un mot émergea du tourbillon de pensées du fils du Corridan : *akchas*. Les démons des légendes de l'Odivir condamnés à demeurer à jamais dans les profondeurs de la terre après leur guerre perdue contre les sept déesses du fleuve. L'un des poèmes épiques qu'il avait appris par cœur sous la férule de maître Ockart affirmait que leur réapparition à la surface annoncerait le retour des conflits et des souffrances. L'apparence des deux créatures concordait de façon troublante à la description des akchas des légendes.

Le sang jaillissait par à-coups de la gorge de dame Elvare et maculait son corps encore agité de soubresauts. L'un des démons lança une première attaque d'un bond prodigieux. Noy parvint à l'esquiver d'un déplacement sur le côté en lui frappant le flanc de la pointe du croc. Il eut l'impression d'avoir heurté une surface aussi dure que de la pierre. L'akcha se précipita de nouveau sur lui avec un rugissement assourdissant. Noy ne fut cette fois pas assez rapide pour l'esquiver. Les griffes de la créature crissèrent sur ses côtes, une haleine brûlante lui lécha le visage. Déséquilibré, il partit en arrière et ne parvint pas à amortir sa chute. Le souffle coupé par le choc, il

réussit à glisser le manche du croc sous le menton du démon dont la gueule se rapprochait dangereusement de son cou et, bandant ses muscles, le contraignit à desserrer l'étreinte en lui appuyant de toutes ses forces le bois sur la gorge. Les cris d'excitation du deuxième akcha, qui guettait le moment propice pour se mêler à la lutte, accompagnaient leurs ahanements. La pression de son adversaire se relâcha, pas entièrement, mais suffisamment pour permettre au fils du Corridan de rouler sur lui-même et de se dégager. Voyant que dame Elvare ne bougeait plus, et comprenant qu'il n'aurait aucune chance de vaincre les créatures des profondeurs de la terre, il se résolut à fuir. Il se releva aussi vite que possible et fonça vers la sortie de la chambre. Le deuxième démon entreprit de lui barrer le passage. Ils arrivèrent en même temps devant la porte. Noy lui donna un coup de croc. Le pic se planta dans l'œil de l'akcha qui recula en semant derrière lui un liquide étincelant. Son congénère, prenant le relais, passa aussitôt à l'offensive. Noy eut le temps d'ouvrir la porte et de se glisser dans le couloir baigné d'obscurité. Évitant de regarder derrière lui, il gagna en quelques foulées l'extrémité du passage et se jeta dans l'escalier à vis qui conduisait au rez-de-chaussée. Des raclements de griffes sur la pierre l'avertirent qu'ils s'étaient lancés à sa poursuite. En bas des marches, il s'engouffra dans un passage au hasard, croisa un vieux serviteur muni d'une torche qui lui demanda ce qui se passait, le bouscula, entendit encore les imprécations du vieil homme, puis un cri lugubre qui lui glaça le sang.

Le passage donnait sur une cour intérieure baignée de la lumière diffuse des astres. Il la traversa en deux bonds. La bise nocturne sema sur sa peau des baisers glacés. Il ne chercha pas à escalader le haut mur d'enceinte, il fila vers un portail monumental en bois en espérant qu'il ne serait pas fermé à clef ou bloqué par une barre. Retardés par l'intervention du vieux serviteur, les démons n'avaient pas encore atteint la courette.

Noy avisa un énorme verrou et, bien qu'une rouille épaisse en grippât le mécanisme, il parvint à l'engager dans le crampon. Les crissements du fer résonnèrent avec la puissance d'un grondement d'orage. Le battant du portail s'ouvrit en grinçant. Il donnait sur un couloir voûté bordé de plusieurs portes. Il le parcourut jusqu'à ce que l'une d'elles s'entrouvre devant lui et révèle la présence d'une jeune femme vêtue d'une seule confidente et maintenant une bougie levée à hauteur de son épaule.

— Que se passe-t-il ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous promenez-vous tout nu en pleine…

Il la saisit par le bras et la refoula dans la pièce. Elle voulut protester, il la plaqua contre lui et lui colla la main sur la bouche en lui faisant signe de se taire. Elle réinséra la bougie dans son support métallique, puis ses yeux se posèrent sur la lame du croc maculé de taches de sang et s'agrandirent d'horreur. Il referma la porte derrière lui et en tira le verrou en veillant à ne faire aucun bruit. Il crut percevoir des froissements dans le couloir, puis le silence retomba sur les lieux.

Il attendit encore un long moment avant de retirer sa main de la bouche de la jeune femme.

— Des démons, chuchota-t-il. Ils me poursuivaient.

Il vit, à sa mine perplexe, qu'elle ne le croyait pas.

— Vous allez me tuer ?

Comme la flamme de la bougie, la voix de la jeune femme semblait sur le point de s'éteindre au premier souffle.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Qui êtes-vous ?

— Noy du Corridan, le nouvel époux de dame Adamanta.

— Pourquoi n'êtes-vous pas à vos propres noces dans votre domaine ?

La lumière vacillante de la bougie soulignait la pureté du visage de la jeune femme ainsi que la finesse de son cou.

— Dame Elvare a souhaité me faire visiter l'Orbal, mon futur domaine.

Elle désigna la lame du croc d'un mouvement de tête.

— D'où vient ce sang ?

— C'est celui de dame Elvare, répondit-il après un temps d'hésitation. Les démons l'ont égorgée, je suis intervenu trop tard.

Son explication n'eut pas l'air de convaincre son interlocutrice.

— Qui vous a infligé ces plaies ? insista-t-elle en pointant l'index sur les égratignures striant les côtes de Noy.

— Je me suis battu avec les démons.

— Pourquoi êtes-vous tout nu ?

Il ne trouva pas d'explication plausible qui préservât l'honneur de dame Elvare.

— Avez-vous des vêtements à me donner ?

Elle reprit la bougie, se dirigea vers un coin de la chambre, éclaira un tas de vêtements soigneusement pliés sur une table.

— J'étais chargée de préparer les tenues ordinaires du sieur Amiol. Il est plus gros que vous, mais vous êtes à peu près de la même taille.

S'efforçant de contenir sa peur trahie par les fêlures de sa voix, elle choisit un pantalon et une chemise qu'elle apporta à Noy.

— Pour les chaussures, il faudra vous débrouiller autrement, reprit-elle.

Il enfila les vêtements, trop larges pour lui, puis revint se poster près de la porte.

— Comment t'appelles-tu ?

— Lovia.

Des cris lacérèrent tout à coup le silence, accompagnés de rugissements de foueurs.

— Il ne doit pas être bien loin !

— Fouillez tous les bâtiments.

Les voix se rapprochaient, une troupe nombreuse se déployait dans le domaine de l'Orbal. Ils avaient probablement découvert le corps ensanglanté de dame Elvare, peut-être également celui du vieux domestique, et ils considéraient Noy comme le meurtrier. Les akchas avaient sans doute disparu. Si personne d'autre que lui ne les avait vus, il lui serait difficile, voire impossible, de se justifier.

Des coups répétés et puissants furent donnés sur le grand portail en bois.

— Holà ! Que quelqu'un vienne ouvrir le verrou !

D'autres bruits se firent entendre, un brouhaha de voix et de pas, un crissement prolongé, horripilant.

— Fouillez les chambres.

Noy plaqua de nouveau Lovia contre lui et lui glissa, dans le creux de l'oreille :

— Tu sais ce qu'il te reste à faire.

On vint tambouriner à la porte de la chambre au bout de quelques instants. Noy se figea contre le chambranle tandis que Lovia débloquait le verrou. Équipés de torches et de grands couteaux, vêtus de chemises de nuit crasseuses d'où tombaient leurs jambes nues et cagneuses, deux hommes se tenaient dans le couloir. Par chance, ils n'étaient pas accompagnés de foueurs.

— On cherche le gars qui a tué dame Elvare, déclara l'un d'eux. Son propre gendre. T'as rien vu, rien entendu ?

— Je dormais. Il ne peut pas être ici en tout cas, j'avais fermé ma porte. Dame Elvare est vraiment morte ?

— Égorgée comme une bête par le boucher. (L'homme consulta son acolyte du regard.) Essayons plus loin.

La flamme dansante de leur torche s'éloigna et se mêla à celles des autres groupes chargés de fouiller le bâtiment.

— Enferme-toi, on sait jamais, ajouta l'un des deux hommes sans se retourner.

Lovia s'assit sur le rebord du lit après avoir tiré le verrou. Ils demeurèrent silencieux et immobiles jusqu'à ce que le silence fût retombé sur les lieux.

— Vous… vous avez tué dame Elvare, n'est-ce pas ? murmura Lovia.

— Elle a été égorgée par deux démons, je vous l'ai déjà dit.

— Les démons n'existent que dans les légendes…

— C'est ce que je croyais également.

— Vous étiez son amant ?

Noy s'efforça de recouvrer son calme. Les événements s'étaient enchaînés à un tel rythme que ses pensées, ses souvenirs, dansaient une sarabande effrénée sous son crâne. Son mutisme équivalant à un aveu, elle ajouta :

— Curieuse famille que l'Orbal : la fille couche avec le père, la mère avec le gendre…

— Je n'étais pas son gendre quand…

— Vous l'étiez en tout cas ce soir, l'interrompit-elle. Pourquoi l'avez-vous tuée ?

La réaction de Lovia le confortait dans l'idée qu'on ne lui laisserait pas la moindre chance de se disculper si on le capturait, et qu'il finirait crucifié sur la place des supplices. La lassitude lui pesait désormais sur les épaules comme un joug. L'alerte serait donnée très rapidement, on lancerait à ses trousses sicaires, foueurs et furtifs, on bouclerait les portes des niveaux inférieurs jusqu'à ce qu'on l'ait capturé, jugé, exécuté, puis on enfouirait le souvenir de Noy du Corridan, dernier fils d'une maison honorable, dans les tréfonds des mémoires d'où il ressortirait de temps à autre comme un

emblème de malédiction. Comment en était-il arrivé là, lui à qui les augures de toutes sortes avaient prédit un avenir brillant ?

— Vous ne leur échapperez pas, reprit-elle avec des lueurs de défi dans les yeux.

— Tais-toi, vitupéra-t-il en brandissant le croc.

Il prit conscience que ses éclats risquaient de donner l'alerte et modéra le son de sa voix. Il admira le courage de la servante, ce courage qui lui avait manqué à plusieurs reprises devant ses parents et ses frères. Devant cette petite sorcière d'Adamanta de l'Orbal.

Le lien lui parut tout à coup évident entre l'adolescente et les akchas ; il entrevit l'esquisse d'une solution.

— Il y a peut-être une façon de prouver mon innocence, déclara-t-il en fixant Lovia.

Elle lui retourna une moue dubitative.

— Que penses-tu d'Adamanta ?

Les sourcils froncés, les yeux baissés, la jeune femme réfléchit un long moment avant de consentir à lâcher quelques mots.

— C'est votre épouse, messire.

— Que penses-tu d'elle ? insista-t-il d'une voix plus dure.

— Elle me fait peur.

— Pourquoi ?

— Elle paraît folle par moments, elle a des crises de violence incontrôlables, on ne sait jamais comment elle va réagir, elle peut nous battre pour un oui, pour un non, elle s'enferme parfois pendant plusieurs jours dans une pièce où personne d'autre qu'elle n'a le droit d'entrer, pas même son père…

Elle se tut, comme si, reprise par ses réflexes de servante, elle se rendait compte qu'elle en avait déjà trop dit. Noy reposa le croc contre le mur, s'accroupit devant elle et lui prit les mains. Elle ne protesta pas ni n'essaya de lui échapper.

— M'aideras-tu à me cacher dans le domaine ?

Lovia blêmit.

— On me crucifiera en même temps que vous si on apprend que je vous ai aidé.

— Nous devons savoir ce qui se passe dans cette maison, pas seulement pour prouver mon innocence, mais parce que, j'en suis persuadé, le sort

d’Arkane se joue en partie dans la chambre d’Adamanta.

Il se remémora sa conversation avec Jelioy. Quel cheminement avait suivi son oncle pour établir le lien entre le complot contre le Drac et la maison de l’Orbal ? Son intuition était-elle juste, ou n’était-elle que le délire d’un vieillard excentrique ? Quoi qu’il en soit, Noy ne disposait d’aucune autre carte dans son jeu.

— Pourquoi devrais-je vous croire, messire ?

— Regarde-moi, Lovia, et vois si tu trouves dans mes yeux la couleur du mensonge.

Il avait machinalement resserré ses mains sur celles de la servante. Elle peinait à reprendre sa respiration, une veine battait avec frénésie le long de son cou. L’obscurité reprenait ses quartiers et assiégeait la flammèche de la bougie peu à peu noyée par la cire.

— Je ne suis qu’une servante, je ne sais pas si…

— Tu es une femme comme les autres.

Il s’étonna d’avoir prononcé ces mots, lui qui avait toujours été pénétré du sentiment de supériorité des familles régnantes. Lovia releva la tête et soutint son regard.

— Le mieux est que vous restiez caché dans ma chambre, messire. Personne ne vous y cherchera. Je vous apporterai de quoi boire et manger. Pour vos besoins, je dispose d’un petit cabinet de toilette.

Il tenta de mesurer le degré de sincérité de la jeune femme, et ne lut aucune intention malveillante dans ses yeux. Il n’avait pas d’autre choix de toute façon que de lui faire confiance.

— Personne d’autre que toi n’entre dans cette pièce ?

Elle s’absorba quelques instants dans ses pensées.

— Il y avait un homme avant, mais il ne me rend plus aucune visite.

— Pourquoi ?

— Il en préfère une autre.

Elle était au bord des larmes. La bougie choisit ce moment pour s’éteindre.

— L’idiot ! s’exclama Noy.

Elle se leva et alla chercher une deuxième bougie qu’elle enflamma à l’aide d’un bâton résineux frotté contre une pierre blanche.

— Je vais vous préparer un endroit pour dormir, messire.

Noy la regarda entasser couvertures et oreiller à même le carrelage froid dans un coin de la chambre. Il la trouva désirable et aurait préféré qu'elle l'invite dans son lit ; une pensée qu'il jugea aussitôt malvenue. Il remettait son sort entre les mains de l'une de ces servantes dont, en fils de famille pétri d'arrogance, il avait abusé sans vergogne.

Il dépendait entièrement d'elle.

Comme un enfant.

26

LES DITS

Les Dits semblent entièrement voués à l'art de la comédie. Les spectacles se multiplient sur les places, dans les rues, sous les halles, dans les innombrables salles de théâtre disséminées dans la ville. Le jeu, l'artifice, la bouffonnerie, l'apparence, l'outrance, la superficialité, règnent en maîtres dans le niveau. Des tyrans qui font oublier que les Dits sont également peuplés de juristes, d'usuriers, d'orfèvres dont la discrétion offre un agréable contraste avec la démesure des gens de théâtre. Bien sûr, il nous plaît parfois d'entendre des diseurs ou des troubadours déclamer les poèmes épiques de la Fondation, il nous arrive également de rire de bon cœur devant une bouffonnerie bien troussée, mais l'omniprésence et l'extravagance des artistes, qui cherchent par tous les moyens à se faire un nom pour être invités à jouer leurs spectacles dans les Hauts, donnent des Dits une image de frivolité peu flatteuse en regard de la position hiérarchique du niveau.

Journal anonyme d'un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

Arjo semblait heureux d'avoir retrouvé Oziel. La bosse à son front atteignait la taille d'un œuf de poule. D'autres stigmates sur son visage témoignaient de la violence des coups qu'il avait reçus et de sa lourde chute dans l'escalier de la galerie du Laz. Il avait récupéré son bâton après sa mésaventure, mais n'avait pas eu besoin de s'en servir : les ouvriers

s’étaient désintéressés de lui après s’être débarrassés de la mécrosée et, bien que mal en point, il avait pu suivre le groupe après le retour du torcheron. Il était ensuite resté toute la nuit près de la porte en espérant la voir apparaître au milieu des piétons qui se succédaient en haut de la rampe.

— Vous pensiez donc que j’allais m’en sortir seule ?

— J’ai lu dans l’esprit de mon frère Jifar que vous étiez soutenue par des forces supérieures et j’ai décidé de vous attendre.

Difficile de se frayer un passage au milieu de la foule dense et bruyante qui se pressait dans les rues. Hommes et femmes vêtus de tenues plus colorées, plus criardes que dans les Hauts s’écartaient avec vivacité lorsque la maudite s’approchait d’eux, brandissaient le poing, leur outil ou leur canne avant de s’éloigner en proférant des menaces.

Le soleil avait disparu derrière la ligne crénelée du rempart. Oziel s’était toujours demandé à quoi pouvaient bien servir ces gigantesques murailles, et la réponse s’imposa d’elle-même : les hauteurs combinées du socle porteur et du rempart les rendaient inexpugnables, un effet dissuasif pour l’armée qui aurait envisagé de conquérir la cité niveau par niveau sans passer par les labyrinthes intermédiaires, contraignant les éventuels assiégeants à disposer d’échelles, de tours, de balistes, de grappins démesurés, peu maniables, faciles à neutraliser depuis les chemins de ronde et les meurtrières.

— J’ai également lu dans l’esprit de Jifar que vos ennemis savent maintenant que vous avez l’apparence d’une mécrosée et que vous avez réussi à passer la Porte du Laz, reprit Arjo.

— Qui a pu les renseigner ? Seuls les frères de la Résurrection étaient au courant…

— Ils savent que vous vous faites appeler Haldre : ils ont fait le recoupement avec la servante retrouvée attachée et bâillonnée dans la chambre de la vieille ville des Hauts, avec votre passage dans les murs de la Désolation, avec le comportement inhabituel du furtif qui vous a contrôlée à l’entrée de la Porte du Laz… Ils ont lancé une imposante troupe de soldats, de spadassins et de foueurs à vos trousses. Nous avons gardé un peu d’avance sur eux, mais, toujours selon mon frère, ils disposent d’oiseaux messagers dont ils se serviront pour prévenir leurs confrères des niveaux inférieurs. Nous n’avons plus un instant à perdre.

La famille d’Oziel n’avait jamais recouru aux oiseaux porteurs de messages dans des bagues enroulées en haut de leurs pattes et dissimulées sous les plumes, un système de communication qui, selon le patriarche Nunzio, manquait de fiabilité : des tiers malveillants interceptaient ou tuaient trop souvent les messagers ailés, sans compter les risques représentés par les prédateurs naturels tels que les faucons ou les félins. Elle contempla le ciel. Plusieurs oiseaux au plumage blanc et noir volaient à tire-d’aile au-dessus des toits. Y avait-il des messagers parmi eux ? Le danger pouvait désormais surgir de n’importe quelle ruelle, de n’importe quelle porte.

— Tueurs droit devant…

La voix d’Arjo avait résonné comme un écho à ses pensées.

Deux spadassins, reconnaissables à leurs chapeaux, leurs masques d’oiseaux, leurs amples capes et leur foueur tenu en laisse. L’apparition de l’animal, un énorme fauve au poil noir tacheté de blanc, déclenchait des mouvements de panique dans la multitude. Un cheval se cabra et renversa son cavalier. Les spadassins ne se souciaient pas du désordre engendré par leur avancée, ils fendaient la foule comme la proue d’un navire crevant les vagues et abandonnant des remous dans son sillage. Les hommes qu’ils bousculaient sans ménagement, y compris les robustes portefaix, gardaient leurs insultes au fond de leurs gorges.

Oziel maintint, dans la poche de sa robe, sa main refermée sur la poignée de la serre. Sa tension s’accentua lorsque les deux tueurs et le foueur débouchèrent devant elle. Leurs armes apparaissaient au gré des mouvements de leurs capes ; l’un portait une épée à lame fine un peu plus longue que la caniste du Drac, l’autre une masse d’armes dont la boule hérissée de pics oscillait dangereusement le long de sa cuisse. Leurs masques ne laissaient paraître que leurs yeux et la pointe de leurs mentons.

Le foueur poussa un grondement sourd et tira violemment sur sa laisse.

— Tu as envie de jouer avec une mécrosée, mon tout beau ? s’exclama son maître.

Il peinait à résister à la traction de l’animal. Arjo tendit son bâton à l’horizontale, un geste qui déclencha les ricanements des deux sicaires.

— Le gosse croit qu’il peut arrêter Kaïk avec son bout de bois !

Un large cercle s’était formé autour d’eux, qui bloquait la rue dans les deux sens. Des protestations véhémentes s’élevaient de part et d’autre, se

mêlaient aux hennissements et aux claquements des sabots des chevaux sur les pavés.

Les yeux rubis du fauve avaient l'éclat de braises maléfiques au milieu de son poil sombre. Son maître rencontrant les pires difficultés à le maîtriser, Oziel se prépara à subir son attaque. Comme tous ses congénères, il chercherait à lui broyer la gorge ou la nuque avant de lui déchirer le ventre et de dévorer ses viscères.

— Retiens-le, il risque de s'empoisonner en buvant le sang de cette maudite, grogna le spadassin équipé de la masse d'armes.

— Il se contentera de lui briser les cartilages ou les vertèbres, répliqua l'autre.

— Ne prends pas le risque. Je te rappelle qu'il nous appartient à tous les deux. Et puis, on n'a pas que ça à foutre.

Le tueur à la masse d'armes traversa le cercle et, de nouveau, perfora la foule qui s'ouvrit devant lui sans résistance. Au grand soulagement d'Oziel, son compère lui emboîta le pas. Le foueur regimba, puis, vaincu par la tension de la laisse, finit par suivre son maître.

— Ils n'ont pas encore été prévenus, souffla Arjo après que la multitude eut avalé les ombres noires des spadassins.

Ils rencontrèrent toujours autant de difficultés à se frayer un passage dans l'encombrement permanent de la rue. Piétons, portefaix, chevaux, voitures, avançaient en rangs serrés entre les étals des marchands. Oziel reçut plusieurs coups de canne ou de badine d'hommes ou de femmes qui l'estimaient un peu trop près d'eux. Elle ne ripostait pas, consciente que la moindre réaction de sa part ne réussirait qu'à envenimer la situation. De même, elle dissuada à plusieurs reprises Arjo, furieux, de jouer de son bâton. Tout ce que la ville comptait d'assassins serait bientôt lancé à ses trousses, aussi devait-elle rester concentrée sur sa mission : franchir la prochaine porte, le labyrinthe, gagner les niveaux inférieurs des Marches, des Labeurs, des Bas, retrouver Matteo dans les Fonds. Elle s'efforçait de ne penser à rien d'autre, ni à sa beauté profanée, ni à son orgueil bafoué, ni à la colère qui fredonnait en elle, prête à rejaillir à la première occasion.

Ils arrivèrent sur une place pavée noire de monde, au centre de laquelle se dressait une large estrade bordée de panneaux peints représentant un cours d'eau, le fleuve Odivir probablement. Les voix tonitruantes des comédiens qui s'agitaient sur la scène et les rires des spectateurs

supplantaient ici le brouhaha habituel. Les cavaliers eux-mêmes descendaient de leurs montures, les attachaient aux équerres de bois disséminées autour de l'esplanade et tentaient de se rapprocher de l'estrade pour jouir du spectacle.

— Attendons qu'ils se dispersent, suggéra Arjo.

— Nous ne savons pas quand ça finira, et, vous-même l'avez dit, notre temps est compté.

Escortée du jeune servant, elle entama la traversée de la place en longeant le pourtour entre les chevaux alignés devant les équerres et les derniers rangs des spectateurs, là où la voie semblait la plus dégagée. La farce qui se jouait sur la scène captivant l'attention des spectateurs, ils parcoururent sans encombre une distance d'environ deux arpents. Les choses se gâtèrent lorsque le rideau fut tiré pour permettre aux comédiens de changer de costumes et de décor. Les premiers quolibets fusèrent, les plus agressifs se pressèrent autour d'Oziel, levèrent leurs cannes, leurs ombrelles, assenèrent les premiers coups, maladroits, imprécis. Des huées retentirent, la rumeur enfla, se changea en un tapage assourdissant, de violentes secousses agitèrent l'assemblée, comme si le sol se gondolait. Arjo tenta de repousser les plus excités à l'aide de son bâton, mais la pression de plus en plus forte de la foule l'entravait dans ses mouvements. Un homme lui accrocha la jambe avec le pommeau en forme de bec de sa canne et le déséquilibra, les autres se précipitèrent sur lui et le rouèrent de coups de pied.

— Il faut la brûler ! brailla une femme. Ou le malheur retombera sur nous et nos enfants !

— Conduisons-la à la place des bûchers ! hurla une autre.

Ils piétinaient Arjo, mais, craignant de prendre une part de la malédiction de la mécrosée par un simple effleurement, ils évitaient de s'approcher d'Oziel, qu'ils se contentaient de frapper à distance.

— Il nous faudrait une corde, suggéra quelqu'un.

— J'en ai une ! répondit une voix éraillée.

— Laissez-le passer.

On poussa l'homme, un couvreur qui se servait de longues cordes pour hisser les tuiles sur les toits, près de la mécrosée. Oziel jugea inutile de tirer la serre de sa poche. Elle aurait beau en tuer deux ou trois, elle n'aurait aucune chance face à cette foule en furie. La malédiction associée aux

mécrosés était sa seule protection. Après avoir confectionné un nœud coulant, le couvreur lança une première fois la corde, qui manqua de peu la tête de la jeune femme et abaissa seulement la capuche de sa robe. Elle esquiva assez facilement les tentatives suivantes, ponctuées par des grognements de dépit, puis elle heurta la tranche d'un pavé disjoint et, surprise, ne parvint pas à empêcher la corde de lui emprisonner le cou. Le brusque resserrement du nœud l'étrangla et lui coupa le souffle. Une clameur salua la réussite du couvreur. Plusieurs hommes commencèrent à traîner la captive sur les pavés le long de l'étroit chemin s'ouvrant au milieu de la foule. De chaque côté se dressaient des haies de poings serrés, de bouches tordues, de trognes déformées par la haine. À demi inconsciente, elle agrippa la corde pour en amoindrir la tension et pouvoir respirer. Ses pensées s'enchevêtraient avec ses souvenirs, avec les pointes acérées qui lui perforaient le corps. La peur n'avait pas de place dans ce tourbillon de sensations et d'images.

Une voix de stentor domina tout à coup le tumulte et rétablit le silence. Les hommes qui traînaient Oziel s'immobilisèrent. Croyant à l'intervention d'un officier des forces de l'ordre des Dits, elle fut surprise de voir apparaître un personnage coiffé d'un immense chapeau empanaché, vêtu d'une cape aux couleurs extravagantes, d'un pantalon bouffant brillant et de hautes bottes ornées de motifs géométriques. Un masque de cuir blanc dissimulait le haut de son visage. Il rappela à Oziel les bouffons des spectacles comiques donnés par les compagnies théâtrales au domaine du Drac.

— Nobles seigneurs, gentes dames, que se passe-t-il donc ici qui vous a détourrrnés de notrrre magnifique spectacle ?

La foule se figea, hypnotisée par l'impact de la voix à la fois modulée et puissante de l'homme au chapeau. Il s'approcha d'Oziel d'une allure chaloupée. L'épée passée dans sa ceinture n'était qu'une grossière imitation en bois des lourds espadons utilisés par certains spadassins.

— Oh, oh, je comprends : une mécrrrrosée, une maudite, poursuivit-il.

Il mima la poussée des excroissances sur son visage et les autres parties de son corps, déclenchant les premiers rires des spectateurs, puis il joignit les mains, leva les yeux au ciel et feignit l'extase.

— Déesses du fleuve bien-aimées, soyez louées d'avoir exaucé nos prières : nous désespérions de trouver la jeune premièrrre que nous

cherrrrchions depuis des lustrrres, et voici qu'il nous en tombe une du ciel. (Il posa un genou à terre, retira son chapeau avec lequel il effectua un salut ampoulé, se pencha sur Oziel dans l'attitude d'un adorateur.) Te voici donc, toi que nous attendions. Pourquoi dissimules-tu ton visage que je sais trrrrès jeune et trrrrès beau ? Je te sens brrrûlante d'envie de bondirrr sur scène pour nous donner la rrréplique.

Il se releva, se recoiffa de son chapeau, s'y reprit à trois reprises pour rajuster son gros ventre factice et mou, provoquant une nouvelle vague d'hilarité, puis il s'adressa au petit groupe d'hommes qui avaient traîné la mécrosée sur les pavés :

— Nobles seigneurrrs, acceptez-vous de me confier cette gente dame afin que nous puissions donner devant vous la pleine mesurrre de nos talents conjugués ? Nous vous la rrrendrons ensuite, et vous pourrrez en disposer comme bon vous semblerrra. Je crrrois comprrrendre que vous aviez la merrrveilleuse intention de la réduirrre en cendrrres. Pourrr l'instant, elle souffle surrr mes brrraises et m'embrrrase, et je me consume d'amourrrrrrr pour elle.

Les hommes se consultèrent du regard, puis sans qu'un mot fût prononcé, le couvreur laissa la captive desserrer le nœud coulant et se libérer de la corde.

— Belle enfant… (Il mima de nouveau les excroissances poussant en accéléré sur son visage.)… pouvez-vous vous drrresser surrr vos splendides jambes et nous suivrrre jusqu'à la scène où vous attend la merrrveilleuse, la magnifique, l'éterrrrnelle gloirrre ?

Oziel entrevit des lueurs de sympathie dans les yeux bruns du bouffon. Elle remit de l'ordre dans sa robe et dans ses bandages, vérifia au passage qu'elle n'avait pas perdu la serre, et recouvra peu à peu ses esprits. Sa robe était déchirée en plusieurs endroits. Le comédien simula une inspection détaillée de la jeune femme, la flairant comme un animal, la langue pendante, poussant de petits jappements aigus, un numéro qui lui valut une nouvelle salve de rires et d'applaudissements.

— Faites-moi confiance, chuchota-t-il à l'oreille d'Oziel tandis qu'il examinait sa tête dans le rôle cette fois d'un médecin burlesque roulant des yeux fous.

De ses vêtements se diffusaient les effluves d'un parfum capiteux, entêtant.

— Bonne nouvelle, nobles seigneurrrs et gentes dames, elle est apte à tenirrr le rrrôle qui lui est destiné. Apprrrrêtez-vous donc à assister au plus merrrveilleux des spectacles qui vous ait été offerrrt dans les Dits ! Accompagnez-moi, trrrès chèrrre, montrrrons de quoi nous sommes capables à notre sublissime public.

Le comédien pointa son gros ventre sur la foule, qui s'écarta aussitôt en s'esclaffant, s'engagea dans le passage mouvant d'une allure outrageusement martiale et invita Oziel à le suivre. Certaines femmes manquaient de s'étouffer de rire quand il s'arrêtait pour les saluer d'une courbette ridicule. Fascinée par ses pantomimes, la multitude se désintéressait désormais de la mécrosée. Ils atteignirent sans difficulté la scène, où les attendaient les autres comédiens, un homme et deux femmes également vêtus de tenues bariolées, de masques grimaçants, de couvre-chefs extravagants.

Après avoir gravi le petit escalier latéral, Oziel se retrouva sur le devant des planches face à des centaines de visages hilares. Après une révérence, l'amuseur au gros ventre la désigna du bras :

— Noble seigneurrrs et gentes dames, faites s'il vous plaît un accueil trrriomphal à notre nouvelle jeune prrremièrrrre !

Les bravos, les hourrah, les applaudissements ponctuèrent son exhortation.

— Nous allons maintenant donner pourrr vous le plus extraorrrdinairrre, le plus incrrroyable des spectacles. Nous comptons surr votrrre comprrréhension, votre générrrosité, pour nous accorrrder le courrrt moment que nous requérrrons pourrr nous prrréparrrer. Soyez patients, mes seigneurrrs et mes dames, vous ne le regrrreterrrez pas.

Il tapa trois fois du pied sur les planches. Le rideau noir et empesé se déploya devant la scène. Oziel entrevit, par l'entrebâillement des pans de tissu qui se resserraient, le visage tuméfié d'Arjo dans les premiers rangs des spectateurs. Il avait exploité la distraction de la foule pour se rapprocher le plus près possible de l'estrade.

Le rideau tiré, les comédiens se débarrassèrent de leurs masques et oripeaux. La jeunesse de l'homme qui l'avait extraite des griffes de la multitude surprit Oziel. Brun, bouclé, svelte, il était l'exact opposé du personnage qu'il incarnait. De lui émanait un charme irrésistible qui tenait en grande partie à l'éclat de son sourire et à la douceur de ses yeux. La

cicatrice qui lui barrait la joue droite de la tempe au menton n'altérait pas l'harmonie de son visage.

— Comment vous sentez-vous ?

Sa voix musicale, caressante, n'avait pas non plus grand-chose à voir avec ses intonations outrancières lorsqu'il s'adressait au public.

— À peu près bien…

— Je m'appelle Pétroccio. Nous allons essayer de vous sortir de là.

— Comment ?

— Oui, explique-nous comment, noble sieur Pétroccio, persifla l'une des deux comédiennes, une femme à la chevelure brune exubérante et aux formes généreuses. Si nous ne leur redonnons pas cette mécrosée, c'est nous qu'ils vont crucifier ou brûler.

Pétroccio se tourna vers l'intervenante.

— Je vous présente notre très chère Alena, notre parangon d'optimisme et de générosité.

— Arrête de jouer les grands cœurs, tu nous as mis dans une sacrée panade ! répliqua sa consœur.

— Je ne pouvais tout de même pas les laisser la brûler, plaida Pétroccio. Ces…

— Parlez moins fort, s'immisça l'autre homme, cheveux châtain coupés court, teint rougeaud, face ronde, yeux globuleux, plus âgé et corpulent. Ils vont nous entendre. Qu'est-ce que tu proposes, Pétroccio ?

Ce dernier réfléchit quelques instants.

— Jouer, finit-il par répondre. Improviser jusqu'à la nuit tombée, jusqu'à ce qu'ils l'oublient et qu'ils se dispersent.

— Je ne voudrais pas vous attirer des ennuis, dit Oziel.

— Trop tard, notre cher Pétroccio nous a plongés jusqu'au cou dans une mare d'emmerdements, maugréa la deuxième comédienne, une jeune femme à la chevelure blonde, à la peau très claire et aux grands yeux tristes.

— Et voici Gelsame, la gentillesse incarnée, déclara Pétroccio avec un petit rire avant de se tourner vers l'autre homme : Lui, c'est le grand Livor, le plus célèbre faire-valoir des Dits. (Il s'adressa de nouveau à Oziel.) Vous connaissez tout le monde, mais nous ne vous connaissons pas.

— Il est préférable que vous ignoriez mon nom.

— Oh, oh, une dame mystère ! Auriez-vous choisi de vous déguiser en mécrosée pour garder l'anonymat ?

Troublée par la perspicacité de son interlocuteur, elle marqua un temps d'hésitation.

— Je suis bel et bien mécrosée…

— Mille pardons, dame. (Pétroccio s'inclina de façon cérémonieuse.) Nous respecterons votre secret.

— Permettez-vous à un insignifiant faire-valoir de vous interrompre dans vos civilités, mon seigneur ? grinça Livor. Ils commencent à s'énerver en bas, ils vont bientôt devenir pires que des foueurs enragés.

Les premières manifestations d'impatience se traduisaient par des cris et des sifflets.

— Jouons. Improvisons sur la parodie de la Geste arkanienne. J'entre le premier en scène. Trouvez-lui un déguisement pendant ce temps. Et rejoignez-moi.

— Qu'est-ce qu'on fait s'ils nous la réclament ? demanda Alena.

— Si nous sommes de vrais comédiens, ils ne nous la réclameront pas. C'est le moment de leur montrer ce que nous avons dans le ventre. (Pétroccio s'approcha d'Oziel.) Vous sentez-vous capable d'entrer dans notre jeu, dame ?

Ulio, qui s'était à plusieurs reprises donné en spectacle devant un public, aurait accepté la proposition avec joie. L'expérience ne l'avait jamais attirée, mais elle n'était pas conviée à un simple divertissement, c'était sa vie qui se jouait sur ces planches.

— Je suis prête.

Pétroccio l'encouragea d'un sourire chaleureux.

— Je vous devine très belle sous vos bandages, dame.

La blonde Gelsame vint s'interposer entre eux d'un air furieux.

— Ce n'est pas le moment de conter fleurette, Monsieur le grand cœur, vitupéra-t-elle. Mais de nous sortir de la situation dans laquelle tu nous as fourrés sans nous demander notre avis.

— Je t'aime aussi, ma douce, répliqua-t-il en lui effleurant la joue du dos de la main. Ta jalousie me ravit.

Il déposa un baiser sonore sur les lèvres de sa consœur avant de se rendre près d'une malle et d'en extraire un costume.

27

LE QUESTEUR

Paysan agonisant sur une planche,
Ton seul tort, ta malchance,
Paysan condamné à la croix,
Par un tenant de la loi,
Paysan réduit au silence,
Par des tyrans sans indulgence,
Paysan abandonné des sept,
Qui t'acculent à la disette,
Paysan mal aimé de la cité,
Sans toi perdue, affamée,
Paysan, oublie tes frayeurs,
Le temps vient de montrer ta valeur,
De sécher tes larmes,
De prendre les armes.

Chanson interdite des rives de l'Odivir,
Pays d'Arkane

Les yeux d'oiseau de proie du questeur s'attardèrent sur Orik.

— Qui es-tu ?

Sa voix avait le tranchant de l'homme à qui rien ni personne ne résiste. Il essuyait régulièrement son crâne détrempé du plat de la main.

— Et toi, qui es-tu ? répliqua le guerrier.

Les lèvres fines de son interlocuteur se figèrent en un rictus. Renn faillit supplier Orik de montrer profil bas. Même pour un guerrier comme lui, les

chances étaient minimes, pour ne pas dire nulles, face à une trentaine de soldats d'élite de la Légion d'Arkane.

— C'est moi qui pose les questions, ici ! siffla le questeur.

— Et moi, je suis un homme libre, déclara Orik sans se départir de son calme.

Le regard du questeur accrocha la poignée lisse de l'espadon qui dépassait de l'épaule du guerrier.

— Tu viens d'un autre pays, n'est-ce pas ? Sinon, tu saurais à qui tu as affaire et tu changerais immédiatement de ton.

— À qui donc ai-je affaire ?

Le questeur se dressa sur la pointe des pieds afin de hisser son visage à la hauteur de celui de son vis-à-vis.

— Tyho, questeur, légat du Conseil des sept familles d'Arkane, en mission pour le recouvrement annuel de la part de la cité. Je suis investi de tous les pouvoirs. Ce qui signifie que, étranger ou pas, je peux te faire exécuter sur-le-champ si tel est mon bon plaisir.

Les gouttes de pluie se pulvérisaient sur ses lèvres. Les soldats de l'escorte trituraient avec nervosité les hampes de leurs lances. La diatribe du questeur n'avait pas suscité la moindre expression sur les traits d'Orik.

— Tu es donc le bon interlocuteur, répliqua posément le guerrier. Je cherche à prévenir les autorités d'Arkane de l'invasion prochaine de l'armée des Conquérants du Nord.

— Es-tu un légat, un envoyé officiel ?

— Seulement un soldat et l'unique rescapé de la bataille qui a conduit à l'anéantissement du royaume de Mandril.

Un demi-sourire affleura sur les lèvres du questeur.

— Tu t'es enfui, n'est-ce pas ?

— J'ai estimé que, puisque nous étions perdus, il valait mieux que je reste en vie pour prévenir les populations de l'autre côté du massif de l'Ostian.

— C'est bien ce que je pensais : un déserteur. De ce côté-ci de l'Ostian, les lâches sont crucifiés sur une planche et livrés aux becs et aux serres des charognards.

Renn vit avec inquiétude le visage d'Orik se rembrunir.

— Peu importe ce que tu penses, je sais qui je suis et ce que je vaux. L'armée des Conquérants du Nord se présentera devant les remparts de la

cité d’Arkane dans trois ou quatre cycles lunaires. Si vous ne consacrez pas toute votre énergie à préparer votre défense, vous serez balayés comme nous, Mandriliens, avons été balayés. Il y a plus urgent à faire que rançonner les paysans des bords de l’Odivir.

— Arkane n’a pas de leçons à recevoir d’un déserteur ! ricana le questeur. Et n’a pas non plus à craindre l’attaque d’une armée étrangère. Nos défenses ont résisté à tous les assauts depuis des millénaires.

— Tu n’as pas la moindre idée de la puissance de l’armée du Nord, riposta Orik. Si tu avais une once de jugeote, légat, tu rebrousserais immédiatement chemin pour donner l’alerte aux familles régnantes.

Des lueurs flamboyèrent dans les yeux sombres du questeur.

— Tu ne gagneras rien à m’insulter. Si tous les soldats de l’armée de Mandril te ressemblent, pas étonnant que vous ayez été écrasés. Les hommes d’Arkane savent, eux, ce que signifie le mot combattre.

Ce fut au tour d’Orik de ricaner.

— Terroriser des paysans pour les dépouiller de leurs récoltes, voilà sans doute ta définition du combat. Dans quelques lunes, vous vous retrouverez face à des dizaines de milliers de soldats féroces, de créatures monstrueuses à la puissance phénoménale et de machines de guerre dévastatrices.

Le visage d’une femme brune et pâle apparut par l’entrebâillement de la porte de la berline stationnée quelques pas plus loin.

— Que se passe-t-il, Tyho ?

Sans se retourner, le questeur lui adressa un geste de la main.

— Reste en dehors de ça, Lalda.

— Qui sont ces hommes ? insista-t-elle.

— Des déserteurs d’une armée étrangère, des lâches.

— Pourquoi t’intéresses-tu à ces minables ?

— Lalda ! Fous-moi la paix, de grâce, c’est bientôt fini.

La femme ouvrit la bouche pour répliquer, se ravisa, se renfrogna et disparut à l’intérieur de la voiture.

— Je crois que tu n’as pas tous tes esprits, reprit le questeur en fixant de nouveau Orik. Et que tu devrais retourner d’où tu viens. Nous n’avons aucune tendresse pour les fous dans le pays d’Arkane.

Orik pointa le bras sur Renn.

— Demandez à ce garçon ce qu'il a vu. Il vous confirmera ce que je viens de vous dire. Et il est originaire d'Arkane.

Les yeux du questeur se fichèrent dans ceux de l'apprenti, qui ne parvint pas à soutenir leur éclat.

— Eh bien, parle.

Les mots s'enrayèrent dans la gorge de Renn. Il redoutait cet homme et les douleurs anciennes qu'il réveillait, il percevait la nervosité grandissante des soldats, il n'avait plus un poil de sec et rêvait de se mettre à l'abri dans la voiture immobilisée sur le chemin. Le cocher, pétrifié sur le banc arrière, supportait la pluie battante sans broncher.

— Tu as perdu ta langue ou quoi ? Qui es-tu et d'où viens-tu ?

— Renn… apprenti enchanteur de pierre… je vivais chez mon maître dans le massif de l'Ostian.

Renn retrouvait un peu d'assurance au fur et à mesure que les mots s'écoulaient de sa bouche. La stupeur agrandit les yeux du questeur, qui tenta aussitôt de se ressaisir.

— Il n'existe plus qu'un véritable enchanteur de pierre dans tout le pays d'Arkane, marmonna-t-il entre ses lèvres serrées. Maître Hauhorn.

— Vous le connaissiez ? demanda Renn.

— Pas personnellement. (Le questeur semblait préoccupé tout à coup, ses gestes étaient devenus fébriles.) Tu es donc l'apprenti d'Hauhorn ?

— Je l'étais. Mon maître est mort, tué par une avant-garde de l'armée du Nord.

— Un homme de sa qualité, c'est bien dommage, bien dommage. (Le questeur s'exprimait de façon plus calme, plus détachée, comme si la pluie avait fini par dissoudre son agitation.) Où as-tu vu cette avant-garde ?

— Nous l'avons suivie et, grâce à Orik, nous l'avons attirée dans une terre mouvante.

— Qui est Orik ?

Le guerrier se frappa la poitrine de la main et s'inclina. Le questeur répondit à son salut d'une mimique qui creusa des rides fugitives sur son front et ses joues.

— Ces soldats du Nord ne sont pas si terribles que ça s'ils se sont laissé piéger par deux adversaires, reprit-il.

— Nous avons été aidés par des mécros des collines noires et des paysans de l'Odivir, précisa Renn. Mais, sans le stratagème d'Orik, nous

n’aurions pas été de taille à lutter contre ces hommes et leurs créatures géantes.

— Les populations des bords du fleuve seront les premières touchées, renchérit Orik. Les Conquérants du Nord ne connaissent pas la pitié. Ils ne laisseront pas un seul survivant derrière eux.

— Je vois, je vois… (Le questeur négligeait maintenant de s’essuyer le crâne. La pluie collait sa tunique à sa peau et soulignait les épais bourrelets autour de sa taille.) Mais je n’ai aucune preuve de ce que vous avancez.

— Il te suffit de te rendre au village voisin et d’interroger les paysans qui nous accompagnaient : ils te diront la même chose que nous.

Le questeur resta un temps immobile, immergé dans ses pensées.

— Tyho ! cria la femme.

Le hennissement d’un cheval relégua au second plan le crépitement de la pluie sur les casques des soldats.

— Il y avait d’autres apprentis que toi dans l’atelier de Hauhorn ? demanda le questeur à Renn sans tenir compte de l’intervention de la passagère de la berline.

— J’étais le seul.

— Prends ta décision, légat, ou laisse-nous repartir, intervint Orik d’un ton sec. Nous perdons du temps.

Les soldats les plus proches gardaient leurs lances pointées sur le guerrier et l’apprenti.

— Encore une fois, c’est moi qui donne les ordres de ce côté-ci du massif de l’Ostian.

Le questeur avait recouvré son autorité de plénipotentiaire, et Renn craignit qu’il ne donne l’ordre à ses hommes de les transpercer, le guerrier et lui, des fers acérés de leurs hasts. Au grand soulagement de l’apprenti, il s’éloigna en direction de la voiture et s’adressa au cocher :

— Demi-tour, Murtar, nous repartons pour Kollan.

Le cocher s’inclina. Son panache alourdi entraîna un basculement de son chapeau sur le côté de son visage ; il l’empêcha de tomber d’un geste réflexe.

— Demi-tour, vous autres ! hurla le questeur à destination des soldats avant de s’engouffrer dans la berline.

L’étroitesse du chemin contraignit le cocher à descendre de son banc et à mener les chevaux par les licols pour effectuer la volte-face. Les soldats

durent couper un buisson touffu qui bloquait le passage de l'équipage. Le guerrier les épaula, son espadon se révélant plus efficace que leurs courtes dagues.

Lorsque la voiture fut enfin positionnée dans le bon sens, le visage du questeur apparut entre les rideaux occultant la fenêtre de la portière.

— Un conseil, déclara-t-il en toisant le guerrier. Repars chez toi et laisse le peuple d'Arkane s'occuper de ses propres affaires.

— J'accepte seulement les conseils avisés, légat, rétorqua Orik, impassible.

Son interlocuteur lança un regard indéchiffrable à Renn avant de donner le signal du départ.

Le guerrier et l'apprenti attendirent que l'escorte se fût éloignée pour se mettre à leur tour en marche en gardant avec les soldats des derniers rangs une distance d'une cinquantaine de pas. Renn aurait donné n'importe quoi pour retirer ses vêtements mouillés et les échanger contre des secs.

— Il va sûrement utiliser des oiseaux messagers pour prévenir les familles régnantes, avança-t-il. Ça leur fera gagner du temps.

— Je ne crois pas qu'il ait rebroussé chemin pour prévenir les autorités d'Arkane, objecta Orik.

— Pourquoi, alors ?

— Je pense que ça te concerne.

— Moi ? Mais…

— Il a été surpris quand tu lui as dit qui tu étais, et il a changé de ton.

— Il ne me connaît pas…

— Je jurerais que si. J'ignore pourquoi, j'ignore comment, mais tu as sans doute un rôle important à jouer dans l'avenir d'Arkane.

Bien que Renn jugeât absurdes les propos de son compagnon, ils suscitaient une réaction inattendue en lui, une peur immense doublée d'une étrange exaltation. La voix éraillée de sa grand-mère monta des limbes de sa mémoire : *« J'ai vu dans un rêve qu'à cause de toi, non, grâce à toi, la cité d'Arkane tomberait de toute sa hauteur et que les Sept retourneraient là où ils auraient dû finir : noyés dans l'eau du fleuve. »* Il chassa ses pensées comme il aurait dispersé une nuée d'insectes irritants.

— Il va falloir redoubler de vigilance, reprit Orik. Le questeur n'a pas osé s'en prendre à nous sur le chemin, mais il pourrait très bien nous préparer un guet-apens un peu plus loin.

— Il aurait déjà pu ordonner à ses hommes de nous tuer…

— Il ne fera preuve d'aucune initiative. À mon avis, il est parti prendre des ordres te concernant. Le temps de recevoir une confirmation, ça nous laisse un petit sursis.

Renn donna un coup de pied rageur dans une touffe d'herbe au bord d'une flaque.

— Tout ça n'a aucun sens ! Je ne suis qu'un fils de paysan.

Il avait toujours senti au fond de lui qu'il était né par erreur sur les rives de l'Odivir, et il en était arrivé à douter que ceux qu'on lui présentait comme son père et sa mère fussent ses véritables géniteurs, même si Anaïth lui avait raconté avec force détails les circonstances de sa naissance, les difficultés de sa mère à l'expulser, le cordon ombilical coincé autour de son cou, son visage bleu, sa première expiration miraculeuse…

— La naissance n'a rien à voir là-dedans, objecta Orik. Tu ne sais pas où te conduit la destinée. Reste seulement au plus près de toi-même.

Qu'est-ce qu'il voulait dire par rester au plus près de soi-même ? Renn avait parfois l'impression qu'il n'y avait qu'un immense trou à l'intérieur de lui, un gouffre insondable et ténébreux où ses pensées finissaient par se perdre.

Le village ressemblait comme un frère à celui d'Ospheh et d'Yseh. Il s'étendait lui aussi sur un plateau surplombant l'Odivir, peut-être un peu moins large ici que cinq lieues en amont. Même rue principale bordée de chaque côté d'allées perpendiculaires boueuses et parsemées de flaques, mêmes maisons carrées de bois aux toits pentus couverts de chaume.

Ils n'apercevaient plus l'escorte du questeur dans le lointain. Elle avançait à marche forcée, ce qui, selon Orik, confirmait la volonté du légat de prendre de l'avance sur eux. Ils ne croisèrent pas âme qui vive entre les constructions métamorphosées par la pluie en ombres grises. Des cris déchirants attirèrent leur attention alors qu'ils s'apprêtaient à sortir du village. Ils ranimèrent dans l'esprit de Renn des scènes confuses et pénibles de son enfance. Il lança un regard en direction des bruits, entrevit, une cinquantaine de pas plus loin au bout d'une allée perpendiculaire, des ombres regroupées face à une palissade. Une impulsion le poussa à se diriger vers le groupe sans solliciter l'avis d'Orik. Il s'engagea dans l'allée parsemée de larges flaques. C'est à peine s'il entendit la voix du guerrier lui

criant de revenir sur ses pas. Il lui fallait absolument savoir ce qui se passait plus loin, se confronter avec ses souvenirs. Trois femmes et un vieillard se tenaient serrés devant une barrière de planches épaisses et jointes sur lesquelles deux hommes nus, l'un âgé d'une quarantaine d'années et l'autre n'ayant pas dépassé les seize ans, avaient été crucifiés par les poignets et les pieds. Le plus âgé était mort, le plus jeune vivait encore. Ses suppliques incessantes s'achevaient en râles déchirants qui se confondaient avec les sanglots des femmes. Le vieillard au visage raviné et aux épaules affaissées pleurait en silence.

Renn se tint d'abord à l'écart, par respect pour leur chagrin, puis il croisa le regard de l'adolescent supplicié et y lut une telle souffrance qu'il en fut bouleversé. L'apprenti se revit une dizaine d'années en arrière sur la place centrale de son village natal devant six corps crucifiés sur une palissade similaire et agités de spasmes. Les soldats avaient contraint les habitants du village à assister à l'agonie des condamnés, qui avait duré toute la nuit et une partie du jour suivant. Du haut de ses sept ou huit ans, Renn avait éprouvé des difficultés grandissantes à tenir sur ses jambes tremblantes, et il avait fallu que son père l'empoigne par le col de sa tunique pour l'empêcher de s'effondrer. Ceux qui étaient tombés avaient reçu plusieurs coups de fouet dont les lanières leur avaient lacéré profondément la peau.

Il comprit peu à peu la supplique de l'adolescent.

— Tuez-moi… Ne me laissez pas… souffrir… tuez-moi… par pitié…

Ni les femmes ni le vieillard, éplorés, ne lui porteraient le coup de grâce.

— Tu t'en charges ?

La voix d'Orik fit sursauter l'apprenti, qui ne l'avait pas entendu approcher dans son dos.

— Je ne comprends pas que personne ne l'ait détaché, ajouta le guerrier à voix basse.

— Ils craignent un retour du questeur et de ses hommes. La loi nous oblige à les laisser au minimum quinze jours sur les planches. Si on les détache plus tôt, on risque de finir comme eux.

— Les familles régnantes sont informées de ces pratiques ?

Renn l'ignorait : cloîtrées tout en haut de la cité d'Arkane, les familles régnantes étaient des entités inaccessibles, quasiment légendaires. Le

guerrier agrippa la poignée de son espadon par-dessus son épaule.

— Finissons-en. Nous avons encore un long chemin jusqu'à Arkane.

Renn s'interposa.

— C'est à moi de le faire.

— Tu en es sûr ?

L'apprenti répondit d'un hochement de tête énergique : être au plus près de lui-même, en cet instant, c'était donner le coup de grâce à cet adolescent et mettre fin aux cris désolants qui le hantaient depuis sa plus tendre enfance. Il tira son épée, s'approcha de la palissade, crut percevoir un encouragement dans les yeux mi-clos de l'agonisant, posa la pointe de la lame à l'emplacement de son cœur. La pluie délayait les rigoles de sang qui s'écoulaient le long des bras et sur les flancs de l'adolescent. Renn s'efforça de maîtriser ses tremblements. S'éloignerait-il encore un peu plus de l'enchantement en prenant une autre vie ? Il enfonça d'un geste résolu la lame entre les côtes du supplicié. Elle lui transperça le cœur et se ficha dans le bois de l'autre côté. Renn l'y maintint plantée jusqu'à ce que la tête de l'adolescent retombe sur sa poitrine en exhalant un dernier souffle, puis il la retira et l'essuya soigneusement sur son pantalon avant de la remiser dans son fourreau.

Il se tourna ensuite vers les femmes et le vieillard, non qu'il redoutât leur jugement ni ne cherchât leur approbation ; il éprouvait seulement le besoin de s'immerger dans leur regard. Une femme s'avança vers lui : une quarantaine d'années, quelques fils blancs piqués dans sa chevelure brune, des rides profondes sur son front, des yeux rougis par le chagrin. Renn devina qu'elle était la mère et l'épouse des condamnés. Elle le dévisagea avec ferveur avant de lui prendre les mains et de l'enlacer. Tout l'amour et la reconnaissance d'une mère dans son étreinte.

— Venez vous sécher et vous restaurer chez moi, proposa-t-elle.

Renn interrogea le guerrier du regard. Orik acquiesça d'un mouvement de tête. En dépit de son endurance, il ressentait sans doute lui aussi l'envie pressante de se mettre un moment au sec et au chaud avant de reprendre le chemin.

28

BOUFFONNERIES

Vieillir est la plus belle et la pire des choses,
La pire, quand elle obscurcit l'âme et le cœur,
La plus belle, si, par elle, croît la capacité d'aimer.

Proverbe des Dits,
Arkane

Affublée d'une extravagante perruque blonde, d'un masque d'oiseau cuivré, d'une robe mauve froufroutante, de cothurnes qui la grandissaient de six pouces et rendaient sa démarche incertaine, Oziel s'efforça d'entrer dans le jeu des comédiens. Ils lui avaient attribué le rôle de Zelsilla, souffre-douleur des six autres déesses du fleuve, pour complaire à la foule, ravie de voir la maudite maltraitée, ridiculisée, humiliée. Gelsame et Alena, grimées en sorcières, sautaient sur tous les prétextes pour la rouer de coups de bâton ; Pétroccio, portant gros ventre, faux sabre et masque de pirate de l'Odivir, feignait de voler à son secours, mais il trébuchait à chacun de ses pas et finissait par s'étaler sur les planches ; Livor jouait le fourbe qui s'alliait tantôt aux sorcières tantôt au pirate, selon ses intérêts.

La nuit était tombée depuis un bon moment. Les rangs des spectateurs s'éclaircissaient peu à peu, mais les hommes qui avaient molesté Oziel, regroupés sur un côté de l'estrade, attendaient patiemment leur heure tout en riant à gorge déployée aux facéties des comédiens. La fugitive s'était crispée la première fois que les deux comédiennes avaient levé leurs bâtons pour la frapper. Elles maîtrisaient leurs gestes à la perfection et ne lui faisaient aucun mal malgré la violence apparente de leurs coups. De temps à autre, Pétroccio se plantait sur le devant de la scène et se lançait dans un

monologue improvisé qui parodiait les déclamations emphatiques des diseurs. Lorsque les rires et les applaudissements de la multitude couvraient sa voix, il substituait aux mots une succession de gestes à l'effet comique irrésistible. Les yeux de Gelsame, Alena et Livor, devenus à leur tour spectateurs, brillaient d'admiration derrière les fentes oculaires de leurs masques. Parfois, Pétroccio se rapprochait d'Oziel pour lui faire une déclaration d'amour burlesque qui s'achevait systématiquement par une bataille contre les deux sorcières.

— Combien de temps encore allons-nous jouer les idiots ? soupira Alena au fond de la scène tandis que Pétroccio en occupait le devant, exécutant une nouvelle pantomime.

— Jusqu'à ce qu'ils partent, si j'ai bien compris, répondit Livor à voix basse.

— Ils ne partent pas…

— Tant que Pétroccio les amuse. Mais leur estomac réclamera bientôt son dû, et ils finiront bien par rentrer chez eux.

Comme pour confirmer les propos de Livor, l'assistance se clairsema rapidement. Des hommes qui guettaient Oziel comme des oiseaux de proie, dont le couvreur qui avait fourni la corde, tournèrent eux-mêmes les talons et se fondirent dans l'obscurité.

— La meilleure chance de les faire tous déguerpir, maintenant, c'est de leur réclamer de l'argent…

Joignant le geste à la parole, Livor se munit d'une sébile, descendit par le marchepied latéral et présenta la coupelle argentée aux spectateurs des premiers rangs. Comme il l'avait prévu, ils se détournèrent et se dispersèrent dans la nuit comme des oiseaux effrayés par un fauve. La voix puissante de Pétroccio fracassa le silence qui retombait sur la place.

— À votrrre bon cœurrrr, mes seigneurrrrs et vous mes dames, soyez générrreux pour ceux qui ont eu le grrrand honneurrr de vous diverrrtirrr.

Alena entreprit d'éteindre les lampes suspendues qu'ils avaient allumées au crépuscule, puis Gelsame actionna le mécanisme du rideau qui se déploya dans un froissement prolongé.

— De plus en plus radins, maugréa Pétroccio.

Il retira son masque et, de la manche bouffante de sa chemise, essuya son visage perlé de gouttes de sueur. Livor revint sur l'estrade en secouant la sébile d'un air dépité.

— Pas un ark, pas même de quoi nous payer un coup à boire.

Pétroccio écarta le rideau pour glisser son visage dans l'entrebâillement.

— Plus un chat. Juste un jeune homme blond au visage amoché. On dirait qu'il attend quelque chose.

— Il est avec moi, intervint Oziel. Ils l'ont battu avant de s'en prendre à moi.

— Vous êtes sûre que c'est lui ?

Oziel rejoignit Pétroccio et passa à son tour la tête entre les deux pans du rideau. Arjo était seul face à l'estrade, son bâton plaqué contre sa jambe. Son visage livide flottait sur le fond ténébreux comme l'un des masques de tragédie ornant les murs de certaines pièces du domaine du Drac. Oziel l'invita à la rejoindre sur la scène. Il balaya les environs d'un regard circulaire avant de se diriger vers le marchepied et de passer de l'autre côté du rideau.

— Bienvenue parmi nous, jeune homme ! déclara Pétroccio.

— Il m'accompagne dans les Bas, précisa Oziel.

— Peut-être porte-t-il un nom ? lança Alena. Peut-être acceptera-t-il, lui, de nous le révéler ?

Arjo consulta Oziel du regard ; la pâleur et la blondeur du jeune servant tranchaient sur la pénombre retombée sur la scène.

— Je m'appelle Arjo, répondit-il d'un ton empreint de fierté.

— Eh bien, jeune Arjo et vous, dame mystère, la voie est désormais dégagée, déclara Pétroccio. Si vous vous rendez à la Porte des Marches, soyez sur vos gardes : l'endroit est malfamé la nuit.

— Tu veux dire que c'est le rendez-vous de tous les coupe-jarrets, de tous les égorgeurs, de toute la racaille des Dits ! grogna Livor. Vous feriez mieux d'attendre demain pour descendre dans les Marches.

— Nous n'avons pas le temps d'attendre, objecta Oziel.

Pétroccio retira son faux ventre, puis sa chemise deux fois trop grande pour lui, dévoilant un torse à la fois fin et musclé. Les deux comédiennes avaient également commencé à se changer sans chercher à se dissimuler derrière les paravents dressés sur le pourtour de la scène. Oziel admira leurs corps pulpeux, généreux, leur peau soyeuse qui lui rappelait la sienne d'avant l'emprise de la mécrose.

— Oh, oh, mystérieuse et pressée ! s'exclama Pétroccio. Vous m'intriguez diablement, dame !

— On ne t’a jamais appris à te mêler de tes affaires ? lui lança Gelsame.

— Je ne t’ai jamais entendu protester quand je m’immisce dans les tiennes !

— Toi et moi, c’est différent : nous sommes du même monde, celui des apparences, des illusions.

Pétroccio marqua sa désapprobation d’un claquement de langue avant d’enlever son pantalon et de s’essuyer, nu comme un ver, à l’aide d’un tissu.

— La vérité se cache souvent là où on ne l’attend pas, répliqua-t-il. C’est ce qui fait la différence entre un cabotin et un vrai comédien.

Gelsame, vêtue d’une courte confidente, s’approcha de lui et lui déposa un baiser sonore sur les lèvres. Leur absence de pudeur incommoda cette fois Oziel. Au domaine du Drac, jamais un homme ni une femme ne se serait exhibé nu devant des inconnus.

— Tu as été bon, ce soir, mon amour, très bon même, mais garde les pieds sur terre, ou tu vas finir par t’envoler, ajouta la comédienne blonde.

— Ne t’inquiète pas, ma belle, j’ai bourré mes chaussures de gros cailloux.

Pétroccio ponctua sa réponse d’un rire tonitruant.

— On vient ! s’écria Alena.

Des bruits de pas et de voix enflèrent dans le silence restauré. Livor se précipita vers le rideau tandis que Pétroccio enfilait en toute hâte un pantalon.

— La garde ? demanda Gelsame.

— Une troupe de spadassins et deux foueurs, répondit Livor. Ils viennent par ici.

Arjo lança un regard inquiet à Oziel, qui se félicita de ne pas s’être débarrassée de son déguisement malgré l’odeur insupportable des étoffes et de la perruque.

— Qu’est-ce qu’ils nous veulent ? souffla Alena.

Pétroccio se tourna vers Oziel.

— À nous, rien…

Arjo se plaça devant elle et leva son bâton d’un air menaçant.

— Pas la peine, mon garçon, nous n’allons pas la livrer à ces tueurs.

Une voix rugueuse les interpella.

— Holà !

Livor passa de l’autre côté du rideau.

— Que se passe-t-il, mes seigneurs ?

— Nous cherchons une femme, une mécrosée. Nous pensons qu'elle se cache dans les environs. Vous ne l'auriez pas vue ?

— Nous ne sommes que d'humbles comédiens, mes seigneurs, nous venons tout juste d'achever notre représentation, et nous sommes en train de ranger nos costumes et notre décor…

— Réponds à la question, bouffon !

La respiration d'Oziel se suspendit. Son propre sort et l'avenir d'Arkane tenaient entièrement, en cet instant, entre les mains de ces saltimbanques. Même s'ils l'avaient tirée des griffes de la foule, rien ne prouvait qu'ils la protégeraient d'implacables assassins à la solde des comploteurs des Hauts. Les deux comédiennes, qui continuaient de se rhabiller avec des gestes nerveux, n'en menaient visiblement pas large. Pétroccio, ayant enfilé une ample chemise blanche, semblait lui-même tendu.

— Nous n'avons pas vu la mécrosée à laquelle vous faites allusion, mes seigneurs, finit par répondre Livor.

— Tu ne verras aucun inconvénient, bouffon, à ce que nous inspections tes tréteaux.

— Ça changerait quelque chose si j'y voyais un inconvénient ?

— Rien. Ouvre donc ce rideau et allume les lampes.

— À vos ordres, mes seigneurs…

Livor repassa de l'autre côté des lourdes tentures. Ses yeux globuleux volèrent comme des oiseaux affolés de l'un à l'autre de ses compagnons, puis il se rendit dans un coin de la scène pour ouvrir le rideau.

— Ne bougez pas, dame, chuchota Pétroccio. Et toi, Arjo, lâche ce bâton.

Il alluma les trois lampes à huile suspendues à l'aide d'un flammoir à mèche d'amadou. Une fois le rideau tiré, les spadassins s'approchèrent de la scène, tenant en laisse deux grands foueurs au poil noir. La troupe comptait une dizaine d'hommes. Un seul d'entre eux n'était pas masqué. Contrairement aux autres, coiffés de chapeaux aux larges bords, vêtus d'amples capes dissimulant leurs armes, il portait une tenue sobre et claire de dignitaire. La pénombre empêchait Oziel de savoir s'il s'agissait d'un membre d'une famille ou d'un officier supérieur d'une armée des Hauts, puis elle aperçut une dague en forme de bec passée dans sa ceinture. Un fils de la maison du Dauphin. La couleur jaune clair de ses vêtements en fut la

confirmation lorsqu'il se présenta dans la lumière des lampes et grimpa sur la scène en compagnie de trois spadassins et d'un foueur. Oziel discerna ses traits encore enrobés des rondeurs de l'enfance. Elle ne se souvenait pas de lui. Rien d'étonnant : les relations avaient toujours été distendues, parfois même inexistantes, entre le Drac et le Dauphin. Il n'avait sans doute pas atteint ses quinze ans. Ses yeux, en revanche, avaient la férocité et l'acuité d'un fauve en chasse, dissuadant qui que ce soit de se fier à son air poupin.

Le foueur lâché par son maître explora la scène en grognant. Les deux comédiennes se retinrent de hurler lorsqu'il s'approcha d'elles. Le regard acéré du fils du Dauphin se posa sur Oziel. Elle craignit qu'il ne la force à retirer son masque et à dévoiler ses bandages. Les spadassins et le foueur restés sur la place inspectaient les espaces vides entre les tréteaux qui supportaient les planches. L'animal renifla brièvement Pétroccio, qui peina à garder son impassibilité, puis frôla de son énorme museau les jambes et le bassin d'Oziel. Elle ne ressentit cette fois aucune peur. Le foueur poussa un grondement de dépit et retourna près de son maître sans s'intéresser à Arjo.

— Comme vous pouvez le constater, mes seigneurs, nous n'avons rien à cacher… (Pétroccio avait retrouvé sa superbe ; son intervention lui valut une moue désapprobatrice de Livor.) Vous avez parlé d'une mécrosée, poursuivit-il sans tenir compte de la mimique de son compère. Ça fait plusieurs années qu'on n'a pas vu de cas de mécrose dans la cité d'Arkane.

— Cette femme n'est pas une mécrosée ordinaire, répondit le fils du Dauphin. (Sa voix en train de muer se perchait par intermittences dans les aigus.) C'est une meurtrière et une insoumise. Nous la recherchons pour qu'elle reçoive son juste châtiment.

— Peut-être nous ferez-vous la bonté de nous dire qui vous êtes, mon seigneur ?

— Jestal, cinquième fils de la maison du Dauphin. (Il s'était redressé et drapé dans l'attitude hautaine attendue de la part d'un héritier de famille régnante.) Vous ne mentiriez pas à un légat du Conseil ?

— Notre métier est de mentir, mon seigneur, mais nous savons faire la différence entre la farce et la vie réelle.

— Tu as la langue bien pendue, bouffon ! (Le ton du fils du Dauphin était devenu cassant.) Gare à toi si j'apprends un jour que tu t'es moqué de moi.

— Ne vous inquiétez pas, mon seigneur : je sais très bien à qui j'ai affaire.

Le regard de Jestal se promena avec une lenteur crispante sur la scène, sur les deux comédiennes, sur Arjo, sur Oziel. De nouveau, le sang de cette dernière se glaça lorsque les yeux perçants du fils du Dauphin s'enfoncèrent dans les siens.

— Pouvons-nous nous remettre à notre rangement, mon seigneur ? demanda Pétroccio. Il est tard, nous sommes affamés, épuisés, et la pluie va bientôt tomber.

Jestal acquiesça d'un hochement de tête, puis, d'un mouvement du bras, il ordonna aux spadassins de descendre de l'estrade. Il attendit qu'ils se fussent regroupés en contrebas sur la place pour ajouter :

— Si jamais une information vous parvient au sujet de cette femme mécrosée, je compte sur vous pour nous en informer.

— Où pourrons-nous vous trouver, mon seigneur ?

— Au palais de l'administration des Dits. Ils transmettront toute information aux différents groupes de recherche.

Après s'être incliné de manière ridiculement cérémonieuse, le fils du Dauphin rejoignit ses hommes sur la place. Oziel respira une fois que la petite troupe se fût évanouie dans l'obscurité.

— Fichons le camp avant qu'ils reviennent, croassa Livor. (Il désigna Oziel.) S'ils se rendent compte que nous les avons bernés, ils nous tueront sans autre forme de procès. Ce rejeton du Dauphin est plus vaniteux que mille paons. Si l'idée lui était venue de lui demander de retirer son masque, nous aurions été massacrés, Pétroccio ! Tout ça pour protéger une meurtrière.

— C'est ce qu'il prétend, réfuta Pétroccio. Laissons à cette dame la possibilité de se défendre.

Il se rapprocha d'Oziel, immobile sur un côté de la scène.

— Plus tard ! maugréa Livor.

Pétroccio récusa l'injonction de son confrère d'un revers de main.

— Eh bien, dame, ce godelureau du Dauphin vous a traitée de meurtrière. Quel inavouable secret se cache donc sous cette robe d'infamie ?

Oziel hésita : révéler la vérité aux comédiens risquait de les compromettre et de contrarier son propre dessein. Plus il y aurait de monde

dans la confidence, moins elle serait en sécurité. Mais elle n'eut pas le cœur à mentir à des gens qui lui avaient sauvé la vie à deux reprises.

— J'ai tué un fils de famille qui était sur le point de me violer. (Elle ne laissa pas ses émotions altérer la fermeté de sa voix.) Ma propre famille a été massacrée. Un complot ourdi par les autres familles régnantes et des forces obscures menace l'ensemble des populations d'Arkane. On m'a inoculé la mécrose pour m'aider à fuir : la maladie me permet de garder mon visage dissimulé et de tromper le flair des foueurs ou des furtifs. Je dois rejoindre mon frère aîné dans les Fonds. Lui seul est capable de rétablir l'équilibre dans la cité et dans le pays.

— Qu'est-ce qu'il fait dans les Fonds ?

— Il a été condamné à l'exil par le Conseil des Sept. Son bannissement était la première étape du complot.

— Une belle histoire ! siffla Livor. On la croirait inventée par un diseur !

Il éteignit les lampes l'une après l'autre et referma le rideau.

— La mécrose n'a rien d'une belle histoire, releva Gelsame. On peut donc la provoquer volontairement ?

— Ceux qui me l'ont inoculée appartiennent à un ordre mystique nommé la Résurrection, répondit Oziel. Ils ont une grande connaissance des plantes et des minéraux.

— J'ai entendu parler de la Résurrection, acquiesça Pétroccio. Et de son pendant, la Désolation.

— La Désolation est l'une des forces de la conjuration.

Livor commença à ranger les costumes, les accessoires et les postiches dans deux grandes malles en bois munies de roulettes.

— Vous n'allez tout de même pas ajouter foi à ses balivernes ! glapit-il sans s'interrompre dans sa tâche. Moi je dis qu'il faut foutre le camp et la laisser se débrouiller seule.

— Après toutes ces années de pratique théâtrale, Livor, tu ne sais toujours pas distinguer la vérité du mensonge ? fulmina Pétroccio.

— Oh ! toi, du moment qu'il y a un jupon dans les parages, tu es prêt à croire n'importe qui !

— Merci pour moi, protesta Gelsame.

— N'écoute pas ce rabat-joie, ma douce…

Un silence pesant ponctua l'échange entre les deux hommes ; ce fut Alena qui le rompit.

— Tout ça ne nous dit pas ce qu'on fait…

— On ne peut pas les laisser aller seuls à la Porte des Marches, avança Pétroccio.

— Tu penses qu'on doit les accompagner ?

Les premières gouttes dégringolèrent des nues. Des cris lointains, animaux ou humains, lacéraient régulièrement le silence emmitouflant les Dits. Les façades n'étaient plus que des ombres figées et grises d'où se détachaient de rares fenêtres éclairées.

— Il va bientôt pleuvoir des cordes. (Pétroccio tendit la main devant lui.) Pas un temps à mettre un foueur dehors, pas vrai ? (Il éclata de rire.) Je propose qu'on les emmène à la maison. Demain, on y verra plus clair.

— Sans moi ! rugit Livor.

— Comment ça, sans toi ?

— Tu cherches les ennuis, pas moi. Si tu continues de chaperonner cette mécrosée, nos chemins se séparent. Définitivement.

Pétroccio se dirigea à grandes enjambées vers son confrère.

— Mon vieux Livor, je choisis de n'avoir rien entendu, car je sais que tu ne penses pas ce que tu dis.

Livor recula avec une expression de défi.

— Ça fait trop longtemps que je tolère tes lubies, sieur Pétroccio. (Chacun de ses mots jaillissait de sa bouche comme une flèche acérée, la colère déformait ses lèvres et gonflait la veine sinueuse et sombre sillonnant sa tempe.) Que j'endure ton orgueil, ton mépris. Un faire-valoir, voilà ce que je suis pour toi, un valet qui te sert la soupe, un obscur cabot tout juste bon à te mettre en valeur.

— Je t'ai toujours considéré comme un partenaire, comme mon égal, se défendit Pétroccio, désarçonné par la virulence de l'attaque. Les rôles sont distribués en fonction de l'âge, du physique, des particularités. Il n'en est pas un supérieur à l'autre, et tu le sais.

Livor signifia sa désapprobation d'un claquement de langue.

— Tu prends seul des décisions qui engagent l'ensemble de la troupe. Tu as joué avec nos vies en plaçant cette meurtrière sous ton immense aile généreuse.

— Ils allaient la brûler…

— En quoi cela nous concerne-t-il ?

Les épaules de Pétroccio s’affaissèrent, comme alourdies par les reproches de son interlocuteur.

— Où est-il passé, le Livor qui a accueilli chez lui l’enfant perdu que j’étais ? (Une tristesse incommensurable imprégnait sa voix.) Où est-il passé, le Livor charitable qui invitait à sa table les miséreux qui frappaient à sa porte ? Où est-il passé, le Livor flamboyant qui donnait des fêtes somptueuses ? Où est-il passé, le Livor dont les rires enjoués incarnaient la générosité, la joie ? Où donc est passé le grand Livor ?

Une moue d’amertume étira les lèvres de Livor.

— Tu ne t’es pas rendu compte, parce que tu ne t’intéresses qu’à toi, que j’avais vieilli, répondit-il.

— Depuis quand l’âge endurcit-il le cœur ?

— Il endurcit tout, les artères, le caractère, la peau, la voix, le geste… Il n’y a qu’un petit bout qui se ramollit pendant que le reste devient dur comme du bois. Laissez-moi maintenant. (La tête basse, Livor marcha d’une allure heurtée vers le marchepied.) Je viendrai reprendre mes affaires dans quelques jours.

— Ne fais pas l’idiot. Où comptes-tu habiter ?

— Ne t’inquiète pas pour moi, je me débrouillerai.

Alena le rattrapa, plaquant d’une main contre sa poitrine le haut de sa robe pas encore boutonnée.

— Où est-il passé, le Livor qui m’a aimée et donné tant de plaisir ?

— Tu l’as quitté, souviens-toi.

Il disparut au coin de la scène derrière le rideau. Le bruit de ses pas résonnant sur les marches de bois, puis sur les dalles de pierre, décrut peu à peu. Les trois comédiens s’étaient statufiés, indifférents aux gouttes de plus en plus épaisses qui dégringolaient des nues.

Oziel rompit le silence oppressant.

— Je suis désolée, c’est à cause de moi qu’il est parti.

Alena se retourna et lui adressa un sourire teinté de détresse.

— Vous n’y êtes pour rien : le fruit était mûr, tôt ou tard, il serait tombé.

— Rentrons avant d’être complètement trempés, proposa Pétroccio. Je vous engage, dame, à garder votre déguisement, hormis vos cothurnes : on ne doit plus vous voir en tenue de mécrosée.

Ils ramassèrent rapidement les effets disséminés sur les planches et les entassèrent en vrac dans les deux malles.

— Vous laissez la scène ici ? s'étonna Oziel.

— Elle ne nous appartient pas, elle est à la disposition de toute troupe ou de tout apprenti diseur qui souhaite donner un spectacle en public, précisa Gelsame.

Ils descendirent les malles de l'estrade, puis, les roulant sur les dalles, ils traversèrent la place en direction du rempart. La pluie se mit à tomber, drue, rageuse.

— Le ciel est avec nous ! s'exclama Pétroccio. On ne risque pas de croiser une patrouille ou d'autres spadassins.

Ils s'engouffrèrent dans une ruelle au milieu de laquelle s'écoulait une rigole gonflée par l'averse.

— On a quand même eu une foutue chance d'avoir affaire à un puceau, ajouta le comédien avec un petit rire.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Oziel.

— Ce godelureau du Dauphin a peur des femmes. Il crevait d'envie de vérifier quelle femme se cachait sous votre masque, mais il n'a pas osé.

29

L’EMBUSCADE

Ho, nous sommes les enfants du fleuve,
Ho, notre père nourricier,
Ho, nos bateaux sont nos maisons,
Ho, l’équipage, notre famille,
Ho, nous n’avons pas de femme,
Ho, nous avons toutes les femmes,
Ho, nos enfants croissent sur les rives,
Ho, le soleil nous tanne la peau,
Ho, la pluie creuse nos rides,
Ho, l’eau sera notre tombeau…

La Chanson des Fleuviots,
Rives de l’Odivir,
Pays d’Arkane

L’attaque se produisit à l’aube au milieu d’une forêt de grands roseaux aux panaches mouchetés. Une dizaine d’hommes vêtus de hardes, armés de massues et de haches, surgirent devant Orik et Renn. Un bref coup d’œil par-dessus son épaule prévint l’apprenti que d’autres assaillants s’étaient déployés derrière eux. Le guerrier s’en était également rendu compte et s’était positionné de manière à garder les deux groupes dans son champ de vision. Il avait déjà tiré son espadon de sa gaine et ses yeux avaient pris la teinte sombre d’un ciel de tempête. Sa posture, jambes fléchies, tête légèrement penchée, lame plantée le long de sa jambe, associée à son impassibilité et à sa concentration dissuadait les agresseurs de lancer l’offensive.

Renn empoigna à son tour son épée. Ces hommes étaient sans doute des bandits de grand chemin, des détrousseurs qui s'en prenaient aux voyageurs et rançonnaient de temps à autre les villages des rives de l'Odivir. Il se secoua : la pluie qui avait tombé toute la nuit l'avait empêché de dormir, et le manque de sommeil lui engourdissait le corps. Ils avaient pourtant trouvé un abri, une ancienne bergerie abandonnée depuis des lustres mais encore imprégnée d'odeurs animales. Le crépitement des gouttes sur le toit de lauze et l'humidité montant du sol de terre ne lui avaient pas permis de goûter le repos malgré la fatigue de trois jours de marche. Il s'était remémoré, avec une pointe de nostalgie, la courte halte dans la maison de la femme dont il avait achevé le fils agonisant. Reconnaissante d'avoir abrégé les souffrances de son enfant, elle avait offert à Renn des vêtements et des bottes ayant appartenu au défunt, nettement plus confortables que ses frusques. Elle lui avait également remis une sorte de cape munie d'une capuche et badigeonnée d'une huile qui empêchait l'eau de traverser le tissu. Elle leur avait ensuite servi un gâteau délicieux, et l'apprenti aurait volontiers prolongé le plaisir si Orik ne s'était pas levé pour donner le signal du départ. Depuis, ils avaient marché sans trêve pendant trois jours, ne dormant qu'une sixte par nuit, s'arrêtant seulement deux fois pour manger entre le matin et le crépuscule. Il ne restait plus grand-chose de leurs réserves.

Les rayons du soleil percèrent les nuages effilochés et enflammèrent les gouttes perlant aux panaches des roseaux. Le fredonnement du courant de plus en plus violent du fleuve, invisible du chemin, résonnait dans le silence matinal à peine troublé par les trilles des oiseaux et les frissonnements des tiges.

— On n'en a pas après toi.

L'un des assaillants au visage raviné et encadré d'une barbe emmêlée, le chef de la bande probablement, s'était adressé à Orik.

— Alors, laissez-nous passer et tout ira bien pour vous, répliqua ce dernier.

L'homme pointa l'index sur Renn.

— Toi, tu peux passer, pas lui.

— Il n'a pas d'argent ni quoi que ce soit d'autre qui pourrait vous intéresser.

— Fiche le camp, et tu garderas la…

La pointe de l’espadon frappa le malandrin à la gorge avec une violence telle que sa tête se détacha presque de son cou. Il oscilla un petit moment sur lui-même avant de s’effondrer lourdement sur le dos. La fulgurance du coup porté par son compagnon stupéfia Renn. S’il n’avait perçu le gargouillis du sang s’écoulant de la gorge béante du brigand, il aurait pu croire qu’Orik, de nouveau en garde, n’avait pas bougé. Les autres membres de la bande, abasourdis, comprirent que la besogne ne serait pas aussi aisée que prévu.

— S’il vous reste un minimum de raison, laissez-nous passer, gronda le guerrier.

Ils ne réagirent pas.

— Ce garçon est avec moi, et personne ne touchera un seul de ses cheveux, ajouta Orik.

— Ils ne sont que deux, cria une voix. Pensez à la récompense.

Comme réveillés en sursaut, les malandrins brandirent leurs massues et leurs haches. Le guerrier ne les laissa pas prendre l’initiative, il fondit sur le groupe situé à sa gauche, plongea son espadon dans la poitrine d’un premier adversaire, dans la gorge d’un deuxième, se retourna, fonça sur le groupe situé à sa droite, frappa une fois d’estoc et une fois de taille, se recula tandis que ses deux victimes s’affaissaient, se replaça en posture de garde, sa lame rougie de sang collée contre sa jambe, son visage voilé de toute la noirceur du monde. Dépassé par les événements, Renn s’efforça de reprendre empire sur lui-même, d’anticiper l’attaque suivante.

Elle n’eut pas lieu. Refroidis par la démonstration du guerrier, les brigands tournèrent les talons et s’égaillèrent dans les roseaux. Orik essuya la lame de son espadon dans l’herbe et le remisa dans son fourreau.

— Pourquoi n’en voulaient-ils qu’à moi ? (La réponse se dessina dans l’esprit de Renn à peine eut-il posé la question.) Ça a sans doute un rapport avec le questeur…

— Il a reçu ses ordres, confirma Orik. Et ses ordres sont de te tuer. Comme si tu représentais un danger pour les familles régnantes d’Arkane.

Ses yeux avaient recouvré leur couleur ordinaire. Avec les quatre cadavres étendus dans la boue du chemin qui achevaient de se vider de leur sang, les taches pourpres sur sa cotte de mailles étaient les seuls vestiges de l’intensité du combat.

— Moi ? Un danger ? s’exclama Renn.

— Quelque chose en toi leur fait peur.

— Comment est-ce possible ? Ils ne m'ont jamais vu.

— Il n'est pas toujours besoin de voir pour savoir. Cherche en toi : il y a forcément une raison.

L'apprenti réfléchit, l'épée toujours en main. Il lui paraissait invraisemblable, absurde, que les familles régnantes d'Arkane aient ordonné qu'on le mette à mort. En quoi pouvait-il bien les gêner ? S'il fallait établir un lien, il devait certainement chercher du côté d'Anaïth et de ses prophéties qui lui avaient valu d'être traitée de vieille folle.

— Ma grand-mère la connaît peut-être, reprit-il. Mais je ne suis pas sûr qu'elle soit encore vivante.

— Ton village est sur la route d'Arkane, non ? Nous nous y arrêterons.

La proposition provoqua chez Renn une réaction mitigée : impossible de déterminer si la perspective de revoir sa famille le réjouissait ou non. Quel accueil lui réserveraient ses parents, ses frères, ses sœurs ? Il devait reconnaître, au plus profond de lui, qu'il n'avait pas très envie de se soumettre à leurs regards, hormis à celui d'Anaïth.

Avec le retour du soleil montait une chaleur moite caractéristique des rives du fleuve. Renn glissa l'épée dans son fourreau, se défit de son manteau huilé qu'il plia et tassa dans le sac de tissu qui lui servait de besace.

— Les détrousseurs n'iront pas réclamer leur récompense au questeur, affirma Orik. Il saura donc qu'ils ont échoué et nous enverra d'autres assassins. À partir de maintenant, nous devons nous méfier de chaque homme que nous croiserons.

L'apprenti se surprit à n'éprouver aucune peur, sans doute parce que, malgré l'assaut des malandrins, il n'acceptait pas encore l'idée d'être la cible de tueurs dépêchés par les familles gouvernantes ; elle lui semblait aussi irréelle que l'une de ces histoires qui circulaient sur les rives du fleuve, où les déesses apparaissaient à de pauvres paysans pour leur confier des tâches incongrues.

— Tu dois absolument découvrir pourquoi ils veulent t'éliminer, reprit le guerrier.

— Qu'est-ce que ça changera ?

— On combat mieux l'ennemi dont on connaît les motifs. Je me demande si… (Orik marqua un temps de silence.)… leurs intentions sont

liées à l’arrivée prochaine des Conquérants du Nord.

Les paroles du guerrier ajoutèrent à la perplexité de Renn. Il ne pouvait s’agir que d’une erreur, une monumentale erreur. On s’en rendrait bientôt compte en haut lieu, on lui ficherait la paix, il redeviendrait un anonyme des rives de l’Odivir, il essaierait d’intégrer l’équipage de l’un de ces grands bateaux qui descendaient le fleuve jusqu’au port des Bas d’Arkane, il coulerait des jours paisibles au fil de l’eau, oubliant qu’il avait dans sa jeunesse touché du doigt l’enchantement en changeant un bloc de pierre en cruette. Il se reprit. L’avenir ne s’annonçait pas aussi paisible qu’il ne l’imaginait : il avait suivi l’avant-garde de l’armée du Nord, il avait affronté l’un de ses soldats, il avait vu charger les serkars, ces créatures monstrueuses à la puissance dévastatrice, et il doutait fort que les troupes des familles régnantes aient les moyens de résister à de tels adversaires. Que resterait-il du pays d’Arkane après le passage des terribles Conquérants du Nord ?

L’activité fluviale de plus en plus soutenue les informa qu’ils approchaient du port de Kollan. Les hurlements stridents des débardeurs et des hommes d’équipage crevaient la rumeur sourde colportée par le vent chaud et humide. La pluie avait repris à l’aube et s’était arrêtée au milieu du jour. Renn avait alors enlevé manteau et tunique, et, avide de savourer les caresses de l’air et du soleil sur sa peau, avait marché torse nu jusqu’au crépuscule.

Ils avaient traversé plusieurs villages d’importances diverses, dont deux établis au niveau du fleuve, totalement ou partiellement inondés. Les femmes aux robes retroussées et les adolescents vêtus de pagnes courts repiquaient le ghoor, la céréale aux grains foncés, presque noirs, qui constituait la base de l’alimentation des populations des rives, dans les parcelles recouvertes par les eaux et délimitées par des murets. Des bateaux de différentes tailles, les uns mus par des voiles rectangulaires, les autres par des rames, se croisaient sur le miroir piqueté du fleuve large à cet endroit de plus d’une lieue. D’autres, amarrés bord à bord, s’entrechoquaient le long de quais où s’agitaient une multitude de porteurs et de chariots.

La ville de Kollan se perchait en haut d’une falaise vertigineuse à la blancheur aveuglante. On y accédait par une route creusée à même la roche

qui montait en lacets serrés à flanc de paroi. Orik et Renn se mêlèrent au flot de piétons et d'équipages qui encombraient la voie dans les deux sens. La pente raide cisailla les jambes de l'apprenti, lourdes des précédentes journées de marche. Les paroles du guerrier s'étant frayé un chemin dans son esprit, il se méfiait de chaque homme qu'il croisait. Chaque visage, tanné, buriné, anguleux, rond, évidé, ridé, lui semblait désormais hostile, chaque silhouette entrant dans son champ de vision avait l'allure d'un assassin en puissance. Il avait fini par admettre le fait que le questeur avait soudoyé des bandits de grand chemin pour le tuer, lui, Renn, anonyme fils de paysan des rives. S'il n'avait pas trouvé d'explication plausible à cet étrange acharnement, l'inquiétude n'avait cessé de grandir en lui au fur et à mesure qu'ils s'étaient rapprochés de Kollan. Une tension permanente lui nouait les muscles et lui vrillait les nerfs. Les encombrements des grandes villes, propices aux embuscades, réduisaient considérablement les possibilités d'intervention d'Orik. Sans la protection du guerrier, il errerait comme un animal sans défense parmi les hordes de prédateurs. Il vérifiait sans cesse du regard que son compagnon marchait près de lui. Ils s'arrêtaient à la moindre bousculade et attendaient que les protagonistes en aient terminé avec les insultes et les horions pour se remettre en chemin. De même, lorsque deux voitures se croisaient, ils se rangeaient sur le côté pour les laisser passer.

En haut de la falaise, la route se transformait en une rue étroite et bordée de hautes maisons en pierre blanche aux toits de chaume, et la cohue, de plus en plus dense, les bloquait régulièrement sous les auvents étayés par des piliers de bois.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Renn.

Orik garda les yeux rivés sur la foule qui s'écoulait avec une lenteur crispante au milieu des voitures et de leurs attelages.

— Essayons de trouver un embarquement sur un bateau à destination d'Arkane.

— Comment ?

— Il doit y avoir un endroit dans cette ville où se font les recrutements. Demandons dans cette taverne.

Il désignait l'enseigne ovale suspendue au-dessus d'un auvent de l'autre côté de la rue, un estaminet du nom de l'*Ibis Mauve*. Il leur fallut un bon bout de temps pour traverser l'artère bondée. Même si les heurts et les

invectives se multipliaient autour d'eux, personne ne s'en prit à Orik malgré ses puissants coups d'épaule qui manquaient de renverser les hommes ayant la mauvaise fortune de croiser son chemin. Dans l'odeur lourde de la ville s'entremêlaient la transpiration, la crasse, le crottin, les épices, la cuisine et la vase du fleuve.

Après avoir poussé la porte de la taverne, ils plongèrent dans une pénombre qui, après la luminosité aveuglante de la rue, prenait des allures de ténèbres. Les tables étaient toutes occupées par des hommes affairés à boire du vin ou de cette bière tirée du ghoor dont l'amertume avait rebuté Renn la première fois qu'il l'avait goûtée. La plupart jouaient aux cartes. L'apprenti crut reconnaître un jeu qui se pratiquait également chez lui. Les figures étaient en tout cas identiques à celles des cartes en usage dans son village : les bonnes représentaient les déesses du fleuve et leurs animaux associés, les mauvaises le monstre Harana, les akchas et les autres créatures grimaçantes des enfers.

Un homme portant un plateau s'approcha d'eux et leva des yeux circonspects sur le guerrier.

— Vous désirez une table, mes seigneurs ?

— Un renseignement, répondit Orik. Nous cherchons à embarquer sur un bateau à destination d'Arkane. Où peut-on se faire enrôler ?

Le serveur réfléchit quelques instants, son regard luisant passant sans cesse du guerrier à l'apprenti. L'impression fugitive traversa Renn qu'il avait été informé par le questeur ou ses sbires et qu'il avait fait le rapprochement entre le jeune homme en face de lui et le garçon traqué par les autorités d'Arkane.

— Je connais quelqu'un qui recrute pour une louque en partance pour Arkane dans deux jours.

— Une louque ?

— Un bateau à voile. Le plus grand du fleuve. Il a bientôt fini son chargement de ghoor, d'épices et de bois précieux.

— Nous ne sommes pas marins…

— J'ai cru comprendre qu'il cherchait des vigiles pour prévenir les actes de piratage. Avec la sécheresse de ces deux dernières années, le ghoor a pris une telle valeur que tout le monde se l'arrache. (Le serveur observa la salle ; les voix des clients roulaient sous les poutres du plafond comme des fracas d'orage.) Vous voyez la table libre là-bas ? Allez vous asseoir en

attendant que je contacte mon homme. Qu'est-ce que je vous sers ? Vin ? Bière ? De quoi manger ?

— Nous n'avons pas d'argent, objecta Orik.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Alors, de quoi manger.

Le serveur se dirigea aussitôt vers la porte située sur un côté du comptoir. Le guerrier et l'apprenti louvoyèrent entre les chaises et s'assirent à la table libre proche d'une fenêtre qui donnait sur la rue.

— Je me méfie de lui, murmura Renn. Il n'a pas l'air franc.

— Nous ne pouvons plus nous fier à qui que ce soit. (Orik se défit de la gaine de son espadon et la reposa contre sa chaise.) Nous devons seulement être vigilants.

— Pourquoi vous encombrer de moi ? Seul, vous auriez plus de chances d'atteindre Arkane.

Le guerrier lança un regard excédé à l'apprenti.

— Tu n'as toujours pas saisi que tu avais un rôle capital à jouer dans l'avenir d'Arkane ? Mon but, désormais, est moins de prévenir les familles gouvernantes que de t'accompagner jusqu'à la cité.

— Qu'est-ce que j'irais faire dans la cité ?

— Comment le saurais-je ? (Orik s'inclina avec un sourire.) Je ne suis que ton humble garde du corps.

Une jeune femme à l'air triste vint déposer sur leur table des assiettes plates qui contenaient chacune un photan, un poisson du fleuve, une portion de ghoor, des légumes verts baignant dans une sauce noire, et un pain à la croûte dorée et à la mie moelleuse. Elle ajouta les couverts, deux hanaps et un pichet d'un vin légèrement sucré nettement meilleur que celui des paysans de l'amont du fleuve.

Ils mangèrent en silence. Le goût fade du photan rappela à Renn les repas familiaux où revenaient souvent les poissons du fleuve. Il se retourna à plusieurs reprises, tracassé par une sensation de chaleur sur sa nuque. Un homme assis à une table voisine le fixait avec insistance, et, à nouveau, il se sentit traqué, cerné par une multitude d'informateurs à la solde du questeur. Son père ne s'était pas arrêté à Kollan deux ans plus tôt, « trop cher et malfamé », avait-il maugréé ; il avait continué sa route jusqu'à la tombée de la nuit et garé le chariot sur une petite grève déserte et isolée par une haie de roseaux.

Le ciel s’étant rapidement couvert de nuages, la pluie tomba de nouveau à la fin de leur repas. Une averse violente tambourina sur l’auvent et les pavés de la rue, dispersant les piétons et les voitures avec une rare efficacité, précipitant l’avènement de la nuit.

Le serveur revint en compagnie d’un homme au crâne chauve, au visage rond, à la barbe noire et fournie. Ses petits yeux rusés, cruels, ne s’accordaient pas avec sa bonhomie apparente. Sa tenue, gilet sans manches passé par-dessus une tunique claire, pantalon bouffant resserré aux chevilles, révélait son appartenance au monde des fleuviots, les marins du fleuve. Avant de s’asseoir, il évalua Orik et Renn du regard à la fois distant et acéré d’un marchand de bestiaux.

— Voici maître Bleg, glissa le serveur en ramassant les assiettes vides. Je vous laisse.

L’homme barbu, le menton posé sur ses mains croisées, poursuivit son observation en silence, puis, sans crier gare, s’empara du hanap de Renn, le remplit de vin et le vida d’une traite.

— Paraît que vous cherchez un embarquement ?

Sa voix haut perchée, presque féminine, n’était pas non plus assortie à sa carrure.

— Votre bateau a bien la cité d’Arkane pour destination ? demanda Orik.

Maître Bleg écarta les bras avec un petit rire.

— Où voulez-vous qu’il aille ? Tous les bateaux en partance de Kollan sont pour Arkane la Grande. Les autres villes ne sont que des escales pour le ravitaillement et des bordels pour les fleuviots. (Il se pencha vers le guerrier pour ajouter, sur le ton de la confidence :) C’est au marché de gros d’Arkane qu’on obtient les meilleurs prix. C’est que ces chères familles des Hauts et leurs courtisans dépendent entièrement de la corporation des bateliers pour assurer leur subsistance, alors, on en profite un peu. Je te propose un travail de vigile. Le fleuve grouille de pirates, et il est fort possible qu’ils essaient de nous aborder.

— Vous propose, tu veux dire, corrigea le guerrier.

Les yeux ronds et sombres de maître Bleg se posèrent un bref instant sur Renn.

— Il n’est pas assez costaud pour faire un bon vigile.

— Ne te fie pas aux apparences, rétorqua Orik. Tu nous prends tous les deux ou tu ne nous prends pas.

Un éclat de colère embrasa le regard du fleuviot, qui se servit un deuxième verre de vin et le vida également d'une traite.

— Je n'aime pas trop qu'on me cause sur ce ton, marmonna-t-il en s'essuyant les lèvres d'un revers de main. Mais, comme les gars dans ton genre sont rares dans le coin, je vais accepter tes conditions. Je vous engage tous les deux. La solde, c'est cinq arks par jour de navigation et trois arks par jour d'escale.

— Quand partons-nous ?

— Dans deux jours à l'aube. Rendez-vous sur le quai des Joliges demain soir. La louque s'appelle l'*Audacieuse*.

Maître Bleg se leva et extirpa de la poche de son gilet une bourse de cuir qu'il jeta négligemment sur la table.

— Cette avance vous permettra de passer la nuit en ville. N'oubliez pas : l'*Audacieuse*, quai des Joliges, demain soir.

Il s'éloigna entre les tables et sortit de la taverne. Orik ouvrit la bourse et étala les pièces métalliques sur le bois.

— Vingt arks. Qu'est-ce qu'on peut faire avec ça ?

Le repas leur en coûta deux. Ils quittèrent la taverne et cherchèrent un endroit où passer la nuit en toute sécurité. Ils trouvèrent, dans une ruelle plongée dans la pénombre, une auberge qui disposait d'une chambre libre. Le tenancier leur réclama trois arks et un supplément de deux arks pour un bain chaud. Comme ils en mouraient d'envie tous les deux, Orik paya sans rechigner les cinq arks.

Située au premier étage, la chambre vaste et dotée de deux fenêtres comptait deux lits et deux bacs de bois que des soubrettes remplirent d'eau brûlante. Chacune d'elles dut transporter et vider une dizaine de grands seaux en fer-blanc. Bien que compatissant, Renn n'osa pas leur proposer son aide. Imitant le guerrier, il s'allongea sur son lit en attendant qu'elles en eussent terminé, puis, une fois la porte fermée, il se dévêtit et se glissa avec volupté dans le bain brûlant.

Il crut qu'il allait s'endormir comme une masse aussitôt couché, mais, tandis que la respiration sifflante et régulière d'Orik sapait régulièrement le silence, le sommeil ne voulut pas de lui. Les pensées tournant et retournant dans sa tête le harcelaient comme une nuée de cracasses. Chaque bruit

montant de la rue et s’échouant dans la pièce lui chuchotait qu’on venait le tuer. La mort qui rôdait autour de lui donnait un prix inouï à sa vie. Après une enfance morne sur les rives de l’Odivir et deux pénibles années d’apprentissage dans l’atelier de maître Hauhorn, il avait goûté les prémices de l’enchantement, les prémices de l’amour avec Yseh, les promesses d’un rôle essentiel dans l’avenir d’Arkane, et il refusait que la mort le cueille au seuil d’une vie qui s’annonçait exaltante. Une petite voix sarcastique insinuait alors qu’il était seulement la proie d’une imagination délirante et d’un orgueil insensé.

Imagination, l’attaque des malandrins sur le chemin ? Imagination, le comportement du questeur ? Les visions prophétiques d’Anaïth ? La sculpture de la cruette ?

Des craquements retentirent.

On marchait dans le couloir.

L’apprenti s’empara de l’épée posée près de son lit. Il s’abstint de prévenir Orik, doutant de ses perceptions et refusant de le réveiller inutilement, se rendit à tâtons près de la porte et vérifia de la main que le verrou était bien tiré. Les craquements s’interrompirent, des chuchotements leur succédèrent. Prenant conscience qu’il était nu, Renn se sentit vulnérable. Trop tard pour enfiler un pantalon. La poignée de la porte tourna lentement sur son axe en émettant un grincement à peine audible. Les visiteurs nocturnes poussèrent l’huis, mais le verrou leur interdit d’entrer dans la chambre.

30

LA CHAMBRE SECRÈTE

Que sais-tu de ton destin,
Qui peut te conduire dans les Hauts ou te précipiter dans les Fonds ?
Qui joue ton sort aux dés ?
Les déesses ? Elles ont bien d'autres choses à penser.
Tes parents ? Ils ont trop à faire avec eux-mêmes.
Toi ? Pourquoi en ce cas te heurtes-tu aux portes fermées ?
Pourquoi certaines s'ouvrent-elles et d'autres demeurent fermées ?
Ta seule part est d'accompagner le mouvement.
Si tu t'y opposes, ta souffrance empirera,
Si tu dois être bourreau, sois un bon bourreau,
Si tu dois être légionnaire, combats de toutes tes forces,
Si tu dois être patriarche, protège ta famille et les intérêts de la cité,
Si tu dois être mendiant, sache tendre le bras et sourire aux passants.
Laisse la destinée te prendre sous son aile.

Geste arkanienne : La tirade du destin,
Niveau des Dits,
Arkane

Lovia revint en tenue de soubrette au milieu du jour avec un panier qui contenait de la nourriture et un pichet de vin. Mourant de faim, Noy

n’attendit pas qu’elle lui rapporte les dernières nouvelles pour se jeter sur le pain et un morceau de viande salée.

— Eh bien, messire, vous ne faites pas semblant quand vous avez faim !

Elle le laissa manger un moment, avant de lui verser du vin dans un hanap.

— Ils continuent de fouiller le domaine, reprit-elle. Ils pensent que vous n’avez pas eu le temps d’en sortir, mais, au cas où, ils contrôlent la Porte du Laz et patrouillent dans les rues des Hauts. Le patriarche Amiol a l’air très peiné de la perte de dame Elvare. Il ne lui accordait pourtant plus ses faveurs depuis la naissance de leur dernier, les réservant à sa fille Adamanta ; oh, pardon ! j’oublie qu’elle est maintenant votre épouse. En tout cas, il est très remonté contre vous et clame à qui veut l’entendre qu’il ne laissera à personne d’autre le soin de vous écorcher vif.

Elle s’efforçait de parler d’une voix posée, mais son débit par instants haché et ses gestes mal maîtrisés trahissaient une peur immense, et Noy se dit qu’il lui en demandait beaucoup, trop sans doute pour une femme de son âge et de sa condition.

Il but une gorgée de vin rouge dont l’amertume réveilla en lui un souvenir confus, mangea un nouveau morceau de viande accompagné d’une bouchée de pain, puis vida le hanap pour étancher une soif dévorante.

Il comprit son erreur lorsque l’âpre saveur du vin s’associa au visage d’Adamanta.

— Petite…

Il cracha aussitôt le contenu de sa bouche. Trop tard : les herbes ajoutées au vin produisaient déjà leurs effets. Incapable de tenir sur ses jambes, il s’effondra sur le carrelage comme un sac vidé de ses grains. Le lit, la table de chevet et la silhouette de Lovia se mirent à danser autour de lui. Il voulut se relever en prenant appui sur une chaise, mais ses mains glissèrent sur le bois et il s’affaissa de nouveau sur le dos.

Il crut entendre la voix de la servante, lointaine, déformée, comme emportée par une tempête.

— Désolé, messire, je n’avais pas le choix…

Ses pensées lui échappèrent, s’amalgamèrent en un tourbillon confus d’où émergea une vague colère contre Lovia et sa propre naïveté.

Sa première sensation, lorsqu'il reprit connaissance, fut la caresse d'un air chargé d'humidité sur son visage. Une odeur parfumée, agréable, masquait les relents de puanteur qui tapissaient les lieux. Il entrouvrit les yeux, ne discerna que des formes vagues figées dans l'obscurité, l'ombre grise d'un mur un peu plus loin. Aucun bruit ne troublait le silence. Il eut besoin d'un peu de temps pour reconstituer la succession d'événements qui l'avaient conduit dans cet endroit. On l'avait dévêtu et installé dans un lit confortable, une constatation qui le surprit : les criminels finissaient d'habitude sur une paillasse infestée de vermine dans un cachot insalubre au milieu des fous et des gobats. Les poudres versées dans son vin avaient cessé leur effet et abandonné un vague goût d'amertume dans sa gorge. Combien de temps était-il resté inconscient ?

Ses yeux s'habituant à la pénombre, il vit qu'il se réveillait dans une chambre spacieuse meublée d'une armoire, d'un fauteuil, d'une table, de deux chaises, et pourvue d'une minuscule lucarne d'où provenait le remugle que ne parvenaient pas à chasser les malles à parfum disposées en divers endroits de la pièce. Il se leva et se rendit près de la porte, encore flageolant. Il eut beau en tourner à plusieurs reprises la poignée, elle demeura hermétiquement close. Elle n'était pas en bois, mais faite d'un métal épais et rugueux que n'égayait aucune fioriture. Elle paraissait en tout cas inviolable, indestructible. Il reporta son attention sur la lucarne : une rangée de barreaux distants d'un pouce l'un de l'autre interdisait tout passage.

Il revint s'allonger sur le lit, engourdi par une fatigue soudaine probablement liée à l'absorption du philtre. Il ne ressentait aucune haine pour la servante, chez qui la peur avait fini par l'emporter. Comment lui en vouloir ? Il replongea dans un sommeil agité, peuplé de cauchemars hantés par les visages de son oncle Jelioy, de dame Elvare, d'Oziel du Drac et d'Adamanta.

La lumière du petit jour qui se glissait par la lucarne et contraignait les ténèbres à se tapir dans les recoins, le réveilla. Des éclats de voix, des rires, des cris d'animaux lointains lui rappelèrent les matins du domaine du Corridan, au point qu'il aurait pu se croire dans sa propre chambre.

Il se redressa. C'est alors qu'il les vit.

Trois silhouettes entre le pied du lit et le mur du fond.

L’une d’elles était Adamanta de l’Orbal, dont la ressemblance avec dame Elvare le frappa davantage que lors de leur première rencontre. Vêtue d’une robe blanche, les cheveux défaits, elle le dévisageait avec un sourire indéchiffrable. Les deux autres n’étaient pas des hommes, mais deux créatures aux yeux rouges et aux faces bestiales.

Des akchas.

Il n’eut pas le temps d’en avoir peur.

— Comment te sens-tu, Noy ?

— Pourquoi… pourquoi…, bredouilla-t-il.

— Pourquoi un assassin de ton espèce n’est-il pas en ce moment même dans un cachot sordide de la Légion ?

Les éclats du rire d’Adamanta restèrent un long moment en suspension sous le plafond de la chambre. Elle s’assit au pied du lit et rajusta sa robe. Noy surveilla les réactions des deux démons, qui restèrent impassibles.

— Pour deux raisons, reprit l’adolescente. D’abord parce que tu es mon époux et que nul n’a le droit de t’exécuter sans mon accord. Ensuite, parce que je sais que tu n’es pas l’assassin de ma mère. (Elle désigna les akchas d’un mouvement de tête.) Voici les meurtriers. Ils m’attendaient dans la chambre nuptiale afin que je puisse te les présenter, mais votre… imprudence, à ma mère et à toi, a failli te coûter très cher. Me coûter très cher. J’aurais été désolée de te perdre, j’ai besoin de toi en vie, Noy du Corridan.

— Je ne comprends pas, dit-il d’une voix fêlée par l’irritation.

— Tu comprendras bientôt.

Elle se jucha sur le lit et, à quatre pattes, vint s’installer près de lui. Elle effleura de l’index la cicatrice sur sa joue avant de se pencher sur lui et d’emprisonner sa lèvre inférieure entre ses dents.

— Je ne t’en veux pas pour toi et ma mère, reprit-elle.

Il fut soulagé de récupérer sa bouche intacte.

— Ma mère n’a reçu que ce qu’elle méritait, continua-t-elle en faisant passer sa robe par-dessus sa tête.

Son opulente poitrine se suspendit à quelques pouces du visage de Noy.

— Elle pensait que tu me ramènerais sur le chemin ordinaire d’une famille régnante, mais c’est moi qui dispose de ta vie.

— Que font ces créatures avec toi ?

— Ces créatures, comme tu dis, se nomment Ramna et Carbya. Ils viennent des profondeurs de la terre.

— Des akchas ?

Elle glissa la pointe de l'un de ses seins entre les lèvres de Noy dont le désir, attisé par les effleurements du tétin, se déploya en lui avec une violence soudaine, incontrôlable.

— Je vois que tu gardes quelques notions des légendes arkaniennes.

— Je sais aussi que leur présence annonce les temps de destruction et de souffrance.

— Il est temps qu'Arkane paie sa dette.

— Quelle dette ?

Elle s'assit à califourchon sur lui.

— Plus tard. Nous avons mieux à faire pour le moment.

— La présence de ces démons ne te gêne pas ?

— Pourquoi nous gêneraient-ils ? Ils n'entendent rien aux choses de l'amour.

— Qu'est-ce que tu leur as fait pour qu'ils t'obéissent ?

— Ils t'obéiront à toi aussi. Sans doute mieux qu'à moi. Ne t'inquiète plus de quoi que ce soit, tu es sous ma protection, Noy du Corridan. J'ai fourni au patriarche Amiol et à la justice des Hauts un coupable idéal, un palefrenier simple d'esprit. Tu ne seras plus importuné.

— Pourquoi tu…

Elle étouffa sa question d'un baiser. La suavité de sa bouche lui fit oublier dame Elvare, Oziel du Drac, ses parents, ses frères… Le plaisir avec elle, par elle, en elle, était vertigineux, un enchantement vénéneux auquel il ne pourrait jamais résister. Elle le domptait, le soumettait, comme les akchas qui, figés près du lit, les regardaient s'aimer sans manifester la moindre émotion.

Les démons poussèrent le lit et dégagèrent une trappe métallique fermée par un énorme cadenas dont Adamanta détenait la clef.

— Personne d'autre que moi n'entre dans cette pièce, personne d'autre ne connaît le secret de ce passage. (Elle se tourna vers Noy et le fixa d'un air vaguement torve.) À part toi, évidemment. Les époux ne doivent-ils pas tout partager ?

— Comment as-tu pris connaissance de ce passage ?

Adamanta glissa la clef dans le cadenas et la fit tourner à deux reprises avant que l'arceau ne se débloque dans un claquement.

— Mon père me l'a montré juste avant mes quatre ans.

— Amiol ?

— Ma mère, bavarde comme elle était, t'a certainement confié que le patriarche de l'Orbal n'est pas mon vrai père. Cet endroit n'était alors qu'un réduit où personne ne mettait les pieds. J'ai demandé à Amiol de l'aménager en chambre réservée à mon seul usage. Il était réticent au départ, alors j'ai dû recourir à des arguments plus… persuasifs. Les hommes ont des points faibles qui les rendent étonnamment dociles…

— Tu as utilisé des poudres, des philtres, comme avec moi ?

Elle éclata de rire.

— Je suis le véritable philtre.

— Qui est ton père ?

Elle releva la tête et, de nouveau, le dévisagea avec insistance, comme pour pénétrer dans son esprit. Bien qu'elle ressemblât en cet instant à une enfant démoniaque, elle ne le rebuta pas.

— Quelle importance ?

— Je croyais que les époux partageaient tout…

— J'espère ne pas m'être trompée sur ton compte, Noy du Corridan.

— Qu'attends-tu de moi ?

Les akchas soulevèrent la trappe. Noy comprit d'où provenait l'odeur de putréfaction qui infestait la chambre. Visiblement excités, les démons semblaient pressés de se glisser dans l'ouverture d'une largeur de deux hommes, mais ils n'agiraient pas tant qu'Adamanta ne leur en aurait pas donné l'ordre.

— Allons chercher la réponse en bas.

Elle enflamma une première torche qu'elle tendit à Noy et se munit d'une deuxième qu'elle garda éteinte et cala sous son bras.

— Les akchas n'en ont pas besoin, nous si.

Ils se faufilèrent dans l'ouverture et entamèrent la descente.

— Si quelqu'un entre dans la chambre, il va découvrir la trappe, fit observer Noy.

— Aucun risque : personne ne peut forcer la porte.

— Et par la lucarne ?

— Elle est protégée par une double rangée de barreaux qui empêche qui que ce soit de l'approcher.

— Tu as tout prévu.

— Sache que je ne laisse jamais rien au hasard… Ma seule erreur est de t'avoir perdu de vue le soir de nos noces.

Ils dévalèrent d'abord les barreaux d'une échelle fixés à même la roche. La lumière de la torche révélait un conduit circulaire semblable à un puits. On ne discernait aucune aspérité, aucune trace des outils qui l'avaient foré. La paroi incurvée était aussi lisse, aussi douce, qu'une lame d'acier polie. Les akchas progressaient de plus en plus vite, pressés de retrouver les profondeurs de la terre. Ils n'inspiraient plus aucune frayeur à Noy. La vitesse à laquelle il s'était habitué à leur présence l'étonnait. Ils prenaient peu à peu l'aspect rassurant de foueurs dressés, prêts à défendre leurs maîtres avec une loyauté et une férocité sans faille.

Les barreaux aboutissaient à un réseau de galeries qui plongeaient en pente raide dans le cœur de la pierre. Étant donné la fraîcheur des lieux, Noy fut reconnaissant à Adamanta d'avoir prévu pour lui des vêtements et des chaussures.

— Le retour est plus pénible que l'aller, précisa-t-elle.

— Nous sommes à quelle profondeur ?

— Environ au niveau des Labeurs. Il nous reste encore pas mal de chemin à parcourir.

— Qui a foré ces galeries ?

Leurs voix restaient un long moment entrelacées sous les voûtes.

— Les mêmes sans doute qui ont creusé le Laz.

— Dans quel but ?

— Aménager un réseau de secours, je suppose. Réservé à leur seul usage. Les torcherons en ont certainement oublié l'existence.

— Comment ton père l'a-t-il découvert ?

— On le lui a montré.

— Qui ?

— Tu poses parfois trop de questions.

Les éclats acides du rire d'Adamanta s'envolèrent dans l'obscurité.

— Tu ne t'es jamais perdue dans ce labyrinthe ?

— Il suffit de suivre les akchas. Eux ne se perdent jamais.

Comme pour illustrer les dires de l'adolescente, les démons s'engouffrèrent dans l'une des cinq galeries qui s'ouvraient devant eux.

La descente leur prit une bonne demi-sixte. Les pentes s'accentuaient par endroits, les obligeant à prendre appui sur les parois pour ne pas glisser. Les akchas marchaient quant à eux d'un pas assuré dans les passages les plus raides. Ils se retournaient régulièrement pour attendre les deux humains, leurs yeux rouges brillant dans les ténèbres comme des étoiles maléfiques.

Noy n'en revenait pas de la facilité avec laquelle il s'était glissé dans le monde d'Adamanta. Elle avait certes usé de philtres, des sortilèges de son corps pour briser sa volonté, mais il y avait autre chose, une évidence, un sentiment qu'il avait enfin trouvé sa place, son fidèle reflet, son âme jumelle. Dame Elvare et Oziel du Drac n'étaient déjà plus que de lointains souvenirs, les résurgences d'un monde enfui, enfoui. Sa seule famille se réduisait désormais à son épouse, cette adolescente indomptable qui marchait à ses côtés dans les boyaux du socle d'Arkane. Son destin, il en prenait conscience à l'instant, ne le conduisait pas sur le trône de patriarche du Corridan, ni au Conseil des Sept, il suivait un autre chemin, un chemin tortueux, dangereux, exaltant, autrement plus excitant que les sempiternelles querelles et alliances entre maisons régnantes. Maître Okart n'aurait sans doute pas approuvé son choix, lui qui s'était escrimé à le transformer en parfait fils de famille, mais le précepteur était parti, le laissant seul maître de son existence. Un rôle lui était dévolu, sans doute important, dans l'avenir de la cité, et il lui tardait maintenant de découvrir lequel. Il se demanda où Adamanta, qui ne souffrait visiblement pas de la fatigue, puisait son énergie. Elle semblait parfois sans âge, inhumaine, plus qu'humaine, au-delà des limites assignées aux mortels. Il lui trouvait de la beauté, une beauté peut-être moins évidente que celle de dame Elvare ou d'Oziel du Drac, une beauté incomplète, intrigante, originale. Le souvenir du plaisir fulgurant ressenti en elle continuait de résonner dans son corps.

Aux parois lisses creusées dans la roche succédèrent des passages creusés dans la terre, signe qu'ils évoluaient dorénavant sous le niveau des Fonds. La lumière de la torche éclairait des étais de bois sommaires disposés tous les trois pas. Des courants d'air à peine perceptibles diffusaient une forte odeur d'humus. Le sol devenait spongieux, parsemé par endroits de flaques peu profondes.

— Nous arrivons bientôt dans le royaume des Fonds, murmura Adamanta. (Elle lui saisit la main et la pressa avec ferveur.) Un royaume dont tu seras bientôt le roi, Noy. Et dont je serai la reine…

31

LA VIE D’ARTISTE

Si tu veux être riche,
Ne choisis pas la vie d’artiste,
Si tu veux remplir tes poches,
Trouve un travail honnête,
Si tu veux construire une belle maison,
Ne perds pas ton temps sur les planches,
Si tu veux fonder une famille,
Ne fréquente pas les femmes qui se donnent en spectacle,
Si tu veux vieillir paisiblement,
Ne dilapide pas ta jeunesse sur une scène,
Si tu veux être enterré dignement,
Cesse de vivre indécemment.

Complainte du comédien,
Niveau des Dits
Arkane

Les comédiens occupaient une maison délabrée sujette aux fuites d’eau, abandonnée depuis des lustres selon Pétroccio lorsqu’ils l’avaient investie trois ans plus tôt. Personne ne les en avait chassés, si bien qu’ils s’en considéraient désormais comme les propriétaires légitimes. Comme ils n’avaient pas les moyens de l’entretenir, ils la laissaient se dégrader peu à peu, se contentant de placer des récipients sous les fuites et de colmater les brèches des murs avec des tissus ou des morceaux de bois. Quant aux portes et fenêtres, elles étaient tellement vermoulues qu’elles semblaient sur le point de se dégonder à chaque coup de vent. Mais l’endroit restait

chaleureux avec les tentures vives décorant toutes les pièces et les meubles baroques défraîchis probablement récupérés dans des demeures prestigieuses. Les décors de théâtre posés çà et là concouraient à renforcer cette impression de légèreté, d'insouciance et de gaieté.

— Il faudrait quand même qu'un jour nous réparions cette fichue toiture, soupira Pétroccio, les yeux rivés sur les gouttes qui tombaient du plafond maculé d'auréoles.

— Ne t'avise surtout pas d'essayer de le faire toi-même, l'admonesta Gelsame. Le toit est perché à plus de six toises, et je n'ai pas envie que tu te brises les os.

— Tu tiens donc un peu à moi, ma belle ?

Elle esquiva en riant la main de son amant qui tentait de lui caresser la joue.

— Je n'ai pas envie de te ramasser à la cuillère…

Ils allumèrent un feu dans la cheminée et réchauffèrent les restes du déjeuner dans un chaudron suspendu à la crémaillère. Oziel appréciait la compagnie des comédiens : ils lui rappelaient la fantaisie d'Ulio dont les frasques avaient provoqué de mémorables chambardements dans le domaine du Drac. Il lui était arrivé d'entrer à cheval dans la salle à manger où ses parents recevaient une délégation officielle. Ses absences prolongées et injustifiées, qui duraient parfois plus de cinq jours, mobilisaient un grand nombre de serviteurs envoyés à sa recherche dans les rues des Hauts. Le patriarche Nunzio avait feint l'exaspération à chaque incartade, mais son indulgence coupable envers son dernier fils l'avait retenu de prononcer les sanctions appropriées.

— Les temps sont de plus en plus durs. (Pétroccio avait quitté la table, assiette en main, pour finir son repas devant la cheminée ; la lassitude lui creusait les joues et rendait ses traits plus saillants, plus durs.) Tant que nous n'aurons pas d'engagement pour les Hauts, nous en serons réduits à gagner une poignée d'arks les jours fastes.

— Comment trouve-t-on un engagement ? demanda Oziel.

— Par les fureteurs, répondit Alena. (Elle prit le temps de boire une gorgée de vin avant de préciser :) Des mandataires qui assistent aux spectacles donnés dans les Dits pour choisir les meilleurs et les engager pour les fêtes des Hauts.

— Je suis surprise que vous n’ayez jamais été choisis. Vous avez davantage de talent que bien des diseurs et comédiens qui se sont produits au domaine familial…

Pétroccio se leva, posa l’assiette sur la table et s’étira avec la grâce d’un félin.

— Le problème, dame, c’est que les fureteurs se répartissent les Dits par secteurs. (Il réprima un bâillement.) Et que Gelsame a refusé les avances de celui qui s’occupe de notre quartier.

— Tu aurais préféré que je couche avec lui ? protesta Gelsame.

— Évidemment que non. (Pétroccio se rapprocha d’elle, lui posa les mains sur les épaules et lui glissa un baiser dans le cou.) J’aurais été désespéré que tu offres ton joli corps à cette face de gobat.

— Désespéré pour toi ou pour moi ?

— Pour les deux, ma chère.

— Tu tiens donc un peu à moi, mon beau ?

Il éclata de rire.

Le repas achevé, ils allouèrent la chambre de Livor à Arjo tandis qu’Alena proposa la sienne à Oziel, affirmant qu’elle n’avait pas sommeil, qu’elle resterait un moment devant la cheminée et dormirait au besoin dans l’un des divans de la salle à manger. À la première heure, Pétroccio accompagnerait les deux invités à la Porte des Marches. Tous les trois déguisés, ils passeraient pour une troupe ambulante allant donner une représentation au niveau inférieur.

— Il vous arrive de jouer dans les Marches ? s’étonna Oziel.

— Et même plus bas, répondit Alena. Dans les Labeurs et les Bas, on reçoit autant de cailloux et d’insultes que d’arks.

— Il nous est arrivé de repartir avec les vêtements en lambeaux, ajouta Gelsame.

— Et d’être obligés de donner du bâton et du poing pour nous sortir des griffes de la foule, renchérit Pétroccio. Quand ils n’aiment pas un spectacle, ils utilisent des arguments saignants ! Il nous est également arrivé d’être engagés par un riche armurier des Marches et de gagner confortablement notre vie.

— Tu parles ! s’exclama Alena. Il ne nous a même pas fallu deux nuits pour dilapider notre fortune !

— Et tu le regrrrrettes ? (Roulant des yeux fous, Pétroccio avait accompagné son intervention de grands gestes de désespoir qui le faisaient ressembler à un pantin désarticulé, provoquant les rires d'Oziel et d'Arjo.) Tu aurrrais voulu garrrder ce bel arrrgent pourrr tes vieux jourrrs ?

Elle haussa les épaules.

— Tu sais bien que non : mon panier est encore plus percé que le tien.

Après avoir refermé la porte de la chambre, Oziel ressenti l'irrésistible besoin de se dévêtir, de dénouer ses bandelettes et de se contempler, à la lueur de la lampe à huile, dans le miroir à l'encadrement doré posé contre un mur.

La maladie avait progressé. Les excroissances avaient poussé un peu partout sur son corps, qui ressemblait désormais à un arbre couvert de fruits sombres et vénéneux. Ses traits s'effaçaient dans le chaos qu'était devenu son visage. De sa beauté originelle, tant vantée par Ulio, ses parents et les servantes qui s'occupaient d'elle, ne subsistait que sa somptueuse chevelure brune.

Des soupirs et des gémissements provenant de la chambre de Pétroccio et Gelsame s'échouaient par vagues dans le silence nocturne hanté par le grondement de la pluie. Elle leur prêta attention. Ils s'amplifiaient peu à peu, et elle ressentit la jouissance qu'ils contenaient. Elle avait entrouvert les portes du plaisir avec Ulio, mais ne les pousserait sans doute jamais, une constatation qui, davantage que la vue de son corps profané, l'emplit de tristesse. Elle se mit à trembler et eut tout juste le temps de se jeter sur le lit avant de perdre l'équilibre. Des gouttes d'eau s'écrasèrent en une succession de sons cristallins dans un seau métallique posé près de la fenêtre. Frissonnante, elle laissa passer la crise avant d'aller souffler la lampe à huile dont l'éclat lui blessait les yeux. Elle se rendit compte qu'elle s'était éteinte toute seule, que la lumière tombait d'une autre source.

D'yeux, plus précisément.

Perchés à deux toises de hauteur, juste sous le plafond.

Une joie immense chassa sa détresse lorsqu'elle reconnut le drac. La créature ailée se rapprocha d'elle en semant une traîne de poussières scintillantes.

— Où étais-tu passé ? murmura-t-elle.

Le drac vola au-dessus d’elle. Il lui sembla que ses arabesques exprimaient l’allégresse, comme s’il se réjouissait lui aussi des retrouvailles. Sa chaleur la réchauffa, l’enveloppa de bien-être. Les gémissements mêlés et prolongés des deux amants sonnèrent la fin de la joute dans la chambre d’à côté.

Le drac se posa sur le lit tout près de la tête d’Oziel. Son odeur de minéral fondu escamota les relents de moisissure qui flânaient dans la pièce. Des éclairs étincelants zébraient ses flancs écailleux, des flammes s’échappaient de sa gueule entrouverte. Elle s’immergea tout entière dans l’or de ses yeux et eut l’impression de perdre toute limite, de n’être plus qu’une brûlure vivante, un feu pur. Elle n’éprouvait pas de douleur, seulement une sensation de puissance phénoménale difficile à comprimer dans les limites de son corps. Ses pensées s’éparpillèrent, se désagrégèrent. Dans son esprit défilèrent des images qui n’appartenaient pas à sa mémoire, des paysages qu’elle n’avait jamais vus, des visages inconnus, des montagnes enneigées, un désert de sable ocre, et, plus loin encore, une étendue d’eau bleue parcourue de vagues écumantes.

Un campement près d’une ville aux ruines encore fumantes. Une multitude de tentes claires, une armée, des milliers et des milliers de soldats aux uniformes sombres, des centaines de créatures hautes de deux toises aux crânes bosselés et à l’épiderme gris foncé, des dizaines de balistes géantes posées sur des chariots traînés par de gigantesques animaux à cornes. Elle comprit que le drac lui dévoilait l’armée ennemie dont avaient parlé le pétrocle et le servant suprême de la Désolation. Un ost redoutable, constitué d’hommes aux trognes terrifiantes et de monstres surgis tout droit des mondes infernaux. Elle ne voyait pas comment Arkane, malgré ses remparts, malgré ses labyrinthes, pourrait s’opposer à un tel adversaire. Ni comment Matteo, si elle réussissait à le prévenir, parviendrait à organiser la résistance. Des nuages noirs, menaçants, roulaient au-dessus du campement comme des promesses de ténèbres éternelles.

D’autres paysages, d’autres images se substituèrent à la terrifiante armée : une ville établie sur une falaise au bord d’un fleuve, des bateaux alignés le long d’un quai, une bâtisse dans une rue sombre, un couloir, deux silhouettes tentant d’ouvrir une porte et, de l’autre côté de l’huis, un garçon maigre aux cheveux en bataille, nu et armé d’une épée. Pourquoi le drac lui montrait-il cet adolescent tout juste sorti de l’enfance aux traits anguleux

non dépourvus de charme ? La profondeur de ses yeux, qui paraissaient voir au-delà des apparences, la fascina. Les hommes dans le couloir étaient probablement mus par l'intention de le tuer. Quel lien cette scène avait-elle avec la conspiration des pétrocles et de la Désolation ? Elle n'oublierait en tout cas jamais le visage du garçon, elle le reconnaîtrait instantanément le jour où ils se rencontreraient. Puis la chaleur s'estompa, les images se brouillèrent, l'appel du sommeil se fit irrésistible ; elle eut encore l'énergie de tirer sur elle une couverture avant de s'endormir.

La sensation d'une présence la réveilla. Le petit jour se glissait par les interstices des volets et révélait le désordre insensé de la chambre d'Alena. Elle ouvrit les yeux et entrevit une silhouette près du lit. Un petit moment lui fut nécessaire pour s'apercevoir qu'il s'agissait de Pétroccio, un deuxième pour se rappeler que son visage était découvert. Elle remonta précipitamment la couverture sur sa tête.

— Laissez-moi ! cria-t-elle.

— J'étais venu vous réveiller, se défendit le comédien. Je ne voulais pas vous surprendre ni vous offenser. J'ai au moins pu constater que j'avais vu juste : la maladie n'a pas eu raison de votre beauté, dame.

— Ne dites pas n'importe quoi et sortez de cette pièce.

— Vos désirs sont des ordres. Nous partons le plus tôt possible.

Elle abaissa la couverture après qu'il eut claqué la porte derrière lui, se leva et récupéra vêtements et bandages entassés sur l'accoudoir d'un fauteuil craquelé. Le seau qui avait recueilli l'eau de la fuite menaçait de déborder. Aucune trace, en revanche, du passage du drac, hormis les souvenirs étonnamment précis du garçon maigre et de l'effrayante armée qui s'apprêtait à envahir le pays d'Arkane. Elle baignait également dans une énergie nouvelle, comme régénérée par le feu de la créature ailée. Après avoir soigneusement enroulé les bandelettes autour de sa tête, elle se demanda si elle devait passer la robe d'infamie sous son déguisement, s'y résolut finalement, ne trouvant pas d'autre endroit où glisser la serre de l'Aigle, enfila ensuite la robe mauve à froufrous avant de compléter son déguisement avec la perruque et le masque.

Les autres l'attendaient dans la salle à manger. Les bosses sur le visage d'Arjo avaient pris une teinte bleuâtre tirant par endroits sur le jaune. On l'avait affublé d'un costume dont les losanges criards éclataient comme des

insultes au bon goût. Alena et Gelsame, pas encore habillées, déambulaient dans des robes de chambre élimées et nouées par-dessus leurs confidentes vaporeuses. Pétroccio avait passé une cape pourpre, une chemise bouffante contenant un énorme ventre, un loup noir et un faux nez d'ivrogne. Ils avalèrent un rapide déjeuner composé de pain, de fromage et de fruits, puis, tandis que retentissaient les premières rumeurs des Dits, Pétroccio, Oziel et Arjo se mirent en chemin.

— Reviens-moi vite, mon aimé, murmura Gelsame à son amant sur le pas de la porte.

Pétroccio l'embrassa avec fougue.

— Ne te rhabille pas, ma douce, je ne traînerai pas.

Ils longèrent le rempart sur une longueur de trois arpents avant de s'engager dans une rue qui piquait tout droit en direction du socle central des Hauts, occupant près de la moitié d'un ciel sillonné de nuages blancs et gris. Oziel fut saisie de vertige en pensant qu'elle avait passé les dix-neuf années de sa vie au sommet de cet énorme piton rocheux. Elle n'avait jamais vraiment pris conscience de la réalité des niveaux, qui, pour elle, symbolisaient seulement la loi originelle de la Séparation. Seuls les Hauts bénéficiaient d'un ciel dégagé ; plus on s'approchait des Bas et plus l'horizon se rétrécissait, comme si la pureté céleste était réservée aux familles régnantes, à leurs argentiers, à leurs courtisans. Ils croisèrent une première patrouille de gardiens de l'ordre qui, accoutumés aux tenues extravagantes des comédiens, ne leur accordèrent aucune attention.

Le niveau se réveillait en douceur. Quelques passants dans les rues, des portefaix de la Guilde des Transporteurs, des attelages de commerçants ambulants, des noctambules qui rentraient chez eux en titubant et soliloquant.

Pétroccio entraîna Oziel et Arjo dans une ruelle perpendiculaire tellement étroite que les balcons des façades opposées se rejoignaient presque au-dessus de leurs têtes.

— La Porte des Marches.

Un arc se dressait dans le lointain au centre d'une esplanade dominée par la ligne crénelée du rempart.

— Ouvre l'œil, ajouta-t-il à destination d'Arjo. Nous entrons dans le coupe-gorge, et l'aube n'a pas encore chassé la racaille.

Le jeune servant tint son bâton levé à hauteur de sa poitrine et Oziel parvint à dégager la serre du fouillis de ses vêtements.

— Hé, mais vous êtes armée, dame ! se récria le comédien qui avait vu la lame briller dans la main de la jeune femme.

— Je l'ai prise au fils de l'Aigle qui tentait de me violer, marmonna Oziel. Je l'ai égorgé avec sa propre lame…

La colère jaillissait de nouveau de sa source noire. Une chaleur intense se déploya dans tout son corps, insoutenable, intensifiée par le contact nocturne avec le drac. Elle crut brûler de l'intérieur et dut s'appuyer contre un mur pour rester debout.

— Vous allez bien, dame ? s'enquit Pétroccio.

— Un simple malaise…

Elle recouvra peu à peu son équilibre et ses forces. Des ombres rôdaient dans les environs, sortant des porches ou des venelles perpendiculaires par groupes de trois ou quatre. Les coupe-jarrets qui avaient établi leurs quartiers dans les environs se dispersaient au petit jour pour éviter les patrouilles des gardiens de l'ordre. Pétroccio ne les quittait pas des yeux. Oziel, elle, rivait son regard sur le linteau triangulaire de la porte monumentale qui se dressait au bout de la rue, à la fois proche et lointaine.

— Allons-y, dit-elle.

— Vous êtes sûre, dame ?

Elle se remit en marche, Arjo lui emboîta le pas, Pétroccio allongea la foulée pour les rattraper.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à une toise de la porte, trois égorgeurs aux trognes patibulaires leur barrèrent le chemin.

— Laissez-nous passer. (La voix de stentor du comédien n'impressionna pas les coupe-jarrets.) Nous ne sommes que de pauvres comédiens allant donner un spectacle dans les Marches.

— On va s'en assurer, grogna l'un des trois hommes. Videz tout ce que vous avez dans vos poches.

— Elles sont trouées ! s'exclama Pétroccio avec un rire forcé.

Son humour ne décrocha pas la moindre esquisse de sourire sur les faces ravinées de ses vis-à-vis. Le premier portait un bandeau noir sur l'œil droit, le deuxième semblait doté d'une force colossale, le troisième, petit et maigre, suintait la sournoiserie.

— Toi, la fille, montre-nous un peu ce que tu tiens dans la main, glapit le borgne.

Elle hésita. Ils étaient encore trop loin d'elle pour les frapper. Elle s'efforça de ralentir sa respiration. Elle devait ménager au maximum l'effet de surprise pour préserver ses chances.

— Eh ben, t'attends quoi ?

Elle s'avança d'un pas. Ils ne bougèrent pas, ne se méfiant pas d'elle. Le borgne tendit le bras.

— Donne.

Elle tenta de le frapper d'un geste circulaire, mais, les réflexes aiguisés par des années de rixes, il esquiva la serre avec une promptitude qu'elle ne lui supposait pas. Ils reculèrent tous les trois avec un étonnant synchronisme.

— La garce ! gronda le costaud. C'est quoi, cette lame ?

— On dirait… une serre, croassa le petit maigre en tirant un coutelas à large lame de la gaine passée à sa ceinture.

— Une quoi ?

— Une serre, courbée comme les serres d'un aigle… (Les deux autres s'étaient également munis de leurs armes, une dague pour le borgne, un marteau à tête pointue pour le costaud.) C'est elle, la fille qu'ils recherchent partout, celle qui a tué un fils de la famille régnante de l'Aigle.

— D'où tu sais ça, toi ? grogna le borgne.

— Un gars que je connais a entendu causer hier soir des assassins à la solde d'une famille. Je parie qu'il y a une mécrosée sous ce masque et cette perruque. Elle vaut beaucoup plus cher que ce qu'on pensait : on en tirera un bon prix si on la prend vivante.

Pétroccio chercha des yeux un objet pour se défendre, avisa un pavé descellé, le ramassa et leva le bras.

— Le gros bouffon croit nous impressionner avec son caillou ! s'esclaffa le costaud.

— Méfiez-vous de la fille, prévint le petit maigre. C'est une héritière du Drac. Elle a sans doute appris à se battre.

— Je m'en occupe.

La dague à hauteur du ventre, le borgne s'approcha d'Oziel. Ce genre d'adversaire ne se comportait pas comme ses partenaires des leçons d'escrime de maître Mazin. Son mépris de toute autre règle que la survie et

ses réflexes fulgurants le rendaient imprévisible, dangereux. Il commença à tourner autour d'elle comme un fauve autour de sa proie pendant que les deux autres se plaçaient de manière à empêcher Pétroccio et Arjo d'intervenir.

— S'il vous reste un semblant d'honneur, laissez-la partir, déclara le comédien.

— De quoi parles-tu, bouffon ? ricana le petit maigre.

— De minables qui s'en prennent à une femme.

— Sois patient, bouffon, ton tour viendra.

32

ENDORMEURS

Le serpent inocule son venin,
L'humain déverse son fiel,
Lequel des deux est le plus dangereux ?

Proverbe des rives de l'Odivir,
Pays d'Arkane

Vêtu de son skand, armé de son espadon, Orik, réveillé à son tour, vint se positionner sans un bruit en face de Renn. On s'affairait à démonter les gonds de l'autre côté de la porte, en témoignaient les grincements et les crissements furtifs qui s'immisçaient dans le silence nocturne.

Les bruits s'interrompirent, le guerrier se recula et se figea en position de combat. La porte s'ouvrit dans un fracas de bois arraché. Deux hommes se ruèrent dans la chambre.

Orik et Renn n'eurent pas la possibilité de se défendre : des formes sinueuses et claires jaillirent des mains des intrus.

Des serpents.

L'un d'eux vola vers l'apprenti, s'enroula autour de son bras et le mordit à la saignée du coude. Il voulut le saisir et le projeter loin de lui, mais déjà ses membres ne lui obéissaient plus, ses pensées s'échappaient par les déchirures de son esprit. Il vit, du coin de l'œil, Orik s'effondrer comme une masse sur le parquet, puis il lâcha son épée et s'affaissa à son tour.

Il pensa encore, dans un éclair de lucidité, qu'il n'avait parcouru tout ce chemin que pour trépasser sur les rives du fleuve où il était né.

La densité des ténèbres lui interdisait de distinguer quoi que ce soit.

Il avait repris connaissance quelques instants plus tôt, mais ne pouvait esquisser le moindre geste. Il se demandait s'il était toujours vivant. L'intérieur de son coude l'élançait. Il tenta d'entrevoir les limites de la pièce dans laquelle il se trouvait, ne discerna ni plafond ni cloison, comme s'il flottait dans une nuit infinie. Ses souvenirs ne parvenaient pas à se frayer un passage dans la brume enveloppant son cerveau. Il ne se rappelait pas qui il était. Ni ce qu'il faisait là. Une vague impression de menace planait dans l'obscurité. Aucun bruit ne troublait le silence. Gisait-il sur le seuil des enfers ? Il se rassura en se disant qu'un mort ne ressentait ni la souffrance ni la peur.

Une forme blanche et sinueuse surgit au-dessus de lui, un éclair silencieux, qui le frappa au coude. La douleur, fulgurante, le déchira. Il voulut crier, ne put expulser le moindre son. Des images se chevauchèrent dans son esprit. Une pièce plongée dans la pénombre, un homme de haute taille se tenant quelques pas plus loin, deux silhouettes enfonçant la porte, des reptiles blancs jaillissant de leurs mains, la morsure au creux de son coude…

Sa mémoire lui revint d'un seul coup. Orik et lui s'étaient laissé surprendre par les intrus et leurs redoutables serpents. Où était le guerrier en cet instant ? Que lui voulaient ces hommes ? Avaient-ils un lien avec le questeur ?

Un début de fourmillement dans les doigts lui annonça que la vie se redéployait en lui. La démangeaison s'étendit à tout son corps, désagréable, par endroits insupportable. Il recouvra peu à peu ses sensations et put effectuer son premier mouvement. Il constata qu'il était toujours nu et qu'on ne l'avait pas attaché. Il se redressa, son crâne heurta une surface dure. Il tendit le bras droit, sa main rencontra une autre surface dense, verticale celle-ci. Même chose sur sa gauche. Renn prit conscience qu'il était enfermé dans une caisse étroite, une sorte de cercueil, et il eut toutes les peines du monde à maîtriser sa panique. Ses tremblements s'atténuèrent progressivement, sa respiration s'apaisa.

Un roulis le balançait avec délicatesse d'un côté sur l'autre. Il devina qu'il voyageait à l'intérieur d'un chariot ou d'un autre moyen de transport. Des grincements réguliers de roues tournant autour de leurs essieux confirmèrent son impression. Il perçut des chuintements, lointains d'abord,

puis, leur prêtant attention, il se rendit compte qu'il s'agissait de voix. Plusieurs hommes, un timbre, plus aigu, de femme ou d'enfant. Il comprit quelques mots, mais ne parvint pas à saisir le sens de leur conversation.

À nouveau tourmenté par une sensation d'étouffement, l'apprenti dut en appeler à toute sa raison pour ne pas libérer le hurlement qui montait de son ventre. Il prit une profonde inspiration et tenta de soulever le couvercle du cercueil. Les charnières branlèrent un peu, mais résistèrent à sa poussée. Il comprit que ses efforts n'aboutiraient à aucun résultat, qu'il n'avait rien d'autre à faire pour l'instant qu'attendre. Ses agitations conjuguées à son angoisse avaient couvert son corps de gouttes de sueur. La pensée que ses ravisseurs l'avaient gardé en vie le rassura un peu. Engourdi par le balancement du chariot et les séquelles de la morsure du serpent, il sombra peu à peu dans un sommeil agité.

La lumière l'éblouit.

Des bruits l'avaient réveillé quelques instants plus tôt. Le couvercle de la caisse s'était soulevé et un courant d'air chargé d'humidité avait léché son corps. Il voulut se redresser, mais les pointes d'un trident posé sur sa poitrine l'en empêchèrent. Trois têtes au-dessus de lui, deux hommes et une femme. Un réflexe de pudeur l'incita à poser les mains sur son bas-ventre. La femme lâcha un petit rire enroué.

— Pas la peine de cacher tes attributs, mon mignon, ils ressemblent comme des frères à tous ceux que j'ai connus !

Elle le fixait avec un intérêt amusé. Elle avait quelque chose d'une sorcière avec ses cheveux emmêlés et son sourire cruel. Un large collier d'or lui encerclait le cou, des anneaux lourds distendaient les lobes de ses oreilles, son chemisier échancré dévoilait en partie sa poitrine généreuse et affaissée. Les deux hommes portaient de longues barbes, des chapeaux à trois pans d'où pendaient plusieurs tresses, des vestes directement passées sur leurs torses nus. D'eux émanait une odeur étrange de fange et d'herbe brûlée. Renn tressaillit en apercevant la tête triangulaire d'un serpent blanc qui dépassait d'une poche de la veste de l'un des deux hommes.

— Qui êtes-vous ? parvint-il à déglutir.

La femme répondit de ce croassement horripilant qui lui tenait lieu de rire.

— Plus tard, les présentations, dit-elle. Nous te conduisons d'abord dans ta nouvelle demeure. Tu vas nous suivre bien sagement, ou Biffi lance sur toi son endormeur. Je te préviens : plus ils te mordent, et plus tu mets de temps à t'en remettre.

Le dénommé Biffi extirpa le serpent de sa poche et le promena au-dessus du visage de l'apprenti qui se figea lorsque la langue bifide lui frôla l'arête du nez.

— Allons-y, ordonna la femme, qui semblait être le chef de la bande.

Biffi remballa son reptile, l'autre releva son trident, et Renn, encore engourdi, put enfin se lever.

— Qu'avez-vous fait de l'homme qui était avec moi ? demanda-t-il.

— Le géant en jupette ? gloussa Biffi. Mon Arko l'a d'abord endormi comme un bébé avant que je m'occupe de lui.

— Vous l'avez tué ?

— M'étonnerait qu'il se relève du coup de massue que je lui ai balancé sur la caboche. Je crois bien avoir entendu craquer les os de son crâne et vu jaillir une partie de sa cervelle !

Son rire vrilla les nerfs de Renn. Il lui parut d'abord impossible qu'Orik eût succombé aux coups de ce rustre, puis il se rappela l'avoir vu tomber avant de perdre connaissance, et il ressentit un désespoir d'autant plus poignant qu'il s'était attaché au guerrier comme à un grand frère, voire à un père. Orik n'avait pas mérité de périr dans une chambre d'auberge de Kollan sans avoir eu la possibilité de se défendre, une fin indigne pour un combattant tel que lui. Renn s'interdit de fondre en larmes devant ses ravisseurs.

Ils sortirent par l'arrière du chariot bâché. Le fredonnement mélodieux du courant et l'humidité de l'air informèrent l'apprenti qu'ils se tenaient non loin du fleuve, même si l'on ne le voyait pas. Une dizaine d'hommes et de femmes les attendaient à l'entrée d'une bâtisse en pierre grise aux allures de fortification. Des quolibets et des rires saluèrent l'apparition de Renn, les mains plaquées sur le bas-ventre.

— La belle prise que voilà ! s'exclama une femme.

— C'est qui ? ricana un homme. Le fils d'une déesse ?

On poussa l'apprenti vers une entrée monumentale dont le linteau triangulaire, sillonné par une fissure béante, semblait sur le point de s'effriter à la première bourrasque. Ils pénétrèrent dans une cour intérieure

envahie d’herbes folles et entourée de hauts murs habillés de lierre et percés de meurtrières. L’endroit, probablement l’un de ces anciens forts destinés à prévenir les invasions, aurait pu paraître abandonné s’il n’y avait eu du linge séchant sur des fils tendus entre des piquets, des bœufs et des chevaux en train de brouter et des restes noircis de feux de bois dans des cercles de pierre.

Ils conduisirent l’apprenti dans un sous-sol sombre auquel on accédait par un escalier étroit, puis on l’enferma dans un cachot totalement dépourvu de lucarne et fermé par une épaisse porte métallique munie d’un judas. Une désagréable odeur de moisissure emplissait la pièce meublée d’une seule paillasse recouverte d’une toile de jute. Dans un angle béait un trou encadré de deux pierres plates et réservé aux besoins naturels. De larges taches d’humidité parsemaient le sol et transformaient la terre battue en une boue collante. Le rai de lumière qui se faufilait par un interstice du mur dispensait un éclairage parcimonieux.

Frissonnant, Renn voulut s’allonger sur la paillasse, mais à peine l’eut-il époussetée que la vermine remonta par les déchirures de la toile de jute et s’agrégea en un tapis grouillant qui le rebuta. Il s’assit dans un coin à peu près sec et se recroquevilla sur lui-même pour lutter contre la froidure. Ses pensées éparpillées le ramenèrent sans cesse à Orik. À nouveau, il refusa de croire à la mort de son compagnon et caressa le fol espoir qu’il viendrait bientôt le délivrer. Le guerrier ne rencontrerait aucune difficulté à anéantir cette bande de malandrins malgré leurs redoutables serpents endormeurs. Puis les doutes revinrent le ronger, l’inquiétude le rattrapa et éteignit en lui toute lueur, toute flamme. Il prit également conscience qu’il avait perdu le bâton d’Anaïth, son seul lien avec son passé.

Une phrase énigmatique de maître Hauhorn lui revint en mémoire : *« Ce qui n’existait pas hier et n’existera pas demain n’existe pas non plus dans l’intervalle… »*

Des bruits de pas le tirèrent de son assoupissement. La trappe de la porte s’ouvrit, le visage de la femme aux cheveux emmêlés et à la trogne de sorcière apparut dans l’ouverture carrée striée de barreaux.

— Donne-lui son repas, Biffi.

Un crissement de clef dans une serrure précéda de peu le grincement de la porte pivotant sur ses gonds. Biffi s’introduisit dans le cachot, déposa un

plateau à deux pas de Renn, puis se retira et referma la porte derrière lui. L'apprenti saisit l'assiette creuse, le pain, et commença à manger. Il ne parvint pas à identifier la nourriture qu'on lui avait servie, mais, au moins, le goût n'en était pas désagréable.

— Tu as faim on dirait, mon mignon ! croassa la femme. Mange, tu as une grande valeur. Cent mille arks ! C'est la somme promise par Tyho, le questeur, pour celui qui lui ramènera ta tête. Il te veut mort, mon joli, mais, moi, Astaud, je n'ai pas confiance dans sa parole, et je te garderai vivant jusqu'à ce qu'il m'ait donné la récompense. Si ce cracasse refuse de me payer, je te relâcherai dans la nature. Nous lui avons envoyé un messager. Il devrait rappliquer demain. Je ne sais pas ce qu'il te veut : tu n'as pas l'air bien dangereux.

— Qui êtes-vous ? demanda Renn, la bouche pleine.

— Je viens de te le dire, mon tout beau ! Astaud, reine des Abordeurs. Moi et mes sujets, on rançonne les bateaux à destination d'Arkane ; attention, pas les petites flaoutes, mais les grosses louques bien rembourrées, bien lourdes. On a entendu parler de la prime promise pour ta tête, un de mes hommes t'a repéré et suivi dans une rue de Kollan ; il m'a suffi de t'envoyer deux endormeurs, et ce forban de questeur va maintenant être obligé de se mettre sa fierté là où je pense pour me manger dans la main. (Son rire éraillé troua le silence et s'acheva en une quinte de toux déchirante.) Cent mille arks pour un maigrichon de ton espèce, ça fait cher la livre ! Tu es le fils d'un dignitaire d'Arkane ?

— Je ne suis qu'un paysan des rives, répondit Renn.

— Pourquoi t'en veut-il ? Tu as tué quelqu'un de sa famille ?

— Je n'en ai aucune idée, je l'ai croisé une fois seulement sur le chemin du bord du fleuve.

Astaud le fixa avec un étonnement mêlé d'agacement.

— Garde pour toi tes secrets, mon mignon. Quelle importance ? Demain, tu seras mort.

Elle referma la trappe et le silence absorba le bruit de ses pas.

Une femme, cette fois, assez jeune et corpulente, lui livra un deuxième repas à la fin du jour. Comme elle était venue seule – il n'avait pas perçu d'autre voix ni d'autres pas que ceux de la visiteuse –, il se dit qu'une chance se présentait de fausser compagnie à ses ravisseurs. Il feignit l'endormissement, et, entre ses paupières mi-closes, guetta le moment où

elle se rapprocherait assez près pour qu'il puisse lui sauter à la gorge et l'étrangler sans lui laisser le temps de crier. Elle posa le plateau garni à ses pieds et récupéra celui du repas précédent. Il se concentra avant de passer à l'action, répétant mentalement la succession de gestes à accomplir. Elle lui tournait le dos pour l'instant. Il attendit qu'elle se présente de nouveau face à lui, puis il vit quelque chose bouger dans le corsage clair de la jeune femme, et, lorsqu'elle pivota vers lui, la tête d'un serpent blanc aux yeux verts pointait au-dessus de l'échancrure. Le dressage et l'utilisation des endormeurs n'étaient donc pas réservés aux hommes. Il comprit pourquoi elle n'avait pas besoin d'escorte : au moindre geste menaçant de sa part, le serpent se jetterait sur lui pour le mordre, exactement comme un foueur.

Elle se releva et fixa l'apprenti d'un air mi-gourmand mi-ironique.

— Hé, mais t'es un vrai homme ! déclara-t-elle en désignant son entrejambe d'un coup de menton.

Il ramena et serra ses jambes devant lui.

— Et plus pudique qu'une fillette ! reprit-elle. Le questeur a envoyé un messager pour dire qu'il venait te prendre demain à la première heure. Dommage, tu me plais, même si t'es pas très épais, et je t'aurais bien recruté comme quatrième consort.

— Consort ?

— Les hommes qui partagent mon lit. Chaque femme, chez les Abordeurs, compte entre deux et cinq consorts. Plus elle est puissante, plus elle en a. Astaud, notre reine, en compte six, sans parler des extras.

Avec ses lèvres pleines, ses traits fins et son épaisse chevelure blonde, elle aurait pu être jolie sans la cicatrice boursouflée qui partait du coin de son œil et sillonnait sa joue jusqu'à son menton.

— Eh bien, mange !

Elle ne semblait pas décidée à partir. Il se débrouilla pour ramasser le plateau sans découvrir ses parties intimes. Elle accompagna ses contorsions maladroites d'un rire sarcastique. Il réussit à s'asseoir et à poser le plateau sur ses cuisses.

— Mes consorts sont pas aussi compliqués que toi. Tu n'as pas peur des femmes, au moins ?

Il secoua la tête sans conviction : cette femme-ci lui faisait peur avec son reptile caché entre ses seins et son air de vouloir l'avaler tout cru. Elle se dirigea enfin vers la porte et ajouta, avant de sortir :

— Cette nuit, je viendrai peut-être te voir. Si mes autres consorts m'en laissent le temps. Ce serait pitié de ne pas connaître un dernier plaisir avant ta mort.

Malgré son manque d'appétit, il ingurgita la nourriture, identique à celle que Biffi lui avait apportée une bonne sixte plus tôt, jusqu'à la dernière miette, pressentant qu'il aurait besoin de toutes ses forces lorsque le questeur viendrait le récupérer.

Puis il chercha un endroit où dormir. Pas question de s'installer sur la paillasse infestée de vermine ni sur la terre humide. Aucune parcelle de sol sec n'étant assez large pour lui permettre de s'allonger, il resta assis, adossé au mur, les yeux rivés sur l'interstice d'où tombait le rayon de lumière de plus en plus ténu. L'apprenti contenait pour l'instant le désespoir qui grossissait en lui à la façon d'une crue, mais l'avènement des ténèbres et de leur silence hostile enfoncerait toutes les digues et, cette fois, aucune lueur ne le détournerait de sa détresse. Orik n'était plus là pour le protéger, son rôle dans cette histoire lui échappait totalement, et il allait mourir dans l'ignorance des causes de son trépas. Le destin s'était joué de lui avec une cruauté diabolique, le bringuebalant d'espoirs en déceptions comme une feuille ballottée par la tempête. Anaïth, Maître Hauhorn, Xug, Orik, les seuls êtres qui lui eussent témoigné de l'intérêt, s'étaient effacés ; personne ne l'attendait nulle part.

La nuit s'était dépliée, gobant toutes les formes. Renn songea qu'il avait côtoyé un être d'exception durant deux années et il avait fallu qu'il réalise sa première véritable sculpture pour en prendre conscience. Comme si la vie l'avait puni pour son manque d'attention, il n'avait revu son maître que figé dans un bloc de glace. Il se demanda pour la millième fois si l'acharnement du questeur à l'éliminer avait un rapport avec le fait d'avoir été l'apprenti de maître Hauhorn. Peut-être croyait-on, en haut lieu, que le petit paysan des rives était désormais le dernier dépositaire du secret de l'enchantement de pierre. Avait-on décidé d'ensevelir dans l'oubli des connaissances pourtant millénaires ? En quoi les enchanteurs, vivant à l'écart des intrigues, des ambitions et des honneurs, seulement intéressés par la pratique et le perfectionnement de leur art, nuisaient-ils aux intérêts des familles régnantes du pays d'Arkane ?

L'appel du sommeil finit par disperser ses pensées et il s'endormit assis, la tête renversée sur le traversin, la nuque appuyée contre le mur.

Une douleur au cou le réveilla une première fois et l'incita à changer de position.

Au quatrième ou cinquième réveil, il remarqua le rayon de lune qui éclairait le mur d'en face et en révélait les aspérités. Les fondations du bastion étaient constituées de grosses pierres à peine dégrossies qui ressemblaient aux blocs informes alignés dans l'atelier.

Se pourrait-il que…

Le cœur battant, il se rendit près du mur et observa les pierres. Son regard tomba sur l'une d'elles, imposante, ventrue, tourmentée. Reposant sur le sol, elle n'avait pas reçu le moindre coup de ciseau, contrairement aux autres qui avaient toutes été plus ou moins dégauchies. Une roche sans doute découverte lors de la pose des fondations et autour de laquelle on avait érigé le mur. Il s'assit en tailleur face à elle sans tenir compte de l'humidité du sol.

Il chassa les doutes, les nuages noirs qui rôdaient dans son ciel, et s'appliqua à repérer les veines qui indiquaient un mouvement, une direction. Le rayon lunaire ne diffusant qu'un éclairage parcimonieux, il comprit qu'il ne lui servirait à rien d'insister, ferma les yeux, s'efforça cette fois de se mettre à l'écoute de la matière, de percevoir sa vibration, de s'abandonner à son charme. Il ne discerna rien d'autre, les premiers temps, que les bruits peuplant la nuit, murmure lointain du fleuve, grondements sourds des entrailles de la terre, claquements des sabots des bœufs et des chevaux dans la cour, palpitations mystérieuses… Il craignit que l'enchantement ne l'eût définitivement quitté puisqu'il avait pris des vies, mais il persévéra, oubliant la fatigue et la fraîcheur nocturne.

Il perdit peu à peu toute notion d'espace et de temps.

Perçut un son lointain et ravissant, qui lui rappela le ventre de la pierre dans laquelle il avait sculpté la cruette.

Fut happé à une telle vitesse qu'un mauvais réflexe le poussa à se débattre, qu'il fut ramené brutalement sur la terre humide du cachot, interdit, dépité.

Se rendit compte avec stupéfaction que la lumière encore balbutiante du jour avait supplanté la clarté lunaire.

Un brouhaha retentit non loin du cachot. Le questeur et ses soldats venaient le chercher. Les entrailles griffées par la peur, il fixa la pierre avec l'énergie du désespoir.

33

GARGOTT

Méfie-toi de l'inconnu qui se présente avec un visage amical,
Et qui t'accueille avec des paroles avenantes,
Soit il guigne ta bourse, soit il a un service à te demander,
Soit il en veut à ta vie.

Proverbe des Marches,
Cité d'Arkane

La dague frôla à trois reprises le visage d'Oziel. Le borgne ne tentait pas de lui donner un coup fatal ni même de la blesser ; il l'acculait peu à peu contre la façade d'une maison. Il esquivait ses ripostes avec aisance, d'autant que la lame de la serre, très courte, ne permettait pas à la jeune femme de compenser leur différence d'envergure. Les deux autres se contentaient de maintenir Arjo et Pétroccio à distance. Le jeune servant avait bien tenté de frapper le costaud de son bâton, mais ce dernier le lui avait arraché des mains avec un sourire sardonique et l'avait brisé sur sa cuisse.

À force de reculer, Oziel se prit les pieds dans sa robe, perdit l'équilibre et, le temps qu'elle se rétablisse, le borgne s'était déjà jeté sur elle, l'avait plaquée contre lui et avait bloqué son bras armé de la serre. Elle se débattit avec l'énergie du désespoir sans parvenir à se dégager de l'étreinte de son adversaire.

— Donnez-moi de quoi attacher cette furie, qu'on puisse lui arracher son masque !

Oziel chercha des yeux Arjo et Pétroccio, toujours tenus en respect par les deux autres malandrins, puis elle scruta la ruelle dans l'espoir de voir

apparaître une patrouille. Le petit maigre tira une cordelette d'étrangleur de la poche de sa veste. Pétroccio mit à profit la brève inattention de son cerbère pour se ruer sur le borgne et lui écraser son pavé sur le crâne. Surpris, le coupe-jarret poussa un hurlement et relâcha sa prisonnière.

— Fuyez, dame ! souffla le comédien.

Arjo exploita la confusion pour saisir Oziel par le bras et l'entraîner vers l'extrémité de la ruelle. La serre toujours en main, elle voulut revenir sur ses pas, mais le servant la contraignit à courir en direction de la Porte des Marches et, exténuée par son combat, elle n'eut pas la force de lui résister.

— On ne peut pas le laisser seul contre ces tueurs…

Les mâchoires contractées, les doigts resserrés sur le bras de la jeune femme, Arjo ne répondit pas. Elle lançait d'incessants coups d'œil par-dessus son épaule. Les malandrins cernaient Pétroccio qui n'avait que son pavé et son courage à leur opposer. Le sang dégoulinait sur un côté du visage du borgne. Leur colère prenant le pas sur l'appât du gain, ils ne songeaient plus qu'à se venger de l'inconscient qui avait osé s'en prendre à l'un d'eux. La dague du borgne s'enfonça la première dans le ventre de Pétroccio, le coutelas du petit maigre le frappa dans la poitrine, le marteau du costaud s'abattit sur son crâne. Le comédien s'affaissa, sa cape pourpre s'étalant autour de lui comme une flaque de sang.

Au bord des larmes, les jambes coupées, Oziel ralentit l'allure.

— Plus vite ! l'encouragea Arjo.

Une pluie fine se mit à tomber au moment où ils débouchaient sur la place. Des portefaix et des passants y croisaient des chariots de marchands ambulants et des voitures particulières tirées par un ou deux chevaux. La porte monumentale vomissait ses premiers flots de journaliers.

— Ils ne nous ont pas poursuivis, murmura le jeune servant. Rangez votre serre et remettez de l'ordre dans votre tenue, dame, votre masque a glissé, et on voit votre robe d'infamie sous l'autre.

Oziel fouilla la ruelle du regard. Le corps de Pétroccio n'était plus dans la pénombre qu'une forme indistincte pourpre et blanche. Le comédien lui avait offert sa vie, un sacrifice qui l'emplit d'une tristesse profonde, inconsolable.

— Je sais ce que vous pensez, dame, déclara Arjo. N'ayez aucune culpabilité. C'était à la fois son choix et son destin.

— Il m’a sauvé trois fois la vie, la mort a été sa seule récompense.

Les larmes imbibaient la gaze de ses bandages.

— L’important est que vous puissiez poursuivre votre mission.

Elle rejeta l’argument d’Arjo d’un geste coléreux.

— Qu’y a-t-il de plus important que la vie ?

— La mort est parfois nécessaire pour perpétuer la vie.

— Ce n’est pas le discours des servants de la Désolation ! cracha-t-elle, hors d’elle.

— Eux se servent de la vie pour instaurer le règne de la mort. Et je vous rappelle que j’ai quitté la Désolation.

Elle remisa la serre dans la poche de la robe d’infamie avant de rajuster ses vêtements, son masque et sa perruque.

— Pourquoi la vie est-elle aussi cruelle, Arjo ?

— Elle est ce que nous en faisons. Mon frère Jifar, lui aussi, s’est sacrifié. Comme tous ceux de son ordre.

— Que dis-tu ?

— Je ne vous en ai pas parlé parce que je ne voulais pas vous importuner, mais j’ai lu dans son esprit qu’une importante troupe de sicaires s’est introduite dans les bâtiments de l’ordre de la Résurrection pour massacrer les frères.

— Jifar a peut-être réussi à s’échapper…

Arjo secoua la tête d’un air désespéré.

— La communication s’est interrompue entre nos esprits, pour la première fois depuis que nous sommes nés.

Oziel lui posa la main sur l’avant-bras.

— Je suis désolée.

— Jifar savait que la Résurrection courait un grand danger ; il aurait pu fuir. Il a choisi de rester, d’affronter son destin. Comme Pétroccio. Le meilleur hommage que nous puissions leur rendre, dame, c’est que vous accomplissiez la mission qui vous a été confiée. Je vous y aiderai. Je n’ai plus le désir de me venger de mes parents, mon seul but est de vous servir désormais.

Elle lui prit les mains et les pressa avec ferveur.

— Comment te remercier ?

— Consacrez toutes vos forces à rejoindre votre frère dans les Fonds, et je serai comblé.

Arjo avait raison : les destinées individuelles n'avaient que peu d'importance en regard des enjeux qui concernaient la cité et les diverses populations du pays d'Arkane. Son statut d'héritière de famille régnante ne conférait pas à Oziel que des avantages, mais des devoirs, et une immense responsabilité. La redoutable armée que lui avait montrée le drac lui revint en mémoire, ainsi que le visage émacié du garçon inconnu dont le rôle serait également essentiel dans les temps à venir.

Elle essuya les gouttes de pluie qui ruisselaient sur son masque.

— Allons-y.

Bien que haute de trois ou quatre perches et large d'un demi-arpent, la porte paraissait nettement moins imposante que celle des Hauts. De même, les fresques qui l'ornaient étaient moins foisonnantes, plus grossières. On y accédait par une rampe en pente douce qui partait du centre de la place, s'enfonçait sous l'arche et donnait en sous-sol sur les entrées du labyrinthe.

Les sicaires et leurs foueurs, les nomades du Tchezz et leurs furtifs, assemblés en grand nombre, contrôlaient les candidats au passage, obligeant chacun à se présenter tête nue devant eux. Une comédienne dut ainsi retirer son masque et sa perruque pour continuer son chemin.

— Nous ne passerons pas, cette fois, dame, souffla Arjo.

— Tu connais une autre façon de descendre ?

Il haussa les épaules.

L'une des nombreuses forfanteries d'Ulio revint soudain à la mémoire d'Oziel : il affirmait que, à la suite d'un pari, il avait gagné le niveau inférieur en passant par la paroi extérieure du socle dont les nombreuses aspérités offraient autant de points d'appui. Elle l'avait cru : rien de ce qu'affirmait son frère ne lui paraissait impossible.

— La paroi extérieure du socle…, murmura-t-elle.

Il lui lança un regard incrédule.

— Vous voulez dire…

— Nous n'avons pas d'autre choix.

Il blêmit.

— Je… suis sujet au vertige. Je n'y arriverai pas.

Elle sortit de la file d'attente et commença à rebrousser chemin.

— Je ne te le demande pas, Arjo. Tu as déjà fait beaucoup pour moi.

Il la rattrapa en quelques foulées.

— Je ne vous abandonnerai pas.

Ils se rendirent par une enfilade de ruelles au pied du mur d'enceinte qui surplombait la paroi du socle, et gravirent l'un des escaliers qui menait au chemin de ronde désert. Arkane n'avait pas connu d'attaque extérieure depuis tellement longtemps que le Conseil des Sept et le haut commandement de la Légion n'estimaient pas nécessaire d'y poster des sentinelles. Ils jetèrent un coup d'œil vers le bas par-dessus le parapet crénelé. Une brume épaisse les empêcha de distinguer le niveau inférieur, celui des Marches. La paroi couverte d'une mousse vert tendre semblait se perdre dans des profondeurs insondables.

— C'est impossible, dame, gémit Arjo.

— Pas si vous avez le bon équipement ! tonna une voix grave derrière eux.

L'homme, un vieillard au visage sillonné de rides où se devinait un sourire, s'était approché en silence dans leur dos. Oziel glissa la main dans la poche ventrale de la robe d'infamie pour se saisir de la serre.

— Que voulez-vous ?

Le vieil homme écarta les bras en un geste d'apaisement.

— Mon nom est Lozzi. Je vous suis depuis un bon moment. J'ai entendu dire qu'ils cherchaient une meurtrière dans les Dits et je me suis posté près de la Porte du Laz. Comme vous êtes la seule à avoir tourné les talons, j'en ai déduit que vous étiez celle qu'ils cherchaient.

— Je ne suis qu'une comédienne, objecta Oziel, gardant les doigts serrés sur le manche de la serre.

— Je ne vous ferai pas l'offense de vous prier de retirer votre masque.

— Pourquoi viendriez-vous en aide à une fugitive ?

Les yeux ternes de Lozzi, en grande partie occultés par ses paupières fripées, lancèrent des éclats aussi brillants qu'inattendus.

— Parce que je ne crois pas qu'on déclencherait un tel branle-bas de combat pour une simple meurtrière. Le bruit court qu'une des sept maisons régnantes a été renversée, tous ses membres exécutés, mais qu'une héritière a réussi à prendre la fuite. J'ignore les motifs qui ont entraîné les autres familles à se liguer contre le Drac, je sais seulement que l'équilibre est rompu et qu'Arkane est en danger. Tant que cette héritière restera en vie, nous garderons une petite chance de restaurer la stabilité.

Le vieil homme se pencha à son tour par-dessus le parapet.

— On peut effectivement descendre par là. Il vous faut seulement des crochets aux pieds et aux mains, sinon, c’est la glissade et la mort assurées.

— Où peut-on s’en procurer ? demanda Oziel.

— Chez un vieil ami à moi. Un ancien forgeron venu s’installer dans les Dits il y a de cela quinze ans. Je peux vous y conduire si vous le souhaitez. (Comme elle ne répondait pas, il ajouta :) Je comprends que vous soyez défiante, dame, mais considérez le fait que je n’ai pas prévenu les sicaires et leurs foueurs lorsque je vous ai repérée près de la Porte du Laz.

Oziel fut tentée d’accepter la proposition de Lozzi. Le temps se précipitait et les véritables organisateurs de la conspiration contre le Drac resserraient leur filet sur Arkane. Arjo semblait l’encourager du regard.

— Nous vous suivons.

Le vieil homme hocha la tête avec un large sourire qui révélait une dentition incomplète.

Il les entraîna dans les ruelles des Dits, les invitant une fois à se rencogner dans le creux d’un mur au passage d’un groupe de sicaires. Il poussa ensuite la lourde porte d’une maison semblable à toutes les autres avec sa façade grise, ses volets défraîchis, son escalier en pierre et son étroit perron.

— Pell ! cria-t-il une fois qu’ils furent entrés dans le vestibule.

La maison respirait le calme, la propreté et l’ordre. De nombreuses épées et autres armes exposées sur les murs donnaient une bonne indication sur la profession, ou l’ancienne profession, de l’occupant des lieux.

— C’est toi, Lozzi ? répondit une voix éraillée.

— Je t’amène du monde. Ils ont besoin de crochets.

— Ils n’ont pas la conscience propre, pas vrai ?

Le dénommé Pell entra à son tour dans le vestibule. Un colosse vêtu de cuir dont la taille avoisinait la toise, visage rugueux encadré d’une longue barbe blanche qui compensait l’absence totale de cheveux sur son crâne tavelé. Sous ses sourcils épais, ses yeux noirs avaient l’acuité de lames affûtées.

— Ils ont seulement besoin de quitter discrètement les Dits, répondit Lozzi.

— Peu m’importent leurs raisons, je te fais confiance mon vieil ami. Mais qui me paiera pour les crochets ?

— Tu n’as pas besoin d’argent, vieux grigou. Eux ont un besoin urgent de ces bouts de ferraille. Je dirais même vital.

— Je sens que je vais encore me faire rouler, grogna Pell.

— Normal, ricana Lozzi. Tu as toujours eu une tête à te faire avoir !

Le colosse éclata d’un rire tonitruant avant d’aller chercher les crochets et d’expliquer à Oziel et Arjo comment ajuster à leurs pieds et à leurs mains les mécanismes télescopiques qu’on bloquait avec des goupilles.

— Ils ne protègent pas des chutes, prévint Pell. Vous aurez près d’une demi-lieue à parcourir, et il faudra compter avec la fatigue. Évitez les gestes brusques, ils vous déséquilibreraient et vous précipiteraient plus vite que prévu dans les Marches.

— Vous n’avez pas un instant à perdre si vous voulez gagner les Marches avant la tombée de la nuit, intervint Lozzi.

Oziel remercia chaleureusement l’ancien forgeron, qui retourna vaquer à ses occupations après les avoir congédiés d’un geste de la main assorti d’un grognement.

Collés contre la paroi, Oziel et Arjo effectuaient chaque mouvement avec une lenteur crispante. D’abord dégager une main, tenter de trouver une prise ou une partie friable un peu plus bas, planter solidement le crochet, puis ramener l’autre main au même niveau, descendre avec les mêmes précautions la première jambe, suspendus à la seule force des bras, assurer la prise à tâtons, abaisser l’autre jambe, puis recommencer.

Les rafales de vent, puissantes le long du socle, les contraignaient régulièrement à se plaquer contre la paroi. L’effort prolongé et la tension permanente requis par l’exercice généraient une fatigue intense qui tétanisait les muscles. Oziel crut à de nombreuses reprises qu’elle basculait en arrière et s’agrippa de toutes ses forces aux crochets en espérant qu’ils ne céderaient pas. Elle évitait de regarder en contrebas : elle n’y aurait gagné qu’un surcroît de découragement. De toute façon, les gouttes de sueur acides lui tombant dans les yeux l’auraient empêché de distinguer quoi que ce soit. Elle restait concentrée sur les équilibres changeants de son corps, à la recherche de prises fiables. De temps à autre, elle percevait au-dessus d’elle les ahanements et les soupirs d’Arjo.

Elle avait bien cru qu’il refuserait de se lancer dans l’entreprise tant il avait semblé frappé de terreur au moment d’enjamber le parapet. Puis,

livide, encouragé par Lozzi, il avait fini par la suivre. Le vieil homme leur avait souhaité bonne chance et rappelé les conseils de Pell : ne pas se précipiter, ne pas hésiter à prendre une pause de temps à autre, ne pas regarder en bas, ne pas se soucier du temps, contrôler sa respiration.

Les excroissances dues à la mécrose entravaient la progression d'Oziel : dès que l'une d'elles entrait en contact brutal avec la surface dure, une lame de douleur lui perforait tout le corps. Elle regrettait également de ne pas s'être débarrassée de l'une de ses deux robes. Sa perruque, elle, s'était envolée au premier coup de vent. Il ne lui restait que le masque de cuir, sous lequel elle transpirait en abondance, pour garantir son anonymat.

— Je n'en peux plus, dame, gémit Arjo.

Le vent se chargeait maintenant d'humidité. Déjà, les doigts glissaient sur le métal lisse des crochets.

— Tiens bon, Arjo, nous en avons bientôt fini.

— Je n'aperçois toujours pas le niveau inférieur et je suis déjà épuisé.

— Lozzi a dit qu'il ne fallait pas regarder en bas, dit-elle d'une voix dure. Garde ta salive et tes forces, concentre-toi sur tes gestes.

Elle s'adressait autant à elle-même qu'à lui, refusant de se laisser contaminer par les doutes, la douleur, la tentation persistante, envoûtante, de l'abandon.

— Reposons-nous un moment, proposa-t-elle.

— Comment ?

— Trouve de bonnes prises et reste un moment immobile.

— C'est de la folie, dame. Le vieux ne nous a pas dit si les candidats à la descente étaient arrivés entiers en bas.

Ils soufflèrent un moment, suspendus entre ciel et terre. Oziel se demanda où était passé le drac. Peut-être la jugeait-il incapable d'accomplir la mission que lui avaient confiée les frères de la Résurrection ? Peut-être se désintéressait-il de son sort de mécrosée, des habitants d'Arkane, de l'anéantissement programmé de la cité ? La colère, cette vieille compagne qui l'avait toujours accompagnée dans les moments difficiles, se propagea comme une eau bouillante dans ses veines. Elle puisa dans sa source noire de la détermination et de l'énergie avant de reprendre la descente.

Elle perdit l'un des crochets de ses pieds un peu plus bas. Elle poussa un cri de rage et dut, à partir de cet instant, transférer tout le poids de son corps sur sa seule jambe gauche. Elle rencontra des difficultés grandissantes à

maîtriser le tremblement de sa cuisse. La petite voix lui soufflant de renoncer, de goûter enfin la paix, se fit de nouveau entendre sans qu'elle parvienne à la bâillonner. En cédant à ses injonctions, elle rejoindrait Ulio de l'autre côté du fleuve, ils célébreraient de nouveau la fusion, ils deviendraient amants, enfin, loin des hommes et de leurs regards.

La voix haletante d'Arjo la tira de ses rêveries.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêtée, dame ?

— Ce n'est rien, bredouilla-t-elle. Un petit coup de fatigue.

La luminosité baissa de façon brutale, annonçant la tombée imminente de la nuit. La brume les enveloppait de son manteau glacial. Des craillements de cracasses retentissaient au-dessus d'eux, comme si les rapaces guettaient leur chute. Oziel dut s'arrêter à plusieurs reprises et reporter tout le poids de son corps sur les bras pour détendre sa jambe. Un hurlement d'Arjo lui fit craindre le pire : l'un des crochets du servant s'était arraché de la roche et, se rattrapant de justesse, il était resté un petit moment suspendu par une seule main avant de réussir à se rétablir. Les formes s'estompaient peu à peu, la nuit amorçait son invasion silencieuse.

Oziel pensa à Pétroccio, à son sacrifice, et en appela à ce qu'il lui restait de volonté pour, pied après pied, se rapprocher avec une lenteur désespérante du niveau des Marches.

34

CHAVIOTS

Malheur à celui qui dérange un scorpion de vase. Son venin ne lui laisse qu'un très bref instant à vivre. Plus impitoyable que le serpent endormeur, plus rapide que le colibre des roseaux, il est difficile à observer, ce qui le rend d'autant plus dangereux. Cependant, le voyageur averti pourra discerner, dépassant de la nappe de vase dans laquelle il aime se plonger, l'extrémité de sa terrible queue : elle se termine par un dard de l'épaisseur d'une aiguille de pin. C'est en tout cas l'une des créatures d'Arkane les plus fascinantes qui soient. Évidemment, très peu nombreux sont ceux restés en vie après leur rencontre avec un scorpion de vase, ce qui a conduit à consolider sa réputation de tueur le plus redoutable et le plus craint des rives de l'Odivir.

Journal anonyme d'un explorateur horizontal,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

Renn s'efforça d'oublier le brouhaha qui enflait dans le couloir et se concentra sur la pierre, cherchant une cohérence dans ses reliefs, dans ses saignées. Elle n'avait d'inerte que l'apparence. Il fallait à l'apprenti découvrir et épouser le mouvement invisible qui l'animait. Elle avait en tout cas perdu son caractère hostile, elle lui semblait familière, comme une amie connue depuis la nuit des temps.

Percevant vaguement la voix enrouée d'Astaud et celle, tranchante, du questeur, il découvrit un minuscule orifice, sous une saillie vers laquelle convergeaient plusieurs veines. Un chant s'éleva en lui. Le chant de la

pierre, un murmure, une vibration harmonique ineffable, ravissante. Il ne prêta pas attention aux crissements métalliques qui retentissaient dans son dos. Il fut happé par la roche, projeté dans un passage étroit, obscur, aspiré à une vitesse vertigineuse dans le sein de la matière. Des lueurs vives brillaient autour de lui comme des étoiles dans un ciel instable, le chant s'amplifiait, dévoilait sa puissance phénoménale ; une lumière éclatante l'accueillit au bout du tunnel, il baigna dans une paix indicible, comme s'il appartenait au cœur de la pierre, il flotta dans l'enchantement, délivré de ses tourments, léger, heureux. Il aurait volontiers prolongé le ravissement, mais un grincement horripilant lui rappela que le questeur et ses hommes s'introduisaient dans sa cellule pour l'assassiner.

Dans son esprit se forma l'image d'une bouche assez large pour autoriser le passage d'un homme. Les étoiles dansèrent au-dessus de lui, fusèrent dans toutes les directions, puis se stabilisèrent, dessinant de nouvelles figures, de nouvelles constellations. La matière se pliait à son désir. Une crainte l'effleura : perdrait-il conscience comme la première fois dans l'atelier de maître Hauhorn ? La pierre se referma sur lui, sa lumière déclina, son chant s'assourdit, il éprouva l'horrible sensation d'être chassé d'un ventre fabuleux, ressentit de nouveau la densité, le frottement, la douleur, ne commit pas l'erreur de résister, se retira en lui-même jusqu'à devenir un point insignifiant, un simple éclat de conscience.

Renn rouvrit les yeux.

Des nuages se déchiraient dans un ciel immuable, les cimes des arbres ployaient et frissonnaient au-dessus de lui, des éclats de voix roulaient dans le silence comme des orages lointains. Allongé sur une herbe humide, il se rendit compte qu'il était passé à l'extérieur de la fortification dont la paroi grise s'habillait de lierre, de mousse et d'herbes folles.

Il se releva, étourdi, peinant à se maintenir sur ses jambes. Les sous-sols de l'enceinte fortifiée, érigée au sommet d'une colline, donnaient directement sur la pente. Un orifice de la taille d'un poing diminuait rapidement au milieu de la roche brute étayant la construction, comme une blessure cicatrisant à une vitesse accélérée. Des voix lui parvenaient depuis l'autre côté du mur, de plus en plus étouffées. Il saisit des bribes de phrases avant que la roche ne se referme complètement.

— Comment a-t-il… s'évader ?

Il reconnut la voix de cracasse d'Astaud.

— … enchanteur… de pierre… devons absolument… le neutraliser… dire adieu à vos cent mille arks…, répondit un homme, le questeur probablement.

La coordination entre l'esprit et les muscles de l'apprenti ne s'était pas encore rétablie. Il n'avait pas tout à fait réintégré son corps, comme si une partie de son esprit était restée dans la pierre. Affaibli par le décalage, il se sentait dans la peau d'un animal tout juste mis bas qui se hisse maladroitement sur ses pattes tremblantes et tombe à plusieurs reprises avant d'effectuer ses premiers pas.

Des cris et des bruits retentirent, révélateurs d'un branle-bas de combat. Il dirigea son regard vers le bas de la colline et aperçut le fleuve et son eau d'une couleur ocre typique des temps de crue. Il discerna également des embarcations derrière les roseaux bordant le cours d'eau. La voie fluviale lui sembla la meilleure solution pour échapper aux abordeurs d'Astaud et aux légionnaires du questeur. Les bruits se rapprochant, il s'élança avant d'avoir recouvré l'intégralité de ses forces, chuta au bout de trois pas, se releva, tomba de nouveau, s'égratigna la hanche dans un buisson de ronces, repartit sans tenir compte des chapelets de brûlures grimpant à l'assaut de sa peau, dévala la pente raide en effectuant de larges boucles, atteignit l'orée de la forêt de roseaux géants aux panaches brun foncé.

Des soldats en uniforme noir se déployaient déjà en haut de la colline. Renn s'enfonça entre les roseaux aux tiges larges de plusieurs pouces et hautes de deux ou trois toises, traversa la forêt peu profonde, parcourut la jetée en bois à laquelle étaient arrimées des embarcations. Les chaînes épaisses qui les reliaient entre elles lui interdisant d'en détacher une, il ne lui restait qu'une alternative : la nage. Il avait appris à nager, comme tous les enfants des rives, mais il n'avait jamais apprécié l'exercice. Il lui suffirait de se laisser porter par le courant, assez fort à cet endroit.

Toutes voiles dehors, une louque ventrue glissait en silence au milieu de l'Odivir.

Renn dévala l'une des échelles qui permettaient d'accéder aux bateaux. Les cris de plus en plus proches ne lui laissèrent pas le temps de s'habituer à la température de l'eau, étonnamment glaciale, sans doute parce qu'une source souterraine se déversait dans les environs. Saisi, il effectua de vigoureux mouvements de bras, autant pour se réchauffer que pour gagner

le courant une dizaine de pas plus loin. Il n’eut plus ensuite qu’à se maintenir au milieu des branches et autres débris charriés par l’Odivir. Les zones tièdes et les passages glaciaux se succédèrent, occasionnant des contrastes désagréables, suffocants. Il s’aperçut que le courant le dirigeait peu à peu vers le milieu du fleuve et commença à lutter pour ne pas s’écarter de la rive. La forêt des grands roseaux s’ajoura et fit place à une anse arrondie bordée d’une grève de terre. Des habitations aux toits de chaume se serraient les unes contre les autres en retrait, un village de pêcheurs, à en juger par les nombreuses barques amarrées à une autre jetée de bois.

Renn entrevit des vêtements étendus sur un fil à côté de la maison la plus proche, une modeste bâtisse aux murs rongés par l’humidité. Il dut lutter de toutes ses forces contre le courant pour gagner la grève. Il vérifia que personne ne déambulait dans les parages avant de sortir de l’eau. Il aurait pu croire le village abandonné si des cris d’enfants, retentissant au loin, n’avaient rivalisé avec les croassements des innombrables cracasses posées sur la grève. Un vent violent convoyait de lourds nuages sombres qui ne tarderaient pas à se déchirer.

Frigorifié, l’apprenti traversa la grève et franchit en courant la cinquantaine de pas qui le séparaient des vêtements séchant sur le fil. Des cracasses dérangées par son intrusion s’envolèrent en craillant. Il craignit qu’elles ne donnent l’alerte aux habitants du village, mais il arriva près de l’étendage sans que quiconque se manifeste. Quelques tenues masculines parmi les nombreux effets d’enfants et de femmes. Il choisit un pantalon large de pêcheur et une tunique encore humides qu’il évalua à peu près à sa taille. Il s’apprêtait à les enfiler quand une voix retentit derrière lui :

— D’où tu sors, toi ? Qu’est-ce que tu fais avec les habits de mon mari ?

Interdit, il laissa tomber les vêtements pour plaquer ses mains sur son bas-ventre.

— Pourquoi t’es tout nu ?

Il ne décela aucune méfiance dans les yeux bruns qui le dévisageaient, seulement une curiosité bienveillante. La femme maintenait d’une main les mèches qui dépassaient de son foulard. Ses épaules tombantes de vieillarde contrastaient avec son visage rond et lisse. Les pensées de Renn

s’emmêlèrent, puis il misa sur la haine vouée aux questeurs de la cité par les populations des rives.

— J’ai eu des problèmes avec un questeur et je me suis évadé. Ils me cherchent.

La femme hocha la tête. Le vent gonflait sa robe comme une voile et dévoilait en partie ses jambes. Elle ne portait pas de chaussures, comme la plupart des riverains du fleuve.

— Laisse ces vêtements. Ils sont encore mouillés. Je vais t’en donner des secs.

Elle les ramassa et les étendit sur le fil avant de se diriger vers la porte d’entrée de la maison.

— Viens, fit-elle sans se retourner.

Elle s’appelait Svara et était mariée à un pêcheur du nom de Vilm qui, parti au petit matin sur le fleuve, ne reviendrait qu’en milieu d’après-midi.

— Il y a de moins en moins de poisson, précisa-t-elle. Il lui faut maintenant deux sixtes là où, avant, il n’en avait besoin que d’une.

Elle avait servi une soupe à Renn après lui avoir fourni une tunique et un pantalon secs.

— Et puis les mareyeurs de Kollan font sans cesse baisser les prix, si bien qu’on a à peine de quoi survivre. Mes enfants en ont assez de manger du poisson !

La maison était propre et confortable malgré sa modestie et sa vétusté. Les flammes qui dansaient dans un foyer de pierre diffusaient une chaleur bienfaisante. Svara ajoutait de temps à autre une bûche de roseau qu’elle prélevait dans le tas dressé à côté de la cheminée.

— Où sont vos enfants ? demanda l’apprenti.

— L’aîné est avec son père, les deux autres jouent avec les garnements du village. Quand ils pointent leurs petites bobines, c’est qu’ils sont affamés.

— Et votre mari, il va souvent à Kollan ?

— Tous les deux jours. Il ira demain à la première heure vendre le produit de sa pêche d’aujourd’hui.

L’idée avait germé dans l’esprit de Renn sitôt que Svara avait prononcé le nom de Kollan. Il lui fallait absolument savoir ce qu’il était advenu d’Orik. Il n’accepterait pas sa mort tant qu’il n’aurait pas vu son cadavre ou

qu’on ne lui aurait pas confirmé formellement son trépas. Il n’aurait sans doute pas le courage de continuer le voyage vers Arkane sans lui, quel que soit le rôle important que le guerrier semblait lui attribuer. Le bonheur d’avoir renoué avec l’enchantement ne serait pas complet s’il demeurait dans l’incertitude au sujet d’Orik.

— Combien de temps met-on pour se rendre à Kollan ?

— Oh, à peine un tiers de sixte à l’aller, puisqu’on est dans le sens du courant. Le retour est plus compliqué : on doit sans cesse tirer des bords.

Renn en fut étonné : il avait toujours cru que le repaire de ses ravisseurs se situait en aval du fleuve.

— Connaissez-vous Astaud et les Abordeurs ?

— La reine Astaud ? Qui ne la connaît pas ici ?

Svara resservit d’autorité de la soupe dans le bol en bois de Renn. D’abord hésitant, il avait fini par en apprécier le goût un peu aigre.

— Elle et ses hommes ne nous embêtent pas, reprit-elle. Ils organisent des expéditions pour piller les grosses louques sortant du port de Kollan. Tu les connais ?

— J’en ai juste entendu parler…

Des braises de soupçons s’allumèrent dans le regard de Svara.

— Que s’est-il passé avec ce questeur ?

— Tout ce que je sais, c’est qu’il a décidé de m’éliminer. Je n’en connais pas les raisons.

— Tu viens d’où ?

— Des rives. Mais j’ai passé deux années dans le massif de l’Ostian.

— Qu’est-ce qu’on peut bien fiche là-bas ?

Il hésita à lui dire la vérité, puis il choisit de lui faire confiance.

— J’étais… je suis apprenti enchanteur de pierre.

Il ressentit une certaine fierté à proclamer son talent naissant. Elle eut un mouvement de recul, comme effrayée par sa réponse, et tenta de dissimuler son émoi en jetant une nouvelle bûche dans la cheminée.

— Ils existent donc ? demanda-t-elle en tisonnant les braises.

— Existaient. Le dernier d’entre eux, mon maître, a été tué.

Elle revint s’asseoir en face de lui, mais son expression avait changé, ses yeux étaient devenus fuyants.

— Tu es… un sorcier ? Un jeteur de sorts ? C’est pour ça que le questeur te cherche ?

— Les enchanteurs ne sont pas des sorciers, simplement des hommes qui détiennent le secret de connaissances très anciennes. Et ils ne font rien d'autre que sculpter les pierres.

— Pourquoi t'en voudrait-il en ce cas ? insista Svara.

— C'est pour moi un mystère.

Il vit dans ses yeux qu'elle ne le croyait pas, mais qu'elle n'osait pas le contredire de peur d'être aussitôt victime d'un sortilège.

— Si je savais jeter des sorts, reprit-il, je ne me serais pas retrouvé dans cette situation.

L'argument eut l'air de la convaincre. Ses enfants, une fille âgée de six ans et un garçon de quatre, choisirent ce moment pour surgir dans la maison, les pieds et les vêtements couverts de boue. Elle regarda d'un air résigné les traces qu'ils abandonnaient sur le parquet. Nullement impressionnés par la présence d'un étranger, ils s'installèrent à leur tour à la table comme pour rappeler à leur mère qu'ils n'étaient revenus que pour manger. Elle leur servit des bols de soupe accompagnés d'un pain de ghoor noir. Tout en aspirant leur bouillon à petites gorgées, ils jetaient des regards interrogateurs à Renn sans dire un mot, une curiosité muette qui l'intrigua.

— Ils ne parlent pas, intervint Svara, comme si elle avait surpris ses pensées. Ils n'ont jamais parlé. Ni mon fils aîné. Mais ils entendent et comprennent. Ça ressemble à… (Elle se tut un instant.)… une malédiction.

— Qui vous aurait lancé une malédiction ?

Elle haussa les épaules.

— Une femme jalouse, peut-être ? On ne sait jamais ce qui se passe dans la tête des gens…

Il vida le hanap qu'elle avait rempli d'un liquide sucré qui n'était ni du vin ni du sirop de fruits.

— Vous pensez que votre mari accepterait de m'emmener à Kollan demain matin ?

— Y a pas de raison qu'il refuse. Mais faudra lui demander quand il sera de retour.

Vilm et son fils aîné revinrent de leur pêche au crépuscule.

— Une foutue mauvaise journée, maugréa-t-il avant même de saluer Renn et d'embrasser sa femme et ses enfants. J'ai rien pris jusqu'au zénith, j'ai réussi à en ramasser quelques-uns en fin d'après-midi.

Vilm était un homme large d’épaules aux cheveux bouclés et au visage fin, presque féminin. Renn comprit pourquoi Svara avait évoqué la jalousie d’une femme pour expliquer le sort jeté sur sa famille.

— J’ai vu des soldats noirs de la cité en arrivant au village. (Ses yeux tombèrent sur l’apprenti, comme s’il prenait enfin conscience de sa présence.) Un rapport avec toi, mon gars ?

— C’est moi qu’ils recherchent, confirma Renn.

— S’ils te trouvent ici, on risque de tous finir crucifiés sur une planche. Tu as pris des risques, Svara.

— On ne va tout de même pas le livrer à ces charognards ! protesta-t-elle.

Vilm se coupa une tranche de pain avec un couteau à large lame et en mangea une bouchée d’un air pensif.

— Bien sûr que non, il n’en est pas question. Il faut le cacher avant qu’ils fouillent la maison.

Ils l’installèrent dans une cave creusée sous la maison, à laquelle on accédait par une trappe et une échelle de bois. Le sol en était humide et l’air saturé d’une âcre odeur de moisissure.

— On camouflera la trappe avec un tapis, et ils n’auront pas l’idée de venir te chercher là-dedans, assura Vilm.

L’apprenti eut un doute lorsque le panneau se referma, plongeant le réduit dans l’obscurité. La prime de cent mille arks promise par le questeur avait de quoi allécher des gens vivant dans une telle pauvreté, enterrer leurs griefs, ruiner leur sens de l’honneur.

Il s’installa aussi confortablement que possible dans la cachette où étaient entreposées, protégées de l’humidité par des socles de pierre, des jarres contenant de la saumure, de la farine et de l’huile. Assis sur une pierre plate, il posa la main sur le mur le plus proche et, à tâtons, essaya de deviner les matériaux avec lesquels il avait été bâti : terre étayée de poutres verticales, aucune surface rocheuse. Il ne pourrait pas recourir à l’enchantement au cas où les choses tourneraient mal. Il détestait cette impression de dépendre entièrement de la bonne volonté d’un couple pour qui il restait un parfait étranger, un sorcier de surcroît. Sa vie ne lui appartenait plus. Il ne lui restait plus qu’à prendre son mal en patience. Les bruits lui parvenaient à travers le plancher, étouffés. Les voix de Vilm et de Svara se détachaient par instants des craquements des lattes de bois.

Le temps se suspendit.

Les légionnaires du questeur se présentèrent au bout d'une éternité. Leurs voix graves et leurs pas lourds reléguèrent les autres bruits au second plan. Ils échangèrent quelques mots avec Vilm, marchèrent juste au-dessus de Renn, puis leur immobilité soudaine et prolongée lui fit craindre le pire. Il s'attendit à tout moment à ce que la trappe se soulève, mais ils reprirent leur fouille et finirent par sortir de la maison. Il s'en voulut d'avoir douté de Svara et de son mari.

Lorsqu'ils le libérèrent de sa cachette, la nuit était tombée et l'éclairage diffus des lampes à huile s'associait aux éclats saccadés des flammes qui ronronnaient dans l'âtre. Pas fâché de pouvoir respirer un air un peu plus sain, il adressa des remerciements chaleureux à ses hôtes.

— N'importe qui aurait fait la même chose dans le village, répondit Vilm. Le questeur est l'ennemi de ceux qui vivent sur les rives. Pire qu'un endormeur. Personne n'aurait eu l'idée de l'aider. Svara me dit que tu veux aller à Kollan demain matin ?

— Si c'est possible…

— Nous partirons au petit jour. Tu mettras un chaviot pour qu'on ne te reconnaisse pas. Cette nuit, tu dormiras dans la chambre des petits. Nous les prendrons avec nous.

— Un chaviot ?

— C'est comme ça qu'on appelle le chapeau du fleuviot.

Vilm et Renn partirent à ce moment incertain où l'aube et la nuit, se diluant l'une dans l'autre, tissent une toile grisâtre et morose percée par endroits de jaillissements étincelants. Svara s'était également levée pour souhaiter bonne chance à l'apprenti et lui remettre le chaviot qu'avant de se coucher, elle avait lavé et mis à sécher devant l'âtre, un couvre-chef conique dont les bords rabattus offraient l'avantage de dissimuler une grande partie du visage.

— Si on ne le met pas, le miroitement du fleuve finit par nous brûler les yeux, expliqua Vilm.

Renn pressa la main de Svara avec ferveur avant de rattraper le pêcheur qui marchait d'un bon pas en direction de la jetée. Bien que de taille modeste, son bateau disposait d'une voile triangulaire qu'il hissa le long du mât après s'être servi des rames pour s'éloigner du ponton et des autres

embarcations. Il scruta le ciel enflammé par le jour naissant. Quelques étoiles résistaient encore à l'inexorable déploiement de la lumière. Des centaines de cracasses immobiles recouvraient la grève de terre d'une nappe noire et craillante.

— Le vent est bon, estima Vilm. Nous devrions arriver à Kollan dans un quart de sixte.

L'intérieur du bateau étant bourré de poissons sur lesquels une bâche avait été tirée, Renn s'installa sur le banc près de la barre. La voile se gonfla, l'embarcation s'éloigna de la jetée, la violence du courant se conjugua à la puissance du vent pour l'amener à une vitesse soutenue, presque grisante. Le village ne fut bientôt plus qu'un point sombre derrière eux. Ils longèrent une nouvelle forêt de roseaux, nettement plus grands dans les parages que ceux qui avaient servi de terrain de jeu à Renn pendant son enfance. Le pêcheur barrait son bateau de manière à le maintenir dans la partie la plus active du courant. Ils dépassèrent une louque chargée de tiges de roseaux de l'épaisseur de troncs d'arbre.

— Ils les coupent vingt lieues en amont de Kollan. (Les sifflements du vent et l'incessant clapotis de l'étrave avaient contraint Vilm à hurler.) C'est là qu'ils sont les plus grands, les plus solides.

Des hommes accoudés au bastingage, vêtus de tuniques sans manches, coiffés de chaviots identiques aux leurs, les regardèrent passer d'un œil morne. Ils portaient, passées dans leurs ceintures, des machettes aux larges lames tachées par la sève jaune des roseaux.

— Des abatteurs, précisa le pêcheur. Une corporation dont tout le monde a peur, même les sbires du questeur. Vaut mieux pas avoir affaire à eux quand ils se soûlent dans les tavernes de Kollan. À propos de questeur, qu'est-ce qu'il te veut au juste, ce charognard ?

— Aucune idée.

Cette réponse ne satisfaisait sûrement pas son interlocuteur, mais l'apprenti n'en avait pas d'autre à sa disposition. Les sourcils froncés, Vilm le dévisagea par-dessus la barre.

— Il n'aurait pas envoyé ses scarabées noirs fouiller notre village s'il n'avait pas de bonnes raisons.

— Il sait sans doute quelque chose que je ne sais pas et que je dois découvrir.

Le bateau fila tout droit au milieu d’embarcations, à rames pour la plupart, qui s’éparpillaient sur le fleuve, provenant d’un village plus important que celui de Vilm et accroché au flanc d’une colline verdoyante. La rive opposée du fleuve disparaissait sous des bancs de brume enflammés par les rayons rasants du soleil levant.

Le pêcheur tendit le bras pour attirer l’attention de Renn sur les silhouettes sombres qui déambulaient entre les habitations.

— Ils sont sur les dents. Va falloir que tu fasses attention : Kollan est un vrai nid de scorpions !

Renn fut ramené une dizaine d’années en arrière, la première fois qu’il avait aperçu, à quelques pas de lui, un scorpion de vase, une créature tellement discrète qu’elle passait le plus souvent pour légendaire. Avant de s’enfuir, effrayé par sa queue recourbée chargée d’un venin foudroyant, il avait eu le temps d’être impressionné par ses dimensions, probablement plus de vingt pouces de longueur, par sa carapace noire striée de traits rouges, par ses pattes puissantes et velues. Quand il avait relaté sa rencontre à la maison, ses parents l’avaient traité de menteur.

Le paysage changeait peu à peu, les jetées, les bateaux, les hangars se multipliaient, une activité de fourmilière agitait les rives, les éclats de voix trouaient le silence matinal.

— On arrive.

Le pêcheur désignait la somptueuse falaise blanche qui servait de support à la ville de Kollan.

35

LES MARCHES

La différence entre un homme d’argent et un assassin,
C’est que le premier tue ses nombreuses victimes,
Sans jamais croiser leurs regards.

Proverbe des Marches,
Cité d’Arkane

— Où donc allez-vous jouer, ma dame ?

L’homme, coiffé d’un large chapeau emplumé et vêtu d’une ample cape grise, avait surgi de la pénombre pour s’approcher d’Oziel et d’Arjo.

Ils avaient atteint le chemin de ronde du rempart des Marches au milieu de la nuit sous un crachin tenace et lugubre et, après avoir caché les crochets de Pell dans une anfractuosité du mur d’enceinte, ils s’étaient abrités sous un auvent pour récupérer de leurs efforts. Cent fois ils avaient failli tomber, cent fois ils s’étaient rattrapés d’extrême justesse. Oziel avait eu besoin d’une bonne demi-sixte pour détendre sa jambe gauche tétanisée. Arjo n’avait pas paru heureux ni même simplement ému de revoir le niveau qu’il avait quitté deux ans plus tôt.

— Nous… sommes attendus chez un riche armurier, répondit-elle après une brève hésitation.

Au moins, son masque et sa robe de comédienne ainsi que les vêtements bariolés du servant continuaient de faire illusion.

— Lequel ?

— Nous ne connaissons pas son nom, intervint Arjo d’un ton sec. On doit venir bientôt nous chercher.

Une moue irritée tordit les lèvres de l’homme au chapeau. Ses vêtements répandaient un parfum capiteux, presque écœurant. Son visage pourtant régulier et barré par une fine moustache avait quelque chose de déplaisant.

— Vous allez jouer pour des gens dont vous ignorez tout ?

Oziel se souvint des conversations avec Pétroccio et les autres membres de la troupe.

— Ce sont les fureteurs qui trouvent nos engagements.

L’homme au chapeau lança un regard courroucé à Arjo comme s’il s’agissait d’un insecte horripilant.

— Je vous devine très belle sous votre masque, dame, reprit-il. Que diriez-vous de nous retrouver chez moi après votre représentation ?

— Je crains de ne pas en avoir le temps.

— Et si je vous engageais pour un spectacle privé ? insista l’homme. Votre descente vous rapporterait le double.

— Je ne vous connais pas.

— Pas davantage que vous ne connaissez votre armurier. (Il retira son chapeau pour esquisser une révérence.) Arvidus troisième du nom, pour vous servir, dame. Je suis courtier dans les Hauts, j’ai également un office dans les Labeurs. À qui ai-je l’honneur ?

— Alena. Vous prenez des risques, Arvidus : vous ne m’avez jamais vue.

— Je sais reconnaître la beauté chez une femme, même masquée. Ce sera un immense plaisir de découvrir votre visage.

Le rire aux éclats déchirants d’Oziel lui valut une grimace réprobatrice d’Arjo.

— Je vous attendrai, quelle que soit l’heure, à mon domicile du 4 de la rue du Drac, tout près du rempart, poursuivit l’homme au chapeau.

Oziel tressaillit. S’agissait-il d’une simple coïncidence ou d’une menace voilée ?

— Merci.

— N’oubliez pas : 4, rue du Drac. Je vous y attends.

Il s’inclina une deuxième fois avant de se fondre dans les ténèbres qu’ourlait une vague lueur au-dessus du rempart.

— Je n’aime pas cet homme, maugréa Arjo. Vous n’auriez pas dû accepter de lui parler.

— Il n’y avait aucune raison de ne pas lui parler, objecta-t-elle.

Arjo hocha la tête d’un air peu convaincu.

— N’oubliez pas : vous avez l’allure d’une comédienne.

Les paroles du servant ravivèrent le souvenir de Pétroccio dans l’esprit d’Oziel. Elle songea également à Gelsame qui ne reverrait plus jamais son fougueux amant et elle en ressentit une profonde tristesse teintée de culpabilité.

— Tu sais où est située la Porte du Laz pour descendre au niveau inférieur ?

Arjo scruta la nuit d’un regard inquiet avant de répondre :

— De l’autre côté de Gargott.

— Gargott ?

— Le nom que les habitants du quartier donnent au socle porteur. Gargott est un géant de pierre dans un conte pour enfants.

Le socle porteur des Marches soutenant les deux niveaux supérieurs occupait la presque totalité de l’horizon ; il s’étendait au-dessus de leurs têtes comme un deuxième ciel, un ciel sombre, figé, vaguement menaçant.

— C’est loin ?

— Environ trois lieues. J’espère que la porte n’est pas aussi bien gardée que celle des Dits ; je n’aurais pas le courage de refaire une descente par la paroi !

Ils attendirent que la pluie s’éclaircisse pour se mettre en chemin. L’eau débordait des rigoles en pente et se déversait dans les bouches ouvertes à intervalles réguliers au pied du rempart. La masse du socle porteur suscitait une sensation d’écrasement oppressante. D’en bas, on ne distinguait qu’une face oblique et lisse qui semblait se jeter dans les nuages déferlant dans les parties visibles du ciel. Les constructions grises et basses n’avaient pas l’élégance des habitations des Hauts, voire des Dits.

Une voie circulaire et pavée ceinturait la base de Gargott, dans laquelle se jetaient les autres rues comme les rayons dans le moyeu d’une roue. Les rideaux métalliques tirés de nombreuses boutiques accentuaient l’impression générale de tristesse qui se dégageait des lieux.

— Où habitent tes parents ?

Le visage d’Arjo se rembrunit.

— Quelque part à l’ouest du niveau, finit-il par marmonner sans desserrer les lèvres.

— Tu n’as pas envie de les revoir ?

Nouveau temps de silence.

— Je n’aurais qu’une raison de les voir : les tuer. Ils n’en valent pas la peine.

— Que comptes-tu faire ensuite ?

— Je vous l’ai dit, dame : vous accompagner dans les Fonds et combattre les ennemis d’Arkane.

Ils croisèrent une petite troupe de spadassins sortant probablement d’une nuit de libations, chapeaux emplumés à larges bords, amples capes, lourdes épées battant leurs bottes, masques d’oiseaux, allure arrogante de ceux qui s’arrogent le droit de vie et de mort sur leurs semblables. Ils se découvrirent avec une affectation excessive lorsqu’ils croisèrent Oziel et lui lancèrent des propos grivois entrecoupés de rires et de sifflements. Les assassins, ignorant visiblement la traque lancée contre la neuvième héritière du Drac, s’éloignèrent en titubant après s’être livrés à une succession de pitreries obscènes.

— Ils croient que toutes les comédiennes sont des putains, marmonna Arjo. Mon père les considérait comme des traînées. Quand j’étais enfant, j’ai souvent vu des comédiennes être importunées par…

Un vacarme l’interrompit, des vociférations, des cliquetis, des meuglements, un fracas d’objets brisés. Bien que la rue circulaire fût apparemment déserte, on se battait un peu plus loin.

Des silhouettes s’agitaient autour de deux chariots en feu. La pluie n’y suffisant pas, certains tentaient d’éteindre les flammes à l’aide de seaux qu’ils remplissaient dans les rigoles, d’autres s’appliquaient à les en empêcher à coups de bâton ou de poing. Des bœufs gisaient sur les pavés dans une mare de sang. Des hommes accouraient des ruelles voisines, brandissant des épées, des sabres, des masses d’armes ou de simples outils, fourches, pelles, pioches… Deux groupes se formèrent et s’affrontèrent sans plus se soucier de l’incendie.

La violence des combats sidéra Oziel. Comment les combattants pouvaient-ils reconnaître leurs partisans et leurs adversaires dans la pénombre que les flammes n’éclaircissaient que par intermittences ? Elle ne comprenait pas pourquoi les familles régnantes, certainement informées, ne dépêchaient pas la Légion des Hauts pour mettre fin aux troubles. Son père,

s’il n’avait pas été éliminé par les conjurés, aurait pris toutes les mesures pour rétablir l’ordre.

— On ne devrait pas rester là, dame, murmura Arjo. Ce sont des enragés.

Le vent répandait une odeur de bois et de tissu brûlés mêlée à celle du sang. Les chariots en feu bloquaient la voie circulaire, la bataille se déplaçait dans les ruelles adjacentes, de nombreux corps jonchaient le sol.

— Faisons le tour dans l’autre sens, insista Arjo.

Traverser le champ de bataille aurait en effet représenté un trop grand danger. Une faction prenait peu à peu l’avantage sur l’autre, des groupes cernaient ou pourchassaient des hommes qui finissaient par être rattrapés et massacrés.

— Dame, s’impatienta Arjo.

Elle lança un dernier regard à la mêlée estompée par l’obscurité et la fumée. La violence et la souffrance qui régnaient dans les niveaux de la cité signaient l’échec des familles régnantes gangrenées par l’oisiveté, le vice et la corruption. Soulignaient également l’inanité de la loi de Séparation. Les conjurés avaient éliminé les siens comme on détruit les vestiges d’un passé révolu. Les Hauts ne juraient plus que par l’apparence, l’esbroufe, la frivolité. Ils s’étaient transformés en un bastion confortable où les familles et leurs courtisans, coupés des réalités des niveaux inférieurs, s’étourdissaient dans des rituels dénués de sens et des fêtes somptueuses.

Qu’avaient fait les familles régnantes de l’héritage des Fondateurs ?

« Nous ne gouvernons pas pour consolider nos privilèges », rappelait souvent le patriarche Nunzio, « mais pour nous mettre au service des habitants de la cité et du pays d’Arkane. »

Il était le seul membre de Conseil à défendre cette vision du pouvoir, le seul obstacle à la machination mise en place par les pétrocles et la Désolation. Le chaos qui se déployait sous les yeux d’Oziel préfigurait l’ère des ténèbres, la ruine prochaine d’une civilisation millénaire.

Matteo avait-il la capacité d’empêcher une destruction qui semblait inéluctable ? La dernière image qu’elle emporta, avant de céder aux injonctions d’Arjo et de tourner les talons, fut celle d’un jeune homme qu’un adversaire défiguré par la haine était en train d’égorger. Une vie pleine de sève s’éteignait.

Comme celle de Pétroccio.

Laissant derrière eux le fracas du champ de bataille, ils contournèrent Gargott dans l'autre sens. Le danger rôdait également dans le calme qu'ils retrouvèrent un peu plus loin, comme si le niveau tout entier était sur le point de s'embraser. Un chariot surgit devant eux dans un raffut de tous les diables. Les bœufs affolés avaient échappé au contrôle du conducteur qui, arc-bouté sur son banc, tirait désespérément sur les guides. Les roues crissaient sur les pavés, par endroits disjoints. Ils comprirent les raisons de l'emballement de l'attelage lorsque plusieurs hommes déboulèrent une dizaine de pas derrière le chariot. L'un d'eux brandissait une torche dans l'intention de mettre le feu à la bâche, des lames brillaient dans les mains des autres.

— Ça ressemble à une guerre de plus entre les corporations des marchands ambulants et des commerçants, marmonna Arjo. Pourquoi les ambulants sont-ils revenus dans les Marches ? L'air n'y est pas très sain pour eux.

— Pour se venger, peut-être.

Le jeune servant esquissa une moue dubitative.

— Si tous les habitants du quartier se liguent contre eux, ils n'auront aucune chance d'y parvenir.

Ils hâtèrent le pas en direction de la Porte. Oziel se demanda comment les Fondateurs avaient pu ériger le socle porteur. Il avait nécessité une quantité phénoménale de pierres qu'il avait fallu transporter depuis les lointaines carrières et hisser jusque dans les Hauts, une tâche colossale qui avait coûté des dizaines d'années aux constructeurs et épuisé une main-d'œuvre innombrable. Comment étaient-ils parvenus à ajuster les énormes blocs avec une telle précision ? Qu'y avait-il dans les Fonds où avait été banni Matteo ?

Ils traversèrent une première esplanade baignée de la lumière naissante de l'aube où se dressaient des statues d'animaux légendaires des mythes arkaniens autres que les symboles des familles régnantes. Elle reconnut au passage le vautour à collerette blanche qui, selon la légende, vivait dans le cœur du Tchezz, l'amphorbe à longue trompe et au crâne orné d'une corne recourbée, le simiaque des forêts dressé sur ses pattes arrière et figé dans une attitude pensive qui le rapprochait étrangement de l'être humain.

De l'autre côté de la place, ils pénétrèrent dans un quartier plus cossu, plus aéré. Les éclats de verre de vitrines brisées formaient par endroits

d’épais tapis qui craquaient sous les semelles. Des ombres silencieuses tentaient de remettre de l’ordre dans les boutiques dévastées.

La nervosité d’Arjo augmentait au fur et à mesure qu’ils se rapprochaient de la Porte. Oziel essaya de le rassurer :

— Le coin a l’air tranquille…

— Je n’ai pas une bonne impression, dame.

Un homme frappé au cœur agonisait sur un côté de l’avenue.

— Un ambulant, précisa Arjo. On les reconnaît à l’anneau passé dans leur oreille gauche.

Les rares piétons qui s’étaient aventurés dehors malgré la pluie et le climat d’émeute passaient leur chemin sans prêter attention au moribond. Les marchands ambulants qui se présentaient chaque jour dans les Hauts appartenaient-ils à la même confrérie ? Ils ne portaient pas d’anneau à l’oreille en tout cas. Ils se divisaient probablement en plusieurs corporations qui se répartissaient les niveaux.

Les excroissances disséminées sur son corps se rappelèrent tout à coup au souvenir d’Oziel, l’élançant comme un préambule à une nouvelle poussée. La maladie poursuivait son invasion silencieuse, hideuse.

Deux sicaires surgirent d’une rue perpendiculaire et avancèrent dans leur direction. Frissonnante, Oziel s’efforça de marcher d’une allure dégagée et évita de regarder les deux hommes, qui continuèrent tout droit, à son grand soulagement. Elle croisa au passage les yeux clairs de l’un d’eux, deux fragments de ciel matinal dans le brun sombre de son masque d’oiseau. Elle y décela de l’intérêt, sans doute cet intérêt des hommes pour les comédiennes dont avait parlé Arjo.

La Porte leur apparut tout à coup, érigée au centre d’une place exiguë. En l’absence de rampe, le sol descendait directement en pente douce vers l’arche. L’érosion avait effacé en grande partie les fresques ornant ses piliers.

— On dirait un barrage, s’exclama Arjo.

Des vigiles et des foueurs déployés sur toute la largeur de la Porte refoulaient sans ménagement les rares hommes et femmes qui souhaitaient se rendre dans le Laz.

— Ne bougez pas, dame, je vais aux renseignements.

Le jeune servant palabra une trentaine de pas plus loin avec deux vigiles armés de piques, puis revint près d’Oziel en secouant la tête d’un air

sombre.

— Ils ne laisseront entrer personne jusqu'à ce que tous les marchands ambulants soient traqués et exécutés.

— L'administrateur des Marches les laisse agir à leur guise ?

— Il n'a pas le choix tant que le Conseil des Sept n'envoie pas ses légionnaires. Nous sommes coincés nous aussi.

— Ils t'ont dit quand ils comptent lever leur barrage ?

— Entre deux et cinq jours selon eux.

Oziel ne parvint pas à contenir la colère qui l'embrasait. Le cri rageur qui s'échappa de sa gorge attira sur elle l'attention de quelques-uns des hommes répartis devant la Porte. Une foueur poussa un grondement sourd.

— Par pitié, dame, taisez-vous, souffla Arjo.

Colère contre ces hommes qui s'acharnaient sur de pauvres bougres pris au piège, colère contre le Conseil des Sept impuissant à les ramener à la raison, colère contre les torcherons incapables de dégager l'entrée du Laz, colère contre les malandrins qui avaient assassiné Pétroccio, colère contre les sicaires qui avaient massacré les frères de la Résurrection… Sa rage se transforma en un feu dévorant qui la fit chanceler. Les mots du gardien de la parole se détachèrent du tumulte de ses pensées : *« Le drac est un maître exigeant aux colères dévastatrices. »* À chacun de ses emportements, le feu blessant de la créature ailée lui rappelait de garder la maîtrise d'elle-même en toutes circonstances. Elle perdait tout discernement lorsqu'elle s'abandonnait à la colère, elle dilapidait son énergie, elle redevenait l'Oziel irriguée par sa source noire, un corps débordant de venin, un être possédé qui ne s'appartenait plus.

Arjo la tira en arrière.

— Partons. Nous allons attirer les soupçons.

Elle le suivit sans résistance dans une ruelle déserte. Ils s'abritèrent sous un auvent de bois pour se protéger des gouttes de pluie qui recommençaient à tomber.

— Désolée, dit-elle. Je nous ai mis en danger.

— Ne soyez pas désolée, j'ai bien failli hurler moi aussi.

Elle l'invita à poursuivre d'un haussement des sourcils.

— J'ai aperçu mon père parmi les hommes qui gardaient la porte. Il ne m'a pas reconnu. Il n'a pourtant rien à voir avec leur querelle. Il est ferronnier, pas marchand. Il compte sans doute en tirer un avantage. Vous

vous rendez compte, dame : il a croisé mon regard et ne m'a pas reconnu. Moi, son propre fils. J'ai bien failli lui sauter à la gorge.

Le jeune servant avait blêmi, ses mains s'étaient mises à trembler.

— Tu as réussi à te contrôler, pas moi.

Arjo se détourna pour masquer sa détresse.

— Si j'avais eu une lame…

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Pas question d'aller chez mes parents, en tout cas. Je ne pourrai pas toujours me maîtriser.

— Il ne reste qu'une solution…

Il l'interrogea du regard.

— Arvidus, murmura-t-elle.

— Vous n'y pensez pas ! se récria-t-il. Vous savez très bien ce qu'il veut.

— Il ne l'obtiendra pas. Il ne verra même pas mon visage. S'il devient trop pressant, je le neutraliserai. Nous avons besoin de manger, de nous reposer, et nous n'avons pas d'argent. Tu connais un autre endroit où aller ?

Il capitula de mauvaise grâce devant les arguments de la jeune femme.

— Tu sais où se trouve la rue du Drac ?

— Elle donne sans doute sur la place des Fondateurs…

Ils rebroussèrent chemin, s'écartèrent de la voie circulaire au bout d'une dizaine d'arpents et empruntèrent, sur leur gauche, une ruelle perpendiculaire au rempart.

La rue du Drac, étroite, partait d'une place hexagonale et sinuait jusqu'à la muraille dont le faîte crénelé se perchait une dizaine de toises au-dessus des toits. La maison qui portait le numéro 4, serrée entre deux constructions mitoyennes moins hautes, présentait une façade claire et bien entretenue qui rappelait les demeures des Dits. Le bleu vif des volets donnait un peu de gaieté à la grisaille environnante. Une plaque de cuivre sertie dans le chambranle de pierre mentionnait : « Arvidus, courtier dans les Hauts ».

— Vous êtes sûre de vous, dame ? demanda Arjo devant le petit escalier qui donnait accès à l'entrée, une porte de bois surmontée d'une marquise en fer forgé.

— Qu'est-ce que tu proposes ? Rester dehors en attendant que nous puissions accéder au Laz ?

Elle gravit les marches et donna trois coups du heurtoir en forme de main fixé au centre de l'huis. Une vieille femme lui ouvrit au bout d'un petit moment et posa sur elle des yeux inquisiteurs teintés de réprobation.

— Arvidus est-il là ?

— Qui le demande ?

Chevrotante, la voix de la vieille femme avait le tranchant d'une lame émoussée. Son nez aquilin jaillissait du lacis de rides de son visage comme un éperon d'une paroi tourmentée.

— Alena.

— Vous êtes comédienne, pas vrai ?

Oziel acquiesça après une brève hésitation.

— Je n'aime pas voir mon fils s'acoquiner avec des femmes de petite vertu, reprit la vieille femme.

— La vertu n'a rien à voir avec…

Une voix masculine provenant de l'intérieur de la maison l'interrompit.

— Ne tenez pas compte de ce que raconte ma mère.

Arvidus apparut sur le seuil, portant une courte robe de chambre par-dessus ses vêtements. Son crâne se dévoilait en partie sous sa chevelure brune et clairsemée.

— Je ne vous attendais pas si tôt, reprit-il en fixant Oziel avec un sourire.

— Nous n'avons pas eu la possibilité de jouer, répondit-elle. Il y a des heurts un peu partout dans le niveau. Les marchands bloquent les accès au Laz.

— J'ai moi-même assisté à quelques scènes pénibles, confirma-t-il. Les Marches sont devenues dangereuses ces jours-ci. Je vous hébergerai volontiers en attendant que le calme soit revenu.

Elle n'aima pas l'éclat sardonique de ses yeux noirs. Une petite voix lui souffla de tourner les talons, mais elle n'entrevoyait aucune autre solution. Elle désigna Arjo, resté en contrebas de l'escalier.

— Nous sommes deux.

La présence du jeune servant déplaisait visiblement toujours autant à Arvidus, qui s'efforça de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Ça va de soi.

— Qui sont ces gens, Arvidus ? grogna la vieille femme.

— Des amis, mère. Réservons-leur le meilleur accueil, comme il sied aux amis. Ils resteront ici tant qu'il y aura du danger dehors.

— Mais…

— N'ajoutez rien, mère, faites plutôt préparer deux chambres.

L'intérieur de la maison ressemblait à l'extérieur : meubles cirés, escaliers et parquets astiqués, cloisons blanches ornées de tableaux illustrant des scènes tirées des mythes arkaniens et de tapisseries aux motifs colorés et complexes. L'odeur d'encaustique, omniprésente, masquait en partie les effluves de cuisine qui flottaient dans le couloir.

Arvidus attribua au jeune servant une mansarde au deuxième étage et installa Oziel dans une chambre du premier étage située en face de la sienne. La mère du courtier occupait quant à elle une pièce du rez-de-chaussée pour lui éviter, étant donné son âge, de gravir chaque soir l'escalier. D'un ton peu amène, Arvidus ordonna à deux servantes, âgées elles aussi, de préparer les lits, puis, retrouvant par miracle la suavité de sa voix, il demanda à Oziel si elle souhaitait prendre un bain. Elle répondit par l'affirmative, enchantée par la perspective de se délasser dans une eau brûlante.

— Je vous laisse, dame. Nous nous retrouverons dans un quart de sixte pour le repas. J'ai quelques affaires à régler. Prenez votre temps. Vous êtes ici chez vous.

Il se retira. Elle ne put s'empêcher de penser qu'elle s'était jetée dans un traquenard. Un homme comme Arvidus n'admettait sûrement pas qu'on se moque de lui ni qu'on lui résiste. Quelques instants plus tard, un serviteur à la carrure imposante apporta un grand bac de bois qu'il posa au milieu de la pièce.

— Je le remplirai sitôt que l'eau aura chauffé, dame.

Elle se rendit près de la fenêtre qui donnait sur la rue et vit, à travers le voilage, un groupe déchaîné rouer de coups un homme à terre. L'affrontement s'étendait à l'ensemble du niveau. Elle se félicita de sa décision. L'ambiance feutrée de la maison d'Arvidus, même si ce dernier ne l'hébergeait pas par pure bonté d'âme, était plus rassurante que les soubresauts de violence qui secouaient les Marches.

On frappa à la porte.

— Entrez.

Arjo s'introduisit dans la chambre.

— Tout va bien, dame ?

— On se bat tout près d'ici.

Il la rejoignit devant la fenêtre et observa la scène qui se jouait en contrebas.

— Nous sommes sans doute mieux ici, concéda-t-il. Mais je n'ai pas confiance en cet homme.

— Moi non plus…

Dehors, le groupe se dispersa, abandonnant leur victime agonisante au milieu de la rue.

Le serviteur revint avec un grand seau fumant au bout de chaque bras.

— Votre eau, dame.

Arjo se dirigea vers la sortie.

— Je vous laisse à votre bain.

Il fallut quatre tours au serviteur pour remplir le bac. Elle vérifia que la porte était bien crochetée avant de se dévêtir. Comme elle était malheureusement dépourvue de verrou et de clef, elle la bloqua à l'aide d'une chaise. Elle ôta ensuite son masque, ses chaussures, ses deux robes et ses bandages. Le simple fait de sentir l'air sur son corps lui procura un plaisir presque extatique. Elle n'éprouva pas le besoin de contempler les dégâts de la mécrose dans le petit miroir accroché au mur, elle entra directement dans l'eau brûlante.

Une fois qu'elle s'y fut immergée, elle dériva lentement sur le fil de ses souvenirs. Depuis combien de temps s'était-elle enfuie du nid d'amour de Sylver de l'Aigle ? Une poignée de jours. Les images terribles du corps presque décapité d'Ulio, de son père et de sa mère crucifiés à la Porte des Supplices, des autres membres de sa famille assassinés dans la demeure du Drac semblaient pourtant relever d'une époque révolue, d'une autre vie. Elle ne ressentait plus de chagrin, à sa grande surprise, comme si elle avait asséché son réservoir de larmes. Elle se remémora le gardien de la parole et le jeune frère herboriste de la Résurrection, le servant suprême et le pétrocle en grande discussion dans le ventre profond de la Désolation, Jifar, le frère jumeau d'Arjo, à la sagesse précoce, Pétroccio et ses compagnons comédiens, le visage du garçon que lui avait montré le drac… Bercée par ses pensées, apaisée par l'eau chaude, elle ferma les yeux, posa la nuque sur le bord du bac et s'assoupit.

Un fracas la réveilla.

Quelqu'un secouait violemment la porte pour écarter la chaise qui barrait le passage. Elle n'eut pas le temps de se lever. La chaise se renversa, la porte s'ouvrit et livra passage à Arvidus, dont les pans de la robe de chambre retombaient désormais sur ses jambes nues. Oziel chercha désespérément des yeux un bout d'étoffe pour dissimuler son visage et le haut de son corps.

Arvidus la contempla d'un air stupéfait.

— J'étais venu… pour… enfin, vous savez…

Il resserra avec nervosité la ceinture de sa robe de chambre.

— J'héberge donc une foutue mécrosée, reprit-il avec une moue de dépit.

Elle se voila la poitrine de ses bras. Il la fixa avec une attention soutenue. Des éclats inquiétants enflammèrent ses yeux noirs.

— Oziel du Drac ! La mécrosée la plus célèbre d'Arkane ! On te cherche partout dans les niveaux d'Arkane. Dire que je t'ai prise pour une vraie comédienne, une putain !

— Vous vous trompez, je suis…

— Tu es une criminelle qui s'est jetée dans la gueule du loup, l'interrompit-il. Non seulement tu ne vas rien me coûter, mais, grâce à toi, je vais toucher une jolie somme.

Elle évalua la distance qui la séparait de sa robe d'infamie et de la serre de l'Aigle.

— Laissez-moi au moins me rhabiller…

— Pourquoi ? Reste telle que tu es : tu portes la monstruosité de ton âme sur ton corps.

Il claqua des mains à trois reprises. Le serviteur qui avait apporté le bac s'engouffra presque aussitôt dans la chambre.

— Cette dame est une criminelle recherchée qui s'était déguisée en comédienne, déclara Arvidus. Nous devons la neutraliser et la remettre aux autorités d'Arkane.

Un voile de terreur glissa sur le visage du serviteur lorsque son regard tomba sur Oziel.

— Mais, sieur, elle est…

— Mécrosée, oui. Si tu as peur de la malédiction, débrouille-toi pour la neutraliser sans la toucher.

— Bien, sieur.

Le serviteur sortit de la chambre. Oziel estima le moment propice pour jouer son va-tout. Elle se leva aussi rapidement que possible, enjamba le bord du bac et se rapprocha en deux bonds de ses vêtements.

— Maudite…, grogna Arvidus.

Elle mit un temps infini à trouver la poche de la robe d'infamie et à mettre la main sur la serre. Elle se redressa.

Sensation fugace d'un mouvement. D'un sifflement.

Le serviteur se dressait face à elle. Un objet lourd et dur s'abattit sur son crâne.

La foudroya.

La serre lui échappa des mains.

Elle voulut la rattraper. S'étala de tout son long sur le parquet.

Sentiment fuyant d'échec, de révolte. Qui pourrait sauver Arkane ? Qui déjouerait le dessein diabolique de la Désolation ? Qui préviendrait Matteo ? Qui était le garçon entrevu lors de sa dernière rencontre avec le drac ?

Le drac… Pourquoi ne volait-il pas à son secours ?

Le regard d'Arvidus, très proche, offensant…

Sa voix, tombant d'un ciel brumeux…

— Tu vois le sceau du Drac sous sa toison ? J'espère que tu ne lui as pas brisé les os du crâne, elle vaut plus vivante que morte.

36

YSELLE

Dans la pire des situations, la vie envoie toujours une chance. La crainte, souvent, obscurcit le jugement. Pourtant, garde bien cela à l'esprit, il n'y a jamais de fin. La mort n'est pas une défaite, mais une nouvelle issue, une voie obscure que chaque être humain doit parcourir. Quand le moment viendra, garde les yeux ouverts, car le passage est riche d'enseignements. Il est un enseignement en lui-même. Si la peur te dévore, tu n'en retireras aucun avantage. La peur est ton ennemie intime.
Souviens-toi d'Alke, la reine guerrière qui descendit dans le fond des enfers pour reprendre Jofar, l'homme qu'elle chérissait entre tous et qu'un coup de lance en plein cœur avait précipité sur l'autre rive du grand fleuve. Harcelée par les entités infernales monstrueuses, elle se ferma à toute frayeur et poursuivit son chemin jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé Jofar. Elle affronta Hilyaon, le gardien terrible aux sept tentacules dont les extrémités sont des têtes de serpent et le vainquit à l'issue d'un combat qui dura dix jours et dix nuits. Mais Jofar l'orgueilleux refusa de la suivre, disant qu'il se débrouillerait seul. Alors, Alke lui trancha la tête. À la place lui poussa la tête d'un ibis royal, qui est, comme chacun sait, l'incarnation de l'orgueil. Ainsi sont maudits les inconscients qui refusent les chances apportées par la vie.

La Geste arkanienne,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Renn parcourut l’artère principale de Kollan, toujours aussi bondée, en espérant reconnaître la rue dans laquelle Orik et lui avaient loué une chambre deux jours plus tôt. Le flot ininterrompu des chariots, voitures, cavaliers et piétons s’écoulait avec une lenteur exaspérante. Même s’il avait rabattu les bords de son chaviot sur son visage afin de masquer ses traits, il lui semblait qu’à chaque regard croisé par inadvertance, on allait se jeter sur lui pour le conduire pieds et poings liés devant le questeur.

Le mareyeur lui avait lancé des regards soupçonneux lorsqu’il avait accompagné Vilm au marché aux poissons sur un quai longeant le pied de la falaise blanche. L’acheteur avait proposé la moitié du prix réclamé par le pêcheur, et la discussion entre les deux hommes s’était envenimée jusqu’à ce que Vilm, las de barguigner, finisse par consentir aux conditions de son interlocuteur. Ce dernier avait jeté l’argent des trois cents kilos de poisson avec une superbe humiliante. Le pêcheur avait glissé les arks dans une bourse de cuir, puis, la tête et les épaules basses, les mâchoires serrées, s’était dirigé vers la jetée où était amarré son bateau.

— Ce charognard m’a pris pour un mendiant, avait-il maugréé. Svara va encore me reprocher de ne pas savoir défendre les intérêts de la famille.

— Pourquoi avoir accepté ses conditions ?

— Je n’aurais pas trouvé un meilleur prix chez un autre mareyeur. Leur force, c’est d’être solidaires. (Vilm avait agrippé l’épaule de Renn devant la jetée.) Nos chemins se séparent, mon gars. Fais bien attention à toi.

Il s’était détourné avec une telle soudaineté que l’apprenti n’avait pas eu d’autre alternative que de lui crier un merci couvert par les sifflements du vent et les craillements des cracasses.

Renn aperçut, au-dessus de la mer de têtes qui se disputaient la rue en provoquant des courants contradictoires, des pointes de lances et de casques qui avançaient dans sa direction. Une dizaine de soldats de la cité. Il bifurqua vers une venelle perpendiculaire, se taillant un passage entre deux tombereaux et un groupe de fleuviots reconnaissables à leurs chaviots. La venelle pratiquement déserte débouchait sur le sommet de la falaise d’où l’on avait une vue grandiose sur l’eau scintillante du fleuve et le ballet

incessant des bateaux autour du port. Il longea une taverne d'où montaient des éclats de voix, des chocs sourds et des craquements de bois brisé. Son cœur s'arrêta de battre lorsqu'il vit les soldats en uniforme noir s'engouffrer à leur tour dans la venelle. Libérés de la pression de la foule, ils progressaient à grandes enjambées, lances prêtes à embrocher le premier étourdi qui aurait eu la mauvaise idée de se mettre en travers de leur chemin.

Renn chercha une issue des yeux. Impossible d'emprunter la voie de la falaise qui, à cet endroit, était dépourvue d'escalier. Pas possible non plus de filer entre les maisons, toutes mitoyennes. Il s'était fourvoyé dans une impasse. Sa seule chance d'échapper aux légionnaires, une chance infime, était de créer un effet de surprise et de se faufiler entre leurs rangs avant qu'ils aient repris leurs esprits. Adopter un comportement différent de celui qu'ils attendaient d'un fugitif. Les devancer. Courir droit sur eux.

Au moment où il s'élançait, les soldats s'arrêtèrent à une trentaine de pas plus loin. Ils n'étaient pas venus pour lui, mais pour séparer les hommes qui en découdaient à l'intérieur de la taverne. Un serveur en tenue grise et brune, sans doute l'homme qui les avait prévenus, se tenait au milieu de l'escouade. Renn attendit qu'ils se ruent dans l'établissement pour rebrousser chemin et regagner la rue principale.

L'espoir de retrouver Orik vivant avait décru lorsqu'il avait gravi l'escalier reliant le quai à la ville. Les probabilités étaient presque nulles qu'il ait survécu au coup de massue de l'Abordeur. L'apprenti doutait de sa capacité à se débrouiller sans argent, sans arme, sans allié, dans un environnement hostile. Il n'envisageait qu'une seule issue : retourner dans le massif de l'Ostian, s'installer dans la maison de maître Hauhorn, pratiquer l'enchantement de pierre tout en assurant sa subsistance. Refaire le chemin dans l'autre sens, affronter le marais, la forêt, les collines noires, le glacier, les vents mordants, les tempêtes de neige, les nuits interminables et glacées, la solitude… Aucun questeur ne viendrait le chercher là-bas. Il ne pourrait pas commercer avec les envoyés de la cité ainsi que le faisait maître Hauhorn, puisque les commanditaires avaient décrété la fin des enchanteurs, mais il apprendrait à se nourrir avec les maigres ressources de la montagne, il goûterait aussi souvent que possible le plaisir ineffable de se fondre dans le ventre de la pierre, il entendrait son chant jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'extase. Il sentait confusément qu'il devait résister, perpétuer la

tradition, comme veiller sur les dernières braises d'un monde gelé. Tôt ou tard, un matin nouveau disperserait les ténèbres qui s'apprêtaient à recouvrir le pays d'Arkane. Bien sûr, il ne bénéficierait pas des précieuses connaissances de son maître, il devrait tout redécouvrir par lui-même, tâtonner, se tromper, recommencer, se fier à sa seule intuition, lutter contre le découragement, mais la perspective l'exaltait, le soulageait également puisqu'il ne serait pas obligé de continuer le voyage vers Arkane, de déjouer les manœuvres du questeur et de ses hommes.

Il discerna la rue de l'auberge où Orik et lui s'étaient arrêtés. Le battement de son cœur s'accéléra prodigieusement et tambourina dans sa poitrine avec la frénésie d'un pic-des-troncs.

Après s'être extrait de la cohue, il se rendit à l'auberge, reconnaissable à sa façade et ses volets d'une blancheur éclatante, entra et s'avança vers le comptoir derrière lequel trônait un homme bedonnant et grisonnant qu'il identifia sans l'ombre d'une hésitation.

— Qu'est-ce que tu veux, mon gars ? demanda le tenancier d'un ton bourru.

— Vous avez hébergé un géant et un garçon à peu près de mon âge il y a deux jours.

Les sourcils froncés, le tenancier se redressa sur sa chaise, comme s'il accordait enfin un minimum d'intérêt au visiteur.

— Et alors ? grommela-t-il.

— Ils ont été agressés en pleine nuit. Le garçon a été enlevé, mais savez-vous ce qui est arrivé au géant ?

Le tenancier décolla sa tunique collée à sa peau par la transpiration.

— Aucune idée.

Il mentait, ses yeux fuyaient ceux de Renn, ses gestes étaient devenus fébriles.

— Dites-moi la vérité, reprit l'apprenti d'une voix forte.

Son interlocuteur se leva de sa chaise et se pencha vers lui par-dessus le comptoir.

— Ne me parle pas sur ce ton ! Je sais qui tu es malgré ton chaviot, et je sais que tu vaux un bon paquet d'arks. Tu as de la chance que je n'ai aucune sympathie pour le questeur. Fiche le camp.

— Pas avant que vous m'ayez dit ce qui est arrivé à mon ami.

Le tenancier se fendit d'un soupir excédé.

— Il est mort, le crâne fracassé. Son cadavre a été balancé dans le fleuve.

Le sang de Renn se glaça.

— Vous en êtes certain ?

— Je sais encore distinguer un mort d'un vivant. Fiche le camp maintenant.

L'apprenti chancela.

— Désolé pour toi, mon gars, ajouta le tenancier.

Renn ne sut comment il sortit de l'auberge ni comment il se retrouva au bord de la falaise, les yeux brouillés de larmes, regardant sans les voir les taches claires des voiles disséminées sur le fleuve.

Des pas retentirent dans son dos. Il se retourna et, sans chercher à dissimuler ses larmes, fit face à une jeune femme brune, une soubrette vêtue d'une coiffe nouée sous le menton, d'une robe bleu marine et d'un tablier blanc. Elle le dévisagea un petit moment, puis elle jeta un regard furtif par-dessus son épaule avant de déclarer :

— Je vous ai entendu parler avec mon maître.

Sa voix douce peinait à dominer les sifflements du vent et la rumeur de la cité.

— Votre ami, le géant, il vit, reprit-elle.

— Que dites-vous ? s'exclama l'apprenti.

— Je sais où vous pouvez le trouver. Je dois retourner à mon travail ou mon maître va me houspiller. Attendez-moi devant l'auberge au début de la dernière sixte. Je vous conduirai à lui.

La nouvelle était tellement incroyable que Renn ne put s'empêcher de la juger suspecte.

— Vous ne seriez pas en train de m'attirer dans un piège ?

Elle ne parut pas offusquée par sa question.

— Si je mentais, je ne connaîtrais pas votre nom ni votre histoire, rétorqua-t-elle avec calme. Vous êtes Renn, apprenti enchanteur de pierre, le questeur vous cherche partout pour vous tuer. Votre ami m'a raconté comment vous avez entraîné une avant-garde de l'armée des Conquérants du Nord dans une terre mouvante.

— Je vous attendrai ce soir.

Elle lui rendit son sourire avant de regagner l'auberge d'un pas pressé.

La soubrette le rejoignit dans la rue à la fin de son service. L'attente, interminable, l'avait exaspéré. Morfondu sous un porche baigné d'obscurité, les yeux rivés sur la façade de l'auberge, il en était arrivé à se demander s'il n'avait pas rêvé cette histoire, s'il n'avait pas été leurré par son désir forcené de retrouver Orik. La jeune femme avait dénoué sa chevelure et troqué sa tenue de servante pour une ample robe gonflée par les rafales de vent. Ils se mirent en marche sans dire un mot, regagnant d'abord l'artère centrale de la ville nettement moins encombrée que pendant le jour.

Ce fut l'apprenti qui rompit le silence.

— Votre maître m'a dit que le corps d'Orik avait été jeté dans le fleuve…

— Ce sont les deux hommes qui le portaient, des traîne-misère recrutés par mon maître, qui ont fini dans l'eau de l'Odivir. Il a repris connaissance et les a précipités tous les deux du haut de la falaise avant de s'évanouir de nouveau. Ses gémissements m'ont attirée alors que je sortais de l'auberge au milieu de la nuit. La morsure du serpent endormeur et le coup sur son crâne l'avaient mis dans un sale état. Il avait perdu beaucoup de sang. Comme c'est une force de la nature, il est parvenu à marcher jusqu'à ma maison en s'appuyant sur mon épaule. Une fois arrivé, il s'est écroulé, et j'ai bien cru qu'il allait mourir pour de bon. Mais il en a réchappé et il se rétablit. Son épée était restée dans la chambre. J'ai pu la récupérer le lendemain et la lui rapporter. Ce qu'elle est lourde !

À l'extrémité de la rue centrale, ils prirent un sentier qui s'enfonçait dans les terres.

— Vous vivez seule ? demanda Renn.

— Depuis la mort de mes parents. J'occupe leur maison.

— De quoi sont-ils morts ?

— De la maladie du sankan.

Il avait entendu parler du sankan, un insecte qui proliférait après les grandes crues et dont la piqûre provoquait une fièvre souvent mortelle.

Ils arrivèrent dans un hameau baigné de ténèbres denses, profondes, humides. La nuit sans étoiles occultait les reliefs et, sans les rares lueurs qui accrochaient les fenêtres aux façades grises, on aurait pu croire que le monde avait disparu.

— Vous connaissez mon nom, et je ne connais pas le vôtre…

La jeune femme disciplina sa chevelure d’un geste énergique.

— Yselle.

Elle se dirigea vers une chaumière éloignée d’un bon arpent des autres habitations. Le cœur de Renn s’emballa à nouveau lorsqu’elle ouvrit la porte. La lumière d’une lampe à huile suspendue révélait une pièce meublée d’une table massive, de deux bancs, d’un évier de pierre, d’un âtre où pendait une marmite au-dessus des braises rougeoyantes, de brocs, de seaux, d’une grande bassine qui servait probablement de baignoire.

— Je vous amène de la compagnie…

Yselle s’était adressée à un homme allongé sur un lit de coin. Une émotion indescriptible serra la gorge de Renn quand il reconnut le visage rude et encadré d’une longue barbe d’Orik. Un large bandage parsemé de taches brunes ceignait le front du guerrier, vêtu de son seul skand, comme le soir où les Abordeurs et leurs serpents s’étaient introduits dans leur chambre.

Renn retira son chaviot et s’avança dans la lumière.

Les yeux d’Orik s’agrandirent de stupeur, puis ils perdirent leur éclat minéral pour briller d’une joie immense, presque enfantine.

37

LE FEU DU DRAC

L’acceptation n’est pas la soumission, l’acceptation est une façon d’accompagner le mouvement, d’épouser le cours tortueux du destin.

Mythes de la Fondation,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

La brûlure, insupportable.

Le feu roulait dans ses veines, lui incisait les nerfs. Se réveillait-elle sur un bûcher ?

La douleur était si atroce qu’elle regrettait amèrement d’être revenue à elle. Elle voulut se relever, mais les cordes blessantes qui lui maintenaient les bras dans le dos et lui entravaient les chevilles l’en empêchèrent. Elle gisait nue sur un sol humide dans une obscurité totale. Sa tête l’élançait à chacune de ses expirations. Elle se souvint du coup assené par le serviteur d’Arvidus. Comment avait-elle pu manquer à ce point de discernement ? Comment avait-elle pu commettre une telle imprudence ? La fatigue et la maladie n’étaient pas des excuses. Pour un bain, pour un peu de confort, elle avait trahi les siens, trahi Matteo, trahi les frères de la Résurrection, trahi les populations de la cité et du pays d’Arkane.

Une irrépressible colère jaillit de sa source noire et se répandit jusqu’aux extrémités de ses membres. L’intensité du feu s’amplifia encore. D’où provenait-il ? Elle ne distinguait aucune lueur, aucun mouvement alentour. Les bruits qui résonnaient dans le lointain évoquaient tantôt une conversation, tantôt un grondement d’orage. Elle roula sur elle-même pour

tenter d’apaiser, ne serait-ce qu’un instant, la brûlure qui continuait de s’étendre, qui calcinait chaque parcelle, chaque fibre, de son corps. Elle contint un gémissement, une crainte stupide de donner l’alerte, d’attirer l’attention sur elle. Elle serait bientôt livrée à l’Aigle comme une bête traînée sous le couteau du boucher. Elle tira avec l’énergie du désespoir sur ses liens, ne réussit qu’à accentuer la morsure des cordes sur ses poignets et ses chevilles. Ses larmes ne coulaient pas, comme si la chaleur avait asséché l’eau de son corps.

Elle se révolta contre l’atroce sensation de se transformer en une masse informe de chair carbonisée, elle se débattit avec une rage inutile qui l’abandonna, pantelante, à bout de forces, au pied d’un mur.

Elle comprit qu’il ne lui servirait à rien de s’agiter, qu’elle devait se résigner.

Se résigner, vraiment ?

La voix d’Ulio citant un passage des mythes de la Fondation résonna en elle : *« L’acceptation n’est pas la soumission, l’acceptation est une façon d’accompagner le mouvement, d’épouser le cours tortueux du destin. »*

Accepter le feu qui la dévorait. Cesser de s’y opposer.

Elle s’efforça de recouvrer son calme, d’expulser toute brise de panique, d’explorer la douleur jusqu’à ses confins, comme une contrée inconnue dont elle découvrait les paysages, les reliefs, les couleurs, les senteurs. La souffrance s’atténua immédiatement, comme si le simple fait de la regarder en face, sans intention, suffisait à l’apprivoiser. Elle cessa bientôt d’être un corps consumé par le feu, elle fut le feu qui se répandait en elle, le feu qui diffusait en elle sa fantastique énergie, le feu qui la métamorphosait, le feu qui réduisait en cendres son désespoir, ses regrets, ses remords, le feu qui la régénérait.

Le feu de la renaissance.

Les bruits se précisèrent. Un brouhaha. Qui se rapprochait. Elle tira machinalement sur ses liens ; cette fois, ils se brisèrent aussi aisément que des brindilles sèches. Elle se releva et s’appuya contre le mur le temps que s’estompe une légère sensation de vertige. Elle se sentait investie d’une puissance phénoménale, qui ne lui appartenait pas.

— Je vous livre la fille du Drac pieds et poings liés, mon seigneur…

La voix d’Arvidus.

— Si tu dis la vérité, tu recevras une belle récompense, usurier. Si tu m'as menti, tu recevras quelques pouces d'acier dans le cœur.

Oziel devina à qui appartenait cette deuxième voix, rugueuse, désagréable : Jiun de l'Aigle. Elle n'éprouva aucune peur, seulement une haine farouche, lorsque le crissement du verrou incisa le silence. La porte s'ouvrit dans un grincement horripilant. La lumière dansante d'une torche dévoila des murs de pierre habillés d'une mousse noirâtre, un sol de terre battue, les poutres vermoulues d'un plafond.

Vêtu d'orange, Jiun de l'Aigle fut le premier à s'introduire dans la pièce. Ses yeux s'agrandirent de stupeur et d'horreur lorsqu'ils se posèrent sur Oziel, debout face à lui, nue, immobile.

— Déesses, tu es devenue plus laide que le cul d'un foueur ! s'exclama-t-il. Dire que j'ai eu du désir pour ça ! En tout cas, tu vas regretter de ne pas être déjà morte. (Il se tourna vers Arvidus, qui s'était approché dans son dos.) Tu ne m'avais pas dit qu'elle était attachée ?

L'usurier s'avança d'un pas et lissa sa fine moustache du pouce et de l'index.

— Je ne comprends pas comment elle a pu se libérer. Elle était solidement ficelée. On dirait que les cordes ont brûlé. Peu importe, le principal est que vous la récupériez.

D'un geste, Jiun ordonna à ses hommes restés en arrière de s'emparer de la prisonnière. Trois sicaires s'avancèrent vers elle. L'un d'eux, qui tenait un énorme foueur en laisse, dut s'arc-bouter sur ses jambes pour empêcher le fauve de se jeter sur elle.

— Sage, Doj, sage…

Ils n'avaient pas jugé utile de se munir des armes que dévoilait par intermittences l'entrebâillement de leurs capes : espadon, dague, hache à double lame. Ils étaient seulement équipés de chaînes d'acier tintant à chacun de leurs mouvements. Oziel ne bougea pas lorsque deux d'entre eux se placèrent de chaque côté d'elle et, visiblement incommodés par les bubons, commencèrent à enrouler une chaîne autour de son buste.

Elle ouvrit la bouche.

Le feu en jaillit, qui jeta des éclats éblouissants dans la pénombre et frappa Jiun au visage. Le fils de l'Aigle poussa un hurlement terrifiant avant de basculer en arrière et de s'effondrer de tout son long sur la terre battue. Le foueur échappa au contrôle de son maître et bondit en direction de la

jeune femme. Le feu fusa de nouveau de la bouche d'Oziel et foudroya le fauve, qui s'écrasa sur la terre battue dans un craquement d'os et une suffocante odeur de chair grillée.

Les sicaires se reculèrent, la chaîne se déroula et s'affaissa sur elle-même en égrenant ses tintements.

— Faites quelque chose, vous autres ! glapit Arvidus.

Oziel cracha le feu dans sa direction. La pointe étincelante s'engouffra dans le cœur de l'usurier, dont la voix se brisa. Il tenta dans un ultime sursaut d'extirper la brûlure qui lui ravageait la poitrine, avant de s'affaler sur le flanc. Les sicaires, affolés, se ruèrent vers la porte. Le feu en rattrapa un premier, enflamma sa chevelure, sa cape, et le transforma en torche vivante. Un autre, touché entre les omoplates, n'eut pas le temps de s'enfuir.

Enjambant les corps secoués de spasmes de Jiun et d'Arvidus, elle sortit à son tour. Emplie d'une fantastique énergie, elle ne ressentait plus aucune douleur, plus aucune fatigue. La haine se propageait en elle comme un venin enivrant, exaltant. Elle gravit les marches d'un escalier de pierre qui donnait sur un premier palier, n'y croisa personne, franchit une porte grande ouverte et s'introduisit dans une souillarde meublée d'étagères et de tonneaux.

Une voix chevrotante retentit devant elle.

— Arvidus, c'est toi ? Que se passe-t-il en bas ? Ces horribles tueurs que tu as fait venir se sont sauvés comme s'ils avaient mille démons aux trousses !

Oziel s'engagea dans un premier couloir. Une silhouette surgit de la pénombre et lui barra le chemin, la mère d'Arvidus, visage blême tranchant sur le fond de pénombre.

— Qui êtes-vous ? aboya-t-elle. Pourquoi vous promenez-vous toute nue ? Déesses, une mécrosée ! Arvidus ! Arvidus !

Oziel voulut continuer son chemin, mais la vieille femme, brandissant une canne, l'en empêcha.

— Laissez-moi passer, ou…

— Arrière, maudite !

La mère d'Arvidus abattit sa canne. Oziel l'esquiva d'un retrait du buste, puis, plongeant avec volupté dans sa source noire, elle entrouvrit les lèvres : le feu jaillit et gifla le visage de la vieille femme dont la peau ridée

se noircit et se racornit comme un papier léché par les braises. Les os de ses pommettes apparurent par les craquelures, ses cheveux grésillèrent, une fumée grise s'en échappa, elle tituba, folle de douleur et de peur, percuta la cloison, et, tandis qu'elle s'embrasait tout entière, elle tomba à genoux sur le parquet dans une gerbe d'éclats incandescents. Oziel éprouva un sentiment étrange en la regardant s'affaisser et se tordre de douleur sur le sol, un soulagement, une joie mauvaise, comme si son agonie la payait en partie de la mort des siens.

Le couloir débouchait sur une petite pièce meublée d'un lit et d'une armoire, qui servait sans doute de chambre à la vieille femme. Une ombre fondit sur elle lorsqu'elle emprunta un deuxième passage, un peu plus large, éclairé par le flot de lumière qui tombait d'une lucarne. Elle reconnut le serviteur à la carrure imposante qui l'avait assommée. Le feu fusa de sa bouche au moment où il se jetait sur elle. Touché au ventre, il se recroquevilla sur lui-même en hoquetant. Un couteau à large lame lui échappa des mains et se ficha dans une plinthe. Malgré l'épaisse fumée qui emplissait le couloir, elle retourna dans la chambre de la mère d'Arvidus : elle ne pouvait pas sortir nue dans la rue, elle avait besoin de vêtements.

La puissance de son feu intérieur diminuait. Elle éprouvait désormais de la lassitude, du dégoût. Des flammes léchaient les cloisons, un courant d'air dispersait la fumée et l'âcre odeur qui l'accompagnait. Elle trouva, dans une armoire, une robe claire, une confidente en laine, des bottines à peu près à sa pointure et un fichu de soie. Elle s'habilla rapidement. L'incendie crépitait, grondait autour d'elle. Elle recouvrit son visage du fichu et se dirigea vers la sortie de la maison. Les servantes affolées qu'elle croisa ne lui prêtèrent aucune attention. Le vent s'engouffrant par la porte d'entrée restée ouverte attisait les flammes qui prenaient d'assaut la maison.

Oziel ressentait au fond d'elle l'amertume froide du désenchantement. Elle crut voir une ombre rouge voler au-dessus d'elle, puis s'évanouir dans la fumée.

Le drac.

Elle prit conscience qu'il ne s'était jamais éloigné d'elle, qu'il s'était tenu en elle, mais, qu'en cédant à sa propre colère, à sa soif de vengeance, elle avait provoqué son départ. « Le drac est un maître exigeant », avait affirmé le gardien de la parole de la Résurrection. Aurait-elle la force, sans son aide, de retrouver Matteo dans les Fonds ?

Elle songea à Arjo en franchissant le seuil de la porte. Elle contempla la maison, désormais transformée en fournaise. Elle hésita : que valait la vie d'un homme en regard de la terrible menace qui guettait les populations du pays d'Arkane ? Puis elle résolut de partir à sa recherche et revint sur ses pas. Deux servantes qui se précipitaient vers la sortie la bousculèrent dans le couloir noyé d'une fumée dense, irrespirable. Des cris montaient de la rue. Les voisins commençaient à s'organiser pour circonscrire l'incendie qui menaçait leurs propres habitations.

Se souvenant qu'Arvidus avait attribué au jeune servant une chambre sous les toits, Oziel gravit l'escalier tournant qui menait aux étages supérieurs, maintenant un pan du fichu sur sa bouche et son nez. Des craquements derrière elle l'avertirent que le feu s'attaquait aux marches de bois. Elle atteignit le premier palier sans encombre. La chaleur augmentait rapidement. Elle mit du temps à trouver le deuxième escalier, plus étroit, dissimulé par un pan de mur. Elle le gravit quatre à quatre et arriva devant plusieurs portes alignées sur un côté d'un couloir éclairé par la lumière d'une fenêtre de toit. Des volutes de fumée montaient déjà des interstices du plancher. La première porte s'ouvrait sur une pièce meublée d'un lit défait et d'un portant encombré de tenues de servante.

— Arjo ? cria Oziel.

— Là ! Dans la chambre du fond.

Elle franchit en quelques foulées la distance qui la séparait de la dernière porte et découvrit le jeune servant ligoté sur le lit.

— Je vous croyais morte, déclara-t-il avec un sourire.

— Nous le serons tous les deux si nous ne sortons pas rapidement d'ici…

Elle chercha des yeux un objet coupant pour le délivrer de ses liens. Comme elle n'en trouvait pas, elle essaya de défaire les nœuds, mais ils étaient tellement serrés qu'elle ne parvint pas à les détendre. Elle se rendit près de la fenêtre de toit dans le couloir et, après avoir enveloppé sa main dans le fichu, frappa la vitre jusqu'à ce que le verre se brise. Elle en choisit un morceau, revint près d'Arjo et entreprit de trancher les cordes qui le maintenaient rivé au lit. La fumée devenait de plus en plus dense, âcre, irritante. Une fois délivré, le jeune servant se releva et se massa énergiquement les poignets et les chevilles.

— Vite, souffla Oziel.

Ils se précipitèrent hors de la chambre, mais les flammes gigantesques crachées par la bouche de l'escalier leur coupèrent toute retraite.

— Vous auriez dû filer sans vous occuper de moi, murmura Arjo.

— Par le haut ! glapit Oziel.

Ils tentèrent d'ouvrir la fenêtre de toit. Le mécanisme grippé refusant de coulisser, ils dégagèrent fébrilement les morceaux de verre encore accrochés au châssis et purent enfin se hisser sur le toit. La pluie fine qui tombait d'un ciel gris foncé avait rendu les tuiles glissantes. La fumée continuait de s'épaissir, des craquements annonçaient un effondrement imminent. Ils gagnèrent le bord d'un pan orienté vers la cour intérieure. Les langues de feu s'échappaient désormais des diverses ouvertures. Oziel observa la façade, qui n'offrait aucune autre prise que les bords des encadrements de pierre. Elle estima qu'ils évoluaient à une hauteur de deux perches, largement de quoi se briser les os. En contrebas, des hommes et des femmes formaient des chaînes pour tenter d'éteindre l'incendie à l'aide de seaux et de baquets emplis d'eau. Elle prit le temps d'enfouir sa tête sous le fichu avant de commencer à dévaler la façade.

Des cris accompagnèrent son initiative, couvrant les protestations d'Arjo, qui finit par se lancer à son tour dans la descente. Elle posa le pied sur le rebord de la première fenêtre, mais ne repéra aucune autre prise et se retrouva coincée entre les flammes qui dansaient sur la façade. Arjo, au-dessus d'elle, resta suspendu par les bras au rebord du toit. Des clameurs attirèrent l'attention d'Oziel : elle entrevit, au milieu de la fumée, six hommes qui tendaient une couverture au pied du mur.

— Sautez ! cria l'un d'eux.

Elle craignit que la couverture ne suffise pas à amortir le choc. Les craquements s'amplifièrent, la maison commençait à s'effondrer. La chaleur et la fumée devenant insupportables, elle n'avait pas le choix. Elle exerça une légère poussée sur les mains pour se décoller du mur et se laissa tomber. Elle atterrit au milieu de la couverture, qui ploya sans se déchirer et resta suffisamment tendue pour atténuer sa chute. Son premier réflexe fut de vérifier que son fichu ne s'était pas détendu. S'ils s'apercevaient qu'elle était mécrosée, ses six sauveteurs se montreraient nettement moins charitables. La fumée, heureusement, estompait les formes. Elle sauta de la couverture, sortit de la cour intérieure et s'éloigna dans une ruelle déserte

où elle attendit Arjo. Il la rejoignit quelques instants plus tard, ses cheveux blonds flottant au vent comme une auréole instable.

La maison d'Arvidus s'effondra dans un grondement prolongé.

— Sans vous…, commença Arjo.

Elle l'interrompit d'un geste péremptoire et leva machinalement les yeux vers le ciel couvert d'éclats rougeoyants.

Aucune trace du drac.

Elle avait échoué en faisant un mauvais usage de sa puissance, de son feu, un usage personnel. Il l'avait reniée. Elle devrait maintenant se débrouiller seule pour rejoindre Matteo dans les Fonds.

ARKANE

II – LA RÉSURRECTION

1

COMBLEURS

À ceux qui pensent que le bagne des profondeurs n'est qu'une légende, une fable destinée à effrayer les enfants et les maintenir dans le droit chemin, je dirai que j'ai rencontré un homme qui prétendait exercer la fonction de vérificateur dans les fondations d'Arkane. Il m'assurait que, sans la besogne ingrate des prisonniers des Fonds, la cité se serait depuis longtemps affaissée sous son poids. Je n'ai conçu aucun doute sur ses dires, qui confirmaient mes propres conclusions. Que les sceptiques sachent donc qu'il existe une population misérable de proscrits, les combleurs, qui permet à l'orgueilleuse cité de nos pères de défier les temps.

Journal anonyme d'un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

Il fallait moins d'une journée à la bourbe pour absorber un bloc de pierre de plusieurs toises de longueur et de hauteur.

L'eau disparaissait un temps sous les amoncellements de roches prélevées dans les mines, puis silencieusement, sournoisement, inexorablement, remontait des profondeurs pour tout recouvrir, anéantissant le travail exténuant de la veille. Les combleurs ne pouvaient s'empêcher de ressentir du découragement lorsque, après une courte période de repos, ils découvraient la nappe immobile d'où émergeaient, îles dérisoires, les échines arrondies ou brisées de quelques blocs. Même s'ils n'avaient aucune chance de sortir vivants du dédale des souterrains, des citernes, des

égouts, des piliers, des murs de fondation, ils travaillaient comme des bêtes de somme afin d'empêcher l'affaissement de la cité édifiée sur un sol marécageux de plus en plus spongieux, éclairés par les flammes dansantes des torches et la lumière blafarde émanant des rochelumes. Une couleur laiteuse uniforme effaçait peu à peu leurs iris et leur permettait de distinguer les formes dans les ténèbres profondes. Comme ils perdaient rapidement leurs vêtements et leurs chaussures, rongés par l'humidité ambiante et déchirés par les aspérités rocheuses, et qu'ils prenaient l'habitude de déambuler entièrement nus, leurs corps s'endurcissaient, leurs peaux s'épaississaient, les ongles de leurs pieds et de leurs mains devenaient aussi durs et coupants que des griffes.

Lorsqu'il se contemplait dans une flaque ou sur la surface humide d'une roche, Matteo avait l'impression de ressembler davantage à un animal qu'à un homme. Avec ses pommettes et ses arcades sourcilières saillantes, avec ses rides profondes et ses cicatrices boursouflées, avec sa barbe et ses cheveux emmêlés, collés par la crasse, son visage évoquait l'un de ces masques primitifs qui ornaient les salles de réception des familles gouvernantes. Il avait compté les jours, les mois, au début de sa réclusion, ruminant sa vengeance contre ceux qui avaient manipulé le Conseil des Sept pour obtenir son bannissement, puis, comprenant qu'il lui serait impossible de s'évader de l'enfer des Fonds, il avait peu à peu perdu tout espoir, tout orgueil, toute notion du temps. Sa mémoire s'estompait également. Il ne restait plus de Matteo du Drac, premier héritier de la maison la plus prestigieuse des Hauts, qu'une créature reliée à l'existence par le seul instinct de survie.

Nul besoin de garde-chiourme dans les Fonds dont les issues étaient obstruées par d'imposantes grilles. On distribuait la nourriture aux combleurs par des puits, un peu comme on jette des restes à la volaille dans un poulailler. Les détenus anciens se chargeaient d'expliquer aux nouveaux arrivants, précipités dans le bagne par un système de tubes pentus et glissants jusque dans une citerne désaffectée surnommée « Porte de l'Enfer », en quoi consistait le travail : les uns taillaient des blocs de pierre dans les parois des galeries minières, que les autres acheminaient à l'aide de chariots en fer jusqu'aux terres spongieuses dans lesquelles s'enfonçait la cité. Les marqueurs tracés sur l'un des piliers de soutènement indiquaient la progression de l'affaissement, trois pieds depuis l'arrivée de Matteo. De

leur labeur dépendaient non seulement la pérennité d'Arkane, mais également et surtout leur propre survie. Ils devaient surmonter sans cesse le sentiment désespérant de mener une lutte perdue d'avance contre une clepsydre géante. La majorité d'entre eux ne dépassaient pas une période que Matteo estimait à un an, terrassés par la fièvre, la malnutrition ou les règlements de compte.

Des vérificateurs descendaient régulièrement contrôler leur travail, escortés par une escouade de légionnaires armés jusqu'aux dents. Les bagnards fous de désespoir qui se révoltaient contre les visiteurs finissaient immanquablement éventrés, démembrés ou décapités.

Le nombre de détenus augmentait sans cesse, comme si le Conseil des Sept, conscient de l'urgence de la situation, avait décidé de multiplier les arrestations. Matteo s'interrogeait encore sur les véritables raisons de sa disgrâce. Si l'on retenait les seuls arrêtés de la sentence, une bonne moitié des fils de famille des Hauts aurait dû l'accompagner dans sa chute. Il supposait que le complot ourdi contre lui dissimulait une entreprise aux ramifications complexes, mais il n'avait recueilli aucun renseignement sur l'évolution de la situation auprès des nouveaux condamnés, issus pour la plupart des niveaux inférieurs. Une pensée le transperçait de temps à autre, insistante, douloureuse, comme une lame chauffée à blanc : il n'avait été que le premier arbre abattu de la forêt du Drac ; sa famille avait déjà subi ou subirait bientôt un sort identique. Il se raccrochait alors au serment des Fondateurs prononcé solennellement par chaque patriarche le jour de son avènement : aucun d'entre eux n'aurait pris l'écrasante responsabilité de briser l'équilibre des sept, de défier les déesses du fleuve, de plonger Arkane dans un chaos dont elle ne se relèverait pas. Cependant, l'influence grandissante des pétrocles sur certaines familles, la multiplication des cérémonies sanglantes dans les entrailles de la Désolation, les rivalités exacerbées entre les héritiers des Hauts, l'opposition marquée entre le patriarche Nunzio et plusieurs de ses pairs révélaient une inexorable érosion des principes qui avaient régi la fondation et le gouvernement d'Arkane. Au lent affaissement de la cité sur elle-même répondaient en écho les intrigues qui la minaient de l'intérieur.

Matteo regrettait amèrement les erreurs de jeunesse qui lui avaient valu sa condamnation. Lui plus que tout autre aurait dû se montrer irréprochable, ou à défaut déployer une prudence et une discrétion de tous les instants.

Ivre d’un sentiment d’invulnérabilité, il avait ignoré les conseils de ses parents. Non seulement il en avait payé le prix, un prix exorbitant, mais il avait mis l’ensemble de sa famille en danger. Il n’était plus désormais qu’une bête aux abois luttant chaque instant pour sa survie. Son statut d’ancien des Fonds ne lui valait aucune considération, aucun privilège. Les autres, ayant appris qu’il appartenait à une famille régnante, avaient à plusieurs reprises tenté de l’assassiner. La science du combat inculquée par maître Mazin, le maître d’escrime du Drac, lui avait permis de déjouer leurs attaques, mais combien de temps réussirait-il à les tenir en échec ? Comment leur faire comprendre qu’une solidarité sans faille améliorerait considérablement leurs conditions d’existence ? Il ne disposait pour toute protection que d’une poignée de fidèles qui l’accompagnaient dans ses déplacements et lui prêtaient main-forte à l’aide d’éclats de roche taillés en forme de poignards.

Comme chaque jour – la notion de jour reposait exclusivement sur la fréquence des repas –, Matteo se rendit à la Porte de l’Enfer pour y accueillir d’éventuels nouveaux arrivants et les questionner sur les dernières rumeurs d’Arkane. Escorté de Galeb et de Filaün, ses deux gardes du corps attitrés, il alluma l’une des torches murales à l’aide de l’enflammeur pendu au socle métallique et s’installa non loin de la bouche arrondie qui vomissait les condamnés. Assis sur des pierres, ils patientèrent un long moment avant que les premiers cris retentissent, précédant la chute brutale de trois corps gesticulants. Deux hommes qui, à en croire leurs vêtements, venaient des Bas et… une femme vêtue de la tenue écarlate des prostituées des bouges des niveaux inférieurs.

— Déesses ! grogna Galeb. Voilà qu’on nous envoie une femme !

Elle s’était relevée et, après avoir remis de l’ordre dans sa robe et sa chevelure malmenées par sa glissade dans les tubes, elle lançait des regards apeurés sur les hommes hirsutes et nus qui dardaient sur elle leurs yeux tendus de voiles clairs. Les souvenirs d’étreintes enfiévrées déferlèrent dans l’esprit de Matteo avec la soudaineté de trombes pulvérisant les auvents et les toits. La présence d’une femme dans un monde exclusivement peuplé d’hommes retournés à l’état sauvage risquait d’attiser les flambées de violence qui les décimaient. Quelle idée leur avait pris, là-haut, de leur dépêcher un tel objet de discorde ? Une simple erreur ? Un regain de

cruauté ? Ou bien cette femme augurait-elle un arrivage massif destiné à engendrer une population nombreuse dans les Fonds ?

Matteo se leva et se rendit près d'elle tandis que Galeb et Filaün surveillaient les deux hommes adossés à la paroi, de pauvres hères en haillons, aux doigts et aux lèvres tordus par la frayeur. Il imagina ce qu'elle pouvait ressentir à la vue d'un être qui n'avait plus d'humain que la station debout.

— Pourquoi vous a-t-on expédiée dans cet endroit ? demanda-t-il.

Sa voix lui parut aussi grinçante qu'une lame ébréchée frottant contre une surface rugueuse. Elle ne répondit pas, se reculant hors du halo mouvant de la torche comme pour se soustraire à son insupportable regard.

— Vous n'avez rien à craindre de nous, reprit-il en s'efforçant de recouvrer la douceur de sa voix. Mon nom est Matteo.

Il pointa du doigt ses deux gardes du corps.

— Galeb et Filaün, mes camarades. Si notre nudité vous offense, vous nous en voyez désolés. Ni les étoffes ni le cuir ne résistent très longtemps à l'air malsain des profondeurs. Plus rien ne nous différencie dans les Fonds, mais votre arrivée change la donne. Nos compagnons de captivité risquent de s'entre-tuer pour vous posséder. Et par conséquent de nous faire courir un risque inconsidéré. Il nous faut trouver une solution pour vous protéger. Pour préserver un équilibre déjà précaire.

Il aurait tenu le même discours devant le Conseil des Sept : la préservation de l'équilibre était une obsession dans les Hauts comme dans les Fonds. Il esquissa un sourire, qu'il referma aussitôt en songeant à l'état de sa denture.

— Notre travail consiste à combler de roches le sol mouvant dans lequel s'enfonce Arkane, poursuivit-il. Une tâche ingrate, exténuante. Si nous ne l'accomplissons pas, nous serons les premières victimes de l'effondrement de la cité. Notre vie ne vaut plus grand-chose, mais elle est notre seul bien, notre ultime trésor, et nous la défendons de toutes nos forces.

Elle ne réagissait toujours pas, ombre grise pétrifiée dans la pénombre.

— Peut-être pouvez-vous au moins nous donner des nouvelles d'Arkane ?

Elle s'avança dans la lumière après une brève hésitation, les joues baignées de larmes. Le regard de Matteo s'égara sur sa poitrine en partie dévoilée par l'échancrure de sa robe.

— Je m’appelle Volma, dit-elle après s’être éclairci la voix. Je suis… j’étais putain dans un bordel des Marches. J’ai été condamnée pour avoir poignardé un homme qui voulait me frapper.

— Les femmes criminelles sont crucifiées d’ordinaire. Pourquoi avez-vous échoué ici au lieu de pourrir sur une planche ?

Elle haussa les épaules. Le vieillissement prématuré hachait son front d’un lacis de rides profondes et alourdissait ses traits.

— On est venu me chercher ce matin dans ma cellule pour me conduire dans des galeries souterraines et me pousser dans un puits en même temps que ces deux-là. On ne m’a donné aucune explication. Vous…

Matteo l’invita à poursuivre d’un geste de la main.

— … vous appelez vraiment Matteo ?

Il acquiesça d’une brève inclinaison de la tête.

— Comme Matteo de la famille du Drac ?

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Qui ne le connaît pas dans les maisons closes des Marches ?

Volma marqua un silence avant de reprendre :

— Savez-vous ce qu’il est advenu des vôtres ?

Il lui agrippa l’avant-bras avec une telle brutalité qu’elle poussa un gémissement.

— Parlez ! rugit-il.

Elle était devenue très pâle, comme si tout le sang s’était retiré de son visage.

— Ils ont été… massacrés, bredouilla-t-elle.

— D’où tiens-tu ces renseignements, putain ?

— Vous me faites mal, messire.

Il évacua sa colère d’une expiration sifflante et desserra son étreinte.

— De l’homme que j’ai poignardé. Il… il m’a raconté qu’il faisait partie d’un groupe lancé à la poursuite de dame Oziel, la dernière survivante du Drac.

Oziel. Elle était âgée de douze ans lorsqu’on l’avait jeté dans le bagne des profondeurs. Il se souvenait vaguement d’une fillette brune, espiègle, jolie, butée, très proche de leur frère Ulio. L’eau amère et froide du chagrin le submergea. Les affirmations de Volma confirmaient ses propres intuitions et ne soulevaient en lui aucun doute.

— Il m’a dit aussi que vous aviez été banni pour affaiblir la position de votre famille.

— Qui était cet homme ?

— Un assassin œuvrant pour le compte de l’Aigle…

Matteo parvint, au prix d’un immense effort, à ne rien laisser paraître de sa détresse. Il comprenait maintenant qu’il n’avait été qu’un jouet dans les mains des fils de famille qui se prétendaient ses amis.

— T’a-t-il fait d’autres révélations ?

Elle secoua la tête.

— C’est une coutume chez les putains d’exécuter leurs clients ?

— Il menaçait de me torturer, sans doute de me tuer, messire, avais-je le choix ?

Il l’examina de nouveau avec attention. Les ennemis du Drac savaient-ils qu’il était toujours en vie ?

— Que fait-on d’elle ? s’enquit Galeb.

Matteo se tourna vers ses compagnons. Galeb était arrivé pratiquement en même temps que lui dans les Fonds. Issu des Bas, débardeur sur les quais du port d’Arkane, il avait défié une troupe de légionnaires qui maltraitaient un vieillard coupable à leurs yeux d’insolence et en avait blessé trois avant d’être arrêté et expédié dans le bagne des profondeurs. Grand, large d’épaules, doté d’une force peu commune, il avait immédiatement pris Matteo en sympathie et son amitié ne s’était jamais démentie en dépit des incessantes guerres d’influence auxquelles se livraient les détenus. Les reflets roux de sa barbe et de ses cheveux offraient un contraste saisissant avec le blanc de ses yeux et de sa peau. Les cicatrices lie-de-vin parsemant son corps musculeux témoignaient de la férocité des combats qu’il avait livrés. Filaün, lui, était originaire des Marches où il occupait la fonction de percepteur. Convaincu d’avoir détourné une partie des impôts à son profit, il compensait son manque de vigueur par une prudence de gobat, une intelligence vive et une vigilance de tous les instants. Il s’obstinait à se tailler la barbe et les cheveux à l’aide d’un éclat de roche réservé à ce seul usage et à porter un pagne de cuir qui partait peu à peu en lambeaux. Matteo ne savait toujours pas s’il avait vraiment commis le délit qui lui avait valu sa condamnation, mais les notions d’innocence ou de culpabilité ne revêtaient plus aucune importance dans les profondeurs de la cité.

— Qu’en pensez-vous ? leur demanda-t-il.

— Moi, j’dis qu’on doit s’en débarrasser immédiatement, répondit Galeb.

— Ce ne serait pas juste, objecta Filaün. Elle ne nous a rien fait.

— Elle nous a encore rien fait, mais ça tardera pas. Les idées qui m’trottent dans la tête quand j’la vois sont pas de bons présages.

Les yeux bruns de Volma volaient de l’un à l’autre avec une vivacité d’oiseau affolé.

— Les autres ne doivent rien savoir en tout cas, déclara Matteo.

— On pourra pas la déguiser en homme, ricana Galeb.

— Cachons-la dans une citerne oubliée, proposa Filaün. Nous nous chargerons de lui apporter sa nourriture.

— J’crois, moi, que tu as des intentions moins avouables…

Filaün défia son vis-à-vis du regard.

— Les idées dont tu parles, Galeb, ne sont pas les miennes. Ce n’est pas parce qu’un homme boite que tous les autres sont boiteux.

— Tu vois, elle nous divise déjà.

Matteo observa de nouveau la prostituée. De part et d’autre d’un chignon serré sur sa nuque, les mèches de sa somptueuse chevelure se déversaient en cascades dorées sur ses épaules.

— Nous avons un choix à faire, reprit Galeb en désignant les deux hommes dont la lumière de la torche arrachait de la pénombre les traits épouvantés. En tout cas, si on la garde en vie, faut réduire ces deux-là au silence. Qu’en dis-tu, Matteo ?

Ce dernier ne prêtait pas vraiment attention à leur discussion. Des souvenirs qu’il croyait à jamais enfuis déferlaient en lui avec l’impétuosité d’un torrent, ressuscitant les temps heureux, les repas familiaux, les folles chevauchées en compagnie de ses frères dans les allées du domaine, les fêtes somptueuses, les cérémonies du sceau, les bals, les jeux amoureux avec les servantes, les aventures fiévreuses avec les filles et les femmes de haute naissance, les duels orchestrés par maître Mazin, les cours ennuyeux de ce vieux hibou de Xaron, les conversations éclairantes avec son père, le sage Nunzio, l’indéfectible complicité de dame Albae, sa vénérée mère, les ivresses et les bagarres dans les estaminets des différents niveaux, les multiples facettes de la vie exaltante d’un héritier de famille gouvernante. D’autres souvenirs, plus sombres, plus douloureux, charriés par le flot

restaient profondément enfouis dans les tréfonds de sa mémoire, comme si elle refusait de ternir la joie des retrouvailles avec sa jeunesse, les femmes engrossées et abandonnées, les expéditions et les alliances dangereuses, les projets insensés, les rencontres maléfiques qui avaient failli entraîner Arkane dans le chaos, l'amour inconditionnel dans les yeux d'une enfant…

Une scène se détacha tout à coup des remous de son esprit : une bataille dans un bouge miteux des Marches entre une bande de sicaires et les hommes de main du tenancier. L'un des assassins s'était effondré alors qu'il se tenait à plus de cinq pas des combattants, comme frappé par une invisible foudre. Du recoin de la salle où il s'était prudemment replié en compagnie de deux héritiers du Loup et d'un fils de l'Ours, il avait vu une femme brune dépoitraillée remettre tranquillement de l'ordre dans sa chevelure.

— Matteo ?

La voix grave de Galeb le ramena à la réalité. La flamme perdait de son intensité, l'obscurité se resserrait autour du halo lumineux faiblissant. Il aurait fallu prélever une torche neuve dans l'une des caisses de bois régulièrement expédiées par le même chemin que les prisonniers et entassées contre le mur du fond.

La respiration précipitée et les palpitations d'une veine sur sa tempe trahissaient l'extrême tension de Volma.

— Nous perdons du temps, grommela Galeb. Les autres risquent de débouler à tout moment.

Matteo empoigna les cheveux de la prostituée avec une soudaineté qui la laissa sans réaction, puis il la força à s'agenouiller et l'empêcha de regimber en lui maintenant le visage tout près du sol.

— Quelle est la véritable raison de ta présence dans les Fonds ?

Des spasmes de terreur empêchèrent Volma de répondre, puis ses tremblements s'apaisèrent et elle put libérer les mots se bousculant dans sa gorge.

— Je… je vous l'ai déjà dit, messire, je ne sais pas… pourquoi on m'a envoyée là au lieu de me crucifier.

— La vérité !

Le ton de Matteo était devenu sifflant, menaçant.

— Je n'ai pas d'autre vérité, messire.

Il fourragea dans les cheveux de Volma, et ses doigts palpèrent un objet dur en haut du chignon qu'il retira d'un coup sec, une aiguille de bois de

plusieurs pouces de longueur dont il promena la pointe effilée sur le cou dégagé de la prostituée.

— Si tu persistes à m'abuser, catin, je te l'enfonce dans la peau.

— Pitié, messire…

Elle ne put continuer, la voix étouffée par les sanglots. Il desserra son étreinte pour lui permettre de reprendre sa respiration.

— Eh bien ?

— On m'a ordonné de… vous tuer.

— Qui ?

— Un geôlier est venu me rendre visite dans ma cellule. Il m'a proposé un marché. Ou ils me crucifiaient à l'aube, ou j'acceptais de descendre dans le bagne des profondeurs pour assassiner Matteo du Drac au cas où il aurait survécu, puis la légion se débrouillerait pour me sortir de là.

— Pourquoi une femme ?

— Il m'a dit qu'une femme exercerait un grand attrait sur vous et que vous vous en méfieriez moins.

— Tu comptais utiliser cette aiguille pour m'empoisonner, n'est-ce pas ? C'est avec elle, l'arme des putains, que tu as occis le sicaire qui te brutalisait.

Le mutisme de la prostituée, entrecoupé de geignements, était le plus criant des aveux.

— Tu rêves toujours de t'ménager des moments d'intimité avec cette dame, Filaün ? persifla Galeb.

D'un haussement d'épaules, l'ancien percepteur exprima son dépit mêlé de résignation. L'affaiblissement continu de la torche plongeait peu à peu la citerne dans la pénombre.

— Pitié, messire, je vous servirai loyalement, hoqueta Volma.

Ce furent ses dernières paroles. La pointe de l'aiguille s'enfonça au-dessus de sa clavicule. Elle toussa à fendre l'âme, cracha un liquide noir mêlé de sang, se redressa dans un ultime effort avant de s'effondrer de tout son long sur le sol, inerte, foudroyée par le poison. Matteo jeta rageusement l'aiguille. La malédiction le condamnait à commettre des meurtres dans les Fonds comme dans les Hauts. Il était devenu l'un des sectateurs dévoués de la mort. Comment une existence qui s'annonçait sous les meilleurs auspices avait-elle pu se transformer en un tel cauchemar ?

— Débarrassons-nous de son corps avant d'accomplir notre part de travail, suggéra-t-il d'une voix sourde.

— Et ceux-là ? demanda Galeb.

Le regard de Matteo se promena un instant sur les faces blêmes des nouveaux prisonniers.

— Ils n'ont rien vu rien entendu. Ils se mettront à notre service. Ce sera pour eux leur meilleure chance de survie.

Les intéressés hochèrent la tête avec une exagération et un synchronisme cocasses.

— Ramassez son corps et suivez-moi, leur ordonna Galeb. On va l'balancer dans une canalisation d'égout. Les gobats feront d'elle qu'une bouchée.

— Ce sera sans doute leur dernier repas, lança Filaün.

— Peut-être qu'ils seront sauvés par leur flair. Sinon, ils boufferont d'la viande empoisonnée.

Les deux nouveaux soulevèrent le cadavre de Volma et sortirent de la citerne à la suite de Galeb.

— Si tes ennemis cherchent à t'éliminer dans un endroit d'où personne ne peut s'évader, c'est qu'ils doivent te craindre pire que la mécrose, reprit Filaün après leur départ.

La flamme s'éteignit. Matteo resta immobile dans les ténèbres tandis que l'ancien percepteur allait quérir une nouvelle torche dans l'une des caisses du fond. Ses pensées se concentrèrent sur le visage encore poupin d'Oziel, sa plus jeune sœur. Maître Mazin disait d'elle qu'elle maniait la caniste mieux que la plupart de ses frères, qu'il n'avait jamais eu une élève aussi douée. Avait-elle échappé à ses poursuivants ? Avait-elle projeté de le libérer du bagne des profondeurs pour qu'il retrouve et châtie comme ils le méritaient les responsables du massacre de la famille du Drac ?

Au visage de sa jeune sœur s'en substitua un autre, également enfantin, et il expulsa sa détresse trop longtemps contenue d'un hurlement surgi des profondeurs du temps.

2

LA LOUQUE

Ho, nous ne craignons pas les tempêtes,
Ho, nous ne craignons pas la sécheresse,
Ho, nous ne craignons pas les ténèbres,
Ho, nous ne craignons pas les crues,
Ho, nous ne craignons pas les insectes,
Ho, nous ne craignons pas les scorpions,
Ho, nous ne craignons pas les serpents,
Ho, nous ne craignons pas les vautours,
Ho, nous ne craignons pas les rats d'eau,
Ho, nous ne craignons que les abordeurs.

La Chanson des Fleuviots,
Rives de l'Odivir,
Pays d'Arkane

Un vent régulier gonflait les deux voiles de la louque, qui, malgré des cales remplies à ras bord de ghoor, de jarres d'huile, d'épices et de fruits secs, voguait d'une allure soutenue sur l'eau frissonnante de l'Odivir.

Accoudé au bastingage du pont supérieur, Renn contemplait les forêts de roseaux, les champs en terrasses partiellement ou totalement inondés, les villages perchés sur les falaises ou nichés au creux des grèves, les ports plus ou moins importants se succédant sur les berges. Un voile de brume estompait le soleil naissant et les flamboiements du ciel. Il se sentait en sécurité sur le fleuve, hors de portée de ses ennemis – il rencontrait encore des difficultés à se persuader qu'il avait des ennemis. Une relation particulière unissait les habitants des rives à l'Odivir, vénéré comme un

père nourricier, et Renn ressentait toute la force de ce lien filial dans l'air encore frais de l'aube. Les rires de deux jeunes fleuviots, assis sur des balles non loin de lui, dominaient par instants les sifflements du vent et le murmure rassurant de l'étrave fendant les flots.

— Nous sommes loin de ton village ?

La voix d'Orik, qui s'était approché sans bruit dans son dos, le fit sursauter. Le guerrier n'avait mis que trois jours à se remettre de ses blessures après leurs retrouvailles dans la maison d'Yselle. La jeune femme les avait accompagnés à Kollan, puis, incapable de dissimuler sa tristesse, elle s'était éloignée d'eux sans un mot ni un regard en arrière. Renn supposait qu'ils avaient noué, Orik et elle, une brève mais intense relation.

— Je ne sais pas au juste.

Vêtu d'une tunique et un pantalon de laine écrue sous la cape noire confectionnée par Yselle, le guerrier vint s'accouder à son tour au bastingage. Il avait lui-même fabriqué, avec des morceaux de cuir récupérés çà et là, des sandales et un fourreau dorsal pour son épée. Il avait également coupé sa natte, un peu trop voyante selon lui, et s'était entièrement rasé le crâne qu'il dissimulait sous un chaviot.

— Quand le sauras-tu ?

— Quand nous arriverons à la ville de Dest. Mon village est à environ deux lieues.

— Tu es impatient de revoir les tiens ?

Renn n'avait pas de réponse à cette question, ou, plus exactement, les réponses variaient selon son humeur, selon l'avancée du jour, selon la qualité de son sommeil. La joie profonde qui l'inondait lorsqu'il imaginait les retrouvailles avec sa famille se changeait rapidement en colère, en inquiétude ou en rejet. Dans sa mémoire s'entremêlaient le mépris de son père, la résignation de sa mère, l'indifférence de ses sœurs, la cruauté de son frère, l'inlassable tendresse de sa grand-mère, Anaïth, les récriminations incessantes contre le sort, contre les voisins, contre le pays tout entier, le culte du labeur harassant, les repas mornes, lourds de silence, les châtiments douloureux, les malaises dus au manque d'intimité, le sentiment permanent d'oppression, les rares instants de tranquillité et de rêverie…

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais rien, décidément ! s’exclama Orik avec un sourire. Il nous faut au moins parler à ta grand-mère : elle a peut-être des choses à nous apprendre à ton sujet.

— Est-elle encore en vie ?

— Nous avons des visiteurs, on dirait…

Le doigt du guerrier se pointait sur les deux embarcations qui, surgi d’une forêt de roseaux située en aval, avançaient dans leur direction, propulsées par quatre ou cinq paires de rames.

Distinguant les éclats de casques au-dessus de la ligne effilée des proues, Renn agrippa l’épée légère et maniable que lui avait offerte Yselle la veille de leur départ.

— Des légionnaires ? souffla-t-il.

Le regard d’Orik s’était instantanément assombri. Le cri perçant de la vigie, perchée tout en haut du mât principal, accentua l’impression de menace émanant des flaoutes, moins volumineuses mais plus rapides que la louque.

Maître Lueto, le responsable de la sécurité, apparut sur le pont.

— Vigiles, à vos postes !

— Ils ne sont peut-être pas hostiles, objecta un homme mince adossé à une énorme caisse de bois arrimée au bastingage par des cordes, un dénommé Voltek recruté le même jour qu’Orik et Renn.

Maître Lueto s’approcha de lui à grands pas, les yeux flamboyants sous ses épais sourcils noirs.

— Les gars dans ces flaoutes sont les détrousseurs de celle qu’on appelle Estrell la sorcière, les plus féroces de l’Odivir, grogna-t-il.

— Combien sont-ils et combien sommes-nous ? rétorqua Voltek.

— Nous serons dix contre une cinquantaine.

— Dix ?

Voltek désigna les fleuviots présents sur le pont.

— Et eux ?

— Ils ne sont pas payés pour se battre. Nous perdons du temps. Ils ne vont pas tarder à nous aborder. C’est le moment de justifier votre solde.

Leur échange raviva dans l’esprit de Renn le souvenir de son pénible séjour dans les geôles d’Astaud, la reine des pillards qui l’avaient capturé à Kollan à l’aide de serpents endormeurs.

Orik s’était déjà emparé de son lourd espadon. Son visage était devenu saillant, dur, métamorphosé en un masque effrayant par le simple contact avec le fer.

— Ne bouge pas d’ici, ordonna-t-il à Renn.

— J’ai été moi aussi recruté comme vigile, protesta l’apprenti.

— Ta vie est bien plus précieuse que la cargaison de cette louque. Tu es un foutu sorcier, pas un guerrier.

— Est-ce que tu vois la mort sur moi ?

La question laissa Orik sans repartie.

— Qu’est-ce que vous attendez, vous deux ? hurla maître Lueto en haut de l’escalier qui donnait sur les niveaux inférieurs.

Renn dégagea son épée de son fourreau et, l’autre main plaquée sur son chaviot, courut vers l’escalier dans lequel s’étaient déjà engouffrés Voltek et le responsable de la sécurité. Orik le rejoignit à la proue arrondie de la louque où s’étaient déployés les vigiles.

L’apprenti discernait à présent les hommes entassés dans les flaoutes, leurs casques arrondis différents de ceux des légionnaires, les lueurs féroces dans leurs yeux, leurs sabres aux larges lames recourbées, leurs courts gilets de cuir soulignant leurs musculatures imposantes. Il contint tant bien que mal la tentation de battre en retraite et de se réfugier sur le pont supérieur comme le lui avait conseillé Orik. La peur lui retournait les tripes, comme face aux survivants de l’avant-garde de l’armée du Nord. Il n’avait aucune chance contre ces adversaires aguerris et deux fois plus massifs que lui. En outre, il éprouvait toujours cette sensation, l’épée en main, de trahir l’enchantement de pierre, de renier l’enseignement de maître Hauhorn. Il prit conscience que la plupart de ses réactions s’enracinaient dans le besoin absurde de se montrer digne du guerrier.

Les rameurs ayant accéléré la cadence, les flaoutes opéreraient bientôt la jonction. Elles s’écartaient l’une de l’autre dans le but probable d’assaillir la louque des deux côtés.

— Cinq à bâbord, cinq à tribord ! vociféra maître Lueto.

Orik, Renn, Voltek et deux frères originaires du désert du Tchezz aux faces cuivrées et aux longs cheveux noirs se regroupèrent à bâbord. L’apprenti dénombra une trentaine d’hommes à l’intérieur de l’embarcation qui progressait dans leur direction. Submergé par une nouvelle vague de panique, il s’agrippa, pour ne pas fléchir, à l’un des montants verticaux qui

étayaient le niveau supérieur, puis puisa un regain de détermination dans le regard sombre d'Orik.

La flaoute se rapprocha de la louque jusqu'à ce que sa coque racle celle, ventrue, de sa proie. Les crampons métalliques de deux grappins se plantèrent dans le bois du bastingage. Orik et Voltek se chargèrent de les décrocher, mais ils ne parvinrent pas à dégager ceux, nombreux, qui furent jetés simultanément sur une largeur de deux toises. Renn et les deux nomades du Tchezz eurent beau leur prêter main-forte, ils ne purent empêcher les premiers abordeurs de se hisser sur le pont inférieur. Orik fondit sur les assaillants et en décapita deux d'un seul coup d'épée. Ils jaillissaient par grappes successives en effectuant de larges moulinets avec leurs sabres. Une douzaine d'entre eux se pressaient déjà de part et d'autre des cinq vigiles. En combattants avisés, ils avaient immédiatement repéré leur plus dangereux adversaire, Orik, qu'ils cernaient comme une meute de chiens enragés. L'espadon du guerrier frappait sans relâche avec une soudaineté et une précision qui ne leur laissaient pas le temps de s'organiser. Plusieurs d'entre eux avaient déjà basculé par-dessus le bastingage, mortellement touchés. Renn se tenait en retrait, essayant de distinguer quelque chose dans la mêlée furieuse qui s'était formée devant lui. Voltek et les deux nomades du Tchezz ferraillaient contre les pirates de la vague suivante. Aux hurlements, ahanements, cliquetis, gémissements, répondait en écho un vacarme similaire en provenance du bord opposé. De corpulence moyenne, Voltek esquivait avec un art consommé les coups portés contre lui, allongeant les distances pour se placer hors de portée ou les raccourcissant pour riposter, tel un insaisissable serpent entre des prédateurs lourds et lents. Les nomades du Tchezz, eux, évoluaient dos à dos pour tenir les pillards en respect. Après avoir lancé plusieurs des poignards qu'ils portaient à la ceinture dans la gorge ou la poitrine de leurs opposants, ils avaient dégainé leurs glaives aux lames fines et courtes dont la légèreté n'avait d'égale que la solidité.

Renn s'aperçut avec terreur que deux pirates se dirigeaient vers lui et se rencogna contre la cloison. Ils ne semblaient pas inquiets, ni même concentrés, comme s'ils ne nourrissaient aucun doute sur l'issue du combat contre un adversaire aussi frêle. Il aperçut leurs scarifications dans l'entrebâillement de leurs gilets de cuir. Leurs yeux striés de filaments sanguins luisaient de façon démentielle sous leurs casques hémisphériques

enflammés par les rayons obliques du soleil levant. La largeur des lames de leurs cimeterres accentua la frayeur de l'apprenti. Son épée lui parut en comparaison plus fragile qu'une branche morte. Elle ne rompit pas, cependant, lorsqu'il la leva à l'horizontale pour parer une première offensive. La vibration provoquée par le choc se propagea de son bras jusqu'à son crâne et aux extrémités de ses membres. Il fléchit mais ne perdit pas l'équilibre. Le rire du pirate lui incisa les nerfs et déclencha en lui une colère froide qui balaya ses peurs et l'emplit d'une énergie folle. Il n'attendit pas l'attaque suivante ; il se fendit soudain en direction du deuxième abordeur et lui planta la pointe de son arme dans le ventre. Il perçut l'étonnement de l'homme, si surpris par son initiative qu'il n'esquissa aucun geste de défense lorsque le fer s'enfonça profondément dans sa chair. L'apprenti le retira pour faire face à l'autre qui se ruait déjà sur lui, le sabre levé.

— Sale vervaz !

Conscient que l'étroitesse de l'espace entre la cloison et les piliers lui était favorable, Renn resta collé aux planches épaisses et rugueuses. Les assauts du pirate, corpulent, gêné aux entournures, se perdirent dans le vide. L'apprenti baignait désormais dans un calme inattendu, comme s'il n'était pas concerné par l'affrontement, envahi d'une sérénité semblable à celle qu'il ressentait dans le ventre de la pierre. Les doutes, les peurs avaient déserté son ciel intérieur ; il occupait en cet instant sa juste place, comme chacune des émanations lumineuses du cœur de la matière. Il ne se précipitait pas, guettant la bonne occasion pour répliquer. Elle se présenta un peu plus tard lorsque, rendu fou par les dérobades de son adversaire, l'abordeur ficha son sabre dans l'un des étais de bois. Il n'eut pas le temps de l'en arracher : Renn le frappa d'estoc à la gorge et maintint sa lame enfoncée au travers de son cou jusqu'à ce qu'il s'effondre dans un gargouillement lugubre.

Les rangs des assaillants s'étaient considérablement éclaircis. Comprenant qu'ils n'avaient plus aucune chance face à Orik et ses compagnons, ils refluaient en désordre et enjambaient précipitamment le bastingage pour sauter dans la flaoute en contrebas. Les cordes des grappins furent rapidement tranchées, et l'embarcation légère reprise par les courants s'éloigna de la louque. Les derniers pirates à déserter le pont n'eurent pas d'autre choix que de se jeter dans l'eau du fleuve.

Comme le fracas de la bataille persistait de l'autre côté, Orik se rendit à tribord, suivi de Voltek et de Renn, tandis qu'un nomade du Tchezz se penchait sur son frère blessé au flanc. Maître Lueto et deux vigiles survivants se démenaient avec l'énergie du désespoir contre un essaim de pirates sur le point de les submerger. L'irruption d'Orik et l'implacable précision de son espadon changèrent instantanément le cours de la bataille. Renn eut l'impression qu'une tornade s'était abattue sur le pont. À chacun des éclairs lancés par la lame du guerrier, un homme s'effondrait dans un éclaboussement de sang ou chavirait par-dessus le bastingage. Un abordeur se détacha du groupe et s'avança vers ce nouvel adversaire avec un rugissement de défi. Il ne portait pas de gilet, contrairement aux autres, mais les paragnathides et le cimier noir de son casque le désignaient comme le chef de la troupe. De longues cicatrices striaient son torse massif tanné par le soleil. De lui se dégageait une impression de puissance et de férocité qui alarma Renn. Orik esquiva sa première charge avec une aisance et une économie de mouvements qui rassurèrent l'apprenti. Les autres avaient baissé leurs armes, comprenant que le sort de la bataille ne reposait désormais plus que sur leur duel. Le guerrier ne semblait pas pressé d'en finir, à la façon d'un rogre jouant avec sa proie avant de la dévorer. Ou encore, hypothèse privilégiée par Renn, il exploitait l'engagement pour perfectionner sa science du combat. Il ne parait qu'au dernier instant les assauts violents mais désordonnés de son adversaire. Il ne ripostait pas, pas encore, comme s'il attendait le moment parfait, comme s'il refusait de briser l'harmonie des corps qui se déplaçaient avec une légèreté étonnante sur le pont. Il n'eut pas besoin de donner le moindre coup : trompé par l'une de ses esquives, le chef des pillards vint s'empaler de lui-même sur le fil de son espadon tendu à l'horizontale.

On confia à l'Odivir les corps enveloppés dans des linges des deux vigiles qui avaient trouvé la mort au cours de l'abordage et l'on soigna le nomade du Tchezz à l'aide d'un onguent odorant fourni par un membre de l'équipage faisant fonction de guérisseur. Les détrousseurs de la sorcière Estrell avaient perdu, quant à eux, une vingtaine des leurs dont les cadavres furent balancés sans ménagement dans l'eau du fleuve.

Sivert, le propriétaire de la louque, un homme bedonnant au regard fuyant dont Renn se méfiait comme d'un scorpion de vase, se déclara

satisfait de maître Lueto et de sa troupe, et leur promit une prime de cent arks à Dest, leur prochaine escale. Ils y resteraient trois jours, le temps de transformer les grains de ghoor en farine dans les grands moulins des rives de l'Odivir.

— Il n'y a pas de moulin à Arkane ? s'étonna Orik.

— Le ghoor se vend deux à trois fois plus cher sous forme de farine, répondit Sivert en lissant sa longue barbe noire. Vous aurez trois jours devant vous. Avec cent arks, croyez-moi, on peut prendre du bon temps à Dest.

— Les détrousseurs ne vous attaquent jamais dans les ports ?

— Les grands ports fluviaux sont sous la protection de la légion des Hauts.

— Quand arriverons-nous à Dest ?

— Demain soir, si le vent ne mollit pas.

Ils voguèrent d'une allure égale jusqu'au crépuscule.

Allongé sur un amas de sacs, Renn dérivait sur le fil de ses pensées en espérant que la vigie ne signalerait aucune autre tentative d'abordage. Le combat livré contre les deux pirates l'avait vidé de ses forces, comme si l'épée avait absorbé une grande partie de son énergie. Il ne songeait pas à sa famille qu'il reverrait dans deux jours, mais aux visages bienveillants ou hostiles qui avaient jalonné son chemin depuis son départ du massif de l'Ostian : Xug, Yseh, Astaud, Biffi, Yselle, le questeur… Ils semblaient tisser une toile dont il ne parvenait à relier les fils. Maître Hauhorn disait souvent que rien n'était séparé dans l'univers ; des mots qui n'avaient jusqu'alors rencontré aucun écho en lui – il les avait trouvés stupides, absurdes. Cependant, même si l'idée le révulsait d'être associé d'une manière ou d'une autre aux légats d'Arkane qui crucifiaient les paysans sur les palissades, elle traçait peu à peu son chemin dans son esprit ; il pressentait que, comme dans le ventre de la pierre, il lui faudrait abolir tout jugement, affronter toutes ses peurs, pour découvrir l'étendue de son rôle dans l'avenir de la cité et du royaume d'Arkane.

Un fleuviot âgé de onze ou douze ans vint le chercher pour le dîner. Les étoiles scintillaient par grappes dans le ciel d'une noirceur absolue. La louque s'était rapprochée de la rive, et deux membres de l'équipage l'avaient amarrée aux troncs de grands saules dont les frondaisons

trempaient dans l’eau comme les chevelures de femmes en train de se laver. On ne naviguait pas de nuit de peur de heurter l’un des invisibles obstacles qui parsemaient la surface de l’Odivir : rochers, barques de pêcheur, billes de bois, bandes de terre… De même, on ne demeurait pas au milieu du fleuve pour ne pas être percuté par les imprudents qui, pour gagner du temps, continuaient de bourlinguer dans le cœur profond des ténèbres.

Au moment où ils allaient s’engager dans l’escalier qui menait au pont inférieur, le jeune fleuviot retint Renn par le bras. La main de l’apprenti vola sur la poignée de son épée.

— Demain soir, ne descendez pas au port de Dest, murmura précipitamment le garçon, les yeux agrandis par la frayeur.

— Pourquoi ?

— Une légion vous y attendra.

— Comment le sais-tu ?

Le jeune fleuviot lança un regard circulaire sur l’obscurité ensevelissant la louque.

— J’étais de corvée de nettoyage en début d’après-midi, je me suis occupé de la cabine du sieur Sivert, je… Comme j’aime bien fouiner dans ses affaires, j’ai trouvé un de ces messages qu’on enroule autour des pattes des oiseaux messagers et je l’ai lu.

— Tu sais donc lire ?

— J’ai appris. J’ai un peu oublié, mais j’arrive encore à reconnaître les lettres.

— Qu’est-ce que ça disait ?

Un craquement fit sursauter le garçon. Renn l’empêcha de fuir en le retenant par le poignet.

— Que disait le message ? répéta-t-il d’une voix dure.

— La légion interviendra au moment de l’accostage. L’argent sera remis à Sivert après la capture de l’enchanteur de pierre.

Le jeune fleuviot tenta une nouvelle fois de se dégager, mais Renn le maintint de force près de lui.

— Comment sais-tu que je suis enchanteur de pierre ?

— J’ai entendu parler de vous et de votre ami à Kollan. Vous correspondez à la description. On racontait de votre ami qu’il était un redoutable combattant, et je l’ai vu ce matin en action sur le pont.

— Pourquoi me préviens-tu ?

— Parce que…

Le garçon semblait désormais regretter de s’être mêlé de cette affaire ; une peur presque palpable émanait de lui.

— … je vous dois la vie. Si les détrousseurs avaient pris la louque d’assaut, ils nous auraient sans doute massacrés jusqu’au dernier.

Renn ne détecta pas la tonalité du mensonge dans la voix fluette du jeune fleuviot et relâcha son étreinte.

— Allons dîner comme si de rien n’était, proposa-t-il.

— Que comptez-vous faire ?

L’apprenti posa la main sur l’épaule de son interlocuteur.

— Il vaut mieux pour toi que tu l’ignores. Comment t’appelles-tu ?

— Jizz.

— Merci du fond du cœur, Jizz.

Les paroles de Renn décrochèrent un pâle sourire sur les lèvres du garçon.

3

TROMBES

La règle d'or, ami qui t'aventures pour la première fois dans les Marches, veut que jamais tu n'accordes ta confiance à qui que ce soit. Ici, tout n'est que vénalité, fourberie, tricherie, tromperie ; ici, ceux qui te sourient ou t'accueillent par des paroles aimables ne songent qu'à te vider les poches afin de remplir les leurs. Préfère encore, ami, la brutalité et la grossièreté, plus franches, des niveaux inférieurs des Labeurs et des Bas.

Proverbes et chansons,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

Oziel ressentit un profond soulagement lorsque Arjo s'engouffra dans la pièce sombre qui, depuis trois jours, leur servait de refuge. Comme il s'était absenté plus longtemps que d'habitude, elle avait craint qu'il n'ait fait de mauvaises rencontres dans les Marches mises à feu et à sang par la guerre entre les différentes guildes de commerçants. Il posa sur la table les victuailles qu'il était parvenu à dérober sur les rares étalages encore dressés sur les places : de la viande séchée, des fruits, un pain rond de ghoor. Ils étaient entrés par effraction dans une maison qui semblait à l'abandon et avaient choisi une pièce à peu près habitable, une chambre d'enfants sans doute, à en croire les lits superposés, les jouets en bois et les vêtements dans une armoire ornée de fresques sculptées aux couleurs vives. Comme ils ne pouvaient pas ouvrir les volets pour aérer et que l'eau des dernières pluies

s’était infiltrée par la toiture, ils croupissaient dans une humidité permanente et une odeur de moisissure suffocante.

— L’ordre est presque revenu dans le niveau, déclara Arjo. Mais on ne peut toujours pas franchir la Porte du Laz. Les assassins obligent tous ceux qui veulent entrer dans le labyrinthe à se découvrir. Vous seriez immanquablement reconnue.

Le jeune servant essuya son visage ruisselant et ses cheveux détrempés à l’aide d’un pan de la cape pourpre trouvée dans une autre pièce de la maison. Une pluie battante tombait sans discontinuer depuis plusieurs heures, martelant rageusement les tuiles. Les rigoles qui sillonnaient le long des murs s’élargissaient et formaient des flaques dans les creux du plancher.

Oziel désigna les gouttes qui s’échappaient des cloques parsemant le plafond.

— On ne peut pas rester ici, ça risque de s’effondrer. Et puis nous avons déjà perdu trop de temps.

Elle arracha une bouchée de pain d’un coup de dents rageur.

— Comment nous rendre dans les Labeurs, dame ?

— De la même façon que nous sommes descendus des Dits.

La mastication d’Arjo se suspendit, et un voile de terreur glissa sur son visage encore enrobé par les rondeurs de l’enfance.

— Je ne sais pas… je ne sais pas si je serai capable de le refaire, bredouilla-t-il.

— Rien ne t’oblige à me suivre !

Oziel se reprocha aussitôt de lui avoir parlé avec dureté. Outre qu’elle dépendait entièrement de lui pour le ravitaillement, il était son unique lien avec le monde extérieur depuis trois jours, le seul à pouvoir l’informer de l’évolution de la situation dans les Marches. Elle bouillait d’impatience de repartir, de franchir les deux niveaux la séparant des Fonds. De Matteo. Elle était désormais persuadée que le drac, qui ne lui était pas apparu depuis leur fuite de la maison d’Arvidus, l’avait abandonnée. Pourtant avertie par le gardien de la parole de la Résurrection, elle avait provoqué son départ en se laissant emporter par sa colère et sa soif de vengeance.

La mécrose ne progressait plus depuis quelque temps. Elle avait même eu l’impression, le lendemain de leur évasion, que les excroissances avaient perdu de leur volume, un espoir qu’elle n’avait pas caressé très longtemps, de peur d’être horriblement déçue si la maladie reprenait sa silencieuse

invasion. Elle se sentait parfois vide, asséchée de ses souvenirs, comme si toute son existence se réduisait désormais à ce corps déformé, à ce réduit malodorant. Arjo lui avait rapporté, de l'une de ses expéditions, une dague à la lame fine et au manche légèrement bombé, ramassée sur les pavés à l'issue d'une bataille rangée entre factions qui l'avait bloqué pendant une demi-sixte dans une venelle. Il avait choisi pour lui un poignard dont il avait glissé la gaine de cuir dans la ceinture portée sous sa tunique. Il avait également déniché des vêtements pour la jeune femme, une cape épaisse pourvue d'une capuche, une robe droite faite d'une étoffe souple et résistante, un masque doré et souriant de comédienne, des chaussures peu élégantes mais confortables et solides. Surpris par le commerçant lorsqu'il avait subtilisé ces dernières, il n'avait dû son salut qu'à une fuite éperdue dans les ruelles et les sous-sols.

— Nous n'avons pas le choix, reprit-elle à la fin du repas.

— Peut-être la surveillance à la Porte du Laz va-t-elle se relâcher ? avança le jeune servant.

— Tu sais très bien que nous ne pourrons pas emprunter le labyrinthe pour rejoindre les Labeurs. Tu te souviens de l'endroit où nous avons caché les crochets ?

Arjo acquiesça d'un hochement de tête réticent.

— Ramène-les lors de ta prochaine sortie.

— Dame, c'est de la folie ! protesta-t-il. La distance entre les Marches et les Labeurs est deux fois plus grande qu'entre les Dits et les Marches.

— Comment le sais-tu ?

— Tout le monde sait ça, répondit-il en haussant les épaules. Je n'arriverai sûrement pas en bas.

— Tu disais la même chose sur le rempart des Dits, et tu es arrivé sain et sauf dans les Marches…

— C'est de la folie, dame, nous avons déjà perdu un crochet.

La lumière du jour finissant qui s'infiltrait par les interstices des volets se diluait peu à peu dans l'obscurité naissante. L'idée de passer une nuit supplémentaire dans cette chambre nauséeuse parut à Oziel au-dessus de ses forces. Même si elle tentait de tromper le temps en s'exerçant avec la dague, le besoin d'agir, de respirer un air pur, se faisait chaque instant plus pressant. Le sentiment d'urgence qui s'accentuait de sixte en sixte devenait étouffant.

Arjo comprit qu'il ne parviendrait pas à infléchir la détermination de son interlocutrice.

— Quand comptez-vous entreprendre la descente ? soupira-t-il.

— Dès que tu auras récupéré les crochets.

Ils dormirent peu cette nuit-là, perturbés par le grondement assourdissant de la pluie et les gémissements de la charpente.

À son réveil, Oziel constata qu'Arjo s'était éclipsé. Après une brève toilette avec l'eau récupérée des fuites dans une cuvette en faïence, elle mangea les deux fruits et les morceaux de pain qu'il avait laissés à son intention, puis elle s'adonna à une série d'exercices inspirés des leçons de maître Mazin. Elle attendit ensuite le retour du servant avec une inquiétude qui grandissait au fur et à mesure que s'écoulaient les sixtes. Des clameurs retentissaient dans le lointain, indiquant une reprise des hostilités entre les factions rivales. Arjo avait-il eu des ennuis avec des belligérants ? Elle jeta d'incessants coups d'œil à l'extérieur par les interstices des volets, mais ne distingua que de vagues silhouettes filant comme des ombres sous la pluie. La faim s'associa bientôt à l'impatience et l'anxiété pour l'inciter à sortir. Elle patienta encore jusqu'au milieu de l'après-midi, puis, incapable de tenir en place, elle glissa la dague dans une poche cousue à l'intérieur de la cape, dissimula son visage sous le masque doré et passa sur le perron de la maison battu par la pluie.

Elle rencontra des difficultés à s'orienter dans le dédale des ruelles étroites des Marches. Le socle porteur du niveau supérieur, sombre, immobile, énorme, était son seul point de repère. Elle croisa un groupe d'hommes surexcités, vociférants, lorsqu'elle déboucha sur une place jonchée de cadavres d'animaux et de débris de chariots en partie brûlés. Elle se demanda pourquoi la légion n'était pas encore intervenue pour rétablir l'ordre. Leurs yeux enflammés par l'alcool et la griserie des batailles la détaillèrent avec insistance, mais ils finirent par l'ignorer et s'évanouir dans la grisaille. Elle se rapprocha du rempart dont elle apercevait à présent le faîte crénelé. Les lueurs jetées par les incendies enflammaient par endroits les trombes qui se déversaient sur la cité. Les boutiques qu'elle longea étaient toutes fermées par des grilles de fer, et elle ne repéra aucun des éventaires dont lui avait parlé Arjo. Un peu partout s'étalaient les vestiges des violents combats qui s'étaient déroulés dans le niveau. Elle atteignit sans encombre le rempart circulaire qu'elle longea sur

plusieurs arpents avant de reconnaître l’endroit où ils avaient dissimulé les crochets adaptables fournis dans les Dits par l’ancien forgeron Pell.

Elle gravit une dizaine de marches de l’escalier qui menait au chemin de ronde et, parvenue au premier palier, vit immédiatement qu’il ne restait qu’un espace vide à la place de la pierre descellée qui leur avait servi de cachette. Les crochets avaient disparu. Si Arjo les avait récupérés, comme c’était probable, pourquoi avait-il tant tardé à rentrer ?

— C’est ça que vous cherchez ?

Oziel se retourna. Deux hommes, en contrebas, des assassins aux masques d’oiseaux, coiffés de chapeaux à larges bords et vêtus d’amples manteaux d’où dépassaient les pointes de leurs épées. Les crochets luisaient dans la main ouverte de l’un d’eux.

— Nous avons repéré et suivi un garçon qui, visiblement, cherchait quelque chose dans le mur, reprit l’assassin.

— Qu’avez-vous fait de lui ?

— C’est moi qui pose les questions, dame. Ces accessoires sont utilisés par ceux qui veulent changer de niveau en évitant les contrôles. Qui n’ont pas la conscience tranquille.

L’homme replia le bras, laissa tomber les crochets et tira de sa gaine sa longue épée à la lame souple. Des filets d’eau s’écoulèrent d’un coin de son tricorne.

— J’en déduis que vous n’avez pas la conscience tranquille, dame. J’aimerais maintenant savoir quel visage se dissimule sous ce capuchon et ce masque.

Réprimant un frisson, Oziel empoigna le manche de la dague sous sa cape.

— Préférez-vous que je m’en charge moi-même, dame ?

L’assassin monta de quelques marches en maintenant levée la pointe de son arme.

— Attention, Avollin, si c’est bien celle que tout le monde cherche, elle est dangereuse, intervint son compère.

— Pas question de la laisser filer, en tout cas, elle représente une petite fortune…

Oziel n’attendit pas que son vis-à-vis parvienne à sa hauteur, elle se retourna et se lança dans l’ascension de l’escalier. Des claquements de pas et des expirations précipitées résonnèrent derrière elle. Avalant les marches

quatre à quatre, elle sema peu à peu ses poursuivants malgré des jambes de plus en plus lourdes et un souffle de plus en plus court. Son cœur battait à tout rompre lorsqu'elle accéda enfin au chemin de ronde. Les bourrasques gonflèrent sa cape détrempée. L'inertie et les privations des jours précédents, la violence de l'effort se conjuguèrent pour la maintenir au bord du vertige. Un bref regard par-dessus son épaule l'informa que les assassins débouchaient à leur tour sur le chemin de ronde, s'encourageant l'un l'autre par des grognements. Elle maintint l'allure jusqu'à ce que son pied trébuche sur une dalle légèrement déboîtée et que, déséquilibrée, elle s'étale de tout son long sur le sol. Le temps qu'elle se désempêtre des plis de sa cape, ils avaient opéré la jonction et posé leurs lames sur elle.

— Ce n'est pas aimable de nous faire courir, dame, grommela l'un d'eux d'une voix essoufflée.

Le vent dispersait la vague odeur d'alcool qui émanait des deux hommes. La pointe d'une épée frôla le cou d'Oziel, s'insinua sous son oreille et, d'un coup sec, trancha l'attache du masque. Elle contint le réflexe qui lui commandait de le maintenir plaqué sur son visage. L'assassin le souleva avec une délicatesse surprenante et le jeta par-dessus le parapet. Son compère se pencha sur la jeune femme et l'examina avec une attention qui lui fronçait les sourcils. L'eau ruisselait sur son tricorne, sur son manteau, ses yeux brillaient dans les fentes oculaires de son loup en forme de bec.

— Mécrosée, déclara-t-il. C'est bien elle.

— Bien le bonjour, dame Oziel du Drac, renchérit l'autre d'un ton solennel.

L'assassin accroupi près d'elle éclata de rire. Elle exploita son petit moment d'inattention pour lui planter la dague dans la cuisse. Il poussa un cri de surprise et de douleur, voulut riposter, mais, incapable d'assurer ses appuis, il se renversa sur le côté et heurta durement le bas du parapet. L'autre piqua son épée vers la poitrine d'Oziel, qui l'esquiva d'une roulade. Le fer racla une dalle de pierre dans un crissement horripilant. Elle se releva juste à temps pour éviter une deuxième botte, portée à la tête. Son adversaire marmonna un juron avant de redresser sa lame et de lancer une nouvelle attaque, qu'elle para cette fois à l'aide de la dague. Comprenant qu'elle ne pourrait pas le contenir très longtemps, elle rompit et reprit sa

course sur le chemin de ronde. Surpris par son initiative, le sicaire mit un peu de temps à réagir.

Elle creusa immédiatement avec lui un écart d'une dizaine de pas. Elle ne ralentit pas l'allure jusqu'à l'escalier suivant, dans lequel elle se jeta sans hésitation. Elle gagna encore du terrain sur lui jusqu'au palier central, qu'elle traversa en deux bonds. Sa capuche s'étant abaissée sur ses épaules, la pluie crépitait sur son crâne et son visage, réveillant les douleurs assoupies de ses tumeurs. Elle fut tentée de se débarrasser de sa cape, qui entravait ses mouvements, puis elle y renonça, estimant que le simple fait de la retirer lui coûterait un temps précieux. Elle atteignit le bas de l'escalier et fonça tout droit dans la ruelle perpendiculaire au rempart. Elle lança un regard en arrière : non seulement l'assassin n'avait pas renoncé à la rattraper, mais il était beaucoup plus près d'elle qu'elle ne l'avait espéré. Elle louvoya entre les tas de décombres plus ou moins volumineux disséminés entre les façades. La fatigue se déployait dans ses muscles, le souffle commençait à lui manquer. Elle avisa une venelle à sa droite, s'y précipita, se rendit compte qu'elle avait commis une erreur lorsqu'elle entrevit, une cinquantaine de mètres plus loin, une palissade qui obstruait entièrement le passage. Impossible de revenir en arrière. Le sicaire lancé à ses trousses lui coupait toute possibilité de retraite. Elle discerna des corps suspendus aux planches de bois serrées les unes contre les autres, des hommes crucifiés, dénudés, mutilés, victimes sans doute de règlements de compte entre les deux camps qui se livraient une guerre sans merci dans les Marches. Certains d'entre eux poussaient encore des gémissements déchirants, l'eau diluait le sang qui s'écoulait de leurs poignets, de leurs chevilles, des plaies parsemant les différentes parties de leurs corps. Elle se rapprocha encore de la palissade, crut qu'elle n'aurait pas d'autre choix que d'affronter son poursuivant, puis, au moment où elle s'apprêtait à se retourner, elle perçut une lueur vive en bas de la façade située à sa gauche et distingua, derrière un contrefort, un soupirail révélé par la lumière. Prenant sa décision en un éclair, elle s'élança vers l'ouverture et s'y faufila, jambes en avant. Sa nuque heurta une surface dure. Elle tomba, une toise plus bas, sur un sol de terre battue. Des relents d'humus et de nourriture avariée imprégnaient l'air saturé d'humidité. Une succession de cliquetis et d'imprécations étouffées lui signala que l'assassin essayait à son tour de franchir le soupirail.

La lueur dansante, la flamme d’une torche sans doute, s’éloigna d’elle en marquant de petits temps de pause, comme si elle l’invitait à la suivre. Elle traversa plusieurs caves en enfilade dont les murs blanchis à la chaux émergeaient de la pénombre comme des fantômes pétrifiés. La lumière l’entraîna ensuite dans un enchevêtrement de couloirs tous semblables. La pensée l’effleura que le porteur de torche, une vingtaine de pas devant elle, la conduisait dans le Laz. Elle n’entendait plus que les claquements de ses semelles sur le sol auquel répondait, en écho, le bruit feutré des pas de son guide. Elle se revit une dizaine de jours en arrière, marchant aux côtés du frère qui l’avait accompagnée dans les entrailles de la Résurrection.

Un arpent plus loin, l’éclaireur grimpa une échelle métallique verticale et disparut par une ouverture circulaire. Elle se lança à son tour dans l’escalade tout en gardant la dague à la main. Plus aucun bruit ne troublait désormais le silence. L’assassin avait sans doute abandonné la poursuite ou s’était perdu dans le dédale. Elle arriva, plus haut, dans une pièce exiguë qui servait de souillarde à en croire les odeurs entremêlées d’huile, d’épices et de farine.

La flamme l’attira dans une seconde pièce, une cuisine aux murs écaillés meublée d’une immense table, de bancs et d’un buffet. Des braises luisaient dans une cheminée de pierre sculptée. Son guide l’attendait. Elle tressaillit de joie en découvrant les traits d’Arjo, puis elle se figea lorsqu’elle distingua son crâne rasé et sa bure brune.

— Tu n’es pas…

— Arjo ? Je suis Jifar, son jumeau.

— Arjo m’avait dit qu’il avait perdu le contact entre vous deux. Il te croyait mort.

Jifar accrocha la torche à un support métallique fixé au mur.

— Je l’ai été en quelque sorte. Les frères les plus jeunes de l’ordre ont bu une décoction qui plonge dans un état très voisin de la mort. Elle a suffi à leurrer les sicaires et déjouer le flair de leurs foueurs.

— Où est Arjo ?

Une ombre de tristesse voila le visage de Jifar.

— Je venais juste de reprendre contact avec lui ce matin quand j’ai ressenti un grand froid.

La fatigue pesa soudain sur les épaules d’Oziel, qui se laissa choir sur un banc.

— Il est…

Jifar acquiesça d'un mouvement de tête. Elle rejeta de tout son être l'éventualité de la mort du jeune servant.

— Tu te trompes comme lui-même s'est trompé à ton sujet…

— Je disposais d'un artifice pour tromper ses perceptions, lui n'en bénéficiait pas.

Elle frappa du poing sur la table.

— Vous, frères de la Résurrection, êtes passés maîtres dans l'art de la supercherie ! siffla-t-elle.

— Nous n'avons pas d'autre outil pour nous défendre, dame Oziel, répliqua-t-il d'un ton calme. Nous plaçons l'intérêt d'Arkane au-dessus de tout.

— Pourquoi n'êtes-vous pas intervenus à temps pour empêcher l'anéantissement de ma famille ?

Incapable de maîtriser sa colère, elle avait craché ces mots avec une telle violence qu'ils demeurèrent un long moment suspendus sous la voûte.

— Nous n'intervenons pas dans le monde de matière, il me semble vous l'avoir déjà dit. Nous agissons seulement dans l'invisible. Nous nous contentons de prévenir les hommes. Il leur revient de tenir compte de nos conseils.

— Vous aviez prévenu mon père ?

Jifar ouvrit un placard mural, en retira un morceau de pain et un petit panier empli de fruits secs qu'il déposa sur la table.

— À plusieurs reprises. Malgré sa clairvoyance, il pensait que nous exagérions, que la crise n'était pas profonde, que l'équilibre finirait par se rétablir.

Leur échange réveillait en elle des souvenirs poignants, des chagrins encore à vif. Elle saisit machinalement un fruit sec et le croqua malgré l'émotion qui lui serrait la gorge.

— Qu'es-tu venu faire ici ? demanda-t-elle d'un ton rogue.

— Mon intention était de vous aider, Arjo et vous, à descendre dans les Fonds.

Elle l'observa un long moment sans dire un mot, troublée par l'impression de converser avec Arjo, un Arjo plus grave, plus calme, plus sage. La colère s'éloignait d'elle comme un orage chassé par le vent, supplantée par un chagrin amer et glacé.

— Tu viens d’affirmer que les frères n’intervenaient pas dans la matière…

Il mâcha à son tour un fruit sec et un morceau de pain.

— L’ordre n’est plus, les choses ont changé, je suis l’un des derniers de la Résurrection.

— Comment nous as-tu retrouvés ?

— Il m’a suffi de puiser les informations dans l’esprit d’Arjo.

— Comment savais-tu que j’étais pourchassée par deux assassins ?

— J’ai perçu les intentions de mon frère, et, après avoir perdu son contact, je me suis rendu à l’endroit où il était allé. J’ai aperçu deux assassins au pied du rempart. J’ai deviné qu’ils vous attendaient, et je suis resté dans les parages une bonne partie du jour. Puis j’ai pensé que vous ne viendriez pas et je suis revenu ici.

— Tu n’avais pas vu dans l’esprit d’Arjo l’endroit où nous nous étions réfugiés ?

— Nous venions tout juste de nous retrouver, j’ai seulement entraperçu une maison délabrée. J’ai donc décidé de retourner au rempart avant la nuit. Au moment où j’allais sortir des sous-sols, je vous ai vue près de la palissade et j’ai agité ma torche pour attirer votre attention. Semer vos poursuivants n’a été ensuite qu’un jeu d’enfants.

— Où sommes-nous ?

— Dans un endroit que nous connaissions très bien Arjo et moi : la maison de nos parents.

Les yeux embués, Jifar marqua un silence.

— Combien de fois avons-nous perdu dans ces sous-sols les hommes qui nous pourchassaient ! reprit-il.

— Tes parents n’habitent plus ici ?

— Ils possèdent un petit logement dans un quartier plus sûr des Marches. Ils s’y sont installés, je suppose, le temps que l’agitation se calme.

La main d’Oziel se posa sur celle de son vis-à-vis.

— Je suis désolée pour ton frère. Je suis en partie responsable de sa mort.

Elle prit conscience, en prononçant ces mots, qu’elle avait noué un lien quasi fraternel avec le jeune servant de la Désolation, et elle éclata en sanglots. Tous ceux qui lui venaient en aide étaient-ils donc condamnés à mourir ?

— Chacun est responsable de son existence, murmura Jifar d’une voix étonnamment musicale. Arjo savait ce qu’il risquait. Je prends le relais.

Il ajouta, avec un sourire imprégné de tristesse :

— Vous ne gagnerez peut-être pas au change. Il nous faut maintenant réfléchir au moyen le plus sûr de rejoindre le niveau des Labeurs.

4

DÉBORDEMENTS

L'Odivir, le père nourricier, peut à tout moment devenir l'impitoyable destructeur. Ses colères peuvent emporter les hommes qui vivent sur ses rives, renverser leurs maisons, provoquer leur ruine. On dit que les déesses elles-mêmes, ses filles bien-aimées, le craignent lorsqu'il sort de son lit pour dévaster les terres des lieues à la ronde. Elles se cachent dans les profondeurs de leur mère Terre en attendant qu'il s'apaise, puis elles remontent à la surface pour le charmer de leur chant et lui rendre sa bonté et sa générosité ordinaires. C'est la raison pour laquelle, à chaque saison des pluies, les Arkaniens implorent les déesses de chanter pour leur père afin de dissiper sa colère. On appelle ces cérémonies les oraisons fluviales : on sacrifie, dans chaque lieu de culte, un animal qu'on dépèce ensuite et dont les morceaux sont partagés entre les familles les plus nécessiteuses ou les plus méritantes. Je vous le dis, puissants d'Arkane, n'oubliez jamais d'honorer les déesses de l'Odivir : votre ingratitude vous ferait courir un plus grand danger qu'une puissante armée de conquérants. N'oubliez jamais qu'elles vous sauvèrent de la mort et vous confièrent les clefs de l'orgueilleuse cité qu'elles vous permirent de bâtir.

Transcription du discours de Ranhol le sigillaire,
Bibliothèque de la maison du Drac,
Hauts d'Arkane

Maître Lueto fit irruption sur le pont supérieur et rejoignit les vigiles regroupés à la poupe.

— Nous serons à Dest dans une petite sixte…

Le soleil, qui s'apprêtait à disparaître derrière les crêtes arrondies des collines, jetait ses derniers feux dans le ciel embrasé.

— La nuit sera tombée depuis longtemps, objecta Voltek. Je croyais que nous ne naviguions pas de nuit.

Les yeux noirs de maître Lueto se posèrent tour à tour sur Orik et Renn. Depuis l'affrontement contre les abordeurs de la sorcière Estrell, il se montrait affable, voire chaleureux, avec ses hommes, particulièrement avec le guerrier et l'apprenti. La louque avait vogué sans autre contretemps qu'une altercation avec des pêcheurs dont elle avait failli emboutir la frêle embarcation. Le vent étant pratiquement tombé, le timonier la maintenait dans les faibles courants parmi les branches et autres débris qui flottaient sur l'eau de couleur jaune.

— La capitaine Sivert semble pressé d'arriver, reprit maître Lueto. Ça ne lui ressemble pas.

Croisant le regard d'Orik, Renn devina que le guerrier avait les mêmes pensées que lui : le responsable de la sécurité, probablement informé des intentions de son employeur, leur suggérait de quitter le navire avant son accostage à Dest.

— Le crépuscule sera bientôt là, poursuivit maître Lueto, l'index pointé sur le ciel empourpré. Dans moins d'un quart de sixte, on n'y verra plus rien.

Il faillit ajouter quelque chose, secoua la tête à plusieurs reprises, lissa sa barbe noire, puis, après un dernier coup d'œil à Orik et Renn, s'éloigna d'un pas énergique en direction de l'escalier.

L'obscurité ensevelit peu à peu les forêts de roseaux, les champs bordés de murets et les villages accrochés à flanc de colline. Le vent se leva de nouveau, gonflant les voiles, poussant une horde de nuages qui occultèrent la lune et les étoiles. À l'issue du dîner servi dans l'une des cambuses du pont inférieur, Orik et Renn se rendirent à tribord après avoir empli un petit sac de jute de victuailles dérobées dans la réserve.

Alors qu'ils observaient les remous agitant l'eau noircie de l'Odivir, guettant un passage propice pour gagner la rive à la nage, un grincement

retentit dans leur dos. Le guerrier pointa son espadon sur l'ombre grise qui s'agitait dans l'obscurité.

— Épargnez-moi, messire, bredouilla une voix encore enfantine.

— C'est le garçon qui m'a prévenu du piège qui nous attend à Dest, intervint Renn.

Orik baissa sa lame. Jizz sortit de la pénombre et s'avança vers eux. Il ne portait plus la tenue traditionnelle du fleuviot, hormis son chaviot, mais un pantalon large et une chemise claire un peu trop grande pour lui. Une expression indéfinissable, entre frayeur et détermination, estompait les rondeurs de son visage enfantin.

— Que veux-tu ? demanda Renn.

— Partir avec vous, répondit Jizz.

— Hors de question de nous encombrer d'un gamin ! rétorqua Orik.

— Je ne vous encombrerai pas, plaida le jeune fleuviot. Je connais Dest et ses environs comme ma poche. Je connais aussi des bateliers qui pourront vous transporter à Arkane. Une fois que nous aurons passé la ville, je retournerai chez moi.

— Comment savais-tu que nous partirions ce soir ?

— J'ai attendu que vous sortiez de la cambuse et je vous ai suivis.

— Pourquoi veux-tu nous aider ?

Renn aperçut, à la faveur d'une bourrasque qui souleva la chemise du garçon, le manche de bois d'un poignard enfoncé dans la ceinture de son pantalon.

— Je vous dois la vie…

Jizz se mordilla la lèvre inférieure et marqua un silence avant d'ajouter :

— Et puis je n'aurai jamais le courage de partir seul.

Après avoir remisé son espadon dans son fourreau dorsal, Orik consulta l'apprenti du regard.

— Avons-nous besoin d'un guide pour retrouver ton village ?

Les ténèbres s'épaississaient encore, les premières gouttes dégringolèrent, lourdes, chaudes, sur les lattes du pont. Renn surmonta son impression d'errer dans le cœur sombre et désespérant du monde pour battre le rappel de ses souvenirs. Deux années dans le massif de l'Ostian avaient suffi à occulter la plupart des images, des sensations, des repères. Comme la veille, il dévisagea un long moment le jeune fleuviot et ne décela aucune lueur de fourberie dans ses yeux ronds et clairs.

— Il pourrait nous être utile.

Orik acquiesça d’un hochement de tête.

— Assez perdu de temps.

Jizz désigna la veine assombrie du fleuve.

— Vous comptez rejoindre la berge à la nage ? Le courant est très violent par là. Et puis on peut être happé par un tourbillon. Vous risquez de vous noyer.

— Il existe un autre moyen ?

Le garçon se pencha par-dessus le bastingage.

— Une barque de secours plus loin, répondit-il en se redressant. Il suffit de couper les cordes qui la maintiennent rivée à la coque.

Un brouhaha de pas et de voix en provenance de la proue enfla dans la nuit bercée par le clapotis des vagues, le grondement de la pluie et les sifflements du vent, incitant Jizz à se cacher sous l’auvent étayé par des montants de bois. Renn reconnut les voix graves de Sivert, de maître Lueto, et se demanda s’ils n’avaient pas été trahis par le responsable des vigiles, mais le tapage s’atténua peu à peu et le silence retomba sur les lieux.

Ils attendirent encore quelques instants pour se rendre à l’endroit où était arrimée la barque, enjambèrent à tour de rôle le bastingage et, s’agrippant aux saillies de la coque, s’installèrent dans l’esquif suspendu une toise au-dessus du fleuve. Ils y trouvèrent une paire de rames que Jizz glissa dans leurs supports métalliques avant de trancher les cordes à l’aide de son poignard.

— Agrippez-vous, souffla-t-il.

La barque toucha l’eau dans un terrible fracas, grinça de toutes ses lattes, souleva d’immenses gerbes qui aspergèrent ses trois passagers. Renn crut qu’elle allait se retourner ou se démanteler, mais elle finit par se stabiliser. Il ne perçut aucun signe de branle-bas de combat sur le pont inférieur. Le jeune fleuviot appuya la pointe d’un aviron sur la coque pour écarter la barque de la louque, puis, lorsqu’elle s’en fut éloignée d’une dizaine de pas, il commença à ramer en direction de la rive. Les nuages se déchirèrent à nouveau et libérèrent une pluie drue, tiède, rageuse. Jizz peinait à extraire l’embarcation du courant et des tourbillons qui la ramenaient sans cesse au milieu de l’Odivir. Les branches éparpillées sur la surface tumultueuse accentuaient la difficulté de la tâche.

— Tu as besoin d’un coup de main ?

Le crépitement des gouttes avait en partie occulté la voix d'Orik.

— Pas la peine, cria le garçon.

Renn constata qu'ils s'extirpaient peu à peu des remous et prit conscience que, sans l'intervention du jeune fleuviot, ils auraient eu toutes les chances de se noyer. Jizz n'avait pas besoin de s'arc-bouter sur les rames, il louvoyait entre les débris avec une habileté qui démontrait une grande habitude de la navigation fluviale. Ils s'approchèrent lentement de la rive et frôlèrent les frondaisons des premiers saules. La barque se faufila par une ouverture dans le mur de branchages et s'échoua en crissant sur une grève boueuse.

Ils traversèrent une forêt de grands roseaux dont les gouttes hachaient menu les panaches. Renn reconnaissait à présent l'odeur de vase dans laquelle il avait baigné toute son enfance, bien différente de celle qui caractérisait l'aval du fleuve, un mélange d'humus, d'eau croupie et de senteurs végétales sucrées ou acidulées qui réveillait des sensations oubliées dans son corps. Il avait l'impression d'être parti de chez lui depuis une éternité, comme si le temps s'était gelé dans la froidure des montagnes de l'Ostian, étirant les mois en années, les années en siècles. Une inquiétude sourde ternissait cependant son bonheur de fouler la terre spongieuse qui l'avait porté les quinze premières années de sa vie. Ses mystérieux ennemis semblaient avoir exploité son absence pour se multiplier et se déployer dans les ténèbres noyées de pluie. Il commençait à ressentir le manque de l'enchantement de pierre, qu'il n'avait plus pratiqué depuis son évasion des geôles de la reine Astaud. Il lui tardait de retrouver la paix fabuleuse du cœur de la matière, de flotter, libre, léger, au milieu des somptueuses tapisseries tissées par les éclats scintillants, de les animer par l'intercession de son esprit, non par un commandement brutal, offensant, mais par la seule caresse de la pensée.

Au sortir de la forêt de roseaux, ils débouchèrent sur un chemin empierré qui surplombait le fleuve, longeait les collines et traversait un hameau une demi-lieue plus loin. Les flammes des chandelles et des lanternes éclairant les maisons de bois alignées peinaient à vaincre l'obscurité. Des rideaux de pluie dégringolaient des toits de chaume à deux pans et accentuaient l'aspect lugubre des lieux.

— On devrait se mettre à l'abri en attendant que ça se calme un peu, suggéra Renn.

— Je suis déjà venu ici, dit Jizz. Il y a un silo à ghoor abandonné un peu plus loin.

On discernait en contrebas les lignes grises des murets délimitant les champs en terrasses inondés. Ils ne croisèrent pas âme qui vive jusqu'à la sortie du village. Ils n'eurent qu'à forcer une porte délabrée pour se réfugier à l'intérieur du silo dont avait parlé le jeune fleuviot. Si l'odeur aigre de ghoor fermenté était difficilement supportable, la toiture, au moins, offrait une résistance opiniâtre aux cataractes qui la pilonnaient sans répit.

— Pourquoi as-tu décidé de déserter ? demanda Renn à Jizz après qu'ils se furent sommairement essuyés avec des sacs de jute étalés sur des dalles de pierre.

Les yeux du garçon larmoyèrent.

— Les fleuviots sont brutaux, cruels, avec les plus jeunes. Non seulement ils nous obligent à faire toutes les corvées, mais ils nous…

Les mots se brisèrent dans la gorge de Jizz.

— Je voulais voyager, reprit-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Découvrir le pays d'Arkane. Voir la grande cité. Je me suis sauvé de chez moi et j'ai trouvé un engagement sur la louque de Sivert.

— Que comptes-tu faire maintenant ?

— Retourner chez mes parents et apprendre le métier de mon père, pêcheur.

Le garçon hésita un instant avant de poser la question qui, visiblement, lui brûlait les lèvres :

— C'est vrai, l'histoire qu'on raconte à votre sujet ?

— Quelle histoire ?

— Que vous et votre ami venez d'un royaume lointain pour jeter des sorts maléfiques sur les familles régnantes et les populations d'Arkane.

Renn éclata de rire.

— C'est vraiment ce qu'on dit à notre propos ?

— À Kollan, des gens affirment que vous êtes les démons des prophéties, que si personne ne vous arrête, des malheurs terribles s'abattront sur tout le pays.

— Et toi, Jizz, que crois-tu ?

Le jeune fleuviot soutint sans ciller le regard de Renn.

— Vous n'êtes pas des démons, puisque je n'ai pas peur de vous. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi la légion vous attend à Dest.

— Il vaut mieux pour toi que tu ne le saches pas.

— Vous n’avez pas confiance en moi ?

L’apprenti posa la main sur l’épaule de son interlocuteur.

— Je sais que tu ne nous trahirais pas, Jizz, mais nous ne voulons pas t’attirer d’ennuis.

— Vous… vous êtes un sorcier, un jeteur de sorts ?

— J’étais seulement le disciple d’un homme extraordinaire…

En prononçant ces mots, Renn prit conscience de la responsabilité écrasante qui lui était échue après la mort de maître Hauhorn : il n’était plus le jeune paysan des rives traîné de force chez l’enchanteur de pierre, il n’était plus un simple apprenti, il était désormais le dernier héritier d’une connaissance plurimillénaire. Si ses ennemis parvenaient à l’abattre, ils n’élimineraient pas seulement un jeune homme anonyme de dix-sept ans, mais un pan entier de la conscience humaine. Le combat qui se déroulait dans des sphères encore inaccessibles concernait des mondes infiniment plus vastes que sa modeste personne. Il lui fallait survivre, à tout prix, pour explorer un univers qu’il n’avait pour l’instant qu’effleuré, et transmettre à d’autres l’enseignement afin qu’il ne s’efface jamais.

La pluie tomba sans discontinuer jusqu’à l’aube, puis elle cessa lorsque les premiers rayons de lumière s’insinuèrent entre les planches disjointes des cloisons. Ils partirent après avoir mangé des morceaux de viande séchée et du pain de ghoor. Une scène de désolation les attendait au sortir du silo : les débordements du fleuve avaient submergé les habitations situées en contrebas du chemin de pierre. Divers objets flottaient sur l’eau encore teintée de l’encre de la nuit. Des barques naviguaient entre les maisons pour récupérer les rescapés et les produits de première nécessité qui avaient échappé à l’inondation. Renn avait assisté à plusieurs débordements de l’Odivir, mais jamais de cette importance. La forêt de roseaux avait disparu encore plus bas. Les ramures ployées de quelques grands arbres émergeaient de loin en loin comme les échines vertes de créatures monstrueuses. On ne distinguait plus la rive opposée, camouflée par un épais banc de brume rosi par les rayons du soleil levant. Des cris et les pleurs transperçaient le silence stupéfait, lugubre, qui ensevelissait les yeux. Les familles secourues s’étaient regroupées sur le chemin de pierre, abasourdies par l’étendue du désastre.

— La malédiction est tombée sur Arkane, murmura Jizz.

— Je ne vois ici qu’une inondation, grommela Orik. Allons-y, nous avons déjà perdu trop de temps.

Le même spectacle se dévoilait tout au long du fleuve : des villages partiellement inondés, les champs entièrement recouverts, les forêts englouties, des hommes, des femmes et des enfants éplorés, consternés, les bateliers essayant de sauver les réserves de vivres, les objets les plus précieux, ou déposant sur la terre ferme les corps sans vie. Des paroles rageuses étaient prononcées contre les serviteurs des déesses, les familles gouvernantes et leurs légats qui se montraient plus cupides, plus cruels à chacun de leurs passages. Les flambées de colère des populations des rives ne duraient en général pas longtemps : dès que l’Odivir aurait réintégré son lit, la vie quotidienne reprendrait ses droits, on se hâterait de réparer les dégâts provoqués par la montée des eaux, on replanterait le ghoor sur des terres enrichies par le limon, on reconstituerait les réserves dont la moitié serait prélevée par les questeurs et leurs légionnaires, puis la sécheresse succéderait à la saison humide, on observerait avec angoisse le sol se durcir, se craqueler, on espérerait le retour de la pluie, on se disputerait les moindres flaques, on lutterait contre les nuées d’insectes agressifs, on nettoierait le fleuve presque asséché des milliers de poissons morts flottant à sa surface, on crierait son désespoir jusqu’aux premières ondées annonciatrices du renouveau, on se réjouirait, on célébrerait la première crue comme un miracle des déesses, on se désolerait à la première difficulté… une succession de joies et de tracas que Renn ne connaissait que trop bien, une fatalité attachée à la condition de paysan du bord du fleuve.

Des navires marchands croisaient au loin, indifférents aux lamentations et aux appels des villageois sinistrés.

— Ils pourront accoster à Dest ? demanda Orik.

— Le port est protégé, répondit Jizz. Et la ville a été bâtie sur les hauteurs, comme Kollan.

Il leur fallut une demi-journée de marche pour atteindre Dest. Le soleil brillait de tous ses feux dans un ciel bleu pâle. L’eau se retirait lentement, abandonnant derrière elle une vase molle et prise d’assaut par les mouettes noires en quête de vervaz.

La cité était perchée sur un plateau dont l'éperon s'avançait presque jusqu'au milieu du fleuve, le contraignant à décrire un vaste méandre. La falaise bordait d'un côté le port, également protégé par une jetée et des épis de plusieurs toises de hauteur. Comme à Kollan, une route taillée à même la roche reliait les quais à la ville. Chariots, voitures et portefaix se pressaient le long de ses interminables lacets. Renn ne gardait aucun souvenir de son premier passage à Dest dans le chariot de son père.

Orik désigna le groupe de légionnaires qui contrôlaient tous les hommes s'engageant sur le chemin.

— La légion garde l'accès à la ville. Nous sommes obligés de la traverser ?

— Le plateau s'étend sur des lieues et des lieues, répondit Jizz. Ça nous prendrait plus de trois jours pour le contourner. Il y a une autre solution : trouver un bateau pour nous transporter sur la rive opposée. Mais, avec les inondations, pas sûr que nous puissions passer.

— Il dit vrai, confirma Renn. L'autre bord n'est qu'un gigantesque marécage impraticable.

— Alors, nous ne bougerons pas d'ici avant la nuit tombée.

Ils restèrent assis sur un tronc d'arbre déraciné jusqu'au crépuscule. En contrebas s'agitaient des hommes et des femmes affairés à nettoyer les modestes cabanons de bois qui leur servaient de maisons. L'Odivir avait laissé, en souvenir de sa visite, une épaisse couche de boue qu'ils évacuaient à l'aide de pelles et de seaux. Les pantalons ou les robes retroussés jusqu'aux cuisses, ils pataugeaient dans les flaques où les enfants capturaient des poissons piégés par la décrue.

— Pourquoi ne s'installent-ils pas plus haut ? s'étonna Orik.

— Ce sont les derniers survivants de la tribu des Osègues, expliqua le jeune fleuviot. Ils vivaient autrefois dans les marais de l'Osg. Ils ont tenté de chasser les populations des rives de leurs villages, mais ils ont été vaincus par la légion, et on a donné ce bout de terre à ceux qui ont échappé au massacre.

Renn se souvenait vaguement de cette histoire racontée par les anciens lors des soirées glaciales de la saison sèche ; des milliers de planches de crucifixion s'étaient dressées sur des lieues à la ronde, et, pour une fois, les paysans ne s'étaient pas plaints des méthodes cruelles des légats d'Arkane.

Deux louques volumineuses, transportant des troncs de roseaux, pénétrèrent dans le port, escortées par une flottille de marchands proposant leurs denrées ou leurs services aux abatteurs accoudés aux bastingages. Les cris et les rires dominaient par instants les piaillements des mouettes noires.

— La légion surveille toujours l'entrée de la ville, soupira Jizz.

La nuit n'était pas encore tombée que de nombreuses torches avaient été embrasées ; les soldats avaient visiblement reçu l'ordre de poursuivre leurs opérations de contrôle.

— On ne peut pas rester ici toute la nuit, murmura Renn. L'armée des Conquérants du Nord va finir par nous rattraper.

— Une occasion se présentera, tôt ou tard, dit Orik.

Les abatteurs débarquèrent à cet instant des louques et se déployèrent sur le quai, déjà échauffés par l'alcool de ghoor, brandissant leurs machettes maculées de taches jaunes. Lorsque les légionnaires entreprirent de les contrôler, des insultes furent échangées, puis, rapidement, la dispute dégénéra en affrontement. Des hurlements, des cliquetis retentirent ; les membres des équipages, les débardeurs, les mareyeurs, les commerçants exploitèrent le désordre pour se disperser dans l'obscurité naissante.

— C'est le moment ! rugit Orik.

Ils s'élancèrent en direction du port transformé en champ de bataille. Le chemin s'achevait en une rampe de pierre qui s'échouait en pente douce sur une jetée haute et large de plusieurs perches. Ils louvoyèrent entre les caisses et les troncs de roseaux empilés le long de flaoutes et de louques amarrées. Jizz se prit les pieds dans une corde enroulée autour d'une bitte, mais évita la chute en se rattrapant de justesse au bras d'Orik. Les relents de poisson se mêlaient avec l'odeur de vase, et celle, doucereuse, presque écœurante, des roseaux coupés. Accroupis derrière une embarcation renversée et pourrissante, ils observèrent les abords de la route qui montait vers la ville. Les légionnaires s'étant tous éparpillés pour prêter main-forte à leurs congénères, l'accès en était désormais dégagé.

— Allons-y, souffla le guerrier.

Ils franchirent sans encombre une première étendue pavée. Des ombres se battaient autour d'eux avec une rage décuplée par l'alcool. La nuit assiégeait les flammes mourantes des torches qui gisaient sur le sol. Les ordres d'un officier de la légion dominaient de temps à autre le vacarme.

Ils se dirigèrent vers les deux piliers encadrant l'entrée de la route déjà noyée de ténèbres. Un abatteur transpercé par une lance s'effondra devant eux, son adversaire lui trancha la gorge à l'aide de son glaive, puis se releva, s'avança vers eux et les observa d'un air menaçant, le visage, le casque et la cotte de mailles maculés de sang.

— Nous ne sommes que des voyageurs, déclara Orik avec un geste d'apaisement.

Le légionnaire se mit soudain à hurler, sans les quitter des yeux :

— Décurion ! Décurion !

La main du guerrier vola vers le manche de son espadon.

— Les deux hommes que nous cherchons, ils sont là ! s'époumona le légionnaire.

Ce furent ses dernières paroles. Le fer d'Orik se glissa à une vitesse fulgurante sous son casque et le décapita d'un coup net. Son corps s'affaissa sans bruit sur celui de l'homme qu'il venait de tuer.

— Vous cinq avec moi ! Les autres, rejetez-moi ces damnés abatteurs dans le fleuve !

La voix de l'officier avait résonné à moins de trois perches d'eux. Renn tira son épée et interrogea le guerrier du regard.

— Filez le plus rapidement possible vers la route, murmura Orik. Je couvrirai vos arrières.

— Je me battrai avec toi, protesta l'apprenti.

— Partez. Vite. Je leur coupe le chemin. Je vous rejoins.

Renn hocha la tête, conscient que le guerrier se montrerait plus efficace s'il agissait seul. Tirant Jizz, terrorisé, par le bras, il courut en direction de la sortie du port. Les yeux rivés sur les deux piliers éclairés par des torches murales disposées tous les dix pas, ils traversèrent un premier espace empli de chariots vides dont les brancards reposaient sur le sol. Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qu'Orik avait engagé le combat contre les légionnaires. Le jeune fleuviot et l'apprenti se lancèrent à l'assaut de la route sinueuse qui menait à Dest.

5

L’AILANTE

Il arrive souvent que les puissants de la cité dédaignent les inventions qui, pourtant, faciliteraient grandement la vie quotidienne de ses habitants. Si le système mis en place par les familles était efficace et nécessaire aux temps de la Fondation, il a perdu aujourd’hui de sa pertinence. Les patriarches mettent tout en œuvre pour le maintenir dans l’état, parce qu’il leur confère des privilèges exorbitants dont ils ne peuvent plus se passer, parce que leurs desseins ne servent pas les intérêts de leur peuple, mais leur propre cupidité. Les temps viendront où ils devront rendre des comptes, pas seulement aux déesses de l’Odivir, mais aussi, et surtout, à leurs propres sujets. Qu’avez-vous fait d’Arkane, vous qui résidez dans les hauteurs sans jamais accorder le moindre intérêt à ceux qui vivent sous vos pieds et qui, pourtant, vous nourrissent, vous habillent et vous vénèrent ?

Fragment du discours de Touell dit l’Enragé,
Condamné à la crucifixion publique
en l’an 1562 de l’ère de la Fondation,
Bibliothèque privée de la maison de l’Aigle,
Hauts d’Arkane

Ils progressaient avec prudence dans les ruelles noyées d’obscurité, s’arrêtant à chaque intersection pour vérifier qu’aucun assassin ni aucun légionnaire ne déambulait dans les parages. La pluie ininterrompue depuis plus de trois jours semblait avoir refroidi les ardeurs des factions de

commerçants qui s’entre-tuaient dans le niveau des Marches. Le grondement permanent des trombes avait absorbé le vacarme de leurs affrontements.

L’idée de Jifar avait d’abord paru absurde à Oziel.

— La voie des airs ?

— Quand nous étions encore chez nos parents, Arjo et moi avons entendu parler d’un vieux fou qui prétendait être capable de gagner le niveau inférieur en utilisant un système semblable à une aile d’oiseau.

— Vous y avez cru ?

Jifar avait passé la paume de sa main sur son crâne hérissé d’un chaume clair et dru, un geste qu’il effectuait souvent, presque un tic, comme s’il ne se lassait pas de redécouvrir les sensations procurées par la repousse de ses cheveux.

— Non, évidemment, personne n’y croyait.

— Et maintenant, tu y crois ?

Oziel l’avait à plusieurs reprises appelé Arjo, et il n’en avait pas paru offusqué. Elle ne pouvait pas se résoudre à l’idée que le jeune servant avait perdu la vie. Chaque fois que Jifar la regardait, lui parlait, elle avait besoin d’un petit moment pour se rendre compte qu’elle ne faisait pas face à Arjo, pas seulement à cause de leur ressemblance troublante, mais de leur façon de la dévisager, de leurs expressions, de leurs intonations, de leurs gestes, de ce mélange de candeur et de souffrance qui les caractérisait. La seule différence, peut-être, c’est que la bonté supplantait la colère dans les yeux gris clair de Jifar.

— Je ne suis sûr de rien, dame, mais nous cherchons un moyen de passer dans les Labeurs autrement que par le Laz, et je n’en connais pas d’autre…

Ils avaient donc décidé de se rendre chez le vieux fou qui habitait de l’autre côté du rempart dans une maison aussi farfelue que son occupant. La pluie battante, qui cloîtrait les gens chez eux, arrangeait bien leurs affaires. Ils avaient récupéré des vivres dans la maison des parents de Jifar, viande séchée et fruits secs principalement, puis ils s’étaient mis en chemin une fois la nuit tombée.

Si elle doutait fortement de la solution proposée par le jeune frère de la Résurrection, Oziel se réjouissait de sortir enfin de la passivité nauséeuse des derniers jours, cette impression désespérante d’être engluée dans la

gigantesque toile d'araignée tissée autour d'elle. Elle essuyait régulièrement les gouttes qui sillonnaient le masque de tissu qu'elle s'était confectionné. Bien qu'elle ne fût pas encore détrempée, sa cape commençait à lui peser lourdement sur les épaules. La main serrée sur le manche de la dague, elle s'encourageait en reconstituant la chaîne des événements qui l'avaient conduite dans les Marches, en repensant à celles et ceux qui l'avaient aidée dans sa fuite, à Ulio dont le souvenir s'estompait, à Matteo, qui avait peut-être survécu dans les Fonds. Elle avait longtemps espéré le retour du drac, mais il n'avait pas donné signe de vie, et elle acceptait désormais l'idée qu'il ne se manifesterait plus.

— Nous y sommes bientôt, chuchota Jifar.

Des claquements dominèrent le grondement de la pluie et se rapprochèrent à grande vitesse. Un cheval lancé au galop surgit à l'autre extrémité de la ruelle, aiguillonné à grands coups de cravache par son cavalier. Oziel et Jifar se rencognèrent contre un mur le temps qu'il s'éloigne.

— Le fou, il pourrait tuer quelqu'un, murmura Oziel.

Ulio s'était adonné à ce genre de chevauchée dans les Hauts, un jeu qui se pratiquait la nuit. Ses amis et lui – avait-il eu un jour de véritables amis ? – partaient d'un même point et se donnaient rendez-vous à l'autre extrémité du rempart. Le plus rapide raflait la mise, qu'il dépensait aussitôt en invitant les perdants dans l'une des auberges ouvertes jour et nuit où les fils de famille des Hauts avaient l'habitude de se rassembler. Oziel ne parvenait plus à accrocher de la réalité à ses souvenirs, qui n'étaient plus que des fragments de rêve, les bribes d'une existence oubliée.

— Nous y sommes.

Jifar désignait la bâtisse biscornue dans une rue qui donnait sur le rempart et qui, malgré sa largeur, ne desservait que deux habitations. Des lueurs tremblotantes éclairaient deux fenêtres de la façade. « Farfelue » était le mot approprié pour décrire la maison, bâtie en dépit du bon sens, comme si les étages avaient été posés en travers les uns sur les autres. Oziel se demandait comment elle pouvait tenir debout. À chaque instant, les étages supérieurs semblaient sur le point de basculer dans le vide, une dissymétrie qui conférait à la construction une originalité et un charme uniques.

— Vous êtes toujours partante, dame ? demanda Jifar.

— Qu'avons-nous à perdre ? répondit-elle avec un brin d'agressivité.

— La vie, peut-être. Alors nous serions arrivés au bout de notre chemin sur ce monde.

Il gravit les quelques marches qui donnaient sur le perron et frappa du heurtoir métallique le bois de la porte. Une ombre longea une fenêtre du premier étage. La pluie redoubla de violence, comme si les précipitations des jours précédents n'avaient été que le prélude au véritable déchaînement du ciel.

La porte s'ouvrit devant Jifar. Un homme âgé apparut dans l'entrebâillement, portant une lampe à huile, vêtu d'une longue chemise de nuit et coiffé d'un bonnet agrémenté d'un pompon qui reposait sur son épaule. Il examina Jifar avec une attention qui lui plissait le front, puis il prit conscience de la présence d'Oziel en bas de l'escalier, immobile sous la pluie battante, et son regard demeura un long moment posé sur elle.

— Que voulez-vous ?

Sa voix étonnamment jeune contrastait avec son âge apparent.

— Désolé de vous déranger à cette heure ; cette dame et moi souhaiterions vous parler, répondit Jifar.

Le vieil homme hocha la tête après quelques instants de réflexion.

— Entrez, vous serez mieux sous un toit.

Oziel gravit à son tour les quelques marches et s'engouffra dans la maison à la suite de Jifar, soulagée de se mettre un moment à l'abri.

Le vieil homme suspendit sa lanterne à un crochet vissé dans le plafond, puis invita ses visiteurs à se défaire de leurs capes. Oziel hésita, rendue méfiante par sa mésaventure chez Arvidus, mais, comme les yeux bleus et limpides de leur hôte avaient quelque chose de rassurant, elle abaissa sa capuche tout en gardant la dague à l'intérieur de sa robe. Le vieil homme ne parut pas surpris de découvrir le bout de tissu grossièrement percé de deux fentes oculaires qui recouvrait le visage de la visiteuse.

Les lumières conjuguées des lampes disséminées révélaient un intérieur aussi abracadabrant que l'extérieur de la maison : des fatras d'objets divers entassés sur des étagères grossières ou à même le sol, des meubles disparates aux couleurs criardes, des tapis élimés, des vêtements et des chaussures épars. L'escalier en colimaçon qui s'élançait dans un coin de la grande pièce de réception semblait lui-même contaminé par l'extravagance générale. Les lieux baignaient dans une odeur indéfinissable, un mélange de bois brûlé, d'encaustique, de cuisine et d'encens.

Le vieil homme invita ses deux hôtes à s'asseoir dans les fauteuils aux formes fantaisistes qui faisaient face à une cheminée où rougeoyaient encore des braises. La chaleur douce qui s'en dégageait revigora Oziel.

— Vous avez de la chance, je m'apprêtais à me coucher.

— Merci de nous recevoir aussi tard, mais, pour des raisons difficiles à vous expliquer, nous ne pouvions pas vous rendre visite plus tôt, déclara Jifar.

— Je ne vois plus beaucoup de monde depuis la mort de mon épouse, soupira le vieil homme. Un peu de compagnie ne peut pas me faire de mal.

— Je suis désolé pour votre épouse…

— Ne le soyez pas. Elle m'a supporté très longtemps, trop longtemps sans doute, elle a accompli plus que sa tâche, elle méritait bien un peu de repos. Expliquez-moi plutôt les raisons de votre visite.

Plus elle l'observait, plus la première impression d'Oziel se confirmait : le vieil homme au visage haché de rides irradiait la bonté, la générosité, et lorsque ses yeux d'une incroyable vivacité se posaient sur elle, c'était avec une curiosité bienveillante.

— J'ai entendu parler de vous quand je vivais dans les Marches, expliqua Jifar. Pour nous, vous étiez le fou qui rêvait de voir voler les hommes.

Avec un sourire à la fois chaleureux et imprégné de tristesse, le vieil homme retira son bonnet de nuit et, de la main, tenta de redonner un peu de volume à sa chevelure blanche aplatie par l'étoffe.

— Hélas pour moi, je n'ai jamais eu le courage d'essayer moi-même mon invention, et je n'ai pas trouvé de volontaires pour s'en charger à ma place. Je n'ai pas su et ne saurai sans doute jamais si mes calculs étaient exacts.

— Cette invention, vous l'avez toujours ?

— Évidemment. Elle est probablement un peu poussiéreuse, mais intacte.

Jifar observa un bref silence avant de reprendre :

— Cette dame et moi, nous serions intéressés pour l'essayer.

Le vieil homme se leva, défroissa sa chemise de nuit au tissu épais, puis, à l'aide d'un tisonnier, raviva les braises sous la cendre.

— Cessons de tourner autour du pot. Cette dame est l'héritière du Drac que tout le monde recherche dans Arkane et vous projetez de gagner le

niveau inférieur sans passer par le Laz, je me trompe ?

Le frère de la Résurrection consulta du regard Oziel, qui, d'un geste, l'encouragea à dire la vérité.

— Vous ne vous trompez pas, sieur.

— Appelez-moi Yazil.

— Comment avez-vous compris que…

— Tout le monde est au courant dans Arkane, coupa le vieil homme. La prime offerte pour sa capture en allèche plus d'un.

Yazil ajouta des brindilles et des éclats de caisses de bois sur les braises et actionna un soufflet jusqu'à ce que les premières flammes s'élèvent du monticule.

— Pas difficile de faire le rapprochement, poursuivit-il. Votre irruption à la nuit tombée, le tissu dissimulant le visage de cette dame, votre requête…

— Nous aiderez-vous, monsieur ? intervint Oziel.

— Je ne me mêle pas d'habitude des querelles entre familles régnantes, mais qu'une telle chasse à l'homme, à la femme devrais-je dire, ait été décidée dans les Hauts m'invite à ne pas me fier aux apparences. L'accusation officielle portée contre vous, le meurtre d'un héritier de l'Aigle, ne suffit pas à expliquer ce remue-ménage.

— Ma famille a été massacrée, l'équilibre, rompu.

Yazil attendit que les flammes crépitent pour poser deux bûches sur les chenets disposés de part et d'autre de la cheminée, puis il se releva et se tourna vers Oziel.

— Ça fait bien longtemps que l'équilibre est rompu. Trop longtemps que les familles régnantes refusent de contempler la réalité en face. Je compatis avec vous pour votre famille, dame, mais cette crise était inévitable, et elle est sans doute nécessaire pour retrouver les valeurs premières des Fondateurs d'Arkane.

Oziel eut une pensée émue pour son père, qui s'était toujours appliqué à respecter le pacte des Fondateurs, mais qui, hélas, avait manqué de lucidité en sous-estimant l'influence de la Désolation et des pétrocles sur les autres membres du Conseil des Sept.

— Nous aiderez-vous ? répéta-t-elle.

Yazil s'avança vers elle après avoir vérifié que le feu prenait dans les bûches.

— J’aimerais savoir à qui j’ai affaire avant de vous répondre, dame.

Oziel n’hésita pas longtemps avant de retirer le bout de tissu et d’exposer son visage déformé au regard attentif du vieil homme. La veille, elle avait remarqué que certaines des excroissances parsemant son corps étaient devenues aussi dures que la pierre.

— Les uns affirment que la mécrose vous a été infligée par les déesses du fleuve en punition de votre crime, reprit Yazil d’une voix sourde. D’autres, que vous vous l’êtes vous-même inoculée pour vous déformer et échapper ainsi à vos poursuivants.

— C’est l’ordre auquel j’appartenais, la Résurrection, qui la lui a inoculée, précisa Jifar. Non seulement la mécrose modifie ses traits, mais elle lui permet de déjouer le flair des foueurs et les perceptions des furtifs.

Le vieil homme hocha la tête à plusieurs reprises.

— Suivez-moi.

Il se dirigea vers l’escalier tournant qu’il commença à gravir sans vérifier que ses deux hôtes lui emboîtaient le pas.

L’invention de Yazil se présentait sous la forme d’une aile en forme de triangle isocèle d’une toise de côté, recouverte de plumes et reliée à un système complexe de lanières de cuir, de cordes, ainsi qu’à une manette qui servait, selon le vieil homme, à la diriger dans les airs. Normalement conçue pour un seul passager, elle nécessita une modification qui leur prit une grande partie de la nuit pour pouvoir en transporter deux.

— Comme vous n’aurez pas besoin de monter, seulement de descendre, et si mes calculs sont bons, vous devriez atterrir en douceur dans le niveau des Labeurs.

— Et s’ils ne le sont pas ? releva Jifar.

— Vous vous écraserez une bonne lieue plus bas. Vous connaissez les risques. Je vous l’ai dit, personne n’a encore essayé mon ailante, ainsi que je l’ai surnommée.

Ils avaient décidé de partir à l’aube, juste avant le réveil des Marches, en espérant une accalmie ; la pluie alourdirait les plumes et fausserait les prévisions de Yazil. Ils avaient dormi le restant de la nuit devant la cheminée sur un matelas de coussins empilés. Les bruits qui montaient des différentes parties de la maison avaient perturbé le sommeil d’Oziel. Elle réagissait en bête traquée, tous les sens aux aguets, réveillée en sursaut au

moindre courant d’air, comme si chaque frôlement, chaque glissement, chaque craquement trahissait la présence d’un prédateur. Avait-elle eu raison de faire confiance à Yazil ? N’était-il pas allé, comme Arvidus, prévenir les autorités des Labeurs ? Elle avait failli se relever pour s’assurer qu’il n’avait pas quitté sa chambre ; elle y avait renoncé, terrassée par la fatigue.

Non seulement le vieil homme ne les avait pas trahis, mais il leur avait préparé un somptueux petit déjeuner composé de pain de ghoor, de morceaux de viande grillée et de fruits. Oziel s’en était voulu d’avoir douté de sa loyauté. Elle ignorait si l’excitation presque enfantine de leur hôte était due à l’utilisation imminente de son ailante ou à sa décision d’aider une fugitive, une criminelle, à s’évader des Labeurs dont les issues étaient étroitement surveillées ; un peu des deux sans doute.

Dès qu’apparurent les premières lueurs de l’aube, Jifar chargea l’ailante repliée sur son épaule et ils se rendirent sur le chemin de ronde du rempart, très proche de la maison. Même si l’air était encore gorgé d’humidité, même si le vent convoyait des nuages noirs qui escamotaient une partie du socle porteur, il ne pleuvait plus. Oziel avait dissimulé son visage sous son masque de tissu et revêtu sa cape, pratiquement sèche, dont elle avait relevé la capuche. Elle ne parvenait pas à repousser ni même à ignorer la crainte sourde, lancinante, qui l’oppressait. Elle était sur le point de confier sa vie, et peut-être le sort de la cité, à l’invention d’un vieil original qui avait manqué de courage au moment d’essayer son ouvrage.

— Ici, ça me paraît bien.

Yazil pontait de l’index une avancée triangulaire du rempart. Oziel observa les toits et les ruelles alentour. Aucun signe d’agitation. L’air, d’une fraîcheur coupante, se faufilait sous ses vêtements et déclenchait des salves de frissons sur sa peau.

Ils démêlèrent les cordes et les lanières de l’ailante avant de l’étaler sur le chemin de ronde. Ils installèrent ensuite Oziel dans l’une des deux assises de cuir rigide et la harnachèrent le plus solidement possible. Jifar, aidé par Yazil, vint se placer à ses côtés. Oziel essuya une brève attaque de panique lorsque les sangles se resserrèrent sur son bassin, sur sa poitrine, et refoula une violente envie de se détacher et de s’enfuir. Un crissement attira son attention. Elle tourna la tête juste à temps pour apercevoir le visage d’une vieille femme derrière les voilages d’un chien-assis du toit d’une grande

demeure qui arrivait presque au niveau du chemin de ronde, puis, quelques instants plus tard, des claquements de pas précipités sur les pavés retentirent et décrurent peu à peu. L'alerte serait bientôt donnée.

— Vous voilà prêts !

L'exclamation joyeuse de Yazil s'était teintée d'une inquiétude qu'il dissimulait de son mieux.

— Je n'aurai pas pensé ni construit mon ailante en vain, ajouta-t-il avec un sourire qui se voulait rassurant. Elle aura au moins servi une fois. Pourvu que je ne me sois pas trompé dans mes calculs.

Le vieil homme mouilla son index et le tint en l'air un petit moment.

— Les vents ne sont pas favorables pour le moment, ils vous précipiteraient sur le rempart. Attendons qu'ils tournent.

— Pas trop longtemps, objecta Oziel. Une vieille femme nous a repérés et a envoyé quelqu'un prévenir les autorités.

Aucune lumière ne brillait dans la pénombre de la ville encore enveloppée des vestiges de la nuit. Quelques gouttes tombèrent, mais l'averse s'interrompit presque aussitôt. Oziel se pencha par-dessus le parapet du chemin de ronde. Les brumes l'empêchaient de discerner le niveau inférieur des Labeurs. Elle eut l'étrange impression d'être perdue quelque part entre deux ciels, dans un fragment d'Arkane délimité en haut par les nuages et en bas par les épaisses nappes de brouillard.

— Les vents vont bientôt changer de sens.

Les bourrasques gonflaient le manteau de Yazil et soulevaient l'ailante par intermittences.

— Tu te souviendras de tout ? demanda le vieil homme à Jifar.

— Nous sautons, l'aile se déploie, je pousse la manette vers l'avant pour nous éloigner du socle, vers l'arrière pour nous en rapprocher, je m'applique à planer comme les cracasses dans les courants dominants…

— Tu as parfaitement retenu ta leçon.

Un brouhaha enfla dans le silence de l'aube. Yazil évacua son appréhension d'un soupir et jeta un regard fébrile sur les ruelles proches du rempart.

— Il faut patienter encore un peu, marmonna-t-il. Tenez-vous prêts et attendez mon signal pour vous lancer dans le vide.

Il aida Oziel et Jifar à se hisser sur l'étroit parapet, disposant les cordes et les lanières de façon qu'ils n'aient plus qu'à sauter. Une fois campée sur

ses jambes, la jeune femme surmonta son vertige en évitant de regarder vers le bas. Autant la descente entre les Dits et les Marches à l'aide des crochets métalliques ne lui avait posé aucun problème, autant confier sa vie aux caprices du vent, sans aucun autre support qu'une toile recouverte de plumes et un bric-à-brac de cordes, de poulies, de lanières, l'emplissait d'une frayeur incommensurable.

La main fine et douce de Jifar se posa sur son avant-bras.

— L'épreuve de vérité, dame, murmura-t-il. Êtes-vous prête ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête, incapable de desserrer dents et lèvres.

— J'ai beau être persuadé que la mort n'est qu'un passage vers une nouvelle existence, je dois vous avouer, dame, que je crève de peur, ajouta-t-il.

Le brouhaha, de plus en plus proche, reléguait au second plan les sifflements du vent et la rumeur encore ténue accompagnant l'éveil des Labeurs.

Oziel n'osa pas se retourner pour voir si les hommes qui accouraient dans leur direction déboulaient déjà sur le rempart.

6

LE ROYAUME DES FONDS

Tu quitteras un jour le monde des hommes pour nous rejoindre dans les Fonds, Prakala. Ton apparition marquera la fin de notre exil. Nous te couronnerons roi, puis, sous ton commandement, nous entreprendrons la reconquête des territoires qui jadis étaient les nôtres et ceux de nos pères avant d'en être chassés par nos ennemis. Nous nous baignerons dans le sang de ceux qui nous ont condamnés à vivre dans l'obscurité perpétuelle, nous détruirons leurs demeures et leurs monuments, nous effacerons leurs traces, il ne restera rien d'eux, pas même un souvenir.

Que ton règne arrive, ô roi.

Stance à un roi humain, la Geste arkanienne,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

— Ils attendent leur roi, Noy. Ils t'attendent.

Des centaines de créatures peuplaient l'immense caverne étayée par des piliers aux formes torturées. Leurs yeux brillaient dans la pénombre comme des étoiles pourpres dans un ciel d'orage. Les démons des premiers rangs, éclairés par la flamme mouvante de la torche, ressemblaient trait pour trait à Ramna et Carbya, les deux akchas qui avaient accompagné la fille de l'Orbal et le fils du Corridan dans leur première descente dans les Fonds : faces bestiales, canines recourbées et saillantes, épidermes bruns d'apparence rugueuse, longues griffes acérées aux pieds et aux mains. La tristesse qui émanait d'eux frappa de nouveau Noy, puis, se souvenant de la

férocité avec laquelle leurs congénères avaient égorgé dame Elvare, il se dit qu'il n'aurait cette fois aucune chance de leur échapper s'il leur prenait l'envie de le déchiqueter.

Comme si elle avait deviné ses pensées, Adamanta lui adressa un sourire rassurant avant de le prendre par la main et de l'entraîner vers le centre de la cavité. Les créatures s'écartèrent devant eux. Noy frémit de nouveau lorsqu'il frôla plusieurs d'entre elles dont les gestes et les grondements sourds évoquaient davantage l'hostilité que la ferveur. Effleuré à plusieurs reprises par des griffes, il dut en appeler à toute sa volonté pour ne pas se laisser emporter par la peur. Bien que ce fût leur troisième descente, il n'était pas encore parvenu à s'habituer à l'aspect monstrueux des akchas. Les deux premières visites s'étaient limitées à une découverte des Fonds et à des rencontres fortuites avec quelques démons qui avaient poussé des cris menaçants avant de s'éloigner. Adamanta avançait quant à elle sans marquer la moindre hésitation ni trahir la moindre crainte, la torche levée à hauteur de la tête, telle une déesse surgie de l'Odivir fendant majestueusement une foule de mortels massée sur la rive.

Ils foulaient un sol gorgé d'humidité dans laquelle leurs pieds s'enfonçaient profondément. Noy se demanda combien de démons se pressaient dans la caverne, beaucoup plus grande que ne le laissait supposer le premier aperçu, plusieurs milliers peut-être. Certains d'entre eux se tenaient en équilibre sur les tores des piliers aux bases larges par endroits de plusieurs dizaines de pas. L'odeur habituelle imprégnait la pénombre, suffocante, entre soufre et putréfaction.

— Que venons-nous faire ici ?

— Rencontrer les rihakchas, répondit Adamanta.

— Les rihakchas ?

— Les sept anciens qui font fonction de sages et de gouvernants.

Noy ne décelait pas la moindre once de conscience dans la multitude des yeux rouges qui les observait.

— Tu es sûre qu'ils ne vont pas nous étriper ?

— S'ils avaient vraiment eu l'intention de nous étriper, Noy, nous ne serions jamais arrivés jusque-là.

— Pourquoi cette rencontre maintenant ? Pourquoi pas lorsque nous sommes venus la dernière fois ?

Adamanta se tourna vers son époux et lui adressa un nouveau sourire, provocant celui-ci, qui déclencha une salve de frissons sur sa peau. Avec elle, il n'avait rencontré aucune difficulté à supporter la vie dans le domaine de l'Orbal au long des interminables journées pluvieuses qui avaient suivi leur mariage et les funérailles de dame Elvare. Ils avaient passé l'essentiel de leur temps dans leur chambre, dans leur lit, à mille lieues du protocole habituel d'une maison des Hauts. Elle avait exigé du patriarche Amiol, inconsolable de la mort de son épouse, que Lovia, la soubrette, soit laissée à leur entière disposition. Quand la servante ne leur apportait pas leurs repas, elle attendait dans le couloir, prête à satisfaire leur moindre caprice. Le palefrenier simple d'esprit convaincu d'avoir égorgé dame Elvare avait été crucifié à la porte du domaine après un procès expédié à la hâte. Ses hurlements, qui avaient duré deux jours, n'avaient suscité aucun remords en Noy. Il peinait à se souvenir de son ancienne existence dans le domaine du Corridan, de ses parents, de son oncle Jelioy, de ses frères. Oubliés, également, ses ambitions, ses rêves, ses chimères, oubliés Oziel et le complot orchestré contre la famille du Drac, il ne respirait plus que pour les joutes sensuelles et ensorcelantes avec Adamanta. Son désir d'elle augmentait sans cesse, au point d'en devenir douloureux. Comme elle le lui avait affirmé après leur première union, elle n'avait pas besoin d'un philtre d'amour pour séduire un homme, elle était le philtre. Les expéditions dans les Fonds ne l'intéressaient que parce qu'elle marchait à ses côtés et qu'avec elle, il aurait traversé n'importe quel enfer. Parfois, au sortir d'un somme, il la regardait dormir à ses côtés, il observait son visage en partie enfoui sous ses longs cheveux blonds, la pensée l'effleurait qu'elle le transformait en esclave, puis il suffisait qu'elle ouvre les yeux, qu'elle lui sourie, qu'elle l'enlace, pour que se dissipent les nuages d'inquiétude qui assombrissaient son esprit.

— Il fallait d'abord qu'ils t'évaluent, répondit Adamanta.

— Comment ? Ils ne m'ont jamais vu.

— Tu ne t'en es jamais rendu compte, mais ils ont toujours été près de nous.

— Je les aurais repérés.

— Ils peuvent se fondre dans l'obscurité et le silence de leur royaume sans que jamais on ne puisse les remarquer.

— Pourquoi doivent-ils m'évaluer ?

— Pour savoir si tu es bien le roi qu'ils espèrent.

— Pourquoi ont-ils besoin d'un roi ?

— Ils te l'expliqueront.

Ils fendirent les derniers rangs de la multitude de plus en plus dense et arrivèrent devant une paroi abrupte dans laquelle sept alcôves avaient été creusées à une hauteur d'une toise. Lorsqu'ils s'en approchèrent, la flamme grésillante de la torche révéla sept démons assis dans chacune des cavités. Si leurs traits rappelaient ceux des autres akchas, ceux-là se différenciaient de leurs semblables par la couleur de leur épiderme, d'un gris plus ou moins foncé, et l'intensité de leur regard. Ils restaient parfaitement immobiles, et n'étaient-ce les lueurs furtives qui brillaient dans leurs yeux rouges, on aurait pu les prendre pour des statues.

— Voici le roi que vous attendiez, rihakchas, déclara Adamanta d'une voix forte.

Les sept démons ne réagirent pas dans un premier temps, comme s'ils n'avaient rien entendu. Un tel sentiment d'absurdité envahit Noy qu'il douta de la réalité de cette scène et se demanda s'il n'était pas en train de rêver.

— Approche.

Il fut incapable de déterminer lequel des rihakchas avait prononcé ce mot, abasourdi qu'il était par la découverte que ces êtres, plus proches de l'animal que de l'humain, fussent doués de la parole. Il s'avança de deux pas en direction des alcôves et, toujours à la lueur de la torche brandie par Adamanta restée en arrière, discerna des détails qu'il n'avait pas remarqués jusqu'alors. Ils portaient tous les sept d'épais colliers de fer sommairement façonnés qui ressemblaient étrangement aux bijoux antiques conservés dans une pièce de la maison du Corridan. Bien qu'il fût impossible de leur attribuer un âge, ils paraissaient infiniment vieux. Le temps avait laissé des traces sur leurs faces grotesques, des rides profondes, des crocs en partie élimés, des protubérances plus ou moins volumineuses sur leur crâne et leurs épaules, des griffes tellement longues et recourbées qu'elles les gênaient probablement dans leurs moindres mouvements.

— Qui es-tu ?

Noy constata cette fois que la voix caverneuse provenait de sa gauche et observa le rihakcha qui, après avoir posé sa question, gardait le bras tendu

dans sa direction. Il lança, par-dessus son épaule, un coup d'œil furtif à Adamanta, qui l'encouragea d'un hochement de tête.

— Je suis Noy, cinquième fils de la maison du Corridan, répondit-il d'une voix aussi forte et ferme que possible.

Des grognements vaguement menaçants ponctuèrent sa déclaration.

— Que veux-tu ? gronda une deuxième voix.

Noy marqua une longue hésitation, craignant que si ses propos ne répondaient pas à leur attente, ils ne se ruent sur lui pour le tailler en pièces. Adamanta ne l'avait pas préparé à une telle confrontation.

— Devenir votre roi, finit-il par répondre.

Nouvelle salve de grognements, plus longue et bruyante. Les rihakchas s'agitèrent dans leurs alcôves avant de rétablir le silence en levant leurs mains griffues.

— Qu'est-ce qui te fait croire que nous voulons te couronner roi ?

Cette voix-ci était plus musicale, moins agressive, presque féminine.

— Je ne crois rien, c'est mon destin, affirma Noy.

Les mots étaient venus tout seuls cette fois, évidents, en avant-garde de ses pensées, ouvrant le chemin, essartant la forêt touffue de ses doutes et ses peurs.

— Cela fait des millénaires que nous espérons un roi humain, déclara le rihakcha dont la voix douce résonnait avec une étonnante puissance sous les voûtes. Des millénaires que nous sommes condamnés à demeurer dans les profondeurs de la terre, des millénaires que nous attendons de lever la malédiction. Il semble que les temps soient venus, puisqu'un roi humain nous est envoyé.

Une clameur assourdissante submergea la cavité. Noy se tourna vers Adamanta, dont les yeux étincelaient, et la trouva particulièrement attirante dans le halo imprécis de la torche. Elle lui adressa une moue sensuelle qui l'inonda d'un désir brutal. Derrière elle, les akchas gesticulaient et sautillaient sur place en poussant d'interminables hurlements à la puissance phénoménale. Les sept n'esquissèrent cette fois aucun geste pour ramener le calme, laissant les milliers de créatures assemblées dans la cavité manifester ce qui était sans doute leur allégresse. Les clameurs décrurent peu à peu, se changèrent en murmures qui finirent par se dissoudre dans le silence.

— Nous t'avons observé, fils du Corridan, reprit le rihakcha à la voix douce. Tu es l'envoyé que nous attendons depuis si longtemps.

— Pourquoi moi ? Pourquoi un roi humain ?

— Longue est notre histoire. Tu auras le temps de la découvrir. Ton devoir premier est de mettre fin à notre malédiction.

— Qui vous a maudits ?

Les lèvres du rihakcha se retroussèrent sur ses crocs imposants, à la façon d'un foueur détectant une proie dans les parages.

— Les nommer nous est impossible. Ils ont emprisonné dans la pierre notre père Harana et nous ont condamnés à retourner dans le ventre d'Odwir, notre mère nourricière.

— Comment avez-vous pu survivre tout ce temps dans ces profondeurs ?

Le rihakcha eut un mouvement de bouche que Noy interpréta comme un sourire.

— Odwir, notre mère, ne nous a jamais abandonnés. Elle pourvoit à nos besoins jusqu'à la levée de la malédiction.

— Vous n'êtes pas des… êtres surnaturels, des démons ?

Les sept furent secoués par une succession de hoquets et de borborygmes qui ressemblait fort à une crise d'hilarité.

— Nous sommes les akchas, les habitants premiers de ce monde. Ce sont nos ennemis qui nous ont donné le nom de démons.

— Vous êtes donc mortels ?

— Notre vie est beaucoup plus longue que celle des humains.

— Je ne vois aucun enfant… aucun petit dans cette assemblée.

— Nous les cachons jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se battre.

— Comment avez-vous fait pour… renouveler les générations ?

— Comme toute forme de vie sur ce monde : par l'union d'un principe mâle et d'un principe femelle.

Noy affina son observation : certains rihakchas étaient nettement moins massifs que d'autres, les renflements sur les bustes de trois d'entre eux pouvaient très bien être assimilés à des poitrines féminines, ils présentaient tous des différences notables, profondeur et forme des yeux, longueur des griffes, teinte de l'épiderme, crocs saillants plus ou moins nombreux, plus ou moins courts, plus ou moins recourbés. S'il ne traversait pas la frayeur et la répulsion qu'ils inspiraient, le regard avait tendance à les réduire à leur seul aspect monstrueux. Noy discernait à présent, dans leurs yeux, sur leurs traits, une souffrance venue de la nuit des temps.

— Comme un roi a sa reine, reprit le rihakcha à la voix douce.

— Comment comptez-vous mettre fin à la malédiction ?

— Adamanta de l'Orbal, ta reine, te l'expliquera après ton couronnement par le Conseil des rihakchas.

— Quand ?

— Reviens dans trois jours, lorsque tous tes sujets seront rassemblés.

Le rihakcha s'inclina avec une telle soudaineté, une telle amplitude, que Noy crut qu'il allait choir de son alcôve.

Assis dans un fauteuil au tissu élimé, le patriarche Amiol accueillit son gendre dans la petite salle du conseil.

— Mon père veut te voir, avait dit Adamanta en entrant quelques instants plus tôt dans la chambre.

— Tu sais pourquoi ?

— Te sermonner sur tes devoirs et obligations de nouveau membre de l'Orbal, je suppose.

Amiol pria le visiteur de s'asseoir sur le fauteuil en face du sien. La mine sombre du patriarche était à l'image des bâtiments de son domaine, grise, lugubre, comme si les uns n'étaient que le fidèle reflet de l'autre. Il portait, outre un bonnet de tissu d'où tombaient quelques mèches blanches, une robe de chambre violette à la ceinture dénouée et, en dessous, sa chemise de nuit au col dentelé.

Il leva sur Noy un regard morne, inexpressif.

— Comment cela se déroule-t-il avec ma fille ?

— Bien, seigneur.

— Je le conçois aisément à en croire le temps que vous passez dans votre chambre.

Son sourire sans joie ne parvint pas à égayer le visage du patriarche.

— Je sais Adamanta experte dans les choses de l'amour, reprit le vieil homme.

Il n'avait pas prononcé ces mots à la légère ; il rappelait sciemment à son gendre que sa fille s'était donnée à son père avant d'appartenir à son époux. Se souvenant de quelques-unes des leçons de diplomatie de maître Ockart, Noy s'abstint de lui répliquer qu'Adamanta n'était pas sa fille et que, de surcroît, dame Elvare et lui-même avaient vécu une brève mais torride liaison.

— J’en conviens, répondit-il. Ses sœurs ou sa mère ont certainement été d’excellentes maîtresses.

Le double sens de ses paroles provoqua un raidissement du patriarche et une flambée de colère dans ses yeux noirs en partie occultés par de lourdes paupières.

— Je n’autorise personne à parler ainsi de ma dame Elvare, gronda-t-il.

— Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, seigneur. Votre épouse était très appréciée dans les Hauts.

Amiol balaya l’air d’un revers de main agacé. Les pluies diluviennes des jours précédents avaient abandonné une humidité qui suintait du sol et des murs et répandait à profusion une désagréable odeur de moisi. Les deux minuscules fenêtres ne permettaient ni d’aérer, ni de diffuser une lumière suffisante pour disperser la pénombre. La pièce ne recensait aucun autre ornement que la sculpture probablement très ancienne d’un orbal posée sur un socle.

— Vous êtes désormais l’homme le plus âgé de la famille, après moi, cela va sans dire.

Le ton du patriarche s’était radouci.

— Je n’ai réussi à marier aucune de mes trois filles aînées, poursuivit-il. Il est sans doute trop tard pour Damona, qui va sur ses vingt-cinq ans et deviendra branche desséchée, comme l’une de mes sœurs ; il en faut une par famille, n’est-ce pas ?

— Je ne sais pas, je n’ai pas eu de sœur…

— Mais Parsipha n’a pas encore passé la vingtaine, et Malava a à peine dix-huit ans, continua Amiol sans relever l’intervention de son interlocuteur. Je compte sur vous, sur vos relations avec les autres maisons pour… enfin, vous me comprenez ?

Des bribes de conversations avec des fils de famille de son âge, lors de cérémonies de sceau, de mariage ou de décès, revinrent à la mémoire de Noy, guère flatteuses pour l’Orbal. Aucun ne souhaitait associer son nom à celui du serpent violet, et d’ailleurs, s’il n’avait pas été lui-même piégé par Adamanta, cette éventualité ne lui aurait jamais effleuré l’esprit.

— J’y veillerai, seigneur.

Il songea, en prononçant ces mots, que les minuscules accommodements entre familles régnantes ne suscitaient en lui plus aucun intérêt, pas même une simple curiosité. Les sensations qui l’avaient

submergé après son entrevue avec les rihakchas s'étaient révélées tellement puissantes, violentes, que la vie ordinaire dans les Hauts lui paraissait désormais d'une fadeur affligeante. Les minuscules guerres de pouvoir entre les patriarches, la volonté obsessionnelle d'occuper une place prépondérante dans le Conseil des Sept, les alliances, les trahisons, les rodomontades, les règlements de compte, les fêtes somptueuses, tout cela n'éveillait plus en lui qu'un ennui abyssal. Le patriarche de l'Orbal, un homme vieillissant ni pire ni meilleur que les autres, pataugeait encore dans ses rêves puérils de reconnaissance, de prestige. Les veines énormes et saillantes de ses mains sous sa peau tavelée évoquaient l'écorce d'un arbre mort.

— Puis-je vous poser une question ? demanda Noy.

Amiol l'en pria d'un geste de la main.

— Étiez-vous informé du complot contre le Drac ?

Le patriarche marqua un silence pendant lequel il contempla la sculpture de l'orbal d'un regard fixe, absent.

— Une telle décision n'aurait pu être prise sans l'accord des six autres familles, marmonna-t-il sans desserrer les lèvres. Y compris celui d'Augoy, votre père.

— Pourquoi a-t-on voulu éliminer le Drac au risque de rompre l'équilibre ?

— Chacun avait ses raisons, je suppose.

— Quelle était la vôtre ?

Amiol se redressa et s'efforça de reprendre une posture digne de son rang.

— Je sais ce qu'on chante de l'Orbal dans les Hauts, je sais dans quel mépris on tient ma famille. Dans quel gouffre d'ignominie serait-elle tombée si elle avait été la seule à soutenir le Drac ? Nunzio et ses fils contrariaient les autres maisons ; deux particulièrement…

— Lesquelles ? coupa Noy.

Le patriarche hocha la tête à plusieurs reprises ; une mèche de cheveux blancs s'échappa de son bonnet et s'affaissa avec une lenteur hypnotique sur son épaule.

— L'Aigle et le Loup.

— Pourquoi ont-ils pris le risque de rompre l'équilibre ?

— Ils considèrent que la loi d'équilibre n'est pas un commandement des déesses, mais un pacte passé entre les Fondateurs avant tout pour protéger leurs intérêts.

— Que devient le domaine du Drac ?

Amiol haussa les épaules.

— Un nouvel objet de discorde. Tout le monde veut l'occuper, tout le monde veut se couler dans les vêtements de Nunzio.

— Pas vous ?

— Disons que je ne suis pas le mieux placé et que je ne le clame pas très fort. La discrétion est également un gage de survie dans les Hauts.

Noy ne parvenait pas à savoir ce qui dominait dans l'expression et la voix du vieil homme, la fausse modestie, la souffrance, la fourberie, l'envie ou la haine.

— Les pétrocles ont quelque chose à voir avec ce complot ?

Le patriarche le congédia d'un mouvement du bras.

— Vous en savez suffisamment pour aujourd'hui. N'oubliez pas : si vous pouvez jouer les intercesseurs pour mes filles auprès de fils de famille, je vous en serai reconnaissant. Je ne suis pas éternel, mais je vivrai jusqu'à ce que Leirol, mon premier fils, soit en âge de me succéder et que Parsipha et Malava aient trouvé un époux. Allez vous occuper de ma dernière fille, à présent, heureux homme.

Son sourire, découvrant ses minuscules dents, grises elles aussi, transformait son visage en masque menaçant. Noy se leva et se dirigea d'un pas allègre vers la porte de la pièce. Sa conversation avec le patriarche de sa nouvelle famille le confortait dans ses convictions : le système mis en place par les Fondateurs était tombé en désuétude. Les conspirations des patriarches étaient à peine dignes de querelles de garçons d'écurie. L'Aigle et le Loup, aspirant à occuper la place prestigieuse encore chaude du Drac, finiraient par s'entre-dévorer. La voie était ouverte pour les règlements de compte. Ses propres rêves confus mais tenaces de grandeur n'avaient aucune chance de se réaliser dans le cadre étouffant d'Arkane. Quelque part dans les entrailles de la cité, un peuple ancien et puissant s'apprêtait à le couronner roi.

— Un instant, lança Amiol d'une voix forte au moment où Noy posait la main sur la poignée de la porte.

Il se tourna vers le patriarche, ce vieillard prématuré sur lequel la mort étendait déjà son ombre.

— Tu m'as pris ma fille bien-aimée, Noy du Corridan, et pour cela, je n'ai pour toi ni estime ni tendresse. Tu serais avisé de ne jamais te dresser entre elle et moi ; elle ne t'appartient pas, elle ne t'appartiendra jamais.

Amiol avait craché ces mots avec des yeux exorbités et une bouche tordue par la fureur. Noy ne réagit pas : le patriarche tassé dans son fauteuil fixerait bientôt son gendre d'un air un peu moins arrogant. Il s'inclina avec un sourire avant de passer dans le couloir.

Adamanta l'attendait dans leur chambre, allongée sur le lit.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

Il commença à retirer ses vêtements ; il lui tardait de sentir la peau brûlante de son épouse contre la sienne.

— Me transformer en entremetteur pour ses autres filles. Et m'avertir de ne pas me mettre en travers de son chemin lorsqu'il t'ordonnera de le rejoindre.

Elle se redressa sur un coude en éclatant de rire.

— Qu'irais-je faire dans la chambre d'un barbon quand j'ai un roi vigoureux dans mon lit ?

Les yeux de Noy s'attardèrent sur les seins d'Adamanta. Il s'allongea à ses côtés, fou de désir, et se pencha sur elle pour l'embrasser.

— Il faudra que tu m'expliques l'étendue exacte de ton rôle dans cette histoire, haleta-t-il.

Il l'embrassa une deuxième fois, avec une fougue qui les laissa pantelants sur le lit.

— Mais pas tout de suite, ma reine, nous avons plus urgent à faire.

7

DEST

Dest est une cité portuaire où la plupart des navires fluviaux font escale, raison pour laquelle elle regorge d'auberges, de maisons closes, de mendiants et d'escrocs en tout genre. Elle servit d'abord de repaire à un célèbre pirate de l'Odivir, le Grand Tostilla, son emplacement l'empêchant d'être submergée par les débordements du fleuve et permettant aux forbans de préparer en toute tranquillité les abordages des lourds navires marchands. Après que Tostilla eut été défait par les légions des Hauts et crucifié sur un arbre chandelier du flanc de la falaise, le Conseil des Sept décida d'y établir une cité et d'y construire un port surveillé par une imposante cohorte de la légion. Placée à égale distance d'Arkane et de la source de l'Odivir, elle prit rapidement son essor et développa une économie florissante, une prospérité qui attira les habitants des villages voisins en grand nombre. Ceux-ci s'entassèrent dans les logements anciens et insalubres qui avaient constitué le noyau primitif de la cité. Leur afflux massif provoqua une scission et des problèmes insurmontables entre les deux populations de Dest. Des affrontements sanglants opposèrent les habitants du bord, les plus riches, à ceux de l'intérieur, les plus pauvres. La légion intervint chaque fois avec autorité, condamnant les meneurs à l'exécution publique. De nos jours, on ne peut affirmer que les choses ont changé : Dest est toujours coupée en deux et, si la peur des représailles de la légion maintient les uns et les autres dans une neutralité illusoire, les légats de la cité craignent à tout moment un retour des troubles et des violences. Quoi qu'il

en soit, Dest est une clef essentielle de la paix et de l'équilibre du pays profond d'Arkane.

Rapport de Closius du Dauphin, légat,
Bibliothèque du Conseil,
Les Hauts d'Arkane

Renn commençait à perdre espoir.

Après avoir gravi la route qui montait à Dest, l'apprenti et le jeune fleuviot s'étaient réfugiés dans le grenier d'un bâtiment à l'abandon d'où, par une lucarne, ils avaient une vue dégagée sur la porte de la ville baignée de la lumière diffuse de la lune. Des ombres grises traversaient la nuit, et même si elles étaient trop lointaines pour en distinguer les détails, l'apprenti reconnaîtrait immédiatement Orik à sa stature et à son allure, reconnaissables entre toutes.

Les bruits de la bataille qui opposait les légionnaires et les abatteurs sur le port s'étaient tus depuis un bon moment. Ne subsistait du vacarme, qu'on percevait avec une étonnante acuité du haut de la falaise, qu'une vague rumeur percée de temps à autre par les craillements des cracasses.

Renn se mordait sans cesse l'intérieur des joues pour garder les yeux ouverts. La fatigue lui alourdissait les paupières et lui engourdissait le corps. Jizz, lui, avait cédé à l'appel du sommeil depuis un bon moment, comme en témoignait sa respiration profonde, régulière, légèrement sifflante. Deux silhouettes traversèrent l'esplanade pavée qui bordait la porte de la ville, un arc monumental en pierre blanche qui ne servait qu'à compliquer les croisements des attelages tirant les lourds chariots de marchandises. Renn n'eut pas besoin de prolonger son observation pour se rendre compte qu'Orik n'était pas l'un des deux hommes. Les claquements de leurs semelles sur les pavés décrurent rapidement et le silence redescendit sur les lieux. L'apprenti ne pouvait se résoudre à l'idée que le guerrier ait été vaincu par cinq ou six légionnaires, fussent-ils aguerris. Il regrettait de l'avoir laissé seul face à ses adversaires. Que s'était-il passé sur le port ? Pourquoi mettait-il tant de temps à les rejoindre ?

Bien que rongé par l'inquiétude et l'impatience, Renn repoussa à plusieurs reprises la tentation de retourner au port. Non seulement il ne pourrait pas grand-chose pour Orik s'il avait été tué ou capturé par les

légionnaires, mais il se jetterait de lui-même dans la gueule du loup. Les enjeux des combats qui se disputaient dans les recoins obscurs d'Arkane dépassaient sa modeste personne. Il lui fallait survivre, à tout prix, et discerner les raisons précises pour lesquelles le questeur, et à travers lui, les familles régnantes, voulait l'éliminer. Pourquoi s'acharnaient-ils à effacer toute trace de l'enchantement de pierre ? Maître Hauhorn ne s'était jamais mêlé des affaires de la cité, reclus dans le massif de l'Ostian, entièrement dévoué à l'exercice et à l'enseignement de son art ; un homme calme, bienveillant, qui ne représentait aucune menace pour les familles régnantes. Il existait sans doute un lien ancien, fondamental, entre la cité et l'enchantement, un lien que Renn devrait redécouvrir s'il voulait déjouer les manœuvres de ceux qui le traquaient.

Une autre silhouette émergea de la pénombre et se présenta devant l'arc de pierre blanche. Le cœur de l'apprenti faillit s'échapper de sa poitrine lorsqu'il reconnut Orik. Le guerrier s'immobilisa et scruta les environs d'un regard circulaire. Craignant de donner l'alerte s'il le hélait, Renn se pencha par-dessus le bord de la lucarne en agitant les bras. Orik leva enfin les yeux sur le bâtiment en partie éboulé et se dirigea vers le portail de bois disloqué.

Le guerrier répandit une âpre odeur de sueur et de sang lorsqu'il se hissa sur les planches disjointes et branlantes du grenier où s'étaient postés Renn et Jizz.

— J'étais inquiet, murmura l'apprenti.

Orik s'assit à ses côtés, lança un bref regard au jeune fleuviot toujours assoupi et posa le menton sur ses mains jointes. Des taches d'un rouge qui tirait sur le brun maculaient ses avant-bras. Ses yeux n'avaient pas encore retrouvé leur clarté habituelle, toujours assombris par la fureur du combat.

— Ça m'a pris plus de temps que prévu, répondit-il d'une voix lasse. Ils sont tombés sur moi à plus de trente, légionnaires et abatteurs. Ils ont cessé de se battre entre eux quand l'officier leur a promis une énorme prime s'ils se liguaient contre moi. J'ai dû les semer sur les quais et les jetées pour les affronter par petits groupes.

Il secoua la tête comme pour se débarrasser d'images et de sensations parasites. L'intensité de la bataille marquait encore ses traits saillants.

— Je vieillis, reprit-il avec un sourire amer. J'ai besoin d'un peu de repos. Je vais dormir une demi-sixte. Nous repartirons avant le lever du jour.

Il dégrafa sa cape qu'il allongea sur le plancher, s'allongea dessus et s'endormit presque aussitôt, laissant Renn seul avec ses pensées.

Une femme.

Le visage dissimulé par une étoffe percée de deux trous à hauteur des yeux. Perchée en haut d'un mur gigantesque en compagnie d'un adolescent aux cheveux blonds et ras, visiblement inquiète, elle lançait d'incessants coups d'œil par-dessus son épaule. Des lanières de cuir les enveloppaient des épaules aux cuisses. Derrière eux, un vieil homme gardait l'index pointé au-dessus de sa tête, comme s'il implorait le ciel. Un grondement s'amplifiait, qu'on aurait pu prendre pour un roulement d'orage. La peur se lisait dans les yeux de la femme, une légère crispation des lèvres trahissait la nervosité de l'adolescent. Des légionnaires et des spadassins surgirent derrière le vieil homme, qui souleva une étrange couverture de plumes et qui, d'un mouvement de tête, fit signe à la femme et à l'adolescent de sauter.

Sensation de chute vertigineuse dans le vide, un hurlement…

Renn se réveilla en sursaut, couvert de sueur. Orik avait déjà tiré son espadon de sa gaine, Jizz le fixait d'un air inquiet. La lumière du jour se déversait par la lucarne, dévoilant les murs et une partie du plancher couverts de lierre.

— Pourquoi as-tu crié ? grogna le guerrier.

— Un rêve, bredouilla Renn, encore confus.

Orik se rendit devant la lucarne : aucun signe d'activité aux alentours de la porte de la ville encore assoupie.

— Nous avons dormi trop longtemps, murmura-t-il. Il faut qu'on sorte de Dest avant qu'elle grouille de monde.

Il se tourna vers Jizz.

— Tu connais des passages discrets ?

Le garçon hocha la tête en réprimant un bâillement.

— L'ancien chemin. Il traverse la ville, mais plus personne ne l'utilise depuis bien longtemps.

Le rêve de Renn persistait, occupait tout son esprit, lui semblait plus réel, plus consistant, que ses souvenirs les plus récents. Il se sentait étroitement lié à cette femme masquée et à cet adolescent ; ils ne s'étaient pas invités dans son sommeil par hasard, ils semblaient en chemin pour

venir à sa rencontre, comme s'ils appartenaient, eux aussi, à la mystérieuse confrérie des indésirables traqués par les familles régnantes. Ils marchaient sur le même fil que lui, guettés par le danger à chaque pas. Avaient-ils contrecarré d'une manière ou d'une autre les projets des puissantes maisons d'Arkane ? De quelle nature était leur lien avec lui, avec l'enchantement de pierre ?

— Qu'est-ce que tu fiches, Renn ?

La voix rude du guerrier le tira de ses réflexions. Il se secoua, se leva, effectua quelques mouvements d'assouplissement, boucla son ceinturon, rajusta le fourreau de manière à pouvoir tirer l'épée le plus rapidement possible, puis, après Orik et Jizz, dévala la vieille échelle de bois, éprouvant de nouveau la sensation de chute vertigineuse de son rêve. La hauteur du mur semblait indiquer que la femme au visage dissimulé et l'adolescent évoluaient dans une construction qui tutoyait le ciel, et même s'il ne l'avait jamais visitée ni même aperçue, il n'en connaissait qu'une seule d'aussi gigantesque : Arkane.

Les quelques citadins qu'ils croisèrent après avoir franchi la porte de la ville ne leur prêtèrent aucune attention. Le jour n'avait pas encore pris ses quartiers dans les rues étroites baignées de pénombre. Le gris du ciel et l'humidité déployée par les rafales annonçaient le retour de la pluie.

Deux hommes aux mines patibulaires foncèrent dans leur direction, visiblement animés d'intentions malveillantes, mais battirent en retraite sans demander leur reste lorsqu'ils aperçurent l'énorme espadon d'Orik. Une fébrilité grandissante s'emparait de Renn, pas seulement parce que la mort pouvait surgir à tout moment de n'importe quelle ruelle, de n'importe quelle maison, mais aussi parce qu'il se rapprochait de son village natal et qu'il allait bientôt revoir sa famille quittée deux ans plus tôt. Comment l'accueilleraient-ils, ceux qui s'étaient débarrassés de lui comme on sépare une bête malade d'un troupeau ? Les yeux d'Anaïth exprimeraient-ils la déception, la joie, la colère ? Seule lui importait la réaction de sa grand-mère dans le fond. D'où tenait-elle cette certitude que son petit-fils provoquerait la chute d'Arkane et des maisons régnantes ? D'un rêve, comme elle l'avait affirmé ?

La ville s'éveillait. Les cris des conducteurs, les grincements des roues des chariots, les meuglements des bœufs occultaient régulièrement la rumeur grandissante. Des passants de plus en plus nombreux surgissaient

des ruelles adjacentes ou des porches. Un homme pressé heurta Renn et se mit à l'agonir d'injures. Orik s'interposa entre l'apprenti et son agresseur. L'étonnement puis la peur supplantèrent la colère dans les yeux de l'homme, qui ravala ses insultes et s'éloigna en marmonnant.

— Le chemin dont tu parles est encore loin ? demanda le guerrier.

— On y arrive bientôt, répondit Jizz.

Trois ou quatre arpents plus loin, ils s'enfoncèrent dans un lacis de venelles au sol boueux dont l'étroitesse leur interdisait de marcher de front. Des cours ceintes de murets reliaient entre elles les maisons délabrées. Une odeur fétide posait son lourd couvercle sur les lieux et rendait l'air irrespirable. Les enfants aux ventres ballonnés qui jouaient dans les herbes hautes et dans les flaques accueillirent par des cris de joie les premières gouttes tombées des nues.

— Comment peut-on accepter de vivre dans ces taudis ? gronda Orik.

— Ils sont venus des villages voisins, répondit Jizz. Ils pensaient qu'ils auraient une vie meilleure à Dest. Ils se sont installés dans la partie la plus ancienne de la ville.

Renn ne voyait pas de grosses différences entre ce quartier insalubre et son village natal. La maison familiale était probablement en meilleur état, la nourriture sans doute plus abondante, mais il y avait ressenti la même absence de perspectives, la même impression de fatalité.

L'averse crépita au moment où ils traversaient un terrain en friche. Les gouttes déchiquetèrent les feuilles des buissons et des ronces qui enserraient les monticules de gravats et les ruines des habitations. La ville s'était décalée vers le bord de la falaise en laissant derrière elle les vestiges de son emplacement primitif.

— Le voilà !

Jizz désignait la ligne sombre qui sinuait dans la végétation un arpent plus loin.

L'ancien sentier, en grande partie occulté par les herbes, tenait davantage du fossé que du chemin.

— Il traverse vraiment toute la ville ?

— Il doit faire plus de trois lieues, confirma le jeune fleuviot. Il conduit de l'autre côté du plateau.

Ils le suivirent en restant sur le bord, puis, les frondaisons inextricables bouchant le passage, ils durent emprunter la partie creuse transformée en

ruisseau par les pluies incessantes. L'eau qui leur montait jusqu'aux genoux rendait leur progression difficile, harassante. Si, par endroits, les branches les contraignaient à avancer l'échine courbée, elles formaient au-dessus de leurs têtes une voûte qui les protégeait partiellement de la pluie. Ils marchèrent une bonne sixte avant que Jizz, épuisé, frigorifié, implore un peu de repos.

— Cherchons un endroit où nous serons à l'abri, consentit Orik.

Renn se sentait lui-même exténué, affamé, et la nuit précédente ne lui avait pas apporté son content de sommeil.

De part et d'autre, s'étendait une lande désolée dépourvue d'arbres en dehors de ceux qui bordaient le chemin.

— Là-bas.

Le bras d'Orik était tendu en direction d'une construction rudimentaire qui servait probablement de refuge aux voyageurs et aux bergers. Ils s'y rendirent en courant sous les trombes, le visage fouetté par les cordes de l'averse. C'était chaque fois la même chose : quand s'installait la saison sèche, Renn aspirait de toute son âme au retour de la pluie ; quand venait la saison humide, il regrettait la chaleur et la sécheresse. La vitesse à laquelle on oubliait les avantages de l'une ou l'autre saison pour n'en retenir que les désagréments était sidérante ; les riverains de l'Odivir faisaient preuve d'une ingratitude offensante pour leur père nourricier et les déesses du fleuve.

La construction, un assemblage grossier de bois et de pierre, n'était pas déserte. Ils y trouvèrent, assise sur une pierre plate, une vieille femme au visage ravagé par les rides, à la chevelure blanche, et revêtue d'une cape de laine brune qui répandait une âpre odeur d'écurie. Elle les accueillit d'un sourire qui dévoila une dentition incomplète. Ses yeux, deux fentes étroites sous des paupières fripées, se posèrent tour à tour sur ses trois compagnons de refuge. La puissance de son regard interloqua Renn, qui eut la désagréable sensation d'être scruté jusqu'aux tréfonds de son être.

— Vous permettez que nous nous abritions quelques instants de la pluie ? demanda Orik.

— Voici donc l'homme que recherchent tous les légionnaires des rives, répondit-elle, les yeux toujours plantés dans ceux de l'apprenti.

Sa voix éraillée évoquait un interminable craillement de cracasse.

— De quoi parlez-vous ? cracha le guerrier.

Elle leva une main maculée de taches noires.

— Ne te fatigue pas à essayer de me convaincre du contraire, mon tout beau.

La pluie battante tambourinait sur la toiture de lauze et s'écoulait en cataractes devant l'entrée dépourvue de porte.

— Si je ne parviens pas à vous convaincre, je serai sans doute obligé de vous tuer, grogna Orik.

La vieille femme éclata d'un rire enroué qui estompa quelques instants le grondement des trombes.

— La mort, tu la distribues avec une telle générosité, mon tout beau, que tu es devenu l'un de ses grands serviteurs. Tu lui as fait le don de ton être, et elle ne cesse de te réclamer de nouvelles âmes. À moi, elle ne fait pas peur, je l'ai apprivoisée depuis bien longtemps ; elle m'a laissée mener une longue vie, très longue. Trop longue sans doute. Si tu es son envoyé, mon tout beau, sois le bienvenu.

Elle parut tout à coup ployer sous le poids de ses souvenirs, puis elle se redressa et pointa son index noueux sur Renn.

— Elle moissonnera bientôt sans répit, au point qu'il ne restera plus un humain vivant dans le pays d'Arkane. Seuls quelques-uns ont le pouvoir de l'en empêcher ; il en fait partie.

— Comment ? s'écria Renn.

Elle se leva et vint se placer devant l'apprenti. De petite taille, un peu voûtée, elle lui sembla encore plus âgée vue de près, comme à jamais prisonnière du temps.

— Tu as les réponses en toi, mon joli.

— Comment le savez-vous ?

— Je regarde ceux que je rencontre au fond du cœur.

— Vous avez dit que j'étais recherché par tous les légionnaires des rives, insista l'apprenti. Comment le savez-vous ?

Elle éclata d'un nouveau rire qui s'acheva en une déchirante quinte de toux.

— Pas difficile, répondit-elle. Tout le monde le sait. Partout, on cherche un jeune homme et un grand guerrier originaire d'un royaume voisin ; partout, on répand le bruit que ces deux-là sont des sorciers venus semer le chaos dans le pays d'Arkane ; partout, on détourne sur eux la colère et le désespoir des populations ; partout, on promet d'énormes sommes d'argent

à ceux qui les captureraient ou les tueraient. Sortir vivants des rives de l'Odivir ne sera pas pour vous une partie de plaisir, mes mignons.

La vieille femme se tut, comme vidée par sa tirade. Jizz ne bougeait pas, figé, la bouche entrouverte. Les gouttes qui se faufilaient entre les lauzes sillonnaient son front et ses joues.

— Et vous ? Qu'en pensez-vous ? demanda Renn après un long silence.

Elle réfléchit quelques instants en retirant délicatement les débris de feuilles et d'herbes incrustés dans sa cape.

— Je ne suis pas dans le secret des déesses, finit-elle par répondre. Ceux qui tiennent le sort d'Arkane entre leurs mains auront-ils suffisamment de détermination, de force, d'habileté, de loyauté, pour éviter l'anéantissement de la cité, du pays tout entier ?

Elle observa la pluie avant de remonter le capuchon de sa cape sur sa tête.

— Vous n'attendez pas la fin de la pluie pour partir ? s'étonna Orik.

— C'est vous que j'attendais.

— Vous étiez sûre que nous allions passer par ce chemin ?

Elle se retourna et fixa le guerrier comme si elle avait l'intention de s'engouffrer tout entière dans son esprit.

— Je ne suis jamais sûre de rien, je me laisse seulement guider par la vie.

— Pourquoi nous attendiez-vous ?

Elle désigna de nouveau Renn.

— Il a besoin de bornes sur son chemin.

— Quel est votre nom ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Où allez-vous maintenant ?

— Où me porteront mes pas. À moins que tu n'essaies de m'en empêcher. À moins que les voix qui gémissent en toi ne te réclament mon sang…

Elle resserra le col de sa cape avant de sortir de l'abri et de s'éloigner sur la lande d'une allure de trotte-menu. Orik se contenta de la suivre du regard jusqu'à ce qu'elle ait disparu de son champ de vision.

Ils restèrent environ une demi-sixte dans l'abri, accompagnés par le murmure lancinant de la pluie. Même si la fatigue lui engourdissait le corps,

Renn ne parvenait pas à trouver le sommeil. Jizz, lui, s'était endormi, blotti contre un mur ; Orik s'était statufié dans sa position favorite, assis à même la terre battue, les coudes posés sur les cuisses, le menton sur ses mains entrecroisées, le regard embrumé.

Les mots de la vieille femme prenaient une étrange et puissante résonance dans l'esprit de l'apprenti. Ils le reliaient à son rêve du matin, à cette femme au visage dissimulé par un masque de tissu, à cet adolescent aux cheveux blonds et ras. Faisaient-ils également partie de ceux qui avaient le pouvoir d'empêcher l'effondrement d'Arkane ? Se pouvait-il que la survie d'une population entière repose sur les actes de quelques-uns ? Les pensées s'entremêlaient dans sa tête, un tourbillon d'où n'émergeait aucune direction, aucune unité. Aux images de son rêve se superposaient les souvenirs des heures glaciales dans l'atelier de maître Hauhorn, les bribes de son enfance sur les rives, le visage de sa grand-mère, le corps merveilleux et la peau brûlante d'Yseh, son évasion miraculeuse des geôles de la reine Astaud, les tentacules du gob du marais, la lame de son épée s'enfonçant dans la poitrine de l'adolescent agonisant sur une planche de crucifixion, la dépouille de Xug de la communauté des mécrosés… autant de sensations et de scènes qu'il ne parvenait pas à relier les unes aux autres, et qui, pourtant, étaient l'ébauche d'une fresque dont il ne discernait pas la cohérence. Aurait-il suffisamment de détermination, de force et d'habileté pour éviter l'anéantissement des populations d'Arkane, selon les mots de la vieille femme ?

— Damnée sorcière !

Le grommellement d'Orik le fit tressaillir. Les yeux du guerrier étaient devenus hagards, son visage ressemblait à l'un de ces masques grotesques dont se servaient les comédiens ambulants pour symboliser la démence.

— Elle m'a jeté un sort, poursuivit-il, les lèvres tordues par un rictus, comme en proie à une douleur soudaine et terrible. À cause d'elle, les fantômes sont revenus me hanter. J'aurais dû la tuer.

Renn, qui n'avait jamais vu son compagnon dans cet état, commença à prendre peur.

— De quels fantômes parles-tu ? souffla-t-il.

Orik se leva subitement, tira son espadon de sa gaine et en présenta la pointe à quelques pouces du front de l'apprenti.

— Il en veut toujours plus. Toujours plus.

Pétrifié, Renn fut incapable de prononcer le moindre mot ni d’esquisser le moindre geste. L’éclat de voix du guerrier réveilla Jizz, qui poussa un cri d’effroi et se recroquevilla contre le mur.

— Quand me ficherez-vous la paix ? hurla encore Orik. Il vous faut aussi son sang ?

8

LA VOIE DES AIRS

Labeurs est notre pays,
Labeurs est notre vie,
Labeurs est notre pain,
Labeurs est notre destin,
Labeurs est notre espoir,
Labeurs est notre gloire,
Labeurs est notre avenir,
Labeurs est notre repentir,
Labeurs est notre allégresse,
Labeurs est notre détresse,
Labeurs est notre horizon,
Labeurs est notre prison.

Antienne des Labeurs,
Niveau des Labeurs,
Arkane

L’exaltation avait peu à peu estompé la peur. Jifar avait paru traversé par les mêmes sensations qu’Oziel. Ils étaient d’abord tombés comme des pierres lorsqu’ils avaient sauté dans le vide, puis l’ailante gonflée par le vent s’était déployée au-dessus d’eux, les sangles de cuir s’étaient tendues avec brutalité, ils étaient légèrement remontés avant qu’une rafale soudaine les pousse en direction de la gigantesque construction, Jifar avait enfoncé l’une des manettes, ils s’étaient éloignés d’une dizaine de perches, puis, reprise par les courants ascendants, l’ailante s’était maintenue un long moment à la hauteur du rempart.

Un carreau avait sifflé tout près de la tête d'Oziel. Une dizaine d'arbalétriers s'étaient déployés sur le chemin de ronde du rempart. D'autres projectiles avaient fusé autour d'eux, mais, tenant fermement la manette, Jifar était parvenu à manœuvrer l'ailante et à la placer hors de portée des salves. Les vociférations des officiers de la légion s'étaient assourdies et agrégées en rumeur lointaine.

Ils alternaient désormais les montées et les descentes au gré des tourbillons célestes. La facilité avec laquelle Oziel s'était habituée à ce mode de transport la stupéfiait. La sensation de légèreté, grisante, reléguait en arrière-plan l'inquiétude et le vertige des premiers instants. L'invention merveilleuse de Yazil lui permettait de se sentir pour quelques instants aussi libre et aérienne qu'un oiseau, oubliant que les sangles lui blessaient les cuisses et les aisselles. Elle eut une pensée émue pour le vieil homme, qui serait probablement exécuté pour l'avoir aidée à s'enfuir. Lorsque les souffles puissants les rapprochaient du socle porteur, elle constatait, en observant la paroi, que la descente à l'aide des crochets se serait avérée dangereuse, voire irréalisable, le genre de défi insensé qu'aurait adoré son frère Ulio. Ils planaient par instants sur des courants réguliers et calmes, dans un silence soyeux à peine effleuré par les sifflements du vent.

À plusieurs reprises, Oziel crut qu'une rafale soudaine et particulièrement violente les précipitait sur le socle, mais Jifar, étonnamment serein, réussit à éviter le pire en jouant des manettes de direction.

— La plus belle expérience de ma vie ! jubila-t-il. Yazil est un génie.

— Nous ne sommes pas encore en bas.

— Il n'y a pas d'après, dame.

Leurs voix éclataient dans l'air comme des bulles de savon.

— Pas d'après ? protesta-t-elle. Pourquoi m'accompagnes-tu si ce n'est pas pour essayer de préserver un après ?

Il attendit d'être à une distance suffisante de la paroi rocheuse du socle pour répondre :

— Vous confondez le but et l'après, dame. Le but est ce qui nous motive, l'après est ce qui nous inquiète. Gardez ce qui vous motive, le but, ignorez ce qui vous inquiète, l'après. La réussite ou l'échec ne vous appartient pas. Quelle raison de se tracasser ?

Le niveau des Labeurs, qu'ils avaient d'abord perçu comme une vague mosaïque de formes plus ou moins géométriques, plus ou moins nettes, séparées les unes des autres par des fils sombres et hérissées de panaches de fumée noire, se précisait peu à peu. La pluie s'invita au moment où ils commençaient à distinguer les détails, les toits de lauzes grises, les ruelles étroites dans lesquelles peinaient à se déplacer les lourds attelages. Jifar rencontrait des difficultés grandissantes à gouverner l'ailante alourdie par l'eau, et s'appliquait seulement à la maintenir dans les courants descendants. Elle accéléra encore, et, le sol se rapprochant à une vitesse alarmante, ses deux passagers se raidirent dans l'attente de la collision. Ils heurtèrent violemment le toit d'un bâtiment de quatre ou cinq étages. Oziel eut l'impression d'être brisée en mille morceaux lorsqu'elle percuta les lauzes. Le souffle coupé, elle roula sur une pente abrupte et rugueuse. Le vide béait quelques pas plus bas, mais l'ailante s'entortilla autour d'une cheminée et interrompit brusquement sa glissade. Les sangles de cuir ne cédèrent pas malgré la brutalité du choc ; elles s'enfoncèrent profondément dans la chair de la jeune femme, comprimèrent ses excroissances et provoquèrent une douleur lancinante.

Suspendue, à mi-pente du toit de lauze, elle chercha Jifar des yeux, ne le repéra pas sur le toit, constata que les sangles de l'adolescent s'étaient brisées. Fouettée par la pluie battante, elle bascula un peu vers l'avant pour tenter d'entrevoir la rue trois perches plus bas. Son mouvement entraîna un affaissement de l'ailante. À l'issue d'une brève glissade, elle se retrouva bloquée une toise plus bas, les jambes pendant dans le vide. Elle s'efforça de calmer la panique qui montait en elle à la vitesse d'un cheval au galop, dirigea son regard du côté gauche en évitant tout mouvement parasite, mais ne remarqua aucune prise, seulement des lauzes luisantes, glissantes. Elle tourna son regard vers la droite, toujours avec les mêmes précautions, et avisa, deux pas plus loin, une tige de fer haute et verticale de deux pouces de circonférence, probablement destinée à protéger la maison de la foudre. Si elle réussissait à l'agripper, elle pourrait récupérer, réfléchir. Il lui fallait seulement se déplacer avec une extrême prudence sans tirer davantage sur les sangles. Elle remonta légèrement en rampant sur le dos, se balançant d'un côté sur l'autre pour progresser, craignant à chaque instant de commettre un geste fatidique. Elle parvint à ramener ses jambes sur le toit, puis, se préservant des glissades à l'aide de ses talons, elle entreprit de se

déplacer latéralement vers la tige de fer. Les gouttes glaciales et cinglantes plaquaient son masque de tissu sur son visage, se faufilaient par le col de sa robe, s'insinuaient sous les tissus. Elle se rapprocha de son but avec une lenteur crispante. Au moment où elle tendait le bras vers la hampe métallique, l'ailante se déchira dans un craquement. Elle eut la sensation d'être aspirée par le bas, agrippa la tige avec l'énergie du désespoir et serra de toutes ses forces. L'ailante disloquée passa au-dessus d'elle et bascula dans le vide. Elle crut que son épaule se désarticulait quand les sangles arrêtèrent dans sa chute le tissu emplumé considérablement alourdi par l'eau. Elle essaya de se hisser vers la tige à l'aide de son seul bras. En vain. Elle n'avait pas d'autre choix que de se délester de son fardeau. Elle récupéra de sa main gauche la dague à l'intérieur de sa cape et entreprit de couper les lanières au niveau des cuisses. Malgré l'épaisseur et la résistance du cuir, malgré l'imprécision de ses mouvements, elle parvint à libérer son bassin. Les doigts de sa main droite commençaient à s'engourdir, à relâcher le fer lisse de la hampe. Elle entailla fébrilement les sangles autour de sa taille et de sa poitrine. Le triangle rigide qui lui servait de siège se décolla de ses fesses. Elle ressentit une légèreté soudaine, et, lorsqu'un fracas prolongé effaça un instant le crépitement de la pluie, elle comprit que les dernières lanières avaient cédé et que l'ailante s'était écrasée trois perches plus bas.

Elle parvint cette fois à se soulever à la force des bras et à se cramponner à la tige. Sa cape imbibée pesait des tonnes, ses bubons l'élançaient. Bien que la construction dominât les autres maisons, Oziel n'apercevait des environs qu'un vague moutonnement de toits plus ou moins pentus, pour la plupart à quatre pans.

Elle se demanda où était tombé Jifar. Peu de chances qu'il eût survécu à une chute d'une telle hauteur. Des cris retentirent en contrebas, sans doute des passants qui avaient découvert les débris de l'ailante. Les gouttes s'espacèrent peu à peu jusqu'à ce qu'il cesse de pleuvoir. Le vent se remit à souffler, chassant les nuages. Oziel refréna son impatience : encore trop tôt pour s'aventurer sur les lauzes lisses et humides. Les premiers rayons du soleil tombèrent des nuages troués et déposèrent sur la jeune femme une chaleur encore timide qui la revigora.

Plusieurs craquements montèrent de la partie opposée du toit. Elle ne discerna aucun mouvement autour d'elle.

— Dame !

Elle entrevit une silhouette dans la lumière aveuglante d'un rayon de soleil.

— Je vous lance une corde. Passez le nœud coulant autour de votre taille, je vous remonterai.

La voix grave appartenait à un homme corpulent pour autant qu'elle pût en juger. La corde tressée se déroula jusqu'à ce que son extrémité en boucle vienne lui heurter le genou. Elle hésita à s'en emparer, puis, consciente que c'était le meilleur, voire le seul moyen de s'en sortir, elle passa le nœud coulant autour de sa taille et agrippa la corde des deux mains.

— Je suis prête, cria-t-elle.

La corde se tendit. Bien qu'en équilibre précaire sur le faîte, l'homme la tracta jusqu'à lui.

— Je vous garde attachée jusqu'à ce que vous soyez en sécurité, déclara-t-il avec un sourire.

Ses vêtements, une ample chemise d'une étoffe rugueuse, un pantalon mille fois ravaudé, un bonnet gris d'où s'échappait une chevelure blonde et bouclée, semblaient indiquer son appartenance à l'une des corporations du bâtiment, ce que confirmait son visage hâlé, rude, haché de rides profondes. Ses yeux d'un brun tacheté de vert la contemplaient avec attention. Elle voulut se relever, mais il lui posa la main sur l'épaule pour la contraindre à rester assise.

— La pente est abrupte, et je n'ai pas envie que vous m'entraîniez dans votre chute, dame !

Sa voix à la fois truculente et joviale rappela à Oziel celle de Pétroccio.

— Nous allons descendre tranquillement jusqu'à la trappe, reprit-il. Vous voyez ce carré noir au centre de la toiture ?

Elle repéra une tache sombre au milieu des lauzes scintillantes et acquiesça d'un mouvement de tête.

— Vous allez me suivre et faire exactement comme moi.

— Comment avez-vous su que…

Il la coupa d'un geste péremptoire.

— Plus tard, les explications, on descend d'abord.

Il s'assit à son tour sur les lauzes et, prenant appui sur les mains et relevant légèrement son bassin, avança en direction de la trappe comme un animal marchant maladroitement sur ses quatre extrémités. Elle l'imita sans

tenir compte des élancements montant de plusieurs parties de son corps. Même entravée par sa cape détrempée, elle comprit rapidement l'intérêt de cette étrange allure : le poids du corps se répartissait sur les appuis des pieds et des mains, un équilibre qui réduisait considérablement les risques de chute.

L'homme au bonnet gris se glissa en souplesse dans l'ouverture trois pas devant elle. Elle y engagea à son tour les jambes et se reçut une toise plus bas sur un plancher poussiéreux.

— Vous êtes une bonne apprentie, dame !

L'homme ponctua son compliment d'un rire tonitruant avant de relever la trappe métallique qui s'ajusta parfaitement à l'encadrement de la lucarne pourvu d'une bande de matière souple qui assurait l'étanchéité de la toiture. La pénombre ensevelit le grenier.

— Vous avez de la chance, reprit l'homme avant de se retourner. Je suis couvreur. Mon nom est Qoram.

— Merci de m'avoir tirée de là, sieur.

— Quelle idée, aussi, de se promener sur un toit un jour de pluie !

— Comment avez-vous su que j'étais sur ce toit ?

Qoram se gratta le haut du crâne sous son bonnet.

— Nous allons voir quelqu'un qui vous l'expliquera mieux que moi, dame. Au fait, vous pouvez retirer votre masque de tissu. Nous sommes à l'abri et la pluie ne risque plus d'abîmer votre visage.

— Je le garde si ça ne vous dérange pas. Je souffre d'une infection de la peau qui n'est pas très agréable à voir.

— Un peu comme la mécrose ?

Elle ne répondit pas. Il se dirigea vers l'échelle de meunier qui donnait sur un palier baigné de la lumière du jour s'engouffrant par un chien-assis. Ils descendirent un escalier de pierre jusqu'au deuxième étage où s'alignaient, le long d'un couloir, quatre portes de bois écaillé. Qoram ouvrit la troisième et invita Oziel à entrer.

— C'était donc vrai ! s'exclama une voix féminine.

Une femme avait surgi d'une pièce adjacente et s'était avancée à la rencontre de la visiteuse, suivie à distance par trois bambins visiblement âgés de cinq à deux ans.

— Sûr, j'ai bien fait d'aller voir, dit Qoram. Dame, je vous présente Shana, mon épouse, et mes enfants.

La jeunesse des enfants étonna Oziel. Elle donnait une cinquantaine d'années au couvreur et une bonne quarantaine à sa femme, dont les cheveux noirs se parsemaient de fils blancs et dont les traits étaient déjà alourdis, affaissés.

— Pourquoi les avez-vous conçus si tard ? demanda-t-elle.

— Tard ? s'étonna Qoram. À vingt-trois ans, on est encore assez jeune pour commencer à faire des descendants. Et on compte bien en fabriquer d'autres, pas vrai, ma Shana ?

Il plaqua un baiser sonore sur les lèvres de son épouse, qui en gloussa d'aise. Les populations des Labeurs déclinaient plus rapidement que les résidents des Hauts. La Séparation, dont Oziel avait toujours entendu parler comme de la loi fondatrice et intangible d'Arkane, avait généré des inégalités flagrantes, parfaitement illustrées par le vieillissement prématuré de ce couple.

— Emmène-la donc voir le blessé au lieu de dire des bêtises, pouffa Shana, les cheveux défaits, les lèvres luisantes.

Ils avaient l'air de s'aimer en tout cas. Oziel n'avait jamais ressenti une telle complicité dans les Hauts, pas même chez ses parents, dont l'union passait pourtant pour exemplaire.

— Suivez-moi, dame, fit Qoram après une ultime caresse sur la joue de sa femme.

Il conduisit Oziel dans une chambre minuscule située au fond de l'étroit couloir qui coupait en deux le logement. Dans un lit étroit reposait un jeune homme qu'elle reconnut au premier coup d'œil. *Arjo,* pensa-t-elle, puis, se corrigeant aussitôt : *Jifar*. Depuis qu'il se laissait pousser les cheveux, la ressemblance avec son frère jumeau devenait troublante, presque gênante. Assoupi, les traits détendus, il respirait paisiblement. Le revoir en vie procura à Oziel un profond soulagement. Leur association ne datait que de deux jours, mais elle éprouvait déjà pour lui une tendresse de grande sœur, ayant naturellement reporté sur lui son affection pour Arjo.

— Il est blessé ? demanda-t-elle.

— Couvert de vilaines plaies, dame.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— C'est plutôt lui qui nous a trouvés, répondit-il avec un sourire. Venez donc voir par là.

Il l’entraîna dans une deuxième chambre où s’engouffraient de violentes bourrasques malgré la couverture tendue devant la fenêtre brisée. Elle remarqua les taches de sang sur les lattes noueuses du parquet.

— Il y a eu un grand bruit, reprit Qoram. Il est passé par la fenêtre. Il nous a dit qu’il était venu en volant du niveau des Marches. J’ai pensé qu’il délirait. Nous avons soigné ses blessures. Il m’a supplié de fouiller les environs pour retrouver la jeune femme qui l’accompagnait, soit sur le toit, soit dans les rues proches. Je ne l’ai pas cru, mais, malgré la pluie, je suis monté sur le toit pour en avoir le cœur net. Je vous y ai trouvée et j’ai compris qu’il disait la vérité. Une chance pour vous que je n’avais pas de travail aujourd’hui.

Il la dévisagea avec une intensité soudaine, presque offensante.

— Vous êtes vraiment arrivés par la voie des airs ?

Elle répondit d’un hochement de tête.

— Pourquoi n’êtes-vous pas passés comme tout le monde par le Laz ? reprit le couvreur avec une insistance qui, avec son allusion à la mécrose dans le grenier, éveilla de nouveau la méfiance d’Oziel.

— Nous étions désireux d’essayer l’invention d’un vieil ami. Hormis l’atterrissage, tout s’est bien passé.

— Vous habitez dans les Marches ?

— Les Dits.

— Votre ami inventeur va…

Un gémissement interrompit Qoram, qui se précipita dans la chambre où se reposait Jifar. Oziel l’y rejoignit et découvrit l’adolescent assis sur le lit, les yeux grands ouverts. Il lui adressa un large sourire lorsqu’elle entra dans son champ de vision.

— Je suis heureux de vous savoir en vie, dame, dit-il d’une voix encore faible.

Elle s’assit sur le rebord du lit et serra les mains du blessé entre les siennes.

— Je te croyais mort.

— Le moment n’était pas encore venu. Mes sangles ont lâché, et l’élan m’a projeté dans cette fenêtre. Les vitres m’ont entaillé en se brisant, mais, au moins, elles ont amorti ma chute.

— De mon côté, les sangles ont tenu le coup. L’ailante s’est coincée contre une cheminée. Je suis restée pendue au bord du toit.

Oziel désigna le couvreur.

— Sans lui, je ne m'en serais pas sortie.

Jifar eut un mouvement brusque qui le fit grimacer.

— Doucement, mon gars, le morigéna Qoram. Tu vas rouvrir les blessures à t'agiter comme un gobat en cage !

L'adolescent ne tint aucun compte de son intervention.

— Nous l'avons fait, dame !

L'enthousiasme de Jifar eut sur Oziel l'effet d'un baume apaisant.

— Je sais qu'il n'y a pas d'après, mais nous avons un but et il nous reste tant à accomplir, murmura-t-elle.

L'inquiétude l'empêchait de trouver le sommeil. Shana l'avait installée dans la chambre minuscule réservée au plus jeune de ses enfants, qu'elle avait regroupés dans une autre pièce transformée en dortoir. Après un dîner frugal, elle était allée se coucher non sans avoir passé un petit moment au chevet de Jifar. Elle avait alors entendu un bruit de pas et le crissement caractéristique d'une serrure de porte. Quelqu'un était sorti de l'appartement en catimini, Qoram selon toute probabilité : la voix de Shana disputant les enfants qui se chamaillaient avait retenti peu de temps après. Si le couvreur s'était ainsi éclipsé en douce, c'était sans doute qu'il n'était pas animé d'intentions avouables. Avait-il deviné qu'elle était la fugitive qui valait dix ou quinze mille arks de récompense, sans doute une fortune pour un habitant d'un niveau inférieur ? Le couvreur et son épouse étaient des gens modestes, comme l'indiquaient leur mobilier vétuste, leurs maigres repas, leurs vêtements raccommodés.

Elle n'avait pas le droit de prendre le risque d'être capturée ou assassinée, mais elle refusait catégoriquement de s'enfuir en abandonnant Jifar dans les griffes de leurs hôtes. Elle aurait l'impression de perdre Arjo une deuxième fois. Les pensées déferlaient sous son crâne comme autant de cracasses noires aux serres et au bec blessants. Les douleurs provoquées par son atterrissage en catastrophe sur le toit s'étaient atténuées. Elle songea au drac, à ses arabesques fascinantes, à ses exigences, à son feu dévastateur. Sa disparition lui donnait envie de pleurer, de se frapper les tempes de ses poings, de se griffer les joues. Une colère infinie se propagea dans ses veines, une chaleur vive l'envahit, la même que celle ressentie dans la maison d'Arvidus, l'usurier des Marches ; elle entrouvrit la bouche en

espérant amoindrir l'intensité de la brûlure, mais aucune flamme ne jaillit d'elle. Le feu la consumant de l'intérieur, elle retint à grand-peine le hurlement qui montait de son ventre. L'embrasement la dépeçait, l'éparpillait, la métamorphosait en un monceau de cendres, et ni ses contorsions sur le lit ni ses larmes n'atténuaient la souffrance qui lui coupait le souffle. Elle s'offrait sans défense à l'insatiable appétit du feu, se crut sur le point de mourir, puis, après une ultime série de soubresauts, la chaleur se retira d'elle aussi soudainement qu'elle s'était déployée, l'abandonnant, pantelante, sur le lit.

Lorsqu'elle se redressa, son esprit était redevenu clair, toute fatigue, toute douleur s'étant estompées, et sa décision lui parut évidente. Le drac ne l'avait pas reniée. Elle repoussa les draps, enfila ses chaussures et sa cape par-dessus sa robe, vérifia que la dague était restée à sa place, resserra le nœud du tissu qui lui servait de masque, puis elle se rendit le plus discrètement possible dans la chambre de Jifar, le réveilla d'une légère pression sur l'épaule, lui posa l'index sur les lèvres pour l'inviter à se taire et se pencha tout près de son oreille pour chuchoter :

— Qoram est sorti sans doute pour nous livrer à la légion. Nous devons partir d'ici avant l'irruption des légionnaires ou des assassins, chercher un refuge sûr où nous demeurerons jusqu'à ce que tes blessures aient cicatrisé. Peux-tu marcher ?

Jifar plongea son regard dans celui d'Oziel, avec une telle attention qu'elle eut la sensation de percevoir dans son propre esprit les pensées de l'adolescent. Il se contenta de hocher la tête, se leva avec précaution et retira la chemise de nuit prêtée par Shana. Oziel entrevit quelques-unes de ses blessures, les plus profondes recouvertes de compresses enduites d'un baume odorant, les plus superficielles traçant de longs traits rougeâtres sur sa peau. Après qu'il eut passé ses vêtements lacérés et ensanglantés en grimaçant à chacune de ses contorsions, ils sortirent de l'appartement en s'immobilisant à chaque craquement de lattes. La porte principale s'ouvrit dans un grincement qui, bien qu'à peine audible, parut éclater dans le silence comme un coup de tonnerre.

Ils traversèrent le palier et s'engagèrent dans l'escalier. Craignant à chaque instant l'irruption d'hommes en armes, Oziel se contenait pour ne pas dévaler les marches quatre à quatre. À en croire sa pâleur, son allure

hésitante, Jifar ne pourrait pas accélérer l'allure, ni même marcher très longtemps.

L'escalier donnait, au rez-de-chaussée, sur un porche désert. Ils s'engagèrent dans une ruelle parsemée d'ornières profondes. La brise tiède répandait par instants une odeur fétide. Les étoiles brillaient par grappes dans le ciel dégagé, la lumière de la lune tendait un voile blafard sur les façades.

— Où va-t-on, dame ? souffla l'adolescent.

Une rumeur incisa le silence, enfla rapidement, dégénéra bientôt en vacarme. Une cinquantaine de pas derrière eux, Oziel vit surgir d'une ruelle perpendiculaire une troupe de spadassins et de légionnaires menés par Qoram. Elle se plaqua contre l'épais chambranle d'un portail en serrant Jifar contre elle. La petite troupe s'engouffra dans le porche du bâtiment où résidait le couvreur.

Le silence retomba sur la rue. Il leur fallait trouver une cachette. Vite. Elle tenta de pousser le portail, qui refusa de s'ouvrir.

— Tu peux encore faire un effort ? demanda-t-elle à Jifar.

— Je… vais essayer, dame.

Elle le prit par la main et allongea la foulée. Il tenta de suivre l'allure en titubant et dodelinant de la tête.

Ils longèrent une partie de la rue avant de s'engager dans une venelle plongée dans les ténèbres. Une nouvelle salve de claquements et de vociférations lacéra la paix nocturne.

La meute se mettait en chasse.

Incapable de prolonger son effort, Jifar vacilla avant de s'effondrer. Oziel balaya les environs du regard et se concentra un instant sur les bruits. Quelques-uns de ses poursuivants se rapprochaient rapidement tandis que l'adolescent gisait sur les pavés, affreusement pâle, comme mort.

9

SORCELLERIE

Les sorciers existent-ils vraiment dans le pays d'Arkane ? Si on entend par sorcellerie les pouvoirs extraordinaires conférés par une pratique assidue de rituels occultes, ou encore les sabbats de femmes maléfiques les nuits de pleine lune, elle n'est qu'une illusion, une création de l'esprit, de toute évidence. Mais si elle comprend l'étude des simples, des métaux, des secrets du corps, des arcanes de l'esprit, elle devient connaissance, elle s'enseigne et peut donner des résultats spectaculaires. L'enchantement de pierre appartient à cette deuxième catégorie. Ou encore le Laz de la cité d'Arkane. Je pense que nous avons perdu des pans entiers de ces deux traditions plusieurs fois millénaires. Je pousserai l'audace, devant ce noble conseil, jusqu'à affirmer que cet abandon explique en grande partie le déséquilibre qui gangrène peu à peu Arkane. Et que non seulement il convient de ne pas éradiquer de notre mémoire ces sciences extraordinaires, mais il me paraît urgent d'en rechercher les derniers maîtres avant qu'ils s'éteignent. Nous perdrions à jamais des phares dont la lumière nous permettrait de repousser les ténèbres qui conquièrent inexorablement la cité et le pays d'Arkane.

Fragment du discours d'Istoïr dit le Sage,
Mandaté par le Conseil des Sept pour recenser les savoirs et les pratiques traditionnels des populations du pays et de la cité d'Arkane,

Condamné à la crucifixion pour félonie en l’an 2153 de l’ère de la Fondation,
Bibliothèque privée de la maison du Loup,
Arkane

Orik avait tenu un long moment son espadon levé au-dessus de la tête de Renn, les yeux exorbités, secoué de spasmes, crachant des imprécations dans une langue inconnue, donnant l’impression que son corps tout entier s’était transformé en champ de bataille. L’apprenti n’avait pas bougé, conscient que le moindre de ses mouvements aurait déclenché le sifflement immédiat de la redoutable lame. Jizz était resté prostré contre le mur, la tête rentrée dans les épaules, les mains plaquées sur les oreilles, les jambes repliées. Orik avait abaissé son espadon à deux reprises, mais il était parvenu à en arrêter la course avant de frapper le crâne de Renn, comme si un reste de raison lui avait au dernier moment interdit de commettre le pire.

Les symptômes habituels de la peur, souffle court, sang figé, pensées gelées, ne s’étaient pas manifestés chez l’apprenti ; il avait observé la scène dont il était l’un des personnages principaux avec un détachement qui lui avait permis de garder sa lucidité. Il avait compris qu’Orik était en proie à ses démons, ces mêmes démons qui lui assombrissaient les yeux dès qu’il empoignait le manche de son arme. Il avait renoncé à l’idée de s’enfuir ou de s’emparer de son épée pour se défendre. Fuir ne l’aurait pas mené très loin ou aurait risqué de détourner la fureur du guerrier sur Jizz ; se mesurer avec ce terrible combattant ne lui aurait offert qu’un sursis dérisoire. Il était donc resté assis, baigné d’un calme souverain, presque irréel, le même qu’il ressentait dans le ventre de la pierre, une impression que rien ne pouvait plus l’atteindre. L’espadon avait décrit des moulinets furieux au-dessus de la tête d’Orik, qui avait poussé un hurlement déchirant avant d’abattre sa lame. La pointe avait frôlé l’apprenti et s’était plantée dans la terre battue tout près de sa cuisse. Le guerrier l’avait arrachée du sol et s’était enfui comme un voleur.

— Il va revenir ? demanda Jizz.

Une ombre de peur voilait encore le visage du jeune fleuviot. Renn haussa les épaules.

— Je n’en sais rien.

— Tu le connais depuis combien de temps ?

La question prit l'apprenti au dépourvu : il avait l'impression qu'Orik faisait partie de sa vie depuis toujours. Ils ne s'étaient pourtant pas rencontrés depuis très longtemps, quatre semaines, peut-être, ou cinq, ou deux, il ne parvenait plus à compter les jours.

— Je ne connais pas tout de lui.

— Peut-être qu'il ment au sujet de cette armée qui viendrait envahir le pays d'Arkane ?

— Il n'a pas menti, Jizz, j'ai affronté, avec lui et un groupe de mécros, une avant-garde de l'armée du Nord, et crois-moi, si nous ne trouvons pas le moyen de l'arrêter, il ne restera rien d'Arkane après son passage. Tu as vu quel combattant est Orik ?

Jizz acquiesça d'un mouvement de tête qui décrocha une goutte d'eau perlant sur son front.

— Une armée entière d'hommes sans doute aussi forts que lui a été anéantie par les Conquérants du Nord. Et qu'aurons-nous à leur opposer ? Les légions ? Elles seront balayées en moins de deux sixtes.

— À quoi ça sert, alors, de prévenir les familles régnantes ?

Renn se rendit compte, en percevant la voix flûtée du jeune fleuviot avec davantage de netteté, que la pluie s'était interrompue. Il jeta un coup d'œil par l'encadrement de la porte. Les nuages s'effilochaient déjà en semant derrière eux des trouées bleues.

— Je ne sais pas si ça servira à grand-chose, je sais seulement que je dois y aller.

— Pourquoi ils te poursuivent si tu n'es pas un sorcier ?

— Je cherche les réponses. Comme toi, Jizz.

Il sortit de l'abri lorsqu'un premier rayon de soleil se glissa par l'ouverture et révéla les toiles d'araignée disséminées entre les poutres et les voliges vermoulues. La lande qui s'étendait jusqu'à la ligne des arbres bordant l'ancien chemin scintillait de mille éclats changeant au gré des rafales. Il eut beau scruter un long moment les environs, il ne repéra aucune trace d'Orik.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Jizz lançait des regards effrayés autour de lui.

— L'attendre, murmura Renn.

— L'attendre ? Il a voulu te tuer !

— Ce n’est pas lui, mais quelqu’un qui vit en lui. Tu te souviens de ce que la vieille femme a dit à Orik ?

— L’horrible cracasse ?

— « À moins que les voix qui gémissent en toi ne te réclament mon sang »… « Les voix qui gémissent en toi »…

En même temps qu’il prononçait ces mots, Renn se rendit compte qu’il ne savait pratiquement rien du guerrier, peu enclin aux confidences. Pourquoi avait-il l’impression de le connaître depuis toujours ? La seule fois où Orik s’était confié à lui, c’était pour évoquer brièvement la mort de son épouse et de son enfant. L’apprenti n’en avait pas appris davantage, n’ayant pas eu la curiosité de l’interroger sur les circonstances de leur trépas. La sincérité du guerrier ne soulevait aucun doute, mais derrière l’épaisse muraille qui interdisait à quiconque de pénétrer dans son intimité, se terraient sans doute des secrets, des failles, des blessures. Était-il venu dans le pays d’Arkane pour racheter une faute, pour oublier les démons qui vivaient en lui ?

— Si ces voix peuvent l’obliger à te tuer, insista Jizz, alors il recommencera, et il ne pourra pas toujours leur résister.

Renn se rappela qu’Orik rejetait la magie, la sorcellerie, parfois avec une extrême violence, et sans doute fallait-il voir dans cette aversion un lien avec la fureur démentielle qui l’avait embrasé quelques instants plus tôt.

— Tu as peut-être raison, Jizz ; j’espère quand même qu’il va revenir.

Ils attendirent jusqu’au crépuscule. Le quartier de lune et les premières étoiles s’allumèrent dans le ciel entièrement dégagé et traversé de traînes pourpres. Personne ne se présenta à la masure. Ils auraient pu se croire seuls au monde, abandonnés des déesses et des hommes.

— J’ai faim, geignit Jizz.

— Tu ne peux pas tenir jusqu’à demain ?

La moue accentuée du jeune fleuviot montrait qu’il en doutait fortement.

— Il y a un village un peu plus loin, dit-il.

— Quelle distance ?

— Une demi-lieue, je pense.

— On n’a pas d’argent.

— J’ai un ami dans ce village ; il nous trouvera à manger.

— Je ne prendrai pas le risque de manquer le retour d’Orik.

Jizz se mordilla la lèvre inférieure.

— Et si j'y allais seul et que je revenais avec de la nourriture ? proposa-t-il.

La proposition était tentante : l'un restait pour attendre Orik, l'autre s'occupait du ravitaillement, une répartition des tâches qui les contentait tous les deux. Renn dévisagea son interlocuteur : aucune trace de tromperie dans ses yeux clairs.

— Ça risque de faire beaucoup de chemin pour toi.

Jizz se leva et se mit immédiatement en marche d'un pas énergique, presque joyeux.

— Je n'en ai pas pour longtemps, cria-t-il sans se retourner.

Renn resta un moment dehors, goûtant la tiédeur de la brise qui lui effleurait le visage et le cou, puis, comme le vent fraîchissait, il regagna la cabane et s'assit à même le sol. Son regard tomba sur la pierre où était installée la vieille femme deux sixtes plus tôt. Il remarqua alors qu'elle n'était pas dissociée du mur, mais qu'elle en était la base, comme dans le cachot de la reine Astaud, occupant toute la largeur de la paroi qui la soutenait. Renn l'observa avant que la nuit estompe les formes, épousa du regard ses reliefs, ses creux, ses parties planes. Le tout esquissait un mouvement unique, gracieux. Il les garda à l'esprit lorsque les ténèbres noyèrent la masure ; il continua de la contempler à l'intérieur de lui, reconstituant par la mémoire ce que la lumière avait dérobé à ses yeux. Parfaitement immobile, il se laissa conquérir par la matière dense sans éprouver la moindre crainte, comme un enfant dans les bras d'une mère aimante. Elle le prenait, elle l'enveloppait, elle l'entourait de sa bienveillance, elle lui ouvrait son ventre, selon l'expression de maître Hauhorn.

Il perçut un son ravissant. La pierre chantait pour lui. Un chant à la beauté ineffable, une harmonie subtile sous laquelle il ressentait de la gravité, de la douleur presque, comme si elle souffrait d'avoir été employée à consolider le mur grossier d'une masure abandonnée ; elle s'offrait à lui, elle lui racontait son histoire. Il ondoyait en elle, au milieu de lumières vives et changeantes, toujours avec cette sensation étrange, magnifique, d'être un grain de poussière et de contenir tout le ciel. Il aurait aimé flotter à jamais dans son sein apaisant, ravissant, loin des hommes et de leurs tourments. Elle ne l'avait pas enchanté par hasard ; tout comme la vieille

femme, elle était une autre borne sur son chemin. Des pensées le submergèrent, pas vraiment des pensées, des images plutôt, des impulsions ; à chacune d'elles, les éclats lumineux se déplaçaient et, à l'issue d'un ballet fascinant, se stabilisaient dans un nouvel agencement. Ils réagissaient à la même vitesse que les scènes déferlant en lui, ou hors de lui. Il était incapable de faire la différence, les limites de son corps s'étaient estompées, il était lui-même le ciel, le creuset où l'esprit et la matière fusionnaient, où se concevaient les formes. De lui pouvait jaillir n'importe quelle œuvre ; il débordait d'une puissance vertigineuse, exaltante.

Une sensation de froid le prévint que l'enchantement allait bientôt cesser, qu'il devait maintenant diriger son attention sur un objet précis. Il essaya de se concentrer sur une seule image, mais rien d'autre ne lui vint à l'esprit qu'une lande herbeuse jonchée de monticules de pierres. Les éclats lumineux s'escamotèrent, le chant se brisa, il perdit connaissance, se retrouva tout à coup allongé dans l'herbe battue par les rafales froides, le ciel étoilé au-dessus de sa tête. Il eut besoin d'un long moment pour reprendre conscience des limites de son corps. Il se redressa, encore étourdi, et découvrit, à la lueur de la lune, la même lande parsemée de monticules que dans sa vision. Il ne subsistait de la masure que le rocher qui avait servi de base au mur. Il en éprouva à la fois de l'étonnement et une vague déception. L'enchantement exigeait une attention sans faille, il ne se réduisait pas à un simple divertissement, à la quête de sensations fortes. Débordé par ses pensées, ses émotions, il avait manqué de vigilance. Lorsqu'une pierre lui ouvrait son ventre, il lui fallait emporter une vision précise, une seule, avant de se fondre en elle. Réunir à la fois l'abandon et la concentration, ou l'enchantement n'aboutirait qu'à la destruction là où il était censé apporter de l'harmonie.

— Où est passée la cabane ?

La voix d'Orik le fit sursauter ; il ne l'avait pas entendu approcher. Comme il ne répondait pas, le guerrier vint s'asseoir à ses côtés et reprit :

— C'est toi qui as fait ça avec ta magie ?

— Comme je n'avais rien à faire en t'attendant, je me suis essayé à l'enchantement, enfin, à la magie comme tu dis, répondit Renn avec un sourire. Ou plutôt, l'enchantement est venu à moi. Je ne suis pas encore au point.

Il pensait s’attirer une remarque cinglante d’Orik, mais ce dernier se contenta de demander :

— Où est Jizz ?

— Parti chercher de quoi manger dans le village voisin.

— Ça fait longtemps ?

L’apprenti hocha la tête. Le visage du guerrier avait recouvré sa rudesse habituelle, et ses yeux, leur clarté ordinaire.

— Nous ne sommes pas sûrs de le revoir. Je lui ai flanqué une sacrée trouille ce matin. Et toi, tu as eu peur ?

— Mon heure n’était pas venue. À quoi bon s’en faire ? C’est toi qui me l’as appris…

Un sourire égaya fugitivement le visage d’Orik.

— Je ne sais pas comment j’ai pu leur résister. Quand ils se réveillent, je leur appartiens d’habitude. Corps et âme.

— De qui parles-tu ?

— Des démons qui sont en moi. Le sang de ceux que je tue les apaise.

— Ces démons…

Renn s’interrompit, dans l’incapacité de formuler sa question.

— Comment ils sont entrés en moi ? Un sort jeté par le sorcier d’un village des plaines quand j’ai tué ses fils.

— Pourquoi as-tu tué ses fils ?

Orik pencha la tête et garda les yeux baissés sur le sol.

— C’est l’un d’eux qui a assassiné ma femme et mon fils. Il l’a croisée dans un marché, convoitée, suivie, et a profité de mon absence pour s’introduire dans notre maison. Il a d’abord égorgé notre fils pour éviter que ses cris ne donnent l’alarme, puis il s’est rendu dans la chambre de ma femme et l’a violée avant de lui trancher les seins et de l’achever d’un coup de poignard dans le cœur.

Une peine immense submergea Renn, comme si la souffrance d’Orik, toujours aussi vive, se diffusait dans son propre sang.

— Un de mes voisins avait vu cet homme entrer dans ma maison. Il n’a pas jugé bon d’intervenir, croyant qu’il s’agissait d’un ami venu nous rendre visite. Il m’a dit que l’assassin portait une tenue caractéristique des villages des plaines du Taleril, une région presque aussi vaste que le pays d’Arkane, en grande partie désertique. Il m’a fallu trois ans pour le retrouver. Trois ans pendant lesquels j’ai erré dans le Taleril comme une

âme en peine. J'étais soldat dans le corps d'élite de l'armée royale de Mandril, je suis devenu un déserteur, hanté par la vision des corps ensanglantés de ma femme et de mon fils. J'ai retrouvé leur assassin par le plus grand des hasards dans l'auberge d'un village où je prenais mon dîner. Il conversait avec un autre homme à la table d'à côté. Une phrase a attiré mon attention : « Les femmes de la capitale, elles sont belles, parfumées… » L'autre lui a rétorqué qu'elles ne daignaient même pas lever les yeux sur les paysans des plaines. « Sauf si tu te passes de leur accord », s'est vanté le premier. « C'est ce que j'ai fait : elle était seule avec son fils âgé de deux ans, je me suis d'abord occupé du gosse avant de m'attaquer à la mère ; crois-moi, j'ai passé un bon moment. » L'autre lui a demandé s'il n'avait pas craint d'être arrêté et condamné au bûcher ; le premier a affirmé qu'il ne risquait rien puisque personne ne l'avait vu. Ils sont sortis après avoir vidé trois ou quatre pichets de vin ; ils titubaient et chantaient à tue-tête. Ils se sont séparés au croisement de deux chemins. J'ai suivi l'assassin dans le sentier qui menait à sa maison. Il a pissé en sifflotant sur le muret qui entourait la cour intérieure. J'ai attendu qu'il pousse le portail pour lui bondir sur le râble. Je n'avais pour arme que ma dague ; j'avais caché mon espadon, trop voyant, dans les environs d'Upil. Je l'ai agrippé par le cou et lui ai planté la lame dans les reins. Il a tenté de dire quelque chose, je l'ai contraint au silence en accentuant la pression du fer sur sa peau.

Orik se tut, comme écrasé par le poids de ses souvenirs.

— Je comprendrais que tu ne veuilles pas continuer, dit Renn.

— Tu dois savoir pourquoi j'ai failli te couper en deux, objecta le guerrier. Je lui ai murmuré à l'oreille que mon fil et ma femme avaient été massacrés à Upil trois ans plus tôt, et que j'avais enfin retrouvé l'assassin. Il s'est débattu, mais je ne l'ai pas relâché. Il s'est mis à hurler comme une bête qu'on égorge. Deux hommes sont sortis de la maison, un ancien avec une longue barbe blanche, et un garçon d'une vingtaine d'années. Le vieux m'a demandé pourquoi je molestais ainsi son fils. « Ton fils, lui ai-je répondu, vient de se vanter à la taverne du village d'avoir tué ma femme et mon fils il y a trois ans de cela, à Upil. » Le père a fixé son fils d'un air sévère : « Est-ce vrai ? » « Elle m'avait provoqué », a pleurniché l'assassin. L'ancien s'est adressé à moi : « Que voulez-vous ? » « L'exécuter, ai-je dit, c'est la sentence que méritent les tueurs de femmes et d'enfants. » Le vieil homme m'a supplié de l'épargner : « Il a commis une faute grave, et je le

punirai sévèrement pour son crime, mais l'exécuter ne vous rendra pas les vôtres. » Je lui ai rétorqué que ça faisait trois ans que je le cherchais, que j'étais devenu un déserteur pour me consacrer à ma vengeance, que je n'allais pas renoncer maintenant. Il a prétendu qu'il était sorcier et m'a menacé d'une malédiction si je prenais la vie de son enfant. Je n'en ai pas tenu compte. J'ai égorgé son fils sous ses yeux. Le plus jeune s'est rué sur moi en brandissant un sabre. Il était vigoureux, mais comme il n'avait aucune expérience du combat, je l'ai désarmé facilement et lui ai posé la pointe de la dague sur la gorge. Il tremblait de tous ses membres à côté de son frère qui continuait de se vider de son sang. J'ai dit au vieil homme que nous étions quittes, que je n'avais pas besoin de prendre une deuxième vie. Il a hoché la tête d'un air désespéré, comme pour me donner son accord, mais à peine avais-je tourné les talons que le plus jeune s'est relevé, a récupéré son sabre et a tenté de me frapper dans le dos. J'ai paré son coup et lui ai planté la dague dans la poitrine. Il s'est effondré. Le père s'est mis à hurler que je lui avais pris les deux fils qu'il avait eu tant de mal à avoir, que je serais tourmenté, maudit, jusqu'à ma mort pour avoir brisé sa lignée. Il a craché une suite de sons étranges qui m'ont glacé jusqu'aux os. Je me suis enfui en courant. Il m'a poursuivi de ses imprécations jusqu'à ce que je sois assez loin pour ne plus l'entendre. C'est à partir de ce jour que les voix se sont manifestées, comme si une cohorte de démons avait pris possession de moi. Puis la vague des Conquérants du Nord a submergé le royaume de Mandril, provoquant une panique générale. Les habitants des plaines se sont rués sur les routes en direction d'Upil, la capitale, où ils pensaient trouver asile et protection. Le roi a ordonné de garder fermées les portes de la cité, considérant qu'elle ne pourrait ni accueillir ni nourrir une telle multitude. Ils se sont entassés devant les douves profondes entourant le rempart, implorant qu'on abaisse le grand pont-levis et qu'on les autorise à se réfugier dans la cité. Le roi est resté inflexible. Il les a offerts comme des proies sans défense à l'appétit des soldats du Nord. Je suis arrivé aux environs d'Upil, j'ai récupéré mon espadon, je me suis installé au sommet du mont Helyuzil, qui domine la cité, et j'ai assisté, impuissant, à l'horrible massacre des pauvres bougres affamés, épuisés et coincés devant le rempart. Hommes, femmes, enfants, ils n'ont épargné personne. Des milliers de cadavres jonchaient le plateau ou flottaient sur l'eau des douves rouge de sang. La boucherie a duré une journée entière, puis l'armée des

Conquérants du Nord a installé son immense campement devant la ville, préparé le siège, aligné ses gigantesques catapultes. L'armée de Mandril a tenté une sortie audacieuse en plein cœur de la nuit pour ne pas laisser aux Conquérants du Nord le temps de s'organiser, et la bataille s'est engagée. Comme c'était une nuit de pleine lune et que de nombreuses torches éclairaient le campement, j'ai pu observer l'affrontement. L'armée mandrilienne a vaillamment résisté. Puis la malédiction m'a rattrapé. Des voix se sont élevées en moi pour me réclamer du sang. Je n'ai pas eu d'autre choix que de leur obéir ; elles me volaient ma volonté, ma liberté, comme si elles avaient pris le contrôle de mon esprit. J'ai dévalé la pente du mont Helyuzil avec l'impression de me précipiter vers ma mort et je suis entré dans la mêlée. Il ne restait plus qu'une poignée de soldats de l'armée royale regroupés autour de leur chef. J'ai réussi à me tailler un chemin jusqu'à eux. Les voix hurlaient en moi, de plus en plus fort chaque fois que je trempais ma lame dans un corps, comme si elles se nourrissaient du sang que je répandais. J'ai reconnu des compagnons très chers avec lesquels j'avais disputé de rudes combats. Ils m'ont accueilli d'un sourire. Je leur avais expliqué les raisons qui m'avaient poussé à partir, et ils m'avaient approuvé, ne voyant en moi ni un couard ni un traître, seulement un homme désespéré qui avait le droit, le devoir même, de venger l'horrible mort des siens. Mon retour parmi eux leur montrait qu'une fois ma vengeance accomplie, je n'avais pas oublié mes frères d'armes. Nous nous sommes battus jusqu'à l'aube. Mon espadon a fait couler tant de sang, cette nuit-là, que j'avais l'impression de patauger dans une mare épaisse et gluante. Nous étions assaillis de toutes parts. Afin d'en finir au plus vite, le commandement de l'armée du Nord a lancé contre nous les serkars, qui, incapables de s'orienter dans l'obscurité, ne sont utilisés qu'à la lumière du jour. Nous avons rapidement cédé. J'ai été le dernier. Les voix s'étaient tues en moi. J'allais enfin être délivré de ma peine et de mes démons. Mais leur officier, un général peut-être, a empêché ses hommes de m'achever. Il m'a ordonné de me rendre dans la cité pour demander au roi de lui ouvrir les portes de ses remparts. Il a affirmé que Mandril n'était pour eux qu'une escale, qu'ils n'avaient aucune raison d'en vouloir aux Mandriliens, qu'un long siège ne servirait à personne, que leur véritable objectif était le pays d'Arkane, de l'autre côté du massif de l'Ostian. Je me suis dirigé vers la cité en foulant un tapis de cadavres pourrissants, pris d'assaut par les

insectes et les charognards. On a abaissé le pont-levis devant moi en s'assurant que les assiégeants ne profitent pas de l'occasion pour s'engouffrer dans la cité. Le roi m'a reçu dans la salle des audiences en compagnie de ses conseillers. Je lui ai fait part de la proposition des Conquérants du Nord. Il en a discuté avec les membres du conseil, les uns se prononçant pour la reddition, les autres contre, puis le chef des armées m'a accusé de désertion et de félonie et a réclamé ma tête. Le roi m'a interrogé : j'ai choisi la franchise, je lui ai expliqué les raisons de ma désertion, mon retour à Upil, le début de l'engagement nocturne et ma décision de rejoindre mes frères d'armes sur le champ de bataille.

Orik se tut. Sans doute n'avait-il jamais parlé aussi longuement qu'en cette nuit paisible. Renn respecta son silence malgré une envie dévorante d'entendre la suite de son histoire. Le ciel fourmillait d'étoiles. Au moins, ils pourraient dormir sans nécessiter un toit au-dessus de leurs têtes. La prime saison des pluies, très courte, touchait pratiquement à son terme. La faim grondait en lui ; il regrettait que Jizz ne soit pas revenu avec les victuailles promises.

— Le roi m'a demandé d'exprimer mon avis sur la proposition des assiégeants, reprit le guerrier. Je lui ai répondu qu'elle n'était pas acceptable, que ces monstres décimeraient la population d'Upil avec la même férocité qu'ils avaient massacré la multitude rassemblée devant le rempart, qu'il fallait leur résister, au moins pour mourir dans la dignité, et non résignés comme des bêtes à l'abattoir. « C'est toi qui oses parler de dignité ! » a vitupéré le conseiller militaire, partisan de la capitulation. Il a fini par obtenir gain de cause. Le roi a décidé d'ouvrir sa ville aux Conquérants en croyant éviter un nouveau carnage. Quant à moi, une fois que la paix serait revenue, je subirais le sort réservé aux déserteurs : la mort lente par l'éventration. Ils m'ont enfermé dans un cachot. Je n'ai pas assisté aux palabres ; j'ai compris que le pire était arrivé quand j'ai entendu, quatre jours plus tard, des hurlements et des plaintes dans la cité, quand j'ai vu les lueurs des incendies danser sur les murs de ma cellule. Les Conquérants n'ont épargné personne, hormis les jeunes femmes dont ils ont fait leurs esclaves sexuelles. Ils ont décidé de s'installer à Upil jusqu'à la fin de l'hiver, la neige et la glace rendant le massif de l'Ostian impraticable pour une armée d'une telle importance. J'avais récupéré un éclat pointu de pierre dans un coin de la cellule et l'avais soigneusement caché au cas où se

présenterait une occasion de m'évader. Un soldat complètement ivre s'est perdu dans le labyrinthe des cachots et m'y a trouvé. Une brute au regard fou et aux dents métalliques. Il s'est collé aux barreaux pour me narguer. Je me suis approché de lui. Il n'a pas bougé, hébété par le vin qu'il buvait à grandes lampées au goulot d'une cruche. Il portait une lourde épée à la ceinture. Avec la longue lame, je parviendrais peut-être à récupérer le trousseau de clefs qui pendait à un crochet planté dans le mur quatre pas plus loin. Il s'est débraguetté et a pissé sur moi en titubant et en riant. J'ai ri en même temps que lui. Il n'a pas vu que je tenais l'éclat de pierre dans mon dos, il n'a pas reculé, il a tranquillement fini de pisser en se secouant comme un dément. Je n'aurais qu'une chance, la moindre erreur me serait fatale. Je me suis concentré sur chacun de mes gestes ; je l'ai frappé sur un côté du cou tandis qu'il refermait les boutons de sa braguette avec la maladresse typique des ivrognes. Son sang a giclé et m'a aspergé. Il n'a pas réagi dans un premier temps, incapable d'appréhender la réalité de cette scène. Je l'ai saisi par le col de sa tunique pour éviter qu'il ne s'effondre trop loin des barreaux. Il s'est affaissé sans un mot, sans une plainte. Son instinct de survie a brusquement dispersé les brumes de l'alcool, et il a regimbé, a tenté de se relever, puis de tirer son espadon, mais il avait déjà perdu trop de sang ; ses forces l'ont lâché, il a exhalé un ultime râle et sa tête est retombée sur une dalle. J'ai pu récupérer, à l'aide de son espadon, le trousseau de clefs accroché au mur. Les voix ont retenti en moi, insatiables, réclamant encore du sang. J'ai ouvert la porte. J'ai attendu la tombée de la nuit pour m'aventurer dans la cité. La chance a voulu qu'à cause des incendies qui continuaient de ravager Upil, la majeure partie de l'armée du Nord avait maintenu son campement sur le plateau. Seules quelques escouades braillaient dans les rues, tellement avinées que je n'ai eu aucune difficulté pour sortir par l'arrière de la cité. Marchant encore sur un tapis de cadavres atrocement mutilés, j'ai traversé les douves à la nage, gagné l'arrière-pays et décidé, puisque j'avais survécu, de prévenir les autorités d'Arkane du danger qui les menaçait. Les voix ne se sont pas manifestées pendant ma traversée du massif de l'Ostian. J'ai pensé que le sorcier était peut-être mort, que j'étais délivré d'elles, que j'étais redevenu un homme et un guerrier ordinaire. Elles ne sont revenues qu'hier. Je ne sais pas encore comment j'ai réussi à leur résister. Je ne sais pas non plus si elles reviendront. Je me suis longtemps interrogé avant de prendre la décision de

te retrouver : à tout moment, je peux devenir un danger pour toi. J'aurais interprété ça comme un signe si tu ne m'avais pas attendu, et j'aurais repris la direction du massif de l'Ostian pour livrer mon ultime combat.

Orik désigna son espadon, posé à ses pieds.

— Il appartenait au soldat ivre qui s'était perdu dans les cachots d'Upil. Une belle arme, un peu lourde, mais d'une efficacité redoutable. Elle est devenue ma compagne, comme si elle m'avait toujours appartenu. Tu sais tout. Maintenant, essayons de dormir.

Il fallut du temps à Renn pour trouver le sommeil, ébranlé par le récit d'Orik. Les démons assoiffés de sang qui possédaient le guerrier ne seraient jamais assouvis. Pourrait-il un jour s'en libérer ? Peut-être Anaïth connaissait-elle un mage qui savait chasser les entités maléfiques des corps et des esprits qu'ils occupaient ?

L'apprenti reverrait sans doute sa grand-mère le lendemain, une perspective qui l'emplit de joie. L'impatience le maintint éveillé jusqu'aux lueurs blafardes de l'aube.

10

RALIA

Le niveau des Labeurs porte également le joli nom de « première élévation ». De toute évidence, nous parlons ici d'élévation sociale. La plupart de ses habitants sont originaires des Bas, voire de l'extérieur de la cité. Anciens débardeurs, fleuviots, nettoyeurs, gardiens des entrepôts, porteurs, hommes de main recrutés par les contremaîtres pour empêcher les vols, ils ont tous été traversés par l'envie de sortir de leur misérable condition pour devenir artisans, menuisiers, maçons, charpentiers, forgerons, tailleurs, couvreurs, tenanciers de taverne, marchands ambulants… et bien d'autres encore. Les meilleurs d'entre eux sont admis dans les Marches, voire dans les Dits. Certains effectuent chaque jour une, deux ou trois traversées du Laz pour se rendre sur leurs chantiers. C'est une population désireuse de progrès, industrieuse, donc peu encline aux séditions et aux flambées de violence qui embrasent régulièrement le niveau inférieur des Bas, et, paradoxalement, le niveau supérieur des Marches. Comme si les Marches marquaient une nouvelle étape dans l'ascension vers les Hauts et, de ce fait, impliquaient le recours à la violence. De là à en déduire que l'élévation se fonde sur une impitoyable sélection génératrice de violence, il y a un fossé que certains n'hésitent pas à franchir.

Journal anonyme d'un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

Ils étaient trois, trois sicaires dont les torches jetaient des lueurs vives dans les ténèbres, dévoilant des bouts de façades, des arcades grossières, des porches plus ou moins volumineux, des passages couverts entre les maisons.

Oziel espéra qu'ils n'auraient pas l'idée de regarder au-dessus d'eux. Elle avait avisé une avancée de bois deux toises plus haut et ranimé Jifar en lui demandant un ultime effort : leur seule chance était de grimper sur ce balcon et de s'y cacher jusqu'à ce que leurs poursuivants se soient éloignés. Il avait hoché la tête, escaladé la façade en se servant des saillies avec une agilité et une énergie insoupçonnées, basculé par-dessus la rambarde de bois, et s'était effondré, exténué, sur l'étroite plate-forme. Oziel l'y avait rejoint et s'était accroupie derrière les barreaux, par chance assez resserrés et épais. Les bruits de pas et de voix s'étaient rapprochés, puis, précédés des lueurs de leurs torches, les trois hommes étaient apparus, aisément reconnaissables à leurs capes, leurs tricornes, leurs masques. Aucun foueur ne les accompagnait.

Oziel craignit que Jifar n'eût abandonné des traces de sang sur les pavés ou sur la façade.

— Je me demande si ce damné couvreur ne s'est pas fichu de nous ! gronda un assassin dont la voix resta un long moment en suspension dans la nuit.

— Pourquoi il aurait inventé une histoire pareille ? objecta un deuxième.

— Est-ce que je sais, moi ? Les gens sont bizarres.

— Je crois plutôt que la donzelle est futée, intervint le troisième. Pas un gibier facile à traquer.

— Ça rend la chasse intéressante.

— Dis plutôt que c'est la prime qui t'intéresse !

Le fracas de leurs rires leur valut une protestation lancée d'une maison située de l'autre côté de la venelle, en face du balcon. Les halos instables et conjugués des torches révélèrent le visage d'une femme âgée dans l'entrebâillement d'une fenêtre.

— Vous en faites un boucan ! cracha-t-elle d'une voix étonnamment forte. Vous empêchez les gens de dormir.

L’un des sicaires retira son chapeau pour esquisser une révérence grotesque.

— Mille pardons d’avoir dérangé une dame de votre qualité.

— Allez aux diables ! rétorqua la vieille femme.

— Aux diables ? Nous y sommes allés depuis bien longtemps. Nous offririez-vous à boire et à manger, belle dame ? Les suppliques de nos gosiers et de nos ventres deviennent insupportables.

Elle haussa les épaules avant de refermer la fenêtre.

— Décidément, les bonnes manières se perdent, conclut le sicaire en remettant son chapeau.

Jifar poussa un geignement sourd, heureusement couvert par les rires des trois hommes. Elle observa l’adolescent, crut un temps qu’il était mort, puis elle constata que sa poitrine se soulevait lentement, mais régulièrement.

— On continue, mes seigneurs !

L’obscurité absorba la lumière des torches, le silence redescendit sur les lieux. Les muscles d’Oziel, noués par la tension, se relâchèrent. Elle ne chercha pas à retenir les larmes qui roulaient sur ses joues. La somme exorbitante promise pour sa capture flattait les instincts les plus vils des habitants des différents niveaux. Chaque ruelle, chaque recoin d’Arkane pouvait à tout moment se transformer en traquenard. Elle songea au garçon nu et armé d’une épée dont, par l’entremise du drac, elle avait eu la vision dans la maison des comédiens des Dits, aux deux hommes dans un couloir qui tentaient d’entrer dans sa chambre. Il paraissait frêle à première vue, incapable de survivre dans ce monde hostile, mais la profondeur de son regard démentait cette première impression, lui conférant une force et une détermination peu communes. Avait-il échappé à ses agresseurs ? Où était-il en cet instant ?

Un grincement prolongé retentit derrière elle. La porte-fenêtre donnant sur le balcon s’entrouvrit et une silhouette en émergea, une femme entre deux âges vêtue d’une épaisse robe de chambre.

— Que faites-vous ici, vous deux ?

Son ton bourru et ses yeux noirs exprimaient la méfiance. Comme Oziel ne répondait pas, incapable de trouver une explication plausible à leur présence sur ce balcon, la femme ajouta :

— Ça a un rapport avec le vacarme qui m’a réveillée ? Et puis, pourquoi vous cachez votre figure derrière ce tissu ?

Oziel désigna Jifar.

— Mon jeune ami est blessé. Il a besoin de repos et de soins.

La femme n’eut pas d’autre réaction que de remonter sur ses oreilles les mèches blondes qui folâtraient devant son visage.

— Nous partirons demain à la première heure, plaida Oziel. Si nous ne trouvons pas un endroit pour récupérer, il ne passera pas la nuit.

La femme réfléchissait, comme en témoignaient le froncement de ses sourcils et son geste mécanique d’enrouler l’une de ses mèches autour de son index.

— Venez, finit-elle par marmonner. Mais vous devrez repartir avant le retour de mon mari. Il rentrera au début de la troisième sixte.

Elle marqua un nouveau temps de silence avant d’ajouter :

— Enfin, il n’est pas vraiment mon mari, mon amant plutôt, mon mari est mort depuis bien longtemps.

— Pourquoi avant son retour ?

— Il…

Les yeux de la femme se fichèrent comme des flèches dans ceux de son interlocutrice.

— Il exerce la profession… d’assassin, lâcha-t-elle sans desserrer les mâchoires.

Oziel s’efforça de ne rien trahir de son saisissement.

— Ces jours-ci, il passe son temps à courir après une fille des Hauts qui aurait saigné un fils de famille, reprit la femme avec un sourire. Il était loin de se douter qu’elle se présenterait d’elle-même dans la maison où il passe la plupart de ses nuits. Il lui aurait suffi de rester tranquillement au chaud.

Oziel glissa la main dans sa cape et empoigna le manche de la dague.

— Pas la peine de sortir votre arme, dame Oziel du Drac. Je n’ai ni l’envie ni la compétence de me battre avec vous. Entrez, vous dis-je, vous ne risquez rien. Je connais déjà votre nom ; il me paraît juste de vous donner le mien : Ralilatonebelle. Ma mère avait le génie des noms compliqués. Appelez-moi Ralia ou Belle, à votre guise.

Les deux femmes allongèrent Jifar sur le lit d'une chambre spacieuse du premier étage, le dévêtirent, retirèrent les bandages et, à la lueur d'une lampe à huile, examinèrent ses blessures qui, rouvertes pour la plupart, libéraient un sang mêlé d'une humeur visqueuse.

— Pas jolies à voir, commenta Ralia. J'ai ce qu'il faut.

Elle s'éclipsa. La pensée traversa Oziel qu'elle courait prévenir les sicaires, mais elle n'eut pas le temps de s'en inquiéter, leur hôtesse étant rapidement de retour avec, dans un récipient en verre, un onguent onctueux et noir qui répandait une odeur caractéristique d'herbes macérées.

— Secret familial, précisa-t-elle en commençant à étaler le baume sur les plaies de Jifar. Il nettoie et favorise la cicatrisation. Comment s'est-il fait ça ?

— Il est passé à travers une fenêtre.

— Personne ne lui a appris à entrer par les portes ?

Oziel laissa échapper un rire imprégné d'amertume et de lassitude.

— Pourquoi avez-vous accepté de nous aider ? Le Conseil des Sept, des Six devrais-je dire, offre une belle somme pour ma capture…

— Je n'aime pas la profession de mon amant, répondit Ralia sans cesser d'étaler l'onguent. Il a beaucoup de sang sur les mains. Mon mari, lui, était exactement l'inverse : il était guérisseur.

— Pourquoi entretenir une relation avec un assassin ?

— Sans lui, mes propres enfants m'auraient chassée de cette maison, jetée dehors ; j'aurais fini mendiante ou, pire, prostituée des Bas. Il m'a défendue contre mes trois fils et mes trois brus, de vraies catins, celles-là. Depuis qu'il passe la plupart de ses nuits ici, ils ont cessé de m'importuner. Il me protège, il me réchauffe, je lui assure en échange le gîte et le couvert.

— Qu'est devenu votre mari ?

Ralia se redressa, les mains luisantes, et retourna délicatement Jifar sur le dos.

— Il a autant de coupures devant que derrière, grogna-t-elle. Heureusement, le verre n'a pas mutilé ce qui fait de lui un homme !

— Il appartient à l'ordre de la Résurrection, dont les frères font vœu de chasteté.

— C'est pitié, un beau garçon comme lui, parfaitement outillé pour donner du plaisir à une dame.

Une vague d’amertume recouvrit Oziel. Condamnée à pourrir lentement de son vivant, elle ne connaîtrait sans doute jamais le plaisir dont parlait leur hôtesse. Elle n’en avait goûté que les prémices avec Ulio. Une nouvelle poussée de colère contre le stratagème de la Résurrection raviva le feu en elle, qu’elle apaisa en reportant son attention sur le ballet envoûtant des mains de Ralia sur la peau de Jifar.

— Mon mari a reçu un coup de poignard dans le cœur il y a de cela six longues années. Il soignait une femme dont le mari, un jaloux maladif, ne supportait pas qu’il l’ausculte et la touche. Un matin, il l’a attendu devant notre maison et assassiné. Mon mari ne s’est pas défendu. Il n’a jamais voulu porter d’arme. Impossible de trouver un homme aussi bon, aussi pacifique, dans tout Arkane. Il refusait de quitter les Labeurs malgré les offres mirobolantes de certaines familles gouvernantes. Nous aurions pu vivre très confortablement dans les Hauts. Il leur répondait qu’ils n’avaient qu’à descendre dans les Labeurs s’ils souffraient de maux que leurs médecins habituels ne parvenaient pas à soigner. Cet onguent, c’est lui qui l’a élaboré. Il ne m’en reste que deux flacons. Nos garçons ne lui ressemblent pas, hélas, et ils ont pillé ses réserves pour revendre ses préparations aux apothicaires des niveaux supérieurs.

Après avoir étalé le baume, Ralia s’essuya les mains dans un tissu.

— Vous ne mettez pas de compresses ? s’inquiéta Oziel.

— Inutile. L’onguent empêche le sang de couler et les germes d’infection d’entrer dans les plaies. Mon mari disait qu’il est préférable de laisser les blessures à l’air. Pas la peine de le recouvrir d’un drap, la fraîcheur fera baisser sa fièvre. Allons…

Des cliquetis et un claquement retentirent en bas avec la puissance de coups de gong. Quelqu’un était entré dans la maison.

— Belle ? tonna une voix grave.

Tendue tout à coup, Ralia posa son index sur ses lèvres pour exhorter Oziel à garder le silence, puis elle lui enjoignit, par gestes et mimiques, de ne pas bouger de la chambre.

— Je descends, cria-t-elle.

Elle sortit, emportant la lampe, et referma soigneusement la porte derrière elle.

L’attente commença, crispante. Jifar dormait paisiblement, ses blessures ne saignaient plus, son visage redevenait enfantin dans l’abandon du

sommeil. Oziel ne pouvait se fier qu'aux sons pour essayer de deviner ce qui se passait en bas. Les rires et les gloussements qui entrecoupaient la conversation de Ralia et de son amant prenaient dans la nuit une résonance cauchemardesque. Elle nourrissait encore quelques doutes sur la fiabilité de leur hôtesse. Lorsqu'ils avaient la fortune à portée de main, les êtres humains étaient prêts à toutes les bassesses, en témoignait la fourberie de Qoram. Cependant, aucune alarme ne se déclenchait en elle ; elle ne ressentait pas le feu annonciateur d'une révélation, d'un danger ou d'une décision cruciale, ce feu qui semblait être le legs du drac après son départ, ce feu qu'elle avait elle-même craché sur Jiun de l'Aigle, ses sbires et leur foueur, Arvidus, sa mère, leur serviteur, leur maison, ce feu qu'elle devait apprendre à maîtriser si elle ne voulait pas être la première victime de sa puissance. Elle n'avait pas eu d'autre choix que de l'utiliser contre des êtres vivants dans le niveau des Marches, mais en le confondant avec sa colère, elle en avait altéré la pureté, l'essence. Elle se remémora la voix chevrotante du gardien de la parole de la Résurrection : *« Le drac peut devenir impitoyable si tu t'en sers à mauvais escient. »* Elle ne reverrait plus le petit reptile ailé, non parce qu'il l'avait abandonnée, mais parce qu'elle n'avait plus besoin de lui ; elle portait le feu en elle, et elle devait apprendre à le maîtriser, ou il finirait par s'éteindre ou se retourner contre elle.

Jifar gémit. La respiration d'Oziel se suspendit. Ralia et l'homme avaient cessé de parler, et la plainte de l'adolescent, bien que sourde, avait froissé le silence profond ensevelissant la maison. Des bruits indistincts retentirent quelques instants plus tard, suivis de craquements réguliers.

Quelqu'un montait l'escalier. Marchait dans le couloir. Une lueur tremblotante se glissa sous la porte, léchant la barre de seuil et l'extrémité des lattes du parquet. La poignée grinça, le battant s'entrouvrit en crissant. Oziel se tint prête à bondir, serrant machinalement le manche de la dague. Elle se détendit lorsqu'elle découvrit le visage rond de Ralia, éclairé par la lumière de la lampe qu'elle tenait levée devant elle.

— Artipex est parti, souffla cette dernière après avoir pendu la lampe au crochet et s'être assise au pied du lit. Il n'était pas censé passer avant la troisième sixte, mais il est venu me prévenir qu'il ne serait probablement pas de retour avant deux jours. Il voulait que nous montions dans l'autre chambre, celle du balcon, pour que nous… enfin, vous devinez de quoi je

veux parler ; je lui ai dit que je n'étais pas disposée, il a un peu insisté, je n'ai pas cédé, et il a fini par s'en aller. Ils sont sur les dents. La chasse à la fille du Drac s'intensifie selon Artipex. Ses yeux brillaient quand il a parlé de la prime : cent mille arks et une belle demeure dans les Hauts.

Oziel posa la main sur le bras de son interlocutrice.

— Je vous fais perdre beaucoup d'argent…

Ralia marqua un silence, songeuse, les yeux perdus dans le vague.

— Je n'ai ni l'envie ni l'intention de partir de cette maison, répondit-elle. J'y ai vécu de beaux moments ; j'y ai une multitude de souvenirs magnifiques qu'aucune fortune ne pourrait remplacer. Remerciez plutôt mon mari : j'ai agi comme il l'aurait fait, c'est ma façon d'être fidèle à sa mémoire.

— Connaissez-vous un moyen discret de gagner les Bas ?

Les yeux de Ralia s'arrondirent.

— Qu'iriez-vous faire dans les Bas ?

Oziel n'eut qu'une brève hésitation : à la lueur de la conversation entre le pétrocle et le servant suprême dans les entrailles de la Désolation, ses ennemis savaient déjà qu'elle tentait de rejoindre Matteo dans les Fonds.

— Les Bas ne sont pas mon but, répondit-elle.

— Vous voulez vous échapper d'Arkane ?

— Je compte retrouver quelqu'un dans les Fonds.

Ralia se redressa.

— Vous savez ce qu'on dit sur les Fonds ? s'exclama-t-elle avec un début d'effroi dans la voix.

Elle glissa sa main dans celle d'Oziel.

— Ce ne sont plus des hommes qui vivent là-bas, mais des monstres, reprit-elle. Ça fait longtemps qu'il est là-bas, ce quelqu'un dont vous parlez ?

— Environ sept ans.

— Vous pensez vraiment qu'il a pu survivre sept ans dans un tel enfer ?

— Je ne le pense pas, j'en suis certaine.

— Ce quelqu'un est proche de vous ?

Les larmes vinrent aux yeux d'Oziel.

— Mon frère aîné. Nous sommes les deux derniers survivants de notre famille.

— Quad Artipex m’a raconté que la famille du Drac avait été anéantie, je ne l’ai pas cru sur le moment. Il me paraissait impossible que les patriarches prennent le risque de briser l’équilibre imposé par les déesses du fleuve et de précipiter Arkane dans le chaos.

— C’est pourtant ce qui s’est passé. Le Drac a été éliminé. J’ai dû tuer un fils de l’Aigle pour m’enfuir. Seul mon frère peut rétablir l’équilibre.

Ralia observa quelques instants Jifar, puis son regard revint se plonger dans celui d’Oziel.

— La cicatrisation est en bonne voie. Mon mari préparait un remède contre la mécrose. Son assassin ne lui a pas laissé le temps d’achever ce qu’il appelait son grand œuvre.

Oziel retira son masque avec une brusquerie rageuse et exposa son visage dénudé à la lumière de la lampe.

— Les rumeurs qui courent dans les Labeurs sont donc vraies, murmura Ralia. Vous vous êtes vous-même inoculé la mécrose pour leurrer les bandes de tueurs lancés à vos trousses.

Elle effleura de la pulpe de l’index les bubons sur les joues de la fuyarde.

— La maladie ne parvient même pas à altérer votre beauté.

— Elle me condamne à une vie d’errance après que nous aurons rétabli l’équilibre.

Oziel ressentit un grand froid. Le froid du désespoir et le feu de la colère se mêlaient étroitement en elle, se succédaient, s’opposaient, comme s’ils se livraient une bataille acharnée dans son corps.

— Ce qu’on fait, on peut toujours le défaire. Si vous vous êtes vous-même infligé la maladie, vous devez savoir comment la combattre.

Oziel désigna Jifar d’un mouvement de tête.

— C’est son ordre qui me l’a inoculée en me donnant un faux remède. Jifar m’a avoué que la Résurrection n’avait jamais trouvé de potion contre la mécrose, que les frères m’avaient mystifiée pour m’inciter à accepter leur proposition.

— Dans quel intérêt ?

— Ils ne parlent pas, ne se montrent jamais en public, mais ils n’ignorent rien de ce qui se passe dans Arkane, des Hauts jusqu’aux Fonds. Ils m’ont affirmé que si nous ne rétablissions pas rapidement l’équilibre, mon frère et moi, Arkane serait détruite, rasée. Ils ont usé de ce stratagème

pour augmenter mes chances d’échapper à ceux qui ont anéanti ma famille et de gagner les Fonds.

Ralia demeura un long moment silencieuse, ses yeux noirs plongés dans une profonde tristesse.

— Demain, à la première heure, j’essaierai de vous faire passer dans les Bas. Je ne vous garantis rien, mais j’ai ma petite idée.

Oziel lui pressa la main avec ferveur.

— Merci pour tout.

Ralia se leva et décrocha la lampe à huile dont la flamme commençait à faiblir.

— Si je vous ai bien comprise, dame, ce serait plutôt à moi de vous remercier. Tous ceux qui vous courent après, comme ce cher Artipex, cherchent fortune, ne se doutent pas qu’ils foncent tout droit vers leur propre ruine. Vos paroles confirment les intuitions de mon mari : il disait qu’Arkane glissait sur une mauvaise pente, que les familles des Hauts passaient leur temps à s’étourdir en fêtes et en querelles au lieu de se préoccuper de leur peuple, que des révoltes éclateraient un jour ou l’autre, que les légions ne parviendraient pas à contenir les foules enragées…

Une vague de nostalgie recouvrit Oziel : le patriarche Nunzio avait prononcé à plusieurs reprises ce genre de discours lors des repas familiaux. Ulio, qui trouvait assommants les propos édifiants de leur père, avait donné des coups de coude à sa sœur en pouffant de rire. Lui ne songeait qu’à explorer avec frénésie les facettes les plus excitantes, les plus dangereuses, les plus amusantes de la vie.

De sa trop courte vie.

Ralia ajouta, avant de sortir :

— Je vous laisserai de quoi manger sur la table de la cuisine, et je fermerai la maison à clef, le temps pour moi de contacter ceux qui pourraient vous faire passer discrètement dans les Bas. Reposez-vous, dame Oziel, demain vous aurez besoin de toutes vos forces.

11

COURONNEMENT

Roi. Le mot suscite bien des réactions. À celui qui rêve d'être couronné roi, je dirai ceci : donner le pouvoir absolu à un seul homme, fût-il le plus sage du monde, se termine un jour ou l'autre par un désastre, pour lui et pour ses sujets. Le système de gouvernement d'Arkane m'apparaît comme la meilleure des solutions. Il repose sur une notion qui m'est très chère : l'équilibre. Confier les rênes d'une cité et d'un pays aussi importants qu'Arkane à un Conseil de sept familles égales en force et en clairvoyance assure aux populations une administration équitable et harmonieuse. Le roi, lui, porte l'entière responsabilité de son territoire sur ses épaules, bien trop frêles pour soutenir un tel poids.

Journal anonyme d'un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

— Quelque chose en vous a changé, mon fils.

Dame Velde ne s'était guère apprêtée pour rendre visite à Noy : elle portait une robe ordinaire et gardait sa chevelure grise dissimulée sous un fichu de laine bleue. Aucun fard, aucun artifice sur son visage conquis par les rides. Elle ressemblait à une vieille femme banale des niveaux inférieurs. Sans doute n'avait-elle pas jugé nécessaire de soigner son apparence pour se rendre au domaine de l'Orbal, une négligence qui illustrait mieux que tout discours le mépris des autres familles régnantes pour le serpent violet. Noy en aurait presque éprouvé de l'empathie pour le

patriarche Amiol. Le visage de dame Elvare lui effleura l'esprit : qu'avait-elle éprouvé la première fois qu'elle était arrivée dans sa nouvelle maison, elle dont la beauté aurait dû lui valoir un mariage prestigieux ? Comment avait-elle supporté son existence dans ce domaine lugubre ? Avait-elle eu beaucoup d'amants ? Combien de ses enfants avaient-ils Amiol pour véritable père ?

Une scène pénible lui revint en mémoire : le corps de dame Elvare secoué de spasmes, en train de se vider de son sang sur le lit, lacéré par les griffes des deux akchas qui les avaient surpris dans la chambre nuptiale. Assassinée par ceux qui allaient devenir les sujets de son amant. On l'avait accusé du meurtre, puis on l'avait disculpé en dénichant un coupable idéal pour permettre à la famille de l'Orbal d'étancher sa soif de vengeance. La vie suivait parfois des méandres tortueux, ironiques.

— Quoi donc, mère ?

Ils s'étaient isolés dans la pièce où le piège d'Adamanta s'était refermé sur lui. Dame Velde, posée plutôt qu'assise sur le fauteuil, plissa les yeux, comme si elle tentait de voir au-delà des apparences.

— Je ne sais pas au juste, je vous trouve plus affirmé. Plus homme…

Bien davantage que vous ne le pensez, dame, se dit-il. *Votre petit dernier va être couronné roi, et il me tarde de voir votre réaction lorsque je me présenterai dans les Hauts à la tête de mon peuple.*

— Le mariage, sans doute, fredonna-t-il en prenant une pomme dans le panier posé sur la table basse.

— Vous êtes heureux ici ?

Noy croqua dans le fruit, dont la saveur mi-sucrée mi-acide lui enchanta le palais.

— À ma grande surprise, je me sens bien dans la famille de l'Orbal et, comme vous vous en doutez, particulièrement avec mon épouse.

— Le domaine du Corridan ne vous manque pas ? Nous ne vous manquons pas ?

Il mâcha un long moment un morceau de pomme en gardant les yeux rivés sur sa mère. Elle lui apparaissait désormais comme une femme prisonnière de rêves absurdes : la réputation de sa maison, de beaux mariages pour ses fils, l'influence grandissante du Corridan dans le Conseil. Elle se débattait comme l'une de ces blattes qu'il écrasait de temps à autre dans les couloirs sombres et malodorants de l'Orbal.

Il s’essuya les lèvres d’un revers de manche.

— Ne serait-ce pas moi qui vous manque ?

Elle posa la main sur l’avant-bras de son fils.

— Ses enfants manquent toujours à une mère. Et le dernier encore plus.

— Vous ne vous êtes pourtant guère débattue pour me garder auprès de vous…

— Noy, l’accusation qu’on portait contre vous me laissait-elle le choix ?

— À aucun moment vous ne m’avez demandé si j’étais coupable. Cette union vous arrangeait.

Il croqua rageusement dans la pomme.

— Votre père et moi estimions important de nous allier avec la maison de l’Orbal…

— Que vous méprisez, coupa-t-il. Au point de vous présenter ici aussi négligée qu’une femme des Bas.

— Ce n’était pas une visite officielle…

— Qu’importe !

Noy repoussa la main de sa mère, se leva et se rendit près de la grande cheminée. Cette entrevue l’irritait, d’une part parce qu’elle l’avait arraché des bras d’Adamanta, d’autre part parce qu’il avait la détestable impression d’être redevenu un enfant.

— Parlez-moi plutôt du Corridan, reprit-il d’un ton plus mesuré.

— Votre père remarche un peu, mais à l’aide d’une canne, et il ne parvient pas à monter seul les escaliers. Il ne siège plus au Conseil, c’est Aroy qui représente le Corridan.

— Depuis le temps que mon cher frère en rêvait…

Dame Velde vint le rejoindre devant la cheminée. Il évita de croiser son regard.

— Je sais que vous avez traversé des moments difficiles, mais les choses vont s’apaiser, et vous serez toujours le bienvenu chez…

— Aucune chance tant qu’Aroy sera vivant ! Il ne m’aime pas, il ne me supporte pas, il a sauté sur le premier prétexte pour se débarrasser de moi, et il ne me permettra jamais de remettre les pieds dans le domaine du Corridan.

— Soyez patient, il finira bien par s’assouplir.

— Qu’il s’assouplisse ou non m’importe peu. J’agirai comme bon me semblera, où et quand je l’aurai décidé !

Il avait craché ces mots avec une violence qui laissa quelques instants dame Velde interdite.

— Votre orgueil vous égare, reprit-elle d'une voix blanche, comme si elle émergeait d'un cauchemar.

— Un conseil que vous devriez appliquer à vous-même : le vôtre m'a conduit dans cet endroit. N'essayez plus de me montrer votre compassion, mère, je ne la crois pas sincère. Vous pouvez repartir tranquille : Adamanta me comble, le reste n'a plus aucune espèce d'importance.

Dame Velde hocha la tête avec une résignation empreinte de tristesse.

— Encore une fois, c'est moi, et moi seul, qui prendrai l'initiative d'une visite, poursuivit Noy. Inutile de donner le bonjour de ma part à mon père, ni à mes frères, ils accordent davantage d'importance à leurs chevaux qu'à ma personne. Nos gens vont vous raccompagner chez vous. Les Hauts sont de moins en moins sûrs.

— Ne vous donnez pas cette peine : une escorte m'attend à l'entrée de l'Orbal.

— En ce cas.

Noy s'inclina et se dirigea vers la porte. Il avait hâte de rejoindre Adamanta, hâte de s'enivrer de son odeur, de caresser sa peau brûlante, de plonger en elle comme on s'immerge dans un bain de félicité. Leurs corps n'avaient plus de limites lorsqu'ils s'enchevêtraient, qu'ils s'unissaient, ils se diluaient dans une chaleur ineffable d'où ils émergeaient pantelants, repus.

Il se retourna avant de sortir, se surprit à ne ressentir aucun élan, aucune tendresse pour cette femme qui l'avait porté dans son sein et nourri de son sang.

— Transmettez ce simple message à mon frère Aroy : si le hasard nous pousse à nous revoir, qu'il évite de me regarder avec le mépris dans lequel il me tient, ou je ne réponds de rien.

Un voile pâle glissa sur le visage de dame Velde, qui, jambes coupées, se laissa choir dans le fauteuil.

— Noy…

Il s'inclina.

— Ma dame.

Il sortit et se rendit d'un pas allègre dans la chambre secrète où l'attendait Adamanta.

Le peuple des akchas s'était rassemblé dans une cavité différente de celle qu'ils avaient découverte quelques jours plus tôt, y compris les petits, que Noy hésitait à appeler enfants.

— N'y a-t-il pas un nom pour désigner leurs rejetons ?

— Kachas, répondit Adamanta.

Ils marchaient, brandissant une torche, dans l'étroite allée qui s'ouvrait devant eux. Il ne ressentait aucune peur, il était seulement incommodé par l'odeur fétide émanant de la multitude.

— Tu en avais déjà vu ?

Adamanta effleura de la main le haut du crâne déjà bosselé d'un kacha minuscule qui était resté au milieu du passage dégagé par les autres. Il semblait fragile avec sa peau très claire, presque translucide, et son allure encore vacillante. Un adulte, sa mère sans doute, le prit dans ses bras. La soudaineté de son geste fit craindre à Noy qu'elle ne le blesse de ses interminables griffes, mais la façon dont elle le regarda et le cajola l'étonna. Le toucha également : la tendresse des mères n'était pas réservée à sa seule espèce, et, même, il ne décelait pas souvent un tel amour dans les yeux des mères humaines.

— Une seule fois, répondit Adamanta. Et il n'y en avait qu'un, déjà assez grand.

Ils marchèrent un long moment pour traverser la multitude. Noy songeait au récit de sa jeune épouse lorsqu'il lui avait demandé comment s'était déroulée sa première rencontre avec le peuple des profondeurs. Elle ne s'en souvenait plus. Elle était trop jeune, probablement en compagnie de son véritable père. Les akchas avaient mémorisé son odeur et l'avaient toujours regardée avec bienveillance, au point que les rihakchas avaient mis deux d'entre eux, Ramna et Carbya, à son entière disposition. Elle avait ensuite rencontré quelques anciens doués de la parole, pour entendre leurs légendes et lui apprendre le pouvoir des minéraux, des racines et des rares plantes qui poussaient dans les entrailles sombres d'Odwir, la mère nourricière. Ils récitaient souvent une stance à un roi humain, qu'ils se transmettaient de génération en génération depuis le premier jour de leur exil dans le ventre profond d'Odwir. Ce roi aurait pu, aurait dû être le père d'Adamanta s'il n'avait pas disparu des Hauts d'Arkane. Elle avait décidé de leur en offrir un. Elle avait cherché, parmi les fils des familles

gouvernantes, celui qui serait digne de régner sur le peuple akcha et dont elle serait la reine. Dame Elvare et elle avaient passé en revue tous les héritiers encore libres des Hauts. Adamanta n'avait évidemment pas informé sa mère de son véritable dessein, elle avait simplement prétendu qu'elle souhaitait s'éloigner du patriarche, et que le mieux, pour la tenir à l'écart de la couche d'Amiol, était de se marier. Dame Elvare s'était empressée d'aider sa fille illégitime, consciente que les autres familles rechignaient à une alliance avec l'Orbal. Elles avaient arrêté leur choix sur deux d'entre eux : Ulio du Drac et Noy du Corridan, deux garçons aux physionomies agréables, cultivés, issus de familles prestigieuses, encore célibataires. Dame Elvare en avait parlé au patriarche, qui avait tiqué avant d'approuver le choix de Noy, mais pas celui d'Ulio, parce que le Drac allait connaître des jours difficiles et qu'on n'investissait pas sur une maison dont la ruine était imminente.

Noy, donc : la mère et la fille le trouvaient beau, distingué, intelligent, vif. Elles avaient mis au point leur stratagème pour le contraindre à accepter leurs conditions. De son côté, Amiol, qui s'était résigné à l'idée de confier sa fille préférée à un autre homme, s'était entretenu avec Augoy pour amorcer un rapprochement entre leurs deux maisons. Le patriarche du Corridan avait contraint le plus jeune de ses fils à se rendre à la cérémonie du sceau donnée par l'Orbal. Adamanta n'avait pas ressenti la moindre contrariété lorsqu'elle avait compris que dame Elvare et Noy étaient devenus amants. Elle pensait même que, sans le désir suscité par sa mère, il se serait débrouillé pour rompre le mariage, au risque de fâcher les deux familles. Elle avait seulement éprouvé une vive inquiétude lorsque dame Elvare avait eu l'idée saugrenue d'essayer la chambre nuptiale avec le nouvel époux de sa fille juste avant leur nuit de noces. Ramna et Carbya l'avaient égorgée et éventrée, mais, par bonheur, ils avaient laissé Noy s'échapper. Acheter la complicité du personnel pour le retrouver et choisir un coupable idéal de substitution s'était révélé un jeu d'enfant. Adamanta s'en était acquittée avec son efficacité coutumière, puis elle avait ouvert à son époux des territoires inconnus, insoupçonnés, envoûtants. Rien ne la détournerait de son but. Mais quel était exactement son but ? À cette question elle ne donnait que des réponses évasives dans lesquelles il discernait une volonté farouche de vengeance contre le Conseil des Sept. Sa

colère avait sans doute un lien avec son véritable père, mais elle n'avait donné aucune explication précise, s'agaçant même s'il insistait.

Ils arrivèrent devant un énorme rocher où se dressaient deux trônes aux lignes épurées et sombres. Des torches avaient été disposées autour de la surface circulaire et plane du sommet. Les rihakchas s'avancèrent à leur rencontre, reconnaissables au premier regard à leur peau aux couleurs passées et à leur démarche plus lente, presque solennelle. Un silence sépulcral, oppressant, baignait la cavité.

Un rihakcha, la femelle menue à la voix relativement douce, se détacha du petit groupe et s'avança vers les deux humains.

— Voici donc le roi que notre peuple attend depuis si longtemps.

Ses mots se suspendirent au-dessus de l'assemblée et se prolongèrent en échos décroissants.

— Voici celui qui a quitté le monde des hommes pour nous rejoindre dans l'obscurité profonde des entrailles de la terre.

La rihakcha s'approcha encore de Noy ; son odeur le frappa de plein fouet.

— Notre peuple a failli périr à plusieurs reprises, mais, chaque fois, notre mère Odwir nous a donné la force de résister jusqu'à ce qu'un roi humain nous apparaisse et que, sous son commandement, nous mettions fin à la malédiction, entreprenions la reconquête de nos territoires et libérions notre père Harana de sa prison de pierre.

Des frissons glacés coururent sur l'échine et la nuque de Noy. Tout au fond de son esprit persistait le sentiment déchirant de trahir les siens. Des questions se frayaient un passage dans le chaos de ses pensées : de quels territoires parlaient les akchas ? Qui les avait maudits et condamnés à l'exil dans les profondeurs du sol ? Qui avait enfermé leur père Harana dans la pierre ? Les yeux de la rihakcha étaient maintenant des puits incandescents dans lesquels il lui était douloureux de plonger. Il lança un regard furtif à son épouse, statufiée à ses côtés. Adamanta semblait elle-même touchée par la tension qu'il ressentait autour de lui, de plus en plus suffocante. Son visage était un masque impénétrable qui estompait sa beauté, sa sensualité, son humanité.

— Noy du Corridan, nous te couronnons roi des akchas, reprit la rihakcha. Pour tes sujets tu seras désormais Prakala, ce qui signifie « le souverain » dans notre ancienne langue ; tu nous guideras contre nos

ennemis, tu nous conduiras dans la lumière, par toi nous respirerons l'air pur de la surface, par toi nous reverrons le soleil, par toi sa grandeur sera rendue à notre peuple, par toi la parole sera redonnée à chacun, par toi notre père Harana recouvrera la vie, par toi notre mère Odwir cessera de pleurer, nous serons unis derrière toi, nous t'obéirons sans faillir, nous en faisons aujourd'hui le serment, Prakala.

Une clameur assourdissante accompagna les derniers mots de l'oratrice. Elle se retourna vers ses pairs et, d'un geste du bras, les invita à la rejoindre. Les sept se regroupèrent devant Noy, sept visages qui se tenaient à moins d'un pied de sa tête, sept regards qui le contemplaient avec une adoration proche de la démence, sept bouches tordues par un rictus en guise de sourire, sept corps contrefaits, sept pelages aux couleurs enfuies.

L'un d'eux leva un objet noir dont la forme vaguement circulaire informa Noy qu'il s'agissait d'une couronne. Les ornements n'étaient que des bouts de ferraille disposés à la verticale sans aucune cohérence ni symbolique apparentes.

— Reçois maintenant ta couronne, Prakala, reprit la rihakcha. Elle nous a été transmise par notre père Harana.

Ils attendaient visiblement qu'il baisse la tête. Il hésita quelques instants, pas certain tout à coup de vouloir se coiffer d'une chose qui avait l'apparence rugueuse d'une pierre ayant traversé les millénaires. Il finit par s'incliner, conscient qu'il était trop tard pour revenir en arrière. Il ne lui restait plus qu'un choix désormais : régner sur les akchas ou subir leur colère. On lui posa la couronne sur la tête. Elle pesait son poids, mais, même si certains des ornements métalliques lui irritaient le crâne, elle n'était pas aussi lourde qu'il l'avait cru. Il put se redresser sans difficulté. L'assemblée salua son nouveau souverain avec un enthousiasme indescriptible.

— Contemple ton peuple Prakala, dit la rihakcha à la voix douce.

Il se retourna. Les akchas sautaient sur place en poussant des hurlements stridents. Il avait l'impression de faire face, dans la demi-obscurité, à un grand corps agité de soubresauts aux milliers de bouches vociférantes. La liesse de ceux qui étaient désormais ses sujets avait quelque chose de puéril. Adamanta les observait également, un sourire indéfinissable sur les lèvres. Ils manifestèrent un long moment leur allégresse, puis, quand ils se furent calmés, que le silence fut retombé sur la

grande cavité, l'un d'eux s'extirpa de la foule et vint se prosterner devant le nouveau roi, marmonnant d'incompréhensibles sons. Bien qu'il fût en tout point semblable à ses congénères, son visage n'était pas inconnu à Noy. L'akcha ne se releva pas après s'être tu.

— Il te supplie de l'exécuter, Prakala, traduisit la rihakcha à la voix douce.

— Pour quelle raison ? Il ne m'a rien fait, protesta Noy.

— Il s'appelle Carbya. Il était l'un des deux akchas mis à la disposition d'Adamanta de l'Orbal, ceux-là mêmes qui t'ont poursuivi pour te tuer. L'autre, Ramna, est mort de la blessure que tu lui as infligée à un œil.

— Ils ne pouvaient pas savoir…

— Maintenant, Carbya sait. Il a commis un acte sacrilège. Tu dois le tuer, Prakala.

— Un roi a le pouvoir de gracier, surtout le jour de son couronnement…

— Il doit d'abord et surtout montrer son autorité, sa fermeté. Carbya attend cela, le peuple attend cela, nous attendons cela. Si tu ne le fais pas, ils n'auront pas confiance en toi.

Un rihakcha lui tendit un objet qui avait la forme grossière d'une épée, du même métal que la couronne. Était-ce vraiment du métal d'ailleurs ? La matière noire avait également l'apparence d'une pierre polie. Noy ressentit une étrange impression lorsqu'il s'en saisit, pas seulement parce qu'il faillit être déséquilibré par son poids, il lui sembla qu'une énergie venue du fond des âges se déversait en lui, il se sentait tout à coup relié à une histoire très ancienne, une histoire de fureur et de sang, le fracas d'une bataille effroyable résonnait en lui, hurlements, geignements, cliquetis, il se demanda s'il n'était pas en train de perdre la raison, si Adamanta n'avait pas versé des poudres hallucinatoires dans son vin ou dans ses repas. Elle le fixait d'un air quasi extatique, toujours avec ce sourire indéchiffrable qui ne parvenait pas tout à fait à la rendre à son humanité. Carbya, agenouillé à ses pieds, tendait le cou pour lui faciliter la tâche. Noy glissa la pulpe de son index sur le fil de l'épée : ce contact pourtant léger avec la lame affûtée suffit à lui inciser profondément la chair. Il colla son doigt contre ses lèvres pour aspirer le sang s'écoulant de la plaie.

— L'épée de justice de notre père Harana, précisa la rihakcha derrière lui. Le symbole de son pouvoir. C'est avec cette lame qu'il exécutait les sentences. Son peuple l'a précieusement conservée après la malédiction.

Noy brandissait en ce moment une arme qui avait traversé les millénaires, une relique des temps d'avant la fondation de la cité, de l'époque légendaire de la geste arkanienne. Qu'elle fût aussi affûtée l'étonna. Il la leva une première fois au-dessus de la tête de Carbya. La rabaissa presque aussitôt. Tuer un être vivant de sang-froid, même s'il n'était pas un homme, l'avait toujours révulsé. Il avait toujours refusé de plonger le couteau dans le cou des animaux à abattre pour les fêtes du domaine. La première fois, son père et ses frères s'étaient moqués de lui et l'avaient traité plusieurs jours d'avorton, de fillette.

Les murmures, puis les grondements qui montèrent de l'assistance incitèrent Noy à brandir de nouveau l'épée. Il devait maintenant tuer cet akcha, ou il serait déchiqueté par une multitude furieuse. Adamanta le fixait avec dureté, se demandant visiblement si elle avait choisi le bon partenaire. Il raffermit sa détermination. Sa vie valait bien celle d'une créature inhumaine. Il lui fallait d'abord revenir vivant des profondeurs de la terre, il serait ensuite temps d'aviser. Maître Ockart ne disait-il pas qu'on doit renoncer à tout jugement moral lorsqu'on est pris dans une situation d'urgence ? Qu'on doit alors confier son existence à son seul instinct de survie ?

Il frappa une première fois. La lame se ficha dans un os ou une vertèbre, une partie dure en tout cas, avec une telle violence que le choc lui engourdit le bras. Il rencontra les pires difficultés à l'en extirper. L'akcha ne broncha pas, n'émit aucun gémissement, aucune protestation. Des gouttes d'un liquide brillant s'échappèrent de la plaie et sinuèrent entre les excroissances de son pelage brun. Noy frappa une deuxième fois, visant un peu plus haut. La lame s'engouffra cette fois sans difficulté dans le cou de Carbya et ressortit de l'autre côté. Le liquide brillant, de couleur ambrée, jaillit en force. La tête roula sur le sol en semant des gouttes scintillantes autour d'elle, le corps s'effondra lourdement aux pieds de Noy qui se recula d'un pas, pas assez rapidement pour éviter d'être aspergé par le fluide vital de sa victime.

Il prit conscience qu'il n'était pas accablé par l'atrocité de son geste, qu'il en éprouvait, au contraire, une profonde satisfaction, de la jouissance presque. Le sang de Carbya perdit rapidement de sa brillance et se transforma en une substance épaisse et brune. Il prit également conscience de la clameur assourdissante qui emplissait la caverne. L'exécution de l'un

d’eux paraissait réjouir le peuple akcha. Son peuple. Il ne discerna aucune face triste devant lui, aucun geste de colère ou de défi, comme si Carbya n’avait été qu’un vulgaire criminel dont la société était ravie de se débarrasser. Il avait simplement exercé son autorité de roi.

Il croisa le regard d’Adamanta et comprit, à son air à la fois complice, cruel et sensuel, qu’il venait de basculer définitivement dans son camp.

Les rihakchas l’escortèrent jusqu’au rocher où se dressaient les deux trônes. Il attendit que sa reine l’eût rejoint pour gravir, en sa compagnie, les marches grossièrement taillées sur l’une des parois du monolithe.

12

EN FAMILLE

Le monstre que tu croises n’est pas ton pire ennemi,
L’être humain que tu regardes avec les yeux
De l’amour n’est pas toujours ton meilleur ami,
Le monstre est parfois ton meilleur ami,
L’être aimé est parfois ton pire ennemi.

Proverbe des rives de l’Odivir,
Pays d’Arkane

— Quelque chose ne me plaît pas…

Depuis qu’ils étaient entrés dans le village de Fouest, Orik jetait d’incessants coups d’œil sur les maisons alignées de chaque côté de la rue centrale.

— Quoi ? releva Renn.

— On dirait que l’endroit est désert.

La chaleur, qui n’avait cessé de grimper depuis l’aube, n’expliquait pas l’absence de vie dans un village où, à chaque sixte du jour, des volées d’enfants criards s’ébattaient d’habitude sous le regard bienveillant des vieux assis sur les bancs de bois des terrasses. Renn avait eu un tressaillement de joie lorsqu’il avait aperçu, du haut de la colline dominant les environs, les alignements familiers des modestes maisons aux toits de chaume. Celle de sa famille était située de l’autre côté du village, légèrement à l’écart, dans un hameau que les autres surnommaient avec un rien de mépris la Bordure. L’Odivir déroulait ses méandres paresseux un peu plus bas.

— La dernière crue, murmura l’apprenti. Elle les a peut-être submergés.

Contrairement aux cités de Kollan ou de Dest, Fouest n'était pas perché au sommet d'une falaise, il surplombait le fleuve d'une perche, une hauteur qui ne le mettait pas à l'abri des débordements. Renn ne se souvenait pourtant pas de scènes d'inondation semblables à celles qu'il avait entrevues en amont de l'Odivir, mais les traces jaunes qui souillaient les murs et les palissades montraient que l'eau avait envahi le village. Ils parcoururent la rue centrale sans croiser âme qui vive jusqu'à l'entrée du chemin qui menait à la Bordure.

— Ta maison est encore loin ? demanda Orik.

— Un quart de lieue…

Une foule de sensations, d'émotions, d'images submergea Renn lorsque, passé les premiers virages au milieu de la lande, ils débouchèrent au-dessus d'un léger creux d'où émergeaient les toitures grises du hameau. Rien n'avait changé depuis son départ, pas même l'odeur, au point qu'il aurait pu se croire de retour de l'une de ces courses qu'on l'envoyait autrefois faire à Fouest. En arrière-plan, la surface grise et scintillante de l'Odivir évoquait une gigantesque coulée de métal fondu. Les maisons, une quarantaine au total, se regroupaient en carré de part et d'autre d'une large artère parsemée d'ornières encore emplies de l'eau des pluies des jours précédents. L'apprenti ne décela pas, sur les façades, les traces de l'inondation qui avait touché le village. Orik scruta un long moment le hameau et ses environs du regard.

— Il y a de la vie là-bas, dit-il en tendant le bras en direction d'une silhouette qui émergeait de la lande.

L'allure tressautante de celle-ci, celle d'une vieille personne sans doute, n'éveilla en Renn aucune réminiscence, aucun écho ; ce n'était pas celle de sa grand-mère en tout cas.

— C'est toujours aussi calme, chez toi ?

— Normalement, il y a des cris, des bruits, des bêtes et des gosses qui courent un peu partout, murmura Renn. Il a dû se passer quelque chose.

Orik se saisit de son espadon.

— Conduis-moi à ta maison.

— Si tu arrives avec ça, tu vas les effrayer…

— Qu'ils aient un peu peur ne me dérange pas.

Ils dévalèrent le chemin légèrement en pente jusqu'aux premières habitations. La silhouette qu'ils avaient aperçue quelques instants plus tôt

surgit d’une ruelle perpendiculaire. Un vieil homme chenu, dont les rides semblaient quadriller son front et fendre ses joues en deux, vêtu à la façon des paysans des rives, pantalon et tunique mille fois ravaudés d’un gris enfui, pieds nus. Il s’immobilisa et leva sur ses vis-à-vis des yeux délavés, comme trempés trop longtemps dans l’eau du fleuve. Son regard s’attarda un moment sur Renn, puis sur l’espadon d’Orik.

— Serais pas Renn, le fils de Pirr, mon gars ? finit-il par demander d’une voix enrouée.

L’apprenti hocha la tête. Le vieillard déplia son bras derrière lui sans se retourner.

— Vont être rudement contents de te revoir, les tiens. Te souviens pas de moi ?

Renn eut beau dévisager son interlocuteur, il ne parvint pas à lui associer un nom ou un souvenir.

— Bah, c’est bien normal, pourquoi un gars comme toi se serait soucié d’un vieux comme moi ?

— Pourquoi on ne voit personne dehors ? demanda l’apprenti.

Le vieil homme se racla la gorge et se détourna pour cracher.

— J’en sais foutre rien, j’étais parti relever mes pièges depuis cinq ou six jours.

Il se déplaça sur le côté pour exhiber sa gibecière bien garnie.

— J’ai même cru un instant à une épidémie de dormante, reprit-il, mais pense plutôt que c’est la trouille qui les tient chez eux.

— La trouille de quoi ?

— Est-c’que je sais, moi ? La dormante, une autre épidémie, les questeurs, la légion, la sécheresse, la pluie, les pirates du fleuve… Quand on est trouillard, un pet de mouche suffit à vous épouvanter !

La liberté de ton et la virulence du vieillard, insolites dans un monde où la réserve, voire le secret, était la norme, ramenèrent Renn quelques années en arrière. Il se souvint d’une conversation entre son père et sa mère au sujet d’un villageois malfaisant surnommé Suclet, du nom d’un poisson à la chair savoureuse très difficile à pêcher parce que totalement imprévisible dans ses réactions. Les gens le considéraient comme un voleur doublé d’un jeteur de sorts.

— Tu ne serais pas celui qu’on appelait Suclet ?

Le vieil homme parut pris au dépourvu, presque tétanisé, par la question de Renn.

— La mémoire te revient, mon gars, reprit-il d'une voix sourde. On a dû te raconter pas mal de choses à mon sujet. On m'appelle plus comme ça, maintenant. Pas devant moi en tout cas. Le dernier qui s'y est essayé doit se souvenir de moi chaque fois qu'il s'assoit. La seule qui accepte de temps en temps de faire une causette avec moi, c'est ta grand-mère, Anaïth.

Renn tressaillit en l'entendant prononcer le nom de son aïeule.

— Comment va-t-elle ?

Le vieil homme haussa les épaules.

— Elle a été bien malade, mais j'ai cru comprendre qu'elle avait survécu. Tant mieux, je l'ai toujours bien aimée depuis qu'on est gosses. Avec elle, j'aurais sans doute accepté de me marier. Bon, vous laisse à vos retrouvailles, la viande commence à boucaner dans ma gibecière.

Il cracha une deuxième fois avant de se remettre en marche et disparaître à l'angle du silo cent fois rafistolé où était entreposé le ghoor.

Ils atteignirent la maison de la famille de Renn sans croiser personne d'autre. Le calme devenait pesant, oppressant, comme s'il dissimulait une multitude de menaces. Orik saisit l'apprenti par l'épaule et souffla :

— J'entre en premier. Toi, tu restes ici jusqu'à ce que je te fasse signe de me suivre.

— Mais…

D'un geste péremptoire, le guerrier lui intima de se taire, s'avança vers la grossière allée qui servait de péristyle, se colla contre la porte d'entrée et, l'oreille plaquée au panneau de bois de roseau, resta un instant à l'écoute. Puis il actionna lentement le loquet métallique et, poussant l'huis d'un violent coup d'épaule, se rua à l'intérieur de la maison. Des hurlements de terreur déchirèrent le silence, aigus, poussés sans doute par des enfants ou des femmes. La voix grave d'Orik les interrompit comme un fracas soudain égaille les oiseaux.

— Tu peux venir, cria le guerrier.

Renn le rejoignit dans la maison. Cinq silhouettes épouvantées s'étaient regroupées devant la cheminée. S'il identifia immédiatement sa mère, il lui fallut un certain temps pour reconnaître ses trois sœurs. L'une d'elles, l'aînée, tenait par la main un enfant âgé d'environ un an et demi. Il se souvint que ses parents avaient parlé d'elle comme d'une fille perdue, d'une

traînée. Il n’en avait pas compris les raisons à l’époque ; elles lui paraissaient évidentes à présent. Il ne décela aucune étincelle de joie dans les yeux des femmes de la famille. Même résignation dans le regard, même attitude soumise et peureuse, comme s’il n’avait jamais quitté la maison. L’absence de sa grand-mère l’emplit d’inquiétude.

— N’ayez pas peur d’Orik, c’est un ami, déclara-t-il en s’efforçant de sourire.

Elles ne réagirent pas dans un premier temps. Il s’approcha d’elles. Sa plus jeune sœur s’anima enfin.

— Tu as changé, Renn.

— Toi aussi, Palith.

Il s’abstint d’ajouter qu’elle avait changé seulement sur le plan physique, que, pour le reste, on pouvait tout de suite remarquer qu’elle reproduisait à la perfection le modèle de la femme des rives, condamnée à supporter un homme brutal, à travailler du matin au soir comme une bête de somme. Il n’y avait déjà plus de vie en elle. Était-elle déjà mariée ? Renn se remémora Yseh, la jeune paysanne qui lui avait enseigné les choses de l’amour et qui avait sacrifié sa jeunesse, sa beauté, sa sensualité sur l’autel du labeur et de l’âpreté.

Palith n’osait maintenant plus fixer son frère. La tête baissée, elle contemplait les dalles de pierre avec l’obstination d’un enfant fautif morigéné par un adulte. Sa robe grise n’était plus qu’un assemblage de tissu aux coutures craquelées, la moitié des passants destinés à la maintenir relevée dans les champs inondés de ghoor s’étaient arrachés, mais sans doute ne l’estimait-on pas encore assez usée pour lui en confectionner une nouvelle.

Renn se dirigea vers sa mère. Elle releva la tête et le dévisagea sans desserrer les lèvres. Elle ne lui avait jamais témoigné d’affection, mais, après ces deux ans de séparation, il discernait d’autres sentiments en elle, une colère sourde, de la haine presque.

— Tu n’es pas contente de me revoir ?

Elle soupira bruyamment avant de répondre, d’une voix sèche :

— Pourquoi es-tu parti de chez ton maître ?

— Maître Hauhorn est mort, assassiné. Orik et moi nous rendons à Arkane pour prévenir les familles gouvernantes qu’une armée venant du Nord s’apprête à déferler sur le pays et sur la cité.

— Des menteries tout ça ! grogna sa mère.

— Votre fils ne ment pas, intervint Orik.

Elle lui jeta un regard mauvais.

— D'où viens-tu, toi ? cracha-t-elle. C'est toi qui l'as entraîné dans cette histoire, toi qui as peut-être tué son maître.

L'enfant de la sœur aînée se mit à vagir, terrifié par les vociférations de sa grand-mère. Se contenant pour ne pas libérer les larmes qui lui venaient aux yeux, Renn bredouilla :

— Où est mon père ? Où sont mes frères ?

— Ils travaillent dans les champs, comme tous les jours.

— Les champs sont encore en eau, nous n'y avons vu personne.

— Est-c'que j'en sais, moi ? grogna sa mère. Ils sont peut-être allés à la chasse.

— Et Anaïth ? Où est-elle ?

Ce fut Palith qui répondit.

— Tu es arrivé trop tard, Renn.

— Tu veux dire qu'elle est…

— Partie, coupa sa mère. La fièvre l'avait affaiblie.

— Le vieux Suclet m'a pourtant dit…

— Tu ne vas tout de même pas croire les sornettes de ce mangeur de crapauds ! On a confié le corps de ta grand-mère au fleuve pas plus tard qu'hier. Le village est encore en deuil.

Renn eut la nette impression qu'elle mentait, mais son jugement était peut-être faussé par son refus d'accepter la mort de la seule personne à lui avoir donné de l'affection dans cette maison imprégnée d'une odeur indéfinissable de décomposition, de tristesse et d'ennui.

— Partons, Renn, dit Orik. Nous n'avons plus rien à faire ici.

L'apprenti dévisagea chacune de ses sœurs. L'aînée prit son enfant dans les bras, la cadette feignit de s'intéresser à son neveu ou à sa nièce, seule Palith soutint son regard et lui adressa un sourire chaleureux. Il se mordit la lèvre inférieure pour ne pas éclater en sanglots et suivit Orik qui se dirigeait déjà vers la porte. Au moment où ils allaient sortir, un cri déchira le silence, provenant de l'étage supérieur. Renn s'immobilisa : la voix, rauque, lui semblait familière. Les larmes trop longtemps contenues roulèrent sur ses joues. D'autres bruits retentirent, plus sourds, comme si on s'agitait sur le plancher.

Il se tourna vers sa mère et ses sœurs pétrifiées.

— Qui est là-haut ?

— Personne, jura sa mère, une affirmation démentie par la tension qui avait soudain figé ses traits.

— J'ai pourtant cru entendre la voix de ma grand-mère. Et elle n'est pas seule. Pourquoi m'as-tu dit que vous aviez confié son corps au fleuve hier ? Que se passe-t-il, ici ?

Il sentit dans son dos la présence rassurante d'Orik revenu sur ses pas.

— Fuis, Renn ! hurla Palith.

— Tais-toi donc, idiote ! glapit sa mère.

Les vagissements stridents de l'enfant se mêlèrent au son grave et prolongé d'une trompe puis à un grondement continu.

— Pourquoi tu…

— Nous sommes tombés dans un piège ! rugit Orik.

Renn comprit, à la mine désespérée de Palith, que sa famille l'avait trahi. Il lança un coup d'œil à l'extérieur : un cordon de légionnaires en uniforme noir armés de lances et de boucliers scintillants s'était réparti de part et d'autre de l'allée de terre vaguement empierrée qui desservait la maison. Des grincements, des craquements, des claquements, des cliquetis s'associèrent au vacarme. Des hommes dévalaient l'escalier, des légionnaires, qui se déployèrent devant l'apprenti et le guerrier, équipés de lances, de glaives et de boucliers.

Orik leva son espadon, prêt à en découdre, Renn tira également son épée. Un homme s'introduisit dans la maison, un officier de la légion, reconnaissable au cimier de son casque et à son plastron métallique. Épaules larges, mâchoires carrées, menton volontaire, yeux bleus perçants, faciès rude, tanné, le genre d'homme à ne pas s'embarrasser de fioritures. Il toisa Orik et Renn avec un rictus.

— Rengainez vos épées, vous n'avez aucune chance, nous sommes plus d'une centaine.

Il avait prononcé ces mots avec un calme presque dédaigneux, ne concevant visiblement aucun doute sur la suite des événements.

— Vous avez parcouru un bon bout de chemin après votre rencontre avec le légat Tyho, mais il s'arrête ici.

— Nous n'avons commis aucun crime, protesta Renn.

— Les jeteurs de sorts de ton genre n’ont pas leur place dans le pays d’Arkane.

— Nous ne sommes pas des jeteurs de sorts.

— Il faut en être un pour avoir réussi à nous échapper depuis une dizaine de jours.

Palith, en grande partie occultée par la haie de légionnaires, pleurait à chaudes larmes tandis que sa mère continuait de le fixer avec une froideur désespérante.

— Si c’est moi que vous cherchez, emmenez-moi, mais laissez partir Orik : il est simplement venu prévenir les familles gouvernantes qu’une redoutable armée est sur le point d’envahir le pays d’Arkane…

— Balivernes !

La voix avait cette fois retenti dans le dos de Renn. Deux légionnaires s’écartèrent pour laisser passer une silhouette que Renn reconnut à l’instant. Ce crâne chauve, ce regard malfaisant, ces lèvres à la finesse tranchante, cette longue tunique écrue arborant le glaive pourpre entre les deux plateaux d’une balance noire appartenaient au légat Tyho, le questeur qu’ils avaient croisé au sortir du village d’Yseh.

— Comme on se retrouve, mes seigneurs… La stratégie ne s’accommode pas, ou mal, avec les attachements affectifs. J’avais parié que tu ne pourrais pas t’empêcher de passer voir les tiens lors de votre escale à Dest. Plutôt que de vous attendre au port, j’ai préféré m’installer confortablement dans ta maison.

— Que vous ai-je fait ? demanda Renn.

Le questeur éluda la question d’un revers de main négligent, avant d’y répondre, comme frappé soudain par une pensée.

— À moi, rien, mais tu sembles en déranger quelques-uns, en haut lieu.

— En quoi puis-je les déranger ? Je ne suis qu’un fils de paysan des rives.

L’enfant s’étant apaisé dans les bras de sa mère, les courtes périodes de silence n’étaient désormais plus bercées que par les sanglots étouffés de Palith.

— J’exécute seulement les ordres, et si je les exécute bien, je recevrai une belle récompense.

— Vous en ferez quoi lorsque l’armée des Conquérants du Nord aura détruit Arkane ?

— Cette histoire est ridicule : quel fou oserait traverser le massif de l'Ostian pour s'en prendre à Arkane ? Notre cité est inexpugnable.

— Aucune cité ne l'est, intervint Orik.

Le guerrier avait gardé son espadon levé devant lui. Renn guetta dans ses yeux, sur son visage, le réveil des entités qui le possédaient.

— Je ne crois pas avoir sollicité ton avis, rétorqua le questeur d'une voix fielleuse. Je ne discute pas avec un homme qui brandit sur moi une lame.

— Je pourrais te décoller la tête bien avant que tes hommes aient eu le temps de te protéger.

Le questeur s'approcha de lui d'une allure provocante.

— Tu peux, bien sûr, tu peux tuer aussi plusieurs de mes légionnaires, mais tu seras vaincu, tôt ou tard, et ton ami, le petit sorcier, et toute sa famille finiront crucifiés sur les planches de leur village.

— Qu'avez-vous fait de mon père ? s'inquiéta Renn.

Tyho éclata de rire.

— Ton père ? Il est là-haut, avec tes frères, avec ta grand-mère, une sorcière elle aussi, qui a bien failli tout gâcher. Il attend tranquillement sa récompense, elle fera de lui l'un des hommes les plus riches des rives de l'Odivir.

— Je ne vous crois pas !

L'apprenti savait pourtant que le légat lui disait la vérité, que son père l'avait vendu comme une bête à la foire, que sa famille tout entière avait comploté pour le faire arrêter et probablement exécuter. Ses forces l'abandonnèrent, ses jambes flageolèrent, mais il puisa dans ce qui lui restait d'énergie et de fierté pour ne pas s'effondrer.

— Je vous demande une seule chose, murmura-t-il. Laissez repartir Orik chez lui.

— Hors de question, mon jeune ami. Ce n'est qu'un déserteur, qui a tué un nombre élevé de légionnaires et plusieurs habitants du pays d'Arkane. Il subira le sort de tous les criminels : la crucifixion.

Renn ne discerna aucune peur dans les yeux d'Orik, étrangement serein, et reprit courage.

— Pourrais-je au moins voir ma grand-mère ?

— Jetez vos armes d'abord.

Les deux épées roulèrent aux pieds du questeur, dont le sourire triomphal ne parvint pas à dérider le visage lugubre. Il ordonna à ses hommes d'attacher les deux captifs. On leur entrava les pieds à l'aide d'une courte chaîne terminée à chaque extrémité par de larges cercles de fer qu'on ferma à l'aide d'une tige, puis on leur lia les mains dans le dos avec des bracelets également métalliques. Les légionnaires durent s'acharner pour réussir à comprimer les poignets d'Orik dans les mâchoires de fer.

— Tu peux maintenant aller voir ta grand-mère, reprit le questeur avec une magnanimité qui ne lui ressemblait pas. Pas seul. Mes hommes t'accompagneront. Elle sera sans doute ravie de te revoir.

D'un mouvement de tête, il fit signe à trois de ses hommes d'escorter le prisonnier à l'étage du dessus. Renn se dirigea d'une allure maladroite vers l'escalier. Les marches n'étaient heureusement pas très hautes, et la longueur de la chaîne suffit à lui permettre de gagner le premier étage, précédé par un légionnaire et suivi de deux autres. Le palier n'avait pas changé, toujours les mêmes portes de bois vermoulu, toujours la même pénombre, toujours la même odeur. Renn flottait entre la joie de revoir Anaïth et le désespoir d'avoir été livré au questeur par sa propre famille. Son avenir lui importait peu. Il n'éprouvait aucune peur. Son seul regret, s'il était crucifié par le questeur, serait de ne pas avoir réussi à préserver les connaissances transmises par maître Hauhorn. L'enchantement s'éteindrait avec lui.

Anaïth, allongée sur son petit lit, n'était pas seule dans la pièce minuscule. Le père de Renn s'y trouvait également, ainsi qu'un de ses frères.

— Pas longtemps a dit le questeur, grogna un légionnaire avant de sortir.

Anaïth releva la tête, et son regard, d'abord éteint, s'éclaira.

— Renn, s'exclama-t-elle avec la mine extasiée d'une enfant.

Il s'avança de deux pas sans accorder la moindre attention à son père et à son frère.

— Grand-mère, balbutia-t-il.

Il voulut, en un geste réflexe, la prendre dans ses bras, mais les entraves l'en empêchèrent. Il se laissa choir sur le bord du lit et s'efforça de sourire.

— J'aurais bien voulu t'embrasser, mais je ne peux pas, souffla-t-il.

— Peu importe, ta seule présence me comble.

La voix enrouée d'Anaïth peinait à s'échapper de sa bouche. Il contempla la vieille femme tellement usée qu'elle ressemblait maintenant à un squelette enveloppé d'une peau craquelée. Ses rides profondes étaient les stigmates d'une existence placée sous le signe de la rudesse, du dévouement, de la frustration et de l'ingratitude.

— Je peux maintenant partir en paix.

Anaïth posa sa main aux veines saillantes sur la cuisse de Renn. La chaleur qui s'en dégageait l'apaisa, le lava de sa tristesse, le consola, comme si, par la paume de sa grand-mère, se déversait en lui la quintessence de son être.

Elle lui fit signe de se pencher sur elle.

— Je pars en me disant que l'humanité ne se résume pas à ces crétins, ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs…

Sa voix n'était plus qu'un souffle, une flamme fragile, le fil ténu qui la retenait à la vie.

— Tu es devenu un enchanteur, n'est-ce pas ?

Une nuance d'inquiétude dans sa question.

— Grâce à toi, répondit-il à voix basse. Comment le savais-tu ?

— J'ai vu une pierre changer de forme quand tu es passé devant elle… Il faut… il faut que tu leur échappes, que tu accomplisses ton destin.

— Tu connais mon destin ?

Elle se redressa dans un ultime effort, jusqu'à ce que ses lèvres frôlent l'oreille de Renn.

— Arkane…

— Quoi, Arkane ?

— Elle est en train de s'effondrer… de…

Un spasme violent la secoua de la tête aux pieds, une longue exhalaison s'échappa de sa bouche entrouverte, et elle retomba, inerte, sur le lit. L'apprenti resta un long moment blotti contre elle, baigné dans son odeur et sa chaleur, en proie à un chagrin vertigineux.

Quelqu'un le tira par l'épaule et le contraignit à se redresser.

— Pas la peine de rester là, elle ne reviendra pas.

Renn n'eut pas besoin de se retourner pour savoir à qui appartenait ce timbre rugueux, aussi désagréable qu'un fer rouillé frotté sur une pierre.

— Tu ferais mieux de descendre au lieu de te donner en spectacle.

L’apprenti se leva et se planta devant son père, dont les traits marqués et les yeux bruns n’exprimaient aucune affection, pas même un vague intérêt.

— C’est vrai que toi, tu préfères l’obscurité au spectacle, répliqua-t-il d’un ton calme. Dans l’obscurité, on ne peut pas voir la honte sur son visage quand on vend son propre fils à son pire ennemi.

Une gifle claqua sur sa joue et faillit le déséquilibrer. Un goût de sang lui emplit la bouche.

— Tu n’es pas mon fils, rugit son père. Seulement un démon qui parle à travers toi. Si je t’ai livré au questeur, c’est pour le bien de tout le monde.

— Tu comptes partager les dix mille arks avec les autres villageois ?

Le frère de Renn figé dans un coin de la petite chambre gardait la tête baissée. Les traits de son père se crispèrent.

— Ils m’ont parlé de mille, pas de dix mille, murmura-t-il.

— Je ne vaux donc que mille arks à tes yeux ?

— Tu vaux pour ce que tu m’as coûté : à cause de toi, j’ai perdu pratiquement deux mois de travail, et j’ai failli me faire tuer vingt fois. Et toi, pour me remercier, tu deviens un jeteur de sorts, tu t’acoquines avec un démon étranger et tu défies les familles régnantes d’Arkane.

— Qu’est-ce qu’on t’a raconté d’autre à mon sujet ?

— Que toi et ton acolyte, vous avez semé la mort partout où vous êtes passés.

— Comment ont-ils fait le lien avec notre famille ?

Le père de Renn réfléchit quelques instants en grattant son menton ombré de barbe.

— J’ai entendu dire que des gens venus d’Arkane cherchaient un apprenti ensorceleur de pierre venu du massif de l’Ostian et accompagné d’un déserteur étranger. Je suis allé voir le commandant de la légion de Dest, et lui ai dit qu’il s’agissait peut-être de mon fils. Le questeur est arrivé un jour plus tard et m’a posé tout un tas de questions sur toi. Il m’a promis d’épargner nos récoltes si nous l’aidions à te capturer. C’est fait : grâce à moi, le village ne subira plus jamais la loi des questeurs.

Au fond de lui, Renn ne pouvait pas en vouloir à son père : n’importe quel paysan des rives aurait agi de la même manière, songeant d’abord à ses récoltes, à ses champs, plutôt qu’à l’intérêt de sa famille. Les mille arks serviraient sans aucun doute à acheter de la terre, à agrandir le domaine, à produire davantage de ghoor ; ils travailleraient encore plus, courbés sur le

limon, jusqu’à ce que la mort les emporte. À condition, toutefois, que le questeur tienne ses promesses.

Un légionnaire s’engouffra dans la pièce.

— On t’a déjà laissé trop de temps.

De la hampe de sa lance, il contraignit Renn à se diriger vers le palier. Avant d’emboîter le pas au soldat, l’apprenti enveloppa d’un ultime regard Anaïth, qui semblait plongée dans un profond et paisible sommeil.

13

BANTRIES

Les bantries sont sept, comme les sept familles gouvernantes, et, comme les familles gouvernantes, elles passent une grande partie de leur temps à s'affronter pour occuper la meilleure place, pour prospérer, pour gagner en puissance et en prestige. Mais, contrairement aux familles, elles peuvent être substituées si l'une d'elles vient à être anéantie par une autre. Se déroulent alors des batailles féroces entre prétendants, à l'issue desquelles le vainqueur se proclame nouvelle bantrie. C'est, davantage qu'une tradition, un mécanisme implacable qui repose en grande partie sur l'équilibre et les intrigues – encore une similitude avec les familles des Hauts […] Les bantriers font régner un ordre impitoyable dans les Labeurs. Ils prélèvent leur propre impôt et exercent leur propre justice, constituant de fait un véritable pouvoir parallèle. Les bantries sont-elles dangereuses pour les familles gouvernantes des Hauts ? Je ne le crois pas, je pense au contraire qu'elles sont les alliées objectives du pouvoir officiel des Labeurs, car elles maintiennent une certaine cohérence et garantissent une forme de tranquillité à la population qui serait, autrement, sans cesse agressée par des margoulins de petite envergure. Paradoxalement, la violence et la cruauté des bantries engendrent une terreur qui dissuade la canaille ordinaire et les apprentis coupe-jarrets de s'aventurer sur leurs territoires. Je suis même intimement persuadé qu'elles sont en liaison permanente avec le légat du niveau, j'en veux pour preuve la présence plus que discrète des légionnaires et l'absence

étonnante des planches de crucifixion communes aux autres niveaux.

Journal anonyme d’un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l’Ours,
Arkane

— Nous sommes bientôt arrivés.

Kiok marchait une dizaine de pas devant le petit groupe. Il s’arrêtait par moments, intimait aux autres, à grand renfort de gestes, de se cacher dans une cour d’immeuble ou derrière le contrefort d’un mur, le temps que passe une escouade de légionnaires ou une troupe de sicaires. Les étoiles, éclipsées lors de la brève première saison des pluies, brillaient de tous leurs feux et dispensaient une clarté étonnamment puissante. Les Labeurs endormis baignaient dans un silence profond, parfois brisé par un brouhaha, le cri d’une cracasse ou les éclats de voix d’une poignée de soudards sortant d’une taverne ou d’une maison close. Ils n’avaient fait aucune mauvaise rencontre depuis leur départ au début de la nuit.

Jifar suivait l’allure sans donner de signes de faiblesse. L’onguent de Ralia avait accompli des miracles : il avait suffi de deux jours pour que ses plaies se referment et cicatrisent, pour qu’il se lève et marche sans ressentir la moindre gêne. Aussi, lorsque le dénommé Kiok s’était présenté à la nuit tombée, l’adolescent avait affirmé à Oziel qu’il était prêt à l’accompagner dans les Bas. Ralia les avait prévenus que l’émissaire du réseau des passeurs clandestins pouvait venir les chercher d’un jour à l’autre et que s’ils ne le suivaient pas tout de suite, ils devraient attendre longtemps avant qu’une nouvelle chance se présente. Elle leur avait remis la somme de deux cents arks, le coût du passage, et fourni de nouveaux vêtements – robe vert sombre, cape noire, masque blanc et rigide pour Oziel, chemise, gilet, pantalon et bottes pour Jifar –, ainsi qu’un sac de vivres.

— Je ne sais comment vous remercier, avait balbutié Oziel avant d’étreindre leur hôtesse.

— C’est à moi de vous remercier, avait protesté cette dernière avec un sourire triste, les larmes aux yeux. Pendant deux jours, j’ai eu les enfants que j’aurais aimé avoir. Peut-être nous reverrons-nous un jour, je le souhaite de tout mon cœur.

Jifar avait à son tour embrassé Ralia avant de rattraper Oziel et de rejoindre en sa compagnie la femme et les deux hommes qui attendaient dans la rue.

Ils longeaient la paroi concave du gigantesque socle porteur depuis un long moment lorsque des cris retentirent un peu plus loin. Kiok s'immobilisa, resta un temps à l'écoute, puis revint vers le groupe. Âgé d'une vingtaine d'années, il ressemblait, avec son visage pointu, ses pommettes saillantes et sa tignasse emmêlée, à un leybrat, un petit animal secret qui avait peu à peu colonisé les différents niveaux d'Arkane.

— On va attendre un petit moment ici, murmura-t-il.

— Dangereux, protesta un homme d'une voix étouffée dans laquelle perçaient des éclats de colère.

— Ce serait plus sûrement dangereux de continuer, repartit Kiok d'un ton plus dur. On risquerait de se mettre dans de sales draps. Faites ce que je dis ou tentez votre chance seul.

— Le passeur ne nous attendra pas…

— Si on arrive trop tard, il faudra remettre ça à une prochaine fois. Pas le choix. À moins que vous ne tentiez votre chance par le Laz.

Les yeux sombres de l'homme, un quadragénaire au visage émacié et à la mine sinistre, flamboyèrent, mais il ne répondit pas. Le deuxième homme et la femme, un couple visiblement, se tenaient derrière lui, pâles, en proie à une inquiétude presque palpable. Oziel se demanda par quel concours de circonstances ces deux-là, qui respiraient l'honnêteté, la simplicité, avaient été amenés à recourir aux services d'un réseau de passeurs clandestin. La main de la jeune femme serrait convulsivement l'avant-bras de son compagnon. Elle n'avait pas encore passé la trentaine ; son visage, rond, blanc, lisse, encadré de cheveux roux, ne proposait qu'un début de double menton comme signe de vieillissement. Oziel croisa son regard et lui sourit, éprouvant un sentiment qui ne l'avait que rarement effleurée jusqu'alors, une complicité immédiate avec une inconnue, une envie de connaître son histoire, d'échanger avec elle des confidences, comme avec une vieille amie en qui on place toute sa confiance. La jeune femme ne lui retourna pas le moindre signe de connivence ; Oziel en fut déçue, avant de se souvenir que son masque occultait son visage.

Les bruits se rapprochèrent, les vociférations, les cliquetis, les hurlements de rage ou de douleur donnaient à penser qu'on se battait un peu

plus loin.

— Un règlement de compte entre deux bantries, peut-être, murmura Kiok.

— Bantries ? releva Oziel.

— Vous venez de quel monde, dame ? Des clans rivaux qui veulent prendre le contrôle du niveau. Ils sont sept, comme les familles gouvernantes, mais ce sont eux qui font la loi ici, pas les culs propres des Hauts.

Elle se souvint qu'Arjo lui avait appris cette expression ordurière couramment utilisée dans les niveaux inférieurs pour dépeindre les résidents des Hauts. Une chaleur pour l'instant modérée se déployait dans son corps, annonciatrice de danger. L'émissaire du réseau des passeurs connaissait-il son histoire ? N'allait-il pas la livrer à l'un des clans dont il parlait pour partager les dix mille arks de récompense ? Elle lut, dans le regard soucieux de Jifar, qu'il était traversé par les mêmes interrogations.

— Les bantriers sont de vrais salopards, ouais ! grommela l'homme à la mine sinistre. Vaut mieux pas avoir affaire à eux.

Il se tourna vers Oziel.

— Vous savez ce qu'ils font à leurs ennemis ?

Bien qu'elle n'eût pas très envie de le savoir, il continua, avec un ricanement :

— Ils les découpent en commençant par le petit doigt de la main, puis les autres doigts, un par jour, puis ils continuent par les pieds, ils tranchent ensuite les oreilles, les bourses, le dard, ils s'occupent après ça de la langue et des yeux et, pour finir, ils les éventrent et les laissent crever dans leurs propres tripes.

— Quelle horreur ! s'exclama la jeune femme rousse en se serrant contre son compagnon.

— Pas si fort, gronda Kiok. S'ils nous trouvent, c'est à nous qu'ils s'en prendront. Et ils s'occuperont en premier des femmes.

— Oh elles ? Elles ne risquent pas grand-chose, précisa l'homme à la mine sinistre. Elles deviennent leurs esclaves jusqu'à ce que, lassés d'elles, ils les expédient dans les bordels des Bas.

Les cris, les ahanements, les cliquetis et les plaintes s'espaçaient, signe que la bataille touchait à son terme.

— Comment savez-vous tout cela ? s'étonna Oziel.

Les yeux noirs et luisants de l'homme à la mine sinistre se braquèrent de nouveau sur elle, avec une telle dureté qu'elle eut l'impression d'être transpercée par deux flèches enduites de venin.

— Aïhap, pour vous servir. Pourquoi croyez-vous que j'aie fait appel à un réseau de passeurs ? J'étais un salopard moi aussi. Je suis l'un des derniers survivants d'une bantrie.

Il remonta d'un geste brusque la manche de son manteau, exhibant un motif tatoué à l'encre rouge sur son avant-bras : un croissant de lune, trois étoiles et un ensemble de traits et de cercles sans signification évidente.

— J'appartenais à la bantrie des Nocturnes, reprit-il. Nous avons pratiqué ce genre de supplices, nous l'avons également subi. Nous avons perdu contre les Gabots ; ils nous ont démantelés, anéantis. S'ils me retrouvent, je passerai un sale moment, pour sûr. Des bandes s'affrontent déjà pour prendre notre place. Une bataille entre prétendants, voilà ce qui est en train de se passer un peu plus loin. Les vraies bantries ne s'affrontent jamais dans les rues comme les assassins ou les soudards, elles règlent leurs affaires entre elles.

— Ils ne craignent pas les légionnaires ? s'étonna Oziel.

Aïhap éclata de rire.

— Dans les Labeurs, ce sont les légionnaires qui craignent les bantries ! Ils laissent faire tant qu'elles font régner l'ordre dans le niveau, enfin, à leur façon. Mais assez parlé de moi. Vous, dame, quel terrible secret cachez-vous sous ce masque ?

Oziel serra le manche de la dague sous sa cape, s'efforçant de garder son calme, de respirer lentement, de bannir d'elle tout emportement, toute émotion, acceptant l'indicible souffrance qui accompagnait le déploiement du feu en elle.

— Rien ne vous oblige à répondre si vous n'en avez pas envie, dame, intervint Kiok. Le secret est la règle dans le réseau.

Le sourire qui fleurit sur les lèvres d'Aïhap ne parvint pas à donner un semblant de gaieté à son visage émacié.

— Gardez donc votre anonymat, dame, cracha-t-il d'une voix dont il tentait vainement de chasser les intonations fielleuses.

Le silence était redescendu sur les lieux, troublé de temps à autre par des gémissements.

— Qu'est-ce qu'on attend ? grogna Aïhap. On va rater le passeur.

— Vous n’êtes plus dans votre bantrie, répliqua Kiok d’un ton sec. Ici, c’est moi qui décide.

L’autre se le tint pour dit et se claquemura dans un silence renfrogné. *Les Labeurs et les Hauts se ressemblent étrangement*, songea Oziel, *sept clans dominants qui s’affrontent pour le pouvoir ou le prestige*. Elle n’était même pas sûre qu’il y eût moins de brutalité et de cruauté dans les Hauts, pourtant considérés comme le fleuron de la civilisation arkanienne : des héritiers tels Sylver et Jiun de l’Aigle étaient-ils moins sanguinaires que les membres des bantries ? La seule différence résidait dans la qualité de leur éducation, de leurs vêtements, de leurs logements, de leur nourriture, de leurs vins…

Kiok donna le signal du départ après que le silence fut totalement retombé sur le niveau. Ils traversèrent la place circulaire où s’était déroulé l’affrontement. De nombreux corps mutilés jonchaient les pavés ensanglantés. Le petit groupe s’engagea dans une venelle sinueuse et plongée dans une obscurité totale.

Jifar montrait les premiers signes de fatigue. Sans cesser de marcher, Oziel sortit deux galettes de céréales et des morceaux de viande fumée du sac en tissu que lui avait remis Ralia, et les tendit à l’adolescent, qui les engloutit avec une voracité de gobat.

— Attention aux marches et baissez-vous pour franchir la porte, prévint Kiok à voix basse.

Ils dévalèrent un court escalier aux marches branlantes qui donnait en contrebas sur une courette, et se faufilèrent l’un après l’autre, par une porte tellement basse qu’ils devaient se courber pour éviter de se cogner la tête à l’arche arrondie de pierres grises, dans une pièce inondée de ténèbres et imprégnée d’une forte odeur de moisissure.

— On peut allumer une torche, maintenant, suggéra Aïhap.

— Des légionnaires ou des passants pourraient apercevoir la lumière, objecta Kiok. On attendra d’être plus loin.

Il referma soigneusement la porte avant de rejoindre les autres.

— Vos yeux vont finir par s’habituer, reprit-il. Sinon, vous pouvez toujours vous repérer en gardant la main posée sur le mur.

Oziel et Jifar parvinrent rapidement à discerner les ombres grises des murs et des principaux obstacles et ne rencontrèrent aucune difficulté à suivre l’allure. Il en alla différemment pour la jeune femme rousse et son

compagnon, qui, à en croire leurs expirations bruyantes, perdaient régulièrement du terrain.

Oziel s'arrêta jusqu'à ce qu'ils arrivent à sa hauteur.

— Agrippez ma cape, prenez votre compagnon par la main et suivez-moi, proposa-t-elle.

— Oh merci, dame, bredouilla la jeune femme, haletante. Nous ne voulons pas manquer le passeur.

— En ce cas, hâtons-nous.

Elle allongea la foulée pour rejoindre Jifar et les deux autres qui marchaient d'une allure régulière une vingtaine de pas plus loin. Le couple qu'elle traînait derrière elle lui donnait l'impression d'avancer dans un air plus épais que de la boue. Le feu déversait de nouveau en elle sa fantastique énergie. Jifar lui adressa un regard las par-dessus son épaule après qu'elle eut opéré la jonction. Son visage se creusait de plus en plus, signe que leur expédition nocturne réclamait des efforts difficiles à fournir pour un convalescent. Elle l'encouragea d'un sourire. Derrière elle, la jeune femme rousse et son compagnon soufflaient comme des chevaux harassés.

Ils longèrent une interminable galerie avant de parcourir un passage étroit au bout duquel Kiok enflamma une torche dont la lumière, lorsqu'ils se furent accoutumés à son éclat, dévoilait une cavité taillée à même la roche du socle porteur. La seule issue visible était un orifice d'une largeur de trois pieds en bas de la paroi opposée.

— Grand merci, dame, sans vous, nous ne serions pas arrivés jusque-là, murmura la jeune femme rousse dans le dos d'Oziel. Je suis Gudeline et, moi, je comprends que vous vouliez garder votre anonymat.

— Comme c'est charmant ! persifla Aïhap. Cette solidarité entre fuyards me bouleverse. Quelqu'un qui ne peut pas suivre le rythme fait prendre des risques inconsidérés aux autres.

— La ferme ! glapit Kiok. On a autre chose à foutre.

Il se rendit près de l'orifice.

— On passe par là les uns à la suite des autres. Il n'y a rien à faire qu'à se laisser glisser, les jambes en avant. Pas de panique : les conduits sont en pente douce, ils vous déposeront plus bas sans dommage. Je passerai en dernier.

— Je ne pourrai jamais entrer là-dedans ! protesta Gudeline, blême.

— C’est le seul passage, dame. Sinon, faudra que vous retourniez sur vos pas.

— Mais je…

Son compagnon lui caressa le dos de la main.

— Nous n’avons pas le choix, Gude, intervint-il d’une voix douce, presque mielleuse. Si nous retournons dans les Labeurs, nous vivrons des moments autrement pénibles.

Elle hocha la tête avec l’expression d’un condamné qui marche vers la planche de crucifixion.

Aïhap fut le premier à entamer la descente. Il introduisit sans hésitation ses jambes dans l’orifice, puis le reste du corps. Le léger frottement de ses vêtements sur la pierre lisse résonna un court instant jusqu’à ce que le silence l’absorbe.

— Suivant, ordonna Kiok.

Oziel se présenta à son tour devant l’ouverture.

— Maintenez bien votre cape, dame, ou elle risque de vous entraver. Plusieurs femmes sont arrivées en bas à moitié étranglées par leurs vêtements.

Elle saisit les deux côtés de la cape et les plaqua le plus fermement possible contre son corps, comprimant également sa robe, puis elle s’inséra dans le conduit en commençant par les jambes. Surprise par la soudaineté avec laquelle elle fut happée, elle se redressa afin d’amortir la chute, un réflexe inutile qui ne réussit qu’à faire frotter son masque sur le haut du tube. Elle se laissa donc glisser et comprit qu’elle serait bientôt arrivée lorsque la pente s’incurva et que des éclats de lumière dansèrent devant elle. C’est au ralenti qu’elle s’échoua sur les dalles d’une grande pièce éclairée par quatre torches accrochées aux murs.

— Une vraie partie de plaisir, n’est-ce pas, dame inconnue ? s’exclama Aïhap.

Elle se releva, remit un peu d’ordre dans ses vêtements, s’éloigna de lui comme d’un insecte venimeux et guetta avec impatience l’arrivée de Jifar. Le conduit cracha l’adolescent quelques instants plus tard. Il vint immédiatement se placer près d’Oziel comme pour montrer à l’ancien membre de la bantrie des Nocturnes qu’elle avait un protecteur, une réaction qui déclencha le rire étonnamment cristallin d’Aïhap et abandonna un rictus sur ses lèvres aussi aiguisées que des lames.

Un hurlement les informa que Gudeline n’allait pas tarder à les rejoindre. Elle s’affala sur les dalles dans sa robe remontée jusqu’à la taille, dévoilant une confidente également retroussée, des chaussures montantes et des jambes épaisses d’une blancheur insolite. Oziel et Jifar l’aidèrent à se relever.

— J’ai bien cru mourir, gémit la jeune femme qui, de ses doigts écartés, tenta de redonner une forme décente à sa chevelure.

— Le passeur ne va plus tarder, affirma Kiok.

— Comment savoir s’il n’est pas déjà passé ? maugréa Aïhap avec une moue sceptique.

— Je le sais, c’est tout.

Assise contre le bas d’une paroi, Oziel dérivait sur le fil de ses pensées, tandis que Jifar, respectueux de son silence, se tenait trois pas plus loin, tâchant de récupérer avant de reprendre leur exténuante expédition dans les entrailles des Labeurs. Elle doutait de la réalité de cette scène, de son aventure, de son rôle dans le redressement d’Arkane, de ses propres souvenirs. Avait-elle vraiment joué le rôle d’une héritière hautaine et capricieuse du Drac courtisée par tous les fils des autres familles, ou n’était-ce qu’un rêve, une illusion, un délire de mécrosée ? Que fichait-elle dans cet endroit lugubre qui ressemblait à l’antichambre de l’un des sept enfers de la geste arkanienne ? Avait-elle craché du feu sur ceux qui lui voulaient du mal dans le niveau des Marches ? Avait-elle volé avec Jifar sur une aile fabriquée par un vieux fou ? Le regard ne captait ici rien d’autre que des parois taillées dans la roche avec une précision extraordinaire, et les bouches sombres de plusieurs galeries. Le tout rappelait les perspectives et l’ambiance du Laz.

Le feu qui l’embrasa subitement faillit lui tirer un cri. Elle se sentit consumée de l’intérieur ; un foyer s’était allumé en elle, qui se nourrissait de sa chair, de son sang. Elle ne résista pas, consciente que le phénomène se reproduirait chaque fois que la situation l’exigerait. Elle crut d’abord qu’il lui annonçait une agression d’Aïhap, ou un piège tendu par Kiok et ses acolytes, puis le garçon aux traits saillants qu’elle avait déjà croisé dans ses visions lui apparut, en mauvaise posture, enchaîné à un homme grand, massif. Une imposante escouade de légionnaires les escortait. Une berline frappée du sceau des questeurs et tirée par quatre chevaux avançait en tête

de colonne. Pourquoi le feu lui montrait-il encore ce jeune homme ? Quelle était la nature de leurs liens ? Aurait-elle un jour l'occasion de le rencontrer ? Le revoir lui procurait en tout cas une joie spontanée, à chacune de ses visites, comme un ami très cher, comme un frère… plus qu'un frère. Ulio avait-il existé lui aussi, ou n'était-il qu'une création de son esprit ? Le monde était-il tout entier une pure création de l'esprit ?

Le cri de Kiok la ramena à la réalité.

— Le voilà.

Il désignait la silhouette claire qui venait de surgir d'une galerie située un arpent plus loin. Un torcheron dans son uniforme blanc et doré. Elle se rendit près de Jifar, qui lui lança un regard inquiet.

— Dame, les torcherons sont fidèles aux familles régnantes, dit-il à voix basse. Ils ne vont pas vous trahir ?

— Ton ordre ne savait donc pas que leur corporation est jalouse de son indépendance ?

— Bien sûr que si. Mais les choses ont changé ces derniers temps. Les grands maîtres torcherons ont beau se targuer de leur souveraineté, ils se sont rapprochés de certaines familles. La Guilde des Torcherons est aussi corrompue que les autres corps de la cité. Des Hauts aux Bas.

Oziel reporta toute son attention sur le torcheron dont l'allure régulière, presque martiale, et le port altier la transportèrent quelques jours en arrière dans les Hauts, à la Porte du Laz. Lorsqu'il fut à moins de vingt pas d'elle, elle reconnut l'homme brun et svelte qui avait guidé le groupe auquel ils appartenaient, Arjo et elle, dans le labyrinthe vers les Dits, et qui l'avait conduite devant le maître du niveau et accompagnée jusqu'à la sortie : Sabain. Il salua rapidement Kiok et se dirigea droit sur elle avec un sourire.

— Je vous retrouve enfin, dame sans visage, déclara-t-il avec une légère inclination.

Elle eut besoin de quelques instants pour se remettre de son saisissement, troublée par les yeux bruns et pénétrants de son vis-à-vis.

— Vous me cherchiez ?

— Ça fait plusieurs jours, répondit-il.

— On n'en a rien à foutre de vos petites histoires ! gronda une voix rêche derrière eux. Tout ce qu'on vous demande, c'est de nous conduire dans les Bas.

Sabain se retourna vers Aïhap.

— Continue de me parler sur ce ton, et tu risques fort d'errer dans le labyrinthe jusqu'à ta mort, répliqua-t-il d'un ton calme, presque dédaigneux.

L'ancien bantrier défia le torcheron du regard, puis, comprenant qu'il n'était pas en position de force, il se détourna et alla ruminer sa colère un peu plus loin.

— J'ai fait mon boulot, je dois rentrer maintenant, lança Kiok.

Aïhap revint à la charge.

— Déjà ? Par le cul des déesses, il ne te faut pas longtemps pour gagner mille arks !

— Ça n'est pas pour moi, mais pour l'ensemble du réseau…

— Des escrocs, oui, voilà ce que vous êtes !

Kiok s'avança vers son interlocuteur, les poings fermés, les mâchoires serrées.

— Ce n'est pas le moment, vous deux, intervint Sabain. Nous partons. Je vous fais grâce du discours habituel. Contentez-vous de me suivre.

Avant d'enflammer sa torche, il se pencha pour glisser quelques mots à l'oreille d'Oziel.

— Je vous dois quelques explications, dame. Je vous les donnerai une fois dans les Bas.

Il brandit sa torche et, sans vérifier que les autres lui emboîtaient le pas, se dirigea vers l'entrée d'une galerie.

14

SESPODES

Sespodes l’arrogante méprise le peuple des rives,
Sespodes l’orgueilleuse se réclame du septième niveau d’Arkane,
Sespodes la vaniteuse se croit épargnée par le fleuve,
Sespodes la dédaigneuse s’est vendue aux puissants des Hauts,
Sespodes l’insolente n’est qu’une créature de petite vertu,
Sespodes la suffisante se montre fière de ses maisons rouges,
Sespodes la hautaine sera reniée par les déesses,
Sespodes l’impudente sera punie par notre père Odivir,
Sespodes la blessante finira comme elle a commencé,
Sespodes la superbe retournera à la boue d’où elle est issue.

Chanson populaire des rives de l’Odivir,
Pays d’Arkane

— Je me demande pourquoi ils ne nous ont pas tués tout de suite, murmura Renn.

Orik se pencha et secoua la tête pour se débarrasser des gouttes de sueur sinuant sur son crâne et son visage.

— Pas un très bon présage, marmonna-t-il. Le questeur nous prépare certainement une fin grandiose pour marquer les esprits.

Ils prenaient un peu de repos, assis dans les herbes hautes, toujours liés l’un à l’autre par la chaîne qui leur maintenait également les mains dans le dos. Les légionnaires, qui s’étaient disposés en cercle tout autour d’eux, récupéraient de leur marche forcée sous un soleil de plomb. Renn avait accueilli avec soulagement la pause d’un quart de sixte décrétée par le

questeur quelques instants plus tôt. La faim, la soif et le chagrin l'avaient vidé d'une grande partie de ses forces. Il lorgna avec envie les morceaux de pain et de viande engloutis avec férocité par les légionnaires, les gourdes de peau qui circulaient d'une main à l'autre.

— Nous ne sommes pas encore morts, reprit Orik en se redressant. Un moment ou l'autre, une occasion se présentera, j'ignore sous quelle forme. Soyons attentifs : nous n'aurons que peu de temps pour la saisir.

Le questeur et une jeune femme brune descendirent de la berline et, fendant le cercle de légionnaires, s'approchèrent d'eux. Le regard mauvais de Tyho et celui, indéfinissable, de sa compagne se promenèrent quelques instants sur les deux captifs.

— Voici donc les fameux ennemis d'Arkane ! s'exclama-t-elle. Un géant et un brouillon d'homme.

— Ne te fie pas aux apparences, Lalda, dit le questeur. L'un est un étranger dangereux, et l'autre, un sorcier aux pouvoirs redoutables. Tu te souviens d'eux ? Nous les avions croisés en amont du fleuve.

— Je ne les avais vus que de loin. Et puis il pleuvait…

Les yeux couleur d'ambre clair de la jeune femme se posèrent un long moment sur l'apprenti. Elle portait une robe blanche légère dont le tissu, ajouré par endroits, ne cachait pas grand-chose de sa peau laiteuse et de ses formes. Elle aurait pu être jolie sans le maquillage outrancier qui lui durcissait les traits.

— Pourquoi s'est-il laissé capturer comme un idiot si ses pouvoirs sont aussi redoutables que tu le prétends ?

— Ils se limitent heureusement à la matière, ils n'affectent pas l'humain, répondit le questeur en frottant énergiquement son crâne dégarni.

Elle contemplait maintenant Orik avec l'expression d'un marchand de bestiaux évaluant un taureau ou un étalon, puis elle soupira à deux reprises, se détourna brusquement et se dirigea vers la berline.

— Lalda ! Attends…

Le questeur se lança à sa poursuite et la rattrapa après avoir franchi le cordon de légionnaires. Ils s'engouffrèrent tous les deux dans la voiture et les éclats de leur dispute résonnèrent un long moment avant d'être peu à peu absorbés par les trilles des oiseaux.

À l’issue d’une marche harassante, ils atteignirent peu avant la tombée de la nuit la ville de Sespodes, qui s’était développée tout le long d’une crique arrondie et bordée de grèves de terre rougeâtre.

— Ils ne craignent pas les débordements, ici ? s’étonna Orik.

Les habitations alignées au niveau du fleuve ne bénéficiaient en apparence d’aucune protection. Renn jugea étrange que la cité n’ait pas été fondée sur le plateau qu’ils venaient de traverser et qui la surplombait de deux bons arpents. Il lui sembla également anormal de ne pas distinguer les bornes de pierre qui délimitaient les champs de ghoor, ni les bateaux de pêcheur alignés contre les jetées, comme si Sespodes n’appartenait pas au monde des rives. De quoi pouvait bien vivre sa population dans une contrée dont la survie dépendait en grande partie de la culture de la céréale et des produits du fleuve ? En pénétrant dans les rues de la cité, s’accentuait l’impression de déambuler dans une ville étrangère. Les maisons n’étaient pas faites de bois, mais de briques de couleur rouge. De même, d’immenses panneaux métalliques scintillants supplantaient les toits de chaume familiers. Où auraient-ils pu trouver de quoi fabriquer le chaume, d’ailleurs, dans un environnement totalement dépourvu de roseaux, remplacés par des buissons épars, rampants et épineux ? Les rues étaient quant à elles toutes pavées de pierres blanches. Les nombreux passants qu’ils croisèrent ne ressemblaient pas non plus aux autres habitants des rives. Les hommes portaient des toges drapées sur leurs épaules et les femmes arboraient des robes, des coiffures et des maquillages extravagants. Ils jetaient aux deux captifs encadrés de l’imposante escorte de légionnaires des regards tantôt indignés tantôt compatissants.

Renn se souvenait qu’Anaïth lui avait un jour parlé d’une ville proche dont il ne fallait pas prononcer le nom, comme si elle n’existait pas, et encore moins y aller ; ses habitants, des félons vendus aux questeurs d’Arkane, fournissaient une bonne partie des légionnaires qui semaient la terreur sur les rives et bénéficiaient en contrepartie des largesses de la cité. Évidemment, comme tout enfant, l’histoire de sa grand-mère avait titillé sa curiosité, et il s’était promis de visiter cette cité maudite quand il aurait grandi. Puis le temps avait passé et enterré ses résolutions puériles. Il savait maintenant que sa grand-mère ne lui avait pas raconté une légende. Ils s’enfoncèrent dans un dédale de rues, toutes larges, droites et pavées,

jusqu’à ce qu’ils arrivent en face d’un immense bâtiment dont les murs rouges dominaient de toute leur hauteur les habitations voisines.

Après avoir franchi un portail métallique aux lourds vantaux entrebâillés, ils découvrirent une cour carrée pavée de dalles grises qui s’emplissait peu à peu de la pénombre du crépuscule. D’autres légionnaires, armés de lances et de boucliers, les y attendaient. Sur un ordre de leur officier, ils vinrent se placer de chaque côté des deux captifs, suppléant leurs congénères exténués par leur marche.

— Ils ont tout prévu, souffla Orik. Même des soldats frais.

— Peut-on vraiment tout prévoir ? soupira Renn.

Le guerrier lui décocha un regard scrutateur.

— Tu as repéré quelque chose ?

— Rien de précis. La fille, celle qui est avec le questeur, elle ne m’est pas inconnue.

— Ils vont nous mettre au cachot pour la nuit. Tu pourras peut-être utiliser ta magie pour te sortir de là ?

Renn sourit malgré sa fatigue, malgré la précarité de leur situation, malgré la douleur à ses poignets provoquée par les chaînes.

— Tu ne me traites plus de sorcier, maintenant ? Le problème, c’est que ce sont des briques, pas des pierres.

— Ta magie n’a de pouvoir que sur les pierres ?

L’apprenti se souvint que l’enchantement était resté inopérant sur la glace lorsqu’ils avaient quitté la maison de maître Hauhorn et failli être ensevelis sous une tempête de neige.

— C’est sans doute pour cette raison qu’on l’appelle l’enchantement de pierre, murmura-t-il avec une soudaine émotion qui lui embua les yeux.

Le questeur et sa compagne descendirent de la berline stationnée une trentaine de pas plus loin et fendirent les rangs serrés des légionnaires pour pénétrer à l’intérieur du cercle hérissé de lances pointées sur les deux captifs. Renn croisa le regard de Lalda, par-dessus l’épaule du légat, et crut percevoir dans ses prunelles ambrées un intérêt sincère, voire de la complicité.

— Vous voici arrivés au bout du chemin, mes seigneurs, déclara Tyho. La légation d’Arkane vous offre le gîte pour la nuit et, à l’aube, vous proposera des réjouissances spécialement prévues pour vous. La population

de Sespodes sera conviée au spectacle et verra de quelle façon sont traités les ennemis d'Arkane.

— C'est toi, l'ennemi d'Arkane, repartit Renn d'une voix forte, mais calme. Par ta faute, tous ces gens vont mourir.

Le questeur éclata de rire et se retourna vers sa compagne.

— Tu vois, très chère, c'est leur seule défense.

Elle sourit, mais à la façon dont ses lèvres se crispaient, l'apprenti devina qu'elle se forçait à partager la jubilation de son amant. Qui était-elle ? À quel jeu se livrait-elle avec cet homme ?

— Bien entendu, vous serez enfermés dans des cellules différentes, reprit Tyho.

Il pointa l'index sur Renn.

— Quant à toi, le sorcier, ne compte pas sur tes pouvoirs pour m'échapper cette fois : les murs des cachots ne sont pas en pierre, mais en terre. Et puis tu seras solidement attaché à la grille de fer. Au fait…

Le questeur marqua un silence pour donner davantage de poids à ses mots.

— Ton père, ta mère et tes frères ont été payés à leur juste valeur : vingt pouces d'acier dans le cœur. Tes sœurs ont été épargnées. On les a vendues à des hommes qui fournissent en chair fraîche les bordels des Bas d'Arkane. Quant à l'enfant…

Il termina sa phrase d'un geste évasif de la main, puis, tenant Lalda par l'épaule, il sortit du cercle et s'adressa à l'officier qui commandait le détachement.

— Emmenez-les. Et si le grand essaie de vous résister, tuez-le.

Comme l'avait promis le questeur, le cachot n'était qu'un réduit entouré de murs de terre d'où suintait une odeur de putréfaction, comme un prélude aux heures terribles qui l'attendaient le lendemain. Il pouvait à peine bouger. La courte chaîne qui le reliait aux barreaux de la porte l'empêchait de s'allonger entièrement et le condamnait à rester toute la nuit dans une inconfortable position. Pour autant, il n'avait pas perdu espoir, il avait lu des promesses dans les yeux de Lalda, et même si ce n'était qu'une illusion suscitée par son propre désir de vivre et de perpétuer l'enchantement, il refusait de laisser ses pensées saper sa sérénité, tout entier contenu dans le présent, attentif aux bruits, au chant de la nuit. La brise tiède lui rappelait

l’haleine d’Yseh lorsqu’ils s’étaient aimés. Il essaya bien l’enchantement sur la terre, mais il ne perçut aucune vibration, aucun appel, aucun élan. La terre était morne, une matière déjà conquise qui se pliait docilement à la volonté des hommes, qu’on pouvait à loisir éventrer, cuire, modeler, ensemencer, piétiner.

Comme il n’avait aucune vue sur le ciel, il ne savait pas à quelle vitesse s’écoulait le temps, sans doute trop rapidement quand on jouit de ses dernières sixtes. Il ne voulait rien perdre de l’instant, ni ses réactions physiques, ni la douleur qui montait de ses poignets et de ses chevilles, ni la peur qui lui donnait régulièrement de violents coups de griffes, ni ses souvenirs qui le traversaient parfois comme des nues vaporeuses et distantes, parfois comme de lourds nuages où dominaient les figures d’Anaïth, de maître Hauhorn, de Xug, d’Yseh… Des larmes roulaient alors sur ses joues. Il ne ressentait pas vraiment de tristesse, c’était seulement un signe que son corps leur envoyait dans l’au-delà. Il était l’un des maillons de la chaîne invisible qu’ils formaient, il n’avait jamais été seul au monde, comme il l’avait cru pendant son enfance et son adolescence.

— *Prépare-toi…*

La voix avait résonné en lui avec une telle puissance qu’elle vibrait dans tout son corps. Un bruit sourd ébranla la paix nocturne, rapidement suivi d’un cliquetis. Une silhouette surgit de l’obscurité et apparut devant les barreaux. Il fallut un petit moment à Renn pour reconnaître Lalda, la tête recouverte d’un capuchon. Elle ouvrit la porte du cachot à l’aide d’une énorme clef, puis elle en utilisa deux autres pour libérer l’apprenti de ses chaînes.

— Qui…

Elle lui posa l’index sur les lèvres pour lui enjoindre de garder le silence. Il hocha la tête, se releva et effectua quelques gestes pour dissiper l’engourdissement de ses jambes et de ses bras.

— Allons-y, chuchota-t-elle.

— Nous ne partirons pas sans Orik, objecta Renn.

— Ne t’inquiète pas, je m’occupe de lui.

Lalda resta quelques instants immobile, comme plongée dans une intense réflexion, avant de hocher la tête.

— Je sais où il est enfermé. Tu te contentes de rester derrière moi et de me laisser faire.

Ils passèrent dans une première pièce où ils durent enjamber un cadavre, puis s'engagèrent dans un étroit passage dans lequel gisait un deuxième corps. Ils n'eurent pas besoin de changer de niveau pour se rapprocher du cachot d'Orik situé à l'extrémité d'un autre couloir dont deux légionnaires gardaient l'entrée.

Lalda fit signe à Renn de s'arrêter et lui chuchota, dans le creux de l'oreille :

— Tu ne bouges pas d'ici avant mon retour.

Elle entrouvrit sa cape. Il s'aperçut qu'elle était entièrement nue en dessous. Elle lui adressa un sourire avant d'être happée par l'obscurité du couloir. Collé à la paroi rugueuse, il l'entendit parler avec les légionnaires.

— Un corps comme le tien, ma belle, ça me donne des envies ! Dommage qu'il soit réservé au questeur.

— Qui vous dit qu'il lui est réservé ? Le questeur est parfois… un peu mou. Il ronfle cette nuit comme un vieillard sans forces.

— Qu'est-ce que tu fiches dans les sous-sols ?

— J'avais envie de voir le prisonnier. Il a l'air si puissant qu'il me donne des idées.

— Seulement le voir, alors…

— Seulement le voir. Ensuite, promis, je vous ferai partager mes envies.

— Polgo, attrape le trousseau de clefs.

Il y eut un claquement de pas, puis un grincement, une succession de tintements, un nouvel échange entre Lalda et les deux hommes.

— Je veux un acompte, ma belle.

— Tiens, mon beau, touche…

Le silence qui s'ensuivit alarma Renn.

— Ça suffit, maintenant. Vous devez vous acquitter de votre part pour avoir tout le reste.

Un grincement de serrure précéda de peu un cri étouffé, puis un froissement qui s'acheva en gargouillis. Les bruits se firent ensuite trop lointains et sourds pour que Renn puisse les différencier. Puis des claquements précipités enflèrent dans les ténèbres, et Lalda surgit devant lui, sa cape flottant au-dessus d'elle comme une aile.

— Suis-nous, souffla-t-elle au passage.

Orik parvint à son tour à la hauteur de l'apprenti et lui adressa un large sourire avant de se remettre à courir.

— Mon corps plaît aux hommes. C’est à la fois mon meilleur ami et mon pire ennemi. J’accepte de me donner sans amour pour servir ma Congrégation. Ça fait deux années que je subis les assauts du questeur Tyho, et je suis soulagée d’y mettre fin.

— Nous ne sommes pas encore tirés de ses griffes, objecta Orik.

— Des siennes, si ! Il ne dort pas à l’instant où je vous parle, il gît, avec, pour reprendre son expression, vingt pouces d’acier empoisonné dans le cœur.

— Tu as pris tous les risques.

— C’était notre seule chance. Il était tellement méfiant qu’il n’aurait même pas confié un ark à sa propre mère.

— Il avait confiance en toi, pourtant…

Lalda garda un long moment les yeux rivés au sol avant de secouer la tête, comme pour se débarrasser de souvenirs nauséeux.

— Vous n’avez pas idée de ce que j’ai dû faire pour gagner sa confiance. L’envie me démangeait chaque nuit de le tuer. Je ne l’ai pas fait pour obéir aux ordres de ma Congrégation.

— Vous n’avez pas désobéi, cette nuit ? demanda Renn.

Elle le dévisagea avec une soudaine attention qui donnait à ses yeux une insolite et magnifique couleur or.

— Tu ne me reconnais donc pas, Renn de la Bordure de Fouest ?

Ces yeux jaunes réveillèrent tout à coup en lui des souvenirs : les rues du village, une fille un peu plus âgée que lui qu’on surnommait Louve et qui fixait les gens avec cette même intensité, cette même étrangeté.

— Louve ?

La jeune femme sourit. Sans maquillage, ses traits paraissaient moins saillants et son visage recouvrait une certaine douceur. Elle avait troqué sa cape pour une tunique et un pantalon bouffant de coton écru récupérés dans l’un des tunnels.

— On ne m’appelle plus comme ça, maintenant, mais Urieth, mon véritable prénom. Lalda était seulement un nom de mission.

Ils s’étaient assis à l’ombre rafraîchissante d’un vieil orme, dans le chemin creux où elle les avait entraînés. Ils étaient sortis sans encombre du quartier de la légion par des passages ignorés qu’elle avait explorés et balisés pendant les absences du questeur, estimant qu’ils pourraient lui

servir un jour, et avaient marché sans interruption jusqu'au milieu de l'après-midi en direction de l'est, jusqu'à ce que Renn, exténué, mourant de faim et de soif, implore un moment de répit.

— Tu as bien grandi, Renn de la Bordure, reprit-elle. Je me souviens d'un garçon sauvage, effrayé d'un rien, et te voici un homme.

— Tu nous as délivrés pour la seule raison qu'il est issu du même village que toi ? s'étonna Orik.

— Je n'aurais pas tué un questeur, quelques-uns de ses hommes, pour un motif aussi futile. Qu'il soit de mon village n'a aucune importance. Ma Congrégation m'a envoyée à Sespodes pour entrer dans l'intimité du questeur jusqu'à ce que je reçoive l'ordre suivant.

Elle baissa de nouveau la tête. Le soleil régnait sans partage depuis l'aube et les stridulations incessantes qui montaient des herbes hautes proclamaient le retour des jours chauds et secs après la première saison des pluies. Si Renn ressentait encore du chagrin pour le trépas de sa grand-mère, de la compassion pour ses sœurs et l'enfant de l'aînée, le massacre de son père et de ses frères ne soulevait en lui aucune émotion. Leur âpreté au gain avait aboli toute humanité en eux et les avait condamnés à mort.

— Je ne pensais pas que la mission durerait aussi longtemps, poursuivit Urieth d'une voix teintée d'amertume. J'ai enfin reçu l'ordre suivant : le questeur traquait deux hommes sur les rives, un jeune sorcier et un guerrier étranger. Je devais intervenir s'il réussissait à les capturer, les aider par tous les moyens à s'enfuir et, ensuite, disparaître.

— Comment recevais-tu tes ordres si le questeur était aussi méfiant que tu l'affirmes ? releva Orik.

La jeune femme se tapota la tempe de l'index.

— Par la pensée.

Sa réponse ne surprit pas Renn ; c'était de cette façon qu'elle avait annoncé son intervention imminente dans les cachots du quartier de la légion.

— Entre sœurs, nous communiquons par la pensée, précisa-t-elle. Nous le pouvons également avec les esprits réceptifs de certains grahors… pardon, tous ceux, hommes et femmes, qui ne font pas partie de la Congrégation.

— Je t'ai entendue, confirma l'apprenti. Enfin, quand je dis « entendue », c'était à l'intérieur de moi.

— Tu fais partie des réceptifs, Renn. Avec un peu d'entraînement, tu pourrais même émettre.

— Ça peut donc s'apprendre ?

— Tout peut s'apprendre. Le maniement des poignards, la connaissance des poisons et des parfums, l'art de la séduction, la transmission de pensée…

Comme l'enchantement de pierre, songea Renn.

— Pour peu qu'on ait un terrain propice, ajouta Urieth.

— Qu'est-ce que tu sais de lui, de nous ? intervint Orik.

— Rien d'autre que ce que m'en a dit la Congrégation, un sorcier et un guerrier étranger. J'aurais été loin d'imaginer que l'un d'eux venait du même village que moi. Si on m'a confié cette tâche, c'est sûrement que vous représentez un enjeu capital pour Arkane.

— Je ne suis que l'humble garde du corps de ce foutu sorcier, grommela le guerrier avec un sourire en coin.

— Ne l'écoute pas, protesta l'apprenti. Il vient de Mandril pour prévenir les familles régnantes qu'une impitoyable armée venue du Nord s'apprête à envahir le pays d'Arkane.

Urieth se frotta le menton du pouce et de l'index.

— Les familles régnantes, soupira-t-elle. Elles passent leur temps à se chamailler, tellement corrompues qu'elles ne savent plus ce que signifie le mot gouverner. Si cette armée est si terrible que tu le dis, elles n'auront pas d'autre protection que le Laz.

Elle ajouta, devant la mine étonnée de Renn :

— Les labyrinthes qui séparent chaque niveau.

— Les engins de siège des Conquérants du Nord sont tellement hauts et puissants qu'ils viennent à bout de n'importe quelle cité, quelle que soit l'importance de ses remparts, l'épaisseur de ses portes ou la profondeur de ses labyrinthes, affirma le guerrier.

La jeune femme se plongea un long moment dans ses pensées.

— La Congrégation pressentait le danger, reprit-elle d'une voix sourde. Mère me dit que, justement, Renn est un pion essentiel dans la bataille qui va bientôt se dérouler à l'intérieur de la cité. Elle m'ordonne de me mettre à son service et de le protéger.

— Pas de refus !

La réaction d’Orik étonna Renn. Le guerrier répétait sans cesse qu’il ne fallait surtout pas s’encombrer d’éléments parasites, que la bonne volonté des uns et des autres se révélait souvent plus gênante qu’utile.

— Parle-nous de ta Congrégation, suggéra l’apprenti.

Urieth se leva et défroissa sa tunique.

— Plus tard. Nous devons repartir. Les oiseaux messagers ont sans doute informé les autorités des derniers événements de Sespodes, nous n’avons pas de temps à perdre.

Orik prit Renn par le bras pour le contraindre à se remettre debout.

— Quel est le moyen le plus rapide pour atteindre la cité ?

— Le fleuve en principe, répondit la jeune femme. Mais, comme les légionnaires fouilleront de fond en comble chaque bateau qui se présentera au port d’Arkane, il vaut mieux passer par les terres. Nous devrons aussi marcher de nuit, sans trêve ni repos : c’est notre seule chance de devancer l’armée du Nord, Mère me dit que le danger se rapproche.

15

SABAIN

Les Bas sont comme les Hauts,
Les habitants des Bas ne songent qu’à monter dans les Hauts,
Les habitants des Hauts ne songent qu’à ne pas chuter dans les Bas.

Proverbe des Bas,
Arkane

— Nous serons bientôt dans les Bas.

La voix grave de Sabain prit une résonance insolite dans la galerie qu’ils parcouraient depuis un bon moment.

— Pas trop tôt, maugréa Aïhap.

— Je suppose que nous passerons par une autre sortie que la porte officielle du Laz, avança Oziel.

Le torcheron observa quelques instants d’un air soucieux la flamme vacillante de sa torche.

— Vous supposez bien, ma dame. Nous arriverons dans un quartier au doux nom d’Équarrissoir. Je vous accompagnerai pour vous éviter les rues les plus dangereuses.

— Vous ne proposez pas ça à tout le monde, hein, grinça Aïhap. La dame doit être bien jolie sous son masque…

Il ponctua ses propos d’un rire aux éclats blessants.

— Ou très importante, ajouta-t-il. Qu’une femme soit contrainte de porter un masque pour qu’on ne la reconnaisse pas me fait penser qu’elle fuit quelque chose ou quelqu’un de sérieux, je me trompe ?

— On a déjà dû vous dire que l’anonymat est l’une des règles fondamentales du réseau, répliqua Sabain d’un ton sec.

— Anonymat ? Vous la connaissez bien, il me semble.

— C’est notre histoire, pas la vôtre. Et maintenant bouclez-la, ou je vous assomme et vous abandonne dans le labyrinthe.

— Je croyais qu’on était déjà arrivés…

— Rassurez-vous, il reste suffisamment de fausses pistes pour vous perdre à jamais.

Oziel n’avait pas éprouvé la même impression d’oppression que celle qui l’avait saisie lors de sa descente entre les Hauts et les Dits, sans doute parce qu’elle avait confiance en Sabain, qu’elle se sentait en sécurité avec lui. Elle avait parcouru sans difficulté les pentes à la déclivité peu prononcée, de même que Jifar, qui n’avait pas eu besoin de puiser dans ses réserves déjà bien entamées pour suivre l’allure. La progression vers les Bas s’était faite en douceur, avec une régularité qui estompait la sensation d’être brutalement descendu d’une bonne lieue.

— C’est un ancien réseau du Laz condamné il y a de cela huit siècles parce qu’un torcheron y a perdu un groupe d’une trentaine de personnes, avait expliqué Sabain. Les maîtres en ont déduit que le passage était devenu incontrôlable et qu’il convenait de le fermer définitivement. Je crois plutôt que le torcheron en question avait un peu trop forcé sur l’alcool de ghoor. Les réseaux clandestins l’ont recruté pour guider ceux qui, pour diverses raisons, ne souhaitaient pas emprunter les voies officielles. Puis ils ont récupéré d’autres torcherons corrompus, prêts à trahir leur serment.

— Comme vous ! avait ricané Aïhap.

Sabain n’avait rien répliqué, il avait seulement lancé un coup d’œil à Oziel et elle avait lu une immense tristesse dans ses yeux.

L’odeur se précisait peu à peu, une odeur indéfinissable, entre remugle d’étable et décomposition, dérangeante en tout cas.

— Va falloir vous y habituer, dame inconnue, marmonna Aïhap. Cette puanteur, quand elle vous tient, elle ne vous lâche plus. Nous allons plonger dans la fosse à purin d’Arkane. Ça grouille d’égorgeurs, de détrousseurs, de trafiquants de tous poils, ça se bagarre sans cesse, ça pue la sueur, le sang, la merde, et y a personne pour nettoyer tout ça, ni légions ni bantries. Mais tous les niveaux survivent grâce aux Bas. Sans eux, la cité ne tiendrait pas

longtemps. C’est comme les plantes, il faut leur donner du fumier pour qu’elles poussent.

La chaleur s’était retirée du corps d’Oziel ; elle ne percevait en elle plus que son lointain écho, une douce tiédeur qui agissait à la manière d’un baume, apaisant la violente brûlure ressentie un peu plus tôt.

Ils s’engagèrent dans une galerie humide étayée par des poutres et des piliers de bois vermoulu. Sur un côté, un liquide noir, répugnant, s’écoulait lentement dans une canalisation d’un pas de largeur, charriant des formes indistinctes. Leurs chaussures s’enfonçaient dans la terre meuble. Les énormes gobats qu’ils croisèrent ne leur prêtèrent aucune attention, trop affairés à dévorer des restes de légumes et de pain pêchés dans l’eau fétide.

— Nous sommes dans le réseau des égouts des Bas, déclara Sabain.

— Les égouts de tout Arkane, vous voulez dire, marmotta Aïhap. La merde de toute la cité atterrit ici. Même celle des culs propres.

Il jeta un regard de biais à Oziel comme si sa dernière flèche lui était destinée. Elle n’y accorda aucune importance. Un seul niveau la séparait maintenant de Matteo. Même si elle ignorait la distance entre les Bas et les Fonds, même si elle n’avait aucune idée sur la façon de gagner les entrailles profondes d’Arkane, elle se sentait irriguée d’énergie à la pensée que son frère aîné se trouvait quelque part sous ses pieds. Jifar, exténué, les traits tirés, avait quant à lui le plus grand besoin de repos.

La lumière de la torche décrut brusquement avant de s’éteindre quelques instants plus tard.

— La poisse ! grommela Aïhap.

— Nous sommes tout près de la sortie, dit le torcheron.

On distinguait dans le lointain une colonne de clarté ténue tombant d’une invisible ouverture.

— Enfin, soupira Gudeline, je commençais à désespérer.

Elle n’était pourtant pas au bout de ses peines : elle souffrit mille morts pour escalader l’échelle de trois perches de hauteur aux barreaux métalliques directement fixés aux pierres du puits de montée. Il fallut que son compagnon, qui se tenait en dessous d’elle, l’encourage sans cesse, la pousse par moments.

— Je ne peux plus, je vais tomber, je vais tomber, gémissait-elle à intervalles réguliers.

— Tiens bon, ma douce, nous serons bientôt libres.

— Ils ne vont pas nous attendre là-haut. Qu’allons-nous faire ? Qu’allons-nous devenir ?

Les autres les attendaient, hormis Aïhap qui avait filé comme un voleur sans saluer le torcheron et ses compagnons de clandestinité. Lorsque la tête de Gudeline émergea enfin de l’ouverture, ils l’aidèrent à sortir du puits. Elle se laissa choir sur la terre, incapable de tenir sur ses jambes, puis leva la tête pour contempler les étoiles qui continuaient de briller malgré l’apparition des premières lueurs de l’aube.

— Ce que j’ai eu peur, Déesses ! haleta-t-elle.

— C’est fini, dit Oziel. Vous êtes arrivés dans les Bas.

— Nous ne sommes pas encore tirés d’affaire.

— Où comptez-vous aller ?

Les yeux encore écarquillés de terreur, elle désigna les environs d’un geste vague.

— Hors de la cité, sur les rives sans doute… Là-bas, nous pourrons nous aimer en toute liberté.

— Vous ne le pouviez pas dans les Labeurs ?

Gudeline secoua la tête, passant instantanément de la frayeur à la tristesse.

— Le père de Tarm lui destinait une autre fille, et moi, j’étais déjà mariée. Mon mari a égorgé nos deux enfants pour se venger de mon infidélité, j’ai pu lui échapper, mais il avait la ferme intention de me faire subir le même sort, et le pire, c’est que ma famille le soutenait. Le père de Tarm a payé des assassins pour exécuter le fils qui, lui, a eu l’audace de lui désobéir.

Son compagnon se pencha sur elle et l’embrassa tendrement dans le cou. Oziel leur envia leur amour, elle que la mécrose condamnait à une vie de solitude et de renoncement.

— Vous pensez vous en sortir ? demanda-t-elle.

— Nous avons fait le plus dur, il me semble, répondit Tarm.

— Que les déesses vous soient favorables.

Oziel s’inclina pour les saluer. Gudeline se redressa pour lui saisir les mains et les embrasser avec ferveur.

— Merci pour tout, dame, soyez bénie.

— Si j’ai trahi la Guilde, si j’ai renié mon serment, c’est uniquement pour vous, dame.

Sabain vida son hanap et le reposa sur la table d’un air songeur.

— Le regrettez-vous ? demanda Oziel.

Le torcheron se resservit un peu de vin.

— Je n’ai jamais regretté une décision, même douloureuse. Contrairement à maître Carr, que nous avions vu ensemble, je suis convaincu que vous êtes la femme de la prophétie de Molpoor. Et que votre apparition précède l’effondrement d’Arkane. Vous ne connaissez pas la prophétie dans son ensemble. La suite n’est jamais évoquée. Elle est pourtant…

Il fut interrompu par l’intervention de l’aubergiste, qui posa sur ses trois clients des yeux luisants de méfiance sous ses sourcils broussailleux et frotta les paumes de ses mains sur son tablier blanc constellé de taches.

— Faudrait voir à me payer, mes seigneurs, grogna-t-il d’une voix rugueuse. Ça vous fera trois arks.

Sabain préleva trois pièces argentées dans la bourse en cuir qu’il avait tirée d’une poche de son uniforme et les posa sur la table. L’aubergiste s’en empara avec une rapacité de cracasse.

— Merci, mon seigneur, gloussa-t-il. Si je peux me permettre, que nous vaut l’honneur de votre visite ? On voit jamais de torcherons par ici.

— La faim, tout simplement, répondit Sabain.

Les pièces tintèrent dans la main de l’aubergiste.

— Ah, je croyais que votre guilde vous fournissait le boire et le manger…

Oziel ne se sentait pas rassasiée. Les morceaux de viande finement découpés et les maigres bouchées de pain noir étaient les seuls aliments qu’elle avait pu glisser dans l’étroit espace entre son menton et son masque. Elle n’avait pas pu boire en revanche, et sa gorge desséchée réclamait avec véhémence une gorgée d’eau fraîche.

— Il m’arrive d’avoir envie de changer de l’ordinaire, répliqua Sabain d’un ton enjoué.

L’aubergiste acquiesça d’un hochement de tête, puis posa sur Oziel un regard pénétrant.

— Si je peux me permettre, dame, pourquoi vous ne retirez pas ce fichu masque pour manger ? Ce serait plus pratique, quand même…

Ce fut le torcheron qui rétorqua, d'une voix soudain tranchante :

— La dame a ses raisons, et elles ne vous concernent pas.

L'aubergiste écarta les bras en signe d'apaisement et se dirigea d'un pas lourd vers l'assemblage rudimentaire de planches qui servait de comptoir.

— Moi, ce que j'en dis…

Sabain attendit qu'il aille papoter avec d'autres clients pour reprendre le cours de leur conversation.

— Je vous parlais de la deuxième strophe de la prophétie. La voici :

Si Elle rencontre le cœur de pierre,
Si Elle fait pleuvoir le feu sur l'ennemi,
Si Elle rassemble les valeureux, les cœurs purs,
Si par Elle souffle le vent du renouveau,
Si Elle retrouve son visage,
Alors des milliers seront épargnés,
La souffrance s'éloignera,
la vie reviendra jusque dans les confins.

Un long silence suivit la déclamation du torcheron. Oziel associa spontanément « le cœur de pierre » au jeune homme maigre de ses visions, à son regard à la puissance peu commune.

— Ce passage est ignoré, reprit Sabain. Sans doute parce que l'aspect catastrophique marque davantage les esprits. Je ne suis même pas certain que tous mes supérieurs la connaissent.

— Pourquoi pensez-vous que je suis la femme de la prophétie ?

Sabain se pencha par-dessus la table et enfonça ses yeux noirs dans ceux de son interlocutrice.

— Votre masque interdit de voir votre visage, vous avez réussi à déchiffrer l'énigme du Laz, les derniers événements des Hauts ont rompu l'équilibre, une gigantesque chasse à l'homme, à la femme devrais-je dire, met les niveaux sens dessus dessous depuis plusieurs jours, je sais qui vous êtes et je crois fermement que vous êtes la seule capable d'éviter la destruction d'Arkane.

— Pas la seule, à en croire votre prophétie. Elle évoque aussi le cœur de pierre.

Le torcheron réfléchit quelques instants.

— Comment le connaîtrais-je ? Je suppose qu'il a quelque chose à voir avec cet art ancien qu'on appelle l'enchantement de pierre. Je suppose également qu'il doit parcourir son chemin vers vous, comme vous le parcourez vers lui.

— Je compte plutôt aller délivrer mon frère aîné dans les Fonds.

— Vous croyez qu'on peut survivre sept ans dans l'enfer des profondeurs ?

La surprise laissa quelques instants Oziel sans réaction.

— Comment savez-vous qu'il y a passé sept ans ?

— Je me suis intéressé à vous, à votre famille, j'ai consulté les archives scripturales de la grande bibliothèque du Conseil des Sept.

— L'accès aux archives n'est accordé à personne d'autre qu'aux patriarches, les dignitaires et les hauts magistrats, objecta Oziel.

Un sourire fugace effleura les lèvres de Sabain.

— Je suis torcheron, ce qui signifie que je n'ignore rien des secrets d'Arkane. Nous ne sommes pas seulement les guides dans le Laz, nous connaissons les passages secrets, les puits condamnés, les tunnels, les égouts, les galeries, nous pouvons nous introduire discrètement dans n'importe quel bâtiment officiel des Hauts. J'ai donc lu le compte-rendu du procès de Matteo du Drac, sa condamnation au bannissement perpétuel dans le bagne des Fonds pour, je cite de mémoire, « participation active à des cérémonies sacrificielles sacrilèges et actes de cruauté indignes d'un fils de famille des Hauts ».

— Rien ne prouve que…

Sabain balaya d'un revers de main la protestation de la jeune femme.

— Peu importe, je ne suis pas juge. De toute façon, les cultes barbares qui se pratiquent dans les entrailles de la Désolation concernent un grand nombre de fils de famille. Le pacte funeste entre les servants de la Désolation et des pétrocles exerce une attraction redoutable sur les jeunes esprits. Ils s'en servent pour fissurer l'unité d'Arkane et miner la cité de l'intérieur.

— J'ai surpris une conversation entre un pétrocle et le servant suprême, confirma Oziel. Ils disaient que leurs alliés arrivaient bientôt. Puis j'ai eu la vision d'une armée terrifiante et j'ai su qu'il s'agissait des alliés dont ils parlaient.

Le torcheron hocha la tête d'un air soucieux.

— Nous n’avons pas beaucoup de temps. Dans quel but voulez-vous délivrer votre frère ?

Elle désigna Jifar d’un geste de la main.

— Il était l’un des frères de la Résurrection. Leur gardien de la parole m’a dit que seul Matteo pouvait organiser la résistance.

— J’en suis témoin, confirma Jifar.

— Ils m’ont inoculé la mécrose afin que je puisse déjouer les différents contrôles et le flair d’animaux tels que les foueurs ou les furtifs. Voilà ce qui me vaut ce masque.

— On a exigé de vous un terrible sacrifice, dame, murmura Sabain. Mais c’est elle, la maladie, qui fait de vous la femme sans visage. La tenue des mécrosés n’aurait pas suffi à tenir les gens à l’écart ?

— C’est ce que pensaient les frères de la Résurrection, mais rien ne s’est passé comme prévu.

Le torcheron posa la main sur le bras d’Oziel.

— Je suis infiniment désolé pour vous, dame.

De son visage, de ses yeux s’écoulait une compassion sincère qui la bouleversa.

— Nous avons mieux à faire que nous apitoyer sur mon sort, souffla-t-elle en s’efforçant de contenir ses larmes.

Elle fut soulagée de constater qu’un grand nombre de femmes portaient des masques dans les Bas, des prostituées qui se rendaient chez leurs clients ou regagnaient les maisons closes où elles officiaient. Vu du sol, le socle porteur ressemblait à une gigantesque muraille dont on ne discernait pas le faîte. Lorsqu’on s’en rapprochait, le ciel se réduisait peu à peu jusqu’à disparaître entièrement. Une bonne partie du niveau vivait dans une ombre permanente. Les zones ensoleillées, périphériques, accueillaient les quartiers les plus huppés, les hautes maisons aux toits de lauze et aux façades claires, les larges artères, les jardins exubérants. Plus on se rapprochait du socle, plus l’amoncellement de constructions devenait chaotique, plus les rues se rétrécissaient, plus la pestilence augmentait, plus la population paraissait crasseuse et misérable. Des monceaux de déchets se dressaient tous les dix pas, engorgeaient les rigoles censées évacuer les débordements des pluies, les eaux usées et les déchets domestiques. Des ombres faméliques aux yeux menaçants grouillaient dans les recoins de

pénombre. Des hommes et des femmes dépoitraillés sortaient des tavernes en titubant, les yeux injectés de sang. L'équipage formé par le torcheron, la femme masquée et l'adolescent aux cheveux blonds et ras attirait les regards. Jamais les torcherons ne s'aventuraient dans le coin ; ils restaient cantonnés dans les environs des portes du Laz, distantes, selon Sabain, l'une d'une dizaine de lieues et l'autre d'une quinzaine.

— On nous regarde, murmura Sabain. Il va falloir que je me débarrasse de mon uniforme.

— Vous avez de l'argent ? intervint Jifar. Sinon, je peux vous procurer des vêtements. Nous étions des spécialistes, mon frère et moi.

— J'ai de quoi payer. Et puis ce n'est vraiment pas le moment de s'attirer des ennuis.

Ils cherchèrent une échoppe de tailleur dans l'entrelacs sombre et malodorant des ruelles qui s'étranglaient par endroits et les obligeaient à se plaquer contre les façades pour céder le passage aux portefaix. La majorité des femmes masquées qu'ils croisaient portaient des robes ajourées qui laissaient entrevoir certaines parties de leurs corps, le dos, la gorge, le ventre, les jambes. Leurs masques aux couleurs extravagantes ne ressemblaient pas à ceux des autres niveaux. Ils avisèrent enfin une boutique dont une grille métallique aux mailles serrées servait à la fois de vitrine et de protection. Ils poussèrent la porte d'entrée de l'établissement baigné de pénombre. Des senteurs fleuries, capiteuses, estompaient la puanteur. Un homme aux cheveux blancs et au visage grêlé vint au-devant d'eux. Ses yeux s'arrondirent de surprise lorsqu'ils se posèrent sur l'uniforme du torcheron, mais, en bon commerçant, il se reprit aussitôt et aborda les visiteurs avec une mine et un ton mielleux :

— En quoi puis-je vous être utile, nobles seigneurs ?

— Je cherche des vêtements, répondit Sabain.

— Vous êtes à la bonne adresse, sieur. C'est pour cette dame, ce jeune homme ou pour vous ?

Le torcheron se frappa la poitrine de l'index.

— Et vous les porterez à quelle occasion ?

— Il faut seulement qu'ils soient confortables et solides.

Le marchand se dirigea d'une allure tressautante vers le fond de la pièce.

— Par ici, sieur, j'ai là des modèles qui devraient convenir…

Les bruits de la rue s’échouaient dans la demi-obscurité de la boutique traversée de fragrances agréables en regard de la puanteur extérieure.

— Il y a ce modèle en coton, très pratique, résistant et seyant. À un prix abordable : il vous en coûtera six arks.

— Comment savoir s’il me va ?

— J’ai l’œil, sieur. Ça fait quarante ans que je fais ce métier. Il vous siéra comme un gant. Suivez-moi dans le réduit d’essayage.

Tandis que Jifar s’affalait sur un ballot de tissu, Oziel cessa de prêter attention aux voix des deux hommes. Le feu l’embrasait avec une brusquerie et une violence qui lui coupaient le souffle. La brûlure courait dans ses veines comme du métal fondu. Elle serra les dents pour contenir son hurlement et reprendre empire sur elle-même, mais la douleur l’emporta, et elle dut s’appuyer sur le montant d’une étagère pour ne pas s’effondrer.

— Vous vous sentez bien, dame ?

Elle eut l’impression que Jifar s’adressait à elle depuis un lointain espace. Que tentait de lui signifier le feu ? Il semblait plus féroce que d’habitude, comme soufflé par un vent furieux. Elle se redressa en grimaçant et lança un regard par la porte de la boutique restée entrouverte. Une escouade de légionnaires armés de lances et de glaives barrait la rue une vingtaine de pas plus loin, accompagnée de trois énormes foueurs et de leurs dresseurs. Elle aperçut le visage sinistre d’Aïhap en arrière-plan. L’ancien bantrier l’avait identifiée et avait alerté les autorités du niveau. Comment l’avait-il retrouvée dans le lacis des Bas ? Avait-il chargé un comparse de la suivre ?

Elle repoussa énergiquement toute pensée de colère, de haine, de vengeance, desserra les dents, prit une profonde inspiration pour accepter la morsure du feu. Le visage de Celui qui parle à la pierre lui apparut, souriant, serein, et un calme étrange se déploya en elle, qui n’effaça pas la souffrance, mais lui permit de prendre de la distance, comme si elle regardait de haut la scène dont elle était le personnage principal.

Sabain revint dans la pièce en compagnie du marchand, vêtu de sa nouvelle tenue, une veste et un pantalon de coton gris.

— Qu’est-ce que vous en…

Sa voix se brisa net lorsqu’il suivit du regard le bras de Jifar, tendu en direction de la troupe des légionnaires qui, lances en avant, convergeaient

vers la boutique.

16

L’ŒIL-DE-PIERRE

Si tu croises un œil-de-pierre,
Regarde tes chaussures,
Si tu croises un œil-de-pierre,
Tourne-toi vers le mur,
Quand tu croises un œil-de-pierre,
À trop le fixer,
Quand tu croises un œil-de-pierre,
À jamais tu seras figé

Comptine des Hauts,
Cité d’Arkane

— Entrez, sieur, on vous attend.

Noy hésita quelques secondes avant de franchir le seuil de la bâtisse, une maison dont la façade aveugle, ombre grise et figée sur fond de pénombre, accentuait l’aspect lugubre de la ruelle. Guidé par un serviteur muni d’une torche, il traversa plusieurs couloirs et une première pièce entièrement nue qui faisait sans doute office de salle d’attente.

— Restez ici, sieur, je reviendrai bientôt vous chercher, fit le serviteur avec une courbette obséquieuse.

Le regard de Noy se posa un instant sur son vis-à-vis, un homme grassouillet dont il était impossible de deviner l’âge avec ses joues pleines, ses petits yeux ronds au fond de leurs profondes orbites, ses longs cheveux châtains tressés en nattes, sa bouche en cul de poule d’où on s’attendait à tout moment à voir jaillir un flot putride. Le serviteur s’éloigna, la lueur de la flamme s’estompa, abandonnant les lieux à la pénombre.

Noy se demanda s'il avait eu raison de souscrire aux arguments d'Adamanta. Elle lui avait dit, après le repas du midi, qu'il devait à tout prix rencontrer quelqu'un avant de prendre ses premières grandes décisions de roi. Elle ne lui avait pas précisé l'identité de ce quelqu'un, elle lui avait simplement conseillé de se rendre, seul, à pied, au début de la cinquième sixte, à l'adresse griffonnée sur le bout de parchemin qu'elle lui avait tendu. Il avait d'abord refusé : pas envie de quitter ses quartiers au crépuscule, désir brûlant d'une soirée intime avec son épouse qui, depuis qu'il avait été couronné, lui refusait avec obstination ses faveurs. L'attitude d'Adamanta le déroutait. Autant elle avait paru très éprise quelques jours plus tôt, autant elle se montrait froide, distante, depuis qu'elle était devenue *sa* reine. Ce soir, il avait justement prévu de mettre fin à la disette. D'ailleurs, elle l'avait devancé puisqu'elle avait appuyé sa suggestion – un ordre plutôt qu'une suggestion – de baisers et de caresses qui l'avaient abandonné frémissant de désir sur le lit.

— Quand tu rentreras, mon roi, je me donnerai toute à toi, avait-elle chuchoté en jouant de sa langue et de ses doigts.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Tu dois garder ton énergie pour cette rencontre.

— Qu'y a-t-il de plus important que nous deux ?

Elle s'était redressée et lui avait effleuré le visage de la pointe de ses seins.

— Ton destin, mon roi, qui est de régner sans partage sur la nouvelle Arkane. Pour cela, tu dois rencontrer ce soir celui qui t'attend.

— Qui m'attend ?

Elle l'avait fixé sans répondre, d'un air de défi, comme si elle lui imposait une épreuve, qu'elle réclamait une preuve de confiance absolue, avant de se lever et de dissimuler son corps sous une ample tunique de soie violette.

— Ce soir, mon roi, avait-elle répété avant de sortir.

Il ne l'avait pas revue de l'après-midi. Il s'était senti chassé d'un éden à peine entrevu et avait sombré dans un vide glacial, désespérant, puis, vaguement conscient qu'il devait se montrer digne du rôle attribué par les akchas, il avait décidé de se rendre au crépuscule à l'adresse indiquée pour rencontrer le mystérieux interlocuteur dont lui avait parlé Adamanta. Que

risquait-il, après tout ? Tomber sur un vieux barbon l'entretenant de politique ou de philosophie pendant des sixtes ?

La lueur de la torche brilla dans un couloir avant d'inonder la salle d'attente et d'éclairer le serviteur aux joues rondes.

— Suivez-moi, sieur.

Il conduisit Noy à l'entrée d'une pièce minuscule aux murs et au plafond recouverts d'une substance brune et luisante à l'aspect granuleux. Un homme l'y attendait, debout.

Un homme ?

Le fils du Corridan en douta après que le serviteur l'eut introduit dans la cellule. La tête qui émergeait de l'ample pèlerine brune n'avait pas grand-chose d'humain avec sa peau grise, craquelée comme de l'écorce, ses yeux renfoncés, jaunes et brillants qui semblaient voir au-delà de l'espace et du temps, ses cheveux épars couleur de terre brûlée sur son crâne bosselé. Le mot « pétrocle » vint aussitôt à l'esprit de Noy et la crainte qui lui était accolée jaillit en lui comme une source d'eau glacée. Pourquoi Adamanta l'avait-elle envoyé dans l'antre d'un œil-de-pierre ?

Le pétrocle congédia d'un geste de la main le serviteur, qui, avant de sortir, planta la torche dans son support mural.

— Sois le bienvenu, fils du Corridan, déclara-t-il d'une voix grave, vibrante. Ou plutôt, devrais-je dire, Prakala.

Sous sa cape, la main de Noy se posa sur le manche du poignard dont il s'était muni avant de sortir. Il était parti sans escorte, en toute discrétion, comme le lui avait conseillé Adamanta, mais, les rues des Hauts se révélant parfois dangereuses, il valait mieux sortir armé, même d'un simple poignard. Une seule chose lui manquait du domaine familial : la masse d'armes et les cours intensifs avec son instructeur personnel.

— Ne soyez pas nerveux : vous n'avez rien à craindre de moi, reprit le pétrocle. Je souhaitais seulement saluer et féliciter le nouveau souverain du peuple akcha. Et, contrairement à ce que vous pourriez croire, ce n'est pas votre épouse qui m'a révélé votre nouveau statut.

Les pensées de Noy se désagrégeaient au fur et à mesure que les mots sortaient de la bouche de son interlocuteur, dispersées par son timbre hypnotique.

— Je suis en contact régulier avec les rihakchas et nous avons de grands projets pour votre peuple, poursuivit le pétrocle. Nous lui rendrons la place

qui était la sienne avant qu'il en soit chassé par les hommes.

— Que voulez-vous dire ?

Bredouiller cette question avait exigé de Noy un effort considérable. Il avait eu l'impression d'expulser un air plus dense que la boue.

— Arkane est une erreur, Prakala. Une tragique erreur à laquelle il convient désormais de mettre un terme. Les fondations de la cité reposent sur un sol gorgé de malheur et de cendres. Le peuple akcha avait besoin d'un roi pour mettre fin à la malédiction. Ce roi se tient devant moi, et grâce à lui, justice sera bientôt rendue.

Le fils du Corridan se sentit frappé cette fois au cœur par la voix de l'œil-de-pierre. Son corps tout entier lui donnait la sensation d'être englué dans un filet aux mailles poisseuses et serrées. Rester debout mobilisait déjà une grande partie de son énergie. Les paroles du pétrocle se fichaient comme des flèches en lui, des flèches empoisonnées qu'il ne pourrait plus extirper de sa chair, qui le liaient à son vis-à-vis jusqu'à la fin des temps. Ce dernier l'entretenait pourtant de la destruction d'Arkane et de l'extermination de sa population humaine, se servait de lui, un humain, pour assouvir une haine millénaire, et il ne pouvait pas s'y opposer, toute volonté anéantie.

— Nous devrons patienter encore un peu, Prakala, jusqu'à ce que nos alliés venus du Nord arrivent au pied d'Arkane.

— Quels… quels alliés ?

— Une armée redoutable, la plus puissante qui ait été rassemblée depuis des millénaires. Dès qu'elle aura commencé le siège de la cité, votre peuple remontera des fonds sous votre commandement et frappera de l'intérieur.

— Fra… ppera ?

— Les légions seront ainsi obligées de combattre sur deux fronts.

— Mais, le Laz…

Le pétrocle émit un grognement qui se fissura en éclats de rire.

— Les akchas n'ont pas besoin du Laz pour gagner les différents niveaux. En outre, des torcherons sont acquis à notre cause.

— Impo… ssible.

— Nul n'est incorruptible, Prakala, les torcherons pas davantage que les autres.

— Pourquoi…

Cette fois, les forces manquèrent à Noy pour aller au bout de sa question.

— Adamanta… ? eut-il encore la force de souffler avant de perdre connaissance.

— Tu reviens enfin à toi, mon roi. À nous.

Adamanta ponctua son murmure d'un rire aux éclats frissonnants. Elle se tenait, nue, légèrement penchée au-dessus de Noy, afin que les pointes de ses seins frôlent son visage ou son torse, un petit jeu dont elle raffolait.

— Que… que s'est-il passé ?

Il eut besoin d'un peu de temps pour remettre de l'ordre dans ses pensées embrouillées, pour disperser l'impression d'émerger d'un cauchemar. Les deux bougies disposées de part et d'autre du lit dispensaient un éclairage parcimonieux mais suffisant pour qu'il reconnaisse leur chambre. Peu à peu, des scènes, des visages remontèrent à la surface de son esprit, le serviteur aux joues rondes et à la bouche en cul de poule, une pièce minuscule et tapissée d'une étrange matière brune, le pétrocle… Il ne se souvenait plus, en revanche, de leur conversation, ni même du son de sa voix, pas davantage de la façon dont il était revenu au domaine de l'Orbal. Un pan de sa mémoire s'était escamoté ; ne subsistait que la vague mais désagréable sensation d'avoir perdu une partie de lui-même.

— Comment s'est passée la rencontre, mon seigneur ?

Le murmure d'Adamanta, son odeur, son souffle brûlant, ses caresses ensorcelantes lui rappelèrent tout à coup qu'elle avait promis de se donner à lui à son retour, et le désir l'emporta avec l'impétuosité d'un torrent, ne laissant place à aucune autre pensée.

— L'Orbal a été officiellement convié ce soir à une fête donnée par la maison du Corridan, mon roi. Le patriarche Amiol nous demande de le représenter.

Adamanta, vêtue de sa confidente, se glissa dans les draps et posa ses pieds glacés sur ceux de Noy.

— Nous avons reçu l'oiseau messager ce matin, poursuivit-elle en se pelotonnant contre lui. Irons-nous ?

Noy réfléchit quelques instants avant de demander :

— Quelle relation as-tu gardée avec Amiol ?

Elle éclata de rire.

— Ce vieux bouc ? Il me répugne. Il a bien essayé de m'attirer une ou deux fois dans sa chambre. Il n'a qu'à forniquer avec les servantes ou retrouver ses plaisirs solitaires d'autrefois.

— Nous irons ce soir au domaine du Corridan, ma reine, mais après avoir rendu visite à notre peuple.

L'idée de revoir sa famille suscitait en lui des émotions contradictoires : répulsion, colère, haine, nostalgie, curiosité, dégoût, un tourbillon d'où émergeait, comme un rocher dans les remous, l'envie d'affronter le regard autrefois hautain de ses frères.

— Nous irons leur montrer qui nous sommes, ajouta-t-il.

Elle rit encore avant de lui caresser le ventre, puis de descendre entre ses cuisses. Bien qu'encore froide, sa main déclencha une salve de frissons qui se transformèrent bientôt en frémissements de désir.

Vêtu de bleu tacheté, Aroy, le premier héritier, accueillait les invités en haut de l'escalier du perron d'honneur avec une solennité et une affectation que Noy jugea grotesques : l'attitude de son frère aîné ressemblait à une parodie des bonnes manières en usage dans les maisons des Hauts. Il flottait encore dans ses nouveaux habits de patriarche et s'agitait comme un oisillon maladroit tentant de prendre son envol. Derrière lui se tenaient, raides comme des statues, dame Velde et ses trois autres fils, tous parés de leurs vêtements de cérémonie, et, plus loin encore, les brus et les enfants. Ne manquait dans le tableau qu'Augoy, indice qu'il avait cédé son trône de patriarche à son premier héritier. Comment un monstre d'orgueil comme Augoy avait-il pu consentir à abandonner de son vivant les honneurs de sa charge et les affaires de la cité ? Ses difficultés à marcher après sa chute de cheval lors de son altercation avec son frère aîné Jelioy l'avaient-elles poussé à une abdication anticipée ?

Pris dans la longue file des invités qui piétinaient les cailloux bleutés, Adamanta et son époux avançaient avec lenteur dans l'allée centrale. La nuit exhalait une douceur exquise, traversée de senteurs fleuries. Noy se demandait pourquoi le Corridan organisait une fête somptueuse qui n'était ni un mariage, ni une cérémonie du sceau. Aroy voulait-il corriger l'impression de pingrerie laissée par son père ? Voulait-il affirmer aux yeux

de tous que sa maison était devenue, après la chute du Drac et son propre avènement, l'une des plus flamboyantes des Hauts ?

La famille n'avait en tout cas pas lésiné sur les festons, bougies, lumignons, lanternes. Jamais Noy n'avait vu une telle débauche de lumière sur la façade du bâtiment principal, au point que celui-ci en devenait aérien, presque gracieux. Adamanta et lui avaient décidé de ne pas porter les vêtements violets de l'Orbal ou bleus du Corridan. Ils avaient opté pour des tenues neutres, une robe blanche et largement ajourée pour elle, une tunique, un pantalon, des bottes noirs pour lui. Ils suscitaient de nombreux regards et murmures alentour, parfois des sourires et des éclats de rire moqueurs. Beaucoup de fils et filles de famille parmi les railleurs, sans doute au courant des circonstances de son mariage avec la petite traînée de l'Orbal.

Adamanta, elle, marchait droite et dédaigneuse sans accorder la moindre importance aux regards ni aux commentaires fielleux, un port de reine, impudique et radieuse dans sa robe qui dévoilait généreusement sa peau soyeuse. Elle avait grandi en beauté. En quelques semaines, l'adolescente un peu ingrate qui l'avait piégé avec la complicité de dame Elvare s'était métamorphosée en une femme rayonnante, comme si la disparition de sa mère, célèbre dans les Hauts pour sa beauté, lui avait permis de s'épanouir.

Lorsqu'ils atteignirent le bas de l'escalier, Noy croisa le regard d'Aroy et y lut une telle arrogance, un tel mépris qu'il faillit aussitôt rebrousser chemin. Puis, en tant que roi du peuple des profondeurs, il raffermit sa détermination et sourit à Adamanta qui le dévisageait avec insistance. Deux sixtes plus tôt, les akchas lui avaient réservé un accueil enthousiaste. Il avait pris la parole dans l'immense grotte où ils l'avaient couronné, pour leur dire de se tenir prêts, qu'ils entreprendraient bientôt, sous son commandement, la reconquête de leurs anciens territoires. Ses mots traduits par la femelle rihakcha avaient résonné avec la puissance du tonnerre sous les voûtes et déchaîné l'ardeur de son peuple. L'exaltation retombée, il s'était demandé une nouvelle fois pourquoi ils avaient besoin de l'un de ceux qu'ils considéraient comme leurs ennemis pour entrer en guerre contre Arkane. Les explications confuses d'Adamanta ne l'avaient pas vraiment rassasié : les légendes akchas disaient qu'il fallait un humain prêt à renier les siens pour devenir leur roi, le signe, selon les récits anciens transmis de génération en génération, que la magie des hommes aurait pris fin et

qu’Harana, le père du peuple des profondeurs, serait enfin libéré de la malédiction de la pierre. Était-il donc un renégat ? Était-il en train de trahir les hommes ? Des bribes vibrantes de la conversation avec le pétrocle résonnaient en lui, puissantes, impérieuses : *« Arkane est une erreur, une tragique erreur… Les légions seront ainsi obligées de combattre sur deux fronts… Nul n’est incorruptible… »* Il lui semblait que l’œil-de-pierre occupait en permanence son corps et son esprit.

Un coup de coude d’Adamanta le tira de ses réflexions. Ils étaient presque arrivés en haut de l’escalier et il ne restait plus que deux jeunes filles du Dauphin devant eux, pimpantes et pépiantes dans leurs robes jaune vif. Aroy les accueillit avec le ton et l’attitude appropriés, puis, après la révérence usuelle, elles allèrent saluer dame Velde et les trois autres fils du Corridan, laissant le premier héritier de la maison seul face à son plus jeune frère et son épouse. Le visage d’Aroy se durcit instantanément, lèvres pincées, mâchoires serrées, pommettes saillantes, regard noir.

— Tu n’es plus le bienvenu dans ce domaine, Noy.

Les mots avaient jailli de sa bouche comme une coulée de boue. Noy se contint pour ne rien laisser paraître de son désarroi. Il lança un coup d’œil à dame Velde, qui observait la scène d’un air inquiet, puis à ses autres frères, toujours figés, avant de déclarer d’une voix ferme :

— Le patriarche Amiol nous a demandé de représenter l’Orbal, mon épouse et moi.

Aroy considéra Adamanta avec un mépris affecté.

— Elle n’est pas non plus la bienvenue.

— Je croyais pourtant que nos deux maisons envisageaient un rapprochement. Mon mariage n’en était-il pas le…

— Les choses ont changé. En tant que premier héritier de la maison du Corridan faisant office de patriarche, je récuse toute alliance avec l’Orbal.

La colère gronda en Noy avec la soudaineté et la violence d’un orage. Il avança d’un pas rageur vers son aîné jusqu’à ce que leurs visages ne soient plus séparés que d’un pouce et que leurs souffles se mêlent. Bon nombre d’invités, attirés par leurs éclats de voix, étaient sortis en courant de la salle de réception de la maison principale pour former un demi-cercle sur le large perron. Une querelle entre héritiers d’une même famille était une aubaine, une friandise, un événement qu’on pourrait commenter pendant plusieurs semaines.

— N’insulte pas l’Orbal, Aroy, tu pourrais le regretter amèrement.

L’aîné accueillit les paroles du benjamin d’un rire sarcastique.

— Déesses, voilà qu’il se prend pour un homme !

Il avait parlé d’une voix forte, de manière que tous l’entendent. Quelques rires et quolibets fusèrent alentour.

— Tu crois que l’Orbal est devenu ta nouvelle famille ? reprit Aroy. Il t’a donné une catin qui passait ses nuits sur la couche de son père et dont aucun homme des Hauts, ni même des Bas, n’aurait voulu si tu ne t’étais pas laissé piéger comme un enfant.

Une nouvelle salve de rires salua son intervention.

— Tu n’es pas encore patriarche, répliqua Noy. Le siège de père est un peu trop grand pour toi.

— Tu n’as plus de père, il t’a renié. Pars d’ici avec ta traînée avant que je te fasse reconduire par nos gens.

Noy faillit tirer le poignard qu’il portait à la ceinture pour le planter dans le cœur d’Aroy. Il se ravisa : s’il poignardait son frère maintenant, il n’aurait aucune chance d’échapper aux soldats du Corridan et son couronnement dans les profondeurs d’Arkane n’aurait servi à rien. Au prix d’une douleur presque insupportable, il ignora la lave bouillante qui se répandait dans ses veines. Son heure viendrait bientôt, et Aroy répondrait de son arrogance et ses insultes. Avec quelle joie Prakala regarderait ses akchas déchiqueter ce brouillon de patriarche !

— Il n’est pourtant pas d’usage qu’une famille en insulte une autre lors d’une célébration, dit-il d’une voix posée, cauteleuse, enrobant un fil affûté et brûlant.

— Les usages changent selon les époques, selon les générations. Certains d’entre eux sont devenus archaïques. Il est temps de renouveler Arkane.

— L’insulte et le mépris feront désormais partie de votre renouveau ?

Aroy se tourna furtivement vers dame Velde, dont le visage blême flottait dans les lumières vacillantes des bougies et lanternes.

— Tu fais beaucoup de peine à ma mère, répondit-il.

— Elle est aussi la mienne.

D’un geste du bras, le nouveau patriarche du Corridant la pria de s’approcher d’eux. Elle hésita, puis obtempéra d’une allure hésitante, évitant de croiser le regard de Noy.

— Dame Velde, considérez-vous ce garçon comme votre fils ? lui demanda Aroy d'une voix forte.

Elle baissa la tête pour bredouiller quelques mots incompréhensibles.

— Plus fort, ma dame, on ne vous a pas entendue.

Elle se redressa, en larmes, et fixa un moment Noy avant de dire, en détachant chaque syllabe :

— Il n'est plus mon fils.

Elle se détourna et reprit en quelques foulées vacillantes la place qu'elle avait occupée un peu plus tôt. Un silence de mort s'était désormais abattu sur le domaine. Noy recula de deux pas et laissa errer son regard sur les hommes et femmes rassemblés autour de lui, masques grimaçants, les uns haineux, les autres railleurs, l'élite désœuvrée d'Arkane qui dilapidait son temps en querelles étriquées, mesquines, en commérages de toutes sortes. Ils croyaient tutoyer les cieux, mais, incapables de respecter les principes de leurs Fondateurs, ils se vautraient dans leurs propres bas-fonds, comme dans ces histoires pour enfants où le monstre n'est pas toujours celui qu'on croit, indignes d'occuper un territoire qui ne leur appartenait pas. Aroy avait sans doute orchestré cette mise en scène pour humilier son jeune frère en public et montrer aux autres familles que, désormais, le Corridan était une maison avec laquelle il faudrait compter. Il s'était fait piéger, une nouvelle fois.

— Je n'aime pas voir pleurer ma mère, encore moins quand c'est toi la cause de ses pleurs. Pars avant que je ne lâche mes foueurs sur toi et ta putain.

— Tu ne me connais pas, pauvre fou ! cria Noy avec une telle puissance que ses mots flottèrent un long moment dans le silence stupéfait. Tu ne sais pas de quoi je suis capable.

Il cracha aux pieds de son interlocuteur. Des soldats aux uniformes bleus surgirent aussitôt d'un recoin obscur, brandissant des masses d'armes. Aroy les arrêta d'un geste de la main.

— Puisque ce monde me renie, je renie ce monde, reprit Noy. Nous nous reverrons, mon frère, plus tôt que tu ne le penses. Ce jour-là, tu regretteras tes insultes et l'affront que tu viens de faire à mon épouse et à sa famille. Que tu viens de me faire.

Il discerna l'infime mais perceptible lueur de peur dans les yeux de son aîné, puis, en arrière-plan, comme une vague réplique, le visage blême et

désespéré de dame Velde.

— Nul besoin de me raccompagner, mon frère, ou dois-je dire mon seigneur faisant office de patriarche du Corridan, ajouta-t-il. Je connais le chemin. Rien ne doit ternir les réjouissances. Profitez-en tous : elles ne dureront qu'un temps, et ce temps risque d'être beaucoup plus court que vous ne le pensez.

Il se retourna et prit Adamanta par le bras. Elle lui donna un baiser appuyé avant de défier l'assistance du regard et d'entamer, serrée contre lui, la descente de l'escalier monumental. Le crissement des cailloux de l'allée centrale accompagna chacun de leurs pas, comme autant de coups de semonce. Du perron jusqu'au portail, Noy craignit à chaque instant de percevoir dans leur dos le grattement caractéristique de foueurs lancés au galop ou les sifflements de traits d'arbalète ou de flèches.

17

URIETH

Bon nombre de rituels issus des cultes primitifs continuent de se pratiquer dans le pays d'Arkane. On y entremêle à loisir les dieux oubliés tels Hilyaon, Previdurr, les rituels et propos abominables, les légendes fluviales préarkaniennes… Mais, comme nous le savons, il est difficile, voire impossible, de contrôler tous les faits et gestes des habitants d'un aussi grand pays que le nôtre. Bien entendu, leurs cérémonies ont quelque chose de barbare, d'inhumain, mais n'est-ce pas semblable dans les différents niveaux d'Arkane la Cité ? Y compris dans les Hauts, j'ose le dire bien fort. La cruauté ne fait-elle pas partie des usages des familles régnantes ? Les patriarches se montrent-ils humains lorsqu'ils exploitent le dur labeur des populations des rives du fleuve ? Ne sacrifient-ils pas davantage d'hommes et de femmes que les adeptes du culte d'Hilyaon ? Ils ne le font pas pour la grandeur d'un dieu, mais pour leurs propres intérêts, afin qu'ils puissent vivre dans l'opulence et la frivolité.

Journal anonyme d'un explorateur horizontal,
Bibliothèque privée de la maison du Dauphin,
Arkane

Ils marchaient depuis trois jours, et Renn avait l'impression d'errer depuis des mois dans le même paysage, de revenir sans cesse sur ses pas. Les abords des rives se ressemblaient tellement qu'il fallait les observer avec une attention soutenue pour distinguer de menues différences : les herbes un peu plus hautes par-ci, les roseaux un peu plus denses par-là, les

villages aux maisons de bois et de chaume plus ou moins importants, les temples de pierre primitifs dédiés aux sept déesses plus ou moins en ruine et envahis par une végétation rampante… Évitant la route principale, ils parcouraient d'étroits chemins surmontés d'épaisses voûtes de branches et de feuilles qui offraient une ombre bienvenue contre la chaleur étouffante, ils apercevaient des champs fertilisés par la dernière crue, des hommes aux visages tannés et des femmes aux robes retroussées en train de repiquer le ghoor, des bateaux de pêche disséminés sur le fleuve couleur de métal fondu, des oiseaux blanc et noir qui parsemaient leurs arabesques aériennes de piaillements aigus, le glissement lointain, presque songeur, des louques et des flaoutes dont les voiles faseyaient avec mollesse au gré des paresseuses brises.

Ils ne prenaient pas beaucoup de repos, une demi-sixte tout au plus, plutôt en fin d'après-midi, lorsque la terre restituait la chaleur accumulée tout au long du jour et que l'air brûlant devenait presque irrespirable. Ils choisissaient alors un abri de fortune, le couvert d'une forêt, une masure abandonnée, le cœur d'un épais buisson, et organisaient des tours de garde afin de ne pas se laisser surprendre par la légion ou les détrousseurs, nombreux dans le coin aux dires d'Urieth. Les fruits sauvages et le rare gibier ne calmaient que rarement leur faim. Renn rêvait d'un vrai et bon repas, d'un vrai lit où il pourrait dormir une journée entière.

De temps à autre, lorsque la fatigue les invitait à une halte, Urieth racontait comment elle avait intégré la Congrégation. Elle avait rencontré sa première sœur à l'âge de treize ans, une femme à la beauté envoûtante venue au village pour vendre des bijoux fabriqués dans une matière rougeâtre et translucide censée favoriser la fertilité qu'on appelait « la menstréesse ». Elle avait perçu un murmure lorsqu'elle était passée devant l'étal de la marchande ambulante pour admirer les bijoux. Elle avait cru être victime d'une illusion avant de croiser le regard de cette femme, un regard intense, presque violent, qui semblait la transpercer. Le murmure avait de nouveau résonné et, cette fois, elle avait pris conscience qu'il ne provenait pas de l'extérieur. Elle avait deviné, ou plutôt ressenti, comme une évidence, que la visiteuse était en train de lui parler par la pensée. Interdite, elle s'était reculée de deux pas, adossée au pilier de bois soutenant l'auvent qui abritait l'étal, avait fermé les yeux pour mieux se concentrer sur le phénomène. Le murmure s'était transformé en mots, en phrases.

— Je ne suis pas une marchande de bijoux, je suis Pholiaë, sœur de la Congrégation de Mère ; tu as les qualités requises pour nous rejoindre puisque tu es la seule à me percevoir, viens avec nous…

Elle avait répondu de manière naturelle, comme si elle communiquait depuis toujours par la pensée. Il lui suffisait de les émettre en silence pour que les mots se forment et soient instantanément transférés dans l'esprit de sa correspondante. Elle comprenait maintenant pourquoi elle avait toujours eu l'impression d'héberger une foule de vies en elle : elle captait confusément les pensées des autres villageois, leurs intentions, leurs émotions.

— Je suis promise à quelqu'un…

Elle avait vu Pholiaë sourire par-dessus les têtes des femmes qui se pressaient devant son étalage.

— Une promesse qui n'engage que ceux qui l'ont faite, pas toi, nous t'en délions…

— Mes parents refuseront que je parte…

— Il ne faudra rien leur dire, la Congrégation agit dans le plus grand secret.

Pholiaë lui avait expliqué ce qu'était la Congrégation : fondée par la première Mère, une femme condamnée à l'exil perpétuel par le Conseil des Sept pour « injures aux déesses, pratiques offensantes et troubles de l'ordre public », elle œuvrait en secret pour contrebalancer le pouvoir exorbitant des patriarches et de leurs affidés. Prêtes à tout moment à partir en mission, les sœurs ne renouaient jamais le contact avec leurs proches, ni ne se mariaient, leur seule famille étant désormais la Congrégation. Diverses missions leur étaient confiées selon les directives de Mère, recluse dans le Rével, un logement troglodyte perché sur le mont des Prodiges, d'où elle captait et triait le flot incessant et tumultueux des pensées. Une vingtaine d'administratives résidaient dans les austères demeures disséminées dans la pente, faites de rochers tellement volumineux que personne ne savait comment ils avaient été assemblés. Mère désignait toujours son héritière avant sa mort pour que la chaîne ne se brise à aucun moment. Urieth était partie de chez elle en pleine nuit et avait rejoint Pholiaë à l'endroit convenu. Elles avaient ensuite gagné le mont des Prodiges, au bout de longues semaines de route et une traversée du fleuve. Mère avait approuvé le choix

de Pholiaë, appartenant au corps des recruteuses, chargées de parcourir le pays d'Arkane pour détecter le potentiel des éventuelles nouvelles sœurs.

— Comment était Mère ? avait demandé Renn.

Urieth avait haussé les épaules.

— Je ne l'ai pas vue. Elle communique uniquement par la pensée. Nul ne doit la perturber dans son travail. Elle ne dort jamais, car les pensées ne s'arrêtent jamais non plus. Les sœurs plus anciennes disent qu'elle n'a plus forme humaine, qu'elle devient pur esprit. En tout cas, elle ne mange pas plus qu'elle ne dort.

— Tu ne regrettes pas d'avoir intégré la Congrégation ?

La jeune femme avait observé un long silence, les yeux baissés, se mordillant les lèvres.

— Parfois je me dis qu'une vie de famille sur les rives aurait été plus simple. Puis, en réfléchissant, je me dis que j'ai fait le bon choix. C'est une vie de solitude et de sacrifice, mais elle est parfois exaltante. Comme lorsque j'ai enfin reçu l'ordre de vous libérer et, par la même occasion, de sortir des griffes de Tyho.

— On t'avait demandé de le tuer ? était intervenu Orik.

— En mission, il nous revient de prendre ce genre de décision si nous l'estimons nécessaire.

— Était-ce vraiment nécessaire, ou bien était-ce une simple vengeance ?

Elle avait émis un petit rire aux éclats fêlés par la colère et la tristesse.

— Un peu des deux, sans doute…

À l'aube du quatrième jour, ils discernèrent d'immenses panaches de fumée noire à l'horizon.

— Ça ressemble à un champ de bataille, marmonna Orik.

— L'armée du Nord nous aurait devancés ? s'étonna Renn.

— Allons voir…

Urieth demeura quelques secondes figée, les yeux clos, ses cheveux noirs chahutés par le vent déjà chaud. Un peu plus tôt, ils avaient laissé derrière eux la pénombre d'une forêt pour passer sur un plateau lumineux, rocailleux, dénué de toute végétation. Le fleuve n'était plus qu'un serpentin argenté en contrebas.

— Selon Mère, ce sont les conséquences d'un très ancien conflit entre les chantiers navals et les fleuviots, déclara la jeune femme en rouvrant les

yeux. Comme les patriarches soutiennent les fleuviots, le conflit a dégénéré en une véritable guerre entre les légions et les travailleurs des chantiers navals.

Orik secoua la tête d'un air navré.

— On dirait qu'ils préparent le terrain pour leur véritable adversaire…

— Inutile de s'attarder, proposa Urieth. Si nous marchons bien, nous devrions apercevoir Arkane dans quatre ou cinq jours.

— On la voit d'aussi loin ? s'exclama Renn.

— À des dizaines de lieues quand le temps n'est pas trop chaud.

— Tu y es déjà allée ?

— Seulement dans les Bas. Les missions dans les niveaux supérieurs d'Arkane sont confiées à des sœurs plus expérimentées.

— C'est Mère qui choisit ?

Urieth exprima sa réprobation d'un haussement de sourcils.

— Qui d'autre qu'elle pourrait mieux le faire ?

Les panaches noirs continuèrent de s'élever tout au long du jour, désolant la moitié orientale du ciel. Écrasés de chaleur, ils longèrent le plateau surplombant le fleuve et, au zénith, arrivèrent en vue de la ville de Toumnes. S'ils ne pouvaient pas distinguer les détails d'où ils se trouvaient, ils percevaient l'étendue du chaos qui avait chambardé la petite cité blottie dans le creux d'un large méandre. Les colonnes de fumée montaient de bâtiments ou des bateaux incendiés. Une imposante cohorte de la légion se tenait, boucliers et lances en avant, dans une artère parsemée de pierres et de débris de toiture, tel un animal géant hérissé de piquants. Plus loin, derrière les hautes palissades entourant les chantiers navals, s'était regroupée une multitude d'hommes vêtus des traditionnels boléros et chapeaux rouges des ouvriers des rives, brandissant des armes hétéroclites allant du sabre courbe à la simple fourche à trois dents.

Orik désigna du bras un autre quartier de Toumnes où manœuvrait une deuxième cohorte.

— La première troupe va attaquer de front, histoire de mobiliser les défenses de ses adversaires. La deuxième surgira à revers et prendra les ouvriers des chantiers en tenailles. L'effet de panique entraînera presque aussitôt la reddition.

— Comment le sais-tu ? demanda Renn.

— Un grand classique de la guerre. Nous l'avons utilisé à maintes reprises à Mandril. Les légions sont disciplinées, rompues au combat, commandées par des officiers expérimentés. Les ouvriers n'ont que leur courage à leur opposer. L'effet de surprise ne joue plus en leur faveur. Tôt ou tard, ils finiront par capituler.

— À quoi sert-il de se battre si on n'a aucune chance de vaincre ?

— À la guerre, Renn, c'est presque toujours la loi du plus fort qui l'emporte. Ce n'est qu'une question de temps.

— Alors nous n'avons aucune chance face aux Conquérants du Nord ?

Il eut, en même temps qu'il prononçait ces mots, la vision d'une troupe immense qui abattait des arbres pour en faire des bateaux. L'armée du Nord avait traversé le massif de l'Ostian sans attendre la fin de l'hiver et s'apprêtait à voguer vers Arkane. Il reconnut les serkars parmi les hommes, chargés de transporter les troncs les plus volumineux dans lesquels taillaient avec une belle énergie les soldats sous les ordres des charpentiers. La vision s'élargit et lui montra les navires déjà assemblés et munis de voiles. Il poussa un cri de surprise lorsqu'il découvrit leur nombre, peut-être plus d'un millier, alignés par rangées de dix qui occupaient le fleuve sur toute sa largeur et deux bonnes lieues de longueur.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Orik.

Renn ne répondit pas, incapable de détourner son attention de la monstrueuse armada.

— J'ai capté sa vision, intervint Urieth. Elle montrait une armée gigantesque en train de construire des bateaux, plusieurs centaines.

Orik hocha la tête, les mâchoires serrées.

— Combien de temps met le bateau le plus rapide pour atteindre Arkane depuis la région de l'Ostian ?

La jeune femme réfléchit quelques instants.

— Disons une vingtaine de jours si le vent est favorable, qu'il ne rencontre pas d'embûches et qu'il ne fait pas d'escales. Peut-être moins s'il dispose de bons rameurs.

— Il ne nous reste donc qu'une quinzaine de jours pour prévenir l'oligarchie d'Arkane. Disons une dizaine si nous voulons avoir le temps de la convaincre et de préparer la défense. Sans compter que les Conquérants du Nord ont sans doute expédié une avant-garde chargée de déblayer le

terrain, comme la horde que nous avons piégée dans un marécage. Comment pourrions-nous gagner un peu de temps ?

Urieth s'assit dans les herbes, ferma les yeux et se figea, le dos droit, la tête légèrement baissée. La vision de Renn s'estompa enfin. Haletant, hébété, il rencontra les pires difficultés à conserver son équilibre.

— Mère dit que nous devons utiliser les voies invisibles, déclara soudain Urieth en relevant la tête. Elle ne capte pas encore les pensées des soldats du Nord, mais elle ne conçoit aucun doute sur la vision de Renn.

— Les voies invisibles ?

— Elles sont normalement réservées aux grandes initiées de la Congrégation, mais elle les ouvrira pour nous.

— Elles nous feront gagner du temps ?

Urieth se leva, s'approcha de Renn, le saisit par les épaules et plongea son regard dans le sien avec une ferveur nouvelle.

— Renn de la Bordure de Fouest, tu tiens l'avenir de milliers d'êtres humains entre tes mains.

— Je ne sais pas comment, bredouilla-t-il.

— L'enchantement de pierre te le dira en temps voulu.

— Je ne suis qu'un apprenti…

— Deviens un enchanteur. Personne d'autre que toi ne peut sauver Arkane.

En contrebas, les légions s'étaient lancées dans la bataille avec une discipline, une cohésion et une efficacité que ne put s'empêcher d'admirer Orik. Comme il l'avait prédit, la première colonne piqua droit sur les larges quais où étaient regroupés les ouvriers des chantiers navals, puis engagea le combat, d'abord à coups de lances, sans rien perdre de sa cohérence. Quand un légionnaire de première ligne tombait sous les coups d'un adversaire, il était aussitôt remplacé par un autre accouru de la ligne suivante. Les officiers se tenaient de part et d'autre de la cohorte, se jetant eux-mêmes dans la mêlée pour galvaniser leurs hommes.

— Il n'y en a pas pour longtemps, commenta Orik.

En face, les ouvriers se battaient avec une vaillance admirable, mais dans une complète désorganisation qui nuisait à leur efficacité. Ils couraient d'un point à l'autre pour tenter d'enrayer l'avancée des légionnaires qui progressaient avec la puissance d'une étrave fendant les remous. Ils finirent par rompre et se disperser sur les quais jonchés de tas de planches ou de

troncs, de chaudrons de broul, une matière souple et noire venue de désert du Tchezz qui assurait l'étanchéité des coques, et d'énormes ballots de tissu pour les voiles. Ils tombèrent sur la deuxième cohorte, qui avait mis à profit le début de la bataille pour effectuer sa manœuvre de contournement et s'était déployée sur toute la largeur du quai, protégée par une muraille de hauts boucliers d'où saillaient les fers des lances. Elle se mit en branle au signal de l'officier. Renn eut l'impression que les deux mâchoires d'un implacable piège se refermaient sur une troupe détraquée, affolée, déjà vaincue.

Un à un, malgré un sursaut désespéré, les ouvriers des chantiers navals furent massacrés avec méthode, embrochés par les lances, transpercés par les glaives, achevés d'un coup de poignard dans la gorge ou le cœur. Il ne resta bientôt plus qu'une poignée de survivants qui, cernés par les deux cohortes qui avaient opéré la jonction, jetèrent leurs armes. L'officier supérieur, reconnaissable à son haut cimier noir, hurla un ordre. Les légionnaires cessèrent le combat et s'écartèrent pour le laisser passer. Il se rendit près des survivants et leur tint des propos dont Renn, d'où il observait la scène, ne perçut qu'une rumeur indistincte. Des chaînes furent amenées avec lesquelles on entrava les vaincus.

— Ils finiront crucifiés à la porte de la ville, pour l'exemple, déclara Urieth à voix basse. Les questeurs des familles régnantes font vivre un véritable enfer aux populations des rives.

— Pourquoi se sont-ils révoltés ? demanda Renn.

— Toujours la même histoire. Arkane se montre chaque année plus gourmande. Les taxes augmentent sans cesse pour subvenir aux besoins des patriarches. Et toute protestation, même parfois une simple requête, aboutit à une ou plusieurs crucifixions.

Les légions s'éloignèrent en direction de la ville, encadrant la dizaine de survivants enchaînés.

— Tu n'as pas répondu à ma question de tout à l'heure, insista Orik. Les voies invisibles nous feront-elles gagner du temps ?

La jeune femme garda un moment les yeux rivés sur la légion peu à peu happée par la ville, avant de se retourner vers le guerrier.

— Elles pourraient nous transporter en moins d'une sixte au pied d'Arkane.

— Où se situe l'entrée ?

— Mère doit maintenant se concentrer pour déterminer le meilleur moment, le meilleur endroit, et ouvrir devant nous la porte quand elle s'estimera et nous estimera prêts.

Orik s'assit sur une souche rocheuse et posa le menton sur ses mains entrecroisées.

— Elle ne peut pas l'ouvrir tout de suite ?

Urieth s'installa en tailleur en face de lui.

— C'est une procédure complexe, dangereuse. Elle doit d'abord estimer si nous sommes capables de résister au terrible froid des ténèbres. Elle doit ensuite nommer la sœur qui lui succédera.

— Pour quelle raison ?

Elle arracha une tige d'herbe et la glissa entre ses lèvres.

— L'ouverture des voies invisibles réclame une telle énergie qu'elle peut en mourir à tout instant.

Orik exprima son agacement d'une moue appuyée.

— Rien de sûr, donc. Je propose qu'on continue de marcher comme si nous n'avions que ce seul moyen pour atteindre Arkane.

Urieth l'approuva d'un hochement de tête. Il se leva le premier et tendit la main à la jeune femme pour l'aider à se redresser.

Ils marchèrent bon train jusqu'au crépuscule, moment que Renn mit à profit pour réclamer une halte. La soif, la faim, la fatigue se liguaient pour le vider de ses forces et le maintenir dans une sensation persistante de vertige. Ils s'arrêtèrent non loin d'un village enfoui dans une végétation exubérante, bien différente des forêts de roseaux et des herbes hautes qui habillaient habituellement les rives. En affinant son observation, on s'apercevait que certains feuillages, un peu plus foncés et denses que les autres, étaient en réalité des toits rapprochés.

— Essayons de trouver du ravitaillement dans ce village, suggéra Urieth. Nous devons manger si nous voulons maintenir le rythme.

— Dangereux, objecta Orik.

— Ce village est à l'écart de tout, argumenta Renn. Personne ne sait qui nous sommes. J'ai tellement faim que je serais prêt à dévorer un bœuf cru.

Le guerrier fronça les sourcils.

— Je n'aime pas l'atmosphère de cet endroit, maugréa-t-il.

— J’y vais seule, proposa la jeune femme. Je ne suis pas recherchée comme vous.

— La légion a certainement trouvé le cadavre du questeur et des gardiens, argumenta Orik. Et fait le lien avec la maîtresse disparue et notre évasion. Arkane ne peut tolérer qu’on poignarde ses questeurs ni qu’on libère deux de ses ennemis. Tu es recherchée toi aussi. Nous ne devons à aucun prix nous séparer.

— On y va tous les trois, alors, s’exclama Renn.

Orik réfléchit quelques instants avant d’ajouter, avec un sourire :

— Ton ventre te perdra, mon jeune ami. D’accord, mais attendons la nuit.

Ils se remirent en chemin après que l’obscurité eut effacé les reliefs, s’orientant à la seule clarté diffuse de la lune et des étoiles. Les friselis des frondaisons et le lointain fredonnement de l’Odivir berçaient le silence nocturne. Le village se dévoilait tout à coup à l’orée d’une clairière, grossières maisons de bois, des cases plutôt, alignées dans un ordre approximatif et séparées par des sentiers de terre. Aucune lueur révélatrice d’une vie à l’intérieur des habitations, comme si le village était désert ou qu’il ne disposait pas de lampes à huile ou de bougies. Sur une place vaguement circulaire meublée de bancs de bois, se dressait un étrange édifice aux multiples toits coniques hérissés de flèches métalliques. Renn repéra, en bas d’un mur, un bas-relief représentant un monstre écailleux pourvu de sept corps de serpent ou de muragne du fleuve qui se dressaient autour de lui comme des membres furieux. Une vision sinistre.

— Des adorateurs d’Iléon, souffla Urieth, les yeux rivés sur la construction.

— Et alors ? demanda Orik à voix basse.

— Des êtres sanguinaires qui vénèrent un dieu grotesque leur réclamant sans cesse du sang, des victimes à lui immoler.

— L’oligarchie d’Arkane n’a pas mis fin à ce culte ?

— Les légions ont incendié à plusieurs reprises leurs villages ou leurs refuges, mais ils les reconstituent dans un autre endroit, de plus en plus difficile à trouver. On ne sait de quoi ils vivent, de chasse et de fruits sauvages probablement.

— Ils sont dangereux ? demanda Renn.

À cet instant, des lumières s’allumèrent autour d’eux et révélèrent des hommes aux torses nus et peints de motifs couleur sang, portant de longues torches surmontées de crânes dont les orbites et les cavités buccales béantes crachaient des rayons tremblotants. Ils s’étaient disposés en large cercle autour d’eux, ce qui rendait toute fuite impossible. Orik se débarrassa de sa cape et se saisit de son espadon.

— Nous sommes perdus, souffla Urieth.

— Tu ne l’as pas encore vu se battre, tenta de se rassurer Renn en désignant le guerrier.

Les flammes des torches révélaient un autre cercle plus large d’hommes armés de longs bâtons de bois où ni pointe ni boule de fer n’étaient visibles. Ils avançaient lentement, forts de leur supériorité numérique, restreignant peu à peu l’espace.

— Ils sont aussi bien organisés que les légions, grommela Orik.

— Comment ont-ils pu nous repérer ? s’étonna Renn.

— Ils sont habitués au silence de la forêt, répondit Urieth. Pour eux, nous devons être aussi discrets que des chevaux affolés dans une boutique de verrerie.

Les uns portaient les cheveux longs, d’autres avaient le crâne entièrement rasé, d’autres encore dissimulaient leurs visages sous un masque végétal, mais la même férocité brillait dans leurs regards. Leurs vêtements se résumaient à un pagne de peau ou à un pantalon de tissu grossier souvent déchiré en plusieurs endroits.

Les cercles s’immobilisèrent à une vingtaine de pas des trois intrus, puis un homme se détacha de la multitude, le chef du village, comme l’indiquaient les peintures élaborées sur son torse, ses rides profondes et ses cheveux blancs. Il leva la tête, la basculant presque en arrière, avant d’émettre un ululement terrifiant auquel répondit une clameur assourdissante dans laquelle Renn crut discerner le mot « Iléon ».

— Ils n’ont que ces bâtons à nous opposer ? glapit l’apprenti en tirant à son tour son épée.

— Ce ne sont pas des bâtons ordinaires, précisa Urieth. Ils leur servent à souffler sur leurs ennemis ce qu’ils appellent la coulée morte.

— Je mourrai peut-être mais j’emmènerai avec moi un bon paquet de ces foutus sorciers, gronda Orik en levant son espadon au-dessus de sa tête.

— Ravie de t’avoir connu et honorée de me battre à tes côtés, s’écria Urieth en brandissant sa dague.

18

LES BAS

Si vous détestez le grouillement humain, la puanteur, les insectes, les braillards de toutes sortes, les bagarres qui rythment la journée du matin au soir, le mauvais vin, les flaques de vomi sur les places et dans les rues,
Si vous souhaitez du confort, de la détente, d'agréables soirées à converser entre amis, le chant d'un diseur, de délicats parfums dans l'eau de votre bain, dans les draps de votre lit, dans votre voiture,
Si vous abhorrez l'ambiance épaisse et rugueuse des ports, les rixes entre équipages, les divagations d'ivrognes, les rues bordées de rangées de prostituées aux peaux molles, les restaurants où vous respirez des relents d'huile et de poisson frit,
Si vous ne voulez pas être importuné, si vous ne voulez pas être rossé, si vous ne voulez pas être volé, si vous ne voulez pas être égorgé, si vous ne voulez pas attraper une maladie vénérienne,
Si vous recherchez la beauté, la grâce, la délicatesse, le bon goût, les mets raffinés, les boissons subtiles, l'humour distingué, l'amour courtois, la propreté, la lumière et les embellissements fleuris des jardins,
Dame, sieur, passez donc votre chemin : les Bas ne sont pas faits pour vous. Et, surtout, si vous êtes un jour contraint d'y passer, ne dites jamais, jamais, d'où vous venez.

Ode aux Bas, anonyme,
Bibliothèque privée de la maison du Dauphin,

Oziel s’avança, droite et fière, en direction des légionnaires déployés autour de la boutique.

— Revenez dame ! cria Sabain.

Jifar lui posa la main sur le bras, le fixa avec un sourire et dit :

— Regardez.

Bien qu’impressionné par la sérénité de l’adolescent, le torcheron revint à la charge.

— Une seule femme contre une cohorte entière…

— Elle n’est pas seule.

Oziel retira son masque. Sentir l’air frais sur son visage lui procura un plaisir presque extatique. Elle perçut les réactions de surprise des légionnaires qui lui faisaient face. Sous les lignes convexes de leurs casques, les éclats de leurs yeux passaient de la peur au dégoût, du dégoût à la détermination, de la détermination à l’inquiétude. Le déploiement de la légion avait entraîné de nombreux habitants du quartier à s’agglutiner aux fenêtres ou sur les étroits balcons.

— Je suis Oziel du Drac, fille de Nunzio du Drac et de sa dame Albae, je fuis les traîtres qui, en assassinant ma famille, ont brisé l’équilibre d’Arkane. Je ne suis animée d’aucun esprit de vengeance, laissez-moi passer pour l’intérêt de tous. Si vous ne vous écartez pas, légionnaires, vos familles vous pleureront ce soir.

Le long silence ponctuant la déclaration d’Oziel, dont la voix avait vibré avec une rare intensité entre les façades, fut brisé par les applaudissements sarcastiques qui s’élevèrent dans son dos. Elle ne se retourna pas, elle attendit que l’homme qui l’avait applaudie la contourne et vienne se planter devant elle. Cimier, plastron ouvragé, air arrogant, un officier de haut rang. Son odeur lui rappela celle des communs du domaine familial, mélange de sueur, de crasse et de graisse.

— « L’intérêt de tous », ricana-t-il. La damoiselle a assassiné d’honorables fils de famille, des membres d’un ordre secret, et combien d’autres encore ? Elle a plus de sang sur les mains que l’ensemble de cette compagnie. Tu n’es qu’une dangereuse criminelle, Oziel du Drac, comme l’étaient tous les tiens. Tu portes sur ton beau visage la marque de la malédiction, tu n’es plus qu’une catin en fin de parcours. Les déesses t’ont

déjà punie en t'infligeant la mécrose, c'est maintenant à la justice d'Arkane de prononcer sa sentence.

Par-dessus les lignes immobiles des casques, le regard d'Oziel croisa furtivement celui d'Aïhap perché en haut d'un escalier en compagnie de plusieurs hommes. Elle ne ressentit aucune colère contre lui : il n'était qu'un pauvre bougre qui se débattait désespérément dans un monde impitoyable, croyant que l'énorme prime offerte pour la capture de la fugitive le mettrait pour toujours à l'abri du besoin. Il ne se rendait pas compte que, pour toute récompense, il serait probablement égorgé par des sicaires à la solde du Conseil des Sept, ou encore déchiqueté par les crocs de leurs foueurs. « Lorsque de grosses sommes d'argent sont en jeu, avait confié un jour Nunzio à la plus jeune de ses filles, il n'est aucune promesse qui tienne, et bien peu ont de scrupules à éliminer ceux qui ont l'audace de réclamer leur dû. »

— Encore une fois, légionnaires, écartez-vous de mon chemin, gronda Oziel.

L'officier feignit l'effroi avant d'éclater de rire. Son visage déjà sanguin s'empourpra un peu plus.

— On m'avait parlé de l'orgueil de la famille du Drac, gloussa-t-il. On était bien en dessous de la réalité. Par ailleurs, je ne suis pas légionnaire, mais un subordonné d'Ectobar, le commandant de la légion du niveau des Bas.

— Une dernière fois, retirez-vous, et il ne vous sera fait aucun mal, répéta Oziel.

L'officier signifia son agacement d'un clappement de langue, puis, sans cesser de dévisager son interlocutrice, donna ses ordres :

— Enchaînez-la. Mais d'abord, arrachez-lui ses vêtements afin que le peuple des Bas jouisse de sa beauté souillée. Qu'il contemple la disgrâce qui attend tous ceux qui menacent l'équilibre d'Arkane.

Il se recula de quatre ou cinq pas pour céder le passage aux hommes chargés des chaînes.

— Adieu, légionnaires, murmura Oziel.

Elle entrouvrit la bouche. Le feu, éblouissant, en jaillit aussitôt et frappa à la gorge l'officier dont le hurlement s'étrangla et s'acheva en un gémissement sourd, à peine audible. Le feu lui ravagea le cou et le bas du visage, jusqu'à ce qu'il cesse de trembler et qu'il s'écroule comme une

masse sur les pavés. Rongées par les flammes, les lanières de son casque cédèrent et libérèrent son crâne, dévoilant un cuir chevelu brûlé en plusieurs endroits. Les yeux des deux hommes chargés des chaînes s'emplirent de stupeur et d'effroi. Les légionnaires ne bougèrent pas en arrière-plan, comme pétrifiés par un pétrocle géant.

— Déesses, murmura Sabain.

Un deuxième officier, recouvrant ses esprits, aboya l'ordre d'éliminer la criminelle. Un trait étincelant enflamma son plastron de cuir et s'engouffra dans son ventre. Il tenta d'éteindre les flammèches grésillantes, puis d'arracher sa tunique, mais ses gestes se ralentirent, et il tituba, tomba à genoux, puis, après avoir vomi du sang, s'effondra sur le dos. Les deux gardiens chargés des chaînes commencèrent à reculer. Une voix rageuse les houspilla :

— Retournez l'enchaîner, couards ! Ou c'est moi qui vous tue !

L'homme qui venait de parler était lui aussi un officier, très jeune mais déjà doté d'un tempérament de chef. Joignant le geste à la parole, il s'élança en direction d'Oziel en brandissant son glaive. Le feu perfora son plastron de cuir aussi facilement qu'une lame fendant la chair. Il battit des bras avant de perdre l'équilibre, puis de s'affaler de tout son long sur le sol.

Oziel ne ressentait aucune colère, ni même une simple irritation, elle n'était qu'une guerrière sur un champ de bataille, une servante du Drac. Elle ne pensait plus à elle, à sa beauté profanée, plus à l'honneur de sa famille. Elle se tenait sur la frontière entre deux mondes, l'un lumineux, l'autre ténébreux, revenue à la source même des conflits, à cet affrontement permanent entre les forces de création et les forces de destruction. Le visage de Celui qui parle à la pierre lui apparut de nouveau, il approchait de la cité, elle le ressentait dans sa chair.

Plus loin, deux autres officiers moins gradés tenaient un conciliabule à l'issue duquel l'un d'eux s'éloigna en courant. Allait-il chercher des renforts ? Le regard d'Oziel accrocha une enseigne rouillée en forme de flèche… parties de chasse dans le domaine du Drac, l'arc d'Ulio, si dur à bander que lui seul, malgré sa stature moyenne, parvenait à s'en servir… L'officier allait sans doute solliciter l'aide d'archers ou d'arbalétriers, qui pourraient la neutraliser à distance, sans prendre le risque d'être touchés par le feu. Elle devait s'éclipser avant leur intervention. Elle n'eut pas besoin de réfléchir très longtemps pour prendre sa décision.

— Je dois partir maintenant, déclara-t-elle d’une voix forte. Soit vous vous écartez, soit je serai obligée de tailler moi-même le chemin.

Elle ne souffrait plus de la brûlure du feu, elle la percevait comme une présence vigilante et rassurante.

— N’écoutez pas cette sorcière ! hurla le sous-officier, un homme assez âgé et corpulent, levant son glaive au-dessus de sa tête. Le premier qui bouge, je le tue moi-même.

Oziel le fixa et entrouvrit la bouche. Le feu qui en surgit fondit sur le gradé, puis s’étendit à la dizaine d’hommes qui l’entouraient. Les cris de souffrance dominèrent le cliquetis des armes et des boucliers qui dégringolaient sur les pavés. La brise peinait à disperser l’odeur âcre de viande brûlée. Les autres légionnaires, effrayés, reculèrent de plusieurs pas.

Le feu s’éteignit brusquement. Oziel avait atteint les limites de ses capacités physiques. Elle ne pouvait pas l’utiliser de manière continue, au risque de s’épuiser, voire de mourir. Après un regard furtif à Jifar, elle avança d’un pas déterminé en direction des lances pointées sur elle. Elle ne marqua aucune hésitation en arrivant devant le premier rang des légionnaires, et continua de marcher à la même allure, craignant à tout moment d’être embrochée par un fer. Ils s’écartèrent pour lui ouvrir le chemin. Elle passa tout près de corps calcinés, déjà repérés par une nuée de cracasses dont les craillements reléguaient au second plan la rumeur des Bas. Elle entrevit un croisement de rues un peu plus loin et refoula tant bien que mal la tentation de prendre ses jambes à son cou. Les légionnaires ne réagirent pas. Sans officier pour les commander, ils ne prendraient aucune initiative. Bien que le temps lui parût interminable, elle ne se retourna pas, choisit la direction de droite à l’intersection, puis, une fois hors de vue de la légion, s’autorisa enfin à presser le pas et à se perdre dans le lacis de ruelles populeuses et malodorantes.

Elle remit son masque rigide, ignorant quel sort était réservé aux mécrosés dans les Bas, et enfila les rues au hasard pendant une bonne demi-sixte. Elle regretta de ne plus percevoir les caresses de la brise sur sa peau. Personne ne lui prêtait attention. On la prenait sûrement pour une catin, une méprise qui l’arrangeait dans le fond : les malandrins des Bas savaient que les prostituées bénéficiaient de protections, et ne prenaient pas le risque de défier les clans puissants qui contrôlaient le niveau.

Elle ne ressentait plus la présence du feu. Au moment où elle se demandait pour la centième fois où rejoindre Jifar et Sabain, elle les aperçut une cinquantaine de pas plus loin, qui venaient à sa rencontre.

— Comment m'avez-vous retrouvée ?

Jifar reprit son souffle et s'essuya le front d'un revers de manche.

— Le marchand de vêtements nous a indiqué un passage pour nous esquiver en douce.

— Il était tellement heureux de l'humiliation que vous avez infligée aux légionnaires que déjà toute la ville sait ce qui s'est passé et qu'une bonne partie de la population met tout en œuvre pour vous protéger, précisa Sabain avec enthousiasme. Il a même refusé que je le paie, c'est vous dire !

— Il est prêt à nous aider pour descendre dans les Fonds, renchérit Jifar.

— Où et quand ? demanda Oziel.

— Il faut compter deux jours, le temps pour ses amis et lui de préparer un itinéraire discret.

Oziel expulsa son impatience d'un soupir aussi bref que bruyant, avant de scruter, comme si elle y cherchait une réponse, le ciel d'un bleu bordé d'or où pas un nuage ne traînait.

— Deux jours… Où allons-nous nous réfugier cette nuit ?

— Ça ne devrait poser aucun problème, répondit Sabain avec un sourire. Les légions et les résidents des Hauts ne sont guère appréciés dans le coin.

— Ils savent pourtant que je suis une fille de famille…

— Vous êtes pourchassée par les autres maisons, ce qui vous classe d'office dans leur camp.

— Où allons-nous, maintenant ?

— Nous avons rendez-vous avec le tailleur et ses amis au début de la dernière sixte.

— La récompense pour ma capture ne les fera pas changer d'avis ?

— Je ne le crois pas. La haine qu'ils vouent aux familles régnantes, aux gouverneurs des niveaux et à la légion me semble plus forte que l'appât du gain.

— Et en attendant ?

Sabain tira sur les manches de sa nouvelle tunique pour les détendre.

— Le tailleur prétend connaître son boulot, mais il m'a refilé une tenue un peu trop serrée pour moi, grommela-t-il. En attendant, allons nous perdre

dans un coin tranquille de ce joyeux bordel.

Ils s'installèrent dans l'une des nombreuses gargotes du port d'Arkane, d'où ils avaient une vue splendide de l'Odivir, qui semblait s'arrêter net au pied des remparts.

— À partir d'Arkane, il devient un fleuve souterrain qui traverse le Tchezz et se jette, des milliers de lieues plus loin, dans l'océan des Crisses, expliqua Sabain. Un spectacle extraordinaire depuis l'océan : imaginez des centaines de cascades perçant la roche noire, l'une des plus dures de cette région, et alimentant des bassins naturels aux eaux transparentes.

— Vous y êtes allé ? demanda Jifar.

— Presque : j'ai passé une journée avec un homme qui avait parcouru à pied tout le chemin entre Arkane et le littoral des Crisses. Il a survécu à la chaleur, à la soif, à la faim, aux nomades, aux serpents, aux détrousseurs de toutes sortes qui pillent régulièrement les rares oasis, il a mis trois longues années à effectuer le périple, puis il a loué une barque à des pêcheurs et est allé contempler la falaise d'où jaillit l'Odivir. Les croquis qu'il m'a montrés ont suffi à me convaincre de la beauté de l'endroit. J'ai envie de quitter la Guilde, de voir du pays, d'aller moi aussi au bord de l'océan, et puis, la vie…

Le torcheron acheva sa phrase d'un geste fataliste, laissant à Jifar le soin de conclure :

— Le plus beau voyage qu'on puisse faire, c'est à l'intérieur de soi-même.

— Si c'est un fleuve souterrain, ne risque-t-il pas de noyer les Fonds lors des crues ? s'inquiéta Oziel.

— Les Fonds reposent sur une sorte de marais, juste derrière les milliers de cascades qui déversent l'Odivir dans son lit souterrain, précisa Sabain. Une terre humide, instable, dans laquelle la cité, avec le poids gigantesque qu'elle représente, s'enfonce chaque année un peu plus, malgré les tonnes et les tonnes de rochers empilés pour consolider sa base, au point de se demander parfois si les Fondateurs ont choisi le meilleur emplacement.

— Ces cascades, on ne peut pas les voir ? demanda Jifar.

Sabain but une rasade du vin fruité que l'aubergiste leur avait apporté un peu plus tôt.

— La terre est une véritable passoire à cet endroit. Des milliers de bouches avides aspirent l'eau, et elle descend par des détours impossibles à

observer, comme le sang irrigue toutes les parties d'un corps par des veines parfois aussi fines qu'un cheveu.

— Comment le savez-vous, puisqu'on ne peut pas les voir ? s'étonna Oziel.

— Les archives, ma dame. La Guilde en dispose d'un grand nombre, certaines même qui datent de la première période, un ou deux siècles après la fondation d'Arkane. L'un d'elles décrit le mécanisme, de manière très précise, pour peu, bien sûr, qu'on sache interpréter notre langue dans sa version archaïque. Résultat : l'Odivir est un fleuve sans fin apparente dont le dernier port à la surface se nomme Arkane. Je suppose que les Fondateurs savaient ce qu'ils faisaient quand ils ont décidé de bâtir une énorme cité sur une terre aussi meuble.

Jifar prit une poignée de prunes noires et appétissantes dans le panier posé sur la table, en mangea une et recracha le noyau avant de dire :

— Un phénomène aussi extraordinaire ne peut que s'accomplir sur une terre enchantée.

— Précisément, acquiesça Sabain. L'enchantement est partout dans Arkane. Était partout, devrais-je dire, et le Laz en a grandement bénéficié. Mais nous l'avons perdu et nous réduisons en miettes le peu qu'il nous en reste.

Les propos de Sabain illustraient à la perfection les sentiments d'Oziel : les familles régnantes, aveuglées par leur cupidité, leurs rivalités, leur jalousie, leur soif de prestige, avaient totalement renié l'esprit des origines, au point de s'entre-tuer. Comment avait-on pu transformer le rêve des Fondateurs en un tel cauchemar ? Les Arkaniens méritaient-ils vraiment qu'on leur donne une deuxième chance ?

— On vous contraint, vous, dame, à vous servir du feu pour leur faire entendre raison, poursuivit le torcheron.

— Le feu qui lui a été donné ne la consumera pas si elle l'utilise sans haine, intervint Jifar. Le feu est une redoutable épreuve de pureté. Ceux qui acceptent de s'y soumettre sont des âmes valeureuses, quelle que soit l'issue. Dame Oziel a accepté de se défigurer pour accomplir la mission qui lui a été confiée, le feu répond à hauteur de son sacrifice.

Des larmes s'échappèrent des yeux d'Oziel. Qu'avait-elle accepté ? N'étaient-ce pas les circonstances qui l'avaient poussée à se débattre comme une mouche engluée dans une toile d'araignée ? Si sa famille

n’avait pas été massacrée, serait-elle restée la benjamine du Drac qu’on aurait fini par marier à l’héritier d’une autre maison ? Bien que son père Nunzio ne l’eût jamais placée devant une telle obligation, elle aurait sans doute renoncé à sa liberté pour le confort luxueux d’une maison des Hauts, elle aurait limité ses envies d’indépendance par quelque chevauchée, quelque promenade, quelque caprice, quelque réception, mais l’idée ne lui serait sûrement pas venue d’explorer la cité jusque dans les Bas, et elle aurait jusqu’à sa mort ignoré les existences tumultueuses de ceux qui vivaient sous ses pieds. Ils avaient pourtant autant de valeur que ceux qui évoluaient dans les Hauts, voire davantage, puisque eux, au moins, ne se battaient pas chaque jour pour des chimères aussi vaines que l’honneur, le prestige ou la richesse.

— Le feu vous protège, dame, reprit Sabain. Avec lui, vous n’avez plus rien à craindre.

Elle se redressa et remit un peu d’ordre dans ses pensées. Il ne lui servait à rien de ressasser les jours d’avant.

— Il me met sans cesse au défi, objecta-t-elle. Il est mon maître, c’est lui qui décide de ses interventions, lui qui me contraint sans cesse à l’humilité, à la droiture. Si je ne lui obéis pas, il me tuera sans pitié. Ma mission, comme le disait Jifar, est de contacter mon frère Matteo dans les Fonds. Je sais qu’il a survécu, contrairement à ce que tout le monde affirme. Ensuite, je prendrai part à la bataille contre l’armée qui vient. Si je ne meurs pas pendant l’affrontement, je partirai d’Arkane, peut-être pour contempler la merveille dont vous nous avez parlé, ces cascades qui se déversent dans l’océan des Crisses.

Elle eut un petit rire sans joie.

— Nul ne peut savoir ce que réserve demain, dit Jifar dont le ton sentencieux offrait un contraste saisissant avec son visage encore poupin. Concentrons-nous déjà sur ce que nous avons à faire : descendre dans les Fonds pour y retrouver votre frère Matteo.

Oziel posa la main sur l’avant-bras de l’adolescent.

— Tu as raison. L’apitoiement sur soi-même est, je suppose, une façon commode de se consoler.

— Il amplifie plutôt la souffrance parce qu’il nous replonge dans un passé douloureux et nous laisse entrevoir un avenir terrifiant. Que voyez-vous ici ?

Prise au dépourvu par la question, elle marqua un temps d'hésitation.

— Autour de nous, tu veux dire ? finit-elle par répondre. Eh bien, une gargote du port d'Arkane, un comptoir, des tables, des clients attablés, des serveuses, et, par les fenêtres, le ciel, le miroitement de l'Odivir, enfin du canal qui relie le Pré du trépas à Arkane.

— Le Pré du trépas ? releva Sabain.

— C'est comme ça que nous appelions, dans notre famille, l'endroit où l'Odivir disparaît sous la terre.

Le torcheron hocha la tête.

— Ah, vous vouliez parler de la Porte d'Arkane.

— On l'appelle comment dans votre Guilde ?

— La Porte, tout simplement.

Oziel fixa de nouveau Jifar.

— Que voulais-tu prouver avec ta question ?

— Je n'ai pas tout à fait terminé, dame. Je vous demande maintenant de me montrer le passé, de me montrer le futur…

La réponse vint d'elle-même dans l'esprit d'Oziel.

— Ils ne sont que des vues de l'esprit.

— Une énergie dilapidée qu'il faudrait au contraire préserver, renforcer. C'est ce qu'exige de vous le drac, c'est ce que vous a conseillé le gardien de la parole de la Résurrection : que vous soyez tout entière disponible pour épouser le cours de votre destin. La mécrose en fait partie, et contrairement à ce qu'a affirmé le chef de la légion, elle ne vous souille pas, elle vous grandit, elle vous aide à devenir une meilleure personne, à ne plus se fier aux apparences, à différencier les vrais amis des faux, à expulser de votre corps les véritables poisons que sont la colère, l'esprit de vengeance, le sentiment de supériorité, l'avidité… Le passé et le futur sont les frères ennemis du présent. Ils n'existent pas et s'arrangent pour occuper toute la place. Ils vous ont empêchée de remarquer, par exemple, les trois hommes et la femme attablés un peu plus loin ; vous les voyez ?

Il attendit qu'un groupe de fleuviots aux mines patibulaires soient sortis pour continuer.

— Ils ne cessent de jeter des coups d'œil dans notre direction et se chuchotent ensuite des mots à l'oreille.

— Tu penses qu'ils nous ont reconnus ?

— Je ne le pense pas, j’en suis persuadé. Mais je n’ai vu aucun oiseau messager s’envoler de leur coin.

— Peuvent-ils communiquer d’une autre façon ?

Jifar choisit un angle pour les observer de manière qu’ils ne s’aperçoivent de rien. Les traits et les visages tannés des hommes rappelaient ceux des nomades du Tchezz ; la femme était pâle, de chevelure brune, assez opulente, son maquillage excessif et sa robe bleue ajourée où brillaient des éclats or la classant plutôt dans la catégorie des prostituées. Ils lançaient régulièrement des regards furtifs en direction d’Oziel, puis reprenaient leur conciliabule, penchés sur la table, comme pour se partager un inavouable secret. L’un d’eux se leva et adressa un petit signe de connivence à ses compères avant de sortir et de se fondre dans la multitude grouillante des quais.

— On ne devrait pas rester là, murmura Jifar.

— Pourquoi ? releva Sabain.

— L’un d’eux vient de partir.

— Et alors ?

— Il a été chargé par les autres de prévenir les autorités. La récompense, vous comprenez ?

Sabain eut un haussement d’épaules dédaigneux.

— Tout homme n’est pas un ennemi…

— Ceux-là sont des ennemis en tout cas, insista Jifar.

Oziel, qui commençait à le connaître, savait que l’adolescent ne parlait jamais sans bonne raison.

— Quoi qu’il en soit, j’ai moi aussi envie de bouger…

Joignant le geste à la parole, elle se leva, défroissa rapidement ses vêtements et se dirigea vers la porte en provoquant derrière elle une volée de rires gras et de commentaires obscènes. Sabain jeta négligemment une pièce sur la table avant de se porter à sa hauteur. Jifar, lui, prit le temps de sonder du regard les deux hommes et la femme qui, désormais, ne s’embarrassaient plus de précautions. Ils n’étaient pas des nomades du Tchezz, des fleuviots peut-être. Leurs yeux demeuraient indéchiffrables, comme s’ils n’avaient pas d’âme ou qu’elle était enfouie dans les profondeurs inaccessibles de leur être. Dans ceux de la femme, en revanche, il décela une immense souffrance, l’appel au secours de quelqu’un en train de se noyer, et le sourire plaqué sur ses lèvres vermillon ne donnait pas le

change. Quel âge pouvait-elle avoir ? Vingt-cinq ans ? Trente-cinq ? Quarante-cinq ?

Du seuil de la porte, Sabain lui intima de les rejoindre d'un geste impatient. Ils déambulèrent un long moment, sous une chaleur accablante, au hasard des quais et des rues toujours aussi bondés. Oziel se serait damnée, se serait vendue elle-même aux autorités pour le plaisir d'un simple bain. Retrouverait-elle un jour la sensation de l'eau fraîche coulant sur sa peau ?

— Nous sommes suivis, lança Jifar dans son dos.

— Par qui ? s'enquit-elle sans se retourner.

— Par l'un de ceux qui étaient dans l'échoppe. Il va falloir le semer.

— Ça ne devrait pas être trop difficile dans cette cohue, estima Sabain.

— Détrompez-vous : ces gens ont mis au point un signal qui leur permet de communiquer instantanément sans tenir compte des distances.

Dans le regard noir que lui lança le torcheron, Jifar discerna plus que de l'agacement, de la jalousie plutôt, comme s'il interdisait à tout autre que lui de se mettre en valeur aux yeux d'Oziel.

— Comment peux-tu affirmer des choses pareilles ? fulmina-t-il.

— Parce que je les vois, répliqua calmement Jifar. C'est sans doute au cours des deux années où j'ai été privé de la lumière du jour que j'ai appris à observer dans les moindres détails. Levez discrètement la tête et regardez sur la gauche, deuxième fenêtre du premier étage de la façade. Vous voyez cet homme appuyé au balcon, il appartient au même réseau que les trois de l'échoppe, même type physique même genre de vêtements. Ils nous pistent pour savoir où nous allons passer la nuit, et ils nous tendront un piège. Comme ils connaissent désormais le feu dévastateur de dame Oziel, ils vont s'arranger pour nous prendre par surprise, avec des poudres ou des serpents endormeurs.

— Comment sais-tu tout ça ? demanda Oziel.

— Le gardien de la parole a dû vous dire que ce n'est pas parce que nous ne sortions qu'exceptionnellement des quartiers de la Résurrection que nous n'étions pas au courant de tout ce qui se passe dans Arkane.

— Ton ordre savait si mon frère Matteo était coupable des fautes qui lui étaient reprochées ?

— Oui.

— Et toi, tu le sais ?

— Oui. Mais je ne vous le dirai pas. Ce sera à lui de répondre à votre question s’il en a le temps.

Oziel n’insista pas. Avait-elle vraiment envie de savoir, dans le fond ?

— L’urgence nous commanderait plutôt de trouver le moyen de déjouer ce réseau de surveillance avant le début de la dernière sixte, reprit Jifar.

19

LES ADORATEURS D’HILYAON

Pour les uns, c’est Iléon,
Pour les autres, c’est Liaon,
Pour les uns, c’est Yahon,
Pour les autres, c’est Ayon,
Mais Hilyaon est, en vérité,
Le nom unique du dieu des profondeurs.
Bien le servir commence par bien le nommer.

Extrait du précis à l’usage des frères du pays profond d’Arkane,
Bibliothèque privée de la maison de l’Aigle,
Niveau des Hauts,
Arkane

Renn ne se souvenait que d’une chose : l’insupportable froid se déployant dans son corps, le vidant brusquement de ses forces. Il en ressentait encore la morsure aux extrémités de ses membres. Rien à voir, cependant, avec la souffrance terrible qui l’avait traversé avant de perdre connaissance et qui n’était plus désormais qu’un fantôme, une ombre douloureuse.

Les souvenirs se précisèrent peu à peu. Il se revit encerclé par les adorateurs d’Iléon. Leur chef avait poussé un cri suraigu, terrifiant. Les porteurs de torches s’étaient reculés et avaient cédé leur place à leurs congénères armés des bâtons. Orik avait levé son espadon et attendu que ses adversaires s’avancent pour commencer le combat, mais ils avaient mis un genou à terre et levé à l’horizontale leurs étranges armes au niveau de leurs bouches, comme des musiciens jouant d’énormes flûtes. Orik avait été le

premier touché. Luttant avec l'énergie du désespoir pour rester debout, il s'était précipité avec un rugissement vers les adorateurs d'Iléon et, d'un mouvement circulaire de son espadon, en avait décapité trois avant de s'effondrer. Urieth s'était élancée à son tour, mais, frappée par les coulées-mort, elle n'était pas parvenue à donner le moindre coup de dague, elle avait paru fauchée par une invisible lame et s'était effondrée sur le sol. L'épée avait soudain paru bien lourde dans la main de Renn. N'avait-il entrepris ce périple que pour périr sous les coups de fanatiques d'un dieu oublié ? Il s'était préparé au combat, sans conviction. Comment réussir là où avait échoué un guerrier de la trempe d'Orik ? Il ne s'était pas posé la question très longtemps : le froid l'avait frappé à la poitrine avec une violence qui lui avait coupé le souffle. Il avait essayé de lutter, mais le courant avait gelé toute relation entre son esprit et son corps. Il avait perdu connaissance, emportant un sentiment désespérant d'échec.

L'endroit baignait dans une odeur de putréfaction, le même genre de puanteur qui régnait sur les rives quand la sécheresse vidait l'Odivir de son eau et abandonnait des poissons pourrissants sur la terre découverte. L'apprenti se redressa avec les pires difficultés, dut s'appuyer sur une paroi pour rester debout, se rendit compte que le haut de son crâne touchait le plafond, qui le contraignait en permanence à garder la tête baissée. L'obscurité était si dense qu'il ne voyait rien autour de lui, jusqu'au moment où une forme grise et figée apparut à deux pouces de son visage : un autre mur, aux pierres disjointes hérissées d'arêtes coupantes. Il découvrit à tâtons les barreaux d'une grille, qui n'étaient pas en métal mais en bois, suffisamment resserrés pour ne permettre aucun autre passage que la main et le bras. Il en empoigna deux et tenta de les écarter, en pure perte.

— Il y a quelqu'un ?

Sa voix resta un long moment en suspension dans l'obscurité.

— Pas la peine de crier aussi fort…

Il reconnut le timbre grave d'Orik, et il en fut soulagé.

— Et Urieth ?

— Je suis là, répondit-elle. Dans la cellule en face de la tienne.

— Comment te sens-tu, Renn ? demanda le guerrier.

— Vivant, c'est déjà ça… Vous avez une idée de ce qu'ils vont faire de nous ?

Un silence pesant accompagna la question de l'apprenti ; ce fut Urieth qui le rompit :

— Nous sacrifier, offrir notre sang et notre souffrance à leur dieu.

— Quand ?

— Je sais seulement que le sacrifice a un lien avec les nuits sans lune.

— Si on leur dit que tous les habitants d'Arkane risquent d'être éliminés par l'armée du Nord, eux compris, peut-être qu'ils…

— Ils sont les alliés objectifs des Conquérants du Nord, rétorqua Orik. Ils appartiennent à la même espèce, celle de la destruction et de la cruauté. Ce sont aussi des ennemis d'Arkane, l'ennemi intérieur.

— On doit pouvoir sortir de là ! grogna Renn.

— Impossible. Ces barreaux ont beau être en bois, ils ne bougeront pas d'un pouce. Le moment serait bien choisi pour Mère de nous ouvrir l'entrée des voies invisibles, Urieth.

— J'essaie de la contacter depuis que j'ai repris conscience, dit la jeune femme. Je ne ressens qu'un grand vide. Comme si elle était partie ou que les coulées-mort avaient complètement détraqué mon esprit.

Elles auraient détraqué n'importe quel humain, songea Renn. Les coulées-mort n'étaient pas comparables au froid de l'hiver, elles s'emparaient de leurs proies comme des monstres aux mille tentacules qui s'insinuaient dans les moindres recoins du corps et répandaient une douleur indicible jusqu'à la perte de conscience.

— Une arme redoutable, approuva Orik. Heureusement qu'ils n'ont pas l'âme de conquérants…

— Ils n'éprouvent pas le besoin d'agrandir leur territoire, expliqua Urieth. Leur seul but est l'offrande de sang humain à leur dieu. Ils ne vivent que pour l'instant où ils torturent leurs victimes. Si vous connaissez une façon de mourir rapidement, utilisez-la tout de suite lorsqu'ils viendront vous chercher.

— Charmant…

Les jambes de Renn flageolèrent et le contraignirent à s'asseoir contre le mur. La fatigue sans doute, mais aussi et surtout la peur, une peur immense qui lui nouait les entrailles et lui coupait la respiration. Il avait souhaité maintes fois la mort pendant son enfance, seule évasion possible d'un monde austère, mais, en cet instant, une féroce envie de vivre montait

de chaque parcelle de son corps et provoquait un contraste de plus en plus violent avec la perception de l'avenir prédit par Urieth.

— Renn ?

Il attendit quelques instants avant de répondre à Orik, en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix :

— Il n'y a vraiment aucun moyen de sortir de là ?

— C'est toi, le sorcier. Moi, je ne suis qu'un soldat. Je n'ai que mon aptitude au combat à mettre à ton service, mais contre ces dingues qui vous glacent à distance, elle n'est pas d'une grande utilité.

Si elle était aussi exiguë que celle de Renn, le guerrier devait se sentir à l'étroit dans sa cellule. L'apprenti refoula son désespoir et rechercha l'état de ravissement qu'il éprouvait lorsqu'il évoluait dans le ventre de la pierre. Dérivant au fil de ses pensées, il mit du temps à s'apaiser, à éloigner les visions funestes qui revenaient sans cesse le harceler, à oublier sa situation désespérée, à flotter dans le vide de son esprit.

Urieth poussait de temps à autre un soupir déchirant. Elle aussi se trouvait sans doute trop jeune pour mourir, encore moins de cette façon. Regrettait-elle de s'être engagée dans les rangs de la Congrégation ? Rêvait-elle d'une existence paisible sur les rives en compagnie d'un rustre dont elle se serait vite lassée ? L'apprenti ne percevait pas un seul bruit en provenance de la cellule d'Orik, située à la droite de la sienne : ni frottement, ni craquement, ni respiration. La discrétion du sommeil du guerrier l'avait toujours étonné. On s'attendait, devant pareille masse, à l'entendre ronfler comme un sonneur, mais il dormait avec une légèreté d'oiseau. Dormait-il vraiment, d'ailleurs ? On le sentait prêt à sauter sur ses pieds à la première alerte, prêt à frapper, les yeux braqués sur ses adversaires.

Peu à peu, les pensées de Renn s'éclaircirent et le ramenèrent dans l'atelier de maître Hauhorn, à ses sensations lorsque la pierre lui avait ouvert son ventre : sa peur, le premier fredonnement, le chant harmonieux de la matière, la lumière éblouissante, la légèreté et la fluidité infinies, la mosaïque de lumières fascinantes, le sentiment d'être protégé, choyé, hors des atteintes de ce monde âpre et cruel. Il lui sembla percevoir des sons dans le lointain, issus des entrailles de la terre plutôt, comme si on l'appelait depuis d'insondables abîmes. Ils montaient en puissance, rapidement, telle la rumeur sourde d'une foule qui, en se rapprochant, se fragmente en

centaines de voix distinctes. Ils formaient un chœur à l'ineffable splendeur, résonnaient désormais avec une puissance extraordinaire qui le faisait vibrer de la tête aux pieds. Une chaleur intense se diffusa en lui et désagrégea ses pensées. La femme masquée de son rêve lui apparut, marchant au milieu d'une multitude, accompagnée de l'adolescent aux cheveux blonds et courts et d'un homme plus âgé. Ses yeux brillaient d'inquiétude derrière les fentes oculaires de son masque. Était-elle encore pourchassée ? Il ne voyait toujours pas son visage, mais d'elle irradiaient la beauté, la sincérité, le courage. Elle était également une clef pour l'avenir d'Arkane. L'envie soudaine de la rencontrer lui coupa le souffle ; l'urgence lui commanda de se lever, de sortir de ce cachot, de foncer vers la cité, puis il se souvint que des créatures mi-humaines mi-bestiales les avaient jetés, Orik, Urieth et lui, dans d'inconfortables geôles aux barreaux indestructibles, et un accès de panique le traversa comme un nuage obscurcissant brusquement le ciel. Les voix s'étaient tues, et il eut la brève, mais violente impression d'avoir été abandonné par les sept déesses du fleuve et les innombrables autres créatures du panthéon arkanien. Il ne céda pas au découragement, il attendit que le flot torrentueux de ses pensées s'apaise, puis l'entraîne dans l'atelier de maître Hauhorn, face au bloc posé devant lui. Le sourire chaleureux de son maître éclairait un peu son visage creusé. Il se remémora sa voix, ses mots : *« La pierre te donnera accès à sa mémoire… elle est aussi vieille que le temps… plus tendre et caressante que le ventre d'une femme… la courtiser, la séduire… »* Il était probablement assis en ce moment sur une veine rocheuse dissimulée par une épaisse couche de terre. Était-ce des profondeurs du sol qu'avaient monté les chants quelques instants plus tôt ? Ou des pierres éparpillées sur la pente de la colline pelée dont le sommet crevait l'océan vert et frissonnant qui l'encerclait ? Son esprit s'échappa de son corps et survola la butte un moment avant de se rendre compte que le village des adorateurs d'Iléon était situé juste en dessous, un détail que ni ses compagnons ni lui n'avaient remarqué la veille puisqu'ils s'y étaient aventurés après la tombée de la nuit. Les sons retentirent à nouveau, encore plus puissants que ceux d'avant, sans rien perdre de leur harmonie. Ils provenaient des pierres, de chacune des innombrables pierres de toutes tailles qui tapissaient la pente, parfois appuyées les unes sur les autres, parfois solitaires. Leurs couleurs allaient du noir le plus profond au rouge le plus éclatant. Comment pouvait-on croire qu'elles n'avaient pas d'âme ?

Elles étaient les impassibles gardiennes du temps, elles contenaient l'histoire du monde et la racontaient à ceux qui savaient les entendre. Il fut assailli d'images de toutes sortes, de pieds qui foulaient leur surface, d'animaux qui venaient se blottir contre leurs flancs pour s'abriter du froid, de burins blessants qui essayaient de les briser, de tempêtes interminables où le vent s'acharnait sur elles, de pluies torrentielles qui les martelaient et creusaient la terre qui les portait, les contraignant parfois à s'enfoncer, à changer de position, d'étés torrides où la chaleur du soleil les faisait éclater et forait en elles de nouvelles fissures… Toutes ces voix entremêlées n'en formaient qu'une. La roche enfouie dans le sol de son cachot les avait prévenues qu'un homme qui savait leur parler courait un grand danger. Il n'eut ni l'envie ni le besoin d'exprimer une quelconque requête, elles…

Un brouhaha le ramena à la réalité de façon si soudaine qu'il eut la sensation d'avoir été projeté précipitamment dans son corps. La lumière d'une torche lui blessa les yeux. On s'agitait de l'autre côté de la grille : un groupe d'hommes aux torses ornés de motifs rouge sang ouvrait le cachot d'Urieth. L'éclat des torches révéla, sur son côté droit, le visage d'Orik entre les barreaux. La jeune femme poussa un cri lorsque leurs mains se posèrent sur elle et l'obligèrent à se relever. Elle lança un regard désespéré au guerrier.

— Moi en premier ! cria l'apprenti.

Les adorateurs d'Iléon se retournèrent avec un étonnant synchronisme avant d'éclater de rire. L'un d'eux s'approcha de Renn et le toisa un long moment avant de marmonner quelques mots dans une langue qu'il ne comprenait pas.

— Vous ne parlez pas l'arkanien ?

Une nouvelle salve de quolibets et de rires fut leur seule réponse.

Celui qui se tenait de l'autre côté des barreaux, un homme au torse massif, aux bras épais, portant une sorte de bonnet sur la tête et vêtu d'un pagne de peau grossièrement tannée, s'avança encore jusqu'à ce que son odeur fétide frappe Renn de plein fouet.

— Arkanien, langue des faibles, ricana-t-il.

— Vous m'avez compris, insista l'apprenti, je veux passer le premier.

— Tu pas comprendre : sang de toi pour Iléon. Pressé ?

— Comme on va tous y passer, autant en finir tout de suite.

L’homme parut réfléchir quelques instants, avant de hocher la tête avec un sourire cruel.

— Tu durer très longtemps, offrir beaucoup de souffrance.

D’un geste, il intima aux autres de remettre Urieth dans son cachot, ce dont ils s’acquittèrent avec leur brutalité coutumière, puis deux d’entre eux ouvrirent la grille de la geôle de Renn et tendirent les bras pour l’agripper et le tirer hors de la minuscule pièce.

— Renn, tu n’étais pas obligé, gémit Urieth.

— La mort ne s’est peut-être pas déplacée pour nous, fit-il en croisant le regard étonné du guerrier.

— Silence ! aboya l’homme au torse massif.

Il appuya son ordre d’une violente bourrade dans le dos du prisonnier. Encadré par quatre hommes aux faciès de brutes, il gravit une succession d’escaliers grossièrement taillés dans la paroi. L’apprenti fut étonné de voir de la lumière dans le lointain. Une dernière galerie abondamment éclairée les conduisit dehors, à quelques pas du temple. Le soleil amorçait sa lente plongée à l’horizon. La chaleur écrasante offrait un contraste saisissant avec la température modérée et constante des sous-sols. Avant de pénétrer dans le temple, Renn observa la colline pelée dont le sommet pointu crevait les frondaisons environnantes : sa pente donnait exactement dans l’axe du bâtiment. Il fut tout à coup pris d’un doute affreux. Peut-être son échange avec les pierres n’était-il que le fruit de son imagination ? Ne l’avait-il pas inventé pour supporter la perspective de mourir dans d’atroces souffrances ?

Ils pénétrèrent dans le temple où les attendait une assistance nombreuse, tout ce que le village comptait d’habitants sans doute. Il y régnait une odeur lourde qui n’était pas loin de rappeler les relents du bâtiment commun où les villageois de Fouest tuaient, découpaient et salaient les animaux destinés à finir sur les tables prestigieuses d’Arkane. Dans les yeux qui le fixaient avec attention, il décelait de la ferveur, de la curiosité, de la colère, parfois des lueurs d’intérêt, voire, très rarement, de bienveillance. Comme ils ne disaient pas un mot, ni ne poussaient aucun cri, il se demanda s’ils n’avaient pas perdu l’usage de la parole.

On le conduisit sur un large espace aux planches rugueuses qui se dressait au fond du temple et qui, pour le moment, était soustrait aux regards par un tissu parsemé de taches et d’accrocs. De l’autre côté de ce pitoyable rideau, se tenaient deux hommes. L’un était vêtu d’une ample

robe noire serrée à la taille par une cordelette ; le torse massif et nu de l'autre se couvrait de motifs sanguinolents. Ils échangèrent quelques mots dans leur langue avec l'un de ceux qui avaient escorté l'apprenti, puis ils le contemplèrent avec la minutie de deux marchands de bestiaux examinant une bête. L'homme à la robe noire, cou décharné, cheveux bruns clairsemés, yeux ronds et vifs, doigts en forme de serres, nez ressemblant étrangement à un bec, s'avança vers le prisonnier.

— Tu es prêt à souffrir ?

Sa voix avait claqué comme un coup de fouet. Renn remarqua alors, derrière l'homme au torse massif, des outils qu'il n'avait jamais vus : des crochets, des fils hérissés de pointes effilées, une planche d'où saillaient divers piques probablement escamotables.

— Personne n'est prêt à souffrir, toi pas plus que les autres, répliqua l'apprenti.

Un sourire fugace étira les lèvres aiguisées de son vis-à-vis.

— Je sers mon dieu, Hilyaon. Si je dois souffrir pour lui, en son nom, ce sera mon plus bel accomplissement.

— Tu n'es pas d'ici, n'est-ce pas ?

L'homme à la robe noire désigna le temple d'un ample geste du bras.

— J'ai été envoyé par ma confrérie pour gagner les diverses populations du fleuve à la noble cause d'Hilyaon.

— Torturer et tuer des gens, c'est ta définition d'une noble cause ?

— Ce sang est le prix à payer pour qu'Hilyaon revienne parmi les siens.

— Pourquoi pas le vôtre ?

L'homme à la robe noire s'éloigna après avoir exprimé son agacement d'un geste méprisant.

— Tu ne comprends rien à la Désolation, jeune écervelé. Ta souffrance n'en sera que plus grande et belle.

Son acolyte se planta à son tour devant Renn. Lui respirait la cruauté par tous les pores de la peau. Des bourrelets cicatriciels déformaient le côté gauche de son visage, courant de la tempe au menton. Vus de près, les motifs rouge sang qui ornaient son torse et débordaient sur son pantalon usé jusqu'à la trame racontaient des histoires abominables qui illustraient probablement sa fonction de bourreau.

— Habits défaire.

Comme Renn ne bougeait pas, il réitéra son injonction en s'accompagnant de gestes. De l'autre côté du tissu occultant l'estrade, commençaient à monter des cris d'impatience. Le bourreau se jeta sur l'apprenti, qui se débattit avec l'énergie du désespoir, mais deux hommes accourus en renfort le maîtrisèrent et lacérèrent ses vêtements à coups de couteau.

— Hilyaon sera satisfait aujourd'hui, nous avons une belle prise à lui offrir, déclara l'homme à la robe noire. J'espère que les deux autres seront aussi énergiques que lui. Que ton règne vienne, Hilyaon !

— Iléon, reprirent les autres sur la scène.

— Iléon, clama la salle.

Nu, recroquevillé aux pieds des adorateurs du dieu oublié, Renn ne regimba pas quand on le releva, ni quand on lui attacha les poignets à des anneaux métalliques tombant du plafond, lui maintenant les bras écartés dans une position pénible. L'image des condamnés crucifiés sur les planches lui effleura l'esprit. La mort œuvrait en tous lieux dans le pays d'Arkane. Ses séides venus du Nord déferleraient bientôt sur l'orgueilleuse cité. Elle moissonnerait alors à grande échelle, transformant le territoire en un immense creuset de souffrance et de désolation.

L'homme à la robe noire passa de l'autre côté du rideau. Sa voix sèche s'éleva dans le silence restauré.

— Daigne recevoir notre offrande, ô Hilyaon. Que ce sang et cette souffrance te nourrissent, puisses-tu revenir des profondeurs où tu fus banni, puisses-tu recouvrer la gloire et la puissance qui étaient tiennes, voilà de cela des millénaires, puisses-tu triompher de tes ennemis, que ton règne vienne et se prolonge jusqu'à la fin des temps.

— Iléon, hurla l'assemblée.

Le rideau s'écarta, et une clameur assourdissante ébranla les murs du temple. Les yeux mi-clos, Renn observa la foule gesticulante et vociférante. Les femmes et les enfants, vêtues de hardes pour les unes et nus pour les autres, se montraient encore plus virulents que les hommes.

Le bourreau s'approcha de l'apprenti, tenant un crochet dans une main, un fil aux pointes acérées dans l'autre. Des ruades de panique martelèrent la cage thoracique de Renn, il voulut pousser un cri, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Il songea à sa grand-mère, à ses prédictions, à sa foi en les capacités de son petit-fils… Quelle absurdité ! Une pensée incongrue le

traversa : sa vessie menaçant de déborder, il allait mourir en se pissant dessus. Le bourreau posa soigneusement le fil aux pointes acérées sur les planches.

— Couper bourses ! glapit une femme, provoquant des rires en cascades autour d'elle.

Le bourreau lui adressa un sourire grivois, tendit le bras et promena l'extrémité de son crochet sur la peau de l'apprenti, qui frissonna lorsqu'il sentit le fer se glisser entre ses cuisses.

— Commencer vit ! brailla une autre, soulevant une nouvelle vague d'hilarité.

Le visage de maître Hauhorn, souriant, apaisant, rassurant, domina à cet instant le tumulte intérieur de Renn. L'apprenti s'efforça d'oublier la foule, l'officiant en robe noire, le bourreau dont l'haleine chaude lui brûlait la peau, et, jugulant la terreur qui se déversait à flots dans son corps frissonnant, se remémora son échange avec les pierres de la colline.

20

ELVÈZ

Sans la corporation des égoutiers, méprisée des Hauts jusque dans les Bas, Arkane croulerait déjà sous des tonnes et des tonnes de déchets. Ces hommes vouent leur existence à l'écoulement permanent des rejets des citadins, aussi bien les restes de leurs repas que leurs eaux usées et leurs propres déjections. C'est fou ce qu'un seul individu peut produire comme résidus en une année ! S'il en était conscient, il changerait de comportement, il mangerait frugalement pour ne pas gaspiller la nourriture et ne pas évacuer trop de matières, il s'épargnerait des lavages superflus, il cesserait d'être cette personne irréfléchie et grasse qui croit que sa merde disparaît par la magie des déesses, il vouerait un respect et une sympathie sans limites à ceux qui prennent soin de ses excréments, mais le temps est encore loin d'un comportement responsable, l'égoïsme qui règne en maître finira par nous étouffer, comme Arkane s'affaissera un jour dans sa propre inconscience.

Journal anonyme d'un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

Oziel, Sabain et Jifar se rendirent au début de la dernière sixte à l'adresse donnée par le tailleur. À la faveur d'une succession de passages couverts, ils avaient échappé à la surveillance des membres du réseau qui les filaient depuis leur départ de la gargote du port. Jifar n'avait en tout cas plus repéré un seul guetteur sur les balcons ni dans les ruelles

environnantes. Les ténèbres qui avaient peu à peu enseveli les Bas favorisaient désormais l'anonymat. Aucune torche n'éclairait les rues et les places, livrées à une population toujours aussi dense et vociférante. Les portes entrebâillées des tavernes vomissaient de temps à autre des langues tremblotantes de lumière dans lesquelles se côtoyaient les trognes rougeaudes et les masques colorés de prostituées. Sabain avait dû parfois dégager le passage à coups d'épaule autoritaires qui lui avaient valu des propos orduriers et menaçants.

Ils se demandèrent s'ils ne s'étaient pas trompés lorsqu'ils arrivèrent à l'adresse convenue : le numéro 12 s'affichait pourtant discrètement au-dessus de la porte fermée d'une bâtisse dont les voilages des fenêtres éclairées par des lanternes ou des bougies révélaient des silhouettes féminines statufiées dans des poses lascives.

— Je trouve étrange qu'on nous ait donné rendez-vous dans une maison close, murmura Sabain. Nous sommes pourtant dans la bonne rue. Que faisons-nous ?

Oziel observa encore une fois la façade de la maison. La porte s'entrouvrit et livra passage à deux hommes et une femme masquée qui abandonnèrent derrière eux des effluves de vin et de parfum capiteux, dissipant tous les doutes sur les activités abritées par ces murs.

— C'est risqué d'entrer là-dedans, reprit le torcheron.

Oziel ne ressentit aucune chaleur dans son corps. L'intervention de Jifar la conforta dans son impression.

— Je trouve au contraire que c'est une excellente idée. Personne n'aura l'idée de chercher dame Oziel dans un tel endroit.

Elle franchit la porte restée entrouverte et entra dans un vestibule éclairé par trois bougeoirs posés sur des consoles et entièrement capitonné de rouge.

Un homme vêtu d'un ensemble blanc surgit d'une pièce voisine, vint à sa rencontre et garda un long moment ses yeux noirs posés sur elle avant de déclarer :

— Qui êtes-vous ? Pas de la maison en tout cas.

— Quelqu'un m'a donné rendez-vous ici…

L'homme passa la main sur sa chevelure ondulée et brune avec un petit sourire qui accentuait les rides entre les ailes de son nez et les commissures de ses lèvres.

— Beaucoup de rendez-vous sont donnés ici.

Elle ne répondit pas, ignorant si son interlocuteur appartenait au réseau du tailleur. Elle percevait, derrière elle, la tension de Sabain et Jifar.

— Vous êtes quoi qu'il en soit une dame d'importance, poursuivit-il. Puisque vous êtes escortée.

Elle ne décelait aucune menace dans la voix teintée d'ironie de son vis-à-vis, dont le visage avait quelque chose de féminin, de précieux.

— Si vous êtes celle que je crois, reprit-il en retrouvant son sérieux, suivez-moi, on vous attend.

Il pivota sur lui-même et se dirigea vers la porte par laquelle il était entré. Elle lui emboîta le pas, suivie du torcheron et de l'adolescent, la main refermée sur le manche de la dague. Ils traversèrent plusieurs pièces en enfilade, où se tenaient, affalées sur des sofas ou assises devant des coiffeuses, des femmes vêtues de robes transparentes qui parsemaient leurs babillages de tonitruants éclats de rire. Les effluves des parfums masquaient en partie une odeur plus lourde de cire, de sueur et de crasse. Ils gravirent ensuite un escalier tournant qui donnait sur un large palier. L'homme en blanc ouvrit la deuxième porte à droite et les introduisit dans une pièce meublée d'une table circulaire autour de laquelle quatre hommes avaient pris place. Elle reconnut immédiatement la chevelure blanche et le visage grêlé du tailleur, qui l'accueillit d'un sourire.

— Merci, Amboïz, tu peux te retirer, fit ce dernier à l'adresse de l'homme en blanc, qui sortit après avoir enrobé Oziel d'un ultime regard.

Le tailleur invita la jeune femme à s'asseoir.

— Deux de mes compagnons ici présents sont des amis très chers, des hommes en qui j'ai toute confiance, reprit-il. Brom m'a même aidé à fonder le réseau.

Un homme au crâne rasé, à la barbe blonde fournie et aux yeux bleu clair s'inclina, la main posée sur le cœur.

— Notre réseau aide des personnes sous la menace des représentants des familles gouvernantes ou des légionnaires à passer à l'extérieur de la cité où elles sont prises en charge par des passeurs qui les guident vers des territoires non soumis à l'autorité d'Arkane.

— Je souhaite seulement descendre dans les Fonds, dit Oziel.

— C'est une requête inhabituelle, dame. Pas évident d'enrôler quelqu'un qui connaisse les passages vers les Fonds.

— Vous avez trouvé ?

Le tailleur marqua un silence avant de désigner son voisin de gauche, un homme dont l'extrême maigreur, la peau sombre, les cheveux clairsemés et le nez aquilin lui donnaient l'air d'une cracasse déplumée.

— Elvèz prétend qu'on peut emprunter le réseau des égouts qui se déversent dans les Fonds.

Oziel dévisagea le dénommé Elvèz, dont la mine sinistre et les yeux fuyants lui inspirèrent une aversion immédiate. Confier son destin, et par conséquent le destin de la cité, à cet individu lui parut *a priori* inconcevable, puis elle se rappela que son apparence soulevait la même répugnance chez ceux qui découvraient son visage et son corps mécrosés, et elle rejeta sa première impression pour l'observer d'un regard dénué de préjugés. Il était peut-être son seul lien avec les Fonds, avec Matteo, rien d'autre n'avait d'importance.

— On peut vraiment lui faire confiance ? demanda-t-elle au tailleur sans cesser de scruter Elvèz.

— Il nous a été présenté par un membre du réseau, mais nous n'avons jamais recouru à ses services. Qu'en dis-tu, toi, Elvèz ?

Celui-ci, incapable de maîtriser ses yeux incroyablement mobiles, ne sembla pas froissé par les doutes d'Oziel.

— J'suis à votre service, dame.

Sa voix étranglée n'était qu'un gargouillis à peine audible d'où se détachaient quelques syllabes qui permettaient de deviner l'essentiel de ses propos.

— J'suis l'fils d'un égoutier, un d'ceux qui débouchaient les canaux obstrués, un d'ceux qu'on surnommait « les gobats d'égout », j'connais l'réseau comme ma poche, j'l'ai exploré depuis qu'j'suis en âge de marcher, j'suis descendu une fois ou deux dans les Fonds sans qu'personne s'en aperçoive, faut juste pas avoir peur d'la merde et des odeurs, et aussi des gobats, ils deviennent parfois agressifs, et c'est dur d'résister à des centaines de bestioles enragées qui n'ont qu'une idée en tête, vous bouffer en commençant si possible par les couilles, leur plat favori, faites excuse, dame, j'les ai encore jamais vus dépecer une femme, et j'sais pas par quel bout ils commencent…

— Vous avez rencontré les bagnards ? l'interrompit Oziel.

Un voile de frayeur glissa sur le visage émacié d'Elvèz.

— Dame non, leurs cris m’ont tellement épouvanté que j’ai jamais eu l’cœur d’m’approcher d’eux.

— Mais vous êtes capable de m’y conduire…

Il marqua un silence, le regard pour une fois fixe.

— J’vous guiderai près de l’entrée du bagne, mais j’vous suivrai sûrement pas si vous allez tirer la barbe de ces monstres.

— Rien ne vous y obligera. Quand partons-nous ?

— Demain à la deuxième sixte, dame. Reposez-vous d’ici là. Faut bien compter deux jours de descente, pas sûr que vous puissiez r’trouver l’sommeil dans l’ventre d’Arkane.

— Je n’ai aucun endroit où passer la nuit…

— Nous vous avons réservé deux chambres dans cette maison, intervint le tailleur. Amboïz vous y accompagnera.

— Vous voulez faire dormir dame Oziel dans un bordel des Bas ? protesta Sabain.

— Elle serait menacée dans n’importe quel autre endroit des Bas, sieur, mais elle n’aura rien à craindre dans cette maison, répliqua sèchement le tailleur. Les filles travaillent pour nous en recueillant sur l’oreiller les confidences des responsables du niveau et des officiers de la légion. Elles prennent tous les jours le risque d’être dénoncées et soumises à la torture.

— Nous serons très bien ici, assura Oziel d’un ton conciliant. Je vous remercie pour tout.

Les trois membres du réseau se levèrent et la saluèrent d’un mouvement de tête.

— Nous ne savons pas pourquoi vous tenez tant à vous rendre dans les Fonds, ajouta le tailleur. Et nous ne chercherons pas à le savoir, pour ne pas vous nuire. Mais on vous a vue cracher du feu sur la légion, et cela nous suffit. Nous vous souhaitons bonne chance.

Les deux chambres du troisième étage étaient confortables à défaut d’être luxueuses. Sabain et Jifar partagèrent la plus grande tandis qu’Oziel s’installait dans l’autre. Elle apprécia le large lit dont les draps exhalaient une agréable odeur de savon parfumé. Les cris et les gémissements en provenance des niveaux inférieurs la dérangèrent un moment, puis elle finit par s’y habituer, et sombra dans un sommeil profond après une pensée pour

Celui qui parlait à la pierre. Elle le rencontrerait bientôt, elle en avait la certitude.

Amboïz leur apporta à l'aube un petit déjeuner composé d'une soupe brûlante, de galettes de ghoor et de morceaux de viande séchée, puis ils descendirent au rez-de-chaussée où les attendait Elvèz, vêtu d'une tunique et d'un pantalon noirs maculés de taches. Il portait sur l'épaule un grand sac de jute, « de quoi tenir plusieurs jours, précisa-t-il, à part le gobat grillé, y a pas grand-chose à bouffer en dessous ».

Ils se mirent en chemin sous un ciel encore sombre réduit à la portion congrue par l'immense socle porteur.

— Vous savez comment on appelle le socle, ici ? demanda Elvèz.

Comme personne ne lui répondit, il précisa, avec un petit rire :

— La bite du géant des Fonds.

Devant le peu d'enthousiasme soulevé par sa saillie, il se claquemura dans un silence maussade. Ils franchirent plusieurs rues baignées de pénombre où ils durent enjamber des corps d'ivrognes ou de victimes de bagarre. Ils ne croisèrent aucune patrouille de la légion ni aucun groupe de sicaires. Des crucifiés agonisaient sur des planches dressées au centre d'une place circulaire, des hommes et des femmes de tous âges. Oziel ne put s'empêcher de contempler leurs corps blêmes, tordus par la souffrance, une vision qui la ramena quelque temps en arrière devant ses parents dénudés, mutilés et cloués sur le bois. Elle s'efforça d'ignorer les pensées de haine qui la submergeaient et réveillaient le feu.

Elvèz les conduisit dans un quartier délabré d'Arkane où les constructions en ruine n'abritaient que des miséreux et des estropiés. Quelques-uns mendièrent au passage de l'argent ou de la nourriture, certains se montrèrent agressifs, mais aucun d'eux n'osa passer à l'acte, intimidés par les regards torves d'Elvèz et de Sabain.

Le petit groupe se faufila entre les vestiges, les éboulis et les ronces jusqu'à un soupirail qui donnait sur une succession de caves et de galeries imprégnées d'une âpre odeur de pourriture. Elvèz enflamma une torche et entraîna les autres dans un dédale souterrain d'escaliers et de celliers. Ils ne croisèrent aucun être vivant en dehors de quelques gobats en maraude qui se contentèrent de montrer les dents et de pousser des couinements vaguement menaçants.

— Là !

Le guide désignait une porte métallique basse à l'extrémité d'un étroit couloir peu profond entre deux caves. Il tira de sa poche une énorme clef qu'il enfonça dans la serrure en marmonnant :

— La clef du paradis ! J'l'ai récupérée sur l'cadavre d'mon père…

— Il est mort de quoi, votre père ? demanda Jifar.

— Boulotté par les gobats. Pas beau à voir. Il ne restait plus de lui qu'la moitié d'sa carcasse. Quand j'l'ai annoncé à la mère, elle a juste dit : « Ça d'vait finir comme ça. »

— Votre mère est toujours vivante ?

Elvèz hocha la tête.

— Ouais, et elle tient une sacrée forme : elle gagne sa croûte en recevant des hommes chez elle. Elle d'venue pute, quoi ! À près de soixante balais, elle a toujours autant d'succès. Et elle a pas besoin d'protecteur.

La porte s'ouvrit en grinçant.

De l'autre côté, la flamme de la torche révélait un espace vide traversé de courants d'air répandant une odeur nauséabonde.

— Attention de ne pas tomber. Y a trois bonnes toises de hauteur, et les marches sont glissantes.

Elvèz baissa la torche pour montrer le haut de l'étroit escalier qui plongeait dans les ténèbres en épousant la paroi concave.

— Suivez-moi d'près. Si vous restez pas dans la lumière d'la torche, vous verrez pas où vous mettez vos foutus pieds.

Gênée par sa cape et le masque qui l'obligeait à se courber pour dévaler les marches humides, Oziel peina à soutenir l'allure de leur guide. Elle perdit l'équilibre à plusieurs reprises et se rattrapa de justesse en s'accrochant aux aspérités de la paroi. Un bruit d'écoulement résonnait en contrebas sans qu'ils puissent distinguer le moindre cours d'eau. La puanteur devenait de plus en plus irrespirable. Des couinements et des grattements révélaient la présence de nombreux rongeurs.

— En fait de paradis, on est dans l'trou du cul du géant des Fonds, commenta Elvèz d'un ton rigolard sans rencontrer davantage de succès que lors de sa première saillie.

Ils arrivèrent enfin en bas de l'escalier. Les lueurs de la torche dérangèrent une multitude de gobats étonnamment grands et gros. Elles éclairèrent également une canalisation d'un pas de largeur contenant une

matière noire à demi liquide qui se dirigeait lentement vers une bouche en forme d'arc.

— On passe par là, indiqua Elvèz. Faudra vous pencher, et faire très attention si vous voulez pas vous vautrer dans la merde : les rebords sont larges d'à peine deux pouces.

Il donna l'exemple, franchissant l'ouverture basse avec une souplesse et une assurance qui démontraient une longue pratique. Bien que moins forte, la lumière de sa torche continua de les éclairer. Avant d'imiter le guide, Oziel se débarrassa de sa cape et de son masque. Elle ne courait aucun risque d'être reconnue et agressée dans cet endroit. En outre, elle ne souffrirait pas du froid dans la moiteur constante des entrailles de la cité. Après avoir enfoncé la dague dans la large ceinture de tissu qui serrait sa robe à la taille, elle entreprit de traverser à son tour. Elle posa soigneusement ses pieds sur les minces rebords et les cala contre les pierres avant de s'accroupir et de passer de l'autre côté de la bouche en forme d'arc. Elle cessa de respirer pour ne pas inhaler les émanations délétères de la matière noire qui s'écoulait à quelques pouces de son bassin. Elvèz lui tendit la main pour l'aider à se hisser sur le quai longeant la canalisation. Elle la saisit malgré sa répugnance et se retrouva debout aux côtés du guide, légèrement étourdie par l'effort.

— C'est bien d'vous être allégée, dame… Eh, mais on m'a pas dit qu'vous étiez mécrosée !

L'horreur agrandissait les yeux globuleux d'Elvèz et le faisait cette fois ressembler à un poisson-lune du fleuve Odivir.

— Quelle importance ? rétorqua Oziel.

— C'est que j'ai une trouille bleue d'la mécrose, moi ! gémit le guide. J'ai pas envie d'l'attraper.

— Jifar m'accompagne depuis un moment, et il n'a pas été contaminé. Elle n'est pas contagieuse, contrairement à la légende.

— Avec ma chance, ça va m'tomber dessus !

Sans cesser de vitupérer, il aida Jifar à les rejoindre.

— Pourquoi on vous a pas expulsée de la cité ? C'est l'sort réservé aux mécrosés d'habitude.

— On me l'a inoculée pour que je puisse mener à bien ma mission.

— Ouais, eh ben, ceux qui vous ont fait ça sont de foutus salopards à qui on devrait couper les couilles avant de les crucifier !

— Je les en remercie au contraire : sans elle, je ne serais pas arrivée vivante dans les Bas.

Oziel adressa un regard complice à Jifar.

— Moi, j'préférerais crever tout de suite plutôt que d'être rongé par cette foutue saloperie !

Plus corpulent, plus raide, Sabain rencontra des difficultés à se glisser dans le passage. Il fallut qu'Elvèz, aidé de l'adolescent, s'arc-boute sur ses jambes pour réussir à le haler sur le quai. Le guide reprit son souffle avant de grommeler :

— Le marchand d'vêtements et ses potes se sont bien foutus d'ma gueule ! J'ai bien envie d'vous laisser vous démerder.

— C'est quand même curieux qu'un gobat comme vous soit effrayé par la mécrose ! cracha le torcheron.

— Chacun est en proie à ses propres répulsions, ses propres terreurs, intervint Jifar. Moi, par exemple, les reptiles m'épouvantent, serpents, lézards, salamandres…

— J'les aime pas beaucoup non plus, renchérit le guide. J'en trouve parfois dans les égouts. Surtout à la deuxième saison des pluies. Des serpents plus longs que mon bras.

— Et comment réagissez-vous ?

— J'les tue à coups de couteau !

— Vous tueriez une mécrosée ?

Les yeux d'Elvèz se lancèrent dans une nouvelle danse frénétique.

— Les mécrosés m'font plutôt pitié, et puis ça reste des êtres humains.

Jifar eut un sourire malicieux, comme s'il venait de jouer une bonne farce à son interlocuteur.

— Cette dame reste un être humain. Acceptez-vous de la conduire dans les Fonds ?

Le guide hocha la tête après une brève hésitation.

— J'crois bien…

Ils évoluaient avec une lenteur exaspérante dans un environnement où le danger guettait à chaque pas, où le silence, seulement troublé par les couinements des gobats et les grondements des cascades de matières déversées par les canalisations, semblait lui-même hostile. Les passages, pour la plupart verticaux, étaient souvent d'anciens puits, qui, selon Elvèz,

avaient jadis servi à envoyer les déchets dans des citernes de pierre, lesquelles avaient fini par se remplir et déborder. La corporation des égoutiers d'Arkane avait donc conçu un système de canalisations à bascule, qui permettait un écoulement continu jusqu'aux gigantesques fosses des grands Fonds. Là, les résidus de la cité s'amalgamaient à la terre meuble et finissaient par être emportés par les crues souterraines de l'Odivir.

— C'est là-dedans que vivent les bagnards, ajouta le guide. Autant dire qu'ils font pas d'vieux os.

La gorge et les poumons déjà irrités par l'air qu'elle inhalait, Oziel commençait à douter de la survie de Matteo dans les conditions sans doute pires des Fonds.

Ils s'arrêtèrent pour manger dans une galerie relativement propre. Malgré la nausée latente qui l'accompagnait depuis le début de la descente, elle se força à ingurgiter quelques bouchées de la pitance fournie par Elvèz : des morceaux de viande et des légumes confits au goût prononcé de saumure. En revanche, elle ne parvint pas à avaler une gorgée du vin aigre au goulot de la gourde de cuir que Sabin lui tendit.

Lorsqu'ils se relevèrent pour repartir, ils aperçurent des gobats qui s'étaient discrètement déployés dans les zones mal éclairées par la flamme tressautante de la torche. Des dizaines, des centaines de gobats aux yeux brillants et aux incisives menaçantes.

— Foutues saloperies de bestioles, marmonna Elvèz. L'odeur d'la bouffe les a attirées. Surtout, bougez pas, criez pas, si vous t'nez à vos couilles, faites excuse, dame, suffit qu'l'un d'eux nous saute dessus pour que tous les autres suivent. Et là, on aura aucune chance de leur échapper.

21

UN CONSEIL

Ainsi va la loi d'Arkane,
Douce pour les uns, dure pour les autres,
Conciliante en haut, féroce en bas,
Adoubant les uns, méprisant les autres,
Enrichissant les hauts, appauvrissant les bas,
Pardonnant aux uns, crucifiant les autres,
Nourrissant les hauts, affamant les bas,
Ainsi va la loi d'Arkane,
Faite pour les uns, ignorante des autres,
Ensoleillant les hauts, assombrissant les bas,
Réchauffant les uns, glaçant les autres,
Égayant les hauts, attristant les bas,
Arrêtée par les uns, rejetée par les autres,
Dame dans les hauts, sorcière dans les bas,
Ainsi va la loi d'Arkane.

Libelle anonyme,
Les Bas,
Arkane

— Nos alliés arrivent dans quelques jours, mon roi. Ils ont mis quatre fois moins de temps que prévu pour descendre le fleuve.

Adamanta referma la porte derrière elle et se défit de ses vêtements avant de rejoindre Noy dans le lit.

— Comment le sais-tu ?

L’hésitation de son épouse, bien qu’infime, n’échappa pas à l’attention du fils du Corridan.

— J’ai rencontré un pétrocle dans la rue. Il comptait te le dire personnellement, mais comme nous nous sommes croisés, il m’a chargée de te prévenir. Ton peuple devra bientôt passer à l’action.

— Nous avons encore quelques jours…

Adamanta posa la tête sur l’épaule de Noy et se pelotonna contre lui.

— Tu prendras un peu d’avance pour semer la panique et mobiliser les légions du Conseil des Sept.

Taraudé par l’impression d’être un jouet dans les mains des œil-de-pierre, Noy relégua son dépit au deuxième plan en songeant aux mines effarées des membres de sa famille lorsque les akchas se répandraient comme une eau en furie dans le domaine du Corridan. Puis une question domina le tumulte de ses pensées : que deviendrait Arkane une fois conquise par son peuple et les alliés ? Qui étaient ces fameux alliés d’ailleurs ? Quel était leur rapport avec les pétrocles ?

— Nous avons toute une journée rien que pour nous, mon roi…

Adamanta s’allongea sur lui et l’affola de ses baisers et de ses caresses. Le désir se diffusa en lui comme un venin délicieux et égailla ses pensées.

Ils passèrent la journée dans la chambre, seulement dérangés par les irruptions de Lovia apportant les repas et le vin. Au fur et à mesure que le jour s’écoulait, que le désir se consumait, les certitudes de Noy se désagrégeaient, les doutes s’infiltraient par les fissures de son esprit. Comment en était-il arrivé là ? Comment, d’une jeunesse à la fois insouciante et ambitieuse dans le domaine du Corridan, était-il passé à cette coalition improbable avec les akchas des profondeurs, les pétrocles et ces redoutables troupes qui seraient dans quelques jours au pied des remparts d’Arkane. Le calme qui régnait dans les Hauts ne présageait pourtant pas de préparatifs de bataille, comme si les familles gouvernantes n’étaient pas informées. Les oiseaux messagers et les postes avancés auraient dû prévenir le Conseil des Sept de l’arrivée imminente d’une armée conquérante. Auraient dû résonner dans les ruelles et sur les places les hurlements des officiers, les crissements de roue des charrettes transportant les vivres, les pierres, les chaudrons de poix ou d’huile qu’on chaufferait sur les chemins de ronde, les coups de marteau des charpentiers installant les trébuchets,

scorpions, balistes et autres machines, le tumulte des bataillons, légionnaires, archers, arbalétriers, artilleurs, cavaliers…

Certes, Arkane n'avait subi que peu de sièges depuis sa fondation, le dernier remontant à plus de mille ans, mais, enfant, Noy avait assisté à l'un de ces exercices grandeur nature qui se produisaient environ tous les trente ans et permettaient d'évaluer l'efficacité des défenses de la cité. Le vacarme qui avait accompagné les manœuvres l'avait à la fois intrigué et terrifié. Ces démonstrations de force servaient davantage à rappeler la toute-puissance des sept familles régnantes qu'à rassurer les populations des différents niveaux, qui, la ville n'ayant jamais été conquise, n'avaient aucune raison de craindre les invasions. Ces quelques jours d'entraînement s'étaient achevés par de gigantesques banquets.

Noy comprenait pourquoi une armée assaillante, fût-elle la plus puissante de tous les temps, nécessitait une avant-garde infiltrée pour avoir une petite chance de s'emparer d'Arkane : ses remparts d'une hauteur vertigineuse, ses labyrinthes infranchissables, l'enchevêtrement de ses ruelles, la discipline de ses puissantes légions en faisaient une place quasi imprenable. La fierté qu'il en avait tirée depuis sa naissance, comme tout Arkanien, revenait le visiter avec une intensité accrue. Serait-il donc l'homme qui précipiterait l'effondrement d'une cité et d'une civilisation conçues pour durer éternellement ?

— Tu as l'air songeur, mon roi…

Il fixa Adamanta du coin de l'œil. Il ne la trouva ni belle ni désirable une fois estompé l'enchantement des sens. Il s'efforça de ne rien en laisser paraître. Une idée germait en lui, qu'il ne pourrait réaliser que s'il n'éveillait aucun soupçon chez son épouse. Il lui fallait feindre ; une duplicité qu'il avait pratiquée tout au long de son existence, son rang de cinquième héritier dans l'ordre de succession du Corridan l'ayant sans cesse contraint à dissimuler sa soif de pouvoir et de reconnaissance au nom de l'étiquette et de la loyauté.

— Tu m'as tellement épuisé, ma reine, que mon corps et mon esprit sont complètement vides.

— Il te faudra des forces pour mener la bataille.

— Elles reviendront le moment voulu.

Adamanta se redressa et repoussa le drap.

— Le jour n’est pas encore fini. Repose-toi, Prakala. Je reviens rapidement.

Il la laissa se rhabiller avant de déclarer :

— Étrange que le Conseil des Sept ne soit pas encore averti de la proximité de nos alliés. Des oiseaux messagers ont sans doute été expédiés des postes avancés, on ne perçoit pourtant aucune effervescence dans les Hauts.

Elle releva la tête et lui lança un regard indéchiffrable.

— Peut-être que les oiseaux ne colportaient aucune mauvaise nouvelle. Ou encore que les oiseaux ne sont jamais arrivés à bon port.

— On ne peut pas les intercepter tous…

Elle s’approcha et lui déposa un baiser sur les lèvres.

— Repose-toi, mon roi. Ton destin t’attend.

Elle sortit, abandonnant derrière elle une odeur mélangée de transpiration froide et de parfum aigre. Elle savait des choses dont il ignorait tout, elle fréquentait des cercles où il n’était pas admis. Il n’était que le prête-nom dont avaient besoin les akchas pour s’aventurer hors des Fonds. Elle se servait de lui pour exercer sa vengeance contre les familles régnantes, de la même façon que les pétrocles l’utilisaient, elle, pour parvenir à leurs fins.

Avait-il besoin de massacrer l’entière population d’Arkane et de livrer la cité à une armée étrangère pour se venger de l’affront que lui avait infligé sa famille ? Le plaisir de voir les têtes d’Aroy et de ses autres frères se promener au bout d’une pique valait-il toutes les vies qu’il s’apprêtait à prendre ?

Il tourna et retourna ces questions jusqu’au crépuscule, attendant le début de la nuit pour mettre son projet à exécution. Il se leva quand le soleil d’un rouge flamboyant eut disparu derrière le rempart, s’habilla, se recouvrit d’un manteau pourvu d’un capuchon, s’équipa de son poignard et se dirigea vers la sortie du domaine de l’Orbal en empruntant les passages discrets que lui avait montrés Adamanta. Il se rendit au bâtiment du Conseil des Sept, qui dominait de toute sa majesté la grande place de l’Odivir, par une succession de ruelles déjà plongées dans la nuit où il ne croisa que peu de monde. Des lueurs brillaient par les fenêtres de l’édifice dont le style, massif, anguleux, sobre, accusait son ancienneté. Une importante escouade de légionnaires en gardait l’entrée principale : un double escalier donnant

sur un vaste perron. Le linteau triangulaire de la porte monumentale s'ornait d'une fresque en partie érodée qui représentait les animaux symboles des sept familles ainsi que, sous une ligne figurant l'eau du fleuve, les déesses sous la forme d'un corps de femme à sept têtes.

Noy en fit le tour, cherchant un moyen d'entrer sans attirer l'attention. En vain : les barreaux aux fenêtres et le bois massif des portes interdisaient toute intrusion. Il ne lui restait qu'à négocier avec l'officier commandant l'escouade. Il retourna près de l'entrée principale et s'avança vers les légionnaires dont les lances se pointèrent aussitôt sur lui.

Un homme d'une trentaine d'années, dont le cimier noir et le plastron ouvragé indiquaient son grade, vint à sa rencontre.

— Qu'est-ce tu veux, toi ?

Sa hargne frappa Noy au plexus comme un coup de poing. Il mit un peu de temps à se ressaisir, se rappelant qu'il était – avait été – l'héritier d'une famille régnante. Il abaissa la capuche de son manteau.

— Je suis Noy, cinquième fils du Corridan.

L'officier se rapprocha encore, la main sur la poignée de son épée, les lèvres déformées par un rictus.

— Que veux-tu, Noy, cinquième fils du Corridan ?

— J'ai une révélation urgente à faire au Conseil.

— Si tu étais vraiment un fils de famille, tu saurais que personne ne dérange le Conseil lorsqu'il siège.

Noy vit avec inquiétude l'épée de son vis-à-vis se soulever de quelques pouces hors de son fourreau.

— Je le sais, évidemment, mais il s'agit d'une exception : Arkane court un grave danger, et si je n'informe pas les familles maintenant, il sera trop tard.

Le rictus de l'officier s'élargit, dévoilant ses dents fortes légèrement bombées.

— Comme je suis de bonne humeur, je te laisse une chance : fiche le camp avant d'être embroché par mes légionnaires.

Noy regretta de ne pas être accompagné par une escorte de ses akchas. Eux auraient su effacer l'insupportable morgue sur le visage de son interlocuteur.

— Tu es en train de commettre une grave erreur, cracha-t-il. Dans quelques jours, lorsque le danger frappera aux portes d'Arkane, le Conseil

saura que tu m’as empêché de le prévenir, et tu finiras crucifié comme un vulgaire voleur.

La pointe de l’épée de l’officier siffla tout près du cou du fils du Corridan.

— Ma bonne humeur s’est envolée. Et pour la retrouver, je vais t’étriper moi-même.

Les paroles de Noy avaient porté : le ton de son vis-à-vis, bien que de plus en plus agressif, présentait des failles, comme lézardé par les doutes.

— Tue-moi, et le Corridan réclamera la tête de mon assassin.

La lame s’éloigna de lui.

— Je risque aussi la mort si je dérange le Conseil, dit l’officier.

— Sauf si la situation l’exige.

— Je n’ai aucune preuve de ce que tu avances.

— Les preuves se présenteront dans peu de temps devant Arkane.

— Si la menace dont tu parles existait, les Sept en seraient informés.

— À moins qu’on ait intercepté les oiseaux messagers en provenance des postes avancés. Et tué les coursiers ou les bateliers du réseau de renseignements.

— Qui ? Seule une organisation puissante, presque aussi puissante qu’Arkane, peut réussir un coup pareil…

Les lumières aux fenêtres perdaient peu à peu de leur intensité, signe que, comme on ne renouvelait pas les lampes ni les bougies, le Conseil touchait à sa fin.

— Nous perdons du temps !

L’impatience de Noy réveilla les soupçons dans les yeux clairs de son vis-à-vis. De la pointe de son épée, il écarta les pans du manteau de son interlocuteur et désigna le manche du poignard plongé dans sa large ceinture.

— Pourquoi cette lame ?

— Les Hauts ne sont plus très sûrs, répondit Noy. Je sors toujours armé.

L’officier secoua la tête avec un sourire cruel.

— Tu as bien failli m’avoir ! Tu vas pouvoir repartir d’où tu viens. Avec ton propre poignard planté dans le ventre.

— Essaie déjà de me le prendre…

Noy regretta sa réaction lorsqu’une dizaine de légionnaires se déployèrent autour de lui.

— C’est toi qui vas me le remettre. Gentiment. Ou je donne l’ordre à mes hommes de te couper en petits morceaux en commençant par les yeux et la langue.

Le fils du Corridan embrassa les lieux d’un regard circulaire. Aucune possibilité de briser le cercle de soldats déployé autour de lui. Il n’avait pas d’autre choix que d’étouffer sa rage et de faire profil bas. De nouveau, il songea aux akchas, à cette formidable armée qui n’attendait que son signal pour surgir des Fonds et semer la terreur dans la cité. Ils auraient déchiqueté cet officier borné et sa misérable escouade en un clin d’œil. Il tira lentement le poignard de sa ceinture et le tendit à son vis-à-vis, le manche vers l’avant.

— Je ne suis pas un criminel, déclara-t-il en s’appliquant à garder son contrôle, mais un fils du Corridan qui doit absolument prévenir le Conseil de préparer la défense d’Arkane.

L’officier examina le poignard.

— Bel objet. Où l’as-tu volé ?

— Tu entends ce que je te dis ? cria Noy, soudain incapable de contenir sa fureur.

Les pointes des lances dansèrent dangereusement à quelques pouces de son ventre. Il avait été stupide de croire qu’on lui permettrait de s’introduire dans le bâtiment du Conseil, de transgresser l’une des lois qui régissaient Arkane depuis des millénaires. L’officier n’était qu’un foueur dressé dont il ne pouvait rien attendre d’autre que des grognements, des coups de griffes ou de crocs. Il lui fallait à présent se sortir du guêpier dans lequel il s’était fourré. Les pensées s’entrechoquaient sous son crâne : trouver un autre moyen de contacter les membres du Conseil, regagner le domaine de l’Orbal et s’étourdir dans les bras d’Adamanta ; essayer de sauver les populations humaines d’Arkane, accomplir son destin de Prakala ; oublier ses rancunes familiales, s’abandonner à la volupté de sa vengeance…

— Ton cadeau m’a rendu ma bonne humeur, reprit l’officier en enfonçant la lame du poignard dans sa propre ceinture. Je te laisse une chance : mes hommes ne lâcheront leurs lances que lorsque j’aurai compté jusqu’à cinq.

Un arpent séparait Noy des premières ruelles. Il n’en aurait probablement pas parcouru la moitié à la fin du décompte. Les légionnaires

rompirent leur cercle et se disposèrent en ligne, lances brandies au-dessus de leurs épaules.

— Un…

Le regard de Noy fut attiré par l'entrebâillement de la porte monumentale du Conseil.

— Deux… Tu perds du temps…

Des silhouettes s'égaillèrent hors du bâtiment. Il entrevit, derrière les uniformes des gardes du corps et les porteurs de torches, l'habit bleu sombre de l'Ours, la cape jaune du Dauphin, le vert de la maison du Loup, l'orangé de l'Aigle, puis, un peu plus loin, isolé, Amiol, le patriarche de l'Orbal.

— Trois… Fous le camp, Déesses, ou tu seras enfilé comme un mouton à la broche !

Noy reconnut Aroy au milieu du groupe qui se répandait comme une vague bariolée sur le vaste perron. Jamais il n'avait ressenti un tel soulagement à la vue de son frère.

— Quatre… Bordel, qu'est-ce que tu attends ?

Il se hissa sur la pointe des pieds pour dominer la haie des légionnaires.

— Aroy !

Son cri transperça le brouhaha ayant accompagné l'apparition des membres du Conseil. Le « cinq » de l'officier résonna comme un fracas d'orage dans le silence subitement retombé sur la place.

— Que se passe-t-il, ici ?

Escorté de ses six gardes du corps vêtus comme lui de bleu tacheté, Aroy s'avançait vers la balustrade de pierre du perron. D'un geste, l'officier ordonna à ses hommes de reposer leurs lances avant de répondre :

— Un maraudeur muni d'un poignard qui tentait de s'introduire dans le Conseil.

— Amenez-le devant moi.

Traversant le reste de l'escouade, deux légionnaires poussèrent Noy en direction du nouveau patriarche du Corridan, qui grigna lorsqu'il reconnut son jeune frère.

— Je ne serai donc jamais débarrassé de toi ! gronda-t-il. J'aurais dû lâcher les foueurs l'autre jour.

Noy s'avança d'un pas, à la fois pour se dégager de l'étreinte des légionnaires et se rapprocher de son aîné, mal éclairé par le halo d'une

torche.

— Je dois absolument m'entretenir avec le Conseil.

Bien qu'il eût mis toute la force de sa conviction dans sa voix, le visage d'Aroy ne se dérida pas.

— Ton audace est pitoyable, Noy. Tu n'as donc plus aucun amour-propre ?

— Je ne m'adresse pas à toi, mais au Conseil : une armée conquérante sera dans quelques jours devant Arkane. Et je ne vois pas de préparatifs de défense.

Aroy s'accouda à la rambarde et se pencha vers son jeune frère.

— Comment un insignifiant de ton espèce serait-il en possession d'une information dont le Conseil n'aurait pas eu connaissance ?

— On a neutralisé le renseignement, détourné les oiseaux messagers, tué les estafettes…

— On ?

Une silhouette vêtue d'une cape sombre se détacha du groupe réparti sur le perron et rejoignit Aroy près de la balustrade. Le souffle de Noy se suspendit lorsqu'il croisa les yeux étincelants d'un pétrocle dans la pénombre de sa capuche. Il s'en détourna, mais trop tard, ses pensées déjà s'engluaient, comme plongées dans une boue épaisse, se dispersaient, s'estompaient. Bien que conscient de la manipulation mentale de l'œil-de-pierre, il fut incapable de reprendre empire sur lui-même. Il ne savait déjà plus ce qu'il fabriquait devant le bâtiment du Conseil sous le ciel étoilé, pourquoi son frère, penché au-dessus du parapet, le fixait avec une telle colère, un tel mépris, pourquoi des légionnaires se tenaient derrière lui, leurs lances pointées sur son dos, pourquoi les faces blêmes des patriarches flottaient sur le fond d'obscurité comme des oiseaux de mauvais augure.

— On ?

Il ne comprit pas ce que lui voulait Aroy. Il marmonna quelques mots incohérents qui soulevèrent des quolibets autour de lui. La parole, également, lui échappait. Le regard du pétrocle, plus haut, ne le lâchait pas.

— Tu ne devrais pas boire, cracha Aroy. Tu n'as pas encore l'âge. Au lieu de tenir des propos d'ivrogne, tu ferais mieux de retourner dans le domaine miteux qui t'a recueilli.

Il désigna d'un coup de menton le patriarche de l'Orbal qui se tenait à trois pas de lui. Amiol pâlit, mais ne répliqua pas.

— Ton nouveau père te raccompagnera, poursuivit Aroy. Ça t’évitera de passer la nuit dehors, de baiser une mécrosée et de finir égorgé par un malandrin. Ta femme t’attend. À moins qu’elle ne se réserve cette nuit pour son vieux père ou un jeune palefrenier.

Des rires s’envolèrent dans la nuit comme des jacassements moqueurs de grands-rieurs. Seules les lueurs furtives poudroyant dans les fentes étroites de ses yeux trahirent la mortification d’Amiol.

Noy tenta désespérément de battre le rappel de ses souvenirs, conscient qu’une partie cruciale se jouait en cet instant. De vagues images et sensations montaient de sa mémoire brumeuse : des feuilles mortes à la surface d’une eau boueuse, des bribes de sa vie familiale, de son mariage, de son avenir… une guerre ?

— Nous avons assez perdu de temps, reprit Aroy. Que chacun rentre chez soi.

— Que dois-je faire de lui, mon seigneur ? demanda l’officier.

— Laissez-le partir.

— Il est sans doute dangereux…

— Il est parfaitement inoffensif, intervint le pétrocle. Vous pouvez même lui rendre son poignard.

Le timbre grave de l’œil-de-pierre perfora la poitrine de Noy avec une telle puissance qu’il crut un instant avoir été embroché par une lance et faillit s’effondrer sur les pavés. Il saisit le poignard que lui tendait, visiblement à contrecœur, l’officier, et, d’une allure titubante, se fraya un chemin au milieu de l’escouade.

— Il en tient une bonne ! meugla quelqu’un.

Aroy ajouta, assez fort pour être entendu de tout le monde :

— Vous devriez accompagner votre gendre, sieur Amiol, ou la réputation de votre maison risque de dévaler encore quelques barreaux de l’échelle de la renommée.

Les bruits s’étouffèrent derrière Noy, comme enrobés de coton. Ne subsistait en lui qu’une ombre de culpabilité, une lointaine impression d’avoir gaspillé une chance unique, d’avoir basculé pour toujours dans un gouffre empli de désolation.

22

KILÉO

Tout rentre et tout sort par le port d’Arkane,
Aussi bien les marchandises que les saloperies.

Proverbe des Bas,
Arkane

Le crochet du bourreau s’enfonça lentement dans le ventre de Renn, dont le cri domina les clameurs de la foule. L’apprenti essaya encore de dompter sa peur, pour l’instant plus forte que la douleur, de rester concentré sur les pierres. L’une d’elles s’arracha tout à coup de la terre, dévala la colline en prenant de la vitesse, bondit en bas de la pente et transperça le toit du temple au moment où l’acier froid du crochet effleurait ses intestins. Elle atterrit sur l’estrade dont elle brisa quelques planches avant de se projeter dans l’assemblée, frappant une vingtaine d’adorateurs d’Hilyaon. Les yeux ronds du servant de la Désolation, incrédule, se posèrent sur le toit, puis sur la foule saisie de panique. Une deuxième pierre, moins grosse, s’engouffra à son tour entre les poutres et atterrit, après avoir frôlé Renn, sur le crâne du bourreau, qui lâcha le crochet, recula vers le bord de la scène et se brisa les os une toise plus bas sur la terre battue ; elle vola encore au-dessus des fidèles terrorisés avant de s’abattre sur un petit groupe de femmes qu’elle renversa comme des quilles. Des hommes se précipitèrent vers la sortie, se gênant mutuellement. D’autres pierres surgirent, de toutes tailles, déchiquetèrent le toit, semèrent la mort et la désolation dans le temple. Deux d’entre elles manquèrent de peu le servant de la Désolation, qui comprit que ses chances d’être épargné augmenteraient s’il se plaquait

contre le mur du fond. Des poutres brisées et des gravats dégringolèrent en pluie et obstruèrent la seule issue du bâtiment, interdisant toute fuite.

Renn resta concentré sur le chant des pierres. Elles guettaient un signe avant de s'élancer, pas un ordre, mais une impulsion, une image, une suggestion, une caresse de l'esprit. Elles jaillissaient alors de leur socle de terre, se jetaient dans la colline, franchissaient d'un bond, en bas de la pente, les deux arpents les séparant du temple sur lequel elles atterrissaient à chaque coup, balayant impitoyablement les ennemis de l'enchanteur avant d'achever leur course contre les murs qui résistaient tant bien que mal aux chocs.

Le pilonnage se poursuivit un long moment avant qu'un silence total retombe sur les lieux. L'esprit de Renn se retira alors de la colline et revint dans le temple. Aucun survivant parmi les adorateurs d'Hilyaon. Un tapis de cadavres enchevêtrés, écrasés, brisés, disloqués par les pierres désormais immobiles. La lumière déclinante du jour s'engouffrait à flots par le toit béant et teintait de rouille les reliefs, comme recouverts déjà des vestiges du temps.

La douleur à ses poignets, à son ventre, et l'engourdissement de ses bras rappelèrent à Renn qu'il lui fallait d'abord se libérer des anneaux métalliques et des chaînes avant de songer à délivrer Orik et Urieth. Mais comment dégager ses mains de ces anneaux étroits et rigides ? Comment se défaire de chaînes vissées profondément dans les murs ? Il avait beau tirer de toutes ses forces, elles ne bougeaient pas d'un quart de pouce. Il calma d'une expiration les pensées de découragement qui crevaient la surface de son esprit.

— Cette pluie de pierres n'est pas tombée par hasard, n'est-ce pas ?

La voix avait surgi dans son dos. Il eut besoin d'un petit moment pour lui associer un visage. Le servant de la Désolation vint se placer devant lui, les traits déformés par la haine.

— Tu es un sorcier, un enchanteur de pierre, reprit l'homme en noir d'un ton colérique. Je les croyais à jamais disparus.

Il ramassa le crochet lâché par le bourreau et en rapprocha la pointe du visage de Renn.

— Je vais achever ce qu'Ulraff a commencé.

La pensée de Renn avisa une énorme pierre noire sur la colline. Elle décolla aussitôt de terre et, au lieu d'emprunter la pente comme ses sœurs,

vola jusqu'au temple. De même, elle ne traversa pas le toit : elle défonça le mur dans un formidable vacarme, fusa à l'horizontale en face du servant de la Désolation, qu'elle happa et projeta à l'autre bout de la salle. L'homme à la robe noire s'écrasa, désarticulé, sur un amoncellement de gravats.

La chaîne qui entravait le poignet gauche de Renn, arrachée au passage par la pierre, gisait sur les planches de l'estrade. Il ne lui restait plus que son bras droit à dégager. Comme il pouvait désormais se mouvoir dans un rayon de cinq ou six pas, il parvint à se rapprocher des outils du bourreau, disposés sur un établi intact. Il s'empara d'une hache et entreprit de briser les maillons au-dessus de l'anneau comprimant son poignet droit. Le fer résista d'abord à ses coups maladroits. Une fatigue immense se déployait dans son corps. Sa blessure au ventre l'élançait, le sang coulait sur son bassin, sur ses cuisses. À chacun de ses efforts, il avait l'impression que ses tripes allaient se répandre hors de lui. Il faillit à plusieurs reprises s'évanouir. Il serra les dents, continua d'abattre la hache jusqu'à ce que la lame émoussée entaille profondément un maillon, qui finit par céder dans un craquement. Brusquement libéré de la tension de la chaîne, l'apprenti perdit l'équilibre et s'affaissa sur les planches. Son premier réflexe fut de palper la blessure à son ventre. Elle continuait de saigner, mais n'avait pas libéré ses intestins. Il récupéra un long moment avant de se relever. Il décida de se débarrasser de la lourde chaîne encore liée à l'anneau de son poignet gauche, qui risquait de le gêner dans ses mouvements. Il la posa sur l'établi et ne mit cette fois que peu de temps à la briser. Il s'occuperait plus tard des anneaux qui continuaient de lui meurtrir les poignets ; il avait plus urgent à faire. Abandonnant ses vêtements lacérés, gardant la hache, il traversa le temple en escaladant les cadavres et les éboulis. Comme la porte était obstruée par les débris, il sortit par une étroite ouverture forée en bas d'un mur par une pierre. Le crépuscule jetait ses derniers feux et la nuit s'avançait déjà entre les buissons, les arbres et les constructions.

Revigoré par l'air frais, il essaya de se remémorer le trajet entre les cachots et le temple. Il s'égara à plusieurs reprises avant de retrouver l'entrée de la galerie qui menait aux sous-sols, plongée dans une obscurité profonde. Il la parcourut lentement, les mains levées devant lui, et atteignit les escaliers rudimentaires, qu'il descendit avec prudence.

Son cœur déborda de joie lorsqu'il entendit les voix d'Orik et d'Urieth.

Le système de verrouillage des cachots était aussi simple qu'efficace : trois épaisses barres de bois enfoncées dans leurs crochets et inaccessibles de l'intérieur. Renn dut s'arc-bouter sur ses jambes et pousser de toutes ses forces pour soulever celles qui fermaient le cachot d'Orik. Une fois libre, le guerrier ne rencontra aucune difficulté à ouvrir la cellule d'Urieth.

— Que t'est-il arrivé ? demanda la jeune femme en désignant les anneaux et la blessure au ventre de Renn.

Il leur raconta brièvement ce qui s'était passé dans le temple, le bourreau, le servant, l'hécatombe perpétrée par les pierres, le bris de ses chaînes à l'aide de la hache.

— Tu savais que les pierres te viendraient en aide avant d'être emmené dans le temple ? s'étonna Orik.

— J'avais entendu leur chant. Mais je n'étais pas sûr qu'elles interviendraient.

— Tu nous as sauvés, en tout cas, dit Urieth. Retournons au village. Nous y trouverons peut-être de quoi te soigner.

Ils découvrirent des torches dans l'une des maisons, ainsi que de l'alcool de baie dont se servit la jeune femme pour désinfecter la plaie de Renn, puis elle la recouvrit d'une bandelette de tissu qu'elle lui noua autour de la taille. Orik dénicha quant à lui un marteau et un burin avec lesquels il disloqua les anneaux métalliques enserrant les poignets de l'apprenti. Ils allèrent ensuite rendre une visite au temple dont l'état inspira cette réflexion au guerrier :

— Les catapultes géantes de l'armée des Conquérants ne sont pas capables de faire de tels dégâts en un temps aussi court !

Ils décidèrent de prendre un peu de repos avant de se remettre en marche.

— Il me faut des vêtements, lança Renn.

— Nous en chercherons demain matin, à la lumière du…

Urieth s'interrompit, les yeux fixés sur les ténèbres, comme si elle avait détecté une présence. Orik se releva aussitôt, la hache brandie devant lui. Renn discerna une forme ovale grise d'une hauteur d'une toise qui, une perche plus loin, flottait à quelques pouces du sol.

— Mère nous ouvre les voies invisibles, murmura la jeune femme.

Elle s'avança vers la porte dont l'apprenti, affinant son observation, remarqua que ses contours étaient changeants, passant sans cesse du gris

clair au gris foncé, comme si elle peinait à se stabiliser sur les ténèbres, qu'elle pouvait disparaître à la moindre brise.

— Vite ! cria Urieth. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Orik aida Renn à se lever et l'entraîna vers l'ouverture. De celle-ci s'exhalait un froid glacial qui rappela à l'apprenti les soirées d'hiver du massif de l'Ostian. La jeune femme s'immobilisa.

— Mère prévient que les voies nous tueront si nous ne sommes pas prêts, reprit-elle au bout d'un instant.

— Comment savoir si nous sommes prêts ? demanda le guerrier.

Urieth haussa les épaules avant de franchir la porte dont les contours s'estompaient déjà. Orik consulta du regard Renn, qui lui répondit d'un hochement de tête. Les deux hommes se jetèrent à leur tour dans l'ouverture et se retrouvèrent dans un tube grisâtre. L'apprenti eut une impression fugace d'éblouissement avant d'être saisi par le froid intense, blessant, qui régnait à l'intérieur. Il eut beau s'allonger, se recroqueviller sur lui-même, il ne parvint pas à se réchauffer et crut que son corps se changeait en givre. Quelqu'un s'allongea contre lui. Il reconnut l'odeur d'Urieth, qui l'entoura de ses bras et le serra contre elle. La chaleur de la jeune femme l'enveloppa quelques instants, puis un courant puissant l'aspira et le projeta dans un gouffre glacial, où il crut qu'une lame acérée tranchait chaque pouce de sa peau. Il voulut appeler les autres au secours, mais aucun son ne força le seuil pétrifié de sa gorge. Il éprouva la curieuse sensation d'être totalement immobile et, en même temps, de fuser à une vitesse phénoménale à travers l'espace et le temps. Il percevait des mouvements, des présences, autour de lui. Des chuchotements lui parvenaient en échos lointains, qui évoquaient des prières, des psalmodies. La pensée le traversa qu'il ne survivrait pas aux voies invisibles, qu'il était déjà passé dans le monde des morts, que les murmures appartenaient à des proches chargés de l'accueillir, Anaïth peut-être, son maître Hauhorn ou encore son ami Xug… Le froid n'était plus désormais qu'un ennemi lointain, un souvenir presque, comme si le monde autour de lui s'estompait. Une image persista dans le flot de pensées qui s'égaillaient hors de son esprit : la jeune femme aperçue dans plusieurs de ses visions. Il ne discernait que sa silhouette dans l'obscurité d'une galerie, entourée de trois autres. Elles paraissaient cernées par une multitude d'animaux rayés qui rappelèrent à Renn certains rongeurs des rives du fleuve, qui, lors de famines prolongées, se glissaient dans les habitations

pour dévorer leurs occupants affaiblis. La jeune femme lui sembla séparée de lui par des abîmes. Le désespoir qui le submergea le précipita dans des profondeurs où plus rien n'existait, ni forme, ni perception, ni conscience, seulement la pureté blessante du vide.

Des cris le réveillèrent. Une douleur lancinante lui labourait le crâne et le ventre. Il respira un air tiède, chargé d'une vague odeur de vase et de poisson qui le ramena quelques années en arrière sur les rives de l'Odivir. Il ouvrit les yeux. La lumière rasante de l'aube l'éblouit. Des fourmillements désagréables parcoururent ses mains et ses pieds. Le bandage de fortune noué par Urieth autour de son ventre avait disparu. La blessure s'était remise à saigner.

Un peu plus loin, des hommes s'agitaient le long de louques amarrées à quai. Le regard de Renn fut attiré par la gigantesque ombre figée qui occupait plus de la moitié de l'horizon et se perdait dans les nuages, occultant le ciel. Il sut qu'il contemplait la ville fabuleuse qui avait bercé ses rêves d'enfant, la cité qui défiait le ciel et le temps : Arkane. Émerveillé, il se redressa pour mieux admirer l'ouvrage colossal qui la supportait. Ce simple mouvement le fit suffoquer. Entre le port et l'énorme enceinte s'étendait une multitude d'habitations aux toits plus ou moins sombres, séparées les unes des autres par d'étroites ruelles.

Les vitupérations d'un homme aux yeux vitreux, un fleuviot à en croire son chaviot, le tirèrent de son ravissement. Il portait sur les épaules une palanche ployée par deux seaux emplis à ras bord d'un liquide épais et noir.

— Reste pas dans mes pattes, toi, j'ai du boulot ! Et puis tu f'rais mieux de t'rhabiller si tu veux pas d'ennuis avec la légion.

Renn se demanda où étaient passés Urieth et Orik. Pourquoi n'avaient-ils pas repris conscience près de lui ? La jeune femme l'aurait sans doute déjà contacté par la pensée si elle avait survécu. Il fut incapable de se relever, vidé de ses forces. Le fleuviot aux yeux vitreux se retourna.

— T'es blessé, mon gars ? On t'a dépouillé ?

Renn répondit d'un grognement.

— C'est plein d'détrousseurs dans l'coin. Tu viens d'où ?

L'apprenti marqua un temps, ne parvenant pas à sonder la moindre intention dans le regard inexpressif de son interlocuteur.

— Des rives.

Le fleuviot secoua énergiquement la tête. Ses seaux se balancèrent d'un côté, puis de l'autre, sur le point de déborder.

— C'est toujours la même chose avec vous autres crasseux des rives, vous croyez qu'vous pouvez vous frotter avec la grande Arkane, et vous vous offrez aux coups des malandrins comme des agneaux bêlants sous les couteaux des bouchers.

L'homme lança un coup d'œil sur la cité avant de s'avancer de deux pas vers Renn.

— Les bousiers se pointent par là, reprit-il.

— Les bousiers ?

— C'est comme ça qu'on appelle les légionnaires dans l'coin. À cause de leurs cuirasses et de leurs casques. Planque-toi donc entre les balles là derrière, j'te ramène des frusques. J'suis Kiléo. Et toi ?

Un nom vint spontanément aux lèvres de Renn.

— Xug.

Le fleuviot eut un large sourire, exhibant une dentition jaunie entre des gencives noires. L'apprenti perçut, dans les yeux éteints de son vis-à-vis, une vague lueur qui déclencha en lui une alarme.

— Reste planqué là-dedans jusqu'à c'que j'revienne, d'accord, Xug ?

Kiléo désignait le monceau de balles qui se dressait une vingtaine de pas plus haut sur le quai. Renn acquiesça d'un mouvement de tête et attendit que le fleuviot s'éloigne pour se relever puis, d'une allure encore chancelante, se diriger vers les marchandises enveloppées de jute et serrées par des cordes. Il se glissa dans un interstice juste assez large pour lui et se blottit entre les pans de tissu tendus qui lui râpèrent la peau. Il se concentra sur les différents bruits du port, mais, comme ils lui parvenaient étouffés, ils ne lui donnaient aucune indication. À mesure que le temps s'écoulait, son inquiétude grandissait, et pas seulement parce qu'il craignait d'être dupé par le fleuviot : sans le soutien d'Orik et d'Urieth, il se sentait incapable d'affronter Arkane et ses innombrables dangers.

Il resta un moment indécis, partagé entre son envie de quitter son abri, qui risquait de se transformer en piège, et sa peur de s'aventurer dans le dédale des ruelles surpeuplées donnant sur le port. Le fleuviot avait raison sur un point : la première chose à faire était de trouver des vêtements. Il sortit la tête de l'interstice pour balayer les environs du regard. Il ne distingua rien d'autre que des silhouettes qui se croisaient le long des

louques amarrées. Des débardeurs franchissaient les passerelles souples en portant sur les épaules ou la tête des malles de bois ou des ballots volumineux. Une patrouille d'une dizaine de légionnaires traversait la foule grouillante avec la facilité d'un glaive transperçant les chairs. Il se rencogna au fond de son abri jusqu'à ce que l'horizon absorbe les casques pourvus de hauts cimiers noirs. Il hésita à plusieurs reprises à se fondre dans le flot humain s'écoulant des ruelles. L'impression qu'on se jetterait sur lui avant qu'il ait eu le temps de faire cinq pas l'en dissuada. Il demeura englué dans son indécision jusqu'à ce qu'une rumeur grandissante domine le brouhaha et attire son attention. Il se rendit compte qu'un groupe compact se dirigeait au pas de course vers le tas de balles, guidé par le fleuviot aux yeux vitreux. Ce n'étaient pas des légionnaires, mais des hommes aux turbans et aux gilets de cuir semblables à ceux des pirates du fleuve. La panique figea un instant ses pensées. Puis il examina l'interstice et, bien qu'il s'étranglât un peu plus loin, entreprit de le parcourir en espérant qu'une sortie s'ouvrirait de l'autre côté. Il lui fallut se contorsionner entre les toiles de jute blessantes, ramper sur cinq ou six pas dans l'obscurité avant d'entrevoir un rayon lumineux. Les cris et les bruits de pas enflaient derrière lui. Il s'extirpa enfin de l'étau des balles et se retrouva, haletant, en sueur, sur les pavés plongés dans l'ombre et encore humides de la rosée matinale, face à un mur d'une toise de hauteur qui bordait le haut du quai et dont les nombreuses saillies de pierre facilitaient l'escalade.

— Xug ! cria Kiléo de l'autre côté des balles. Tu es là ?

Renn gravit le mur avec une vélocité aiguillonnée par la voix du fleuviot. De l'autre côté, il se reçut en souplesse sur un tapis d'herbes folles. Un terrain vague d'environ deux arpents s'étendait jusqu'à des bâtiments en partie délabrés, des entrepôts sans doute. Il courut aussi vite que le lui permettait l'engourdissement de son corps.

— Xug ! T'es où, satané paysan ? grogna Kiléo.

— J'espère que tu ne nous as pas dérangés pour rien, fleuviot ! glapit une autre voix.

— J'l'ai vu se planquer là-dedans… Il devrait pas être bien loin.

— Va le chercher alors !

Les voix s'estompèrent derrière l'apprenti. Hors d'haleine, il longea les bâtiments apparemment déserts d'où s'exhalaient de vagues odeurs de pourriture. Un bref coup d'œil par-dessus son épaule lui apprit que trois

hommes en turban dévalaient à leur tour le mur et se lançaient à sa poursuite en poussant des rugissements de fauves en chasse. La fatigue immense qui lui tombait sur les épaules l'empêcha d'accélérer l'allure. Le souffle lui manquait, ses poumons le brûlaient, ses yeux se voilaient, la blessure à son ventre l'élançait, des herbes hautes et piquantes lui fouettaient les cuisses et le bassin. Il percuta une surface hérissée et dure qui lui déchira la poitrine et l'abdomen. Du fil de fer barbelé. Il se jeta en arrière, mais les pointes métalliques lui arrachèrent des lambeaux de peau. Il faillit perdre connaissance, puis, éperonné par les vociférations qui résonnaient derrière lui, il puisa dans ses dernières réserves d'énergie pour rouler sous les barbelés et repartir de l'avant.

Il atteignit un enchevêtrement de baraques en bois, de carcasses de bateaux, de chantiers abandonnés et de monceaux de gravats. Un canal empli d'une eau croupie traversait l'endroit, se jetant probablement plus loin dans le fleuve. Les rires et les commentaires de silhouettes qui se tenaient dans l'ombre des ruelles, des auvents et des portes entrouvertes accompagnèrent la course éperdue de Renn :

— D'où il sort, çui-là ?

— Il a même pas d'quoi s'payer des frusques !

— Ou alors c'est qu'les gobats du port l'ont dépouillé…

L'irruption des poursuivants de l'apprenti cloua aussi sec le bec des spectateurs. Ils gagnaient sans cesse du terrain sur lui, brandissant leurs sabres aux lames épaisses. Renn avisa, sur sa gauche, une passerelle dont l'état de délabrement apparent ne le détourna pas de s'y engager. Les planches de bois ployèrent et grincèrent sous ses pas, mais elles le soutinrent jusqu'à ce qu'il soit passé sur l'autre rive. Le poids du premier poursuivant qui entama la traversée lui fut en revanche fatal : la passerelle s'effondra dans un craquement prolongé et le précipita dans l'eau noire du canal.

Les grognements de dépit des hommes aux turbans vibrèrent dans l'air immobile et redonnèrent de l'énergie à Renn, qui s'enfonça sans se retourner dans un marécage au sol spongieux et se réfugia, un peu plus loin, dans une forêt de roseaux aux panaches bruns.

Il déboucha au bout de quelques instants sur une clairière environnée de maisons de bois posées sur pilotis et couvertes de chaume. De nombreuses

flaques d’eau parsemaient le sol ; la dernière crue de l’Odivir avait submergé les lieux.

Des femmes et des enfants assis sur les terrasses s’affairaient à tresser des nasses à poissons à l’aide de rameaux d’osier. Un garçon de six ou sept ans vêtu d’un pagne sortit tout à coup de la forêt de roseaux. Ses yeux noirs et vifs se posèrent sur l’apprenti. Son hurlement prolongé déclencha plusieurs mouvements simultanés autour de la clairière : des femmes se relevèrent, inquiètes, serrant contre elles leurs enfants, des hommes et des adolescents armés de machettes, vêtus également de pagnes, surgirent de la pénombre des pilotis, convergèrent vers Renn et formèrent un cercle autour de lui.

L’un d’eux, au corps sec et brun, aux jambes couvertes de boue, s’avança d’un pas.

— C’que tu fais là, toi ?

Renn posa la main sur son ventre pour juguler le sang qui s’écoulait de la blessure.

— Je… j’essaie d’échapper à des hommes.

— Qui qu’c’est ?

— Je ne sais pas, ils ont des turbans, des gilets de cuir, des sabres…

Un voile de terreur glissa sur son interlocuteur. Les autres échangèrent des regards et des murmures effrayés.

— Volchairs, souffla l’homme. T’courent après pour t’prendre et t’vendre. Faut qu’tu r’partes tout d’suite d’ici, sinon, c’est des nôtres qu’ils vont attraper.

— Je ne sais pas où aller, bredouilla Renn.

L’homme tendit le bras devant lui.

— Par là, plein d’coins où t’cacher…

Renn comprit qu’il ne pouvait rien attendre d’autre de ses vis-à-vis. C’était déjà bien qu’ils ne s’emparent pas de lui pour le livrer à ses poursuivants. Croyant entendre des bruits en provenance de la forêt de roseaux, il se secoua pour se remettre en marche.

Tandis qu’il traversait la clairière dans la direction indiquée, un chuchotement s’éleva à l’intérieur de lui.

— *Renn… Où es-tu ?*

23

FONDS

Que sait-on du gobat, ce rongeur qui hante nos caves et nos égouts, et qui est presque devenu une créature familière ? Nous avons pu observer qu'il s'agit d'un animal supérieurement intelligent et parfaitement organisé, au point que certains savants le placent sur un pied d'égalité avec l'espèce humaine, une hypothèse qui ne manque pas de faire réagir les plus beaux esprits de notre temps, qui pensent, eux, que l'animal reste en tout inférieur à l'homme. L'impression que me donne le gobat est qu'il attend patiemment son heure. Il se nourrit de nos déchets, colonise nos espaces vides, croît dans l'obscurité au point que son engeance est sans conteste infiniment plus prolifère que les habitants humains de la cité et du pays d'Arkane. Les femelles ont trois portées de cinq ou six petits par an, un rythme que nous ne pourrons ni contrôler ni imiter. Un jour peut-être, ils seront si nombreux qu'ils devront quitter leur habitat actuel pour s'aventurer dans les rues et les habitations de notre cité. Pensez-vous que nos légionnaires et nos autres gens d'armes soient capables de les arrêter ? Croyez-vous que nous serons en mesure de combattre des millions et des millions de gobats affamés et parfaitement organisés ? Les avez-vous déjà vus en train de déchiqueter une charogne ? Leurs dents et leurs griffes, qu'on croit le plus souvent réservés aux épluchures de légumes, font preuve d'une redoutable efficacité pour déchirer les chairs et croquer les os. Il ne leur faut que quelques instants pour nettoyer entièrement le cadavre d'une bête aussi grosse qu'une vache ou un cheval. Nous n'aurons donc aucune

chance contre eux s'ils décident un jour de se retourner contre nous, et nous pourrons alors mesurer ce qu'il en est exactement de notre prétendue supériorité.

Journal anonyme d'un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

— On y va, murmura Elvèz. On marche lentement, aucun geste brusque, ce s'rait pour eux comme le signal de passer à l'attaque. Faut surtout pas leur montrer d'la peur. Suffit qu'y en ait un qui s'jette sur nous pour qu'tous les autres fassent pareil.

Joignant le geste à la parole, le guide s'avança d'un pas tranquille en direction des gobats, brandissant la torche à hauteur de son visage. Les rongeurs s'écartèrent avec réticence pour lui ouvrir un chemin dans lequel s'engagea Oziel. Jifar et Sabain leur emboîtèrent le pas. Se concentrant sur chacun de ses gestes, la jeune femme ne pouvait s'empêcher d'observer les animaux dont les yeux brillaient comme une nuée d'étoiles maléfiques. Des frissons parcouraient en vagues leurs fourrures comme s'ils ne formaient qu'un seul corps, le corps d'un monstre aux centaines de bouches, aux milliers de griffes, aux milliers de dents. Elle craignit que le bas de sa robe, qui les frôlait par instants, ne les pousse à tout moment à l'offensive. Les respirations mal maîtrisées de Jifar et Sabain résonnaient derrière elle avec la puissance de bourrasques.

Un grondement sourd monta peu à peu du grouillement des gobats. Aucun d'eux ne prenant la décision de lancer la curée sur les quatre proies qui s'éloignaient inexorablement, il ne leur restait plus qu'à exprimer leur frustration, leur colère. Oziel se contint pour ne pas se laisser emporter par la peur qui gonflait en elle à la vitesse d'un torrent. La traversée lui paraissait interminable. Elle avait l'impression que tous les rongeurs des profondeurs d'Arkane s'étaient donné rendez-vous dans cette galerie. Le feu ne se manifestait pas. De temps à autre, Elvèz lui jetait un bref coup d'œil par-dessus son épaule, où elle décelait de l'inquiétude, de même que dans les souffles de plus en plus courts de Jifar et Sabain derrière elle.

Les gobats se lancèrent à l'assaut au moment où ils croyaient s'être enfin sortis de la zone de danger.

— On court ! glapit Elvèz.

Des couinements aigus et les crissements des griffes sur le sol emplirent soudain le passage. Un hurlement glaçant Oziel incita à se retourner. Jifar, qui la suivait de près, lui intima d'un geste du bras de se remettre à courir. Dix pas en arrière, Sabain avançait au ralenti, alourdi par une meute de rongeurs suspendus à ses bras, ses épaules, ses jambes.

— Il faut lui venir en aide ! protesta Oziel.

— Nous ne pouvons plus rien pour lui, cria Jifar en la saisissant par le poignet.

— Mais on n'a pas le droit de le laisser…

L'adolescent la tira d'un coup sec vers la sortie de la galerie. Elle résista avant de se rendre compte que les gobats recouvraient entièrement le torcheron, désormais allongé, et que certains d'entre eux, qui n'avaient pas pu prendre part au banquet, se dirigeaient déjà vers les trois survivants.

Elle suivit Jifar la mort dans l'âme, horrifiée par les plaintes déchirantes de plus en plus étouffées de Sabain. La galerie donnait d'un côté sur un autre boyau étroit, et de l'autre, sur une canalisation en pente emplie d'une substance noire et semi-liquide. Elvèz n'hésita pas une seconde : il sauta dans le conduit d'égout en éclaboussant les environs de gouttes malodorantes et sombres. Sa torche s'éteignit.

— Faites comme moi, ils ne nous suivront pas là-d'dans !

Oziel aurait préféré s'engouffrer dans la deuxième galerie. La vague menaçante des gobats et Jifar ne lui laissèrent pas le choix. Poussée par l'adolescent, elle atterrit la tête la première dans la matière charriée par la canalisation. Elle suffoqua, se débattit jusqu'à ce que sa tête émerge enfin et qu'elle puisse dégager ses narines obstruées. Happée par la pente, gardant énergiquement les lèvres fermées, elle prit vaguement conscience de la présence de Jifar dans son dos, de la puanteur, des couinements de dépit des rongeurs qui s'estompaient rapidement.

La canalisation se déversait plus bas dans une deuxième rampe, un peu plus raide, presque verticale, qui les propulsa dans une fosse. Oziel coula dans une substance un peu moins dense, sombra dans des profondeurs abyssales, remua les bras et les jambes pour lutter contre les remous, se sentit tirée vers le bas, comme si des mains la saisissaient par les pieds, lutta avec l'énergie du désespoir pour remonter à la surface, en vain, elle descendait de plus en plus profond, l'eau s'infiltrait dans ses narines, elle

commençait à manquer d'air, elle tenta une dernière fois de vaincre le courant qui l'emmenait vers le fond, comprit qu'elle n'y arriverait pas, elle s'était enfuie des Hauts quelques semaines plus tôt, sa vie allait s'achever dans les égouts d'Arkane, terrible ironie de la vie, elle partagerait le sort de Matteo, comme lui engloutie dans les Fonds, ses pensées s'estompèrent, s'éparpillèrent, le visage de Celui qui parlait à la pierre flotta un moment à la surface de son esprit, il s'était rapproché d'elle, dommage, elle ne le connaîtrait jamais, le courant gagna encore en puissance, elle eut le réflexe d'ouvrir la bouche pour prendre une inspiration, l'eau s'engouffra aussitôt dans sa gorge, elle n'eut pas la force de la recracher, une nouvelle sensation se déployait en elle, un soulagement, un bien-être, l'élément liquide lui paraissait désormais rassurant, presque enchanteur, le feu s'était retiré au plus loin d'elle, elle cessa de bouger, elle eut l'impression d'être tout à coup précipitée dans un autre monde, un vacarme effroyable supplanta le silence, elle perdit connaissance.

— Dame Oziel… Dame Oziel…

Une violente contraction la tira brutalement de son inconscience. Elle se pencha sur le côté pour expulser par les narines et la bouche l'eau infiltrée dans sa gorge et ses poumons, puis, s'accoutumant à l'obscurité, elle aperçut le visage de Jifar entre les gouttes qui empoissaient ses cils. Enfin, elle entrevit un peu plus haut la silhouette immobile d'Elvèz.

— J'la croyais morte, la dame…

L'étonnement perçait dans la voix du guide. Allongée sur une surface dure, Oziel se redressa. Son premier réflexe fut de vérifier que la dague était toujours enfoncée dans la ceinture de sa robe. Au second plan, l'eau se déversait du réservoir supérieur dans un grondement permanent et assourdissant, puis s'écoulait le long d'une canalisation de plus de vingt pieds de largeur avant de se jeter dans une gigantesque bouche.

— Comment vous sentez-vous, dame ? demanda Jifar.

Oziel attendit encore que s'estompe sa sensation de vertige pour tenter de se relever. Le tissu de sa robe lui collait à la peau et épousait les excroissances disséminées sur son corps. Elle repoussa l'aide d'Elvèz pour se maintenir debout, détendre ses membres et cracher les dernières gouttes d'eau lui obstruant la gorge.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— J’sais pas au juste, répondit le guide. Pas loin des Fonds, j’crois bien. J’ai r’péré un passage tout près. Il nous ramènera p’tète au réseau. Ces saletés de gobats ont bien failli nous avoir.

— Ils ont eu Sabain…

Elvèz secoua la tête.

— Pas de chance pour lui. Mais, j’vais vous dire l’fond d’ma pensée : c’gars-là, il m’plaisait pas.

Oziel ne trouva pas la force de prononcer une oraison funèbre un peu plus digne pour le torcheron. Sabain avait traversé son existence comme l’une de ces étoiles filantes qui parcouraient le ciel les nuits de forte chaleur, comme tant d’autres depuis qu’elle s’était enfuie des Hauts.

Ils tournèrent le dos au quai qui bordait la canalisation et s’engouffrèrent dans l’étroite galerie repérée par le guide, avançant à tâtons dans une obscurité plus dense Elle donnait, une trentaine de pas plus loin, sur un escalier aux marches couvertes d’une mousse brunâtre hérissée de petites fleurs noires.

— Des sycales, dit Elvèz. Faites gaffe à c’qu’elles vous touchent pas la peau, elles sont toxiques.

— Toxiques à quel point ? s’enquit Jifar.

— Au point qu’on peut en crever. Avec une pointe de flèche frottée là-dedans, la plus p’tite blessure tue un homme le temps d’un pet de mouche.

— Charmant endroit…

— J’vous avais bien dit qu’on était dans l’trou du cul du démon !

— Elles pourraient être utiles dans la guerre qui nous attend, dit Oziel.

— Quelle guerre ? releva Elvèz.

— Une armée vient vers Arkane, précisa Jifar. La plus puissante qu’on ait jamais vue.

— Ah ouais, et comment qu’vous avez pu la voir ?

— Dame Oziel a eu une vision.

Le guide éclata de rire.

— Les visions, tout ça c’est que menteries et foutaises !

Puis, comme si une évidence venait de le frapper :

— C’est pour ça qu’vous allez chez les bagnards des Fonds, pas vrai, pour lever une armée…

— Nous aurons besoin de tout le monde.

Elvèz, déjà engagé dans l'escalier, se retourna. Son visage blafard flotta comme un astre brumeux sur le fond de ténèbres.

— Vous comptez vous faire obéir de ces monstres, dame ? Z'ont plus rien d'humain. J'suis même pas sûr qu'ils savent encore marcher sur deux pattes.

Une lueur brillait en bas de l'escalier, fixe, verdâtre.

— Des rochelumes ! s'exclama le guide. On approche.

Plus bas, on avait remplacé les marches de plus en plus étroites par des traverses métalliques qu'il fallait dévaler comme les barreaux d'une échelle. Le métal rouillé blessait les mains et les doigts. L'étranglement du puits ralentit leur progression. La lumière semblait reculer au fur et à mesure qu'ils descendaient. Des éclats métalliques se détachaient et se plantaient dans les paumes d'Oziel. Des poussières coupantes se répandaient dans l'atmosphère, qui lui irritaient la gorge et les poumons.

Ils atteignirent enfin un sol torturé parsemé de flaques d'eau. La lumière, en provenance d'une bouche latérale, dévoilait un plafond et des parois rouille hérissés de pointes tranchantes.

— Les Fonds, déclara sobrement Elvèz.

— Où est le bagne ? souffla Oziel.

Le guide tendit le bras en direction de l'ouverture d'où jaillissait la clarté verte.

— Environ deux ou trois lieues plus loin. Suffit d'aller tout droit par les grandes grottes. Après, vous devrez trouver l'moyen de vous y introduire.

— Vous ne venez pas avec nous ?

— Sûrement pas, dame, j'vous ai prévenue, j'ai pas envie d'me frotter à ces monstres. J'ai été recruté pour vous emmener dans les Fonds, là s'arrête mon boulot.

— Combien le réseau vous a-t-il payé ?

— C'est pas des choses qui s'disent…

— Combien ? insista Oziel d'une voix dure.

— Vingt arks.

— Je vous offre le triple.

Elvèz réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Dix fois plus que ce serait pareil, deux cents arks sont guère utiles à un mort. Désolé, dame, j'm'en retourne tout d'suite à la surface.

Il les salua d’une grimace vaguement coupable avant de disparaître derrière un repli rocheux. Oziel resta immobile. Le feu se réveillait en elle et la couvrait de gouttes de sueur. Ce n’était pas la colère qui provoquait sa réaction, mais la sensation d’être arrivée tout près du but, tout près de Matteo, et la crainte, presque vertigineuse, d’avoir accompli tout cela en vain.

La voix douce de Jifar la tira de ses réflexions.

— Que faisons-nous, dame ?

Elle fixa l’adolescent. Le visage d’Arjo se substitua à celui de son vis-à-vis. Tant d’êtres humains étaient morts pour elle, à cause d’elle, qu’elle n’avait pas le droit de douter maintenant.

— Cherchons mon frère.

Les écoulements souterrains de l’Odivir avaient abandonné de véritables lacs dans les immenses cavités des Fonds. Leurs pourtours n’offraient aucun passage, et il fallait les traverser à la nage tout en restant près du bord pour s’accrocher à une prise en cas de défaillance. Les rochelumes ne brillaient que par endroits. De longs boyaux restaient plongés dans une obscurité totale, et ils avançaient avec une lenteur exaspérante au milieu des piliers aux larges tores. Impossible de deviner si les cris qui transperçaient régulièrement le silence, à la fois lointains et proches, étaient animaux ou humains.

Au sortir d’un lac à l’eau particulièrement froide, Oziel entrevit une forme mouvante une vingtaine de pas devant elle. Un grondement sourd et le feu qui se déployait en elle l’avertirent qu’il ne s’agissait pas d’une illusion d’optique.

— Du monde devant, glissa-t-elle à l’oreille de Jifar, qui nageait à sa hauteur.

— Cherchons une autre issue…

— Pas question. Nous perdrions trop de temps.

Elle continua de remuer les bras jusqu’à ce qu’elle sente le sol sous ses pieds. La dague en main, elle franchit la courte distance qui la séparait de la rive en veillant à faire le moins de bruit possible.

À peine sortie de l’eau, elle fut percutée par une masse avec une telle brutalité qu’elle perdit l’équilibre et roula une dizaine de pas sur la surface rocheuse. Une odeur fétide l’enveloppa de la tête aux pieds, puis des griffes

se posèrent sur ses poignets. Le feu n'était pas assez brûlant en elle pour qu'elle puisse le cracher sur son agresseur. Elle n'avait pas lâché sa dague dans sa chute, mais, les bras et les jambes plaqués au sol, elle ne pouvait opposer la moindre résistance. Aucune rochelume ne brillant dans les environs, elle ne distinguait pas grand-chose de la créature qui s'était abattue sur elle, seulement son souffle chaud et pestilentiel qui s'approchait de sa gorge. Elle tenta de la désarçonner d'un furieux coup de bassin, mais ne parvint qu'à la bouger d'un pouce ou deux. Elle se demanda ce que fabriquait Jifar. Cherchait-il une pierre pour frapper son adversaire ? L'image de Pétroccio écrasant son pavé sur le crâne du coupe-jarret borgne dans la ruelle des Dits lui effleura l'esprit. Un crissement retentit derrière eux. La créature releva la tête. Oziel exploita aussitôt son petit temps de relâchement pour libérer son bras et, d'un mouvement tournant, lui enfoncer sa dague jusqu'à la garde dans le flanc. Elle crut d'abord qu'elle avait manqué son coup lorsque le grognement de surprise et de douleur se changea en un hurlement terrifiant. Des griffes lui labourèrent la poitrine et le ventre avant qu'un craquement retentisse et que son agresseur ne s'affaisse lourdement sur le côté.

— Tout va bien, dame ?

Jifar se pencha sur elle, serrant toujours dans sa main un éclat rocheux de belle taille à l'arête inférieure couverte de sang.

— Sans toi…, souffla Oziel.

— Il n'en avait plus pour longtemps après que vous l'avez frappé, coupa l'adolescent. Il commençait à vaciller.

Elle constata que les griffes avaient déchiré le tissu de sa robe mais avaient seulement effleuré sa chair.

— Il m'a fallu du temps pour trouver cette pierre, poursuivit Jifar.

Elle lança un regard sur le corps allongé deux pas plus loin. Elle discerna un bras, une épaule, une hanche, une jambe.

— Un homme ! s'exclama-t-elle.

— Il en a l'apparence en tout cas…

L'agresseur gémit. Il n'était pas mort. Les deux flaques de sang qui s'échappaient, l'une de son flanc et l'autre de l'arrière de son crâne, n'en formeraient bientôt plus qu'une.

— La surface…, marmonna-t-il.

— Quoi, la surface ? demanda Jifar.

— … me suis perdu… comment… comment…

— Pourquoi nous avez-vous agressés ? intervint Oziel.

— Faim… faim… mangé qu'un poisson depuis… depuis…

— Depuis ?

— … évasion… du… du…

Les mots de l'homme s'achevèrent en râles. La jeune femme se rapprocha de lui et lui secoua l'épaule pour le contraindre à rester conscient. Il ne portait aucun vêtement. Des nœuds parsemaient ses cheveux et sa barbe d'une longueur insolite. Ses ongles courbes, noirs de crasse, paraissaient aussi affûtés que des lames.

— D'où vous êtes-vous évadé ? insista Oziel.

Les paupières de l'homme se soulevèrent, dévoilant des yeux vitreux, presque entièrement blancs.

— Bagne… Et vous ?… Que faites-vous…

Il n'eut pas la force d'achever sa question.

— Connaissez-vous Matteo du Drac, banni dans les Fonds il y a de cela sept ans ?

Le mourant entrouvrit les lèvres, mais il ne put émettre le moindre son, seulement une expiration sifflante à l'issue de laquelle tout son corps se raidit.

Oziel lui grêla le torse de coups de poing.

— Répondez-moi ! Connaissez-vous Matteo ? Matteo du Drac !

La main de Jifar se posa sur son épaule.

— Inutile, dame, il est mort.

24

MAÎTRE WOL

Que sait-on de la Congrégation de Mère ? Certains nient son existence, arguant que les femmes n'ont aucun goût pour l'organisation, un préjugé savamment entretenu par les patriarches, qui ont toujours écarté leurs épouses, leurs filles, leurs mères, des affaires publiques. La Congrégation de Mère, affirment-ils, n'est qu'une légende née des esprits chagrins, dérangés, de quelques insoumises ne supportant pas le joug conjugal. Quant à moi, non seulement je suis persuadé de l'existence de la Congrégation de Mère, et j'en donnerai les preuves à qui me les demandera, mais je souhaite ardemment qu'elle sorte de sa clandestinité et occupe un rang égal au Conseil des Sept, pour qu'enfin soit proposée une alternative véritable au pays et à la cité d'Arkane, que cesse d'être occultée la moitié d'une population qui, parce qu'elle est en contact direct avec la vie, a une vision et des désirs différents des hommes, et probablement une acuité supérieure.

Journal anonyme d'un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

— Orik est avec toi ?

— Je l'ai retrouvé. Les voies invisibles l'ont expédié de l'autre côté du socle porteur. J'ai dû attendre qu'il reprenne connaissance. Ne bouge pas, nous venons à ta rencontre. Où es-tu ?

— Dans un marais au bord du fleuve. Des hommes me poursuivent. Je me suis caché dans une mare.

— Quels hommes ?

— Des trafiquants de chair humaine.

— Peux-tu repenser au chemin que tu as parcouru pour arriver à l'endroit où tu es ? Ça nous permettra de remonter jusqu'à toi.

— D'accord.

Renn se remémora son réveil sur les pavés du port, sa rencontre avec le fleuviot, son court séjour dans les balles, son escalade du mur, sa course dans le terrain vague bordant les grands bâtiments à l'abandon, sa traversée du quartier aux baraques de bois, son franchissement de la passerelle délabrée, sa fuite dans la forêt de roseaux, son arrivée dans la clairière entourée de maisons sur pilotis, son errance dans le marécage lugubre… Exténué, il avait aperçu ses poursuivants dans le lointain et, se souvenant de ses jeux d'enfant, s'était immergé dans une mare verdâtre en utilisant une tige de roseau pour respirer.

Urieth ne se manifesta plus. Le froid commençait à engourdir l'apprenti, et la tentation de remonter à la surface, de s'exposer à la chaleur du soleil, devint de plus en plus pressante. Étant donné le temps qu'il avait passé dans l'eau, les marchands de chair humaine devaient être loin maintenant. Il résista encore un peu, puis, pressé tout à coup de respirer à l'air libre, il lâcha l'algue à laquelle il se retenait et émergea entre les feuilles de nénuphars. Une brise chaude l'enveloppa aussitôt et lui fit le plus grand bien. Il comprit qu'il avait commis une erreur lorsqu'il entrevit trois silhouettes très proches de la mare dans la lumière encore rasante du soleil matinal. Il fut repéré avant d'avoir pu retourner dans l'eau.

— Là !

Il tenta de se relever et de s'enfuir, mais, empêtré dans les racines des nénuphars, il ne parcourut que deux pas avant qu'un de ses poursuivants saute dans la mare, le ceinture et lui pose la lame de son sabre sur la gorge.

— Tu nous as fait assez courir, pesta l'homme en resserrant sa prise.

Renn chercha une pierre des yeux, n'en repéra aucune dans ce paysage de canaux, d'étangs, d'ajoncs et de bandes de terre meuble. L'homme l'entraîna sur la rive. La robustesse et la vigilance de ses ravisseurs conjuguées à sa propre faiblesse n'offraient à l'apprenti aucune chance de leur échapper.

L’un d’eux l’examina de la tête aux pieds.

— Il a tout ce qu’il faut là où il faut. Il devrait nous rapporter un bon paquet.

— Allons-y, grogna un autre, nous pouvons encore arriver à temps pour la criée du matin.

Traînant Renn par le bras, ils se mirent en marche en direction du fleuve scintillant qui, à une demi-lieue de là, bordait le marécage. Deux oiseaux bleus traversèrent le ciel. Des verbeurs. L’armée du Nord se rapprochait à grande vitesse, dépêchant sans doute ses messagers à des complices infiltrés dans la cité dont le socle porteur paraissait encore plus imposant dans le lointain. Arkane s’éveillait, ignorante du danger qui s’abattrait sur elle dans une poignée de jours. Puisque le rapport de force ne jouait pas en sa faveur, Renn essaya d’en appeler au discernement de ses ravisseurs.

— Vous voyez ces oiseaux bleus dans le ciel ? Ce sont les messagers d’une armée très puissante qui se rapproche d’Arkane. Je ne sais pas ce que vous comptez faire de moi, mais, si vous ne me relâchez pas pour que j’aille alerter les familles gouvernantes d’Arkane, vous serez bientôt morts.

L’homme qui lui broyait le poignet lui donna une tape sèche sur l’arête du nez.

— On nous avait encore jamais fait ce coup-là ! ricana-t-il. Arrête de te foutre de notre gueule.

— Je ne me fous pas de…

Un deuxième coup sur le front le dissuada d’insister. Ils traversaient une grève de boue où leurs pieds s’enfonçaient presque jusqu’aux chevilles. Des pêcheurs assis dans leurs minuscules barques les regardaient passer avec des lueurs de frayeur et de commisération dans les yeux. Les différentes parties du port se précisaient à mesure qu’ils s’en rapprochaient : les jetées, les entrepôts, les chantiers navals, les quais… Une fois que l’apprenti et ses ravisseurs seraient happés par la multitude, Orik et Urieth rencontreraient des difficultés insurmontables à le retrouver. Des femmes qui coupaient des roseaux dans les environs accompagnèrent leurs regards goguenards de rires égrillards, l’incitant à dissimuler ses organes génitaux de sa main libre.

La grève donnait plus loin sur une terre parsemée de brûlots dont les panaches se dispersaient au gré de la brise. Des enfants ou des adolescents vêtus de pagnes s’affairaient autour, répandant les cendres encore chaudes

dans des sillons peu profonds. Les ravisseurs entraînèrent Renn près du fleuve pour lui éviter de se brûler les pieds.

— *Renn…*

— *Urieth ?*

— *Débrouille-toi pour t'écarter d'eux.*

— *Vous êtes où ?*

— *Écarte-toi d'eux. Vite.*

Deux des ravisseurs se tenaient un pas devant Renn, leurs sabres remisés dans leurs fourreaux, le troisième avançait à ses côtés en lui enserrant le poignet. L'occasion de leur fausser compagnie se présenta un court instant plus tard, lorsqu'un enfant d'une dizaine d'années jaillit du fleuve où il se baignait et bouscula l'un des deux hommes qui marchaient en tête.

— Sale petit gobat !

L'enfant fila entre les panaches de fumée et disparut dans la végétation épargnée par les brûlots. Distraits par son irruption, ils relâchèrent leur attention, une opportunité que Renn saisit aussitôt pour libérer son poignet et s'élancer en direction du fleuve. Ils n'eurent pas le temps de se lancer à sa poursuite : une ombre jaillit des environs et s'abattit sur eux sans leur laisser le temps de réagir. Une première tête vola, puis un gémissement déchirant ponctua une succession de cliquetis et, enfin, le dernier ravisseur s'affaissa, la jambe tranchée au niveau du genou.

Orik garda un moment son arme – un glaive court probablement emprunté à un légionnaire – levée au-dessus du blessé, puis la lui enfonça dans la poitrine jusqu'à ce que la pointe se fiche dans le sol entre ses omoplates. Les adolescents et les enfants, figés autour des brûlots, fixaient le guerrier avec une admiration craintive, sidérés par la vitesse avec laquelle il s'était débarrassé de ses trois adversaires.

Urieth, qui s'était tenue en retrait pendant le combat, s'avança vers Renn, les cheveux au vent, toujours vêtue de sa tunique et de son pantalon de coton écru. Son sourire ne parvenait pas à masquer la fatigue qui lui tendait les traits.

— Heureuse de te retrouver, Renn de la Bordure de Fouest. Grâce au ciel, les voies invisibles n'ont tué aucun d'entre nous.

— Il était temps que vous interveniez. Une fois au port, vous auriez eu du mal à retrouver mes traces.

— Nous avons dû franchir la moitié des Bas, une dizaine de lieues.

Elle examina la blessure au ventre de l'apprenti avant de lui tendre un petit sac de jute dans lequel elle avait entassé des vêtements et des chaussures montantes.

— Pas besoin de refaire un pansement : elle cicatrise bien.

Elle attendit qu'il s'habille pour lui remettre un glaive court comparable à celui utilisé par Orik contre les trois ravisseurs.

— Cadeau de la légion, intervint le guerrier, qui finissait d'essuyer sa lame sur les herbes.

— Tu n'as pas réussi à trouver un espadon à ta taille ? demanda Renn avec un sourire.

— Je connais un forgeron dans les Bas, répondit Urieth. Son atelier n'est pas très bien fréquenté, mais ses épées sont solides et affûtées.

— Allons-y, proposa Orik. Nous devons trouver le moyen de contacter les familles régnantes d'Arkane avant le zénith.

L'apprenti pointa l'index sur le ciel.

— J'ai aperçu des verbeurs…

— Mère m'a confirmé que l'armée du Nord était très proche, précisa Urieth. Elle a mis beaucoup moins de temps que prévu pour descendre le fleuve.

— Raison de plus pour nous dépêcher.

Bien que débordante, l'activité du port semblait ordinaire, pas significative en tout cas d'une préparation intensive à une attaque imminente. Les débardeurs continuaient de décharger les balles et autres marchandises des louques, les groupes de fleuviots erraient d'une auberge à l'autre en titubant, les charpentiers et leurs apprentis œuvraient autour des armatures de bateaux en réparation ou en construction, des prostituées aux visages occultés par des masques déambulaient le long des quais, des pointes de lances, des casques et des cimiers de légionnaires voguaient par endroits au-dessus des têtes, éloignant les vendeurs à la sauvette qui harcelaient les passants. La chaleur montait vite avec le déploiement du soleil, des nuées de mouches bourdonnantes, agressives, s'insinuaient sous les vêtements pour agacer les peaux de leurs piqûres, des odeurs nauséabondes se réveillaient et conquéraient, lentement mais sûrement, l'ensemble des Bas. Le socle porteur étendait déjà son ombre gigantesque

sur une grande partie de l'agglomération sans pour autant déposer de la fraîcheur sur les places ou dans les ruelles.

Guidés par Urieth, qui ne connaissait d'Arkane qu'une partie des Bas, Orik et Renn se frayaient un chemin difficile dans la foule braillarde. Il leur fallait sans cesse esquiver les débardeurs transportant d'énormes colis sur leurs têtes, les charrettes à bras ou tirées par des ânes ou des chevaux, les déjections et les déchets jetés des étages par des riverains indélicats, les bandes de spadassins masqués qui fendaient la multitude avec arrogance et brutalité, les ivrognes répandant avec générosité leur haleine avinée, les pauvres bougres expulsés *manu militari* des entrées d'immeuble où ils s'adonnaient à la mendicité. Ils traversaient un quartier truffé de boutiques de tissus, de laine, où des hommes et des femmes discutaient avec âpreté les prix sous les regards impavides de vieillards affalés sur des banquettes. Ils longèrent le socle sur deux bonnes lieues avant d'apercevoir une première forge, si sombre et puante qu'ils auraient pu se croire fourvoyés dans l'un des sept enfers des grands Fonds. Alentour rôdait une faune inquiétante de sicaires et d'individus aux mines patibulaires. Plusieurs d'entre eux lancèrent des regards de défi à Orik, impressionnés par sa stature, visiblement avides de se mesurer à un tel gaillard. D'autres semèrent dans le sillage d'Urieth des propos égrillards et des rires gras.

— Nous perdons du temps, maugréa Renn, pressé de s'éloigner de cet endroit.

— On doit pouvoir se défendre, rétorqua Urieth. Le danger nous guette à chaque pas, et les glaives ne suffiront pas. Une fois correctement équipés, nous contacterons le légat des Bas.

Elle conduisit ses deux compagnons à une autre forge à laquelle on accédait par un passage couvert où se pressaient des hommes, des femmes et des enfants vêtus de haillons, les uns allongés sur des couvertures étalées sur la terre battue, les autres assis contre les façades et tendant des mains suppliantes.

Une haleine brûlante s'exhalait de l'entrée de l'atelier. Deux hommes s'agitaient devant le fourneau rougeoyant tandis qu'un adolescent actionnait un énorme soufflet dont les expirations grinçantes soulevaient de petites gerbes de braises. L'un des forgerons, torse nu sous son tablier de cuir tendu par son ventre rond, se tourna vers les visiteurs, les sourcils froncés, et lissa sa barbe grise roussie par la chaleur.

— C’que vous voulez ?

— Des lames, maître Wol, répondit Urieth.

— Vous m’connaissez ?

— Qui ne connaît pas votre réputation ?

Le forgeron accueillit le compliment d’une brève inclinaison de la tête.

— Quel genre d’armes ?

Elle désigna le guerrier d’un mouvement de menton.

— Un espadon de cinq pieds pour lui.

— Cinq pieds ? s’étonna maître Wol. Ça fait un sacré poids à soulever ! Même pour un costaud d’son genre.

— Cinq pieds, répéta Urieth. Une épée légère pour mon jeune ami et deux dagues pour moi.

— Pourquoi vous allez pas les ach’ter ailleurs ?

— Nous avons besoin de discrétion, et les boutiques des armuriers sont surveillées.

— Vous les faudrait pour quand ?

— Maintenant.

— C’est qu’j’ai déjà du boulot pour toute la semaine, moi !

Urieth fixa son interlocuteur avec une soudaine intensité. Il tenta de se soustraire à la pression de son regard, mais il resta immobile, comme un rongeur fasciné par un serpent.

— Deux cents arks, bredouilla-t-il. Vous avez d’quoi payer ?

— La Congrégation de Mère t’en donnera le double.

Maître Wol hésita quelques instants avant de hocher la tête d’un air absent.

— Combien de temps ? insista Urieth.

— Vous les aurez au début de la deuxième sixte.

Le forgeron s’en retourna devant son fourneau et houspilla ses ouvriers, leur reprochant de manquer de cœur à l’ouvrage.

— Ta Congrégation le paiera vraiment ? demanda Renn.

— Elle n’en sera même pas informée, répondit Urieth.

— Les forgerons n’ont pas pour habitude d’accepter une commande sans avoir reçu une bonne avance, intervint Orik.

La jeune femme lui adressa un regard amusé.

— Les sœurs de la Congrégation ont leurs petits secrets…

— Comme imposer leur volonté à un homme ?

— Dans certaines circonstances seulement. Lorsque nous n'avons pas d'autre choix. C'est la liberté qui donne leur valeur aux actes.

Renn remarqua que les yeux d'Urieth se troublaient lorsqu'elles se posaient sur le guerrier, le même genre de trouble qu'il avait observé chez Yseh la nuit où elle s'était donnée à lui. Il épongea la sauce épaisse et piquante qui nappait son assiette à l'aide de morceaux de pain de ghoor, une pratique très répandue sur les rives du fleuve alors qu'on la disait inconvenante, voire offensante, dans les milieux huppés des cités. Ils s'étaient installés non loin de la forge, dans une gargote sombre qui servait des mets savoureux malgré la modestie des tarifs et des lieux. Les conversations allaient bon train dans la salle bondée, alimentant le brouhaha de la rue qui s'engouffrait par la porte grande ouverte.

— Tu comptes payer le repas de la même façon ? reprit le guerrier avec un petit sourire.

— Il me reste quelques arks, ça devrait largement suffire.

Au début de la deuxième sixte, signalé par le retournement automatique du deuxième sablier sur les quatre fixés à une planche ouvragée, ils revinrent à la forge. Maître Wol venait tout juste de refroidir et d'aiguiser la dernière lame de leur commande lorsqu'ils se présentèrent devant lui. Il transpirait à grosses gouttes sous son tablier de cuir. Les armes se révélèrent d'une excellente facture, lames effilées, pointes acérées, poignées bombées amples et lisses pour les épées, manches équilibrés pour les dagues. Le forgeron avait même pris le temps d'ajouter quelques incrustations ornementales qui signaient la qualité de son travail.

— Votre réputation n'est pas usurpée, apprécia Urieth en manipulant ses dagues. Pourquoi n'êtes-vous pas monté dans les niveaux supérieurs d'Arkane ?

Maître Wol resserra le cordon de son tablier.

— J'ai bien essayé autrefois…

Sa voix n'était qu'un murmure plaintif à peine audible, comme s'il réveillait une souffrance endormie.

— Mais les armuriers installés dans les Marches veulent pas partager le marché des Hauts et des Dits avec des gars d'mon genre, et ils nous ont chassés, moi et ma famille, comme des mécrosés ! Ils ont même crucifié un d'mes enfants sur ma propre porte. J'suis donc revenu dans les Bas et j'ai

fourni des armes à tout c'que la ville compte d'assassins et de malfaisants. Et aussi à la Légion, des glaives et des boucliers principalement.

Il marqua un silence avant de poser la question, qui, visiblement, le démangeait :

— Vous avez pas l'air d'assassins ni de légionnaires. Vous comptez faire quoi d'ces lames ?

— On peut seulement vous dire une chose, répondit Renn. Si vous ne voulez pas mourir, vous avez quelques jours pour vous éloigner d'Arkane, votre famille et vous.

La conviction de l'apprenti estompa la moue sceptique qui étirait les lèvres de maître Wol.

— Qu'est-ce tu m'chantes, mon gars ?

— La cité sera bientôt mise à feu et à sang.

— À feu et à sang ? Mais pourquoi ? Comment ?

— Une armée d'une puissance inouïe sera dans quelques jours à nos portes.

— Les Sept et la légion sont sûrement déjà avertis si c'est vrai. Ils nous protégeront…

— S'ils devaient vous protéger, il y a bien longtemps qu'ils se seraient préparés à soutenir le siège.

Le forgeron s'essuya le front d'un revers de main.

— Comment qu'vous l'savez, vous ?

— Nous avons vu cette armée. Nous venons prévenir les familles gouvernantes et la population.

De la main, maître Wol décrivit plusieurs cercles au-dessus de sa tête.

— On a aucun endroit où aller…

— La meilleure solution est de vous préparer à combattre, intervint Orik. De forger autant de lames que vous pourrez.

— Pourquoi est-c'que j'vous croirais ?

La pâleur du forgeron, sa respiration saccadée, sa nervosité soudaine montraient que, comme des flèches, les mots de ses interlocuteurs, s'étaient fichés profondément dans sa tête et dans son cœur.

— Vous savez que nous disons la vérité, maître Wol, n'est-ce pas ? ajouta Urieth.

— Les légions réagiront trop tard pour défendre les Bas, sauf si nous parvenons à convaincre rapidement le légat, renchérit Orik. Autrement,

elles se contenteront de défendre les niveaux supérieurs, plus difficiles d'accès.

— J'comprends pas qu'les oiseaux ou les estafettes aient pas prévenu les Sept…

— Les alliés infiltrés de l'armée qui vient ont probablement détourné les messages à destination des familles régnantes.

Maître Wol réfléchit un moment, la bouche arrondie, les sourcils froncés.

— Ça a peut-être quelque chose à voir avec c'qui s'est passé dans les Hauts y a d'ça quelque temps.

— Que s'est-il passé ?

— Une famille a été éliminée par les six autres, c'qui s'était jamais produit depuis la Fondation. Le Drac. La famille la plus aimée et respectée d'Arkane. Y a juste une fille qui en a réchappé. Les légionnaires et les assassins lui courent après depuis un bon moment, et ils ont pas encore réussi à la rattraper malgré les cent mille arks de récompense promis à…

— C'est elle ! s'écria Renn.

Il précisa, devant les regards étonnés des trois autres :

— La fille de mes visions…

Elle, une certitude, toujours poursuivie, toujours masquée, toujours sur le qui-vive, elle qui tentait désespérément d'échapper à la meute de tueurs lancés à ses trousses.

— Elle était dans les Bas, récemment, précisa le forgeron. Paraît qu'elle a craché l'feu sur des légionnaires. Tout comme le drac de sa famille. Rien que pour ça, y en a beaucoup qui s'disent prêts à lui v'nir en aide.

— Vous savez où elle est maintenant ?

Maître Wol haussa les épaules.

— Dame Oziel ? Elle est plus difficile à trouver que l'honnêteté d'un questeur !

— La dernière fois que je l'ai vue, elle était dans une galerie sombre envahie par une multitude de rongeurs rayés, accompagnée de trois hommes…

Le forgeron parut frappé par une soudaine évidence.

— C'que vous décrivez là, ça r'ssemble foutrement au réseau des Fonds de la cité. Les égouts. Les gobats y sont très nombreux. Et puis, ça confirme

ce qui s’raconte dans les rues : dame Oziel s’rait allée chercher son frère aîné dans le bagne des profondeurs.

— Je croyais qu’elle était la seule rescapée de sa famille, releva Urieth.

— Y a aussi son frère aîné. Il a été banni dans les Fonds y a de ça une paire d’années. Pour des bêtises de jeunesse, il paraît. Mais j’crois plutôt qu’on s’est débarrassé d’lui parce qu’on le craignait.

— Nous devons aller à sa rencontre sans attendre, dit Renn. Elle a un rôle important à jouer dans la défense d’Arkane.

— Il me paraît plus urgent de prévenir le légat des Bas, objecta le guerrier.

— Il refusera de nous écouter et nous recevra avec les lances de ses légionnaires. Les autorités de la cité sont dévoyées. J’ai le sentiment que nous aurons davantage de chances d’organiser la défense en nous appuyant sur cette fille et les habitants prêts à se battre.

— On ne peut négliger la puissance des légions, Renn.

— Nous ne pourrons pas compter sur elles avant l’arrivée des Conquérants du Nord. Elles se joindront à nous une fois la bataille engagée.

Orik consulta Urieth du regard.

— Qu’en penses-tu ?

Elle remisa ses dagues dans la ceinture de tissu serrant sa tunique.

— Renn est un enchanteur, répondit-elle. À partir de maintenant, je suivrai ses ordres.

Le guerrier acquiesça d’un hochement de tête.

— Je suppose que le réseau d’égouts est vaste. Nous risquons de nous y perdre.

— J’connais quelqu’un qui pourra vous guider, proposa maître Wol. Un homme condamné à la crucifixion par le Conseil. Il s’est planqué dans les égouts pendant trente ans. Il les connaît comme sa poche. Restez là, je vais vous le chercher.

Le forgeron donna des ordres à ses ouvriers avant de se débarrasser de son tablier, révélant son ventre proéminent, blanc et velu, d’enfiler une cape légère et de s’engager d’un pas pressé dans la ruelle adjacente.

— Vous croyez qu’on peut lui faire confiance ? murmura Orik.

— La confiance est désormais notre seul choix, affirma Renn.

25

PUITS

Un maraud errait dans le marais,
Une créature croisa sa route,
Si laide qu'on l'eût crue née d'un succube,
Elle manda un baiser au maraud,
Il rit à s'en crever la panse,
Lui donna trois coups de bâton,
Et s'éloigna à grands pas,
Vint ensuite un simplet au sourire béat,
La créature lui offrit ses lèvres,
Il les baisa sans malaise,
Il en fut bien aise,
Il l'avait trouvée fort désirable,
Avant sa métamorphose,
Quelle ne fut pas sa joie,
Lorsqu'elle lui apparut en déesse,
Qu'elle le combla d'amour et de bienfaits,
Tandis que le maraud, perdu dans le marais,
Fut englouti par un bourbier épais,
Et finit dans l'estomac d'une engoulante,
À la laideur repoussante.

Contes et légendes des Marais,
Pays d'Arkane

— Comment entrer dans un endroit dont on ne peut pas sortir ?

La question de Jifar résonna un long moment sous la voûte de la grotte éclairée comme en plein jour par les rochelumes. Recrus de fatigue, ils marchaient et nageaient depuis un bon moment dans les Fonds. Les cris qui retentissaient régulièrement leur donnaient à penser qu'ils approchaient d'une zone peuplée de bêtes ou d'humains, mais ils ne croisaient aucune créature vivante, pas même un gobat ni une chauve-souris, dans les immenses cavités qu'ils traversaient.

— Nous n'avons peut-être pas suivi la bonne direction, suggéra l'adolescent.

— Nous le saurons seulement lorsque nous serons arrivés au bout, objecta Oziel sans desserrer les mâchoires. L'homme que nous avons croisé venait du bagne.

Elle rencontrait des difficultés grandissantes à combattre le découragement qui, comme l'humidité, l'imprégnait jusqu'aux os.

— Il s'était peut-être perdu, comme nous, insista Jifar. Imaginez que ces grottes se prolongent jusqu'à la frontière sud du pays d'Arkane. On peut faire demi-tour pendant qu'il en est encore temps.

— Tu saurais retrouver ton chemin sans guide ?

Il garda un temps de silence avant de pousser un soupir bruyant.

— Sans doute pas, reprit-il. Ce qui signifie que nous sommes condamnés à rester indéfiniment dans les Fonds.

— Indéfiniment ? Sans nourriture, nous ne tiendrons pas très…

D'un geste, Oziel lui intima de s'immobiliser : elle avait perçu un brouhaha dans le lointain.

— Du monde là-bas, murmura-t-elle, l'index pointé sur l'entrée ténébreuse du gouffre suivant.

Jifar tendit l'oreille à son tour.

— Nous avons déjà eu l'illusion de bruits que nous croyions proches…

— Ceux-là semblent bien réels, affirma Oziel. Comme si nous arrivions sur un marché…

Elle n'attendit pas la réaction de l'adolescent pour tirer sa dague et s'élancer en direction de la source du brouhaha.

La grotte suivante allait en se rétrécissant jusqu'à former un couloir de plus en plus étroit aux parois rugueuses et suintantes, éclairé par des éclats parcimonieux de rochelumes. Contrairement aux cris précédents, probablement colportés par les courants d'air souterrains, la rumeur

s’amplifiait au fur et à mesure qu’ils s’en rapprochaient. Des odeurs nauséabondes s’insinuaient désormais dans l’atmosphère, leur donnant l’impression d’être revenus dans les égouts. Des vociférations, des claquements, des hurlements, des gémissements, des rugissements se détachaient du tumulte.

— Des hommes, mais aussi des foueurs, chuchota Oziel.

Le passage donnait sur une cavité étayée par des piliers d’acier de deux bonnes toises de largeur. Les lumières associées de rochelumes et de torches révélaient des parois elles-mêmes consolidées avec des pierres et des barres métalliques, un plafond perché à un demi-arpent de hauteur hérissé d’aiguilles naturelles, une porte à la base d’une colonne cylindrique et les premières marches d’un escalier tournant. Des orifices béaient entre les inégalités du sol, recouverts de grilles au quadrillage serré. Une escouade de la légion, commandée par un officier au plastron cuivré et au cimier imposant, entourait une dizaine d’hommes et deux femmes en haillons autour de l’une de ces bouches, qui, elle, n’était pas fermée. Trois dresseurs peinaient à maintenir leurs foueurs qui tiraient avec acharnement sur leurs laisses en poussant de furieux rugissements.

Oziel et Jifar se dissimulèrent au sommet de rochers d’où ils avaient une vue d’ensemble de la cavité. De la pointe de leurs lances, les légionnaires poussèrent un premier homme en direction du trou. Il tenta de résister, puis, l’officier lui ayant offert le choix entre sauter et être embroché, il finit par engager ses jambes dans l’orifice et disparaître avec un hurlement, comme avalé par un monstre des profondeurs. L’un après l’autre, les hommes et les deux femmes du petit groupe suivirent le même chemin. Seul l’un d’eux se précipita sur les légionnaires au lieu de sauter. Une pointe de lance lui transperça aussitôt la gorge, une autre lui traversa la poitrine, une troisième s’enfonça dans son abdomen et ressortit en bas de sa colonne vertébrale.

— Le crétin ! grogna l’officier.

— Au moins, il ne pourra plus nuire à personne, lança un soldat.

— On nous a recommandé, là-haut, de les garder en vie.

— Faut croire que celui-là n’en voulait plus, de la vie !

Ils jetèrent le cadavre dans une fosse creusée au pied d’une paroi, rabattirent la lourde grille sur l’orifice et la cadenassèrent à l’aide d’une chaîne aux maillons épais.

Oziel avait enfin trouvé l'entrée du bagne où croupissait Matteo depuis sept ans – elle refusait d'envisager sa mort. Elle ne savait pas si elle devait s'en réjouir ou s'en désoler ; se réjouir de toucher au but, se désoler de la façon dont Arkane traitait ses réprouvés, crucifiés ou précipités par des puits dans l'enfer des profondeurs. Elle craignit à tout instant que les foueurs, qui tournaient obstinément la tête dans leur direction, n'incitent leurs maîtres à explorer leur cachette, mais, sur un ordre de l'officier, la légion se retira par l'escalier à l'intérieur de la colonne, ne laissant que deux soldats derrière elle.

Oziel attendit que le silence retombe sur les lieux pour, du geste, proposer à Jifar de prendre les deux soldats de garde à revers en décrivant un large arc de cercle entre les piliers. Avec un sourire, l'adolescent lui montra l'éclat de roche pointu qu'il avait ramassé dans les environs. Ils passèrent à l'action lorsque les légionnaires, prenant leurs aises, se défirent de leurs casques et s'assirent à même le sol pour boire au goulot d'une gourde de peau. Oziel et Jifar longèrent d'abord la paroi incurvée, choisissant les zones de pénombre, se faufilèrent derrière les piliers, puis, après s'être placés de chaque côté de la grande colonne, ils fondirent simultanément sur les deux hommes, qui n'eurent pas le temps de se saisir de leurs lances ni de tirer leurs glaives. Une esquive désespérée de son adversaire lui permit de parer le coup d'Oziel. La lame se coinça entre son plastron et son coude. Le temps que la jeune femme l'en retire, le légionnaire la cingla d'un revers de main qui lui écrasa l'oreille. La douleur ne la fit pas reculer ; elle souffla au contraire sur sa rage comme un vent sur les braises. Recouvrant ses réflexes forgés par ses années d'exercices sous la houlette de maître Mazin, elle feignit de riposter d'un mouvement circulaire, puis, au dernier moment, passa par-dessus les bras de l'homme pour lui planter la dague dans un œil. Il poussa un hurlement, voulut répliquer, mais, aveuglé par le sang, ne vit pas arriver le fer qui plongea dans sa gorge. Oziel l'y laissa enfoncé jusqu'à ce que, après une série de hoquets, le soldat s'effondre sur le dos.

Jifar et le deuxième légionnaire étaient toujours aux prises. Ce dernier, plus massif, plus puissant, avait réussi à plaquer son adversaire sur le dos, à lui bloquer les bras à l'aide de ses genoux et à placer les mains autour de son cou. Les yeux de l'adolescent se révulsaient déjà. Oziel se releva et franchit en deux bonds l'espace qui la séparait d'eux. D'un geste fulgurant

et précis, elle trancha la carotide du soldat, dont les mains volèrent immédiatement vers la plaie d'où s'écoulait le sang par saccades. Elle le repoussa par l'épaule pour éviter qu'il ne s'affaisse sur Jifar.

Il leur fallut du temps pour dégager la grille entravée par la chaîne.

— Vous comptez vous jeter dans ce puits sans savoir où il mène ? demanda Jifar.

Les mains du légionnaire avaient abandonné une marque violacée autour de son cou.

— Dans le bagne. C'est par là qu'ils envoient les prisonniers. Tu n'es pas obligé de m'accompagner.

Comme il leur fut impossible de forcer la serrure qui maintenait la chaîne rivée à un anneau fixé dans la roche, ils s'attaquèrent à l'un des maillons qui semblait plus usé que les autres et le brisèrent à coups de pierre. La grille était tellement lourde qu'ils ne purent la lever que d'une dizaine de pouces, et durent, à bout de forces, la laisser retomber. Ils décidèrent alors d'approcher une pierre d'un pied de hauteur. Conjuguant leurs efforts, ils soulevèrent de nouveau la grille, puis, quand elle fut suffisamment haute, ils glissèrent du pied la pierre sous le cerclage métallique pour le bloquer.

— Ça suffira, souffla Oziel.

Jifar désigna l'orifice en partie découvert.

— Vous êtes sûre de vous, dame ?

Elle le fixa d'un air déterminé, presque dur.

— Je te rappelle que c'est ta confrérie qui m'a envoyée dans les Fonds. Encore une fois, rien ne t'oblige à m'accompagner.

Les yeux de l'adolescent s'embuèrent.

— Le silence me manque, murmura-t-il. La vie hors du monde, hors du bruit, hors de la fureur. Tout semblait si tranquille là-haut. Je croyais avoir gagné la sagesse, mais, avec vous, j'ai pris conscience qu'elle se mesure en se confrontant au monde, au bruit, à la fureur. Rester uni au silence quand, de votre propre main, vous donnez la mort, quand la peur coule comme un venin glacé dans vos veines, quand la faim et la soif vous dévorent. Ne pas haïr si on vous déteste, ne pas juger si on vous condamne, ne pas maudire si on vous tue, continuer de lutter parce que le destin l'exige, se frotter au fer, à l'air, au feu, à l'eau, à la chair, sans jamais perdre de vue la paix des

abysses de l’âme, perdre son frère et des êtres chers sans jamais se croire séparés d’eux. Nous, les frères de la Résurrection, n’avons jamais mis notre enseignement à l’épreuve ; nous avons vécu comme des ombres.

Oziel lui agrippa l’avant-bras.

— Ta confrérie a accompli son temps. Nous n’avons pas achevé le nôtre.

Il s’avança tout près d’elle, posa quelques instants la tête sur son épaule et se redressa, les joues baignées de larmes.

— J’aurais aimé une fois au moins que ma mère me prenne dans ses bras, balbutia-t-il.

Se rappelant que dame Albae, sa propre mère, l’avait souvent consolée lors de ses chagrins d’enfant, elle étreignit l’adolescent avec la tendresse qu’elle avait autrefois déployée pour Ulio, cette tendresse spontanée de petite sœur avant que le désir ne vienne troubler son innocence.

— Je suis prêt, dit-il en s’essuyant les joues d’un revers de main.

Elle hocha la tête, se détacha de lui et se glissa sous la grille les jambes en avant. Elle eut d’abord l’impression de tomber dans un tube vertical avant de sentir une surface ferme et lisse sous ses fesses et son dos. Le frottement continu irrita ses bubons. Elle glissa à une rapidité telle qu’elle craignit de se briser les os à l’arrivée, mais la pente s’adoucit peu à peu, remonta même légèrement, ralentissant sa descente. Elle aperçut en contrebas une lueur tremblotante de torche. Elle parcourut à vitesse réduite le demi-arpent qui la séparait de la sortie. Éjectée du boyau, elle se reçut en douceur sur une surface dure et plate à l’intérieur d’une grande citerne.

Plusieurs individus brandissant des torches se dressaient face aux hommes et aux femmes contraints de se jeter dans l’orifice quelques instants plus tôt, pétrifiés par la terreur. Les porteurs de torches avaient en commun leur nudité, leurs yeux presque blancs, leur dentition incomplète et leur apparence hirsute, des caractéristiques similaires à l’homme que Jifar et elle avaient tué sur la grève de roche du lac souterrain ; leur musculature, également, sèche, saillante, zébrée de cicatrices boursouflées.

— Encore une femme ! s’exclama l’un d’eux. La troisième dans la même fournée.

— Ils veulent vraiment nous inciter à procréer, ricana un autre.

— Ah, un homme ! renchérit un troisième, saluant l’arrivée de Jifar craché à son tour par la bouche du tube.

L’adolescent avait gardé son éclat de roche levé à hauteur de sa poitrine, la mine farouche, prêt à en découdre.

— Hé, mais c’est qu’il est armé, le garçon !

— Nous ne sommes pas tes ennemis. Pas encore en tout cas. Nous sommes des bagnards, comme toi. Des damnés destinés à crever sous terre. Tes vrais salopards d’ennemis, ils sont là-haut. Tu aurais dû te servir de ta pierre contre eux…

— Il s’en est servi, déclara Oziel. Lui et moi ne sommes pas des bagnards.

Des rires fracassants ponctuèrent son intervention.

— On nous envoie des visiteurs, maintenant ? lança un géant à la barbe rousse et au corps d’une blancheur presque maladive, impression accentuée par le réseau de cicatrices lie-de-vin qui sillonnaient son corps.

— Ça tombe bien ! s’esclaffa son voisin de droite, un petit homme, pratiquement un nain, dont le visage disparaissait presque entièrement sous un imposant système pileux. Ça fait un bail que j’ai pas trempé ma queue dans une chatte bien juteuse.

— Du calme, nabot. Tu sais ce qu’on pense de la présence des femmes sur notre territoire.

— On pourrait se débrouiller pour qu’elles profitent à tout le monde…

— Impensable. On passe déjà la moitié de notre temps à nous entre-tuer. Avec des femmes, c’en sera la totalité.

— Putain, Galeb, t’es pas drôle.

— Qu’est-ce que tu veux, nabot, j’ai qu’une vie et, même pourrie, j’y tiens.

Le géant roux s’approcha d’Oziel et de Jifar, la torche levée au-dessus de son épaule.

— Que foutez-vous ici si vous n’êtes pas des bagnards ?

Sa question était de celles qui attendaient une réponse immédiate et précise. Une aiguille effilée et noire pointait hors de sa main fermée. Il portait, accroché à une corde de cheveux tressés, un poignard taillé dans une roche noire qui pendait le long de sa cuisse.

— Nous sommes venus rencontrer quelqu’un, répondit Oziel.

— Vous avez pris rendez…

Le géant roux s’interrompit, sa face rude soudain déformée par une moue d’horreur.

— Déesses !

— Qu’est-ce qu’il y a, Galeb ? intervint un homme maigre qui, lui, portait un vestige de pagne de cuir ne dissimulant pas grand-chose de son anatomie.

— Cette pute est mécrosée.

— Quoi ?

— Ces salopards de là-haut nous expédient des mécrosés, maintenant.

Oziel perçut de l’hostilité, voire de la fureur, dans le silence qui ponctua les paroles du géant roux ; ce fut l’homme maigre au pagne de cuir qui le rompit.

— Tuons-la et brûlons son corps avant qu’elle nous ait tous contaminés.

— C’est toi qui vas t’en charger Filaün ? cracha le nabot. Moi, en tout cas, je la toucherai pas.

— Je te rappelle que tu venais juste d’exprimer l’intention d’y tremper ta jolie petite queue.

— Pourquoi on nous l’envoie, Déesses ? Ils ont décidé d’en finir avec nous ?

— Pas très logique. Sans nous, la cité ne mettrait pas plus d’un an à s’affaisser.

— Je m’en charge, gronda le géant roux en levant son poing pourvu de l’aiguille.

— Fais gaffe, glapit le nabot. Si elle te touche, t’es foutu !

Oziel se prépara à l’attaque du bagnard, la robe légèrement retroussée, la dague en main. Le feu ne lui serait d’aucun secours : il n’était pour l’instant qu’un fredonnement, une présence à peine frémissante.

— Elle est armée, prévint l’homme au pagne de cuir.

Galeb ne quittait pas sa proie du regard. Oziel n’entrevoyait aucune intention dans ses yeux dépourvus d’iris, comme recouverts d’un épais voile brumeux. En arrière-plan, les bagnards, anciens et nouveaux, s’étaient statufiés.

— Dites-leur pourquoi vous êtes là, dame Oziel ! l’implora Jifar.

Le géant roux déclencha une première offensive, un mouvement inattendu qui faillit surprendre la jeune femme. Elle se recula d’un bond au dernier moment. La pointe de l’aiguille siffla à moins d’un pouce de sa joue. Le comportement de son adversaire lui rappela les coupe-jarrets qu’elle avait affrontés en compagnie de Pétroccio et d’Arjo dans les rues

des Dits : même mépris des règles, même efficacité, même férocité, même sauvagerie. Galeb lâcha sa torche, qui tomba sur le sol dans une gerbe d'étincelles, pour tirer son poignard et, des deux mains, se lancer dans une série de moulinets ininterrompus qui ne laissaient pas à la jeune femme le temps de riposter.

— Bute-la, cette salope ! vitupéra le nabot.

Le géant roux répandait une odeur d'animal sauvage et d'égout. Oziel peinait à garder sa concentration, à surveiller les deux mains qui ondulaient comme des serpents de part et d'autre de son visage. Le poignard lui effleura une première fois le flanc. La piqûre, bénigne, l'incita à resserrer sa garde. Elle accorda davantage d'attention à l'aiguille, sans doute empoisonnée, une arme discrète couramment utilisée dans les Hauts, provoquant une mort instantanée d'une simple éraflure. Il l'acculait peu à peu contre la paroi, réduisait son espace, l'empêchait de s'échapper d'un côté ou de l'autre. L'aiguille noire et le poignard de pierre se rapprochaient sans cesse d'elle, l'emberlificotant dans un invisible filet. Elle n'avait plus la possibilité de se justifier comme le lui avait suggéré Jifar ; la parole elle-même lui était interdite, car la moindre inattention de sa part serait immédiatement sanctionnée.

— Dites-leur pourquoi nous sommes là, dame, répéta l'adolescent d'une voix forte.

— Ferme-la toi ! siffla l'homme au pagne de cuir. Ton tour viendra après.

Les épaules et la nuque d'Oziel frôlèrent la paroi. Elle évita une nouvelle fois le poignard de Galeb, qui crissa sur la roche, puis, de la lame de sa dague, elle para l'aiguille noire qui visait sa poitrine.

— Elle sait se battre, la pute ! gloussa le nabot.

Elle crut percevoir des mouvements, des éclats de voix à l'autre bout de la citerne. Elle ne se laissa pas distraire, entièrement concentrée sur son adversaire, dont le souffle chaud lui léchait le front, guettant la première occasion de riposter ou de rompre et de rétablir la distance. Elle ne se rendit pas compte qu'il la poussait peu à peu vers une saillie de pierre, qu'elle heurta violemment de la nuque. Étourdie par le choc, elle s'appuya contre la paroi pour ne pas perdre l'équilibre. Le géant roux mit à profit son léger fléchissement pour lui assener un coup de pied dans le ventre qui lui coupa le souffle. La douleur, violente, l'emplit tout entière et l'empêcha de se

ressaisir. Elle le vit s’approcher, un sourire aux lèvres, peu pressé tout à coup de l’achever, savourant sa victoire.

— Tu as tenu plus longtemps que je l’aurais cru, ricana-t-il.

À l’instant où il levait son poignard à hauteur de la gorge d’Oziel, une voix puissante retentit derrière lui.

— Arrête tout de suite, Galeb !

— Pourquoi j’arrêterais ? grogna le géant roux sans se retourner.

— Parce que je te le demande.

— C’est une mécrosée. Faut qu’on s’en débarrasse au plus vite.

— Tu commettrais une grave erreur en la tuant.

Le géant roux lança un regard par-dessus son épaule avant de se reculer et, les bras ballants, de contempler Oziel d’un air stupéfait.

— Pourquoi ?

L’homme qui était intervenu s’avança à hauteur de Galeb. Comme les autres bagnards, il n’était vêtu que d’une longue barbe et de cheveux emmêlés, des voiles blanchâtres occultaient ses yeux, de longues cicatrices parcouraient son corps musculeux. Sa voix, son ton réveillaient de vagues réminiscences dans l’esprit d’Oziel, mais, le souffle encore court, le crâne endolori, elle ne pouvait y associer de souvenirs précis.

— Tu as de la chance que je sois arrivé à temps, Galeb.

— Déesses ! grommela le géant roux. Tu vas me dire pourquoi tu veux épargner cette mécrosée !

— Je te présente Oziel du Drac, ma jeune sœur.

26

LE BASSIN

Harana fut le premier Prakala,
Qui fut vaincu par les humains,
Le deuxième Prakala sera l'humain,
Qui vaincra les humains,
Les suivants seront les fruits de sa lignée,
Qui veilleront à jamais sur les akchas.

Stance à un roi humain, la Geste arkanienne,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

L'armada avançait à grande vitesse, voiles gonflées de vent. Les rames fouettaient la surface de l'eau à une cadence effrénée. La gigantesque créature aquatique fendait le fleuve en abandonnant de violents remous dans son sillage.

Au-dessus des navires, de facture sommaire mais solide, pointaient les pièces des tours de siège et des échelles d'assaut, les catapultes, les trébuchets, les scorpions ; aux proues saillaient les têtes lourdes des béliers ; aux poupes s'amoncelaient les projectiles déjà enduits de poix, les chaudrons, les flèches de cinq pieds de longueur, les cordes, les grappins ; sur le pont se pressaient les soldats qui attendaient de relayer leurs confrères dans l'étage de rame. Parmi eux se dressaient des créatures de deux toises de hauteur qui ne portaient ni cuirasse ni vêtements. Leurs crânes bosselés, leurs cuirs gris-bleu parsemés de crevasses et de touffes de poils, leurs yeux ronds renfoncés dans leurs arcades saillantes, leurs masses énormes les apparentaient aux terribles titans des légendes primitives arkaniennes. Les

populations des rives, surprises par le déferlement de cette formidable flotte, n'avaient pas le temps de fuir. Un ou deux navires accostaient sur les grèves ou dans les ports et vomissaient une troupe d'une à plusieurs centaines d'hommes et de géants à qui il ne fallait qu'un quart de sixte pour réduire un village ou une ville en cendres, massacrer les habitants et les maigres cohortes de la légion chargées d'assurer leur protection, piller les réserves de nourriture, d'huile et de vin. Les batailles qui opposaient les Conquérants aux pirates ne duraient pas beaucoup plus longtemps. L'eau du fleuve rougissait du sang des cadavres flottant à sa surface au milieu des débris de bois et de toile. L'armada n'abandonnait derrière elle que des colonnes de fumée noire et des nuées de cracasses survolant les innombrables cadavres mutilés qui jonchaient les chemins, les places, les grèves, les jetées.

— Elle sera là dans deux jours, murmura Adamanta. Ton peuple s'impatiente. Ce soir, nous passerons la nuit en bas, puis à l'aube, tu lanceras ton armée sur les Hauts.

Noy ne parvenait pas à détacher son regard des scènes qui se jouaient avec une netteté sidérante sur l'eau lisse du bassin. Il avait parois l'impression d'être lui-même embarqué sur un bateau ou transporté au milieu d'une razzia.

Adamanta l'avait entraîné une heure plus tôt dans une petite pièce sombre située dans un recoin du domaine dont elle était la seule à posséder la clef.

— Je vais te montrer nos alliés, avait-elle dit en riant.

Il avait d'abord pris son invitation pour une plaisanterie, puis il s'était rendu compte de sa méprise lorsqu'elle avait levé les mains au-dessus du bassin taillé dans une grande pierre blanche et proféré une suite d'invocations à l'issue desquelles les premières images étaient apparues.

— Déesses, comment obtiens-tu un prodige pareil ?

— Quelques notions de magie, avait-elle répondu d'un ton enjoué.

— Qui te les a enseignées ?

— Quelle importance ?

Elle l'avait embrassé avec fougue, mais, malgré la montée soudaine de son désir, il n'avait pas perdu le fil de leur conversation.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Nous n'en avions pas eu besoin…

— Ce que nous voyons est réel ?

— Tout. La seule chose dont on ne peut être sûr, c'est la chronologie des événements.

Le regard de Noy s'attarda sur une fillette qui courait aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes, pourchassée par un soldat de l'armée des Conquérants. Il discerna les dents taillées en pointe, sans doute métalliques, de l'homme et le poignard à la lame sinueuse qu'il brandissait au-dessus d'elle. Il aurait pu mettre un terme à la poursuite en deux foulées, mais il prolongeait le jeu, jouait avec sa proie, lui empoignant de temps à autre une mèche de cheveux, puis la relâchait et la laissait prendre un peu d'avance avant de se remettre à courir. Lorsqu'il eut son content de cruauté, il la saisit par un bras et la souleva à hauteur de son visage pour lui planter ses crocs dans le cou. Il maintint sa bouche fermée jusqu'à ce qu'elle cesse de gigoter, aspira son sang avant de jeter son corps dans un feu de broussaille, puis il s'essuya les lèvres d'un revers de main et rejoignit ses compères affairés à écorcher vif un homme qui avait eu la mauvaise idée de résister un peu plus longtemps que les autres.

Noy se surprit à n'éprouver aucune émotion, comme si quelque chose clochait dans sa réaction, ou plutôt dans son absence de réaction. Il se sentait vidé d'une partie de sa substance et ne parvenait pas à retrouver la partie manquante. Adamanta le regardait avec la componction d'un guérisseur observant un malade.

Que lui était-il arrivé ? Sa mémoire lui livrait des bribes parcimonieuses, incohérentes, d'où n'émergeait qu'une certitude : en tant que roi du peuple des profondeurs, il devait aider la redoutable armée qui remontait l'Odivir à conquérir Arkane. Un pacte le liait aux Conquérants, aux pétrocles, aux akchas, à Adamanta. Une évidence qui, pourtant, ne le satisfaisait pas, ne le remplissait pas. Des pensées de haine fusaient par instants de son esprit, des flèches empoisonnées à destination de sa famille, de son père Augoy, de son frère Aroy, de sa mère Velde… Il lâcherait d'abord ses redoutables troupes sur le Corridan, qui serait réduit en cendres comme les villages et les villes rasés par les Conquérants. Peut-être retrouverait-il enfin la paix lorsqu'il contemplerait les ruines fumantes du domaine où il avait connu tant de déceptions, tant d'humiliations, ces ombres voraces qui le hantaient et le rongeaient de l'intérieur.

La voix musicale d’Adamanta le ramena dans la pièce, devant le bassin où se succédaient les scènes de désolation.

— À quoi penses-tu, mon roi ?

— À ma famille.

— Et qu’éprouves-tu ?

— Je la hais.

De nouveau, elle l’embrassa avant de le prendre par le poignet et de l’attirer vers le canapé, l’unique meuble de la pièce.

— Moi, je les hais toutes, murmura-t-elle. Toutes. Le Drac, l’Aigle, le Dauphin, le Loup, le Corridan, l’Ours, l’Orbal. Elles ne valent pas mieux les unes que les autres.

La violence de son propos sous la douceur apparente de sa voix interloqua Noy.

— Que t’ont-elles fait, ma reine ?

— Elles m’ont tout volé, mon enfance, mon cœur, mon âme.

Le visage d’Adamanta s’était fermé quelques instants.

— Comment ?

— Elles ne seront bientôt plus qu’un mauvais souvenir. Aide-moi à les oublier, Prakala.

Elle fit passer sa robe par-dessus sa tête. Elle ne portait pas de confidente en dessous. Elle aida ensuite Noy à se déshabiller et couvrit son torse de baisers et de mordillements. Il frissonna et s’abandonna à la volupté qui naissait des mains et des lèvres de son épouse. Pourquoi ne pouvait-il pas s’empêcher de penser que le plaisir n’était qu’un voile jeté sur une effroyable réalité ? Que la femme qui s’allongeait sur lui et qui l’accueillait en elle se servait de son corps, de sa sensualité, de sa chaleur, de son odeur, pour le maintenir dans d’insondables ténèbres ? Les images entrevues sur l’eau du bassin lui semblaient liées à leurs bouches et leurs sexes enchâssés, à leurs sueurs et leurs odeurs mêlées, comme des fils piqués dans la même trame. Les mouvements de bassin d’Adamanta le renvoyaient aux remous générés par les rames des bateaux de l’armée des Conquérants, ses soupirs et gémissements aux hurlements des habitants des rives torturés par les soldats, ses caresses aux chocs des lames tranchant des têtes ou des membres. Sa propre jouissance, qui vint sans qu’il l’ait désirée, lui apparut comme un jaillissement de sang d’une blessure béante.

L’œil-de-pierre se présenta au début de l’après-midi. Il entra dans leurs appartements sans avoir été annoncé ni avoir pris la peine de frapper. Son irruption réveilla Noy, qui s’était assoupi après le repas de la troisième sixte. Il lui sembla avoir déjà rencontré le visiteur, mais il n’était pas évident de différencier un pétrocle d’un autre. Combien étaient-ils, d’ailleurs ? Ils entretenaient le mystère sur leur nombre, qu’on estimait généralement entre cinq et vingt. Ils ne portaient pas de nom propre, ce qui les rendait parfaitement interchangeables, ne déambulaient jamais en groupe, ni n’habitaient le même logement. Une façon de se protéger : leurs ennemis ne pouvaient pas les piéger et les tuer tous en même temps. On supposait que, comme toutes les créatures vivantes, ils éprouvaient le besoin de se nourrir, même si jamais ils ne mangeaient ni ne buvaient en public. On ne savait pas non plus combien de temps ils vivaient. Les archives mentionnaient qu’ils étaient apparus dans la cité deux siècles plus tôt. Quelques-uns au moins étaient probablement morts, mais personne n’avait vu un de leurs cadavres, ni constaté l’arrivée d’éventuels successeurs.

Celui-là avait en tout cas une apparence physique ordinaire pour un œil-de-pierre : peau grise, rugueuse, craquelée, cheveux filasse couleur de paille, yeux brillant avec une intensité dérangeante au fond d’orbites si profondes qu’elles ressemblaient à des puits. Son ample pèlerine brune, la tenue usuelle de ses pairs, le couvrait de la tête aux pieds.

Adamanta sauta du lit et s’approcha, entièrement nue, du visiteur.

— Que nous vaut l’honneur de votre visite, messire ?

Le regard indéchiffrable du pétrocle s’attarda un instant sur la jeune femme. Noy jugea inconvenante l’attitude de son épouse, qui, visiblement, prenait un plaisir pervers à s’exhiber devant l’intrus.

— Nos alliés seront là dans deux jours, dame.

La voix vibrante de l’œil-de-pierre engourdit immédiatement le fils du Corridan, dont les pensées se ralentirent, s’effritèrent.

— Nous le savons, messire : nous l’avons vu sur l’eau du bassin, dit Adamanta.

— Attention de ne pas trop utiliser le bassin. Des esprits ennemis pourraient exploiter les images qu’il divulgue.

— Ne sommes-nous pas protégés par votre magie ?

— Certains passent à travers les mailles du filet. Comme celle qu'on appelle Mère.

— Elle n'est qu'une légende…

— Elle ou d'autres, peu importe.

Le volume de la voix du pétrocle avait subitement augmenté. Adamanta recula et s'assit sur le bord du lit. Noy eut la sensation d'être changé en pierre.

— Je viens seulement m'assurer que le peuple de Prakala est prêt, reprit le visiteur d'un ton plus mesuré.

Le sang se remit à circuler dans les veines de Noy, dont le corps se détendit.

— Il l'est, bredouilla Adamanta.

— Je m'adresse à Prakala : les akchas n'accepteront pas de suivre une autre personne que lui.

Conscient que la réponse qu'on lui demandait d'apporter ne provenait pas vraiment de lui, Noy n'eut pourtant pas d'autre choix que de la formuler :

— Nous sommes prêts. Nous passerons demain à l'attaque comme prévu.

— Il faudra laisser le moins de temps possible aux légions pour réagir.

— Mes akchas ne craignent pas les légionnaires…

— À titre individuel certainement pas. Mais ne sous-estimez pas les légions : leur sens de la discipline et leurs manœuvres collectives les rendent particulièrement efficaces. Nous estimons qu'il leur faudra deux sixtes pour se rassembler. En deux sixtes, vous aurez largement le temps de répandre la terreur sur les Hauts. Et de préparer le terrain pour nos amis.

Le pétrocle s'avança vers le lit et fixa Noy. Ses yeux avaient l'éclat d'un métal étincelant au soleil.

— Ne faites aucun quartier, tuez sans pitié tous ceux qui auront la mauvaise fortune de croiser votre chemin, faites couler des fleuves de sang dans les rues, sur les places, jonchez les pavés d'un tapis de corps mutilés.

Les mots de l'œil-de-pierre se fichaient dans l'esprit, le cœur et le corps du fils du Corridan comme des braises incandescentes et soulevaient en lui une énergie nouvelle, prodigieuse. Ils lui redonnaient une place en ce monde, roi des akchas, destructeur d'Arkane la plurimillénaire, ils l'emplissaient de fureur, d'exaltation, de détermination, ils justifiaient sa

haine, sa soif de vengeance. Il se leva à son tour et, oubliant sa propre nudité, se dressa face au pétrocle, dans une posture à la fois royale et guerrière.

— Nous accomplirons cela, messire.

Les lèvres du pétrocle, ou plutôt les rebords fissurés de sa bouche, esquissèrent une légère courbe vers le haut, sa façon de sourire peut-être.

— Nous nous reverrons bientôt, lorsque nos amis seront à leur tour parvenus dans les Hauts.

— Nous ne vous croiserons pas pendant la bataille ? demanda Adamanta.

L'œil-de-pierre se dirigea vers la porte de la chambre.

— J'œuvrerai contre nos ennemis. Nous ne sommes pas assurés de gagner tant qu'ils ne seront pas neutralisés.

— Qui sont vos ennemis ?

— Ceux que nous n'avons pas réussi à arrêter.

— Vous parlez de la fille du Drac ?

— Elle est également un facteur d'incertitude.

Le pétrocle sortit. Le bruit de ses pas décrut dans le couloir. Noy fit le tour du lit pour s'asseoir aux côtés de son épouse, dont la peau lumineuse, les courbes émouvantes des épaules, des hanches, des fesses et des seins attisèrent son désir. Un feu ardent embrasait chaque parcelle de son corps. Il l'attira contre lui et l'allongea avec impétuosité sur les draps. Elle lui mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang. La chaleur de sa bouche, la douleur, les gouttes chaudes et duveteuses coulant sur son menton le précipitèrent dans un abîme de délice. Il la prit avec la brutalité d'un socle de charrue crevant la terre. Elle lui laboura les épaules et le dos de ses ongles. Leurs corps, leurs liquides, leurs jouissances s'emmêlèrent, ils ondulèrent ensemble avec la violence de flots en furie, roulèrent de l'autre côté du lit, tombèrent dans la venelle opposée dans un enchevêtrement de membres et de draps, elle l'expulsa d'elle en riant, il l'agrippa par les cheveux et la contraignit à ployer sous lui, à lui entrebâiller ses portes, elle résista un long moment avant de se laisser conquérir, puis, quand il fut de retour en elle, elle se creusa pour le blottir au plus profond de sa chair, leurs soupirs, leurs gémissements, leurs spasmes se répondirent jusqu'à ce que le plaisir les emporte tous les deux en même temps et les abandonne pantelants sur le sol.

— Tu m’as rassasiée, mon roi, souffla-t-elle.

— Le plaisir et la souffrance sont si proches.

Noy ignorait d’où venaient ces mots, d’une partie inconnue de lui-même sans doute. Il fut pris d’une brusque envie de pleurer après les avoir prononcés. Le désir n’était déjà plus qu’un voile de cendres. Seules pourraient l’égaler maintenant la furie des combats, la griserie du meurtre.

Les akchas avaient peu à peu empli la grande caverne du trône. Lorsque le couple royal était apparu, les clameurs avaient fait trembler les parois et le sol rocheux. Une rihakcha avait posé la couronne noire sur la tête de Noy avant de lui remettre l’épée de justice d’Harana, le premier Prakala prisonnier de la pierre. Puis on les avait escortés jusqu’au monolithe qui supportait les deux trônes. La puanteur qui l’avait rebuté les premiers temps n’incommodait plus le fils du Corridan. Elle était désormais partie intégrante du pacte qui le liait à ses sujets.

Noy écarta les bras pour réclamer le silence, rapidement imité par les rihakchas répartis en demi-cercle autour des trônes. Lorsque les derniers murmures se furent estompés, il se leva et s’avança au bord du grand rocher.

— Akchas, depuis des millénaires, vous avez vécu dans l’obscurité des profondeurs, espérant un jour remonter à la surface, respirer l’air pur des hauteurs, contempler l’astre solaire, reconquérir les territoires jadis donnés par votre père Harana, retrouver votre grandeur, vous baigner dans le sein réconfortant de votre mère Odwir…

Il se tut un long moment afin de donner davantage de solennité à son discours. En contrebas, la multitude restait immobile, pétrifiée. Les regards, eux, exprimaient un immense espoir, une confiance inébranlable en l’homme qu’ils avaient proclamé roi.

Il se pencha vers Adamanta pour lui glisser à l’oreille :

— Je n’ai pas l’impression qu’ils comprennent.

— Peu importe, mon roi, ils devinent tes intentions au son de ta voix.

Il hocha la tête et se tourna de nouveau vers ses sujets.

— Le jour est enfin venu, akchas. La malédiction est, ce soir, levée. Demain, à la première heure…

Un tumulte assourdissant couvrit sa voix. L’assemblée n’avait pu contenir plus longtemps sa joie. Les rihakchas eux-mêmes, oubliant la

sagesse en principe conférée par leur âge et leur rang, poussaient des hurlements suraigus, presque enfantins. Noy lança un regard complice à Adamanta et attendit patiemment que le tapage s'apaise.

— Je vous conduirai demain à l'aube dans les Hauts d'Arkane, reprit Noy. Nous sèmerons la terreur et tuerons sans pitié tous ceux qui se mettront en travers de notre chemin. Puis nous descendrons un à un les niveaux de la cité pour la vider de tous les humains qui l'ont injustement occupée.

Une nouvelle salve de clameurs l'interrompit. Rien n'arrêterait désormais la vague surgie des profondeurs, un déferlement de plusieurs milliers de créatures, chacune forte comme trois hommes, ivres de vengeance, galvanisées par l'avènement du roi humain annoncé depuis la nuit des temps.

— Prakala, Prakala, Prakala, scandait la multitude.

Emporté par l'enthousiasme de ses sujets, il brandit l'épée du premier Prakala. Des lames plus ou moins droites, des haches, des masses d'armes dansèrent au-dessus des têtes.

— Demain, demain, tonna Noy, nos ennemis goûteront l'amertume de la défaite. Demain, nous laverons l'affront et la souffrance qu'ils nous ont infligés.

Une interrogation le traversa avec la fulgurance d'un éclair : était-ce vraiment lui qui parlait en cet instant ?

27

GIBBER

Un bon forgeron fabrique de belles lames, dit-on. Pourtant, peut-on vraiment considérer qu'un forgeron est bon quand on sait qu'il fournit à des assassins et à des soldats des objets de mort, et que, plus l'objet de mort se révèle efficace, plus la réputation du forgeron grandit. Dirait-on d'un père qu'il est bon s'il procurait à ses enfants les armes pour se tuer ? Dirait-on d'un dirigeant qu'il est bon s'il donnait à ses sujets les moyens de se détruire ?

Paradoxe du forgeron,
Texte anonyme,
Bibliothèque privée de la maison de l'Orbal,
Arkane

Sans doute Gibber, surnommé l'Égoutant, était-il beaucoup plus jeune qu'il ne le paraissait, mais son visage, un fouillis d'angles, de creux et de rides, sa voix chevrotante, ses rares chevaux blancs, sa maigreur et son allure vacillante donnaient à penser qu'il approchait les cent ans. Il soulevait en tout cas de sérieux doutes sur son aptitude à guider un groupe dans les égouts de la cité.

— La fille du Drac est probablement du côté de l'entrée du bagne, et j'me…

Une violente quinte de toux l'interrompit. Il se racla la gorge et cracha par terre avant de reprendre.

— … demande comment elle va y entrer, c'est gardé jour et nuit.

— Vous pouvez nous y conduire ? demanda Orik.

— J’ai passé vingt ans dans les égouts, j’connais tous les recoins.

— Comment avez-vous survécu là-dedans ?

— J’ai mangé tous les jours du gobat cru, parfois accompagné de déchets pas trop abîmés. Puis un jour j’en ai eu ma claque d’la viande de gobat, et j’suis remonté à la surface. Au bout de vingt ans, j’avais tellement changé qu’j’étais d’venu méconnaissable et qu’on m’a foutu la paix.

— Assez causé, Gibber, intervint maître Wol. Y a urgence.

— Sûr, c’est la première fois que j’croise des gens pressés de descendre dans les égouts.

Le feu s’associait aux rayons du soleil transperçant les verrières pour transformer la forge en étuve. Pendant l’absence de leur maître parti chercher le guide, les ouvriers avaient déniché, dans un recoin de l’atelier, des ceintures et des fourreaux de cuir qu’ils avaient ajustés aux dimensions d’Orik, Urieth et Renn. Sa nouvelle arme n’avait pas déclenché chez l’apprenti une impression comparable à celle qu’il avait ressentie lorsqu’il avait reçu l’épée offerte par la communauté des mécrosés, ni la fierté puérile – et illusoire – d’appartenir à la caste des guerriers, ni l’influence maléfique exercée par le fer sur son humeur.

Gibber se releva dans un concert de craquements et se dirigea d’une allure branlante vers la sortie de la forge. Maître Wol s’approcha de Renn et lui glissa, avant qu’il rejoigne les autres dans la ruelle :

— T’étais sérieux en parlant de cette armée ?

— Elle se présentera dans deux ou trois jours.

— Quelle chance on aurait ?

— Aucune si vous ne fuyez pas immédiatement. Vous pourriez aussi gagner un peu de temps en prévenant le légat des Bas et en organisant la défense avec lui.

— Il me croira pas plus que vous. Je risque plutôt de finir arrêté ou même crucifié avant ce soir.

— Merci en tout cas de votre aide.

L’apprenti s’engagea à son tour dans la ruelle d’un pas alerte, presque joyeux. Son cœur battait fort et vite à la perspective de rencontrer la fille de ses visions. Son nom, Oziel du Drac, avait résonné en lui avec la puissance et la splendeur d’une musique céleste. Une petite voix protestait dans son esprit qu’un paysan des rives n’avait aucune chance de retenir l’attention d’une fille de famille régnante – « aucune » chance, la réponse qu’il avait

fournie quelques instants plus tôt au forgeron. Il ne l'écoutait pas, intimement persuadé que leur histoire entamée dans l'invisible abolissait toute forme de ségrégation.

— Tu sembles bien pressé, lui lança Orik d'un air amusé.

— Pas toi ? Il me semble qu'il y a urgence, non ?

— On dirait plutôt un amoureux courant à un rendez-vous !

Renn dissimula la gêne qui lui chauffait les joues en détournant son regard sur les vitrines des boutiques et les façades qu'ils longeaient.

Le soleil brûlant de l'après-midi avait vidé les ruelles de la foule qui s'y pressait habituellement. Le socle porteur se dressait de toute sa hauteur dans le bleu du firmament. L'apprenti avait essayé d'en discerner le sommet, qui se perdait tout là-haut dans la luminosité aveuglante du jour. Il avait maintes fois rêvé d'atteindre le point culminant de la cité, d'où l'on avait sans doute une vue fabuleuse sur le fleuve et ses rives ; il lui fallait d'abord descendre dans ses entrailles profondes. Des fredonnements résonnaient en lui, ténus, parfois désagréables, formant un chœur aussi plaisant que discordant : les vibrations des innombrables pierres de la gigantesque construction, imprégnées d'une nostalgie proche de la souffrance qui estompait les chants mélodieux de leur espace intérieur.

Ils longèrent une grande partie du socle porteur pour se rendre dans un autre quartier des Bas, un enchevêtrement inextricable de baraques, de venelles, de passerelles, d'auvents, d'escaliers, de terrasses, où grouillaient des hommes, des femmes et des enfants en haillons, parfois même entièrement nus, comme s'ils n'avaient plus les moyens de s'offrir un simple bout d'étoffe.

— Le Bout du Monde, précisa l'Égoutant. C'est là qu'on échoue quand on a tout perdu. J'y ai passé une dizaine d'années après être remonté à la surface. J'y ai pas beaucoup mieux mangé, mais au moins y avait la lumière du jour et des femmes pas trop regardantes qui v'naient m'réchauffer quand il faisait froid.

L'odeur était ici lourde, irrespirable. Des nuées de mouches s'affairaient autour des montagnes de déchets qui se dressaient à tous les coins de rue.

— Personne vient collecter les ordures dans l'coin, ajouta Gibber. De temps en temps, des légionnaires viennent y foutre le feu. Ça a des fois dégénéré en violents incendies qui ont tué plusieurs milliers de gens. J'crois

bien qu'c'est intentionnel : les légats en profitent pour s'débarrasser d'une partie des miséreux d'la cité.

— Les familles gouvernantes les approuvent ? s'étonna Orik.

— Évidemment ! Elles n'ont déjà aucune considération pour les Bas, alors pour le Bout du Monde…

Ils s'éloignèrent du quartier et s'aventurèrent sur un terrain vague jonché de ruines et de ronces, encore épargné par l'ombre du socle porteur. Le feu avait laissé des traces noires sur les pierres et les poutres des vestiges noircis, corroborant les propos de Gibber. Des squelettes gisaient dans les creux, à demi recouverts de terre. Renn songea que la ville entière ressemblerait bientôt à ce cimetière à ciel ouvert s'ils ne parvenaient pas à repousser l'armée des Conquérants. Quelques abris sommaires disséminés entre les buissons annonçaient un retour prochain et massif de la population dans cette trouée large d'une vingtaine d'arpents.

Orik s'immobilisa et observa les environs d'un regard circulaire.

— Tu as vu quelque chose ? demanda Urieth.

— Des mouvements par là.

— Des rôdeurs ?

Le guerrier tira son espadon et le tient levé à hauteur de ses épaules.

— J'ai l'impression qu'on nous suit.

— Sans doute des fouilleurs, intervint Gibber. Ils essaient d'retrouver des objets d'valeur dans les ruines.

— Ils ne vont pas essayer de nous dépouiller ?

— M'étonnerait. Ces charognards ne s'en prennent qu'aux proies faciles, si possible déjà mortes.

Orik garda son espadon à la main lorsqu'ils repartirent. Renn lui-même empoigna le manche de son épée. Au sortir du terrain vague, ils s'enfoncèrent dans un autre quartier, plus aéré, dont les maisons basses aux toits de tuiles bordaient des ruelles assez larges pour permettre le passage d'attelages.

— Vous pouvez ranger votre lame, vous risquez plus rien ici, déclara Gibber.

Son visage s'était tendu. Accélérant le pas, il les entraînait en direction d'une place déserte où se dressait une fontaine dont l'eau jaillissait du bec érodé d'un dauphin de pierre.

Au coup d'œil qu'il lui lança, l'apprenti se rendit compte qu'Orik était tracassé par le même mauvais pressentiment que lui. Une vieille femme apparut dans l'entrebâillement d'une porte, puis s'évanouit brusquement dans la pénombre, comme tirée violemment en arrière.

Le guerrier fit signe à Renn et Urieth de s'arrêter un demi-arpent avant d'arriver sur la place. Après avoir parcouru encore une quinzaine de pas, Gibber se retourna.

— Qu'est-ce vous attendez ?

Ils ne bougèrent pas jusqu'à ce qu'un brouhaha retentisse dans leur dos. Une légion s'était déployée dans la ruelle, leur interdisant toute retraite.

— On fonce ! rugit Orik.

Ils s'élancèrent droit devant et débouchèrent quelques instants plus tard sur la place inondée de chaleur. Elle n'était pas déserte comme Renn l'avait cru dans un premier temps : des haies sombres de légionnaires l'avaient investie et en avaient condamné les accès. La nasse s'était refermée sur eux. L'Égoutant se dirigea vers un petit groupe d'hommes qui se tenaient près de la fontaine, deux officiers aux cimiers noirs et une silhouette vêtue d'une pèlerine brune.

— J'ai t'nu ma promesse, à vous de t'nir la vôtre, sieur.

— Tout travail mérite récompense, gloussa un officier.

Il tendit une bourse de cuir à Gibber, puis, au moment où ce dernier s'en emparait, il tira son glaive et le lui abattit sur le bras. La lame le trancha net un plus haut que le poignet. La main de l'Égoutant décrivit une parabole empourprée avant de s'échouer sur les pavés de la place. La bourse éclata en retombant et répandit une multitude de pièces grises et brillantes autour d'elle.

— Il te reste une main pour récupérer ton argent, ricana l'officier.

Gibber regardait avec stupeur le sang s'écouler de sa blessure. La douleur commençait seulement à se déployer, et des plaintes de plus en plus fortes s'échappaient de ses lèvres tremblantes. Il hésitait visiblement entre juguler la plaie et récupérer l'argent gisant à ses pieds. Il replia alors sa tunique à hauteur de son ventre, enfouit l'extrémité de son avant-bras sectionné dans le tissu et, serrant les dents, s'accroupit pour ramasser les pièces. La lame de l'officier siffla de nouveau, l'atteignit cette fois à la base du crâne et lui trancha la moitié du cou. Le poids de sa tête en partie

détachée l’entraîna vers l’avant. Le choc, lorsqu’il s’écrasa sur le sol, acheva de la séparer de son corps et l’envoya rouler quelques pas plus loin.

Le regard de Renn fut attiré par la silhouette à la pèlerine brune ; ce n’était pas une simple curiosité, mais une irrésistible attraction, à la façon d’un métal attiré par un aimant. Il eut la brève mais saisissante impression d’être capturé par ses yeux à la puissance et à l’intensité peu communes. Des frissons glacés coururent sur sa peau, ses pensées parurent s’enfoncer dans une substance plus épaisse que de la boue, et il rencontra les pires difficultés à respirer, à remettre de l’ordre dans son esprit. Puis, le visage de maître Hauhorn se détacha des brumes de son esprit. Une certitude le frappa avec la violence d’un coup de fouet et lui rendit sa fluidité, sa lucidité : l’homme à la pèlerine brune était un ennemi séculaire des enchanteurs. Sa face avait d’ailleurs l’apparence de la pierre, une surface grise, dure, craquelée, et ses rares cheveux couleur ocre ressemblaient aux herbes sèches poussant dans les anfractuosités des parois du massif de l’Ostian.

— Vous entrevoyez une solution ? demanda Orik.

Renn croisa le regard d’Urieth et y lut une confiance inquiète. Il se concentra sur le chœur qui résonnait désormais en lui avec un éclat nouveau. Il abaissa ses paupières afin d’éviter de fixer l’homme au visage rocailleux, dont la présence perturbait sa relation au monde minéral, un peu comme une épaisse frondaison filtrant la lumière du soleil. De même, il ne prêta pas attention aux manœuvres des légionnaires qui, sur l’ordre d’un officier, convergeaient dans leur direction. Il constata que plusieurs veines rocheuses se rejoignaient sous leurs pieds, plus ou moins importantes.

— Tuez en premier le plus jeune, tonna une voix grave.

— À vos ordres.

Les cliquetis, les claquements, les sifflements ne tirèrent pas l’apprenti de sa concentration. Il lui fallait occulter l’agitation alentour, ignorer la peur qui fredonnait dans ses veines, s’abandonner au chant à la fois envoûtant et blessant de la pierre, devenir plus petit que le plus minuscule grain de poussière, se glisser dans le sein de la matière qui contenait la splendeur et la sérénité de la création. Orik et Urieth se placèrent de chaque côté de lui pour le protéger des lances ou des glaives des légionnaires. Ils ne tiendraient pas longtemps contre une troupe aussi nombreuse et organisée. L’apprenti ne chercha pas à gagner du temps, il s’appliqua à rester calme, à permettre à la pierre de l’inviter, de l’aspirer. Le courant familier le happa,

l’entraîna à une vitesse folle dans un espace aussi vaste que le ciel, traversé d’éclairs éblouissants. Le chœur résonnait avec une puissance inouïe, comme si plus on se rapprochait du cœur de la roche, plus il dévoilait son pouvoir créateur. Renn vola parmi les mosaïques de lumières changeantes et les sons à l’ineffable splendeur, plus éthéré qu’un souffle, vogua sur des flots de sécurité et d’amour qui le baignaient avec une douceur infinie, puis une image lui apparut, un géant et une jeune femme cernés par un essaim bruissant de soldats. Orik. Urieth. Comment la pierre pouvait-elle leur venir en aide ? Le guerrier parait les attaques désordonnées de ses adversaires et éclaircissait leurs rangs par des ripostes rapides et précises, les dagues de la jeune femme dansaient un ballet endiablé autour des casques, frappant les yeux, les gorges, les bas-ventres, les cuisses. Les hurlements des officiers dominaient le tumulte de la bataille.

Les particules brillantes fusèrent autour de l’apprenti, se recomposèrent, le chœur s’assourdit, se changea en un grondement menaçant et continu, le cœur de la pierre vacilla, comme secoué de spasmes. Renn eut d’abord l’impression de chuter au milieu de traînées lumineuses, puis il sentit une chaleur intense sur sa peau et des tremblements sous ses pieds. Il était revenu dans son corps. L’odeur du sang, de la sueur, emplit ses narines. Des craquements et des cris supplantaient les cliquetis et les ahanements. Il rouvrit les yeux. La terre ressemblait désormais à un fleuve en furie, se gondolant, s’éventrant, entraînant à chacune de ses convulsions des dizaines de légionnaires. Les maisons du pourtour de la place se disloquaient, s’affaissaient, éparpillaient leurs briques et leurs tuiles autour d’elles, aussi fragiles, tout à coup, que des châteaux de sable. Le dauphin de la fontaine tanguait comme un bateau ivre sur l’eau du bassin.

— Tuez le plus jeune ! répéta l’homme à la pèlerine brune.

Les légionnaires qui continuaient de ferrailler tout en lançant des regards apeurés autour d’eux n’étaient plus assez nombreux pour venir à bout d’Orik et d’Urieth. Ils rompirent et s’enfuirent en abandonnant derrière eux armes et boucliers. Une nouvelle salve de secousses ébranla la place, le sol se creva sous leurs pieds et les engloutit. Renn croisa une dernière fois le regard envoûtant de l’homme à la pèlerine brune qui fut à son tour happé par une crevasse en compagnie des deux officiers.

Le tremblement dura encore quelques instants. Le cercle de cinq pas de diamètre où se tenaient Urieth, le guerrier et l’apprenti oscillait, mais ne se

brisait pas. Des décombres proches s'échappaient des silhouettes qui s'élançaient en hurlant dans les tourbillons de poussière ocre enflammés par les rayons du soleil.

Le calme redescendit peu à peu sur la place. La terre frissonna encore, puis se stabilisa, la brise dispersa les derniers remous pulvérulents et révéla un paysage de désolation d'où émergeaient, emblème dérisoire, le dauphin de la fontaine à demi renversée et quelques constructions plus ou moins restées debout.

Des vagissements et des craillements perforaient le silence.

La vie et la mort, songea Renn, assailli par les remords. La pierre avait répondu à son appel en provoquant ce tremblement de terre pour anéantir la légion, mais elle avait en même temps emporté des innocents et jeté des familles à la rue. Fallait-il donc en immoler quelques-uns pour épargner le plus grand nombre ? Une cause juste exigeait-elle de tels sacrifices ?

Urieth lui posa la main sur l'épaule.

— La puissance de l'enchantement rend certains choix douloureux, chuchota-t-elle.

Ses yeux jaunes, ses yeux de louve, enflammés par le soleil ressemblaient étrangement à ceux de l'homme à la pèlerine brune.

— Ceux-là seraient de toute façon morts dans deux jours, poursuivit-elle. L'armée des Conquérants n'épargnera aucun habitant de cette cité.

— Nous pouvons encore l'arrêter.

— Qui était cet homme à la robe brune ? intervint Orik.

— L'ennemi ancestral des enchanteurs.

Urieth pencha la tête et resta immobile un petit moment.

— Un pétrocle, me dit Mère, précisa-t-elle. L'un de ceux dont on dit qu'ils pétrifient par le regard.

Des bandes de pillards attirés par le séisme se déployaient au milieu des vestiges. Des bagarres opposaient déjà les charognards et les survivants défendant leurs biens.

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda Orik.

— On attend dame Oziel à la sortie des égouts, proposa Renn.

— Quelle sortie ? Les Bas sont vastes.

— À nous de la trouver.

— Et si elle n'en sort que demain, ou jamais ? Nous aurons perdu une journée.

— Nous n’avons pas le choix. Nous avons eu un aperçu de l’accueil du légat des Bas. Il nous fera massacrer avant que nous ayons eu le temps de prononcer le moindre mot. Retournons chez maître Wol.

Une moue étira les lèvres du guerrier.

— Tu disais que la confiance était désormais notre seul choix, et il nous a déjà trahis.

— Peu importe. Nous savons maintenant à quoi nous en tenir et nous avons besoin de ses connaissances des Bas.

Le visage de maître Wol, en grande discussion avec deux spadassins portant masques d’oiseaux, chapeaux emplumés et amples capes, se liquéfia lorsqu’ils pénétrèrent dans la forge. Les gestes des ouvriers de chaque côté du fourneau se suspendirent. Le forgeron murmura encore quelques mots à ses interlocuteurs avant de se réfugier au fond de l’atelier. Les deux assassins, l’épée à la main, s’avancèrent d’une allure désinvolte vers les nouveaux arrivants, s’immobilisèrent à trois pas d’eux et relevèrent leurs capes. Des combattants expérimentés, à en juger par leurs gestes assurés et l’acuité de leurs regards.

— Cette histoire ne vous concerne pas, déclara Orik, maintenant son espadon contre sa jambe.

— Wol est notre ami, rétorqua l’un d’eux. Soit vous fichez le camp et ne remettez jamais les pieds ici, soit vous sortez les pieds devant.

Renn posa la main sur le manche de son épée ; Urieth lui agrippa l’avant-bras.

— Pas la peine.

Elle-même laissa ses dagues encore empourprées du sang des légionnaires glissées dans sa ceinture de tissu.

— À toi l’honneur, dit l’un des spadassins à son compère.

Ce dernier s’inclina avant de se mettre en garde et faire siffler sa lame. La première attaque, bien que très rapide, ne prit pas Orik au dépourvu. Il écarta le fer d’une parade latérale et se fendit dans le même mouvement, tendant son bras à l’horizontale sans laisser à son vis-à-vis le temps de réagir. La pointe de l’espadon brisa d’abord le menton de l’assassin avant de s’enfoncer, un pouce plus bas, dans sa gorge. Le guerrier l’en retira aussitôt et recula de deux pas pour rétablir la distance avec son deuxième adversaire, qui, surpris par l’issue rapide du premier assaut, avait déjà fléchi

les jambes et levé son épée. Sautant d'un pied sur l'autre, il attendit que son compère s'effondre sur les dalles, que sa respiration s'achève en un sinistre gargouillis et qu'Orik prenne l'initiative.

— Encore une fois, cette histoire ne te concerne pas, déclara le guerrier.

— Il ne sera jamais conté dans la cité que Giuntro ait refusé un combat, répliqua le spadassin d'une voix forgée dans l'arrogance.

Les fers s'entrechoquèrent une première fois. La puissance du coup d'Orik déséquilibra son adversaire, dont l'épée racla le sol et souleva une gerbe d'étincelles. Il se redressa avec l'énergie du désespoir, mais pas assez rapidement. L'espadon s'engouffra avec voracité dans son flanc droit et le transperça, ouvrant une blessure sur toute la largeur de son ventre. Titubant, le spadassin lâcha son épée et tenta, de ses deux mains, de retenir les intestins qui s'échappaient de la plaie. Il parcourut une dizaine de pas en direction de la rue en abandonnant derrière lui un sillage de chair et de sang, puis il s'effondra sur les pavés sans un cri ni un râle. Orik essuya sa lame sur la cape déployée du premier cadavre avant de se diriger à grandes foulées vers le forgeron figé au fond de l'atelier, de le saisir par une bretelle de son tablier de cuir et de le traîner devant Renn et Urieth.

— Pourquoi nous as-tu trahis ?

De manière inattendue, le ton paisible et assuré de Renn balaya toute résistance chez maître Wol, qui ne songea même pas à nier.

— La prime, bredouilla le forgeron. Ils… ils nous avaient promis dix mille arks chacun.

— Ils ne t'auraient jamais payé : ils ont remercié Gibber en lui tranchant un bras et la tête.

— Comment… comment avez-vous pu échapper à une cohorte commandée par un pétrocle ?

— Des alliées nous sont venues en aide.

— Vous comptez… m'tuer ?

L'apprenti marqua un silence.

— Nous t'offrons une chance de te racheter. Nous n'avons plus le temps de partir à la recherche de dame Oziel dans les égouts ; nous irons à sa rencontre lorsqu'elle en sortira.

— En quoi… j'peux être utile ?

— Nous ne savons pas par quelle sortie elle remontera. Nous comptons sur toi pour nous renseigner.

— Comment…

Renn interrompit maître Wol d’un geste péremptoire.

— Tu connais beaucoup de monde dans les Bas. Tu trouveras certainement, avant le crépuscule, quelqu’un qui te renseignera.

Les yeux exorbités du forgeron se posèrent tour à tour sur l’apprenti, sur Orik, Urieth et ses deux ouvriers, qui n’avaient pas perdu une miette de la conversation et dont les mines outrées montraient qu’ils désapprouvaient le comportement de leur maître.

— Vous m’faites donc confiance ?

Renn désigna le cadavre du spadassin.

— Tu sais ce qui t’attend si tu nous trahis une deuxième fois. Nous resterons ici. Si tu n’es pas revenu avant la quatrième sixte, ta forge sera entièrement détruite. Nous te retrouverons ensuite pour te payer de la même façon que les légionnaires ont payé Gibber.

Maître Wol hocha la tête à plusieurs reprises, puis, sans dire un mot ni adresser un regard à ses vis-à-vis ni à ses ouvriers, il se dévêtit de son tablier, sortit torse nu de la forge et se fondit dans la foule qui, au milieu de l’après-midi, commençait à reconquérir les ruelles.

28

L’ARMÉE NUE

La symétrie est, selon nous, le maître mot de la stratégie militaire. Nous l’appelons également la stratégie en miroir. L’archerie et les scorpions se tiennent des deux côtés du champ de bataille sur des hauteurs. Derrière les rangs des archers patiente la cavalerie dont les charges suivront la grêle de flèches et de carreaux. Au centre se déploie l’infanterie, répartie en deux colonnes, protégée par les boucliers, qui passera à l’offensive une fois l’armée ennemie désorganisée par les archers et les lanciers. Les deux colonnes progresseront sans se désunir, puis se refermeront comme des pinces ou des mâchoires et formeront une nasse. Nous pourrons bien sûr accompagner les mouvements de l’infanterie par de nouvelles charges de cavalerie et de nouvelles volées de flèches, ou encore les appuyer par les pierres ou la poix expédiées par les catapultes et autres trébuchets. Nous préconisons la répartition suivante : aux archers, les arcs, les arbalètes, les flèches, les carreaux ; aux cavaliers, la lance de deux toises de longueur à pointe effilée et l’épée à lame fine sur le modèle de la caniste du Drac ; aux fantassins, l’hast court et léger, le glaive et le bouclier. Nous estimons également que, pour des raisons tant pratiques qu’esthétiques, chaque corps devra être identifiable au premier regard par sa couleur : le bleu pour l’archerie, le rouge pour la cavalerie, le noir pour l’infanterie. Nous n’avons aucune prédilection pour les lourdes armures de fer, qui sont un facteur de ralentissement ; nous privilégions les protections légères comme les plastrons de cuir, les casques ronds ou coniques

couvrant seulement le crâne et une partie du front. Seuls les officiers porteront des casques pourvus de paragnathides et de cimiers aux couleurs de leur corps.

L'Art de la guerre, Herkun le Grand,
Bibliothèque du Conseil,
Arkane

— La grille est restée ouverte, nous avons tué les deux gardes, mais nous n'avons pas beaucoup de temps avant la relève, dit Oziel.

— On ne peut pas remonter par les puits, objecta Satorius, le petit homme que les autres surnommaient le nabot. Ils sont plus raides et lisses que des murs de glace.

— Je suis allé plusieurs fois là-haut, intervint Galeb. Les boyaux sont pas larges, suffit de se mettre en travers et d'avancer en crabe en se servant des mains ou des pieds pour s'empêcher de glisser.

— Pourquoi t'as pas foutu le camp, alors ? demanda Filaün.

— J'ai pas réussi à soulever cette foutue grille…

Les bagnards s'étaient rassemblés dans une grotte assez vaste pour en contenir la quasi-totalité. L'éclairage diffus des torches accrochées aux parois donnait à leurs visages un aspect démoniaque. Ils se tenaient à l'écart d'Oziel et de Jifar, y compris Matteo, qui ne l'avait pas étreinte lors de leurs retrouvailles, pas davantage capable que les autres de surmonter sa phobie de la mécrose, se contentant d'un « content que tu sois vivante » totalement dépourvu de chaleur. Il l'avait instantanément reconnue malgré la maladie et le temps écoulé depuis sa condamnation. Il semblait contrarié, voire affligé que sa plus jeune sœur déformée fût la seule survivante du Drac. Elle s'était efforcée de surmonter sa propre déception lorsqu'il l'avait examinée d'un regard froid, et qu'il avait maintenu entre eux une distance de deux pas. Elle avait refoulé son désir de se jeter dans ses bras, de s'abandonner contre lui, de baigner enfin dans la tendresse et la confiance qui lui étaient interdites depuis son départ du domaine familial. Ravalant ses larmes, elle lui avait brièvement relaté les événements qui l'avaient conduite dans les Fonds, le massacre de leur famille, sa fuite, sa rencontre avec les frères de la Résurrection, son séjour dans les entrailles de la Désolation, sa descente périlleuse de niveau en niveau… Elle n'avait pas précisé que Jifar était un

membre de l’ordre qui lui avait inoculé la maladie, craignant que la colère de Matteo ne se déverse sur l’adolescent. De même, elle ne lui avait pas révélé qu’elle portait le feu du drac en elle. Son frère aîné se comportait en patriarche autoritaire, comme si, devant sa petite sœur, il recouvrait son conditionnement de premier héritier et endossait instantanément le rôle de Nunzio. Il n’avait pourtant rien d’un membre du Conseil des Sept avec ses cheveux et sa barbe emmêlés, son corps nu déformé par les durs travaux du bagne, ses yeux enfouis sous leur voile gris, ses ongles crasseux aussi longs et durs que des griffes.

— Pourquoi qu’on irait défendre Arkane contre l’armée dont parle ta sœur ? grogna l’un des bagnards assis au milieu de l’assemblée. Pourquoi qu’on s’battrait pour ceux qui nous ont foutus dans c’t’enfer ? Pourquoi qu’on irait t’remettre sur un trône des Hauts pendant qu’on crèvera la dalle dans les Bas ?

— Les cartes sont rebattues, déclara Matteo d’une voix forte. Si ces conquérants parviennent à prendre Arkane, nous mourrons. Soit ils condamneront les puits et nous affameront, soit ils descendront ici pour nous égorger. Nous battre, nous battre tous ensemble, et non plus les uns contre les autres, c’est non seulement garder une chance de vivre, mais aussi participer à la construction de la nouvelle Arkane qui émergera du chaos.

— La nouvelle Arkane dont tu seras le patriarche ? persifla un bagnard des premiers rangs.

— Les familles gouvernantes ont été choisies par les déesses du Fleuve, mais si la population souhaite mettre fin à leur règne, je me plierai à la volonté commune.

Oziel admira le sens de la rhétorique de son frère : il faisait miroiter une possibilité de changement à ses codétenus tout en rappelant l’origine sacrée de l’oligarchie arkanienne et en délégitimant par la même occasion la volonté du peuple.

— Si nous partons, la cité continuera de s’effondrer, cria quelqu’un.

— Il reviendra aux nouveaux dirigeants de trouver une solution à ce problème.

Matteo avait guidé Oziel et Jifar à l’endroit où Arkane, s’affaissant sous son poids, s’enfonçait peu à peu dans les terres meubles des profondeurs. Il leur avait montré les mines, les rails, les chariots, la dernière cote en leur

disant que la ville s’était enlisée de deux pieds depuis son arrivée dans les Fonds et que, sans le travail continu des bagnards, elle aurait probablement perdu une demi-perche de hauteur.

— Nous n’avons pas d’armes, hurla un autre bagnard.

Matteo brandit son coutelas de pierre.

— Nous nous contenterons au début de celles que nous avons fabriquées. Une fois dans les Bas, nous viderons les armureries et les forges.

— On va tout d’même pas sortir comme ça, aussi nus qu’au jour de notre naissance !

— Pourquoi ? rétorqua Galeb. T’as honte de ta p’tite bite ?

Un éclat de rire général ponctua la saillie du géant roux.

— Notre nudité n’est pas une honte ni une malédiction, mais notre fierté, et nos corps sont nos seuls biens, reprit Matteo quand le silence fut rétabli. Les armures et les boucliers nous alourdiraient, nous ralentiraient. Nous gagnerons en légèreté et en rapidité ce que nous perdrons en sécurité. Quelle sécurité, d’ailleurs ? Aucune armure, aucun bouclier n’a jamais empêché un soldat d’être tué.

Il se frappa le front de son poing.

— Les victoires et les défaites se jouent là-dedans, poursuivit-il. Nous n’avons plus rien à perdre, c’est ce qui fait notre force. Éventrez chacun de vos adversaires comme si vous vouliez embrocher d’un seul coup les dix qui sont derrière lui.

D’un geste de la main, Oziel indiqua à son frère que le temps pressait, qu’il leur fallait maintenant entamer la remontée vers les Bas. Un recensement approximatif dénombrait plus de dix mille hommes dans les Fonds, et le franchissement du puits leur prendrait déjà beaucoup de temps.

Il hocha la tête, se leva et écarta les bras.

— Que choisissez-vous ? La mort dans les Fonds ou la vie dans les autres niveaux d’Arkane ?

— La vie ! s’exclamèrent les bagnards.

— Vous battrez-vous avec moi contre l’armée qui vient ?

Les uns répondirent par des acclamations, les autres par des applaudissements nourris, les derniers tapèrent du pied sur le sol, ne générant qu’un désagréable vacarme.

— Vous battrez-vous avec moi contre l’armée qui vient ? répéta Matteo.

La clameur qui accompagna sa question fut cette fois unanime et assourdissante. Oziel en ressentit la vibration dans le sol et dans la paroi à laquelle elle s'était adossée.

— Rendez-vous à la citerne du puits avec tout ce qui vous sert d'armes, ajouta Matteo. Nous allons organiser la remontée.

Le premier à grimper fut Galeb, familier, selon ses dires, de l'exercice. Avec une souplesse étonnante en regard de sa corpulence, il ne mit pas longtemps à franchir le demi-arpent qui le séparait de l'étage supérieur. Une fois en haut, il lança la chaîne à l'homme qui le suivait et l'aida à se hisser hors du puits. Ils conjuguèrent leurs efforts pour renverser la grille et dégager entièrement l'orifice, puis ils fabriquèrent plusieurs cordes avec les éléments qu'ils récupérèrent dans les environs, rouleaux de ficelle, lanières de cuir, sacs de jute abandonnés par la légion. Ils les alourdirent ensuite à l'une de leurs extrémités avant de les accrocher à de solides saillies et de les jeter dans la citerne.

Un à un, les bagnards s'aidant des cordes s'extirpèrent du ventre profond de la terre qui les avait abrités plusieurs années pour les plus anciens. Oziel, qui avait fait partie des premières vagues en compagnie de Matteo et de Jifar, les regardait surgir du puits. Leur nudité, considérée comme une offense dans le domaine familial, ne la gênait pas : elle n'était que le reflet de leur dénuement. Elle ne les approchait pas, évitant de provoquer leurs réactions agressives ou effrayées. Eux, les bannis, les réprouvés, s'étaient hâtés de la classer dans la catégorie des monstres, comme s'ils éprouvaient le besoin vital de la mettre plus bas qu'eux pour se sentir acceptables.

— Que pensez-vous de votre armée, dame ?

La voix de Jifar dispersa ses sombres pensées. Son regard se posa sur Matteo qui, une trentaine de pas plus loin, dirigeait les opérations. La citerne aux murs et au plafond renforcés ne pourrait bientôt plus contenir les bagnards. Certains d'entre eux se pressaient déjà sur les marches de l'escalier à l'intérieur de la grande colonne métallique.

— On ne confie pas une armée à une femme, répondit-elle avec un sourire empreint d'amertume. Encore moins à une mécrosée.

— Peu importe, dame. Ils se battent pour eux, pour Arkane, pas pour vous ou pour Matteo.

— Se battront-ils une fois libres ?

— Certains déserteront, sans doute. Peu, je pense : isolés, ils n'ont aucune chance de s'en sortir.

— Et toi ? Te battras-tu ?

Les yeux de Jifar se teintèrent de tristesse.

— J'ai maintenant du sang sur les mains. Que le mien coule ne sera qu'un juste retour des choses.

— Tu as des remords ?

— Je suis le chemin où qu'il me mène. Et s'il me conduit sur un champ de bataille, alors je me battrai. Les remords ne changeraient rien, ils ne sont que des tourments qu'on s'inflige.

— Tu penses à Arjo, parfois ?

— Il vit en moi. Par moi. Nous sommes un même esprit en deux corps.

Oziel se demanda où se trouvait en cet instant Celui qui parlait à la pierre. Elle l'avait spontanément associé aux grondements sourds qui avaient retenti un peu avant que les bagnards se rassemblent dans la grotte. La terre avait paru ébranlée par les pas d'un géant. Des rideaux de poussière étaient tombés du plafond.

— Tremblement de terre, avait murmuré Jifar.

— Si nous parvenons à sauver Arkane, comment l'empêcherons-nous de s'effondrer ? avait-elle soupiré.

— Chaque chose en son temps…

Le franchissement du puits par la population du bagne prit un temps qu'Oziel estima à deux sixtes. Une première bataille se déclara sur un palier intermédiaire où la troupe commandée par Matteo croisa une cohorte escortant des prisonniers vers les profondeurs. Les légionnaires, mieux organisés et armés, tuèrent une trentaine de leurs adversaires, mais cédèrent rapidement sous le nombre et furent massacrés. Les évadés récupérèrent les lances, les glaives, les boucliers, puis reprirent leur progression vers les Bas. L'escalier s'interrompait plus haut, supplanté par des galeries en pente douce toutes étayées par des poutres métalliques. Le chemin emprunté par les légions et les fournisseurs de nourriture et de torches ne communiquait avec aucun autre passage. Çà et là, les lueurs des torches dévoilaient d'anciennes portes condamnées, des parois renforcées, des fissures comblées. Les bruits s'envolaient vers les hauteurs, comme aspirés par une bouche céleste.

Oziel et Jifar marchaient derrière un groupe composé de Matteo, Galeb, Filaün, Satorius, de plusieurs porteurs de torches et d'une dizaine d'autres bagnards qui formaient la garde rapprochée de son frère. C'était à eux qu'étaient revenus les armes et les boucliers des légionnaires. La mécrose suscitant toujours la même peur, ils s'arrangeaient pour maintenir un écart de quelques pas avec la jeune femme et l'adolescent.

— Il serait très facile au légat des Bas de nous anéantir, murmura Jifar.

Oziel l'invita du regard à poursuivre.

— Il lui suffirait de déverser de l'eau ou de l'huile bouillante d'en haut. Aucun de nous n'en réchapperait.

— Comment aurait-il été prévenu ?

— Espérons qu'il ne l'a pas été.

Les galeries se succédaient, toujours en pente douce, décrivant d'amples virages qui leur permettaient de tracer un chemin régulier en forme de spirale. Elles débouchaient parfois sur des paliers plus ou moins vastes utilisés comme arsenaux, où se trouvaient non seulement des glaives et des lances, mais également des arcs, des arbalètes, des flèches et des carreaux. Des rixes opposèrent des groupes de bagnards au moment de la répartition des armes, et Matteo dut intervenir avec énergie pour rétablir l'ordre, constituant un bataillon d'archers avec les trois ou quatre cents hommes ayant déjà manié arcs et arbalètes, un deuxième bataillon de cinq cents porteurs de l'arme d'hast, un troisième de mille fantassins équipés du glaive. Il nomma un chef pour chacun des groupes, Galeb pour l'infanterie, Filaün pour les lances, Satorius pour l'archerie. Il définirait la stratégie pour les futures batailles tout en gardant sous son contrôle le reste de la troupe.

Oziel reconnaissait dans les discours de Matteo les leçons de Xaron, le précepteur de la maison du Drac. L'art de la guerre ne l'avait guère passionnée, à la différence d'Ulio qui s'imaginait volontiers en grand stratège bien qu'Arkane n'eût pas connu de guerres depuis des millénaires. Les familles gouvernantes associaient la tactique militaire à la discipline et à la symétrie ; les légions en étaient la parfaite illustration. Et Matteo appliquait naturellement les principes enseignés par Xaron, un homme qui n'avait jamais mis les pieds sur un champ de bataille ni même manié une arme. Le précepteur avait puisé dans divers ouvrages de la bibliothèque du Drac des connaissances purement théoriques. La vision de la guerre des

gouvernants d’Arkane, une vision esthétique héritée d’Herkun le Grand, n’avait jamais été mise à l’épreuve de la réalité.

Oziel pensait quant à elle que la stratégie classique, rigoriste, des vieux manuels ne ferait preuve d’aucune efficacité face à la monstrueuse armée qui déferlerait bientôt sur la cité. Qu’il aurait au contraire fallu privilégier le mouvement permanent, la surprise, le désordre, rompre avant que les agresseurs n’aient eu le temps de se ressaisir, les harceler sans cesse, les fragmenter, les isoler. L’affrontement massif serait une véritable offrande pour des adversaires plus nombreux, plus puissants, plus féroces. Une discipline trop stricte étoufferait la fureur des bagnards, et la cohérence chère aux patriarches se retournerait contre leurs propres troupes. Oziel les aurait quant à elle divisés en petits groupes autonomes chargés, comme ces étoffes bariolées qu’on agitait pour exciter certains fauves, d’attirer les adversaires dans des nasses où l’on aurait au préalable disposé archers et arbalétriers. Elle aurait enduit les quais et les navires du port de poix et les aurait incendiés avec des traits enflammés pendant le débarquement des troupes d’invasion.

— Que se passera-t-il une fois que nous serons dans les Bas ? demanda Jifar, assis sur une saillie rocheuse en compagnie de la jeune femme, tandis que sur le gigantesque palier, les bagnards tentaient de se réorganiser.

— Je suppose que Matteo disposera tous ses hommes devant la ville pour repousser l’armée ennemie…

— Quelles seront leurs chances ?

— Infimes.

— Pourquoi n’allez-vous pas lui donner votre avis ?

Elle peina à soutenir le regard pénétrant de l’adolescent.

— J’ai un triple handicap : je suis une femme, une petite sœur et une mécrosée. Je ne suis même pas certaine qu’il me juge digne de combattre.

— Personne n’est plus légitime que vous pour diriger les opérations.

— Le gardien de la parole a dit que Matteo était le seul capable d’organiser la défense de la cité et de protéger les populations.

Un sourire effleura les lèvres de Jifar.

— Une vérité se cache souvent sous une autre dans la parole du gardien.

— Que veux-tu dire ?

— Il vous fallait un but pour vous rendre dans les Fonds, dame. Sans l’espoir de revoir votre frère, vous n’auriez pas entrepris la descente, vous

auriez seulement songé à exercer votre vengeance et vous auriez été crucifiée au bout de quelques jours.

— Quel intérêt d'aller chercher Matteo s'il n'est pas le seul rempart contre l'armée qui vient ?

Jifar saisit les mains de son interlocutrice et les pressa avec ferveur.

— Ce n'est pas Matteo que vous êtes allée chercher, dame, mais vous-même. Vous, la servante du drac. Laissez-vous guider par son feu.

Oziel marqua un long silence avant de soupirer, d'une voix trempée dans la tristesse et la colère :

— La mécrose était aussi une vérité cachée…

— Les voies ne sont pas toujours rectilignes, mais la sauvegarde d'Arkane était le seul dessein de la Résurrection.

— Arkane mérite-t-elle d'être sauvée ?

L'adolescent lâcha les mains d'Oziel et se massa les tempes. Ses cheveux blonds avaient poussé, accentuant encore sa ressemblance avec Arjo.

— La ville et son organisation, peut-être pas, les êtres humains qui la peuplent, sans aucun doute.

— Les bagnards ne m'écouteront pas. Comment pourraient-ils obéir à une mécrosée ?

— Vous ne le saurez que si vous essayez. Nous ne sommes pas très loin des Bas, me semble-t-il. Il ne vous reste que peu de temps.

Oziel acquiesça d'un hochement de tête. Le feu se réveillait en elle, comme attisé par les mots de Jifar. Elle laissa s'estomper la douleur des premières morsures, elle accepta la brûlure qui prenait possession d'elle, qui se diffusait dans ses veines, qui réduisait en cendres ses ultimes vestiges de colère, qui la régénérait. Le visage de Celui qui parlait à la pierre lui apparut. Il lui semblait si près d'elle qu'elle tendit machinalement le bras pour le toucher et fut presque déçue de ne rencontrer que du vide.

Sur le palier, les bagnards achevaient de se répartir en bataillons, houspillés par les voix bourrues de Galeb, Filaün et Satorius.

Elle se leva et, suivie de Jifar, longea la paroi en direction de Matteo, qui, juché sur une caisse de bois, suivait les mouvements du regard en donnant des indications de la lame du glaive brandi au-dessus de sa tête.

— Que veux-tu, ma sœur ?

Le ton, l'attitude de son frère la prévinrent qu'elle n'était pas la bienvenue. Deux de ses gardes du corps pointèrent sur elle leurs lances pour la dissuader d'approcher de trop près.

— Tu fais une erreur, mon frère, déclara-t-elle d'une voix ferme.

Il suspendit ses mouvements pour lui jeter un regard ironique.

— Je ne te savais pas devenue experte dans les choses de la guerre.

— Il n'y a plus un seul expert dans la cité. Sinon, nous n'aurions pas été pris au dépourvu par ces conquérants.

— Si le Conseil ne m'avait pas banni, tout cela ne serait pas arrivé.

— Étais-tu coupable, Matteo ?

Il sauta de sa caisse et bouscula l'un de ses gardes du corps pour se planter à moins de deux pas d'Oziel.

— Quelle importance ?

— J'ai besoin de savoir.

— Mon passé ne te regarde pas.

Il la fixa avec cette intensité qui, autrefois, l'aurait contrainte à baisser les yeux. Elle soutint son regard voilé de gris. Il céda en premier, détournant la tête et feignant de superviser les déplacements des bagnards.

— Quelle erreur ? reprit-il.

— Former des bataillons selon les vieux canons de la stratégie arkanienne. Plus nous serons nombreux dans le même endroit, plus il sera facile à l'ennemi de nous anéantir.

L'audace de sa jeune sœur le laissa un moment sans voix.

— Une armée n'a aucune chance sans la discipline, répliqua-t-il sans chercher à masquer son agacement.

— Cette guerre ne ressemblera pas à celles qui sont décrites dans les antiques manuels. Le rapport de force ne nous est pas favorable. Nous devons être imprévisibles, libres, comme tu le disais si bien à propos de votre nudité. La discipline risque de nous empêtrer, de nous alourdir.

— Un problème, Matteo ? intervint Galeb qui attendait quelques pas plus loin la fin de leur conversation.

— Ma sœur prétend que je n'y connais rien en stratégie.

Le géant roux éclata de rire.

— Déesses, je sais pas comment ça se passe dans votre famille, grogna-t-il, mais chez moi, les femmes n'ont pas voix…

— On ne vous demande pas votre avis ! coupa Oziel.

Galeb vint se placer d’un pas lourd à côté de Matteo, les traits crispés par la fureur.

— T’as de la chance d’être sa sœur, morveuse !

— Et toi, tu as de la chance d’être l’ami de mon frère.

Le feu roulait dans les veines d’Oziel. Elle ne ressentait plus aucune douleur, seulement une fantastique énergie. Elle avait l’impression que les flammes jailliraient d’elle sitôt qu’elle entrouvrirait la bouche.

Les yeux entièrement blancs de Galeb se posèrent sur elle avec la férocité d’oiseaux de proie.

— Les hommes pensent que tu leur portes malheur ! Y en a plein qui crèvent d’envie de te…

Un brouhaha l’interrompit, brisant le silence qui était retombé sur le palier. Une sentinelle surgit de la bouche d’entrée de la galerie supérieure et hurla :

— Bousiers !

— Préparez vos hommes, ordonna Matteo à ses trois subordonnés. Les arcs en première ligne, les lances en deuxième, les glaives en troisième.

Une grande confusion, accentuée par le faible éclairage des torches, régna parmi les bagnards, peu coutumiers des manœuvres. Le premier rang des archers n’avait pas eu le temps de se mettre en place que les légionnaires déboulaient au pas de course sur le palier, lances en avant, commandés par un officier au cimier noir. Leur irruption entraîna un mouvement de retraite des bagnards, emportant Galeb, Filaün, Satorius et les gardes du corps de Matteo, abandonnant Oziel et son frère au milieu de l’espace découvert comme des restes de navire rejetés par une décrue brutale.

Le fils aîné du Drac brandit son glaive et rugit :

— En avant, compagnons du bagne !

Oziel le retint par le bras.

— Je m’en occupe.

Il l’écarta d’une violente bourrade, comme horrifié d’avoir été effleuré par une mécrosée, puis s’immobilisa, figé par la stupeur, lorsqu’il aperçut une lueur flamboyante entre les lèvres entrebâillées de sa jeune sœur.

29

RENCONTRES

La colère est un feu,
La rage, un métal fondu,
Le regret, un tas de cendres,
Le remords, une odeur,
Le renoncement, une ombre.

Les Dits de Goatha,
Tradition orale des Dits,
Arkane

La caserne de la légion occupait un vaste espace au centre du quartier des Étais. Les constructions de quatre étages, flanquées de tourelles de gué, formaient un immense carré dont la façade avant s'ornait d'un arc monumental au linteau érodé. De part et d'autre se dressaient des annexes plus basses aux fenêtres et aux portes protégées par d'épaisses grilles.

L'allure de maître Wol était de moins en moins assurée à mesure que le petit groupe s'approchait des bâtiments.

Il était revenu à la forge quelques instants plus tôt essoufflé et en sueur, son torse crayeux couvert de zébrures rouges.

— Si la fille du Drac réussit à libérer les bagnards, ils prendront sûrement la sortie qui aboutit dans la caserne de la légion.

— Autant se jeter dans la gueule du loup, avait grommelé Orik.

Le guerrier avait trompé son impatience en se rasant le crâne à l'aide de l'une des dagues d'Urieth, malgré les protestations de cette dernière qui le préférait avec des cheveux, même courts.

— Vous êtes sûr de votre renseignement ? avait demandé Renn.

— Pas à cent pour cent, mais y a de grandes chances.

— Gibber connaissait pourtant d'autres chemins…

Le forgeron lissa sa barbe poivre et sel. Ses yeux passaient sans cesse de l'un de ses interlocuteurs à l'autre, comme s'il cherchait à mesurer l'impact de ses paroles sur chacun d'eux.

— Un égoutier m'a dit que si les bagnards s'évadaient des Fonds, ils prendraient sûrement pas le risque de s'perdre dans le réseau.

— Combien sont-ils à votre avis ?

— Va savoir. Des milliers, sans doute.

Les traits de maître Wol s'étaient décomposés lorsque Renn lui avait imposé de les accompagner à la caserne de la légion.

— J'ai fait ma part. Vous ne pouvez pas me…

L'apprenti avait balayé ses protestations d'un revers de main.

Bien que le soleil eût entamé sa plongée derrière le socle porteur, il continuait de dispenser une chaleur lourde, étouffante. Le quartier des Étais baignait dans une atmosphère paisible, comme si la proximité de la légion garantissait à ses habitants une tranquillité sans faille. Les attelages se croisaient sans difficulté dans les rues rectilignes et deux fois plus larges que dans le reste des Bas.

Ils traversèrent plusieurs marchés aux étalages colorés sous les arcades ombragées des immeubles aux façades ocre et aux linteaux sculptés. Alors qu'ils s'approchaient de la caserne, ils croisèrent deux patrouilles qui ne leur prêtèrent aucune attention.

Les annexes, une douzaine de chaque côté du bâtiment principal, étaient toutes identiques et séparées les unes des autres par des ruelles perpendiculaires et ombragées où allaient et venaient de nombreux légionnaires.

— Quelle est la bonne ? demanda Orik au forgeron, qui, à en croire son teint blafard, n'en menait pas large.

— Aucune idée…

L'apprenti se concentra sur la fille de ses visions, toute proche de lui maintenant, mais rien d'autre ne vint que le souvenir imprécis d'une silhouette dans l'obscurité d'une galerie.

— Peut-être une piste, fit Urieth.

Elle désignait l'imposante colonne de légionnaires armés de lances et de boucliers qui s'était engouffrée dans une ruelle et se dirigeait vers la porte

grande ouverte de la dépendance située près du coin gauche de l'édifice principal.

— Cette bâtisse ne propose pas d'autre issue, poursuivit-elle. Il faut bien qu'ils aillent quelque part.

— Les Fonds, approuva Orik. Ils semblent pressés. Il y a sans doute du grabuge là-dessous.

Les ululements de trompes et les cris stridents qui retentirent dans la cour intérieure de la caserne semblèrent confirmer leur hypothèse.

— Fichons le camp, beugla maître Wol. Ça va bientôt grouiller de bousiers dans l'coin.

— Ils ne vont pas expédier toutes les légions dans les Fonds, estima le guerrier. Ils n'ont jamais anticipé une évasion à grande échelle du bagne. Sinon, ils auraient pris leurs précautions. À mon avis, ce bataillon n'est destiné qu'à ralentir la progression des mutins, le temps de leur préparer une réception dans les règles.

La cohorte finit de se ruer dans l'annexe. Le tumulte s'amplifiait sans cesse à l'intérieur de la caserne. Les légionnaires en vadrouille désertèrent les ruelles ombragées pour se précipiter vers les quatre portes basses disséminées le long de la longue façade ocre.

— C'est le moment ! souffla Orik.

— Vous n'avez plus besoin de moi, intervint maître Wol. Est-c'que…

Renn congédia d'un geste le forgeron, qui ne se fit pas prier pour déguerpir et disparaître sous les arcades des immeubles proches.

Ils attendirent encore quelques instants avant de se diriger vers la dépendance qui avait avalé la cohorte et dont la porte était restée entrouverte. Six légionnaires seulement à l'intérieur, regroupés autour d'une bouche d'escalier. La pièce, mal éclairée, n'était meublée que de deux bancs rudimentaires. Des anneaux fixés aux murs et des chaînes enroulées indiquaient que l'endroit, imprégné d'une odeur âpre, servait régulièrement de cachot.

— J'entre la première, chuchota Urieth.

— Pas question, protesta Orik.

Elle lui posa l'index sur les lèvres avec un sourire.

— Tu as peur pour moi ?

Il ne répondit pas.

— Rien de mieux qu'une femme pour distraire des soldats, reprit-elle.

Elle retira son doigt et déposa un léger baiser sur la bouche du guerrier avant d'entrer dans la dépendance.

— Qu'est-ce que tu veux ? grogna une voix.

— Je me suis perdue dans les Bas…

— T'as rien à foutre ici !

— Attends, Ilogrenn, s'exclama une autre voix. C'est pas tous les jours qu'une belle femme nous rend visite. Viens un peu par là, toi.

— Tu te balades souvent avec deux dagues ? demanda un troisième.

— Les rues ne sont pas sûres…

— Montre-nous un peu ce que tu caches là-dessous.

— Il n'y a rien de gratuit, mes seigneurs.

— T'as pas trop le choix, ma belle.

D'un mouvement de tête, Orik fit signe à Renn de se tenir prêt. L'apprenti jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier que la ruelle était toujours déserte.

— Nous oblige pas à t'enchaîner !

— Bloque-lui les bras, Ilogrenn !

— Mille déesses, empêche cette salope de prendre ses dagues !

Orik et Renn se ruèrent dans l'annexe. Le temps que les légionnaires se remettent de leur stupeur, deux d'entre eux gisaient sur les dalles, l'un décapité, l'autre éventré par l'espadon du guerrier. Renn ficha la pointe de sa lame entre les omoplates de l'homme qui s'était placé derrière Urieth et lui avait saisi les bras. Urieth se chargea elle-même de celui qui se tenait devant elle, lui plongeant l'une de ses dagues dans la gorge. Les deux derniers tentèrent de prendre leurs jambes à leur cou, mais Orik les coinça contre un mur et les abattit d'un seul et ample mouvement de faux.

— Il était temps, murmura Urieth. Ils devenaient insistants.

Elle s'approcha d'Orik et se hissa sur la pointe des pieds pour lui caresser le crâne.

— Finalement, ça te va bien aussi…

Il l'enlaça par la taille et l'attira contre lui. Renn discerna autant de lumière que d'ombre dans les yeux du guerrier. Comme leur étreinte s'éternisait, il se racla la gorge pour leur rappeler les raisons de leur présence dans ces lieux.

— Allons-y, soupira Orik. Renn s'impatiente.

Ils dévalèrent un escalier de pierre qui descendait en ligne droite dans un premier sous-sol également pourvu d'anneaux et de chaînes métalliques. De la puanteur ambiante, se détachait une odeur de sang séché. Des éclats rouille sur les murs et sur les dalles signalaient qu'ici des hommes avaient été tués ou torturés. Un deuxième escalier, plus étroit et métallique celui-là, disparaissait dans une pénombre que ne parvenaient pas à repousser les flammes mourantes des torches plantées dans leurs supports muraux. Des bruits montaient à présent des entrailles de la terre, un tumulte de bataille dominé par les cliquetis, les ahanements, les hurlements.

Le deuxième escalier donnait sur des galeries larges de deux toises, également éclairées par des torches, qui s'enfonçaient en spirale vers les Fonds. La douceur de leurs pentes leur permettait de progresser vite, presque en courant, sans jamais perdre leur équilibre. Ils tombèrent nez à nez avec deux soldats qui remontaient d'une allure pressée, peut-être des estafettes chargées de renseigner le haut commandement sur le déroulement de la bataille et l'importance des forces adverses.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous autres ? grogna l'un des légionnaires, hors d'haleine.

Comme personne ne leur répondait, ils s'avancèrent, glaive en avant. Deux éclairs gris frappèrent presque simultanément leurs poitrines. Les dagues d'Urieth, lancées avec une vitesse et une précision stupéfiantes, avaient perforé leurs plastrons avec la même facilité qu'elles auraient transpercé un tissu. Elle attendit qu'ils aient cessé de gigoter et de geindre pour récupérer ses armes.

— Fais-moi penser de ne jamais te contrarier, s'exclama Orik.

— Ne t'avise jamais de me contrarier, répliqua-t-elle avec un rire étouffé.

Ils dévalèrent encore une dizaine de galeries de moins en moins larges. Le tumulte s'intensifiait à mesure qu'ils s'approchaient du champ de bataille. Une seule cohorte, même cent fois moins importante que le nombre de ses adversaires, pouvait tenir un long moment le passage dont l'étroitesse facilitait la défense.

Ils débouchèrent sur un premier palier utilisé d'un côté comme arsenal et de l'autre comme prison. Une vingtaine de cellules fermées par des grilles se succédaient jusqu'à la paroi du fond. Renn crut entrevoir des

visages derrière les barreaux, mais la pénombre et leur propre hâte ne lui permirent pas de vérifier sa première impression.

De la bouche de la galerie suivante s'échappaient une âpre odeur de sang et un vacarme assourdissant. Les lueurs des torches révélaient un peu plus bas une mêlée confuse. Les légionnaires des derniers rangs s'affairaient à traîner les cadavres et les blessés hors de l'enchevêtrement pour permettre à la cohorte de reconstituer les lignes, comme un grand corps expulsant ses parties nécrosées. Personne n'avait encore remarqué la présence de trois intrus dans la galerie.

Orik observa un instant la bataille.

— Il y a une trentaine de morts et de blessés. La cohorte comptait à mon avis une centaine de légionnaires. Si elle retient les bagnards trop longtemps, les autres, là-haut, auront tout le temps de se préparer. On doit intervenir.

— Comment ? demanda Urieth.

— En profitant de l'effet de surprise pour créer une brèche.

— À trois ?

— À deux. Renn restera en arrière.

— Pourquoi ? s'insurgea l'apprenti.

— Tu es trop important pour risquer ta vie à la première escarmouche. Si on ne réussit pas à passer, tu remonteras dans les Bas et chercheras une autre solution.

— Quelle solution ? Nous n'avons pas d'autre armée que celle des bagnards.

— Tu es l'enchanteur, tu trouveras.

Orik mit fin à la conversation en brandissant son espadon, les yeux soudain noirs, emplis de colère, comme si la perspective de répandre le sang avait réveillé les entités qui le possédaient.

— Place-toi derrière moi, Urieth.

La jeune femme obtempéra lorsqu'il s'avança vers la cohorte. Renn hésita à se joindre à eux malgré l'injonction du guerrier. Une profonde détresse se substituait peu à peu à sa frustration. Impression désespérante d'être séparé une nouvelle fois de ses deux compagnons, renvoyé à la solitude qui l'avait rongé dans le massif de l'Ostian. Renvoyé, également, à sa propre responsabilité : Urieth et Orik le considéraient comme un enchanteur, un titre qui lui paraissait usurpé sans l'enseignement et la

reconnaissance d’un véritable maître. Il les vit disparaître tous les deux dans la mêlée, se taillant un chemin à coups d’espadon et de dagues. Il lui fut ensuite impossible de discerner quoi que ce soit dans la demi-obscurité. Les légionnaires ne dégageaient plus en tout cas leurs blessés et leurs morts, sans doute parce qu’ils n’en avaient plus le temps. Les cris, les chocs redoublaient de fureur. La cohorte tanguait, semblait sur le point de rompre, comme une porte ébranlée par un bélier, puis elle se resserrait et, bien que de plus en plus mince, continuait de résister. Quelques flèches ricochaient sur le plafond et les parois, mais l’exiguïté de la galerie et la confusion générale interdisaient le recours systématique aux arcs et aux arbalètes.

Une trouée s’ouvrit soudain au milieu des rangs des légionnaires. Des silhouettes claires s’y engouffrèrent et se retrouvèrent rapidement de l’autre côté. Des hommes entièrement nus brandissant leurs glaives avec des grondements rageurs. L’écrasement de la cohorte, cernée, disloquée, ne prit alors pas longtemps. La férocité avec laquelle les bagnards achevèrent leurs adversaires, tranchant têtes et membres, sidéra Renn. Ils pataugèrent bientôt dans une mare de chair et de sang, maculés de taches pourpres comme les vendangeurs des rives piétinant les grappes de raisin à l’intérieur des pressoirs. Il chercha des yeux Orik et Urieth. Ne les voyant pas, il craignit qu’ils n’aient succombé sous les coups des légionnaires, ou bien sous les assauts des mutins croyant qu’ils faisaient partie de la cohorte. Au moment où il s’élançait pour aller aux nouvelles, un géant roux couvert de sang pointa le doigt dans sa direction.

— Il en reste un ! éructa-t-il.

— L’a pas l’air d’un bousier, objecta quelqu’un.

— Ce serait pas la première fois qu’la légion emploie un civil. Occupez-vous de lui, vous autres.

Trois hommes s’élancèrent en direction de l’apprenti, deux armés de lances, l’autre d’un glaive. Renn entrevit, en arrière-plan, une silhouette sombre parmi les bagnards pris de frénésie, crut un temps qu’il s’agissait d’Urieth, puis, après s’être rendu compte qu’elle n’en avait ni l’allure ni la corpulence, sut qu’il contemplait la femme de ses visions et en ressentit une émotion intense, bouleversante, oubliant que trois bagnards se précipitaient vers lui avec l’intention manifeste de le trucider. Le visage d’Oziel n’était pas voilé, mais il ne put en distinguer les détails, et ne perçut que les éclats

de ses yeux, aussi flamboyants que des braises. Il poussa alors, pour attirer son attention, un cri qui fut absorbé par les vociférations.

— Orik ! Urieth ! hurla-t-il encore en s'accompagnant de grands gestes.

Des pensées affolées tourbillonnaient dans son esprit. Il n'avait que peu de chances face aux trois bagnards, des hommes massifs et criblés de cicatrices. Il n'avait pas d'autre choix que de fuir et de se débrouiller ensuite pour retrouver ses compagnons et entrer en contact avec Oziel. Il lança un dernier regard à la mêlée, puis, la mort dans l'âme, pivota sur lui-même et détala dans la galerie en pente. Comme il était plus léger que ses poursuivants, il parvint à les distancer et, aiguillonné par les claquements de leurs pieds sur le sol rocheux, il atteignit le premier escalier, métallique, un bon moment avant eux. Il gravit les marches quatre à quatre sans reprendre son souffle. Un voile sombre lui tombait sur les yeux, les muscles de ses cuisses le brûlaient. Il fut tenté de se débarrasser de son épée, qui l'entravait dans ses mouvements, puis il pensa qu'il en aurait sans doute besoin et décida de la garder. Il traversa sans ralentir le vaste palier où s'alignaient les cachots et s'engagea dans l'escalier de pierre. Il entendait les trois bagnards, qui n'avaient pas cessé la poursuite, souffler et s'encourager en contrebas.

Il redouta à tout moment de tomber sur des soldats dans l'annexe. Il n'en trouva pas d'autres que les six cadavres qu'ils avaient laissés derrière eux. Il traversa la salle et fila dans la ruelle déserte qu'il parcourut jusqu'à ce qu'elle se jette, un arpent plus loin, sur l'esplanade pavée qui faisait face au bâtiment principal de la légion.

Des bruits derrière lui l'informèrent que ses poursuivants venaient à leur tour de déboucher dans le passage. Il trouva étrange que la place, très animée quelques instants plus tôt, fût désormais vide. Il en comprit rapidement la raison lorsqu'il découvrit l'imposant cordon de légionnaires qui bouclait l'esplanade de part en part, ainsi que les machines de guerre réparties derrière les rangées de casques. Les bagnards seraient bientôt pris dans une gigantesque nasse. Il aurait fallu les prévenir, mais ses poursuivants se jetteraient sur lui avant qu'il ait pu ouvrir la bouche. De même, l'apprenti fut effleuré par l'envie de prendre contact avec le légat ou le commandant de la légion, et de leur suggérer de s'unir à cette troupe assoiffée de vengeance qui jaillirait dans quelques instants des entrailles d'Arkane ; il y renonça, conscient qu'il n'aurait aucune chance de les approcher.

Il avisa un groupe de femmes et d'enfants qui, escortés par deux légionnaires, se dirigeaient vers un coin de la place. Les trois bagnards, qui s'étaient immobilisés au sortir de la ruelle, rebroussèrent chemin. Eux pourraient informer leurs congénères de ce qui les attendait dans les Bas. Il se joignit au petit groupe en cours d'évacuation. On ne lui porta aucun intérêt, hormis une femme qui tourna la tête dans sa direction et lui jeta un regard angoissé. Ils franchirent un petit espace ménagé entre deux haies de soldats et contournèrent un scorpion chargé de flèches d'une toise de longueur. Les habitants du quartier quittaient leurs logements pour se rassembler à bonne distance de la bataille.

Renn décida de rester dans les environs afin d'attendre Orik et Urieth, au moins pour savoir ce qu'il était advenu d'eux, la seule façon pour lui d'entretenir l'espoir, de combattre le découragement et la tristesse qui s'instillaient en lui comme un lent venin. Même s'il ne les avait pas repérés après l'anéantissement de la cohorte, il voulait croire qu'ils étaient toujours vivants. Et puis l'occasion lui serait peut-être offerte de rencontrer Oziel du Drac, et il ne prendrait pas le risque de la manquer. Il choisit d'entrer dans une bâtisse en apparence déserte et pourvue de balcons au troisième étage d'où il pourrait suivre la bataille. Les occupants avaient déguerpi avec une telle précipitation que certains avaient laissé leurs portes ouvertes.

Il gravit l'escalier de pierre tournant et entra dans l'un des deux appartements du troisième étage. Il n'y croisa personne. Des restes de repas jonchaient la grande table de bois de la salle à manger. Il fila sur le balcon qui, par-dessus les scorpions et les haies de légionnaires, lui offrait un excellent point de vue sur la place et l'édifice de la légion.

Il se demanda si les bagnards prévenus par ses trois poursuivants attendraient la nuit pour sortir ou essaieraient de remonter par un autre chemin. Il lui semblait désormais impossible qu'Arkane puisse opposer une quelconque défense à l'armée des Conquérants. Dans deux jours, cette dernière n'aurait qu'à achever l'œuvre entreprise par les légionnaires, comme on cueille un fruit mûr. La résistance s'organiserait sans doute dans les niveaux supérieurs, mais les Bas étaient condamnés. La population fuyant l'affrontement entre légion et bagnards serait engloutie par la vague meurtrière qui s'apprêtait à déferler sur la cité.

Une voix retentit derrière lui, le tirant brutalement de ses réflexions.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

30

LE PIÈGE

Quel est le véritable protecteur d'Arkane ?
Le Conseil des Sept ? Je ne le crois pas. La légion ? Je ne le crois pas. Les déesses du fleuve ? Je ne le crois pas. Je crois, et ne suis pas le seul à le croire, que le véritable protecteur d'Arkane est Arkane elle-même, par conséquent l'esprit qui l'a conçue et les hommes qui l'ont construite. Ses murailles plus hautes que les montagnes du massif de l'Ostian, ses labyrinthes, infranchissables sans l'aide d'un torcheron, ses différents niveaux à la fois autonomes et reliés aux autres en font une place forte, en principe, inexpugnable. En principe seulement : il faudrait un concours de circonstances exceptionnelles pour que la cité tombe sous les assauts de conquérants. Une décadence des élites, l'influence d'agents extérieurs infiltrés, une corruption généralisée, une trahison de la Guilde des Torcherons, une désorganisation des légions, un ennemi déterminé et puissant, ces conjonctures réunies entraîneraient probablement la chute retentissante d'Arkane. Cela n'arrivera jamais, me rétorqueront certains. À ceux-là je dirai que la lune occulte parfois le soleil, que la neige tombe parfois en plein été. Il n'y a jamais de certitude. Et j'en tire la conclusion qu'Arkane tombera un jour, car il n'est aucun royaume, aucune cité, aucune civilisation invincible.

Journal d'un explorateur vertical,
Bibliothèque privée de la maison de l'Ours,
Arkane

Oziel se demandait si Galeb ne jouait pas un double jeu au profit de la légation des Bas : il avait lancé l'assaut sur la cohorte sans lui laisser le temps d'utiliser le feu du drac, occasionnant ainsi une perte inutile de vies et de temps, puis le même Galeb avait ordonné à trois bagnards de pourchasser Celui qui parlait à la pierre, le prenant sans doute pour un ennemi. Elle avait reconnu le garçon de ses visions malgré l'obscurité, elle avait entendu son cri et hurlé à son tour au géant roux de rappeler ses hommes, mais ce dernier ne l'avait pas entendue – ou avait feint de ne pas l'entendre. Elle s'en était ouverte à Matteo, qui l'avait rembarrée avec brutalité. Il ne tolérait pas qu'on doutât de la loyauté de l'homme qui le secondait depuis plus de six ans et qui, s'il était vraiment un agent de la légation, l'aurait tué depuis bien longtemps. Puis, recouvrant tout à coup son calme, il lui avait demandé si elle avait compté se servir contre les légionnaires du feu qu'il avait entrevu entre ses lèvres.

— Quel feu ?

— Il m'avait semblé…

Il avait écarté la question d'un revers de main. Une petite voix avait dissuadé Oziel de lui révéler qu'elle portait le feu du drac, pas maintenant en tout cas. La divulgation de son secret ne la servirait pas, pire même, lui vaudrait un surcroît d'animosité qui ferait planer sur elle un danger constant. Les hommes comme Galeb, qui la regardaient déjà comme une maudite, la considéreraient également comme une sorcière et sauteraient sur le moindre prétexte pour l'étriper. Matteo ne la protégerait pas cette fois, il en était conscient sans doute, raison pour laquelle il n'avait pas cherché à creuser le sujet.

La bataille contre la cohorte, nettement inférieure en nombre pourtant, aurait pu s'éterniser sans l'intervention du grand guerrier au crâne rasé et de sa compagne, une jeune femme brune aux yeux de louve qui maniait les dagues avec une dextérité et une efficacité étonnantes. Ils avaient effectué une percée au milieu des légionnaires et permis aux bagnards de prendre un avantage définitif. Le guerrier évoquait une tempête en action, son énorme espadon frappant sans cesse de taille et d'estoc avec une précision implacable et une rapidité inouïe. Il n'avait pratiquement pas besoin de parer, fauchant ses adversaires avant qu'ils aient levé le bras et, même s'ils

en trouvaient le temps, ses déplacements incessants, imprévisibles, ne leur laissaient aucune chance de le toucher.

Oziel l'avait aperçu dans ses visions en compagnie de Celui qui parle à la pierre : elle se souvenait d'eux dans une chambre emplie de pénombre dont des hommes malintentionnés tentaient d'ouvrir la porte, puis enchaînés au milieu d'une colonne de légionnaires commandée par un questeur. Ni le guerrier ni la jeune femme n'avaient été blessés. Le sang qui maculait leurs visages et leurs vêtements ne leur appartenait pas. Lorsque Matteo les avait remerciés pour leur intervention providentielle, ils s'étaient inquiétés de leur jeune protégé qui les attendait plus loin dans la galerie et qui avait disparu à l'issue des combats. Galeb, qui se tenait tout près, n'avait pas répondu. Le guerrier avait consulté la jeune femme du regard, qui s'était figée, les yeux clos, comme pour adresser une prière aux déesses du fleuve – ou à ses propres dieux. Elle avait ensuite murmuré quelques mots à l'oreille de son compagnon, qui avait hoché la tête avec un soulagement manifeste.

Les trois hommes de Galeb étaient revenus à cet instant. Essoufflés, paniqués, ils avaient rapporté ce qu'ils avaient entrevu plus haut : la légion déployée tout autour de la grande place, les machines de guerre, le piège qui les attendait…

Matteo et ses seconds hésitaient sur la conduite à suivre. Fallait-il continuer la remontée ? Attendre la nuit ? Essayer de trouver une autre issue ? Comme le guerrier et sa compagne étaient tenus à l'écart du conciliabule et qu'elle-même n'était pas conviée à y participer, Oziel s'approcha d'eux, accompagnée de Jifar. Ils l'observèrent quelques instants, mais, contrairement aux autres, ne semblèrent pas incommodés par sa maladie.

— Vous êtes Oziel du Drac ? demanda la jeune femme.

— Vous me connaissez ?

— C'est vous que nous cherchions. Je suis Urieth, et voici Orik. On ne nous avait pas dit que vous étiez atteinte de la mécrose.

— Qu'est-ce que ça change ?

Oziel n'avait pas réussi à contenir son agressivité, même si elle ne décelait aucune malveillance dans les yeux de ses interlocuteurs. Le feu continuait de brûler en elle, elle ne devait pas se laisser emporter par ses émotions.

— Rien, répondit Urieth. Selon Renn, vous…

— Qui ?

— Renn, le garçon qui était avec nous et qui a disparu.

— Celui qui parle à la pierre ?

Urieth marqua sa surprise d'un haussement de sourcils.

— Comment le savez-vous ?

— Je… j'ai eu une vision.

— Il dit que vous avez un rôle essentiel à jouer dans les jours à venir.

— Je pensais que…

Un éclat de voix interrompit Oziel. La discussion prenait une tournure musclée entre Matteo et ses subordonnés.

— Il n'a pas disparu, reprit-elle. C'est Galeb qui a lancé ses hommes sur lui, les trois qui sont revenus.

— Pourquoi ? intervint Orik.

— Il l'a pris pour un ennemi. Ou il avait des consignes.

— Il leur a échappé en tout cas, affirma Urieth.

— Comment pouvez-vous en être sûre ?

Les yeux or de son interlocutrice se fichèrent dans ceux d'Oziel.

— Vous avez des visions, et nous, les sœurs de la Congrégation de Mère, communiquons par la pensée.

— Ma mère, dame Albae, m'en avait parlé. Elle était l'une des rares à croire que la Congrégation n'était pas une légende.

— Renn nous attend dans les Bas. Il confirme les dires des trois qui le poursuivaient. Le quartier de la légion est entièrement bouclé.

Oziel poussa un soupir bruyant où s'enchevêtraient colère et tristesse.

— Le véritable ennemi sera après-demain à nos portes, murmura-t-elle. Et nous allons gaspiller une grande partie de nos forces.

— Je trouve étrange qu'une cité comme Arkane n'ait pas encore été informée du danger qui la menace, intervint Orik. D'en haut, on doit voir le fleuve de très loin, et une flotte d'une telle importance ne peut pas passer inaperçue.

— L'influence des pétrocles. Ils contrôlent le Conseil des Sept, le réseau de renseignements, les oiseaux messagers et sans doute les vigiles des postes de guet.

— Nous en avons croisé un dans les Bas, à la tête d'un bataillon chargé de nous arrêter.

— Ils ont tenté de m’empêcher de gagner les Fonds et de contacter mon frère.

Oziel pointa l’index sur son visage.

— Sans la mécrose, je ne leur aurais pas échappé.

— Vous voulez dire…

— Mon ordre lui a inoculé la maladie dans les Hauts, précisa Jifar. Nous pensions qu’il n’y avait pas d’autre façon pour elle de déjouer les contrôles et le flair des foueurs.

— Quel ordre ? demanda Urieth.

— La Résurrection.

Plus loin, l’échange s’envenimait entre les bagnards, les uns voulant absolument atteindre les Bas le plus rapidement possible, les autres estimant qu’il valait mieux attendre la nuit, d’autres encore affirmant qu’ils devaient retourner dans les Fonds pour attirer les légions sur un terrain qu’ils connaissaient bien.

— Nous perdons du temps, soupira Oziel.

Orik remisa son espadon dans son fourreau après en avoir essuyé la lame sur un pan d’étoffe.

— Que feriez-vous à leur place ?

— Je laisserais aux légions le moins de temps possible pour s’organiser, répondit Oziel sans hésiter. Elles sont fortes de leurs habitudes, elles n’aiment pas l’incertitude.

Le guerrier l’approuva d’un hochement de tête.

— Si elles se tiennent autour de la place, c’est qu’elles ont déserté leur caserne, en grande partie du moins, renchérit-il. Si nous nous emparions des bâtiments, nous serions provisoirement à l’abri, nous aurions la nuit devant nous, la possibilité de contacter le commandement de la légion et de le convaincre de préparer la défense d’Arkane.

— Comment les convaincre, eux ? lança Urieth en désignant Matteo et ses vis-à-vis.

— Je m’en charge, proposa Oziel.

Les bagnards qui vociféraient autour de Matteo la fixèrent avec une agressivité mêlée de crainte lorsqu’elle s’approcha d’eux, accompagnée de Jifar, Urieth et Orik.

— Qu’est-ce que tu veux, toi ? grogna Galeb.

— Nous perdons du temps, répondit-elle.

Elle eut l’impression que le feu couvait dans chacun des mots qui jaillissaient de sa bouche.

— Fichez le camp, toi et tes larbins !

— Sans ces larbins, comme tu dis, vous seriez encore en train de vous battre, rétorqua Oziel. Pourquoi as-tu déclenché l’offensive sans en avoir reçu l’ordre de Matteo ?

Le géant roux s’avança vers elle d’une allure menaçante. Orik tira son espadon et se positionna à côté de la jeune femme. Galeb arracha une lance des mains de l’un des bagnards et la pointa sur la poitrine du guerrier.

— Recule, ça te regarde pas ! glapit-il.

Oziel chercha un appui dans le regard de son frère, mais il ne réagit pas, comme si la querelle ne le concernait pas, ou qu’il en attendait l’issue pour se prononcer.

— C’est à toi de reculer, Galeb, fit-elle d’une voix forte. Tu n’as pas l’ombre d’une chance.

Le géant roux ricana et donna un petit coup de lance vers l’avant, s’arrêtant à moins de deux pouces de la gorge d’Orik, qui n’esquissa aucun geste.

— Contre lui ?

— Contre moi.

Les yeux de Galeb s’arrondirent de stupeur, puis il éclata de rire.

— C’est pas avec ta misérable dague que…

— Qui te parle de dague ?

Dans la lumière dansante des torches, les traits d’Oziel s’étaient tout à coup tendus. Seules les respirations troublaient désormais le silence retombé sur la galerie.

— Si tu dégages pas tout de suite, je t’embroche, sœur de Matteo ou pas, gronda Galeb.

Elle attendit une intervention de Matteo, qui ne broncha pas. Elle comprit que son absence de réaction était une forme de provocation, une façon de la contraindre à se dévoiler. Le géant roux piqua une première fois la lance sur le ventre d’Oziel, qui se déplaça d’un pas pour éviter la redoutable pointe. Orik voulut s’interposer, elle l’en empêcha en lui barrant le passage de son bras. Galeb porta une deuxième attaque, plus franche. Elle l’esquiva d’un saut sur le côté, puis s’éloigna des autres d’une dizaine de pas, serrant les dents pour contenir le feu qui grondait dans sa gorge. Il

frappa encore, la manqua de nouveau, poussa un rugissement de dépit, fondit sur elle comme un ours furieux, la lance brandie. Elle buta sur une pierre, perdit l'équilibre, tomba sur le dos, évita le fer d'une roulade désespérée, se redressa avant que Galeb, emporté par son élan, ait eu le temps de se retourner. Elle comprit qu'il ne renoncerait pas et accepta d'entrouvrir les lèvres. Une boule incandescente jaillit d'elle, éclaboussant la galerie de lumière. Le feu atteignit le bagnard à la tête et embrasa instantanément sa chevelure. Il lâcha la lance pour tenter d'étouffer les flammes grésillantes, mais elles lui dévoraient déjà le front, les joues, le nez, le menton, s'enroulaient autour de son cou, descendaient le long de sa poitrine, de son abdomen, le transformaient en torche vivante, hurlante, gesticulante, titubante. Il s'effondra, corps noirci, crevassé, et cessa de gémir.

Le feu se retira aussitôt au plus profond d'Oziel. Son fredonnement lointain, à peine perceptible, semblait incompatible avec la formidable puissance qu'il venait de déployer quelques instants plus tôt. Sans l'âpre odeur de chair grillée qui flottait dans la galerie et le corps calciné de Galeb, elle aurait pu douter de son intervention.

Le silence stupéfait retombé sur les lieux absorbait les murmures des bagnards qui n'avaient rien vu d'autre que l'éphémère éclat du feu ; ce fut Urieth qui le rompit.

— Je comprends pourquoi Renn tenait tant à vous rencontrer…

— Elle est doublement maudite ! cracha Satorius. Mécrosée et sorcière. Tuons-la avant qu'elle nous réduise tous en cendres.

Des chuchotements, dans lesquels Oziel ne décela pas d'animosité, ponctuèrent les mots du nabot. Sortant de son hébétude, comme s'il se réveillait d'un long sommeil, Matteo tendit le bras en direction de sa sœur.

— Personne ne la touchera, déclara-t-il d'une voix forte.

— Pourquoi ça ? éructa Satorius.

— Parce que, à partir de cet instant, c'est elle qui commande.

— T'as perdu la tête ! Comment une femme qui n'a jamais vécu dans le bagne pourrait nous commander ?

Matteo toisa le nabot avec froideur avant de répondre :

— Le drac est le compagnon d'une déesse du fleuve, et elle porte son feu.

— Me dis pas que tu crois à toutes ces conneries !

— Tu l’as pourtant vue cracher des flammes.

Satorius pointa un index rageur sur Oziel.

— Seule une sorcière peut faire un truc pareil. Demande donc aux hommes s’ils accepteraient d’être dirigés par une foutue sorcière.

— Avec le feu du drac, nous aurons une chance de nous en sortir.

— Tu défends ta famille, Matteo du Drac, pas tes compagnons de bagne. Demandons aux autres.

D’un clignement de paupières, Oziel indiqua à son frère qu’elle acceptait la proposition du nabot. Matteo se jucha sur la caisse en bois et réclama le silence d’un mouvement de main.

— Compagnons, une légende des Hauts affirme que celui qui rencontre l’animal symbole de sa famille a accompli un chemin que nul autre ne peut parcourir, et que ce chemin conduit à la gloire et à la sagesse. Le drac a fait don du feu à ma jeune sœur Oziel. Elle prend à cet instant le commandement de notre troupe. Elle nous guidera sur la voie qui mène à la victoire et au renouvellement.

Il marqua une pause. Les éclats de sa voix se répercutaient en échos décroissants le long de la galerie.

— Compagnons, reprit-il, acceptez-vous de placer votre confiance en elle et d’exécuter tous ses ordres ?

Il n’y eut que des réactions parcimonieuses, comme si les bagnards, encore sur le coup de la stupeur, n’avaient pas repris leurs esprits. En outre, une grande partie d’entre eux, entassés au fond de la galerie ou coincés dans les passages suivants, n’avaient pas vu le feu dévorer Galeb, ni entendu les échanges qui s’étaient ensuivis.

— Moi, j’dis qu’on va pas obéir à une foutue sorcière mécrosée ! tonna Satorius. Cette femme, c’est la porte du malheur. Elle a déjà tué Galeb. J’dis aussi que si Matteo continue à protéger sa sœur, alors on doit se choisir un autre chef !

Des exclamations éparses saluèrent le discours du nabot. Visiblement déçu par le manque d’enthousiasme de ceux qu’il croyait acquis à sa cause, il fonça sur Oziel, le glaive tendu devant lui. Le feu ne se manifesta pas. Elle n’avait que sa dague à lui opposer, et Satorius avait beau être petit et contrefait, c’était un redoutable combattant, elle l’avait vu à l’œuvre contre les légionnaires. Elle n’eut pas besoin de l’affronter. Orik s’en chargea avec son efficacité coutumière. Une parade puissante pour écarter le fer du

bagnard et le déséquilibrer, une frappe d'estoc pour lui plonger sa lame au travers de la poitrine. Le nabot roula sur le sol et percuta violemment le bas de la paroi, où il se vida de son sang.

Matteo descendit de la caisse et s'avança vers sa sœur.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Celui qui ne veut pas entendre a besoin de preuves, pas de mots.

— Je suis désolé de ne pas t'avoir accueillie comme tu le méritais.

— Tu te souvenais d'une petite sœur espiègle, pas d'une femme mécrosée.

Il s'agenouilla pour poser son glaive aux pieds d'Oziel.

— Mon cœur, ma tête et ma lame te sont désormais consacrés. Je n'aurai pas d'autre maître que toi.

Elle s'accroupit pour mettre son visage à hauteur du sien.

— Tu restes à jamais mon grand frère. C'est l'espoir de te retrouver qui m'a permis d'arriver dans les Fonds.

Elle vit les yeux de Matteo s'embuer malgré l'ombre grise voilant leurs iris. Il la saisit par les épaules et, d'une légère pression, l'invita à se relever. Puis il l'étreignit, et elle put enfin poser la tête sur une épaule, ressentir cette tendresse, cette chaleur et cet abandon qui lui avaient tant manqué depuis son départ du domaine du Drac.

Filaün toussota.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Matteo se détacha de sa sœur et ramassa son glaive.

— Tu as une idée ? demanda-t-il à Oziel.

Elle se tourna vers Orik.

— Expliquez-leur ce dont nous avons discuté tout à l'heure.

— Et s'ils avaient abandonné leurs bâtiments pour nous tendre un piège ?

Le murmure de Matteo avait résonné avec une puissance étonnante dans le silence ensevelissant la dépendance.

— Possible, répondit Orik. Je vais jeter un coup d'œil, attendez mon signal.

— Je viens avec toi, fit Urieth.

— Prenez plusieurs hommes avec vous, suggéra Oziel.

Le guerrier déclina la proposition d'un mouvement de tête.

— À deux, nous serons plus rapides, plus efficaces.

De nombreux bagnards s'étaient entassés dans la pièce éclairée par la lumière du soleil couchant qui se glissait par la porte entrouverte. Le reste de la troupe patientait dans les deux escaliers et les galeries inférieures.

Orik et Urieth sortirent de la dépendance, franchirent en quelques foulées la ruelle, puis longèrent le mur de la caserne jusqu'à la première ouverture, que le guerrier enfonça à coups d'épaule. Ils disparurent à l'intérieur du grand bâtiment.

L'attente commença.

— Qu'est-ce qu'on fait s'ils ne reviennent pas ? lança Filaün.

— Nous aviserons, répondit Oziel. Mais ils reviendront.

— Pourquoi les légions nous ont pas directement cueillis ici ?

— Elles choisissent autant que possible leur terrain : elles ont besoin d'espace pour manœuvrer et installer leurs machines. Elles nous ont ouvert le passage pour mieux nous recevoir.

L'impatience grandissait en Oziel de revoir Celui qui parle à la pierre, Renn, avait dit Urieth. Elle s'accompagnait d'une sourde inquiétude : quel regard porterait-il sur elle ? Serait-il rebuté par sa maladie, par son aspect ? Saurait-il voir au-delà des apparences ? Elle ne comprenait pas pourquoi elle accordait une telle importance aux réactions de ce garçon, mais elle ne pouvait combattre l'impression que le reste de sa vie dépendrait entièrement de leur première rencontre, que lui seul était capable de la réconcilier avec elle-même, un espoir fou, insensé, qu'elle persistait à cultiver malgré les incessantes mises en garde de sa raison.

Un cri lacéra le silence du crépuscule. Des bruits de bataille montèrent de la cour intérieure de la caserne.

31

AMIOL

On dit qu’à la mort d’un patriarche,
Les larmes des déesses gonflent le fleuve Odivir,
Mais on n’a jamais observé de débordement,
Après les funérailles d’un patriarche.

Proverbe des Bas,
Arkane

L’aube déposait sur les Hauts sa lumière livide. Aucun nuage ne troublait le ciel d’un bleu pâle parcouru de stries roses. La nuit se retirait en emportant sa fraîcheur, et la tiédeur de l’air annonçait le retour imminent de la canicule. Les allées et les jardins du domaine de l’Orbal étaient encore déserts. Seules quelques silhouettes de jardiniers et de palefreniers se dirigeaient d’une allure encore endormie vers les granges et le potager.

La montée vers les Hauts avait pris une bonne partie de la nuit à l’armée des akchas. Forte de six ou sept mille éléments, elle avait marché une dizaine de pas derrière le couple royal, équipée d’épées de pierre plus ou moins aiguisées, de pics effilés et de masses d’armes aux manches métalliques enrobés de peaux prélevées sur les cadavres. Seule Zekt, une jeune femelle qui, parlant la langue des hommes, servait d’interprète entre Prakala et ses sujets, demeurait aux côtés de Noy et d’Adamanta. Les rihakchas les avaient accompagnés jusqu’à la sortie du dernier gouffre, puis avaient rebroussé chemin pour rejoindre les anciens, les femelles pleines et les kachas qui resteraient dans les Fonds jusqu’à ce que la cité soit nettoyée de ses occupants humains.

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'échelle fixée à la roche qui donnait dans la pièce secrète d'Adamanta, Noy ordonna aux akchas de l'attendre, le temps pour lui d'effectuer une rapide reconnaissance. Adamanta l'accompagna dans les allées du domaine encore endormi.

— Par où comptes-tu commencer ? demanda-t-elle.

Il effleura de la pulpe de l'index l'épée noire passée dans sa ceinture. Il s'était vêtu pour la circonstance de la cape noire et de l'ensemble de cuir offerts la veille par son épouse. Il ne ressentait plus le poids de sa couronne, il la percevait comme une ombre majestueuse sur sa tête, une coiffure d'orgueil.

— Je prévois de prendre d'abord le domaine du Drac. Nous en ferons notre résidence et notre quartier général.

— Je constate que le Drac exerce toujours la même attraction, insinua Adamanta d'une voix acide.

— C'est la raison pour laquelle l'occupation de son ancien domaine frappera les esprits.

— Tu n'as pas peur de brûler dans les flammes crachées par Oziel la putain ?

— Tu ne vas pas me dire que tu donnes du crédit à ce genre de…

— On ne parle plus que de ça dans les Hauts : on l'a vue détruire par le feu une cohorte entière de légionnaires. Tant que nous n'aurons pas contemplé son cadavre, elle restera un danger.

Le nom d'Oziel réveillait des sensations confuses, troublantes, dans l'esprit de Noy. Ils avaient été reliés dans un temps oublié, dans un monde disparu, mais il ne pouvait lui accoler de souvenirs précis, une grande partie de sa mémoire gisant dans un abîme insondable.

— Cette catin ne fera plus fantasmer personne, reprit Adamanta. La mécrose l'a transformée en monstre.

— Un monstre ? Comme ceux que nous nous apprêtons à lancer sur Arkane ?

Elle lui jeta un regard réprobateur, presque méprisant.

— Ils sont le miroir de nos âmes, Prakala, le miroir de tous les Arkaniens. Et les instruments de notre vengeance.

— Nos âmes sont donc si horribles ?

Ils traversèrent le jardin d'agrément, mal entretenu, en direction de la bâtisse principale. Noy respirait avec volupté l'air du matin chargé de

parfums capiteux et d'odeurs animales en provenance des écuries. Le silence pour l'instant caressé par les souffles du vent et le friselis des frondaisons se briserait bientôt et s'enfuirait à jamais. Comme ses souvenirs. Comme le règne humain. Un autre âge commencerait, l'âge des akchas, ou celui des Conquérants qui approchaient. Même s'il était l'un des artisans de la chute de la cité, il ne parvenait toujours pas à croire qu'Arkane était sur le point de s'effondrer. Il y avait encore, enracinée dans son corps, dans son cœur, cette certitude que la glorieuse ville de ses pères ne connaîtrait jamais de fin.

— Adamanta !

La voix avait retenti comme un craillement de cracasse. Le patriarche Amiol surgit d'une allée perpendiculaire et se planta devant eux, drapé dans une cape violette jetée à la hâte sur ses vêtements de nuit. Le vent soulevait ses cheveux épars. Il les fixa tour à tour avec un courroux qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Que nous vaut l'honneur de cette rencontre, mon cher père ? demanda Adamanta d'un ton enjoué.

— L'honneur, grogna Amiol. Ce mot sonne mal dans ta bouche, vous qui jetez sans cesse l'opprobre sur la maison de l'Orbal. Ton époux insulte l'héritier du Corridan devant toutes les familles des Hauts, provoque le Conseil en pleine nuit complètement ivre, et toi, tu négliges complètement les devoirs de ton rang.

— Qu'est-ce qui vous exaspère, mon père ? Que je néglige mes devoirs ou que je délaisse votre couche ?

Amiol resta quelques instants silencieux, le visage creusé, tourmenté.

— L'un de tes devoirs est de satisfaire tes parents, reprit-il d'une voix sourde. Et plus encore ton patriarche.

— Mon patriarche n'est qu'un vieillard répugnant en train de pourrir sur pied, rétorqua Adamanta sans perdre son calme. Vous pensez donc qu'une jeune femme comme moi éprouve du plaisir à toucher une peau plus rugueuse qu'une écorce ? À baiser des lèvres aussi rêches qu'une toile de jute ? À supporter un corps pesant et inerte ? À accueillir en elle la limace visqueuse qui vous sert de vit ? Mon jeune époux me comble et mon devoir est de lui donner des enfants qui régneront un jour sur ce monde.

— Pauvre folle ! rugit Amiol. La ridicule couronne que porte ton crétin de mari ne suffit pas à en faire un roi.

La colère gonflait les veines de ses tempes et de son cou.

— Le destin de vos enfants est de mourir entre ces murs ! écumat-il.

— Ils ne sont pas encore nés.

— Ils ne feront jamais partie de ma lignée. Jamais.

Adamanta le défia du regard avec un petit sourire.

— Vous n'aurez pas besoin de les renier : vous n'êtes pas mon père.

— Insolente ! Je te crucifierai de mes propres mains.

— Vous pensiez donc que dame Elvare vous était fidèle tandis qu'elle vous confiait ses filles ?

Elle désigna Noy d'un mouvement de tête.

— Mon cher époux a été son amant juste avant notre mariage. Vous voyez, vous êtes couronné, vous aussi.

Amiol oscilla, comme sonné par les mots de la jeune femme.

— Les patriarches sont informés sur tout ce qui se passe dans les Hauts, poursuivit-elle, implacable. Étrange que vous n'ayez rien su des frasques de votre épouse.

— Je te ferai rentrer tes mots dans la gorge ! rugit le vieil homme.

— Vous auriez dû vous débarrasser de moi plus tôt, mon seigneur. Quand je n'étais pas encore en âge de me défendre. Vous n'êtes plus en position de force. Mon époux est un véritable roi, et son armée déferlera bientôt sur les Hauts.

Amiol poussa un cri rauque. Des grognements lui répondirent. Trois foueurs au pelage noir et blanc, des bêtes puissantes aux crocs impressionnants, surgirent dans l'allée et vinrent se presser contre leur maître.

— Qui est en position de force maintenant ? Il suffit que je leur en donne l'ordre pour vous déchiqueter, toi et ton prétendu roi. Ils ne laisseront rien de vous, pas même un souvenir.

Noy tira l'épée d'Harana. Il regretta de ne pas disposer d'une masse d'armes, puis il fut envahi d'une énergie phénoménale, une énergie qui semblait provenir de temps oubliés, et il comprit que l'arme du premier Prakala lui transmettait sa puissance. Il se plaça devant Adamanta. Les yeux des fauves flamboyèrent, leurs babines se retroussèrent, leurs griffes labourèrent furieusement les cailloux de l'allée.

— Tu viens de signer ton arrêt de mort, pauvre fou, ricana Amiol.

Il donna le signal de l'attaque d'un claquement de langue. Campé sur ses jambes, Noy élargit son champ de vision pour ne perdre aucun des mouvements des trois foueurs. Il se sentait étrangement calme, à la fois dans son corps et hors de son corps. Il percevait la respiration sereine d'Adamanta derrière lui et celle, précipitée, d'Amiol devant lui. Le premier fauve lui sauta à la gorge. Il le faucha d'un coup fulgurant au flanc, frappa au poitrail, dans le même mouvement, le deuxième qui tentait de lui happer la jambe, puis piqua sa lame sur le troisième un peu en retrait des deux autres et la lui enfonça dans la gueule. Le premier foueur, blessé, tenta de revenir à la charge, mais, affaibli, il s'offrit comme un agneau à l'épée noire qui s'abattit sur son cou. La facilité avec laquelle Noy lui trancha la tête l'étonna, lui qui avait éprouvé tant de difficultés à décapiter Carbya lors de son couronnement. L'arme d'Harana semblait maintenant gorgée de vie, comme nourrie du sang des fauves, qui gisaient tous les trois sur les cailloux blancs.

— Vous parliez de position de force, mon seigneur, persifla Adamanta.

Elle contourna Noy pour s'avancer vers le patriarche.

— Pourquoi n'appelez-vous pas vos soldats ? reprit-elle. Ah, vos soldats sont sous-payés, mal nourris, peu fidèles eux aussi. Il leur faudrait du temps et des promesses de votre part pour oublier votre pingrerie, se rassembler et consentir à vous protéger.

Sa main disparut à l'intérieur de sa robe et en ressortit avec une dague.

— Qui vous viendra désormais en aide, mon seigneur ?

— Ne lève pas la main sur ton père, catin ! siffla Amiol.

— Je vous l'ai déjà dit : vous n'êtes pas mon père. Je suis chargée d'appliquer la sentence prononcée depuis longtemps contre les patriarches d'Arkane. Tu mourras au milieu de tes foueurs, comme un foueur.

Elle détendit le bras et lui cingla la gorge d'un mouvement circulaire aussi rapide que précis. Il voulut protester, se rendit compte que du sang jaillissait de son cou profondément entaillé, n'eut pas le réflexe ni la force de tenter de juguler l'hémorragie, fit quelques pas vacillants dans l'allée et s'effondra au pied d'un chêne à feuilles mauves.

Adamanta regarda le patriarche de l'Orbal se vider de son sang avant d'essuyer la lame de sa dague sur ses lèvres.

— Il n'est que le premier sur la liste, murmura-t-elle.

Noy la rejoignit et l’embrassa dans le cou. Elle se retourna et captura sa bouche avec une telle précipitation que leurs dents s’entrechoquèrent. Leur baiser avait le goût doucereux du sang et celui, exaltant, de la mort. Il remonta sa robe, baissa ses propres braies et la prit debout, d’un puissant coup de reins, contre le tronc du chêne. Leur jouissance déferla avec une soudaineté et une violence qui les laissèrent hébétés sous les frondaisons frissonnantes.

Elle lui caressa la joue du dos de la main.

— Va chercher ton armée, mon roi, répands le feu et le sang dans les Hauts.

— Tu ne m’accompagnes pas ?

— C’est ton rôle, Prakala.

— Rejoins-moi ce soir au domaine du Drac.

— J’y serai.

— Que feras-tu, en attendant ?

— Je m’assurerai que tout se déroule selon nos prévisions.

Elle l’embrassa de nouveau, lui mordant la lèvre inférieure jusqu’au sang, puis elle se détourna et, sans un regard pour le cadavre d’Amiol, fila en direction de l’entrée principale de la demeure.

Aucune agitation ne troublait le domaine du Drac. Guidés par Noy, les akchas franchirent sans encombre la porte monumentale restée ouverte et se répandirent dans le parc à l’abandon. Ils n’avaient pas rencontré beaucoup de monde dans les rues et sur les places entre l’Orbal et le Drac. Les rares hommes et femmes qui avaient eu la mauvaise fortune de croiser leur route avaient fini égorgés, éventrés, et partiellement dévorés. Leurs cris et les craquements de leurs os avaient tapissé le silence matinal d’éclats funèbres.

Hormis ces épisodes macabres, la troupe des akchas progressait avec une discrétion étonnante, comme écrasée par le poids de l’histoire. C’était à eux qu’il revenait de briser la malédiction, de rendre à leur peuple les territoires dont leurs lointains ancêtres avaient été spoliés, de libérer Harana de la pierre qui l’emprisonnait. Certains semblaient incommodés par la clarté du jour naissant, eux qui n’avaient pas connu d’autre lumière que la pénombre des profondeurs de la terre. D’autres peinaient visiblement à maîtriser leur équilibre et leurs mouvements, enivrés par l’air des hauteurs.

Noy admira de nouveau l'élégance discrète des constructions, l'harmonie des jardins, des massifs fleuris et des bassins. De vagues souvenirs lui revenaient de soirées festives dans l'air alangui et parfumé de la saison chaude. Un visage au milieu des fleurs, des feuilles et des habits de cérémonie. Une jeune fille entourée d'une nuée de papillons surexcités, une corolle rouge cernée par l'orangé de l'Aigle, le jaune du Dauphin, le vert du Loup, le bleu du Corridan, l'indigo de l'Ours… Seul manquait le violet de l'Orbal qui, pour ternir encore une réputation en berne, n'était représenté par aucun héritier mâle. Oziel, la perle pourpre des Hauts, convoitée par tout ce que les familles régnantes comptaient de soupirants attirés à la fois par sa beauté et le prestige du Drac. Comme les autres, Noy était tombé amoureux d'elle. Elle n'en avait jamais rien su. Elle n'en saurait jamais rien. Elle se terrait quelque part dans les niveaux inférieurs, traquée, tombée en disgrâce aussi bas qu'elle avait été portée au pinacle, défigurée par la mécrose.

Les akchas s'étaient disséminés dans les allées pavées de galets blancs et rouges, fascinés par la splendeur du domaine pourtant à l'abandon.

Suivi de Zekt, Noy se dirigea vers le perron principal et gravit l'escalier. À cet instant, la porte s'ouvrit et livra passage à trois adolescents qui, à en croire leurs mines chiffonnées, leurs vêtements froissés et leurs allures flageolantes, sortaient d'une nuit agitée. Le premier portait la tenue traditionnelle de l'Aigle, le deuxième du Loup et le dernier de l'Ours. Ils ne réagirent pas immédiatement lorsque leurs regards encore atones se posèrent sur Noy et son accompagnatrice.

— Il y a bal masqué aujourd'hui ? bafouilla l'un d'eux.

Les deux autres répondirent l'un d'une éructation et l'autre d'un ricanement. Ils empestaient le vin et la bile. Puis leurs yeux s'agrandirent démesurément lorsqu'ils aperçurent la multitude des akchas répartie dans le parc.

— Que sont ces… ces…

La vitesse à laquelle ils dégrisèrent divertit Noy, qui pointa sur eux son épée noire.

— Y a-t-il encore du monde à l'intérieur ?

— Qui… qui êtes-vous ? demanda l'héritier de l'Aigle.

— Prakala. Mon peuple vient reprendre ce qui lui appartient.

Les sourcils de son interlocuteur se froncèrent.

— Je vous ai déjà vu quelque part…

— Y a-t-il encore du monde à l'intérieur ? insista Noy d'un ton impatient.

— Vous êtes du Corridan…

Le fils de l'Aigle glissa la main sous sa tunique et la ressortit armée d'une serre. Noy lui abattit son épée sur l'épaule sans lui laisser le temps de s'en servir. La lame noire brisa la clavicule et se ficha profondément dans la chair de l'adolescent, qui poussa un gémissement et s'effondra.

— Y a-t-il du monde à l'intérieur ?

— Ils sont une vingtaine, répondit précipitamment le rejeton de l'Ours. On ne faisait pas de mal. Le domaine est vide.

— Courez dire aux vôtres et à la population des Bas qu'il est de nouveau occupé. Zekt, dis aux autres de les laisser passer.

L'akcha cracha une suite de sons gutturaux qui, autant que son apparence, soufflèrent sur la frayeur des deux garçons.

— Pourquoi les épargnes-tu, Prakala ? s'étonna-t-elle.

— Pour qu'ils aillent répandre la nouvelle que les akchas sont de retour et vont nettoyer Arkane de sa population corrompue.

Il prit conscience que ses mots étaient autant destinés à semer la panique chez les Arkaniens qu'à leur offrir un sursis, une petite chance de s'en sortir. Un sentiment surgi de son abîme intérieur lui interdisait de tuer les hommes de sang-froid. Les gémissements à fendre l'âme du fils de l'Aigle qui se tortillait sur les dalles de pierre blanche, le bras à moitié détaché de son épaule, soulevaient en lui d'étranges émotions, des remords presque, qui estompaient la formidable sensation de puissance transmise par l'épée d'Harana. Il fallait tous les tuer pourtant, ainsi le voulait son destin de Prakala.

Les adolescents hésitaient. Fendre cette terrible foule, affronter ces milliers d'yeux étincelants, ces crocs recourbés, ces griffes effilées, ces masses d'armes, ces piques grossièrement taillées, tenait du cauchemar. Puis, comprenant qu'ils n'avaient pas le choix, ils dévalèrent l'escalier du perron et filèrent à toutes jambes en direction de l'entrée principale du domaine en évitant de frôler les akchas qui s'écartaient devant eux.

Noy fit signe à ses soldats de le rejoindre sur le perron avant d'entrer dans la demeure. Il ne vit personne dans le grand hall d'entrée lorsqu'il poussa la porte. Des meubles renversés, des taches de sang séché et des

traces diverses indiquaient qu'on s'était battu dans les lieux. Les akchas contemplaient l'intérieur de la bâtisse avec des mines ébahies. Ayant toujours vécu dans les grottes, ils découvraient avec étonnement les habitations humaines, les sols colorés, les murs lisses, les angles, les boiseries, les escaliers tournants, les colonnes aux pieds et chapiteaux sculptés, les lustres dorés, les différents ornements.

Ils surprirent, dans plusieurs chambres du rez-de-chaussée, des jeunes gens de famille vautrés dans les lits avec des femmes au maquillage outrancier qui provenaient probablement de maisons closes des niveaux inférieurs. Pas seulement des femmes, d'ailleurs, mais aussi des hommes qui portaient les colliers des marchands de chair humaine des Bas. Réveillés par l'irruption des démons des profondeurs, les fêtards n'eurent pas le temps de reprendre leurs esprits. Les intrus fondirent sur eux, les étripèrent, burent leur sang et dévorèrent leurs viscères. Ceux qui eurent la présence d'esprit de sauter par les fenêtres furent accueillis à l'extérieur par des envahisseurs tout aussi implacables, aussi affamés, aussi assoiffés. Des cris résonnèrent, peu nombreux : pris au dépourvu par la soudaineté de l'attaque et la férocité des akchas, les jeunes gens rassemblés dans le domaine du Drac furent massacrés sans pouvoir réagir ni même comprendre ce qui leur arrivait. Le bâtiment fut fouillé de fond en comble, tout être humain dévoré, tout reste de vin et de nourriture englouti.

Noy ordonna à ses sujets de préserver les objets précieux qui avaient échappé aux premiers pillages : sculptures, tableaux, vases, vaisselle, vêtements, afin de conférer un minimum de solennité à la nouvelle demeure de leur roi. Il choisit pour accueillir sa reine une vaste chambre meublée d'un grand lit à baldaquin, ornée de fresques peintes et de tapis en bon état, puis il décida d'installer son trône, un confortable canapé au tissu moiré, sur une estrade dressée au milieu de la réception principale.

Quand il estima son nouveau palais acceptable, il rassembla son peuple dans le parc et, debout sur la rambarde de pierre du perron, il déclara, d'une voix forte :

— Akchas, maintenant que nous avons établi notre camp de base, nous partons à la conquête des Hauts d'Arkane. Me suivrez-vous ?

Après la traduction de Zekt, une clameur vibrante s'éleva dans l'air déjà chaud du matin.

Noy les regarda brandir leurs armes, sauter sur place en poussant de grands cris. Sa gorge se noua tout à coup et des larmes lui vinrent aux yeux. Rien ne l’empêcherait désormais de commettre l’irréparable.

32

ALBORR

Sois légionnaire, mon fils,
Tu connaîtras honneur et gloire,
Sois légionnaire, mon fils,
Tu accompliras ton devoir,
Sois légionnaire, mon fils,
Tu serviras les puissants,
Sois légionnaire, mon fils,
Tu tueras des innocents,
Sois légionnaire, mon fils,
Tu auras de nombreux frères,
Sois légionnaire, mon fils,
Tu feras la fierté de ton père,
Sois légionnaire, mon fils,
Tu feras le malheur de ta mère,
Sois légionnaire, mon fils,
Tu seras célébré par des pairs,
Sois légionnaire, mon fils,
Ta vie sera à jamais chiche,
Sois légionnaire, mon fils,
Jamais tu ne seras riche.

Chanson du légionnaire,
Arkane

La nuit était restée silencieuse, seulement troublée par un brouhaha prolongé en provenance de la caserne de la légion. La clarté de l'aube dévoilait une place toujours vide, les cordons de soldats et les machines de guerre toujours en place. Les habitants évacués n'étaient pas revenus dans leurs logements, et le quartier, d'ordinaire agité au lever du jour, baignait dans une paix insolite.

— Les bagnards ont pris la caserne à mon avis, avait commenté Alborr. Une bonne stratégie. Les murs les protègent et leur donnent un peu de temps pour s'organiser.

Le vieil homme et Renn n'avaient presque pas dormi de la nuit, installés sur le balcon du troisième étage. Les périodes d'assoupissement de l'apprenti, trop courtes, ne l'avaient pas régénéré. Les communications avec Urieth s'étaient interrompues et, s'il s'en était inquiété au début, il avait rapidement supposé qu'Orik et elle dormaient, ou qu'ils n'avaient pour l'instant rien d'important à lui dire.

Alborr affirmait avoir passé les quatre-vingts ans, mais, n'étaient-ce ses rides profondes, ses cheveux blancs et son cou décharné, on aurait pu le prendre pour un homme en pleine force de l'âge. Son regard sans cesse en mouvement dénotait une grande vivacité d'esprit. De même, sa gestuelle à la fois énergique et précise révélait une vitalité peu commune. Il était revenu sur ses pas pendant que son épouse, ses filles et ses petits-enfants étaient conduits dans un endroit plus sûr. Lui, l'ancien légionnaire, ne voulait surtout pas manquer un affrontement entre la légion des Bas et une armée forte de plusieurs milliers d'hommes. Depuis sa naissance, jamais une bataille digne de ce nom ne s'était déroulée dans l'enceinte d'Arkane. Il n'avait pas paru dérangé par la présence de Renn dans son appartement. L'apprenti l'avait justifiée par le point de vue offert par le balcon, et le vieil homme s'était déclaré ravi de suivre les combats en compagnie d'un garçon comme lui passionné par la stratégie militaire. Renn ne l'avait pas démenti. Alborr lui avait apporté des confiseries, des fruits et une cruche d'un vin capiteux qui lui avait embrumé l'esprit.

— Ça ne se passera pas ce soir, avait estimé le vieil homme. Les officiers détestent l'obscurité. Les bagnards ne sont pas tombés dans le piège. Ils ont certainement été prévenus. Ou bien ils sont plus malins qu'on ne le croit.

Il se tenait à présent accoudé à la balustrade, essayant de deviner les intentions de la légion que parcouraient par instants des frémissements, des prémices de manœuvres. Allait-elle donner l'assaut sur sa propre caserne, appuyée par ses machines ? Allait-elle instaurer un blocus pour affamer les évadés des Fonds ?

— Ectobar est plutôt du genre prudent, poursuivit-il.

— Ectobar ?

— L'actuel commandant.

— Vous le connaissez ? demanda Renn.

Alborr parut se perdre un temps dans ses souvenirs.

— J'ai été son principal collaborateur pendant dix ans…

— Vous…

Renn hésita, se demandant s'il pouvait faire confiance à son interlocuteur, puis il se dit que la chance ne se représenterait pas de sitôt.

— Vous pourriez m'introduire auprès de lui ?

Le front du vieil homme se plissa et son regard se fit perçant.

— Qu'est-ce qu'un gamin comme toi pourrait bien vouloir au commandant de la légion des Bas ?

L'apprenti le rejoignit devant la balustrade.

— Lui demander de parlementer avec les bagnards et de tourner leurs deux armées réunies vers le véritable ennemi.

— Quel ennemi ? s'étonna Alborr.

À sa façon de le dévisager, Renn vit qu'il ne le croyait pas, pire, qu'il le prenait pour un fou, ou un traître.

— L'armée puissante qui vient du Nord. Elle a dévasté le royaume de Mandril, traversé le massif de l'Ostian et remonté l'Odivir. Elle sera aux portes d'Arkane dans un ou deux jours.

Toute trace de bienveillance s'effaça du visage de l'ancien légionnaire.

— L'oligarchie aurait fait depuis longtemps le nécessaire si vraiment une armée hostile s'approchait d'Arkane, grommela-t-il.

— Les familles gouvernantes sont manipulées, corrompues, les vigies ont été éliminées, les messagers animaux ou humains, tués ou interceptés.

— Comment peux-tu savoir tout ça ?

— J'ai combattu l'avant-garde des Conquérants à l'aide d'un guerrier venu de Mandril, d'une communauté de mécros et de paysans des rives.

— Où ?

— Dans le grand marais entre le fleuve et le massif de l'Ostian. Nous avons ensuite gagné Arkane le plus rapidement possible pour prévenir les familles gouvernantes.

Un soupir sifflant s'échappa des lèvres d'Alborr.

— Comment veux-tu que je te croie ?

— Regardez-moi simplement dans les yeux.

Le vieil homme hocha la tête.

— Beaucoup d'yeux m'ont trompé, mon jeune ami. Je ne vois pas de fourberie dans les tiens, mais je me méfie comme de la mécrose de mes propres perceptions. Il me paraît improbable, voire impossible que les Hauts n'aient pas été prévenus de l'arrivée imminente d'une armée hostile.

— Conduisez-moi près du commandant, c'est tout ce que je vous demande.

— S'il te considère comme un charlatan, j'en paierai les conséquences.

— Vous m'avez dit que vous le connaissiez bien…

— J'ai quitté la légion depuis une quinzaine d'années, je ne suis même pas sûr qu'il se souvienne de moi.

— Vous ne souhaitez pas que votre famille soit massacrée, n'est-ce pas ?

Une lueur d'effroi effleura les yeux noirs d'Alborr.

— Qui souhaiterait une chose pareille ?

— Alors conduisez-moi près du commandant, répéta Renn en mettant dans sa voix tout le poids de sa conviction.

— Pourquoi n'as-tu pas essayé par toi-même ?

— Il ne m'aurait pas reçu. On veut m'empêcher de prévenir les familles gouvernantes.

— On ?

— Ceux qui ont préparé la chute d'Arkane, les pétrocles et leurs complices.

— Je ne les aime pas beaucoup, ceux-là. Tu es déjà allé dans les Hauts ?

— C'est la première fois que je viens à Arkane.

— Comment te connaissent-ils, alors ?

Renn n'hésita pas longtemps cette fois : l'urgence était telle qu'il lui fallait jouer le tout pour le tout.

— Ils ont sans doute le pouvoir de repérer à distance les enchanteurs de pierre.

Alborr demeura un temps silencieux, les mâchoires serrées, comme si la réponse de l'apprenti ne parvenait pas à se frayer un chemin dans son cerveau.

— Tu es un…

— … enchanteur de pierre.

— Ils ont disparu depuis bien longtemps ! S'ils ont existé un jour.

— J'étais l'apprenti de maître Hauhorn, le dernier d'entre eux, assassiné par l'avant-garde de l'armée du Nord.

Alborr observa quelques instants la légion en contrebas, puis fit quelques pas sur la terrasse, roulant des pensées tumultueuses.

— Le guerrier de Mandril et une sœur de la Congrégation de Mère sont avec les bagnards, poursuivit Renn. Avec Oziel du Drac. Ces milliers d'hommes seraient utiles à la défense d'Arkane.

— La fille du Drac est une criminelle en fuite, objecta Alborr. Si tu n'as aucune preuve de ce que tu avances, Ectobar ne te croira pas.

— Donnez-moi au moins la chance de la convaincre. Que risquez-vous ?

— La crucifixion, par exemple.

— Les soldats de l'armée du Nord ne laisseront aucun survivant. Beaucoup mourront dans d'atroces souffrances. Une fois les Bas nettoyés, ils feront le siège des niveaux supérieurs d'Arkane.

Alborr secoua plusieurs fois la tête comme pour se débarrasser de pensées indésirables.

— Déesses, je devrais te balancer du haut de ce balcon, et je ne peux pas m'empêcher de penser que tu dis la vérité. Je n'ai jamais été considéré comme un naïf, pourtant. Tu m'as ensorcelé, hein ?

— Je n'ai aucun pouvoir sur les esprits humains.

Le vieil homme disparut à l'intérieur de l'appartement, puis en revint quelques instants plus tard, vêtu d'une tenue de légionnaire et coiffé d'un casque au cimier noir.

— Donne-moi ton épée, ordonna-t-il à Renn. Je la garderai sur moi. Tu ne passeras pas si tu es armé.

L'apprenti déboucla son ceinturon et lui tendit son arme. Il lui fallait maintenant franchir sans peur les portes ouvertes par le destin.

Le commandement de la légion s’était installé dans une bâtisse proche de la place dont on avait réquisitionné les deux logements du rez-de-chaussée. Alborr et Renn patientaient dans un vestibule gardé par six hommes où régnait une agitation fébrile. Des éclats de conversations, de disputes, s’échouaient régulièrement dans la pièce meublée de deux fauteuils et d’une table basse. Il n’avait pas fallu longtemps au vieil homme pour forcer les barrages. Son statut d’ancien légionnaire et son âge lui valaient une sympathie et une compréhension immédiates de la part des sous-officiers. Il lui avait suffi d’affirmer qu’il détenait des informations importantes pour être introduit près du commandant. Un subalterne lui avait confisqué ses épées, la sienne et celle de Renn, puis lui avait demandé d’un air vaguement torve si ses renseignements méritaient vraiment qu’on dérange Ectobar.

La porte s’ouvrit et l’un des gardes les invita à entrer dans la salle où siégeaient les membres de l’état-major. L’un d’eux, corpulent, chevelure grise et clairsemée, traits tirés par la fatigue, se leva et s’avança, les bras ouverts, vers les visiteurs.

— Alborr, mon vieux compagnon, quel plaisir de te revoir.

— Un plaisir partagé, Ectobar.

Les deux hommes se donnèrent une brève accolade, puis le commandant retourna s’asseoir à la table où s’amoncelaient des vestiges de repas, des cruches de vin, des hanaps et des parchemins déroulés. Ectobar avait le teint rougeaud, le menton volontaire, les gestes brutaux. L’odeur singulière d’insomnie qui flottait dans la pièce expliquait les traits bouffis et les bâillements des trois autres officiers. La lumière du jour s’engouffrait par la fenêtre qui donnait sur la place. La façade de la caserne se dévoilait au-dessus d’un scorpion armé de sa volée de flèches.

— Bien qu’il soit précieux, j’ai pris du temps pour te recevoir, déclara le commandant d’une voix forte. Alors, au nom de notre vieille amitié, je t’en conjure, sois bref et précis.

Le vieil homme s’inclina avant de désigner Renn.

— J’ai pensé qu’il était de mon devoir de t’amener ce jeune homme, il a des révélations intéressantes à faire.

Le regard d’Ectobar se posa sur Renn, un regard dur, acéré, où rôdait une sombre inquiétude.

— Parle.

L’apprenti prit une profonde inspiration.

— Les bagnards ne sont pas vos véritables ennemis…

Le commandant l’interrompit d’un violent coup de poing sur la table.

— Tu es un traître, ou bien un fou !

— Laisse-le finir, Ectobar, intervint Alborr.

— Fassent les déesses que tu ne m’aies pas sollicité pour rien, mon vieux compagnon. Sinon, tu y laisseras tes couilles !

L’éclat de voix de leur supérieur avait en tout cas suscité l’intérêt des officiers, qui fixaient maintenant Renn avec un amusement mâtiné de cruauté.

— Votre véritable ennemi sera là dans un ou deux jours, reprit Renn. Une armée redoutable, venue du Nord, qui a déjà dévasté le royaume…

Un vacarme soudain enfla dans le vestibule et couvrit le son de sa voix. La porte s’ouvrit dans un fracas et livra passage à un homme d’une quarantaine d’années vêtu d’une toge écrue, brodée sur le devant d’un insigne doré. Plusieurs gardes aux uniformes et casques noirs l’escortaient. Ectobar se leva et se figea dans une attitude respectueuse, imité par ses officiers.

— Que nous vaut l’honneur de votre visite, légat ?

— L’étonnement, commandant.

La voix du légat était sèche, à l’image de son visage aride et de ses bras décharnés.

— L’étonnement et l’indignation, poursuivit-il. Il nous paraît inconcevable que vous n’ayez pas encore résolu le problème des bagnards.

— Nous les avons isolés et enfermés. Nous nous apprêtions justement à…

— En leur abandonnant votre propre caserne ?

Le légat scruta un à un ses vis-à-vis. Ses yeux grisâtres s’arrêtèrent un petit moment sur Renn avant de se poser de nouveau sur Ectobar.

— Nous avons d’abord songé à protéger les habitants du quartier, plaida le commandant. Quant à notre caserne, nous l’aurons bientôt reprise.

— La nouvelle de la rébellion des prisonniers des Fonds est parvenue au Conseil des Sept. Inutile de vous dire qu’elle a fait très mauvaise impression. Votre incompétence risque de nous déshonorer, moi, Gerfal de l’Ours, ainsi que ma famille.

Le légat posa les mains sur la table et se pencha vers Ectobar.

— Je veux que les bagnards soient châtiés ou renvoyés dans les Fonds avant la fin de ce jour, rugit-il en articulant chacune de ses syllabes. Je vous ferai écorcher vif si vous ne les avez pas écrasés à la tombée de la nuit.

— Ils sont aussi nombreux que nous…

— Foutaises ! Ils sont moins armés et disciplinés que nos troupes. Balayez-moi cette vermine ! Tant que je serai le gouverneur, l'ordre régnera dans les Bas.

Ectobar acquiesça d'une brève inclinaison du torse. Gerfal de l'Ours se redressa et se retourna. Son regard croisa une deuxième fois celui de Renn, et des braises suspicieuses s'embrasèrent dans ses iris gris.

— Que fabrique ce garçon ici ?

— C'est Alborr, mon ancien subordonné qui me l'a amené, s'empressa de répondre le commandant. Il affirme que ce jeune homme a d'importantes révélations à nous faire.

Le légat s'approcha de l'apprenti et l'examina de la tête aux pieds.

— Quel genre de révélations ?

— Il nous a parlé d'une armée venue du Nord qui arriverait à nos portes dans un ou deux jours par le fleuve Odivir…

Un sourire aiguisa les lèvres rainurées de Gerfal de l'Ours.

— Une armée ? Vraiment ? Sans que les autorités d'Arkane n'en aient été informées ? Ce sont des hommes invisibles ?

— Ils ne sont pas invisibles, ce sont les autorités d'Arkane qui ont été aveuglées, déclara Renn.

— Et toi, bien sûr, tu les as vus…

— J'ai combattu leur avant-garde près des rives de l'Odivir.

— Par quel miracle es-tu parvenu à les devancer pour nous prévenir ?

Renn jugea inutile d'évoquer les voies invisibles ouvertes par Mère.

— Nous avions un peu d'avance sur eux et nous avons marché jour et nuit.

— Nous ?

— Je n'étais pas seul. Nous sommes venus vous avertir. Votre seule chance est de combattre avec les bagnards, pas contre eux.

Le légat joignit les mains à hauteur de sa poitrine, puis posa le menton sur le bout de ses doigts.

— Tu es en train de me suggérer de renforcer les légions avec des criminels évadés ?

— Si vous ne le faites pas, vous ne tiendrez pas longtemps contre les Conquérants du Nord.

— Il dit qu'ils ont dévasté le royaume de Mandril, appuya Alborr.

Gerfal de l'Ours jeta un regard dénué d'aménité à l'ancien légionnaire.

— Tu l'as cru, toi, un vétéran ?

— Aussi stupide que ça puisse vous paraître, oui.

— Tu ne vois donc pas que ce démon cherche à nous diviser, à nous affaiblir ? Gardes, arrêtez-les tous les deux.

Les légionnaires habillés de noir tirèrent leurs glaives et se déployèrent autour de l'apprenti et du vieil homme.

— Ce garçon à l'air innocent est un jeteur de sorts, reprit le légat. Il a semé la mort le long de l'Odivir en compagnie d'un redoutable manieur d'épée. Sa magie lui a permis d'échapper aux nombreux contrôles mis en place pour le neutraliser. Je devrais te récompenser de nous l'avoir livré, vétéran, mais ta stupidité, elle, mérite un châtiment. Tu as introduit le serpent dans notre maison et, sans ma clairvoyance, il aurait pu nous empoisonner. Vous serez crucifiés ensemble. Le plus tôt sera le mieux.

Encadrés par une imposante escorte, Renn et Alborr enchaînés se tenaient à une dizaine de pas des charpentiers affairés à fixer les planches de crucifixion aux poutres et poteaux de l'auvent d'un immeuble. Le gouverneur avait chargé Ectobar de le représenter pour l'exécution, lui-même étant requis au palais pour une affaire urgente.

— Pourquoi t'ai-je fait confiance ? soupira Alborr. À cause de toi, je vais finir cloué au bois comme un vulgaire criminel.

— Tu m'as fait confiance parce que j'ai dit la vérité.

— À quoi te servira-t-elle, maintenant, ta prétendue vérité ?

— Elle finira par se frayer un chemin.

— Tu ne comptes pas utiliser ta magie pour nous sortir de là ?

Renn avait déjà tenté de capter les vibrations des pierres, mais il n'avait rien perçu d'autre que les faibles émanations d'une matière morne, vaincue. Les deux charpentiers déposèrent une poignée de clous au pied des planches et hélèrent le commandant, qui patientait en compagnie de deux officiers sous le porche. La façade de la caserne dominait la rue fermée un peu plus loin par le cordon des légionnaires.

— C'est prêt !

Ectobar fendit les rangs de l’escorte et s’approcha des condamnés.

— Désolé, mon vieux compagnon, je n’ai pas le choix.

Sa tristesse semblait sincère.

— Tu as toujours été loyal, repartit Alborr d’une voix empreinte d’amertume.

Le commandant désigna Renn du pouce.

— Ton seul tort a été de croiser ce foutu sorcier…

— Je suis sûrement aussi stupide que le dit le gouverneur, mais je pense toujours qu’il dit vrai, et que ce n’est pas un sorcier.

— Il t’a vraiment ensorcelé, mon vieux compagnon. Je vais te faire une faveur : tu seras achevé et ton corps retiré de la planche avant le retour de ta famille. Je leur dirai que tu t’es approché de la bataille et que tu as été fauché par une flèche.

Le vieil homme remercia son interlocuteur d’un hochement de tête. Le gouverneur signala au bourreau, qui attendait sous un arbre, qu’il pouvait maintenant faire son office. Renn se remémora les scènes de crucifixion de son enfance, sur la place du village de Fouest. Les condamnés étaient d’abord dévêtus, puis suspendus par les poignets à des cordes passées par-dessus le haut de la planche, jusqu’à ce que le bourreau ait enfoncé les clous dans leurs mains et leurs chevilles. On les laissait ensuite agoniser pendant des heures, voire des jours, jusqu’à leur dernier souffle. De nouveau, il s’efforça d’établir le vide dans son esprit et de se tenir à l’écoute des frémissements de la matière ; de nouveau, il ne discerna parmi les bruits ambiants que la complainte chagrine d’une terre ployant sous le poids de la cité et des siècles. Il lui semblait percevoir, en fond sonore, le chant familier et puissant de la pierre, mais trop lointain pour qu’il puisse se fondre en elle.

Le bourreau retira les chaînes d’Alborr et entreprit de le dévêtir. Des larmes silencieuses roulèrent sur les joues du vieil homme dénudé. Les légionnaires le traînèrent devant l’une des planches, lui lièrent les cordes autour des poignets, puis passèrent de l’autre côté pour le soulever et le maintenir un demi-pas au-dessus du sol, les bras écartés.

Renn ressentit au fond de lui des vibrations soudaines, violentes, tellement douloureuses qu’il ne put retenir un cri.

33

AFFRONTEMENTS

Il arrive ce temps où ton ami devient ton ennemi,
Il arrive ce temps où ton ennemi devient ton ami.

Proverbe des Bas,
Arkane

— Ils vont lancer l’offensive, murmura Matteo, revêtu d’une cape pourpre récupérée dans l’une des pièces de la caserne.

Oziel, Jifar, Orik, Urieth et deux bagnards s’étaient installés en sa compagnie au dernier étage du bâtiment principal d’où ils avaient une vue d’ensemble de la place. Filaün, chargé de surveiller les arrières, s’était posté avec plusieurs hommes dans le corps opposé.

Quatre rangées de légionnaires se déployaient sur toute la largeur de l’esplanade, protégées par les boucliers, encadrées par des officiers aux cimiers noirs. Derrière elles, avançaient, entre les scorpions et balistes tirés par les chevaux, les groupes d’archers et d’arbalétriers. Plus loin encore, dans les rues perpendiculaires, attendaient d’autres bataillons qui se lanceraient dans le combat une fois les brèches ouvertes par les premières lignes.

— Les assauts vont se succéder, affirma Orik. Il va falloir répartir les archers dans les étages et tenir à tout prix les portes.

— Nous avons encore peut-être la possibilité de parlementer, avança Oziel.

— Tu as vu comme moi ce qu’ils ont fait des deux messagers que nous leur avons dépêchés, objecta Matteo.

Des cavaliers s’étaient présentés devant la porte principale au cours de la nuit et avaient jeté les têtes des deux bagnards chargés d’établir le contact avec le commandement de la légion.

— Des nouvelles de Renn ? demanda Orik à Urieth.

— J’ai perdu le contact avec lui depuis notre dernier échange, répondit la jeune femme.

— Il ne te perçoit plus ?

La jeune femme réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Je ne sais pas. Je ne capte plus l’activité mentale de Mère, et, sans elle, je ne suis plus certaine de pouvoir communiquer par la pensée.

— C’est déjà arrivé ?

— C’est la première fois.

L’inquiétude assombrissait les yeux or d’Urieth. Oziel la trouvait très jolie avec ses cheveux bruns, sa peau claire, ses traits fins et ses lèvres pleines. Elle discernait, malgré leur extrême discrétion, les tendres sentiments qui unissaient la sœur de la Congrégation de Mère à Orik, leurs regards éloquents, leurs frôlements incessants, cette intimité complice qui excluait parfois les autres de leur monde, qui la renvoyait à sa propre disgrâce, à sa propre exclusion des promesses de l’amour. Elle prit conscience qu’on lui adressait la parole et dut faire un violent effort sur elle-même pour prêter attention à son interlocuteur.

— … les archers et de regrouper les autres devant les portes, disait Matteo. Qu’en penses-tu ?

Elle eut besoin d’un petit moment pour que les mots de son frère tracent leur chemin jusqu’à son esprit. Elle n’avait pas eu son content de sommeil et elle se sentait froide à l’intérieur, comme si le feu l’avait à jamais désertée. Matteo, qui avait taillé sa barbe au cours de la nuit, ressemblait de plus en plus au souvenir qu’elle avait gardé de lui avant son bannissement dans les Fonds. Ses yeux s’assombrissaient par instants, comme si des pensées obscures l’assaillaient.

— Il faut limiter nos pertes avant l’arrivée de l’armée du Nord, répondit-elle.

— Les légionnaires ont la ferme intention d’en finir avec nous le plus rapidement possible, objecta Orik.

— Il n’y a pas une façon de retarder l’affrontement ?

— Nous n’avons pas le temps de renforcer les barricades…

Ils avaient entassé, au cours de la nuit, tout ce que la caserne comptait de meubles et de matelas derrière les grands vantaux des portes, mais les béliers, les pierres, les flèches ou les boules enflammées expédiées par les machines de la légion ne mettraient pas longtemps à détruire ces obstacles dérisoires.

— Et nous n'avons pas suffisamment d'archers pour les ralentir, ajouta Orik.

Matteo se tourna vers les deux bagnards qui se tenaient derrière lui.

— Vous deux, descendez prévenir les autres que l'attaque est imminente et qu'ils doivent tenir coûte que coûte les entrées principales. Je les rejoins.

Les deux hommes filèrent aussitôt dans la cour intérieure où se massait le gros de l'armée des évadés.

— Viendras-tu te battre avec nous, Oziel ? demanda Matteo.

— Je rêve de ce jour depuis longtemps, mon frère, répondit-elle avec un sourire.

— Avec toi, nous nous sentirons portés par le feu du drac.

Un ordre retentit sur la place, suivi des claquements caractéristiques des catapultes. Des pierres enduites de poix enflammée s'abattirent sur le portail principal. Une âcre odeur de bois brûlé monta aussitôt dans l'air encore tiède du matin. Une deuxième salve, plus précise, ébranla les immenses vantaux de bois, qui cédèrent à la quatrième frappe dans un fracas prolongé. Des brèches s'ouvrirent, par lesquelles s'engouffrèrent des volées de flèches expédiées par les scorpions, transperçant plusieurs bagnards, obligeant les autres à reculer. Le pilonnage se poursuivit jusqu'à ce que le portail s'effondre en répandant des débris enflammés dans la cour et sur la place. Trois nouvelles salves détruisirent la barricade et soulevèrent une fumée noire et irritante qui s'épaissit dans l'air immobile.

Matteo se dirigea vers la porte.

— Je descends me battre avec les miens.

Oziel se saisit du glaive qu'il lui avait remis un peu plus tôt.

— Je viens avec toi.

— Et moi avec vous, dame, s'exclama Jifar.

Comme Orik, l'espadon brandi, s'apprêtait à les suivre, le fils aîné du Drac l'arrêta d'un geste de la main.

— J'ai besoin de quelqu'un de confiance et d'expérience pour commander les archers.

Le guerrier hésita quelques instants avant de hocher la tête et de se diriger, en compagnie d'Urieth, vers l'escalier qui donnait sur les immenses greniers pourvus de chiens-assis où se tenaient les archers.

Les premières volées de flèches et de pierres avaient provoqué le chaos dans la cour intérieure de la caserne. Les bagnards affolés s'éparpillaient, se bousculaient les uns les autres, s'exposaient davantage aux pointes meurtrières tombant régulièrement en pluie. Matteo et Oziel entreprirent d'abord de rameuter les hommes près des portes et de les inciter à s'abriter sous des boucliers ou des planches de bois, puis ils chargèrent plusieurs groupes de consolider les barricades avec des dalles de pierre arrachées au sol jusqu'à ce qu'elles forment de petits murets derrière lesquels se massèrent les premières lignes de défense hérissées de lances. Était-ce l'imminence du combat, la présence de son frère à ses côtés, le désir de rejoindre Renn au plus vite, la proximité de la grande armée venue du Nord, toujours est-il que le feu réveillé recommençait à courir dans les veines d'Oziel. Lorsque Matteo, Jifar et elle prirent position sur un côté du portail principal, elle eut l'impression que son corps n'était plus qu'une torche vivante. Elle n'en éprouvait aucune douleur, capable désormais de supporter la formidable énergie qui l'embrasait. Elle n'avait qu'à diriger son attention sur un point distinct pour que les flammes jaillissent de sa gorge et frappent avec une précision implacable.

Les flèches des scorpions et les projectiles des balistes s'abattirent encore un long moment sur la caserne. La fumée tendait sur toute la largeur de la place un voile noir et dense que la brise ne parvenait pas à disperser. Le silence retomba sur les lieux, puis un battement régulier domina les craquements des poutres en train de se consumer et les râles des blessés. Les premières cohortes de légionnaires marchaient au pas cadencé vers les entrées de la caserne.

— Tenez-vous prêts ! cria Matteo.

Oziel vit les premiers rangs émerger des rideaux opaques, protégés par les boucliers accolés. Une première volée de flèches décochée des étages supérieurs s'abattit sur les assaillants. Certaines parvinrent à se glisser entre les écus et à toucher leurs cibles. Des légionnaires s'affaissèrent, créant des brèches aussitôt comblées par les hommes des rangs suivants.

Alors qu'ils n'étaient qu'à une vingtaine de pas du portail, Oziel se redressa et escalada le muret. Une lance siffla près de sa tête.

— Reviens te mettre à l’abri ! hurla Matteo.

Elle ne bougea pas, le glaive en main, contemplant la haie de boucliers qui s’avançait vers elle, à peine ralentie par les flèches qui tombaient sans discontinuer. Aucune peur, aucune colère n’assombrissait son esprit. Elle éprouvait la sensation très nette d’occuper enfin sa place. Elle considérait avec détachement les pointes acérées dressées au-dessus des écus à quelques pas de sa tête, comme si la scène ne la concernait pas. C’est à peine si elle se rendit compte que Matteo, Jifar, Filaün et plusieurs bagnards la rejoignaient sur le faîte du muret. Le spectacle de ces hommes nus et hirsutes surgis de la fumée en brandissant leurs armes et en poussant des hurlements devait avoir quelque chose d’à la fois grotesque et effrayant. Exhortée par ses officiers, la légion continua d’avancer d’une allure régulière.

Au moment où le contact était sur le point de s’opérer, Oziel entrouvrit la bouche. Une boule enflammée en jaillit aussitôt. D’abord de la taille d’un poing, elle grossit rapidement jusqu’à devenir une sphère de trois ou quatre pas de diamètre qui roula devant les boucliers et éclata en dizaines de fragments lorsqu’elle les percuta. Le feu s’engouffra dans les moindres interstices et se répandit parmi les légionnaires, frappant leurs jambes, leurs bras, leurs bassins, leurs torses, leurs cous, leurs visages. Les hommes touchés lâchaient aussitôt leurs armes et s’effondraient, ravagés par les braises grésillantes qui s’insinuaient sous leurs cuirasses, sous leurs casques. Les premiers mouvements de panique désorganisèrent les cohortes. Les officiers s’époumonèrent afin de rétablir l’ordre, mais une deuxième boule incandescente crachée par Oziel réduisit leurs efforts à néant. Le feu ne faiblissait pas, se propageant avec une intensité toujours aussi dévorante, soulevant une odeur de chair grillée de plus en plus âcre. Les volées de flèches expédiées par les archers postés dans les étages accentuaient l’affolement des légionnaires.

— Tuez cette putain de sorcière ! vociféra un officier.

Joignant le geste à la parole, il arracha sa lance des mains d’un soldat et la projeta sur Oziel. Matteo se plaça devant sa sœur et dévia la course de l’hast de la lame de son glaive. Filaün et un autre bagnard sautèrent du muret et fondirent sur l’officier, qui n’eut pas le temps de battre en retraite ni de parer leurs coups, puis, après l’avoir achevé, se repositionnèrent de chaque côté de Matteo.

Les cohortes tentèrent tant bien que mal de se restructurer, mais, abandonnant derrière elles une multitude de corps carbonisés, elles finirent par battre en retraite après qu'Oziel eut craché trois nouvelles boules de feu. La place se vida et le vent dispersa la fumée.

— On dirait que ces salopards de bousiers ont eu leur compte ! s'exclama Filaün, qui lançait des regards mi-enthousiastes mi-craintifs en direction de la jeune femme.

— Ils vont revenir à la charge, certifia Matteo.

— Bah, avec ce qu'ils viennent de prendre sur la tronche, on risque pas de les revoir de sitôt…

— Je ne peux pas utiliser le feu aussi souvent que je le voudrais, objecta Oziel. Mon corps ne le supporterait pas.

Elle se sentait déjà lasse et froide, vidée de toute énergie, comme une bâtisse délabrée battue par les vents. Elle devait apprendre à s'habituer à ce soudain désenchantement, à cette sourde inquiétude qui la tenaillerait jusqu'au retour du feu.

— Ils le savent ? demanda Filaün en tendant le bras vers l'autre côté de la place.

— Je ne crois pas…

— Et s'ils lançaient maintenant une nouvelle attaque ?

Oziel frissonna.

— Le feu s'est retiré. Je ne sais pas quand il reviendra.

— Raison de plus pour nous préparer, intervint Matteo. Ils vont certainement changer de stratégie.

— Tout mettre en œuvre pour la tuer, acquiesça Filaün.

— L'effet de surprise ne jouera plus en tout cas.

Matteo se tourna vers l'un des bagnards qui se tenaient sur le muret.

— Va dire à Orik de nous rejoindre près de la porte principale. Nous devons faire le point.

La lassitude alourdissait les épaules d'Oziel. Elle ressentait un sentiment déchirant d'abandon. Elle espérait le retour du feu avant l'attaque suivante de la légion. Une rumeur lointaine grandissait peu à peu dans le silence, semblant annoncer la reprise des hostilités, mais aucun mouvement n'était perceptible sur la place jonchée de corps pris d'assaut par les

cracasses et les mouches. L’odeur de bois brûlé et de chair grillée imprégnait l’air figé.

— Qu’est-ce qu’ils foutent ? grogna Filaün.

— Le feu d’Oziel les a refroidis, si j’ose dire, lança Jifar.

Orik et Urieth les avaient rejoints quelques instants plus tôt dans la cour intérieure. Estimant que leurs qualités de combattants seraient plus utiles à la porte que dans les étages, Matteo avait confié le commandement des archers à un jeune bagnard au regard vif et avait invité le guerrier et sa compagne à batailler à leurs côtés.

— Des nouvelles de Renn ? s’était inquiétée Oziel auprès d’Urieth.

— Je ne perçois plus la présence de Mère, avait répondu cette dernière. Plus aucune pensée. Il est sans doute arrivé quelque chose au mont des Prodiges, le siège de la Congrégation.

Un rapide bilan faisait état d’une centaine de morts parmi les bagnards, des pertes assez légères en regard de la puissance et de l’armement de la légion. Mais ils savaient maintenant qu’ils ne pourraient pas toujours compter sur le feu d’Oziel, et que les affrontements suivants seraient sans doute plus meurtriers. Une fois que les légionnaires auraient forcé le passage et se seraient introduits dans la cour de la caserne, le rapport des forces pencherait inexorablement en leur faveur. Les bagnards ne parlaient pas, prostrés, assis sur les dalles, adossés aux piliers ou aux murs, le regard dans le vague, mâchonnant les morceaux de pain, de viande séchée, et les fruits trouvés dans les immenses cuisines du sous-sol et distribués par une cinquantaine d’hommes.

— On dirait des bruits de bataille plus loin, murmura Orik.

À peine avait-il prononcé ces mots que des claquements retentirent et se rapprochèrent rapidement. Matteo, Oziel, Jifar, Orik et Urieth se levèrent et observèrent la place par-dessus les pierres et les dalles du muret. Trois cavaliers se dirigeaient au grand galop vers le portail principal ; des officiers supérieurs de la légion aux capes et cimiers noirs.

— Ils viennent tout de même pas nous attaquer à trois ! gronda Filaün qui avait rejoint les autres derrière la barricade. Qu’est-ce qu’ils veulent, ces bousiers ?

Les cavaliers sautèrent à terre à quelques pas de la porte principale et se tinrent immobiles, les mains écartées.

— Parlementer, déclara Matteo.

— Une ruse, ouais, grommela Filaün en brandissant son glaive. Moi, je dis qu'il faut les embrocher.

— On ne risque rien à leur parler, affirma Oziel.

Elle entama l'escalade du muret sans attendre l'approbation des autres, suivie de Jifar, d'Orik et d'Urieth, puis de Matteo.

L'un des cavaliers, un homme d'une quarantaine d'années au visage anguleux et au regard étonnamment doux, s'avança à leur rencontre. Ses yeux se posèrent tour à tour sur les membres du petit groupe.

— Seigneur Matteo du Drac, bien des années ont passé depuis la dernière fois que je vous ai vu, déclara-t-il. Je suis Hellagh, capitaine de la légion, et j'ai commandé le détachement qui vous a escorté dans les Bas pour vous expédier dans le bagne des Fonds.

— Que voulez-vous ? rétorqua Matteo d'un ton sec.

— C'est le commandement qui m'envoie : Arkane est attaquée.

— L'armée du Nord, souffla Orik. Elle est arrivée.

Hellagh lui lança un regard surpris.

— Vous en étiez informé ?

— Nous avons tenté de prévenir les autorités d'Arkane, mais on nous en a empêchés.

L'officier hocha la tête.

— Certaines familles régnantes d'Arkane auront certainement des comptes à rendre, mais il nous faut parer au plus pressé. Le commandement vous propose le marché suivant : vous aidez la légion à repousser l'assaillant et vous regagnez votre liberté.

— La liberté, on l'aurait de toute façon prise à la pointe de nos glaives, gronda Filaün, resté de l'autre côté du muret.

— Votre réponse ? insista Hellagh sans tenir compte de la provocation du bagnard.

Matteo marqua un silence avant de désigner Oziel d'un mouvement de tête.

— Si ma sœur est venue nous délivrer, ce n'est pas pour nous battre contre la légion, mais contre les véritables ennemis d'Arkane.

L'officier se tourna vers la jeune femme.

— On m'a dit que vous aviez à vous seule repoussé la première offensive de la légion.

— Je n'étais pas seule, protesta-t-elle.

Il n’y avait dans le regard d’Hellagh aucune trace du dégoût ou du mépris réservé habituellement aux mécrosés, seulement des lueurs d’étonnement, voire d’admiration.

— La légion s’est déployée devant le port, reprit-il. Quelques bandes ont semé la panique dans les Bas, mais la véritable bataille n’a pas encore commencé. Nous ne comprenons pas comment cette armée a pu s’approcher de la cité sans que le Conseil en ait été informé.

— La réponse est simple, répondit Matteo. Le Conseil n’a plus aucune autorité sur Arkane. Mais, vous avez raison, les comptes se régleront après la bataille.

— Acceptez-vous le marché proposé par le commandement ?

— Laissez-moi le temps d’en parler aux bagnards. Aucune décision ne sera prise sans leur consentement.

L’officier s’inclina avant d’ajouter :

— Puis-je seulement vous rappeler l’urgence de la situation ?

Matteo retourna de l’autre côté du muret, où Filaün l’accueillit d’un : « On va tout de même pas faire confiance aux bousiers » qui roula comme un grondement d’orage dans l’air surchauffé.

Orik s’approcha d’Hellagh.

— Auriez-vous par hasard croisé un jeune garçon nommé Renn ? lui demanda-t-il à voix basse.

Deux rides verticales se creusèrent entre les sourcils de l’officier.

— Le sorcier que tout le monde recherche ? Tu le connais ?

Le guerrier acquiesça d’un hochement de tête. Hellagh le fixa d’un air navré.

— Le légat des Bas l’a condamné à la crucifixion.

34

ECTOBAR

Dis-moi, je te prie, ô toi qui les as vues, à quoi ressemblent les déesses du Fleuve ? Revêtent-elles l'apparence de femmes à la beauté fascinante ? Sont-elles des géantes plus grandes que les montagnes ? Ressemblent-elles à ces créatures fluviales qui effraient les équipages des louques ? Ont-elles la modestie des paysannes des rives ? Se recouvrent-elles d'incessants déguisements destinés à tromper les pauvres mortels que nous sommes ? Dis-moi, ô toi qui leur as parlé, si de leurs gorges s'échappent des mélodies envoûtantes ? Si leurs voix évoquent le grondement du tonnerre ou le doux froissement du zéphyr ? Si les sons qu'elles émettent foudroient instantanément ceux qui les entendent ? Si leurs lèvres appellent les baisers magiques ou les empoisonnements fatals ? Dis-moi, ô toi qui ne mens jamais, si tu mérites encore de vivre.

L'interrogatoire du menteur,
Rives de l'Odivir,
Pays d'Arkane

La flotte de l'armée du Nord occupait maintenant tout le port d'Arkane. Les louques ventrues et les felouques légères avaient été incendiées ou détruites pour faire place aux navires de facture grossière qui s'étaient alignés le long des quais. Des soldats aux faciès inquiétants et des créatures monstrueuses hautes de deux toises avaient massacré sans pitié tous ceux qui avaient protesté ou tenté de leur résister. Les bateaux s'étaient multipliés, vomissant chacun une à plusieurs centaines d'hommes et de

géants qui, sans hâte, avaient commencé à monter d'énormes machines de guerre sur la grande esplanade devant l'entrée du port. Une escouade de légionnaires avait tenté de les déloger ; ils avaient été cernés et exterminés à coups de masses d'armes et d'épées. Certains d'entre eux avaient été écorchés vifs avec des poignards aux lames sinueuses, puis suspendus, gigotant, hurlant, aux proues des navires.

Une première cohorte de la légion s'était déployée à une centaine de pas du port. Des catapultes et des scorpions avaient été installés en face des machines assemblées par les envahisseurs. La population, intriguée puis effrayée, s'était réfugiée dans le lacis des ruelles des Bas, où les courants tumultueux provoquaient de gigantesques bousculades. L'officier et les trois soldats qui avaient amené Renn devant le commandant Ectobar avaient dû se frayer un chemin à coups d'épaule et de poing au milieu de la multitude affolée. Ils étaient venus le chercher au moment où les exécuteurs le suspendaient à la planche de crucifixion à côté de celle où ils avaient cloué Alborr. L'officier leur avait ordonné de détacher l'apprenti, de lui redonner ses vêtements, et aussi de libérer l'ancien légionnaire de ses clous et de le conduire le plus rapidement possible dans l'une des officines médicales réservées à la légion. Ses chevilles étant probablement brisées par les énormes tiges de fer qui les rivaient au bois, les bourreaux devraient porter Alborr jusqu'à sa prise en charge par un médecin et répondraient de sa vie s'il ne survivait pas à ses blessures.

Postés sur le toit en terrasse de l'un des immeubles qui donnaient sur le port, Ectobar et ses aides de camp observaient le débarquement de l'imposante armée arrivée par le fleuve, tandis qu'en contrebas les légionnaires continuaient de se masser en grand nombre sur l'espace dégagé entre le port et les premières habitations.

Renn avait immédiatement reconnu les uniformes des soldats de l'armée du Nord et les grands serkars aux crânes bosselés et à la peau craquelée. Les souvenirs de la première confrontation avec l'avant-garde des Conquérants lui étaient revenus en mémoire. Sans la ruse d'Orik, ils n'auraient pas eu l'ombre d'une chance face à ces terribles guerriers. Aussi loin que portait le regard, on voyait débarquer des milliers de fantassins lourdement armés et des centaines de géants à la force colossale qui convergeaient tous vers les Bas, les uns portant des éléments de machines de guerre, les autres poussant de lourds chariots. L'immense vague sombre engloutissait les pauvres

bougres qui n’avaient pas eu le temps de fuir : débardeurs, membres d’équipage, négociants, acheteurs… Leurs corps démembrés rougissaient déjà l’eau du fleuve. Des abatteurs échauffés par le vin qui avaient voulu se confronter aux envahisseurs avaient été taillés en pièces avec une férocité inouïe. Deux d’entre eux, dénudés, ouverts de la gorge à l’entrejambe, accrochés comme des quartiers de viande à des piquets portés par des serkars, accompagnaient de leurs hurlements l’éparpillement de leurs organes.

Ectobar fixa un long moment Renn d’un air soucieux, avant de déclarer :

— Il semble que le gouverneur ait eu tort sur un point : tu n’avais pas menti au sujet de cette armée venue du Nord.

— Le gouverneur fait peut-être partie de ceux qui souhaitent la chute d’Arkane, répondit l’apprenti.

Le soleil cognait dru sur le toit de l’immeuble qui ne proposait aucun abri, aucune ombre.

— Quel dirigeant souhaiterait l’anéantissement de sa propre cité ? gronda le commandant.

— Le dirigeant n’est peut-être pas celui qu’on croit.

— Je me demande toujours pourquoi nous n’avons pas été prévenus de l’approche de cette armée…

— Il n’est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

— Qui es-tu vraiment ? Un sorcier ? Un jeteur de sorts ?

— Un enchanteur de pierre.

La réponse, qui avait jailli de Renn avec la force de l’évidence, surprit les officiers qui l’entouraient.

— Ils ont disparu depuis longtemps, objecta Ectobar.

— Ont-ils existé un jour ? releva l’un de ses subordonnés.

— Mon maître Hauhorn était le dernier…

Renn désigna la formidable armée qui s’agitait dans les environs du port.

— Ils l’ont assassiné, poursuivit-il. Ils ne l’ont pas éliminé par hasard, mais parce que les enchanteurs de pierre étaient pour eux une menace.

Une moue sceptique allongea les lèvres d’Ectobar.

— Comment un enchanteur de pierre pourrait-il menacer une telle puissance ?

L’apprenti haussa les épaules.

— Mon maître est mort avant d’avoir eu le temps de me confier ses secrets. Les Conquérants ont dans la cité des alliés qui, eux, les connaissent : ils ont essayé de me tuer depuis que je suis parti du massif de l’Ostian.

Les yeux d’Ectobar errèrent un moment sur le port, sur les ruelles qui charriaient les flots humains agités, paniqués.

— Nous ne pourrons pas protéger très longtemps les Bas. Et nous ne recevrons pas de renforts avant deux ou trois jours, le temps que les légions des niveaux supérieurs se rassemblent, s’organisent et descendent par le Laz.

— Vous gagneriez à vous allier avec les bagnards, suggéra Renn.

Escobar hocha la tête d’un air grave.

— J’ai déjà chargé certains de mes hommes de prendre contact avec eux. Mais, même s’ils consentent à nous appuyer, je ne crois pas que nous résistions beaucoup plus longtemps.

— Il y a parmi eux Oziel, la femme qui crache le feu.

Le simple fait de prononcer son nom avait brutalement accéléré le battement du cœur de l’apprenti. Il la reverrait bientôt, lorsque l’armée des bagnards aurait opéré la jonction avec la légion.

— La fille du Drac ? Jusqu’à ce matin, elle était la criminelle la plus recherchée d’Arkane.

— Pourquoi criminelle ?

— Elle a tué plusieurs fils de famille et pas mal de légionnaires depuis qu’elle s’est enfuie des Hauts. On la dit sorcière… comme toi, finalement !

Ectobar retira son casque et marqua un long temps de silence, l’air sombre, le regard rivé sur le port.

— Je ne sais pas ce que je vais faire de toi, reprit-il. Si j’étais un commandant consciencieux, j’exécuterais la sentence du gouverneur, mais c’est toi qui avais raison. Je me demande pourquoi il s’est éclipsé aussi rapidement, d’ailleurs. L’agonie des crucifiés lui procure d’habitude un certain plaisir.

— Il aime voir les gens souffrir, mais il n’apprécie pas trop de se retrouver sur un champ de bataille, persifla un officier.

Ectobar eut un rire sec, douloureux, un sanglot presque.

— Reste à savoir à quelle bataille il pensait…

Les catapultes, balistes et scorpions de la légion paraissaient minuscules en comparaison des machines de l'armée des Conquérants, hautes et larges d'une dizaine de toises. Derrière ces dernières se dressaient des monticules d'énormes pierres apportées par les géants. Plus loin s'amoncelaient des fragments d'échelles et de tours de siège.

— J'ai dépêché un oiseau messager au légat des Labeurs, murmura le commandant. J'aurais mieux fait d'informer directement le Conseil et les commandants des niveaux supérieurs.

Il apostropha l'un de ses subordonnés.

— Va immédiatement me chercher le messageur.

L'officier s'inclina et se dirigea d'un pas énergique vers la bouche de l'escalier qui donnait sur le toit. Les hurlements des agonisants et les cris des habitants en proie à la panique dominaient le brouhaha des deux armées se regroupant dans le périmètre du port. Ectobar fit quelques pas le long du parapet, la tête rentrée dans les épaules, les mains dans le dos, avant de se tourner vers Renn.

— Tu disais avoir combattu une avant-garde des Conquérants. Comment leur as-tu échappé ?

— Sans la ruse d'Orik…

— Orik ?

— Le guerrier de Mandril qui m'accompagnait. Il les a attirés dans une terre mouvante des marais entre l'Ostian et l'Odivir. Sans lui, nous n'aurions eu aucune chance.

— Vous n'étiez que deux ?

— Il y avait des mécros et des paysans avec nous.

— Ces Conquérants sont-ils aussi forts qu'ils en ont l'air ?

— Vous n'aurez pas à craindre des géants une fois la nuit tombée. Ils sont désorientés dans l'obscurité. Les hommes, eux, sont des tueurs impitoyables.

— Et toi, que comptes-tu faire une fois le combat engagé ?

Pris au dépourvu par la question, Renn prit son temps pour répondre.

— Je dois trouver ma place.

— Elle n'est pas avec nous sur le champ de bataille ?

— Je ne suis pas un guerrier.

Le retour de l'officier accompagné d'un homme portant une cage renfermant plusieurs oiseaux mit fin à leur conversation. Le messageur était

vêtu d’une tenue grise ornée du symbole de sa guilde, des ailes bleues brodées sur le haut de sa manche droite. Ectobar lui dicta à voix basse plusieurs textes brefs, qu’il rédigea sur de minuscules bandes de parchemin avant de les enrouler autour des pattes des oiseaux. Les messagers ailés s’envolèrent et furent rapidement absorbés par le bleu du ciel ou l’ombre écrasante du socle porteur.

— Il ne nous reste plus qu’à attendre la décision des bagnards, ajouta Ectobar avant de s’asseoir contre la rambarde de pierre et de se perdre dans ses pensées.

Renn l’imita. La fatigue lui alourdissait les paupières et lui engourdissait le corps. Il avait besoin, en attendant de retrouver Orik, Urieth et Oziel, de plonger en lui-même, de retrouver le calme réparateur du cœur de la matière. Il choisit un coin du toit isolé, entre une cheminée de pierre et un muret en partie éboulé, s’y installa le plus confortablement possible et ferma les yeux, oubliant la brûlure du soleil. Il sombra immédiatement dans une torpeur où s’engluèrent ses pensées, ses perceptions. Les formes, les sons s’estompèrent. Seul subsista un vague bruit de fond, une faible rumeur qui semblait monter d’un gouffre insondable. De vagues souvenirs le traversèrent : des visages, des silhouettes, sa grand-mère Anaïth et sa voix à l’étrange douceur rauque, Xug le mécrosé et son sourire lumineux, Svara et Vilm, qui l’avaient caché dans leur modeste maison de pêcheur, le jeune Jizz, le mousse de la louque, la vieille femme rencontrée sur les bords de l’Odivir… Certains étaient morts, il ne savait pas ce que les autres étaient devenus, mais ils l’avaient accompagné un temps, comme des bornes lui indiquant la direction. Il n’avait jamais été seul depuis son départ du massif de l’Ostian. Des liens indéfectibles l’unissaient aux hommes et aux femmes rencontrés sur son chemin, le liaient aux autres, aux inconnus, à ces légionnaires qui s’apprêtaient à affronter un ennemi supérieur en nombre et en puissance, à ces gens ivres de peur qui tentaient de fuir la menace, à ces habitants des niveaux d’Arkane encore ignorants du danger… Il ressentit un immense découragement en songeant que leur survie dépendait sans doute en grande partie de lui. Un sentiment d’impuissance doublé d’une rage sourde, brûlante. Pourquoi le destin se jouait-il de lui avec une telle cruauté ? Pourquoi ne lui révélait-il pas son rôle alors que l’armée du Nord déjà aux portes des Bas s’apprêtait à assiéger la cité ? Une phrase de maître Hauhorn lui revint en mémoire. Il n’y avait jamais prêté attention

jusqu'alors, peut-être parce qu'elle avait été prononcée au tout début de son séjour dans le massif de l'Ostian : *« Entrer en apprentissage, c'est surtout entrer en soi-même, aucune des réponses ne te sera offerte, tu les trouveras par toi-même, en toi-même, là où elles gisent depuis la nuit des temps, je ne puis te transmettre qu'une partie de mon savoir, en aucun cas te donner les clefs de toi-même. »* Renn lui avait demandé si les réponses gisaient dans chaque être humain, une question machinale, stupide sans doute. L'enchanteur de pierre avait répondu que toutes les connaissances étaient accessibles à chacun pour peu qu'on apprenne à les discerner…

Un sifflement prolongé ramena l'apprenti à la réalité. Un choc violent ébranla les dalles sur lesquelles il était assis. Il rouvrit les yeux. Une faille d'une largeur de deux toises béait au milieu du toit, aspirant les pierres et les éclats de poutres de ses bords déchiquetés.

— Ils ont lancé les hostilités ! glapit un officier.

— Ils ont seulement essayé leur première baliste, pondéra Ectobar.

— Ils ont bien failli nous tuer, comme s'ils savaient que le commandement était sur le toit…

— Ridicule ! Comment auraient-ils pu le savoir ?

— Est-ce que nous ne devrions pas rejoindre les hommes en bas ?

— Pas tout de suite. Nous ne trouverons pas de meilleur poste d'observation.

— Nous ne ripostons pas ?

— Ce n'est pas encore nécessaire. Où est le messageur ?

— Il était au mauvais endroit quand la pierre est tombée.

Renn ne jugea pas utile de se déplacer jusqu'à la rambarde pour se faire lui-même son idée. Il resta assis dans son coin et, après avoir jeté un nouveau regard à l'orifice creusé par le projectile, il referma les yeux et dériva sur ses pensées.

Il discerna la complainte morne de la matière qui ployait comme une bête de somme sous le poids de la ville et des siècles. La tristesse qu'elle dégageait ne l'affecta pas. Un écho lointain et ravissant lui parvint quelques instants plus tard, si ténu qu'il douta de son existence, puis, en concentrant toute son attention, il comprit qu'il entendait le chant de la pierre, une vibration d'une beauté fabuleuse. Jamais encore il n'avait perçu une telle splendeur, une telle harmonie. Le chant ne paraissait pas provenir d'un seul endroit, mais de partout à la fois, comme si toutes les pierres du pays

d’Arkane n’en faisaient qu’une. Puis il se brisa et Renn commença à ressentir une souffrance intolérable, trop immense, trop effroyable pour les limites de son corps. Il eut l’impression d’être anéanti par un froid glacial qui lui rappela son bref passage dans les voies invisibles ouvertes par Mère. Il lutta quelques instants contre cette sensation, mais se rendit compte que sa résistance ne parvenait qu’à augmenter sa douleur et sa terreur. Il lui fallait l’accepter, l’explorer, la traverser, ou il ne parviendrait jamais à percer les secrets de son maître, il ne trouverait jamais sa place. Il était au bord de l’obscur creuset où s’affrontaient les forces de création et de destruction. La vibration primordiale et le néant avide. La danse des particules de lumière et l’immobilité des ténèbres pures. Lui-même n’était plus qu’une masse mouvante, étincelante, flottant au milieu de formes éblouissantes qui tissaient des tapisseries resplendissantes et l’enveloppaient de chaleur et de bien-être. Sans elles, il n’aurait pas résisté longtemps au froid et à la souffrance exhalés par le vide énigmatique. Elles étaient les protectrices, les gardiennes de la frontière sans cesse mouvante entre existence et néant, entre vie et mort. Il vogua un long moment parmi elles, en elles plutôt. Il lui semblait que leurs émulsions lumineuses s’enchevêtraient avec les siennes. Il lui fallut encore du temps pour comprendre que c’était leur façon de communiquer. Peu à peu, des formes lui apparurent, floues au début, puis formant des images de plus en plus précises, de plus en plus complexes. Des pierres. Des sculptures, plus exactement. Dressées sur une place entourée de façades élégantes. Des statues d’hommes armés de fouet, de hache, d’épée, de masse d’armes, de poignard… Il reconnut quelques-uns des animaux qui les accompagnaient : un loup, un ours, un aigle, un serpent… Les autres paraissaient appartenir à un bestiaire légendaire : une créature écailleuse aux pieds griffus, aux ailes transparentes, à la gueule garnie de crocs, un fauve au pelage épais et tacheté, un monstre marin à l’échine hérissée et à la queue enroulée… Les statues auraient pu sortir tout droit de l’atelier de maître Hauhorn si elles n’avaient été recouvertes d’une mousse jaunâtre et parsemées de fissures révélant qu’elles avaient traversé de nombreux siècles.

Tout s’interrompit soudain, et Renn reprit conscience, hébété, sur le toit du bâtiment. Il se rendit compte avec stupeur que le commandant et ses subordonnés s’étaient éclipsés. Le soleil avait déjà entamé sa course descendante, et l’ombre du socle porteur s’étendait désormais sur la

majeure partie des Bas. Des clameurs, des cliquetis, des grincements résonnaient en contrebas. L'apprenti attendit que se dissipent les effets du vertige pour se rendre, d'un pas chancelant, près de la rambarde sur laquelle il dut s'appuyer pour ne pas s'effondrer. La légion et l'armée du Nord se livraient une bataille furieuse dans les environs du port, appuyées par les machines qui expédiaient leurs projectiles sans interruption, pierres, flèches, poix, sphères métalliques hérissées de pointes effilées.

Renn discerna des hommes nus parmi les belligérants. Les bagnards s'étaient joints aux légionnaires. Affinant son observation, il aperçut Orik et Urieth aux prises avec plusieurs adversaires armés de tridents et de masses d'armes, puis, un peu plus loin, la frêle silhouette d'Oziel qui se démenait en compagnie d'un homme revêtu d'une cape rouge et d'un garçon blond au milieu d'une horde furieuse. Il ne comprit pas pourquoi elle n'utilisait pas le feu. Craignait-elle de toucher involontairement les combattants de son propre camp ? Une première impulsion le poussa à les rejoindre. Il récupérerait une arme en contrebas, n'importe laquelle, et il entrerait dans la mêlée avec tout son courage, toute sa peur, comme il l'avait fait dans le marécage près de l'Ostian, ou sur la louque attaquée par les pirates du fleuve. Il commença à dévaler l'escalier en partie éboulé. À mesure qu'il se rapprochait du rez-de-chaussée, une pensée se détacha de son tumulte intérieur : si les entités de lumière lui avaient montré les statues de ces hommes et de ces animaux, c'était qu'elles avaient un lien avec lui, qu'il lui fallait partir le plus rapidement possible à leur recherche. Personne ne l'accuserait de désertion. Orik l'aurait certainement encouragé dans cette voie, lui qui ne cessait d'affirmer qu'il n'avait pas un destin de guerrier. Restait Oziel du Drac : il ne la reverrait pas tout de suite, peut-être même jamais, une perspective qui lui serra le cœur et faillit le faire changer d'avis. Il se raccrocha alors à la conviction que son propre sort importait peu en comparaison de l'extermination qui menaçait la population d'Arkane.

Il dut patienter sous le porche de l'immeuble, le temps qu'une énorme pierre expédiée par une baliste s'éloigne en roulant dans la rue désertée. Le pilonnage avait été intensif à en croire les façades éventrées, les portes incendiées, les éboulis, les corps criblés de flèches aux dimensions de lances. Il prit la direction opposée à la bataille, la mort dans l'âme, refoulant ses incessantes envies de rebrousser chemin. Il ne croisa pas âme qui vive avant d'avoir parcouru plusieurs lieues dans les quartiers abandonnés.

Il avisa enfin un groupe de vieillards épuisés qui, penchés par-dessus le muret d'une fontaine, buvaient au creux de leurs mains une eau couleur de terre.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? croassa l'un d'eux lorsque Renn s'approcha.

— Un renseignement.

— Tu crois que c'est le moment ?

Renn avala à son tour une gorgée d'eau. L'ombre du socle ne chassait pas la chaleur étouffante qui régnait dans les Bas.

— Je cherche une place avec des statues d'hommes armés et accompagnés d'animaux.

Son interlocuteur réfléchit un instant en lissant machinalement les rides de son front.

— Y a rien d'pareil ici ! finit-il par grogner.

Un deuxième vieillard s'éclaircit la voix et demanda :

— Tu cherches ça seulement dans les Bas ?

— Je ne sais pas, répondit Renn.

— Y a bien une place qui correspond à c'que tu dis, j'l'ai vue une fois dans ma vie, mais elle s'trouve pas dans c'niveau.

Le vieil homme tendit le bras au-dessus de sa tête.

— La place des Fondateurs ou des Statues, qu'elle s'appelle, et elle s'perche tout au sommet, dans les Hauts.

35

L’ARCHE DU CIEL

Voici comment Piklard le torcheron sauva des milliers d’hommes, de femmes et d’enfants des Bas pourchassés par les terribles démons des Fonds qui portent le nom d’akchas. Comme il était seul, il demanda à ce que soit allumée une torche tous les trente individus et que chacun marche en gardant les yeux rivés sur la flamme de la torche précédente, puis il entraîna la multitude tout entière dans le Laz. Ainsi parvint-il à sauver ceux qui le suivaient sans en perdre un seul et devint-il le symbole de ces torcherons courageux qui, chaque jour, accomplissent leur devoir sacré en guidant leurs frères humains parmi les innombrables pièges du labyrinthe.

La légende de Piklard,
Archives de la Guilde des Torcherons,
Arkane

La bataille tournait inexorablement à l’avantage de l’armée venue du Nord. Le commandant de la légion n’avait pas eu le temps de conférer avec Matteo, Oziel et Orik lorsque les bagnards s’étaient joints à ses hommes déjà engagés dans le combat. Parant au plus pressé, les nouveaux arrivants s’étaient jetés dans la mêlée, provoquant, par leur fougue, un désordre qui avait un temps retourné la situation. Puis les géants étaient entrés en action et avaient infligé des pertes considérables aux défenseurs. Oziel avait failli être percutée par l’un d’eux qui fonçait tête baissée au milieu du tumulte. Elle n’avait dû son salut qu’à l’intervention d’Orik, dont l’espadon s’était

enfoncé profondément dans le cou du monstre, qui avait encore parcouru une vingtaine de pas avant de s'effondrer lourdement sur les pavés.

— Frappez-les sous la gorge, avait crié le guerrier. Et dans les crevasses de leurs peaux.

Les pierres et les flèches expédiées par les machines avaient maintenant cessé de pleuvoir, les projectiles risquant de toucher indistinctement les soldats emmêlés des deux camps.

Orik, que les tourbillons de la bataille avaient éloigné d'Urieth, se tailla un chemin jusqu'à l'endroit où se tenaient Oziel, Jifar, Matteo et le commandant de la légion.

— Il faut que nous résistions jusqu'à la tombée de la nuit, lança-t-il d'une voix forte.

— Pourquoi ? haleta Matteo.

— L'obscurité arrêtera les serkars, les géants.

Ectobar recula d'un pas pour éviter la pointe d'une lance, puis se fendit et riposta d'un coup de glaive dans la poitrine de son adversaire avant de se tourner vers Orik.

— Tu es le guerrier de Mandril ?

— Comment le sais-tu ?

— C'est ton ami, l'enchanteur de pierre, qui m'a parlé de toi.

— Renn ? Tu l'as vu ?

— La dernière fois, c'était en haut d'un immeuble.

— Où est-il ?

Le commandant haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Il m'a raconté qu'il n'avait pas un destin de guerrier, qu'il devait trouver sa place.

— Un de vos officiers nous a affirmé qu'il avait été crucifié…

— Le légat l'avait condamné à la crucifixion ; l'irruption des Conquérants lui a sauvé la vie.

Le soulagement que ressentit Oziel à cette nouvelle lui donna un formidable regain d'énergie. Son glaive, qui pesait des tonnes au bout de son bras, lui parut soudain aussi léger que la caniste du Drac. Elle repartit au combat et s'enfonça dans le cœur de la bataille en frappant avec une fureur et une précision décuplées, implacables.

— Dame ! s'époumona Jifar.

Jetant un regard en arrière, elle vit l’adolescent sombrer dans les vagues tumultueuses. Trop tard pour lui venir en aide. Elle poussa un hurlement de rage et reprit sa marche en avant. Les soldats de l’armée du Nord marquaient une hésitation lorsqu’elle se présentait devant eux, surpris sans doute de se retrouver devant une femme, une mécrosée qui plus est, un temps d’arrêt qu’elle mettait à profit pour les frapper sans leur laisser le temps de se ressaisir. Elle se rendit compte qu’elle avait presque traversé le champ de bataille lorsqu’elle avisa une gigantesque catapulte quelques pas plus loin. Des soldats ennemis convergèrent dans sa direction avec des rictus qui dévoilaient leurs dents métalliques pointues. Un géant surgit et leur barra le passage, leur signifiant ainsi que cette proie lui était réservée, une attitude qui ne souleva pas de protestations de leur part, plutôt des réactions amusées. Les petits yeux ronds et luisants du serkar, qui mesurait plus de deux toises, se posèrent sur la jeune femme. Elle ne décelait aucune intention dans son regard. Elle repéra les failles dans sa peau grise parsemée de touffes de poils, ses points faibles selon Orik. Le feu recommençait tout juste à frémir en elle ; il n’était pour l’instant qu’une vague présence, guère plus consistant qu’un souvenir. Le géant se battit la poitrine et le crâne de la paume de ses mains. Il ne portait pas d’arme ni de pierre. Ses arcades proéminentes, son long nez en forme de museau, ses lèvres crevassées retroussées sur des crocs larges et puissants l’apparentaient à l’un des grands simiesques des forêts dont les sculptures ornaient certaines places d’Arkane. Il se lança à l’attaque, tête en avant, fonçant droit devant lui. Elle l’esquiva d’un bond en arrière. Le rugissement de dépit du monstre lui déchira les tympans. Elle tenta une contre-attaque, mais sa lame rebondit sur le dos de son adversaire comme sur une surface métallique. Il se retourna et s’approcha d’elle sans se presser cette fois, encouragé par les soldats goguenards. Elle se plaça derrière l’un des montants de bois de la machine dont le mécanisme endommagé gisait sur le sol. La nuit naissante commençait à s’étendre sur le quartier, estompant les formes. Le serkar parut tout à coup moins sûr de ses mouvements, se déplaçant au ralenti, à tâtons, le bras tendu, la main ouverte, ses grondements se changeant en gémissements sourds.

— C’lourdaud y arrivera pas ! rugit l’un des soldats. C’est moi qui vais m’occuper d’elle !

L’homme, bardé de cuir et d’acier, la langue pointée entre ses deux rangées de dents pointues, se rua sur elle, décrivant de petits cercles avec son énorme hache à lame double.

— T’as d’la chance d’être mécrosée, petite pute ! cracha-t-il. Sans ça, j’aurais fait durer le plaisir.

Oziel surveilla du coin de l’œil le géant qui ne bougeait pratiquement plus. N’ayant plus rien à craindre de lui, elle se concentra sur son nouvel adversaire, un redoutable combattant comme le révélaient ses muscles saillants et la souplesse de ses mouvements. Elle para de son glaive levé à l’horizontale le premier coup qu’il assena. Le choc des fers lui meurtrit le bras, l’épaule et une grande partie du dos. L’homme éclata de rire avant de déclencher une nouvelle attaque, d’estoc cette fois. Elle s’écarta d’un pas sur le côté. La hache frôla son flanc. Emporté par son élan, le soldat lui tourna le dos, brièvement, mais assez longtemps pour permettre à la jeune femme de lui piquer son glaive dans les reins. Elle s’étira de tout son long pour maintenir sa lame enfoncée entre la cuirasse et le ceinturon de son adversaire, tout près de sa colonne vertébrale. Il voulut se retourner, la douleur l’en empêcha. Il lâcha sa hache, tomba à genoux puis s’effondra.

Absorbée par son combat, Oziel fut surprise de ne plus voir personne autour d’elle. Elle entendit alors les sons graves et prolongés de trompes et s’aperçut que les Conquérants refluaient vers le port. Derrière elle, les légionnaires et les bagnards finissaient de se regrouper devant les immeubles des Bas. Entre les deux armées s’étendait désormais un espace de plusieurs dizaines de pas de profondeur jonché de corps, de pierres et de débris. Un silence sépulcral planait sur les lieux, déchiré par les craillements des cracasses et les râles des blessés. Pas une seule lumière ne brillait dans la nuit naissante, pas même une étoile. Une pluie fine se mit à tomber tandis qu’Oziel rejoignait la troupe en compagnie de quelques silhouettes titubantes.

Quelqu’un courut à sa rencontre. Elle reconnut Matteo, dont la cape déchirée ne couvrait plus grand-chose de son corps. Un filet de sang s’écoulait d’une plaie sous son épaule droite.

— Que les déesses soient louées, tu es vivante ! s’exclama-t-il.

— Tu es blessé, mon frère…

— Juste une égratignure.

— Et Jifar ?

— Il a reçu un coup sur le crâne, mais il s'en remettra.

— Pourquoi ont-ils abandonné la bataille ? Ils avaient l'avantage.

— Leur stratégie, selon Orik. La bataille d'aujourd'hui n'était qu'un galop d'essai, un acompte. Ils n'ont engagé qu'une petite partie de leurs forces. Les choses sérieuses commenceront demain à la première heure.

— Nous avons donc la nuit pour nous préparer.

— Je ne vois pas ce que nous pouvons faire de plus.

— Leur abandonner les Bas et nous réfugier dans les Labeurs…

Matteo marqua un temps de surprise, puis, d'un mouvement de tête, l'encouragea à continuer.

— Nous y serions protégés par les remparts et par le Laz. Nous aurions le renfort de la légion des Labeurs, celle des autres niveaux, et un peu de temps pour préparer une véritable résistance.

— Que fais-tu des habitants des Bas ?

— Ils sont perdus de toute façon s'ils restent ici. Nous organiserons leur évacuation.

— Une nuit ne suffira pas pour les évacuer.

— Nous en sauverons autant que nous pourrons.

— Si nous abandonnons les Bas à nos ennemis, nous serons coupés de tout ravitaillement.

— Ils occupent déjà le port, notre source principale d'approvisionnement. Les niveaux ont suffisamment de réserves pour tenir un siège.

— Le Conseil n'approuverait sans doute pas que nous abandonnions les Bas à ces…

Oziel l'interrompit d'un geste du bras.

— Le Conseil des Sept est sous l'influence des complices de l'armée du Nord, les pétrocles, la Désolation. Il ne se préoccupe plus de l'intérêt de la cité. C'est la raison pour laquelle tu as été condamné au bannissement, que notre père a été éliminé, et notre famille, massacrée. Le Conseil n'est plus qu'une coquille vide.

Matteo réfléchit un instant. Malgré la pluie, des feux s'étaient allumés en différents endroits du port. La brise apportait des senteurs d'épices et de graisse chaude. Des ordres gutturaux claquaient de loin en loin, réduisant les cracasses au silence.

— Allons en parler au commandant et aux autres…

Tandis que le gros de la légion et de l'armée des bagnards se rendait à la Porte du Laz, distante d'environ six lieues, des cavaliers furent expédiés trois par trois dans les Bas pour rameuter la population dispersée. Ectobar n'avait pas hésité longtemps avant de se ranger à l'avis d'Oziel, appuyée par Matteo, Orik et Urieth. Comprenant qu'il ne pouvait plus compter sur le Conseil des Sept ni sur le légat des Bas, il lui revenait désormais de prendre les décisions, comme il l'avait déjà fait en s'associant avec la troupe des bagnards. La seule inconnue de ce plan d'évacuation d'urgence était la réaction de la Guilde des Torcherons. Accepterait-elle de mettre ses guides à la disposition de la légion, des évadés des Fonds et d'une population affolée ? En avait-elle la capacité ? En aurait-elle le temps ?

La Porte des Bas, surnommée « l'Arche du ciel » ou « la Voie de la fortune », une construction sommaire de forme semi-circulaire aux pierres effritées et aux bas-reliefs érodés, se dressait, au pied du socle porteur, au centre d'une place déjà prise d'assaut par une foule braillarde. On se battait avec férocité pour passer sous l'arche et se rapprocher de la rampe qui montait en pente douce vers une immense plate-forme éclairée par des torches. Là, un groupe de torcherons et de gardiens de la Guilde en uniforme blanc jouaient du bâton ou du poing pour contenir les hommes et les femmes qui tentaient de gagner le plateau où, percées à même le flanc du socle, béaient quatre immenses ouvertures aux voûtes arrondies.

La centaine de légionnaires chargée d'escorter le petit groupe composé, outre le commandant et l'un de ses subalternes, d'Oziel, de Matteo, de Filaün, d'Orik et d'Urieth, eut toutes les peines du monde à se frayer un chemin au milieu de la multitude surexcitée. Plusieurs individus basculèrent par-dessus les garde-corps bordant les deux côtés de la rampe et s'écrasèrent en contrebas. D'autres furent frappés à coups de lance, de bouclier, de glaive, et piétinés sans ménagement. Le visage mécrosé d'Oziel s'avérait finalement plus efficace pour perforer la mêlée que la haute stature d'Orik et les horions des légionnaires. Elle voyait, au fur et à mesure qu'elle progressait, des cercles s'ouvrir et s'agrandir autour d'elle. La lumière des torches donnait un aspect cauchemardesque aux faces déformées par l'horreur et la frayeur. Elle regrettait l'absence de Jifar, allongé en compagnie d'autres blessés dans un chariot resté en arrière avec le gros des troupes, pas seulement parce qu'il se révélait souvent de bon conseil, mais

parce qu'il était pour elle une ombre bienveillante, bienfaisante. Le visage de Renn revenait souvent dans ses pensées. Le destin les avait à nouveau séparés après les avoir brièvement rapprochés, et elle en éprouvait une tristesse teintée d'amertume.

Les gardiens et les torcherons de la Guilde, soumis à la pression incessante et aux supplications de la foule, parurent soulagés lorsque les légionnaires débouchèrent en haut de la rampe et écartèrent sans ménagement les individus les plus excités, dégageant le passage pour Ectobar et les autres membres du groupe.

— Je dois voir d'urgence votre responsable, déclara le commandant.

— Que se passe-t-il ? s'enquit un torcheron dont l'uniforme s'ornait de barrettes dorées sur une épaule.

— Arkane est attaquée. Nous devons mettre le plus rapidement possible la population des Bas à l'abri.

Le torcheron fronça les sourcils.

— Toute la population ?

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Les Conquérants passeront à l'action dès l'aube.

— C'est que… nous n'aurons pas assez de guides pour tout ce monde. Les légions n'essaient pas d'arrêter ces envahisseurs ?

— Ils sont beaucoup plus nombreux et puissants que nous. Ils nous ont pris par surprise. Nous n'avons pas eu le temps de nous organiser.

Les paupières du gardien battirent frénétiquement comme des ailes d'oiseaux en cage.

— Il me faut en référer à Soam, le maître du niveau, et il ne sera pas disponible avant l'aube.

Le commandant désigna du bras la multitude massée sur la rampe.

— Il sera trop tard, martela-t-il. Tous ces gens mourront. Il y a certainement un moyen de contacter un responsable immédiatement.

L'échange entre les deux hommes exaspérait visiblement Orik. Croisant son regard, le guerrier se pencha vers Oziel et lui demanda, à voix basse :

— On ne peut pas se passer d'eux ?

— Impossible. Sans torcherons, on ne sort pas du Laz.

Elle-même y était pourtant parvenue, mais elle avait bénéficié de l'assistance d'un guide, le drac.

— Le commandant ne peut pas les contraindre à…

— La Guilde ne dépend en théorie d’aucun pouvoir, ni du Conseil des Sept, ni de la légion. Elle est très jalouse de son indépendance.

La pluie cessa, un vent violent et tiède se leva, dévoilant par bribes les étoiles entre les déchirures des nuages. Une clarté livide se déposa sur le mur du socle porteur luisant d’humidité.

— Je vais voir s’il est possible de déranger maître Soam, céda le torcheron.

Sa mine inquiète montrait qu’il se lançait dans une entreprise délicate. Il tourna les talons, traversa la plate-forme et disparut par l’une des grandes portes ouvertes sur la paroi du socle porteur.

Il revint quelques instants plus tard accompagné d’un petit homme au visage chiffonné et aux cheveux gris emmêlés. L’or et le blanc se répartissaient à parts égales dans son uniforme visiblement passé à la hâte. Le torcheron le conduisit devant Ectobar.

— Pourquoi me dérangez-vous en pleine nuit, sieur ? grommela le petit homme sans préambule.

— Vous êtes le responsable du niveau ?

— Maître Soam. Que font tous ces gens ici ? Quelle est cette urgence dont m’a parlé Ajoul ?

— Une puissante armée s’est présentée ce matin devant Arkane, répondit Ectobar d’une voix calme où perçaient des éclats d’impatience. Ma légion seule ne pourra pas la contenir. Nous avons pris la décision d’évacuer la population des Bas et de nous retirer dans les Labeurs pour préparer la résistance. Et nous n’avons qu’une nuit pour le faire.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Il nous faudrait plusieurs centaines de guides pour conduire une telle masse dans le Laz.

— Il n’existe pas de procédures exceptionnelles pour une urgence de ce genre ?

Les yeux sombres de maître Soam se posèrent sans aménité sur les membres du petit groupe déployé devant lui. Sa chevelure grise giflée par le vent dansait autour de sa tête.

— Avec les effectifs actuellement disponibles, je prendrais le risque de perdre un grand nombre de ces gens dans le Laz, finit-il par répondre. Donc de trahir le serment sacré du torcheron.

— Il y a bien l’histoire de Piklard, qui a réussi à faire passer plusieurs milliers de personnes en une seule nuit, intervint Ajoul.

Maître Soam lui lança un regard assassin.

— Un épisode de la mythologie arkanienne qui ne repose sur aucune réalité tangible. Un torcheron ne peut prendre en charge qu’un groupe restreint, tel est le règlement.

Oziel se demanda pourquoi le responsable de la Guilde s’arc-boutait avec une telle obstination à son règlement devant une foule menacée de mort. Avait-il perdu toute humanité, ou trempait-il dans la conjuration fomentée par les pétrocles et la Désolation ?

— Votre règlement, va falloir l’oublier ! gronda Orik en se plantant devant maître Soam. Entre le risque d’en perdre quelques-uns dans votre foutu labyrinthe et la certitude de tous les perdre dans les Bas, le choix ne se discute pas.

— Qui êtes-vous, sieur, pour dicter sa conduite à la Guilde des Torcherons ? riposta le petit homme.

— Peu importe qui je suis ! J’ai déjà combattu l’armée qui campe tout près d’ici, j’ai eu l’expérience de sa férocité, de sa cruauté, et je ne souhaite pas à votre cité de connaître le même sort que le royaume d’où je viens.

Ajoul leva le bras pour prendre la parole.

— On pourrait essayer de…

Soam l’interrompit d’un geste agacé.

— Depuis quand un torcheron du rang se permet-il de donner des conseils à un maître, Ajoul ?

Une flambée de rage embrasa Oziel, déclenchant le réveil du feu qui, de nouveau, brûla en elle et se concentra dans sa gorge. Elle évita d’entrouvrir la bouche. Le responsable du niveau était sans doute l’un des maillons de l’immense chaîne qui avait contribué à la chute d’Arkane, mais la puissance du drac se retournerait contre elle si elle agissait sous le coup de la colère.

— J’aviserai demain ma hiérarchie, et nous recevrons peut-être le renfort des guides qui nous manquent, proposa Soam. C’est tout ce que je peux faire pour vous.

Ajoul fixa Ectobar et Orik d’un air désolé.

— Je suis le nouveau patriarche du Drac, déclara Matteo. Au nom du Conseil, je vous ordonne de…

— Le Drac n’est plus qu’un souvenir, sieur.

— Il compte encore deux représentants, torcheron, ma sœur Oziel, ici présente, et votre serviteur.

— Une femme criminelle et mécrosée, un homme condamné au bannissement perpétuel dans le bagne des Fonds…

Maître Soam s'inclina et s'éloigna à reculons.

— Inutile de poursuivre cette conversation, ajouta-t-il. Nous nous reverrons demain après que j'aurai reçu la réponse de mes supérieurs.

Orik se tourna vers Ajoul.

— Pensez-vous, tes confrères et toi, qu'il est possible de nous conduire cette nuit dans le labyrinthe ?

Après un regard à la fois craintif et provocant à son supérieur hiérarchique, le torcheron acquiesça d'un hochement de tête.

— Ton attitude sera rapportée en haut lieu, Ajoul ! glapit maître Soam.

Ce furent ses dernières paroles. Orik tira son espadon et le décapita, le tout réalisé à une vitesse et avec une précision telles que personne n'eut le temps d'intervenir. La tête du petit homme roula sur une distance de cinq pas, son corps, d'où jaillit une fontaine de sang, oscilla un instant avant de s'affaisser sur les dalles de la plate-forme.

Un silence abasourdi retomba sur les lieux, à peine froissé par les sifflements du vent et les grésillements des torches.

— Assez perdu de temps, soupira Orik en remisant son arme dans son fourreau. Mettons-nous au travail.

Il fallut un peu de temps aux torcherons pour se remettre de leur stupeur.

— Tu as une façon… radicale de régler les désaccords, souffla Ectobar au guerrier.

— À situation radicale, décision radicale.

Oziel songea que le fer du guerrier, comme le feu qui continuait de gronder en elle, comme la haine qui coulait dans les veines des servants de la Désolation, comme la peur qui poussait les Arkaniens à des comportements aberrants, finirait par le dominer et le conduire à sa perte. Mais la légion, les bagnards et la population des Bas avaient eu besoin de lui, de son intransigeance, pour forcer le passage de l'Arche du ciel. Tout comme ils avaient eu besoin de sa propre haine, de sa soif de vengeance, de sa mécrose, pour continuer de croire en la pérennité d'Arkane. Comme si la souffrance des uns et la cruauté des autres s'enchevêtraient de manière

inextricable pour tisser la toile sans cesse changeante de la cité et du pays d'Arkane, de l'humanité tout entière, et sans doute de l'ensemble des créatures vivantes peuplant les grandes terres.

Elle se demanda pourquoi Renn ne l'avait pas attendue. Où se trouvait-il en cet instant ? Que faisait-il ? Que voyait-il ? Que ressentait-il ? Elle fut soudain transportée dans une galerie éclairée par la torche d'un guide. L'enchanteur de pierre le suivait d'un bon pas en compagnie de plusieurs femmes masquées vêtues d'amples capes colorées, probablement des prostituées qui allaient chercher fortune dans les Labeurs.

36

LA GUEULE DU LOUP

Où se cache le monstre ? Dans les profondeurs de la terre ou dans les oubliettes des âmes ? Où est l'ennemi ? De l'autre côté de la frontière ou dans les limites de la parole, de la pensée ? Où se tient le coupable ? Sur la planche de crucifixion ou derrière la porte de chaque maison ? Où officient les bourreaux ? Sur les échafauds ou dans les consciences ? Où siègent les maîtres ? Dans les palais ou dans les esprits ?

Anonyme,
Bibliothèque du Drac,
Arkane

La nuit était tombée depuis un long moment. La petite pluie qui avait accompagné le déploiement des ténèbres s'était interrompue en abandonnant une agréable fraîcheur dans les Hauts. Des centaines de lampes éclairaient les allées du domaine du Drac, allumées par les hommes et les femmes assignés au service de Prakala. Noy avait recruté ses nouveaux domestiques parmi les membres des familles de l'Aigle, de l'Ours et du Dauphin, les maisons les plus proches géographiquement de celle du Drac, qu'il avait attaquées et dévastées au cours de la journée. Ses sujets avaient massacré sans pitié leurs occupants, exception faite des futurs esclaves, les plus jeunes principalement : héritiers, neveux, petits-enfants. Ceux-là avaient été enchaînés, conduits au nouveau palais royal et marqués au fer comme des animaux. On avait contraint un forgeron à façonner un sceau, un cercle barré en son milieu avec un « P » sur la droite et un « A » sur la gauche, qu'on apposait, chauffé à blanc, sur la joue ou le front des

nouveaux serviteurs. À la fin du jour, ivres de sang et de vin, les akchas s'étaient couchés dans les rues ou sur les places, où ils s'étaient endormis après s'être livrés à une bacchanale effrénée.

Ils n'avaient pas rencontré de vraie résistance dans les trois domaines qui avaient reçu leur visite. Les maigres troupes familiales prises de panique face au déferlement des monstres des profondeurs avaient rapidement cédé sous le nombre. Le plus long, finalement, avait été de traquer les quelques survivants dans les bâtiments et les parcs passés au crible. On avait cloué aux arbres ou aux portes les malheureux qu'on n'avait pas eu le temps ou l'appétit de dévorer. D'autres avaient été démembrés, écorchés, brûlés à petit feu, et leurs cris avaient résonné avec une telle force entre les murs que l'air en paraissait à jamais meurtri. Le massacre de ses semblables avait heurté Noy les premiers temps, puis leur terreur et leur souffrance avaient fini par nourrir sa propre cruauté, comme des ruisseaux boueux arrosant une terre fertile.

Il prévoyait de prendre le domaine du Corridan le lendemain, après celui du Loup. Il ne lui resterait ensuite plus que l'Orbal, déjà affaibli par la mort de son patriarche. Il avait posté plus de trois cents de ses soldats devant l'arc monumental du Laz, chargés de bloquer l'entrée du labyrinthe. Une brève bataille les avait opposés à une escouade de légionnaires qui assuraient la protection du lieu. Ces derniers avaient été balayés à l'issue d'une mêlée aussi brève que furieuse. Leurs cadavres mutilés amoncelés une vingtaine de pas devant le monument aux piliers ornés de fresques sculptées dissuadaient les éventuels candidats à la descente dans le niveau inférieur de s'aventurer dans les parages. La légion des Hauts, pourtant puissante, n'avait esquissé pour l'instant aucun mouvement d'envergure, aucune manœuvre défensive. Certainement prévenue, elle ne réagissait pas, paralysée par l'incurie ou la félonie de ses chefs.

Adamanta ne s'était toujours pas présentée au domaine du Drac, et Noy commençait à s'en alarmer. Avait-elle rencontré d'insurmontables difficultés dans l'enceinte de l'Orbal ? Avait-elle fait de mauvaises rencontres sur son chemin ? Assis sur le sofa qui lui servait de trône, il contemplait d'un œil distrait le ballet des akchas qui allaient et venaient dans la grande salle de réception, affublés de vêtements et de couvre-chefs qui en faisaient de hideuses caricatures d'êtres humains. Des images désordonnées déferlaient dans son esprit, des bribes qui étaient

probablement les résurgences d'une fresque ancienne, cohérente, mais une brume persistante l'empêchait de la contempler dans son intégralité et de se relier à son passé.

Rongé par l'impatience et l'inquiétude, il héla Zekt, allongée un peu plus loin en compagnie d'un mâle, et lui demanda de rassembler trois cents akchas pour l'escorter jusqu'au domaine de l'Orbal. La jeune femelle s'en acquitta avec son efficacité habituelle et, quelques instants plus tard, une troupe imposante se pressait dans la grande salle des réceptions. Noy ceignit l'épée noire d'Harana avant de descendre de l'estrade et de se diriger d'une ample foulée vers la sortie du bâtiment.

Aucun bruit ne troublait le silence tapi dans l'obscurité. Cette escapade dans les ruelles qui reliaient les deux domaines avait renvoyé Noy à une autre balade nocturne. Une femme marchait à ses côtés, les yeux brillants de désir. Quelqu'un l'apostrophait devant la porte monumentale du domaine de l'Orbal. *« Qui va là ?… Tu ne reconnais donc pas ta maîtresse ?… Faites excuse, dame Elvare, je ne vous avais pas reconnue… Je vous présente mon nouveau gendre, Noy du Corridan… Bonsoir, messire… »* Il avait l'impression que plusieurs vies s'étaient écoulées depuis la nuit de son mariage. Il avait épousé la fille, et continué de désirer la mère. Dans le cœur sombre de cette nuit-là, il avait basculé dans un autre monde, le monde d'Adamanta, le monde des akchas, le monde des pétrocles, le monde des complots, des mensonges, des reniements, des larmes et du sang. Rejeté par les siens, il s'était livré corps et âme à celle qui lui avait offert l'instrument de sa vengeance, ces êtres des profondeurs qui rêvaient depuis des millénaires de resurgir à la surface et de reprendre leurs territoires d'avant la Fondation, ces êtres qui se nourrissaient du sang et de la chair de ses semblables humains.

Zekt et ceux qui marchaient à ses côtés le fixaient avec adoration. Pour eux, il était Prakala, le libérateur, l'homme qui les avait sortis du ventre de la terre et élevés tout près du ciel. Leur vénération agissait comme un baume sur ses plaies anciennes, sur ses peines d'enfant. Jamais ses parents ni ses frères ne lui auraient accordé une telle reconnaissance, encore moins les membres des autres familles régnantes ; jamais il n'aurait pu combler les vides qui s'ouvraient en lui comme les béances d'une ruine battue par les vents chagrins.

Les bâtiments baignaient dans la clarté fade de la lune et des étoiles. Les coassements des grenouilles estompaient de temps à autre les frissonnements des arbres. L'intrusion de Noy et des akchas ne provoqua aucune réaction. Personne, ni homme ni foueur, ne se mit en travers de leur chemin. Ils traversèrent sans encombre le parc où rôdait l'odeur persistante de purin qui caractérisait le domaine, et s'introduisirent tout aussi facilement dans la construction principale. Ils ne trouvèrent que des corps endormis dans les différentes pièces qu'ils visitèrent. Palefreniers et jardiniers ne se réveillèrent pas dans les écuries et les autres annexes qu'ils visitèrent. Adamanta et sa connaissance des herbes et des poudres avaient sans doute quelque chose à voir avec leur imperturbable sommeil. Estimant que leur sort relevait de la volonté de son épouse, Noy ordonna à ses soldats de ne pas les exterminer, puis il décida de rebrousser chemin.

Vêtue d'une robe fendue jusqu'à la taille, qui révélait son corps plutôt qu'elle ne le dissimulait, Adamanta l'attendait, souriante, provocante, dans la salle de réception du Drac.

— D'où viens-tu, mon roi ?

— De l'Orbal, répondit-il d'un ton courroucé.

— Nous nous étions accordés pour que tu m'attendes ici…

— J'étais inquiet.

— Ne t'inquiète jamais pour moi.

— Qu'as-tu fait pendant tout ce temps, à part endormir ta famille et ses serviteurs ?

La mauvaise humeur de Noy décrocha un sourire amusé sur les lèvres d'Adamanta.

— Ce que j'avais à faire. J'ai envie de toi, mon roi.

Elle écarta les jambes, laissant un minuscule bout d'étoffe voiler son entrecuisse.

— Ta récompense pour avoir bien combattu, ajouta-t-elle.

— Combattu ? Massacré, tu veux dire : on ne nous oppose pas de vraie résistance.

— Je crève d'envie de te sentir en moi, mon roi.

Le désir se déploya aussitôt en lui, brûlant, tyrannique, douloureux, réduisant sa colère en cendres.

— Allons dans la chambre.

— Ici, mon roi.

— Devant eux ? s'étonna-t-il en désignant les akchas rassemblés dans la salle.

— Ils ne s'en offusqueront pas, contrairement aux humains, ils en seront même honorés.

Elle se releva, le saisit par la main et l'entraîna vers le centre de la pièce. Elle se débarrassa de sa robe avant de grimper sur l'estrade. Il la rejoignit, se dévêtit à son tour et s'assit sur le trône. Elle l'enjamba et, avec une impatience presque hystérique, s'empala sur lui.

— Les habitants des Hauts s'affolent comme des bêtes en cage, murmura Adamanta.

Nus et enlacés sur le trône, ils n'avaient pas encore eu le courage de se lever pour se rendre dans la chambre où les attendait un confortable lit. Des ronflements et des frottements résonnaient dans la salle de réception désormais plongée dans la pénombre. Les akchas dormaient allongés à même le sol. Les serviteurs avaient été enfermés quant à eux dans l'une des salles à manger du rez-de-chaussée dont quatre monstres des profondeurs gardaient la porte.

— Quel sort réserves-tu à ceux que tu as endormis ?

— L'égorgement avant leur réveil, juste pour qu'ils se rendent compte qu'ils sont en train de mourir.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait avant ?

— Il y avait plus urgent.

— Quoi ?

Elle l'embrassa avec fougue.

— Ça me regarde.

— Un lien avec ton père ?

Elle hésita un court instant avant d'acquiescer d'un hochement de tête.

— Je ne l'ai toujours pas retrouvé.

— Où pourrait-il être ?

— Je ne sais pas s'il a survécu.

— Qui est-il ?

Elle garda le silence un temps suffisamment long pour indiquer qu'il n'aurait pas la réponse à cette question. Il n'insista pas, recru de fatigue. Il la prit dans ses bras et la transporta jusqu'à la chambre gardée par deux

akchas dont les yeux rouges viraient peu à peu au brun foncé, signe qu'ils manquaient de sommeil.

Le lendemain matin, Adamanta dormait encore lorsqu'il rassembla son immense troupe dans le parc et l'entraîna vers le nord-est des Hauts. Le soleil se levait en parant le ciel de motifs vermeils nimbés de rose pâle. Personne dans les rues. Chaque habitant des Hauts maintenant averti restait confiné dans son logis en espérant que les horribles créatures surgies de nulle part n'auraient pas l'idée de l'en chasser. Probablement que des spécialistes de la Geste arkanienne avaient établi le lien avec les démons des mythes primitifs et que partout s'était répandue la rumeur du retour des terribles akchas. Un vent frais chassait les odeurs et les déchets abandonnés devant les portes ou au pied des escaliers. Les volets fermés et le silence oppressant accentuaient l'impression d'abandon.

Une véritable armée attendait les visiteurs à l'entrée du domaine du Loup, les soldats en uniforme vert de la famille, renforcés par des sicaires et des légionnaires. À l'issue d'une brève observation des lieux, Noy décida de répartir sa troupe en trois colonnes, l'une qui foncerait tout droit vers la porte surmontée d'une sculpture de loup et mobiliserait une grande partie de la défense, l'autre qui contournerait le domaine par la droite et escaladerait le mur, la troisième qui filerait par la gauche et passerait par les hauts toits des immeubles environnants pour sauter à l'intérieur du parc et prendre les adversaires en tenaille. Il était pressé d'en finir avec le Loup et de fondre sur le Corridan. Il avait laissé suffisamment de temps à sa famille d'origine et à son frère Aroy pour s'organiser. Il y avait sans doute eu de sa part une jouissance perverse à retarder l'échéance, comme un désir obsédant, pressant, plusieurs fois reporté ; peut-être était-ce également une porte de sortie entrouverte pour les siens, un secret espoir que ses parents, ses frères, ses belles-sœurs, ses neveux, certains serviteurs et domestiques aient le temps d'échapper à sa vengeance, aux griffes des akchas.

Il leur fallut moins d'une demi-sixte pour enfoncer les défenses du Loup. Sérieusement mises à mal par les attaques frontales de la première colonne, elles furent disloquées par l'apparition des deux autres, tout aussi nombreuses, tout aussi sanguinaires. Les akchas ne firent pas de quartier, taillant en pièces leurs adversaires, mais aussi les serviteurs et les animaux, ne laissant derrière eux que des morceaux de cadavres éparpillés, éviscérés,

baignant dans des mares de sang. Ils s'engouffrèrent ensuite dans la demeure seigneuriale où s'étaient réfugiés, dans l'attente d'un improbable miracle, les membres de la famille hormis les hommes en âge de combattre déjà tombés lors des affrontements extérieurs.

Lorsque Noy s'avança dans la grande pièce de réception, la voix chevrotante d'Elider, le patriarche du Loup, l'invectiva :

— Je n'y croyais pas, mais c'est bien vrai : ces monstres sont dirigés par toi, Noy, l'un des nôtres, un fils du Corridan !

Les gémissements des enfants et des jeunes femmes effrayés par l'apparition des monstres des profondeurs accompagnèrent ses insultes.

— Qui sont les monstres, Elider ? répliqua Noy. Eux ou vous ? Vous qui avez précipité la chute d'Arkane par vos compromissions ignobles ? Vous qui n'avez agi que par goût du profit ou par orgueil ? Mon peuple akcha vient simplement reprendre ses droits après un intermède humain que vos pairs et vous avez galvaudé.

Zekt s'approcha de lui.

— Les autres demandent ce qu'ils doivent faire de ces humains.

— Qu'ils épargnent seulement les jeunes femmes et les jeunes gens qui iront grossir les rangs des esclaves.

Elle alla traduire sa réponse à ses congénères, qui entamèrent aussitôt le massacre.

Elider tomba à genoux.

— Au nom des déesses, arrête tes monstres, fils du Corridan.

Noy examina le vieillard qui le suppliait. À peine plus grand qu'un enfant de dix ans, le patriarche du Loup avait toujours été considéré par ses pairs comme un interlocuteur intransigeant, capable de toutes les bassesses pour parvenir à ses fins, soupçonné à maintes reprises d'avoir éliminé à coups de dague ou de poison ceux qui lui tenaient tête.

— As-tu arrêté les monstres qui ont assassiné la famille du Drac ?

— Le patriarche Nunzio était un traître, il méritait de mourir, argumenta Elider.

Dans toute la demeure résonnaient les hurlements des femmes et des enfants livrés aux akchas.

— Son épouse, ses enfants, ses petits-enfants, ses brus, ses gendres, ses serviteurs méritaient-ils de mourir ?

Des larmes roulaient maintenant sur les joues du patriarche.

— Je ne savais pas, je te le jure sur ce que j'ai de plus sacré, que la sentence s'appliquait à l'ensemble de la famille du Drac…

Noy leva l'épée noire.

— Vous avez donc oublié le principe essentiel des Fondateurs ? En brisant le Pacte qui unissait les familles gouvernantes, vous avez trahi les déesses et provoqué votre propre chute. Les akchas ne sont que les instruments de votre châtiment.

Elider se pencha et tendit le cou pour inviter son bourreau à lui donner le coup de grâce. Une pensée de pitié teintée de mépris traversa Noy. Ce vieillard, qui avait fait régner la terreur dans sa famille et sur les Hauts dans ses oripeaux de patriarche, n'était désormais qu'un être chétif, apeuré, aussi fragile et tremblant qu'un oisillon tombé du nid. Il abattit la lame sur sa nuque. La facilité avec laquelle la tête du patriarche se détacha de son corps le surprit et lui donna un sentiment étourdissant de toute-puissance. Il poussa du pied le corps recroquevillé et ensanglanté qui refusait de s'affaisser avec une étrange obstination, puis, suivi de Zekt, il commença à rassembler ses troupes affairées à traquer et écharper les rares survivants de la maison du Loup.

Le cœur de Noy battait à tout rompre lorsqu'il avisa, à l'extrémité de la rue droite bordée d'indolents et de chênes bleus, l'entrée principale du domaine du Corridan. Les lourds vantaux métalliques qu'on ne fermait pas d'habitude étaient tirés, et les ornements pointus qui se dressaient sur leurs tranches supérieures s'alignaient à la perfection avec les piques hérissant le faîte du mur d'enceinte. L'hostilité apparente du Corridan n'avait jamais frappé Noy jusqu'à ce jour. Le domaine refermé sur lui-même ressemblait à un fauve hérissé. L'animal symbole de sa famille n'apparaissait que rarement dans les mythologies de la Fondation où il était décrit tantôt comme un rongeur placide au pelage tacheté, tantôt comme un féroce carnassier aux crocs venimeux. Sans doute l'armée familiale s'était-elle massée derrière la porte monumentale. Aroy, formé comme tous les héritiers à la stratégie classique chère aux précepteurs de la cité, manquait d'imagination pour envisager un affrontement asymétrique. Il n'avait jamais prévu de combattre des adversaires aussi indisciplinés, aussi imprévisibles que les akchas, seulement guidés par leur férocité, leur puissance et leur appétit.

Les grondements sourds qui retentissaient derrière lui informaient Noy que l’impatience gagnait ses troupes, pas encore rassasiées par les massacres matinaux. Presque tous ses sujets s’étaient parés de vêtements récupérés dans les chambres, dans les armoires, dans les penderies, ou directement sur les cadavres, comme poussés par l’irrépressible besoin de ressembler à leurs victimes humaines. Il tenta de se rappeler les recoins du domaine les plus difficiles à défendre, les portes oubliées, condamnées, les constructions les plus accessibles depuis l’extérieur. Des bribes émergeant de sa mémoire, se détacha le souvenir de balades nocturnes sur le haut chemin de ronde du rempart. La façade orientale du domaine était mitoyenne au gigantesque ouvrage qui ceinturait les Hauts. On y accédait directement depuis les toits de bâtiments condamnés, au prix d’une escalade vertigineuse mais tout à fait réalisable pour des êtres aussi agiles et déterminés que les akchas.

— Dis-leur que nous allons passer par le rempart pour pénétrer dans le domaine, ordonna-t-il à Zekt.

Quand la jeune femelle eut fini de cracher la succession de grognements, de sifflements et de plaintes suraiguës censée traduire les paroles de Prakala, les clameurs de ses congénères éclatèrent comme des coups de tonnerre dans l’air brûlant.

37

VORN

Le Laz est et restera longtemps un mystère. Tant mieux : si des esprits malintentionnés perçaient ses secrets, alors Arkane courrait un grand danger. La connaissance, ici, n'est pas seulement opposée à l'ignorance ; elle nous en protège comme l'eau nous préserve du feu. Que cette connaissance vienne à se répandre dans les milieux les moins élevés, et elle sera mise au service de la stupidité, de la rapacité, de la laideur la plus abjecte, elle sera une fontaine de maux au lieu d'être une source vive pour l'évolution de notre glorieuse cité.

Discours de Géhiel dit le Pieux,
grand maître de la Guilde des Torcherons,
Bibliothèque du Conseil des Sept,
Arkane

— Je dois aller d'urgence dans les Hauts…

Le torcheron, à peine plus âgé que lui, fixa Renn avec une moue d'étonnement. Il ne cessait de tirer sur les manches de son uniforme entièrement blanc, comme s'il n'était pas encore ajusté à ses dimensions. Sa torche s'était éteinte lorsque, après une longue déambulation dans des galeries et des escaliers qui semblaient ne donner sur nulle part, ils avaient débouché dans une grande salle éclairée par la lumière éclatante du jour.

— Les Hauts ? Il faut avoir une bonne raison pour y accéder…

— Est-ce qu'empêcher l'extermination de la population d'Arkane est une raison suffisante ?

Les yeux verts du torcheron s'emplirent cette fois de réprobation. L'une des femmes masquées qui les avaient accompagnés dans le labyrinthe s'immobilisa près de la porte de la salle, puis, après avoir fait signe à ses consœurs de l'attendre, revint sur ses pas.

— Ce que tu racontes, ça a un rapport avec ce qui s'est passé aujourd'hui dans les Bas ? demanda-t-elle à Renn.

Ses cheveux d'un blond très clair tombaient en cascades soyeuses par-dessus le col de sa cape bleu roi.

— De quoi parlez-vous, dame ? s'agaça le torcheron.

— De l'armée qui est arrivée hier dans le port. J'ai aperçu des créatures et des machines gigantesques.

— Arkane est attaquée, confirma Renn. Une redoutable armée venue d'une lointaine contrée du Nord. La légion des Bas ne pourra pas la contenir très longtemps.

— Si c'est vrai, je pourrai vérifier vos dires du haut des remparts, fit le torcheron.

— Ce serait une perte de temps. J'en ai déjà trop perdu à passer des Bas aux Labeurs.

— Comment…

Le guide hésita à poser sa question, comme si elle lui paraissait incongrue, absurde.

— Comment quelqu'un comme vous pourrait-il empêcher l'extermination de la population d'Arkane ?

— Je suis enchanteur de pierre.

Le torcheron se demanda visiblement s'il avait affaire à l'un de ces hommes qui, ayant subitement perdu la raison, erraient comme des animaux sauvages dans les rues de la cité.

— C'est toi qui étais recherché par tous les légionnaires des bords de l'Odivir ? demanda la femme masquée.

— Comment le savez-vous ? riposta Renn.

— T'inquiète pas, mon joli, c'est un de mes clients, un légionnaire, qui me l'a raconté. Tu sais ce que c'est, l'oreiller est propice aux confidences. De garde au palais, il a surpris une conversation nocturne entre le gouverneur et son messageur personnel. Ils recherchaient un jeune sorcier et un guerrier étranger qui avaient tué un questeur et menaçaient de foutre en l'air le plan prévu. Mon client ignorait de quel plan ils parlaient.

— La conjuration des pétrocles, précisa l'apprenti. Ils ont noyauté les familles gouvernantes pour préparer la chute d'Arkane.

Le torcheron écarta les bras.

— Ho, ça fait beaucoup de choses d'un seul coup ! Je ne suis pas…

— Conduisez-le dans les Hauts, puisqu'il vous le demande, l'interrompit la femme masquée.

— Je viens tout juste de prononcer mon serment, je ne suis pas supposé prendre des initiatives ni réserver mes services à un seul homme.

— Mes amies et moi, nous vous suivrons jusque dans les Hauts, proposa-t-elle. Ainsi, mon jeune ami, vous n'aurez pas l'impression de trahir votre serment.

— Il m'est également interdit de…

La femme masquée émit un sifflement courroucé.

— Vous voyez bien que ce garçon est sincère. Dans certaines circonstances, respecter un serment est la pire des trahisons.

— C'est peut-être facile dans votre métier. Ça ne l'est pas pour moi, répliqua le torcheron.

— Dans mon métier, jeune homme, on se fout des serments, mais on respecte les hommes.

Un groupe d'hommes et de femmes aux regards déjà las déboucha dans la salle, conduit par un torcheron au ventre proéminent dont la torche brûla encore un instant avant de s'éteindre brusquement, comme soufflée par un puissant courant d'air.

— Comment s'est passée cette première fois, Vorn ? demanda-t-il au passage à son jeune confrère.

— Bien, répondit ce dernier.

— Tu fais maintenant vraiment partie de la Guilde. Tu as entendu parler des derniers événements dans les Bas ?

— Vaguement…

— Il paraît qu'une grande bataille oppose la légion à une horde d'envahisseurs. Je te vois tout à l'heure pour le repas ?

Vorn hocha la tête et attendit que le torcheron corpulent se soit éloigné pour se tourner vers Renn.

— Où avez-vous l'intention d'aller dans les Hauts ?

— Sur une place. La place des Fondateurs, ou des Statues.

— Vous acceptez de l'y conduire ? insista la femme masquée.

— À condition que vous nous accompagniez, vous et vos amies, ainsi que vous me l’avez proposé. On attirera moins l’attention.

— J’ai toujours rêvé de visiter les Hauts.

Elle ajouta, se dirigeant vers les trois autres femmes qui l’attendaient à la porte :

— Laissez-moi juste le temps de leur en parler.

Elle fit signe au torcheron et à Renn de les rejoindre après un bref conciliabule avec ses consœurs.

— Même si nous perdons de l’argent, même si nous risquons d’avoir de gros ennuis à notre retour dans les Bas, elles sont aussi excitées que moi à l’idée d’aller dans les Hauts. Pour la première et peut-être dernière fois.

La porte de départ se situait à un peu moins de quatre lieues de la porte d’arrivée. La chaleur posait une chape de plomb sur les Labeurs dont les habitants ou les visiteurs marchaient au ralenti en s’épongeant sans cesse le front ou la nuque. Les commerçants assis sous les auvents ombragés s’éventaient mollement à l’aide de la main ou d’un morceau de planche. Quelques-uns piquaient du nez, vaincus par la torpeur. Les activités se réduisaient au strict minimum dans les forges et les autres ateliers. Les ouvriers actionnaient les grands soufflets avec une lenteur quasi hypnotique tandis que leurs maîtres frappaient sans conviction sur les fers chauffés à blanc.

Le niveau semblait à Renn plus aéré que les Bas, légèrement moins sale également, même si les caniveaux creusés au milieu des rues peinaient à charrier les déchets nauséabonds en provenance des habitations. Les croisements des chariots ou des voitures particulières engendraient des scènes à la fois cocasses et bruyantes. L’apprenti ne s’imaginait pas vivre dans ces quartiers surpeuplés, coincés entre ciel et terre. Il restait un enfant des rives, des grands espaces, du silence, d’un air que rien ne pouvait emprisonner, ni mur, ni odeur. Les quatre femmes marchaient à ses côtés. Leurs yeux qui brillaient par les fentes oculaires de leurs masques se posaient régulièrement sur lui avec des éclats de crainte et d’admiration. Jelkote, Abradane, Mortün et Klanett s’étaient présentées avec une maladresse d’enfants sauvages, puis elles n’avaient plus osé lui adresser la parole, sans doute intimidées par son statut d’enchanteur de pierre. Comme leurs masques l’empêchaient de les reconnaître, il les différenciait par les

couleurs de leurs capes, bleue, pourpre, noire, verte. Vorn marchait quelques pas devant eux, se retournant de temps à autre pour vérifier que le petit groupe suivait l'allure. Il doutait d'avoir pris la bonne décision à en croire ses traits tourmentés, mais il n'exprimait pour l'instant aucune volonté de rebrousser chemin.

Peu de monde à la porte d'accès pour les Marches. Les grands départs s'effectuaient plutôt aux deux extrémités du jour, selon le torcheron, le matin et le soir, les moments où les ouvriers partaient au travail ou en revenaient, où les portefaix et les attelages effectuaient leurs livraisons matinales, où les domestiques s'en allaient prendre leur service chez leurs maîtres des niveaux supérieurs. Ils franchirent sans encombre la porte qui s'ouvrait sur une large galerie, puis sur la salle de départ. Les torcherons qu'ils croisèrent leur lancèrent des regards interrogateurs avant de se rendre compte qu'ils étaient pris en main par l'un des leurs. Vorn les entraîna dans l'un des escaliers qui se perdait dans une obscurité totale. Il s'équipa d'une nouvelle torche qu'il alluma à l'aide d'un enflammeur. L'escalier donnait plus haut sur un étroit boyau aux parois et à la voûte parfaitement lisses.

À mesure qu'ils se rapprochaient des Hauts, Renn percevait de plus en plus nettement le chant de la pierre, comme si son cœur battait au sommet de la cité. Un phénomène surprenant : là où il se rendait, la matière assujettie, soumise, moins dense, de plus en plus éloignée de sa pureté originelle, aurait dû perdre de sa puissance au lieu d'en gagner.

Alors qu'ils traversaient une galerie légèrement pentue, Jelkote, la femme à la cape bleue, pressa le pas pour se porter à sa hauteur.

— Si la magie des enchanteurs de pierre est toute-puissante, comme on le dit, pourquoi n'aides-tu pas les légions à vaincre les envahisseurs ?

— L'enchantement a ses propres voies. Je ne serais d'aucune utilité sur le champ de bataille.

— Comment pourras-tu les aider, de là-haut ?

— Je ne sais pas encore, je dois le découvrir.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu vas le découvrir ?

Il n'avait aucune certitude à ce sujet, il parcourait seulement les chemins où l'invitait son âme, il errait sans guide dans ses labyrinthes intimes.

— Je le saurai quand je l'aurai découvert, répondit-il avec un sourire.

Elle ne sembla pas satisfaite par la réponse, puisqu'elle revint à la charge :

— Arkane sera vaincue si tu ne trouves pas ?

Il haussa les épaules.

— Je ne connais pas l'avenir.

Elle arracha son masque d'un geste coléreux, dévoilant un visage aux traits fins et au teint laiteux.

— J'étouffe là-dessous ! Tu n'es guère rassurant, l'enchanteur.

— C'est lui qui a besoin d'être rassuré, comme tous les hommes ! s'esclaffa Abradane, la femme à la cape pourpre, déclenchant les rires de ses consœurs.

La progression dans le Laz donnait à Renn l'impression d'être prisonnier d'un cauchemar. Chaque passage aboutissait à un passage similaire, voire parfaitement identique, une galerie en pente au sol nu et grisâtre et aux parois lisses, légèrement tournante. Quelques détails sans doute auraient pu les distinguer, mais l'esprit ne parvenait pas à se concentrer, comme engourdi par l'atmosphère hypnotique baignant les lieux.

Vorn avançait d'une allure régulière, maintenant la torche levée devant lui. Il leur avait recommandé de ne jamais quitter la flamme des yeux, et surtout, si, pour une raison ou pour une autre, ils ne la distinguaient plus, de ne pas bouger jusqu'à ce qu'il revienne les chercher.

— Il reste combien de niveaux à passer avant les Hauts ? demanda Renn à Jelkote.

— Deux : les Marches et les Dits, répondit-elle. Déesses, je déteste le Laz !

— Et moi donc ! renchérit Mortün. J'ai chaque fois l'impression de mourir là-dedans.

Elles avaient toutes retiré leurs masques et dénoué leurs chevelures. Elles ne riaient plus. Leurs regards s'étaient voilés d'inquiétude et leurs voix étaient devenues craintives, étouffées.

Ils déambulèrent en silence dans le Laz pendant un moment qui parut une éternité à l'apprenti. Il avait sans cesse l'impression de revenir sur ses pas. La magie du labyrinthe lui semblait à la fois très proche et très différente de l'enchantement de pierre, comme s'ils étaient issus du même creuset mais qu'ils avaient suivi des voies différentes. Même si le bref

échange avec son confrère quelques instants plus tôt avait laissé entendre qu'il s'agissait de sa première fois, Vorn ne marquait aucune hésitation pour s'engager dans l'une des galeries partant des places hexagonales qui se succédaient.

Le chant de la pierre s'estompa tout à coup, recouvert par une vibration blessante. Un froid intense se répandit dans les veines de Renn, qui faillit perdre l'équilibre.

— Ça va ? souffla Jelkote. Tu es devenu tout pâle.

L'apprenti serra les dents pour continuer de marcher.

— Ils essaient de m'empêcher d'approcher, répondit-il sans desserrer les mâchoires.

— Qui ça, ils ?

— Les ennemis des enchanteurs, ceux qui œuvrent pour l'anéantissement d'Arkane.

Le froid se retira de son corps. N'en subsista qu'une désagréable sensation d'engourdissement.

— Ils ont un lien avec les envahisseurs ? insista Jelkote.

— Les Conquérants sont chargés d'achever par les armes ce que les ennemis des enchanteurs ont commencé par l'influence et la corruption.

— Et ceux-là, tu pourras les combattre ?

Renn n'eut pas le temps de répondre. Une lumière brillait à l'extrémité de la galerie dans laquelle ils venaient de s'engager.

Vorn s'arrêta, visiblement perplexe.

— On se dirige vers nous, murmura-t-il. Il y a quelque chose d'anormal : nous sommes dans le labyrinthe de montée, pas de descente.

— Je suppose que la montée peut aussi servir de descente, fit observer Abradane.

— Pas dans le Laz. Pas que je sache en tout cas.

La certitude s'ancra en Renn que la vibration blessante et le froid qui s'était diffusé dans son corps quelques instants plus tôt provenaient de l'un des membres du petit groupe qui avançait dans leur direction. On distinguait désormais, derrière le torcheron qui les guidait, des hommes coiffés de chapeaux empanachés et accompagnés de foueurs, d'autres vêtus de capes orangées et vertes, puis, en arrière-plan, des silhouettes à demi escamotées par la pénombre.

— Qu’est-ce qu’on fait ? s’impatienta Klanett. À moi, ils disent rien de bon, ces gars-là.

— Y a-t-il un moyen de les éviter ? demanda Renn.

Vorn réfléchit un court instant.

— Il existe un parcours de secours, mais je le connais un peu moins bien.

— Hé, il s’agirait pas de nous perdre dans ce satané truc ! s’exclama Jelkote.

— Il vaut mieux risquer de se perdre plutôt que de tomber entre leurs mains, déclara l’apprenti.

— Pourquoi ?

— Ils sont venus pour me tuer. Ils ne laisseront aucun témoin, aucun survivant derrière eux.

— Charmant ! Ce sont plutôt les hommes qui tombent à mes pieds d’habitude.

— Ce coup-là, ma belle, c’est une autre lame qu’ils t’enfonceront dans le corps, grinça Abradane.

— Qu’est-ce t’attends pour nous conduire à ton parcours de secours ? haleta Mortün. Il y aura une belle récompense pour toi si tu nous sors de là.

— Une double récompense ! renchérit Klanett.

— Une triple !

— Une quadruple !

Les hommes aux chapeaux empanachés peinaient visiblement à retenir leurs foueurs aux pelages ras et tachetés.

— S’ils lâchent leurs foutues bestioles, on est morts, gémit Jelkote.

— Suivez-moi, ordonna Vorn. Et surtout, ne vous laissez pas distancer.

Il se retourna et s’élança dans la direction opposée. Surpris, Renn et les quatre femmes durent courir pour le rattraper.

— Maudite cape ! grogna Abradane.

Elle s’en débarrassa sans ralentir l’allure. Elle ne portait en dessous qu’une courte confidente ajourée, des bas sombres qui lui montaient à mi-cuisse et qui se plissaient à chacune de ses foulées, de fines chaussures de cuir noir peu pratiques pour la course. Les grondements des foueurs et les hurlements de leurs maîtres retentirent derrière eux. Ils n’avaient pas besoin de se retourner pour se rendre compte que leurs poursuivants réduisaient rapidement la distance qui les séparait. Lorsqu’ils débouchèrent sur la

première place hexagonale, Vorn s’engouffra dans la bouche opposée, dont il parcourut une bonne partie sans raccourcir sa foulée ni jeter un regard en arrière. La flamme de sa torche devint une vague tache lumineuse de la grosseur d’un poing.

— Hé ! Hé ! Doucement, s’écria Klanett, qui rencontrait des difficultés grandissantes à soutenir le train.

— Fais comme moi, lui conseilla Abradane.

— Je ne porte rien sous ma cape. Mon client des Marches veut que je vienne comme ça, ça l’excite.

— Qu’est-ce qui vaut mieux à ton avis ? Survivre à poil ou crever habillée ?

— Je vais me faire arrêter dans les Marches.

— Bah, on trouvera bien de quoi te couvrir là-haut…

Jelkote et Mortün eurent beau se défaire à leur tour de leurs lourdes capes, elles perdirent elles aussi du terrain sur Vorn, dont la flamme continuait de diminuer dans le lointain. Klanett fut la première à s’arrêter, suivie presque aussitôt d’Abradane, puis de Mortün et de Jelkote. Renn marcha encore un petit moment avant de se rendre compte qu’elles étaient restées en arrière et de rebrousser chemin. Les mains posées sur les genoux, elles s’efforçaient de reprendre leur souffle.

— On les a semés en tout cas, haleta Abradane. On ne les entend plus.

— Ouais, mais nous aussi, on a été semés ! soupira Jelkote.

— Il a dit qu’on devait l’attendre sans bouger si on était perdus ! glissa Klanett.

Elle releva la tête et fixa Renn d’un air provocant.

— Tu as déjà vu des femmes nues, mon joli ?

— Fous-lui la paix, Klanett, intervint Mortün. Il a bien assez d’emmerdes comme ça !

— Il revient ! s’exclama Jelkote en désignant la tache lumineuse qui grossissait à l’extrémité de la galerie.

Renn observa la flamme. Une nouvelle vibration le traversa et diffusa en lui un froid terrible qui lui donna l’impression de se changer en bloc de glace.

38

LE LÉGAT DES LABEURS

Sois à la bonne place,
Mais tu y es toujours,
Puisque la place que tu occupes
Est la bonne.

Proverbe des Labeurs,
Arkane

Il fallut une grande partie de la nuit pour conduire la légion, les bagnards et la population des Bas dans les Labeurs. Les torcherons regroupés par Ajoul appliquèrent la méthode du légendaire Piklard : ils distribuèrent des torches et les répartirent tous les vingt pas environ dans les groupes de plusieurs centaines d'individus qu'ils prenaient en charge, de façon que chacun puisse garder les yeux rivés sur la flamme la plus proche. Si l'une des torches s'éteignait et que les autres étaient trop loin pour qu'on puisse les distinguer, le groupe devait alors s'immobiliser et attendre qu'un guide revienne le chercher. On ne devait surtout pas accélérer dans l'espoir d'opérer la jonction avec l'avant de la colonne ; c'était la meilleure façon de se perdre. Les légionnaires qui avaient parcouru les Bas à dos de cheval avaient réussi à rameuter une foule de plus de quinze mille individus qui s'étaient bousculés, parfois battus, pour s'introduire dans le Laz. Les soldats, aidés des bagnards, avaient dû intervenir de manière brutale pour ramener le calme et organiser l'évacuation.

Oziel avait traversé le labyrinthe en compagnie de Matteo, d'Orik, d'Urieth, de Filaün et de trois cents bagnards. La cohorte dirigée par Ectobar était passée en premier afin de prendre contact avec le

commandement des Labeurs et de préparer au plus vite la défense, puis avait suivi les autres sections en alternance avec les bagnards et les habitants des Bas. Les résidents des Labeurs, réveillés par le vacarme, s'étaient regroupés près de la Porte du Laz et avaient observé, pris de panique, ce déferlement mêlant des évadés des Fonds hirsutes et nus, des hommes, des femmes et des enfants apeurés, éplorés, des chariots emplis de blessés, des légionnaires aux traits tirés. Dans les quelques paroles échangées avec les réfugiés du niveau inférieur, revenaient les mots « invasion, terreur, géants, destruction, massacre », et ils comprenaient, dans le cœur de la nuit chaude et paisible, que leur cité était en guerre, que l'ennemi, après avoir conquis les Bas, s'apprêtait à prendre d'assaut les Labeurs qui, même protégés par leurs murailles et par le labyrinthe, paraissaient tout à coup terriblement vulnérables.

Tandis que Matteo et ses troupes allaient rejoindre Ectobar et la légion au palais du légat, Oziel décida d'attendre l'arrivée des chariots pour prendre des nouvelles de Jifar. Accompagnée d'Orik et d'Urieth, elle en visita plusieurs avant de trouver celui où reposait l'adolescent au milieu d'autres blessés. Ils durent se couvrir le nez d'un pan d'étoffe pour pouvoir supporter l'odeur fétide de chair corrompue, de vomissures et d'excréments qui régnait sous la bâche.

— Il n'y a personne pour s'occuper d'eux ? s'étonna Urieth.

— Les médecins de la légion sont sans doute débordés, avança Oziel.

Elle grimpa dans le chariot et rampa entre les corps pour se rapprocher de Jifar, dont les lèvres s'écartèrent en un demi-sourire lorsqu'il la découvrit devant lui. Un bandage taché de sang couvrait la tête de l'adolescent. Sa pâleur alarma Oziel, qui se retint de verser les larmes lui embuant les yeux.

— Dame, chuchota-t-il.

— Comment te sens-tu ?

— J'ai bien cru y passer cette fois, mais le temps n'était pas venu. J'ai bien cru que vous y passiez aussi.

La voix de Jifar n'était qu'un faible murmure sur le point de s'interrompre à chaque instant.

— Nous sommes à l'abri, dans les Labeurs, reprit-elle. On va pouvoir te soigner ici.

— J’entends la voix d’Arjo. Il m’appelle, il est triste sans moi de l’autre côté.

— Il va devoir attendre un peu : nous avons encore besoin de toi.

— Vous avez retrouvé votre frère comme le voulait le gardien de la parole de la Résurrection. J’ai accompli ma part.

— Les jours difficiles ne font que commencer.

Jifar cligna des paupières.

— Je ne serai pas d’une très grande utilité sur le champ de bataille.

Oziel lui saisit les mains et les serra dans les siennes.

— En tant que dernier frère de la Résurrection et unique dépositaire d’une sagesse millénaire, tu auras un rôle important à jouer dans la refondation d’Arkane.

— La Résurrection a échoué : elle n’a pu empêcher la déchéance de notre vieille civilisation. Si la cité parvient à surmonter cette crise, ce sera aux survivants de bâtir un nouveau monde. Leur nouveau monde.

— Moi, en tout cas, j’ai besoin de toi, balbutia Oziel.

— Vous avez en vous le feu du drac. Vous êtes le drac.

L’adolescent peinait à maintenir sa concentration. Elle lui caressa la joue du dos de la main, puis elle l’embrassa sur le front avant de se redresser.

— Repose-toi. Je reviendrai plus tard.

Il trouva encore la force de lui retourner un sourire, puis il ferma les yeux et sombra presque aussitôt dans un sommeil profond tandis qu’elle sortait du chariot en luttant contre le sentiment désespérant qu’elle ne le reverrait pas.

— Tu sembles très attachée à ce garçon, dit Urieth lorsqu’elle les rejoignit dans la rue encore emplie de l’ombre nocturne.

— Sans son aide, sans l’aide de son frère, je n’aurais jamais réussi à rejoindre Matteo dans les Fonds.

Elle leur raconta brièvement l’histoire d’Arjo et de Jifar, les jumeaux voleurs vendus par leurs parents, l’un à la Désolation, l’autre à la Résurrection, mais à jamais liés par la pensée.

Ils se rendirent ensuite au palais du légat par un dédale de rues et de places où, malgré l’heure matinale, se pressait une multitude inquiète. Oziel ne portant plus de masque, et ne souhaitant plus en porter, son visage déformé par les excroissances suscitait toujours des réactions agressives

autour d’elle. Les hommes et les femmes qu’elle croisait s’écartaient de son chemin en la couvrant d’imprécations et de menaces. Sans doute la regardaient-ils comme la responsable du malheur qui s’abattait sur leur cité, et l’auraient-ils encerclée et jetée sur un bûcher si elle avait déambulé seule, mais la présence d’Orik les dissuadait de déchaîner sur elle leur colère meurtrière, de lui jeter des pierres ou de la frapper de leurs fouets, leurs bâtons ou leurs cannes.

Elle avait prié Urieth de la prévenir dès qu’elle capterait de nouveau les pensées de Renn, mais la sœur de la Congrégation de Mère n’était toujours pas reliée à la rumeur mentale qui résonnait d’habitude dans son esprit. Elle ne percevait plus rien d’autre qu’un silence morne, et, comme cela ne s’était jamais produit depuis la création de la Congrégation, elle en déduisait que l’organisation avait été démantelée, et sa supérieure, éliminée.

— Probablement un lien avec le complot contre Arkane, avait estimé Orik.

— Les Mères ont pourtant toujours été opposées aux patriarches, avait objecté Urieth.

— Ce ne sont pas les patriarches qui ont décrété la fin d’Arkane, mais ceux qui les manœuvrent, avait précisé Oziel. Les pétrocles et les servants de la Désolation ne peuvent tolérer les ordres tels que le vôtre ou la Résurrection.

Si la Congrégation avait vraiment été anéantie, ils resteraient désormais sans nouvelle de Renn et, en admettant que le jeune enchanteur de pierre ait échappé aux nombreux ennemis acharnés à sa perte, ils n’auraient aucune possibilité de coordonner leurs actions. La dernière vision qu’Oziel avait eue de lui le montrait en train de parcourir une galerie du Laz en compagnie de femmes qui portaient des vêtements et des masques de prostituées. Il avait entamé le voyage vers les niveaux supérieurs de la cité, mais dans quel but ? Pourquoi ne les avait-il pas attendus ?

— Peut-être qu’il a décidé d’affronter les pétrocles dans leur antre, avait conjecturé Orik lorsqu’elle avait fait part de sa vision au guerrier et à sa compagne.

— Avec quelle arme ?

— L’enchantement.

— Je croyais qu’il ne concernait que la pierre, la matière. Les pétrocles, eux, s’attaquent directement aux esprits.

— J’ai confiance en lui. Nous saurons bientôt si nos chemins sont encore destinés à se croiser…

Une grande confusion régnait sur la place carrée qui bordait le palais du légat. Des officiers, le glaive brandi, hurlaient des ordres à leurs troupes qui manœuvraient au milieu d’autres légionnaires et de bagnards. Quelques cadavres se vidaient de leur sang sur les dalles empourprées. Oziel repéra Matteo et la haute silhouette d’Ectobar tout près de l’escalier de pierre qui donnait sur le vaste perron. Un peu plus haut, un cordon de gardes entièrement vêtus de noir protégeait un homme qui portait une toge écrue brodée sur la poitrine de l’insigne doré des légats.

Aidée d’Orik et d’Urieth, Oziel se fraya un chemin jusqu’à son frère au milieu de rangées de boucliers hérissées de lances qui, malgré les exhortations des officiers, ne rompaient pas entre elles la distance de cinq ou six pas. Bien que menacés de mort s’ils refusaient le combat, les légionnaires répugnaient visiblement à se battre les uns contre les autres.

Matteo et Filaün s’étaient perchés sur la troisième marche de l’escalier pour avoir une vue élargie de la place.

— Que se passe-t-il ?

Oziel avait dû crier pour dominer le tumulte. D’un geste du bras, Matteo l’avertit de prêter attention aux pointes des lances qui se promenaient à quelques pouces de sa tête.

— Le légat nous considère comme des traîtres et a ordonné à ses légions de se dresser contre celles d’Escobar, expliqua-t-il d’une voix forte. Mais ses officiers et ses hommes ne sont pas tous d’accord.

— La seule solution est de couper la tête du serpent, intervint Orik.

Escobar pensait la même chose puisque, une lance et un glaive en main, encadré par plusieurs de ses subordonnés, il se rapprochait lentement du légat. Un groupe de bagnards et de légionnaires des Bas livrait une bataille féroce devant l’entrée du palais, empêchant le représentant du Conseil de se réfugier dans le bâtiment. Le cordon des gardes du corps, submergés, se desserra peu à peu. Trois d’entre eux tombèrent sous les coups de leurs adversaires, et les autres furent bientôt cernés de fers empourprés qui les contraignirent à cesser le combat.

— Lâches ! Félons ! vociféra le légat. Vous serez crucifiés !

Escobar lui posa la pointe de son glaive sur la gorge.

— Le félon, c’est toi, Istak, rugit le commandant. Toi qui lances tes troupes sur les miennes au lieu de les tourner contre l’armée qui assiège Arkane. J’ai appris par mes messageurs qu’il y a de cela quelques jours, tu as condamné à mort Jilion, le chef de légion des Labeurs. Auprès de qui prends-tu tes ordres ?

— Je n’ai pas de comptes à rendre à un traître, cracha le légat.

Du sang maculait ses rares cheveux gris et son visage aux rides profondes.

— En ce cas, légat, inutile de perdre du temps en procédures.

Escobar enfonça le fer dans la gorge du légat, dont les yeux s’arrondirent de surprise et d’horreur avant de se voiler et se ternir. Le commandant le maintint un moment suspendu à la pointe de son glaive avant de le pousser du pied jusqu’à ce qu’il s’affaisse sur le sol avec une étonnante légèreté, puis, escorté de ses officiers, il pénétra dans le palais sans que personne s’interpose et réapparut quelques instants plus tard à la fenêtre centrale du premier étage.

— Légionnaires des Labeurs, je prends désormais le commandement des deux légions. Une armée conquérante a envahi les Bas cette nuit. Nous allons conjuguer nos forces avec celles des détenus du bagne, pour l’empêcher de gagner les niveaux supérieurs d’Arkane.

Les éclats de sa voix ébranlaient le silence soudain retombé sur les lieux.

— Les querelles intestines nous ont affaiblis, et nous devons à tout prix nous rassembler, marcher à l’unisson. Légionnaires, et vous, habitants des Labeurs, nous ne défendons pas seulement nos biens, nos familles, nos privilèges, nous défendons notre droit à l’existence. Notre priorité absolue est de disposer tout ce que nous comptons de machines de guerre sur le chemin de ronde du rempart, et d’y poster des archers et des arbalétriers en grand nombre. Que tout individu valide, peu importe son âge, peu importe son sexe, trouve le moyen de se montrer utile, que ce soit en préparant les chaudrons d’huile ou d’eau bouillante, en soignant les blessés, en hissant les pierres pour les catapultes ou des flèches pour les scorpions. Répandez-vous dans le niveau et entrez dans chaque maison pour inciter ses occupants à nous assister sur le champ de bataille. Que toutes les cohortes se rassemblent et attendent leurs ordres. Que tous les capitaines, lieutenants et chefs des bagnards me rejoignent maintenant dans la grande salle de

réception du palais. Nous n'attendons aucune aide, ni celle des familles gouvernantes, ni celle des légions des niveaux supérieurs ; nous ne pourrons compter que sur nous-mêmes. L'heure est venue de rendre à la cité une partie de ce qu'elle vous a donné, Arkaniens, de vous montrer dignes du legs de vos pères.

Une immense clameur recouvrit les derniers mots d'Ectobar. Les légionnaires levèrent leurs lances et frappèrent le sol de leurs boucliers, les bagnards poussèrent des cris de bêtes fauves, les habitants des Labeurs, hommes, femmes, enfants, brandirent des armes improvisées, fourches, haches, râteaux, balais, couteaux de cuisine, et se mêlèrent au chœur.

On attribua une partie du chemin de ronde à chaque cohorte associée à un bataillon de bagnards et à un groupe d'habitants chargés d'alimenter en projectiles les machines. Ectobar, Matteo, quelques officiers supérieurs, Oziel, Orik et Urieth supervisèrent la répartition et s'assurèrent que le rempart était protégé de part en part. Les catapultes, balistes et scorpions furent hissés et assemblés tous les trente pas environ, les unes équipées de pierres, les autres de flèches, les derniers enfin de chaudrons ou de ballots inflammables. Des femmes ajoutèrent des faitouts, des marmites, des casseroles qu'elles prévoyaient de remplir d'eau, de poix ou d'huile bouillante pour les vider du haut du muret. Comme on n'avait plus confiance dans la probité des torcherons depuis l'altercation avec maître Soam devant l'Arche du ciel, Escobar chargea deux détachements de surveiller les portes du Laz. Oziel, Orik et Urieth auraient la charge de la porte de sortie, là où aboutissaient les labyrinthes des Bas, tandis que Filaün et l'un de ses confrères bagnards s'occuperaient de la porte d'entrée, celle qui donnait accès aux passages vers les Marches.

— C'est là où ton feu sera le plus efficace, ma sœur.

Matteo désignait la ruelle relativement étroite qui donnait, une centaine de pas plus loin, sur l'arche au linteau et aux piliers sculptés.

— Rien ne dit qu'ils arriveront par là, objecta Oziel. Rien ne dit non plus que le feu reviendra.

Elle avait voulu rendre une visite à Jifar, mais elle n'avait pas repéré les chariots, sans doute placés à l'écart. Elle hocha la tête et poursuivit à voix basse, derrière le rideau de ses cheveux emmêlés :

— Jifar dirait que quelle que soit notre place, elle est bonne puisque c'est celle qu'on occupe.

Des sifflements retentirent, suivis presque aussitôt de craquements ou de chocs sourds. Les légionnaires assis derrière eux levèrent des regards inquiets sur le bleu céruléen zébré de traînées noires. Les machines des Conquérants étaient entrées en action, projetant d'énormes pierres badigeonnées de poix enflammée qui transperçaient les toits comme de vulgaires feuilles de papier.

— Leurs engins sont incroyablement puissants, murmura Oziel. Il y a bien une demi-lieue de hauteur entre le Bas et les Labeurs.

— Ce n'est pas une armée ordinaire, renchérit Orik.

— D'où vient-elle ?

— Du Nord lointain. Mais des explorateurs de Mandril qui ont parcouru le Nord sur plusieurs centaines de lieues après la frontière septentrionale du royaume n'ont trouvé là-bas que des étendues glacées, invivables.

— Que cherchent-ils ? À agrandir leurs territoires ?

— Ils ne semblent pas avoir d'autre but que la destruction. Une chose est sûre : ils n'ont aucune parole, aucun principe, aucun honneur, aucune pitié, ce qui les rend imprévisibles, et particulièrement redoutables.

Une pierre s'abattit non loin de la porte et creusa un trou de plusieurs pas de largeur sur les pavés, soulevant une épaisse poussière qui estompa un temps les façades.

Oziel perçut soudain la morsure familière du feu dans son bas-ventre. La vitesse à laquelle il se déploya dans son corps l'avertit qu'un danger imminent se rapprochait. La chaleur, intense, se concentra dans sa gorge. Urieth la fixa avec attention.

— Le feu ?

Oziel désigna, d'un mouvement de tête, les silhouettes qui surgissaient de la Porte du Laz, des soldats armés d'espadons, de masses d'armes, de lances et de haches à deux lames, et aussi des serkars portant de gigantesques poutres dont ils se servaient comme de massues. Parmi eux galopaient des fauves au pelage blanc.

Des rogres des neiges.

Le cœur battant, Oziel attendit qu'ils s'approchent pour se relever et entrouvrir la bouche. Une boule flamboyante en jaillit, qui enfla peu à peu, occupa bientôt toute la largeur de la rue et roula de plus en plus vite en direction des assaillants.

39

LE VENTRE DU CORRIDAN

La vie n’est tissée que de changements,
La vie ne se réduit qu’aux errements,
Les uns les nomment trahisons,
Les autres parlent de raison,
Les uns s’étourdissent en complots,
Les autres se délectent de ragots,
Les uns portent aux nues les habiles parleurs,
Les autres vouent aux gémonies les menteurs,
Les uns détiennent les vérités,
Les autres dénoncent les lâchetés,
Tous s’engagent dans les voies illusoires,
Tous s’égarent dans les chemins provisoires.

Le Dit des Vérités,
Tradition des diseurs du Chœur,
Arkane

La résistance du Corridan avait d’abord diverti Noy, surpris par l’ingéniosité de son frère Aroy ou des officiers qui le secondaient. Un grand nombre d’akchas étaient tombés dans les pièges dressés tout autour du bâtiment principal, des fosses camouflées par de l’herbe ou de la paille et dont les fonds avaient été garnis de pieux effilés. Ses sujets s’étaient empalés sur les pointes de bois et avaient inexorablement glissé sur les hampes jusqu’à ce qu’ils soient embrochés du fondement au sommet du crâne. Leur fluide vital avait scintillé dans la nuit naissante avant de perdre de sa brillance et de se transformer en une substance brune et gélatineuse.

Prakala avait dû ordonner une retraite générale et, l'obscurité continuant de s'étendre, il avait décidé d'attendre le petit jour pour reprendre l'assaut. Ses troupes n'étaient pas restées inactives pour autant : il avait expédié de petits groupes qui connaissaient désormais les emplacements des pièges, pour harceler et épuiser les défenseurs. Un rapide bilan faisait état de deux mille morts, des pertes importantes, imprévisibles en regard de la disproportion des forces. Il avait sous-estimé sa propre famille, un comble, et à l'amusement des premiers instants avaient succédé une colère noire et la promesse d'une vengeance éclatante. Il ne parvenait pas à comprendre comment l'armée du Loup avait pu aménager ces fosses en un laps de temps aussi bref. À moins que leur installation fût antérieure à l'attaque des akchas et qu'il eût suffi de retirer les couches superficielles de pierres et de terre qui les recouvraient. Un patriarche comme Augoy était suffisamment retors et méfiant pour truffer son domaine de pièges cachés. En revanche, la famille n'avait pas estimé nécessaire d'informer son petit dernier de leur existence ; une confirmation du mépris constant dans lequel elle l'avait tenu.

À sa colère s'ajoutait un autre tourment : l'absence d'Adamanta. Elle ne se montra pas de la nuit, et l'imagination fertile de Noy le plongea dans toutes sortes de pensées tortueuses, ténébreuses, l'imaginant tantôt enchaînée dans une geôle, tantôt agonisante en travers d'une ruelle, ou, pire encore, dans les bras d'un autre homme – pourquoi pas son père biologique ? N'avait-elle pas été la maîtresse de son père officiel ? Il fut tenté à plusieurs reprises de se rendre dans le domaine de l'Orbal, puis il y renonça, d'abord parce qu'il avait très peu de chances de l'y trouver, ensuite parce que toute initiative de sa part serait perçue comme un aveu de faiblesse. Il prit son mal en patience, grignota des fruits secs et but du vin pour tromper le temps, envisagea de faire venir une jeune esclave dans sa chambre comme il avait convoqué les servantes dans son ancienne vie, mais il n'avait ni la tête ni le cœur aux joutes sensuelles qui l'avaient ravi durant son adolescence, et il doutait fortement de retrouver avec ces jeunes femmes les sensations extrêmes qu'il éprouvait avec sa reine.

Lorsque les premières lueurs de l'aube se glissèrent entre les interstices des volets et des portes, il sauta du lit avec une exaspération renforcée par ses insomnies. Il ne prit pas de déjeuner, il ceignit l'épée et la couronne noires d'Harana et demanda immédiatement à Zekt de rassembler ses

troupes. La jeune femelle s’en acquitta avec son efficacité coutumière et, bientôt, quatre ou cinq mille akchas armés jusqu’aux dents, affublés de vêtements ou ornés de peintures aux teintes criardes, se pressaient dans le parc du domaine du Loup.

Noy avait arrêté sa stratégie avant de sombrer dans un sommeil haché : une attaque frontale par la porte principale que ses sujets défonceraient à coups de pierres et de béliers, la seule partie du Corridan où, peut-être, aucun piège n’avait été creusé. Ensuite, en vertu du nombre et de la puissance supérieure de ses soldats, les rangs des défenseurs seraient rapidement démantelés, et son armée se livrerait à la curée. Il espérait qu’Aroy et d’autres de ses frères tomberaient vivants entre ses mains. Il leur réservait une fin lente, soignée : il jetterait devant eux dame Velde, leur mère, leurs femmes et leurs enfants en pâture à ses troupes. On verrait alors s’ils le considéreraient toujours comme une quantité négligeable.

Il espéra apercevoir Adamanta dans la grande salle de réception ou sur le perron, mais il ne discerna pas sa fine silhouette parmi les akchas qui continuaient de se rassembler. Il traversa leurs rangs et se dirigea vers la sortie du domaine, suivi de Zekt et de l’immense colonne pour l’instant silencieuse. La lumière encore incertaine du petit jour extirpait de la pénombre des formes fantomatiques et figées, arbres, façades, débris divers… Ils ne croisèrent aucune patrouille, ni aucune silhouette, aucun autre signe de vie que les gobats rendus téméraires par le calme insolite de la cité.

Les Hauts ressemblaient à une ville fantôme. Le domaine du Corridan baignait dans une demi-obscurité que pas un bruit ne troublait. Les béliers, de longues poutres, furent amenés face à la porte, suffisamment loin pour rester hors de portée des flèches des défenseurs. Les premiers cris des guetteurs déchirèrent la quiétude de l’aube, et le tumulte d’un branle-bas de combat enfla derrière le mur d’enceinte. Noy donna le signal de l’assaut. Les béliers commencèrent à tour de rôle leur travail de sape. Les trente akchas qui portaient les poutres s’élançaient sur une distance d’une cinquantaine de pas et arrivaient à pleine vitesse devant les vantaux de la porte ébranlés par les chocs. Les volées de flèches expédiées du mur d’enceinte ne les ralentirent pas. Si l’un d’entre eux tombait, tué ou blessé, un autre le remplaçait avec la même efficacité. La porte finit par céder dans un craquement prolongé. Noy entrevit, par l’ouverture, les troupes

familiales, renforcées par des légionnaires, regroupées de l'autre côté. Une nouvelle pluie de flèches et de carreaux dégringola sur les assaillants. Les grondements des foueurs, les ordres gutturaux, les hurlements de défi retentirent de part et d'autre de la porte dont les vantaux à demi penchés ne tenaient plus que par quelques planches craquelées.

Noy brandit l'épée noire et cria :

— Reprenons ce qui nous appartient, akchas !

Marchant à la tête de ses troupes, il esquiva de justesse une flèche qui lui frôla le cou. Un combat féroce s'engagea à l'entrée du domaine. Le Corridan n'avait pas seulement reçu le renfort de quelques centaines de légionnaires, mais également de sicaires et de nomades du désert du Tchezz, avec lesquels la famille avait toujours entretenu de bonnes relations. L'épée d'Harana se montrait d'une terrible efficacité au milieu de l'indescriptible mêlée. Noy n'avait pratiquement pas d'efforts à fournir pour la lever et l'abattre sur ses adversaires. Elle lui paraissait d'une légèreté de plume, frappant et parant toujours avec un temps d'avance, avec une précision redoutable, comme si, douée d'une conscience propre, elle devançait les intentions de son maître et de ses adversaires. Les akchas s'engouffraient dans les brèches qu'elle creusait et gagnaient inexorablement du terrain. Chaque coup qu'il portait, chaque sang qu'il prenait accroissait l'exaltation de Noy, une ivresse vireuse et sensuelle jaillissant d'une source inconnue. L'odeur de sueur et de sang, les hurlements et les gémissements, les crissements des fers, les contacts des corps secoués de spasmes l'emplissaient de frénésie, d'extase presque. Il se sentait investi d'une puissance fabuleuse, porté par des courants d'énergie surgis des profondeurs du temps. La lame noire brisait les casques, les boucliers, les glaives avec une aisance déconcertante, s'engouffrait dans les chairs et tranchait les têtes avec un insatiable appétit. Elle éventra dans le même mouvement les deux foueurs qui tentèrent de sauter à la gorge de Noy, transperça d'un seul coup trois soldats du Corridan alignés devant elle, sectionna un légionnaire de haut en bas, abattit en même temps un cheval et son cavalier qui, la lance pointée, fonçait sur son maître.

Des ordres hurlés de l'arrière dominèrent le tumulte. Noy reconnut immédiatement cette voix, celle-là même qui l'avait humilié en public quelques nuits plus tôt. Elle souffla sur sa fureur comme le vent sur l'incendie. Il se concentra un court instant pour la localiser : Aroy se tenait

une trentaine de pas plus loin, légèrement à gauche, probablement protégé par le cordon de soldats en uniforme bleu tacheté qui formaient sa garde rapprochée. Contrairement à deux de ses frères, ferraillant plus loin sur leurs montures, il avait choisi de batailler à pied, sans doute parce qu'il ne s'estimait pas assez bon cavalier pour conjuguer équitation et combat. Tandis que les akchas continuaient de démanteler les lignes des défenseurs, Noy se dirigea vers le nouveau patriarche du Corridan. L'épée noire lui dégagea le chemin, frappant sans trêve jusqu'à ce qu'il arrive, couvert de sang, devant les soldats qui protégeaient Aroy. Leurs hauts et lourds boucliers n'offrirent pas davantage de résistance à sa lame que des étoffes légères. De même, elle s'enfonça avec voracité dans leurs cous ou dans leurs poitrines.

— Resserrez-vous ! glapit Aroy.

— Pourquoi ne te bats-tu pas toi-même, mon frère ? lui lança Noy d'un ton enjoué.

Le regard de l'aîné déborda soudain d'une haine incommensurable. Il avait brusquement vieilli en quelques jours, comme modelé par le titre de patriarche, généralement accolé à l'expérience, à la sagesse. La clarté encore lugubre de l'aube transformait son visage en masque funéraire.

— Noy, maudit…

— Tu m'as insulté devant ma mère, devant ma famille, devant les autres familles, mon frère. Tu as insulté mon épouse. Je t'avais prévenu. Ceci n'est que le résultat de ton arrogance.

— Tuez-le !

Deux des six gardes survivants se placèrent devant Aroy, les quatre autres encerclèrent Noy. Le vide s'était agrandi autour d'eux. Les akchas pourchassaient maintenant dans les allées du parc les défenseurs, fantassins, archers, cavaliers, en pleine débandade, et se rapprochaient de la bâtisse principale.

Noy tendit l'épée d'Harana à l'horizontale et attendit. La lame noire oscilla subitement et, d'un mouvement tournant, fondit sur le garde qui avait lancé une attaque derrière lui, lui tranchant net les deux cuisses. Dans le même mouvement, elle remonta en sifflant vers le soldat sur sa gauche, l'atteignit juste sous la mâchoire et lui ouvrit la tête en deux, faisant sauter le casque qui retomba sur le sol une dizaine de pas plus loin. Elle dévia ensuite d'un ample revers la boule hérissée de piques de la masse d'armes

qui volait vers Prakala et qui, finalement, se ficha profondément dans la poitrine de l'homme qui la manipulait. Elle toucha au bas-ventre, à l'issue d'un demi-cercle fulgurant, le garde en retrait sur le côté droit, puis, lorsque ce dernier fut tombé à genoux, elle le décapita.

Noy ne permit pas aux deux soldats protégeant le patriarche de se ressaisir. Ils tombèrent pratiquement en même temps, l'un égorgé et l'autre éventré. La riposte d'Aroy, bien que rapide et précise, se perdit dans le vide, sa masse d'armes manquant son jeune frère de quelques pouces. Noy le désarma d'un coup violent sur le manche et lui posa la pointe de l'épée sur la gorge. Voguant de concert sur des flots de haine, les deux frères s'observèrent un long moment en silence.

Ce fut Aroy qui le rompit :

— Qu'est-ce que tu attends pour me tuer ?

— Je n'en ai pas encore fini avec toi.

— Ne me dis pas que tu as mis les Hauts à feu et à sang à la tête de tes monstres pour en finir seulement avec moi ?

Noy s'appliqua à garder son regard vrillé dans celui de son aîné. Pourquoi, alors qu'il le tenait à sa merci, éprouvait-il toujours face à lui ce stupide sentiment d'infériorité ?

— Il semble en effet que les humains ne soient plus dignes d'occuper Arkane, répondit-il.

— Tes monstres le sont, peut-être ?

— Ils en ont été chassés il y a de cela des millénaires ; ils viennent seulement reprendre ce qui leur appartient.

— Et c'est toi, un humain, un fils du Corridan, qui les as conduits dans les Hauts, qui les as poussés à massacrer des êtres humains, des innocents, des membres de ta famille…

— Ne me parle pas de ma famille : elle ne m'a jamais regardé comme l'un des siens.

— Tu étais le plus jeune, Noy, tu avais encore tellement de choses à apprendre.

— Comme le mépris, l'insulte, la trahison, la tricherie, l'hypocrisie, l'assassinat ?

— Être membre d'une famille régnante exige certains… arrangements. Les cœurs purs ne peuvent pas s'y résoudre.

— Comme l'oncle Jelioy ?

— Il valait mieux pour lui, pour notre famille, pour tous les Arkaniens, qu'il soit destitué et remplacé par notre père.

— Je crois au contraire que ce sont vos petits arrangements qui ont conduit Arkane à sa perte. En éliminant le Drac, vous avez trahi le serment des Fondateurs et provoqué la colère des déesses. Il est juste que nous disparaissions et offrions une nouvelle chance aux akchas.

Aroy baissa la tête et resta un moment plongé dans ses réflexions.

— Nous nous sommes trompés, Noy, reprit-il d'une voix défaite. Nous avons été les jouets des pétrocles et de la Désolation. Chaque famille a œuvré pour ses intérêts et oublié le pacte qui nous unissait. Mais nous pouvons repartir, recréer une nouvelle Arkane…

— Trop tard, coupa Noy. En cet instant, l'armée alliée des pétrocles est arrivée dans les Bas d'Arkane. La cité n'en a plus que pour quelques jours à vivre.

— Puisque tu es le chef de ces monstres, tu peux encore…

— Ces monstres m'ont fait Prakala ; je suis leur roi. Tu m'insultes en les insultant.

Noy posa la main sur sa couronne.

— Elle te semble sans doute ridicule, très loin de notre vision de l'élégance, reprit-il. Mais elle a traversé les âges. Contrairement à nous, que le temps engloutira sans laisser une trace de notre civilisation.

— Je fais appel à ta raison, Noy.

— Je ne suis jamais arrivé à l'âge de raison, tu me l'as déjà rappelé. Je ne suis que l'instrument des divinités. J'accomplis mon destin.

Aroy s'agenouilla. Noy entrevit sa nuque sous ses cheveux écartés, et fut traversé par la furieuse envie de lui trancher la tête.

— Si tu es imperméable à la raison, peut-être feras-tu preuve de miséricorde ?

— Je ne t'ai jamais entendu demander pardon pour les offenses que tu m'as faites, Aroy.

Le patriarche du Corridan releva la tête. Ses yeux larmoyaient.

— Je te demande pardon pour mes offenses, déclara-t-il d'une voix ferme, mais parsemée de fêlures. Tue-moi si cela peut t'apaiser, mais laisse les Arkaniens vivre.

Noy lui glissa la pointe de sa lame sous le menton pour le contraindre à se relever.

— La journée s’annonce magnifique, mon frère. Allons voir ce qu’il reste de notre famille.

Les akchas n’avaient épargné que l’ancien patriarche Augoy, dont les cheveux emmêlés, les mains tremblantes et le regard vide révélaient un début de démence sénile, dame Velde, au visage hâve et aux yeux rougis par le chagrin, l’épouse de Lenoy, une femme aux joues rondes légèrement teintées d’incarnat, deux enfants en bas âge dont Noy ne se rappelait plus qui étaient leurs parents. Le parc du Corridan n’était plus qu’une immense morgue à ciel ouvert. Des centaines de cadavres déchiquetés par les cracasses jonchaient ses allées, ses massifs, ses bassins et ses potagers. Il régnait sur le domaine ce silence particulier d’après les batailles, comme s’il fallait accorder un temps de recueillement aux âmes des défunts flottant, sidérées, au-dessus de leur corps.

Zekt, traduisant à ses congénères les instructions de Prakala, leur avait ordonné de rassembler les rescapés dans la grande salle de réception du bâtiment principal. En tout, une cinquantaine de personnes. Outre les membres survivants de la famille du Corridan, on comptait quelques servantes, jeunes pour la plupart – dont certaines avaient partagé la couche de Noy –, des enfants, des garçons d’écurie, des jardiniers et un maître-foueur. Des craquements d’os retentissaient avec régularité dans la pièce. Des akchas finissaient de dévorer les cadavres qui leur servaient de repas et dont ils avaient au préalable retiré les vêtements pour les enfiler en dépit du bon sens.

Noy se demanda pour la millième fois où était passée Adamanta. Il l’avait oubliée pendant la bataille, mais ses interrogations, ses doutes revenaient maintenant le tourmenter. Il se sentait las et vide, froid à l’intérieur. La griserie sublime qu’il avait expérimentée l’épée en main s’était retirée, le feu n’avait abandonné en lui que des cendres. Il avait beau fixer tour à tour son frère, sa mère, son père, sa belle-sœur, ses neveux, son appétit pour la cruauté ne lui revenait pas. Ce n’était ni de la pitié, ni du remords, mais de l’ennui, de l’écœurement presque. Rien ne correspondait à ce qu’il s’était plu à imaginer. Son vide, il en prenait conscience à l’instant, ne serait jamais comblé. Seule Adamanta avait le pouvoir, un pouvoir exorbitant, de le remplir en partie, du moins de lui faire oublier qu’il existait, mais elle n’était pas là, elle n’était jamais là quand il avait besoin

d’elle. Aucune perspective d’avenir ne se dégageait de la conquête des Hauts d’Arkane ni de l’anéantissement des familles régnantes. Il se retrouvait seul avec ses victoires, seul avec ses absurdes rêves de gloire, seul avec un peuple qu’il ne connaissait pas, qu’il ne comprenait pas, seul avec une épouse qui parcourait son propre chemin. Il n’était qu’une marionnette vaguement ridicule dont les maîtres tiraient les fils, ses blessures intimes, son orgueil insensé, cette soif de reconnaissance qu’il n’était jamais parvenu à étancher.

Les pétrocles lui avaient brouillé l’esprit. Il se souvenait d’une conversation avec l’un d’eux, cette soudaine impression que ses pensées lui échappaient, cette perte de conscience, ces phrases martelées jusqu’à ce qu’elles s’érigent en vérités, cette haine qui l’avait habité… Il avait rêvé d’être un homme important, ils lui avaient offert un trône de roi. Il avait rêvé de prendre une revanche sur les siens, ils lui avaient octroyé une invincible armée.

Dame Velde s’avança vers lui et le dévisagea avec une tristesse mêlée d’horreur.

— Que vous est-il donc arrivé, mon fils, pour que…

— Je ne suis plus votre fils, dame ! l’interrompit-il d’une voix gonflée de colère. Vous l’avez vous-même déclaré en public dans ce domaine.

— Ce n’était que de la politique, l’une de ces tristes pratiques que j’ai amèrement regrettées par la suite.

— Eh bien, dame, considérez que ce sont ces tristes pratiques qui nous ont conduits là où nous en sommes. Vous avez bâillonné votre cœur, une trahison insupportable pour une mère.

— Et votre trahison, Noy, n’est-elle pas insupportable pour un Arkanien ?

La réplique de dame Velde raviva brusquement la colère de Noy, dont la main se referma avec la vivacité d’un oiseau de proie sur le manche de l’épée d’Harana.

— Ne me provoque pas, vieille folle !

Des larmes roulèrent sur les joues de dame Velde.

— Comment ai-je pu enfanter un tel monstre ? gémit-elle.

— Tu ne l’as pas seulement enfanté, femme, tu l’as également nourri ! rugit-il, les yeux exorbités.

Il tira l’épée noire hors de sa gaine et la leva au-dessus de sa mère.

40

LES FONDATEURS

Que savons-nous des enchanteurs de pierre ? Que peut-on savoir de l'esprit qui préside aux destinées de ce monde ? L'esprit en chaque homme ? L'esprit en chaque fragment de matière ? Répondre à cette question serait sans doute répondre à la question qui hante l'humanité depuis la nuit des temps : l'esprit est-il souhaitable sans la matière, la matière est-elle souhaitable sans l'esprit ? Autrement dit, l'esprit et la matière sont-ils à jamais liés comme le jour et la nuit, comme l'eau et le feu, comme la terre et le ciel ?

Texte anonyme retrouvé dans les Fonds,
Bibliothèque privée de la maison du Drac,
Arkane

— Il n'est pas seul, chuchota Jelkote.

La flamme qui se rapprochait d'eux éclairait en effet un groupe d'une dizaine d'individus. Alarmé par le froid intense qu'il avait ressenti quelques instants, Renn observa le torcheron. Il ne lui parut pas de la même corpulence que Vorn.

— Ils n'ont pas l'air beaucoup plus sympathiques que les autres, chuchota Klanett. Eux aussi veulent te tuer ?

Renn n'avait aucun doute sur leurs intentions. Il distinguait les chapeaux et les capes d'assassins tenant en laisse trois foueurs, puis, en arrière-plan, les tenues vertes et orangées d'hommes encadrant une silhouette vêtue d'une robe brune.

— On fiche le camp ? souffla Abradane.

— Pour aller où ? releva Mortün.

Les regards des quatre femmes restaient désespérément fixés sur l'apprenti, comme si elles attendaient de lui un miracle.

— Sans torcheron, on ne pourra jamais sortir du Laz, gémit Jelkote.

Renn estima que le plus urgent était de distancer le petit groupe qui s'avançait vers eux.

— Essayons de les semer. Surtout, restons groupés.

Ils rebroussèrent chemin et, tantôt courant, tantôt marchant, enfilèrent une succession de galeries au hasard. L'obscurité, très dense par endroits, les contraignait à tâtonner et à s'agripper les uns aux autres pour ne pas se perdre de vue. Les grognements des foueurs les accompagnèrent un long moment, paraissant par instants se rapprocher comme si on les avait lâchés à leurs trousses. Lorsque le silence eut absorbé tous les bruits, ils s'arrêtèrent, exténués, sur l'une de ces innombrables places hexagonales d'où partaient six galeries.

— On est totalement paumés cette fois, haleta Klanett.

Leurs respirations prenaient dans les ténèbres la résonance de vents de tempête.

— Dire que c'était mon pire cauchemar quand j'étais petite, murmura Jelkote. Devenir une âme errante du Laz.

— Vorn reviendra peut-être nous chercher, avança Abradane.

— C'est juste qu'un sale trouillard, cracha Klanett. Il nous a laissés tomber comme de vieilles chausses.

— Il n'avait pourtant que son foutu serment à la bouche…

— Ça me fait penser aux clients torcherons que j'ai eus : rien de pire que ces gars-là quand ils se lâchent.

Elles marquèrent une pause jusqu'à ce que la voix encore essoufflée de Jelkote incise de nouveau le silence de plus en plus pesant.

— Hé, toi, le beau gosse, le moment est peut-être venu de nous montrer ce que vaut ta magie !

— Je ne suis pas…

Renn s'interrompit. Non, il n'était pas torcheron, mais la certitude l'avait traversé, quelques instants plus tôt, que l'enchantement de pierre et le Laz étaient les facettes d'une même connaissance. Il s'assit contre une paroi, ferma les yeux, s'efforça de repousser les pensées tumultueuses qui

obscurcissaient son esprit et se concentra sur le chant de la matière qui continuait de résonner en lui.

— Tu n’es pas quoi ? insista Jelkote.

— Le dérange pas, intervint Abradane. Le voilà qui s’est endormi !

La vibration se fit de plus en plus intense, de plus en plus envoûtante, à mesure que les respirations saccadées des quatre femmes et les limites de son propre corps s’estompaient. Il fut de nouveau transporté sur la place des statues géantes, les Fondateurs, les sept qui avaient bâti Arkane. Ces figures de matière inerte, érodées par les éléments, avaient jadis contenu une puissance formidable qui avait à la fois servi de socle et de ciment à la cité. L’énergie qui s’était diffusée d’elles avait empêché la ville de s’affaisser sous son propre poids. Puis, siècle après siècle, elles s’étaient vidées de leur pouvoir, comme des coquilles s’asséchant de leur substance. La beauté, la pureté, la tristesse du chant de la pierre baignaient à présent chacune des cellules de Renn. Des tapisseries lumineuses se déployaient, chatoyantes, fastueuses, autour de lui, formant par intermittences des images, des scènes figées ou animées, comme s’il se promenait dans une mémoire démesurée. La résurgence d’un lointain passé. Les paysages qu’il découvrait, ce gigantesque marais parcouru par d’innombrables cours d’eau, ce fleuve majestueux qui se divisait tout à coup en rivières, en ruisseaux, en mares, en cascades, ce ciel étincelant d’où tombaient des pluies de feu, ces animaux géants qui venaient boire aux différentes sources, lui racontaient l’histoire d’un monde disparu, l’histoire du pays d’Arkane d’avant les hommes.

Une voix stridente le réveilla.

— C’est pas le moment de pioncer !

Il rouvrit les yeux. Klanett se tenait face à lui, les mains sur les hanches, les jambes à demi écartées, dans une posture impudique. Le corps d’Yseh lui traversa furtivement l’esprit, tout aussi impudique, et tellement désirable.

— Je ne dors pas ! répliqua-t-il sans chercher à dissimuler son irritation.

Il avait l’impression d’avoir atterri sur un sol blessant à l’issue d’une chute de plusieurs dizaines de pas de hauteur.

— J’essaie de nous sortir de là, poursuivit-il d’un ton plus calme.

— En restant vautré sur ton cul sans remuer le petit doigt ?

— Bouger ne servirait à rien. L’enchantement réclame du silence, du recueillement. Plus l’esprit est confus, et plus il s’égare dans le Laz.

— Et qu’est-ce qu’on fait, nous autres, pendant ce temps ?

— Restez silencieuses, immobiles, essayez de ne pas vous laisser emporter par vos peurs, vos doutes, vos colères.

Il prononçait presque mot pour mot les phrases formulées par maître Hauhorn quelques jours après son arrivée dans le massif de l’Ostian. Il ne les avait pas comprises alors, les assimilant à une pratique religieuse aussi assommante que les cérémonies aux déesses sur les rives de l’Odivir. Il vit d’ailleurs qu’elles ne suscitaient pas davantage d’intérêt chez ses interlocutrices que les recommandations d’une mère à ses enfants impatients.

— Quoi qu’il en soit, ne me dérangez sous aucun prétexte, ajouta-t-il. C’est la seule façon de trouver une solution pour sortir du labyrinthe.

Klanett remua lascivement la poitrine et les hanches avec un sourire égrillard.

— Je te promets une chose, beau gosse. Tout ça sera à toi autant de fois que tu le voudras si tu nous tires de là.

Ses consœurs appuyèrent sa proposition de rires gouailleurs.

— T’es une sorte de frère ? gloussa Mortün. L’un de ceux qui jurent de ne jamais toucher aux femmes ? J’ai connu un frère de la Résurrection. Il s’était perdu dans les Bas. Il a passé la nuit dans ma chambre ; eh ben, j’ai eu beau tout essayer, il est resté de bois, aussi froid que le cœur d’un légat !

— C’est parce que tu sais pas y faire ! persifla Jelkote. Avec moi, il aurait fini par craquer.

— Comme du bois, quoi ! fit Abradane.

Leurs nouveaux éclats de rire s’évanouirent dans le silence.

— Laissons-le dormir…

— Puisqu’il te dit qu’il ne dort pas…

— Manière de parler, je sais pas ce qui se passe dans sa tête, moi…

Elles se turent, et Renn put enfin refermer les yeux et s’abandonner au chant de la pierre.

Il s’approcha des sept hommes assis autour du feu dont les éclats fusaient dans la nuit comme des étoiles filantes. Sept qui avaient la même allure que maître Hauhorn, cheveux longs rassemblés en une ou plusieurs tresses, barbes fournies, chemises claires, gilets de tissu brodé, amples pantalons d’une étoffe épaisse et souple, bottes ou chaussures montantes de

cuir épais. Sept qui avaient accompli le long voyage depuis les lointaines contrées septentrionales en compagnie de leurs serviteurs, les âmes incarnées des déesses, les énergies animales de leurs épouses. Leurs connaissances ayant échoué à régénérer les pays du Nord qui agonisaient, vaincus par les glaces et dévastés par les terribles créatures appelées Skars, les Sept avaient décidé de chercher pour leurs peuples une terre nouvelle où la vie coulerait en abondance, où ils pourraient fonder une nouvelle civilisation. Partis en reconnaissance, ils avaient d'abord traversé plusieurs massifs montagneux, d'interminables plateaux, des déserts brûlants, puis ils avaient suivi un fleuve large et généreux qui traversait des étendues planes et dont les crues régulières fertilisaient les rives. Ils étaient arrivés à cet endroit où le fleuve, semblant traverser un invisible filtre, se fragmentait en multiples cours d'eau dont la plupart disparaissaient dans le ventre de la terre. C'est là qu'ils avaient décidé de bâtir leur cité, d'abord nommée Odwir, « la Mère » dans la langue des origines. Ils s'étaient alors mis au travail et avaient édifié la ville sur les collines de chaque côté du fleuve. Une nuit leur avait suffi pour enchanter les pierres, une autre pour construire les habitations, une dernière pour créer les rues, les places, les ports, les ponts et les bâtiments publics. Ils étaient ensuite revenus chercher leurs peuples dans le Nord et les avaient conduits vers la terre promise. Plusieurs générations s'étaient succédé au cours du long et pénible voyage avant d'arriver à destination. Pendant ce temps, un autre peuple s'était installé dans la cité déserte, les K'chas, qui vivaient dans les marécages profonds s'étendant à l'est. S'aventurant loin de leurs territoires, ils avaient cru qu'Odwir leur avait été offerte par Harana, le dieu des profondeurs à sept têtes d'hilyaons, les créatures aquatiques mi-serpents mi-poissons. Ils s'en étaient emparés sans difficulté, parce que l'enchantement des Sept, prévu pour protéger Odwir contre d'autres peuples humains, n'avait eu aucun effet sur les K'chas, créatures inhumaines. On n'eut pas d'autre choix que de les combattre. Comme ils étaient plus grands et plus forts, on recourut à la ruse : on feignit de fuir en direction de la grande fosse où, une dizaine de lieues plus bas, se rejoignaient une partie des cours d'eau disparus dans le ventre de la terre. À cet endroit, les Sept avaient construit un pont sur lequel leur peuple s'engagea. Lorsque leurs poursuivants se précipitèrent à leur tour sur l'immense ouvrage, ce dernier s'effondra et les K'chas furent précipités dans le fond de la fosse, qu'on combla aussitôt de

pierres afin de les ensevelir à jamais. Les enfants d'Odwir, enfin installés dans leur cité, connurent une longue période de croissance et de prospérité avant que le fleuve, gonflé par une pluie de cent jours, recouvre l'ensemble des terres. Les hommes supplièrent alors les Sept, qui, une fois leur tâche accomplie, s'étaient retirés sur les hautes montagnes de l'Orient, de leur venir en aide. Au-dessus de la grande fosse où avaient péri les K'chas, ils bâtirent en deux jours une immense cité verticale à jamais hors de portée des eaux et des conquêtes. Elle prit le nom d'Arkane, « l'insubmersible » dans la langue des origines. Ils séparèrent chacun de ses niveaux par des labyrinthes inextricables dont personne ne pouvait percer les secrets, hormis les guides initiés, les porteurs de lumière. Les Sept, leurs épouses et leurs serviteurs s'installèrent dans le niveau le plus élevé, les Hauts, où l'air était si pur que jamais leurs connaissances ne se corrompraient. Les autres niveaux furent attribués selon les mérites, selon les occupations. Lorsque le fleuve eut regagné son lit, une partie de la population des Bas revint s'installer sur les rives pour cultiver les terres fertiles.

Les hommes le fixaient en silence. Leurs regards étaient emplis d'une grande tristesse. Leurs serviteurs, les âmes incarnées de leurs épouses, restaient immobiles, couchés à leurs côtés : le drac aux écailles rouges, l'aigle au plumage orangé, le dauphin à la peau jaune, le loup à la fourrure verte, le corridan bleu tacheté, l'ours des étangs au pelage couleur de nuit, l'orbal aux écailles violettes. Renn se sentait à la fois très proche et très éloigné d'eux, comme si quelques pas seulement les séparaient de lui mais qu'ils n'évoluaient pas dans le même monde. Les scènes auxquelles il venait d'assister ne s'étaient pas succédé de façon chronologique, ou il lui aurait fallu un temps infini pour en discerner chaque détail : il les avait perçues toutes en même temps, en un éclair, et pourtant chacune d'elles était inscrite dans sa mémoire avec une précision et une clarté extraordinaires.

Le Fondateur au drac s'adressa à Renn. Du moins, ses lèvres remuèrent-elles, et son visage exprima-t-il la volonté de celui qui s'efforce de convaincre un interlocuteur, mais aucun son n'était perceptible, comme si chacun de ses mots se perdait dans les abîmes du temps. L'apprenti se demanda si maître Hauhorn était le descendant de l'un de ces Sept, s'il avait vécu dans les Hauts d'Arkane avant de s'installer dans le massif de l'Ostian. Sans doute avait-il été contraint de fuir lorsque les enchanteurs de

pierre, ceux-là mêmes qui avaient bâti la cité, étaient devenus des parias sous l'influence des pétrocles et des adorateurs d'Hilyaon ? Sans doute avait-il pris la décision de préserver et perpétuer à tout prix la connaissance de ses pères en attendant le retour de jours meilleurs ?

D'une mimique, Renn indiqua à son interlocuteur qu'il ne l'entendait pas. L'enchanteur ne réagit pas. Ses lèvres et ses mains continuèrent de s'agiter, comme s'il ne le voyait pas.

Les images se brouillèrent tout à coup, se déformèrent en particules lumineuses tourbillonnantes qui s'éloignèrent progressivement les unes des autres jusqu'à ce que l'obscurité totale retombe sur les lieux.

Il rouvrit les yeux.

— Alors ? demanda Jelkote.

— J'ai…

Renn se secoua pour ramener son esprit à l'intérieur de son corps.

— J'ai vu les Fondateurs.

— Les statues de la place ?

— Les vrais. Ceux qui ont construit Arkane.

En même temps qu'il prononçait ces mots, il se rendit compte qu'ils étaient impossibles à croire, et les mines stupéfaites, voire agacées, des quatre femmes rongées par l'angoisse en étaient la meilleure preuve.

— Tu as trouvé une façon de sortir de là ?

Il observa un temps de silence, conscient que sa réponse allait cruellement les décevoir. Il perçut à cet instant un son qui n'était pas le chant de la pierre ni le murmure du vent. Une note grave qui évoquait la résonance de l'une de ces conques dans laquelle il avait soufflé, enfant, sur les bords de l'Odivir. Il se releva et attendit que se dissipe la sensation de vertige pour se diriger vers la source du son. Ses compagnes lui emboîtèrent le pas.

— N'oublie pas ce que je t'ai promis, beau gosse ! s'écria Klanett.

— Tais-toi donc, la morigéna Abradane. Tu risques de tout faire foirer.

Le son s'estompait par endroits. Renn devait alors revenir en arrière et explorer le labyrinthe quelques instants à tâtons jusqu'à ce qu'il le perçoive de nouveau avec netteté et qu'il soit certain de la direction à suivre. Il lui fallait sans cesse lutter contre l'impression persistante de tourner en rond, d'emprunter des passages déjà cent fois franchis, d'être le jouet d'une

illusion sonore. Aucune des quatre femmes ne percevait le moindre bruit. Elles le prenaient sans doute pour un fou, mais, comme elles n'avaient pas d'autre solution, pas d'autre espoir, elles le suivaient en parsemant leur marche de longs soupirs de découragement.

Se fier à un son était beaucoup plus difficile que de suivre une lumière des yeux. Cela exigeait une concentration de tous les instants. La note grave et persistante n'en était pas vraiment une d'ailleurs, mais une ombre sonore, une impression un peu similaire à un rêve. Elle résonnait dans son esprit, pas à son oreille, raison pour laquelle les autres ne pouvaient pas l'entendre. Elle changeait souvent de puissance selon la partie du labyrinthe traversée, d'incessantes variations qui rappelaient à Renn ses explorations dans les forêts de roseaux des bords du fleuve, les stridulations d'insectes qui s'étouffaient peu à peu au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait, puis retentissaient de plus belle lorsqu'il s'en éloignait. Il était sa caisse de résonance, elle l'entraînait dans de nouvelles directions ; elle l'attirait vers l'entrée d'une galerie, puis vers une autre quand ils débouchaient sur une place hexagonale.

Il lui semblait marcher depuis plus de deux sixtes, s'enfoncer de plus en plus profondément dans le cœur du Laz. Les femmes derrière lui exprimaient régulièrement leur épuisement, leur découragement, leur peur. Ils gravissaient par endroits des pentes ou des escaliers très raides. Renn prenait alors un temps pour détendre ses muscles tétanisés par la répétition d'efforts. Les femmes s'affaissaient de tout leur poids sur le sol, comme incapables de tenir sur leurs jambes. Puis, après avoir récupéré, il repartait en s'appliquant à rester le plus proche du son, à retrouver le plus rapidement possible la clarté de la résonance dès qu'elle commençait à faiblir, oubliant la faim, la soif, chassant toute pensée parasite qui, en plus de le démoraliser, aurait altéré la qualité de son écoute.

Des bruits s'insinuaient dans le silence ouaté du Laz, des ululements, des écoulements, des échos de brouhahas, de conversations.

À plusieurs reprises, Abradane avait hurlé pour que d'éventuels torcherons puissent l'entendre et accourir dans leur direction, mais le silence avait absorbé les échos faiblissants de sa voix.

— Inutile, avait déclaré Renn. La magie du Laz engendre des illusions. Ces voix que vous avez cru discerner ne sont pas sur le même plan que nous.

— Et toi, c’est pas une illusion, ce que tu prétends entendre ? avait répliqué Jelkote d’une voix tremblante de fatigue et de colère.

— Nous le saurons très bientôt.

Il n’en avait aucune certitude, mais il devait leur donner le courage d’aller jusqu’au bout.

— On dirait de la lumière, là-bas !

Klanett parlait de la clarté diffuse qui était apparue un bon moment plus tôt et qui, contrairement aux précédentes, ne s’était pas effacée. Des changements notables s’étaient produits depuis leur dernière halte : les passages s’étaient élargis, les pentes s’étaient adoucies, l’obscurité s’était légèrement éclaircie, les voûtes et les parois lisses des galeries s’étaient un peu dévoilées, le son, de plus en plus puissant, paraissait désormais se jeter dans le chant de la matière qui vibrait de nouveau dans l’esprit et le corps de Renn.

Les femmes, oubliant tout à coup leur épuisement, leur faim, leur soif, leur désespoir, marchaient d’un pas énergique. Des souffles chauds et chargés d’odeurs piquantes s’insinuaient dans l’air figé du labyrinthe et léchaient le visage de l’apprenti. Il n’avait plus besoin de se concentrer sur le son pour s’orienter dans les galeries, se fiant seulement à l’éclat de la lumière.

— Tu auras droit à ta récompense, beau gosse ! s’exclama Klanett.

— Tais-toi, par pitié, protesta Abradane. Nous ne sommes pas encore sortis !

— Faut que je trouve d’urgence des frusques…

— Bah, les gens des Marches sont distingués : ils savent apprécier la beauté.

— Je risque de croupir sur une paillasse de la légion, oui !

La galerie dans laquelle ils venaient de s’engager descendait en pente douce vers une ouverture éclaboussée de lumière. Ils la parcoururent presque en courant. Elle débouchait, environ deux arpents plus loin, sur une salle beaucoup plus sombre qu’ils ne l’avaient supposé. La lumière du jour se glissait par d’étroites meurtrières et enflammait les poussières en suspension avant de s’étaler en minces flaques sur les dalles de pierre. Une âpre odeur d’écurie imprégnait l’air alangui par la chaleur. Deux hommes,

des torcherons, discutaient à voix basse dans un coin. L'irruption de Renn et de ses quatre compagnes les interrompit.

— Ho, d'où venez-vous ? les héla l'un d'eux.

— Des Labeurs, sieur, répondit Jelkote.

— Où est votre torcheron ?

— Il nous a abandonnés en plein milieu du passage.

Les deux hommes s'avancèrent dans leur direction, mines renfrognées, yeux soupçonneux. Âgés tous les deux d'une quarantaine d'années, ils observèrent un petit moment, avec une attention qui leur plissait le visage, l'étrange équipage formé par ce garçon et ces quatre femmes entièrement ou partiellement nues.

— Premièrement, il n'est pas possible qu'un torcheron assermenté vous abandonne dans le Laz, reprit l'un d'eux. Deuxièmement, il n'est pas possible de passer directement des Labeurs aux Hauts. Vous mentez donc doublement.

— On n'est pas dans les Marches, ici ? s'étonna Abradane.

— Ben dis donc, si c'est vrai, on n'a pas eu besoin de se cogner les Marches et les Dits ! pouffa Klanett.

— Quelqu'un, en tout cas, n'a pas respecté les consignes, gronda un torcheron.

— Quelles consignes ?

— Les passages pour les Hauts sont suspendus jusqu'à nouvel ordre sauf, éventuellement, pour les légions.

— Pourquoi ça ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Les Hauts ont été attaqués il y a de cela deux jours.

— Eux aussi ?

Klanett précisa, devant la moue interrogative du torcheron :

— Une armée venue du Nord a pris les Bas.

Les guides se consultèrent du regard avant que le plus gradé, c'était du moins ce que laissait supposer la prédominance de la couleur dorée sur son uniforme, reprenne la parole :

— Qu'avez-vous fait du torcheron qui vous guidait ?

— On vous l'a déjà dit, sieur, répondit Abradane d'un ton agacé. Il nous a laissés tomber.

— Impossible que vous soyez sortis par vous-même du Laz.

Klanett pointa l’index sur Renn.

— C’est grâce à lui, il est enchanteur de pierre.

Le torcheron posa sur l’apprenti un regard dénué d’aménité.

— Veuillez nous suivre, nous allons tirer ça au clair dans le bureau de maître Udalin, le responsable du niveau. Et vous, dames, suivez-nous. Vous nous expliquerez également pourquoi vous projetiez de vous promener nues, ou presque, dans les Hauts.

L’homme saisit Renn par la manche et commença à le tirer en direction de l’une des portes fermées au fond de la salle. L’apprenti se dégagea d’un mouvement du buste.

— Je n’ai pas le temps, sieur, j’ai plus urgent à faire.

— Dans le Laz, mon jeune ami, ce sont les membres de la Guilde qui commandent. Tu me suivras que tu le veuilles ou non.

— Puisqu’il vous dit qu’il a mieux à faire, s’interposa Jelkote. Lui seul peut vaincre l’armée qui menace Arkane.

Le regard et le ton du torcheron se firent menaçants.

— Je le répète une dernière fois, suivez-moi. De toute façon, il est interdit à toute personne de se rendre dans les Hauts : les monstres des profondeurs ont mis le niveau à feu et à sang. Ils surveillent la porte en permanence. Vous ne feriez pas dix pas avant d’être éventrés et déchiquetés.

— Je dois me rendre d’urgence sur la place des Fondateurs ou des Statues, insista Renn.

— C’est pourtant simple à comprendre, intervint Klanett. Laissez-le passer, on vous récompensera en nature.

Elle s’avança vers le torcheron et leva la main vers son visage comme pour le caresser. Renn distingua un objet dans sa paume, une aiguille noire, qu’elle enfonça avec une adresse et une vitesse étonnantes dans le cou de l’homme. Il marqua sa surprise d’un haussement de sourcils avant de fléchir sur ses jambes et s’affaisser sur le sol. Son confrère n’eut pas davantage le temps de réagir : il s’effondra à son tour sans proférer une plainte, piqué au bras par Mortün.

— L’arme des putains, précisa Klanett avec un sourire en enfouissant l’aiguille noire dans ses cheveux. Poison foudroyant. La voie est libre.

— Qu’est-ce qu’on peut perdre comme temps en formalités ! grommela Jelkote.

Renn adressa un bref regard aux deux hommes, tombés à cause de leur obstination.

— Ils ont dit que des monstres rôdaient dehors, objecta-t-il. Vous n'êtes pas obligées de me suivre…

— On est venues visiter les Hauts, protesta Abradane. Et puis des monstres, on en croise tous les jours. Tu crois tout de même pas qu'on va rester enfermées dans ce satané labyrinthe !

41

LA GUILDE

La mort œuvre en tous lieux, en tout temps,
Quelle est donc cette fureur qui pousse les hommes,
À lui faciliter la tâche ?
Pourquoi la servent-ils avec tant de zèle,
Elle qu'ils craignent plus que tout ?
Est-ce pour l'amadouer, lui attirer ses faveurs ?
Est-ce pour l'adorer en lui sacrifiant ses semblables ?
Est-ce pour la célébrer, elle sans qui la vie ne serait pas ?
Jamais un culte ne surpassa le sien,
Ni celui des déesses, ni celui des dieux oubliés,
La mort guette chacun, et tous nous finirons
Sous sa lame ou dans son rire,
Qui traverse les temps.

Ode à la Mort,
Période de la Fondation,
Bibliothèque de l'Ours nocturne des étangs,
Arkane

Les deux cohortes décimées tentaient de récupérer après la dernière attaque, la plus violente, la plus meurtrière, depuis le début de l'assaut. Des dizaines de corps ensanglantés, mutilés, carbonisés, jonchaient les pavés de la rue qui donnait sur la place et la Porte du Laz, légionnaires et Conquérants du Nord entremêlés. Quatre serkars parmi eux, criblés de flèches ou calcinés, dont les épidermes grisâtres avaient viré au brun foncé, comme une terre brûlée. Chaque fois, les envahisseurs avaient été refoulés

au prix de luttes furieuses. Appuyés par le feu d'Oziel et les flèches des archers, galvanisés par Orik, les légionnaires avaient déployé une énergie et un courage de tous les instants, luttant pour ne pas céder le moindre pouce de terrain à leurs adversaires, cernant les redoutables géants pour les harceler et les frapper dans les failles de leur peau d'une dureté de pierre. Pendant le tiers de sixte que durait chaque affrontement, la rue, seul passage pour gagner les autres quartiers des Labeurs, s'engorgeait de fumée, d'odeurs de chair grillée, de sueur et de sang. Les vagues se succédaient à intervalles réguliers, le temps sans doute pour une colonne d'assaillants de franchir le Laz entre les Bas et les Labeurs. La félonie des torcherons n'était plus une simple hypothèse. Était-ce le seul fait de quelques individus ou bien la Guilde était-elle entièrement gangrenée ?

La fréquence des offensives ne laissait pas le temps à Oziel de récupérer. Le feu s'était éteint en elle à la fin du premier engagement, et elle avait dû attendre le milieu du deuxième pour ressentir de nouveau sa présence, juste à temps pour infléchir le cours de la bataille. Les boules flamboyantes jaillies de sa bouche avaient semé la panique chez les ennemis, qui avaient battu en retraite vers la Porte du Laz dans le plus grand désordre, propageant eux-mêmes le feu comme des torches s'enflammant les unes les autres. Les légionnaires épuisés s'étaient contentés d'achever les agonisants de leurs lances.

Vidée de ses forces, Oziel s'était allongée contre la porte d'une façade et avait sombré dans un sommeil profond. Lorsqu'elle se réveilla, elle s'aperçut qu'on l'avait transportée à l'intérieur d'une maison et allongée sur un lit. Une lampe à huile éclairait la pièce aux volets clos. Elle prêta l'oreille : aucun bruit ne troublait le silence, ni crissement, ni hurlement, ni gémissement, ni sifflement, ni grésillement. Intriguée par le calme, elle se rendit à l'extérieur et constata que la nuit tombante commençait à ensevelir les formes. Elle poussa un soupir de soulagement : les attaques ne reprendraient pas avant l'aube puisque les serkars ne se battaient pas dans l'obscurité. Des femmes allaient d'un groupe à l'autre de légionnaires pour distribuer des pains ronds, des morceaux de viande séchée, des fruits et des gourdes de vin. Les étoiles s'allumaient dans le ciel nettoyé par le vent. L'odeur des corps en décomposition restait toujours aussi lourde, aussi âpre.

Les cris stridents de nourrissons se joignaient de temps à autre aux râles des agonisants et aux craillements des cracasses.

Devant la Porte du Laz, Oziel trouva Orik et Urieth qui, assis sur une poutre, les yeux dans le vague, finissaient leur repas. Leurs vêtements étaient déchirés et maculés de sang. Une longue balafre sillonnait le front de la jeune femme, s'arrêtant juste au-dessus de son arcade sourcilière.

— Toujours pas de nouvelles de Renn ? demanda-t-elle en s'asseyant près d'eux.

Urieth secoua la tête d'un air las. L'or de ses yeux s'était terni, assombri.

— Les Conquérants ont sans doute expédié un détachement sur le mont des Prodiges pour éliminer Mère et les sœurs de la Congrégation, répondit-elle.

Elle prit un pain rond dans un panier d'osier et le tendit à son interlocutrice.

— Tu as faim ?

Oziel se rendit compte que son ventre réclamait son dû avec insistance et mangea de bon appétit.

— Nous avons perdu beaucoup de monde, murmura Orik. Nous ne résisterons pas un jour de plus.

— Il faudrait renforcer nos troupes.

— Nous avions justement prévu d'aller sur le rempart pour voir comment ça se passe là-haut.

Ils burent chacun une gorgée de vin au goulot d'une gourde avant de se relever et de se mettre en chemin, salués au passage par les légionnaires répartis tout au long de la rue. Les machines des assiégeants avaient provoqué de nombreux dégâts dans les Labeurs. On ne comptait plus les toitures disloquées, les façades éventrées ou incendiées, les rues défoncées, les chariots et les devantures fracassés, les corps désarticulés. De nombreux logements montaient des pleurs et des chants funèbres ; des cris de colère aussi, contre le Conseil des Sept incapable de protéger les populations des niveaux inférieurs. Pourquoi les légions des niveaux supérieurs n'étaient-elles pas venues prêter main-forte à celles des Labeurs et des Bas ? Pourquoi avaient-elles abandonné cette tâche aux bagnards des Fonds, eux qui auraient eu toutes les raisons de vouer une haine farouche à la cité et à ses habitants ?

Ils gravirent l’escalier qui menait au rempart et découvrirent en haut des scènes de désolation. Des hommes ramassaient les cadavres ou les débris des machines détruites obstruant le chemin de ronde et les jetaient par-dessus le parapet. Des femmes qui avaient participé à la défense gisaient, égorgées, éventrées, sur les dalles rougies de leur sang. Certaines d’entre elles avaient été ébouillantées par l’huile ou l’eau qu’elles avaient tenté de lancer sur les assaillants. Un peu plus loin, dans la nuit naissante, se devinaient les ombres claires et figées des gigantesques tours de siège qui attendaient le retour du jour pour se remettre en mouvement. Les cris stridents des Conquérants résonnaient comme des promesses de nouvelles souffrances et vrillaient les nerfs des survivants.

— Comment des tours d’une telle hauteur peuvent-elles tenir debout ? s’étonna Urieth.

— Leur forme pyramidale, expliqua Orik. Elle leur assure une certaine stabilité.

— Comment réussissent-ils à hisser les parties les plus élevées ?

— Par un système de poulies actionné par les serkars.

Ils croisèrent Matteo un peu plus loin sur le chemin de ronde, affairé lui aussi à jeter les cadavres dans le vide. Il était de nouveau entièrement nu, s’étant probablement débarrassé de sa cape pour ne pas être entravé dans ses mouvements, et son corps portait les nombreuses marques des combats qu’il venait de livrer, entailles plus ou moins larges et profondes, sang coagulé, traces de contusions diverses. Il trouva, malgré sa lassitude, la force de sourire lorsqu’il vit Oziel s’avancer vers lui.

— Les déesses soient louées, tu es toujours en vie, ma sœur.

Elle l’étreignit. De lui s’exhalait une violente odeur de mort.

— Pour combien de temps encore ? soupira-t-elle.

— Leurs prochaines attaques risquent d’être fatales, déclara Orik.

— Nous ne tiendrons pas longtemps ici non plus, renchérit Matteo. Nous avions espéré qu’ils ne franchiraient pas le Laz et que vous pourriez venir en renfort sur le rempart, mais ces salopards de torcherons nous ont trahis et nous devons continuer de nous battre sur les deux fronts.

— Les légions des niveaux supérieurs ont été prévenues ?

— Escobar leur a envoyé plusieurs oiseaux messagers, qui sont restés sans réponse.

Oziel aurait voulu poser sa tête sur une épaule aimante et s'endormir en toute confiance, comme lorsqu'elle se laissait aller, enfant, sur la poitrine de sa chère Laudine et qu'elle oubliait ses chagrins et ses colères dans la chaleur rassurante de la vieille femme. Ces temps semblaient lointains, si lointains qu'ils n'avaient sans doute jamais existé, qu'ils n'étaient que des rêves égarés, des scènes échappées d'un monde disparu.

— Notre seule chance serait de monter encore d'un niveau, affirma-t-elle – il lui sembla que sa voix ne lui appartenait pas, que les mots qui sortaient de sa bouche n'étaient pas les siens. Nous aurions la possibilité de convaincre les légions des Marches de se joindre à nous. Et le rempart serait peut-être trop haut pour les tours et les machines des Conquérants.

Matteo essuya d'un revers de main les gouttes de sueur perlant sur son front.

— Le temps risque de nous manquer pour organiser la retraite vers les Marches.

— Si nous ne le faisons pas cette nuit, demain, il n'y aura plus personne pour arrêter les Conquérants.

— Où trouverons-nous des torcherons ? La plupart de ceux qui nous ont aidés sont morts sur ce rempart.

— Je me chargerai de contacter le responsable des Labeurs.

— Seule ?

Oziel se tourna vers Orik et Urieth.

— M'accompagnerez-vous ?

Le guerrier acquiesça d'une brève inclination de la tête.

— Essayons d'abord de convaincre Ectobar, proposa Matteo.

Le commandant de la légion s'était retiré en compagnie de deux officiers dans une maison proche du rempart, où une forte et belle femme d'une quarantaine d'années leur avait préparé un copieux repas arrosé d'un vin aux senteurs capiteuses. Elle ne sembla pas dérangée par la présence chez elle d'une femme mécrosée puisqu'elle proposa aux nouveaux arrivants de prendre place autour de la grande table et leur servit d'autorité des assiettes remplies à ras bord d'un succulent ragoût de mouton aux haricots noirs. Elle leur dit qu'elle s'appelait Vohande, que son mari avait été tué par une bantrie vingt ans plus tôt, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'avoir des enfants, et qu'elle avait consacré son existence à recueillir les malheureux harcelés par les bandes scélérates qui contrôlaient le niveau.

— Ce sont peut-être les bantriers que nous devrions convaincre de nous épauler, déclara Ectobar.

— Ces crevards ne lèveront pas le petit doigt pour vous, sieur commandant, objecta Vohande. Ils n'ont que leurs intérêts en tête.

— Toujours pas de réponses aux oiseaux messagers expédiés dans les niveaux supérieurs ? demanda Matteo.

Le commandant reposa sa cuillère avec un long soupir.

— Je ne suis pas certain qu'ils soient arrivés à destination…

— Ma sœur Oziel a une proposition à vous soumettre.

D'un geste, Ectobar invita la jeune femme à parler. Elle lui répéta ce qu'elle avait expliqué aux autres quelques instants plus tôt : une évacuation immédiate des Labeurs pour tenter de rallier la légion des Marches à leur cause et se mettre hors de portée des machines de guerre et des tours de siège. Lorsqu'elle en eut fini, Escobar resta un long moment silencieux, la tête penchée, emmuré dans ses pensées, avant de réagir :

— Vous vous rendez compte des efforts demandés à ceux qui se sont battus toute une journée sans prendre un seul instant de repos ?

— Je me rends compte que les Conquérants prendront de toute façon les Labeurs, que nous soyons là ou pas. Notre seule chance est de mettre rapidement de la hauteur entre eux et nous.

— Et de leur abandonner les Labeurs comme nous leur avons abandonné les Bas ?

— Nous leur abandonnerons les Marches s'il le faut ! martela Oziel.

— Je me souviens de ce que disait Xaron, le précepteur de notre maison, intervint Matteo. Arkane est conçue de sorte que ses différents niveaux soient de plus en plus difficiles à prendre. Comme il nous est impossible de défendre les Labeurs, il nous faut d'urgence nous retirer dans les Marches.

Ectobar s'essuya les commissures des lèvres à l'aide d'une serviette et se fendit d'un long et bruyant soupir.

— Nous avons besoin de torcherons, et ils ne sont pas…

— Oziel se chargera d'en recruter en compagnie d'Orik et d'Urieth, coupa Matteo.

Le commandant se leva, épousseta son plastron d'un geste machinal et enfila son casque.

— J’avais déjà pensé à la possibilité d’une retraite dans les Marches, mais je suis tellement harassé que ma pauvre tête avait fini par l’oublier…

Aucune torche n’éclairait la porte de montée vers les Marches. Le gros des troupes commandées par Filaün et un bagnard appelé Kairm ayant été appelé à la rescousse sur le rempart, il ne restait qu’une poignée d’hommes pour surveiller les abords de l’entrée du Laz. Il n’y avait pratiquement pas de trafic à la nuit tombée. Quelques groupes de serviteurs ou d’ouvriers en provenance des niveaux supérieurs se dispersaient dans l’obscurité. Des rumeurs échouaient régulièrement dans le silence toujours lacéré par les craillements des cracasses et les geignements des blessés, sans doute nourries par l’ordre d’évacuation qui se répandait rapidement de rue en rue, de place en place. Le socle porteur, pourtant moins imposant que dans les Bas, occultait une bonne partie du ciel étoilé. La population affolée ne tarderait pas à se presser devant la porte. Oziel et ses deux accompagnateurs n’avaient pas beaucoup de temps devant eux.

Un jeune torcheron vêtu d’un uniforme presque entièrement blanc, signe d’un grade peu élevé, vint à leur rencontre lorsqu’ils s’engagèrent dans la courte rampe donnant sur l’entrée de la salle de départ.

— Où allez-vous ? leur demanda-t-il sans préambule.

Nerveux, il lançait sans cesse des regards par-dessus son épaule, comme si la nuit naissante recélait une multitude de dangers.

— Nous souhaitons voir d’urgence le responsable du niveau, répondit Oziel.

Le torcheron émit l’un de ces petits rires secs qui tiennent à la fois du hoquet de terreur et du grognement de réprobation.

— Dame, on n’obtient pas un rendez-vous avec un maître de la Guilde d’un simple claquement de doigts, se rengorgea-t-il.

— Conduis-nous immédiatement à lui, siffla Orik.

— Vous n’aurez pas davantage de résultat en élevant la voix, sieur.

Le guerrier le saisit par le col de son uniforme et le souleva de terre.

— Écoute-moi bien, jeune crétin : la vie de milliers de personnes est en jeu. On te demande seulement de nous conduire près de ton maître.

Le torcheron blêmit.

— D’accord, finit-il par consentir d’une voix étranglée.

Il reprit son souffle après qu'Orik l'eut reposé sur le sol, et tira sur les manches de son uniforme pour le défroisser.

— Suivez-moi.

Ils se dirigèrent vers l'une des petites portes du fond de la salle, croisant une dizaine d'hommes et de femmes en tenue de serviteurs qu'un autre torcheron guidait vers la sortie.

Deux hommes gardaient l'entrée d'un étroit couloir éclairé par une torche à la flamme mourante. Leurs uniformes, plus rugueux et épais, les manches de leurs dagues qui saillaient d'étuis de cuir noir rappelèrent à Oziel sa première rencontre avec Sabain, qui, bien que membre de la Guilde, avait rencontré les pires difficultés à obtenir une entrevue avec son responsable.

— Que voulez-vous ?

— Voir maître Plineo.

Les gardes éclatèrent de rire.

— Tu es nouveau dans la Guilde, pas vrai ? demanda l'un d'eux au torcheron.

Le mutisme de ce dernier équivalant à un aveu, l'autre ajouta :

— Quel est ton nom ?

— Vorn.

— Eh bien, Vorn, sache qu'on ne dérange pas…

— Ça suffit ! siffla Orik.

Les gardes se tendirent, leurs mains s'enroulant sur les manches de leurs dagues.

— Il paraît que c'est le bordel dans les Bas, se hâta de préciser le jeune torcheron. C'est sans doute important pour eux de parler à maître Plineo.

— Rien de nouveau : ça a toujours été le bordel dans les Bas, ricana un des gardes.

— Mais là, c'est la guerre. Et puis, la nuit dernière, il y a eu une évacuation massive.

— Qui t'a raconté tout ça ?

— Des filles qui en venaient. Elles ont vu les combats. Et des géants de plus de deux toises de hauteur.

— Vous les rencontrerez demain dans les Labeurs ! ajouta Orik.

— Impossible ! Les remparts sont imprenables et ils ne peuvent pas passer par le Laz.

— Sauf si des membres de la Guilde sont acquis à leur cause, rétorqua Oziel. Nous avons passé notre journée à refouler des troupes qui arrivaient par le Laz. Et les remparts seront franchis à l'aube.

Les gardes se consultèrent du regard, puis l'un d'eux désigna le couloir d'un mouvement de tête.

— Conduis-les, Vorn. Mais tu en auras d'autres à convaincre avant d'arriver jusqu'à maître Plineo.

À l'extrémité du couloir incurvé, dans une petite pièce éclairée par deux lampes à huile, ils tombèrent sur trois hommes qui jouaient aux cartes assis à une table, drapés dans des toges blanches ourlées d'or emblématiques de leurs fonctions d'administrateurs.

— Sieurs, je vous…, commença Vorn.

L'un d'eux interrompit le jeune torcheron d'un geste agacé de la main et, les sourcils froncés, se concentra sur ses cartes.

Orik s'avança, glissa les mains sous le rebord de la table et la renversa avec une telle violence qu'elle roula par deux fois sur elle-même. Cartes, tapis, dés, hanaps, cruches, parchemins se fracassèrent sur le sol ou sur les murs environnants dans un épouvantable vacarme. Les yeux des trois administrateurs s'emplirent de surprise, puis de réprobation.

— Qu'est-ce qui vous…

— Nous devons d'urgence voir maître Plineo, rugit Orik.

— Mais…

Le guerrier tira son espadon et en ficha la pointe sous le menton d'un de ses vis-à-vis.

— J'ai dit : d'urgence. Ou bien devrons-nous nous passer de vos services ?

L'homme, pâle tout à coup, hocha lentement la tête et, du bras, indiqua aux intrus un escalier situé dans un renfoncement. Vorn fut le premier à s'y engouffrer, suivi des deux femmes et d'Orik. Ils débouchèrent, en haut des marches étroites et tournantes, sur un palier désert. Un peu plus loin dans la pénombre, une langue tremblotante de lumière se glissait par une porte entrouverte et s'étalait sur un parquet noueux.

— Ces femmes que tu as guidées entre les Bas et les Labeurs, il n'y avait pas un jeune homme avec elles ? demanda Oziel à Vorn.

Le torcheron lui lança un regard affolé.

— Comment… comment le savez-vous ?

— Peu importe. Où l’avez-vous laissé ?

Vorn s’arrêta de marcher, livide tout à coup.

— Il était… pourchassé, bredouilla-t-il. Je me suis enfui en l’abandonnant dans le Laz. J’ai… j’ai trahi mon serment.

— Ceux qui le pourchassaient l’ont retrouvé ?

Il secoua la tête d’un air désespéré.

— Je ne sais pas…

À cet instant, un homme se glissa par la porte entrebâillée et s’avança vers le petit groupe. L’or couvrait plus des deux tiers de son uniforme.

— Qui vient me déranger en pleine nuit ? grommela-t-il.

Il n’était pas seul : derrière lui était apparue une silhouette vêtue d’une robe brune, accompagnée d’un membre de la Guilde, un haut responsable ainsi que le proclamait sa tenue entièrement dorée.

42

PLACE DES STATUES

Ce n’est pas parce que tu ne vois pas l’ennemi,
Que l’ennemi ne te voit pas,
Ce n’est pas parce que l’ennemi ne te voit pas,
Qu’il n’agit pas,
Ce n’est pas parce que l’ennemi n’agit pas,
Qu’il n’est pas dangereux.

Proverbe de la province de Srapoon,
Royaume de Mandril

Comment se réjouir quand son épouse, la seule personne avec laquelle il aurait voulu célébrer son triomphe, ne daignait toujours pas paraître et faisait de sa solitude dans la chambre royale une épreuve cruelle, presque insupportable ? Rien ne semblait en mesure de soulager l’extrême tension de Noy, une tension physique qui transformait son corps en bloc à la fois dur et extraordinairement sensible, une tension mentale qui soulevait en lui d’incessantes bourrasques de pensées, une tension sexuelle épuisante qu’il était hors de question de soulager avec des servantes ou des filles de famille affectées à son service. L’envie lui était passée de consacrer une nuit entière de souffrances à ceux du Corridan, à l’ancien et au nouveau patriarche. Il n’avait pas eu le goût d’abattre l’épée noire sur le cou de sa mère. Il les exécuterait lorsque la cruauté magnifique d’Adamanta aurait ravivé son désir de vengeance. Il prenait conscience, en ces instants fiévreux, que c’était pour elle, et uniquement pour elle, qu’il avait endossé son destin de roi des akchas. Pour elle et par elle qu’il avait trahi, menti, haï, massacré, joui. Sans elle, sa reine, son amante, son délicieux venin, il se serait

contenté d’être le cinquième fils du Corridan, un homme sans avenir, un héritier sans héritage, l’un de ces parasites écervelés qui consumaient leur temps en tromperies, en beuveries, en futilités, en bavardages.

Des bruits le tirèrent de son demi-sommeil fiévreux. Son cœur s’accéléra. Elle, enfin.

La porte s’ouvrit. Quelqu’un s’introduisit dans la chambre. Bien que la pièce fût plongée dans une obscurité totale, il sut immédiatement, au pas pesant du visiteur, qu’il ne s’agissait pas d’Adamanta. Il saisit à tâtons l’allumeur posé sur sa table de chevet, en frotta la pierre et enflamma la torche murale enfoncée dans son socle près du lit. La lumière hésitante révéla la silhouette immobile d’un pétrocle dont, n’était-ce l’intense éclat de ses yeux jaunes, la tête émergeant de la robe brune et grossière aurait ressemblé à une roche burinée par les éléments.

— Que… que voulez-vous ? bredouilla Noy en s’efforçant de remettre un semblant de cohérence dans ses pensées.

— N’ayez aucune inquiétude, Prakala, tout se passe comme prévu, répondit le pétrocle.

L’impact de la voix grave et vibrante fit vaciller le fils du Corridan, soudain engourdi. Son corps gardait des souvenirs désagréables, nauséeux, de sa dernière entrevue avec un œil-de-pierre.

— En ce cas, que me vaut l’honneur de votre visite, sieur ?

— L’ennemi est dans les Hauts, et nous devons tout mettre en œuvre pour le neutraliser.

— Quel ennemi ? À part l’Orbal, dont mon épouse Adamanta s’est sans doute déjà occupée, toutes les familles ont été décimées…

Le pétrocle marqua un temps avant de répondre :

— L’enchanteur de pierre.

— Il y a bien longtemps que les enchanteurs ont disparu. Ont-ils d’ailleurs un jour existé ?

— Il en reste un, et il est parvenu à se glisser dans les Hauts.

— Quelle importance ? Il ne doit pas représenter un grand…

— Il doit être éliminé, d’une façon ou d’une autre.

La puissance soudaine avec laquelle l’œil-de-pierre avait martelé ces mots coupa la respiration de Noy.

— Et… vous ne pouvez pas vous en charger ?

— Nous devons mettre toutes les chances de notre côté.

— Que voulez-vous de moi ?

— Que vous me suiviez avec une centaine de vos sujets.

— Maintenant ?

Le silence du pétrocle résonna comme la plus impérieuse des réponses.

— Mais la reine, mon épouse…

— Ne vous préoccupez pas d'elle, Prakala.

Comme il s'était couché tout habillé, Noy n'eut qu'à boucler son ceinturon et ceindre sa couronne pour emboîter le pas au visiteur qui se dirigeait déjà vers la porte. Dans la grande salle de réception éclairée par plusieurs torches, les attendaient Zekt et une troupe d'au moins deux cents akchas. La jeune femelle n'avait pas attendu les ordres de son roi pour les rassembler. Il se demanda pourquoi les pétrocles avaient encore besoin d'un intermédiaire humain pour gouverner le peuple des profondeurs. Était-ce seulement pour se conformer à la mythologie akcha ?

Ils sortirent du domaine du Drac pour s'enfoncer dans les ruelles des Hauts figés par la terreur. L'allure du pétrocle se faisait parfois heurtée, hésitante, comme si la marche représentait pour lui une redoutable épreuve. La clarté des étoiles et de la lune descendante parait d'argent les reliefs enfouis dans les ténèbres. Une nuit douce, paisible, parfumée, comme celles que Noy avait connues autrefois. L'une de ces nuits propices à la rêverie dans le sein de laquelle il avait aimé se perdre. Il lui semblait alors entendre des mélopées lointaines, des gémissements étouffés, des friselis musicaux, des murmures enchanteurs. L'éveil du peuple nocturne, la grâce des éléments. Il eut à cet instant la brève et douloureuse impression qu'il était l'un de ceux qui allaient mettre un terme à la vie.

Un semeur de vide.

Ils arrivèrent bientôt sur la place des Statues, à première vue déserte. Les Fondateurs et leurs animaux emblématiques veillaient depuis la nuit des temps sur la cité, à jamais piégés dans la matière. Combien de fois Noy s'était-il usé les yeux à fixer ces géants de pierre, comme si de leurs bouches figées pouvaient jaillir des conseils, des encouragements, des révélations ? Les pluies de la deuxième saison humide les nettoyaient régulièrement de la mécrose jaunâtre de la mousse et des fientes des cracasses et des autres oiseaux. Il gardait le souvenir ému des fêtes annuelles données en leur honneur, des processions où les jeunes filles habillées de blanc jonchaient la place de pétales de fleurs qui s'élevaient par

endroits en tourbillons colorés et parfumés, des spectacles où les diseurs rivalisant d'éloquence envoûtaient la foule, des bals sous les lumignons où les danseurs tournoyaient jusqu'à l'étourdissement. Les grognements sourds et les regards fuyants des akchas montraient que le lieu produisait sur eux une forte impression.

— Il n'y a personne, sieur, murmura Noy. Que devons-nous faire ?

— Attendre qu'il arrive, répondit l'œil-de-pierre.

— Et ensuite ?

— Vous lancerez vos sujets sur lui si nécessaire.

— Il est aussi dangereux que vous semblez le croire ?

Les yeux jaunes du pétrocle s'enfoncèrent dans ceux de son interlocuteur, qui sentit immédiatement un grand froid se répandre dans son esprit et son corps.

— Il est le seul qui puisse annihiler notre projet.

— Quel projet, Déesses ?

N'obtenant aucune réaction, Noy insista :

— Qui êtes-vous, au juste ?

Les akchas levaient sur les statues des regards intimidés, voire craintifs.

— Nous sommes venus de très loin pour provoquer la chute d'Arkane, répondit enfin l'œil-de-pierre.

— D'où ?

— De Tagr, le même pays que les enchanteurs et leurs descendants. Là-bas, leur magie a emprisonné les nôtres dans la matière. La fin des enchanteurs et de leurs descendants les en délivrera.

— Mon précepteur, maître Ockart, m'a parlé des mythologies prédiluviennes, murmura Noy, parlant autant pour lui-même que pour son interlocuteur. Une seule fois, car elles sont taboues. Le Conseil des Sept a même condamné un diseur à la crucifixion pour avoir osé les déclamer lors d'une fête du sceau. Si je m'en souviens bien, elles racontent le long exode des Fondateurs.

— Ils sont partis en abandonnant une terre morte, stérile, maudite.

— Qui vous a pourtant permis de survivre…

— Quelques-uns d'entre nous sont parvenus à briser en partie l'enchantement.

— C'est votre armée qui est dans les Bas ?

— Nous avons soumis les hommes des contrées sauvages situées au nord de Tagr et engendré les serkars.

— Les géants ?

— Nos fils et nos serviteurs.

— Que ferez-vous après avoir exterminé la population d'Arkane ?

— Les terres reviendront à nos fils.

— Qu'adviendra-t-il de mes sujets ?

— Ils réintégreront leur ancien royaume.

— Les Fonds ?

— Les marais qui s'étendent au sud-ouest de la cité.

Noy désigna la place d'un ample geste du bras.

— Leurs légendes disent que c'est ici, leur royaume.

— Il ne restera rien de cette cité lorsque nous aurons tué le dernier enchanteur. Elle s'effondrera comme un château de sable. Il ne restera aucune trace de leur règne.

Noy eut de nouveau l'impression de sombrer dans une eau glacée et noire. L'avenir annoncé par son interlocuteur ressemblait fort à la dissolution dans les ténèbres éternelles évoquée dans certains versets de la Geste arkanienne, la fin du principe même de la vie.

— Pourquoi vouez-vous une telle haine aux enchanteurs et à leurs descendants ?

Les yeux de l'œil-de-pierre flamboyèrent avant de s'éclaircir, de devenir presque transparents.

— La haine est un mot trop faible pour décrire ce qui nous habite depuis des millénaires, répondit-il. Ce que nous appelons « sekr » et qu'on pourrait traduire par « volonté inébranlable d'écraser, d'annihiler ».

— Sekr, ça ressemble à serkar…

— Les deux ont la même racine. Serkar signifie « porteur de néant ».

— Comme moi, finalement…

— Que voulez-vous dire ?

— Pour les habitants de cette cité, de ce pays, je ne suis qu'une porte du néant.

Un simple rouage de votre machination, faillit ajouter Noy.

— Vous êtes Prakala, le souverain des akchas.

Des nuances de réprobation dans le timbre vibrant du pétrocle.

— Une fois de retour dans leur royaume, ils n'auront plus besoin de moi. C'est vous qui leur avez inspiré le mythe d'Harana, leur premier Prakala prisonnier de la pierre ?

— Nous avons établi nos premiers contacts avec eux quelques siècles après la fondation d'Arkane. Comme nous, ils avaient été dépossédés de leur territoire. Comme nous, ils avaient survécu à l'ensevelissement. Comme nous, ils aspiraient à la vengeance.

— Hilyaon est un dieu de votre invention ?

— Un dieu d'un culte primitif, oublié. Nous nous sommes seulement servis de la Désolation.

— Le mythe du roi humain, en revanche, il est de votre invention ?

— Il fallait que nous leur donnions un signal quand tout serait prêt.

— J'ai donc été ce signal, soupira Noy avec amertume. Et Adamanta, votre intermédiaire.

— Adamanta de l'Orbal est elle aussi habitée par le sekr.

— Pourquoi ? Que lui est-il arrivé ?

— Elle vous le dira elle-même si elle le souhaite.

— Comme elle refuse d'aborder le sujet, vous pouvez peut-être m'éclairer ?

Le pétrocle ne se départit pas de son mutisme, et Noy comprit qu'il n'en tirerait rien de plus.

Renn avait ressenti un grand froid au moment où ils arrivaient tout près de la place des Statues. Les rues et les places désertes des Hauts baignaient dans un silence sépulcral, inquiétant. L'obscurité estompait en grande partie les élégantes façades claires des immeubles et des édifices publics. L'harmonie des constructions arrachait régulièrement des exclamations aux quatre femmes qui marchaient aux côtés de l'apprenti.

— Comme c'est beau !

— Ça doit être merveilleux d'habiter une maison pareille !

— Y a pas de foutu socle porteur qui nous empêche de contempler le ciel.

— Je l'avais encore jamais vu comme ça, en entier. Toutes ces étoiles !

— En tout cas, y a pas grand monde pour l'admirer.

— Plains-toi ! Tu pourrais pas te balader à poil s'il y avait du monde dans les parages.

Elles parlaient spontanément à voix basse, pour ne pas froisser la paix nocturne que pas un bruit ne troublait. Renn, lui, restait concentré sur le chant de la pierre. Il avait pensé qu'en se rapprochant des statues des Fondateurs, la vibration aurait résonné avec une netteté accrue, et pourtant, il rencontrait des difficultés grandissantes à la percevoir, comme si elle s'éloignait de lui, ou qu'elle s'étouffait. Peut-être était-ce la qualité de son écoute qui s'était altérée ?

— On dirait…, commença Jelkote.

Elle s'arrêta, bientôt imitée par ses trois consœurs et Renn, alarmée par les bruits qui retentissaient dans le lointain : un battement sourd typique d'une troupe en marche.

— On vient, murmura Abradane.

Renn associa immédiatement le vacarme au froid de plus en plus intense qu'il ressentait depuis quelques instants.

— Il nous faut un abri, vite, souffla-t-il.

— Pourquoi tu veux qu'on… s'étonna Klanett.

— On s'en fout, Klanett, vitupéra Mortün. Trouvons un coin où nous planquer, vite.

— La première qui trouve prévient les autres.

Elles se dispersèrent dans la nuit, abandonnant Renn au milieu de la ruelle. Il garda son attention tournée vers le chant de la pierre malgré le tapage qui enflait à une vitesse préoccupante. La troupe, probablement nombreuse, se rapprochait. Il chercha des yeux un endroit où se cacher, mais ne distingua rien d'autre que des façades aux volets clos et des soupiraux munis de barreaux. La tentation de prendre la fuite l'effleura. Il la repoussa pour ne pas s'éloigner des statues, et ne pas affoler les quatre femmes quand elles reviendraient le chercher. Si elles revenaient le chercher. Les grognements et les cris qui dominaient maintenant le tintamarre semblaient plus animaux qu'humains. Le froid gagnait encore en intensité, l'engourdissait, gelait ses pensées. Ses ennemis, œuvrant dans l'ombre, tentaient de l'isoler, de le paralyser. Il lui fallait réagir, rapidement. Il voulut s'éloigner, mais fut incapable de bouger, comme si toute liaison était interrompue entre son esprit et son corps. Il se secoua, en appela à toute sa volonté, mais il ne put étirer les mailles de l'invisible filet qui l'enserrait. La vision des Sept et de leurs animaux emblématiques l'effleura. Leurs regards étaient mornes, éteints, comme si toute vie s'était retirée

d’eux. L’air s’épaississait, se durcissait tout autour de lui, entravant le moindre de ses mouvements. Il serait bientôt transformé en bloc de matière. Un esprit prisonnier d’une gangue à l’implacable densité.

Un sifflement strident retentit.

Des silhouettes s’agitèrent devant lui, une femme nue, Klanett, puis une autre, vêtue d’une confidente, Abradane, puis Mortün et Jelkote. Elles lui adressaient la parole, mais leurs voix n’étaient que des sons étouffés, épars, des bribes qu’il ne parvenait pas à relier. Elles le tirèrent par le bras vers l’extrémité de la ruelle, dans la direction opposée à la place des Statues. Leur chaleur et leur détermination lui donnèrent un regain d’énergie, et il réussit tant bien que mal à les suivre. Elles lançaient d’incessants coups d’œil derrière elles, craignant visiblement l’irruption de la troupe maintenant très proche. Elles l’entraînèrent sous le porche d’un immeuble qui donnait sur un patio où se dressaient deux arbres aux branches noueuses chargées de fruits verts et ronds, puis elles franchirent un hall d’entrée et gravirent un escalier tournant jusqu’à un vaste palier. Là, Jelkote poussa la première porte sur sa droite et, suivie des autres, s’introduisit sans hésitation dans un logement surchargé d’ornements. Elles installèrent Renn, toujours amorphe, dans un fauteuil garni d’un tissu fleuri, puis, après avoir soigneusement tiré le verrou, elles reprirent leur respiration, affalées sur des chaises.

Le froid relâcha son étreinte ; Renn respira plus amplement et l’énergie se remit à circuler dans son corps. Il entendait de nouveau la voix de Jelkote, qui expliquait aux autres comment elle avait trouvé ce refuge.

— La chance, voilà tout. Les portes sont restées fermées jusqu’à ce qu’il y en ait une qui s’ouvre. Sûrement quelqu’un qui a réussi à fuir les Hauts après l’arrivée des monstres.

— Faudrait encore qu’ils existent, ceux-là ! fit Klanett.

— Va donc les voir de plus près du côté de la place aux statues ! s’exclama Mortün.

— C’est peut-être simplement des hommes…

— C’est ça, de futurs clients si ça se trouve !

Elles éclatèrent de rire, puis Abradane se tourna vers Renn.

— Tu nous as fait peur, t’étais aussi pâle qu’un mort. Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

— Les… ennemis des enchanteurs…

Les mots avaient encore du mal à forcer le passage de la gorge et des lèvres de l'apprenti.

— On n'a pourtant vu personne…

— Ils agissent dans l'invisible.

— Qu'est-ce tu comptes faire ?

Renn savait seulement que le froid se répandrait en lui chaque fois qu'il se rapprocherait des statues. Ses ennemis avaient érigé, autour des Fondateurs, une barrière protectrice qu'il lui fallait absolument franchir pour pénétrer dans le cœur vibrant de la pierre.

— Y retourner dès que je me sentirai mieux.

— Tu vas y laisser ta peau, protesta Jelkote.

— Possible, mais il n'y a pas d'autre solution.

— On t'accompagnera, proposa Klanett.

— Je dois y aller seul.

— Et si tu ne réussis pas ?

— Arkane s'affaissera.

— Charmant…

Klanett se leva et se dirigea vers l'une des trois portes du fond de la pièce.

— Je vais chercher des frusques. Que je ne crève pas à poil, au moins.

— Ça changera quoi ? objecta Abradane avec une moue appuyée.

Klanett haussa les épaules.

— Je vais tout de même pas mourir comme je suis née : ça voudrait dire que je n'ai rien gagné pendant mon séjour sur terre.

Elle disparut dans le long couloir dévoilé par l'ouverture de la porte.

Renn se réveilla au milieu de la nuit. Les femmes dormaient autour de lui, Jelkote sur un canapé, Abradane sur des coussins posés à même le sol, Klanett, vêtue d'une somptueuse robe pourpre, à demi allongée sur un fauteuil, Mortün sur un tapis au poil épais sur lequel elle avait étalé un large pan de tissu. Toute trace de son engourdissement s'était estompée. Son esprit était clair, déterminé, son corps, détendu, sa respiration, profonde, apaisée. Le moment était venu d'épouser son destin. Il n'était sans doute pas prêt, mais personne d'autre que lui ne pouvait affronter les ennemis des enchanteurs. Il eut une pensée émue pour maître Hauhorn, pour sa grand-mère Anaïth, pour son ami Xug, pour Yseh, la paysanne des rives, pour

Urieth, la sœur de la Congrégation de Mère issue du même village que lui. Pour Orik, le guerrier de Mandril et l'homme qu'il aimait comme un père, comme un frère, comme un ami très cher. Pour Oziel du Drac, qu'il avait seulement entrevue et que, pourtant, il lui semblait avoir toujours connue. Il sortit le plus discrètement possible, mais, alors qu'il passait sur le palier, quelqu'un le saisit par le poignet.

Il n'eut pas le temps de s'en inquiéter, ayant reconnu immédiatement le parfum légèrement musqué de Klanett.

— Je te souhaite bonne chance, enchanteur.

Elle lui déposa un rapide baiser sur les lèvres avant de le relâcher, de se retourner et de refermer la porte derrière elle.

43

LES CAGES

Ouriji, le célèbre stratège, gagnait ses batailles, dit-on, en faisant preuve d'une audace inouïe, mais je dis que le talent et l'audace ne sont d'aucune utilité si les soldats n'ont pas la volonté farouche de se sacrifier pour leur commandant. Pour surprendre l'ennemi, il convient d'envoyer des hommes que la mort n'effraie pas. On n'utilise pas des agneaux pour lutter contre les rogres, mais des foueurs ou des loups des marais, ces fauves dont la férocité n'a d'égale que la loyauté. Le véritable stratège n'est-il pas finalement qu'un formidable dresseur ?

Considérations sur la Guerre,
Telado, quarante-neuvième patriarche du Drac,
Bibliothèque privée de la maison du Drac,
Arkane

L'aube allait bientôt poindre. Les opérations d'évacuation s'étaient achevées, et les tractations avaient commencé par le commandement de la légion des Marches, assez mal engagées à en croire les éclats de voix en provenance de la pièce où se tenaient Ectobar, son *alter ego* du niveau et leurs officiers supérieurs.

Il était possible de tuer un pétrocle, Orik l'avait démontré. Ce n'était certes pas du sang qui avait jailli de la plaie, plutôt une substance couleur ambre qui s'était rapidement solidifiée à la façon de la sève des arbres, mais le résultat était le même, le corps de l'œil-de-pierre était devenu inerte, ses yeux avaient perdu tout éclat et s'étaient révulsés, et surtout, l'engourdissement provoqué par son regard et sa parole s'était estompé, et

Oziel avait de nouveau pu respirer. Les deux torcherons, sidérés par la vitesse d'exécution du guerrier, n'avaient pas réagi lorsque l'espadon avait frappé le cou du pétrocle, faisant voler sa tête à plus de deux toises de hauteur. L'un d'eux, celui à l'uniforme presque entièrement doré, avait mollement protesté.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Il risquait de compromettre notre arrangement, avait répondu Orik.

— Quel arrangement ?

— Les Labeurs sont sur le point d'être envahis, et nous devons évacuer d'urgence la population.

— Mais…

— Nous ne sommes pas venus vous demander votre permission, nous exigeons que vous mettiez à notre disposition autant de torcherons que nécessaire.

— Sieur, il n'est pas possible de…

Orik l'avait interrompu d'un geste du bras.

— L'expérience nous a montré que c'était possible.

— Notre Guilde ne permettra pas que…

Oziel s'était avancée de deux pas.

— Êtes-vous maître Plineo ?

L'homme à l'uniforme entièrement doré avait acquiescé d'un mouvement de tête.

— Votre Guilde a trahi Arkane, la présence de ce pétrocle le prouve, reprit la jeune femme d'une voix dure. Nous vous offrons une chance de vous racheter. Ne la laissez pas passer.

— Qui êtes-vous ?

— Oziel du Drac. Elle, c'est Urieth, une sœur de la Congrégation de Mère, et lui, Orik, un guerrier de Mandril venu nous avertir et nous épauler.

Maître Plineo avait contemplé le corps du pétrocle étendu deux pas plus loin, dont la peau rugueuse se craquelait et virait au gris sombre.

— Que se passera-t-il si nous refusons d'accéder à votre requête ?

— Nous nous débrouillerons sans vous. Mais Arkane se souviendra de votre attitude lorsque les temps seront venus de dresser les bilans.

— Sans nous, contrairement à ce que vous dites, vous ne pourrez pas franchir les labyrinthes.

— Certains des vôtres sont restés fidèles à leur serment, à leur honneur. Ils nous aideront à repartir sur de nouvelles bases.

Les deux membres de la Guilde, visiblement hésitants sur la conduite à suivre, s'étaient consultés du regard.

— Que vous ont-ils donc promis pour que vous les regardiez comme vos maîtres ? avait demandé Oziel en désignant du bras le cadavre de l'œil-de-pierre.

— Ce sont des alliés de circonstance, en aucun cas nos maîtres, avait protesté maître Plineo. La Guilde n'a jamais eu d'autres maîtres que ceux issus de ses rangs. Certains patriarches œuvraient pour réduire notre indépendance, alors nous avons conclu une alliance avec les pétrocles pour les combattre.

— C'est la raison pour laquelle la famille du Drac a été exterminée, n'est-ce pas ?

Le torcheron ne parvint pas à soutenir le regard brûlant d'Oziel. Elle en appela à toute sa volonté pour ne pas libérer le feu qui s'était brusquement réveillé et concentré dans sa gorge.

— Le Conseil règle ses affaires, nous réglons les nôtres.

— Les pétrocles et leurs affidés de la Désolation poursuivaient un autre but, sieur : l'affaiblissement des défenses d'Arkane jusqu'à ce que leurs alliés du Nord viennent la cueillir comme un fruit mûr. Si Arkane s'effondre, vous serez entraînés dans sa ruine comme chacun de ses habitants. Notre seule chance d'empêcher son anéantissement est d'évacuer cette nuit dans les Marches ce qu'il reste des légions des Bas et des Labeurs, les évadés du bagne des Fonds et toute la population en recourant à la procédure d'exception que certains des vôtres appellent le sauvetage de Piklard.

— Une simple légende, objecta maître Plineo.

— Vos confrères l'ont expérimentée la nuit dernière entre les Bas et les Labeurs, et ils sont parvenus à guider plusieurs milliers de personnes en moins de deux sixtes.

— Ils sont allés à l'encontre des instructions de la hiérarchie, ils seront jugés et punis.

— Votre hiérarchie est tellement obsédée par son indépendance qu'elle s'est totalement fourvoyée.

Les deux hommes avaient hésité encore un moment avant que maître Plineo déclare, d'une voix hachée :

— D'accord, nous allons mobiliser tous les torcherons disponibles.

— Ils se reposent, hormis les permanents de nuit, intervint l'autre torcheron.

— Eh bien, réveillez-les !

— Mais, maître, nous allons…

— Faites immédiatement ce que je vous dis, Phaatis.

Ils avaient rassemblé une centaine de passeurs, dont certains, très jeunes, ne portaient pas encore l'uniforme, mais de simples tuniques longues et blanches, des postulants qui n'avaient pas encore prononcé leur serment mais qui connaissaient déjà les différents itinéraires du Laz. L'évacuation s'était déroulée avec une efficacité et un calme étonnants en regard de la tumultueuse traversée entre les Bas et les Labeurs. Légions, bagnards, population civile, animaux domestiques, machines de guerre, chariots emplis de blessés ou de ravitaillement avaient franchi sans encombre les méandres du labyrinthe en suivant les instructions de leurs guides. Une fois dans les Marches, Oziel avait attendu l'arrivée des chariots pour rendre visite à Jifar, dont l'état restait stationnaire, puis elle s'était rendue dans les quartiers de la légion en compagnie d'Orik et d'Urieth. Ectobar avait convaincu son confrère de disposer ses légions et ses machines sur les remparts des Marches, mais également de condamner la Porte du Laz en la bouchant avec des pierres, de lourdes grilles de fer, des charrettes et des voitures renversées. Des ouvriers du bâtiment avaient creusé des fossés larges et profonds tout autour, dont ils avaient garni les fonds de pieux effilés. Puis une compagnie d'archers et d'arbalétriers avait été déployée dans les étages des bâtiments environnants, chargés, en cas de nécessité, d'embraser les récipients et les rigoles contenant une matière inflammable. Enfin, on avait installé plusieurs catapultes et scorpions dans les rues convergeant vers la porte pour accueillir les assaillants par des flèches et des pierres.

De nombreux habitants des Marches s'étaient joints aux légions et aux bagnards sur le rempart, les uns équipés d'armes traditionnelles, les autres munis de haches, de fourches, de faux, de masses ou de frondes. Ils espéraient que la hauteur d'une demi-lieue séparant les Marches des

Labeurs suffirait à les mettre hors d'atteinte des gigantesques tours de siège et catapultes des Conquérants du Nord.

Oziel, Orik et Urieth s'étaient restaurés et reposés une sixte dans une annexe de la légion dans laquelle on avait installé des lits de camp, non loin du bâtiment réservé à Matteo et aux bagnards. Ces derniers portaient pratiquement tous des vêtements fournis par les habitants des Labeurs et des Marches. Seuls leurs barbes et leurs cheveux emmêlés, leurs ongles également, les distinguaient encore des hommes ordinaires. Matteo se rapprochait chaque instant davantage du fils de famille des Hauts qu'il avait été autrefois, pas seulement sur le plan de l'apparence, mais également dans l'attitude. Il redevenait arrogant, ombrageux, autoritaire, supportant de plus en plus difficilement d'être placé sous l'autorité d'Ectobar. Ses yeux perdaient peu à peu leur voile blanchâtre et recouvraient leur couleur naturelle, un bleu qui virait au gris lorsque de sombres pensées le traversaient. Il contenait tant bien que mal sa hâte de gagner les Hauts pour se venger des familles qui avaient ourdi son bannissement et exterminé le Drac. Il rappelait à Oziel ses propres sentiments lorsqu'elle était parvenue à se sortir des griffes de Sylver de l'Aigle et qu'elle avait entrepris la descente vers les Fonds pour retrouver son frère banni. La vengeance, elle le savait désormais, ne lui apporterait aucune joie, ni même la moindre sensation de réparation. La famille du Drac, aveuglée par son orgueil, avait eu ses propres responsabilités dans sa chute : se croyant intouchable, à jamais protégée par son prestige, elle avait suscité le ressentiment des autres maisons et permis aux pétrocles d'instiller dans les esprits le venin de la discorde et de la haine.

La première attaque se produisit une sixte seulement après le lever du jour. Une pierre sifflante surgit au-dessus du parapet du chemin de ronde et s'écrasa sur la toiture d'un immeuble proche, qu'elle détruisit aux trois quarts. Puis d'autres fusèrent, venant de toutes parts, une véritable pluie d'énormes blocs qui provoquèrent des dégâts considérables dans les rues et sur les places.

— Ils ont déjà installé leurs machines dans les Labeurs, murmura Orik.

Il se tenait en compagnie d'Oziel et d'Urieth sur la partie orientale du rempart, d'où on ne distinguait du niveau inférieur qu'une mosaïque de formes plus ou moins claires. Le soleil levant ensanglantait le ciel et les

rares nuages qui le parcouraient. De part et d'autre du chemin de ronde, les légionnaires et les volontaires s'étaient abrités derrière le parapet pour se protéger des lourds projectiles qui s'abattaient autour d'eux, pulvérisant par endroits le muret et renversant les hommes accroupis.

— Ils n'ont pas encore déployé leurs tours…

Les sifflements et les chocs sourds avaient contraint Oziel à hurler.

— Peut-être qu'ils disposent d'un autre moyen pour arriver jusqu'ici, avança Orik.

Le pilonnage se poursuivit durant une bonne sixte, jetant une partie de la population dans les rues, soulevant un peu partout d'épaisses colonnes de poussière grise. Des constructions s'effondrèrent dans des fracas prolongés. Des fragments de linteaux, des dalles, des margelles de puits, des enclumes ou encore des chaudrons et des tonneaux emplis d'huile brûlante supplantèrent peu à peu les pierres.

Lorsque le calme revint enfin, les nues de poussière se dispersèrent et révélèrent un spectacle de désolation. Les Marches semblaient avoir subi un séisme de grande amplitude, façades lézardées, éventrées, toitures défoncées, amoncellement de décombres dans les rues, cadavres humains et animaux à demi ensevelis… Oziel ne put contenir ses larmes : Arkane avait traversé les millénaires sans subir d'outrage autre que celui du temps, et elle n'était plus qu'une cité dégradée, défigurée.

Comme elle, finalement.

Des cris attirèrent son attention. Une ombre survolait le rempart. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'un grand aigle ou d'un autre rapace, puis elle se rendit compte que ce n'était pas un oiseau, mais une sorte de grande cage de bois qui, comme les pierres quelques instants plus tôt, tombait sur les Marches. Elle s'écrasa sur une petite place plantée d'une dizaine d'arbustes à une vingtaine de pas du rempart. Les planches et les traverses qui les maintenaient entre elles éclatèrent. Une trentaine de formes, qui, de loin, ressemblaient à de gros sacs de chiffons, en furent éjectées et roulèrent sur les pavés. Oziel les vit alors bouger et comprit que ces tissus enchevêtrés étaient en réalité des protections pour des hommes, des soldats de l'armée du Nord, indemnes malgré la violence du choc, armés de lourdes épées, de haches à double lame, de masses d'armes. Poussant des hurlements de fauves, ils se ruèrent sur les quelques hommes et femmes qui déambulaient dans les parages.

— Vite ! souffla Orik.

Il dévalait déjà l'escalier qui descendait du chemin de ronde, l'espadon brandi. Urieth, Oziel et des légionnaires lui emboîtèrent le pas. Une nouvelle salve de cris les incita à jeter un coup d'œil au-dessus d'eux. Une deuxième ombre, fusant au-dessus du rempart, atterrit sur le chemin de ronde et se scinda en deux lors de l'impact. Une partie de sa cargaison chuta dans le vide, tandis qu'une dizaine de sacs de chiffons roulaient sur le chemin de ronde ou basculaient par-dessus le muret intérieur. Des légionnaires eurent le réflexe de transpercer les enchevêtrements d'étoffes avant que leurs occupants aient eu le temps de s'en dégager. Orik fondit sur les assaillants qui se livraient à un véritable carnage en contrebas. Sa lame en décapita deux dans le même mouvement. Les autres convergèrent aussitôt dans sa direction, exhibant leurs dents taillées en pointe. Oziel, Urieth et trois légionnaires vinrent lui prêter main-forte. Les soldats du Nord étaient des combattants, puissants, imperméables à la peur, maniant leurs armes avec une dextérité et une précision remarquables. D'autres caisses s'écrasaient en bas du rempart, chacune contenant au minimum une quinzaine d'hommes. Rares étaient ceux qui ne se relevaient pas. Il fallait que leur cage percute le haut d'une façade et que, dégringolant de plusieurs toises de hauteur, ils se brisent les os sur les décombres en contrebas. La grande majorité d'entre eux, protégés par d'épaisses couches de tissu, ne semblaient pas souffrir de leur atterrissage brutal. Une fois débarrassés de leurs gangues d'étoffes, ils s'élançaient avec ardeur en direction du chemin de ronde et massacraient au passage tous ceux qui avaient la mauvaise fortune de croiser leur chemin.

Oziel ouvrit la bouche pour expulser une première boule de feu, qui toucha d'abord le soldat qui fondait sur elle, l'épée tendue à l'horizontale, puis se subdivisa en plusieurs sillons incandescents qui frappèrent les autres assaillants. Ils se débattirent en vain pour tenter d'extirper le feu qui les rongeait, s'affaissèrent l'un après l'autre et se tordirent de douleur sur les pavés en poussant des gémissements déchirants. Les légionnaires fixèrent la jeune femme d'un air stupéfait. Une caisse se brisa non loin d'eux. Elle libéra trois formes nettement plus imposantes que les autres, qui, elles, ne bénéficiaient d'aucune protection.

— Serkars ! cria Orik.

Les géants relevés restèrent un moment immobiles, comme déboussolés, jusqu'à ce qu'un soldat du Nord les hèle et qu'ils se dirigent d'une démarche pesante vers le rempart. Des batailles s'étaient déjà engagées dans les escaliers menant au chemin de ronde. Des cages continuaient de voler au-dessus du rempart et de se briser dans les rues, sur les toits, gonflant sans cesse les rangs des assaillants. Une véritable armée se reconstituait peu à peu, qui se répandait en hurlant dans les Marches. Impossible, pour les défenseurs, d'utiliser leurs catapultes, leurs balistes, leurs scorpions. Il leur aurait fallu les tourner dans l'autre sens et pilonner leur propre ville.

Un sentiment d'impuissance, de désespoir, submergeait Oziel, qui ne voyait pas comment ils pourraient désormais empêcher l'armée du Nord de conquérir Arkane. Les légionnaires, les bagnards, les volontaires se battaient avec courage, mais ils cédaient peu à peu du terrain. Ce fut pire lorsque les cages lâchèrent des rogres au pelage blanc accompagnés de leurs dresseurs. Les fauves se précipitèrent sur le chemin de ronde avec une agilité et une promptitude qui débordèrent les défenseurs taillés en pièces par leurs griffes et leurs crocs. Les cris, les vociférations, les clameurs, les gémissements, les chocs des fers, les craquements des cages continuant de se briser sur le sol résonnaient à présent dans l'ensemble du niveau.

Le long ululement d'une trompe domina un instant le vacarme. Les légionnaires commencèrent à rompre, désertant le rempart, et à s'engouffrer dans les rues environnantes.

— Que se passe-t-il ? demanda Orik à l'un d'eux.

— Le commandement sonne le rassemblement, répondit le soldat sans cesser de courir.

— Où ?

— Aux quartiers de la légion.

— Et eux ? demanda Oziel en désignant les bagnards et les volontaires qui subissaient toujours les assauts des Conquérants.

Le légionnaire haussa les épaules.

— J'obéis seulement aux ordres, dame.

Il se remit à courir et disparut dans une ruelle proche. Oziel leva de nouveau les yeux sur le rempart.

— Ils vont se faire massacrer, murmura-t-elle. Il faudrait les prévenir, mais comment ?

Le souvenir fugace de l’ailante la traversa. Elle aurait eu besoin d’une machine volante, mais ascensionnelle celle-ci, contrairement à l’invention de Yazil.

— Nous n’avons pas le temps, dit Orik.

— Que proposes-tu ? demanda Urieth.

— La seule chose à faire, c’est de nous rendre dans les quartiers de la légion.

— En les abandonnant à leur sort ?

Le guerrier hocha la tête.

— Le rempart est perdu. En occupant les Conquérants, ils offrent une chance aux légionnaires de se rassembler et de préparer une réponse plus massive, mieux adaptée.

— Il faut donc sacrifier les uns pour permettre aux autres de survivre ? bredouilla Oziel.

La réponse s’était formulée en elle avant d’avoir fini de poser la question. La guerre, la vie dans son ensemble exigeaient d’incessants sacrifices, comme si l’ombre et la lumière devaient constamment s’équilibrer, comme si la balance ne devait jamais pencher d’un seul côté. Elle-même n’avait-elle pas accepté de s’inoculer la mécrose, de s’enlaidir pour la cause d’Arkane ? Elle aurait tant aimé en parler avec Renn : la création, la destinée n’avaient peut-être pas de secret pour les enchanteurs de pierre. Il lui apparut ; enfin, elle ne le distinguait pas, elle ressentait seulement sa présence immobile à l’intérieur d’une pièce minuscule plongée dans une obscurité totale, entouré de pierres si proches de lui qu’elles lui effleuraient le visage, le torse, le bassin, les jambes. Il ne pouvait pas bouger, à peine respirer, il semblait emmuré, à jamais prisonnier, et son esprit s’épuisait peu à peu, dépérissait, s’éteignait comme une flamme manquant d’air.

— Oziel ?

Elle rouvrit les yeux. Urieth la fixait avec inquiétude.

— Nous ne pouvons pas rester là…

Oziel hocha la tête, décrochant les larmes qui perlaient à ses cils. Là-haut, sur le chemin de ronde du rempart, les Conquérants appuyés par les serkars et les rogres poursuivaient leur massacre méthodique. Lorsqu’ils parvenaient à capturer un bagnard ou un volontaire vivant, ils l’éventraient et le pendaient avec ses propres tripes sur le mur d’enceinte.

Tandis qu’elle s’engageait en compagnie d’Orik et d’Urieth dans une ruelle encore inondée de l’encre nocturne, une certitude glaçante suffoqua Oziel : la vie sans Renn ne vaudrait pas la peine d’être vécue.

44

INVISIBLES GUERRES

Les guerres se disputent d'ordinaire sur les champs de bataille, mais il en est certaines qui ne débordent jamais des limites de l'esprit et qui, pourtant, se révèlent extraordinairement meurtrières.

Proverbe des Hauts,
Arkane

Les souvenirs s'effaçaient, ou plus exactement, ils s'arrachaient de son esprit, se dispersaient en lambeaux. Il lui semblait être prisonnier du réduit sombre depuis des jours, des mois, des siècles peut-être. Il avait cru que cet abri le protégerait de ses ennemis, mais les pierres formaient à présent une structure hermétique, indestructible, où il ne pouvait ni s'allonger, ni se tenir debout. L'air commençait à lui manquer.

La peur l'avait poussé à se piéger lui-même.

Le froid l'avait de nouveau saisi lorsqu'il était arrivé sur la place des Statues. Les yeux rouges de dizaines de créatures brillaient comme des étoiles déchues. Ses pensées s'étaient ralenties, comme si elles traversaient une matière dense et visqueuse. Un cri avait retenti non loin, un signal sans doute. Les créatures avaient convergé vers lui en grondant. Il s'était alors concentré sur le chant de la pierre, avait presque aussitôt fusé sur un courant à la puissance et la fluidité infinies, s'était retrouvé au milieu de fresques scintillantes et mouvantes, avait perçu la présence bienveillante des Fondateurs et de leurs animaux, puis, comme les grognements se rapprochaient, l'affolement l'avait poussé à chercher un refuge, et une scène de son enfance lui était revenue : il s'était un jour glissé dans l'une de ces

minuscules cahutes de boue séchée où s'abritaient les piqueurs ou les ramasseurs de ghoor pour se préserver des rayons du soleil. Il avait cru étouffer et avait paniqué, rencontré les pires difficultés pour s'en sortir… Il avait tenté d'éloigner ce souvenir, trop tard, la matière s'était déjà pliée à son désir, ou à ce qu'elle avait pris pour un désir, l'abri s'était construit autour de lui, le protégeant des griffes et des crocs des créatures aux yeux rouges, ses ennemis avaient aussitôt commencé leur travail de sape, le froid s'était brusquement accentué, le chant de la matière s'était assourdi, il avait perdu le contrôle de son esprit.

Il ne subsistait plus de lui qu'un sentiment diffus d'échec. Il ne savait plus à qui appartenaient ces visages graves qui le fixaient avec une bienveillance teintée de tristesse. Qui était cette vieille femme agonisant dans une pièce mal éclairée, veillée par deux hommes aux regards durs ? Qui était cette jeune fille à la mine rieuse, à la peau brûlante et aux courbes généreuses ? Qui était ce géant assis sur une pierre, ses mains croisées posées sur le pommeau de la poignée de son épée, son menton calé aux creux de ses doigts, sa longue tresse voltigeant au vent ? Il errait dans des paysages inconnus, le long des rives inondées d'un large fleuve où se croisaient des bateaux, sur un glacier balayé par des vents rugissants et des tourbillons blancs, au milieu d'un marais aux terres mouvantes où s'agitaient des monstres tentaculaires, dans une cité aux rues étroites dont un gigantesque pilier occultait près de la moitié du ciel… Certaines des silhouettes qu'il croisait étaient hostiles, d'autres amicales, les unes voulaient l'enchaîner, l'enfermer, le tuer, les autres l'accompagnaient, le protégeaient, le cachaient, le nourrissaient. Des voix l'appelaient, le suppliaient, mais elles se dispersaient dans le vide qui s'étendait autour de lui, qui englobait toutes les formes. Il allait disparaître, et une grande partie du monde avec lui, comme si la création ne pouvait exister sans lui. Il n'avait pas d'autre recours que de s'en désoler. Une violente colère le submergea. Il voulut frapper les pierres qui l'entouraient à coups de poing, mais son corps ne lui obéissait plus. Lui avait-il un jour obéi ? Il doutait d'avoir eu un corps, il n'en gardait qu'une vague sensation de lourdeur, de souffrance. Tout devenait compliqué avec un corps qui peinait à s'arracher du sol, qui subissait toutes sortes de frottements : air, chaleur, poids, pluie, coups, douleur, maladies, vieillissement, mort… La dissolution dans le vide était finalement une issue souhaitable. L'oubli lui paraissait infiniment

désirable. Cesser enfin de croire que l'univers tout entier tournait autour de sa personne. Fermer les yeux, ne plus percevoir à partir de soi, cesser d'être le centre de toute chose, souffler la flamme de la conscience, renoncer à l'essence, assécher la source de l'individualité, ignorer la responsabilité.

L'apaisement.

Des yeux d'un gris très clair et pailletés d'or le fixaient avec insistance, flottant dans l'obscurité comme des astres jumeaux. Contrairement aux autres visions, ils ne s'estompaient pas. Ils éveillaient dans son esprit de vagues réminiscences, mais il lui fut impossible de leur associer un visage. Leur intensité frappante, presque brûlante, dérangeante en tout cas, l'empêchait de s'abandonner, de laisser son esprit et son corps s'en aller. Il resta un long moment suspendu à leur éclat. Une confiance absolue s'en dégageait, un amour sans limite. Leur énergie lui insufflait un peu de feu, d'envie. Il crut entendre un son soufflé par un imperceptible courant d'air.

— *Renn… Renn…*

Ce mot lui parut familier. Il le prononça silencieusement à plusieurs reprises et, presque aussitôt, des images, des scènes se succédèrent. Une femme au visage rude se penchait sur lui. Des enfants formant un cercle lui lançaient des poignées de boue. Une ancienne lui disait, d'un air important, qu'il aurait un rôle essentiel dans les années à venir, un homme au visage empreint de bonté l'examinait avec une attention qui creusait les rides de son front.

— *Renn.*

Il constata que ce mot était souvent prononcé lorsqu'on s'adressait à lui et en conclut qu'il s'agissait de son nom. Immédiatement, un flot de souvenirs se déversa en lui, chacun d'eux le renvoyant à une époque de sa vie et réveillant d'autres fragments de sa mémoire, son enfance sur les rives, les pieds enfoncés dans le limon onctueux du fleuve, son périple jusqu'au massif de l'Ostian, ses deux années d'apprentissage dans la maison de maître Hauhorn, sa rencontre avec Orik, leur longue marche en direction du fleuve, la communauté des mécros, la bataille contre la horde des Conquérants, les serpents endormeurs des Abordeurs de la reine Astaud, son évasion de la prison avant d'être livré au questeur de la cité d'Arkane, l'affrontement contre les pirates du fleuve, la trahison de sa famille, l'intervention d'Urieth, la pluie de pierres qui s'était abattue sur le temple des adorateurs d'Hilyaon, les voies invisibles de Mère… Et puis, ces

yeux à l’intensité troublante, un visage enfoui sous un capuchon qu’il discernait mal… Oziel, la fille du Drac, la porteuse de feu… Il lui fallait la retrouver et, en sa compagnie, empêcher l’effondrement d’Arkane. D’abord combattre les pétrocles, les ennemis qui avaient affronté les enchanteurs de pierre dans des temps reculés. En tant que disciple de maître Hauhorn, le dernier des enchanteurs, il ne devait pas se laisser figer dans la matière. Il avait parcouru ce chemin pour libérer l’enchantement, pour redonner leurs couleurs originelles à la cité et au pays d’Arkane. Il tenta de percevoir le chant de la matière. Ne le discernant pas dans un premier temps, il repoussa les premières pensées de découragement et tenta de se concentrer sur le silence, attentif au moindre souffle, au moindre murmure. Le froid se déploya tout à coup en lui, l’emberlificotant dans les mailles coupantes de son invisible filet. Ses ennemis, comprenant qu’il était sur le point de se ressaisir, resserraient leur emprise, lançant toutes leurs forces dans la bataille. Son esprit et son corps s’engourdirent de nouveau, sa mémoire s’effilocha comme une étoffe rongée ; il perdit encore le fil de ses pensées, de ses souvenirs. Il fut seulement conscient qu’il ne pourrait pas résister très longtemps aux attaques des pétrocles, qu’il avait besoin d’un répit, d’une diversion, pour libérer les âmes des Fondateurs.

L’air désormais vicié lui empoisonnait le sang. Une ombre le recouvrait et aspirait ses dernières braises de vie.

Noy et ses sujets encerclaient la minuscule construction de pierres qui, jaillissant subitement du sol, s’était élevée et refermée autour de l’homme à une telle vitesse qu’ils n’avaient pas eu le temps de s’emparer de lui, ni même de discerner ses traits. Le pétrocle, apparemment satisfait, lui avait ordonné de rester sur la place des Statues et de massacrer – « ou de dévorer, si vos sujets ont faim » – l’enchanteur réfugié dans son abri s’il s’en échappait.

— Qu’allez-vous faire de lui ? avait-il demandé.

— L’emprisonner dans la pierre.

— Il restera conscient ?

— Vaguement. Son immobilité durera des millénaires.

— Pas mal, comme supplice.

Le pétrocle s’était incliné pour remercier son interlocuteur du compliment.

— Je rejoins les autres pendant que vous surveillez la place.

— Comment vous y prenez-vous pour emprisonner quelqu'un dans une matière aussi dure ?

— Les enchanteurs ont leurs secrets, nous avons les nôtres.

— Quand saurai-je que vous avez terminé ?

— Les pierres de son abri prendront la forme de son corps.

Noy avait désigné la statue la plus proche.

— C'est ce que vous avez fait à ceux-là ?

— C'était plus facile, avait répondu le pétrocle en s'éloignant. Ils avaient déjà enfermé leurs énergies vitales dans les statues les représentant. Ils pensaient ainsi régner éternellement sur leur création.

L'œil-de-pierre s'était engouffré sous le porche d'un immeuble et avait rejoint ses semblables dans le logement qu'ils avaient réquisitionné. Noy avait vérifié la solidité du minuscule abri en donnant de puissants coups d'épée sur les pierres, mais elles n'avaient pas bougé d'un millième de pouce, ni même simplement vibré, en apparence indestructibles. Il en avait déduit que ni lui ni l'épée noire d'Harana ne pouvaient briser la sorcellerie des enchanteurs. La bataille livrée par les pétrocles à l'homme entouré de cette carapace minérale se déroulait dans des sphères auxquelles il n'aurait jamais accès. Ses sujets avaient aussi perdu toute ardeur, comme s'ils avaient admis que leurs crocs et leurs griffes n'étaient d'aucune utilité dans cette guerre invisible, qu'ils ne gagneraient aucun trophée en cette nuit trop paisible. La plupart d'entre eux s'étaient couchés à même les dalles ; les uns, dont Zekt, copulaient bruyamment comme à leur habitude, les autres tuaient le temps en s'échangeant leurs vêtements et des coups de poing lorsque le troc ne convenait pas.

Noy avait parfois la nette impression que les pierres de l'abri se modifiaient par instants avant de recouvrer leurs formes initiales. Sans doute était-il victime d'illusions d'optique à force de les fixer ?

Des claquements réguliers résonnèrent dans le lointain, peut-être enfin l'occasion de rompre l'ennui qui le gagnait. Il se releva et, suivi de quelques-uns de ses sujets, s'avança en direction de la source des bruits. Deux silhouettes surgirent de la nuit. Le battement de son cœur s'accéléra lorsqu'il reconnut Adamanta, accompagnée d'un homme aux cheveux blancs, un torcheron à en croire son uniforme doré. Le visage de la jeune

femme était pâle, sa mine défaite. Elle portait une robe lacérée en plusieurs endroits et maculée d'un côté de taches sombres, du sang probablement.

— On m'a dit au domaine du Drac que je te trouverais sur la place des Statues, fit-elle en s'immobilisant devant Noy.

— D'où sors-tu ? gronda-t-il, incapable de contenir la colère soudaine qui se levait en lui. Je t'ai attendue toute la nuit.

— La nuit n'est pas finie, répliqua-t-elle avec un sourire sans joie. Que fais-tu là ?

Il désigna la petite construction de pierres.

— Elle renferme un enchanteur. Les pétrocles m'ont demandé de le tuer au cas où il s'en échapperait.

— Où sont-ils ?

— Rassemblés un peu plus loin. Ils essaient de l'emprisonner définitivement dans la matière.

Les yeux brillants du torcheron, qui se tenait légèrement en retrait, restaient rivés sur Adamanta.

— Tu as revu ton père ? demanda Noy.

Elle marqua un long silence avant de répondre.

— Il n'est pas l'homme que je croyais.

Elle ressembla tout à coup à une fillette perdue dans un monde trop vaste pour elle.

— Tu n'as pas retrouvé le bon ?

— Je suis bien sa fille, mais il m'a rejetée.

— Pourquoi ?

Elle se mordit la lèvre inférieure pour s'interdire de pleurer.

— Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour lui, et il m'a traitée de folle, de monstre.

Noy eut l'impression qu'une lame chauffée à blanc lui fouaillait le ventre.

— Tu n'as rien fait pour moi, n'est-ce pas ?

Elle releva la tête et le toisa d'un air méprisant.

— Tu n'as été pour moi rien d'autre qu'un instrument, Noy du Corridan.

— Pourtant, quand nous faisions l'amour…

Les éclats du rire d'Adamanta s'envolèrent dans la nuit comme des ricanements de pies moqueuses.

— Les huiles de certaines plantes décuplent les sensations, Noy. Mes lèvres, ma peau, mes nymphes en étaient enduites.

— Tu mens ! Ton corps ne m'a pas trompé.

— Tu ne m'as pas donné de plaisir, je l'ai seulement cueilli quand je l'ai décidé.

Noy leva le bras en direction du torcheron.

— Et lui ? Il était ton amant ?

— Un de mes amants. J'avais également besoin de lui pour franchir les labyrinthes.

— Combien d'autres, hein ? hurla-t-il, incapable de se contrôler. Combien d'autres ?

Elle le défia du regard.

— Tous ceux que je devais convaincre de me servir.

Il tira l'épée noire d'Harana et la fit siffler au-dessus de la tête d'Adamanta. Le torcheron, inquiet tout à coup, se recula de quelques pas, puis tourna les talons et se mit à courir en direction de la première rue.

— Rattrapez-le, akchas !

Zekt ne traduisit pas l'ordre de Prakala. Échappant au mâle qui la couvrait, elle s'élança à la poursuite du fuyard, combla l'intervalle en quelques foulées et le ramena plus mort que vif devant son souverain.

Noy lui posa la pointe de sa lame sur la poitrine.

— Mon épouse a-t-elle dit la vérité ?

— Je ne savais pas, sieur, que…

— A-t-elle dit la vérité, oui ou non ?

Conscient qu'aucune réponse ne conviendrait à son interlocuteur, le torcheron se tourna vers Adamanta.

— Dame, dites-lui que j'ignorais…

— Ton sort n'a pour moi aucune espèce d'importance, coupa-t-elle.

Noy contraignit son vis-à-vis à reculer en direction de ses sujets.

— Occupez-vous de lui.

Les akchas se jetèrent sur l'homme et se disputèrent son corps avec une ardeur décuplée par l'ennui et la frustration. Le torcheron hurla jusqu'à ce que sa tête, après ses bras et ses jambes, soit arrachée de son corps. Les claquements de mâchoires et les craquements de ses os furent rapidement supplantés par les grognements de dépit de ceux qui n'avaient pas pu participer au festin.

Noy reposa son épée le long de sa jambe et rajusta sa couronne.

— Tu t'es moquée de moi depuis le début. Depuis que tu m'as piégé lors de la fête du sceau.

— Ta naïveté et ton ambition te rendaient idiot, Noy du Corridan. Et j'avais besoin d'un idiot.

— Tu as également manipulé ta mère…

— Dame Elvare n'était qu'une sotte doublée d'une catin.

Il se demanda pourquoi elle soufflait ainsi sur le feu de sa colère, pourquoi elle le poussait à bout.

— Si je comprends ton raisonnement, les pétrocles t'ont choisie toi aussi comme idiote !

— J'ai passé un marché avec eux : je les aidais à anéantir Arkane, ils m'aidaient à me venger de ceux qui avaient banni mon père.

— Ton père connaissait les akchas ?

— Le jour où il a failli être surpris avec ma mère, il s'est enfui et a découvert par hasard les passages qui partaient du domaine de l'Orbal et menaient dans les Fonds. Je ne sais pas pourquoi les akchas ne l'ont pas dévoré. Peut-être par ce qu'ils voyaient en lui leur futur roi. Il m'a emmenée dans leur royaume, et, comme lui, ils m'ont adoptée. Puis le Conseil des Sept l'a condamné à être enfermé jusqu'à la fin de sa vie dans le bagne des Fonds, et personne n'a pu me consoler de ma peine. Je suis allée régulièrement rendre visite aux akchas. J'y ai un jour croisé un pétrocle, j'ai compris qu'ils avaient tramé depuis longtemps une alliance contre les familles gouvernantes d'Arkane, et je leur ai proposé de me joindre à eux.

— Quand avez-vous décidé que je serais leur Prakala ?

— Les pétrocles ont estimé que le temps était venu de leur présenter un roi et d'accomplir leur prophétie. J'avais déjà retenu deux candidats : Ulio du Drac et Noy du Corridan. Comme le Drac était condamné, il ne restait plus que toi.

Noy baissa piteusement la tête pour dissimuler les larmes qui lui venaient aux yeux.

— Tout ce gâchis, murmura-t-il. Pour un homme qui t'a reniée. Que comptes-tu faire, maintenant ?

— Je ne sais pas.

— Tu restes mon épouse. Peut-être pouvons-nous…

Elle le coupa d’un rire sardonique.

— Comment pourrais-je partager ma vie avec un être que je méprise ? Il n’y a rien qui me plaise en toi, Noy du Corridan, ni ton visage, ni ta peau, ni ton odeur, ni ton esprit, ni tes mains, ni ta langue, ni ta queue, ni ta semence. Rien, tu m’entends !

Ses mots avaient claqué comme une succession de gifles sur la face de Noy. Tremblant de colère, les joues baignées de larmes, il leva l’épée noire d’Harana à hauteur du cou d’Adamanta.

— Tu n’en auras pas les couilles ! siffla-t-elle, le regard vissé dans celui de son époux. Vous, les hommes, vous n’êtes que des menteurs et des lâches. Les akchas sont mille fois plus dignes de vivre que vous.

— J’avais fini par t’aimer…

Elle cracha par terre.

— Ton amour me salit. Vous m’avez tous salie.

Un grand calme se fit tout à coup en Noy, apaisant sa colère comme l’eau refroidit les braises. Il contempla une dernière fois son épouse, désirable, bouleversante, dans son armure d’indifférence haineuse, puis, sans hésitation, avec une lenteur solennelle, il la frappa à la base du cou. La lame s’engouffra dans la chair d’Adamanta avec une étonnante douceur, sa bouche s’entrouvrit, un son s’en échappa, un nom peut-être, qui s’acheva en un râle, puis sa tête se détacha et tomba à ses pieds tandis que son corps éclaboussé de sang s’affaissait discrètement sur le côté.

Les akchas peuplèrent la nuit de grognements de surprise et de réprobation. Noy essuya ses joues d’un revers de manche avant de remiser son épée dans son fourreau et de s’adresser à Zekt :

— Dis à mes sujets de m’attendre. J’ai une dernière affaire à régler. Faites ce qu’il vous plaira du corps de votre reine.

Tandis qu’elle traduisait ses propos à ses congénères, il se dirigea d’une allure déterminée vers le porche dans lequel le pétrocle s’était engouffré quelques instants plus tôt.

45

SEKR

Les déesses soient louées,
Les femmes ne fréquentent pas les champs de bataille,
Les déesses soient louées,
Les hommes s’étripent sur les champs de bataille,
Les déesses soient louées,
Les femmes sont moins stupides que les hommes.

Anonyme, gravé sur un ancien temple des Marches,
Arkane

Les milliers de Conquérants maintenant regroupés devant les quartiers de la légion des Marches attendaient tranquillement que le jour se lève et que les serkars soient opérationnels pour la première attaque. Leurs tambours résonnaient sans discontinuer depuis une bonne sixte, empêchant de dormir les légionnaires rassemblés dans la caserne transformée en forteresse.

On avait installé autant de machines que possible devant les deux grandes portes et on avait disposé les archers et les arbalétriers sur les toits en terrasse où se dressaient des catapultes, des scorpions et des balistes. Les éclats des feux allumés pour chauffer l’huile et la poix s’envolaient et s’évanouissaient dans l’obscurité. Les messages expédiés dans les Dits et dans les Hauts pour réclamer l’aide des légions des deux niveaux supérieurs étaient restés lettre morte. Conscients qu’ils ne pourraient pas résister très longtemps à une telle armée, Escobar et son *alter ego* des Marches avaient organisé la défense en cherchant avant tout à gagner du temps, pour

permettre à d’éventuels secours d’arriver – en espérant qu’un miracle se produirait.

Oziel avait pensé retrouver Matteo en compagnie des commandants des légions, ou au milieu des quelques bagnards rescapés des affrontements de la veille, dont Filaün, mais elle ne l’avait vu nulle part et commençait à croire qu’il avait succombé sur le rempart.

— Il était bien vivant la dernière fois que j’l’ai vu, dame, lui affirma l’un des bagnards qu’elle interrogeait. Il était en train de descendre l’escalier du chemin de ronde. En bas, il a discuté un moment avec une petite blonde, une sacrée belle fille pour autant que j’puisse en juger. Après ça, il a fallu qu’j’m’défende contre ces salopards aux dents limées, et j’sais pas par où il est parti.

— Il s’est peut-être réfugié chez cette femme, avança Urieth.

— Il n’aurait pas abandonné ses hommes au plus fort de la bataille, objecta Oziel. Il a dû se passer autre chose.

— Il faudrait explorer les Marches pour le retrouver, proposa Orik.

— Trop dangereux. Le niveau est entièrement contrôlé par les Conquérants.

— Que faire alors ?

— Attendre.

Ils se rendirent dans un immense réfectoire éclairé par une vingtaine de torches où des serviteurs distribuaient des écuelles fumantes et des morceaux de pain de ghoor, s’installèrent à une table aux côtés de légionnaires qui aspiraient bruyamment leurs cuillerées de soupe, et mangèrent en silence.

Chaque fois qu’elle pensait à Renn, Oziel sentait un grand froid l’envahir. Ni elle ni lui n’empêcheraient les ténèbres profondes d’engloutir Arkane. L’une ne maîtrisait pas suffisamment le feu du drac, et l’autre, l’enchantement de pierre, pour infléchir le cours du destin. La prévarication, le mépris et le cynisme avaient rongé la cité dans ses tréfonds, et l’extermination de sa famille n’avait été que le signal d’un inexorable écroulement. Elle se força à manger malgré le goût aigre de la soupe, pour qu’au moins elle puisse livrer sa dernière bataille en pleine possession de ses moyens. Les hommes parlaient peu autour d’elle, conscients qu’ils vivaient leurs dernières sixtes, et l’ambiance ressemblait fort à une veillée funèbre. Le vin qu’elle but dans un gobelet lui fit presque instantanément

tourner la tête. Elle se demanda si les cuisiniers n'y avaient pas versé des poudres qui apaisaient les douleurs et estompaient la fatigue.

Un légionnaire s'engouffra dans le réfectoire et se dirigea vers elle en courant.

— Dame, dame, votre frère vous demande.

Elle se leva précipitamment et lui emboîta le pas, suivie d'Orik et d'Urieth. Il les entraîna de l'autre côté de la cour intérieure et les précéda dans un petit bâtiment où régnait une lourde odeur de camphre et d'herbes macérées. Matteo était allongé sur un lit contre un mur. Ses vêtements ensanglantés gisaient sur le sol. Le médecin de la légion qui se tenait, l'air grave, près de lui avait étalé un onguent blanchâtre sur les plaies de sa poitrine et de son ventre.

Oziel s'approcha du lit. Matteo leva sur elle un regard éteint.

— Ma sœur, balbutia-t-il.

Elle serra les dents et les poings pour retenir ses larmes.

— Que t'est-il arrivé ?

— Ada… manta de l'Orbal… ma… fille…

— Ta fille ?

— Désolé, petite sœur, je n'ai… pas toujours été un modèle… Les fautes qu'on m'a reprochées, je les ai commises… pardon… J'ai… aimé dame Elvare, sa mère… Adamanta a… aidé les… pétrocles… Elle croyait me venger… Et les akchas…

Matteo se redressa, mobilisant ses dernières forces pour conserver sa lucidité et dérouler le fil de ses pensées, de ses mots. Oziel lui pressa la main pour l'aider à tenir.

— Les akchas ? Les démons des légendes ?

— Ce ne sont pas… des êtres de… légendes… je les ai rencontrés… avant… avant de… Ils ont envahi les Hauts… ils ont massacré les… Ada… manta n'a pas supporté que je la… de monstre… C'est elle qui m'a… qui m'a…

Agité par une violente secousse, il se tendit tout à coup, puis sa tête se renversa, comme si les fils qui la maintenaient venaient de rompre, et il retomba lourdement sur le lit en exhalant un dernier râle. Oziel posa le front sur sa poitrine et laissa les larmes rouler sur ses joues. Elle était désormais la dernière survivante du Drac.

L’aube venait à peine de poindre, le ciel était encore encombré des vestiges de la nuit. Une clameur assourdissante annonça l’assaut. Ne disposant pas de leurs redoutables catapultes ni d’aucune autre machine, n’ayant donc pas la possibilité de préparer l’attaque par un pilonnage en règle, les Conquérants formèrent deux lignes de serkars chargés de creuser des brèches dans les défenses adverses. Le feu embrasa Oziel tandis que la double muraille grise et grondante des géants dépourvus de protections, portant d’énormes pierres, avançait lentement en direction des deux portes principales. Elle s’était postée, flanquée d’Orik, d’Urieth et de Filaün, près d’une catapulte que des légionnaires étaient en train de charger d’une jarre emplie de poix bouillante.

Les battements des tambours s’accélérèrent, invitant les serkars à presser le pas. Le balisticien, placé devant la machine, garda le bras levé ; un peu trop tôt pour déclencher le tir. Les ululements des trompes s’ajoutèrent à l’effrayant vacarme accompagnant l’offensive des géants, qui progressaient maintenant à vive allure. Plusieurs d’entre eux lancèrent leurs pierres. Elles atterrirent les unes sur la façade du bâtiment, les autres dans la cour. Les archers et arbalétriers disséminés dans les étages ripostèrent par une pluie de flèches et de carreaux. Le balisticien abaissa le bras, son assistant trancha le lien bloquant le ressort torsadé, qui se déploya dans un claquement sec et expédia la jarre sur la première ligne des géants. Le récipient se pulvérisa sur l’un d’eux et arrosa plusieurs de ses congénères du liquide qu’elle contenait. Trois d’entre eux roulèrent sur les pavés en poussant des hurlements stridents, rapidement couverts par la clameur des légionnaires massés à la porte, mais ni l’huile bouillante, ni les braises ardentes, ni les divers projectiles expédiés par les autres machines ne parvinrent à enrayer la progression des Conquérants.

— Je vais au-devant d’eux, cria Oziel lorsqu’ils furent parvenus à moins d’une demi-toise de la caserne.

Orik et Urieth se consultèrent du regard. Elle embrassa le guerrier avec fougue, puis, sans attendre sa réaction, se lança sur les traces d’Oziel.

Orik la rejoignit en quelques foulées.

— C’est un privilège que de t’avoir connue, déclara-t-il avec un sourire.

— C’est une fierté et un plaisir que de combattre à tes côtés, répondit-elle d’une voix joyeuse et forte.

Oziel leur adressa un bref regard par-dessus son épaule : c'était, pour elle aussi, un honneur et une consolation de mourir en leur compagnie.

L'aube achevait de se déployer quand Noy, après avoir longtemps tergiversé dans le vestibule, incapable de prendre une décision, se décida enfin à s'introduire dans la pièce où s'étaient réunis les pétrocles. Il crut que l'endroit était vide jusqu'à ce qu'il remarque des statues alignées le long d'un mur. Il s'en approcha et, à la lueur du jour naissant, il reconnut les œil-de-pierre, six, parfaitement immobiles, vêtus de leur sempiternelle robe brune, les yeux clos, ou plutôt éteints, car il ne distingua pas de paupières, seulement des globes aussi gris que leur peau. Leur apparence était celle d'une roche tourmentée par les éléments, leurs cheveux couleur paille ressemblaient à des herbes poussant dans les failles. Il avait pourtant la nette impression qu'ils étaient vivants, il ressentait leur présence dans la pièce, un souffle glacé qui s'enroulait autour de lui et l'engourdissait.

Il extirpa l'épée d'Harana de son fourreau. La matière noire lui transmit aussitôt sa puissance. Les pétrocles avaient fait d'Adamanta de l'Orbal leur marionnette. De même, ils avaient exploité les mythes des akchas pour les dresser contre les hommes d'Arkane. Ils préparaient leur revanche depuis des temps reculés dont eux seuls se souvenaient.

Noy n'éprouvait pas de haine à leur encontre, il était seulement convaincu qu'ils devaient disparaître, parce qu'ils avaient perverti l'innocence, assassiné la beauté. Ils avaient perçu ses intentions en tout cas : le froid resserrait son emprise. Mais ils ne déployaient pas la même puissance que lorsqu'il s'était retrouvé, à la demande d'Adamanta, dans la maison d'un œil-de-pierre. Ses pensées restaient claires, cohérentes, son corps, bien qu'un peu ralenti, continuait de se mouvoir librement. N'ayant sans doute pas prévu le retournement de l'une de leurs marionnettes, ils avaient mobilisé la plus grande partie de leur pouvoir pour emprisonner l'enchanteur dans la matière. Il leva l'épée au-dessus de l'un d'eux. La matière noire leur ôterait-elle la vie aussi facilement qu'elle avait ôté celle d'Adamanta ? Des larmes ruisselèrent sur ses joues lorsqu'il revit la lame s'enfoncer dans la tendre chair de la femme qu'il avait aimée. Et qui l'avait aimé, rien ne lui en ferait démordre.

L'épée s'abattit sur le crâne de l'œil-de-pierre. Le choc, violent, lui meurtrit le bras. Le pétrocle ne réagit pas dans un premier temps, puis ses

yeux s’éclairèrent et recouvrèrent leur caractéristique éclat jaune. Noy évita de les fixer, mais il se sentit instantanément empêtré dans les mailles gluantes d’un invisible filet et il rencontra des difficultés grandissantes à contrôler ses mouvements. Puis, alors qu’il peinait à tenir sur ses jambes, l’étreinte se relâcha, et, exploitant aussitôt ce moment de répit, il se redressa et plongea sa lame dans l’un des yeux du pétrocle. Un froid intense, tellement intense qu’il en devenait brûlant, se répandit dans l’épée et se diffusa dans son corps. La douleur atroce, intolérable, le contraignit à lâcher son arme. La peau de l’œil-de-pierre se craquelait maintenant comme de la boue séchée, des grincements retentissaient, lointains, étouffés, comme s’ils provenaient de profondeurs oubliées. Noy se rendit compte que les peaux rugueuses des autres pétrocles se fendillaient également. Que leurs yeux s’éclairaient par intermittences. Que les bruits se multipliaient, se précipitaient, un peu comme une muraille sur le point de s’effondrer. La souffrance, elle, s’accentuait, s’étendant à tout son corps. En frappant l’un d’eux, il avait atteint mortellement les autres. Ils s’étaient assemblés en une seule entité pour terrasser l’enchanteur, une fusion qui décuplait leur puissance, mais accroissait leur vulnérabilité.

Noy les emportait dans la mort.

Il cessa de lutter. La vie n’avait plus aucun attrait sans Adamanta ; il la rejoignait sur l’autre rive du fleuve, où ils pourraient tout recommencer, où personne ne les empêcherait de s’aimer.

Renn reprit conscience. Il avait résisté avec l’énergie du désespoir aux attaques de ses ennemis, puis il avait peu à peu fléchi, ses pensées s’étaient de nouveau égarées, il s’était empli de ténèbres, de silence, coupé de lui-même, de ses perceptions, dispersé dans un espace froid et morne, puis il avait ressenti une rupture brutale, une violente déchirure, comme si quelqu’un avait perturbé la concentration des pétrocles.

Il respirait à son aise, toute sensation d’oppression ayant disparu. Il percevait de nouveau le chant de la matière, un chœur majestueux, splendide. Ses souvenirs tourbillonnaient dans son esprit, tissaient une trame d’émotions, de réactions, qui toutes le constituaient, qui reliaient son passé, son présent, son avenir. Il se rappelait à présent pourquoi il était enfermé dans cet abri de pierres au milieu des statues de la place. Elles contenaient l’esprit des Fondateurs, les ancêtres des enchanteurs. Et le chant

de la matière était leur empreinte, leur appel. Il lui fallait quitter son abri et aller à leur rencontre. Il ne subirait plus les assauts de ses ennemis, ils s'étaient effacés, vaincus par leur propre volonté de destruction. Un sentiment d'urgence lui coupa le souffle. Arkane avait besoin de lui.

Oziel. Orik. Tous les autres.

Il se fondit dans les pierres de l'abri et les pria de le libérer. Il n'eut pas besoin de rouvrir les yeux pour savoir qu'elles s'étaient exécutées. La lumière transperça ses paupières, l'air frais du matin lui caressa le visage et le cou. Les créatures aux yeux rouges se tenaient autour de lui. Il ne discerna pas de férocité dans leurs grondements, plutôt de la tristesse, voire du chagrin. Un corps décapité achevait de se vider de son sang un peu plus loin. Une femme, dont la robe déchirée s'ornait de larges corolles pourpres. Il repéra sa tête posée sur le socle de l'une des grandes statues. Le vent matinal folâtrait dans sa chevelure blonde. Pour autant qu'il pût en juger, elle était plutôt jeune, peut-être même moins âgée que lui. Les pierres de l'abri avaient réintégré leur emplacement initial.

Les créatures aux yeux rouges, ni animales ni humaines, ne manifestèrent aucune agressivité lorsqu'il se releva. Il traversa leur rang en direction de la statue où avait été placée la tête de la femme décapitée. Il contempla sa beauté profanée et lut une souffrance indicible dans ses yeux fixes. Il reporta son attention sur la grande statue et l'animal qui lui était associé, un aigle, lui sembla-t-il, aux ailes déployées. Le visage de pierre du Fondateur, étrangement expressif, semblait sur le point de se réveiller à chaque instant. Un son se détacha du chœur qui continuait de bourdonner en Renn. Une note prolongée et grave. La signature vibratoire du Fondateur. Un courant fulgurant emporta l'apprenti et le projeta dans un endroit sombre où reposait un corps allongé sur une roche plane. Il reconnut l'homme de la statue. Il faisait partie des sept enchanteurs qu'il avait entrevus dans ses visions. Un aigle se tenait à ses pieds, dressé, ébouriffé.

Renn contempla le Fondateur jusqu'à ce que ce dernier esquisse un premier mouvement.

— Qui me demande ? tonna une voix grave.

— Renn, apprenti de maître Hauhorn.

— Il faut être bien plus qu'un apprenti pour venir jusqu'à moi. Que veux-tu ?

— Arkane est attaquée, elle ne s'en sortira pas sans votre aide.

— Qui l’attaque ?

— Une armée venue du Nord et dirigée par ceux qu’on appelle les pétrocles.

— Les sekr, grogna le Fondateur. Ils ont brisé l’enchantement qui les condamnait à rester pour l’éternité prisonniers de la pierre.

— Que dois-je faire ?

— Simplement alerter mes pairs de la même façon tu l’as fait pour moi.

Renn n’eut pas le temps de poser la question qui lui brûlait les lèvres. Tout se brouilla tout à coup, il eut de nouveau la sensation d’un déplacement fulgurant, puis il se retrouva à l’endroit où il s’était tenu quelques instants plus tôt. Les créatures aux yeux rouges l’accueillirent par des cris de surprise et de peur. Elles s’égaillèrent en poussant des hurlements d’épouvante lorsque, précédées d’un grondement sourd et prolongé, les statues du Fondateur et de son aigle se mirent à bouger.

Le feu du drac avait repoussé à quatre reprises les assauts des Conquérants sans rien perdre de son intensité. Oziel attendait qu’ils soient parvenus à moins d’une trentaine de pas pour cracher ses flammes, de minuscules sphères qui enflaient démesurément avant de percuter leurs cibles et de se scinder en multiples fragments tuant chaque fois une trentaine de géants. Les autres serkars pris de panique battaient alors en retraite sous une pluie de projectiles expédiée depuis les hauteurs de la caserne. Les assaillants avaient tenté de neutraliser la jeune femme à l’aide de flèches ou de carreaux d’arbalète, mais Orik et Filaün l’avaient protégée avec de grands boucliers et, pour l’instant, elle tenait en échec à elle seule l’armée venue du Nord. Elle craignait qu’après chaque attaque le feu ne se retire d’elle et ne la contraigne à prendre un temps de récupération, mais, malgré la lassitude qui commençait à la gagner, il n’avait à aucun moment cessé de brûler. Même si elle avait déjà dépassé ses limites, une voix au fond d’elle murmurait que Renn pouvait encore intervenir, qu’elle devait à tout prix lui offrir du temps.

Une centaine de cadavres de serkars jonchaient la place et les rues jouxtant la caserne. Les commandants des légions avaient un temps projeté de lancer une contre-offensive, Orik les en avait dissuadés en arguant que les assaillants n’attendaient qu’une initiative de ce genre. Les géants étaient encore trop nombreux pour être défiés en terrain découvert. Il en restait

probablement plus de trois cents, qui causeraient des dégâts considérables dans les rangs des défenseurs. Tant que le feu d'Oziel les repousserait, il valait mieux rester à l'abri et attendre le début de la nuit, quand l'obscurité aurait rendu les serkars inopérants.

— Nous ne pouvons pas dépendre entièrement de cette… femme, avait grommelé l'*alter ego* d'Ectobar.

— Cette femme, comme vous dites, détient le pouvoir du feu, avait répliqué le guerrier. Les serkars ont peur d'elle. Elle nous permet d'économiser de nombreuses vies.

Le commandant avait esquissé une moue de mépris.

— La sorcellerie est une abomination.

— Une abomination sans laquelle nous serions déjà tous morts, avait ironisé Urieth.

— Nous n'avons pas encore eu la possibilité de montrer notre véritable valeur, dame.

— Le jour est loin d'être fini, avait déclaré Orik. Ils lanceront encore une ou deux offensives avant le crépuscule. J'espère que le feu d'Oziel continuera de nous protéger.

De fait, les tambours retentirent bientôt, et plusieurs lignes de serkars se formèrent, plus espacées, ayant sans doute compris la nécessité de mettre un minimum de distance entre eux pour ne pas être atteints par les éclats de feu. Les géants progressèrent à un rythme soutenu vers les deux portes principales de la caserne. Oziel se positionna entre les deux ouvertures, accompagnée d'Orik et de Filaün équipés chacun de deux grands boucliers, tandis qu'Urieth restait quelques pas en arrière. Les premières volées de flèches, dont certaines enflammées, contraignirent Oziel à s'abriter sous les boucliers. Le feu du drac semblait perdre de son intensité. Elle s'en alarma tout en surveillant par un interstice l'avancée des serkars. Lorsqu'elle les estima à bonne distance, elle fit signe à Orik et Filaün de s'écarter, se redressa face aux gigantesques créatures dont les pas pesants ébranlaient le sol et expulsa les sphères incandescentes qui se pressaient dans sa gorge. Elles touchèrent leurs premières cibles de plein fouet et en fauchèrent trois, qui roulèrent une dizaine de pas sur les pavés avant de s'agiter sur place comme des insectes englués dans une toile d'araignée.

Oziel expédia une deuxième salve, un peu moins puissante que la première. Les éclats de feu, cette fois, n'en atteignirent que deux, dont l'un

s’effondra tandis que l’autre continuait de courir en poussant des gémissements sourds. Lorsqu’elle voulut les frapper une troisième fois, ses forces l’abandonnèrent brusquement et elle s’effondra. À demi consciente, elle se rendit vaguement compte qu’Orik la soulevait et la transportait à l’intérieur de la caserne.

Avant de perdre connaissance, elle l’entendit dire :

— Vous devez être content, commandant : le moment est venu de montrer votre valeur.

46

RÉSURRECTIONS

La résurrection vient après la désolation,
La désolation vient après la résurrection.
Qu'y faire ?

Dit des Cycles,
Arkane

Oziel ouvrit les yeux, allongée contre le socle d'une colonne. La bataille faisait rage autour d'elle. Les assaillants avaient réussi à s'engouffrer par les portes et à cerner les légionnaires regroupés dans la cour intérieure. Les charges répétées des serkars causaient des dégâts considérables dans les rangs des défenseurs. Les géants fonçaient tête en avant, brisant les haies de lances dressées devant eux, saisissant leurs adversaires par les jambes ou les bras, les projetant violemment sur les murs ou sur les colonnes des arcades. Les lames des glaives et les pointes des hasts se brisaient sur leur peau dure. Il n'y avait qu'une solution pour les arrêter, les déséquilibrer en leur lançant de longues tiges de fer entre les jambes, puis, lorsqu'ils trébuchaient, les cueillir sous le menton et les achever en enfonçant le fer dans les crevasses parsemant leurs corps. Chacun d'eux mobilisait trois ou quatre légionnaires, ce qui permettait aux soldats du Nord, plus nombreux, de prendre peu à peu l'avantage.

Une trentaine de pas plus loin, Ectobar se battait comme un démon face à trois ou quatre adversaires. Ses hommes désorganisés n'avaient plus que leur courage et leur instinct de survie à opposer aux Conquérants, dont les vociférations et les ahanements montaient comme des incantations dans la chaleur naissante.

Oziel chercha des yeux Orik et Urieth. Le guerrier se tenait tout près d'elle. Son espadon tournoyait sans relâche, plongeant dans les gorges, les poitrines, les ventres, tranchant les bras, fauchant les jambes. En revanche, elle ne distingua pas Urieth dans la mêlée secouée de vagues furieuses. Elle entreprit de se lever pour prêter main-forte à Orik, mais ses jambes refusèrent de la porter. Les corps enchevêtrés formaient un épais tapis autour d'elle. La brise tiède ne parvenait pas à chasser l'odeur doucereuse du sang.

Un homme surgit du tumulte et fondit sur elle en brandissant un poignard à lame courbe, yeux exorbités, clairs, presque entièrement blancs. Elle se redressa et tira le glaive passé dans la ceinture de sa robe. Ces simples mouvements lui coûtèrent une telle débauche d'énergie qu'elle faillit s'évanouir. Le soldat du Nord ricana. La pointe de sa langue se promena entre les deux rangées de ses dents métalliques effilées, il s'approcha en remuant les hanches, lui posa le genou sur le bras et appuya de tout son poids jusqu'à ce qu'elle lâche son arme. Elle regimba encore, puis, épuisée, renonça et retomba sur le sol en fermant les yeux. Elle ressentit une profonde tristesse, non pas parce qu'elle allait perdre la vie, mais parce qu'elle avait échoué à sauver Arkane et qu'elle ne connaîtrait jamais Renn. Une multitude de souvenirs la submergèrent, sans ordre précis, comme s'ils s'envolaient tous en même temps de sa mémoire éventrée. Les fragments de sa vie. De ses vies.

Elle perçut des mouvements, des bruits, au-dessus d'elle. Le poignard de l'homme pendait au bout de son bras ballant. Il oscillait sur lui-même comme un ivrogne. Elle en comprit la raison lorsqu'elle aperçut une lame plantée dans son dos, puis, derrière lui, l'imposante silhouette d'Orik. Le guerrier retira son espadon et poussa du pied le soldat du Nord, qui s'affaissa deux pas plus loin dans un éclaboussement de sang.

— Tiens bon ! cria-t-il à Oziel.

Elle lui sourit, autant pour le remercier que pour lui signifier qu'elle était prête à mourir, qu'il devait maintenant ne plus songer qu'à lui. Il lui rendit son sourire avant de se retourner et d'affronter un serkar dont les redoutables moulinets éclaircissaient rapidement les rangs des légionnaires. Bien que les archers et les arbalétriers soient descendus dans la cour pour épauler leurs confrères, il ne restait plus qu'un groupe restreint de défenseurs autour d'Escobar. D'épaisses colonnes de fumée noire

s’élevaient des catapultes démantelées qui achevaient de se consumer alentour. Les assaillants coupaient les têtes de leurs adversaires et les assemblaient en tas aux quatre coins de la cour. D’autres attachaient les blessés aux colonnes pour les écorcher du bas-ventre jusqu’au crâne après leur avoir crevé les yeux. Orik peinait à contrer les attaques du serkar et des quatre hommes qui l’encerclaient. La rage qui lui assombrissait d’habitude les yeux semblait s’être émoussée, comme s’il admettait maintenant que la guerre était perdue, que la fin était proche. Il ferraillait sans conviction, mû par ses réflexes de guerrier, se bornant à parer les lames et les pics qui dansaient autour de lui.

Oziel pensa qu’il valait mieux se donner elle-même la mort plutôt que de tomber vivante entre les mains des Conquérants. Au vu des tortures qu’ils infligeaient aux combattants survivants, quel sort lui réserveraient-ils, elle dont le feu les avait longtemps tenus en échec ? Elle posa la pointe de son glaive sous son sein. Craignant que les forces lui manquent pour enfoncer la lame entre ses côtes, elle raffermit sa détermination. Les larmes jaillirent de ses yeux clos et inondèrent son visage. Pourquoi éprouvait-elle une telle envie de vivre au seuil de la mort ? Pourquoi continuait-elle d’espérer quand tout était perdu, quand la guettait la perspective d’une ignoble agonie ? La pointe du glaive avait déjà transpercé sa peau. Les cris s’assourdirent tout à coup, comme si ses sens commençaient à se voiler. Elle crut ressentir, sous elle, une vibration ample et prolongée, puis une succession de tremblements. Le silence retombé tout à coup sur la cour intérieure de la caserne l’intrigua. Elle rouvrit les yeux. Les combattants des deux camps s’étaient immobilisés, y compris les serkars. Tous étaient tournés vers les portes d’entrée. Elle se releva, poussée par un espoir insensé.

Une gigantesque forme apparut dans la cour. Oziel eut besoin d’un peu de temps pour se rendre compte qu’il s’agissait d’un homme de plus de trois toises de hauteur. D’un homme ? Ses traits fixes et la couleur grise uniforme de ses cheveux, de sa peau, de ses vêtements l’apparentaient plutôt à une statue. Lorsqu’elle discerna l’oiseau perché sur son bras, un aigle, et l’arme qu’il tenait de l’autre main, une lame courbée en forme de serre, une image lui vint à l’esprit : la place des Statues.

Le Fondateur de la maison de l’Aigle.

Elle n’en fut pas vraiment surprise. Renn avait réussi. L’enchanteur avait redonné vie aux Fondateurs. Elle croisa le regard d’Orik et devina que la même pensée le parcourait. La statue se dirigea vers les Conquérants. Chacun de ses pas ébranlait les dalles de la cour. L’aigle déploya soudain ses ailes de pierre, prit de la hauteur, vola un temps au-dessus des toits, puis fondit en piqué sur un serkar. Son bec percuta à pleine vitesse le haut de la tête du géant, qui tenta de s’emparer du grand oiseau. Ses bras maladroits se refermèrent sur le vide. Puis les os de son crâne s’effritèrent, et son cerveau grisâtre commença à se répandre hors de l’orifice. Il fléchit et tomba à genoux avant de s’écrouler de tout son poids sur le ventre. Le Fondateur exploita la stupéfaction des Conquérants pour les frapper de sa serre par d’amples mouvements de faux. Les uns commencèrent à s’égailler dans la cour ou à se ruer vers les portes, les autres entreprirent de riposter. Leurs lances, leurs haches, leurs espadons rebondirent sur la pierre en lui arrachant de minuscules éclats.

Les fuyards arrivés à la porte se heurtèrent à une deuxième statue. Un autre Fondateur, portant une hache à double lame, escorté d’un grand animal qu’Oziel identifia comme l’ours nocturne des étangs. Le fauve de pierre, d’une toise de hauteur pour une longueur de trois, se lança au galop en direction des hommes qui couraient devant lui, les rattrapa en deux bonds qui provoquèrent des tremblements de forte amplitude et les décapita à coups de patte. La panique s’empara de l’ensemble de l’armée du Nord. Serkars et soldats tentèrent avec l’énergie du désespoir de sortir de la grande cour transformée en nasse. Une partie d’entre eux parvinrent à échapper à la serre du Fondateur de l’Aigle et au bec de son rapace, à la hache du Fondateur de l’Ours et aux griffes de son fauve. Ils eurent la mauvaise surprise de tomber, à l’extérieur de la caserne, sur deux autres statues géantes, le Fondateur du Loup et le Fondateur du Dauphin.

Renn pénétra à l’intérieur de la caserne des Marches. La multitude de cadavres jonchant la place, les rues et la cour intérieure souleva en lui de la tristesse et de la colère. Chaque existence était précieuse, et il résultait de la guerre entre Arkane et les pétrocles un gâchis absurde, révoltant. Mais, les Fondateurs le lui avaient rappelé lorsqu’il les avait réveillés, il était parfois nécessaire de répandre la mort pour préserver la vie. Les Sept avaient décidé de se répartir la tâche : l’un s’occupait de reconduire les akchas dans

leur royaume, deux gagnaient les Bas pour détruire la flotte et l'arrière-garde des Conquérants du Nord, quatre s'occupaient des assaillants rassemblés dans les Marches. Ils n'avaient pas eu besoin des torcherons pour franchir les labyrinthes, ayant eux-mêmes créé le Laz.

Sa hâte de savoir ce qu'étaient devenus Oziel du Drac, Orik et Urieth avait incité Renn à suivre les Fondateurs en chemin vers les Marches. Il ne restait plus grand monde dans la cour. Des légionnaires transportaient des blessés dans une grande salle transformée en hôpital. Des attelages traînaient les énormes dépouilles des serkars vers la sortie de la caserne. Il chercha le guerrier des yeux, mais, ne le voyant pas, déambula un long moment dans les environs pour vérifier que ni Orik, ni Oziel, ni Urieth ne se trouvaient parmi les cadavres, puis il visita les différentes pièces où officiaient les médecins de la légion. Les brèves secousses qui ébranlaient régulièrement le sol indiquaient que les statues des Fondateurs continuaient de pourchasser les assaillants dans le niveau.

— Renn !

L'enchanteur reconnut immédiatement la voix qui avait dominé le brouhaha, et une vague de joie l'inonda. Orik, surgi d'une salle voisine, avançait dans sa direction, les bras ouverts.

— Tu as réussi, Renn.

Le guerrier le contempla un instant avant de l'enlacer et de le serrer à l'étouffer. Une âcre odeur de sang et de sueur enveloppa Renn, qui ne put que bredouiller :

— Tu es vivant. Et Urieth ?

— Sérieusement blessée. Elle devrait s'en sortir.

Un sourire égaya le visage creusé d'Orik.

— Les démons ont eu leur content de sang. Leurs voix se sont définitivement tues en moi.

— Et… Oziel ?

Le guerrier prit Renn par le bras.

— Suis-moi.

Elle se tenait là, dans la pénombre de la pièce où étaient alignés une vingtaine de lits. Elle se leva lorsqu'il entra, mais au lieu d'aller vers lui, elle se rencogna dans un coin de pénombre. Orik se rendit au chevet d'Urieth, qui dormait, la tête enserrée dans un large bandeau constellé de taches pourpres.

Renn lut de la peur, voire de la terreur, dans les yeux clairs d'Oziel, comme dans ceux d'un petit animal traqué par un prédateur. Il s'approcha d'elle jusqu'à ce qu'il puisse enfin contempler son visage.

— Il y a longtemps que je voulais te rencontrer, Oziel du Drac, murmura-t-il, intimidé tout à coup.

Elle plongea sans retenue dans son regard, un regard aussi pur qu'un ciel de saison sèche.

— Tu… n'es pas déçu, Renn ?

— Par quoi devrais-je être déçu ?

Oziel se toucha la joue du bout des doigts en espérant qu'il ne remarquerait pas les larmes qui lui embuaient les yeux.

— Les déformations de…

Il lui prit le visage entre les mains.

— Je ne vois rien d'autre que ta beauté.

Elle éclata alors en sanglots et n'opposa aucune résistance lorsqu'il la serra contre lui et qu'elle posa la tête sur son épaule.

— Tous doivent évacuer Arkane, déclara l'enchanteur.

— Pourquoi ? demanda Escobar.

— La cité va bientôt s'affaisser sur elle-même.

— Les Fondateurs l'ont sauvée…

— Ils nous ont aidés à vaincre les Conquérants du Nord, mais leur temps s'achève, il nous appartient de rebâtir notre monde.

Ils avaient pris place dans le bâtiment du Conseil des Sept. Aroy du Corridan, l'un des rares rescapés des Hauts, leur avait ouvert la porte. Quelques autres survivants erraient, fantomatiques, dans les rues. Les akchas avaient disparu, reconduits dans les Fonds par le Fondateur de l'Orbal. « Un jour, avait-il dit à Renn avant de retourner dans son sommeil, ils pourront vivre en bonne intelligence avec les hommes. Bonne chance, enchanteur. » De même, il ne restait plus un Conquérant ni un serkar dans les sept niveaux d'Arkane. La flotte et l'arrière-garde de l'armée du Nord avaient subi les foudres des Fondateurs du Drac et du Corridan. Des rescapés des Bas juraient avoir vu voler un grand drac de pierre qui crachait un feu plus brûlant que celui de l'enfer.

— Combien de temps avons-nous ?

— Trois jours.

— Où s’installeront les survivants ?

— Le pays d’Arkane offre d’infinies ressources. Ils reconstruiront le monde à leur image.

Escobar et ses hommes, renforcés par des volontaires, organisèrent sans attendre l’évacuation d’Arkane.

Renn et Oziel décidèrent de se mettre immédiatement en chemin pour le massif de l’Ostian, où ils poursuivraient l’œuvre de maître Hauhorn. Orik attendrait tranquillement qu’Urieth se rétablisse et les rejoindrait plus tard en compagnie de Jifar, qui, désormais hors de danger, avait exprimé le souhait de commencer son apprentissage auprès de l’enchanteur de pierre.

Ils partirent deux jours plus tard en longeant les rives de l’Odivir, le cœur gonflé de joie et d’espoir. Le lendemain, tandis qu’ils s’étaient installés en haut d’une colline pour prendre leur repas, un grondement lointain et prolongé attira leur attention.

L’ombre gigantesque qui occupait une bonne partie du ciel parut osciller sur elle-même, puis s’affaisser lentement, comme aspirée par la terre.

— Arkane…, murmura Oziel.

— Elle ensevelit avec elle tous ses chagrins, toutes ses souffrances, tous ses secrets, dit Renn.

Oziel frissonna et vint se blottir contre lui.

— Elle était notre gloire, notre orgueil.

— Elle était le rêve de quelques hommes. Elle ressuscitera dans le rêve d’autres hommes.

Elle l’embrassa avec fougue. Elle ne voyait plus sa maladie dans les yeux de son aimé, la vie se déployait de nouveau en elle, l’emplissait de désirs. Il l’avait réconciliée avec elle-même. Elle n’avait plus rien à craindre désormais.

Récompensé par de nombreux prix littéraires (Grand Prix de l'Imaginaire, Grand Prix Paul Féval de littérature populaire), **Pierre Bordage** est l'un des romanciers français les plus populaires. Son oeuvre empreinte d'humanisme s'inspire des épopées et des mythologies universelles. Fresque ambitieuse et imaginative, *Arkane* est sa première incursion dans la Fantasy initiatique. Le tome I, *La Désolation*, a reçu le Prix Imaginales 2018.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Arkane :
1. *La Désolation* – Prix Imaginales 2018
2. *La Résurrection*

Chez d’autres éditeurs :

Rohel le Conquérant

Wang :
1. *Les Portes d’Occident*
2. *Les Aigles d’Orient*
Prix Tour Eiffel de science-fiction 1997

Abzalon

Les Fables de l’Humpur
Prix Paul Féval 2000

Orchéron

Les Derniers Hommes

Griots Célestes :
1. *Qui-vient-du-bruit*
2. *Le Dragon aux plumes de sang*

L’Enjomineur :
1. *1792*
2. *1793*
3. *1794*
Prix Imaginales 2007

Porteurs d’âmes
Prix des Lecteurs du Livre de Poche 2009
Prix Inter Comités d’entreprises CEZAM 2009

Le Feu de Dieu

Ceux qui sauront
Ceux qui rêvent
Ceux qui osent

La Fraternité du Panca :
1. *Frère Ewen*
2. *Sœur Ynolde*
3. *Frère Kalkin*
4. *Sœur Onden*
5. *Frère Elthor*

Mort d’un Clone

Mission M’Other
En collaboration avec Melanÿn

Chroniques des Ombres
Prix Thierry-Jonquet la Canourgue Noire 2014

Gigante
En collaboration avec Alain Grousset

Les Guerriers du silence – L’Intégrale

Grand Prix de l’Imaginaire 1994
Prix Julia Verlanger 1994
Prix Cosmos 2000 1996

Le jour où la Guerre s’arrêta
Prix ALEF des Librairies Mieux-être et spiritualité 2015

Les Dames Blanches

Résonances

Hier je vous donnerai de mes nouvelles
Recueil de nouvelles

BOXing Dolls

La Trilogie des prophéties – L’Intégrale
Prix Bob Morane 2002 pour *L’Évangile du Serpent*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

© Bragelonne 2017-2018

Illustrations de couverture :
Didier Graffet

Design de couverture :
Fabrice Borio

L’œuvre présente sur le fichier que vous venez d’acquérir est protégée par le droit d’auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d’entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-1104-5

Bragelonne
60-62, rue d’Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

Pierre Bordage

ARKANE - L'INTÉGRALE

Les Intégrales Bragelonne

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library